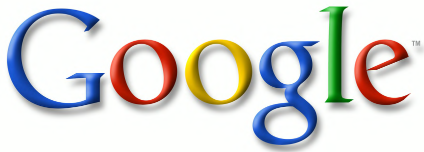
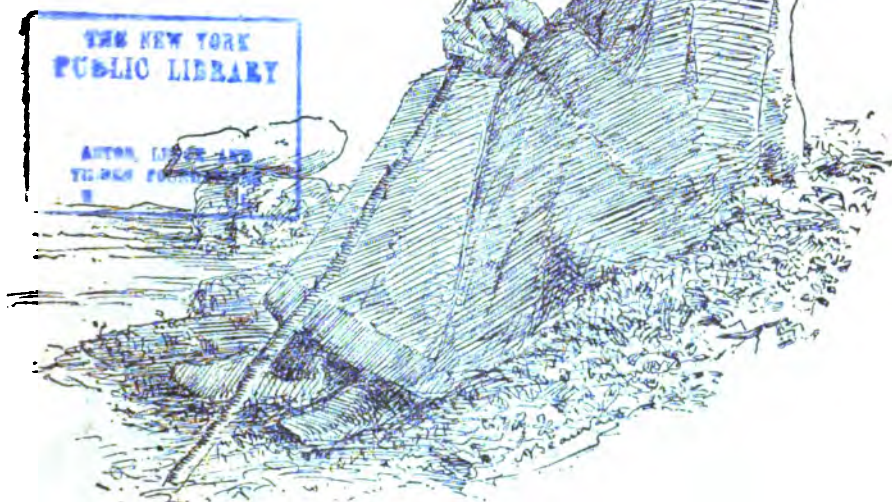

Google







LA TRADITION



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TOME Ier. — ANNÉE 1887.

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

M.D.CCC.LXXXVII

N° 1. Prix du Numéro : **Un franc.** **Avril 1887.**

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES

LA TRADITION



REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.

otisation de Sociétaire donnant droit au service de la *Revue* : **15** franc

PARIS

A. DUPRET, ÉDITEUR

3, rue de Médicis, 3

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1887

La **Tradition** paraît le 15 de chaque mois. Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour la France (15 fr. pour l'étranger).

La cotisation est de 15 francs payables dans le courant du premier semestre de l'année, et donnant droit à l'envoi de la Revue.

Les abonnements et les cotisations sont reçus chez M. A. DUPRET, 3, rue de Médicis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages adressés à la Revue. Ces ouvrages seront annoncés gratuitement sur la couverture.

Prière d'adresser les adhésions le plus tôt possible à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin.

Les manuscrits seront examinés par un Comité de rédaction composé de MM. Emile BLÉMONT, Henry CARNOY, Raoul GINESTE, Charles LANCELIN, Frédéric ORTOLI et Gabriel VICAIRE. Les manuscrits non insérés seront rendus.

LA TRADITION

ANNÉE 1887

TOME PREMIER



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TOME Ier. — ANNÉE 1887.

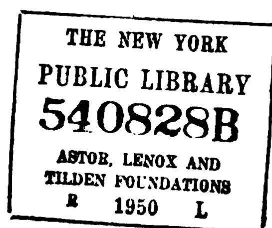
PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

M.D.CCC.LXXXVII



LA TRADITION

NOTRE PROGRAMME

Nous aurions voulu n'avoir pas à fonder un nouvel organe de la Tradition populaire; et nous avons espéré longtemps que ce souci nous serait épargné. En juillet 1886, « nos idées sur le Traditionnisme » ont été formulées par notre ami Gabriel Vicaire dans une Revue spéciale, avec adhésion préalable du Comité de rédaction. Il ne restait plus qu'à les appliquer. Ce fut le contraire qui advint. Pourquoi? Comment? il serait oiseux de le rechercher aujourd'hui. Tenons-nous en au fait : il en résulte que nous devons mettre nous-mêmes notre programme à exécution. Ce programme, nous allons tout d'abord le préciser et le justifier.

BUT ET ATTRIBUTIONS DE CETTE REVUE.

Plusieurs Sociétés et Revues ont actuellement pour objet la Tradition populaire; mais toutes se restreignent systématiquement à la production pure et simple des documents originels, sans avoir cure ni tenir compte de la valeur et de l'emploi de ces matériaux dans l'œuvre supérieure de l'Art et du Progrès. Elles estiment ne pouvoir rester rigoureusement scientifiques qu'en restant étroitement empiriques. Pour l'amour de la Science, on les voit répudier ce qui fait le mérite de la Science,

Et propter vitam vivendi perdere causas.

Ce ne sont pas des Revues, à proprement parler; ce ne sont que des Recueils. Il leur manque plusieurs attributions, hors desquelles il est impossible de donner à la Tradition tout son sens et toute sa portée : 1° la variété sans parti pris et toute l'universalité possible dans les recherches; 2° le contrôle et le choix des matériaux, c'est-à-dire la méthode sélective qui peut seule en garantir l'authenticité et la valeur; 3° la critique, la philosophie, et l'interprétation des documents ainsi obtenus, c'est-à-dire le développement normal des forces et des formes qu'ils contiennent en germe. Ces attributions, nous entendons les conférer à notre Revue, qui, à côté et comme complément naturel et nécessaire de sa partie documentaire, aura ainsi une portée spéculative non moins importante.

VALEUR DE LA TRADITION PURE. — ÉVOLUTION DE LA TRADITION VERS L'ART. — ESTHÉTIQUE DE L'INSCONSCIENT ET ESTHÉTIQUE DU CONSCIENT. — LEUR SYNTHÈSE.

La valeur intrinsèque, la très haute valeur de la Tradition pure, de la Tradition en soi, loin de la méconnaître, nous la reconnaissons autant et plus que personne au monde. La Tradition est le principe, la substance même de notre entreprise. Nous ne saurions oublier ces lignes significatives de Baudelaire : « La légende, le mythe, la fable, sont comme la concentration de la vie nationale, comme des réservoirs profonds où dorment le sang et les larmes des peuples. »

Bacon a rejeuni et renouvelé la Science, qui s'épuisait à piétiner sur place, en la ramenant vers la source intarissable de toute connaissance et de toute énergie, vers l'immense et généreuse Nature. Avec la méthode expérimentale, il lui a rendu la clef du monde. La constatation et le rapprochement d'une multitude sans cesse accrue de phénomènes qu'on ne savait ou ne voulait pas voir, ont révélé en peu de temps l'organisation de l'univers et ses lois. Il n'en va pas autrement pour l'Art que pour la Science : tout deux sont comme le Géant de la Fable, qui ne recouvrait ses forces qu'en touchant le sol nourricier. Tant qu'un idéal neuf n'a pas, quasi-spontanément, fermenté dans les profondeurs obscures des foules, il n'y a pas de renouveau possible dans la pensée humaine. La Tradition est le primesaut de l'âme populaire, l'expression initiale où elle jaillit au jour, prend forme et vie, s'objective, s'affirme, accuse et accentue librement son originalité naissante : d'emblée, naturellement, elle y prend sa physionomie vraie et normale, elle y révèle son type. En des figures symboliques, Hercule, Moïse, Prométhée, Romulus, se résument ainsi une race et un cycle. Chaque peuple ressemble à ses héros et à ses dieux, qui naissent, vivent, changent et meurent avec lui.

Est-ce à dire que la forme initiale de l'Art en soit aussi la forme suprême, que la Tradition soit à la fois le premier et le dernier mot de la faculté esthétique ? Des savants, des artistes, l'affirment de fort bonne foi. « — La Tradition, disent-ils, c'est la chose mystérieuse et divine, la vraie, la pure, la seule révélation. N'y touchez pas ! Son inconscience fait sa beauté. Le moindre contact d'une main profane froisserait ses ailes poudrées d'une si fine et si frêle poussière de pierreries, ses ailes insaisissables de Psyché céleste. »

Et puis, c'est la mode aujourd'hui de préconiser en tout et en tous la vie animale, l'existence végétative. On ne croit plus qu'à une infaillibilité, celle de l'Instinct. En Allemagne, il y a quelques années, un officier d'artillerie a donné sa démission pour formuler une Philosophie nouvelle, monstrueusement érudite et admirablement désespérée, où il est démontré que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, que l'être est pire que le

non-être, que Dieu est l'Inconscient par excellence, et que son inconscience est sa seule excuse. Cette doctrine fait chaque jour de sensibles progrès; elle pénètre dans notre École des Beaux-Arts, elle entre à l'Académie française. Pour ses adeptes, la maladie et la folie sont la règle; la santé et la raison, l'exception. Le génie, comme la perle, n'est-il pas un simple cas pathologique? La seule beauté, la seule vertu vraies, ne sont-elles pas la vertu et la beauté qui s'ignorent? Est-ce que la force ne prime pas le droit? Naguères on se peignait en buste; c'est en râble qu'on pose maintenant. Triomphe des appétits. Revanche de la bête sur l'ange. Les héros de nos romans rappellent ces ironiques statues, où le train de derrière tient la place du train de devant, et *vice versâ*. Les postériorités sont exaltées même par les poètes, qui les couronnent de fleurs et d'étoiles. Et c'est ce carnaval, brutal et funèbre comme un Faune en habit de croque-mort, qu'on appelle bravement le Modernisme.

Ce n'est point ainsi que nous croyons devoir être modernes. Certes, l'Instinct joue dans la Nature et l'Art un rôle nécessaire et considérable, le rôle initial; mais la Raison y joue le rôle capital. L'Instinct et la Raison constituent les deux forces qui se balancent pour régler le rythme de notre évolution. Que l'une ou l'autre manque, c'est la perte dans le vide ou la chute dans la boue, c'est le néant. Comme il y a deux sexes métaphysiques, l'Objectif et le Subjectif, il y a deux sexes esthétiques, l'Inconscient et le Conscient, sentiment et intellect, action et direction, Éternel masculin et Éternel féminin. L'union de ces deux principes est la condition de toute fécondité et de tout progrès. L'Art a pour fonction de compléter et consacrer le travail de l'imagination populaire, ébauche souvent sublime, mais où manquent toujours l'harmonie totale et la lumière supérieure. La Tradition correspond au premier éveil de la faculté esthétique, à son enfance, à sa minorité. Or, quelles que soient les grâces fraîches et ingénues de l'enfance, ni les individus ni les peuples ne sont faits pour rester éternellement petits. Dans un grand homme, il y a et il doit toujours y avoir un inconscient, nerveux et sentimental comme une femme; mais il y a et il doit toujours y avoir en outre une clairvoyante et dominante virilité.

Le propre de l'homme, quoiqu'en dise Rabelais, n'est pas le rire; c'est la conscience. Par là seulement, l'homme s'élève au-dessus de l'animal. L'animal a bien une pensée et un langage, puisqu'il possède la mémoire et peut comparer ses sensations; mais, sa pensée et son langage restant invariablement rudimentaires, sa conscience ne saurait devenir majeure. Chez l'homme, cerveau mieux doué, la pensée a pris possession d'elle-même en se réfléchissant dans le symbole, dans le signe nettement distingué de la chose signifiée. La premier pas de l'état bestial vers l'état humain, c'est la transformation du langage des instincts et des émotions en langage des idées; c'est l'attribution d'une existence propre à l'expression considérée en elle-même et sans liaison physique immédiate avec le sentiment exprimé; c'est la création du mot, miroir magique où

la pensée se fixe et se mobilise tout ensemble, où elle s'abstrait et se généralise, se juge et se rectifie pour se décomposer et se recomposer librement. Le progrès est ainsi lié au perfectionnement du langage, œuvre et instrument tour à tour du perfectionnement de la pensée. C'est en devenant une conscience de plus en plus claire et profonde de la nature, que l'homme parvient à en dominer les éléments aveugles. Aucune branche de l'activité humaine n'échappe à cette loi. La Tradition populaire ne sort tout son effet, que réfléchie et transfigurée dans l'Œuvre de génie. Les épopées nationales en sont des preuves éclatantes. On a défini l'Art : « Une action continue de l'activité consciente et de l'activité inconsciente l'une sur l'autre. »

En somme, toute création de l'esprit humain doit, pour se parfaire, parcourir trois stades : d'abord, conception quasi-spontanée d'un idéal dans l'imagination populaire, c'est-à-dire Tradition et Inconscience ; puis, organisation raisonnée de cet idéal dans l'Œuvre de génie, c'est-à-dire Conscience et Art ; enfin, incarnation de cet idéal dans la réalité, c'est à-dire Progrès social.

Nous voulons, en conséquence, organiser notre Revue de telle sorte que la conception populaire puisse y être suivie sous toutes ses formes et à tous ses degrés. C'est pourquoi la partie documentaire y sera complétée par une partie critique. Il nous reste à dire comment nous entendons constituer cette partie documentaire et cette partie critique.

APPLICATION DES PRINCIPES EXPOSÉS. — 1° PARTIE DOCUMENTAIRE : VARIÉTÉ, CONTROLE ET SÉLECTION DES MATÉRIAUX.

Le premier point de notre programme est l'extension de l'enquête traditionniste à toutes les sources possibles de la Tradition.

Nous n'espérons pas arriver à l'universalité, l'absolu n'étant pas de ce monde; mais nous y tendrons de toutes nos forces. Les Revues antérieures se sont complaisamment cantonnées dans certains pays et dans certaines classes, exclusivement attachées à certains objets et à certains sentiments. Nous poursuivrons la révélation de la Beauté inconsciente sous toutes les formes qu'elle peut prendre et chez toutes les créatures où elle peut apparaître, sans en dédaigner la plus humble, sans en oublier la plus lointaine, sans en méconnaître la plus étrange. Nous nous permettrons même à l'occasion de descendre, ou plutôt de remonter, jusqu'à l'animal, au végétal, au minéral; il peut n'être pas inutile d'étudier l'Inconscient à l'état élémentaire. Les jeux, les chants, les arts, les amours des bêtes, n'ont-ils pas au plus haut degré la grâce naturelle? La fleur est vivante ; elle sent, elle aime. Et dans ce monde inorganique des pétrifications et des cristallisations, où cessent toute dissymétrie et toute animation vitale, le travail obscur des forces cosmiques produit encore l'harmonie et la beauté.

Nous ne ferons de ce côté que des excursions discrètes. Vers l'Humanité convergeront tous nos travaux ; et rien d'humain, en fait de Tradition, ne nous sera étranger. Nous ne négligerons pas plus l'enfant ou l'adolescent que le sauvage ou le barbare, pas plus l'ouvrier que le paysan. Chaque région, chaque époque, chaque métier, chaque profession, chaque âge, chaque milieu, nous apporteront leur précieux contingent de locutions, métaphores, proverbes, mœurs et coutumes, contes et légendes, chansons et danses, fêtes et croyances, images et monuments. Nous enregistrerons les curiosités des patois antiques et des argots modernes, les frappantes naïvetés du fétichisme et les superstitions raffinées de la décadence. Nous mettrons en lumière, avec un empressement égal, les inventions et découvertes de l'industriel et du voyageur, les improvisations poétiques et musicales des gens de terre et des gens de mer, enfin tout ce qui constitue les sciences et les arts de l'ingénu et de l'ignorant. Car il y a toujours eu, et il y a encore partout, une poésie, une musique, une botanique, une médecine et même une astronomie populaires ; car les simples et les faibles sont généralement les précurseurs des malins et des forts ; car la plus haute et la plus féconde conception se révèle souvent à l'origine sous la forme modeste d'une amusette ou d'un joujou.

Le second point de notre programme porte sur le contrôle et le choix des documents fournis par la Tradition.

La méthode sélective constitue, cela n'est plus à démontrer, un instrument d'investigation nécessaire à toutes les sciences et à tous les arts. En toute matière, pour tirer l'ordre du chaos, il faut procéder par choix et élimination.

Un poète écrivait récemment ces lignes décisives : « Tout dire, c'est ne rien dire. La littérature a pour devoir de noter ce qui compte, et d'éclairer ce qui est fait pour la lumière. Si elle cesse de choisir et d'aimer, elle est déchue comme la femme qui se livre sans préférence. »

Pour une Revue de la Tradition populaire il importe, en principe, de contrôler les documents : le faux, mêlé au vrai, lui ôte toute valeur et toute autorité. Il n'importe pas moins de les trier. La répétition multipliée et superflue fatigue le savant, la médiocrité persistante décourage l'artiste. Ce qui est inutile est encombrant et nuisible. Nous nous garderons donc des excès d'indulgence. Nous éviterons non moins soigneusement les excès de sévérité. Le pire des pédantismes est celui qui s'attache aux choses les moins pédantes du monde, aux inspirations populaires. Nous accueillerons tout ce qui présentera, le moindre détail curieux, le moindre accent original. « Les babioles elles-mêmes ont leur importance; il n'est si pauvre fleurette du champ populaire, qui ne charme à sa manière les vrais amateurs de traditions. » Mais nous bannirons résolûment toute redondance stérile, tout rabâchage insipide d'un thème aux innombrables variantes. Il ne suffit pas qu'une chose ait été contée à un passant sur le bord d'une route par une petite gardeuse d'oie ou par un

vieux loup de mer, pour que cette chose ait un intérêt et mérite d'être imprimée. L'abus des devinettes et des prophéties est abêtissant. Il est déplorable de retrouver sans cesse la même histoire, souvent tout-à-fait sotte, sous des travestissements et des maquillages empruntés par les exploiteurs à tous les dialectes de France et de Brabant. Depuis quelques années, nous assistons à un défilé de contes populaires, plutôt fabriqués que recueillis, qui rappelle les défilés des drames militaires : ce sont toujours les mêmes figurants qui reparaissent, après avoir, dans la coulisse, un peu modifié leur ajustement, ou seulement leur attitude, ou même sans avoir modifié rien du tout. Nous voulons sortir de ce cercle vicieux. Nous écarterons ce *folklorisme* frelaté.

2° PARTIE CRITIQUE : HISTOIRE, PHILOSOPHIE ET INTERPRÉTATION DE L'ŒUVRE POPULAIRE.

Comme la partie documentaire, la partie critique recevra tout le développement qu'elle comporte. On y ébauchera l'histoire et la philosophie des Traditions, leur analyse, leur comparaison, leur synthèse ; on y appréciera leur valeur littéraire ou artistique : on y suivra leur évolution de l'Inconscient vers le Conscient, leur consécration dans l'Œuvre d'art, leur incarnation dans la Réalité.

L'histoire des Traditions populaires, c'est l'histoire psychologique du peuple, l'histoire de son âme. Histoire aussi intéressante et vraie que l'histoire matérielle et positive, si souvent faussée par l'intérêt, la paresse ou la sottise ! La Tradition comparée peut jeter de vives lumières sur les aptitudes spéciales des races diverses, sur la lutte des peuples pour l'hégémonie ou l'existence. On comprend quel intérêt il peut y avoir, par exemple, à rapprocher tout ce que l'imagination populaire, en Orient d'une part, en Occident de l'autre, a produit sous l'influence d'événements tels que les Croisades.

Il n'est pas moins intructif de comparer l'histoire à la légende, que de comparer les légendes entre elles. Nous pourrons chercher par suite de quel lent et sourd travail, tel personnage réel, prince, soldat ou penseur, est sorti de l'histoire pour entrer dans la légende et former un type idéal; comment le Charlemagne de la réalité a engendré le Charlemagne de la poésie ; comment le docteur Faust est devenu l'ami du Diable, et Virgile un Saint du Paradis.

L'évolution de la Tradition vers la Science et l'Art offre à nos travaux le champ le plus vaste et le plus fertile. N'est-ce point un spectacle singulièrement attrayant, que la physionomie et la destinée des chercheurs et des trouveurs qui se sont passé de siècle en siècle le flambeau sacré ?

Et quelles figures sympathiques, que ces personnages de transition, d'une nature à la fois si délicate et si franche, si aristocratique et si familière, qui, tels queCharles Nodier et Gérard de Nerval, servent d'inter-

médiaires entre le sentiment des cœurs simples et l'intelligence des esprits cultivés, entre les aspirations du sublime et les sérénités du beau ! D'autres, comme Perrault et Mme d'Aulnoy, guidés par une intuition vraiment merveilleuse, recueillent, concentrent et déterminent la Tradition éparse et fugitive. Avec des flocons de neige et des rayons de soleil, ils font une vivante statue, une immortelle Galatée. D'autres encore, les Robert Burns et les Pierre Dupont, mi-paysans et mi-citadins, toujours peuple et déjà bourgeoisie, unissent, en leur fine ingénuité, l'âme qui rêve à l'âme qui pense, la musique à la poésie, pour rajeunir une nation vieillie et blasée. On vante les écrivains dits *vulgarisateurs*, qui prétendent mettre la haute Science et le grand Art à la portée des bonnes gens. Nos conteurs et poètes semi-populaires font une sorte de vulgarisation retournée, qui, au lieu d'aller de haut en bas, va de bas en haut. Comme on initie les humbles aux clartés et aux délicatesses des privilégiés, ils initient les classes dirigeantes aux heureuses trouvailles et aux généreuses émotions des classes dirigées. C'est une belle et utile mission qu'ils remplissent là: loin d'exploiter ce qu'il y a de mystérieusement beau et de profondément touchant dans la Tradition, pour rabaisser la haute culture au niveau des multitudes ignorantes et ramener le monde éclairé vers les ténèbres, ils veulent et savent allier l'ardeur de la passion à la clairvoyance intellectuelle, pour mêler plus de bonheur et de dignité à l'existence de chacun.

L'unité libre fait la force d'un pays. Quand les seigneurs et les manants, les riches et les pauvres, séparés de cœur et d'esprit, parlent deux langues différentes, comment pourraient-ils s'entendre ? Ils forment deux nations étrangères et hostiles. Qu'ils se comprennent enfin les uns les autres ! Quand on se comprend, on est bien près de s'aimer. Il faut ennoblir la force et populariser la lumière ; il faut créer une grande âme commune, une âme hautement et largement nationale, qui puisse, même avec des éléments contraires, constituer un ensemble harmonieux et libre, un organisme intelligent et progressif. Alors surgiront naturellement les hommes de génie, qui couronneront l'édifice.

Pour aider à cette œuvre d'une si grande portée sociale, nous demanderons aux artistes, aux philosophes, d'interpréter la Tradition populaire, de la réduire à sa plus pure expression et de l'élever à sa plus haute intensité, de l'éclairer, de l'illustrer, de lui chercher la forme logique et idéale.

Quelques écrivains contemporains ont déjà montré ce qu'on peut obtenir par l'analyse et la synthèse de la Tradition, par «la méthode de l'embryogénie appliquée à l'étude des incubations morales et intellectuelles. » Que de choses encore à trouver, à révéler, sur les faits et les personnages les plus saillants de notre histoire et de toutes les histoires ! Jeanne d'Arc, cette figure unique et souveraine, qui résume, qui incarne dans une si divine candeur, la tradition et le génie de la France première, a-t-elle un monument littéraire achevé ? Il existe sur elle de bonnes études fragmentaires ; Michelet a écrit des pages merveilleuses ; mais tout cela

est incomplet. Il faudrait montrer l'action de la jeune âme française sur Jeanne et le rayonnement de Jeanne sur les destins ultérieurs de la patrie, sans oublier comment l'Eglise et Voltaire ont traité la Pucelle. Sait-on bien dans quelle large mesure et de quelle puissante façon l'inconscience publique collabore aux grandes idées et aux grandes œuvres, à la Réforme et à la Révolution? Le véritable auteur de la Marseillaise et des Iambes, n'est-ce pas le peuple de 1792 et de 1830? Que firent de grand, de beau, de bon, Rouget de l'Isle et Auguste Barbier, quand le génie des foules se fût retiré d'eux et ne féconda plus leur médiocre cervelle?

Notre siècle est le siècle des peuples. Quoiqu'on puisse dire ou faire, à tort ou à raison, son génie est démocratique. Partout Jacques Bonhomme, ouvrant l'ère de la solidarité universelle, est le protagoniste du drame contemporain. L'esprit nouveau ne méprise personne; dans l'humanité, dans la nature, rien ne lui est indifférent; nulle part il ne voit ni quantité ni qualité négligeables. L'infiniment petit n'est-il pas aussi profond que l'infiniment grand? La multitude prenant conscience d'elle-même, tel est le résumé de l'histoire actuelle. C'est par le sentiment que la multitude a commencé à vivre et à vaincre. D'abord elle a eu pour agir ces raisons de Pascal que la raison ne connait pas, mais que la raison doit apprendre à connaître, pour que l'harmonie s'établisse et que le progrès s'effectue. Il importe au plus haut point maintenant, d'établir un accord libre et durable entre l'instinct et la raison. Il faut régénérer l'un par l'autre l'esprit et le cœur, reconcilier définitivement ces deux frères ennemis, si l'on veut reconstituer, avec un meilleur principe de groupement, la Société désagrégée.

Nous espérons donc que l'on s'intéressera à une Revue, où nous voulons mettre en lumière toutes les ressources que la Nature offre à l'Art et au Progrès; et non seulement les mettre en lumière, mais encore commencer à les mettre en œuvre.

Pour la Rédaction :

ÉMILE BLÉMONT.

CONTES DU VIEUX JAPON

I

HANASAKI-JIJI

(*Le vieillard qui fait fleurir les arbres morts*).

Autrefois, dans les temps anciens, vivait un heureux couple, déjà vieux, et dont l'unique consolation était un petit chien tout mignon.

Un jour, ces vieilles gens s'avisèrent de creuser la terre à un en-

droit où leur chien avait gratté, et ils y trouvèrent une grande quantité d'or.

A côté d'eux vivaient deux méchantes gens, qui, apprenant la bonne fortune de leurs voisins, voulurent avoir le même profit et demandèrent leur chien. Ils l'obtinrent ; mais le chien ne voulait pas du tout gratter ; alors ils le forcèrent, et quand ils eurent bien creusé, ils ne trouvèrent que de mauvaises choses. Ils entrèrent dans une grande colère et tuèrent le chien ; puis ils l'enterrèrent au pied d'un petit sapin, sur le bord de la route.

Le sapin se mit à pousser si vite que le bon vieillard put l'abattre peu après pour en faire un mortier à riz. Quand il y mettait de l'orge pour le piler, ou toute autre graine, la graine sortait du mortier en grande profusion, et lui rendait bien plus qu'il n'avait mis. Le méchant vieillard, alors, encore envieux et jaloux, demanda à son voisin de lui prêter son mortier. Mais quand il s'en servit, le mortier tomba en morceaux mangé par les vers. Il le jeta alors au feu et le brûla.

Le bon vieillard prit des cendres de son mortier, et s'aperçut qu'en les répandant sur les arbres morts, ceux-ci fleurissaient. Le prince de la contrée, apprenant cela, fit venir le vieillard et lui donna de l'or, de l'argent et des pièces de soie en grande quantité. Il ne fut plus connu que sous le nom du « Vieillard qui fait fleurir les arbres morts. »

Le voisin, cette fois encore, voulut faire l'épreuve, et essayer de faire pousser des fleurs sur les arbres desséchés, avec la cendre du mortier brûl . Mais quand il en prit une pincée et la répandit devant le prince, loin de voir pousser des fleurs, le prince reçut toute la cendre dans les yeux, et fit rouer de coups par ses hommes le méchant vieillard, qui s'échappa à grand'peine, la tête fracassée, et tout couvert de sang.

Sa femme l'attendait avec impatience, et, le voyant venir de loin, pensa :

— Mon mari aussi a été récompensé, car je le vois revenir avec des vêtements de pourpre.

Mais tandis qu'elle se réjouissait, son mari approchait, et à la fin elle s'aperçut que les vêtements de pourpre n'étaient que de sang.

Le méchant vieillard se mit au lit et il y mourut en peu de temps (1).

Traduction de J. DAUTREMER.

(1) *Contes du vieux Japon*, traduits par J. Dautremer. Collection illustrée de petits volumes japonais, édités par Kobounsia, 2, Minami Sayéguitsio, à Tokio.

MARGUERITE DES BOIS

Marguerite des bois,
Vous souvient-il encore,
Marguerite des bois,
Du soleil d'autrefois?

Et du matin chantant
Et de la fraîche aurore,
Et du matin chantant
Où je vous aimais tant.

On m'a parlé de vous
Chez Marthe, la voisine,
On m'a parlé de vous,
Mon fin petit cœur doux.

Je sais que vous pleurez,
Le soir, à la cuisine,
Je sais que vous pleurez
Sur vos souliers dorés.

Vous aviez rarement
Gentillesse à me dire,
Vous aviez rarement
Pitié de votre amant.

Vous m'avez désolé
Avec votre sourire,
Vous m'avez désolé
Et je m'en suis allé.

Vous chasse qui voudra,
O folles alouettes,
Vous chasse qui voudra,
Il s'en repentira.

Moi, je vais en forêt
Cueillir les violettes,
Moi, je vais en forêt
Attraper le furet.

Mes nippes à mon cou,
Je fais mon tour de France,
Mes nippes à mon cou,
Je m'en vais, Dieu sait où.

Tous les chemins sont verts,
Et vive l'espérance,
Tous les chemins sont verts,
Dans le vaste univers.

J'ai couché quatre nuits
En plein château des belles,
J'ai couché quatre nuits.
Sans perdre mes ennuis.

Et je reviens encor
Avec les hirondelles
Et je reviens encor
Où sont les boutons d'or.

Rien n'est aussi charmant
Que nos filles de Bresse,
Rien n'est aussi charmant
Que leur habillement.

Au petit jour, leurs yeux
Sont remplis de tendresse,
Au petit jour, leurs yeux
Ont la couleur des cieux.

Marguerite des prés,
Quand le soleil vous dore,
Marguerite des prés,
Jamais vous ne pleurez.

Marguerite des bois,
Vous souvient-il encore,
Marguerite des bois,
Du soleil d'autrefois?

GABRIEL VICAIRE.

MONSTRES ET GÉANTS

I

LE REUSE DE DUNKERQUE

Autrefois, chaque année, à Dunkerque, le jour de la *ducasse* ou kermesse, on promenait solennellement dans les principaux quartiers de la ville, les célèbres mannequins géants : *Reuse*, papa ; *Gentille*, sa femme, et leur progéniture, fort bel enfant au maillot qui n'avait guère plus de trois mètres de hauteur.

Cette charmante famille était précédée d'un tambour-major, de fifres et de tambours.

Reuse papa, haut de dix mètres, marchait gravement, comme il convient à un personnage de son importance, et le peuple l'acclamait continuellement.

Son épouse le suivait, et cinq pages portaient gracieusement la queue de sa robe ; huit violons l'escortaient en jouant les airs les plus gais de leur répertoire.

Quant au petit bambin, qui était dans la poche du *Reuse*, il criait souvent *papa !* et avalait, sans les mâcher, les nombreux gâteaux ou *koukes* que ses admirateurs lui lançaient à profusion et en poussant des cris de joie.

Que sont devenus *Gentille* et le *petit Reuse ?*... On l'ignore. Toujours est-il que depuis bien longtemps, *Reuse, papa*, habite seul la Tour Saint-Éloi, et que lorsque de loin en loin, un jour de fête quelconque, il en sort pour se promener, il est seul, toujours seul.

Hâtons-nous de dire, cependant, qu'il recueille pour lui seul toutes les acclamations qui, jadis, lui étaient adressées en même temps qu'à sa femme et à son poupon chéri.

Quand, au son des cloches et du carillon, il quitte provisoirement sa demeure, un immense cri sort de toutes les poitrines : *Vive Reuse papa ! Hourra !* Ces mots retentissent à chaque instant pendant tout le temps que dure le cortége, et l'on chante encore avec autant d'entrain qu'autrefois la chanson suivante :

(1) Le chant de Reuse, dit Victor Derode (*Histoire de Dunkerque*), paraît être emprunté à l'hymne *Creator Alme Siderum*, et remonter au x[e] siècle. Les paroles qui y ont été adaptées ne sont qu'une parodie du poème primitif.



FLAMAND.	TRADUCTION.
1er couplet.	1er couplet.
En als de groote klokke	Voilà la grosse cloche qui sonne.
Luidde klokke luidde	Le Reuse sort.
Reuse komt Uit.	Tournez-vous une fois,
Keerd uw ens om de Reuse	Reuse,
de Reuse	Tournez-vous une fois,
Keerd uw ens ou gyschoone bloom.	Belle fleur ! (*)
2e couplet.	2e couplet.
Mooder zet den pot op't vier	Mère, mets le pot au feu.
Den pot op't vier.	Le Reuse est ici.
Den Reuse is hier.	
Keerd uw ens om, etc.	Tournez vous une fois, etc.
3e couplet.	3e couplet.
Mooder geefthem eenen botteram	Mère, donne-lui une tartine.
Eenen botteram	Le Reuse est fâché.
Den Reuse is gram.	
Keerd uw ens om, etc.	Tournez-vous, etc.
4e couplet.	4e couplet.
Mooder Geeft den café pot	Mère, donne la cafetière.
Den café pot	Le Reuse est furieux.
Den Reuse is zot.	
Keerd uw ens om, etc.	Tournez-vous, etc.

(*) Ceci s'adressait sans doute à *Gentille.*

Que signifie la promenade du *Reuse?*

C'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre d'une manière positive.

Les uns pensent qu'elle a eu primitivement pour but de tourner en ridicule les Reuses ou Finnois que les *Arcs*, dont les Flamands sont les descendants, finirent par vaincre, après avoir soutenu contre eux des luttes homériques, mais d'autres prétendent qu'à l'époque très reculée où la Flandre portait le nom de Ruthénie, des chefs militaires voulurent opprimer le peuple qui les chassa et se moqua d'eux ensuite dans les fêtes publiques.

Ce qui paraît certain, c'est que le Géant Dunkerquois n'est pas la

représentation d'un personnage, mais la personnification d'une race, d'une caste autrefois maîtresse du pays, que le peuple a voulu bafouer, après l'avoir chassée.

Mais qui pense à cela quand le *Reuse* se promène? quand l'annonce de sa présence dans un cortége attire à Dunkerque de nombreux visiteurs?

Les vieillards le revoient avec joie; les jeunes, que des récits légendaires s'y rattachant ont émerveillés, ne cessent de l'admirer; les excursionnistes le regardent étonnés, et tous, à l'unisson, crient à maintes reprises : *Vive Reuse papa! hourra!*

A. DESROUSSEAUX.

LES ANCIENS CONTEURS

I

LES « FACÉTIEUSES JOURNÉES » DE GABRIEL CHAPPUIS (1).

Les *Facétieuses journées* de Gabriel Chappuis de Tours forment un recueil des plus rares, composé de cent nouvelles divisées en dix journées, à l'imitation du *Décaméron* de Boccace. Quelques-unes des nouvelles sont assez comiques pour pouvoir soutenir le titre de *Facétieuses journées* que Chappuis jugea à propos de donner à son livre; quelques autres contiennent des détails et des plaisanteries véritablement trop libres rentrant dans le cadre des *Kruptadia;* enfin, certaines histoires sont loin d'être comiques et rappellent le tragique de quelques contes de Boccace.

Cet ouvrage de Chappuis est à peu près ignoré de notre époque, et cependant il obtint lors de sa publication un succès prodigieux. Le goût a changé depuis. Les *Facétieuses journées* sont écrites dans un style d'une platitude désespérante; aussi — à part quelques-uns — les récits nous paraissent-ils plus que médiocres.

Gabriel Chappuis fut un des écrivains les plus féconds et les plus estimés du XVI[e] siècle. La Croix-du-Maine et Duverdier, auteurs des *Bibliothèques françoises*, en font de grands éloges, et disent qu'il soutint dignement le titre d'Historiographe de France qu'il obtint après Belleforêt, et celui de Secrétaire et Interprète du roi, ès-langues espagnole et italienne. Gabriel Chappuis, malgré le complément D. T. de sa signature, était né à Amboise. Son frère Claude Chappuis était valet de chambre et biblio-

(1) *Les Facétieuses journées, contenant cent agréables Nouvelles, la plupart advenues de notre temps, les autres choisies des plus excellents auteurs étrangers*, par G. C. D. T. (c'est-à-dire, Gabriel Chappuis de Tours). Paris, 1584, un vol. in-8.

thécaire de François Ier. Gabriel fit d'excellentes études. Il composa, tout jeune encore, un poème sur le couronnement du duc d'Anjou comme roi de Pologne. Ce poème fut suivi d'une foule de publications qui comprennent 68 numéros bibliographiques.

Plusieurs de ces ouvrages sont des traductions du latin, de l'italien et de l'espagnol, traductions généralement exactes, mais sans aucune valeur ni saveur littéraire. Chappuis mourut en 1611, à peine âgé de soixante ans.

Au siècle dernier, on estimait beaucoup sa traduction de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, parce qu'elle était la seule qui offrît deux suites différentes de ce poème. Ces deux suites avaient été traduites de Pescatore de Ravennes, et contenaient la mort de Roger et autres épisodes.

En dehors du *Roland furieux*, Gabriel Chappuis a publié sept livres des *Amadis* (du XVe au XXIe), quatre livres du *Roman de Primaléon de Grèce*, une partie de la *Diane de Montemajor* (roman espagnol), l'*Histoire des Amours extrêmes d'un chevalier de Séville, dit Luceman, et de la belle demoiselle Arbolea* (d'un style ennuyeux et même assommant), les *Cent Nouvelles de J.-B. Giraldi* (très intéressantes). Chappuis a publié en outre une foule de livres de dévotion, d'ouvrage de philologie tirés du latin, de l'espagnol et de l'italien, des dialogues, des lettres, des traits de Philosophie, de gros livres d'histoire universelle ou particulière, comme : *L'État, Description et Gouvernement des Empires, Royaumes et Républiques du Monde*, en XXIV livres; la *Continuation des annales de France, de Nicole Gilles* ; l'*Histoire de son temps*; l'*Histoire du Royaume de Navarre* ; l'*Histoire des guerres de Flandre*, etc.

Chappuis n'a jamais été qu'un traducteur ou qu'un collectionneur médiocre. Les meilleures nouvelles de ses *Facétieuses journées* ont été tirées par lui des *Novellieristes* italiens et français, particulièrement du recueil de *Fr. Sansovino* (1571), des *Cent Nouvelles* de Mme de Gomès, des *Contes du Pogge*, du recueil de *Nouvelles italiennes de Celio Malaspini*, et de quelques fabliaux du moyen-âge.

Les plus curieuses histoires de l'ouvrage sont justement celles qu'il a tirées des écrivains qui l'ont précédé. Nous citerons particulièrement la 4e nouvelle de la première journée, la 2e nouvelle de la seconde journée, le 3e nouvelle de la cinquième journée, la 4e nouvelle de la huitième journée, la 5e nouvelle de la neuvième journée, et enfin quelques facéties dans les 3e, 4e, 6e, 7e et 10e journées (Facéties de Gonelle et d'Arlotto).

HENRY CARNOY.

LA COMPLAINTE DU VENDREDI SAINT

Le jour des Rameaux est passé. Dans nos villages de la montagne langroise, derrière chaque porte, au dessus de chaque manteau de

cheminée, un brin de buis vert ou de saule en fleur a remplacé les *pâquottes* desséchées de l'an dernier. Nous sommes au cœur de la semaine sainte. Les cloches « sont parties » et, à la place des claires sonneries, monte le bruit strident des crécelles que les enfants agitent aux carrefours des rues pour annoncer les heures des offices. Les champs eux-mêmes, où le travail chôme, semblent recueillis et dans l'attente de quelque événement mystérieux. Les oiseaux seuls y gazouillent doucement en cherchant la place de leur nid.— Voici cependant que de babillardes voix d'enfants résonnent dans le chemin qui mène à la forêt, des voix tapageuses, effarouchant les merles parmi les branches et troublant les fauvettes en train de couver.— Ce sont les écoliers du village qui vont visiter les fermes enclavées en plein bois et quêter des œufs en chantant la *Complainte du Vendre-Saint.*

⁂

Elle est naïve, colorée et fleurie comme un vitrail du moyen-âge, cette complainte qui me reporte tendrement à mes premières années de jeunesse ! — Vieille de plusieurs siècles, œuvre d'un poète inconnu, elle garde dans ses couplets rimant par assonance, la trace des générations successives qui se la sont transmise oralement. De strophe en strophe un mot se détache du texte primitif, indiquant, comme un *témoin*, une époque nouvelle, un des âges nombreux que cette cantilène de la Passion a traversés. — Elle débute par une invocation semblable à celles que devaient faire les *jongleurs* et ménestrels du XIVe siècle, errant de château en château, lorsqu'ils commençaient un fabliau ou une chanson de gestes :

Seigneurs et dames, plaisez-vous d'écouter
Une complainte piteuse à raconter,
De Notre-Dame qui eut le cœur dolent,
Quand elle sut qu'on a pris son enfant.

Pleurez, pleurez, hommes, femmes et enfants,
Pleurez, pleurez de cœur triste et dolent ;
Pleurez de cœur pour le bon Jésus-Christ
Qui, sur la croix, pour nous s'en va mourir.

Puis viennent d'énergiques imprécations contre tous les complices du meurtre divin. Pilate ni Judas ne sont épargnés :

Traître Judas, tu fus bien déloyal,
D'avoir trahi, vendu le sang royal ;
Trente deniers aux Juifs, tu l'as vendu,
Tu en seras puni et confondu.

Tu le vendis le jeudi au dîner,
A la lanterne le soir il fut mené ;
Le vendredi, il fut crucifié,
Son corps en croix fut pendu et cloué...

Oh ! cette complainte, avec son rythme lentement scandé, sa mé-

lopée triste et dolente comme le récit lui-même, quand je me la fredonne tout bas il me semble que les années reculent, pareilles à un rideau qui se déchire et s'écarte; et je revois la forêt où les hêtres déplissent leurs bourgeons; j'entends, au long des prés, les ruisseaux grossis par la dernière fonte des neiges, et là-haut, dans le ciel, au-dessus des blés verts, la gaillarde musique des alouettes, tandis qu'un vent frais m'apporte les odeurs mieilleuses des primevères et des saulaies en fleurs...

∴

Les quêteurs d'œufs s'éparpillent dans les sentiers de la forêt. Les deux enfants de chœur, Jacques et Mammès, ceux qui savent le mieux la chanson, marchent crânement en éclaireurs; Evre et Sulpice portent à tour de rôle le panier garni de foin où l'on déposera les œufs; le Bourguignon, à la tignasse jaune et embroussaillée, pique à droite et à gauche des reconnaissances à travers les halliers pour voir s'il n'y trouvera pas un nid, et le petit Jean-Louis, qui ferme la marche, s'attarde à tailler des sifflets dans un brin de saule encore moite de sève. Entre les branches peu feuillées, le soleil sème des gouttes d'or sur ces blouses bleues ou bises, et sur ces têtes brunes ou blondes dont la plus âgée compte quatorze ans à peine. Les merles sifflent allègrement sur leur passage, et là-bas, au fin fond du bois, le coucou leur jette son double appel sonore, qu'ils contrefont en l'accompagnant d'éclats de rire.

Quand le taillis s'éclaircit, et qu'ils aperçoivent au revers des champs les toits de tuile d'une ferme, leur bataillon se reforme et ils s'avancent en bon ordre dans la cour où, avec des gloussements aigus, les poules s'effarent; puis ils s'arrêtent au seuil de la maison. Les deux enfants de chœur entonnent le premier couplet de la complainte, et le reste de la bande les accompagne à l'unisson.

Jamais ils ne s'éloignent les mains vides. Les ménagères les plus regardantes tiennent en réserve pour les chanteurs quelques œufs du poulailler; souvent même, celles qui ont la main libérale y ajoutent une poignée de noisettes, des pommes séchées au four ou un rayon de miel. — A mesure que la tournée se poursuit, le panier devient plus pesant. Evre et Sulpice commencent à trouver que ce n'est pas une sinécure de le porter et appellent à la rescousse les deux flâneurs de la bande : le Bourguignon et Jean-Louis, qui ne prêtent leur bras qu'en rechignant.

∴

Cependant on est arrivé à l'extrémité de la paroisse, là où une grosse ferme dresse ses bâtiments confortables et couverts de tuile neuve, à la naissance d'une gorge dont les prés verts s'évasent et

dévallent mollement entre deux pentes boisées. L'entrée de la ferme est tournée vers la plaine, où des seigles déjà drus ondulent à perte de vue et où des colzas en fleurs mettent çà et là de larges taches couleur d'or. La façade de la maison d'habitation donne en plein soleil sur un rustique jardin où des abeilles bourdonnent autour d'un rucher. L'aspect de cette demeure est avenant et hospitalier, et, chaque année, les quêteurs y reçoivent un généreux accueil. Pourtant, cette fois, au moment où, après avoir poussé la porte à claire-voie, ils font leur apparition sous les fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée, une servante accourt et leur enjoint de rebrousser chemin, parce qu'il y a quelqu'un de malade dans la maison.

Oui, il y a une malade dans la grande chambre du rez-de-chaussée, — une enfant de dix ans, une fillette rachitique et pâlotte, née au fond d'un entre-sol, dans quelque rue noire et humide du vieux Paris. Ses parents, — de petits boutiquiers, — l'ont envoyée à la campagne, chez la grand'mère, dans l'espoir que l'air des bois lui referait le sang et lui raffermirait les os ; mais il est déjà trop tard. La fillette n'a plus de jambes pour se promener dans les sentiers reverdis ; ses poumons sont atteints et l'air de la forêt est trop vif pour eux. Elle reste tout le jour couchée sur un immense lit à baldaquin, — pâle comme les muguets des bois, toute frêle de corps, avec une tête énorme où de grands beaux yeux bruns luisent fiévreusement. — La grand'mère, robuste et alerte encore, adore son unique petite fille et se désole de voir que les drogues des médecins restent impuissantes ; elle s'ouvrirait volontiers les veines pour infuser un peu de son rouge sang de paysanne à cette malingre enfant de la ville.

Au bruit que mène la servante en renvoyant les quêteurs, la petite malade soulève sa tête et s'informe de ce qui se passe. On lui explique d'où viennent ces enfants et pourquoi ils courent la campagne, alors elle s'écrie qu'elle veut les entendre chanter et exige qu'on les rappelle. Ils reviennent timidement se placer devant la fenêtre, d'où la malade, aux yeux bruns avidement ouverts peut apercevoir leurs faces bien portantes, hâlées et rosées par la marche, — et tous ensemble ils entonnent la complainte.

La fillette, attentive, semble écouter avec ravissement cette curieuse chanson, et s'intéresser au naïf récit de la Passion. Quand ils attaquent le couplet final :

> O filles et femmes qui voulez Dieu servir,
> Donnez des œufs à ces enfants petits,
> Et vous irez tout droit en Paradis,
> Droit comme un ange auprès de Jésus Christ.

Une rougeur monte aux joues blanches de la malade, ses yeux intelligents brillent d'un éclat humide, et elle fait recommencer la

complainte. Puis elle veut offrir elle-même des œufs aux chanteurs; on en apporte toute une panerée sur le lit et elle les distribue à la ronde avec de pâles sourires. Depuis longtemps la grand'mère ne l'a vue si amusée et si vivante, et, dans son contentement, elle donnerait volontiers tout le contenu de son garde-manger aux quêteurs. Elle les attable devant le lit, leur sert à chacun une part de tarte avec un verre de vin, et, quand ils se lèvent émerveillés, elle glisse encore dans la main des deux plus petits une pièce blanche. L'un après l'autre, ils vont gauchement prendre congé de la malade, et chacun lui murmure de bon cœur un souhait de meilleure santé.

— Au revoir, mes *Gachenets*, dit la fermière, priez le bon Dieu pour elle, afin qu'elle soit tout à fait guérie quand vous reviendrez l'an prochain!...

Ils reprennent leur panier qui pèse lourd, retraversent le jardin, et, quand ils disparaissent au tournant de la route, on entend encore leurs voix qui chantent :

Et vous irez tout droit en Paradis.
Droit comme un ange auprès de Jésus-Christ!

⁂

Après le départ des quêteurs, la petite malade a laissé sa tête retomber sur l'oreiller, ses yeux se sont fermés, elle s'assoupit et rêve. — Elle rêve qu'elle est guérie et qu'elle se promène le long d'un chemin tout neigeux d'aubépines, un joli chemin qui monte droit vers le ciel bleu. A mesure qu'elle marche, les arbres en fleurs secouent de blancs débris sur sa tête et une bonne odeur de printemps lui entre dans les narines. Quant elle arrive au sommet du chemin, tout là-haut en plein en plein azur, le ciel s'ouvre. Elle entend des voix d'anges qui chantent en chœur le dernier couplet de la complainte. Et tout d'un coup elle voit venir à elle le petit Jésus, souriant dans son auréole d'or; il la prend par la main, la conduit vers un trône qui luit comme argent clair, et la fait asseoir à ses côtés. Autour d'eux, les anges aux ailes frissonnantes se rangent en haie le long des avenues bleues du Paradis, et au loin, du côté de la terre, comme une lointaine musique délicieuse, on entend les cloches de Pâques qui annoncent la Résurrection...

⁂

Jour à jour, l'année s'égrène : printemps, été, automne, hiver... Puis les épines noires refleurissent, et la Semaine-Sainte revient. Le vendredi, après l'office du matin, les écoliers reprennent leur panier et s'en vont de nouveau de ferme en ferme à travers les bois. Ce

sont toujours les mêmes quêteurs, seulement les deux enfants de chœur ont poussé comme des asperges sauvages. Cela se voit à leurs vêtements, dont l'encolure est trop étroite et les manches trop courtes. Le Bourguignon s'acharne comme de coutume à la recherche des nids, et Jean-Louis a toujours le même amour pour les sifflets de saule. Gaîment ils cheminent dans les tranchées fleuries de primevères et égayées par le sifflet des merles. Ils ont gardé pour la fin la grosse ferme aux toits de tuile neuve, qui est à la corne du bois. Ils se rappellent le bon accueil de l'an passé. Ils revoient en pensée le pâle sourire et les grands yeux de la petite malade, et l'eau leur vient à la bouche au souvenir de la tarte arrosée du vin clairet, de la panerée d'œufs et des pièces d'argent...

Voici les murs gris de la ferme et la façade blanche sur le jardin, avec le rucher bourdonnant d'abeilles. Mais les volets de la grande chambre du rez-de-chaussée sont hermétiquement clos, et, comme ils poussent la porte à claire-voie, ils aperçoivent la vieille fermière, en robe noire et en coiffe de deuil, occupée à sarcler les carrés du potager. La bonne femme les a vus aussi, et tout d'un coup elle se met à pleurer... Ils comprennent que la fillette malade s'en est allée pour toujours, et, n'osant plus chanter, ils s'arrêtent, ôtent leur casquette et se regardent avec embarras... On les fait entrer néanmoins; la servante leur apporte de quoi goûter, la vieille fermière dépose des œufs dans leur panier, puis, au moment du départ, glisse une pièce blanche dans la main de chacun des enfants : — Ça, leur dit-elle en renfonçant un sanglot, c'est pour la petite qui est au ciel.

Les écoliers s'en reviennent, le cœur « triste et dolent » comme dans la complainte. Il y a en eux quelque chose de lourd qui arrête le rire sur leurs lèvres et les fait parler à voix basse. — Au milieu de la fête du printemps, à travers la forêt qui gazouille et s'épanouit, — brusquement et pour la première fois, l'idée de la mort les hante et chemine avec eux comme une maussade compagne en habits de deuil.

ANDRÉ THEURIET.

LES TRADITIONNISTES

I

JEAN NICOLAIDES

M. Jean Nicolaïdes, notre collègue de la *Société des Traditionnistes*, est né à Indgé-Sou, l'ancienne Césarée, en Asie-Mineure, à la fin de l'année 1846. Son père, Nicolas Zoéoglou, mourut peu après à Constantinople. Sa

mère, Hadji Photény, née Papaantonoglou-Eustache, se vit forcée de travailler à des ouvrages de couture pour réussir à élever ses deux fils Jean et Vikentios.

M. Jean Nicolaïdes suivit à Indgé-Sou les leçons d'un excellent professeur, Basile Philippidis, qui avait attiré toute la jeunesse studieuse des environs. Le fils de Nicolas Zoéoglou fut chargé, vers 1861, d'enseigner la grammaire dans cette même école. Il suivit son professeur Philippidis lorsqu'il fut placé comme directeur des écoles de la ville.

M. Jean Nicolaïdes quitta Césarée en 1863, pour aller continuer ses études à Constantinople. Il se mit à étudier les dialectes grecs, le turc, l'arabe, le persan, l'italien et le français.

Entre temps, il donnait des leçons dans des familles de Néochorie, de Candilly et des îles des Princes.

En 1871, apprenant que Basile Philippidis était à Trieste d'Autriche, il le rejoignit pour aller ensuite dans l'île de Chios.

« On était au mois de décembre, dit-il. Je fus charmé de trouver le printemps là où j'attendais les rigueurs de l'hiver. Les arbres étaient tout verts, les orangers et les citronniers disparaissaient sous l'or des fruits mûrs. La beauté de l'île m'entraîna, et je passai quelques années dans ce site charmant. »

En 1880, M. Nicolaïdes vint à Paris. Je le mis en relations avec plusieurs traditionnistes, et nous le décidâmes à recueillir le riche Folk-Lore de l'Asie-Mineure et des îles de l'Archipel Ottoman.

Dès son retour, il fut nommé inspecteur des tabacs, et, courant les îles de l'Archipel, parcourant les villages, interrogeant les pêcheurs, les pâtres et les paysans, il rassembla une immense collection de notes relatives aux contes, aux légendes, aux chansons, aux usages et aux coutumes du pays.

Puis, pour compléter son travail, il s'enfonça parmi les peuplades de l'Asie-Mineure, courut mille dangers et acheva ses « Traditions populaires » qui lui avaient demandé quatre ans de recherches.

L'année derrière, le Folk-Lore de Constantinople le tenta. N'ayant d'autre ambition que celle d'être utile à la science, il abandonna ses fonctions officielles et s'embarqua pour Stamboul.

Voici ce qu'il nous écrivait dernièrement au sujet de cette mission volontaire.

« Il n'y a pas à Constantinople de population compacte. Les Turcs de la Turquie d'Europe, de l'Asie-Mineure et du littoral levantin sont mêlés de telle sorte que l'on ne saurait distinguer si une tradition est albanaise, bosniaque, bulgare, serbe, géorgienne, circassienne, tatare, arabe ou turque. On pourrait en dire autant pour les traditions grecques, arméniennes et tziganes.

« Nous avons mis quatre ans à recueillir les documents de nos *Traditions populaires d'Asie-Mineure*; je ne sais si jamais j'arriverai à écrire le *Folk-Lore de Constantinople*.

« Si je travaillais dans les villages à nos chères études, un volume ne me demanderait pas plus d'un an.

« Désignez-moi la province de la Turquie — d'Asie ou d'Europe — ou du littoral levantin où vous voulez que je me rende. Je partirai aussitôt.

« Ici, il faut rester un an dans une province, faire le tour du pays, passer et repasser par chaque village, posséder toutes les langues de Babel pour réussir à recueillir les traditions populaires.

« Les voies de communication ne rappellent en rien celles de votre cher pays, car elles laissent bien à désirer ! Je ne vous parle pas des voleurs et des bandits, que l'on peut rencontrer à chaque pas, ni des autres incommodités du voyage. Si vous connaissez un voyageur qui ait eu le malheur de parcourir la Turquie, il vous donnera de plus longs détails. Et cependant, un Français est un personnage chaudement recommandé par son ambassadeur au ministère de l'intérieur, tandis que Jean Nicolaïdes n'est qu'un misérable *raya* — chien de chrétien ! — ...

« Voici un exemple de la difficulté que l'on éprouve à recueillir les traditions populaires.

« La dame Caliope Glyptena qui m'a raconté la fable « Le Chat et les Souris, » n'a qu'un petit-fils, dont je fus jadis le professeur. Il m'aime peut-être plus tendrement que ma propre mère.

« Un jour, cette femme vint à me réciter cette fable. Je la priai de la reprendre. « — Tu vas, me répondit-elle, écrire le conte que je viens de te dire ; tu ne fais cela que pour me rendre ridicule ! » — Je fis le possible et l'impossible, aidé en cela par son fils qui est prêtre, pour la décider. Elle refusa absolument. Quelques jours plus tard, je renouvelai mes instances, mais auprès du prêtre seulement. Lors d'une fête, il fut plus heureux, et sa grand'mère lui raconta la fable. Grâce à sa mémoire prodigieuse, il put me la copier en avril 1884.

« Et maintenant voici à quoi j'en suis réduit pour surmonter les difficultés que je rencontre à Constantinople.

« Pour recueillir les traditions turques, je suis entré dans une famille ottomane où je donne des leçons de français. Les Turcs, bien entendu, ne connaissent point les honoraires des professeurs et je ne reçois point le moindre liard.

« Comme je ne puis entrer en relations avec les femmes turques, je donne encore des leçons de français dans une famille grecque qui habite à côté du quartier ottoman, sous cette condition que la mère de mes élèves fréquente les maisons turques et me note les coutumes des harems.

« Entre temps, je vais chez un journaliste arménien qui m'occupe à des traductions de journaux français et je l'interroge sur les conteurs de sa nation.

« J'agirai de la sorte pour recueillir les traditions des autres races perdues dans la vieille Byzance.

« Je ne parle pas du danger que l'on court à visiter les mosquées, les couvents, les cimetières ottomans. Les Turcs sont si intolérants et si fanatiques ! Et je laisse de côté le chapitre dépenses !

« Je fréquente les cabarets où se réunissent les voleurs, les escarpes et les gueux de la capitale, afin d'entendre un joli conte, de surprendre une coutume ou de noter un roman. Je rentre chez moi *couvert de poux!* Et ceux qui me voient disent : *Cet homme est fou!* »

Il nous est arrivé plus d'une fois de nous plaindre des difficultés que nous rencontrons pour recueillir les traditions populaires de la France. Il faut avouer que nos petits ennuis sont bien peu de chose lorsque nous les mettons en regard de ceux que trouve M. Nicolaïdes.

Notre collègue est un missionnaire de la science. Nous lui envoyons tous nos vœux et tous nos encouragements.

C. DE WARLOY.

UNE PRÉFACE MONACALE

L'abbaye de Saint-Sever, au diocèse de Coutances, appartenait à l'ordre des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.

Les moines de cette abbaye observaient-ils religieusement les règlements de leur ordre ? Se livraient-ils, au contraire, aux plaisirs de la table et aux jouissances des sens ? L'histoire n'en dit absolument rien ; quant à la tradition, elle consigne un épisode devenu des plus populaires.

Au siècle dernier, un dimanche, un nouveau moine qui devait chanter la grand'messe dans l'église abbatiale, où assistaient aussi les gens du bourg, se promenait dans l'intérieur du cloître en récitant son bréviaire. Il remarqua plusieurs fois, non sans surprise, qu'un bruit insolite se produisait à l'intérieur d'un cellier dont la porte ouvrait sur le cloître. Pensant que tous les moines se trouvaient dans leurs cellules, il crut qu'un larron s'était introduit dans cet appartement pour y commettre quelque rapt. Il s'approcha donc de la porte ; et, l'ouvrant brusquement, il aperçut autour d'une table parfaitement servie les trois dignitaires : le père Abbé, le père Prieur et le père Procureur, qui faisaient grand accueil à des mets gras et buvaient d'excellent vin.

Les trois supérieurs de l'abbaye, aussi bien que le moine, ne savaient quelle contenance garder. Enfin, le père Abbé, qui recouvra le premier son sang-froid, raconta au moine que lui et ses deux collègues avaient l'autorisation spéciale de faire gras les dimanches et les fêtes chômées ; mais comme cette dispense n'était point connue des religieux de l'abbaye, il demanda au moine de leur promettre de garder le secret sur ce fait. Le moine, en rusé

Bas-Normand, jura de ne rien révéler aux hommes de ce qu'il avait vu. Les supérieurs ne s'aperçurent point de la singularité de ce serment ; ils laissèrent aller le moine et continuèrent de sacrifier au diable de la gourmandise.

Quant au moine, il riait dans sa barbe, suivant le dicton. Il commença la messe, officia à la procession et constata que les trois dignitaires se prélassaient dans leurs stalles. Il chanta l'évangile ; puis il entonna la préface qui, ce jour-là, ne provoqua aucun assoupissement.

En effet, le moine bénédictin raconta ainsi dans la deuxième phrase la scène dont il avait été témoin :

Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, per Dominum nostrum Jesum Christum. Tres sunt monachi in monasterio quos reprehensi manducantes carnem et bibentes vinum : pater abbas, pater prior et pater procurator. Mihi fecerunt jurare nemini dicere ; nemini dixi, nemini dico, nemini dicam : tibi soli, o Deus. Et ideo, etc.

Les trois dignitaires de l'abbaye passèrent par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis que les religieux, se regardant d'abord à la dérobée, poussèrent enfin un immense éclat de rire. Et on dit que la messe ne fut point achevée.

VICTOR BRUNET.

ORIGINE DE L'HOMME

(LÉGENDE SLOVÈNE).

Au commencement, il n'y avait rien, si ce n'est Dieu.

Or, le Signeur dormait, et son sommeil dura des millions d'années.

Tout à coup il se réveilla brusquement et regarda l'espace sans bornes. Chacun de ses regards créa une étoile.

Émerveillé, le Seigneur se mit à parcourir les cieux afin de contempler son œuvre, et jamais il n'en put trouver la fin. Il voyagea ainsi des centaines de siècles sans jamais se fatiguer, allant d'étoile en étoile et de soleil en soleil.

Enfin, il rencontra notre terre, et comme il était las il voulut se reposer. Une goutte de sueur tomba : cette goutte s'anima, grandit et forma le premier homme.

L'homme est donc né de Dieu ; mais il a été créé pour la souffrance ; sorti de la sueur divine, il ne peut gagner son pain qu'à la sueur de son front.

ALFRED POUPEL.

LES HANTISES DE LA NUIT

La vieille Renaude se réchauffe au soleil assise sur un billot devant sa maisonnette.

Elle est flétrie, abattue et ridée comme une figue trop mûre. De temps en temps, elle chasse les mouches qui se posent sur son nez; puis, humant les rayons, elle se met à rêver et sommeille en branlant la tête.

« Eh bien, brave Renaude, vous faites un petit somme?

— Que voulez-vous que je fasse? A vrai dire, je suis là sans dormir ni veiller. Je rêvasse, je patrenôtre. Mais à force de prier Dieu on finit par s'assoupir.... Oh! la mauvaise chose, quand on ne peut plus travailler! On s'ennuie, voyez-vous? On s'ennuie comme des chiens!

— Vous allez vous enrhumer, là, au soleil, avec la reverbération qu'il y a.

— Oh! ço, vai! m'enrhumer.... Vous ne voyez pas, pauvre de moi, que je suis sèche comme un copeau; si l'on me faisait bouillir, je ne fournirais peut-être pas une goutte d'huile.

— A votre place, moi, je m'en irais tout plan-plan voir un peu les commères de votre âge. Cela vous ferait passer le temps.

— Oh! ço, vai, bonnes gens, les commères de mon âge, il n'en reste pas beaucoup. Qu'y a-t-il encore, voyons? La pauvre Geneviève qui est sourde comme une charrue; le vieille Patantane, qui bat la berloque; Catherine du Four, qui passe son temps à gémir... J'ai bien assez de mes plaintes. Autant vaut demeurer toute seule.

— Que n'allez-vous au lavoir, vous bavarderiez un moment avec les lavandières.

—Avec les lavandières? En voilà des bonnes pièces qui tout le long du jour frappent à tort et à travers et sur quoi: sur les uns et sur les autres! Elles ne disent que des choses déplaisantes. Elles se moquent de tout le monde, puis elles rient comme des niaises: quelque jour le bon Dieu les punira. Oh non, ce n'est plus comme dans notre temps.

— Et de quoi parliez-vous dans votre temps?

II

Dans notre temps? Ah! On se racontait des histoires, des contes, des sornettes, qui faisaient le plus grand plaisir à écouter: la Bête à Sept-Têtes, Jean Cherche-la-Peur, le Grand Corps-sans-Ame.... Parfois rien qu'une de ces histoires durait trois ou quatre veillées.

A cette époque on filait du chanvre et du lin. L'hiver, après le

souper, nous partions avec nos quenouillles et nous nous réunissions dans quelque grande bergerie. Dehors, au loin, nous entendions hurler le vent-terral et les chiens japper aux loups. Mais nous autres, bien au chaud, nous nous serrions les unes contre les autres sur le fumier de brebis, et du temps que les hommes allaient traire les bêtes ou leur donner à manger, et que les beaux agneaux agenouillés poussaient de leur tête en remuant la queue le sein plein de lait de leurs mères, nous autres femmes, comme je vous le dis, en tournant notre fuseau, nous écoutions ou disions des contes.

Mais je ne sais d'où ça provient, dans ce temps on parlait de quantité de choses dont on ne parle plus aujourd'hui et que pourtant pas mal de personnes, que vous avez connues, des personnes très dignes de foi, assuraient avoir vues.

III

Tenez, ma tante Mian, la femme du rempailleur de chaises dont les petits-fils demeurent au clos du Pain-Perdu. Un jour qu'elle allait chercher des souches mortes, elle rencontra la Galine Blanche, une belle poule qu'on aurait cru apprivoisée. Ma tante se baissa pour l'attraper avec la main..., mais, pan ! la poule s'enfuit et s'en va un peu plus loin picorer dans l'herbe. Mian s'approche de nouveau avec précaution de la poulette qui semblait se mettre au repos pour se laisser attraper. Mais tout en lui disant Petite ! tite ! tite ! juste au moment où elle croyait l'attraper, zou ! la poule se sauvait et ma tante de plus en plus actionnée la suivait. Elle la suivit, elle la suivit peut-être bien une heure de chemin. Puis, comme le soleil s'était couché derrière les collines, Mian eut peur et retourna à sa maison. Il paraît qu'elle fit bien, car si malgré la nuit, elle avait voulu suivre cette Galine Blanche, qui sait Vierge Marie, où elle l'aurait conduite.

IV

On parlait aussi d'un cheval ou d'un mulet, d'autres disaient une Grosse Truie, qui apparaissait parfois aux libertins qui sortaient de cabaret.

Une nuit, à Avignon, une bande de coureurs qui venaient de faire bombance, aperçurent un cheval noir qui sortait du Conduit de Cambaud.

— Oh ! le superbe cheval ! fit l'un d'eux. Attendez je vais sauter dessus.

Et le Cheval se laisse tranquillement monter.

— Tiens il y a encore un place, dit un autre ; moi aussi je vais l'enjamber.

Et zou. voilà qu'il l'enjambe.

— Voyez il y a encore de la place, s'écrie un autre jouvenceau.

Et le voilà qui grimpe encore.

Et à mesure qu'ils montaient, le Cheval Noir s'allongeait, s'allongeait tellement que, ma foi ! douze de ces fous l'avaient déjà enfourché quand le treizième s'écria : « Jésus ! Marie ! grand saint Joseph ! je crois qu'il y a encore une place... » Mais à peine avait-il parlé que le monstre s'envola et nos douze joyeux Passe-bon-temps se retrouvèrent subitement tout droit sur leurs jambes.

Heureusement, heureusement pour eux ! Car si le dernier n'avait eu la bonne inspiration de s'écrier : « Jésus ! Marie ! grand saint Joseph ! » la bête de malheur les emportait sûrement tous au diable.

V

Savez-vous de quoi l'on parlait encore ? D'une sorte de gens qui allaient à minuit danser en rond dans les landes et qui buvaient ensuite les uns après les autres à la Tasse d'Argent. On les appelait les sorciers et les masques. Et dans ce temps là, il y en avait un peu partout. J'en ai bien connu quelques-uns, mais par considération pour leurs enfants je ne veux pas les nommer. Il paraît cependant que c'était une mauvaise engeance, car une fois mon grand père qui était pâtre, là-bas aux Grès, en passant la nuit derrière le Mas des Prêtres, voulut regarder par l'arcade et que vit-il, mon Dieu ! il vit des hommes qui jouaient à la paume avec des enfants, des enfantelets tout nus qu'ils avaient pris dans les berceaux et qu'ils se renvoyaient de mains en mains des uns aux autres ! Cela fait frémir.

VI

Eh bien ! n'y avait-il pas encore des chats sorciers ? Oui, il y avait des chats noirs qu'on appelait Matagot et qui faisaient venir l'argent dans les maisons où ils restaient.

Vous n'avez pas connu la vieille Tartavrelle qui laissa tant d'écus quand elle trépassa ?

Eh bien ! elle avait un chat noir, et à tous ses repas elle ne manquait jamais de lui jeter sa première bouchée sous la table.

J'ai toujours entendu dire qu'un soir, à la tombée de la nuit, mon pauvre oncle Cadet, qui allait se coucher, vit, dans l'ombre, un chat qui traversait la rue.

Lui, sans penser à mal, lui envoya un coup de pierre...

Mais le chat, se retournant, dit à mon oncle en le regardant de côté : « *Tu as touché Robert !* »

VII

Que de choses étranges pourtant! Aujourd'hui tout cela est traité de songes ; rien n'effraye plus, et cependant il fallait bien qu'il y eût quelque chose de vrai, puisque tous en avaient peur...

— Eh! disait Renaude, il y en avait bien d'autres de bêtes qui depuis ont disparues.

Il y avait la Chaucho-Vieio (l'étouffe-vieille) qui, la nuit, s'accroupissait là sur nos pieds et nous empêchait de respirer. Il y avait la Garamaudo, il y avait les petits Follets, il y avait le Loup-Garou, il y avait le Tire-Graisse, il y avait... que sais-je encore?...

VIII

Mais, tenez, je l'oubliais, il y avait l'Esprit-Fantasti! Celui-là on ne viendra pas me dire qu'il n'a jamais existé : je l'ai entendu et je l'ai vu... Il hantait notre étable. Mon pauvre père — que Dieu ait son âme — dormait une fois dans le grenier. Tout à coup j'entends ouvrir le grand portail, là-bas. Je vais regarder de la fente, de la fente de la fenêtre, et qu'est-ce que j'aperçois? Je vois toutes nos bêtes, le mulet, la mule, l'âne, la cavale et le petit chevreau qui, fort bien attachés avec leur licol, s'en allaient, sous la lune, boire à l'abreuvoir. Mon père vit bien vite — ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait — que c'était le Fantasti qui les menait boire, il se remit dans sa paille et ne dit rien...

Mais le lendemain matin il trouva le portail tout grand ouvert! Ce qui, dit-on, attire le Fantasti dans les écuries, c'est les grelots. Le bruit des grelots le fait rire, rire, rire comme un enfant d'un an devant qui on agite le hochet. N'allez pas croire cependant qu'il soit méchant; il s'en faut de beaucoup, mais il est très espiègle et taquin.

S'il est dans ses bons moments, il étrille les bestiaux, leur tresse la crinière, leur donne de la paille blanche, nettoie l'éguier..... Il est même à remarquer que là où se trouve le Fantasti, il y a toujours une bête plus gaillarde que les autres ; cela vient de ce que le petit Esprit capricieux l'a prise en affection, et comme dans la nuit il va et vient dans le ratelier, il lui donne le foin qu'il grapille aux autres.

Mais si par male chance le hasard fait qu'on dérange dans l'étable quelque chose contre sa volonté, aï! aï! aï! la nuit suivante, il vous fait un sabbat de malédiction! il embrouille et salit la queue des bêtes, il leur prend les pieds dans leurs traits ensonnaillés, il renverse avec fracas la planche des colliers, il brandit dans la cuisine la poêle et la cremaillère, en un mot c'est un vrai remue

ménage... Tellement que mon père, ennuyé à la fin de tout ce tapage, résolut d'en finir.

Il prend une poignée de pois ramés, monte au grenier, éparpille la graine dans le foin et dans la paille, et crie au Fantasti : « Fantasti, mon ami, tu me chercheras une par une ces graines de pois. »

L'Esprit qui se complait aux menus amusements et qui aime à ce que toute chose soit toujours bien à sa place, se mit, paraît-il, à trier les petits pois et à farfouiller, car nous trouvâmes des petits tas un peu partout dans le grenier.

Mais (mon père le savait bien) il finit par prendre en grippe ce travail de patience et s'enfuit du grenier, si bien que nous ne le vîmes plus.

Si, pour en finir, moi je le vis encore une fois. Imaginez-vous qu'un jour, j'avais peut-être onze ans, je revenais du catéchisme. En passant près d'un peuplier, j'entendis rire à la cime de l'arbre : je lève la tête, je regarde et je vois au bout du peuplier l'Esprit-Fantasti qui, riant dans les feuilles, me faisait signe de grimper. Ah ! je vous en laisse juge ! Je n'aurais pas grimpé pour cent oignons ! Je me mis à courir comme une folle et depuis ça été fini.

IX

C'est égal, je vous réponds que quand venait la nuit et qu'on racontait de ces choses autour de la lampe, il n'y avait pas de danger que nous sortions. Ah ! quelle peur nous avions, pauvres petites chattes !

Puis nous devînmes grandes, arriva le temps des amoureux, et les drôles nous criaient à la veillée :

« Allons, petites, venez, nous allons faire, au clair de lune, un brin de farandole.

— Pas si nigaudes, répondions-nous, et si nous rencontrions l'Esprit-Fantasti ou la Galine-Blanche.

— Hoù ! les grandes bêtes ! nous disaient-ils, vous ne voyez pas que tout ça c'est des contes de ma grand'mère la borgne ! N'ayez pas peur, venez, nous vous tiendrons compagnie. »

Et c'est ainsi què nous sortîmes, et peu à peu, ma foi, en causant avec les grands drôles, — les garçons de cet âge, vous le savez, n'ont pas de bon sens, ne disent que des bêtises et vous font rire par force — et peu à peu, peu à peu, nous n'eûmes plus peur ; et depuis, je n'ai plus entendu parler de ces apparitions de nuit.

X

Il est vrai que depuis nous avons eu assez d'ouvrage pour nous ôter l'ennui. Telle que vous me voyez, j'ai eu onze enfants que j'ai

tous menés à bien; et j'en ai nourri quatorze sans compter les miens.

Ah! voyez-vous, quand on n'est pas riche et qu'on a tant de marmaille qu'il faut emmailloter, bercer, allaiter, désemmerder, c'est une belle besogne, et quel vacarme!

— Allons, brave Renaude, le bon Dieu nous conserve!

— Bah! maintenant nous sommes mûrs; il viendra nous cueillir quand il voudra! »

Et, disant cela, la bonne vieille chassa de nouveau les mouches avec son mouchoir, et, baissant la tête, elle se mit encore à sommeiller tranquille en buvant son soleil.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

Traduit par RAOUL GINESTE.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

I

UNE CHANSON VAUT BIEN UN BIBELOT.

M. Paul Ginisty écrit, dans sa chronique du 21 janvier, au *Gil Blas* :

« Ce n'est pas sortir du domaine de la curiosité que de parler du caractéristique réveil d'attention qui s'est manifesté, depuis quelque temps, en faveur de nos vieilles traditions françaises. Usages typiques, légendes, dictons, superstitions, proverbes, on recherche avec soin tout ce qui, dans nos provinces, a gardé une saveur de sincère originalité. Je sais tel folk-loriste, comme MM. Paul Sébillot, Henry Carnoy, Gabriel Vicaire, Achille Millien, Alphonse Certeux, Emile Blémont, qui note sur son carnet la découverte d'une expression de terroir, d'un couplet, voire d'un juron, avec autant de joie qu'une autre place dans une vitrine un bibelot longtemps désiré.

« Ces amateurs-là sont vraiment désintéressés; ils n'ont pas cette petite gloriole de l'ostentation dont ne peuvent se défendre les curieux, ordinairement. Leurs trouvailles ne charment qu'un petit cercle de lettrés, friands d'inattendu, comme eux; elles ne leur valent point les compliments du premier venu. Leur plaisir est tout pour eux.

« En ces derniers mois, ce sont surtout les chansons populaires, avec leurs « naïfvetez et grâces », comme disait Montaigne, qui sont l'objet d'investigations opiniâtres. Aux environs de 1853, un mémoire d'Ampère sur la poésie populaire de la France avait bien amené, de la part des Sociétés de province, de fécondes enquêtes, mais le mouvement s'était un peu arrêté. Il a repris aujourd'hui, avec une ardeur nouvelle, pour la musique aussi bien que pour les paroles. C'est à qui découvrira un air ancien, des strophes ingénues en patois ou en langue familière. Entre les musiciens, M. Ch. de Sivry est un des amoureux les plus fervents de ces mélodies primitives, et on lui doit de bien intéressantes transcriptions.

« Oh! les adorables vieilles chansons, si exquisement simples, qu'on a re-

trouvées là, en les notant d'après les inconscients refrains de quelque paysanne en cheveux blancs ou de quelque petit berger ! Quelle grâce elles ont conservée, à travers leurs archaïsmes, qui ont des douceurs caressantes ! »

II

SAINT ANTOINE.

Pourquoi les charcutiers ont-ils choisi saint Antoine pour leur patron ? se demande le chroniqueur de l'*Estafette*.

« On raconte qu'un jour une laie amena à saint Antoine ses petits cochons qui étaient tous aveugles. Le saint leur rendit la vue. Dès ce moment, la laie ne voulut plus le quitter ; et voilà pourquoi dans toutes les images représentant saint Antoine, on voit figurer un cochon.

« La corporation des charcutiers, instituée par Louis XI, fêtait solennellement son patron. Les saucisseurs — c'est ainsi qu'on les nommait alors — se réunissaient pour manger dans un festin plusieurs cochons qu'on avait préalablement parés de rubans et de fleurs. »

Ajoutons qu'à Rome, la Saint-Antoine donne lieu à une cérémomie très populaire. Pendant la semaine, on conduit, pour être bénits, à une petite église dédiée à ce saint, tous les animaux de Rome et des environs.

C. de W.

BIBLIOGRAPHIE

Emile Blémont. — Poèmes de Chine, poésies précédées d'une Préface de M. Paul Arène. Un joli volume in-12. — A Lemerre, éditeur, passage Choiseul, (3 francs).

Nous arrivons un peu tard, peut-être, pour parler à nos lecteurs du joli volume que M. Emile Blémont a publié le mois dernier sous ce titre : *Poèmes de Chine*. Cependant nous ne voulons point laisser passer cette occasion qui nous est offerte de dire combien exquis sont les vers de M. Blémont, et combien délicate est leur inspiration puisée dans les sources vives de la tradition orientale, de la littérature populaire d'une nation qui a su conserver, en dépit des siècles accumulés, la naïveté, la fraîcheur d'idées, le charme intime qui semblent le propre des peuples jeunes.

Comme le fait fort bien remarquer M. Paul Arène, dans l'intéressante préface qu'il a écrite en tête du livre, les Chinois des *Poèmes de Chine* ne sont pas ces invraisemblables magots de paravent, ni ces non moins invraisemblables mandarins emmarquisés que la diplomatie nous envoie, mais de vrais Chinois tels qu'ils se révèlent dans leur littérature. « Plus sages que les Japonais, les Chinois entendent demeurer fidèles à leurs traditions, à leurs costumes, et aux beaux vers de leurs poètes que le peuple chante encore. » Savez-vous pourquoi les poètes vont aux Chinois ? demande M. Paul Arène. » C'est que, entre les Chinois et le poète, il existe un idéal commun, C'est que, dans ce moment où tous les peuples un peu japonais à leur manière, dispersent au vent, comme une inutile cendre, les alluvions du passé, le poète se sent devenir, non pas réactionnaire, mais *traditionniste*, et que le Chinois est surtout un homme de traditions. »

Naturiste et *traditionniste*, tel est le poète chinois, aussi bien le poète inconnu qui composa les chansons populaires qui se vendent sur les petits cahiers à un sou, que Li-Taï-Pé et Thou-Fou, ces lettrés élégants.

Du vin clair, une barque fine,
Un peu de musique et d'amour,
C'est en ce terrestre séjour
La béatitude divine.

c'est tout ce que chante le poète chinois !

M. Emile Blémont, pour ses *Poèmes de Chine*, a fait un heureux choix dans les anthologies chinoises et dans les dernières et nombreuses publications relatives à l'Extrême-Orient. Ainsi il a consulté le *Livre des Vers*, les *Poésies de l'Epoque des Thang*, la *Chine familière et galante* de Jules Arène, les ouvrages du général Tcheng-Ki-Tong. Mais il a fait surtout œuvre de poète — et de poète sachant à merveille manier les rimes d'or — en composant de toutes ces exquises poésies chinoises, un livre unique qui donne à chaque vers l'intense sensation de la vie chinoise, un de ces petits tableaux artistement peints sur laque où l'on voit défiler les tours de porcelaine, les jonques aux voiles de nattes, les bateaux de fleurs illuminés, les petits jardins clos où fleurissent les pêchers et les abricotiers, les lacs dormants sur lesquels passe un vol de cigognes, les petits ponts de jade qui mènent au palais de l'Impératrice, toute une nature que peuplent de simples et braves gens qu'un rayon de lune fait sourire, qu'un mot d'amitié enchante.

Les *Poèmes de Chine* ne seront pas qu'un fin régal de lettrés ; les traditionnistes y trouveront d'intéressants renseignements sur la poésie populaire chinoise. Il faudrait peu de livres comme celui de M. Emile Blémont pour remettre les Chinois à la mode — en faisant disparaître ce qui nous reste du Japonisme.

Goblet d'Alviela (Comte). — **Introduction à l'Histoire générale des Religions,** résumé du cours public donné à l'Université de Bruxelles, en 1884-1885. — 1 vol. in 8° de 178 pages, — Bruxelles, librairie C. Muquardt ; Paris, Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte. — 1887.

Est-il indispensable de connaître le Folk-Lore, usages, coutumes, traditions et superstitions des différents peuples, pour étudier avec profit l'Histoire des Religions ? Telle est la question que s'est posée M. Goblet d'Alviela dans son *Introduction à l'Histoire générale des Religions*, question que l'éminent savant résout par l'affirmative. Trop longtemps on n'a voulu voir dans les traditions populaires que des mythes diguisés, ou pour mieux dire, des altérations de mythes. On a commencé dans ces dernières années à faire bonne justice de cette théorie que contredisent toutes les recherches des traditionnistes. Pour nous le doute n'est plus possible ; le folk-lore est antérieur aux religions ; les anciennes coutumes, les usages, les superstitions que l'on retrouve presque identiques de partout à l'état de survivances, sont la base des mythologies plus ou moins compliquées qui se sont successivement partagé le monde. Et nous sommes de l'avis de M. le comte G. d'A. lorsqu'il dit (p. 145) que l'ethnographie et le folk-lore peuvent (et doivent) concourir à élucider les premières formes des croyances religieuses.

L'auteur, ainsi qu'on peut le voir en maints passages de son *Introduction*, abonde dans les idées que M. Andrew Lang a si ingénieusement et si savamment développés dans sa *Mythologie*. Les théories de Lang sont encore discutées avec acharnement. Cependant, en partisan convaincu du savant anglais, nous applaudissons à l'appui que leur prête le savant belge.

Nous recommandons la lecture du volume de M. Goblet d'Aviela. Et nous n'exprimerons que ce regret, c'est que cet ouvrage ne soit qu'un résumé, qu'une sorte de sommaire. Les grandes lignes seules apparaissent ; nous aime-

rions les détails que n'a pas manqué de donner le professeur dans son cours à l'Université de Bruxelles.

Henri Gaidoz. — La Chasse et Saint-Hubert. — Tome Ier de la *Bibliotheca Mythica*. Un volume in-8° ; Alphonse Picard, éditeur, rue Bonaparte. (Prix : 6 francs).

Nous ne pouvons que signaler dans le numéro d'avril de la *Revue*, l'important ouvage que vient de publier M. Henri Gaidoz, l'éminent traditionniste qui, avec M. Eugène Rolland, dirige la *Mélusine*.

Le mois prochain nous donnerons un compte-rendu détaillé de ce volume.

H. C.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

L'Estafette. - 15 janvier, 28 janvier, 9 février. — Contes du temps passé. I. L'Arbre qui chante. — II. La Princesse du château d'ivoire. — III. L'Habile fileuse. — IV. Le Père Maugréant. *Henry Carnoy.*

Mélusine. — 5 mars 1887. — L'Antropophagie. *Henri Gaidoz*. — Usages de la féodalité. *A. de la Borderie*. — La Haute-Bretagne au XVIe siècle. *Noël du Fail*. — Chansons populaires de la Basse-Bretagne. *E. Ernault*. — *Le Petit Chaperon rouge*. *A. Millien*. — Proverbes et Dictons relatifs à la mer. Oblations à la mer et Présages. — La Vieille et la Jeune. *Henri Gaidoz*. — Béotiana. — Dictons gastronomiques. — Quelques Idées de sauvages. — Voyages et Voyageurs. *Sauvé*. — Les Décorations.

Revue des traditions populaires. — 25 janvier 1887. — Notes sur la Mythologie des anciens Lettons. — Deux légendes lettonnes. *Zinciem Wissendorff*. — Souhaits de bonne année en Hainaut. *A. Haron*. — Cadiou le Tailleur. *Luzel*. — Superst. Iconographiques. *Sébillot*. — La Chanson de Renaud. *Ch. de Sivry*. — Fêtes du département de l'Ain. *Ch. Guillon*. — Le Coucou, la Carpe et la Taupe. *Achille Millien*.— Le Pater des bons Buveurs. *Henry Corot*. — Chants populaires du Bas-Quercy. *Edmond Galabert*. — Le Folk-Lore en Angleterre. *Loys Brueyre*.

Revue des traditions populaires. — 25 février 1887. — Sobriquets et Superstitions militaires. *A. Haron*. — Le pauvre Laboureur. *J. Tiersot*. — Le Jour des Rois en Normandie. *L. Bonnemère*. — Les Mines et les Mineurs. *Sébillot*. — La Tête des Femmes. *A. Millien*. — Le Jaloux. *Gabriel Vicaire*. — Un poète populaire : Brûle-Maison. *A. Desrousseaux*. — Le Folk-Lore en Angleterre. *Loys Brueyre*.

Saturday Review. — 8 janvier 1887. — English and red Indian folklore (Analyses de : Swainson, *Folk-lore of british Birds*, et de : Petitot, *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*).

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval. — Imprimerie et Stéréotypie E. JAMIN.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 2. Prix du Numéro : **Un franc.** Mai 1887.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES

LA TRADITION



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.
Cotisation de Sociétaire donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs.

PARIS
A. DUPRET, ÉDITEUR
3, rue de Médicis, 3

LIVRAISON DU 15 MAI 1887

La **Tradition** paraît le 15 de chaque mois. Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour la France (15 fr. pour l'étranger).

La cotisation des Sociétaires est de 15 francs payables dans le courant du premier semestre de l'année, et donnant droit à l'envoi de la Revue.

Les abonnements et les cotisations sont reçus chez M. A. DUPRET, 3, rue de Médicis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages adressés à la Revue.

Prière d'adresser les adhésions, la correspondance, les articles, échanges, etc., à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin.

Les manuscrits seront examinés par un Comité de rédaction composé de MM. Emile BLÉMONT, Henry CARNOY, Raoul GINESTE, E. GUINAND, Charles LANCELIN, Frédéric ORTOLI, Charles de SIVRY et Gabriel VICAIRE. Les manuscrits non insérés seront rendus.

M. Henry CARNOY se tient à la disposition de nos adhérents le jeudi, de 2 heures à 3 heures, 33, rue Vavin.

LA TRADITION

LA LITTÉRATURE POPULAIRE

On peut dire de la littérature d'un peuple qu'elle est l'histoire et, en quelque sorte, le témoin de sa civilisation, non seulement par la reproduction qu'elle donne du milieu ambiant (mœurs, coutumes), mais encore par sa conception propre, instinctive, naturelle, je dirai presque ésotérique. Qui dit absence de civilisation, dit absence de littérature, et l'on peut avancer que tout peuple, soi-disant sauvage, mais chez lequel se retrouvent des traditions, des légendes ou des chants, participe d'une manière quelconque à la civilisation, si rudimentaires, si obscures même qu'en paraissent les manifestations. Comme la civilisation, la littérature a besoin pour naître d'une certaine aspiration à la fois matérielle et morale vers une sorte d'idéal, ou, pour mieux dire, de manière d'être supérieure : c'est de cette tendance vers un but multiple et indéfini, toujours variable et toujours changeant, que naissent à la fois — et le cycle des événements qui procède des aspirations matérielles, — et la littérature, produite par les aspirations intellectuelles des peuples.

Et, de même que l'histoire du monde, la littérature des peuples progresse par phases, par périodes, par âges bien distincts les uns des autres. Les quatre grandes divisions de l'histoire sont l'antiquité, le moyen-âge, les temps modernes et l'époque contemporaine ; les quatre sections ordinales de la littérature d'une nation sont :

1° Les traditions orales, se transmettant de bouche en bouche, basées sur un fait certain que,— par un phénomène psychique, — l'amour du merveilleux, inhérent aux populations primitives, modifie progressivement dans un sens extra-naturel : telles durent être l'*Iliade* avant Homère, la *Chanson de Roland* avant Turoldus, l'*Edda* avant Sæmund Sigfusson, le *Kalevala* avant Lönnrot, le *Poème du Cid* avant le précurseur de Pero l'abbé, etc.

2° Les traditions écrites, œuvres travaillées par un seul homme, ou produits collectifs d'une série d'ouvriers : à cette catégorie appartiennent les poèmes homériques, les chansons de geste et les épopées nationales elles qu'elles sont publiées de nos jours.

3° La littérature que l'on peut appeler *fictive*, qui contient en germe le

roman moderne et qui est comme la résultante de ces multiples aspirations poussant l'homme vers un idéal de plus en plus élevé : dans cette classe, on peut ranger nos vieilles *Cantilènes*, plus tard nos *Fabliaux*, nos *Dicts*, nos *Débats*, nos *Lais*, etc.

4° Enfin la littérature actuelle, dont le cadre aujourd'hui est si merveilleusement vaste qu'à peine il se peut enserrer dans les bornes étroites d'une définition.

Toutes ces phases diverses ont entre elles de nombreuses affinités, des points de contact parfois bizarres, mais toujours positifs, et l'on pourrait — ce serait même un curieux travail — reconstituer la chaîne immense des œuvres littéraires qui rattachent Balzac aux vieux aèdes de la Grèce, aux chantres antiques de l'Égypte et de l'Orient.

Comment, en effet, procède la littérature dans son développement à la fois objectif et subjectif? D'une façon très simple en vérité.

Un fait se produit qui, par son intensité, son importance ou quelque condition extérieure remarquable, frappe l'esprit des contemporains. Ce fait est transmis de bouche en bouche, modifié ou développé au gré de chaque narrateur, dans un sens mystique, ou matériel, ou surnaturel, ou purement — mais c'est l'exception — psychologique : c'est la première période. — Une des versions de ce fait arrive aux oreilles d'un lettré qui la fixe à sa manière au moyen de l'écriture : là, la même série de développements externes se produit d'écrivain à écrivain : c'est la seconde période, celle qui a déterminé nos chansons de geste. — Un moment arrive où, pour un motif quelconque, cette narration semble vieillie ou insuffisante aux auditeurs : on en fait d'abord, suivant le caprice du jour, des imitations qui ne tardent pas à subir le même sort que la narration originale, mais qui, du moins, ont ouvert la voie : on prend alors des détails à tel ou tel fait, et l'on en compose un ensemble entièrement neuf, du moins au point de vue de l'affabulation ; puis, en dernier lieu, on a recours, franchement et sans déguisement, à l'imagination pure : c'est ainsi que, chez nous, les chansons de geste et les cantilènes ont donné naissance aux romans (la Rose, le Renard, etc.) d'où sont sortis les Fabliaux, les Dicts, etc., dont est née par une série ininterrompue d'enfantements de plus en plus vastes, la littérature actuelle.

A chacune de ces différentes périodes, il s'est rencontré des esprits chercheurs qui, dans une délicate curiosité de travail, ont voulu, tout en progressant, séduits qu'ils étaient et comme enivrés par ce parfum exquis que dégagent les choses d'autrefois, faire des imitations archaïques de ce qui était jadis : nous citerons, parmi ces modernes « imaigiers littéraires », Rabelais, Balzac, Littré, et nombre d'autres pasticheurs émérites. D'autre part, il se produit toujours et nécessairement une sorte de réflexion des grandes œuvres du génie sur l'esprit naïf des populations illettrées, qui, sous l'action de cet instinct naturel poussant l'homme vers le beau, est facilement séduit par le côté idéal ou grandiose du récit qu'on lui en fait. Racontez à un paysan de la Basse-Bretagne l'épopée du *Cid* ou

de *Rama* : peu à peu, par difusion, il se formera une nouvelle légende bretonne ayant des points de contact certains avec le Romancero espagnol ou le Ramayana indou, mais marquée au coin du tempérament local, revêtue d'un cachet propre, et qui se reliera d'une façon ou d'une autre au cycle légendaire des fées, du roi Artus, des poulpicans ou de tout autre ensemble de traditions spéciales. C'est, en quelque sorte, la personnalité du mythe qui, revenue à l'état embryonnaire, subit un nouveau développement en rapport avec les contingences du milieu.

Dans ces conditions, il peut y avoir doute parfois, dans l'examen d'une œuvre. de savoir si l'on se trouve en présence d'une tradition originale, d'un pastiche ou d'un vague reflet d'une composition connue. Il se peut que l'on prenne le refrain d'une mélodie en vogue jadis pour une chanson naïvement populaire, une histoire dénaturée pour un conte local, etc. Quelle ligne de conduite peut-on suivre pour arriver à la vérité qui souvent cotoie tellement l'erreur qu'il est difficile de l'en dégager ?

Un critérium absolu, infaillible, vrai pour tous les temps, pour tous les lieux, serait impossible à donner. Il faut avoir recours à un labeur de critique presque microscopique tant il doit s'arrêter aux détails, car les détails surtout doivent être étudiés dans cette sorte d'investigation.

Toutefois, si l'on ne peut poser, en pareille matière, de règle précise, il est néanmoins facile d'avoir recours à certaines indications de circonstances extérieures qui, presque toujours, décèlent, surtout lorsqu'elles se trouvent réunies, l'origine populaire d'un chant, d'une tradition...

Cette critique, pour être judicieuse, doit examiner d'abord l'ensemble. La naïveté y domine-t-elle, ou bien la brutalité ? Il y a beaucoup de chances pour que l'œuvre critiquée émane d'une origine purement populaire : cette qualité et ce défaut peuvent, il est vrai, se trouver pastichés, mais combien il est facile de découvrir l'imitation et la réalité ! La Fontaine, par exemple, a semé à pleines mains la naïveté dans ses fables, mais cette naïveté est trop piquante ; on sent en elle la tendance cachée, voulue : la naïveté naturelle est plus grossière. De même pour la brutalité : voyez les Contes drôlatiques de Balzac ou même l'Heptaméron, et comparez ces compositions avec telle ou telle histoire... je dirai légère pour être convenable — ayant cours dans nos campagnes : vous verrez d'une part une sorte d'afféterie policée, on peut même dire jusqu'à un certain point de bonne compagnie ; de l'autre c'est la crudité presque obscène. De même, l'ampleur du sujet, dans les narrations héroïques, disparaît-elle parfois sous des plaisanteries ou des réflexions banales, terre-à-terre, on peut être à peu près certain que l'on se trouve en présence d'une production populaire.

Voici pour l'ensemble ; voyons maintenant le détail.

Un personnage entre-t-il en scène ou sort-il sans préparation ? Un fait est-il énoncé hors cause ? En un mot, l'harmonie de l'affabulation pèche-t-elle par quelque endroit ? Œuvre populaire. La rude poétique des populations incultes se soucie peu de toutes ces règles d'organisation trop raf-

finées pour elle, et dont l'utilité ne lui a jamais paru incontestable. Le fait, voilà ce qu'elle cherche ; le but, voilà où elle tend, — sans s'embarrasser de tout le reste qui est pour elle détail peu important.

La répétition littérale, à certains intervalles, des mêmes scènes, des mêmes phrases, des mêmes termes, est également un indice certain que l'œuvre émane d'un fonds populaire; c'est un procédé que l'on rencontre souvent dans les anciens poèmes et qui est la marque presque certaine de ceci : que l'esprit peu cultivé de l'auteur a trouvé trop fatigant ou inutile de polir la narration en modifiant le choix des mots devant désigner une idée semblable ; c'est ainsi que notre chanson actuelle, divisée par couplets avec refrain, dénote elle-même, intrinsèquement, son origine.

Il est surtout, en pareille matière, un point sur lequel il convient d'insister : c'est le choix de l'épithète accolée au terme principal. Nous disions, en commençant à noter ces réflexions, que la littérature d'un peuple est comme le témoin de sa civilisation : la preuve surtout en apparaît en ceci. La civilisation de l'homme a progressé d'une double manière, tendant à un double but : dans l'origine, son stimulant a été le bien-être matériel ; plus tard seulement est venue la recherche du bien-être intellectuel et moral. La littérature procède de même. Ouvrez les poèmes de l'antiquité, ouvrez par exemple Homère qui est en quelque sorte le paradigme de la poésie primitive : chez lui, Achille sera toujours Achille aux pieds légers ; Minerve, toujours la déesse aux yeux de bœuf ; ouvrez la Chanson de Roland, vous y verrez les puys *hauts*, l'herbe *verte*, les royaumes *vastes*, tous qualificatifs procédant d'un ordre matériel — la remarque en a été faite dès longtemps. Ce n'est que plus tard, lorsque la civilisation s'épure, lorsque l'idéal visé plane au-dessus de l'humanité, que l'épithète revêt un caractère intellectuel et moral. Or, la littérature populaire, née dans un milieu intellectuel assez développé, n'usera qu'exceptionnellement de qualificatifs visant un ordre de choses supérieur : d'ordinaire, les qualités distinctives qu'elle donnera à ses héros procéderont de circonstances extérieures, tangibles ; par suite, la portée des faits sera non plus morale, mais physique, et l'analyse psychologique ne se rencontrera que fort rarement dans une production purement populaire.

Il existe certainement d'autres points de repère pour la critique de la littérature populaire ; mais les uns tombent moins facilement sous la perception et demanderaient, pour être énoncés, un long concours de textes ou d'exemples ; les autres, tout à faits spéciaux, ne doivent être utilisés que dans de rares circonstances, et ceux qui précèdent peuvent, à notre avis, amplement suffire pour reconnaître une œuvre strictement populaire d'une imitation ou d'une combinaison dans laquelle l'élément populaire n'entrerait que pour partie. C'est, au reste, affaire de sagacité, et les procédés généraux à employer doivent être, en ceci comme en toutes choses, ceux de la critique pure, celle qui est assez maîtresse d'elle-même pour pouvoir en même temps analyser un ensemble et en synthétiser les détails.

CHARLES LANCELIN.

CONTES DU VIEUX JAPON

II

SHITAKIRI-SUZUME

(LE MOINEAU QUI A LA LANGUE COUPÉE)

Il était une fois une vieille femme très méchante. Elle avait un jour mis de l'amidon dans un vase pour y laver ensuite ses vêtements. Mais un moineau qui était le favori d'une voisine mangea tout l'amidon. Voyant cela, la méchante femme prit le moineau, et, l'injuriant et l'appelant *être détestable* ! elle lui coupa la langue.

Quand la femme à qui appartenait le moineau sut ce qui était arrivé, elle fut vivement chagrinée, et se mit en route avec son mari pour savoir où le moineau s'était sauvé. Après avoir beaucoup marché dans les montagnes et dans les plaines, ils finirent par trouver sa maison. Quand le moineau vit ses maîtres et apprit qu'ils avaient fait tant de chemin pour venir jusque chez lui, il se réjouit beaucoup. Il les remercia de leur bonté pour lui, fit appprter une table chargé de poisson et de thé, tellement qu'on n'y pouvait plus rien poser. Tous les enfants et petits enfants du moineau servirent à table, et à la fin du repas, le maître de la maison jetant au loin sa tasse de saké, se mit à danser ce qu'on appelle la Danse du Moineau, et ainsi toute la journée se passa à festoyer.

Quand la nuit vint et que les deux vieillards voulurent se disposer à partir, le moineau fit apporter deux grands paniers et leur dit : « Prenez, je vous prie un de ces paniers ; lequel voulez-vous emporter ? Le plus grand ou le plus petit ?

— Donnez-nous, répondirent-ils, le plus léger ; car nous sommes vieux et ce sera plus facile à porter. »

Ils prirent donc le panier léger et retournèrent ainsi chez eux.

Lorsqu'ils furent arrivés, ils voulurent voir ce qu'il y avait dans le panier et l'ouvrirent. Quel fut leur étonnement quand ils s'aperçurent qu'il était plein d'or et d'argent, de pierres précieuses et de rouleaux de soie. Jamais ils ne se seraient attendus à de telles richesses ! Et, plus il en sortait, plus il y en avait ; le panier était inépuisable, de sorte qu'ils devinrent de suite riches et fortunés.

Quand la méchante femme apprit cela, elle fut prise de jalousie et voulut avoir les mêmes trésors ; elle alla donc trouver sa voisine et lui demanda où le moineau vivait, et le chemin à faire pour aller chez lui. « J'irai, » se dit-elle ! — Et elle partit en effet.

Le moineau, dès qu'il la vit venir, fit immédiatement apporter deux paniers exactement semblables aux autres et lui fit la même

question qu'aux deux vieillards : « Voulez-vous le plus lourd ou le plus léger ? — Donnez-moi le plus lourd, » répondit-elle. — Elle prit donc le panier et s'en retourna chez elle très chargée ; car c'était lourd comme de la pierre et fort difficile à porter. Enfin elle parvint à sa maison.

Mais quand elle ouvrit le panier, il en sortit une quantité de petits diables qui se jetèrent sur elle et la mirent en pièces (1).

Traduit par J. DAUTREMER.

MONSTRES ET GÉANTS

II

LE GAYANT DE DOUAI

Pour tout habitant de Douai, et même aussi pour la plupart des personnes ayant passé quelques années dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, ce seul mot *Gayant* suffit pour faire comprendre que nous allons nous occuper de la fête communale de Douai. Quand on dit, je vais à *Gayant*, je reviens de *Gayant*, c'est comme si l'on disait : je vais ou je reviens de la fête de Douai.

C'est que, de tous les géants qui, dans la plupart des villes de Flandre, représentent de grands personnages historiques ou légendaires, *Gayant* est, sans conteste, le plus populaire.

Le véritable gentilé des personnes nées à Douai n'est pas *Douaisien*, mais *Enfant de Gayant*.

Les Douaisiens appellent *Gayant* leur *Grand-Père* et l'anecdote suivante est une des nombreuses preuves de l'affection qu'ils lui portent.

Un M. de Bréande, capitaine d'artillerie, avait, en 1745, concouru avec sa compagnie, composée en grande partie de Douaisiens, à la prise de la citadelle de Tournai. Le lendemain de cette conquête, un sous-officier lui dit, au rapport, que presque tout son monde avait déserté. Le capitaine, d'abord étonné de cette nouvelle, se rappelle presque ausitôt qu'on célèbre ce jour-là la fête de *Gayant*. « Sois tranquille, dit-il, les *Enfants de Gayant* reviendront dès qu'ils auront vu danser leur *grand-père !* » Cela n'a pas manqué.

Disons donc quelques mots de l'origine de la fête de *Gayant*.

(1) *Contes du vieux Japon*, illustrés. — Kobunscha, n. 2. Minïmï Sayegichï, à Tokio.

Au commencement du IXe siècle, Douai était envahi par des barbares. Jean Gelon, seigneur de Cantin, se met à la tête des habitants, surprend les ennemis endormis, et délivre sa patrie.

C'est pour éterniser ce fait glorieux que l'on a fondé, en 1480, la procession de *Gayant*, qui représente le héros Jean Gelon.

Cette fête avait lieu primitivement le 16 juin, mais Louis XIV ayant pris Douai le 6 juillet 1667, c'est à cette dernière date que, depuis lors, on la célèbre chaque année.

Le programme du cortège a très souvent varié et il ne nous paraît pas utile d'en donner une description complète. Nous nous bornerons à dire qu'on y voit figurer :

Gayant, qui porte le costume des anciens chevaliers, avec un casque et un large cimeterre en sautoir. Il a 21 pieds de haut.

Madame Gayant, qu'on appelle *Marie Cagenon*. Elle a, en hauteur, un pied de moins. Son costume varie suivant la mode.

Jacquot, l'aîné des enfants, armé chevalier. Il a 14 pieds de haut.

Fillion, sa sœur cadette. Elle a la même taille.

Bimbin, qu'on appelle *Tiot tourny* (*Petit loucheur*) parce qu'il louche. Il a environ dix pieds de haut ; habillé en enfant, il est coiffé d'un *bourrelet*.

On y voit figurer en outre la *Roue de Fortune* sur laquelle se trouvent un argentier, un paysan, un procureur tenant une volaille à la main ; puis le *Sot des Canonniers*, emboîté dans un cheval d'osier recouvert d'une peau, tenant d'une main sa marotte, emblème de la folie. Il est coiffé d'un bonnet garni de grelots. On l'appelle *Sot des Canonniers*, parce qu'autrefois il marchait en tête du cortège avec les quatre compagnies des *Canonniers*, des arquebusiers, des archers et des arbalétriers.

Quand le cortège se met en marche, la grosse cloche de l'Hôtel-de-Ville est mise en branle et le carillon exécute *l'air de Gayant*.

Cet air, qu'un sieur Lajoie, grenadier et maître de danse au régiment de Navarre a composé, dit-on, en 1775, n'avait pas, primitivement, de refrain, et se composait de douze mesures (six vers). En 1801 on y ajouta dans le même mode et la même mesure (2/4), un refrain maintenant fort connu, sur ces paroles :

Turlututu Gayant.....
Turlututu Gayant pointu.

Puis, postérieurement, on y introduisit une ritournelle en majeur et à 6/8, que l'on trouve dans la plupart des morceaux arrangés sur ce thème pour piano, harmonie ou fanfare.

Bref, *l'air de Gayant* est si populaire que depuis soixante ans, les musiques des régiments en garnison à Douai l'ont toujours eu dans leur répertoire et qu'aucune musique militaire ou civile n'entre dans la cité de *Gayant* sans le jouer en pas redoublé.

Voici cet air et le principal couplet de la chanson.

Allegretto

Al - lons, veux - tu ve - nir, co - pè - re, A l'pro - ces - si - on de Dou - ai? Elle est si jo - lie et si gaie! Que de Va - len - cienn' et Tour - nai. De Lil - le, d'Orchie et d'Ar - ras, Les pus pres - sés vienn't à grands pas

Refrain (ajouté)

Tur - lu - tu - tu Ga - yant Tur - lu - tu - tu Ga - yant poin - tu!

Ritournelle (ajoutée)

A. DESROUSSEAUX.

LA CHAPELLE DU DIABLE

Ceci sera donc l'aventure du Diable et du Saint.

Aventure aussi admirable que véridique, par laquelle il est parfaitement prouvé que l'esprit jésuitique existait sur terre des siècles avant Loyola, et qu'il en cuisit toujours, même aux diables du plus fin poil, de s'en fier à la parole des gens d'église.

Je vous la conterai simplement, telle qu'elle me fut contée, il n'y a pas plus de huit jours, par un vieux pâtre en manteau couleur d'amadou, qui, tandis que ses chèvres paissaient, s'était étendu au grand soleil et prenait le frais à la provençale.

— « En ce temps-là, me dit le vieux pâtre, le Diable et le Saint, chacun de son côté, prêchaient dans les Alpes. Il est bon de savoir qu'en ce temps-là les Alpes valaient la peine qu'on y prêchât. Les torrents n'avaient pas encore emporté la bonne terre en Provence, ne laissant aux pauvres gens d'ici que le roc blanc et les cailloux. Les montagnes, décharnées maintenant, s'arrondissaient, pleines et grasses ; des bois verdoyaient sur les cimes, et les sources coulaient partout. En si beau pays, le Diable et le Saint faisaient assez bien leurs affaires; ils convertissaient, d'ici, de là, l'un pour le Paradis, l'autre pour l'Enfer. Le Saint enseignait tout ce qu'il savait, c'est-à-dire le chemin du ciel, un peu de latin et de prières. Le Diable apprenait aux gens à s'occuper plutôt des biens terrestres, à bâtir des maisons, faire des enfants, semer le blé et planter la vigne. Bons amis d'ailleurs, ne s'en voulant pas trop pour la concurrence (le Diable du moins le croyait !) et s'arrêtant volontiers au détour d'un chemin pour causer un instant et se passer la gourde.

Certain jour, paraît-il, au soleil couchant, le Diable et le Saint se rencontrèrent à la place même où nous sommes : le Saint, en costume de saint, crossé, mitré, nimbé, doré ; le Diable, noir et cuit à son habitude, cuit comme un épi, noir comme un grillon.

— Eh ! bonjour, Saint.

— Eh ! bonjour, Diable.

— On rentre donc ?

— C'est donc l'heure de la soupe ?

— Si on s'asseyait sur cette roche ! La vue de la vallée est belle; et la fraîcheur qui monte fait du bien.

Il y avait là un peu de mousse sèche ; le Diable et le Saint s'assirent côte-à-côte, le Diable sans défiance et joyeux, car il avait fait bonne journée, le Saint tout dévoré de chrétienne jalousie, et jaune comme sa mitre d'or.

— Voyons, ça va-t-il ? dit le Diable.

— Ça ne va pas mal, ça ne va pas trop mal, répondit le Saint. Les pauvres d'esprit deviennent rares, et il y a parfois des moments durs : néanmoins, au bout de l'an on se retrouve.

— Voilà qui fait plaisir ! allons tant mieux !

— J'ai même trouvé un moyen, ce mois dernier de me bâtir une chapelle, petite il est vrai; mais c'est un commencement. Veux-tu que je te la montre ?

— Volontiers, si ce n'est pas loin.

Et les voilà partis tous deux, le Saint en tête, le Diable derrière, suivant les vallons, gravissant les pentes, dans les grands buis, dans les lavandes, montant sans cesse, montant toujours.

— Mais c'est au ciel que tu demeures ?

— Non, c'est simplement au haut de la montagne. La place est

bonne ; on aperçoit le clocher de loin, et, quand je donne ma bénédiction, vingt lieues de pays tout au moins en attrappent les éclaboussures.

Enfin ils arriventà la chapelle.

— Joli ! très joli ! dit le Diable en regardant par le trou de la serrure, car l'eau bénite l'empêchait d'entrer; les bancs sont neufs, les murailles blanchies à la chaux. Ton portrait sur l'autel me semble d'un effet magnifique ; je te fais mon sincère compliment.

— Tu dis ça d'un ton !

— De quel ton veux-tu que je le dise?

— C'est donc mieux chez toi ?

— Un peu plus grand, mais voilà tout.

— Allons-y voir, répondit le Saint.

— Allons-y ! répondit le Diable, mais à une petite condition. c'est qu'une fois dedans, tu ne feras pas de signes de croix. Vos sacrés signes de croix portent malheur aux bâtisses les mieux construites.

— Je te le promets.

— Ça ne suffit pas, jure-le moi !

— Je te le jure ! dit le Saint qui avait déjà son idée.

Aussitôt un char de feu parut ; et tous deux, si vite, si vite, qu'ils n'eurent pas le temps de voir le chemin, se trouvèrent transportés dans le plus magnifique palais du monde. Des colonnes en marbre blanc, des voûtes à perte de vue, des jets d'eau qui dansaient, des lustres, des murs en argent et en or, un pavé en rubis et en diamant, tous les trésors de dessous terre.

— Eh bien? demanda le Diable.

— C'est beau, très beau ! murmura le Saint devenu vert ; c'est beau d'ici, c'est beau delà, c'est beau à gauche, c'est beau à droite.

Et disant cela, le Saint montrait du doigt les quatre coins de l'édifice. Ainsi sans manquer à son serment, il avait fait le signe de croix. Aussitôt, les colonnes se rompirent, les voûtes s'effondrèrent Le Saint, qui avait eu soin de se tenir près de la porte, n'eut pas de mal ; et le Diable, pincé sous les décombres, se trouva encore trop heureux de reprendre, pour se sauver à travers les pierres, son ancienne forme de serpent. »

— « Mais votre saint est un peu jésuite ! » m'écriai-je.

— « Les deux chapelles, celle du Diable et celle du Saint, sont encore là bas ; on peut les voir ! » conclut le vieux pâtre sans avoir l'air de m'avoir entendu. Et il me montrait sur le flanc du roc une chapelle rustique construite à l'entrée d'une grotte que j'avais visitée avant d'en connaître la légende, et qui, avec ses parois étincelantes de cristaux, sa voûte à jour, ses couloirs obstrués, ses rangées de blanches stalactites, peut donner en effet l'idée d'un palais féérique écroulé.

PAUL ARÈNE.

LA PRISONNIÈRE DE NANTES

I

Dessus le pont de Nantes
M'en allant promener,
J'ai vu une dispute,
J'ai voulu m'en mêler.

II

J'ai vu une dispute,
J'ai voulu m'en mêler.
La Justice de Nantes
M'a rendu prisonnier.

III

Quand la belle entend dire
Que son amant fut pris,
S'est habillée en page,
En postillon joli.

IV

A la prison de Nantes,
Va voir son cher amant.
Trois petits coups frappa
A la port' doucement.

V

— Ouvrez-moi donc la porte,
Monsieur, de la prison,
Pour parler à mon maître
Qui est dans la prison.

VI

Entrez, beau page, entrez,
N'y soyez pas longtemps,
Car les habits qu' tu portes
En font l'occasion.

VII

Quand la belle fut entrée,
Elle se mit à pleurer.
— Quitte tes habits prompt'ment,
Mets les miens vivement ;

VIII

Tu vas sortir dans la ville,
Passe modestement,
Quand tu s'ras dans les champs,
Courre comme le vent !

IX

Au bout de six semaines,
Le procès fut jugé.
Dessus la place de Nantes,
Au milieu du Marché

X

Quand la belle fut montée
Deux ou trois escaliers :
— Messieurs de la Justice,
Vous n'avez pas raison

XI

De juger une fille
Sous l'habit d'un garçon,
De juger une fille
Sous le nom d'un garçon.

XII

— Puisque vous êtes fille,
Vous serez visitée,
Par quatre bonnes dames
Dames de charité.

XIII

Par quatre bonnes dames,
Dames de charité,
Qui nous sauront bien dire
La pure vérité.

XIV

Quand la belle fut sauvée,
Elle se mit à chanter :
— Et moi par mon adresse,
J'ai sauvé mon amant.

(Chanson recueillie à Warloy-Baillon (Somme) en 1886).

HENRY CARNOY.

CROYANCES POPULAIRES DE LA CORSE

Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, tout est mystère, fatalité, incantation et sortilège pour le campagnard de la Corse.

Aussitôt qu'il vient de naître, on commence par pronostiquer sur son avenir. Est-il né dans l'un des premiers jours de la semaine, pendant que la huche est pleine de pain ? il vivra dans l'abondance ; est-il né au contraire un vendredi, alors qu'elle est vide, *a meda biota,* il sera toujours dans la pauvreté et la misère.

Bien d'autres préjugés menacent ce pauvre petit être beaucoup plus que les maux inhérents à sa nature et à sa faiblesse. Voyez plutôt :

Sa mère le soigne, l'allaite et veille à ce qu'il ne lui arrive aucun mal ; mais quelles précautions prend-elle ! Elle commence par lui attacher sur l'épaule une petite branche de corail ou par cacher dans ses langes un morceau de chandelle — de celle que sa famille a reçue à la Chandeleur ; — cela suffit pour éloigner une foule de maladies et chasser *la strega*, la sorcière qui se tient toujours en embuscade, profitant de la moindre distraction de la mère pour tuer le malheureux bébé en lui suçant le petit doigt.

Si, malgré ces précautions, l'enfant tombe malade, la première pensée de la mère est de le croire *innocchiato.* Pour chasser ce mauvais sort, elle fait brûler, dévotement, mêlés ensemble : Un rameau d'olivier, une croix de feuilles de palmier bénits le jour des Rameaux, un peu d'encens et un morceau du cierge qui se trouvait en tête du triangle pendant les offices de la Semaine sainte. Sur la fumée qui se dégage de ce bûcher d'un nouveaux genre, elle promène le corps du petit malade en faisant force signes de croix et en disant : « Je t'enfume et que Dieu te guérisse ! » — Ou bien encore : « Que ton mal se dissipe comme cette fumée ! »

Si malgré cela l'enfant continue à dépérir, si le sort, je veux dire le mal, ne s'en va pas, c'est à l'incantatrice que l'on a recours.

Trois fois de suite, pendant trois jours consécutifs, la vieille procède à ses incantations :

Sur un peu d'eau qu'elle verse au fond d'une assiette, elle laisse tomber deux ou trois gouttes d'huile ; généralement une partie seule surnage ; l'incantatrice renouvelle l'opération, en changeant chaque fois l'eau de l'assiette. Par la disposition des gouttes, elle juge de la maladie ; si toute l'huile surnage, le mal est léger et l'enfant va guérir, sans quoi il a été frappé par les morts et nulle puissance humaine ne peut le sauver.

Si, plus puissante que l'incantatrice, la nature guérit le bébé, c'est la première qui en a l'honneur ; s'il meurt, les morts seuls sont coupables.

Mais, dira-t-on, pourquoi, au lieu de l'incantatrice, ne pas plutôt appeler le médecin ? A cause de la fâcheuse croyance répandue dans les campagnes que, pour les petits enfants, le médecin peut moins que celle qui

conjure le sort ; et, il faut l'avour avec regret, beaucoup de ceux qui se disent médecins ne justifient que trop ce préjugé.

Or, tandis qu'on se refuse énergiquement à croire à l'efficacité des prescriptions du médicastre, on admet le pouvoir de l'enchanteur ou de l'incantatrice, ces magiciens qui avec quelques paroles opèrent des prodiges et font pâlir devant eux la science la plus profonde.

Outre le *mal occhio* dont on a déjà parlé, les enchanteurs tuent les vers dans les intestins des enfants ; — Arrêtent les hémorrhagies ; — Guérissent les brûlures les plus profondes; — Conjurent les effets du poison provenant de la piqûre d'un insecte venimeux ; — Et font disparaître le virus rabique communiqué par les morsures d'un chien enragé.

Est-ce que les plus éminents professeurs de la Faculté de médecine pourraient en faire autant, surtout avec tant de facilité et à si peu de frais?

Et cependant, il meurt peu d'enfants à la mamelle ; l'air pur, le soleil, ainsi que d'autres conditions favorables, entretiennent leur santé ; mais quelles sont les premières idées que l'on grave dans l'esprit de ces jeunes enfants dès que leur curiosité s'éveille ? Pas d'autres que les contes superstitieux de leurs vieilles grand'mères.

A peine le petit a-t-il des dents pour mordiller dans la viande, qu'on lui défend de manger d'une queue de porc ou de mouton, sous peine de rester un nain. Et de peur de rester un nain, l'enfant n'en mangera pas.

Aux conversations de la veillée, il n'entend parler que de sorciers et de revenants : ces récits fantastiques, faits gravement par des personnes sérieuses, finiront par prendre possession de son imagination et il croira aux revenants comme à son existence ; il faudra même que son esprit et sa raison soient bien solides si, avec l'âge, il parvient à renvoyer ces contes au pays des chimères. Le fait est si vrai, que l'on pourrait nommer des hommes ayant fait de fortes études et occupant dans l'Etat des positions très importantes qui prêtent foi à ces folles visions.

Si le jeune homme est appelé à la vie rurale, on lui recommande de ne tailler sa vigne, de ne greffer ses arbres, de ne faire ses semis que pendant que la lune est à son décours : alors il aura de bonnes vendanges, beaucoup de fruits, ainsi que les légumes désirables.

Surtout, lui dira-t-on, malheur à toi si tu finissais tes semailles un vendredi ; ta femme mourrait dans l'année.

S'il a occasion de vendre du gros ou du menu bétail, il devra se souvenir de ne jamais livrer un bœuf, ou un mouton, sans avoir adroitement enlevé une touffe de poils de la queue du premier, ou un flocon de laine pris sur le dos du second, poils ou laine devant être jetés au milieu des bêtes qui lui restent : oublier ces prescriptions, c'est s'exposer à voir s'en aller ailleurs la fortune de l'étable ou du troupeau.

Surtout, défense expresse de faire une vente un lundi : commencer à diminuer le troupeau le premier jour de la semaine, c'est le vouer à une diminution quotidienne, et finalement à une destruction totale.

Enfin, on lui fera connaître comment on peut détruire son ennemi

quand on n'a pas la force de le faire par les armes, ou qu'on ne veut pas se compromettre : c'est de mettre une poignée de sel dans le bénitier du fond de l'église, en prononçant des paroles conformes au désir qui inspire cette action : c'est une variante de l'envoultement du moyen-âge.

Il faut ajouter que ce moyen d'atteindre son ennemi, n'est jamais pratiqué par un homme ; seules les veuves et filles orphelines y ont recours.

De son côté la mère recommande à sa fille — pour le temps où, à son tour, elle dirigera un ménage — de ne mettre des œufs à couver que lorsque la lune, dans sa splendeur, est bien visible au-dessus de l'horizon ; — De ne faire une salaison de viande à conserver que si la lune ne s'est pas encore levée ; — De garder soigneusement les branches d'olivier, les feuilles de palmier bénites, l'encens, et la chadelle nécessaires pour chasser le *mal occhio* ; — Et de conserver la coquille du premier œuf que ses poules pondront le jour de l'Ascension : cette coquille a le pouvoir d'éteindre les flammes en cas d'incendie.

Elle lui recommande de veiller à ce que son mariage n'ait pas lieu le même jour où une autre se marie. Si cela se produisait, il faudrait éviter à tout prix de suivre le même chemin ou de se rencontrer, soit en allant, soit en revenant de la Mairie ou de l'église ; car si les pas de l'une devaient passer sur ceux de l'autre, celle qui aurait marché devant mourrait dans l'année.

Elle lui apprend ce qu'il faut faire pour prévenir les envies qu'éprouvent les femmes enceintes ; car, par exemple, le compère-loriot provient de la salive que l'une d'elles crache en se tournant vers une personne qui porte des fruits dont elle désire et qu'elle n'ose pas demander : cette envie apparaît sous la forme d'un bouton sur l'œil qui n'a pas su la voir ; de même que le fruit désiré naît sur la peau de l'enfant qu'elle porte dans son sein ; il faut donc être attentive, offrir généreusement et ne pas rougir de demander.

Enfin, pendant le mois de mai, alors que la nature respire la joie et invite à l'amour, les bergers ne se marient jamais. Pourquoi ? J'e l'ignore.

En Corse, les diseurs de bonne aventure prennent le nom de devins ; ils prétendent lire l'avenir sur un œuf ou une épaule de mouton : il va sans dire que l'œuf doit être frais et l'épaule livrée avec toute sa chair.

C'est le devin qui doit la faire cuire et la dépouiller lui-même, afin de pouvoir lire sur l'omoplate.

Les présages ont une grande influence sur l'imagination populaire.

Au nombre des mauvais présages sont : Le chant de la poule ; — Le cri de la *Malucella*, l'oiseau de mauvais augure ; — Et les hurlements des chiens.

Lorsque une poule se met à chanter, c'est un mauvais signe pour la la maison ; seulement elle ne chantera qu'une fois, par la raison que la première personne de la famille qui la voit se hâte de lui tordre le cou.

Lorsque, pendant le silence et l'obscurité de la nuit, *la Malucella* fait entendre son cri sinistre, le trouble est dans la maison la plus voisine du lieu où elle a chanté.

« Plutôt que de faire du mal à quelqu'un de ma famille, dit le père, « je te voue mon cheval, ou tel autre animal qui te plaira. »

« Emporte la plus belle de mes poules, dit la mère. »

Le chien n'étant pas au nombre des animaux que l'on offrait en sacrifice, n'est jamais désigné comme victime expiatoire.

S'il arrive que, la nuit venue, le chien, *in pippuli*, regarde la maison de son maître et pousse des cris plaintifs, on dit qu'il pleure celui qu'il aime et l'avertit que le malheur est suspendu sur sa tête; et si tous les chiens de la localité se rassemblent et aboient sur un ton lamentable, la panique devient générale.

Dans le nord et la partie orientale] de la Corse, on croit aux sorciers, *streghe*, qui vont pendant la nuit faire leur sabbat, et exécuter des danses funèbres dans les lieux sombres et les cimetières.

Ces méchants esprits font tout le mal qu'ils peuvent aux voyageurs attardés, et aussi ils font pleurer les mères en tuant leurs petits enfants.

Le chef des sorciers ou le grand sorcier, s'appelle *lo stregone* : c'est peut-être parce que *lo stregone* y exerçait plus particulièrement ses maléfices, que le nom en reste à la *piève* et au torrent d'*Ostrigoni*.

Dans le midi de l'île, on croit à l'existence des âmes en peine, lesquelles s'en vont errant dans les ténèbres et les lieux déserts, en poussant des gémissements désolés sans pouvoir trouver de repos nulle part.

Ces âmes, dit-on, sont au nombre de celles qui furent chassées du Paradis au temps de la révolte de Lucifer, mais qui, s'arrêtant en route, n'entrèrent pas avec lui dans les enfers : ce sont elles qui prennent toutes les formes pour épouvanter les vivants.

I Mazzèri, Acciaccadori, ou *Acciaccamorti*, assommeurs, sont les esprits de personnes encore vivantes affiliées à la confrérie des morts. Pendant que le corps est endormi, l'esprit qui l'anime est forcé de répondre à l'appel toutes les fois qu'il est requis ; il prend la forme d'un fantôme et chasse pendant la nuit les personnes attardées auxquelles il donne le coup mortel.

Pour mieux atteindre leur proie, les *Mazzèri* se partagent les rôles : les uns se tiennent en embuscade au fond des ravins, à l'entrée des chemins creux et obscurs, aux passages des cours d'eau ; les autres battent la campagne, et si, fuyant devant eux, ce gibier d'une nouvelle espèce tombe dans l'embuscade, *le mazzèri l'acciacca*, l'assomme.

C'est pour conjurer ce péril que les Corses font le signe de la croix dans les lieux sombres, franchissent les ruisseaux d'un saut s'ils le peuvent, ou passent vite.

Ces chasses fantastiques sont annoncées par les aboiements d'une chienne et quelques cris que l'on entend de loin en loin et de distance en distance dans le silence et l'obscurité de la nuit, car souvent la poursuite est longue à travers les vallées, les monts et les bois.

L'auteur de cet article a connu un vieillard qui, depuis plus de trente ans, portait le deuil de son fils unique qu'il affirmait avoir lui-même assommé dans l'une de ces étranges embuscades.

« Malheureux ! et vous avez pu frapper votre fils ? » lui disait-on ; il baissait la tête et répondait tristement :

« Nous — *i Mazzeri* dont il croyait faire partie — nous ne connaissons « ceux qui tombent sous nos coups que lorsqu'il n'y a plus de remède. « Mon fils se présenta sous la forme d'un marcassin blanc ; au saut du « ruisseau, je l'atteignis sur les reins ; il poussa un cri, je reconnus « la voix de mon enfant, mais le coup était mortel : il tomba et se ren- « versa sur le dos ; hélas ! il était mort. »

Cependant ceux qui passent à travers une embuscade ne reçoivent pas tous le coup du *Mazzeri*, quelques-uns parmi les morts veillent sur ceux qu'ils ont aimés, et se manifestent à eux de différentes manières et sous des formes diverses, surtout sous celle d'un chien de garde.

Lorsque, surprise par la nuit, une personne gardée par un esprit est sur le point de s'engager dans la voie qui la mènerait dans une embuscade, un chien de forte taille au pelage d'un noir fauve, paraît tout à coup à ses côtés, puis la précède de quelques pas et marche en avant-garde. Au lieu périlleux, il s'arrête et regarde fixement du côté du *Mazzeri*, visible pour lui seul ; le coup ne tombe pas et la personne est sauvée, au moins pour cette nuit. Le chien continue sa marche jusqu'à ce que tout danger ait disparu, après quoi il s'en va comme une vapeur.

Mais la plus imposante et la plus terrible de toutes les apparitions est celle de la *Squadra d'Arrozza*, ou confrérie des morts.

La squadra ne se montre que dans les occasions solennelles, pour des gens qui valent la peine qu'elle se dérange, pour des pères et des mères dont la mort est un malheur irréparable pour ceux qui restent.

A l'heure de minuit, le tambour bat le rappel dans le cimetière et les morts se rassemblent : ils sont en nombre infini.

Vêtus de longues chapes noires, les capuchons rabattus sur la figure, ils se mettent en marche lentement, gravement, en observant les distances comme dans une procession. Sur le devant du capuchon sont deux trous à travers lesquels on voit leurs yeux éteints.

Un tambour précède la squadra et joue des marches funèbres.

A son apparition, les chiens, s'enfuient et se cachent sans oser aboyer.

Arrivée sur la place de celui qui va bientôt quitter la vie, l'horrible confrérie se range en cercle, place au centre une forme de cercueil et fait les mêmes cérémonies que les vivants accomplissent pendant le jour. Et quand les funérailles sont finies, elle remporte la bière en chantant comme cela se pratique pour celui que l'on va mettre en terre : celui ou celle à qui la squadra a rendu ces honneurs, ne vivra pas au-delà de vingt-quatre heures.

Rencontrer la squadra est un présage funeste ; celui qui a cette mauvaise chance a beau être armé ; s'il fait feu la poudre ne s'allume pas ; s'il fuit ou s'il se laisse envelopper il est perdu. S'il accepte ce que les morts ne manquent pas de lui offrir avec insistance, malheur ! Car les fantômes disparaissent aussitôt, ne lui laissant que des ossements ou un cadavre dont il ne pourra se débarrasser.

Il faudrait avoir perdu tout bon sens pour accorder une foi quelconque à ces étranges et fantastiques visions ; néanmoins on reste confondu en les entendant raconter par des hommes sérieux et graves, voire même par des prêtres, lesquels, n'ayant aucun intérêt d'en imposer au public, vous disent hardiment : *Je l'ai vu.*

Je n'ai aucun motif de douter de leur bonne foi ; je laisse à d'autres le soin d'expliquer les causes de ces hallucinations.

C'était un jeudi soir, par une nuit obscure de la fin d'automne. Un laboureur attardé se hâtait de rentrer chez lui. S'il était encore dans la campagne à cette heure indue, c'est qu'il avait tenu à finir ses semailles ce jour-là, car finir le lendemain, *vendredi,* c'était condamner à mourir dans l'année sa femme qu'il aimait.

Il marche donc en pressant le pas, mais la nuit est noire, le chemin mauvais, le ciel orageux. Les feuilles sèches, emportées par le vent qui siffle, forment dans les airs des bruits sinistres qu'il prend pour les gémissements plaintifs d'esprits errant à travers l'espace.

Afin de conjurer leurs maléfices, il fait force signes de croix et se recommande aux saints qui protègent les vivants contre les fantômes.

Le voilà sur la colline d'où il peut voir son village, mais il faut passer à côté du cimetière et il a peur.

Néanmoins, il se fortifie par de nouveaux signes de croix, marmotte une prière pour le repos de ceux qui dorment en ce lieu, et passe.

Mais à quelques pas plus loin, il s'arrête, frappé de stupeur, en voyant venir à sa rencontre une longue file de lumière.

« Malheur à moi, se dit-il, voilà la squadra ! » et ses cheveux se dressent sur sa tête. Que faire ? fuir ? ce serait tomber dans une embuscade et y être assommé par *l'acciaccadore.*

Le désespoir lui donne du courage ; il s'adosse à un pan de mur, met entre ses dents le manche de son couteau en tournant la pointe de la lame vers la squadra et attend.

Cependant la procession avance toujours, bientôt un murmure confus frappe ses oreilles, enfin il entend prononcer son nom.

Plus mort que vif, les yeux égarés, la figure baignée d'une sueur froide, il ne s'aperçoit pas qu'à côté de lui le mur écroulé offre une brèche par laquelle une partie de la squadra se glisse et l'entoure.

Aussitôt qu'il est cerné, le chef de la squadra s'avance vers le malheureux qui ne sait plus ce qu'il fait, lui présente un objet soigneusement enveloppé, et d'un geste impérieux lui commande d'accepter ; l'autre accepte.... Au même instant la squadra s'évanouit comme une ombre vaine, et il se retrouve plongé dans l'obscurité.... Des ricanements qui se perdent au loin dans les ténèbres, achèvent de le convaincre que la rencontre qu'il vient de faire lui sera fatale.

Après avoir repris un peu de courage, il ferme son couteau et se met en devoir de regagner son logis, mais il est tout engourdi, toutefois il se remet en marche, se traînant lentement, péniblement, et avec effort

affecté par une odeur cadavérique qui le suffoque, plus encore que par l'abattement de ses membres : c'est de l'objet qu'il a eu le malheur d'accepter et dont il ne peut se débarrasser que cette odeur se dégage.

Arrivé près de sa porte, il veut voir, avant d'entrer, le don fatal qui lui a été fait : il tire la toile qui le couvre ; elle se déchire comme du carton pourri et laisse voir un corps blanc comme du marbre, froid comme de la glace.... Horreur !... mon enfant !... Et ses yeux se voilent, la tête lui tourne, il chancelle et tombe pour ne plus se relever....

ANTOINE-LUCIEN ORTOLI.

LE VEILLEUR DE NUIT

TRADITION ALSACIENNE

Dans les vieilles cités de notre blonde Alsace,
Quand la lune fidèle argente la rosace
Des églises aux murs brodés de trèfles blancs,
L'artiste qui poursuit ses rêves nonchalants
Et chante à l'idéal son plus libre cantique,
Dans ce pieux concert du silence extatique
Où l'on n'entend parler que la nature et Dieu,
S'arrête quelquefois et distingue, au milieu
De ce grand dialogue imité de la Bible,
Quelques versets épars, psalmodie invisible
D'un vieillard qui, traînant ses pas lourds et lassés,
Murmure : « Il est minuit, songez aux trépassés. »
De même l'âme humaine aux voluptés livrée
Dans les flots du Léthé semble s'être enivrée
Et, dans l'oubli des sens noyant tout son passé,
S'endort sur un hamac par l'Amour balancé,
Quand un appel vibrant au milieu du silence
Trouble de son sommeil la stupide indolence ;
Et, pâle réveillée, elle écoute venir
Comme un veilleur de nuit le lointain souvenir !

EMMANUEL DES ESSARTS

HOMÈRE DANS LA TRADITION POPULAIRE

Lors de notre séjour à Chios, nous avons fait tout notre possible pour retrouver quelque légende populaire relative à Homère ; nos recherches ont été vaines.

Il y a une dizaine d'années cependant, un villageois fort âgé qui ne savait ni lire ni écrire et qui ne connaissait que son village, nous raconta un trait légendaire où intervient le vieux poète.

Voici le récit qu'il nous fit :

« Homère n'était aveugle que d'un œil (ce qui revient à dire qu'il était borgne). Il enseignait dans une école qui existe encore sur un rocher à une heure de marche du chef-lieu, auprès de la mer, sous le nom du grand poète : Σχολεῖον τοῦ Ομήρος — Ecole d'Homère. — Lorsqu'il avait fini d'enseigner, il s'en retournait à sa demeure sur le mont Pélénée (1), Saint-Elia aujourd'hui.

Comme il y avait fort loin de l'Ecole au mont Pélénée, il arrivait souvent qu'Homère s'arrêtât dans la forêt pour se reposer. Or, un jour, brisé de fatigue, le poète s'assit sous un pin et s'endormit. Presque aussitôt, un cône du pin tomba sur le seul œil qui lui restât et le creva.

Devenu complètement aveugle, Homère se plaignit de la cruauté des montagnes, si difficiles à franchir et qui, en le forçant à se reposer sous un pin, lui avaient fait perdre la lumière du jour.

« O amies montagnes! s'écria-t-il. — ὦ φίλ ὀρη ! » — ὦ φίλ ὀρη fut désormais le nom de la montagne : φλῶρι — *Phlauri* — (2).

Le même villageois, berger de profession, nous assura qu'il y a sur les montagnes un sentier que suivait Homère lorsqu'il allait de son école à sa demeure sur le mont Pélénée.

JEAN NICOLAÏDES.

L'ARBRE DE LA SUÈDE

LÉGENDE SCANDINAVE

I.

Un même homme était roi de Danemark, de Norwège et de Suède. Et la Westmanie avait pour gouverneur un ambitieux cruel, un chancelier, baron du St-Empire, âme damnée du roi.

Unis par leur misères, par leur souffrances et par l'espoir de reconquérir un jour leur liberté, les habitants des montagnes de Linde jurent chaque jour de sacrifier leur vie pour la Suède.

Celui qui est à leur tête, le plus brave d'entre eux, celui qu'ils ont choisi, un tout jeune homme, Thioldur, va bientôt épouser Fiolda. Ils se connaissent depuis l'enfance, ils s'aiment et les pères ont béni l'union de ces cœurs.

Dans son palais de Westeras, le gouverneur a appris que Fiolda est la plus belle fille de la Westmanie.

(1) A ce compte, le poète grec eût été un fort marcheur ; car la distance entre l'Σχολεῖον τοῦ Ομήρος et le mont Pélénée, est très grande.

(2) Le mont Phlauri se trouve entre l'Ecole d'Homère et le mont Pélénée, dans l'île de Chios.

Il a voulu qu'on enlevât la fiancée de Thioldur.

Le gouverneur de Westmanie est souverain absolu.

« Faites entrer la jeune fille ! » a commandé le gouverneur.

Et a paru Fiolda, qui pleine de frayeur, s'est jetée à genoux.

« Enfant, relève-toi. Je t'aime. Tu étais une chétive créature, connue seulement des rustres montagnards, de ces vils manants, de ces paysans dont tu partageais les misères. J'ai entendu parler de ta beauté ; tu seras la femme d'un homme riche, puissant, jeune, bien fait, adroit dans les combats.

— Mais, je suis fiancée à Thioldur et je dois l'épouser demain.

— Mille tisons d'Enfer, tais-toi ! tu seras la femme d'un chevalier, d'un baron, d'un gouverneur, tu seras ma femme, enfin, je le veux.

— Jamais.

— Par les griffes d'Apollyon, songe à ne pas résister ou je te livre au dernier palefrenier du dernier soldat de ma garde.

Et Fiolda devint la proie du gouverneur.

II

Thioldur est revenu avec ses compagnons. Ils ont appris l'enlèvement de Fiolda. Ils vont à Westeras, pour demander justice.

Ils rencontrent Fiolda. Et le gouverneur furieux de la résistance de la jeune fille et de la fierté des montagnards se vengera.

Or près de Westeras se trouve un ermite envoyé de Dieu ou de Satan que tout le monde va consulter.

Le gouverneur est allé lui rendre visite. Il rapporte la réponse.

« Tu changeras la face d'un grand pays, tu détrôneras un roi. — Mais il est un arbre non loin de toi, s'il est arrosé de sang il deviendra si grand et si fort que bientôt ses rameaux couvriront la Suède tout entière et qu'aucune hache ne pourra l'entamer ».

Thioldur et ses compagnons vont mourir asphyxiés, enfumés dans une caverne.

Fiolda vivra pour entendre leur dernier râle, pour servir ensuite de jouet à tous les goujats de Westmanie.

Elle veut mourir avec Thioldur. Mais le bourreau qu'elle implore la repousse et la raille.

Furieuse, la jeune montagnarde se jette sur un soldat, s'empare de son poignard et se frappe au cœur.

Les montagnards calmes et fiers, confiants dans l'avenir pour leurs frères, attendent la mort en répétant un chant à tous chers, pendant que Fiolda arrose en mourant l'arbre de la Suède.

Et grâce au sang de la fiancée de Thioldur, la Suède put devenir libre.

PAUL BOULANGER.

LE MARIAGE DANS LE MANTOIS

Le Mantois est presque encore la banlieue de Paris et, cependant, les vieilles coutumes y ont longtemps résisté aux influences des mœurs parisiennes. Aujourd'hui encore, les jeunes gens plantent des *mais* à la porte de leurs fiancées, et il n'est pas rare de voir les noces conduites par un violoneux tout enrubanné.

A la mairie, institution moderne, rien qui rappelle les vieux usages; les mariés et leurs invités y vont seuls. Les commères attendent sous le porche de l'église. Dès le commencement de la messe, elles envahissent les bas-côtés, épient curieusement les époux et tirent une foule de pronostics de leurs moindres faits. Au moment où le mari passe au doigt de sa femme l'alliance bénite, elles sont là, le cou tendu, et elles rient malicieusement: la mariée a plié son doigt, l'anneau a passé l'ongle à peine, elle sera la maîtresse.

La sortie de l'église se fait au milieu du plus grand désordre; parmi les curieuses, c'est à qui verra de plus près la mariée ; les gamins se bousculent autour de la table sur laquelle est servi le vin d'honneur, et à l'instant où la mariée paraît sur le seuil de l'église, maints pétards sont tirés : ces démonstrations bruyantes ne déplaisent pas à nos fortes villageoises, et si le bruit de la poudre les émeut un peu d'abord, elles en rient crânement lorsque la fumée se dissipe. On boit alors à la prospérité du ménage, et c'est un beau spectacle de voir invités et curieux faire trève à leurs remarques *malignes* (1) pour porter les toasts les plus chaleureux. Dans certains villages, la mariée brise son verre après avoir bu : autant de morceaux, autant d'années de bonheur. On peut juger de quel cœur le verre doit être lancé sur le pavé.

Pendant ce temps, quelques jeunes gens se sont rendus à la maison de la mariée et ont déposé un balai en travers de la porte. Si la jeune épouse passe le seuil sans relever le balai, elle est en butte aux quolibets de tous les invités: ce sera une mauvaise ménagère. Le balai est toujours relevé et cependant les bonnes ménagères sont assez rares.

Le repas de noces se fait dans la grange décorée de feuillage et de fleurs; les mariés, placés côte à côte, boivent dans le même verre, touchant symbole de la profonde communion qui doit régner entre eux.

Au dessert on apporte les objets donnés comme cadeaux de noces aux jeunes époux; le plus grand cérémonial est réservé aux cadeaux burlesques. On présente à la mariée une marmite, une *mouvette*, un biberon, jusqu'à un vase de nuit muni de son petit balai. Et la joie la plus bruyante éclate devant la confusion de la pauvrette, qui doit entendre les plus grosses plaisanteries.

(1) Ce mot, dans le Mantois, est le synonyme de méchantes, mordantes.

Les coutumes varient étrangement d'un village à l'autre. Il est, à quelques kilomètres au nord de Mantes, un petit village, Saint-Martin-la-Garenne, où les coutumes relatives au mariage avaient, il y a quelques années à peine, un caractère tout à fait local et présentaient un cachet d'originalité très remarquable.

Les habitants de Saint-Martin, pays vignoble, passaient pour de fameux buveurs. L'homme partait le matin pour la vigne et ne dépassait pas le premier cabaret où il passait joyeusement la journée tandis que la femme, en jupon court et en grandes guêtres, s'éreintait dans la côte.

Le matin du mariage, les jeunes gens mettaient en perce les trois ou quatre feuillettes qui devaient servir à désaltérer les *noceux*; puis, munis chacun d'une bouteille et d'un verre, ils se répandaient dans le village, versant à boire à tous ceux qu'ils rencontraient : piètre noce que celle où l'on n'avait pas goûté de vin.

A la sortie de l'église, deux hommes s'avançaient vers la mariée, et, croisant leurs mains, ils la portaient *en chaise du roi* jusqu'à une petite chapelle bâtie au croisement des deux routes. — Quel rapport y avait-il entre cette chapelle élevée en souvenir d'une malheureuse victime d'un meurtre, et la singulière cérémonie qu'on y allait faire ? — Arrivée à la chapelle, la mariée, toujours assise sur les bras des deux hommes, jurait « *de ne jamais aller chercher son mari au cabaret.* » La dernière personne qui fut ainsi portée vit encore ; c'était une jeune fille très forte et si lourde que les deux porteurs ne purent aller jusqu'au bout. Celle-là ne jura pas et l'usage se perdit.

Revenue chez ses parents, la mariée trouvait dans la cour une table dressée sur laquelle, pour tout service, se trouvaient un saladier, une soupière pleine de bouillon et une cuiller percée. La mariée goûtait au bouillon, puis la cuiller passait de main en main. Chaque invité goûtait ainsi le bouillon à tour de rôle et déposait une pièce de monnaie dans le saladier. Cette manière de donner le cadeau de noces produisait souvent une somme assez rondelette. La cuiller percée était certainement un symbole. Peut-être voulait on montrer à la jeune épouse avec quelle rapidité l'argent *coule* dans un ménage sans ordre ?

Dans tout le Mantois, les réjouissances du mariage donnent lieu à une foule de farces retombant presque toutes sur les nouveaux époux. Ce n'est qu'au prix de mille ennuis — quelquefois même cela va jusqu'au porte-monnaie — que les mariés peuvent se retirer dans leur chambre. La mariée quitte d'abord le bal ; sa mère protège la retraite, mais il faut souvent capituler à la porte de la chambre, ses compagnes veulent l'entraîner et quand le marié est venu la rejoindre, souvent après avoir payé son passage aux jeunes gens, tout n'est pas fini. Le lit plein de crin coupé ou de gros sel, est à refaire, quelque farceur est caché dans la ruelle ou dans l'armoire, et dans ce moment où ils auraient besoin de calme, leurs craintes sont éveillées à chaque instant par la malice de leurs invités.

Mais le violoneux accorde son instrument, les jarrets fatigués retrou-

vent leur vigueur et pendant qu'on danse dans la grange, les mariés... disent leur prière.

ALBÉRIC CHÉRON.

LA FILLE DES NEIGES

A l'auteur de « la Russie Epique. »

Dans un jadis lointain, oublié, vivaient un vieux et une vieille qui n'avaient point d'enfants.

Et accroupis dans la cabane, ils se lamentaient d'être si seulets.

Et là, au bord du ruisseau, gaiement une ribambelle de bambins élève une montagne de neige.

Soudain, dit la femme :

« Pourquoi n'irions-nous pas aussi là près du ruisseau, hé ! mon vieux ?

— Allons-y, ma vieille ! »

Et les deux vieux s'en vont chevrotants mouler des boules de neige.

« Que faites vous donc, amis ? les interroge en s'inclinant un passant à la barbe blanche et longue, longue !

— Nous faisons un enfant de neige ! répondent les vieux en ricanant.

— Dieu vous le fasse ! » et le passant disparaît...

Sous leurs doigts tremblotants la neige se moule en des pieds tout mignons, en un petit nez et en une bouche petite et blême, lorsque tout à coup, ô miracle !...

Des lèvres glacées s'échappe un souffle tiède, les yeux d'azur s'ouvrent grands, étonnés, et la belle, la blanche fille des neiges, secouant le givre moelleux, surgit tressaillante et vivante devant les vieux effarés...

« Ha, *Miette* ! sois-nous fille désormais ! » murmure la femme et elle entortille dans un *saraphane* (1), en l'emportant dans la cabane, la blanche fille des neiges.

(1) Pelisse russe.

. .
.

Les jours fuient les nuits ; les nuits chassent les jours, mais ce n'est point avec les jours, avec les nuits, mais avec les minutes, qu'embellit la blonde, la blanche, la fille des neiges.

Ils n'avaient point eu le temps de s'en apercevoir le vieux et la vieille, lorsque d'enfant elle devint fillette, la blonde fille des neiges ; ils n'avaient point eu le temps de lui acheter des rubans pour ses tresses, des galons pour son *saraphane*, que de fillette elle devint vierge à marier, la blanche, la blonde fille des neiges.

Et les maris, comme des feuilles d'automne, s'entassaient sur le seuil de la cabane.

Elle était belle mais blanche, si blanche qu'on eût dit que pas une gouttelette de sang ne coulait dans son corps ; et elle n'aimait que les blêmes nuages qui lui étaient frères et les libres orages déchaînés et les chasse-neige tourbillonnants, mais le brouillard, le pâle brouillard du bleu matin était l'élu de son cœur de glace.

Vint février au souffle de printemps, et les glaces fondaient sous le chaud soleil et les torrents roulaient librement leurs vagues écumeuses... Le printemps riait autour... Seule la blanche vierge devint plus blanche, plus triste... sous la caresse ardente du vieux soleil, l'amour mordit son cœur fondu avec les eaux printanières... Elle aimait, la blanche, la pure fille des neiges...

Un jour que l'aube empourprait à peine le ciel nébuleux et que les eaux se confondaient avec l'horizon, le vieux et la vieille, debout sur le seuil murmurèrent :

« Regarde comme notre fillette rayonne sous l'aube rougissante? »

Et au loin, le long du torrent, à travers les haies et les enclos, une planche sur les épaules, ployant comme un serpolet, ses tresses dorées comme un écu, sa joue rouge comme un grenat, la fille des neiges suivait, lente, le sentier désert.

Soudain elle chancela, et plus rose elle commença à fondre doucement, doucement... elle fondait comme une chandelle ; elle tournoya dans l'air enbaumé et se mêlant aux vapeurs et aux brumes du matin, elle se dispersa dans l'azur...

HENRY OLIVIER.

TANT QUE L'ÉTÉ DURERA

A Frédéric Mistral.

Tant que l'Eté durera
La cigale chantera.

Tout noir de mélancolie,
Bercé par le vent amer
Sur le fond bleu de la mer
Le cyprès au pin s'allie.

Tant que l'été durera
La cigale chantera.

C'est à torrent qu'il soleille;
Strident et précipité,
Eclate l'hymne à l'été
Dans l'après-midi vermeille.

Tant que l'été durera,
La cigale chantera.

Le myrte sombre aux fleurs blanches
Dont le doux parfum endort,
Grise les cétoines d'or
Qui font l'amour dans les branches.

Tant que l'été durera
La cigale chantera.

Grave, la mine hautaine,
Et brun comme le pain bis,
Un jouvenceau s'est assis
Près de l'antique fontaine.

Tant que l'été durera
La cigale chantera.

C'est l'heure à laquelle arrive
Celle qui le tient d'amour,
Celle qui vient chaque jour
Remplir sa cruche d'eau vive.

Tant que l'été durera
La cigale chantera.

— C'est encore toi? — Moi-même.
— A la fin que me veux-tu?
L'amoureux d'abord s'est tu;
Puis il éclate: « Je t'aime. »

Tant que l'été durera
La cigale chantera.

« Je t'aime sans fin ni trêves,
« Et si tu ne me veux pas,
« J'irai m'endormir là-bas
« Dans la mer pleine de rêves. »

Tant que l'été durera
La cigale chantera.

De ses lèvres d'azerole,
Le rire éclate dans l'air;
On dirait joyeux et clair
Un trot de mule espagnole.

Tant que l'été durera
La cigale chantera.

« Oh! le *fadé*, je parie
Qu'il ferait ce mauvais coup!
Mais de soupirer beaucoup
Ne fait pas qu'on se marie,

Tant que l'été durera
La cigale chantera.

Va demander à mon père
S'il te permet de t'asseoir
A notre table ce soir?
— Et s'il y consent? — Espère!

Tant que l'été durera
La cigale chantera.

— Oh! que ta parole est bonne,
Laisse-moi baiser ta main.
— Tu la baiseras demain
Si mon père te la donne.

Tant que l'été durera
La cigale chantera.

Bruns cigalons et cigales,
Chantez toutes vos chansons;
C'est l'amour qui naît aux sons
De vos rustiques cymbales

Tant que l'été durera
La cigale chantera

RAOUL GINESTE.

LES DÉMONIAQUES DANS L'ART

Nous recommandons aux *Traditionnistes* la belle publication des docteurs Charcot et Richer : *Les Démoniaques dans l'Art* (Delahaye et Le Crosnier, éditeurs). Ils y trouveront et y liront avec un vif intérêt maintes légendes plus ou moins diaboliques, illustrées par les grands peintres. Il y verront en outre comment la science peut tirer profit de la tradition et l'interpréter selon l'esprit moderne.

« Les Grecs, disent les docteurs Charcot et Richer, avaient figuré l'âme à la sortie du corps sous la forme d'un petit fantôme, l'eidôlon, gardant la ressemblance du corps, ou bien sous les traits d'une petite figure nue, ailée et toujours peinte en noir. Il semble que ce dernier mode de représentation ait guidé les artistes chrétiens dans leurs premières figurations du Démon, lequel y est reproduit sous la forme d'une sorte de génie, d'un petit être nu, parfois ailé, s'échappant, soit de la bouche, soit du crâne de l'exorcisé...

« Plus tard, cette figure d'exorcisé prend des traits plus précis. Quand au démon, il a dès lors des cornes, une queue, des griffes. Il revêt même les formes d'animaux les plus étranges ; et jusque chez les grands artistes de la Renaissance, nous retrouvons cette tradition sous la forme de diablotins qui se sauvent dans un coin du tableau.

« L'imagerie populaire et religieuse nous a légué un grand nombre de scènes de possessions... Les saints, qui, pendant leur vie, s'étaient fait remarquer par leur puissance d'exorcistes, étaient habituellemeut figurés exorcisant les démoniaques. Saint Mathurin fut un des plus célèbres, et son pèlerinage, à Larchant, a joui, du XI[e] au XV[e] siècle, d'une vogue extraordinaire... Saint Benoît, saint Ignace, saint Hyacinthe, saint Denis, et bien d'autres, ont été également représentés exorcisant des possédés ainsi que le témoignent les nombreuses estampes que nous avons trouvées à la Bibliothèque nationale, et des photographies prises d'après les originaux... »

M. Philippe Burty a fait connaître à nos auteurs un curieux document. C'est une tapisserie conservée dans la sacristie de Saint-Rémy. Elle représente la guérison d'une jeune possédée. Cette scène est accompagnée de la légende suivante :

> Une pucelle avait le diable au corps,
> Qui, au sortir, à dure mort la livre ;
> Saint Rémy fait que, par divins records,
> La ressuscite et du mal la délivre.

Pierre Breughel, qu'on a surnommé « le peintre des paysans, » ou encore « Breughel le drôle, » a laissé de curieux dessins représentant « les danseurs de Saint-Guy conduits en pèlerinage à l'église de Saint-Willibrod, à Epternach, près de Luxembourg. Cette procession existe

encore de nos jours. Elle a lieu, comme autrefois, à Epternach, le mardi de la Pentecôte, en l'honneur de Saint-Willibrod... Les pèlerins, qui accourent toujours en grand nombre, ont la plus grande confiance dans la puissance du saint patron. Le jour de la fête, ils se réunissent tous sur la rive gauche de la Sure; et là commence la procession dansante qui se dirige vers la basilique de Saint-Willibrod, au centre de la ville, et qui ne dure pas moins de deux heures. La danse s'exécute suivant un rythme prescrit et marqué par des groupes de musiciens placés de distance en distance. Elle consiste à exécuter,soit trois sauts en avant et un en arrière, soit cinq en avant et deux en arrière. Au dire de tous ceux qui l'ont vue, l'aspect de cette sorte de marée humaine, avec son flux et son reflux, est des plus curieux et des plus saisissants. Parmi les pèlerins, les uns, épileptiques ou atteints d'une maladie nerveuse, dansent pour leur propre compte; les autres dansent pour obtenir la guérison de leurs parents, de leurs amis, voire même de leur bestiaux. Ceux qui sont trop âgés ou trop malades, payent des gamins d'Epternach, qui, moyennant un salaire de douze à vingt sous, dansent à leur place. Le même gamin saute souvent pour plusieurs pèlerins ou pèlerines... Ce jour-là, la danse se continue dans les bals publics et dans la guinguettes, au milieu d'amusements qui n'ont rien de religieux.... »

Une autre gravure, qui représente Saint-Benoît délivrant un démoniaque, est commentée par une légende ainsi conçue:

« Le saint, allant un jour à l'oratoire de San-Giovanni, qui est en haut de la montagne, rencontra notre vieil Ennemi, qui avait pris la figure d'un maréchal-ferrant et portait une cruche et des vivres.

« Le saint lui dit: — Où vas-tu.

« — Je vais, répondit l'Ennemi, donner à boire à ton frère.

« Saint Benoît alla faire ses oraisons comme de coutume, mais, en réfléchissant à sa rencontre, il n'était pas sans inquiétude. Le malin Esprit, en effet, trouvant un moine d'âge avancé qui accepta le breuvage, il lui entra subitement dans le corps, le jeta à terre, et le tourmenta avec une étrange violence. L'homme de Dieu, à son retour à l'oratoire, vit le malheureux moine dans cette cruelle agitation. Alors il se contenta de lui donner un soufflet et chassa l'esprit maudit qui s'enfuit aussitôt et n'eut pas le courage de revenir. »

Autre miracle, illustré par un tableau de J.-B. Garbi (1698). Il eut lieu dans la chapelle de Saint-Jean Gualberto, au milieu du bois de Vallombrosa. Taddéa, dame de Prato, possédée du démon, est délivrée par un moine qui tient la croix de Saint-Jean Gualberto. « Il paraît que la guérison n'eut pas lieu d'emblée. Quand la possédée, guérie, retournait à son hôtellerie, le diable revenait prendre possession de sa victime, ce qu'on reconnaissait à des signes non douteux, dit le narrateur. Cela recommença plusieurs fois. Enfin le moine prit le parti d'accompagner l'exorcisée avec la croix de Saint-Jean, jusqu'à l'endroit où le démon avait l'habitude de revenir. Cette fois, le diable partit, et, malgré les me-

naces qu'il proféra en quittant la place, il ne reparut plus. C'était un diable plaisant et naïf, qui, par la bouche de la fille, expliquait, au milieu d'éclats de rire et de bouffonneries, comment il savait céder à la force pour reprendre sa proie, une fois le danger passé. »

Aujourd'hui, il n'y a plus de démoniaques, il n'y a plus de possédées, pour la science tout au moins. Il ne reste que des névrosées, des hystériques. Les médecins guérisseurs remplacent les saints exorcistes. Tout donne à croire que l'humanité s'en trouvera mieux. Dès maintenant, on sait la nature du mal ; espérons que le remède en sera bientôt connu. C'est par la vérité qu'on arrive au progrès.

EMILE BLÉMONT.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

ORPHÉE AUX ENFERS.

Dans son feuilleton dramatique du *Journal des Débats*. M. Jules Lemaître reprend, à propos des nouvelles représentations d'*Orphée aux Enfers* au théâtre de la Gaîté, la primitive théorie des mythes solaires ou météorologiques inspirant les fables de la mythologie grecque et jusqu'aux contes de ma Mère l'Oie. Il rappelle qu'on a ramené à cette théorie l'histoire de Napoléon — il eût pu ajouter celle de M. Gladstone et de M. Max Müller — et il ajoute :

« Je me fais fort d'y réduire les *Trois Mousquetaires* ou le *Vicomte de Bragelone*. Et cela se comprend. Le ciel et les saisons n'offrent aux hommes que des images de vie, de mort, de fuite, de voyage, de lutte, de résurrection. Or, c'est aussi de cela qu'il s'agit toujours dans les drames humains. Les douze travaux du Soleil sont les douze travaux d'Hercule et pourraient être les douze vengeances de Monte-Cristo. »

Dans un sentiment plus humain et plus poétique à la fois, M. Jules Lemaître nous dit, de plus pénétrante façon, la légende d'Orphée, où les anciens et leurs femmes surtout ne voyaient qu'une mélancolique histoire d'amour :

« Le jour même de ses noces, Eurydice meurt, piquée par un serpent. Son époux, armé de la lyre divine, va la redemander aux royaumes infernaux. Pluton consent à lui rendre l'aimée à la condition qu'il marchera devant elle et qu'il ne la regardera pas avant d'avoir atteint les plages de la lumière. Mais il se retournera, n'en doutez point. S'il ne se retournait pas, c'est qu'il l'aimerait faiblement. Il faut qu'il la perde de nouveau, puisqu'il l'adore ! Sentez-vous la tristesse et la beauté de ce symbole ?

« Après qu'il l'a perdue, il passe ses jours et ses nuits à la chanter, à l'appeler par son nom le long des bords désolés d'un fleuve du Nord, tel qu'un héros des vieux poèmes germaniques. Et alors les Ménades jalouses l'égorgent et le déchirent et jettent ses membres dans le fleuve. Mais sa tête surnage, et, tandis que les flots l'entraînent, ses lèvres mortes continuent de murmurer : « Eurydice ! Eurydice ! » Et cette délicieuse histoire d'amour et de fidélité, qui

nous vient pourtant de la Grèce lumineuse, a, je ne sais comment, par la mélancolie de ses détails, par la profondeur du sentiment qu'elle traduit, un air de légende du Nord...

« Mais Orphée n'est pas seulement le parfait amant, fidèle et épris jusque par delà la mort, c'est l'ancêtre des poètes, le père de la civilisation, le législateur inspiré qui rassemble les hommes, les déshabitue de la vie éparse et sauvage, leur enseigne la douceur et la concorde et fonde la première cité. Si nous ne connaissions ces choses depuis si longtemps, si notre faculté de sentir et d'admirer n'était tout émoussée par l'accoutumance, rien ne nous semblerait plus beau ni plus grand que cette antique conception du poète, plus fort par la lyre que les chefs primitifs par les muscles et par l'épée ; que les lions suivent charmés, avec des lambeaux de chair entre leurs dents, à qui les tigres viennent lécher les pieds et qui fait s'incliner en cadence, sur son passage, les chênes et les grands pins : âme toute-puissante sur les hommes, sur les animaux et sur la nature entière, parce qu'elle est tout amour, toute sympathie et toute bonté. Saluons avec humilité, nous ses fils indignes, ce lointain et magnifique patron des hommes de lettres. »

C. DE W.

BIBLIOGRAPHIE

Emile Petitot. — Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest. — 1 volume in-8° écu de XVIII-521 pages, formant le tome XXIII de la collection des **Littératures populaires de toutes les Nations.** — Paris, 1886 ; Maisonneuve frères et Charles Leclerc, éditeurs, 25, quai Voltaire. (Prix : 7 fr. 50).

M. Emile Petitot est un ancien missionnaire. En août 1862, il arriva au Grand-Lac des Esclaves, dans l'Amérique du Nord, et durant vingt années, c'est-à-dire jusqu'en 1882, il parcourut le territoire des tribus indiennes, et mena la vie des Peaux-Rouges.

Les traditions des indigènes le frappèrent ; dès qu'il put balbutier quelques mots de la langue tchippewayane, il s'occupa de noter les traditions des tribus errantes. Et ce travail il le continua jusqu'à son départ pour l'ancien Monde.

C'est le résultat de ses recherches que M. Petitot, à présent curé d'une paroisse des environs de Paris, vient de publier dans la collection Maisonneuve.

L'auteur a vécu, disons-nous, vingt ans parmi les Indiens ; il s'est imprégné de leur vie et de leurs idées ; il a étudié leurs différents dialectes ; il a copié textuellement leurs récits dans la langue indigène pour en donner ensuite la traduction littérale : pour toutes ces raisons, son ouvrage mérite une entière créance ; les documents sont exacts et sûrs, et peuvent servir de base à des études du Folk-Lore des Indiens.

D'un autre côté, on se convaincra facilement, à la lecture, que M. Petitot a une théorie toute faite sur l'origine des Indigènes de l'Amérique et, partant de leurs traditions. Pour lui, les traditions sont : 1° (p. VII) « des calques plus ou moins fidèles des récits bibliques, appropriés au climat, aux mœurs et au genre de vie des aborigènes » ; 2° (p. VIII) « la parodie burlesque ou maligne de ces mêmes récits archaïques, et accusent un esprit de haine, de dénigrement et de contradictions hostile à celui qui a dicté les premières traditions. » — Il est vrai qu'un peu plus loin, M. E. P. veut bien dire que quelques-unes « sont des mythes incompatibles avec la Genèse mosaïque, mais apparentés avec celle d'autres nations de l'antiquité connue. »

L'auteur ne peut taire (p. IX) que « en Amérique, il a retrouvé Men, Moïse, Opas, Ithom, Bel et Osiris. » et (p. XII), « l'histoire d'Abraham et de Sarah. »

M. Petitot, dans sa *Préface*, est avant tout missionnaire. Et l'on est tout étonné de trouver côte à côte, en faveur de ses théories, des arguments tirés de Saint-Thomas, Flavius Josèphe, Moïse, Cartailhac, Guimet, Chateaubriand, ou Corneille de Lapierre, jésuite du XVIe siècle. On fera donc bien de se défier des rapprochements et des déductions de M. Petitot.

A part ces réserves toutes relatives aux théories de M. E. P., nous louerons sans restrictions les documents que nous apporte l'auteur, d'autant que les ouvrages de ceux qui l'ont précédé dans cette voie sont un contrôle des plus sérieux, contrôle qui ne fait qu'affirmer la sincérité de l'ancien missionnaire.

Le volume dont nous nous occupons est avant tout une collection de traditions, ou plutôt d'usages, de croyances et de superstitions. Ce ne sont pas là des légendes proprement dites, et encore moins des contes. M. E. P. n'a-t-il point eu tort de laisser de côté les récits traditionnels que nous désignons sous ce nom de contes et de légendes ? Car nous pensons que ces histoires ne sont pas davantage étrangères aux Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord qu'aux Botocoudos ou aux Tupinambas de l'Amérique du Sud.

Ce qui ressort surtout — et davantage que les traditions hébraïques — du livre de M. Petitot, c'est le sensualisme des Indiens. La femme, le lard bien gras, reviennent à chaque instant dans les récits des aborigènes. L'idéal des Peaux-Rouges ne va pas plus loin.

Les traditions cosmogoniques tiennent une grande place dans le volume, avec les histoires tendant à expliquer l'origine des animaux et des plantes. L'homme est le même partout. Il lui faut trouver le commencement de toutes choses.

A la lecture, nous avons relevé : (p. 45) la croyance aux Hommes-Chiens, dont M. de Charencey s'est occupé longuement ; (p. 47) une histoire curieuse de lutte pour les femmes ; (p. 49) un passage sur les Troglodytes ; (p. 56) l'aide prêtée par des animaux que l'on rencontre si souvent dans les contes européens ; (p. 7) le Frère incestueux poursuivant sa sœur, origine du Soleil et de la Lune ; (p. 22) les femmes de la Lune ; (p. 27) magiciennes au pouvoir mystérieux analogue à celui de nos Fées ; (p. 39) héros qui, comme Jonas et Gargantua, entre dans le corps d'un gigantesque animal et en sort plein de vie ; (p. 37) un homme qui reste seul sur la terre après le Déluge ; (p. 37) la vie rendue à un corps dont les os seuls ont été conservés (un doigt du pied manque, comme dans nos contes populaires) ; (p. 39) origine souterraine de l'espèce humaine, étudiée en 1877 dans le tome Ier de *Mélusine*, par M. de Charencey.

Nous arrêtons là nos citations, car les épisodes rappelant les traits traditionnels des autres nations fourmillent dans le volume de M. E. P.

Est-ce là une particularité qui puisse nous étonner ? Nous ne le pensons pas. Les documents que l'on publiera dans la suite sur les traditions des peuples dont le Folk-Lore est encore lettre morte — nous en avons la preuve tous les jours — nous réservent bien d'autres surprises ; les traditions de toutes les races ont un fonds commun. Pourquoi ? Est-il téméraire d'affirmer que l'esprit, la psychologie, l'imagination de l'homme sont de partout identiques ? et que les idées *doivent* nécessairement, avec leurs manifestations, être par là apparentées ? L'avenir nous l'apprendra.

Henri Gaidoz. — La Rage et Saint-Hubert. — Tome I de la *Bibliotheca Mythica*. Un vol. in-8° ; Paris, 1887. — A. Picard, 82, rue Bonaparte (6 francs).

M. Henri Gaidoz, bien connu des traditionnistes et des celtisants par ses nombreuses études de linguistique et de mythologie publiées dans la *Mélusine* et dans la *Revue celtique*, vient de faire paraître un important ouvrage sur la Rage et sur Saint-Hubert. Après quelques mots sur la Rage dans l'antiquité, et sur les différents remèdes préconisés par les anciens, M. H. G. arrive à Saint-Hubert et sa légende. Comme le fait remarquer l'éminent traditionniste, la vie de Saint-Hubert est différente suivant qu'on la raconte d'après la Légende ou d'après les documents anciens. D'après la légende, Hubert était fils de Bertrand, duc d'Aquitaine ; il descendait de Pharamond, et serait né en 656.

S'étant retiré en Austrasie chez Pépin d'Herstal son parent, il épousa Floribane, fille de Dagobert, comte de Louvain. Alors arriva le miracle célèbre, tant de fois reproduit par l'art religieux, vulgarisé par l'art populaire, — c'est encore un des sujets favoris de l'imagerie d'Epinal, de Metz et de Wissembourg — si bien qu'il serait difficile de représenter Saint-Hubert autrement que dans cette scène traditionnelle (Saint-Hubert descendu de cheval et agenouillé devant le cerf miraculeux qui porte un crucifix entre ses bois). Sur l'ordre du Christ, Hubert s'en alla chez saint Lambert de Maestricht. Lambert le catéchisa et lui ordonna de se retirer dans les Ardennes. Quelques années plus tard, un ange lui apparut et lui enjoignit d'aller à Rome. Le pape, prévenu de son arrivée, voulut le sacrer évêque. Et comme Hubert refusait cet honneur la Vierge lui envoya une *étole*, et Saint-Pierre une *clef d'or*. Revenu à Maestricht, Saint-Hubert ne tarda pas à quitter cette ville pour résider à Liège où il mourut en 727. Son corps fut transporté à l'abbaye d'Andain, aujourd'hui Saint-Hubert d'Ardennes.

L'*histoire* du saint a été publiée en 1874 par un savant allemand, W. Arndt, d'après un ms. du IX[e] siècle ; en 1877, un érudit belge, M. J. Demarteau, s'est servi de ce document pour sa vie de Saint-Hubert. « Cette œuvre, dit M. Demarteau, ne nous apprend absolument rien de la patrie, des ancêtres, de la naissance, de la jeunesse du saint ; nous y voyons seulement qu'il fut le disciple de son prédécesseur Saint-Lambert. Elle débute par nous raconter l'avénement d'Hubert au pontificat, puis par un éloge général de ses vertus..... le zèle apostolique de l'évêque, les conversions qu'il opère... » Enfin, après le récit de divers miracles, viennent les événements de sa maladie, de sa mort, de ses funérailles, et, seize ans plus tard, la translation de ses reliques. Mais les miracles dont-il est ici question, ne sont point les trois miracles caractéristiques (le cerf, l'étole, la clef d'or) : ils sont d'ordre banal, car on les retrouve dans la vie de nombre de saints. Au IX[e] siècle donc, la légende de Saint-Hubert ne s'était pas encore formée, autrement son biographe n'eût pas manqué de rapporter les événements miraculeux qui ont fait la renommée de l'évêque.

M. H. G. étudie ensuite le Mythe de Saint-Hubert, et démontre que différentes légendes anciennes, se cristallisant autour de l'apôtre des Ardennes, celui-ci est devenu le patron des chasseurs. « Saint-Hubert prend la place de Wodan; la légende le fait chasseur. » Et « du moment qu'il est le patron des chasseurs, il les protège contre les dangers de leur vie, et quel danger plus grand que celui de la rage peuvent-ils courir, eux et leurs chiens ? » Le premier exemple de rage guérie par Saint-Hubert est rapporté par l'auteur anonyme de l'histoire des *Miracles de St-Hubert*, écrite entre 1087 et 1106.

Le miracle du cerf crucifère ne s'introduit dans la légende que vers la fin du XV[e] sècle ; ce miracle est encore attribué dans l'iconographie chrétienne à saint Eustache, saint Jean de Matha et saint Félix de Valois.

M. Demarteau pense que le miracle de la sainte-étole est sorti du génie inventif de Jean d'Outre-Meuse qui vivait à la fin du XIV[e] siècle. Quant à la Clef d'Or, ce ne serait qu'un présent du temps que les papes avaient coutume de faire pour honorer les rois et les grands évêques. Cette clef est conservée dans le trésor de l'église de Sainte-Croix de Liège. Nous ne suivrons pas M. Gaidoz dans ses études sur l'abbaye de Saint-Hubert, sur les opérations de la *taille* et du *répit*, sur les pélerinages, les chevaliers, les colporteurs de Saint-Hubert. Nous renverrons à l'ouvrage même qui ne manquera pas d'intéresser les traditionnistes.

Frédéric Ortoli. — Les Voceri de l'Ile de Corse, tome X de la *Collection des Contes et Chansons populaires;* 1 vol. in-8° écu elzévir de XXXVIII — 324 pages. — Ernest Leroux, édit. 28, rue Bonaparte, Paris. (Prix : 5 francs).

Dans le prochain numéro de *la Tradition* nous rendrons compte de ce curieux ouvrage de notre collaborateur.

HENRY CARNOY.

NOTES ET ENQUÊTES

∴ Le but que nous poursuivons et qui a été si lumineusement exposé dans notre premier numéro par notre collaborateur Emile Blémont, nous a déjà valu les plus précieux encouragements.

Les adhésions à la *Société des Traditionnistes* nous arrivent chaque jour, en même temps que des promesses de collaboration qui assurent déjà l'avenir matériel et littéraire de la *Tradition*. Notre revue répondait à un besoin intellectuel. Au moment où l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, la Russie, recueillent les traditions éparses du passé, la France ne pouvait rester en arrière. Notre ferme espérance est que, grâce à nos collaborateurs, notre pays tiendra bientôt le premier rang dans cet ordre de recherches.

La Revue n'appartient ni à un homme ni à une coterie : elle est la propriété de tous nos adhérents, elle est ouverte à toutes les bonnes volontés. Nous accueillerons tout ce qui est original dans la tradition : contes, légendes, chansons, croyances, coutumes, nouvelles inspirées par la tradition, études critiques sur les écrivains qui, comme Apulée, Shakespeare, Nodier, de Nerval, G. Sand, ont puisé dans le vieux fonds populaire, travaux sur la mythologie, l'étude comparée du folk-lore, etc.

Quelques-uns de nos amis nous ont procuré de nouvelles adhésions : nous les en remercions, et nous espérons que leur exemple sera suivi, ce qui nous permettra d'augmenter bientôt le nombre des feuilles de la Revue. En Province surtout, il est nombre d'érudits — membres des Académies et des Sociétés littéraires — qui peuvent nous rendre de grands services. Nous leur demandons leur adhésion et leur collaboration. Que nos amis continuent leur propagande — nous tenons des exemplaires du premier numéro à leur disposition — et nous aurons prochainement une revue des plus intéressantes aussi bien pour les lettrés que pour les chercheurs et pour les savants.

∴ Nous remercions tout particulièrement MM. Hugues le Roux et Weber, du *Temps*, Ch. Frémine, du *Rappel*, Ch. Le Goffic des *Chroniques*, O. Crouzet et Armand Sinval, de l'*Estafette*, des bienveillants articles qu'ils ont bien voulu publier à propos de notre premier numéro.

Dîner de la Tradition. — Le mardi 3 mai 1887, a eu lieu au *Rocher de Cancale*, rue Montorgueil, 78, le premier dîner de la *Société des traditionnistes*. Étaient présents : MM. E. G[illegible], A.-L. Ortoli, Georges Co[illegible], Emile Blémont, Gabriel Vicaire, Paul Leser, Raoul Gineste, Henry Carnoy, Frédéric Ortoli, A. D[illegible], Ludovic H[illegible], Paul Boulanger, Charles Lancelin, Léon Sichler, MMmes Georges Co[illegible] et Augustine Labey. Le dîner a été des plus cordiaux et des plus gais. M. Paul Leser a dit de très charmantes chansons d'Alsace ; M. F. Ortoli a interprété quelques gracieuses ballades corses ; M. Léon Sichler, entre autres refrains populaires russes, a choisi une chanson de mariniers d'une douceur pénétrante ; M. Henry Carnoy nous a redit le *Bon garçon maréchal* ; puis MM. Emile Blémont, Raoul Gineste, et Mme Aug. Labey ont bien voulu nous réciter des poésies — littéraires cette fois — qui ont été chaleureusement applaudies.

En se séparant, on s'est donné rendez-vous pour le mardi 7 juin, en exprimant l'espoir que nombre de collègues absents voudront bien honorer de leur présence cette prochaine réunion. (*Prévenir M. H. Carnoy avant le 5 juin*).

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval. — Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 3. Prix du Numéro : **Un franc.** Juin 1887.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.
Cotisation de Sociétaire donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs.

PARIS
A. DUPRET, ÉDITEUR
3, rue de Médicis, 3

Laval. Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 3. Prix du Numéro : **Un franc.** Juin 1887.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES

LA TRADITION



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.
Cotisation de Sociétaire donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs.

PARIS
A. DUPRET, ÉDITEUR
3, rue de Médicis, 3

LIVRAISON DU 15 JUIN 1887

La **Tradition** paraît le 15 de chaque mois. Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour la France (15 fr. pour l'étranger).

La cotisation des Sociétaires est de 15 francs payables dans le courant du premier semestre de l'année, et donnant droit à l'envoi de la Revue.

Les abonnements et les cotisations sont reçus *dès à présent* chez M. A. DUPRET, 3, rue de Médicis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages adressés à la Revue.

Prière d'adresser les adhésions, la correspondance, les articles, échanges, etc., à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin.

Les manuscrits seront examinés par un Comité de rédaction composé de MM. Emile BLÉMONT, Henry CARNOY, Raoul GINESTE, E. GUINAND, Charles LANCELIN, Frédéric ORTOLI, Charles de SIVRY et Gabriel VICAIRE. Les manuscrits non insérés seront rendus.

M. Henry CARNOY se tient à la disposition de nos adhérents le jeudi, de 2 heures à 3 heures, 33, rue Vavin.

LA TRADITION

LES RUSSES CHEZ EUX

LA PETITE RUSSIE

I

Kiev.

J'ai désiré mettre ici en ordre les notes que j'ai rapportées de mes quinze années de voyages en Russie, persuadé que la Tradition doit puiser ses récits à trois sources différentes : les vieilles coutumes, les anciennes chansons populaires et les contes que nous ont conservés les livres ou la mémoire de nos aïeux ; — les coutumes modernes dont l'origine remonte évidemment beaucoup plus haut; — et aussi les mœurs actuelles des peuples, qui seront plus tard la *Tradition* pour nos descendants, dans le même sens que le maréchal Lefèvre disait qu'il était un ancêtre.

Tout voyageur aime à raconter ce qu'il a vu; cependant, je dois dire tout de suite qu'à cette satisfaction se joint pour moi un autre charme et bien puissant. J'aurais passé quelques années en Allemagne, en Italie ou en Angleterre, je serais heureux, sans doute, de faire profiter le lecteur des notes que j'aurais prises ; mais je ne satisferais là que ma vanité de conteur et de touriste ; qui sait même si mes opinions personnelles ne m'auraient pas fait voir les choses sous un faux jour et ne m'auraient pas rendu partial sur ce que peuvent avoir de bon les Prussiens ou les Anglais ?

Ici, rien de semblable n'est à craindre. Je le dis hautement, j'aime les Russes, et je les aime surtout parce que, lorsqu'ils affirment leur sympathie pour la France, je sais qu'à l'inverse de tel autre peuple que je pourrais nommer, ils ne mentent pas.

Quel ordre suivrai-je dans ces récits ? Aucun, si vous le voulez bien. Je laisse à des écrivains bien plus autorisés que moi, à MM. Leroy-Beaulieu, Alfred Rambaud, Vogüe, Léger et autres, les études savantes sur la géologie, l'ethnologie, l'histoire et la littérature slaves ; moi, j'ai vécu parmi les Russes, j'ai fréquenté à peu près tous les rangs de la société, et je ne me suis guère attaché qu'aux mœurs intimes, aux chansons populaires, aux vieilles coutumes, aux légendes, et c'est justement pour cela que j'ai pensé que ces esquisses rentraient dans le programme de cette Revue.

Aussi je raconterai les choses comme je les ai apprises moi-même, *en*

voyageant. La première ville que j'aie visitée en détail est Kiev ; parlons donc de Kiev et de ce qui en fait encore la ville sainte des Russes.

∴

Il y a un millier d'années, là où s'élèvent aujourd'hui les hautes maisons du Kreshchatik, où brillent par centaines les dômes étincelants de Sainte-Sophie et de la Lavra (1), sur les plateaux abrupts qui dominent le Dniepr, il n'y avait qu'une ville en bois, une ville *normande* (2), avec quatre murailles faites de lourdes charpentes grossièrement équarries, avec de petites tours à chaque coin, deux grosses portes et des sentinelles en permanence aux entrées et sur les murs ; intérieurement, une palissade de pieux pointus courait le long des murailles, tandis que l'on apercevait au-delà les lucarnes des maisons [illegible], les portiques, ou des toits couverts de lattes ou de bardeaux.

Assez grande était cette ville pour l'époque ; son enceinte renfermait le palais du chef, *du Prince*, la maison de la princesse, les bâtiments affectés à un corps d'élite, aux gentilshommes et aux boyards, le Trésor, l'arsenal, les écuries. Un grand espace désert séparait la Ville des cabanes de paysans, disséminées sans ordre en groupes confus à travers lesquels serpentaient une foule de rues et de ruelles étroites et tortueuses.

Ces maisons étaient faites de [illegible] ; elles étaient percées de petites fenêtres à coulisses ; c'étaient des espèces de baraques, couvertes de lattes, de paille ou d'herbe, entourées quelquefois, mais rarement, d'une haie.

Au-dessus de ces humbles habitations s'élevaient quelques résidences à un étage, dont le rez-de-chaussée contenait des magasins ; ces bâtiments étaient plus solidement construits de nombreuses poutres, coupées courtes, enchevêtrées.

A l'autre bout de cet amas énorme d'habitations primitives, se voyait *l'[illegible]* palais de la princesse Olga, qui faisait l'admiration et l'orgueil des Kieviens [illegible]

Au bas des [illegible] des baraques. Avec la [illegible] à Kiev un marché permanent [illegible] venaient [illegible] pour vendre leurs marchandises [illegible]

Toute la journée, les rues [illegible] par des milliers de marchands [illegible] par des centaines de barques [illegible]. Les habitants de Novgorod [illegible] les marchands

1. [illegible]

2. [illegible] à Novgorod [illegible] empire russe.

grecs, les Petchéniégues (1) amenaient leurs troupeaux de chevaux et de nombreux captifs ; les Hozariens (2) trafiquaient des perles d'Orient et des épices de l'Inde, de la Perse et de la Boukharie.

Dans cette foule bigarrée, se coudoyaient le Petchéniégue couvert de sa peau de bête sauvage, le brillant Varègue aux armes magnifiques de la garde du Prince, le brave campagnard avec sa houppelande de drap, son kolpach et ses souliers d'écorce, le grec de Khersone, au costume semi-asiatique, le Hozar avec son turban et son caftan.

Les unes à côté des autres, on voyait des boutiques de toutes sortes, des tavernes où l'on faisait la plus extraordinaire des cuisines; en plein air, marchands et acheteurs mangeaient des gelées aigres, des blénis, des piroguis, des beignets, tandis qu'à deux pas de ces bons vivants gémissaient des captifs enchaînés et hennissaient devant leur mangeoire, des centaines de chevaux attendant les amateurs.

Le soir, quand l'avidité mercantile était apaisée, sinon satisfaite, le Dniépr se couvrait de barques et mille feux de joie s'allumaient sur les rives et sur les eaux ; les bouffons slaves jouaient du rébec, du psaltérion, chantaient et dansaient, les Petchéniégues s'asseyaient en rond autour des marmites et commençaient un chant monotone sans aucune variété, accompagné d'une sorte de *Kobza* (3). La foule envahissait les tavernes où l'on débitait du miel fermenté et de la bière; on écoutait les chants des bouffons, on buvait, on se promenait *les bras ballants*, suivant l'expression russe. Souvent la joie générale était interrompue par une rixe et la rixe se terminait par de nouvelles rasades...

Ainsi, du commencement du printemps au milieu de l'automne, les rives du Dniépr présentaient une continuelle activité et attiraient à ce marché tous les trafiquants du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest.

C'est en ces termes du moins que les écrivains russes parlent de l'ancienne prospérité de Kiev, bien déchue aujourd'hui de cette splendeur relative ; les cabanes ont bien été remplacées par de superbes maisons à quatre et cinq étages et les *palais de pierre* n'étonnent plus personne ; mais le Dniépr a perdu sa gaieté ; ses bords ne retentissent plus des sons de la Kobza; grâce à Dieu, nous n'entendons plus les cris des captifs, mais la lune éclaire seule le cours du fleuve et les feux de joie sont éteints depuis longtemps.

En un mot, la Ville sainte perd de jour en jour sa physionomie de ville slave.

Est-ce à dire que le chercheur ne trouve plus à glaner et que l'archéologue soit condamné à gémir sur l'aspect moderne des choses ? Loin de là. Tenez ! au moment où, de la terrasse du café-concert de Kiev, nous

1. Peuple d'origine turque, établi longtemps dans le sud de la Russie et de la Moldavie.

2. Hozar, dans le gouvernement de Tchernigof, n'est plus qu'un village ; c'était une grande ville avant l'invasion des Tatars.

3. Espèce de cithare à douze cordes.

admirons le cours tranquille du Dniépr, les steppes de la rive opposée formant un contraste frappant avec celle où nous sommes, nous entendons tout à coup les cloches sonner à toutes volées : Sainte-Sophie, la Lavra, Petcherskaia, Saint-André et l'église de Fer luttent entre elles et c'est un bruit assourdissant ; puis, tout là bas, sur la hauteur, derrière cette gracieuse église Saint-André dont les sveltes campaniles semblent s'être avancées exprès tout au bord d'un roc inaccessible pour mieux prendre leur élan vers le ciel, bien au-dessus de la statue de Vladimir-le-Grand qui domine le Dniépr et toute la ville, débouche une procession qui sort de Sainte-Sophie.

Ce ne sont que bannières, croix et saintes Ikones (1) portées sur des brancards ; les popes, protopopes, évèques, archevéques, archimandrites, tous dans leurs plus brillants costumes, descendent la colline ; la procession est si longue que la tête en est déjà aux eaux du Dniépr quand la queue n'est pas encore sortie du monastère. Il s'agit de bénir les eaux du fleuve et voici à quelle occasion a lieu cette cérémonie.

« Les Bulgares, dit Karamzine, les Allemands, les Israélites vinrent trouver Vladimir et lui proposèrent d'adopter leur religion. La croyance des Bulgares ne lui plut point, parce qu'elle interdisait le lard et le vin.

« — Boire est la joie du Russe, dit-il, nous ne pouvons vivre sans boire.

« Les Allemands furent aussi éconduits parce que ses ancêtres les avaient déjà renvoyés. Après eux vint un philosophe grec : il avait déjà initié Vladimir à la religion chrétienne et lui avait montré une image du jugement dernier, représentant les élus emportés vers le paradis et les pécheurs précipités en enfer.

« Vladimir soupira et dit :

« — Ceux-là sont bien, mais je plains ceux-ci.

« — Si tu veux faire partie des premiers, dit le philosophe, fais-toi baptiser.

« Vladimir assembla les Boyards et les plus vieux de la ville.

« — Les Bulgares sont venus à moi et m'ont offert leur religion ; puis les Allemands m'ont fait l'éloge de la leur ; enfin, j'ai vu aussi les Juifs. Les Grecs, qui se présentèrent ensuite, méprisèrent toutes les autres croyances au profit de leur foi et m'ont raconté bien des choses sur la création du monde... Ce sont des habiles, dira-t-on ? *Mais quelles merveilleuses histoires* ! Voyons ! que me conseillez-vous ? Que dois-je faire ?

« — Prince, répondirent les boyards et les anciens, personne ne dit de mal de sa croyance ; mais si tu veux savoir à quoi t'en tenir, envoie quelques-uns de nous chez ces peuples, afin d'examiner le culte qu'ils rendent à Dieu.

« Vladimir ayant goûté cet avis, envoya dix des plus expérimentés chez les Bulgares, les Allemands et les Grecs. Dès leur arrivée à Tsar-

1. Images.

grad (1), le Tsar les accueillit avec les plus grands honneurs ; le lendemain, il fit dire au patriarche : — Les Russes sont arrivés, ils veulent se rendre compte de notre croyance ; ornez l'église et le jubé, prenez vos habits sacerdotaux de cérémonie ; qu'ils voient la gloire de notre Dieu !

« Le patriarche fit ce qui lui était ordonné, les cierges furent allumés, les chœurs furent convoqués et tout le clergé se réunit. Les Russes furent mis à la bonne place et assistèrent à tout le service religieux : leur étonnement fut grand et ils exprimèrent hautement leur admiration. Ensuite les Tsars, Vasili et Constantin, les firent venir et les comblèrent de présents.

« Quand ils revinrent à Kiev, Vladimir leur demanda le résultat de leur expédition. Voici ce qu'ils répondirent :

« — Nous avons été chez les Bulgares et chez les Allemands ; nous avons vu chez eux beaucoup de cérémonies, *mais rien de beau.* Chez les Grecs, nous nous sommes demandé si nous étions au ciel ou sur la terre ; on ne saurait s'imaginer rien de plus riche... Nous ne saurions exprimer notre admiration. *Dieu est avec eux et leurs cérémonies sont plus belles que partout ailleurs* ; nous ne pouvons oublier ce que nous avons vu ; qui s'est habitué au miel ne saurait se contenter de vinaigre ; nous ne voulons pas d'autre croyance.

« — Si cette croyance eût été mauvaise, dirent les Boyards, ta mère, Olga, ne l'aurait pas adoptée, et chacun sait qu'elle était la plus sage des femmes.

« — Mais où nous ferons-nous baptiser ? dit Vladimir.

« — Où tu voudras.

« Vladimir avait son idée. Il se dirigea vers la ville grecque Korsoun et la prit grâce aux services du grec Anastase ; puis il envoya dire aux Tsars Vasili et Constantin qu'ils eussent à lui donner leur sœur en mariage, s'ils ne voulaient pas voir leur ville tomber entre ses mains. Ceux-ci ayant répondu qu'ils ne pouvaient donner leur sœur à un païen, Vladimir déclara qu'il était prêt à se faire baptiser.

« Quant à Anna, elle avait bien de la peine à se décider.

« — Je vais en esclavage ; disait-elle ; j'aimerais mieux mourir ici.

« Enfin, elle se sacrifia à son pays et accepta cet hymen pour éviter la guerre. A son arrivée, Vladimir se fit baptiser, puis s'en alla à Kiev avec la Tsarine, Anastase, les Popes et les Saintes Images.

« A Kiev, il fit détruire toutes les idoles ; on démolit les unes, on brûla les autres ; on attacha le fameux dieu Péroun (2) à la queue d'un cheval et on le jeta dans le Dniépr. Le peuple pleurait son dieu. Vladimir fit

1. Tsargrad était le nom que les Russes donnaient à Constantinople avant la domination mahométane.

2. Le Dieu Péroun (tonnerre) était l'un des grands dieux de la mythologie slave. Le chêne lui était consacré ; on entretenait en son honneur un feu perpétuel ; s'il venait à s'éteindre par la faute de ceux qui étaient chargés de le surveiller, ceux-ci étaient mis à mort. Vladimir lui avait érigé une statue faite

publier partout que quiconque ne viendrait pas au fleuve serait considéré comme un ennemi. Le peuple tout entier se précipita vers le Dniépr; tous entrèrent dans l'eau, les uns jusqu'au cou, les autres jusqu'à la poitrine, les enfants sur le bord; d'autres tenaient les petits dans leurs bras, les plus braves nageaient au milieu du fleuve; les popes étaient sur le rivage et disaient les prières. »

Ce baptême collectif eut lieu en l'année 988 et l'anniversaire en est célébré tous les ans le 6 janvier.

Comme je l'ai dit tout-à-l'heure, cette procession est interminable et cela se comprend, quand on sait qu'au nombreux clergé de trois ou quatre gouvernements voisins, aux dignitaires de l'église accourus des extrémités de l'Empire, à l'innombrable personnel de tous les couvents des environs, se joignent encore les pèlerins (Bogomoltsé) qui sont partis de leur pays depuis quelques mois déjà pour ce pèlerinage.

La Russie est, en effet, continuellement sillonnée par ces troupes de paysans, hommes, femmes et enfants qui parcourent des centaines de lieues, se dirigeant en chantant des cantiques à travers les steppes vers quelque lieu saint réputé.

La liste serait longue des localités célèbres par un miracle, une source, une image; car, là-bas comme ailleurs, le clergé a soin de multiplier les sources de profit, et les richesses des monastères doivent plus à l'accumulation perpétuelle des kopèques des Mougiks qu'aux dons des millionnaires; l'ignorance est un terrain fertile qu'ils n'ont garde de laisser en friche.

On ne se contente pas de ces pèlerinages; on en provoque en promenant d'un gouvernement à l'autre les images miraculeuses; c'est ainsi qu'à ces cérémonies du Dniépr (le baptême, le 6 janvier, et la bénédiction le jour de saint Vladimir, le 14 juillet), il y a une foule d'images qui viennent passer un certain temps à Kiev, pour retourner plus tard, toujours en grande pompe, au pays de leur résidence; il y a une vierge qui vient tous les ans à époque fixe à Kazan d'Astrakan, je crois, ou de Kherson; on l'attend près d'un mois à l'avance; Kazan est rempli de paysans qui viennent des gouvernements du Nord les plus éloignés. Cette réunion de mougiks, sales, vêtus de peaux de mouton graisseuses, couchant par terre, à la belle étoile, ivres généralement le soir, empestent l'air et produisent la plupart du temps de sérieuses épidémies.

Mais revenons au Dniépr.

Si nous ramenons nos regards vers les bords du fleuve, nous voyons avec étonnement que, malgré la rigueur du climat, tous les hommes, sans distinction d'âge, ont la tête nue; or, à cette époque, il fait volontiers de

d'un bois qui ne pourrit pas, avec une tête en argent, les oreilles et les moustaches en or, et les pieds en fer. Quand le même Vladimir le jeta à l'eau, la légende raconte qu'il nagea jusqu'à un endroit où il prit terre et où fut élevé, en mémoire de ce fait, le couvent de Péroun (Pérounskii monastyr).

15 à 18 degrés de froid. La liturgie commande ; on doit rester tête nue aux processsions et aux enterrements, ce qui produit nombre de fluxions de poitrine en hiver et d'insolations en été.

Des paysans, armés de pioches, rompent la glace pour y former en creux une grande croix. L'archimandrite bénit cette ouverture, puis plonge trois fois sa croix dans l'eau glacée, comme le Christ a été plongé trois fois dans le Jourdain, comme on immerge aussi trois fois les enfants que l'on baptise dans la *Krestilnitza*.

La cérémonie terminée, la procession retourne à Sainte-Sophie ; les paysans boivent de l'eau du Dniépr et en emportent dans des bouteilles, et la foule remonte le Kreshchatik, la principale rue de Kiev.

ARMAND SINVAL.

(*A suivre*).

LI-TI-FO

CONTE CHINOIS

Li-Ti-Fô, le vieux marchand de fard, est aussi riche qu'un mandarin, mais on le dit plus avare que l'hiver, yah !

Retiré tout le jour en sa maison de laque, il compte, compte et recompte sans fin ses taëls et ses sapèques ; malheur aux pauvres qui franchissent pour mendier le petit pont qui mène à sa porte ! Il leur jette à la tête sa chaise d'ivoire ; nul ne l'aime et nul ne lui parle ; la marchande de thé, sa voisine, dès qu'elle le voit, lui tire la langue ; les jeunes filles qui passent, coiffées d'épingles d'or, lui font toutes sortes de grimaces ; il vit seul et sombre en compagnie de ses trésors ; les lettrés le méprisent et le peuple le hait.

***

Li-Ti-Fô n'est pas seulement avare, il a le cœur aussi dur que le fruit de l'arbre tsing-wa. Sa petite femme est morte des coups de bambou qu'il lui donnait ; son fils au front de jade l'a quitté de désespoir ; le vieil aspic le nourrissait d'un grain de riz par jour, ce qui n'est point assez, yah !

Bien des lunes ont brillé depuis cette époque et le fugitif n'est pas revenu ; Li-Ti-Fô songe parfois à lui quand le soir tombe, mais sans espérer son retour.

***

Tout se tait ; la nuit brodée de nuages couvre le fleuve où sont les jonques et la ville aux toits de porcelaine ; le vieil avare dort en

son lit de bambous ; la seconde veille vient de s'écouler ; le coq d'or a chanté trois fois.

Tout à coup, ting tang ! ping pang ! le gong de la porte résonne.

Li-Ti-Fô se réveille brusquement ; il allume une lanterne de couleur, revêt sa robe semée de dragons jaunes, met ses pantoufles recourbées, puis descend les marches peintes de son escalier.

« Qui frappe ? interroge-t-il avant d'ouvrir.

— Un voyageur, réplique-t-on du dehors, qui demande à goûter le fruit savoureux de ton hospitalité. »

Li-Ti-Fô n'est pas hospitalier ; il n'a jamais hébergé même un papillon.

« Que le dieu Tao-Tsée te conduise, déclare-t-il aigrement, l'on ne reçoit point ici de voyageurs. »

Mais la voix reprend à travers la porte : « Ouvre-moi, vieillard fleuri, je suis riche et te paierai mon gîte avec une poignée de perles si brillantes qu'elles te sembleront des morceaux d'étoiles ! »

A ces mots, Li-Ti-Fô se déride ; son regard s'allume... Il ouvre, et d'un ton devenu caressant comme un rayon de lune :

« Entre, dit-il, entre vite... ; je te prenais pour un voleur ; mais, puisqu'il n'en est rien, que la fleur de ta présence embaume cette demeure. »

L'inconnu paraît : c'est un jeune homme robuste, à la taille élancée comme celle du jeune saule ; un voile brodé d'argent couvre ses yeux et son front ; ses vêtements cousus de pierreries le font étinceler comme une grande flamme... Li-Ti-Fô le salue, puis l'introduit...

« Assieds-toi, continue-t-il en lui présentant son meilleur siège : voici du riz, des pastèques ; voici du vin sucré qui vient de Kiang ; bois selon ta soif, mange selon ta faim ; tu te reposeras ensuite sur ce lit orné de nattes éclatantes.

— Vieillard fleuri, répond l'étranger, merci de ce bon accueil... Il fait s'épanouir en moi le lotus mystérieux de l'allégresse... Tiens ! prends cette bourse pleine d'émeraudes ; elle te prouvera ma gratitude... Prends et ne crains point de me gêner... les trésors qui me restent encore suffiraient à payer les rives du fleuve Jaune depuis l'An-Hoëï jusqu'au Kang-Sou ! »

Li-Ti-Fô saisit avidement le sachet rebondi...

« — Que le dieu Tao-Tsée, dit-il, crible de ses bénédictions ta tête parfumée !... Un tel excès de générosité m'enchante... Ah ! quitte un instant ce voile, que je puisse repaître ma vue de ton bienveillant visage !

— Dispense-m'en, car il recouvre une blessure encore fraîche... Je te le montrerai demain si tu le désires... Pour ce soir, laisse-moi dormir ; la fatigue aux ailes de plomb m'écrase de son poids. »

Li-Ti-Fô salue de nouveau, puis se retire et regagne sa couche.

*
* *

Mais ses yeux ne sauraient retrouver le sommeil. Il repasse en sa tête ce qu'il vient de voir et d'entendre ; une sorte de fièvre le brûle... Il approche de la lumière les émeraudes et les examine... Dieu ! les belles pierres précieuses ! elles sont presque aussi grosses que des œufs d'hirondelle... Quel homme est donc son hôte, qu'il puisse ainsi payer l'abri d'une nuit ? Ses poches doivent contenir de bien éblouissantes merveilles ?... pourtant il n'a point d'armes...

Toutes ces pensées glissent dans son esprit, comme sur une eau noire des jonques silencieuses...

Oh ! le méchant homme ! le méchant homme ! que va-t-il faire ?... Il se lève et remet sa robe semée de dragons jaunes ; il pousse le store de la porte et sort à pas furtifs... Pourquoi ce sabre étoilé brille-t-il en sa main ?...

Doucement, doucement le voilà qui pénètre dans la chambre où repose le voyageur... le malheureux dort d'un profond sommeil... son voile ne l'a pas quitté ; l'on ne voit que sa bouche où voltige un sourire léger comme un oiseau...

Li-Ti-Fô s'avance... s'avance vers lui, et... yah ! lui plonge d'un seul coup son sabre dans la gorge !

. . .

Haho ! haho ! le jour doré s'est élevé. On entend les clochettes des marchands qui passent dans la rue ; les enfants sur le seuil des boutiques jouent gaîment au jeu des anneaux entrelacés ; les bonzes, secouant leurs cymbales, commencent leurs quêtes importunes ; les mandarins décorés d'un bouton de cristal se rendent en foule au palais du Fils du Ciel.

Mais pourquoi cet attroupement devant la maison de Li-Ti-Fô ?

Un filet de sang rouge filtre au bas de la porte... un filet de sang rouge qui descend, descend vers la rivière, noyant les fourmis dans sa route.

« Haho ! répète la foule épouvantée, qu'on aille chercher le magistrat ! »

Le magistrat arrive et frappe.

Ping pang ! ting tang !

Mais personne ne répond.

« Brisez la porte, » commande-t-il.

Le passage ouvert, il entre suivi d'un serviteur qui porte les tablettes de la loi.

Haho ! quel spectacle dans la première salle !

Le magistrat frissonne ; la vue du cadavre de l'inconnu le fait reculer... celui-ci repose toujours sur le lit orné de nattes éclatantes... le voile qui cachait ses traits gît tout sanglant à terre ; son cou lamentablement troué laisse échapper le filet de sang rouge qui coule au dehors.

Li-Ti-Fô, l'œil hagard, accroupi près de lui, chante d'une voix douce :

Le rossignol soupire dans les pêchers en fleurs ;
Les étoiles là-haut l'écoutent et sourient ;
Dors, mon fils, on te donnera de beaux colliers de jade !

Par moments, il s'arrête, trempe sa main dans le sang, la secoue d'un air pensif, éclate de rire, puis, tout à coup, reprend :

Le rossignol soupire dans les pêchers en fleurs ;
Les étoiles là-haut l'écoutent et sourient ;
Dors, mon fils, on te donnera de beaux colliers de jade !

« Haho ! haho ! dit le magistrat subitement éclairé... saisissez ce vilain marchand... qu'on le mène en prison sur l'heure... il a tué son fils ! »

L. Didier.

ENTRACTE DU POÈME DE SAINT NICOLAS

Sept ans ont passé
Comme passe un rêve;
Sept ans ont passé,
Un rêve effacé.

Et toujours se lève
L'aube aux cheveux blonds,
Et toujours se lève
L'étoile du rêve.

Chantez, violons,
Sous les vertes branches ;
Chantez, violons,
L'aube aux cheveux blonds.

Anémones blanches,
Parures des bois,
Anémones blanches,
A l'entour des branches,

Ainsi qu'autrefois,
Dans le soleil rose,
Ainsi qu'autrefois,
Fleurissez les bois.

Qu'un rayon se pose,
Un rayon des cieux,
Qu'un rayon se pose
Sur l'épine rose.

L'enfant gracieux
Qui riait sans cause,
L'enfant gracieux
Reviendra des cieux.

Gabriel Vicaire.

LA TRADITION AU SALON DE 1887

à M. Henry Carnoy.

Vous me demandez, mon cher ami, quelques notes sur le Salon, pour la revue *la Tradition*.

C'est une tâche bien difficile et qui exigerait une ample connaissance

de tous les usages et de toutes les légendes de tous les pays ; et puis être réduit à ne parler des tableaux qu'à cause de leur sujet et à passer sous silence nombre d'œuvres des plus intéressantes parce qu'elles ne rentrent pas dans la programme de la Revue, c'est aussi bien pénible pour qui aime la peinture.

D'ailleurs où commence, où finit la tradition ? La mythologie ancienne des Grecs et des Romains, voire même des peuples de l'Orient, n'a que le tort d'être trop connue. Les artistes ont vécu là-dessus depuis des siècles et continuent de s'en inspirer. Devons-nous nous occuper des sujets qui s'y rattachent? Devons-nous nous occuper des tableaux tirés du culte chrétien ou des autres religions? ou nous restreindre aux légendes, aux coutumes, aux superstitions populaires ? La récolte serait bien maigre.

Je n'en sais rien et laisse à de plus doctes le soin de décider.

Quoiqu'il en soit je vais essayer de vous dire quelques mots de certains tableaux dont le sujet rentre plus ou moins dans la tradition.

Voici l'œuvre bien moderne de *Dagnan-Bouveret*, un des meilleurs tableaux du Salon. « *Un pardon* ». Des Bretons et des Bretonnes tenant à la main un cierge allumé sortent d'une église et semblent en faire le tour. En avant une femme d'un certain âge marche sur ses genoux, un grand vieux Breton à la figure superbe la suit pieds-nus, et derrière viennent graves et recueillis hommes, femmes et jeunes filles, tous absorbés dans l'accomplissement de leur vœu. Des estropiés et des mendiants, occupant la droite du tableau, sollicitent la charité des fidèles en exhibant leur sébille ou leur infirmité.

Toutes ces figures à l'expression absolument religieuse sont d'un dessin ferme et serré, d'un modelé précieux et d'une coloration délicate. Il faudrait pouvoir décrire chaque personnage, son attitude, son caractère si particulier, mais il vaut mieux revoir le tableau où chacun trouve son compte, le friand d'excellente peinture et l'amateur de costumes et de coutumes. Les tableaux de Dagnan s'imposent malgré leur petite dimension ; en art, on peut dire, comme à la campagne : « Qui est maître est maître, la grandeur n'y fait rien. »

Alfred Guillou nous montre l'*Arrivée du pardon de Sainte-Anne de Fouesnant*. C'est encore en Bretagne, dans ce pays à la foi ardente, aux anciens usages encore conservés. Ici la procession a traversé le bras de mer qui sépare de Concarneau, Sainte-Anne-de-Fouesnant; la population maritime est à l'aise sur ses barques et la route en est abrégée. La procession est donc formée de bateaux de pêche ornés de bannières. Dans la première qui arrive au bord, sont des jeunes filles en blanc entourant une statue dorée de la Vierge. La mer est calme, l'eau transparente; sur la vague apaisée les bateaux glissent doucement et un ciel charmant enveloppe barques et pèlerins de sa lumière rosée. C'est un bien agréable tableau, et une véritable trouvaille comme sujet.

M. *Delachaux* expose un tableau qui pourrait servir d'illustration à « la

complainte du Vendredi-Saint » contée d'une manière si touchante par André Theuriet dans le premier numéro de *la Tradition*. « Des enfants de chœur à genoux dans une ferme chantent, dit le livret, le *Crux ave*. » Chacun les écoute et une jeune fille va leur donner des œufs qu'elle a dans un panier à salade. Ce tableau est d'une douce harmonie grise ; les attitudes et les têtes sont fort intéressantes ; on regrette seulement qu'une fenêtre placée au fond ne semble pas y projeter beaucoup de lumière ; mais ce détail a peu d'importance, et ne nuit en rien à l'aspect général.

Un tableau un peu triste d'aspect, mais d'une bonne exécution, a été inspiré à M. *Prévost-Valeri* par une coutume touchante. « Dans beaucoup de villages encore, les enfants vont déposer des couronnes sur la tombe de leurs parents le jour de la première communion. » (Grenier, *Coutumes de la Brie*.)

Le cimetière est envahi par les hautes herbes de l'été et la pauvre petite communiante est un peu bien seule pour accomplir son pieux devoir.

Un autre peintre, M. *Roger*, a traité le même sujet, en plein soleil. Mais cette fois la jeune fille est accompagnée d'une bonne femme qui prie à genoux sur la tombe. La tonalité de ce tableau est peu attrayante et les valeurs un peu égales.

Un enterrement de jeune fille, par M. *Deneux*, nous rappelle que dans certains villages, les compagnes de la jeune morte la portent elles-mêmes au cimetière. L'effet est un peu indécis, mais l'ensemble est intéressant comme arrangement et disposition.

De M. *Calmettes*, *le Calvaire de la Falaise*. Des pèlerins sont arrêtés près de la marchande de chapelets, photographies, qui se tient au pied de la croix. Le tableau est bien composé et les silhouettes des figures se détachent agréablement sur le ciel.

Les Rameaux, de M. *Geoffroy*.— Un pensionnat de jeunes filles conduites par des religieuses, descend les marches d'une église qui fait penser à la Madeleine ; à droite, des marchandes de buis dont chacun veut emporter une brindille qui, accrochée dans la maison, remplacera celle de l'année précédente. Beaucoup de franchise dans l'aspect et dans l'exécution.

Voici déjà quelques tableaux intéressants à des titres divers, inspirés par des coutumes religieuses. On pourrait citer quelques tableaux tirés de la Légende Biblique.

Le *Samson* de M. *Leroy*, toile pleine de vérité et de soleil. Samson tourne la roue d'un moulin ; près de la porte, sont des personnages éclairés de vifs reflets. Le tout d'une riche coloration.

Ruth et Booz de M. *Girardot*. « L'heure était nuptiale, auguste, solennelle. Victor Hugo ». La lumière décomposée de la lune éclaire les personnages ; la figure de la jeune fille est d'une charmante expression, et cet étrange tableau est comme rempli d'une saveur biblique.

Il y aussi des *Salomé*, des *Hérodiade* ; ici on est heureux d'avoir à nommer le maître *Henner* qui a exposé une Hérodiade d'une si belle allure, et d'un modelé si puissant.

M. *Gumery* expose une *Hérodiade* passant un ruisseau à gué dans son char, et recevant les injures de Saint-Jean-Baptiste dont bientôt elle demandera la tête. Ce tableau est bien intéressant comme composition et comme coloration.

Notons un grand panneau décoratif : *Le départ de l'enfant Prodigue* de M. *Dupain*, et passons à quelques toiles dont le sujet est tiré de diverses coutumes.

M. *Nicolas Berthon* nous introduit dans *Une Etable en Auvergne*, « où les montagnards ont allumé des lanternes pour éloigner la maladie qui sévit sur leur bétail. » C'est un bon tableau d'intérieur où la lumière et les ombres sont savamment distribuées, peut-être avec un peu de mollesse. L'étable est en même temps la chambre à coucher de la famille, on y voit les lits et les berceaux.

Avec M. *Urlaub*, nous nous retrouverons en Bretagne dans un de ces cantons du Finistère où les costumes et les habitudes si bien conservés ont attiré nombre de peintres. Sur l'herbe, des Bretons dansent la *gavotte*, quatre par quatre, deux femmes au milieu, les deux danseurs de chaque côté. J'ai vu cette danse à Pont-Aven, à une noce où la mariée se distinguait de ses compagnes par un ruban rose collé à l'empois sur sa large collerette ; il me semblait que là cette danse avait un plus grand caractère de gravité que dans le tableau de M. Urlaub. Etait-ce comme cela que se dansait la *gavotte* au temps de Louis XV ? Le tableau est agréable et suffisamment pourvu de mouvement, d'air et de lumière.

Ne quittons pas la Bretagne sans mentionner les *Joueurs de Boule*, bon tableau de M. *Deyrolle*. Aux plus savants à parler de l'antiquité de ce jeu si répandu sur les côtes et à l'intérieur.

Quelques peintres vont en Algérie chercher le sujet de leurs tableaux. Après ce grand artiste si regretté, *Guillaumet*, qui a su nous donner une note si intime et si personnelle sur la vie arabe, qui a su nous montrer un pays nouveau et une autre atmosphère, voici *Gabriel Ferrier*, qui avec son grand talent nous initie à quelques coutumes algériennes. *Les fumeurs de Kiff*.— Je copie dans le livret : « Le M'Hchacha est un local affecté aux fumeurs de Kiff, à l'abri des curieux et rempli de mystère. Cette salle ornée comme pour un banquet, et ayant cependant l'aspect d'une chapelle, porte à la rêverie leur imagination, qui se complaît surtout à admirer les fleurs dont ils se parent et décorent leur M'Hchacha. Tous les objets qui les environnent prennent à leurs yeux des formes fantastiques et les tiennent en extase durant le temps qu'ils sont sous l'influence de l'ivresse due à la redoutable plante. Ils fument le Kiff (extrait du chanvre indien) dans de petites pipes à longs tuyaux, ou bien encore dans de plus grandes, munies d'un récipient, contenant de l'eau de fleurs d'oranger, que traverse la fumée ; en buvant par de longues aspirations cette fumée laiteuse, ils montent et descendent tous les degrés de l'extase qui constitue cette orgie sans bruit et presque sans traces. — Un des leurs rythme une de ces chansons, lente et berçante, entrecoupée de notes aiguës, qui ne

font qu'ajouter au charme de son instrument. Ils raffolent des parfums pénétrants et brûlent sur des réchauds le benjoin des anciens. Là enfin, ils glorifient et glorifieront éternellement en face des splendeurs du monde, le renoncement, la misère et la folie ! » (Baudelaire. *Les Paradis artificiels*). — Le Kiff se fume dans presque tous les cafés arabes ; la pipe passe de bouche en bouche et chacun se contente de quelques gorgées, ce n'est que plus rarement que par un usage immodéré on en arrive à l'état d'énervement si bien décrit par le tableau de Ferrier. C'est une grande page bien intéressante, admirablement composée, où les mouvements des personnages sont bien variés et disent bien ce qu'ils veulent dire, et c'est en même temps un tableau d'une couleur charmante et d'une gamme riche et harmonieuse.

Avec le second tableau de M. *Ferrier*, un vrai bijou celui-là, nous sommes dans une école arabe. Quelle douce atmosphère, quelle chaude lumière, quelle richesse de coloration et quelle charmante et délicate exécution ! Les bambins sont accroupis par terre vêtus de couleurs différentes, mais avec la calotte rouge ; et le vieux et grave magister au blanc turban est en train de corriger un élève récalcitrant en lui frappant la plante des pieds avec une badine. C'est la correction arabe, et voici comme elle se pratique ordinairement. On passe les deux pieds du coupable dans deux boucles de corde attachées à un bâton, deux aides ou moniteurs tournent le bâton, la corde serre, et le maître peut frapper à son aise sur les pieds ainsi immobilisés.

C'est encore à Alger sur *Les Terrasses* blanches que Bridgmann nous montre des femmes en train de faire la conversation par une de ces nuits lumineuses qu'on ne voit qu'en Orient, en ce pays où l'on peut si bien causer ou « *crier sur les toits*. » C'est un tableau d'une riche lumière argentée, rempli d'air et de profondeur, et qui se présente d'une façon très inattendue, et fort agréable.

J'ai noté, encore en Orient, les *Colonnes saintes* de M. *Deutsch*. Un intérieur de mosquée, des fidèles enturbanés et en adoration devant les piliers et colonnes du temple. C'est un beau tableau d'une excellente tenue, d'une coloration suffisante et d'une bonne exécution.

Pour l'étrangeté du sujet, voici de M. *Pompon*, l'*Enterrement d'un enfant ; Souvenir de Megare, Grèce*. Une femme, la mère peut-être, traverse à grands pas la campagne portant dans ses bras un cercueil ouvert. Derrière elle, viennent le prêtre et le fossoyeur. S'il y a d'autres assistants, ils sont en dehors du cadre. Est-ce que cela se passe ainsi ?

Un tableau de M. *Ambros* rappelle une coutume de l'ancienne Égypte : d'après Diodore de Sicile, « les parents qui tuaient leurs enfants étaient condamnés à tenir embrassé le cadavre pendant trois jours et trois nuits sous bonne garde et en public. » Ce tableau rappelle beaucoup certaine toile très connue de Guillaumet, et n'en est pas plus mauvais.

Voici maintenant quelques tableaux dont le sujet est emprunté aux différentes sortes de legendes qui ont déjà plus ou moins servi aux manifestations de la plume ou du pinceau.

Gervais, un jeune homme d'avenir, qui nous a déjà donné des tableaux tirés de l'histoire de Renaud et d'Armide, de Roger et d'Angélique, a pris pour sujet cette année : *Marguerite au Sabbat.* C'est une des phases de la Légende de Faust qui n'a pas encore été célébrée par la peinture. Au milieu d'une forêt peuplée de femmes nues dans toutes les allures, où les unes crient, gesticulent, et les autres sont couchées par terre, Marguerite est debout les mains enchaînées, le torse nu ; à ses pieds, parmi des débris de toutes sortes, se voit l'enfant mort. Faust apparaît ; il croit reconnaître Marguerite ; il hésite, mais Mephistophélès, qui le conduit, l'entraîne plus loin. C'est une bonne page qu'a signé là Gervais, bien composée et renfermant des morceaux de nu d'une exécution absolument remarquable, comme le torse de Marguerite, d'une lumière si éclatante, le dos de la femme couchée, etc.

M. *Wertheimer* nous représente une légende du Nord : *Le Vaisseau-Fantôme*. Voici l'explication du livret : « La légende du *Vaisseau-Fantôme* correspond, sur la mer, à la légende de la chasse infernale à travers les bois ; le marin qui l'aperçoit, comme le bûcheron qui la rencontre, sont voués à une mort certaine. Les marins, éblouis par la lumière du phare, absorbés par la vision du Vaisseau-Fantôme, que leur imagination leur montre à travers le prisme de la lumière qui glisse sur la vague, n'aperçoivent pas le rocher contre lequel va se briser leur barque, ni la Sirène qui les guette pour les entraîner vers les profondeurs de la mer. »

Dans ce fantastique tableau, les rayons des lumières rouges du phare viennent, d'une façon fort agréable, se briser sur les vagues et contraster avec les reflets argentés de la lune.

M. *Wagrès* nous montre dans de jolis costumes les jeunes hommes et les jeunes filles de Florence du XV° siècle : *La Fête de Mai.* La jeune fille choisie pour être la reine des jeux, reçoit un lys, symbole de sa royauté, des mains d'un jeune et beau page. C'est un tableau coquet, à l'aspect décoratif, mais sans beaucoup de relief.

On peut également citer quelques tableaux tirés de la Vie des Saints.

De *J. Silbert* : *Saint François d'Assise et le loup de Gubbio.* Un loup et un saint se font vis-à-vis sur une grande route et le loup a l'air tout penaud de la rencontre, serrant la queue et portant bas l'oreille. L'histoire nous dit, d'ailleurs, qu'il consent à écouter les exhortations du saint et à renoncer à ses déprédations, presque à sa profession, ce qui explique son air ennuyé, mais enfin, puisque les habitants de Gubbio consentaient à le nourrir !...

D'*Aubert* : *La mort de Saint François Régis*, grand tableau assez intéressant, mais pas bien nouveau comme composition. Le saint est à demi couché sur un matelas ; un berger et d'autres spectateurs plus modernes assistent à ses derniers moments, et la Vierge apparaît sur les murs du fond tenant son enfant dans ses bras, comme il convient.

Comme tous les ans, il y a des Sainte-Geneviève, des Jeanne d'Arc ; il faut citer la *Sainte-Geneviève* de *Pearce,* qui pourrait aussi bien servir de

Jeanne d'Arc. Une jeune fille à la physionomie bien paysanne estdebout rêvant. Ses vêtements sont un peu modernes, le petit capuchon, le tablier de coton d'un si joli bleu ; au fond, des moutons et quelques maisons qui ne font pas rêver au moyen âge ; néanmoins un excellent tableau.

De *Lucas : L'Angelus de Jeanne*, où dans des champs bien remplis d'air, les visions de Jeanne d'Arc prennent des formes dans les fumées qui s'élèvent des feux allumés par les pâtres. Une toile charmante et émue.

Une *Jeanne d'Arc rentrant à Orléans*, de *Scherrer*, tableau à grand orchestre, cuirasses, bannières, etc.

Mettrons-nous dans les légendes *La mère Gigogne*, d'aucuns disent *Cicogne*, d'*Adrien Marie*, tableau agréable, costumes Louis XV ?

On trouverait bien encore quelques études de femmes nues baptisées de façon ou d'autre par des peintres ou des sculpteurs plus épris de leur art que de l'histoire ancienne.

Une *Andromède* d'une superbe couleur de *Carolus Duran*.

Une *Madeleine* (peinte) de *Falguière* dont la *Diane* est assurément l'une des plus belles statues de notre temps. Rarement on a pu voir un marbre au modelé aussi souple, aux formes aussi palpitantes, et donnant autant l'illusion de la chair vivante.

Il y a encore d'autres *Diane*, cette déesse de la chasse et de la chasteté, si souvent chantée, peinte ou sculptée.

Du peintre *Gérôme*, un marbre beau comme un antique, *Omphale*, cette reine de Lydie qui sut enchaîner *Hercule*.

La légende d'Orphée, si charmante, si répandue sous d'autres noms, comme l'Amour et Psyché, Lohengrin, Eve, Sémélé, etc.; ce qu'on aurait appelé autrefois la *curiosité punie*, a souvent tenté les peintres.

Cette année, le brave coloriste *Benjamin Constant* a quitté un instant les scènes de l'Orient pour un *Orphée revenant des Enfers*. Le héros n'a pas su résister à la tentation ; il s'arrête une main appuyée sur le tronc d'un arbre, l'autre sur sa lyre voilée de noir qu'il traîne tristement derrière lui. C'est une figure d'une superbe allure encadrée dans un paysage grandiose et sauvage, et le tout d'une coloration superbe, dans les intensités bleues de la nuit. Et quel fin morceau, quel régal pour un coloriste que la *Théodora*, et quel regret de ne pas en parler davantage ! Restons là-dessus, çà fait bonne bouche.

Vous le voyez, je n'ai pas trouvé un grand nombre d'œuvres à vous citer. Les peintres modernes s'éloignent tous les jours un peu plus de l'Histoire, de la Légende, de l'Allégorie, un courant les entraîne à sacrifier la pensée, le sujet à la vérité absolue de l'effet ou au beau morceau d'exécution ; ils disent qu'ils sont peintres et non littérateurs. Nous assistons à une évolution de l'Art vers la lumière, vers la vérité : les conventions, autrefois admises, sont de plus en plus jetées au panier et passent à l'état de traditions abandonnées. La peinture de la chose vue, sentie, prend de plus en plus une grande place, et pourquoi s'en plaindre : le grand artiste Millet est là pour prouver qu'on peut trouver le grand

style dans les plus humbles sujets. Jules Breton y a trouvé le charme et la poésie, et leur exemple sera suivi. Les peintres de la vie des champs deviennent de plus en plus nombreux et facilement, parmi eux, on arriverait à un ensemble de noms fort honorables pour l'art français de notre époque. L'Hermitte, Vayson, Français, Harpignies, Cazin, Demont, Rapin, Pelouse, Guillemet, Pointelin et d'autres encore dont les œuvres accusent tous les ans le sentiment artistique élevé. Il m'eût été agréable d'en parler, — ainsi que des peintres d'histoire et de portraits, — mais ce sera pour une autre année, en élargissant un peu notre cadre et en disant comme excuse qu'on peut être *traditionniste* acharné, et aimer aussi autre chose.

A vous cordialement,

A. Beauvais.

HISTOIRE DE REVENANT

CONTE SUÉDOIS

Un soir, vers la fin de septembre, nous étions bloqués par la pluie à l'hôtel Kuntz, au Hohwald. Peu à peu les rares touristes qui parcourent encore les Vosges alsaciennes à cette époque de l'année, s'étaient retirés dans leurs chambres. Je me trouvai seul, dans la salle du café, avec un Suédois, homme aimable, qui, pour passer le temps, me raconta une histoire superstitieuse de son pays. Le conteur m'ayant permis de prendre des notes, je pus sténographier à peu près tout son récit.

***

Il y avait une fois, dans le royaume de Gothie, un magistrat qui racontait que l'intervention merveilleuse d'une puissance supérieure le guidait et que souvent des esprits ou des revenants lui dévoilaient les secrets des causes qu'il avait à juger. Un jour ce magistrat fut envoyé à Malmoe pour instruire et juger l'affaire d'une domestique qui était accusée d'avoir tué son enfant et d'en avoir fait disparaître le cadavre.

Lorsque le juge arriva à Malmoe, la soirée était déjà fort avancée, c'était en hiver et, quand la voiture s'arrêta près de la maison de justice où se tenaient les assises, devant l'auberge où la chambre qu'il occupait habituellement avait été retenue, il faisait nuit noire, l'obscurité la plus profonde régnait partout ; on ne voyait pas une lumière et personne n'était là pour recevoir le voyageur qui, cependant, devait être attendu.

Le magistrat pensa que la servante, fatiguée d'attendre, s'était couchée. Alors cet excellent homme, qui n'aimait à troubler le repos de personne, fit déposer sa valise dans le vestibule, dont la porte, par aventure, se trouvait seulement fermée au loquet, et se disposa à se rendre seul dans sa chambre. Mais il avait à peine

ouvert la porte de la grande salle qu'on était obligé de traverser pour rejoindre l'escalier qui conduisait aux chambres, que l'aubergiste, tenant à la main une petite lampe, vint gaiement à sa rencontre, lui souhaita la bienvenue et prit les devants pour le conduire au premier étage.

« Eh bien! dit le juge, à qui la vue de l'hôtelier rappela immédiatement la cause importante pour laquelle il venait, a-t-on découvert quelque chose ? A-t-on des renseignements sur le crime ? Maria Nelsed a-t-elle fait enfin des aveux ? » —Cette femme avait servi autrefois dans l'auberge où se trouvait le juge ; elle était accusée, comme il a été dit, d'avoir tué son enfant, et niait le fait obstinément.

Les deux hommes venaient d'entrer dans la chambre.

« Oui, répondit l'aubergiste, et c'est parce que je voulais vous entretenir en particulier de cette affaire que je suis venu à votre rencontre.

— Ha ! ha ! il y a donc des preuves contre Maria Nelsed ?

— Pas de celles que le langage humain peut formuler, mais on pourra découvrir la vérité, car j'ai appris en lieu sûr que cette fille a donné le jour à un enfant dont le corps est enterré au pied d'un arbre, près du hangar de la buanderie. » Puis, s'interrompant brusquement, l'hôtelier, après avoir eu l'air d'écouter pendant l'espace d'une seconde comme s'il entendait quelque bruit dans le profond silence de la nuit, ajouta en se retirant vivement : « Je vais annoncer votre arrivée. »

La disparition s'était opérée si rapidement, que l'aubergiste avait oublié d'allumer la chandelle. C'est, du moins, ce que pensa le juge qui, persuadé qu'on allait venir pour réparer cet oubli, s'assit philosophiquement et se mit à réfléchir sur ce que l'aubergiste lui avait dit : il trouvait bien que certaines paroles de cet homme étaient assez bizarres, assez énigmatiques, mais il ne les approfondit pas trop, ne s'attachant qu'à la vraisemblance de la preuve du crime.

Au bout d'un certain temps, surpris de ce que la servante ne lui apportait pas de lumière, il pensa que cette fille appelée par son maître s'était rendormie. Alors, sentant que le sommeil le gagnait sur sa chaise, et moins disposé que jamais à déranger quelqu'un, notre magistrat se glissa dans son lit. Il ne se réveilla qu'au moment où la fille d'auberge entrait dans sa chambre le lendemain matin, lui apportant du café au lait.

« Tu es très négligente, dit le juge : pourquoi ne m'as-tu pas apporté de lumière hier soir et, comme d'habitude, de l'eau avec un pot de bière ?

— Excusez-moi, Monsieur, mais on ne m'a pas réveillée : vous auriez dû sonner. Je n'avais point été prévenue et j'étais si fatiguée

que je n'ai pas entendu la voiture quand elle a dû s'arrêter devant la maison. Sans votre valise que j'ai trouvée ce matin dans le vestibule, je n'aurais pas su que vous étiez ici.

— Tu avais le sommeil bien lourd, en effet, puisque ton patron m'a dit qu'il allait annoncer mon arrivée.

— Mon maî... aître? mon maî... aître? bégaya la servante, avec un air très effrayé; en même temps ses lèvres devinrent livides...; je ne présume pas, Monsieur, que vous l'ayez vu?

— Pourquoi donc? C'est lui qui m'a reçu à la porte de la salle.

— Mon maître...! répéta d'une voix étranglée la servante, avec la mine d'une personne sur le point de s'évanouir.... Ah! Monsieur! comment peut-on s'amuser à effrayer les gens ainsi!...

— Que veux tu dire? demanda le juge surpris.

— Que l'aubergiste est mort (1) avant hier, répondit la servante d'une voix éteinte, et qu'il est étendu sur la paille dans la petite pièce en bas à côté de la salle.

Sans répondre un seul mot, le magistrat s'habilla à la hâte, descendit dans la salle et alla droit à la porte de la petite chambre du fond qu'il ouvrit....

L'aubergiste était étendu, couvert de son linceul... Pendant la nuit, il avait reçu le juge avec ses vêtements ordinaires et le bonnet rouge qu'il portait habituellement.

Le juge sentit son sang se glacer pendant que ses pensées se portaient vers la femme criminelle qu'il allait juger....

Maria Nelsed recommença à nier avec le même aplomb, la même insolence; mais, quand le magistrat eut donné à entendre qu'il avait ses raisons pour faire procéder à des recherches au pied de certain arbre, le courage de cette misérable fille disparut comme par enchantement, la terreur se répandit sur son visage et elle fit l'aveu de son abominable crime avant même que la preuve en eût été exhumée.

. . . .

Depuis lors, il n'y a pas eu d'infanticide dans la contrée; plus n'a été besoin d'y envoyer de juge.

ALPHONSE CERTEUX.

(1) On sait qu'en général chez les protestants, ce n'est pas l'usage de veiller les morts la nuit, et qu'il n'y a jamais de lumière auprès d'eux.

LA LÉGENDE DE JACQUES BONHOMME

Une légende historique celle-là ! à propos de laquelle je m'empresse du reste de répéter ce mot : la légende est souvent plus vraie que l'histoire... que l'histoire officielle surtout, à qui il arrive parfois d'affecter une parfaite ignorance de tout ce qui dérange ses plans, de tout ce qui trouble ses vues. Si quelqu'un se fût avisé d'évoquer le spectre de Jacques Bonhomme au milieu des splendeurs de la cour de Louis XIV, personne ne se serait laissé prendre à cet épouvantail. Les courtisans auraient continué à caqueter autour du Roi-Soleil, la Montespan n'en eût pas perdu un baiser, ni l'Amphytrion de Molière un applaudissement... Jacques Bonhomme ! Ce monsieur eût paru fort impertinent de se présenter au Louvre ou à Versailles sans se faire annoncer par Dangeau ou tout au moins par Mézeray... Jacques Bonhomme, qu'est-ce que vous nous contez là ?... Un très vilain conte assurément, qui n'a rien à débrouiller avec l'histoire et qui reste très-inférieur aux conceptions puériles des *Contes* de Perrault... Jacques Bonhomme ! C'est cent fois moins joli et mille fois plus sot que le *Petit Poucet* ou que le *Petit Chaperon rouge* qui se chargent d'amuser les enfants sans leur causer une terreur trop pernicieuse.

C'est ainsi que l'histoire tragique de Jacques Bonhomme eût produit au XVII[e] siècle l'effet d'une légende populaire et de mauvais goût, d'une légende déguenillée, d'une légende en sabots, incapable de monter jusqu'aux marches du trône, incapable surtout de gravir le grand escalier de Versailles sans laisser de la boue et du sang sur les veines de ce marbre rose taillé à souhait pour l'orgueil des souliers mignons et la coquetterie des rimes de Musset. D'ailleurs la poésie du temps (pas de Musset) octroyait si peu de place au sentiment de la nature que Racine et ses émules uniquement préoccupés par des analyses psychologiques et par les fredaines du souverain ne pouvaient raisonnablement s'intéresser aux fils de la terre, aux martyrs de la glèbe. Sans doute vers la fin du siècle, La Bruyère tracera un portrait pathétique de ces animaux farouches que l'on voit dans les campagnes, qui habitent des tanières, qui fouillent les entrailles du sol... et qui « méritent de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. » Mais le souci du style est si important chez La Bruyère qu'on hésite à surprendre dans ses phrases les plus éloquentes l'écho d'un sentiment passionné. Et puis La Bruyère est un moraliste, un trouble-fête : mais veuillez écouter le rire perlé de madame de Sévigné, la blonde rieuse du grand siècle, qui s'amuse beaucoup de la grimace que font les paysans Bretons pendus aux branches de leurs arbres pour s'être méchamment révoltés contre l'autorité royale.

[illegible] qui multiplie les « ma[illegible] » de ses accès de sensibilité maternelle. Et qui donc oserait [illegible] que madame de Sévigné n'aimait pas la campagne, qu'elle ne se

plaisait pas à « batifoler dans les prairies ?... » Qui donc oserait nier que seule parmi les auteurs contemporains Madame de Sévigné ait su partager avec La Fontaine le sentiment de la nature ?... Ah ! la Fontaine, il semble qu'il ait eu, lui, la vision de Jacques Bonhomme, il semble qu'il ait recueilli ses sanglots et traduit ses plaintes ; mais il a dû le travestir en l'accommodant aux exigences de la poétique de l'époque : son paysan n'a pas le costume des bords de la Somme, il porte le sayon des bords du Danube.

On le voit, le souvenir de Jacques Bonhomme s'était singulièrement effacé dans l'esprit de ceux qui n'avaient conservé d'autres traditions que les traditions de fierté dédaigneuse léguées par les seigneurs qui après avoir brutalement écrasé la première révolte du peuple des campagnes, feignirent de croire qu'ils n'avaient couru aucun danger. Bientôt après personne ne croyait plus à Jacques Bonhomme, au Jacques Bonhomme relevant la tête sous le joug. On se rappelait seulement ce dicton salutaire : « *Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra* .. » Et lorsque la littérature française arriva à son plein développement, à sa période d'éclat, personne n'eut l'idée de reconstituer la légende de Jacques Bonhomme, pas même pour en tirer une tragédie ou un opéra. Les souffrances du paysan français promettaient évidemment d'être beaucoup moins intéressantes que les tourments de Phèdre, que la jalousie d'Hermione et que les emportements de Clytemnestre. Quant à la musique de Lulli, elle pouvait aider le *Bourgeois Gentilhomme* à passer en mesure les manches de son habit, mais comment eût-elle réussi à orchestrer les scènes violentes de la Jacquerie ?... D'ailleurs Jacques Bonhomme c'était moyen-âge, et l'on sait de quelle défaveur jouissait le moyen-âge auprès de ceux qui réservaient tout leur enthousiasme pour l'architecture de Mansart et pour les jardins de Le Nôtre... Puis quand bien même on se fût permis de se retourner du côté du moyen-âge au risque d'être changé en chimère barbare ou en goule gothique, qu'aurait-on découvert, qu'aurait-on aperçu ?... Ce n'est pas le chroniqueur Froissart qui eût réconcilié des gens de bon ton et de bonne compagnie avec les procédés de Jacques Bonhomme contre lequel il a manifestement pris parti. Froissart n'éprouve de plaisir qu'à raconter de belles passes d'armes où scintillent les éperons d'or et les écus d'acier. Que lui veulent ces soldats sans armure, ces combattants en haillons ?... Aussi comme il prend sa part de la victoire de Meaux, et comme il dépeint triomphalement la *hideur* des Jacques reculant par crainte des horions et tombant les uns sur les autres... Quel beau carnage ! n'est-ce pas ?

Pauvre Jacques Bonhomme ! il ne fut pas immortalisé par la strophe des bardes qui avaient eu soin de disparaître longtemps avant lui sans pressentir ses prouesses, sans deviner ses exploits. Il n'obtint même pas l'hommage des historiens résignés au rôle de courtisans naïfs des nobles et de détracteurs systématiques des serfs. Pauvre Jacques Bonhomme ! Sans doute on en parlait quelquefois à la veillée, alors que la porte des

chaumières était bien close et que le feu flambait dans l'âtre ; mais sans doute aussi on en parlait à voix basse comme d'un souvenir qu'il était imprudent de réveiller : il est toujours dangereux d'aviver l'étincelle qui dort sous les cendres. Pauvre Jacques Bonhomme !...

Que fallait-il donc pour que Jacques Bonhomme sortît des limbes de la légende et que sa physionomie apparût éclairée par le flambeau de l'histoire ?... Il fallait que Jacques Bonhomme se donnât la peine de secouer sa torpeur séculaire, il fallait qu'il entrât de plein pied dans l'arène où se livrent les tournois ou les batailles de la vie politique et sociale, il fallait qu'il s'imposât par la force à ceux qui avaient refusé d'admettre ses droits. Il le fit, et dès qu'il eût affirmé son existence, il ne lui resta plus qu'à recomposer ses annales, afin d'établir ses titres de noblesse. Il se mit à compulser les documents enfouis dans la poussière des archives. Il put corriger, redresser les allégations du chroniqueur officiel en les rapprochant d'assertions différentes consignées dans des travaux que leur forme n'avait pas rendu illustres mais que le fond rendait précieux. Grâce à la *Chronique de la France*, grâce à la *Chronique de Saint-Denis*, grâce au *Continuateur de Nangis*, Jacques Bonhomme put prendre Froissart en flagrant délit de mensonge historique, et le convaincre de partialité manifeste. Où Froissart n'avait vu que des bêtes fauves entraînées par le débordement d'instincts désordonnés, de fidèles annotateurs des faits avaient vu des insurgés réfléchis, choisissant leurs chefs non pas exclusivement parmi les paysans les plus forcenés mais le plus souvent parmi les plus honorables, les plus considérables et parfois les plus modérés... En même temps Jacques Bonhomme consulta la littérature du temps, ayant appris que la littérature présente presque toujours un reflet du milieu où elle s'est produite. La littérature du temps contenait en effet des complaintes latines et françaises, composées sur la sanglante tragédie des Jacques. Jacques Bonhomme fut ravi de cette découverte : à tel point même qu'il fit inconsciemment remanier certaines complaintes et en fabriquer quelques autres sur le même patron. Aussi bien en voici une dont l'origine ne me semble pas remonter jusqu'à la guerre de Cent ans :

> Cessez, cessez, gens d'armes et piétons,
> De piller et manger le bonhomme
> Qui de longtemps Jacques Bonhomme
> Se nomme.

Voilà un petit couplet dont la tournure assez alerte accuse un air de parenté avec les chansons du temps de Louis-Philippe. C'est du reste l'époque [illegible] de Jacques Bonhomme, où la bourgeoisie représentée par Étienne Marcel a [illegible]. A partir de ce moment Étienne Marcel [illegible] Jacques Bonhomme qu'il s'efforce de [illegible] ne manquèrent pas d'exalter le [illegible] des campagnes. [illegible] Michelet : « Pour nous, parmi tous les [illegible] à travers les beaux coups

de lance où s'amuse l'insouciant Froissart, nous cherchons ce pauvre peuple. Nous l'irons prendre dans cette grande mêlée sous l'éperon des gentilshommes, sous le ventre des chevaux, souillé, défiguré, nous l'amènerons tel quel au jour de la justice et de l'histoire, afin que nous puissions lui dire à ce vieux peuple du XIVe siècle : Vous êtes mon père, vous êtes ma mère. Vous m'avez conçu dans les larmes. Vous avez sué la sueur et le sang pour me faire une France. Bénis soyez-vous dans votre tombeau ! Dieu me garde de vous renier jamais !... » Nous voici loin de Froissart !... Lorsque l'historien prend ce ton dithyrambique, il faut s'attendre à ce que les poètes viennent se joindre à lui. Les poètes n'ont pas fait défaut à Jacques Bonhomme qui revit tout entier avec sa sauvage énergie dans ces vers d'un poète moderne, d'un poète qui en écoutant son sang battre dans ses artères y a retrouvé le chant de guerre des aïeux :

Ding ! ding ! don !... ding ! don !
Les Jacques ! les Jacques!
Voici les rouges Pâques !...
De trop jeûner nous sommes las.
Prenons nos faux pour coutelas,
Tocsin, tocsin, sonne le glas !
Voici les rouges Pâques !

(J. Richepin, *Blasphèmes*).

Le théâtre lui-même s'est emparé de Jacques Bonhomme en qui il a incarné le représentant des revendications populaires. P. Mérimée a écrit une suite de scènes féodales sous ce titre : *La Jacquerie*. Tout récemment le Théâtre de Paris donnait un drame de A. Maujan, intitulé : *Jacques Bonhomme*. Ce n'est pas qu'il soit facile de transporter au théâtre les scènes violentes qui précédèrent et qui suivirent la Jacquerie. Comment traduire pour le spectateur ce passage pittoresque de l'*Histoire des paysans* d'Eug. Bonnemère : « Quand on (les seigneurs) était dans les bons jours, que l'on ne voulait pas tuer ou qu'on ne le voulait que par accident, il y avait une facétie qui se reproduisait souvent et qui était devenue traditionnelle. On enfermait le mari dans la huche où l'on pétrit le pain, et jetant la femme dessus comme sur un lit, on la violait... » J'ai bien vu enfermer le mari dans la huche au Théâtre de Paris ; mais la femme, on l'emportait dans la coulisse où personne n'était obligé de savoir ce qui se passait.

Quoi qu'il en soit, Jacques Bonhomme est aujourd'hui un type classé, un type qu'il est bien difficile de ne pas se figurer sous les traits d'un acteur. Hé ! oui, Jacques Bonhomme c'est un rôle de Taillade. Et voilà comment la légende populaire est devenue une légende du boulevard. Faut-il s'en étonner ? Non. Jacques Bonhomme a dû lui-même reconstituer son histoire : il est bien naturel qu'il se soit fait un peu de réclame. Il ne s'est pas ménagé les compliments, il a atténué ses défauts ; il s'est mis sur un piédestal, il s'est fait célébrer par les poètes ; les peintres l'ont introduit au Salon sans beaucoup varier ses gestes et ses attitudes.

Bref, Jacques Bonhomme devient un type légendaire dont on exposerait la photographie aux vitrines et dont l'industrie parisienne eût fait une tête de pipe s'il avait vécu plus près de nous... Et maintenant oserai-je poser cette question : Jacques Bonhomme a-t-il réellement vécu ?... J'entends en tant que personnage individuel ?... Dame ! je remarque que les chroniqueurs ne s'accordent pas sur le nom du héros de la Jacquerie. Les uns l'appellent Jacques Bonhomme, les autres Guillaume Caillet, d'autres Karle... Autant de Jacques Bonhomme ! On pourrait en ajouter cent mille, puisque cent mille paysans se soulevèrent dans le Beauvoisis.

Dans ses études sur l'Histoire de France, Aug. Thierry a composé un chapitre intitulé : *Histoire véritable de Jacques Bonhomme*. C'est l'histoire comique du peuple berné tour à tour par tous les régimes et victime permanente de toutes les ambitions successives. Cette histoire comique pourrait avoir sa contre-partie dans laquelle seraient enregistrés tous les efforts tentés par le peuple pour affirmer son indépendance et ses droits. Ainsi conçue, l'histoire de Jacques Bonhomme n'est plus celle d'un héros individuel apparaissant à une date précise dans une province déterminée. C'est celle d'un héros impersonnel, d'un héros aux cent bras, aux mille voix, intimement lié au sol qui l'a produit et dont il puise pour les luttes de chaque jour la sève intarissable. C'est un héros sans acte de naissance et sans acte de décès, se renouvelant sans cesse, et se survivant en quelque sorte à lui-même par la simple raison qu'il ne s'anéantit jamais... Mais l'histoire, l'histoire philosophique surtout, n'a pas le prestige de la légende. L'histoire ne s'adresse qu'à la raison ; la légende a l'imagination pour complice. Tant pis pour les personnages historiques qui n'ont pas leur côté légendaire ! Ceux-là seuls se fixent dans l'esprit des peuples dont le souvenir peut provoquer des monuments littéraires et des œuvres d'art, dût tout ce tapage mené autour d'eux troubler le sens critique de l'humanité. Notre amour de l'exactitude ne va pas jusqu'à interdire à l'histoire quelques fanfares et quelques apothéoses... Nous voulons qu'à travers les siècles qu'on exhume et qu'on arrache à la nuit se promènent et s'agitent quelques-unes de ces torches lumineuses qui attirent nos regards, pareilles à ces torches qu'accrochait Jacques Bonhomme aux remparts des châteaux de la féodalité.

LÉON DUROCHER.

DIONYSOS ET LE VIN

La *Genèse* (ch. IX, v. 20-21) dit : « Et Noé, qui était laboureur, commença de planter la vigne ; — Et il but du vin, et il fut enivré, et se découvrit au milieu de sa tente... » On sait le reste : Sem et Japhet, en fils respectueux, couvrirent la nudité de Noé, tandis que Cham raillait son père.

Ainsi est racontée l'histoire dans l'Ancien-Testament.

Comme les Juifs, les Arabes ont leur légende du vin. D'après la tradition musulmane, Noé, ayant planté la vigne, le Diable arrosa le jeune cep avec le sang d'un oiseau, puis avec celui d'un lion, d'un âne et d'un pourceau. C'est pour cela que le vin donne successivement aux buveurs la gaieté de l'oiseau, le courage du lion, la stupidité de l'âne, et, enfin, la malpropreté du pourceau.

Nous retrouvons dans nos notes une charmante légende grecque — le fonds seul sans doute en est populaire — qui offre beaucoup d'analogie avec la légende arabe ci-dessus. Nous la donnons telle qu'elle a été publiée :

* * *

Dionysos, encore enfant, fit un voyage en Hellena, pour se rendre à Naxia. Le chemin était long, et Dionysos, fatigué, s'assit sur une pierre au bord de la route pour se reposer.

Jetant les regards vers le sol, le jeune dieu vit une petite herbe sortant de terre, et il la trouva si belle qu'il pensa aussitôt à la déraciner et à l'emporter avec lui. Mais comme le soleil était très chaud, Dionysos eut peur que la plante se desséchât avant son arrivée ; aussi prit-il un os d'oiseau et y introduisit-il le petit arbrisseau.

Dans la main du jeune dieu, la tige crût si vite qu'elle ne tarda pas à dépasser l'os par le bas. Comme il craignait encore de voir la plante se sécher, Dionysos regarda autour de lui et, voyant un os de lion plus gros que celui de l'oiseau, il y introduisit ce dernier avec la plante. Croissant toujours, l'arbuste dépassa encore l'os de lion. Alors le dieu, ayant trouvé un os d'âne plus gros encore que celui du lion, y planta ce dernier avec le petit os d'oiseau et la plante qu'il contenait.

Il arriva ainsi à Naxia. Or, quand il voulut mettre l'arbrisseau dans la terre, il s'aperçut que les racines s'étaient si bien entrelacées autour des trois os, qu'on n'eût pu dégager la tige sans endommager les racines ; Dionysos dut planter le tout dans le sol.

La plante grandit rapidement. A la joie du jeune dieu, elle portait des grappes de baies merveilleuses. Dionysos les pressa et en fit le premier vin qu'il donna à boire aux hommes.

Mais alors le dieu fut témoin d'un prodige :

« Quand les hommes commençaient à boire, ils se mettaient à chanter comme les oiseaux ;

« Quand ils buvaient davantage, ils étaient forts comme des lions ;

« Et quand ils buvaient plus longtemps, leurs têtes se baissaient, leur raison s'obscurcissait et ils étaient pareils à des ânes. »

GEORGES CARNOY.

UNE LÉGENDE DRUIDIQUE

Quelles délicieuses flâneries pour un philosophe, et quelles précieuses découvertes il peut faire le long des quais, à l'étalage des bouquinistes! C'est tout un poème en douze chants qu'il me faudrait pour célébrer dignement ces pures joies de l'esprit; encore aurais-je peur de n'être compris et écouté que des seuls traditionnistes. Voici, par exemple, un méchant petit livre de deux sous sur lequel j'ai mis la main l'autre soir, dans le voisinage de l'Institut : *Voyage au Mont Saint-Michel, au Mont-Dol et à la Roche-aux Fées*, par M. de Noual de la Houssaye, membre du collège électoral du département d'Ille-et-Vilaine ; Paris, Alex. Johanneau, libraire, rue du Coq Saint-Honoré, nº 6 ; P.-N. Rougeron, imprimeur, rue de l'Hirondelle, nº 22, — 1811.

Un érudit doublé d'un Gaulois, ce voyageur à travers les monts fameux. Des auteurs latins du moyen-âge, écrit-il, appellent *ad duas tumbas* le Mont Saint-Michel et le rocher de Tombelaine qui en est voisin; or, *tumba* est dérivé du celtique *dun*, monticule. Mais tandis que Tombelaine (*Mont Bèlène*) conservait sa denomination et son patron celtiques, l'autre voyait franciser son nom et substituer un saint du christianisme au dieu gaulois qui y était vénéré. Notre auteur raconte ensuite :

« Une montagne voisine de la mer (1), située au milieu d'une forêt, étoit un lieu favorable à la célébration des mystères religieux. Un collège de druidesses y fut établi. La plus ancienne rendoit des oracles, comme la Pythonisse d'Endor, la Pythie de Delphes et la Sybille de Cumes. Mais ces prêtresses de l'Armorique, si on ne les a point calomniées, s'écartèrent dans leurs cérémonies de la simplicité du culte druidique ; et quoique consacrées au dieu de la lumière, à *Bèlène*, on les vit associer à son culte celui de la mère des amours.

« On rapporte qu'elles vendoient aux marins des flèches qui avoient la vertu de calmer les orages, en les faisant lancer par un jeune homme de vingt-un ans, qui n'avoit point encore perdu sa virginité. Lorsque le vaisseau étoit arrivé à bon port, on députoit ce jeune homme pour porter des présens à ces druidesses. Une d'entre elles alloit se baigner avec lui dans la mer, et recevoit les prémices de son adolescence. Le lendemain, en s'en retournant, il s'attachoit sur les épaules autant de coquilles qu'il s'étoit initié de fois, pendant la nuit, aux mystères de la Vénus gauloise (2). »

Remarquons, à ce propos, que la décoration des chevaliers de Saint-Michel était chargée de coquilles, et terminons en rappelant que les pèlerinages païens n'ont guère été interrompus par le christianisme.

1. Le Mont Saint-Michel et Tombelaine, dans des temps reculés, faisaient partie du continent, ainsi que toutes les îles avoisinantes, de Chosey, entre autres.

2. Déric, *Introduction à l'Histoire eccl. de Bretagne*, pages 312 et 313.

« Avant la Révolution, relate M. de Noual de la Houssaye, les jeunes villageois, les matelots de la Bretagne et de la Normandie se portoient en foule au Mont Saint-Michel. Dans la Basse-Bretagne, surtout où cette classe est plus ignorante et plus attachée à ses usages, beaucoup d'époux se seroient fait scrupule de remplir le devoir conjugal, avant de s'être purifiés par le voyage du Mont; comme s'ils eussent dû, remarque M. Beaudoin Maison-Blanche, y porter encore le tribut de leur virilité. »

Les prêtresses du *Mont Bélène* continuèrent-elles d'exister tout le temps que fleurit le culte druidique, ou bien furent-elles expulsées par suite de leurs débordements, ainsi qu'il arriva, plusieurs siècles après, aux chanoines placés au même endroit par saint Aubert? Sur ce point, malheureusement, muette est la légende.

ÉMILE MAISON.

NOUS ALLAMES A L'OSEILLE

Allegretto

II

Par ici passait un moine
Qui se mit à regarder
— Que regardes-tu, beau moine?
  Larira don daine
Qu'as-tu donc à regarder?
  Larira don dé.

III

— Je regard' ces jeunes filles,
Que j'aime à voir leur gaîté.
— En voudrais-tu bien pour une,
  Larira don daine
Qui te le voudrait donner?
  Larira don dé.

IV

— Je n'en voudrais pas pour une,
Tout's les trois sont à mon gré.
— Et qu'en ferais-tu, beau moine,
  Larira don daine
Si leur pèr' te les donnait?
  Larira don dé.

V

— L'un' balaierait ma chambrette,
L'autre porterait mes clefs,
Je garderais la plus belle
  Larira don daine
Pour dormir à mes côtés!
  Larira don dé.

BELLE VOULEZ-VOUS VOUS MARIER

Tranquillo

Bell' vou_lez - vous vous ma - ri - er? Bell' vou_lez - vous vous ma_ri - er Je vous donn'_rai mon pa_ge lon - la, lon la lon la Je vous donn'_rai mon pa - ge

D.C.

II

Si de mon page vous ne voulez (bis),
Je vous donn'rai mon frère,
Lonla (quater)
Je vous donn'rai mon frère.

III

Si de mon frère vous ne voulez (bis),
Je vous prendrai moi-même,
Lonla (quater)
Je vous prendrai moi-même.

IV

Je vous mèn'rai dedans Paris (bis),
Paris la grande ville,
Lonla (quater)
Paris la grande ville.

V

Quand toutes ces dames vous verront
Diront : « Vecy la reyne ! » [v'oir (bis).
Lonla (quater)
Diront : « Vecy la reyne ! »

VI

— Où est le temps qu'j'allais aux
A present me v'là reyne ! [champs (bis)
Lonla (quater)
A present me v'là reyne !

Chansons recueillies par CHARLES DE SIVRY.

BIBLIOGRAPHIE

Victor Brunet. — Contes populaires du Bocage (1e série). — 1 volume in-8e (tiré à 60 exemplaires qui ne sont pas mis dans le commerce), de 160 pages. — Vire, Impr. A. Guérin, 1886.

M. Victor Brunet, vient de réunir en un volume la première série de ses *Contes populaires du Bocage normand* dont la plupart, si nos renseignements sont exacts, ont déjà été publiés dans des recueils locaux.

M. V. Brunet, à cause sans doute de la façon dont ses *Contes* ont d'abord paru, a donné une teinte littéraire assez prononcée à ses récits populaires. Le conte et la légende se détachent clairement des festons dont l'auteur a enguirlandé son texte ; le fonds est absolument populaire ; il est facile à l'érudit et au savant de le trouver sous l'encadrement original des *Contes du Bocage.*

Parmi ces récits populaires,. nous citerons : — *Les Fantômes de la Chapelle Saint-Blaise* (légende d'une chapelle hantée ; une jeune fille fait la gageure d'emporter la nuit venue un candélabre de la chapelle ; elle réussit, mais en chemin, elle a le malheur de ramener une nappe blanche, suaire d'un chevalier ; elle est perdue irrévocablement et elle trouve sa fin dans la chapelle lorsqu'elle va reporter la nappe). — *Le Sorcier de Saint-Germain de Tallerende* (histoire de Jean Grillon, le sorcier,dont M. Guillon a donné il y a quelque temps une jolie version.— *La Messe du Revenant* (récit bien connu : c'est l'histoire du prêtre qui revient pour acquitter des messes omises de son vivant). — *Le Champ au Chat* (légende d'un *Chat noir* qui enlève un bonhomme de sacristain). — *Le Champ du Loup pendu* (histoire d'un certain Jean Cassinot qui se métamorphosait en Loup-Garou). — *Saint Manvieu* (variante de nombre de récits populaires relatifs aux chapelles, églises, temples, etc.que l'on construit le jour et qu'on trouve démolies le lendemain). — *Le Champ du Trésor* (légende assez diffuse d'un certain pacte fait avec le Diable, au sujet d'une terre où les Anglais avaient enterré un trésor*).— Un Possédé du Diable* (récit de possession).

Nous ne voyons point trop l'intérêt de quelques-uns des récits que M. V. B. donne comme *Contes populaires du Bocage.* Par exemple (p. 63) *le Souper du Pendu*, et (p. 81) *Le Serment d'Harold.*

Les Contes n'ont pas de numéros d'ordre, et M. V. B. a oublié de joindre une table à la fin du volume. Il est très regrettable que l'ouvrage ne soit tiré qu'à 60 exemplaires et qu'il ne soit pas mis dans le commerce.

Dans une lettre que nous recevions dernièrement, l'auteur nous promettait plus de précision pour la seconde série de ses *Contes du Bocage*. Que M. V. B. élague de ses récits les souvenirs historiques, les personnages de Normandie qui n'ont rien à faire dans un recueil de traditionnisme, et il nous donnera des documents intéressants à tous les points de vue.

Frédéric Ortoli. — Les Voceri de l'île de Corse, 1 vol. in-8 écu elzévir de XXXVIII — 324 pages. — E. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte (5 francs).

Dans le numéro du 15 juin de *la Tradition*, nous n'avons pu que mentionner le nouveau volume de notre collaborateur, M. F. Ortoli, œuvre qui fait suite aux *Contes de l'île de Corse* du même auteur, publiés en 1883, dans la collection si curieuse de la librairie Maisonneuve et Leclerc.

On sait ce que sont les *Voceri* : des complaintes, des poésies populaires improvisées à l'occasion de la mort d'un parent ou d'un ami. Ces lamentations sont de deux sortes ; d'un côté les *voceri* de mort naturelle dans lesquels l'improvisatrice rappelle les vertus et les qualités du défunt, et tous les regrets que cause sa perte ; d'un autre côté les *voceri* de mort violente, vrais chants de haine, de rage et de vengeance dont le but est surtout d'exciter les parents du mort à tirer une éclatante veangeance — *vendetta* — du crime qui a été commis

par le clan ennemi. Dans sa préface, M. F. O. fait l'historique des lamentations funèbres chez tous les peuples ; il retrouve cette coutume chez les Egyptiens, les Grecs, les Perses, les Hébreux, les Romains, puis en Italie, en Irlande, aux Indes, en Amérique... Il est vrai que l'auteur, dans ses rapprochements, ne semble s'occuper que des *Voceri* de mort naturelle. Les seconds appartiendraient-ils en propre à la Corse ?... M. F. O. — avec Paul de Saint-Victor — trouve de grandes qualités littéraires dans ces improvisations Nous sommes de cet avis. Quelques *Voceri* de mort violente sont fort remarquables. — Les recueils de *Voceri* corses sont assez nombreux ; nous connaissions ceux de Thommaseo, de Viale et de Fée ; M. O. a eu une excellente idée en réunissant en un volume spécial les plus curieux *Voceri* publiés jusqu'ici — et qu'il était si difficile de consulter — et en y ajoutant ceux que lui-même a recueillis de la bouche des paysans. — Il a traduit très fidèlement toutes ces improvisations si difficiles à lire dans l'original, et il a ajouté à la fin de chaque lamentation des notes explicatives très curieuses qui sont en même temps une excellente contribution aux mœurs, usages et superstitions de la Corse. — Le volume de M. Ortoli sera lu et consulté avec fruit par les traditionnistes et par les lettrés.

Bibliotheca de las Tradiciones populares espanolas publiée sous la direction de MM. A. Machado y Alvarez et Alej. Guichot y Sierra. — Tomes VIII, IX, X, XI. — Madrid, Fernando Fé, éditeur, Carrera San-Geronimo, 2. — 1886, 1887.

Nous rendrons compte de ces intéressants volumes dans le numéro du 15 juillet de *la Tradition*.

Henry Carnoy.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

I

UNE NOUVELLE ÉCOLE EN LITTÉRATURE

M. Hugues le Roux écrit dans le *Temps* :

« Une évolution est en train de se produire dans la littérature, réaction passionnée contre le naturalisme, que la jeune génération se dispose à brûler après l'avoir adoré. Cette tendance ne s'est point encore manifestée dans le roman par quelque œuvre triomphante : les maîtres du naturalisme retiennent sur eux l'attention du public par un art trop parfait pour qu'il se fasse grand tapage autour des livres de tout jeunes gens qui tâtonnent dans l'obscurité et se cherchent eux-mêmes. Mais dans les volumes de vers, ces livres de poésie par où l'on débute et où des êtres d'élite qui commencent à penser et à sentir s'efforcent de faire tenir toutes leurs idées, tous leurs amours et leur programme de vie morale, le culte de l'idéal, longtemps abandonné, se ranime plus ardent que jamais, avec un amour mystique de la Justice, un souci passionné du Devoir.

« A côté de cette école de poésie philosophique vient d'en naître une autre, celle-là plus pittoresque. Ces poètes-là, tous provinciaux, restés tendrement épris des parfums de leurs terroirs et de l'ombre de leurs clochers, se vouent à la peinture des mœurs de leurs compatriotes campagnards; ils recueillent les antiques légendes de la bouche des vieillards et des gens simples, ils tâchent de retrouver les épouvantes, les superstitions d'autrefois, de se refaire une âme naïve, pour croire, pour éprouver à leur tour les frissons des peurs religieuses, tous les sentiments de ces époques mystiques où on rencontrait des sorciers, des esprits, des fées dans la lande, où la Vierge et les saints ap-

paraissaient dans la tempête aux marins en péril, où il y avait perpétuel échange de prières et de bénédictions entre la terre et le ciel.

« Et dans le désespoir où ils sont, eux les artistes trop habiles, de traduire sans les altérer dans leur langage poétique ces traditions, ces refrains du temps passé, en foule ils renoncent à la joie d'aligner des rimes et se font collaborateurs obscurs de toutes ces revues érudites où l'on travaille à reconstituer la légende mystique de la vieille France.

« Elles étaient déjà nombreuses ces publications : il y avait l'*Estafette*, la *Mélusine*, la *Revue des traditions populaires* ; voici pourtant que j'en reçois une nouvelle qui s'appelle tout court la *Tradition* et qui promet d'ajouter aux documents recueillis des études critiques. Elle ne se borne pas à une enquête sur les croyances populaires de notre seul pays. Je vois dans son premier numéro un vieux conte japonais, une légende slovène et des notes sur les traditions populaires de l'Asie mineure. Le but scientifique est d'éclairer l'une par l'autre les vieilles croyances de l'humanité ; le gain pratique est de retrouver un peu de naïveté et de foi en étudiant la foi.

« Que sortira-t-il de tous ces loyaux efforts ? Nul ne le sait, pas plus qu'on ne peut prédire à l'aurore quel sera le jour.

« Au moins est-ce un signe précieux de la vitalité et de la bonne santé morale de la jeunesse que cette volonté de croire et d'espérer, après l'épreuve cruelle du pessimisme. »

II

CRÉATION DE L'HOMME

Les légendes sont nombreuses sur la création de l'homme, dit M. Charles Frémine, dans le *Rappel*. En voici une qui est d'une belle fierté :

« Un jour Dieu se promenait solitaire, dans une allée de pins.
« Une pomme de pin roula sous son pied.
« Dieu dit : Qu'il en sorte un homme !
« Un homme se dressa, et, s'adressant à Dieu :
« — Qui donc es-tu, toi qui oses me repousser du pied ? »

C. DE WARLOY.

NOTES ET ENQUÊTES

Correspondance. - M. *Victor Brunet* continue avec le plus grand succès sa collection des traditions populaires du Bocage normand dont nous publierons prochainement des extraits. — M. le Dr *Giuseppe Pitrè*, directeur de l'*Archivio delle Tradizioni popolari*, de Palerme, nous félicite au sujet de notre entreprise et nous offre tout son concours. — Nombre d'adhérents de la première heure nous ont envoyé l'adresse d'érudits que nos recherches peuvent intéresser ; nous avons envoyé les spécimens demandés. — M. *de la Sicotière*, sénateur de l'Orne, nous enverra prochainement une étude sur les *O Filii* de la Semaine-Sainte. Ce travail sera le bien accueilli. — M. le Dr *Stanislao Prato*, professeur au Lycée royal de Fano (Italie), met la dernière main à une série d'études sur les Novellièristes italiens ; ce travail est destiné à *la Tradition*. — M. *Ch. Lancelin* prépare pour la *Revue* une étude sur les Runes que nous publierons prochainement. — M. *A. Desrousseaux* fera paraître dans quelque temps ses *Mœurs et Coutumes des Flandres*. — Nous demandons à nos adhérents étrangers des travaux d'ensemble — résumés — sur les traditions de leur pays. — M. *Armand Sinval*, conseiller de cour en Russie, veut bien nous donner la primeur d'un important ouvrage qu'il prépare sur les *Russes chez eux*. — M. *Ph*

Kuhff, professeur au collège Chaptal, a fait dernièrement aux membres de la « Société pour l'étude des questions d'Enseignement secondaire » une conférence des plus intéressantes sur la poésie dans l'Ecole » La Poésie populaire jouant un rôle capital dans les théories de M. Kuhff, nous reviendrons prochainement sur cette conférence. — M. Ch. de Sivry, prépare pour la *Revue* une série d'études sur les *Traditions parisiennes*.

Gabriel Chappuis et Mme de Gomès. — Une erreur de composition, que nos lecteurs auront rectifiée d'eux-mêmes, nous a fait dire dans le nº d'avril de *la Tradition*, que Gabriel Chappuis (mort en 1611) s'était inspiré des *Cent Nouvelles Nouvelles* de Mme de Gomès (publiées en 1735). — Comme G. Chappuis, Mme de Gomès a puisé dans tous les recueils français et italiens parus antérieurement : elle s'est bornée, suivant l'expression d'un critique du temps *à ajuster d'anciens contes*. Un des contes de Chappuis auquel nous faisions allusion, est le 3e de la 5e journée, tiré d'un ancien conte français et reproduit par Mme de Gomès sous le titre : *l'Amant garde-malade*. Voici comment il faut lire le passage signalé : « Les meilleures nouvelles de ses *Facétieuses Journées* ont été tirées par lui des *Novellieristes* italiens et français, particulièrement du recueil de *Fr. Sansovino* (1571), des anciens contes français qui plus tard ont également inspiré les *Cent Nouvelles* de Mme de Gomès.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

L'Estafette. — 20 avril 1887. — Cosme Vite-Enrichi, conte russe. *Henry Carnoy*. — 28 avril 1887. Contes du temps passé. — V. Bonhomme Misère. — 5 mai. VI. Les Fuesses de Corut[illegible]. — 12 mai. VII. Le Rusé Voleur. — 19 mai. La Femme battue, conte turc. — 25 mai. VIII. L'Oreille coupée. *Henry Carnoy*.

Mélusine. — 5 avril 1887. — L'Anthropophagie. *Henri Gaidoz*. — Corporations et Métiers. *Henri Gaidoz*. — Usages de la Féodalité en Haute-Bretagne. *A. de la Borderie*. — La Haute-Bretagne au XVIe siècle. — Le Monde fantastique en Haute-Bretagne. *A. Orain*. — L'E[illegible] et les Enfants. — Superstitions relatives au Mariage en Basse-Bretagne. *L.-F. Sauvé*. — La Lessive. *Eugène Rolland*. — La Coqueluche, le Rachitisme en Basse-Bretagne. *L.-F. Sauvé*. Les Verrues.

Le Moniteur Universel. — 18 mars. — Les Contes populaires. *F. Fournel*.

Revue Scientifique. — 23 avril 1887. — Mœurs et Coutumes de l'Annam.

Revue des Traditions populaires. — 25 avril 1887. — Le Rosier. *L. Dennemont*. — [illegible]. — Les Noces du Papillon. *J. Tiersot*. — Le Folk-Lore en Flandre. *A. Gittée*. — [illegible]. *L. Dennemont*. — [illegible]. *Louis Brueyre*. — Devant le gibet. *F. Fertiault*. — Le Folk-Lore de [illegible] M. H. Gaidoz, par *P. Sébillot*. — [illegible]. — Sorcellerie et Superstitions militaires. *A. Certeux*. — [illegible]. *E. Bourson*.

Revue littéraire et artistique. — Avril 1887. Chants et Fredons populaires. *Fertiault*.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval. — Imp. et stér. E. JAMIN, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 4 Prix du Numéro : **Un franc.** Juillet 1887.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES



LA TRADITION

REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.
...tisation de Sociétaire donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs.

PARIS
A. DUPRET, ÉDITEUR
3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1887

La **Tradition** paraît le 15 de chaque mois. Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour la France (15 fr. pour l'étranger).

La cotisation des Sociétaires est de 15 francs payables dans le courant du premier semestre de l'année, et donnant droit à l'envoi de la Revue.

Les abonnements et les cotisations sont reçus *dès à présent* chez M. A. DUPRET, 3, rue de Médicis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages adressés à la Revue.

Prière d'adresser les adhésions, la correspondance, les articles, échanges, etc., à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin.

Les manuscrits seront examinés par un Comité de rédaction composé de MM. Emile BLÉMONT, Henry CARNOY, Raoul GINESTE, E. GUINAND, Charles LANCELIN, Frédéric ORTOLI, Charles de SIVRY et Gabriel VICAIRE. Les manuscrits non insérés seront rendus.

M. Henry CARNOY se tient à la disposition de nos adhérents le jeudi, de 2 heures à 3 heures, 33, rue Vavin.

LA TRADITION

LES ANCIENS CONTEURS

II

LES AVENTURES DE TIL ULESPIÈGLE

Peu de héros — réels ou imaginaires — ont obtenu une réputation aussi durable que celle dont jouit l'aventurier allemand Til Ulespiègle, ou plutôt Thyl Ulenspiegel, dont le nom signifie littéralement *Miroir de Hibou*, — si ce n'est *Face* ou *Figure de Hibou* (1).

L'histoire de Til Ulespiègle, composée vraisemblablement en allemand ou en bas-allemand, ne tarda pas à être traduite en flamand, en français, en latin, en anglais, en danois, en polonais ; on n'a jamais cessé de la réimprimer depuis quatre siècles. Les éditions qui en ont été faites en différentes langues sont innombrables. M. Lappenberg, dans son *D. Thomas Murners Ulenspiegel* (2), dont nous parlerons plus loin, en décrit plus de cent. L'aventurier allemand a occupé le ciseau et le burin des artistes ; plusieurs fois ses aventures ont été transportées sur la scène ; l'imagerie populaire a reproduit ses moindres faits et gestes ; son nom a passé dans notre langue et a formé les mots *espiègle* — employé par Ronsard — et *espièglerie* ; de nombreuses publications périodiques ont paru sous son enseigne ; enfin la Pologne, l'Allemagne et la Flandre se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître.

Au premier abord, il est assez difficile de saisir la raison de cette popularité. Les aventures de Til Ulespiègle forment une série de facéties, un de ces recueils comme il en fut composé beaucoup depuis le XIII° jusqu'au XVI° siècle. Ce qui les caractérise cependant, c'est qu'elles sont attribuées — ainsi qu'il est arrivé en Italie pour les facéties de Gonelle et d'Arlotto — à un personnage unique que l'auteur fait voyager par monts et par vaux à travers l'Allemagne, dans le seul but d'obtenir un cadre assez large pour réunir toutes les anecdotes relatives à son héros.

Et quel est cet aventurier ? Un fils de paysans, un personnage extravagant, coureur de routes et de grands chemins, bohême errant, toujours occupé à imaginer quelque tour pendable qu'il jouera au premier venu, aussi bien à ses compagnons de voyage, aux artisans qui lui donnent

(1) *Eule*, hibou ; *Spiegel*, miroir.

(2) *D. Thomas Murners Ulenspiegel*, herausgegeben von J. M. Lappenberg. Leipzig, T. O. Weigel, 1854. In-8 de XIV-470 p., avec planche et carte.

du travail, aux hôteliers qui l'hébergent, qu'aux prêtres de la campagne, aux évêques et aux princes qui le prennent comme valet ou qui le reçoivent à leur table.

Les facéties de Til sont plus ou moins plaisantes, plus ou moins bien racontées ; elles ne sont spirituelles que par accident ; mais toujours ou presque toujours, elles se traînent dans la grossièreté et l'ordure. Le héros n'est Ulespiègle — au sens français du mot *espiègle* — que dans de bien rares circonstances ; la plupart de ses actions sont inspirées par une méchanceté naturelle et gratuite, par des instincts pervers qui, bien loin d'exciter le rire, n'amènent que la répulsion et le dégoût.

Ces tours n'ont pas même le mérite de l'originalité. Nos paysans ivres, aux jours de foires et de marchés, racontent toutes ces facéties grossières: seulement ils les attribuent à des héros locaux ou au légendaire duc de Roquelaure.

Til Ulespiègle est encore Jocrisse, mais un Jocrisse de convention qui joue son rôle en conscience et qui, dans la coulisse, est le premier à rire de sa naïveté voulue. Ce caractère — naturel ou fictif — est également bien connu du peuple ; c'est celui de Jean-le-Diot, de Gribouille, des badauds, innocents, pauvres d'esprits de nombre de contes populaires, qui prennent à la lettre les ordres qu'on leur donne ou les recommandations qu'on leur fait. Du reste il n'est guère de trait en ce genre attribué à Til, qui ne se retrouve dans les collections des contes populaires de MM. Luzel, Bladé, Sébillot, Cosquin, ou dans mes Contes picards. Je ne parle que de la France. Les traditions étrangères offrent les mêmes analogies.

Ce ne serait point s'abuser que d'affirmer que les aventures de Til Ulespiègle ont dû tout leur succès à ce mélange de grossièreté et de simplesse d'esprit qui nous offusque tant à notre époque.

Au temps où fut composé le livre, les facéties et les contes orduriers étaient de mode avec les récits grivois et obscènes. Les moines et les seigneurs, les « honnestes dames » elles-mêmes, se délectaient à l'ouï de ces histoires qui correspondaient à un degré particulier de civilisation : les novelliéristes italiens, latins et français, — surtout ceux qui composèrent des recueils de facéties, — ne faisaient que se conformer au goût général. Aujourd'hui. ce goût s'est épuré – au moins le goût *officiel* — ; on ne manquerait pas de traîner le Pogge et Beroalde en cour d'assises ; on y a bien traîné naguère un éditeur du Pogge ! Boccace, Amis, Chappuis, Rabelais ne seraient plus que des pornographes, et avec eux Marguerite de Navarre, Charles-le-Téméraire et le dévot roi Louis XI !

Les facéties grossières n'ont point perdu cependant de leur faveur autant qu'on pourrait le croire. Le goût s'en est conservé chez nos paysans et chez nos artisans. Les novelliéristes avaient emprunté au peuple l'idée et le thème de leurs récits ; ces récits sont retournés au peuple. Et maintenant encore, n'entendons-nous pas répéter ces plaisanteries frustes et grossières, tantôt en joyeuse et intime compagnie, tantôt à la fin des réunions d'hommes et des banquets, lorsque le vin qui pétille a mis chacun de bonne humeur ?

Til Ulespiègle — et cela le différencie des héros des recueils italiens de facéties — n'est qu'ordurier, mais nullement grivois ni obscène. Les aventures du héros, comme le fait fort bien remarquer P. Jannet (1), ne sont jamais immorales.

Les critiques qui se sont occupés des *Aventures de Til Ulespiègle*, ayant remarqué que les facéties de Til se retrouvaient dans les recueils antérieurs des novelliéristes, en ont conclu que l'auteur de l'ouvrage allemand avait amplement puisé dans ses devanciers et ses contemporains, notamment dans les Fabliaux français, le curé Amis, le curé de Kalenberg, les *Cento Novelle antiche*, les *Repeues franches*, les Facéties de Gonella et du Poggio, Morlini, Bebelius, et pour les additions faites après 1519, le recueil de J. Pauli, *Schimpf und Ernst*. Nous ne sommes pas de cet avis. Ces facéties se retrouvent, ainsi que nous l'avons dit plus haut — et ainsi qu'il serait facile de le prouver — dans la tradition populaire non seulement de la France, mais encore de pays qui, comme la Russie méridionale, n'ont point connu les recueils des novelliéristes (1) ; il nous paraît possible d'affirmer qu'elles sont antérieures au mouvement littéraire du XIVe et du XVe siècles ; les écrivains précités ne firent qu'utiliser des thèmes anciens, des récits courants qu'ils n'avaient qu'à saisir et à noter au passage pour ensuite les enjoliver avec plus ou moins de grâce, suivant leur talent. Qu'y a-t il d'étonnant à ce que les novelliéristes et les auteurs de recueils de facéties aient utilisé les mêmes récits et les mêmes traits ? Ils ne se sont pas davantage copiés que ne se copient de nos jours les recollecteurs de contes et de chansons populaires, Bladé, Luzel, Cosquin, Absjornsen, Pitré, Machado, Ortoli, P. Sébillot, Eugène Rolland, de Puymaigre, Ach. Millien, et tant d'autres qui, cependant, donnent les mêmes récits avec quelques simples nuances de détail.

Il est un autre argument historique que nous pourrions donner touchant cette question de l'origine du *Til Ulespiègle* : les divers recueils cités plus haut par les critiques, datent pour la plupart de la même époque que l'ouvrage allemand. quelques-uns mêmes lui sont postérieurs, par exemple les *Cento Novelle Antiche*, Bebelius, Morlini, le Recueil de J. Pauli.

Maintenant Til Ulespiègle est-il un personnage imaginaire ou réel ? Lappenberg et Jannet croient à son existence. Tout ce qu'on a pu invoquer pour soutenir cette opinion se réduit à des traditions, à des indications contenues dans des ouvrages relativement modernes, enfin à des monuments apocryphes. Les Allemands, adoptant les données du livre populaire, font naître Til à Kneitlingen et le font mourir en 1350 à Mœlln, où l'on montrerait encore la pierre qui aurait recouvert son tombeau. Mais ce monument ne remonte pas au-delà du XVIIe siècle. — Les Flamands

(1) *Les Aventures de Til Ulespiègle*, par P. Jannet. Nouv. Collection Jannet Picard, 1 vol. elzévirien in-16. Paris, édit. Marpon et Flammarion.

(1) Voir à ce sujet la très intéressante collection des Κρυπτάδια, publiée à Heilbronn chez les frères Henninger. — 3 vol. in-8 elzévir.

le font mourir à Damme, où ils ont aussi son tombeau. — D'après un érudit polonais, Ulespiègle, slave de nation, aurait été enterré dans une propriété d'un seigneur Molinski, en Pologne. Ce savant, comme le fait remarquer P. Jannet, n'a pas pris garde que le nom Molinski (Du Moulin), n'est qu'une traduction assez libre du nom de Mœlln (*mühle*, moulin).

M. Lappenberg croit qu'un aventurier du nom de Til Eulenspiégel a vécu dans la basse Saxe dans la première moitié du XIV[e] siècle, sorte de bouffon qui jouait des tours aux paysans et aux artisans, faisait concurrence aux fous de cour et, comme tel, poussait des pointes à l'étranger, en Danemark, en Pologne, et peut-être jusqu'à Rome.

Til n'était-il pas plutôt un héros populaire, tel que Jean-le-Diot, Jean-de-l'Ours, Jean-sans-Peur, et vingt autres, sur le compte duquel s'accumulaient toutes les facéties courantes? N'est-ce pas par le même phénomène que se sont formées nombre de légendes, comme celles d'Hercule, de Gargantua, de Jean-de-l'Ours, et aussi les merveilleuses aventures du héros La Ramée dans les contes de chambrée? Ce phénomène est fort bien qualifié par M. Henri Gaidoz du nom de *cristallisation légendaire*. Le peuple a ses héros types qui, par leur caractère saillant, groupent les traits traditionnels. En France, Gargantua personnifie la gloutonnerie ; Jean-de-l'Ours, la force ; l'Ogre, les instincts féroces et les survivances d'anthropophagie ; Gribouille, la sottise et la simplesse d'esprit ; etc. — Leur histoire, écrite au XV[e] siècle, telle qu'on pourrait la donner en reliant les épisodes, les contes et les légendes auxquels leur nom est attaché, leur histoire n'embarrasserait-elle pas maintenant nos érudits ?

Quoi qu'il en soit, les facéties d'Ulespiègle se retrouvant un peu de partout, d'abord dans les recueils antérieurs et postérieurs, puis dans la tradition populaire, ne sont pas de l'histoire ; le héros ne saurait davantage être historique.

L'auteur — ou plutôt le recollecteur — des *Aventures de Til Ulespiègle*, n'a pas moins embarrassé les critiques. La première édition connue est écrite en haut-allemand ; elle fut imprimée à Strasbourg en 1519. C'est cette édition qui a été reproduite en 1854 par Lappenberg avec des notes historiques, critiques et bibliographiques qui font de son livre un chef-d'œuvre d'érudition. — P. Jannet a traduit en français l'édition de 1519. — Lappenberg attribue cette rédaction à Thomas Murner, le célèbre cordelier, né à Strasbourg en 1475, mort vers 1533. A l'appui de cette opinion, il rapporte un témoignage, daté de 1521, qui paraît concluant.

Les nombreuses négligences et le style incorrect de cette édition de 1519, ne permettent pas de croire que Thomas Murner ait été autre chose qu'un traducteur. Le célèbre cordelier a transporté en haut-allemand un ouvrage qui existait déjà en bas-allemand — peut-être dans cette édition présumée de 1483 qui est toujours restée introuvable. — La préface, au reste, jette un certain jour sur cette question. « Il n'y a dans ce mien méchant écrit ni art ni subtilité, car je suis malheureusement ignorant de

la langue latine, et ne suis qu'un pauvre laïque», dit l'auteur anonyme.— Cette préface est datée de l'an 1500; la première rédaction se trouve ainsi chronologiquement fixée. L'édition de 1483 n'aurait donc jamais existé. Voici, du reste, un autre passage qui montre que l'auteur de la préface est bien l'auteur de la première recollection : « Moi... ai été prié par plusieurs personnes de *réunir et mettre par écrit*, pour l'amour d'elles, ces récits et histoires.... » Thomas Murner a dû se borner à traduire cette recollection de 1500 qu'il a publiée telle quelle et sans aucuns soins, ce qui se comprend fort bien d'un homme absorbé par des travaux de toutes sortes comme l'était le savant cordelier.

A la lecture, on remarque que les aventures de Til sont rangées d'après un ordre méthodique assez régulier : histoires concernant l'enfance du héros, aventures chez divers souverains, tours joués aux ecclésiastiques, aux artisans, aux paysans, aux aubergistes, enfin récits relatifs à sa mort. — D'un autre côté, les renseignements géographiques, topographiques et historiques sont donnés avec une grande exactitude. Le recollecteur de l'an 1500 connaissait donc bien l'Allemagne qu'il avait dû parcourir dans tous les sens. N'était-il pas un de ces ménestrels errants qui — comme nos jongleurs — allaient de bourg en ville raconter les aventures des héros imaginaires, ou payer l'hospitalité qu'on leur accordait généreusement, en chantant des lieds et des complaintes ? Ainsi s'expliqueraient ces particularités que nous signalions précédemment.

Dans cette hypothèse, le recenseur anonyme, n'aurait, comme autrefois les rhapsodes, que coordonné les récits circulant en Allemagne soit sur le héros Til Ulespiègle, soit sur des héros similaires. Nous remontons ainsi bien plus haut que les premières années du XVIe siècle, à une époque où n'avait encore paru aucun des recueils de facéties dans lesquels on a prétendu que l'écrivain avait puisé. — Il faut toutefois en excepter *Amis* et *Kalender* cités à la fin de la préface de l'an 1500, vraisemblablement par Thomas Murner.

Quoi qu'il en soit, l'édition de 1519 *(Strasbourg, Grieninger, in-4)* fut suivie de nombre d'autres. Lappenberg en a dressé une longue liste, certainement incomplète. Les plus intéressantes, en ce sens qu'elles font connaître la façon dont ce livre s'est répandu, plus ou moins transformé et augmenté, sont les suivantes : — II. Celle de Servais Kruffter, in-4, Cologne, 1520 à 1530, avec deux chapitres qui ne sont pas dans celle de 1519; — III. Une traduction flamande, Anvers, 1520 à 1530, contenant 46 chapitres ; — IV. Une traduction française, Paris, 1532, faite sur la traduction flamande ; — V. Une édition allemande, Erfurt, 1532, in-4 ; — X. Une édition allemande de Cologne, 1539, annoncée comme traduite du saxon, avec une préface datée de 1483, (c'est là l'origine de l'opinion qui veut qu'il y ait eu une édition de 1483) ; — XVI. Une traduction anglaise, Londres, 1548 à 1550, faite sur le flamand ou sur le français ; — XIX. Une traduction en vers latins faite sur le texte allemand par

Ægidius Periander (*Gilles Omma*), Francfort, 1567; — XXIII. Une traduction danoise antérieure à 1571; — XXIV. Une traduction en vers allemands faite par Fischardt, le traducteur de Rabelais, 1566 à 1571; — XLIII. La *Vie de Til Ulespiègle* en 36 planches, par Lagniet, 1557-63; — LV-LVII. Deux ou trois éditions en polonais; — LIX. Edition française d'Amsterdam, 1702 et 1703, augmentée de huit histoires tirées de divers recueils, et qui n'ont aucun rapport avec le caractère d'Ulespiègle; — XCIV-XCVIII. Deux éditions en français par O. Delepierre (*Voir Manuel Brunet, v. 1005*); — Enfin l'édition P. Jannet qui comprend tous les contes de 1519, et, en plus, ceux de l'édition de Kruffter et de l'édition de 1532.

HENRY CARNOY.

MEDIA-RES

LÉGENDE DES PAMPAS

Il y avait une fois un pauvre *gaucho* et sa femme qui vivaient misérablement dans la *pampa*. Leur *rancho* (cahute) en ruine les protégeait mal contre les fantaisies de la nature, et les quelques piastres que gagnait par ci par là le *gaucho* suffisaient à peine à ses modestes besoins.

Un jour que le mari et la femme étaient tous deux silencieusement accroupis autour de leur foyer fumeux, songeant à leur noire misère et prenant leur *mate* sans sucre, les chiens se mirent à aboyer, puis, malgré les coups et les cris, s'élancèrent dans l'habitation, en donnant tous les signes d'une invincible terreur.

L'homme se leva, jeta un coup d'œil à la porte et vit s'approcher un cavalier vêtu d'un riche *poncho* (manteau) de vigogne, et qu'il invita à mettre pied à terre. L'inconnu descendit, attacha son magnifique cheval noir tout couvert d'ornements d'argent, et s'avança en saluant gravement son hôte.

Sa figure était maigre et basanée, sa barbe noire, taillée en pointe, ses moustaches relevées en croc, ses yeux petits et vifs avaient une mobilité particulière et brillaient par moments d'un feu vif soudainement éteint par un mouvement des paupières. La lèvre supérieure était légèrement relevée vers le coin de la bouche, et l'ensemble de son visage dénotait à la fois la ruse et l'hypocrisie, l'audace et le dédain.

Le *gaucho* lui offrit son *mate*, en s'excusant, n'ayant plus, disait-il, de sucre à la maison ni de quoi s'en procurer, et dépeignit humblement sa misère.

« Il vous plairait donc bien d'être riche, lui dit tout-à-coup l'inconnu.

— Riche ? non certes ; mais avoir au moins toujours de quoi payer ceux qui ne font point crédit à de pauvres gens comme nous.

— Il ne tient qu'à vous, dit le voyageur.

— Et comment ?

— Eh bien ! vendez-moi l'âme de votre enfant, et vous ne manquerez jamais de rien. »

L'homme, voyant qu'il avait affaire à *Mandinga* (le Diable) se dressa, effrayé, la femme se signa.

Immédiatement une odeur de soufre emplit la chambre, la vision avait disparu.

« Sotte ! s'écria le *gaucho*, tu l'as vexé et il est parti furieux. Qui sait ce qu'il va faire de nous maintenant ?

— Mais, dit la femme, comment aurais-je pu faire autrement ?

— Eh ! parbleu, c'est en parlant qu'on se comprend. La proposition n'était peut-être pas si mauvaise, et tu n'avais pas besoin de le mettre en fuite. »

— Comment, tu veux livrer notre enfant à Mandinga ?

— Entre vendre et livrer... répondit l'homme, songeur ; enfin, laisse-moi faire. »

Le *gaucho* sella son cheval et se rendit à une petite chapelle de la Vierge qui se trouvait non loin de là. Il s'agenouilla devant la statue de la Vierge et lui raconta par le menu ce qui lui arrivait, la suppliant de lui donner en cette occurrence un bon conseil et d'avoir pitié de sa misère.

La Vierge, fort rusée, lui conseilla simplement de traiter sans crainte avec Mandinga et de lui vendre l'âme de son fils, mais avec cette condition qu'il lui remettrait à elle d'abord l'enfant et qu'il enverrait Mandinga le prendre à la chapelle.

Le *gaucho*, tout rassuré, évoqua donc Mandinga qui accourut aussitôt. Ils furent bien vite d'accord, et le Diable ayant remis au *gaucho* un gros paquet de billets de la Banque, se rendit à l'endroit indiqué pour prendre livraison de son gage.

La Vierge le reçut d'abord très poliment, puis fit force résistance pour lui livrer l'enfant, disant qu'elle l'avait payé et qu'il était à elle.

Le Diable s'emporta ; il devenait insolent. La Vierge s'irrita, ils échangèrent des mots un peu vifs ; elle le menaça finalement du goupillon.

« Non, pas ça, pas ça ! s'écria-t-il, terrifié, car personne n'ignore que l'eau bénite cause au Diable de cruelles tortures.

— Eh bien ! lui dit la Vierge, transigeons : Prenons chacun la moitié du petit ; accepte, ou tu n'auras rien. »

Force fut bien à Mandinga d'en passer par là, et la Vierge ayant partagé l'enfant en deux parties égales, garda le côté droit et donna au Diable le côté gauche.

Mandinga partit, jurant bien qu'un jour ou l'autre il aurait la moitié qu'on lui refusait, et il retourna dans ses palais souterrains.

La Vierge, de son côté, donnait à la partie qui lui était échue un nom et un talisman qui devaient lui permettre d'arriver à se compléter.

—Le nom, c'était *Media-Res*, qui signifie dans la langue des bouchers la moitié d'un animal coupé dans toute sa longueur ; le talisman était un scapulaire.

Media-Res, ainsi pourvu, se rendit chez ses parents qu'il trouva fort inquiets sur son sort. Sa vue les effraya, il essaya de les rassurer, les consolant de le voir si laid, n'ayant plus qu'un œil, une oreille, un bras et une jambe, et leur annonça qu'il allait partir à la conquête de son autre moitié.

Son père lui donna son meilleur cheval, sa mère le revêtit des meilleurs vêtements qu'elle put trouver dans la maison, et tous deux le bénirent. Une fois en selle, il s'aperçut qu'il oubliait son *rebenque* (sorte de fouet très court, de lanière de cuir) et le demanda. On le lui apporta, mais il le trouva trop léger ; on lui en donna un qui pesait trois arrobes et il s'en fut.

Dans la plaine, il rencontra un taureau furieux, dont les yeux et les naseaux jetaient des flammes, et qui fonça sur lui ; mais son *lazo* s'abattit sur les cornes de l'animal et, descendant rapidement de cheval, il lui plongea son couteau dans la gorge.

Après avoir taillé dans le cuir une longue et épaisse courroie qu'il assouplit soigneusement avec la graisse de l'animal, il reprit sa route.

Au détour d'une lagune couverte de hautes herbes, il aperçut un tigre qui, ramassé sur lui-même et lui montrant les dents, lui ordonna de retourner sur ses pas, Media-Res ne trembla pas pour si peu. Il fit tournoyer ses *boleadoras* et en frappa la bête. Celle-ci, avec un rugissement formidable, s'élança sur lui, mais le lourd *rebenque* s'abattit sur son crâne et la fit rouler sur le sol. Sa peau devint bien vite une magnifique couverture pour la selle de Media-Res.

Le lendemain, aux premières clartés de l'aurore, Media-Res se remit en chemin. Il arriva bientôt près d'un petit bois dans lequel il entra pour y passer les heures les plus chaudes de la journée. Mais à peine y fut-il qu'il se vit entouré de flammes qui semblaient sortir de terre.

Elles paraissaient se jeter sur lui et vouloir le dévorer, mais il toucha son scapulaire et les flammes vinrent lui lécher le pied sans lui faire aucun mal, s'entrouvrant même sur son passage.

Il arriva ainsi jusqu'au bord d'un puits profond qui semblait pénétrer jusqu'aux entrailles de la terre. De ce puits montait jusqu'à lui le murmure de gémissements étouffés. Il n'hésita point, attacha à la sangle de son cheval, la longue courroie qu'il avait taillée dans le cuir du taureau, se fit une sorte de tablier avec la peau du tigre et se laissa glisser dans le gouffre.

.

. .

Après être ainsi descendu pendant plus de trois heures, il mit enfin pied à terre. Mais entendant tout-à-coup des rugissements horribles derrière lui, il se retourna et aperçut dans un coin de la caverne le tigre et le taureau qu'il avait vaincus. A leur vue il ne put s'empêcher d'éclater d'un fou rire. Rugissant, mais tremblant devant lui, les deux féroces animaux présentaient en effet le plus ridicule aspect, l'un dépouillé complètement de sa peau, l'autre n'en ayant plus que sur la tête et au bout des pattes, tout juste ce que Media-Res, en coupant sa courroie, avait jeté comme inutile.

Il s'avança résolument dans la caverne et frappa dans ses mains. Une porte s'ouvrit, une servante parut. Mais cette servante était souverainement belle. Une expression d'extrême douleur rehaussait la majesté de son visage, et Media-Res se sentit frappé de respect, malgré les humbles vêtements dont elle était couverte.

Il lui dit qu'il était Média-Res et qu'il venait demander du travail. A ces mots, elle parut épouvantée et, se jetant à son pied, le supplia de renoncer à son dessein. Elle lui dit que son maître n'était rien moins que Mandinga qui la retenait captive, et qu'il avait juré de se venger de lui, indigné qu'il était d'avoir été trompé par la Vierge, furieux surtout du piteux état dans lequel, lui, Media-Res, avait mis son tigre et son taureau favoris.

Il la releva, la rassura et lui promit de la délivrer et de la rendre au roi son père.

Toute tremblante encore et toute émue d'un doux sentiment qu'avait fait naître en elle le courage du jeune homme, malgré sa singulière laideur, elle lui jura que s'il la délivrait elle deviendrait son épouse ; puis elle introduisit Media-Res.

Mandinga à sa vue fit un bond comme pour se jeter sur une proie, mais Media-Res toucha son scapulaire et le diable interdit s'arrêta.

Il lui demanda d'une voix rude ce qu'il voulait ; Media-Res, s'offrit pour dompter les chevaux ou pour garder le bétail. Mandinga l'engagea comme dompteur.

Le lendemain, il fit réunir les chevaux les plus fougueux et choisit entre eux tous un animal terrible qui avait tué dix hommes. Ses naseaux jetaient des flammes comme un volcan ; ses yeux sanglants roulaient furieusement dans leurs orbites. Media-Res lui jeta le *lazo* et s'affirma sur son unique jarret avec une telle puissance que, malgré ses efforts, l'animal, rageant, écumant, étranglé par le

lazo, tomba lourdement sur le sol. Lorsqu'il fut entravé, Media-Res lui passa la bride, le sella, s'élança sur lui, le frappa à coups redoublés de son lourd *rebenque*, finit par le maîtriser et le ramener au *corral* couvert de sueur, épuisé, vaincu.

Mandinga n'était pas content. Le lendemain il se métamorphosa lui-même en un cheval superbe et donna ordre à son domestique de l'indiquer à Media-Res. Celui-ci vit bien à l'instant ce dont il s'agissait, mais n'hésita point, heureux au contraire de l'occasion que lui fournissait Mandinga lui-même.

Une fois Media-Res en selle, Mandinga partit comme le vent; s'arrêtant brusquement devant une immense fournaise qu'il avait fait allumer à dessein, il tâcha d'y précipiter son cavalier ; mais celui-ci le frappa si cruellement de son *rebenque*, qu'il dut tomber par-dessus la fournaise, et n'eut d'autre ressource que de s'abandonner à Media-Res.

Notre héros prit alors son couteau et d'un mouvement rapide coupa l'oreille de Mandinga. Puis il le ramena au *palenque*, l'attacha solidement avec le licol et rentra dans la maison. Il en fit sortir la jeune princesse et l'amena devant Mandinga, qui, pleurant de rage, ne pouvait parvenir à se délivrer, et réclamait à grands cris son oreille. Media-Res la lui montra de loin, et promit de la lui rendre en échange de son autre moitié. Le diable eut beau jurer comme un païen qu'il est, force lui fut de rendre ce qu'on lui demandait, car il ne pouvait rester ainsi : il n'est pire déshonneur pour un diable que de n'avoir qu'une oreille.

Media Res, devenu tout-à-coup beau comme le jour, ramena la princesse au roi son père, et celui-ci, dans sa reconnaissance, ne fit aucune difficulté de les unir et de le choisir pour successeur.

JEAN DESPLAS.

POÈMES DE LA TRADITION

I

LE ROITELET

Un jour qu'il gelait, qu'il gelait,
L'Hiver, voyant le Roitelet
Leste, pimpant, plein d'allégresse,
Quand tout expirait de détresse,
Lui tint le langage qui suit :
« Où donc étais-tu cette nuit ?
— J'étais niché, ne vous déplaise,
Et j'étais niché fort à l'aise,
Là, sous le toit d'une maison

Où, de belle et bonne façon,
Les femmes faisaient la lessive.
— Bah ! nous verrons bien si j'arrive
La nuit prochaine jusqu'à toi ;
Au revoir, mon cher petit roi ! »

La nuit suivante, la froidure
Fut si sévère, fut si dure,
Que, dans la maison close, l'eau
Fut prise en bloc sur le fourneau.
Le lendemain, comme la veille,
Le Roitelet faisait merveille.
« Cette nuit, où donc étais-tu ?
Lui dit l'Hiver rogue et têtu,
Avec une colère bleue.
— Moi ? dans l'étable, sous la queue
D'une vache ; j'ai bien dormi,
Fort bien ; et vous, mon vieil ami ?
— Gausse-toi ! nous verrons, pécore,
Si tu railles longtemps encore. »

Dès le crépuscule, il gela
Si sec, si fort, que, ce soir-là,
Chaque vache eut par la gelée
Sa queue à ses cuisses collée.
Cependant le fin Roitelet
De bonne heure chantait, volait,
Comme au temps de Pâques-Fleuries.
« Holà ! c'est encore toi qui cries ?
Lui dit avec stupeur l'Hiver,
Roulant ses gros yeux gris-de-fer.
— Oui, c'est moi, qui, malgré la bise,
Malgré le gel, vole et devise ;
Voyez-vous, je suis si petit,
Qu'un rien calme mon appétit ;
Et partout je trouve un asile,
Soit dans les champs, soit à la ville.
— Assez ! mène un peu moins grand bruit !
Où te cachais-tu cette nuit ?
— Pas très-loin ; j'ai fait la trouvaille
D'un bon trou chaud dans la muraille,
Contre le four du boulanger ;
J'ai sommeillé là sans danger,
Là me sont venus de doux rêves.
— Dieu me damne, si tu ne crèves
Cette fois-ci ! » grogna l'Hiver.

Le soir, on fit un feu d'enfer
Dans le four ; mais, devant la flamme,
Le gindre, son fils et sa femme,
Eurent tous trois le nez gelé,
Tant le froid devint endiablé !

Sitôt que du fond des ténèbres
Surgit l'aube aux pâleurs funèbres,
L'Hiver, en se frottant les mains,
S'en alla le long des chemins.
« Zul, zil, zal ! fit à l'improviste
Une voix claire dans l'air triste ;
Zul ! zil ! zal ! — Qui donc piaille ainsi,
Lorsque tout le monde est transi ?
Demanda l'Hiver avec rage.
— C'est toujours moi, c'est mon ramage.
— Qui, toi ? — Le petit Roitelet.
Est-ce que mon chant vous déplaît ?
Me voici. perché sur la branche.
— Ah ! gredin, j'aurai ma revanche ;
Ton caquet sera rabattu.
Cette nuit, où te cachais-tu ?
Où te cachais-tu, sois sincère !
— Mais tout simplement, dans la serre
Du vieux château, dont le seigneur
Faisait réveillon par bonheur.
— Ce n'est pas toutes les nuits fête ;
Apprends, intéressante bête,
Qu'il faudra déchanter ce soir. »

Or, la nuit, il fit un froid noir ;
Et la bise éventra la serre,
Où tout périt en grand'misère.
Petit Roitelet vit toujours ;
Il savait mes belles amours,
Il vint frapper à ma fenêtre.
Pan ! pan ! J'entends, j'ouvre ; il pénètre
Dans la chambre, vole tout droit
Vers l'alcôve, et, riant du froid,
Se blottit, l'aile refermée,
Sur le cœur de ma bien aimée.
Loin des frimas, loin des autans,
Jusqu'au retour du doux printemps,
Ainsi qu'un bon petit génie,
Il nous a tenu compagnie.
Quand, sur la neige, à l'horizon,
Avec sa barbe de glaçon,
Reparaîtra l'Hiver morose,
En notre nid couleur de rose,
Gai Roitelet qui nous es cher,
Reviens vite narguer l'Hiver !
Reviens ! Sois le vivant emblême
De l'Amour vrai qui toujours aime,
De l'Amour ailé, roi plus fort
Que la Froidure et que la Mort !

EMILE BLÉMONT.

LA LÉGENDE DES CHATS PARLANTS

Au baron Stéphane de Blonay.

Il y a longtemps, bien longtemps... des années avant le règne de Teutobochus, lequel n'a jamais existé au dire d'aucuns, des siècles avant l'invention de la poudre à canon par les Chinois dont l'empire s'étendait sur le globe avant l'apparition de l'homme dans l'Eden, au dire de l'historien Koung-Fu-Tséc et du poète Li-Taï-Pé, trois sœurs vivaient en Chablais, dans la vallée d'Abondance.

Elles se nommaient Danaë, Marianne et Germeline. On les disait filles d'un elf et d'une fée ; le peuple les accusait de se livrer à la magie, d'étudier la Kabbale et de pactiser avec l'ennemi de tout bien.

Ces trois sœurs bâtirent un manoir au pied d'un rocher inaccessible dans lequel était creusée une salle immense, soutenue par des piliers de diamants dont les piédestaux étaient de rubis, dallée d'émeraudes et dominée par une coupole faite dans une seule escarboucle. Cette salle servait à leurs enchantements.

Marianne et Danaë disparurent un beau jour. Elles étaient mortes, car elles ne participaient nullement de l'immortalité de leur mère. Germeline vécut la vie de dix hommes. Elle se maria et vit mourir avant elle quatre générations.

Il lui restait un arrière petits-fils, le seigneur de Lucinge, qui vivait au château des trois sœurs, qu'on nommait le « château de Féternes » ou des Trois-Fées. Lorsqu'elle vit que sa fin approchait, elle remit à son descendant une clef et un parchemin.

La clef ouvrait le passage qui faisait communiquer le manoir avec la grotte merveilleuse ; le parchemin contenait la conjuration écrite qu'il était nécessaire de lire pour que la clef fît son office. Ayant ainsi légué sa puissance aux aînés de la maison de Lucinge, Germeline rejoignit ses sœurs au tombeau.

Ce pouvoir magique était échu vers le milieu du treizième siècle à un vieillard débile et presque idiot, marié à la plus belle, à la plus fière, à la moins vertueuse des châtelaines d'alentour qui brûlait d'être maîtresse du fatal secret. Le vieillard eut la faiblesse de lui en faire part et peu de temps après il mourait.

Cette veuve, nommée, par des traditions incertaines, Aurore de Lescales, cette veuve prit le deuil en satin couleur de rose. Elle donna à ses gens juste le temps de remplacer les tentures noires qui avaient servi aux funérailles de la chapelle de Féternes par de blanches draperies et des guirlandes de fleurs.

Puis elle épousa en grande pompe un pauvre gentilhomme

Rupert d'Arbigny, mécréant dont le seul nom faisait trembler montagnards et paysans à trois lieues à la ronde.

Ce mesquin sire, initié au secret de la caverne, posséda bientôt une puissance d'autant plus redoutable qu'elle était oculte.

A cette même époque vivait en la province de Chablais, un gentilhomme cadet, de la maison de Blonay, qui descend des rois de Neustrie, lequel avait nom Raoul et venait d'épouser la fille unique du seigneur de Maxilly que lui avait long disputée Rupert d'Arbigny. Il avait pris pour devise :

« *Toutes servir, toutes honorer, pour l'amour d'une.* »

Et, il vivait heureux en son manoir, faisant le bien, aimant l'Église, veillant au bonheur de ses vassaux. Le 28 juin de l'an 1290, Raoul de Blonay fut appelé en toute hâte au château de Féternes, bien qu'il fût en petite amité avec le méchant sire d'Arbigny. Il partit néanmoins, promettant à sa gente épouse, dame Alix, d'être de retour le même jour.

Mais la dame d'Arbigny, après l'avoir toute la journée entretenu de prouesses guerrières, de son mari et des splendeurs de sa maison, le voulut retenir, pour la fête de nuit qu'elle donnait, disait-elle, aux fées ses bonnes cousines. Ce fut en vain, et comme Raoul prenait congé de ses hôtes, madame Aurore lui dit avec un sourire malicieux : « Sire chevalier, vous pourrez avoir à vous en repentir ! »

Il ne se soucia nullement de cette menace plaisante, se mit en selle et s'en fut ; il n'atteignit qu'à la nuit close sa forêt de Maxilly. Au beau milieu du carrefour de l'Étoile, il se vit tout à coup entouré d'uue multitude de chats. Il y en avait de blancs, de noirs, de gris, de jaunes, de tigrés, de toutes couleurs et de toutes tailles... Dix mille ! cent mille, peut-être.

Mais le bon chevalier avait guerroyé en Palestine ; il ne craignait rien, hors l'éternel Ennemi du genre humain. Assuré qu'il y avait, en ce fait extraordinaire, un sortilège, il recommanda son âme à Dieu, tira son épée et se mit à frapper d'estoc et de taille, sans trêve et sans relâche.

Un affreux concert de miaulements faillit l'assourdir. Mais, il batailla tant et si bien que la terre se couvrit de cadavres.

Enfin, il atteignit un chat énorme, roux, velu, aux yeux scintillants, d'un superbe coup d'estramaçon ; l'animal creva en poussant un hurlement lamentable ; il eut le crâne fendu... Aussitôt les chats demeurés vivants, s'enfuyant dans toutes les directions, disparurent, et le sire de Blonay entendit des milliers de voix humaines crier, gémir, hurler, glapir : « Rupert est mort ! »

Le chevalier se hâta se traverser la forêt, sonna du cor, fit lever la herse et baisser le pont, et il courut au retrait de dame Alix qui

l'attendait, inquiète, et lui raconta ce qui lui était arrivé dans le carrefour de l'Étoile.

Un mignon matou blanc couché sur un pliant auprès de la châtelaine, dressa les oreilles au récit de cette aventure, et lorsque le chevalier narra de quelle belle estocade il avait navré le chat roux, le chat blanc s'écria avec un accent de violente surprise : « Rupert est mort ! »

Puis il sauta par le fenêtre et disparut.

Au même instant, la forêt que le lit d'un torrent desséché séparait seule du castel, s'embrasa. D'effroyables miaulements retentirent, et pendant quatre mortelles heures, on put croire que le ciel était aux prises avec l'enfer.

Ces faits sont constatés par un acte notarié, dressé le même jour et signé par plus de deux mille témoins auriculaires.

Mais où est l'acte ? Où est le notaire ?

⁂

« Or, vers ces temps, dit la chronique, advint l'aimable « accommodement des différends survenus entre très haut et très « puissant prince, monseigneur Loys de Savoie et l'évêque de Lau- « sanne ; et fut, le dit accommodement, fait et conclu en la tour « d'Ouchy, mon dit seigneur de Savoie ayant pour siens pleiges « donné à l'évesque, Jehan de Mont, messire Thomas de Gruyère, « Raoul de Montricher, Pierre de Valliens, Pierre du Pont, Guil- « laume Chastonnay, le vidame de Moudon et Pierre de Blonay. « Or donc, ayant fait leur office, tous gens de plume, et les susdits « huit seigneurs s'étant engagés, foi de gentilhommes et par écrit « envers l'évesque, bien fallut festiver, jusqu'à nuit close avec le « prélat, lequel leur fit bonne chère en sa tour d'Ouchy. »

Vers la fin du repas, Pierre de Blonay, qui était le frère aîné de messire Raoul, vit l'incendie de la forêt de Maxilly, jeter un sanglant reflet sur le lac Léman.

De toutes parts on criait : « Au feu !... » L'aîné de Blonay se jeta dans une barque et arriva, un peu avant minuit, au port d'Évian. De là, il courut à Maxilly, tout d'une haleine, et fut effrayé, lui qui n'avait jamais eu peur, de ce sinistre spectacle. Une foule immense contemplait, muette d'effroi, le gigantesque embrasement : ces arbres dévorés par les flammes, ce brasier d'où s'échappaient des gerbes d'étincelles.

Messire Pierre pressa de questions les tenanciers, grangers, et les métayers de son frère. Tous lui répondirent avec un accent d'épouvante ahurie :

« Rupert est mort !

— Bon ! répondit le chevalier, peu m'importe que Rupert soit mort ou vivant ! Qui est-ce Rupert ? Qu'ai je à faire de Rupert ?

Pourquoi n'allez-vous pas au secours de mon frère, vous, ses serviteurs ? »

Les hommes firent semblant de s'empresser, mais les femmes gémirent lamentablement :

« Rupert est mort ! »

Blonay « tout esbouriffé de colère » traversa le torrent, passa le pont-levis, la barbacane extérieure, et fit irruption dans le manoir.

Dans la cuisine il vit, accroupie près de l'âtre, dame Gothon, la suivante de sa belle-sœur. Il l'interrogea courtoisement.

La bonne vieille ne lui laissa pas le temps d'achever et s'écria croassant comme une corneille de cimetière :

« Rupert est mort ! »

Devant la chapelle, le chevalier rencontra dom Pacifique, le chapelain, qui murmura, d'une voix sourde :

« *Mortuus est Robertus !* »

Dans la salle des Aïeux, il vit le petit page, Myrtil, à cheval sur la balustrade d'une fenêtre, jambe de ci, jambe de là, les cheveux au vent, la mine effronté et hardie.

L'enfant écoutait le pétillement des flammes, le bruissement du vent, le grondement de la multitude, et paraissait se divertir infiniment du spectacle de l'incendie. Il jeta un regard moqueur sur le frère de son maître, fit claquer ses doigts au-dessus de sa tête, montra ses dents blanches en un joyeux éclat de rire, et chanta d'une voix claire :

« Rupert est mort ! »

Puis, comme deux heures sonnaient au beffroi du manoir, un éclair livide s'étendit comme une bannière dans les airs, laissant lire ces mots dessinés en flammes bleues dans l'espace :

« Rupert est mort. »

Le coq chanta.

Une clameur formidable composée de mille cris aigus, effroyables, stridents, retentit soudain.

Une voix qui paraissait sortir des entrailles de la terre vociféra d'un ton lugubre :

« Rupert est mort ! »

Et tout retomba dans le silence ! Et les flammes s'éteignirent sans avoir rien consumé, laissant aux arbres leurs feuilles, aux fleurs leurs pétales, a la terre son manteau d'herbe. . . . . .
. . . .

Après quoi messire Pierre et messire Raoul furent tous deux très heureux, et eurent tous deux beaucoup d'enfants.

Rupert d'Arbigny, qu'on trouva le crâne fendu au carrefour de 'Étoile, dans la forêt de Maxilly, fut enterré, sans cérémonie, au pied d'un chêne. La veuve de ce réprouvé prit le voile en quelque

monastère du pays de Savoie, et jamais plus on ouït parler d'elle.

Quant au secret de cette légende, qui n'a ni commencement ni fin, il est sans doute enfermé avec les merveilleux trésors des fées, au fond de la grotte de Féternes que tous les touristes des bords du Léman vont visiter.

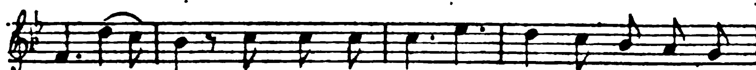
Je l'ai narrée comme elle me fut contée un matin d'été, sur le grève, par un vieux bonhomme en cheveux blancs, qui faisait sécher ses filets au soleil.

CHARLES BUET.

EN REVENANT DES NOCES

Allegro non troppo







II

Au bord d'une fontaine
Je me suis reposée ;
L'eau me parut si claire
Que je me suis baignée.
La la la.

III

L'eau me parut si claire
Que je me suis baignée :
Avec une feuill' de chêne
Je me suis-t-essuyée.
La la la.

IV

Avec un' feuill' de chêne
Je me suis-t-essuyée:
Sur la plus haute branche,
Le rossignol chantait.
La la la.

V

Chante rossignol, chante,
Puisque t'as le cœur gai ;
Pour moi je ne l'ai guère
Mon ami m'a laissée.
La la la.

VI

Pour moi je ne l'ai guère
Mon ami m'a laissée.
Pour un bouton de rose
Que j'lui ai refusé.
La la la.

VII

Pour un bouton de rose
Que j'lui ai refusé.
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
La la la.

VIII

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer.
La la la.

Chanson recueillie par CHARLES DE SIVRY.

LA CHANSON DE MARGUERITE

DANS LE *FAUST* DE W. GOETHE

Dans la première partie de *Faust*, dans la scène où Marguerite est enfermée en prison, quand Faust se rend auprès d'elle tenant à la main un paquet de clefs, au moment où il arrive devant la porte de fer de la prison, Marguerite entonne la cantilène qui suit :

« Mein Mutter die Hur,
Die mich umgebracht hat,
Mein Vater der schelm,
Der mich gessen hat,
Mein Schwesterlein klein,
Hub auf die Bein,
An einem Kühlen Ort.
Da ward ich schönes Waldvögelein.
Fliege fort ! Fliege fort ! »

« C'est ma mère la prostituée,
Qui m'a tuée,
C'est mon père le brigand,
Qui m'a mangée,
Ma petite sœur
A déposé mes os
Dans un lieu frais,
Me voilà maintenant devenu un joli petit oiseau des bois.
Vole au loin ! vole au loin ! »

Au premier abord, on est porté à croire que les paroles de cette cantilène ont été inspirées par la folie à la pauvre Marguerite ; mais, en y réfléchissant, il est aisé de reconnaître la fausseté de cette opinion, ainsi que l'inexactitude de l'hypothèse que Goethe, ayant entendu une petite chanson française analogue, l'aurait fait répéter à Marguerite dans sa prison. Il semble, au contraire, bien plus probable que l'auteur ait entendu raconter un petit conte populaire allemand, dont cette cantilène fait partie, et que c'est de là qu'il a pu la tirer (1).

Il est dit dans ce conte (2) qu'un jeune homme fut tué par sa marâtre, coupé en morceaux et donné à manger à son père. La jeune sœur du mort réunit pieusement ses os, et les enterra au pied d'un genévrier. Mais voilà qu'un nuage se forme autour de l'arbre ; de ce nuage se détache une flamme, et il en sort un charmant petit oiseau (3) qui voltige dans les airs en chantant :

« Mein Mutter der mich schlacht,
Mein Vater der mich ass,
Mein Schwester der Marlenichen,
Sucht alle meine Benichen,
Bindt sie in ein seiden Tuch,
Legts uter den Machandelbaum.
Kywit, Kywit, wat vor'n schoon Vogel bün ik. »

« C'est ma mère qui m'a tué,
C'est mon père qui m'a mangé,
Ma petite sœur Mariannine
A réuni tous mes petits os,
Les a enveloppés dans un drap de soie,
Et déposés aux pied d'un genévrier.
Kywit, Kywit ! Et maintenant me voici devenu un charmant petit oiseau. »

La simple comparaison de la cantilène de Faust avec celle-ci en montre l'étroite affinité, et l'on peut sûrement conclure que celle-là vient de celle-ci.

De ce conte germanique sont sorties une foule d'imitations tant en Allemagne qu'ailleurs.

Les frères Grimm, dans une note sur le conte précité, mentionnent deux variantes recueillies par eux, et une autre trouvée, au contraire, par Meyer. Des deux premières, l'une est de Mone du Palatinat, et l'autre hessoise ; celle de Meyer est souabe.

Voici maintenant les versions de la cantilène de Goethe dans ces contes; la Monèse est en langue vulgaire :

«Mei Moddr hot mi toudt g'schlagen,	« Ma mère ma égorgé,
Mei Vaddr hot mi gesse,	Mon père m'a mangé,
Mei Schwester hot mi hinausgetragen,	Ma sœur m'a enlevée,
I bin doch noh do !	Néanmoins, je suis encore ici !
Kiwitt ! Kiwitt ! »	Kiwitt ! Kiwitt ! »

La Hessoise :

« Meine Mutter Kocht mich,	« Ma mère m'a fait cuire,
Mein Vater ass mich,	Mon père m'a mangé,
Schwesterchen unterm Tische sass,	Ma petite sœur était sous la table,
Die Knöchlein all all auflass,	Elle a ramassè tous mes petits os,
Warf sie übern Birnbaum hinaus,	Et les a jetés sur un poirier,
Da ward ein Vögelein daraus,	Là je suis devenu un petit oiseau,
Das singet Tag und Nacht. »	Qui chante jour et nuit. »

La Souabaise, dans E. Meyer (*Volksmärchen aus Schwaben*, nº 2) :

« Zwich ! Zwich !	« Zwich ! Zwich !
Ein schönes Voglein bin ich,	Je suis un charmant oiseau,
Mein Mutter hat mich Kocht,	Ma mère m'a fait cuire,
Mein Vater hat mich gesst. »	Mon père m'a mangé.»

Sans la notice des frères Grimm sur les contes susdits et leurs différentes versions, il est certain qu'on ne comprendrait guère la cantilène de Marguerite, ni la chanson analogue d'une nouvelle populaire écossaise, dans laquelle un enfant sous la forme d'un oiseau, gazouille en chantant :

« Pew, wew. pew, wew (pipi wivi) (4)	« Pew, wew, pew, wew,
My minny me slew. »	Ma mère m'a tué. »

Dans les *Popular Rhymes of Scotland*, de Chambers, se trouve un récit intitulé : *Le pigeon blanc comme lait;* cet oiseau n'est qu'un enfant tué par sa mère, apprêté et cuit pour le dîner du père. Dans ce conte, l'oiseau mystérieux chante également :

« *Piou! piou! — Ma mère m'a tué, — Mon père m'a mangé, — Ma sœur a ramassé mes os, — Et les a placés entre deux pierres blanches comme lait; — Et je suis devenu, devenu, — Un pigeon blanc comme lait, — Et j'ai déployé mes ailes, et je me suis envolé.* » (5)

Dans un conte populaire du sud de l'Afrique (6) un homme, tué par son frère par jalousie, est également changé en oiseau.

Dans la France méridionale, surtout en Provence, il est assez commun de voir que les contes populaires ne diffèrent guère de ceux que nous avons mentionnés; dans l'une de ces nouvelles, le cœur de l'homme tué est changé en un oiseau, qui chante :

« *Ma mairastro, — Piquo pastro, — M'a boulit, — Et perboulit, — Moun paire, lo lauraire; — M'a mantsat, — E'ronsegat, — Ma suroto, — La Lisoto, — M'a plourat, — E souspirat. — Tsous un albre, — M'a entarrat. — Riou, tsiou, tsiou! — Encaro, souï, biou.* »

(Sur ce conte, voyez *Le Globe*, année 1830, nº 146).

Une variante de ce conte, qu'on lit dans l'*Armana prouvençau* de 1863, page 25, présente ces variations de certains vers :

« *Dins la mastro; — Puis m'a deli; — Piéi fa bouli. — M'a manja. — E ma-tsega. — E piéu, piéu! — Encaro siéu viéu!* »

Dans Bladé (*Contes populaires de la Gascogne*, vol. I, II, nº 7, *La Marâtre*), l'oiseau mystérieux chante ainsi :

« Mairastro, — Piquo-pasto. — Mès ne piquo, mès ne goasto. — Tant de picquos. — Tant de micos. — M'a bourit, — E rebourit. — Riu, chiu, chiu. — Soui encoèro biu.

Une variante tronquée de cette cantilène gasconne nous est donnée par Lambert (page 104), dans ses *Contes populaires du Languedoc* ; la voici :

« Mairastro, pico pasto. — Quan mès ne pico, mès ne gasto. — M'a chacat e rousegat. — Ma soureto m'a plourat. — E souspirat. »

Dans M. Paul Sébillot, (*Littérature orale de la Haute-Bretagne*, IV, § II ; *Contes d'enfants*, n° 2 : *Les petits souliers rouges*), l'enfant tué est mis à cuire dans la marmite ; mais une voix dit à la sœur, que sa mère invite à souffler le feu :

« Petit feu, ma petite sœur !
« Petit feu, ma petite sœur ! »

A la porte un oiseau perché sur une branche de pommier cependant chante ainsi :

Tu cuis ton petit frère;
Tu cuis ton petit frère.

Pour des variantes très ressemblantes, voir : Sébillot, *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, n° 60 : *Les souliers rouges*. — Dans la *Littérature orale de la Picardie*, de M. Henry Carnoy (deuxième partie, § II, n° 4, *La mère cruelle*), l'os de l'enfant tué dit:

« Ma mère m'a tué, — Mon père m'a mangé, — Ma sœur m'a mis dans un mouchoir sacré : — Malheur à ma mère qui m'a tué ! »

Dans la tradition populaire du Brésil (7), près d'un figuier où la cruelle marâtre a enterrées vivantes, en l'absence de son mari, ses deux belles filles, une voix sort des racines d'un arbrisseau, né des cheveux des deux filles enterrées, et se lamente ainsi, tandis qu'un esclave essaye de la couper avec une faux:

« Capinheiro de meu pai, — Não me cortes os cabellos; — Minha mãi me penteava, — Minha madrasta me enterrou. — Pelo figo da figueira, — Que o passarinho picou. »

Les variantes portugaises de cette cantilène, qui se trouvent dans Theophilo Braga (*Contos tradicionaes do povo portuguez*, n° 27 : *O figuinho da figueira*), et dans Adolpho Coelho (*Contos populares portuguezes*, n° 40 : *A menina e o figo*) sont les suivantes :

Variante de Braga :	*Variante de Coelho :*
	« Não me arranques o meu cabello,
« Não me arranquem os meus cabellos,	Que minha mãe m'o creou,
Que minha mãq os creou,	Meu pae m'o penteou.
Minha madrasta os enterrou,	Minha madrasta me enterrou ;
Pelo figo da figueira	Pelo figo da figueira,
Que o milhano levou (8). »	Que o passarinho levou. »

Dans un petit conte populaire catalan d'Uldecona, province de Tarragone, conte intitulé *Ursuleta*, rapporté par Manuel Sales y Ferré, dans la revue andalouse de Séville, *El Folk-Lore andaloux* (4e fascicule, n° de juin 1882, page 105), il existe une cantilène qui ressemble par la forme à la provençale et à la germaine, pour ce qui a trait au chant habituel de l'oiseau mystérieux, et à l'onomatopée plusieurs fois mentionnée en allemand, en anglais, en français, sur cette cantilène.

« Chirri, chi, chi, chio — Ya soy muerto, ya soy vivo. — Mi madrastra me

ha matado. — Mi padre se me ha comido. — Mi hermana Ursuleta. — Me ha llorado y suspirado. — Y los huesos me ha recogido. »

Dans Joseph Pitré (*Fiabe, Novelle e racconti popolari della Sicilia*, tome IV, addition aux variantes et aux récits), — conte palermitain, nº 79, *Le roi de Naples*, — il est dit également qu'un beau fils tué par sa marâtre et présenté par elle pour le dîner de son mari, devient un oiseau qui, le lendemain, sort sous cette forme de dessous la terre où la sœur — qui n'avait pas voulu manger de sa chair — l'avait pieusement enseveli après avoir réuni ses os. L'oiseau chante l'onomatopée habituelle :

« Piu, piu, piu,	« Piou, piou, piou,
Mé matri mi cuciu,	Ma mère m'a fait cuire,
Mé patri mi mangiau	Mon père m'a mangé,
Mé soru nu ni vosi,	Ma sœur n'en a pas voulu
Mi misi dintra la fossa (?)	Elle m'a mis dans la fosse.
Piu, piu, piu. »	Piou, piou, piou. »

Une variante napolitaine de ce petit conte, ainsi que d'une cantilène analogue, est insérée dans le recueil de François Corazzini : *Petit recueil de littérature populaire italienne*, livre IV, conte nº 16, *Giovanniello et Raziella*. Dans ce conte, le mystérieux petit oiseau chante :

« Tata, tata u lungarone,	C'est le papa, papa, le nonchalant
Che faceva ogni boccone,	Qui en faisait chaque bouchée,
Sora, sora, Raziella	C'est la sœur, sœur, Raziella,
Caunava l'ussicella	Qui recueillait les petits os,
E metteve u pizziticllu,	Et plaçait de côté les petits morceaux,
Zi Zi Caurariello. »	Zi Zi Caurariello. »

En ce qui concerne d'autres variantes étrangères au conte qui précède, lequel a manifestement une étroite connexion avec celui de l'oiseau Paon ou Grifon, dont on a d'innombrables récits italiens ou étrangers, voir : Baring Gould, *Curious Myths of the middle ages* ; l'appendice à l'ouvrage de Ed. Henderson : *Notes on the Folk-Lore of the Northern counties of England and Borders*. M. Gould rapporte ici une variante du Devonshire (et autres de la partie septentrionale de l'Angleterre, ainsi que des côtes et particulièrement, parmi les pays étrangers, de la Grèce et de la Hongrie) analogue au conte précédent.

Pour d'autres contes du même genre, voir les notes des frères Grimm, aux nºs 28 et 45, des *Kinder und Hausmaerchen...*, ainsi que les notes à ces récits du professeur Félix Liebrecht dans la revue allemande *Germania* (1857).

---

(1) Ce conte se trouve dans les frères Grimm : *Kinder und Hausmaerchen*, nº 47, *Der Machandelboom*, (Le genévrier).

(2) Réminiscence altérée du mythe hellénique d'Atrée.

(3) Symbole de l'âme ; déjà Platon représentait ailée l'âme raisonnable. Suivant Buonarroti (*Observations sur quelques fragments de vases*) dans les anciens monuments, pour représenter l'âme, non seulement on y voit une jeune fille ailée, mais souvent un papillon. Cfr. les vers suivants du Dante, 24-26, *Purgatoire*, X :

Non s'accorgete voi che noi siam venni
Nati a formar l'angelica farfalla
Che vola alla giustizia senza schenni ?

Vedi pure, E. Cosquin, *Contes populaires lorrains*, nº 57 : le *Papillon blanc*). Même chez les Egyptiens, au dire de Maspero (*Revue critique*, 30 nov. 1872, p. 340), l'âme justifiée pouvait, selon le Rituel funéraire, prendre la forme d'un Épervier d'or, du Phénix, de la Grue, de l'Hirondelle, et ainsi de suite. Mais, ajoute l'illustre égyptologue, prendre ces formes, ne dénote pas que l'âme humaine passe dans le corps de la brute. Chacune de ces figures que prenait l'esprit n'indiquait réellement que la comparaison de l'âme humaine à l'Architype divin qui la représentait. Les étrangers ainsi que les compilateurs des livres hermétiques, se laissaient aisément tromper par ces changements de forme.

(4) A propos de cette onomatopée du chant des oiseaux. je me souviens d'une cantilène populaire inédite de Morozzo, onomatapéique du gazouillement de l'hirondelle, dans lequel elle parle ainsi de son vol réfléchi :

« *Sun andà, sun avgnüa, — Tanta roba t'eu purtà, — Cosa t'n'as fat facia da sbi...ri?* »

A propos de ces onomatopées, il est bon de rappeler également les vers de deux poètes français, l'un ancien, l'autre moderne, sur le chant de l'alouette et du rossignol, rapportés dans le onzième de ses *XII Conti Pomiglianesi* du regretté Vittorio Imbriani (page 260).

Les premiers de Du Bartas (extraits de la première semaine) sont les suivants :

« *La gentille alouette, avec son tire-l'ire — Tire l'ire à l'ire, et tire-liant tire* (*sic*) — *Vers la voûte du ciel, puis son vol vers ce lieu — Vire et désire dire, adieu, Dieu, adieu, Dieu* (*sic*). »

Voici maintenant le chant du poète moderne :

« *Un rossignol chantait, sous la feuillée. — De son chant j'écrivis ce peu sous sa dictée; — De son chant mélodieux, plus agréable au cœur — Que le plus doux parfum de la plus belle fleur. — Tiû, tiû, tiû, tiû, pipit, tossit... — Ihpé, tûi, tûi, tûi, tûi, ritz. — Ihpé, tcho-tcho-tcho-tchou, psit. — Tcharry, tcharry, tcharry, tcharrit. — Tchi, tio, tio, tio, tio-tiossi. — Kouiô, trrrrr-rrrrrrrrrtz !!!* »

(5) Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, Paris, Hachette, 1875 ; Conte LXXI, p. 294-295.

(6) Kletkes, *Märchensaal*, III, 487.

(7) Cf. Sylvio Romèro, *Contos populares do Brazil*, nº XVI : *A madrasta* (*Sergipe*); Celse de Magathâes en a aussi recueilli une version dans la tradicion de *Maranhâs*.

(8) Ces mots sont proférés par une voix sortant d'un rosier né sur la tombe d'une jeune fille enterrée vivante, et qui parle au père tandis que celui-ci se dispose à couper ses jolies fleurs. — Voir l'Episode de Polydore dans Virgile (*Enéide*, ch. III, v. 22 etc), et celui de Pier delle Vigne dans l'*Enfer* du Dante, ch. XIII, v. 33 et suiv.

Dr STANISLAS PRATO.

Fano, le 9 juin 1887.

Traduction de M. Antoine-Lucien Ortoli.

LES SORNETTES DE MA GRAND'MÈRE

(CONTES DU BAS LANGUEDOC)

I

JEAN-JEANNOT

— *Pitchou, fas attentiou? coummenci.* (1) C'est toujours par ces mots en langue d'oc que débutait la vieille *mamette* (2).

Pierre-Marie, dit le tambour, un brave travailleur de terre et sa femme, Jacqueline, avaient un fils dont l'esprit mal éveillé, malgré ses douze ans bien sonnés, les rendait fort chagrins. Le maître d'école essayait vainement d'apprendre alphabet et chiffres au petit Jean. Rien n'y faisait. Jean grandissait à vue d'œil, ainsi que mauvaise herbe, mangeait comme quatre, dormait comme une marmotte, tournait ses pouces dans l'entre temps des repas et du sommeil, mais continuait à ne rien savoir, ni lire, ni écrire, ni compter. Il fut renvoyé de l'école et ses parents, très ennuyés, durent prendre le parti de le garder avec eux : ils l'occupaient aux petits travaux de la maison.

Un jour, son père ayant acheté un petit cochon de lait, dit à Jean.

« Cours au marché et dis au porcher de te donner le *pouceloun* : tu me l'amèneras. »

Jean va au marché, trouve le porcher, réclame le *pouceloun* et l'amène. Mais voici qu'après avoir trottiné un brin, l'animal entêté s'obstine à ne plus vouloir avancer en dépit des remontrances et des coups de pied. Jean s'irritait.

Alors se souvenant du vitrail de la vieille église qui représentait son patron, le petit saint Jean, portant l'agneau pascal sur ses épaules, Jean trouve l'idée excellente, ne fait ni une ni deux, et charge lui aussi son cochon de la même manière, et le voilà parti, tout gaillardet. Hélas! mal lui en cuit...

En arrivant à la maison, le pauvre Jean avait une oreille et les mains en sang et des égratignures sur toute la figure.

Jacqueline était désolée.

« Ah! quel malheur! » disait-elle.

Et le père de le bousculer :

« Sacré bêta! tu aurais dû, puisqu'il ne voulait pas marcher, l'attacher par le cou et le traîner.

(1) Petit, prêtes-tu l'oreille? je commence.
(2) Grand'mère.

— Je le ferai une aûtre fois, » répondit Jean, en pleurant de peur d'être battu.

Et Jean tint parole.

A quelque temps de là, à l'époque où les ménagères préparent pour l'hiver leur confiture de raisin, Jean, envoyé en commission chez un ami du Tambour, au bout du village, pour emprunter un gros chaudron de cuivre, le traîna tant et si bien sur les cailloux de la route, que l'infortuné chaudron en fut tout bosselé et crevé par parties ainsi qu'une poêle à marrons.

« Ah ! mon Dieu... qu'as-tu fait encore? cria Jacqueline en levant les bras au ciel. Me crever ainsi un beau chaudron neuf!... Fainéant, tu n'est donc pas assez fort pour le porter sur ton échine. »

— C'est mon père qui m'avait recommandé de le traîner !... »

Jean n'en faisait jamais d'autres, et voilà pourquoi au village de Corneilhan on l'avait surnommé Jeannot.

Clic, clac, moun conté es acabat (1). C'est par ces mots que grand'mère terminait invariablement les contes qu'elle me disait le soir, à la veillée, en tricotant, les pieds sur les chenets, tandis que le vent de décembre sifflait sa chanson aigre dans les rues noires et désertes du Béziers d'il y a plus de trente ans bientôt.

LÉOPOLD DAUPHIN.

LA RETRAITE ILLUMINÉE D'AUXERRE

Au commencement de ce siècle, quelques Auxerrois imaginèrent une réjouissance fantaisiste très bornée, qui, peu à peu, est parvenue à prendre une grande importance. C'est la fête connue sous le nom de *Retraite illuminée* d'Auxerre.

La Retraite illuminée n'a lieu que tous les cinq ans, d'ordinaire au printemps, parfois en été, par une belle nuit sans lune. Six mois à l'avance, on en commence les préparatifs.

L'une des plus curieuses retraites illuminées a été celle qui fut donnée dans la nuit du 25 au 26 juillet 1857. Elle a été décrite par Sommerville dans le feuilleton du journal *l'Yonne*, du 29 juillet, et par Alexandre Dumas père, dans le *Monte-Christo* du 20 août suivant.

La dernière fête illuminée d'Auxerre a eu lieu dans la nuit du 20 au 21 mai 1882. On peut, sans exagérer, évaluer à soixante mille le nombre des curieux qu'avait attirés cette fête féerique.

Qu'on nous permette d'en rendre compte tout bonnement en suivant les notes que nous avons prises cette nuit-là.

∴

(1) Clic, clac, mon conte est achevé.

Il est dix heures du soir ; les étoiles brillent dans le ciel sans nuages... Soudain, tambours et trompettes retentissent ; un murmure joyeux s'élève dans la foule.

« La voici ! la voici ! » crient des milliers de voix.

Les lumières des maisons s'éteignent subitement. C'est la nuit noire... Mais voici un éclair, un éblouissement. La Retraite fait son entrée dans la bonne ville d'Auxerre.

Voici des personnages allégoriques, des fantassins, des cavaliers, des chars, des palanquins, des carosses... Tout, tout, — costumes, coiffures, casques, boucliers, drapeaux, chevaux, harnachements — tout est illuminé, tout brille, tout étincelle, sans qu'on puisse voir le foyer qui illumine ces merveilleux décors.

Nous notons au passage :

Des *Cavaliers Japonais* avec boucliers, trompettes et drapeaux ; — les *Sapeurs de la grande Armée* ; un *Tambour-Major*, les tambours et clairons de zouaves ; la *Pagode de l'empereur de la Chine*, avec des musiciens chinois, traînée par huit chevaux et qui n'a pas moins de 7 mètres de long sur 15 de hauteur ; — la *Princesse des Mauresques* en palanquin ; — la *Fin de Mardi-Gras* (c'est Polichinelle ramené en brouette) ; — le *Marchand d'Oublies*, (on ne voit que la boîte) ; — des *Acrobates* ; — un *Saltimbanque* et le *Théâtre de Guignol* ; — les *Hérauts du Prince Charmant* ; — le *Carrosse* et le *Cortège de Cendrillon se rendant au bal* ; — le *Prince Charmant* et son escorte de princes et de grands seigneurs : — une *Voiture turque* ; — le *Temple d'Osiris* (14 mètres de haut) ; — le *Département de l'Yonne* et ses cinq arrondissements ; — le *Concours régional* ; — des *Tambours* et des *Clairons* ; — la *Musique à pied* ; — des *Fantassins* ; — une *Bouquetière* et ses deux enfants : — *Dame Jeanne* sur son âne ; — *Joseph Prudhomme* ; — le *Marchand de Chaussons* ; — une *Fruitière* ; — une *Marchande de Légumes* ; — les *Pompiers* ; — un *Instrument gênant* (une contre-basse) ; — les *Vignerons* ; — un *Tonnelier* (on ne voit que le tonneau et la fiole) ; — le *Char allégorique de la ville d'Auxerre* ; — un *Char d'enfants*, promenade des Amours sous Louis XV ; — les *Vignes animées* ; — le *Char du triomphe de Bacchus* ; — un *Char indien* (13 mètres de haut) ; — un *Triomphateur romain* ; — le *Bucentaure*, mariage du doge et de l'Adriatique (ce char a 14 mètres de haut et 12 mètres de long ; il est traîné par dix chevaux et il contient quatre-vingts musiciens).

La *Retraite illuminée* offre un développement de sept ou huit cents mètres. Toutes les pièces, d'un grand goût artistique, sont l'œuvre des Auxerrois.

Dessins, costumes, armes, ciselures, dentelures, découpures, fleurs, oiseaux, arabesques, peintures, étoffes, effets de lumière, paysages, perspectives, tout est traité avec une légèreté de main, une finesse de touche, une science des détails et de l'ensemble, qui fait le plus grand honneur aux artistes.

Nous ne pensons pas qu'il existe ailleurs un spectacle aussi orignal que cette magnifique *Retraite illuminée* d'Auxerre.

MAXIME LORIN

LA PIERRE TREMBLANTE DE FAIRDHU

TRADITION ÉCOSSAISE

Les Mac-Gwenlyne, — descendants du célèbre clan de ce nom — possèdent depuis des siècles, dans le nord de l'Ecosse, le vieux manoir de Fairdhu. L'entrée principale de ce manoir est formée par une haute voûte ; la pierre qui sert de clef à cette voûte, dit la légende populaire, se met à trembler lorsqu'un membre de la famille des Gwenlyne doit mourir.

Alors, par la lande et les bruyères voisines, on voit vaguement errer les fantômes des nobles *lairds* de Gwenlyne, drapés dans leurs tartans et tenant la claymore dans leur main droite. Parmi ces spectres, on reconnaît une ombre sans tête ; c'est celle d'Allan Mac-Gwenlyne qui fut décapité et qui tient son chef de la main gauche. Et toutes ces ombres, tous ces fantômes des lairds du vieux clan des Gwenlyne se lamentent au clair de lune, répétant que bientôt le vieux manoir sera en deuil, et qu'un noble laird les aura rejoints au séjour des morts. Puis les spectres poussent un grand cri, la pierre de la voûte s'agite violemment, et les fantômes disparaissent à l'instant précis où meurt le Mac-Gwenlyne.

D'après une vieille prophétie écossaise, le jour où la pierre tombera, le nom de Gwenlyne s'éteindra.

ROBERT MAC-GWENLYNE.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

I

LA CHEMISE DE NOEL.

La fête de Noël était autrefois célébrée en grande pompe à Rome. Sainte-Marie-Majeure passe pour posséder les reliques de la Sainte-Crèche. Pie IX avait institué des fêtes imposantes que l'on dut abandonner à cause des ivrognes qui transformaient en bacchanales et en orgies les prières et les cérémonies. Depuis 1853, on a fermé les portes de Sainte-Marie-Majeure, et l'office se fait à huis-clos dans la chapelle Sixtine.

Nous extrayons d'une correspondance du *Soleil* ces bien curieux détails sur une croyance des paysans de la campagne romaine :

« Que dans un village il y ait quelque paysan, dévoré par les fièvres, agonisant déjà, un miracle peut le sauver, la veille de Noël, et ce miracle a pour principe la charité. Dès le matin, tous les membres de sa famille se répandent dans la campagne, et, venant frapper à la porte des riches du voisinage, ils

se font donner de ci de là, quelques poignées de chanvre, pour « l'amour de Dieu. » Si, quand l'*Angelus* sonne, la récolte est assez abondante, on se réunit autour du foyer du mourant et les femmes se mettent à battre le chanvre, à le filer, à le tresser, et lorsque le fil est fait à tisser la toile. Enfin la trame est faite, il reste à la tailler, à la coudre, et ce chanvre tout à l'heure à peine préparé se sera transformé, avant minuit, en une chemise que le malade devra mettre. Alors le salut est certain et les assistants heureux et confiants dans l'avenir unissent dans un alleluia leurs prières à la Divinité céleste.

« Mais quelle fièvre, quelles angoisses avant d'atteindre le résultat désiré. Et du fond de son lit, le malade voit se dérouler devant ses yeux cette fantasmagorie de femmes qui vont, viennent et s'agitent, silencieuses, éclairées par les reflets rougeâtres de la flamme crépitant dans le foyer. Malheur au pauvre moribond, si les embûches de l'esprit malin font avorter la tentative : car Satan, se mêlant à la tempête, qui gronde au dehors, entreprend parfois de lutter contre l'œuvre bienfaisante ; il souffle à travers les fentes de la cabane disjointe, éteint le feu et la lumière, cache les ciseaux, brise les aiguilles, grossit le fil et mêle les écheveaux. Alors minuit sonne et la chemise est inachevée ; et, dans le silence de la nuit noire, les assistants éplorés entonnent le *De Profundis* et les prières des agonisants. Car le mal a triomphé dans la lutte et tout à l'heure le moribond exhalera le dernier soupir. »

Quelle poésie et quelle saveur particulière dans cette coutume qui sent bien son terroir. Mais le progrès est un grand démolisseur de légendes. Qui donc, dans cinquante ans, peut-être, se souviendra encore de la « Chemise de Noël ? »

II

CONTES ET CHANSONS POPULAIRES DU BRÉSIL.

Dans le numéro du 25 décembre 1886 de la *Revue politique et littéraire*, M. Léo Quesnel a consacré un long article aux *Contos* et aux *Cantos populares do Brazil*, que le Dr Sylvio Romero a publiés dernièrement avec une introduction du traditionniste portugais bien connu, M. Theophilo Braga.

« M. Theophilo Braga fait cette remarque juste que les traditions subsistent plus longtemps et se retrouvent plus intactes dans les villages que dans les villes, dans les provinces que dans les capitales, dans les colonies que dans les métropoles. Les plus riches traditions poétiques de l'Italie, les contes les plus dorés et les plus naïfs de son enfance se conservent encore en Sardaigne, en Corse, en Sicile, tandis qu'ils sont perdus à Rome, Florence et Naples. C'est dans les colonies d'émigrants d'Arkhangel en Carélie, en Laponie, en Sibérie, que l'évêque Porthau a trouvé, en 1786, de quoi faire sa moisson de poésies nationales finlandaises ; de même, c'est aux Açores, c'est à Madère que l'on garde le mieux, comme un précieux trésor, le vieux romancero portugais. C'est de la bouche d'une dame de Goa que Silva a recueilli la *Donzella guerreira* « la damoiselle guerrière », qu'il a pris pour thème de son poème, l'*Héroïne d'Aragon*. Le Brésil, cela va sans dire, ne saurait être un gardien moins fidèle des traditions poétiques de la mère-patrie. Les chants populaires du Brésil, dit M. Braga, sont le dépôt sacré de la vie morale et intellectuelle du Portugal, transmis par lui jadis à ce pays nouveau.

« Là est certainement leur principal intérêt ; mais ils en ont aussi acquis un autre : sur ce vaste territoire où se trouvent réunies les trois branches véritablement distinctes de la famille humaine, la race blanche, la race jaune et la

noire, ils ont acquis, dans l'ordre du sentiment, des caractères particuliers. On y sent l'héroïsme primitif des Portugais combiné avec l'instinct dur des indigènes des bords de l'Amazone et le sensualisme des noirs de la côte. Démêler ces éléments est un sujet intéressant d'étude, et retrouver vivantes les vieilles mœurs de la Lusitanie l'est encore davantage. »

Après ces observations, M. Léo Quesnel cite quelques chansons populaires fort intéressantes, que nous regrettons de ne pouvoir donner ici à cause de leur longueur. Puis, pour terminer :

« Ces deux volumes de chants populaires sont des trésors. Il en est de même du volume des *Contes*. Celui-ci n'est encore qu'un premier coup de pioche donné dans un riche filon. M. Romero nous prévient lui-même que les récits populaires qui ont cours au Brésil sont beaucoup plus nombreux que l'on ne pourrait le croire d'après la collection formée par lui. Il a voulu seulement nous montrer ce qu'il y avait là de richesses oubliées: Pour nous mettre à même d'en mieux distinguer la double source, il a séparé les récits d'origine européenne de ceux d'origine indigène. Et c'est chose charmante de voir l'esprit humain se mouvoir ainsi dans sa simplicité primitive et dans des milieux si complètement différents. Les notes et commentaires dont M. Sylvio Romero a fait suivre les *Contes populaires du Brésil* donnent à cette publication agréable une valeur scientifique. »

Nous n'ajouterons que cette observation. Les publications dans le genre de celles de MM. Sylvio Romero et Th. Braga sont des plus intéressantes ; mais l'intérêt scientifique ne serait-il pas plus grand si quelque chercheur s'occupait de recueillir les traditions des Indiens Tupinambas et Botocoudos des bords de l'Amazone — comme l'avait d'abord tenté le Dr Hartt,— et aussi celles des Nègres et des Métis du Brésil, ainsi que l'a fait, par exemple, pour les Indiens de l'Amérique du Nord, l'auteur de *Uncle Remus*, et, tout dernièrement, M. Emile Petitot ?

C. DE WARLOY.

BIBLIOGRAPHIE

Contes populaires des Provençaux de l'antiquité et du moyen-âge, par L.-J.-B Bérenger Féraud (1 v. pet. in-12, dans la *Collection des Contes et Chansons populaires*, éditée par Ernest Leroux). — Ce volume, le onzième de la collection, est particulièrement remarquable en ce qu'il dénote à la fois chez son auteur non seulement un grand amour du traditionnisme, mais une remarquable érudition spéciale, et une patience de recherches peu commune. Il se divise en cinq parties relatives à la période Phénicienne, à la période Celto-lygienne, à la période Massaliote, à la période Gallo-romaine et à la période du moyen-âge. Trente-sept contes ou légendes locales dont quelques-uns très curieux et inconnus jusqu'alors, forment le fond de cet ouvrage que tous les Folk-loristes, tous ceux qui s'occupent de l'étude du passé et des traditions qu'il nous a laissées, liront avec plaisir et avec fruit. Chaque période est précédée d'une étude où l'on reconnait une plume compétente. Le seul reproche que nous aurions à formuler contre ce recueil est relatif à un défaut que l'auteur a lui-même reconnu, lorsqu'il dit, à plusieurs reprises, que le peu d'étendue du volume l'empêche d'aborder certains développements curieux... Nous espérons que ces développements trouveront leur place dans un autre prochain volume.

CHARLES LANCELIN.

Comte Goblet d'Alviella. — Histoire religieuse du Feu. — 1 vol. in-8 de 109 pages; Tome 173 de la *Bibliothèque Gilon*. Verviers (Belgique), 1887. Bibl. Gilon, 11, Pont St Laurent (0 fr. 60).

Nous rendions compte dernièrement de l'*Introduction à l'Histoire des Religions*, de M. G. d'A., et nous exprimions le regret de ne trouver dans ce volume qu'un sommaire, excellent du reste, du cours professé à l'Université de Bruxelles par le savant mythographe belge. M. G. d'A se préoccupe en ce moment de combler cette grave lacune. Ainsi il vient de publier une *Histoire religieuse du Feu* qui sera lue avec le plus grand intérêt non seulement par ceux qui s'occupent de l'histoire des religions, mais aussi et surtout par les traditionnistes. Nous espérons que cet ouvrage sera le premier d'une nombreuse série dans laquelle le savant belge passera en revue les croyances et les religions de tous les peuples. « L'homme, dit M. G. d'A., a divinisé le feu dès qu'il a su le produire, sinon plus tôt, mais au même titre et par la même raison que les autres phénomènes naturels, et, en général, que tous les objets dont son imagination était frappée... Parmi ces phénomènes, le feu est un de ceux qui ont dû inspirer les spéculations les profondes, les mythes les plus riches et les plus ingénieux, les rites les plus saisissants et les plus grandioses... Le culte du feu se retrouve dans toutes les périodes de l'évolution religieuse. Chez nombre de peuples, on le voit non seulement traverser, mais encore favoriser le passage du culte de la nature au polythéisme, et du polythéisme à une conception unitaire du monde. Il y eut un moment — dans les siècles qui précèdent l'ère chrétienne — où il régnait chez toutes les nations connues. Aujourd'hui même il se révèle, en quelque sorte,ankylosé,par les métamorphoses de nos langues, dans les légendes de nos campagnes et jusque dans les rites de nos églises. A ces titres divers, il mérite un examen détaillé. »

Voici maintenant les titres des chapitres de l'ouvrage de M. G. d'A. :

I. Le Feu, Dieu; — II. Le dieu du Feu ; — III. Le Feu cosmique ; — IV. Le Feu, médiateur céleste ; — V. Le Feu, exorciste ; — VI. Le Feu, protecteur de la communauté ; — VII. Le Feu,symbole du soleil ; — VIII. Origine des mythes relatifs au Feu ; — IX. Mythes relatifs aux sources naturelles du Feu ; — X. Mythes relatifs à la production artificielle du Feu ; — XI. Mythes relatifs au rapt du Feu.

Angela Nardo Cibele.— Zoologia popolare Veneta specialmente Bellunese. Credenze, Leggende e Tradizioni varie. Tome IV des *Curiosita popolari tradizionali* publicate per cura di *Giuseppe Pitrè*. — 1 vol. in-8 de XI-168 pages. Palermo, L. Pedone-Lauriel, éditeur, 1887 (4 fr.).

Le quatrième volume de la collection sicilienne de M. le Dr Pitrè, qui vient de paraître, est aussi intéressant que ceux qui l'ont précédé. Ce volume est le complément local d'enquêtes sur les noms,croyances,légendes, contes et superstitions, etc., relatifs aux animaux. On sait que la plus importante de ces enquêtes est la *Faune populaire* de notre maître et ami M. Eugène Rolland (6 vol. in-8 ; Paris, Maisonneuve, 1879-1882). Les collections de M. Louandre (*Épopée des Animaux*) et d'Angelo de Gubernatis (*Mythologie zoologique*, Londres, 1874), sont également à citer dans cet ordre de recherches. Nous avons remarqué tout particulièrement dans le nouveau volume de la collection Pitré, les chapitres consacrés au *Faucon*, à l'*Abeille*, au *Bœuf*, au *Chien*, au *Cheval*, au *Ver-à-Soie*, à la *Chèvre*, au *Coucou*, au *Coq*, au *Chat*, au *Grillon*, au *Loup*, au *Merle*, à l'*Escargot*, au *Serpent*, à la *Taupe*, etc.

Les documents recueillis sont bien intéressants. — Pourquoi cependant l'auteur a-t-il cru devoir employer l'ordre alphabétique pour la classification de ses monographies ? Le plan de M. Rolland nous semble préférable.

Comtesse Evelyn Martinengo-Cesaresco. — Essays in the Story of Folk-Songs. — 1 vol. in-8 de XL-394 pages. — London, 1886, G. Redway, éditeur, York-Street, Covent-Garden. (7 sh. 6 den.).

Mme la Comtesse Martinengo-Cesaresco a publié tout récemment sous ce mo-

deste titre d'*Essays in the Story of Folk-Songs*, un important ouvrage que les traditionnistes ne pourront que consulter avec le plus grand profit et aussi avec le plus grand plaisir.

Mme la comtesse Martinengo-Cesaresco aime les chants populaires et sait en comprendre toute la simplicité et tout le charme; la poésie du peuple l'a charmée, et elle a voulu la faire aimer par le grand public qui, jusqu'ici, n'a pas saisi la grande valeur de ces documents naïfs gardés comme un précieux dépôt par les générations qui se sont succédé dans le monde. Pour le traditionniste, la préface de Mme M.-C sera peut-être la partie capitale de cet ouvrage. On remarquera surtout dans ces *Essais* ravissants, bourrés de faits, mais toujours faciles à lire, les chapitres consacrés aux chants populaires vénitiens, siciliens, arméniens, provençaux et helléniques. A un autre point de vue, les études sur l'influence de la Nature et de la Mort, sur l'idée de la Fatalité, sur les Fêtes du mois de Mai, sur les Berceuses, etc., et ne manqueront pas d'intéresser les folkloristes. Ce livre est, disent les *Daily-News* « *a treasure-house of Folk-Lore of various kinds, and the matter is handled with much poetic appreciation and a good deal of learning*. » Mme Martinengo-Cesaresco *possède* bien son sujet ; son ouvrage est une mine précieuse de documents ; nous ne pouvons que recommander ce volume aux traditionnistes et aux amateurs de poésie populaire (1).

Fernand Lafargue. — Une Idylle à Taïti, 1 vol. in-12 ; Paris, 1887, Plon, rue Garancière (3 francs)

Dans ce roman, qui mérite d'être lu et relu, M. Fernand Lafargue, qui a étudié tous les rites polynésiens, nous fait assister à une très curieuse cérémonie en l'honneur de Tangaroa, le dieu suprême, frère et chef de tous les autres dieux. Il nous initie, chemin faisant, à la puissance du *tabou*, qui constitue le droit pour les prêtres de l'ancienne religion taïtienne de mettre en état d'interdiction gens et biens. L'individu personnellement soumis à l'action du *tabou* est exclu de tout contact avec ses compatriotes ; il ne peut se servir de ses mains ; il est obligé de ramasser ses aliments avec sa bouche, comme les animaux.

Moralité : quand les prêtres avaient envie d'un champ, ils le *tabouaient*. Ce sont les méthodistes anglais qui les ont remplacés : peut-être les doux habitants de la reine de l'Océanie n'ont-ils pas gagné au change. M. Fernand Lafargue, du moins, ne se prononce pas là-dessus.

OUVRAGES REÇUS

J.-M. Luzel. — Contes populaires de la Basse-Bretagne. — 3 vol, in-8 elzévir. Maisonneuve et Leclerc, 25, quai Voltaire (22 fr. 50).

Miscellanea Folk-Lorica. — Tome X de la **Biblioteca popular de la Associacio d'Excursions Catalana.** — 1 vol. in-8 de VII-184 pages, avec musique, — Barcelone, 1887, libreria de Alvar Verdaguer, rambla del Mitji, 5 (8 rals).

Dubuisson d'Auxerre. — Les trois Rêves. — 1 vol. in-12 de 238 pages. Auxerre, 1885. P. Simonnet, éditeur (3 fr.).

Biblioteca de las Tradiciones populares españolas. — Tomes VIII, IX, X, XI. — 4 volumes in-12. Madrid, libreria de Fernando Fé, carrera de San-Geronimo, 2 (2,50 pesetas).

Alcide Bonneau. — Curiosa, Essais critiques de littérature ancienne ignorée ou mal connue. — Paris, 1887, Isidore Liseux, éditeur, 19, passage Choiseul.

Raoul Gineste. — Le Rameau d'Or, poésies. — 1 vol. in-12, A. Lemerre, éditeur.

Nous rendrons compte de ces ouvrages prochainement dans la *Tradition*.

HENRY CARNOY.

(1) Une observation cependant. A la page 331, Mme M.-C. cite une chanson populaire flamande *inédite* : *Un jour un' pauv' dentellière, etc.* Cette chanson n'est pas *inédite*; on sait que l'auteur en est M. A. Desrousseaux, le chansonnier lillois bien connu, notre collègue de la *Société des Traditionnistes*. C'est le chef-d'œuvre sans contredit de M. Desrousseaux.

NOTES ET ENQUÊTES

Concert du cercle Saint-Simon. — Nous avons assisté, le mercredi 11 mai, à une soirée bien intéressante organisée par M. Julien Tiersot avec le concours de jeunes artistes de mérite, MM. Gibert et Jacquin, Mlles Nocenzo, Bourneville et Auguez.

M. Gabriel Monod, dans une improvisation charmante, a rappelé à l'auditoire d'élite qui avait répondu à l'aimable invitation du Comité du cercle Saint-Simon, tout l'intérêt scientifique, littéraire et artistique qu'offrent les mélodies et la poésie populaires. Des écrivains de talent, Richepin, Theuriet, Aycard, Gabriel Vicaire ont tenté avec le plus grand bonheur de faire remonter la poésie vers les sources vives de la poésie populaire, tandis que les musiciens obtenaient le même succès en s'inspirant des mélodies et des airs naïfs de nos paysans. M. Monod pense, avec raison, que l'on doit recueillir pieusement cette poésie et cette musique traditionnelles.

Le concert qui a suivi cette trop courte conférence a été des plus ravissants. Il a gagné tous les auditeurs à la cause de la littérature populaire. Parmi les chansons qui ont été le plus appréciées, nous citerons :

1. *Le Mois de Mai*, chant de quête de la Champagne, avec un refrain d'un charme exquis : « *C'est le mai, mois de mai, — c'est le joli mois de mai !* ». — 2. *La Bergère aux champs*, pastourelle du Centre (de caractère peu populaire). — 3. *Le Rossignol messager*, chanson bien connue, mais toujours jolie. — *Trois jeunes Tambours*, version de la Haute-Bretagne. Un des couplets surtout a soulevé les applaudissements de toute la salle : « *J'ai trois vaisseaux dessus la mer jolie. — L'un chargé d'or, l'autre d'argenterie. — Et le troisième pour emmener ma mie !* » — 4. *Le Plongeur*, thème bien connu également, traité par Uhland, et surtout par Schiller dans sa ballade de *Charybde*. — 6. *Pernette*, complainte d'amour de la Franche-Comté ; une jeune fille répond à sa mère qui dit qu'on pendra son amant : « *Si vous pendez mon Pierre, — Vous me pendrez aussi, — Et sur la même branche, — Nos deux cœurs s'uniront ! — Au chemin de Saint-Jacques, — Enterrez-nous tous deux* ». — 7. *La Bergère et le Monsieur*, chanson dialoguée de l'Auvergne ; cette chanson *farcie* a été détaillée à merveille par M. Gibert et surtout par la charmante Mlle Auguez. — 8. *Le Pauvre Laboureur*, chanson de la Bresse, et lamentable épopée de la vie de l'homme des champs ; l'air en est magistral comme la poésie. — 12. *Les trois Matelots de Groix*, version des côtes de Bretagne, sans doute celle qui a inspiré Jean Richepin, dans la *Mer*. — 15. *Les Transformations*, version du Morvan publiée dernièrement dans la *Rev. des Tradit. pop.* — 16. *La Mort du Mari*, version normande qui n'a rien à envier au naturalisme le plus outré. — 17. *En passant par la Lorraine*, version d'*Anne de Bretagne*, le *clou* de la soirée assurément, qui a soulevé tous les applaudissements.

Nous adressons nos félicitations à M. Tiersot et à ses collaborateurs.

Les Voceri de l'Ile de Corse. — Notre collaborateur Emile Blémont, écrit dans le *Monde Poétique* : « Le recueil de M. Frédéric Ortoli a été composé avec la passion d'un antiquaire et le goût d'un poète. Il a une haute valeur littéraire. La tradition du pays natal y est admirablement interprétée.. Le volume tout entier est plein de renseignements curieux et de notes précieuses. Nous en félicitons Frédéric Ortoli, qui est un des plus estimés entre les traditionistes français. »

La Presse et la Tradition. — La Presse française et étrangère a fait le meilleur accueil à *la Tradition*. Le *Temps*, la *Justice*, l'*Estafette*, le *Rappel*, les *Chroniques*, le *Républicain de la Savoie*, les *Alpes*, la *Mélusine*, l'*Archivio*, l'*Indépendance Belge*, le *Patriote de l'Ouest*, la *Revue critique*, la *Revue de Belgique*, *The Bookseller*, le *Petit Rennais*, ont signalé notre revue dans les termes les plus sympathiques. Nous leur envoyons tous nos remerciements.

Correspondance. — Plusieurs membres de la *Société des Traditions populaires* regrettent que notre revue n'ait pas paru assez tôt pour avoir le temps d'adresser leur démission au président de cette Société.

Ils nous assurent en même temps de toute leur sympathie pour notre œuvre et nous promettent leur adhésion aussitôt que réglementairement ils auront cessé de faire partie de l'ancienne Société. Nous leur adressons tous nos remerciements. — M. le *comte Goblet d'Alviella* nous annonce la création d'une section de traditionnisme à la Société d'Anthropologie de Bruxelles.

Dîner de la Tradition. — Le deuxième dîner de la *Tradition* a eu lieu le mardi 7 juin, au *Rocher de Cancale*, 70, rue Montorgueil, sous la présidence de M. L. de la Sicotière, sénateur de l'Orne. Assistaient au dîner : MM. Charles Fuster, Frédéric Ortoli, Gabriel Vicaire, Edmond Desombres, Paul Boulanger, Henry Carnoy, Madame A. Labey, etc. — Mme Labey, MM. Gabriel Vicaire et Charles Fuster, ont dit de ravissantes poésies qui ont été chaleureusement applaudies. On s'est donné rendez-vous pour le dîner du mois d'octobre, alors que les adhérents seront de retour à Paris.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Revue des Traditions populaires. — Numéro du 25 mai 1887. — Superstitions des civilisés. *P. Sébillot.* — La Fiancée jalouse. *A. Callon.* — Les Enfants perdus. *A Bon.* — Chanson de Mai. *L. Gallet* — Jeux et Divertissements militaires *N. Ney* et *A. Certeux.* — La Préface des Bons Buveurs. *H. Corot.* — Facéties normandes. *Victor Brunet.* — Le Vaisseau qui vole. *Léon Sichler.* — Musique scandinave. *A. Tausserat.* — La Belle Barbière. *Ch. Beauquier.* — Blason populaire de la Belgique. *A. Harou.* — Usages en Lorraine. *F. Fertiault.* — Le Loup et le Renard. *A. Callon.*

Mélusine. — Numéro du 5 mai 1887. — L'Anthropophagie. *Henri Gaidoz.* — Corporations, etc. *H. Gaidoz.* —La Haute-Bretagne au XVI[e] siècle. *A. de la Borderie.* — Chansons populaires de la Basse-Bretagne. *F. M. Luzel.* — Le Petit Chaperon Rouge. — L'Ogre. *P. Sébillot.* — La Fraternisation. *H. Gaidoz* — Peau-d'Ane. *Eugène Rolland.* — Les Saints de la Mer.

Revista Lusitana. — N° 1 (Porto, *Livraria Portugueze de Lopes*, sous la D[on] de M. *Leite de Vasconcellos*). — Les Tziganes du Portugal. *Ad. Coelho.* — O Conde de Luz-Bella *Th. Braga.* — Le Juif-Errant en Portugal. *D. Carolina de Vasconcellos.* — Onomatologie portugaise. *Leite de Vasconcellos.* — Contes africains. *D. C. Schmidt Branco.* — Etymologies populaires portugaises. *J. Moreira.* — Tradit. pop. alemtejonas. *A. Th. Pires.* — Bibliographie.

Le Temps. — 30 mai 1887. — Chronique musicale. *La Tradition;* le *Gayant* de Douai. *J. Weber* (Compte-rendu du n° 2 de notre *Revue.* Tous nos remerciements à l'éminent critique du *Temps*).

Le Nouvelliste de Lille. — 31 mai. **La Dépêche** de Lille. — 1[er] juin. — A propos de l'*Air de Gayant* (Reproduction d'après M. *J. Weber* du *Temps* de l'étude de M. *A. Desrousseaux*, parue dans le numéro du 15 mai de *La Tradition*).

Revue de Belgique. — 15 juin 1887. — Religion ou irréligion de l'avenir. *C[te] Goblet d'Alviella.* — Récentes publications folkloristes. *Aug. Gittée.*

Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou. — 15 juin 1887 — Légende bretonne. *Ad. Orain.* — Le Moine changé en Ane. *A. Orain.*

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval. — Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

5 Prix du Numéro : **Un franc.** **Août 1887.**

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES

A TRADITION



REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.
tion de **Sociétaire** donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs

PARIS

A. DUPRET, ÉDITEUR

3, rue de Médicis, 3.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. ...

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES

TRADITION



REVUE GÉNÉRALE

Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.
n de Sociétaire donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs

PARIS

A. DUPRET, ÉDITEUR

3, rue de Médicis, 3.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° .5 Prix du Numéro : **Un franc.** Août 1887.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES

LA TRADITION



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.
otisation de Sociétaire donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs

PARIS
A. DUPRET, ÉDITEUR
3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 AOUT 1887

La **Tradition** paraît le 15 de chaque mois. Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour la France (15 fr. pour l'étranger).

La cotisation des Sociétaires est de 15 francs payables dans le courant du premier semestre de l'année, et donnant droit à l'envoi de la Revue.

Afin d'éviter les frais de recouvrement, les sociétaires et les abonnés sont priés d'adresser leur cotisation ou leur abonnement, en un mandat-poste, à l'adresse de M. DUPRET, 3, rue de Médicis. — Le talon servira de reçu.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages adressés à la Revue.

Prière d'adresser les adhésions, la correspondance, les articles, échanges, etc., à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin.

Les manuscrits seront examinés par un Comité de rédaction composé de MM. Emile BLÉMONT, Henry CARNOY, Raoul GINESTE, Ed. GUINAND, Charles LANCELIN, Frédéric ORTOLI, Charles de SIVRY et Gabriel VICAIRE. Les manuscrits non insérés seront rendus.

LA TRADITION

MONSTRES ET GÉANTS.

III

LYDÉRIC ET PHINAERT

La *Procession de Lille* créée en 1269 par Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre et de Hainaut, laquelle a eu lieu chaque année jusqu'en 1793, le dimanche après la Trinité, excepté en 1596 à cause de la peste qui sévissait à Lille et dans ses environs, avait primitivement un caractère purement religieux. Des personnes des deux sexes la suivaient pieusement et l'on en voyait marchant pieds nus. Mais dans le seizième siècle, chaque corps de métier y représentait une *histoire*, c'est-à-dire une scène de l'Ancien ou du Nouveau testament, et les pâtissiers et les corroyeurs y firent marcher deux géants en osier, un homme et une femme, ayant soixante pieds de haut.

Que représentaient ces géants ? Nos recherches à cet égard sont restées infructueuses. Il est cependant difficile d'admettre qu'ils n'avaient aucune signification. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils firent la joie de nos aïeux, et que lorsqu'en 1826 on organisa à Lille un cortège historique à l'occasion de la fête communale, on eut bien soin d'y faire figurer encore des *géants* comme une des grandes attractions du programme.

Ces *géants* étaient *Lyderic* et *Phinaert* ou *Finard*. Mais qu'étaient les personnages portant ces noms ?

Or, d'une légende rapportée par le chroniqueur Christian Masseeuw, né à Warneton (Nord) le 13 mai 1469, il résulte qu'en l'an 620, Salvaert, comte de Dijon, par suite des troubles qui régnaient en Bourgogne, fut forcé de quitter son pays pour aller demander asile au roi d'Angleterre, son parent. Il partit avec Emelgaïde, sa femme, alors enceinte, et de fidèles serviteurs. Comme il passait dans une forêt fameuse par les massacres qu'on y avait commis et qu'on appelait, pour cette raison, *Bois Sans-Pitié*, un méchant homme nommé Phinaert, qui gouvernait sous la suzeraineté du roi des Français le pays du Buc, tout en assassinant les voyageurs pour les voler ensuite, se jeta à l'improviste avec les soudarts de sa bande sur Salvaert et sa suite et en fit un massacre général.

Emelgaïde suivie d'une de ses femmes, profitant du tumulte, se sauva à travers les marais. En relevant les morts, l'assassin s'aperçut de la disparition de la princesse. Craignant alors qu'elle n'allât demander vengeance à quelque puissant seigneur, il la fit activement rechercher.

Harassée, sans force, Emelgaïde s'était arrêtée dans le voisinage d'une fontaine qu'ombrageait un bouquet de saules. Elle y accoucha d'un enfant mâle qui paraissait plein de vigueur. Quelques heures après, sa suivante étant montée sur un monticule, aperçut une troupe de gens armés, au nombre desquels se trouvait le meurtrier de son maître. Alors Emelgaïde, voulant du moins soustraire son enfant à une mort immédiate, le cacha dans un buisson et se laissa emmener prisonnière avec sa servante, dans les sombres cachots du château du Buc, qu'habitait le tyran Phinaert.

Vers le soir du même jour, un ermite nommé Lyderic, dont l'habitation était près de la fontaine *del Saulx*, c'est-à-dire *des saules*, ayant entendu les gémissements de l'enfant abandonné, s'empressa de le recueillir. Il le baptisa, lui donna son nom, le fit nourrir par une biche, et l'éleva enfin avec une sollicitude toute paternelle.

Ne doutant pas que cet enfant ne fut le fils de l'infortunée princesse, il l'instruisit de tout ce qu'il savait, lui parla souvent de la malheureuse fin de son père, de la captivité de sa mère et ne négliga rien pour l'exciter à punir le traître. Puis il l'envoya en Angleterre où, sous la direction d'un savant abbé, il devint un prince accompli. A dix-huit ans, il entra au service du roi d'Angleterre dont il aima, dit-on, la fille et en fut aimé. On lui reprocha même d'avoir trop longtemps oublié près d'elle la captivité de sa mère. Il s'en souvint cependant, et, suivant les conseils que lui avait donnés le bon Ermite, il alla trouver le roi de France, Clotaire II, et lui demanda l'autorisation de défier et combattre Phinaert dans un combat corps à corps.

Le roi autorisa ce duel qu'on appelait alors *jugement de Dieu*. Il eut lieu à l'endroit même où, vingt ans auparavant, le crime avait été commis.

Après une lutte terrible, Lydéric tua Phinaert et délivra sa mère.

Le roi, enchanté de la bravoure de ce jeune homme, lui donna toutes les terres du vaincu, ainsi que le château du Buc, où il résidait, et le nomma *Premier forestier de Flandre*.

Il y a à Lille une rue *Lydéric* et une rue dite de *La Fontaine del Saulx*. En 1849, il a été question, dans la même ville, d'élever un monument commémoratif sur l'emplacement qu'occupait, assure-t-on, la dite fontaine, mais jusqu'ici, rien n'a encore été entrepris à cet égard.

Les géants Lydéric et Phinaert ont paru dans les cortèges historiques de 1826, 1827, 1828, 1829 et 1830. Ils ont en outre figuré dans les *cortèges des Fastes de Lille* en 1850, 1851, 1858 et 1863. Toujours l'annonce de leur participation à ces fêtes a attiré à Lille un nombre très considérable de visiteurs, toujours ils ont été acclamés, toujours ils seront revus avec le plus grand plaisir. Leur légende a été le sujet d'un nombre assez consi-

dérable de chansons, tant en français qu'en patois. On en a aussi fait une pièce de comédie, sous ce singulier titre : *La vie barbarique de Finard,* puis très anciennement, une complainte on ne peut plus naïve, en vingt-six couplets, que l'on vendait encore il y a une trentaine d'années sur feuille volante, avec les portraits peu authentiques, comme on le pense bien, des deux gigantesques personnages.

Voici quelques couplets de cette complainte :

Fuyant par la campagne,
Ce prince infortuné,
La Bourgogne et Champagne
Il a abandonné.
Il avait à sa suite
Quelques hommes de mérite,
Les plus hardis au coup ;
Et son épouse enceinte
Fuyait saisie de crainte,
Ell' suivait son époux.

Le duc de Salvaert
Marchant diligemment,
Pour gagner l'Angleterre,
Où étaient ses parents,
En passant près de Lille,
Où était son asyle,
Finard et ses soldats,
L'attendant au passage,
Pour faire un grand carnage
Se portant sur ses pas.

Finard et ses gens d'armes,
Plus de quatre contre un,
A grands coups de leurs armes
Ces cruels importuns,
Mettant tout au cercueil,
Sans qu'il en reste un seul,
Du prince et ses soldats,
Ne restant que madame,
Avec une autre femme,
Dans le bois se sauva.

L'infortunée princesse,
Cachée sous un buisson,
S'accoucha de détresse
D'un beau petit garçon.
Aidée de sa servante,
Malgré son épouvante ;
La mère s'est dépouillée
De ses habits exquis,
Déchirant sa chemise,
Et l'a emmailloté.

Elle fondit en larmes,
En entendant la voix
De ces cruels gens d'armes,
Qui parcouraient le bois.
Prévoyant son revers,
Sous un buisson couvert,
Ell' cacha son poupon,
Dit d'une triste œillarde :
Ciel ! je vous donne en garde
Mon aimable garçon.

Un hermite au bocage,
Allant puiser de l'eau,
Près de son hermitage
A la fontain' del saulx,
Il entendit naissante,
Une voix languissante
Pleurer amèrement ;
Dedans le bois s'enfonce,
Il trouve sous les ronces
Ce beau petit enfant.

Cet hermite très sage,
Sitôt l'a emporté.
Dedans son hermitage,
Il le fit allaiter
Sitôt par une chèvre.
En approchant les lèvres
Il suçait joliment.
S'élevant de la sorte,
Et tenant dans sa grotte
Jusqu'à ce qu'il fût grand.

Quand il eut atteint l'âge
Du bon sens la raison,
L'ayant rendu bien sage
Par éducation.
Lui déclarant d'avance.
De Salvaert son père
Que Finard ce grand traître
S'en était rendu maître
Et qu'il tenait sa mère

De ce lieu solitaire,
L'hermite l'envoyant
Tout droit en Angleterre.
Pour y voir ses parents,
Dans peu de temps s'avance.
De joûter à la lance
Et autre' exploits guerriers,
D'un courage inégal.
Pour monter un cheval
Il était le premier.

S'étant dressé en guerre.
S'en alla à Soissons,
Trouver le roi Clotaire
Le *premier* de ce nom,
Qui était roi de France.
Très humblement s'avance
Près de sa majesté.
Il se mit en devoir
De conter son histoire
Cet infortunité.

Finard devant la France
Voulut nier son fait.
Il lui dit: Prends ta lance,
Je connais ton forfait.
Sont armés de cuirasses,
De casque et de rondaches,
A la mode du temps;
Frappant d'estoc et taille,
Lydéric à la bataille,
Il n'avait que vingt ans,

L'un sur l'autre s'avancent,
En courant au plus fort,
Cassant, brisant leurs lances.
Frappant dessus le corps.
Finard d'un coup fatal,
Tomba de son cheval;
Lydéric à la même heure
Sitôt mit pied à terre,
Plus vite qu'un éclair
Il lui perça le cœur.

D'une voix authentique,
Le voyant aux abois,
Tout crie : Vive Lydéric !
Très applaudi du roi.
Il le fit sans attendre
Grand Forestier de Flandre,
Et de la part du roi,
Courant d'un pas léger
Déprisonner sa mère
L'embrasser mille fois.

*
* *

Dans une fête populaire qui a eu lieu à Lille, les 29 et 30 mai derniers

Lydéric et *Phinaert* ont été de nouveau montrés à la foule qui les a chaleureusement acclamés.

Voici ce qu'en a dit le *Progrès du Nord* du 1er juin : « Il y a une quinzaine d'années qu'ils ne sont sortis et nos concitoyens les revoient avec un plaisir qui se manifeste bruyamment par des éclats de rire sans fin. On les entoure comme de vieux amis, les enfants font des rondes sous les regards placides des deux héros légendaires. »

A. DESROUSSEAUX.

LA LÉGENDE DE LA BERGERONNETTE

Elle chante, la bergeronnette, elle chante sa chanson joyeuse d'oiseau, suivant les troupeaux qui pâturent dans les chaumes. Le bélier aux cornes enroulées, fier de la conduite des ouailles, la regarde gravement sautiller autour de lui ; il sent en elle une amie qu'au sortir de l'étable il retrouve dans la campagne verdoyante d'avril ou sur les coteaux que septembre brûle de ses rayons. Les brebis jouent avec elle, et elle, voletant çà et là, passe au milieu du troupeau, pendant que les petits agneaux qui sortent pour la première fois, contemplent, étonnés, ses mouvements vifs et gracieux, et demandent à leur mère, dans leur bêlement qui chevrotte :
— Est-ce que c'est méchant, dis, une bergeronnette ?

Et le pâtre lui-même, qui voit en elle une compagne fidèle de sa solitude, suit d'un œil rêveur l'oiseau mignon dont le chant lui fait oublier l'amertume de la vie, pendant que ses chiens au poil tombant, lorsqu'ils aboient aux moutons maraudeurs, s'écrient bien vite et plus doucement dans leur rude langage de bêtes : — N'aie crainte, petite bergeronnette, ma mie, nous ne te voulons faire aucun mal.

A tous, l'oiselet répond dans son gazouillis qui fait : — *Pri-i... pri-i... pri-i....* et sautillant parmi les paillis coupés, il parle à tous — au bélier qui l'écoute attentivement, aux brebis qui fixent sur lui leur placide regard, aux agneaux curieux et peu rassurés, au pâtre pensif, aux chiens qui secouent pour mieux l'entendre leur tête essorillée ; — et voici ce que dit la bergeronnette au milieu de sa chanson joyeuse :

— Où est-il le Juste que j'ai vu dans les temps d'autrefois et sous le ciel bleu de l'Orient ? Quel est le pasteur de troupeaux qui, de même que jadis, me conduira vers le Juste ? Où est celui qui doit revenir sur terre, amenant à sa suite la paix, la concorde, le bonheur et l'amour ? Où est-il donc, le Juste ?

. . . .

Elle chante, la bergeronnette, elle chante sa claire chanson du soir, à l'heure du rappel, à l'heure où les oiseaux fatigués de la chaleur écrasante du jour, se groupent pour regagner ensemble leur abri de la nuit. Déjà le soleil vient de disparaître dans la direction du couchant ; les troupeaux altérés par le flamboiement continu d'un ciel d'Orient, sans eau, sans nuage, éternellement et désespérément bleu — se sont couchés sur le sol torride.

Déjà les étoiles piquent tout le firmament de leurs lueurs diamantées ; la voix majestueuse du désert fait taire tous les bruits, qui s'assoupissent peu à peu ; la dernière cigale a jeté son dernier cri, et les pâtres, assis en cercle, se préparent au sommeil dans le grand silence de la nature où veillent seuls les astres d'en haut qui épanchent à profusion sur le monde leurs étincelles d'or.

Subitement, la bergeronnette s'est éveillée, et elle a chanté : — *Pri-i... pri-i...*, croyant saluer l'aurore. Mais ce n'est pas encore l'aurore ; l'aube est bien loin du côté du levant, et le petit oiseau regarde, étonné, la grande lueur qui vient de se faire. Les bergers aussi se sont soulevés, et, tout tremblants, assistent à une merveille qu'ils ne s'expliquent pas : — Une nuée lumineuse est descendue du ciel, repose sur le sol devant eux ; elle vient de s'entr'ouvrir, et des contours vagues de séraphins ailés s'en échappent, pendant que s'élève en l'air un chant si divinement harmonieux que la petite bergeronnette croit entendre la mélodie des bulbuls qui modulent dans les nuits tièdes.

Mais les anges ont parlé aux bergers, et ils leur disent dans une mélopée céleste : — Apprenez une grande joie : aujourd'hui même un Sauveur vous est né, qui sera le roi du monde. Vous le reconnaîtrez en voyant un petit enfant couché dans une crèche : allez, son étoile vous conduira vers lui.

Et, tandis que les bergers surpris écoutent ces paroles qui traversent l'air comme le murmure d'une harpe éolienne, le concert des messagers d'en haut s'est élevé, ne laissant après lui qu'un bruissement mystérieux. En même temps la nuée s'est évanouie, et à la place qu'elle occupait devant les pasteurs, brille au milieu de la nuit claire un astre éblouissant, qui glisse en silence dans l'espace, invitant les pâtres à le suivre vers le Roi-Sauveur.

. . . .

Elle chante, la bergeronnette, elle chante la gaie chanson du voyage, pendant que les pâtres ceignent leurs reins et prennent le bâton qui doit soutenir dans la route leurs pas fatigués. L'astre lumineux s'élève peu à peu, puis s'éloigne dans la direction indiquée par les messagers célestes, semant après lui une poussière scintillante qui s'attache aux brins d'herbe et trace sur le sol une voie semblable à un pâle rayon de lune.

Les pasteurs ont jeté sur leur dos la besace qui porte leur nourriture ; et ils ont suivi la route lumineuse que leur trace l'étoile, se disant les uns les autres : — Allons voir le Sauveur qui nous est né.

La bergeronnette les accompagne, sautant devant leurs pas, et animant pour un instant de son cri d'appel la solitude morne du désert.

Longtemps ils marchèrent, s'arrêtant seulement aux sources pour étancher leur soif. Peu à peu les constellations disparaissaient les unes après les autres derrière les collines rocheuses qui bornaient l'horizon. Peu à peu, du côté de l'Orient, il se répandait dans l'air comme une pulvérulence diamantée, qui est la messagère de l'aurore ; puis une flèche d'or stria le ciel bleu, et, sur la plaine dénudée, le soleil se leva dans sa gloire enflammée, salué par le concert de toutes les créatures.

Comme ses frères les autres oiseaux, la bergeronnette jeta sa modulation dans l'air sonore, et la gamme de son joyeux *Pri-i... pri-i...* monta vers le ciel...

Mais les pèlerins marchaient toujours, guidés par l'étoile miraculeuse.

Depuis longtemps déjà, le jour épanchait ses clartés, lorsqu'au loin des taches blanches apparurent, trouant l'horizon.

— C'est là ! s'écrièrent les pasteurs en voyant leur guide céleste les conduire vers la bourgade aux murs éclatants de blancheur, pendant que la bergeronnette leur répondait dans son langage chanté : — Oui ! c'est là !... c'est là !...

Ils arrivèrent jusqu'à l'endroit où l'étoile demeurait suspendue comme une veilleuse allumée par la main du Créateur.

Sous un toit en plein air servant alors d'abri à un Bœuf aux gros yeux doux et à un Ane qui inclinait ses longues oreilles, une jeune femme berçait un petit enfant dans une crèche, pendant qu'auprès d'elle, un vieillard considérait ce tableau d'un air rêveur. Une sorte d'effluve lumineux entourait l'enfant, dont un nimbe d'or encadrait la figure souriante et rosée.

Les pasteurs se prosternèrent alors et la petite bergeronnette lança joyeusement à l'air son cri d'allégresse, pendant que des accords merveilleux se faisaient entendre, et que partout dans l'espace éclatait un cantique divin où les voix de mystérieuses créatures répétaient l'éternel *Hosannah !*

. . . .

Elle chante, la bergeronnette, elle chante la chanson vibrante de la liberté ; l'espace lui appartient, un coup d'aile la porte des flots de la mer au sable du désert : le ciel tout entier est sa demeure et chaque jour la voit promener ici ou là sa gaîté vagabonde et son cri joyeux d'oiseau libre.

Elle est venue dans le pays de Judée où les collines prennent des teintes bleuâtres dans la transparence d'un air surchauffé, où le souffle accablant du midi pulvérise le sable qu'il soulève en tourbillons micacés.

Au centre de la plaine s'élève un bois de sycomores; haletante, la bergeronnette s'y réfugie pour chercher un abri contre la chaleur torride du jour. Mais elle n'a pas vu le gluau tenace qui l'attend, et lorsqu'elle veut regagner l'espace, sa patrie, elle sent ses ailes retenues par un lien étrange ; elle veut crier, se débattre, fuir au plus vite : elle ne réussit qu'à resserrer davantage autour d'elle l'obstacle invisible qui l'enserre, tandis que, cachés derrière une roche, des enfants saluent d'un cri de triomphe le succès de leur ruse et se précipitent avec des clameurs. Ils luttent à qui aura la gloire d'arracher aux autres le petit oiseau terrifié, et celui d'entre les bourreaux qui, le premier, a pu saisir la bergeronnette, la serre à l'étouffer et sent entre ses doigts bondir d'angoisse le cœur du petit martyr ailé.

Alors il le débarrasse des gluaux visqueux qui se sont collés autour de son corps délicat ; il lisse avec soin les plumes de son vêtement souillé de poussière et froissé dans la lutte, puis, après avoir attaché à son pied tremblant une cordelette en poil de chameau dont il conserve l'autre extrémité, il rend à son prisonnier une liberté feinte qui n'est que le commencement d'une dure captivité dont lui-même sera le geôlier. Et, avec un accent de triomphe, il lance dans l'air son cri d'oiseleur heureux : — Qui m'achète une bergeronnette vivante, pour un demi-maâ de cuivre?... pendant que la pauvre captive jette au ciel un plaintif appel à la justice.

Or, cet appel d'angoisse monta plus haut que les nuages, plus haut que le voile bleu retenu par des clous d'or au firmament, plus haut que l'immensité de l'espace, où des séraphins aux ailes diaphanes le recuillirent, et le portèrent tout frémissant encore aux pieds de Yahvé.

Et voici qu'un homme s'avança, suivi d'un grand concours de peuple qui se pressait sur ses pas et criait : — Hosannah !

Sa figure jeune, pâle et grave était encadrée par une chevelure bouclée dont les tons fauves entouraient comme d'un nimbe lumineux sa tête que paraissait pencher le poids d'une mélancolie intérieure. De ses yeux doux et suaves un rayonnement s'échappait; sa démarche était lente et son geste harmonieux.

A ses côtés se tenaient quelques gens à l'humble apparence, qui paraissaient être ses familiers et causaient ensemble, le laissant plongé dans ses méditations.

Voyant cette multitude qui s'avançait, le possesseur de l'oiseau courut vers elle, espérant y réaliser le gain désiré; sa voix s'éleva,

perçante, aiguë, et dominant pour un instant le bruit de l'assemblée : — Qui m'achète une bergeronnette vivante, pour un demi-maâ de cuivre ?

Et il agitait au-dessus de sa tête le lien au bout duquel l'oiselet effaré voletait de ci de là, toujours retenu, toujours meurtri à chacun de ses élans par l'attache qui le rivait à son tourmenteur.

A ce cri, l'homme qui paraissait commander à la foule releva lentement la tête, regardant devant lui. Une flamme alors s'alluma dans son regard, et marchant vers l'enfant, il s'écria : — Quoi donc ! est-ce que le Père d'en haut a créé l'homme pour torturer les autres êtres ? Pourquoi donc a-t-il donné à ses créatures ailées la liberté de l'espace et la chanson joyeuse, si la race d'Adam s'ingénie à détruire ses dons ?... Hélas ! l'Ouvrier céleste eût voulu voir le chef-d'œuvre de ses mains toujours bon comme lui-même, ainsi qu'il l'avait formé : pourquoi faut-il que dans toute veine d'homme coule le sang de Caïn ?

Puis, s'adressant à l'enfant : — Et toi, dit-il, n'as-tu donc jamais eu devant les yeux que des exemples de cruauté, pour torturer à plaisir un être sorti comme toi des mains du Père céleste ?

Et tandis que le bourreau demeurait muet, interdit, devant ces reproches murmurés d'une voix triste, le Juste s'écria : — Oiseau, créature du ciel au même titre que l'homme, va ! reprends ton chant joyeux ! reprends ta liberté !

Comme il disait ces mots, le lien qui retenait captive la bergeronnette se brisa tout à coup, et le petit être ailé plana quelques instants avec des cris d'allégresse au-dessus de son libérateur, puis s'éleva dans la profondeur bleue du ciel où il disparut, semant parmi l'espace son hymne au bonheur retrouvé.

. . . .

Elle chante, la bergeronnette, elle chante la mélopée inquiète de sa tristesse... Son instinct lui révèle un grand frémissement qui secoue la nature entière.

Le pauvre oiselet volète çà et là, toujours chassé par une angoisse secrète ; il franchit brusquement de vastes espaces d'air, toujours chassé par la crainte du danger qui se prépare. Il fuit les plaines accoutumées et les bois de cèdres qui fleurent bon, il traverse en hâte le pays des montagnes... Tout à coup, il arrête son essor, reploie ses ailes et se pose sur une crête de rocher. En avant, sous les éclatants rayons d'un soleil d'Orient, une cité, lointaine encore, étage les terrasses innombrables de ses maisons comme autant de plaques blanches qui répercutent la lumière éblouissante du ciel. Des portes de la ville sort, avec un tumulte assourdi par la distance, un immense concours de peuple ; des hommes à cheval ou à pied couverts d'armures d'acier, portant la

lance et le bouclier, la tête surmontée d'un casque, cheminent dans une voie qui monte vers le sommet d'une hauteur dénudée. Au milieu d'eux marche un homme jeune encore, les pieds ensanglantés par les pierres du sol, le visage tuméfié, le corps ployé sous le faix d'une sorte de charpente en forme de croix ; derrière les soldats, viennent des vieillards en robe blanche menaçant du poing le prisonnier à bout de forces ; puis suit la longue théorie du peuple dont le vaste murmure, formé des éclats de mille voix qui toutes lancent des imprécations, devient de plus en plus distinct.

— Il a voulu donner l'espérance aux misérables, criaient les uns ; qu'il meure !

— Il a tenté de remplacer la loi dure sous laquelle ont souffert nos pères par une loi qui égale le serviteur au maître, hurlaient les autres ; qu'il meure !

— Il s'est dit l'égal de César, le fils de Yahvé, disaient-ils tous : qu'il meure !

Et, sous les pierres, sous les coups, sous les injures, sous les malédictions, le souffre-douleur de cette multitude en délire suivait sa voie douloureuse.

La bergeronnette le reconnut : — C'était lui, le Juste entre les justes, qui seul, un jour, avait eu pitié d'elle, qui l'avait rendue à la liberté, alors qu'elle servait de jouet à de cruels enfants !

L'oiselet, à cette vue, eut un doux cri de tristesse, volant vers l'homme enchaîné. Lui, alors, devinant cet accent de compassion au milieu de tous les outrages qui l'abreuvaient, tourna lentement la tête vers sa consolatrice ailée, tandis qu'un pâle sourire illuminait son visage couvert de sueur et de sang. Un coup de verges le rappela à la réalité de douleurs, tandis que l'oiseau effrayé du tumulte s'enfuyait, montait vers le ciel où flambait le soleil d'or.

Mais bientôt des nuages étranges s'amoncelèrent de tous les côtés de l'horizon, escaladant l'espace, cachant la lumière du jour ; le sol tressaillit et se déchira ; la nature tout entière poussa un cri d'horreur, sentant qu'un crime inexpiable venait d'être commis.

Affolée, la bergeronnette fuyait, heurtant partout son vol à des ténèbres opaques ; une lueur cependant striait le voile sombre qui recouvrait le monde ; à tire d'ailes, la bergeronnette accourut... Or, cette lueur merveilleuse se tenait comme une auréole au-dessus d'un poteau d'infamie où un supplicié achevait de se tordre dans un spasme d'agonie lente : — C'était lui, c'était le Juste. Tout frémissant dans la délicatesse de son être, l'oiseau alla se poser sur un des bras du gibet d'ignominie, et, là, tristement, il modula son chant à l'oreille de celui qui déjà n'entendait plus.

Des êtres immatériels s'approchèrent alors, et, avec un murmure séraphique d'ineffable douleur, auquel la bergeronnette mêla dou-

cement son cri léger, ils recueillirent l'âme qui s'enfuyait vers les sphères éternelles, pendant que, dans le peuple, quelques voix éveillées par l'espérance murmuraient tout bas :

— Qu'importe la mort ! Le Juste nous l'a promis : il reviendra parmi nous !

. . . .

Elle chante, la bergeronnette, elle chante son hymne d'espérance indestructible.

Elle sait qu'un jour le Juste doit revenir ; elle se souvient que jadis elle fut conduite vers lui par les hommes qui gardent les troupeaux, et sans cesse elle erre autour des troupeaux dont elle est l'amie, murmurant dans son langage d'oiseau qui se rappelle :

— Où est-il, le Juste que j'ai vu dans les temps d'autrefois et sous le ciel bleu de l'Orient ? Quel est parmi les pâtres d'aujourd'hui, celui qui, de même que jadis, me conduira vers le Juste ?

Et les agnelets craintifs jouent avec elle. Et les brebis à l'œil doux songent en la voyant : — C'est notre compagne de tous les jours ! Et les capricieux béliers la regardent d'un air mutin ! Et les chiens aux poils emmêlés lui disent dans leurs abois qu'ils adoucissent : — N'aie crainte, petit oiseau, nous ne te voulons faire aucun mal ! Et les bergers s'écrient en la voyant à chaque aube nouvelle, chantant près de leurs ouailles : — C'est la fidèle amie de notre solitude, la chère associée de notre vie...

Mais ils ne la comprennent pas ; ils ne savent pas qu'elle les suit pour être menée par eux vers le Juste qui doit revenir un jour...

Et, dans chaque aurore comme au soleil de midi, comme aussi par la vesprée, dans les chaumes arides aussi bien que dans les gras pâturages, toujours aux côtés des pasteurs, elle chante la bergeronnette, elle chante son hymne d'espérance indestructible.....

Charles Lancelin.

CONTES DU VIEUX JAPON

III

MOMOTARÒ (LE PREMIER-NÉ DE LA PÊCHE)

Dans une certaine contrée, vivaient autrefois un vieil homme et une vieille femme. Le vieil homme était bûcheron et passait toutes

ses journées dans la forêt à couper du bois et à faire des fagots. Pendant ce temps, la vieille femme blanchissait du linge.

Un jour qu'elle était sur le bord de la rivière, occupée à laver, son attention fut attirée par quelque chose qui passait devant elle, entraîné par le courant. C'était une pêche magnifique qu'elle ne voulut pas laisser échapper.

S'étant donc mise à sa poursuite, elle réussit à l'atteindre et à la retirer de l'eau, à l'aide d'un bâton de bambou qui se trouva là par hasard. Elle était heureuse comme une enfant de posséder cette pêche.

La pensée lui étant venue d'en faire présent au vieux bûcheron, elle se hâta d'achever son ouvrage pour rentrer à la maison de meilleure heure ; il lui tardait de faire partager sa joie et son bonheur au vieillard. Elle ne fut pas déçue dans son attente, car il fut saisi d'admiration à la vue de ce fruit merveilleux. Après l'avoir contemplé ensemble tout à leur aise, ils décident enfin qu'ils le partageront en deux et qu'ils en mangeront chacun une moitié.

Mais ô prodige ! La pêche n'est pas plus tôt ouverte qu'il en sort un charmant petit garçon. Qu'on juge de l'étonnement des deux vieilles gens à cette apparition subite et inattendue !

Ils le considèrent quelques instants en silence, et, lorsqu'ils sont un peu remis de leur émotion : « C'est un don du ciel, se disent-ils : nous n'avons pas d'enfant ; adoptons celui ci. » Ils le prennent aussitôt dans leurs bras et le comblent de caresses. Pour rappeler son origine, ils lui donnent pour nom *Momotarô*, qui signifie le Premier né de la Pêche, parce que, dans ce pays, la pêche se dit *Momo*. Grâce aux soins aussi éclairés qu'affectueux qui lui furent prodigués par ses parents adoptifs, ses forces physiques, ainsi que son intelligence, prirent un rapide et heureux développement. A mesure qu'il avançait en âge, il devenait plus robuste et plus entreprenant. Aussi faisait-il la joie et la consolation des deux vieillards.

A quelque distance de l'endroit où ils demeuraient, il y avait une île appelée Onïgachima, qui était habitée par des Génies, possesseurs de richesses immenses.

Momotarô, devenu jeune homme et comptant sur sa force herculéenne, résolut de passer dans cette île pour s'emparer des trésors qui y étaient amassés. Ayant fait part de son projet à ses parents adoptifs, ceux-ci, non-seulement l'approuvèrent, mais se mirent immédiatement à faire les préparatifs du voyage. Quelques jours ayant suffi pour réunir tout ce qui lui était nécessaire, Momotarô prit congé de ses parents et se mit en route.

Au moment du départ, la vieille femme lui avait remis une sacoche remplie de petits pains, appelés dangos, qu'elle avait fait cuire elle-même. Chemin faisant, Momotarô rencontra d'abord un chien qui lui dit :

« Momotarô, que portez-vous dans votre sacoche ?

— Ce sont des *dangos* faits avec le meilleur millet du Japon.

— Si vous voulez m'en donner un, je vous accompagnerai, continua le chien.

— Bien volontiers, » fit Momotarô ; et aussitôt, tirant un dango de sa sacoche, il le lui donna.

Un peu plus loin, un singe et un faisan se présentèrent successivement sur le bord du chemin. Ayant fait la même demande et la même proposition que le chien, ils reçurent des dangos. Puis, tout à coup et comme par enchantement, ces trois animaux se trouvèrent vêtus en guerriers.

Momotarô s'embarqua ensuite avec sa petite troupe, et, après une heureuse navigation de quelques jours, le navire aborda à l'île des Génies.

A ce moment, la porte d'entrée du château était fermée. L'enfoncer et se précipiter à l'intérieur, ce fut l'affaire d'un instant.

Cependant les serviteurs des Génies se jettent à la rencontre des assaillants et font tous leurs efforts pour les arrêter; mais, malgré leur nombre, ils sont refoulés et obligés de fuir jusque dans le palais central. Akandôji, leur chef, s'y trouvait, armé de sa lourde massue de fer dont un seul coup était suffisant pour écraser un homme.

Momotarô évita adroitement, par son agilité, plusieurs coups, et réussit, à la fin, à saisir son adversaire à bras de corps, Dès lors, la lutte ne dura plus longtemps. Akandôji ne tarda pas en effet, à être renversé par terre, et il fut garotté si étroitement qu'il lui était impossible de faire un mouvement.

Le courage et la bravoure dont Momotâro avait fait preuve dans ce combat, lui avaient acquis le respect et la sympathie du chef des Génies qui se décida à lui livrer ses trésors.

Sur son ordre, les serviteurs vont chercher des montagnes d'objets précieux, qu'ils étalent devant le jeune vainqueur. Celui-ci fait un choix et, après avoir chargé son navire d'autant d'objets qu'il en peut contenir, il quitte l'île avec ses compagnons d'armes pour revenir chez ses parents.

Momotarô témoignait par sa démarche noble et fière la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir réalisé son projet. Mais il n'avait garde, cependant, d'oublier ce qu'il devait à ses compagnons ; il se plaisait, au contraire, à répéter que c'était à leur concours qu'il attribuait son prompt et facile succès. Grande fut la joie des deux vieillards, lorsqu'ils virent rentrer leur enfant sain et sauf et chargé de richesses ! Pendant plusieurs jours, ce ne furent que fêtes magnifiques auxquelles le jeune héros convia ses parents et amis pour leur montrer ses trésors et leur raconter les divers incidents de sa glorieuse expédition.

Par le bon usage qu'il fit de sa fortune, Momotarô eut la satisfaction de la voir s'augmenter encore ; il sut, en outre, se concilier si bien l'estime et la confiance de ses concitoyens que, à la mort de leur chef, ils l'appelèrent à l'honneur de lui succéder. Heureux Momotarô !

Traduction de J. DAUTREMER.

CE MATIN JE ME SUIS LEVÉE

Allegro vivo *très légèrement*

Ce ma-tin Je me suis le vée bien plus

tôt que ma tan - te Dans mon jar- din je suis al-

lée Cueillir la ro-se blan - che *soutenu* ah - ah - ah -

Que l'a - mour est char - man - - te ah -

ah - ah que l'a - mour est char-man - te D.C.

II

Dans mon jardin, je suis allée
Cueillir la rose blanche ;
J'n'y étais pas sitôt entrée,
Que mon amant-z-y entre !
Ah ! que l'amour est charmante !

III

J'n'y étais pas sitôt entrée,
Que mon amant-z-y entre !
Il me dit : — « Charmante beauté,
Marions-nous ensemble ! »
Ah ! que l'amour est charmante !

IV

Il me dit : « — Charmante beauté,
Marions-nous ensemble !
— Moi, si ma tante le veut bien,
J'y suis bien consentante !
Ah ! que l'amour est charmante !

V

— Moi, si ma tante le veut bien,
J'y suis bien consentante,
Mais s'y ma tante ne veut pas,
Dans un couvent j'y entre !
Ah ! que l'amour est charmante !

VI

Mais si ma tante ne veut pas,
Dans un couvent j'y entre !
J' prierai Dieu pour mes parents,
Mais non pas pour ma tante ! »
Ah ! que l'amour est charmante !

LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

Et les nains de la plaine.

Légende alsacienne

Ce qui charme le plus les yeux, quand on parcourt les magnifiques montagnes boisées de l'Alsace, c'est la contemplation des ruines de ces anciens châteaux, dont quelques-uns perchés comme des nids d'aigles sur les plus hauts sommets, sont placés au bord de précipices d'une hauteur vertigineuse. La plupart de ces châteaux datent de la féodalité ; mais plusieurs avaient été édifiés à l'époque romaine et, comme ces constructions, d'une hardiesse prodigieuse, ne pouvaient moins faire que de faciliter la création des légendes les plus fantastiques, il en est qui ont passé pour avoir été l'œuvre de géants.

Un jour, que je venais de faire l'ascension du château du Nydeck, après avoir visité la cascade dont les flots écumeux grondent sans cesse au pied de la montagne, sous le poids d'une chûte de plus de cent pieds de haut, je rencontrai, sur la route de Wangenbourg, un vieil Alsacien qui me raconta la légende suivante :

« Il était une fois un géant qui habitait avec sa famille, un château de nos montagnes. Ce géant avait une fille qui, bien qu'elle ne fut âgée que de six ans, était plus grande qu'un peuplier et curieuse comme une

femme. Malgré la défense de son père, elle avait grande envie de descendre dans la plaine, pour voir ce qu'y faisaient les hommes d'en bas qui d'en haut lui semblaient des nains.

« Un beau jour, que son père géant était allé à la chasse et que sa maman faisait un somme, sur le coup de midi, la grande petite fille prit ses jambes à son cou et, en un temps de galop, dévala de la montagne dans un champ que les paysans labouraient.

« Alors, elle s'arrêta toute surprise à regarder la charrue et les laboureurs car elle n'avait jamais rien vu de pareil. « Oh ! les jolis joujoux ! » s'écria-t-elle. Puis, s'étant baissée, elle étendit son tablier qui se trouva couvrir le champ presque tout entier. La jeune géante y mit les hommes, les chevaux, la charrue; puis, en deux enjambées, elle regrimpa sur la montagne et regagna le château paternel.

« Le père géant était à table.

« — Qu'apportes-tu là, ma fille ? lui demanda-t-il ». — Regarde ! dit-elle, en ouvrant son tablier, les jolis jouets; je n'en ai jamais vu de si beaux. » Et en disant cela, elle posa sur la table, l'un après l'autre, la charrue, les chevaux et les laboureurs. Ceux-ci n'étaient pas à la fête ; les pauvres paysans tout tremblants et tout effarés ressemblaient à des fourmis qu'on aurait tirées de leur fourmilière et portées dans un salon.

Cela fait, la petite géante se mit à battre des mains et à rire de toutes ses forces. Mais son père fronça le sourcil.

« — Tu as fait une sottise dit-il. Ce ne sont pas là des jouets, mais gens et choses utiles. Remets tout cela doucement dans ton tablier et reporte-le bien vite à l'endroit où tu l'as trouvé : *car les géants de la montagne mourraient de faim si les nains de la plaine cessaient de labourer et de semer le blé.* »

Le lendemain, j'arrivais à Ste-Odile, par les sentiers sous-bois du Hohwald et j'avais déjà oublié la légende des géants, quand, près du monastère bâti sur l'emplacement du château-fort romain, détruit en 407, par les Vandales, je restai stupéfait en présence de l'immense panorama qui se déroulait sous mes yeux : — De cet endroit on découvre la magnifique plaine d'Alsace tout entière, et, quand le temps est clair on distingue jusqu'aux glaciers de l'Oberland ; au loin et en deçà des montagnes de la Forêt Noire, le Rhin apparaît comme un ruban d'argent, enfin les regards étonnés embrassent à la fois plus de 300 villes ou villages qui semblent être des jouets de Nuremberg.

Instinctivement, je me tâtai pour voir si je n'étais pas devenu géant. Et quand plus tard dans la soirée, assis sur une pierre du mur païen (1),

(1) Le mur païen, qui commence à 25 mètres du monastère de Ste-Odile, est une enceinte aux proportions formidables qui contourne la montagne tout entière et renferme un espace de cent hectares environ. Cette enceinte, qui date de plus de deux mille ans, fut d'abord, la retraite des druides, ces premiers dominateurs et exploiteurs des nains de la plaine ; puis elle

je cherchais à retrouver sous le ciel étoilé, le tableau si saisissant de la riche plaine d'Alsace, je compris mieux que jamais, la poésie, la moralité et la profondeur des contes et des légendes qui, avec les proverbes, constituaient tout le bagage littéraire de nos pères et leur tenaient lieu de bibliothèque, de ces contes que les nourrices narraient encore quand nous étions jeunes et que nos enfants sont tentés de mépriser comme des niaiseries, de ces contes qui, sous la forme amusante qui convient au jeune âge, renferment à un si haut degré les meilleurs principes de morale et d'enseignement.

ALPHONSE CERTEUX.

HORIZONS

Les vastes horizons font les larges pensées :
Celui qui vient s'asseoir au bord de l'Océan,
Promenant son regard sur le gouffre béant,
Écoutant le bruit sourd des vagues cadencées :

Celui qui vient rêver au front du mont géant,
Voyant se dérouler les plaines nuancées
Où les villages, blancs comme des fiancées,
Semblent des astres clairs émergés du néant ;

Ah ! celui-là n'a pas de mesquines envies,
De basses passions toujours inassouvies,
De sentiments étroits ni de fébrile ardeur.

Le spectacle imposant de ce lointain espace
Est une source pure où l'esprit se délasse ;
Il y boit la vertu, la paix et la grandeur.

ED. GUINAND.

devint la barrière protectrice opposée par les Celto-Gaulois aux attaques et invasions des Romains. Ce mur, dont il reste de très beaux vestiges, était construit avec des pierres énormes superposées deux à deux, donnant en hauteur cinq mètres sur deux mètres de largeur, et qui devaient être jointes, à chaque extrémité, en queue d'aronde. On voit que cette construction pou vait être qualifiée, elle aussi, de travail de géants. — A.C.

LES RUSSES CHEZ EUX (1).

LA PETITE-RUSSIE

II.

Kiev. — Le Raskol.

En remontant le Kreschatik, regardons de droite et de gauche si nous ne rencontrons pas quelque détail caractéristique. Les Mougiks vont les bras ballants regardant sans voir, je le crains, vu leur ignorance extraordinaire : mais leur piété ne le cède en rien à leur ignorance, car ils ne laissent pas passer une église sans s'arrêter ; tête nue, ils font une prière qu'ils entre mêlent de nombreux signes de croix et de révérences : deux pas plus loin, ils recommenceront devant la moindre chapelle. Vous pouvez juger ainsi du chemin que peut faire un Mougik fanatique dans une journée, à Moscou, par exemple, *la ville aux quarante quarantaines*, c'est-à-dire aux 1600 coupoles !

Nous observons cependant que quelques-uns de ces paysans ne s'arrêtent pas devant les églises, mais devant les maisons ordinaires, pour faire les mêmes signes de croix et les mêmes révérences. Un Russe professeur à l'Université (je cite cette qualité pour que vous voyiez combien l'instruction en Russie n'exclut pas les plus étonnantes croyances), répondit à mes questions à ce sujet :

« Vous vous étonnez, et vous avez bien raison : malheureusement ces coutumes se perdent tous les jours et il arrivera bientôt qu'on ne se croira plus obligé de prier Dieu, si ce n'est dans l'église et par mode. Nos grands seigneurs, nos nobles, soutiennent la religion nationale de toutes leurs forces parce qu'elle est étroitement liée au respect dû au Tsar, c'est-à-dire qu'ils vont aux offices, font élever leurs enfants chrétiennement, donnent de l'argent aux monastères et fêtent exactement les principaux saints du Calendrier, mais chez lequel d'entre eux trouverez-vous encore les Saintes-Images dans le coin le plus apparent de sa demeure ? Quand les verrez vous *baiser avec la vénération qu'elles méritent les étoffes sacrées qui recouvrent les dépouilles des Saints dans les chapelles ?* Quand les verrez vous communier ? Ils ont oublié non-seulement le russe en parlant continuellement le français, mais la langue liturgique, la vieille langue slave, ils l'ont abandonnée en sortant du collège où ils l'avaient à peine apprise !

« Vous me demandiez pourquoi ceux-ci ne s'arrêtent pas devant les églises, mais devant certaines maisons particulières ? C'est là une des

(1) Voir le n° du 15 juin de la *Tradition*, page 65.

plaies de notre religion orthodoxe : ces paysans sont des *Ras Kolniks* ; à quelle branche du schisme appartiennent-ils, je n'en sais rien ; mais je les ai vus se signer, non pas avec les trois premiers doigts de la main comme doit le faire tout bon orthodoxe, mais avec les trois derniers, ce qui prouve évidemment le schismatique. Or, on sait *que le diable est toujours dans le petit doigt*, dit le proverbe. »

Qu'est ce que le Raskol ? C'est une secte qui a sa source dans les protestations soulevées autrefois par les nouvelles doctrines de Nikône. Le plus curieux, c'est que ces doctrines, adoptées partout aujourd'hui et formant le fond de la religion dite orthodoxe, sont toujours considérées comme des innovations par les orthodoxes eux-mêmes. Il résulte de là que les *Vieux-Croyants*, traqués autrefois, prennent aujourd'hui une extension inquiétante et qu'ils jouissent même d'une grande estime parmi le peuple russe, parce qu'on les considère quand même comme ayant conservé les vieilles traditions. On ne parle d'eux qu'avec respect, comme des véritables dépositaires et gardiens de la vieille foi slave.

L'écrivain russe Melnikof, prétend aussi que la situation peu satisfaisante du clergé des campagnes a surtout favorisé le développement du Raskol.

« Dans les villages, écrivait-il en 1853 au Ministre de l'Intérieur, la situation est déplorable. Le paysan, dont le prêtre devrait être le conseiller naturel, n'a pour lui que du mépris ; les popes sont continuellement en butte à leurs moqueries et il ne se dit presque pas de contes à la veillée où ils ne soient ridiculisés, eux et leurs femmes. Les fables, proverbes et dictons sont autant d'attaques contre le clergé. On les appelle *voleurs de gâteaux* et cette injure est leur sobriquet habituel. Cela vient de ce que le bas clergé est trop négligé ; il reçoit une demi instruction qui n'élève pas son âme ; la distance à laquelle il est tenu par la société l'empêche de prendre sa charge au sérieux ; il montre très fréquemment un manque de foi absolu et fait du service divin un métier plus ou moins lucratif. »

Le nombre des Ras Kolniks est inconnu ; les statisticiens sont loin d'être d'accord et varient entre six et dix-huit millions : eux-mêmes ne sont pas fixés à cet égard.

Il n'y a pas de pays où les sectes se forment plus facilement qu'en Russie. Un pope disait un jour : « Je n'ai jamais vu un de nos paysans apprendre à lire et commencer à penser par lui-même, sans qu'il devienne immédiatement hérétique. »

Il serait impossible de citer tous les noms des sectes ; vous avez tout d'abord les quatre grandes branches du Raskol : les *Molokani* ou buveurs de lait ; — les *Khlisty* ou flagellants ; — les *Skoptsé* ou mutilés, et de ces quatre branches sortent une multitude de rameaux, comme les *sans prêtres*, les *avec-prêtres*, les *errants*, les *côtiers*, les *monnayeurs*, les *néo-mariés*, les *fugitifs*, les *piqueurs*, les *nouveaux apôtres*, etc., et une nouvelle secte qui date de quelques années et fait en ce moment des progrès considérables, les *Schtoundistes*.

Une grande partie de ces hérétiques ne fument pas, ne boivent pas d'eau-de-vie ; d'autres ne mettent pas de sucre dans le thé; ceux-ci ne mangent jamais de pommes de terre ; ceux-là n'admettent pas le mariage; les sectes les plus nombreuses sont composées de paysans d'une conduite exemplaire et des mœurs les plus douces. Ces mœurs étonnaient même fort autrefois les popes, et on cite à ce propos une amusante réponse d'un prêtre à Samarine, qui lui demandait des nouvelles de ses paysans.

» De pis en pis, tous Ras Kolniks!

— Quoi ! à quel signe les reconnaissez-vous ? Ne vont-ils plus à l'église ?

— Si, ils y vont régulièrement.

— Eh bien!

— Les jours de fête, ils se réunissent chez l'un d'eux, ils lisent, et on ne les voit presque jamais au cabaret ni dans la rue !

— Tant mieux ! Par Dieu ! Tant mieux !

— Non, jugez-en vous-même : *ils ont lâché le cabaret, ils ne disent plus de gros mots, ils se réunissent pour lire* : ce sont des Ras Kolniks, à n'en pas douter.»

L'auteur où je prends ce dialogue ajoute avec assez de raison : « Triste, mais caractéristique. »

D'autre part, les sectes qui s'éloignent le plus des schismes primitifs consistent au contraire en cérémonies mystiques souvent d'une révoltante obscénité.

Quand vous entrez chez un dissident, l'aspect de la chambre vous montre tout de suite à qui vous avez affaire. Des images tapissent la muraille au-dessus et de chaque côté de la porte d'entrée; toutes ces images, mauvaises peintures entourées d'ornements en cuivre doré, sont celles des défunts de la famille; le maître de la maison a bien les siennes accrochées dans le coin opposé ainsi que celles de sa femme et de ses enfants, avec force lampes de diverses couleurs pendues au-dessus et allumées avec soin tous les soirs; devant ces images il s'incline et prie : mais tout étranger qui entre dans cette chambre, doit d'abord se tourner sur le seuil et ne s'incliner que devant celles des défunts.

Leurs chapelles sont dispersées dans des maisons particulières (il y en a une à Pétersbourg au fond de la cour d'un hôtel princier ; elles sont d'ailleurs d'une grande simplicité ; c'est la plupart du temps une chambre tapissée de vieilles peintures devant lesquelles brûlent des lampes ; sur la muraille sont inscrits les noms des marchands qui entretiennent ces lampes; il y a de plus une petite pièce pour les prières des morts qui doivent durer quarante jours. Les mariages ne se célèbrent pas toujours dans ces chapelles; les *Pikiërtsë* se marient par exemple chez un vieillard de leur secte.

Ordinairement une pièce à part est réservée au public qui ne peut assister au service qu'en regardant par les carreaux ménagés dans la cloison qui le sépare de la chapelle. Dans ces derniers temps cependant, les vieux

croyants ont consenti à admettre le public dans la chapelle même, à la condition de regarder seulement sans faire aucun simulacre de prière.

Le service religieux est toujours très long, il dure trois ou quatre heures et souvent plus. C'est l'ancien service byzantin. Chez les *Phéodocief*, qui ont un couvent de femmes joint à leur église, les règles sont les mêmes que dans tout autre monastère et d'une grande austérité.

A Pétersbourg on compte environ deux ou trois mille vieux croyants, pas plus ; ils reçoivent des noms de Moscou, le centre du Raskol.

La secte des *Chaloputes* ou fous est particulièrement attrayante pour le sexe faible à raison de la grande liberté que ces Raskolniks accordent aux femmes. — « Les prophétesses, disent-ils, doivent vivre en bonne intelligence et n'employer les unes vis-à-vis des autres que des expressions caressantes, des diminutifs, etc : — « ils encouragent la stérilité ». On a remarqué néanmoins que beaucoup de femmes, et non des plus laides, embrassaient cette secte. La règle est cependant assez sévère notamment à propos du jeûne qu'ils poussent souvent à une extrême rigueur. Voici

Ce chemin conduit à la vie éternelle,

Evite	le mal	Ta femme	aime	Le péché	détruis
le bien	récolte	hais	l'erreur	respecte	ton père
L'aumône	fais	recherche	le mariage	le diable	maudis
Ne fais pas	l'adultère	l'erreur	fuis	écoute	ta mère
Ne sois pas	orgueilleux	le diable	maudis	au cabaret	ne va pas
Obéissant	sois	écoute	les vieux	va	prier
L'ennemi	hais	n'apprends pas	l'hérésie	à Satan	n'obéis pas
Cherche	ton frère	le bien	apprends	obéis	à Dieu

Ce chemin conduit à la damnation éternelle.

Ce chemin conduit à la damnation éternelle.

Ce chemin conduit à la vie éternelle.

un de leurs *versets* à cet égard: — « Qui jeûne un jour est agréable à Dieu; — Qui jeûne trois jours, met son âme à l'abri de la chair; — Un jeûne de quatre jours prouve une âme solidement trempée; — Un jeûne de cinq jours annihile la chair; — L'esprit saint viendra au secours de celui qui jeûnera six jours: celui qui jeûnera sept jours aura l'âme tout-à-fait pure ». — Ces jeûnes sont absolus; on ne mange pas de pain, on ne boit même pas d'eau. Une prophétesse, à qui on avait imposé un jeûne de douze jours, est morte avant la fin de sa pénitence.

Voici encore une sorte de calendrier assez curieux en usage dans plusieurs sectes du Raskol. Le sens est changé, suivant qu'on le lit de haut en bas ou de droite à gauche. Il faut se rappeler seulement que le russe étant une langue à flexions, le complément se met indifféremment avant ou après le verbe. *(Voir ce calendrier à la page précédente.)*

Parmi les sectes nouvellement sorties du cerveau inventif de quelques rusés paysans ou de marchands avides, celle des *Colombes* n'est pas la moins curieuse. Ce serait, dit-on, un marchand de Moscou ou des environs qui aurait prêché le nouvel évangile; il s'adjoignit une compagne, une *Colombe*, qui fut chargée de prophétiser et de jouer le rôle de la prophétesse. Le nouvel apôtre, comparant notre vie à un vaisseau, batotté par les éléments, donna en effet le nom de vaisseau (*Korabl*) à son association; chaque membre du *Korabl* devait avoir deux épouses, une légitime et une *Colombe*.

La compagne du marchand dans les assemblées, danse sur un rythme lent d'abord, puis de plus en plus précipité, jusqu'à ce qu'elle tombe à terre; c'est alors qu'elle prophétise dans un langage inintelligible, mais qui frappe d'autant plus l'imagination des naïfs adeptes. Les hommes assis sur des bancs, chantent des cantiques, Les femmes dépouillant leurs vêtements, revêtent une chemise blanche, et se mettent à danser en frappant des mains. Il y a trois espèces de danses: en rond, *à la David*, et en croix. Tous les mouvements sont soigneusement réglés et dirigés par l'apôtre.

Après une foule de cérémonies plus ou moins bizarres, la prophétesse prend une *colombe* par la main et l'unit à l'un des *colombins*; après quoi, on soupe et on boit largement.

Tout cela ne vous semble-t-il pas extraordinaire en ce sens que nous y retrouvons de curieux points de ressemblance avec des faits évidemment inconnus à ces paysans illettrés? Cela ne nous rappelle-t-il pas le délire des pythonisses, les derviches tourneurs, les phénomènes extatiques du Dauphiné, les colombes de Cagliostro, les tuniques blanches du fameux souper des trente-six adeptes de Lorenza? Même en fait de religion et de mysticisme, l'esprit humain semble tourner dans un cercle et n'invente rien de nouveau.

Les *Schtondistes*, la dernière secte parue, semble prendre une extension inusitée; ils n'étaient que 560 en 1875; ils étaient 2.000 en 1885, c'est un

progrès extraordinaire. On a prétendu que le développement rapide du Schtoundisme avait été favorisé singulièrement par la vente qui se fait en Russie (dans un tout autre but naturellement) d'un nombre considérable d'exemplaires petit format du Nouveau testament en langue russe. Les sectaires ont répandu leur doctrine partout, un de ces évangiles à la main, dans les ateliers, dans les champs, à la forge, au moulin, dans les réunions familiales, aux veillées, interprétant les textes à leur façon.

Ainsi, chose curieuse, ces petits livres qui étaient vendus dans un but de propagande au profit de la foi chrétienne dans les campagnes sont devenus une arme efficace dans les mains des missionnaires allemands pour le protestantisme d'un côté, et de l'autre, dans celles des sectaires, pour la diffusion du Schtoundisme !

Une autre secte de Raskol, les Pachkovtsé, leur vint même en aide, et d'une façon inattendue. On sait qu'il y avait à Pétersbourg une société fondée pour la diffusion des écritures et des livres religieux pour l'enseignement populaire. Cette société était patronnée par la famille impériale et il n'etait bruit partout que du bien qu'elle faisait : les journaux ne tarissaient pas de louanges. Or, que firent les Pachkovtsé ? Leurs agents en qualité de colporteurs vinrent s'etablir en plein centre du Schtoundisme, dans le gouvernement de Kiev, et non seulement firent de larges distributions gratuites de ces évangiles, mais encore prirent sur eux de prêcher la nouvelle religion et se firent apôtres.

Nous l'avons dit, le paysan russe est raisonneur et se plaît à l'étude des livres saints, les seuls qu'il ait entre les mains ; il cherche à se rendre compte, il communique ses idées à ses voisins et voilà un schisme en train de se former. Nous en voyons une nouvelle preuve dans l'origine prétendue du Schtoundisme. Voici ce que disait il y a quelques années un des plus importants propagandistes de cette secte, Michel Ratouchnéi:

« Vous me demandez d'où me vint l'idée d'une nouvelle prédication ? Tout-à-fait par hasard. Un jour pendant une de nos réunions, on vint à parler de la manière de vivre religieusement et le plus selon Dieu : le prêtre qui était avec nous ne trouva le moyen de répondre à aucune de nos questions. C'est alors qu'il me vint à l'esprit de chercher seul une explication aux théories évangéliques et de communiquer aux autres le résultat de mes méditations. Le nombre de mes auditeurs s'accrut de jour en jour et je continuai à développer à ma façon la parole divine. »

Il est évident d'après ce témoignage que le Schtoundisme a eu la même origine que la plupart des sectes du Raskol et n'a rien de commun avec la propagande luthérienne.

Le service religieux des Schtoundistes consiste surtout en explications. Voici quelques points de leur doctrine : — Ce n'est que dans la société des Schtoundistes que se trouve Dieu, parce que les Schtoundistes seuls ne reconnaissent rien des œuvres des hommes, et ne leur adressent aucun culte, ainsi que le pratiquent les autres peuples ; — Dès que les Sch-

toundistes ont reconnu la vérité, *Dieu a élu domicile dans leur cœur et dans leurs entrailles*, et comme Dieu lui-même est dans leur cœur et dans leurs entrailles, *ils sont devenus eux-mêmes Dieu*, et Dieu ne saurait être nulle autre part; — Ils sont seuls ressussités avant le Christ, alors même que le Christ était étendu sur la croix: — Là seulement on sera sauvé, aucun des autres ne le sera: — Le Christ qui a été crucifié est encore sous terre, et il n'est pas encore ressussité, et si les Schtoundistes sont ressuscités, c'est aussi le Christ qui habite dans leur cœur et dans leurs entrailles que personne n'a encore vu ni ne connaît.

Quelques publicistes rapportent l'éclosion du Schtoundisme à l'extension des doctrines rationalistes, et la considèrent comme une réforme inévitable des vieilles croyances des Molokanes et des Douhobordsé tombées en désuétude.

Quoiqu'il en soit, le gouvernement russe a interêt à se mettre bien avec les diverses branches du Raskol; un récent ukase en effet leur a accordé la liberté des cultes et leurs mariages sont régulièrement inscrits sur les registres de l'état civil, ce qui ne leur avait jamais été accordé. Cette sorte de fusion à l'amiable est d'autant plus facile que leur religion ne diffère pas sensiblement des dogmes de l'orthodoxie russe et que, comme je l'ai dit, l'opinion publique est en définitive pour eux.

ARMAND SINVAL.

SONNETS MYTHOLOGIQUES

I

AUX PIEDS D'OMPHALE

Quand Hercule eut longtemps brisé toutes les chaînes,
Vengé tous les affronts, redressé tous les torts,
Ayant bu le sang rouge et noir, ce vin des forts,
Il connut le néant des voluptés humaines.

Alors, abandonnant les batailles lointaines,
Indolent sans faiblesse et lâche sans remords,
Il vint aux pieds d'Omphale oublier ses dieux morts,
Et dans l'amour jaloux se consoler des haines.

Tel je veux désormais, ayant beaucoup lutté,
Ayant connu du sang l'amère volupté,
Et suivi des combats la marche triomphale,

Oui, je veux, délaissant le farouche devoir,
Ne plus rien entreprendre et ne plus rien savoir,
Mais éternellement filer aux pieds d'Omphale !

II

TANTALE

Eternellement seul, éternellement las,
Tantale, dont le ciel a défendu qu'il meure,
Tend ses lèvres en feu vers le flot qu'il effleure,
Mais le flot décevant glisse et s'enfuit plus bas.

Alors Tantale crie, il se révolte, il pleure ;
Enchaîné sans espoir, épuisé de combats.
Il appelle la Mort, — mais la Mort ne vient pas,
Et l'air brûle, et l'eau fuit, et l'âcre soif demeure.

Tel, d'un suprême espoir je me croyais sauvé,
Mais on subit son rêve après avoir rêvé, —
Et voilà que mon cœur, pris d'une amour fatale,

Mon cœur, ne pouvant boire aux lèvres que j'aimais,
Traîne éternellement cette soif de Tantale,
Qui le brûle toujours sans le tuer jamais !

III

PROMÉTHÉE

Ivre de la douleur dont il est torturé,
Levant sous l'infini sa tête ensanglantée,
Cloué sur le rocher qui brûle, Prométhée
Livre au vautour muet son cœur désespéré.

La Nature en frisson le voit d'un œil navré,
La solitude a peur, — et l'aurore attristée
Depuis des milliers d'ans s'arrête épouvantées,
Devant ce grand maudit qui n'a jamais pleuré.

O martyr douloureux et sombre, je t'envie !
Sois heureux, toi qui meurs sans épuiser ta vie,
Et dont le cœur en sang renaît pour mieux souffrir !

Pour nous, martyrs moins grands, qui maudissons l'aurore,
Notre cœur saigne et crie, — et nous avons encore
L'effroyable douleur de l'écouter mourir.

CHARLES FUSTER.

LA CHAIRE DU DIABLE

LÉGENDE DU BOCAGE NORMAND

Bien avant la naissance du Christ, dans la partie de notre pays qui forma le Bocage-Normand, Lucifer établit sur une colline peu élevée à Rochefort, village éloigné de trois kilomètres environ de la ville de Tinchebray, un poste avancé pour y donner ses instructions aux païens et à leurs ministres. Au sommet de cette colline se trouvait une grande pierre mégalithique que Lucifer prit pour siège; de là le nom de *Chaire du Diable*. Les diables inférieurs et les prêtres païens se contentaient des roches plus modestes qui environnent encore le monument.

Cela durait depuis des siècles.

Or, à l'époque où les païens étaient les plus nombreux à s'assembler dans ce lieu, un saint ermite s'installa à trois kilomètres de Rochefort, au village de Jérusalem, dans une grotte où il se livra à des mortifications de toutes sortes.

Le diable en fut très alarmé. D'où venait donc cet intrus qui n'assistait point aux cérémonies qu'il présidait, et suivait les lois nouvelles prêchées au-delà des mers par le fils de Joseph le Charpentier?... Il envoya plusieurs diables qu'il chargea de se livrer à une enquête des plus sérieuses sur le passé de cet ermite et sa personnalité; mais ses lieutenants échouèrent dans leur mission.

Lucifer, furieux, résolut d'agir lui-même et de convertir le reclus à ses maximes.

Dépouillant donc un matin sa longue queue et ses cornes, il se donna un aspect vénérable, et se rendit près de l'inconnu avec lequel il engagea la conversation.

Il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait affaire à forte partie. Il songea tout à coup au fils de Dieu fait homme, descendu sur la terre pour régénérer les humains et leur enseigner la voie du ciel, et il pensa qu'il se trouvait peut être en sa présence. Aussi, voulant savoir si ses présomptions étaient fondées, il résolut de tenter ce saint anachorète et d'apprendre qui il était.

Il le saisit donc par la ceinture, le transporta aussi rapidement

que la pensée au sommet de la *Chaire du Diable*, et lui dit, en lui lui montrant un horizon très peu étendu : — « Tout ce que tu vois est mon domaine ; je te le donne, si tu veux te prosterner devant moi et m'adorer ! »

Mais Jésus — car c'était lui-même, — étendit sa main puissante sur Satan et criant : « Arrière ! » il le projeta d'une telle force dans les airs que celui-ci alla tomber, aussi rapide qu'une flèche, à une vingtaine de kilomètres de là, sur un des rochers de Mortain où il enfonça profondément ses pieds. L'empreinte existe encore.

Le vieillard qui racontait cette tradition ajoutait d'un air narquois : « Ce n'est pas étonnant que Jésus-Christ ne se soit pas laissé tenter, car du haut de la *Chaire du Diable* il ne pouvait apercevoir que des collines dénudées et des vallons couverts de mousse et de bruyères, et vraiment on ne se damne pas pour si peu de chose ! »

VICTOR BRUNET.

LE DÉMON MAHIDIS

Dans le nouveau volume des œuvres inédites de Victor Hugo, *Choses vues* (Hetzel et Quantin), nous trouvons une bien curieuse légende, que les traditionnistes nous sauront gré de leur faire connaître :

* * *

Le démon Mahidis était un diable persan que saint Louis avait rapporté de la croisade. — Il avait cinq têtes, et chacune de ces cinq têtes avait composé un de ces chants qu'on nomme *rangs* dans l'Inde, et qui sont la plus ancienne musique connue. Ces *rangs* sont encore célèbres et redoutés dans tout l'Hindoustan, à cause de leur pouvoir magique. Il n'est pas un jongleur assez hardi pour les chanter. L'un de ces *rangs*, chanté en plein midi, fait venir la nuit tout à coup, et fait sortir de terre un immense cercle d'ombre qui s'étend aussi loin que la voix du chanteur peut porter. Un autre *rang* s'appelle le *rang* Ihupuck. Quiconque le chante périt par le feu. Une tradition conte que l'empereur Akbar eut un jour la fantaisie d'entendre chanter ce *rang*. Il fit venir un fameux musicien, appelé Naïk-Gopaul, et lui dit : — Chante moi le *rang* Ihupuck ! Voilà le pauvre ténor qui tremble de la tête aux pieds et se jette aux genoux de l'empereur. L'empereur avait sa fantaisie et fut inflexible. Tout ce que put obtenir le ténor, ce fut la permission d'aller revoir une dernière fois sa famille. Il part, retourne dans la ville, fait son testament, embrasse son vieux père et sa vieille mère, dit adieu à tout ce qu'il aimait dans ce monde, et revient près de l'empereur. Six mois s'étaient écoulés. Les rois d'Orient ont des caprices mélancoli-

ques et tenaces. — Ah ! te voilà, musicien, dit Ihah-Akbar d'un air doux et triste ; sois le bienvenu. Tu vas me chanter le *rang* Ihupuck. Nouveaux tremblements et nouvelles supplications de Naïk-Gopaul. L'empereur tint bon. C'était l'hiver. La Jumne était gelée, on y patinait. Naïk-Gopaul fait casser la glace et se met dans l'eau jusqu'au cou. Il commence à chanter. Au deuxième vers, l'eau était chaude ; à la deuxième strophe, la glace était fondue ; à la troisième strophe, la rivière se mit à bouillir. Naïk-Gopaul cuisait, il était couvert d'ampoules. Au lieu de chanter, il se mit à crier : — Grâce, sire ! — Continue, dit Akbar, qui n'aimait pas médiocrement la musique. Le pauvre diable se remit à chanter ; sa face était cramoisie, les yeux lui sortaient de la tête ; il chantait toujours ; l'empereur écoutait avec volupté ; enfin quelques étincelles pétillèrent dans les cheveux hérissés du ténor. — Grâce ! cria-t-il une dernière fois. — Chante, dit l'empereur. Il commença la dernière strophe en hurlant. Tout à coup les flammes jaillirent de sa bouche, puis de tout son corps, et le feu le dévora au milieu de l'eau. — Voilà un des effets habituels de la musique de ce démon Mahidis. Il avait une femme appelée Parbutta, qui est l'auteur de ce que les Indous appellent le *sixième rang*. Trente *rangines*, musique d'un ordre femelle et inférieur, ont été dictées par Boïmha. Ce sont ces trois diables ou dieux, qui ont inventé la gamme composée de vingt et une notes qui forme la base de la musique de l'Inde.

VICTOR HUGO.

VOCERO (1)

Hier, près du foye rassise,
Je filais en invoquant Dieu
Lorsque soudain trois coups de feu
Retentissent. -- Mon cœur se brise,
« Viens, disait-on, viens secourir
Ton pauvre frère.... Il va mourir. »

Je descends dans la chambre basse
Où mon frère s'était traîné.
« Adieu ! me dit l'infortuné ;
O ma sœur, venge-moi, de grâce,
Au lieu de gémir sur mon sort. »
Puis m'embrassant mon frère est mort.

Seigneur Jésus ! si bon, si brave !
Quand sa vie à peine avait lui,
Quand son ardeur autour de lui
Comme un volcan jetait la lave.
Il tombe, hélas !... A grand effort
J'ensevelis mon frère mort.

Son front que de mes pleurs j'arrose
Au sommeil suprême est livré.
Ah ! sur toi je ne répandrai
Ni parfums ni feuilles de rose.
Il te faut un plus noble sort,
Il te faut trois morts pour ta mort.

(1) En Corse, on appelle *Voceri* des chants élégiaques improvisés par les femmes auprès d'un cercueil.

Dans le péril trouvant des charmes
Pour accomplir la vendetta
J'ai pris poignard et tarzetta.
Coule, flot de sang... Plus de larmes,
J'irai, l'œil fixe, le cœur fort,
En m'écriant: « Mon frère est mort! »

Ferme-toi, maison de mes pères,
Je ne franchirai plus ton seuil;
Dans les maquis, abris du deuil
Où sifflent les noires vipères,
Où sous le vent l'arbre se tord,
J'irai, créancière de mort.

L'aigle dans son aire sauvage
Est devenu mon compagnon;
Il sait ma douleur et mon nom;
A la bataille, il m'encourage,
Et me dit: « Que ton bras soit fort!
A toi la rançon de la mort! »

Ah! d'une race qui s'honore
De si grands noms, d'exploits si beaux,
Seul débris parmi les tombeaux
Pauvre fille, j'existe encore.
Eh bien, quand l'heure sonnera
La pauvre fille suffira.

ALFRED DES ESSARTS.

LA SAINT-MARTIN

CHANSON DE LA BRESSE

I

Vetia la St-Martin qu'approuce,
Neutron vaule, vu s'in n'allô.
Si nou predan, neutron vaule
Nous predan tou,
Nou farain mauvé main-nazou
Mâ pi vou.

Refrain.

Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

II

Ey'a n'a fâr à Montmarlou
Neutron vaule, vu m'y menô,
A pi vou, vou vous garderô
Vou ète viœu
A pi maî, pi lou vaulé
Nou-z-allain miœu.

III

Si vou savô ce que ze mézou
Quê z'entrou dans ma mâzon,
Neutron vaulé, neutra métrecha
De bon pan blan,
A pi mâ de pan de seilla
Peuvrou Zan.

IV

Oh! séte-vou, ce que ze bavou
Qué ze si dans ma mâzon
Neutron vaule, neutra métrecha
De bon vin blan,
Api mâ de la pequeta
Peuvron Zan.

V

Devenô vâ su quâ ze cuçou
Qué ze si dan ma mâzon
Neutron vaule, neutra métrecha
Dans on biau liaî blan
A pi mâ dessu la paille
Peuvrou Zan.

VI

Séte vou, ce que z'inbrachou,
Qué z'introu dan ma mâzon
Z'inbrachou les lieu de la porta
In attaindin.
Pi lou vaule caréche ma fena
In s'abouijin.

I

Voilà la St-Martin qui approche,
Notre valet, veut s'en aller,
Si nous perdons notre valet,
Nous perdrons tout
Et nous ferons mauvais ménage
Moi pi vous.

II

Il y a une foire à Montmerle,
Notre valet veut m'y mener.
Vous, vous vous garderez,
Vous êtes vieux,
Moi et notre valet
Nous marquons mieux.

III

Si vous saviez ce que je mange,
Quand j'entre dans ma maison,
Notre valet, notre maîtresse,
Du bon pain blanc,
Et moi du pain de seigle,
Pauvre Jean.

IV

Oh ! Savez-vous ce que je bois,
Quand je suis dans ma maison,
Notre valet, notre maîtresse
Du bon vin blanc,
Et moi de la piquette,
Pauvre Jean.

V

Devinez sur quoi je couche,
Quand je suis dans ma maison,
Notre valet, notre maîtresse.
Dans un beau lit blanc,
Et moi sur la paille,
Pauvre Jean.

VI

Savez-vous ce que j'embrasse,
Quand j'entre dans ma maison.
J'embrasse les clous de la porte,
En attendant,
Le valet carresse ma femme,
En s'amusant.

Chanson recueilie à Ceyzenat (Ain), par CHARLES GUILLON.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

I

LE GRILLON QUI CHANTE.

Un de nos bons amis, dit *l'Epargne du Travail*, de Lille, nous écrit ce qui suit :

« Jeudi passé, jour de l'Ascension, les Florentins, fidèles à une coutume locale, se sont rendus le matin, entre six et neuf heures, au bois des Cascine (leur bois de Boulogne, mais qui ne vaut pas celui de Paris, bien qu'il soit très beau), pour aller *chercher le Grillon*. Il s'agit de ces petits grillons noirs qui chantent la nuit, dans les prairies et dans les foyers, des *cris-cris*, enfin. On les prend, on les met dans une petite cage qui coûte de 30 à 50 centimes ; et les fiancés échangent leurs grillons. C'est le symbole de la fidélité. Ayant, comme vous le savez, du goût pour les traditions locales, je n'ai eu garde de manquer une pareille occasion. Tout le monde florentin y était, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, riches et pauvres. Il paraît que lorsque Florence était capitale, les dames de la cour y allaient aussi : seulement la cage, dans cas, coûtait plus de cinquante centimes.

« Vous pensez bien, n'est-ce pas, que tous ces gens ne se donnent pas la peine de *chercher* eux-mêmes leur grillon ; on les vend avec les cages, en criant avec l'accent florentin : « *Grillons qui chantent !* » *Grilli he hantano !* (pour *he cantano*)»

« On sait que des superstitions de nature opposée ont cours au sujet des *cris cris*. Les uns considèrent leur chant comme étant de mauvaise augure, tandis

que les autres croient que ce bruit présage un heureux événement. A Lille notamment, on dit que ces insectes portent bonheur aux gens de la maison où ils se trouvent et, par suite, on n'aime pas de les détruire.

« On vient de voir qu'à Florence ils sont chéris des amoureux. »

C. DE VARLOY.

BIBLIOGRAPHIE

Miscellanea Folk-Lorica. — Tome X de la **Biblioteca popular de la Associacio d'Excursions Catalana.** — 1 vol. in-8 de VII-184 pages, avec musique. — Barcelone, 1887, libreria de Alvar Verdaguer, rambla del Mitji, 5 (8 rals).

Barcelone est un des principaux centres de l'Espagne. Le mouvement littéraire et scientifique y est soigneusement entretenu par la société de l'*Associacio d'Excursions Catalana*, qui publie tous les mois un bulletin fort intéressant, et, de temps à autre, des monographies consacrées aux traditions populaires de la Catalogne. Cette dernière collection comprend déjà quatre volumes : *Lo Llamp y'ls Temporals*, par D. Cels Gomis ; *Cuentos populars catalans*, par D. Francisco de S. Maspons y Labros ; *Ethologia de Blanès*, par D. Joseph Cortils y Viéta ; *Miscellanea Folk-lorica*, par divers écrivains.

Ces volumes renferment de curieux renseignements sur les mœurs, coutumes, traditions et légendes populaires de la Catalogne. Les traditionnistes liront avec intérêt les chapitres consacrés au *Dèmon dans les contes populaires*, aux *Coutumes des Tziganes*, aux *Chansons catalanes*, etc. dans les *Missellanea Folk-Lorica* qui viennent d'être publiés par l'Association d'Excursion.

Alcide Bonneau. — **Curiosa**, Essais critiques de littérature ancienne ignorée ou mal connue. — Paris, Isidore Liseux, éditeur, 19, passage Choiseul.

M. Alcide Bonneau, qui s'est consacré à l'étude des vieux conteurs et qui a publié chez l'éditeur Liseux tant de curieux ouvrages à peu près oubliés ou inconnus de la génération actuelle, vient de réunir, sous ce titre *Curiosa*, les études et les notices qu'ils a écrites en tête de ses réimpressions ou de ses traductions. Quelques-unes de ces études critiques n'ont aucun intérêt pour les traditionnistes. Mais la partie consacrée aux Novelliéristes sera lue avec profit.

Nous signalerons tout spécialement les recherches sur les *Facéties* du Pogge, le *Décaméron de Boccace*, les *Nouvelles* de Saccheti, le *Nouvelles* de Bandello, les *Ragionamenti* de P. Aretino, les *Nouvelles* de Batacchi, de l'abbé Casti, de Firenzu, le *Jardin parfumé* du ckeikh Nefzaoui, etc.

Raoul Gineste. — Le Rameau d'Or. — (Poésies). Un joli volume in-12. Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul. (3 francs).

Il y a quelque temps, nous avons eu le plaisir de donner à nos lecteurs la primeur d'une charmante poésie : *Tant que l'été durera*, que nous retrouvons dans un bien joli volume que notre collaborateur Raoul Gineste vient de publier chez Lemerre. *Le Rameau d'or*, voilà un titre charmant et bien trouvé, emprunté sans doute à la tradition populaire du Rameau merveilleux qui ne fleurit qu'à l'heure juste où dans la nuit de Noël sonnent aux horloges villageoises les douze coups annonçant la naissance de l'enfant de Bethléem.

M. Raoul Gineste est avec Emile Blémont, Gabriel Vicaire, Frédéric Mistral, Theuriet, Achille Millien, Jean Aycard, etc. l'un de nos poètes naturalistes les

plus estimés Ses vers souples, harmonieux, colorés, passent aux sujets, aux sentiments et aux émotions les plus divers, sans perdre de leur franche originalité. Nos lecteurs, nous en sommes convaincu, effeuilleront avec le même plaisir que nous y avons trouvé, les fleurs d'Or que M. Raoul Gineste a su rassembler en quelque bonne nuit de la Nativité, autour du Rameau merveilleux.

HENRY CARNOY.

NOTES ET ENQUÊTES

Guillaume Fichet. — Notre confrère M. Emile Maison nous communique la note suivante que l'abondance des matières nous a forcés à remettre au numéro d'août de *la Tradition*.

« Tout un côté de la salle XXI du Salon est tenu par la fresque que M. François Flameng a peinte pour la décoration de l'escalier de la Sorbonne, et qu'il intitule modestement : *Histoire des Lettres*. Cette fresque a trois parties : 1. Saint Louis remet à Robert de Sorbon la charte de fondation de la Sorbonne ; 2. Abélard et son école sur la montagne Sainte-Geneviève; 3. Le prieur Jean Heynlin installe dans les caves de la Sorbonne la première imprimerie qui ait fonctionné en France.

« Avant de commencer sa peinture, ce néo-primitif eût pu, m'est avis, consulter le dernier ouvrage publié sur la matière ; à savoir : *Origines de l'imprimerie à Paris*, d'après des documents inédits, par M. Jules Philippe, député de la Haute-Savoie (Charavay, 1885). Jean Heynlin, en effet, n'était pas seul dans les caves de la Sorbonne ; il n'était pas seul sur le métier. A Guillaume Fichet revient la même part de gloire qu'à celui-là ; pourquoi donc alors effacer ou taire ici son nom ?...

« — Mais on ne l'a pas effacé ; regardez bien plutôt! va sans doute me répondre M. Flameng. — Il faut croire que j'ai mauvaise vue, car je ne distingue pas Guillaume Fichet parmi ces braves gens qui font œuvre diabolique en compagnie du prieur Heynlin ; peut-être y est-il dans l'intention du peintre capricant, mais c'est tout, et ce n'est pas assez, puisque les deux noms sont inséparables l'un de l'autre.

« N'est-il pas singulier que les gens de Sorbonne, qui sont qualifiés doctes et érudits, n'aient pas songé à compléter, ou du moins à rectifier les connaissances historiques et littéraires de ce fabricant de panneaux ? M. Paul Mantz, de son côté, quoique d'habitude si consciencieux, cite négligemment Guillaume Fichet, d'après M. Henri Bouchot. Par fortune, M. Jules Philippe met la dernière main en ce moment à une biographie du glorieux Savoyard, qui complètera son premier livre.

« Guillaume Fichet est nôtre, puisque la Savoie est française ; c'est donc un devoir filial de proclamer son nom. et cela sans faire tort à celui de son *Complice*. »

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval. — Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 6. Prix du Numéro : **Un franc.** **Septembre 1887.**

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES

LA TRADITION



REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.

...isation de **Sociétaire** donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs.

PARIS

A. DUPRET, ÉDITEUR

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1887

La **Tradition** paraît le 15 de chaque mois. Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour la France (15 fr. pour l'étranger).

La cotisation des Sociétaires est de 15 francs payables dans le courant du premier semestre de l'année, et donnant droit à l'envoi de la Revue.

AVIS

Afin d'éviter les frais de recouvrement, les sociétaires et les abonnés sont priés d'adresser leur cotisation ou leur abonnement, en un mandat-poste, à l'adresse de M. DUPRET, 3, rue de Médicis. — Le talon servira de reçu.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages adressés à la Revue.

Prière d'adresser les adhésions, la correspondance, les articles, échanges, etc., à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin.

Les manuscrits seront examinés par un Comité de rédaction composé de MM. Emile BLÉMONT, Henry CARNOY, Raoul GINESTE, Ed. GUINAND, Charles LANCELIN, Frédéric ORTOLI, Charles de SIVRY et Gabriel VICAIRE. Les manuscrits non insérés seront rendus.

LA TRADITION

LE PÊCHEUR DE PORT-MIOU

I

A l'ouest du golfe de Cassis, sur le littoral de la Provence, à peu de distance de Marseille, se trouve une baie profonde et anfractueuse, véritable fiord semblable à ceux des côtes de Norwège, portant le nom de Port-Miou — *portus melius* —, qui a été de tout temps considéré comme un excellent point de refuge par les marins de la côte Celto-Lygienne.

La forme de cette baie de Port-Miou est très remarquable; les falaises de son goulet sont, en effet, si abruptes et sont disposées de telle sorte que lorsqu'on vient de la mer pour s'abriter dans sa *calanque*, il semble qu'on va se briser au pied de rocs inaccessibles et battus aux mauvais jours par des lames furieuses.

L'esprit poétique et amoureux du merveilleux des Provençaux ne pouvait rester indifférent en présence de ce phénomène curieux de la nature; un récit populaire à sensation devait venir enjoliver l'histoire de ce site pour bien en graver le souvenir dans l'imagination de ceux qui le voient pour la première fois.

Ce conte dit qu'un jour de grand mauvais temps, une frêle barque de pêcheurs dans laquelle le père était le patron, le jeune fils l'unique matelot, fut obligée de venir chercher un abri sur ce point du littoral. Rester à la mer, c'était la perspective d'une mort certaine : force était donc de venir à tout prix se réfugier dans une calanque de la côte.

La barque poussée par un vent furieux volait sur les lames écumantes, et approchait avec une rapidité vertigineuse de la terre. Le père était à la cargue, tout prêt à étrangler la voile, comme disent les marins, pour modérer l'abordage à la plage quand il serait temps; le fils tenait le gouvernail.

Tout à coup, le père voit avec terreur des rochers qui semblent opposer à la barque une barrière infranchissable; saisi de terreur, il crie à son fils de *loffer* pour essayer de revenir en pleine mer, croyant que la côte est inhospitalière et que, si la barque ne s'en éloigne pas, le naufrage est inévitable.

Mais le fils, qui a deviné qu'il y a un passage et qu'il est possible d'aller abriter l'esquif dans la calanque, n'obéit pas à l'ordre donné; au contraire, il met la barre du gouvernail du côté opposé.

Le père, furieux autant que terrifié par le danger qu'il croit courir, se

précipite sur le pauvre mousse, et d'un coup de barre l'étend raide mort à ses pieds, au moment où la barque ayant franchi heureusement la passe difficile, entrait dans la baie calme autant qu'hospitalière de Port-Miou.

On comprend, sans que j'aie besoin d'insister longuement sur les détails de ce drame, tout ce qu'il y a de saisissant dans la légende, l'imagination ne peut qu'en être très vivement frappée. Mais lorsqu'on se demande ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette affaire on ne tarde pas à reconnaître que, cette fois, comme bien souvent, on se trouve en présence d'une légende de l'antiquité qui s'est perpétuée jusqu'à nous. La preuve que j'en puis donner, c'est d'abord que les Romains la connaissaient, car au commencement de notre ère Valère Maxime l'a mise dans son livre, où se trouvent, on le sait, tant d'anecdotes et d'histoires invraisemblables.

Les Romains attribuaient l'aventure à Annibal au lieu de la mettre sur le compte d'un pêcheur anonyme ; ils leur donnaient pour cadre la côte de Sicile au lieu du littoral de la Provence. Voilà les seules différences à peu près.

II

LÉGENDE DU PILOTE D'ANNIBAL. — En l'an 550 de Rome, Annibal se trouvant à Pétilée, dans le golfe actuel de Policastro, eut besoin, dit la légende, d'aller à Carthage ; il fit équiper une flotte et se confia à la direction d'un pilote auquel il donna des ordres pour que la traversée se fît aussi vite et aussi bien que possible.

La flotte partit, le pilotte lui fit cotoyer l'Italie jusqu'au détroit de Messine ; et là, au lieu de s'engager dans la direction du sud, à travers le détroit, il doubla le cap Pelorus dans l'intention de suivre la côte septentrionale de la Sicile, et d'arriver ainsi par le plus court chemin en Afrique.

Mais Annibal, qui ne connaissait pas la géographie de la Sicile, se figura que la vraie route directe passait par le détroit de Messine, c'est-à-dire qu'il fallait se diriger vers le sud ; il pensa que c'était pour le trahir que le pilote se dirigeait vers l'ouest. Plein de colère, il donna ordre de le tuer dès qu'il eut dépassé le cap Pelorus ; et ce n'est qu'après que le malheureux pilote eut cessé de vivre qu'il reconnut son erreur.

Plein de regrets, il fit élever un superbe tombeau sur ce cap Pelorus au malheureux pilote, en souvenir de sa fin tragique.

(*Val. Max.* T. 2, p. 272).

Le lecteur n'a pas besoin que j'entre dans de longs développements pour admettre l'identité des deux légendes ; il acceptera sans peine que ce qui est raconté aujourd'hui encore sur les côtes de Provence avait été dit bien des fois par les conteurs d'anecdotes du vieux monde romain.

Je dois ajouter que cette fois comme bien souvent, ce n'est pas chez les Romains que nous trouvons la priorité de l'idée, c'est dans l'histoire

grecque. Tant il est vrai, ainsi qu'on l'a fait remarquer mille fois, que les Romains firent des emprunts incessants aux Grecs dans toutes les choses de l'esprit.

Pour appuyer mon assertion, voici la légende grecque que nous trouvons dans le livre si remarquable de Strabon.

III

MEURTRE DE SALGANÉE. — Lorsque la flotte de Xerxès, commandée par Mégabate, envahit la Grèce, le pilote Salganée fut requis de la conduire depuis le golfe Maliaque jusqu'au Pirée. Il s'acquitta en conscience de son office, et, pour éviter les dangers de la grande mer, il dirigea les navires dans l'étroit canal qui sépare l'île d'Eubée du continent. Mégabate, inquiet de cette manœuvre, parce qu'il craignait une trahison, le surveillait de très près, et quand ils furent arrivés près de l'Euripe, le passage devint si étroit, qu'il fut persuadé que Salganée l'avait conduit dans une impasse pour le fourvoyer. Outré de colère, il le fit mettre à mort incontinent, et reconnut bientôt qu'il avait eu tort, car les navires purent continuer leur navigation sans encombre. Aussi, pénétré de regrets, il fit élever sur le promontoire le plus saillant du passage difficile, un magnifique tombeau à la victime de son aveugle colère.

(*Strabon*, T. 2, liv. IX, chapitre II, § 9 — p. 222).

IV

En présence de ces trois éditions de la même aventure, le doute n'est pas possible ; il est bien évident que la première en date est celle de Strabon, de sorte que l'on peut penser : ou bien que cette légende du pêcheur de Port-Miou fut apportée sur notre littoral par les Phocéens lorsqu'ils vinrent fonder Massalie sur notre côte celto-lygienne, ou bien que les Romains l'empruntèrent aux Grecs et l'appliquèrent à un endroit déterminé de leur pays, puis nous la passèrent de bouche en bouche, et que nous lui avons fait subir une modification semblable pour l'approprier à la configuration de notre littoral.

Qu'on admette la transmission directe, ou qu'on croie à la filiation successive, toujours est-il que le point de départ de l'idée nous paraît aujourd'hui devoir être rattaché à l'imagination grecque. Peut-être pourrait-on la faire remonter plus haut si on avait des documents plus précis sur les civilisations Carthaginoise et Phénicienne, en un mot sur les œuvres de l'esprit de ceux qui ont précédé les Romains et les Grecs dans la Méditerranée.

Dans tous les cas, la raison qui a fait appliquer la légende ici ou là, sur le littoral méditerranéen est facilement compréhensible : des hommes de même nature, c'est-à-dire ayant une tournure d'esprit semblable, furent frappés par la configuration de certains points du littoral.

A Négrepont, en effet, lorsqu'on arrive par la passe du Nord, entre la terre et la longue île d'Eubée, on voit tout à coup la configuration des côtes devenir telle, qu'il semble qu'on est arrivé dans une impasse sans aucune issue. Or avec des gens à imagination poétique, et dans un pays où des invasions de barbares avaient laissé dans l'esprit des souvenirs d'actes de férocité stupide, on comprend que la donnée de l'aventure de Salganée devait se produire et trouver son accueil dans l'auditoire.

Une fois l'aventure imaginée, lorsque les mêmes hommes se trouvèrent dans un endroit, comme le détroit de Messine, où à première vue il semble que la route d'Italie à Carthage passe par le Sud, tandis qu'en réalité elle passe le long de la côte nord de la Sicile, l'idée que le pilote ne suit pas le chemin qu'il faut suivre vient à l'esprit. — Et comme c'étaient les Carthaginois qui jouaient ici le rôle que les Perses avaient joué sur le littoral hellénique, c'est à Annibal qu'on attribua l'acte barbare du meurtre d'un innocent.

Sur notre littoral, où la vue porte au loin, et où le rôle des pilotes n'a pas une importance de premier ordre pour la sécurité des bâtiments qui veulent aller d'un point à un autre, il était nécessaire de modifier le cadre de l'aventure. Et comme le seul endroit où elle pouvait être appliquée ne comportait pas l'idée d'une flotte, mais seulement d'une petite barque, il s'est agi d'un pêcheur au lieu d'un général d'armée.

Cette modification n'enlève rien à la genèse de l'idée primitive ; aussi, que le conteur ait mis en scène Xerxès, Annibal ou un pêcheur anonyme, il n'en est pas moins vrai que la filiation de la première à la dernière version apparaît toute claire et toute précise.

BÉRENGER FÉRAUD.

LES FÉES DE FRANCE

NOUVELLE

— Accusée, levez-vous, dit le président.

Un mouvement se fit au banc hideux des pétroleuses, et quelque chose d'informe et de grelottant vint s'appuyer contre la barre. C'était un paquet de haillons, de trous, de pièces, de ficelles, de vieilles fleurs, de vieux panaches, et là-dessous, une pauvre figure fanée, tannée, ridée, crevassée, où la malice de deux petits yeux noirs frétillait au milieu des rides comme un lézard à la fente d'un vieux mur.

« Comment vous appelez-vous ? » lui demanda-t-on.

— *Mélusine.*

— Vous dites ?... »

Elle répéta très gravement :

— « *Mélusine.* »

Sous sa forte moustache de colonel de dragons, le président eut un sourire, mais il continua sans sourciller :

« Votre âge ?

— Je ne sais plus.

— Votre profession ?

— Je suis *fée* !... »

Pour le coup l'auditoire, le conseil, le commissaire du gouvernement lui-même, tout le monde partit d'un grand éclat de rire ; mais cela ne la troubla point, et de sa petite voix claire et chevrotante, qui montait haut dans la salle et planait comme une voix de rêve, la vieille reprit :

« Ah ! les fées de France, où sont-elles ? Toutes mortes, mes bons messieurs. Je suis la dernière ; il ne reste plus que moi... En vérité, c'est grand dommage, car la France était bien plus belle quand elle avait encore ses fées. Nous étions la poésie du pays, sa foi, sa candeur, sa jeunesse. Tous les endroits que nous habitions, les fonds de parcs embroussaillés, les pierres des fontaines, les tourelles des vieux châteaux, les brumes d'étangs, les grandes landes marécageuses recevaient de notre présence je ne sais quoi de magique et d'agrandi. A la clarté fantastique des légendes, on nous voyait passer un peu partout traînant nos jupes dans un rayon de lune, ou courant sur les prés à la pointe des herbes. Les paysans nous aimaient, nous vénéraient.

« Dans les imaginations naïves, nos fronts couronnés de perles, nos baguettes, nos quenouilles enchantées mêlaient un peu de crainte à l'adoration. Aussi nos sources restaient toujours claires. Les charrues s'arrêtaient aux chemins que nous gardions ; et comme nous donnions le respect de ce qui est vieux, nous, les plus vieilles du monde, d'un bout de la France à l'autre on laissait les forêts grandir, les pierres crouler d'elles-mêmes.

« Mais le siècle a marché. Les chemins de fer sont venus. On a creusé les tunnels, comblé les étangs, et fait tant de coupes d'arbres, que bientôt nous n'avons plus su où nous mettre. Peu à peu les paysans n'ont plus cru à nous. Le soir, quand nous frappions à ses volets, Robin disait : « C'est le vent ! » et se rendormait. Les femmes venaient faire leurs lessives dans nos étangs. Dès lors ça été fini pour nous. Comme nous ne vivions que de la croyance populaire, en la perdant, nous avons tout perdu. La vertu de nos baguettes s'est évanouie, et de puissantes reines que nous étions, nous nous sommes trouvées de vieilles femmes, ridées, méchantes comme des fées qu'on oublie ; avec cela notre pain à gagner et des mains qui ne savaient rien faire. Pendant quelque temps, on nous a rencontrées dans les forêts traînant des charges de bois mort, ou ramassant des glanes au bord des routes. Mais les forestiers étaient durs pour nous,

les paysans nous jetaient des pierres. Alors comme les pauvres qui ne trouvent plus à gagner leur vie au pays, nous sommes allées la demander au travail des grandes villes.

« Il y en a qui sont entrées dans des filatures. D'autres ont vendu des pommes l'hiver, au coin des ponts, ou des chapelets à la porte des églises. Nous poussions devant nous des charrettes d'oranges, nous tendions aux passants des bouquets d'un sou dont personne ne voulait, et les petits se moquaient de nos mentons branlants, et les sergents de ville nous faisaient courir, et les omnibus nous renversaient. Puis la maladie, les privations, un drap d'hospice sur la tête... Et voilà comme la France a laissé toutes ses fées mourir. Elle en a été bien punie !

« Oui, oui, riez, mes braves gens. En attendant, nous venons de voir ce que c'est qu'un pays qui n'a plus de fées. Nous avons vu tous ces paysans repus et ricaneurs ouvrir leurs huches aux Prussiens et indiquer les routes. Voilà ! Robin ne croyait plus aux sortilèges ; mais il ne croyait pas davantage à la patrie... Ah ! si nous avions été là, nous autres, de tous ces Allemands qui sont entrés en France, pas un ne serait sorti vivant. Nos draks, nos feux follets les auraient conduits dans des fondrières. A toutes ces sources pures qui portaient nos noms, nous aurions mêlé des breuvages enchantés qui les auraient rendus fous ; et dans nos assemblées, au clair de lune, d'un mot magique, nous aurions si bien confondu les routes, les rivières, si bien enchevêtré de ronces, de broussailles, ces dessous de bois où ils allaient toujours se blottir, que les petits yeux de chat de M. de Moltke n'auraient jamais pu s'y reconnaître. Avec nous les paysans auraient marché. Des grandes fleurs de nos étangs nous aurions fait des baumes pour les blessures, les fils de la Vierge nous auraient servi de charpie ; et sur les champs de bataille, le soldat mourant aurait vu la fée de son canton se pencher sur ses yeux à demi fermés pour lui montrer un coin de bois, un détour de route, quelque chose qui lui rappelle le pays. C'est comme cela qu'on fait la guerre nationale, la guerre sainte. Mais, hélas ! dans les pays qui ne croient plus, dans les pays qui n'ont plus de fées, cette guerre-là n'est plus possible. »

Ici la petite voix grêle s'interrompit un moment, et le président prit la parole :

« Tout ceci ne nous dit pas ce que vous faisiez du pétrole qu'on a trouvé sur vous quand les soldats vous ont arrêtée.

— Je brûlais Paris, mon bon monsieur, répondit la vieille bien tranquillement. Je brûlais Paris parce que je le hais, parce qu'il rit de tout, parce que c'est lui qui nous a tuées. C'est Paris qui a envoyé des savants pour analyser nos belles sources miraculeuses, et dire au juste ce qu'il entrait de fer et de soufre dedans. Paris s'est moqué de nous sur ses théâtres. Nos enchantements sont devenus

des trucs, nos miracles des gaudrioles, et l'on a vu tant de vilains visages passer dans nos robes roses, nos chars ailés, au milieu de clairs de lune au feu de Bengale, qu'on ne peut plus penser à nous sans rire... Il y avait des petits enfants qui nous connaissaient par nos noms, nous aimaient, nous craignaient un peu ; mais au lieu des beaux livres tout en or et en images, où ils apprenaient notre histoire, Paris maintenant leur a mis dans les mains la science à la portée des enfants, de gros bouquins d'où l'ennui monte comme une poussière grise et efface dans les petits yeux nos palais enchantés et nos miroirs magiques... Oh ! oui, j'ai été contente de le voir flamber, votre Paris... C'est moi qui remplissais les boîtes des pétroleuses, et je les conduisais moi-même aux bons endroits : « Allez mes filles, brûlez tout, brûlez, brûlez !... »

« — Décidément cette vieille est folle, dit le président. Emmenez-la. »

ALPHONSE DAUDET.

LES TROIS GALANTS

CHANSON DE LA BRESSE

J'ai trois jolis galants, (*bis*)
 Le long d'un gai,
D'un joli mois de mai,
 J'ai trois jolis galants,
Tous trois ils me demandent.

Tous trois ils me demandent, (*bis*)
 Le long d'un gai,
D'un joli mois de mai,
 Y en a un boulanger,
L'autre valet de chambre.

L'autre valet de chambre, (*bis*)
 Le long d'un gai,
D'un joli mois de mai,
 Et l'autre cordonnier,
Celui qui me contente.

Celui qui me contente, (*bis*)
 Le long d'un gai,
D'un joli mois de mai,
 Il m'a fait des souliers,
De baraquettes blanches.

De baraquettes blanches, (*bis*)
 Le long d'un gai,
D'un joli mois de mai,
Tout en les apportant,
 Il a fait sa demande.

Il a fait sa demande, (*bis*)
 Le long d'un gai,
D'un joli mois de mai,
 Aux quatre coins du lit,
Le rossignol y chante.

Le rossignol y chante, (*bis*)
 Le long d'un gai,
D'un joli mois de mai,
 Chante, rossignolet,
T'auras ta récompense.

T'auras ta récompense, (*bis*)
 Le long d'un gai,
D'un joli mois de mai,
 T'auras pour ton dîner,
Quatre pommes d'orange.

Quatre pommes d'orange, (*bis*)
 Le long d'un gai,
D'un joli mois de mai,
 T'auras pour ton souper,
Une salade blanche.

Cette chanson m'a été dite à Bourg-en-Bresse par une bonne originaire de Tossiat (Ain).

GABRIEL VICAIRE

LA FILLE DU GEOLIER



II

C'était un dimanche matin,
Son père va-t-en campagne ;
Ell' mit la main sous l'oreiller
Et prend les clefs des prisonniers.

III

Ell' prend les clefs de la prison,
A son amant les donne.
— Sors-t'en de là toi, mon mignon,
Voici les port's à l'abandon.

IV

— D' la prison je n' sortirai pas,
François', belle Françoise,
D' la prison je n' sortirai pas,
Que mon procès n' soit exécuté là.

V

Aux pieds du juge ell' s'est jeté',
D'mand' pardon pour son prisonnier.

VI

Alors le juge y a d'mandé :
— Qu'est votre amant la belle ?
— C'est celui qu'a les fers aux pieds,
Le plus joli des prisonniers.

VII

Lors le juge la prend par la main,
— Relevez-vous, Françoise,
Il est jugé, il en mourra,
Un autre amant il vous faudra.

VIII

—Pour d'autre amant je n'en veux pas,
O Pierr', mon ami Pierre,
Ou mourir cy ou mourir là,
Je veux mourir entre tes bras.

IX

Or son amant qui est en haut,
Il commence à s'étendre,
Puis il demande à son bourreau,
De le couvrir de son manteau.

X

Or mais le jug' qui est en bas,
Regardant cette fille :
— Descendez-les, mariez-les,
Afin qu'il n'en soit plus parlé.

Chanson recueillie par CHARLES DE SIVRY.

La musique a été recueillie par Mme MARGUERITE SERTICARI.

MŒURS ET SUPERSTITIONS JAPONAISES

I

LE RENARD

Il existe au Japon un être privilégié, héros habituel des épopées populaires et des contes fantastiques racontés le soir au coin du feu (je veux dire autour du brasero et de la table à thé), sur le dos duquel la supers tition empile toutes les vicissitudes dont la pauvre humanité est assaillie, tous les vilains tours, toutes les méchancetés diaboliques qu'ailleurs on impute au hasard ou au diable ; un être à la fois craint et révéré, auquel on va jusqu'à vouer un culte véritable, et qui d'ailleurs, plus malicieux encore que méchant, apporte son concours à l'homme presque aussi souvent qu'il lui tend des pièges et lui fait des niches abominables, quoique cette dernière occupation ressortisse plus directement à sa spécialité.

Cet être, qui occupe par suite, dans la littérature japonaise, une place considérable, n'est pourtant qu'un simple quadrupède, de l'ordre des mammifères carnassiers ; c'est messire *Kitsné* ou maître Renard, un malin il est vrai, mais légèrement encombrant, peut-être, dans cette occasion. Au Japon, du reste, l'imagination populaire paraît hantée surtout par des animaux auxquels elle prête des sentiments, des préoccupations, des influences dont ils sont fort éloignés et ne se soucient guère ; et il n'est pas étonnant que la littérature et les arts se ressentent de cette prédisposition, à laquelle on trouverait sans peine de nombreuses analogies chez les peuples occidentaux. Aussi, à côté, ou plutôt au-dessous du renard, y rencontrons-nous toute une légion de fauteurs de mauvais tours, tels que le blaireau et le chat, tantôt alliés, tantôt ennemis de Kitsné, mais toujours ennemis de l'homme.

La spécialité du blaireau, notamment, est de se déguiser en jeune femme, pour attirer dans ses pièges les jeunes écervelés qui ne songent même pas à s'assurer, préalablement à toute démarche compromettante, si un bout de queue ne dépasse point la robe de la décevante beauté.

Mais le premier de tous ces mauvais farceurs, celui dont la patte se trahit visiblement, pour le Japonais, dans toutes les intrigues dont il est victime, c'est le Renard. Ce n'est pas le vent qui secoue les portes, ébranle les cloisons de l'habitation, quand l'ouragan est déchaîné, c'est Kitsné : un cri ou un bruit quelconque pris pour tel, retentit dans la nuit et réveille en sursaut l'aïeule effrayée, ou sa fille, ou sa petite-fille : c'est une malice de messire Kitsné, rien d'autre ; une ombre se projette sur la cloison sans qu'elle puisse se rendre immédiatement compte de la cause de ce phénomène si simple, elle y voit aussitôt non un revenant, comme cela pourrait se faire dans un pays plus civilisé, elle y voit sans le moindre doute le museau pointu ou la queue du Kitsné dont elle a la tête farcie.

Toutefois, comme nous l'avons dit, Kitsné est reconnu capable de quelque bien, de beaucoup de bien même. Ainsi, au témoignage de M. Aimé Humbert, les jardins et les vergers d'Odji-Inari, dans la banlieue de Yédo, sont placés sous sa protection et ne s'en trouvent pas mal. Il y a même une chapelle.

« Sa petite chapelle, dit le voyageur, tapissée d'une épaisse couche d'ex-voto, est précédée d'une avenue où l'on a prodigué les *toris* peints

en vermillon. Il n'y a de l'un à l'autre que la distance d'un saut de renard ; à peine sont-ils à hauteur d'homme. Le chemin est d'ailleurs montueux, tortueux, embarrassé des racines des sapins du bosquet sacré ; on ne peut le gravir qu'avec précaution et en baissant la tête. C'est dans cette humble position qu'on atteint l'esplanade. Là, il faut passer entre deux images de granit représentant la malicieuse divinité accroupie, la queue retroussée, le museau en l'air, mais de son œil oblique poursuivant quiconque s'approche du sanctuaire. Les fidèles s'inclinant respectueusement font leurs ablutions, jettent leur pièce de monnaie dans le tronc, et s'agenouillent pour prier sur les marches de la chapelle. C'est le dix-septième jour du premier mois qui attire surtout la foule dans les jardins et sur les collines d'Odji-Inari. On contemple de loin, dans le marais, le grand arbre autour duquel a dû se célébrer la veille, le sabbat annuel des renards. On interroge avidement les personnes qui prétendent les avoir vus accourir, chacun précédé de l'un des innombrables feux-follets que les esprits des rizières ont toujours l'obligeance de mettre à la disposition de la société. Selon le rapport des témoins touchant le caractère de la fête, l'affluence des convives, le plus ou moins de gaieté de leurs manifestations, on tire des conjectures sur l'année qui commence, on fait des pronostics sur l'abondance et la qualité des récoltes qu'elle promet. Puis on s'assied autour du brasero dans les chambres d'hôtes des maisons de thé, et l'on devise à voix basse sur la mystérieuse influence du Kitsné dans les affaires de ce monde. »

On voit à quel point cette influence est admise. Quels que soient la circonstance dans laquelle on se trouve inopinément, l'événement qui se produise, on ne criera pas à la fatalité, à la chance, on n'y cherchera pas d'autre explication que celle-ci : le renard y a passé.

« J'ai eu, dit un des convives mis en scène par M. A. Humbert, le malheur de perdre un enfant. Le médecin n'a pu même indiquer le siège de son mal. Tandis que la mère se désolait, la lampe disposée auprès du cadavre projetait au loin l'ombre de la pauvre femme. Tout le monde qui était dans la chambre de deuil a pu s'apercevoir que cette ombre dessinait sur le châssis la silhouette d'un renard !

« Et les voyageurs, poursuit un voisin, que de fois n'ont-ils pas erré dans les rizières, sur les indices fallacieux des feux-follets que Kitsné a le pouvoir de faire cheminer à sa guise ? »

Et les propos continuent, donnant du pouvoir mystérieux de Kitsné, exercé on ne peut plus capricieusement, les preuves les plus concluantes et surtout les plus variées.

Kitsné a bon dos, je vous assure.

Il jouit, de plus, du don de métamorphose, et ce n'est pas d'hier. Sous ce rapport, il figure avec avantage dans les annales de l'empire japonais, à la date de 1150 notamment. En ce temps-là, les finances de l'empire étaient dans un désarroi lamentable ; de sorte que le mikado, forcé à l'économie, se résigna à congédier sa favorite. L'innocente beauté, dans son affliction, quitta donc le palais, mais sous la forme d'un gentil renard blanc paré de six queues disposées en éventail, parure fort rare, mais satisfaisant à l'esprit d'économie qui régnait alors à la cour.

La chronique populaire cite des cas nombreux de métamorphoses de jeunes filles en renards et de renards en jeunes filles ; et il n'y a vraiment que des esprits forts, vilaine engeance, capables de douter de leur authenticité. Mais peut-être vaudrait il mieux y croire moins absolument, que

de se laisser aller aux excès du héros de l'histoire suivante, rapportée par M. Georges Bousquet :

« Un soir, qu'une riche famille recevait ses amis, l'entretien vient à tomber sur les renards et leurs exploits. Un des assistants, Tokutaro, un esprit fort, traite ces récits de fables. Défi lancé, pari tenu. Notre homme se met en route vers un bois. Sur la lisière, un renard s'enfuit à son approche ; un instant après, il voit venir à lui une jeune fille qu'il connaissait. Point de doute, c'est le renard qui a pris cette forme ; et notre habile homme feint de se laisser emmener par elle, tout en examinant avec soin s'il ne voit pas dépasser la queue et s'étonnant fort de ne rien découvrir. Arrivé chez les parents de la jeune fille, qu'il connaissait, il les prend à part et leur dit :

« — Vous avez cru que c'était votre fille qui entrait avec moi, c'est un renard.

« — Notre fille, un renard ! s'écrie la mère indignée. Voilà bien une insulte à jeter à d'honnêtes gens !

« Tokutaro soutient son dire et, pour le démontrer, saisit la jeune fille et l'accable de coups jusqu'à ce qu'elle reprenne sa forme. Il frappe si bien qu'elle en meurt. Cette fois, il n'a plus peur d'être joué par les renards, il craint d'avoir tué une innocente jeune fille. Les parents vont quérir main-forte, et on va faire justice du meurtrier, quand passe par là un prêtre qui obtient sa grâce à la condition qu'il entrera dans les ordres et subira la tonsure. Il s'y soumet de grand cœur. En ce moment, Tokutaro entend un éclat de rire ; il ouvre les yeux, le jour paraît, et il se retrouve sur la bruyère où le renard lui est apparu. Tout cela n'était donc qu'un rêve ? Hélas ! non. En passant la main sur son crâne pelé, il s'aperçoit, mais un peu tard, de ce qu'il en coûte pour défier de pareils ennemis. Revenu auprès de ses amis, bafoué et honteux, il finit par se faire moine. »

Et notez que ce Tokutaro était un esprit fort. Si c'eût été un esprit faible, on se demande ce qui fût arrivé !

Kitsné, qui n'en peut mais, est donc tour à tour une divinité protectrice et une bête malfaisante, seul rôle qu'on lui laisse chez nous et qui lui convienne bien, dans notre conviction ; c'est aussi un joujou, ou plus exactement le principal personnage d'un jeu qui ne tourne pas toujours à son avantage, quoique ce personnage soit considéré *à priori* comme le plus rusé de la compagnie, comme serait le renard dans son état naturel, supposé qu'il figurât en compagnie d'autres animaux.

Des récits de différents voyageurs, nous inférons que le « jeu du renard » présente d'assez nombreuses variétés. L'important, pour le rôle principal, consiste à s'affubler de telle sorte et à prendre des attitudes telles que, la lumière convenablement disposée, l'ombre du personnage projetée sur la cloison y dessine la silhouette de l'animal fameux par-dessus tous dans les fastes japonais. En un mot, c'est une séance d'ombres chinoises agrémentée d'une sorte de jeu comparable, en apparence du moins, à la *morra* des Italiens, et dont le résultat nous paraît favorable au perdant, puisque c'est lui qui boit le verre de *saki* (bière de riz) qui constitue l'enjeu.

Mais ce n'est là que la première partie de la fête La seconde, qui donne lieu à des manifestations plus bruyantes, n'aurait peut-être pas moins de succès chez nous, si on avait le courage de l'y introduire. Voici en quoi elle consiste :

Sur un de ces petits guéridons bas qu'on ne trouve qu'au Japon, on

place un objet quelconque ; on fait ensuite un nœud coulant au milieu d'une longue corde, dont les extrémités sont tenues par deux personnes, de manière que le nœud coulant se trouve suspendu devant le guéridon et l'objet qui est placé dessus, dénommé *rat*, quel qu'il soit, dans ce cas. Il s'agit maintenant, pour le renard, de s'emparer du rat en tendant la main vers lui à travers le nœud coulant, sans s'y laisser prendre le bras ; et pour les gardiens du rat, qui tiennent les deux bouts de la corde, de tâcher de prendre dans ce nœud, en tirant en même temps sur la corde au bon moment, le bras tendu du renard.

Ici encore, ce n'est pas toujours messire Renard qui sort vainqueur de l'épreuve ; il lui arrive souvent, au contraire, de se laisser prendre, car si vivement qu'il agisse, les deux gardiens du rat ne sont pas endormis non plus, et il suffit que le bout du doigt du renard se trouve pris dans le nœud coulant pour qu'il ait perdu. Dans ce cas-là, c'est à ses frais que coule le saki, et il demeure pris jusqu'à ce que quelqu'un de la compagnie intervienne en sa faveur. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si les gardiens tirent la corde trop tard et quand le renard triomphant s'est emparé du rat et que sa main s'est dégagée du passage dangereux, c'est à ceux-ci à régaler la compagnie.

Pendant toute la durée des exercices du jeu du renard, la galerie pince du *samsim* ou guitare à trois cordes, chante et bat des mains en cadence.

Quant à Kitsné, mis à toutes les sauces, le rôle qu'on lui prête ici n'est pas des plus relevés ; mais on sait qu'il se rattrape à l'occasion (1).

HECTOR GAMILLY.

LA DAME DE MONTIGNY-LE-GANELON

Non loin de Cloyes, sur la côte septentrionale du Loir, se dresse le gros bourg de Montigny-le-Ganelon, fièrement campé sur des rochers granitiques. Au-dessus s'élève, orgueilleux et superbe, son magnifique château féodal tout plein de grands souvenirs : adventures galantes, mêlées à des histoires de cape et d'épée, qui inspiraient jadis la verve des troubadours.

C'était, en ce temps-là, une petite ville close et fortifiée comme une place de guerre. Le château, dûment flanqué de bastions, ajoutait à ses moyens de défense et facilitait au seigneur de céans l'entreprise de ses desseins belliqueux au dehors, sûr qu'il était de ne point trouver la place prise à son retour : genre de rapt très à la mode au moyen âge. Certes, Montigny-le-Ganelon a bien perdu de son importance ; mais il est facile de se faire une idée de ce qu'il devait être, alors qu'éclairé par les derniers rayons d'un soleil couchant, sa majestueuse silhouette se dessinait de profil à travers les premières brumes du soir. En dépit des ans écoulés, mon imagination le revoit toujours ainsi, et souventes fois je me surprends à

(1) D'après le *Journal des Voyages*.

vivre en esprit sur les remparts du vieux château, guettant l'ennemi ou songeant à dame Yolande, tout bas, bien bas... Chut! voici son seigneur et maître qui passe suivi de ses gens d'armes; s'il avait doutance de mon rêve d'amour, ce soir je serais pendu à la poterne comme un vil ladre, et les vautours viendraient dévorer ce cœur qui a battu pour elle...

Jadis, la seigneurie de Montigny relevait de la tour de Châteaudun. D'après la tradition du pays, Charlemagne en avait gratifié le chevalier de Ganelon, qui le trahit ensuite à Roncevaux. On verra pourquoi tout à l'heure.

La fille de Ganelon s'étant fiancée à Roland, pour lequel son père avait de l'aversion, deux fois lâche et félon, ledit chevalier de Ganelon l'aurait livré au roi Marsile. Ainsi le veut la croyance populaire, à telles enseignes que dans les rixes fréquentes qui survenaient, naguères encore, entre les gens de Montigny et ceux de Cloyes, ces derniers jetaient à leurs voisins le mot de trahison en manière d'injure et de défi. Je me souviens d'avoir moi-même jeté ce méchant reproche à mes camarades de l'autre côté du Loir : « *Montigny-le-Ganelon, où s'est fait la première trahison!* » telle était la formule, restée pour la plupart, sinon pour tous, à l'état d'énigme.

De tout temps, du reste, ceux de Montigny ont eu la réputation d'être querelleurs endiablés. Quand on les interroge là-dessus, volontiers ils disent : « Que voulez-vous ? c'est un bien d'héritage. » De fait, ce sont gens de l'ancienne Gaule, souvent battus, jamais vaincus, toujours rebelles, les derniers représentants de la nationalité gauloise demeurés purs de tout mélange ; or, chez les individus comme chez les peuples, les sentiments et les mœurs se transmettent et se continuent d'âge en âge, jusqu'au jour où d'autres mœurs, impuissantes jusque-là sur ces derniers vestiges d'une race, finissent pas s'y acclimater, au grand dommage de l'esprit national.

Aux fêtes patronales des communes environnantes, les jeunes gens de Montigny se prenaient souvent de dispute avec ceux des pays voisins, et il en résultait presque toujours des luttes corps à corps, d'aucunes fois à coups de pierre, en se servant de la fronde. Y a-t-il eu trêve ou armistice ? J'en doute. Qui sait si cet esprit querelleur, ce besoin de batailles n'était, n'est pas un souvenir instinctif, faisant suite aux habitudes guerrières contractées par leurs aïeux, lorsque Montigny était ville fortifiée, qu'on y faisait le guet et que le château était confié à leur garde.

*
* *

J'ai souvenance d'avoir entendu raconter plusieurs légendes des bords du Loir : mais aucune n'est aussi profondément restée dans ma mémoire que celle connue dans le pays dunois sous le nom de : *La Dame de Montigny-le-Ganelon*. Encore aujourd'hui, les vieillards de nos campagnes la racontent à leurs petits-enfants, comme leur ayant été narrée à eux-mêmes par « défunts nos ancêtres » ; car, pour n'être point barons, ils se flattent

d'avoir des ancêtres comme ceux-ci, et n'ont point tort, par ma foi! De cette légende, aussi bien, paraissent découler certains faits dignes de remarque, à cause du singulier surnom que portent depuis trois siècles les deux villages dont elle fait mention. Ainsi que toutes les vieilles histoires, le récit qui m'en est parvenu se ressent un peu du surnaturel, embelli qu'il a été par une longue série de narrateurs à l'imagination plus ou moins noire. Que le lecteur veuille bien faire la part du diable !

∴

Déjà depuis près de deux ans, sinon davantage, le seigneur de Montigny était parti pour de lointains pays où la guerre avait porté ses ravages, laissant au château son épouse et quelques serviteurs. Celui là était vraiment possédé de la folie de l'épée ; il disait volontiers de sa longue rapière : « Madame » ; ce dont la châtelaine se montrait fort jalouse, non point qu'elle l'aimât, au moins ! La preuve du contraire se verra par la suite : mais d'ores et déjà, que chacun retienne bien ceci :

« Le cœur de la femme est un puits où oncques aucun homme n'est descendu. »

Combien différente était la châtelaine de son époux ! Autant celui-ci avait l'humeur cordiale et compatissante, autant celle-là, au contraire, se montrait dure et hautaine, et grande était la crainte qu'elle inspirait à ses vassaux ; car ils avaient à souffrir de son mauvais caractère, lorsque le châtelain la quittait pour se mettre en voyage ; aussi le retour du maître était-il attendu avec impatience et fêté avec joie par tous ces pauvres gens.

Donc, on attendait son retour, et des mois entiers s'écoulaient sans nouvelles aucunes. Ce fut dans cet intervalle d'attente que la dame de Montigny fit un soir, à la tombée de la nuit, la rencontre d'une mendiante, accompagnée de sept petits enfants qui semblaient tous avoir le même âge. La pauvresse s'approcha d'elle pour lui demander l'aumône ; mais la dame lui dit avec dureté :

« Une chienne ne porte pas plus de petits que vous d'enfants ! »

A ces mots, la mendiante, qui n'était ni plus ni moins qu'une sorcière, lui répondit :

« Vous riez de moi, madame ; eh bien, pour votre punition, vous aurez en une seule couche autant de rejetons qu'une laie a de petits. »

Après quoi la pauvresse disparut, et la châtelaine revint au château, riant fort de ce qu'elle venait d'entendre. Or on affirme que quelque temps après, la dame mit au monde neuf enfants, et cela le même jour. Elle devint furieuse et ordonna que l'on se mît à la recherche de la maudite sorcière : puis, ayant fait venir une de ses suivantes, elle lui dit :

« Mon seigneur époux doit revenir bientôt ; comme je redoute sa colère, enlève huit de cette marmaille, et les va jeter dans les eaux du Loir. »

La servante enferma dans un sac les huit pauvres petites innocentes créatures, et, favorisée par la nuit, elle se dirigeait vers le Loir qui baigne la base des coteaux de Montigny, lorsque tout à coup elle entendit venir de son côté des gens d'armes à cheval suivis d'autres à pied : c'était la troupe du seigneur de Montigny. Celui-ci, venant à elle, lui dit d'un ton enjoué :

« Où vas-tu, à cette heure, ma mie ? »

Elle lui répondit qu'elle allait noyer des petits chiens ; mais son maître lui ayant demandé à les voir, elle dut lui faire confidence.

Le brave châtelain fut tellement pénétré de douleur en apprenant les fautes de son épouse qu'il entra, contre son ordinaire, dans un grand courroux et jura châtiment; à cette fin, il fit élever secrètement les huit pauvrets dans le bourg; puis, un jour, d'aucuns disent sept ans après leur naissance, il les fit amener au château, mit au milieu d'eux celui que la châtelaine avait adopté, et les ayant tous vêtus de la même manière, il envoya quérir sa femme et lui fit cette demande :

« Madame, où est votre fils ? montrez-le moi ? »

Elle ne le put, car ils se ressemblaient tous comme des bessons. Devenue confuse, puis interdite, elle se jeta aux pieds de son mari ; mais il la repoussa et lui dit :

« Quelle mort avez-vous méritée ? »

Elle de répondre qu'elle méritait qu'on la jetât du haut du château. enfermée toute nue dans un tonneau garni de pointes et de lames, ne trouvant pas ce supplice disproportionné à sa faute.

Le châtelain ayant donné ses ordres, la malheureuse roula de la sorte jusque dans le Loir dont le courant l'entraîna loin de Montigny. Un homme d'armes la suivait en criant aux curieux des pays riverains :

« Laissez passer la justice du haut et puissant seigneur de Montigny-le-Ganelon !... »

Enfin la dolente châtelaine étant arrivée vers le soir entre Saint-Jean et Saint-Claude, villages situés au-dessous de Bouche-d'Aigre, sur le Loir, elle se mit à crier merci.

L'homme d'armes, qui la devait suivre jusqu'à Saint-Jean, pour la retirer morte ou vive, eut pitié de ses plaintes; il retira la cruelle machine et en fit sortir la victime, dans un bien piteux état, je vous assure. Elle demanda des hardes pour se couvrir ; on lui apporta un manteau, et, quand elle l'eut mis sur son pauvre corps meurtri, elle s'écria en rendant l'âme :

« Ah ! froid mantel !... »

C'est depuis cette époque que les villages de Saint-Claude et Saint-Jean portent le surnom de *Froidmantel*.

Pour ce qui est du seigneur dont il est parlé céans, au fond, c'était un loyal cœur et une vaillante lame ; il dut regretter par la suite

d'avoir été sans miséricorde, et reconnaître, à part lui, qu'une femme ne met pas au monde neuf enfants, d'un seul coup, sans l'intervention d'une puissance étrangère, esprit malin ou démon.

EMILE MAISON.

FANCHY.

« Le bon vin m'endort,
Et l'amour me réveille. »
(*Vieille chanson*).

Fanchy, le gars faraud, s'en revient de la fête,
Son chapeau sur l'oreille et des bagues aux doigts;
Il se cambre, il se carre, il incline la tête,
Et siffle mieux qu'un merle en passant par les bois.

Comme il sort du taillis pour entrer dans la plaine
Où les seigles barbus commencent à jaunir,
Assises, brune et blonde, au bord de la fontaine,
Deux filles, d'un œil froid le regardent venir.

L'œil est froid, — moins pourtant qu'il ne veut le paraître;
Le cœur l'est-il aussi, pour un si beau garçon?
Prenez bien garde à vous, belles, l'amour est traître!...
Fanchy s'approche, leste et gai comme un pinson.

La sente qu'il suit passe à vingt pas des deux filles:
Il se détournera pour leur parler d'amour...
Mais non: droit devant lui, sous l'ombre des ramilles,
Il s'en va crânememt, sans faire aucun détour.

Un éclair a jailli des yeux noirs de la brune;
Son dépit se révèle: « Ah! garçon mal appris!.. »
L'autre suit d'un regard doux comme un clair de lune
Le gars trop fier... Vos cœurs, belles, sont déjà pris!

Tant pis!... Fanchy n'est pas de ceux que l'amour mène,
Il rit quand les amants content leur désespoir;
Lui, pour qui le canton n'aurait pas d'inhumaine,
Passe souvent auprès des belles sans les voir.

Au bouchon le plus proche, il va boire bouteille,
Il s'éloigne entonnant un vieil air sans façon:
« Moi, le bon vin m'endort et l'amour me réveille... »
Et les échos du val répètent sa chanson.

Mais tout à coup sa voix au tournant de la haie
S'éteint... — Que dis-tu là, Fanchy, mon bel ami?
Arrête, pense-t-il, ta chanson n'est pas vraie :
Est-ce que le bon vin t'a jamais endormi?

ACHILLE MILLIEN.

LA LITTÉRATURE POPULAIRE

II

OPINION DE CHARLES NODIER

Charles Nodier fut, comme on sait, avec Gérard de Nerval, George Sand et H. Babou, un profond admirateur des traditions conservées dans le peuple par voie de tradition orale. La plupart des chefs-d'œuvre de Charles Nodier ont été inspirés par des contes et par des légendes qu'il avait recueillis soit au cours de ses voyages, soit dans des ouvrages ignorés, découverts sur les rayons de nos bibliothèques: ***Trilby, la Légende de Sœur Béatrix, Trésor des Fèves et Fleur des Pois, la Fée aux Miettes,*** etc. Quelque jour nous reviendrons sur l'œuvre de Charles Nodier et nous essayerons de montrer la part qui revient à la Tradition dans ces nouvelles d'une allure si gaie, d'un style si accompli et si original.

La ***Tradition*** doit être le recueil des archives des choses populaires. Nous pensons que nos lecteurs seront heureux de retrouver dans notre revue, ne fût-ce qu'à titre de documents, ce que pensaient de la littérature populaire les maîtres écrivains dont l'avis, ce nous semble, peut faire autorité dans les questions de littérature et d'art.

Voici d'abord l'introduction placée par Nodier en tête de la ***Légende de Sœur Béatrix.***

* *
*

« Il étoit bien convenu en France, il y a une vingtaine d'années, que tous les trésors de la poésie sont renfermés sans exception dans le ***Pantheum mythicum*** de Pomey, et dans le ***Dictionnaire de la Fable*** de M. Noël. Un nom inconnu de Phurnutus, une fable ignorée de Paléphate, un récit tendre et touchant qui ne remontoit pas aux ***Métamorphoses***, toute idée qui n'avoit pas passé à la filière éternelle des Grecs et des Romains, étoit réputée barbare. Quand vous en aviez fini avec les Aloïdes, les Phaëtontides, les Méléagrides, les Labdacides, les Danaïdes, les Pélopides, les Atrides et autres dynasties malencontreuses, fatalement vouées aux Euménides par la docte cabale d'Aristote et surtout par la rime, il ne vous

restoit plus qu'un parti à prendre : c'étoit de recommencer et on recommençoit. La patiente admiration des colléges ne se lassoit jamais de ces beaux mythes qui ne disoient pas la moindre chose à l'esprit et au cœur, mais qui flattoient l'oreille de sons épurés à la douce euphonie des Hellènes. C'étoit Bacchus né avant terme au bruit d'un feu d'artifice, et que Jupiter héberge dans sa cuisse, par l'art de Sabasius, pour y accomplir le temps requis à une gestation naturelle. C'étoit le fils de Tantale, servi aux dieux dans une *olla podrida* digne des enfers et dont Minerve, plus affamée que le reste des immortels, est obligée de remplacer l'épaule absente par une omoplate d'ivoire. C'étoit Deucalion repeuplant le monde avec les ossements de sa grand'mère, c'est-à-dire jetant des pierres derrière lui. C'étoit je ne sais quel autre conte absurde et solennel dont il falloit connoître les détails ridicules et souvent obscènes ou impies, sous peine de passer pour ignorant et pour stupide aux yeux de la société polie. En revanche, on décernoit des récompenses et des couronnes à l'heureux enfant qui étoit parvenu à rassembler dans sa mémoire le plus grand nombre possible de ces inepties classiques, et, s'il m'en souvient bien, le premier prélat du diocèse daignoit imprimer à son triomphe le sceau de sa bénédiction pontificale. Cette méthode d'abrutissement et de dégradation intellectuelle, qui manquoit rarement son effet, s'appeloit l'éducation.

« Cependant notre civilisation ne ressembloit plus depuis bien des années à celle qui s'étoit nourrie, pendant tant de siècles, des fables puériles du paganisme. L'ironie de Socrate avoit porté le premier coup aux fantômes des mythologies. Ils s'étoient évanouis sous le fouet de Lucien. Une nouvelle croyance s'étoit introduite,grave, majestueuse, touchante, pleine de mystères sublimes et de sublimes espérances. Avec elle étoient descendus dans le cœur de l'homme une multitude de sentiments que les anciens n'ont point connus, la sainte ferveur de la foi, le noble enthousiasme de la liberté, l'amour, la charité, le pardon des injures. Une poésie, mieux appropriée aux besoins du christianisme, étoit née avec lui et cette poésie avoit aussi ses mythes et ses histoires. Pourquoi cette nouvelle source d'inspirations merveilleuses et de tendres émotions fut-elle négligée par ces habiles artisans de la parole, qui charment de leurs récits les ennuis et les douleurs de l'humanité ? Pourquoi la légende pieuse et touchante fut-elle reléguée à la veillée des vieilles femmes et des enfants, comme indigne d'occuper les loisirs d'un esprit délicat et d'un auditoire choisi ? C'est ce qui ne peut guère s'expliquer que par l'altération progressive de cette précieuse naïveté dont les âges primitifs tiroient leurs plus pures jouissances et sans laquelle il n'y a pas de poésie véritable. La poésie d'une époque se compose, en effet, de deux éléments essentiels : la foi sincère de l'homme d'imagination qui croit ce qu'il raconte, et la foi sincère des hommes de sentiment qui croient ce qu'ils entendent raconter. Hors de cet état de confiance et de sympathie réciproques où viennent se confondre des organisations bien assorties, la poésie n'est qu'un vain nom, l'art stérile et insignifiant de mesurer en rhythmes com-

passés quelques syllabes sonores. Voilà pourquoi nous n'avons plus de poésie dans le sens naïf et original de ce mot, et pourquoi nous n'en aurons pas de longtemps, si nous en avons jamais.

« Pour en retrouver de foibles vestiges, il faut feuilleter les vieux livres qui ont été écrits par des hommes simples, ou s'asseoir dans quelque village écarté au coin du foyer des bonnes gens. C'est là que se retrouvent de touchantes et magnifiques traditions dont personne ne s'est jamais avisé de contester l'autorité et qui passent de génération en génération, comme un pieux héritage, sur la parole infaillible et respectée des vieillards. Là ne sauroient prévaloir les objections ricaneuses de la demi-instruction, si revêche, si mausade et si sotte, qui ne sait rien à fond, mais qui ne veut rien croire, parce qu'en cherchant la vérité qui est interdite à notre nature, elle n'a gagné que le doute. Ces récits qu'on y fait, voyez-vous, ne peuvent donner matière à aucune discussion ; ils défient la critique d'une raison exigeante qui retrécit l'âme et d'une philosophie dédaigneuse qui la flétrit ; ils ne sont pas tenus de se renfermer dans les bornes des vraisemblances communes, dans les bornes même de la possibilité, car ce qui n'est pas possible aujourd'hui étoit sans doute possible autrefois, quand le monde, plus jeune et plus innocent, étoit digne encore que Dieu fît pour lui des miracles ; quand les anges et les saints pouvoient se mêler sans trop déroger de leur grandeur céleste, à des peuples simples et purs dont la vie s'écouloit entre le travail et la pratique des bonnes œuvres. Les faits qu'on vous rapporte n'ont pas besoin, d'ailleurs, de tant d'éclaircissements : n'ont-ils pas le témoignage du vieil aïeul qui les savoit de son aïeul, comme celui-ci d'un autre vieillard qui en a été le témoin oculaire ? Et dans cette longue succession de patriarches nourris dans l'horreur du péché, s'en est-il jamais rencontré un seul qui ait menti ?

« O vous ! mes amis, que le feu divin qui anima l'homme au jour de sa création n'a pas encore tout à fait abandonnés ; vous qui conservez encore une âme pour croire, pour sentir et pour aimer ; vous qui n'avez pas désepéré de vous-mêmes et de votre avenir, au milieu de ce chaos des nations où l'on désespère de tout, venez participer avec moi à ces enchantements de la parole, qui font revivre à la pensée l'heureuse vie des siècles d'ignoranee et de vertu ; mais surtout ne perdons point de temps, je vous en conjure ! Demain peut-être il serait trop tard ! Le progrès vous a dit : Je marche, et le monstre marche en effet. Comme la mort physique dont parle le poète latin, l'éducation première, cette mort hideuse de l'intelligence et de l'imagination, frappe au seuil des moindres chaumières. Tous les fléaux que l'écriture traîne après elle, tous les fléaux de l'imprimerie, sa sœur perverse et féconde, menacent d'envahir les derniers asiles de la pudeur antique, de l'innocence et de la piété, sous une escorte de sombres pédants. Quelques jours encore, et ce monde naissant, que la science du mal va saisir au berceau, connoîtra un ridicule alphabet et ne reconnoîtra plus Dieu ; quelques jours encore et ce qui reste, hélas !

des enfants de la nature, seront aussi stupides et aussi méchants que leurs maitres. Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi et que sa chaste poésie, honteuse d'être vue, se soit couverte d'un voile comme Eve exilée du Paradis.

« J'ai juré, quant à moi, de n'en jamais écouter, de n'en jamais raconter d'autres... »

CHARLES NODIER.

LA FIANCÉE DU CONSCRIT.

— Mon bien aimé sert sa patrie,
Il est parti tambours battants
Me disant : Jeanne ! je t'en prie
Jeanne ! ne pleure pas, attends
Que j'aie un jour fini mon temps !

— Il est parti pour la grand'ville,
Il m'écrivait fidèlement,
Et moi bien triste, mais tranquille,
J'attendais toujours le moment
Où me reviendrait mon amant !

Lon, lon, la, je chante ma peine
Aux forêts, aux champs, à la plaine.
Mais les merles joyeux
Babillent au bord de l'eau claire,
Lon, lon, laire,
Et le soleil rit dans les cieux.

— Ah ! je maudis tout au village,
Les fenaisons et les labours,
Je voudrais être sur la plage
D'où j'attends en vain tous les jours
Des nouvelles de mes amours !

Ah ! tout n'est pour moi que souffrance
Car voilà déjà bien des soirs
Qu'il est loin, bien loin de la France,
Et loin de mes tristes espoirs,
Au pays des Pavillons-Noirs !
Lon, lon la, etc.

— Peut-être là-bas, sous les armes,
Mourra-t-il, avant son congé
Ah ! coulez sans honte, ô mes larmes !
Car chacun sait bien ce que j'ai,
En voyant combien j'ai changé.

— Hélas! s'il a perdu la vie,
Tais-toi pour toujours, ô ma voix,
Car je veux être ensevelie
Là-haut, au bord du petit bois
Où je l'embrassai tant de fois.
Lon, lon, la, etc.

CHARLES GRANDMOUGIN.

LE PÈRE LICOQUET

CONTE CHAMPENOIS.

« Pan, pan ! — Qu'est là ? — C'est le père Licoquet, son sac et sa gerbe de blé. — Entrez, entrez, mon brave père Licoquet. Qu'y a-t-il pour votre service ? — Je confie mon bien à votre bonne garde, tandis que je vais faire ma tournée dans le pays. — C'est bien, mon brave père Licoquet. Mettez là votre gerbe de blé, et allez vous-en .»

« Pan, pan ! — Qu'est-là ? — C'est le père Licoquet qui vient chercher sa gerbe de blé. — Ah ! mon pauvre père Licoquet ! vous aviez laissé votre blé à la portée de notre poule ! Elle a tout picoré. — J'irai me plaindre, j'irai me plaindre. — Pas tant de plaintes ni de procès, vous n'avez qu'à prendre notre poule et à vous en aller .»

« Pan, pan ! — Qu'est-là ? — C'est le père Licoquet, son sac et sa poule. — Entrez, entrez, mon brave père Licoquet. Qu'y a-t-il pour votre service ? — Je confie mon bien à votre bonne garde, pendant que je vais faire ma tournée dans le pays. — Très bien, mon brave père Licoquet. Laissez-là votre poule et allez-vous en .»

« Pan, pan ! — Qu'est-là ? — C'est le père Licoquet qui vient chercher sa poule. — Ah ! mon pauvre père Licoquet. Vous aviez laissé votre poule à la portée du chien. Il l'a étranglée. — J'irai me plaindre. — Pas tant de plaintes ni de procès, vous n'avez qu'à prendre le chien et à vous en aller. »

« Pan, pan ! — Qu'est là ? — C'est le père Licoquet, son sac et son chien. — Entrez, entrez, mon brave père Licoquet. Qu'y a-t-il pour votre service ? — Je confie mon chien à votre bonne garde pendant que je vais faire ma tournée dans le pays. — Très bien, mon brave père Licoquet. Laissez-là votre chien et allez-vous en .»

« Pan, pan ! — Qu'est là ? — C'est le père Licoquet qui vient chercher son chien. — Ah ! mon pauvre père Licoquet ! Votre chien s'est battu avec notre pourceau. et le pourceau l'a tué ! — J'irai me plaindre, j'irai me plaindre. — Pas tant de plaintes ni de procès, vous n'avez qu'à prendre notre pourceau et à vous en aller. »

« Pan, pan ! — Qu'est là ? — C'est le père Licoquet, son sac et son pourceau. — Entrez, entrez, mon brave père Licoquet. Qu'y a-t-il donc pour votre service ? — Je confie mon bien à votre bonne garde pendant que je vais faire ma tournée dans le pays. — Très bien, mon brave père Licoquet. Mettez là votre pourceau et allez-vous en. »

« Pan, pan ! — Qu'est là ? — C'est le père Licoquet qui vient chercher son pourceau. — Ah ! mon pauvre père Licoquet, votre pourceau était dans l'étable, et d'un coup de corne notre bœuf l'a occis. — J'irai me plaindre, j'irai me plaindre. — Pas tant de plaintes ni de procès, vous n'avez qu'à prendre notre bœuf et à vous en aller. »

« Pan, pan ! — Qu'est là ? — C'est le père Licoquet, son sac et son bœuf. — Entrez, entrez, mon brave père Licoquet. Qu'y a-t-il pour votre service ? — Je confie mon bien à votre bonne garde, pendant que je vais faire ma tournée dans le pays. — Très bien, mon brave père Licoquet. Vous n'avez qu'à mettre là votre bœuf et à vous en aller. »

« Pan, pan ! — Qu'est-là ? — C'est le père Licoquet qui vient chercher son bœuf. — Votre bœuf était dans l'étable à côté de notre cheval, et le cheval l'a occis d'un coup de pied. — J'irai me plaindre, j'irai me plaindre. — Pas tant de plaintes ni de procès, vous n'avez qu'à prendre notre cheval et à vous en aller. »

« Pan, pan ! — Qu'est là ? — C'est le père Licoquet avec son sac et son cheval ? — Entrez, entrez, mon brave père Licoquet. Qu'y a-t-il pour votre service. — Je confie mon bien à votre bonne garde, pendant que je vais faire ma tournée dans le pays. — Très bien, mon brave père Licoquet, laissez là votre cheval et allez-vous en. »

« Pan, pan ! — Qu'est-là ? — C'est le père Licoquet qui vient chercher son cheval. — Ah ! mon pauvre père Licoquet ! notre servante, Catherine, a voulu mener votre cheval à la rivière, et elle l'a laissé se noyer. — J'irai me plaindre, j'irai me plaindre. — Pas tant de plaintes ni de procès, donnez-nous votre sac. Nous y mettrons la servante. Vous n'aurez qu'à la prendre et à vous en aller. »

***

Le père Licoquet prend de confiance le sac, le charge sur son dos et s'en va.

Tout en montant une montagne, à la tombée de la nuit, il entend des gémissements dans le sac. Il se demande si Catherine étouffe ou si elle a faim. En même temps le sac pèse sur ses épaules.

Arrivé au haut de la montagne, il délie le sac, pour savoir ce que Catherine demande, et en même temps pour se reposer.

Aussitôt, un gros chien qu'on avait empaqueté à la place de Catherine, s'élance et se sauve à toutes jambes, avant que le père Licoquet se soit aperçu de la tromperie.

Le père Licoquet l'appelle à grands cris :

« Catherine, Catherine ! Ne t'enfuis pas !... Tiens voilà des pommes ! Tiens voilà des pommes ! »

Recueilli par FRÉDÉRIC CHEVALIER.

QUAND ON EST MARIÉ

CHANSON DU BUGEY

I

Quand on est marié,
Les femmes vous chagrinent,
Dedans le cabaret
Elles viennent vous chercher
En nous disant,
En nous traitant d'ivrognes:
— Tu manges tout mon bien,
Mes enfants n'auront rien !

Refrain

Parlons de boire,
C'est là toute ma gloire ; (1)
Parlons d'aimer,
Jamais nous marier.
Oh ! j'aimerai toujours
Ma chère, chère, chère,
Oh ! j'aimerai toujours
Ma chère liberté !

II

Si j'eusse-s-épousé
Une femme qui soit riche,
Toujours au cabaret
Elle viendrait me chercher.
— Mari, venez-vous en,
Le petit enfant pleure,
Mari, venez-vous en,
N' dépensez plus d'argent.
— Femme, va-t-en,
Je te rendrai contente,
Lorsque je m'en irai,
Je te contenterai.

III

Si j'eusse-s-épousé
Une femme qui soit pauvre,
Avant que déjeuner,
Il faudrait travailler :
Mais en bien travaillant
Se donnant de la peine,
Mais en bien travaillant
Vivre très mal content.

IV

Si j'eusse-s-épousé
Une femme qui soit laide,
J'aurais devant les yeux
Ce grand visage affreux,
Je suivrais pas à pas
Ce que mon cœur déteste,
Je suivrais pas à pas
Ce que mon cœur n'aime pas.

V

Si j'eusse-s-épousé
Une femme qui soit drôle, (2)
Elle aurait des amants
Qui mang'raient mon argent.
Hélas ! pour moi,
Quel triste mariage,
En mangeant mes écus !
Encor me fait cocu !

Recueilli à Rossillon (Ain) par HENRI BIDAULT.

(1) *Var.* : boire est une victoire.
(2) Jolie.

LE CHAT, ROI DES FORÊTS

LÉGENDE RUSSE

Il était un paysan qui avait un Chat,mais un Chat si méchant que c'était une calamité.

Le paysan finit par s'en ennuyer, et par se résoudre à se défaire de ce vilain animal. Il le prit donc, l'enferma dans un sac et l'emporta au plus épais de la forêt. Alors il le lâcha en disant :

« Qu'il s'égare ! »

Le Chat marcha, marcha, longtemps, longtemps, et parvint enfin à une chaumine où vivait un forestier.

« C'est bien, se dit le Chat. Je resterai dans le grenier et. pour vivre, je poursuivrai les oiseaux dans les arbres et les souris sous la mousse. »

Ainsi il fit, et longtemps il vécut exempt de soucis.

Un jour arriva où le Chat rencontra la Renarde.

« Voilà bien des années que je vis dans la forêt, pensa la Renarde, et je n'ai point encore vu pareil animal ! »

Elle se décida cependant à aborder l'étranger.

« Je te salue, étranger ! dit-elle de sa voix la plus aimable.

— Le salut te soit rendu ! murmura le Chat.

— Dis-moi, bon jeune homme, qui es-tu ? Par quelles circonstances te trouves-tu en ce pays ? Quel est ton nom ? »

Hérissant son poil, le Chat répondit :

« Je suis envoyé des forêts de Sibérie pour être votre *staroste*, votre roi, si vous aimez mieux. Quant à mon nom, je m'appelle monseigneur Matou fils d'Ivan.

— Ah ! Monseigneur Matou fils d'Ivan, je n'avais pas entendu parler de toi ; je ne te connaissais pas. Mais à présent, sois mon hôte ! »

Matou Ivanovitch suivit dame Lisavéta la Renarde. Lorsqu'on fût à la tanière, la Renarde régala son hôte, puis l'interrogea.

« Dis-moi, Matou fils d'Ivan, es-tu marié ?

— Non.

— Ni moi non plus. Prends-moi pour épouse.

— Je le veux bien ! »

Et ce jour-là on célébra les noces de Lisavéta la Renarde et de Matou Ivanovitch.

Le lendemain, la Renarde s'en alla aux provisions afin d'avoir de quoi vivre avec son jeune mari, et le Chat resta au logis. Tout en courant sous les halliers, Lisavéta rencontra frère Lévon, le Loup.

« Veux-tu m'épouser ? dit le Loup.

— Laisse-moi, sot ! Ne sais-tu point que je suis mariée ?

— Qui as-tu épousé ?

— Est-ce que tu n'as pas entendu dire que notre père le tzar nous a envoyé des forêts de la Sibérie un staroste nommé Matou Ivanovitch? Je suis maintenant la femme du staroste.

— Non, Lisavéta, je ne le savais point. Mais pourrais-je voir ton mari?

— Diable! mon Matou est si méchant! Si quelqu'un ne lui plaît pas, il le dévore aussitôt! Aie soin de lui préparer un mouton et de le lui apporter en hommage. Tu déposeras ton présent, puis tu te cacheras pour qu'il ne te voie point; autrement, je ne réponds de rien! »

Frère Lévon, le Loup, s'en fut chercher un mouton, et Lisavéta la Renarde continua son chemin.

Un peu plus loin, celle-ci rencontra Michka, l'Ours, qui lui demanda sa main.

« Ah! Michka aux jambes torses! Ne sais tu pas que je suis mariée?

— Qui as-tu épousé?

— Mais le staroste que notre père le tzar nous a envoyé des forêts de la Sibérie.

— Ne pourrait-on le voir, Lisavéta?

— Diable! Mon Matou est si méchant! Si quelqu'un ne lui plaît pas, il le dévore aussitôt. Va, prépare un bœuf et apporte-le lui en hommage. Seulement, tu te cacheras! »

Michka aux jambes torses s'en fut chercher un bœuf.

Une heure plus tard, le Loup apporta son mouton, le dépouilla et resta là pensif. Tout à coup, il vit l'Ours avec son bœuf.

« Bonjour, frère Michka!

— Bonjour, frère Lévon! N'as-tu pas vu Lisavéta la Renarde avec Matou Ivanovitch, son mari?

— Non, frère, voilà longtemps que je les attends.

— Va donc les appeler.

— Je n'irai pas, frère Michka aux jambes torses. Vas-y, puisque tu es le plus hardi.

— Je suis hardi, c'est vrai, mais je n'aime point parler aux grands de la terre. »

En ce moment arriva, venant de je ne sais où, messire Louche le Lièvre.

« Viens donc ici, Diable Louche! lui crièrent Michka et Lévon. »

Et Louche d'accourir.

« Sais-tu où demeure la Renarde, frère Louche?

— Je le sais Michka, fils d'Ivan.

— Va donc au plus vite, et dis-lui que Mikhaïlo Ivanovitch avec son frère Lévon Ivanitch sont prêts depuis longtemps. Ils l'attendent avec monseigneur Matou le staroste; ils désirent leur faire hommage d'un bœuf et d'un mouton.

— Bien ! dit Louche le Lièvre. »

Et, sautant sur ses longues jambes, il courut à la demeure du staroste.

Michka l'Ours dit :

« Il faut nous cacher. Moi, je grimperai sur un pin.

— Et moi, que ferai-je ? Je ne sais pas monter sur les arbres !

— Je t'enfouirai sous des broussailles et des feuilles sèches.

— Bien pensé, frère Michka ! »

L'Ours plaça son compère sous un amas de mousses et de feuilles sèches et lui-même grimpa sur un arbre.

Dans l'entre-temps, le Lièvre était arrivé chez la Renarde.

« Pan, pan !

— Qui est là ?

— C'est moi, Louche le Lièvre !

— Que veux-tu ?

— Mikhaïlo Ivanovitch avec son frère Lévon Ivanitch m'ont envoyé dire qu'ils sont prêts depuis longtemps. Ils t'attendent avec ton mari, Matou le staroste. Ils veulent vous faire hommage d'un bœuf et d'un mouton.

— Merci, Louche. Nous y allons. »

Et le Chat partit avec la Renarde.

L'Ours, du haut du pin, les vit venir.

« Enfin, frère Lévon, voici Lisavéta avec son mari. Mais comme notre staroste est petit ! »

A peine arrivé, le Chat se jeta sur le bœuf, le poil hérissé, et se mit des dents et des pattes à arracher, la chair tout en grommelant et jurant comme s'il avait été en colère.

« Hum ! hum ! c'est peu ! c'est peu ! Pourquoi ne m'a-t-on apporté qu'un bœuf ?

— Diable ! pensa l'Ours. Il n'est pas grand, notre staroste, mais il est vorace. Il mange tout seul ce que ne mangeraient pas dix ours réunis. De plus, il dit que c'est peu ! S'il allait me voir et me dévorer ! »

Lévon le Loup voulut voir le staroste Matou. Pour ce faire, il dérangea les brousailles qui étaient devant ses yeux.

« Une souris ! pensa le Chat. »

Et d'un bond il se précipita à l'endroit où il avait vu les feuilles s'agiter. Il tomba tout juste sur les yeux du Loup et s'y accrocha avec ses griffes.

Lévon, épouvanté, bondit et se sauva à toutes jambes. Le Chat, non moins effrayé, se jeta droit sur l'arbre et grimpa du côté de l'Ours.

« Bon, voilà que le staroste m'a vu ! se dit Michka aux jambes torses. »

Fou de terreur, il se laissa tomber à bas du pin, s'enfonça les côtes, et s'enfuit dans la forêt.

Depuis ce temps, tous les animaux eurent peur du Chat, et, de staroste, ils le firent le roi, le tzar des forêts.

HENRY CARNOY.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

I

LA LÉGENDE DU THÉ

Santillane, du *Gil-Blas*, raconte ainsi la légende du thé :

« Un jour, un fils de roi des Indes-Orientales, descendant de Boudha, nommé Darma, aborda sur les côtes chinoises, porté par une pirogue à la forme fantastique poussée par des génies invisibles, serviteurs du Grand-Tout. Il cherchait la retraite et la mortification et s'imposait les privations les plus dures. Non content de ne se nourrir que de racines et de ne boire que de l'eau, il avait fait vœu de ne jamais se livrer au sommeil, ni le jour ni la nuit.

« Or, il advint qu'une nuit d'extase, en contemplation trop prolongée de la lune, — l'œil du Grand-Tout, — ses paupières se fermèrent malgré lui et qu'il s'endormit sur le sol. Au réveil, désespéré d'avoir manqué à son serment et dormi comme un simple mortel, il résolut de se punir par où il avait péché et de se mettre en garde contre le retour d'une semblable faiblesse en s'ôtant le moyen même d'y succomber. En conséquence, il se coupa les paupières, les jeta à terre et les piétina sans merci pour les châtier d'avoir cédé à la tentation, puis s'éloigna pour regagner sa hutte.

« Le jour suivant, comme il passait à l'endroit où il avait accompli son terrible sacrifice, il vit un petit arbrisseau, jusqu'alors inconnu, à la place où il avait jeté ses paupières. Surpris de ce prodige, il cueillit quelques feuilles, les mangea et leur trouva une saveur délicieuse, un parfum merveilleux qui lui communiquèrent aussitôt une force nouvelle ; ses nerfs palpitèrent, le sang circula plus chaud dans ses veines, la gaieté descendit dans son cœur. Il avait trouvé un remède contre le sommeil et, du même coup, le thé était né pour la Chine. »

II

SUPERSTITIONS PARISIENNES

C'est à M. Ernest d'Hervilly que nous devons ce curieux chapitre. Il ne nous déplaît pas de constater avec le spirituel écrivain que, en dépit de ses allures voltairiennes, la Ville-Lumière est la mieux fournie en croyances bizarres et en superstitions absurdes.

« Ainsi, par exemple, la recette des Compagnies de transports publics, omnibus, fiacres et tramways, baisse sensiblement chaque vendredi, tant il est encore de gens qui n'osent sortir de chez eux, ce jour-là, à Paris !

« Voulez-vous un autre exemple, bien plus singulier, de superstition parisienne. Mais, ce n'est pas à propos de la prétendue influence du vendredi.

« Le directeur d'un grand comptoir de minéralogie m'a appris qu'il n'est pas

de semaine où on ne vienne chez lui, pour se procurer, avec une ordonnance arrachée au scepticisme du médecin, une *pierre d'aigle*, sorte de géode, ou pierre creuse, qui passe, depuis des siècles, pour faciliter les accouchements, rien que par sa présence dans la chambre de la patiente !

« Que les gens qui se hérissent de pointes en cornaline contre le « mauvais œil » ou qui ont dans leur poche des « fétiches » pour conserver la veine au jeu, ne se hâtent pas de sourire des dames qui croient à la pierre d'aigle.

« Elles sont innombrables, les superstitions parisiennes, une colone entière ne suffirait pas à leur énumération.

« Salière renversée, couverts en croix, fer touché pour détourner le mauvais sort, *vœu* fait pendant que passe un cheval *pie* ; croyance aux avertissements sinistres d'un chien qui hurle à la lune, ou d'un chat-huant qui gémit ; danger de mort pour quelqu'un, si l'on entre avec une lumière dans une chambre où il y en a déjà deux.

« Et le fameux treize à table !

« Et la croyance consolante à l'usage de ceux qui ne regardent pas où ils mettent leurs pieds, comme si le bonheur, à ce prix là, était bien agréable ?

« Mais je m'arrête après cette courte citation. »

III

LE JEU DE LA MOUCHE

Alfred de Musset raconte, dans *Bernerette*, comment celle-ci parvint à distraire une société qui s'ennuyait, avec le jeu de la mouche.

« Je vois que ce jeu, dit M. Ch. Frémine, dans le *Rappel*, était un des passe-temps favoris des anciens Florentins. Seulement, le morceau de sucre de Bernerette était remplacé par une pièce d'argent que chacun des joueurs posait devant soi. Après quoi ils attendaient en silence, sans faire un seul mouvement, l'arrivée d'une mouche qui, se posant sur telle ou telle pièce, décidait du gagnant.

« Ce jeu des plus simples vient d'être retrouvé par un voyageur qui n'est autre que Revoil, sur la côte occidentale d'Afrique.

« Cette fois l'enjeu est un œuf. Huit ou dix indigènes, accroupis en rond sur le sable, plantent chacun un œuf devant eux, puis ils gardent un silence et une immobilité absolus. Comme les mouches sont fort nombreuses dans le pays, le jeu est très actif et les œufs disparaissent rapidement par douzaines. La partie n'est pas toujours paisible ; elle se termine même assez souvent d'une façon sanglante — par exemple quand on s'aperçoit qu'un des joueurs a fraudé, qu'il a du miel au bout du doigt et qu'il le pose sur l'œuf — ce qui est un attrait pour la mouche. »

IV

COUTUMES ANNAMITES

Nous trouvons, dans *l'Avenir du Tonkin*, au milieu de détails assez amusants sur le *Têt*, jour de l'an des Annamites, des renseignements sur les superstitions qui ont cours en Annam, à l'occasion de cette fête.

« La nuit du premier de l'an, si les chats miaulent, c'est un indice que les animaux féroces, tigres, loups, éléphants, sangliers, seront à craindre dans l'année ;

« Pendant les jours de fête, on doit s'abstenir de faire des reproches à ses subordonnés, à ses domestiques, sous peine d'être exposé à avoir à leur en faire toute l'année ;

« Les personnes en deuil doivent se dispenser de visiter leurs amis et connaissances, à moins qu'elles ne se résignent à quitter leurs habits blancs (habits de deuil chez les Annamites) ;

« Il est d'un bon présage de voir entrer tout d'abord dans la maison, le premier jour de l'an, un personnage de marque ; c'est au contraire un signe regrettable d'être visité en premier lieu par une personne de petite extraction. »

Et le grand dîner qui marque le jour de la fête se termine par une cérémonie assez singulière ; elle consiste à peser l'eau de l'année qui vient de s'écouler et à en comparer le poids à celui d'une même quantité d'eau de la nouvelle année.

Si cette dernière est relativement lourde, c'est un mauvais présage et un signe d'inondations probables. Dans le cas contraire, l'air de cette année sera agréable et les violences du fleuve seront bénignes.

C. DE WARLOY.

BIBLIOGRAPHIE

W. A. Clouston. — Popular Tales and Fictions, their migrations and transformations. — London, William Blackwood and Sons 1887. — (2 vol. XVII et 485 p. 515 p.).

Voici un ouvrage qui occupe parmi les publications multiples que les études folk-loriques, ont produites une place particulière. On a soin de répéter, dans la préface de tout nouveau recueil de contes, que les mêmes thèmes se retrouvent partout, depuis la Sicile jusqu'à la Laponie, depuis la Chine jusqu'à l'Islande, et que les incidents mêmes présentent une ressemblance remarquable dans les pays les plus divers. Rechercher les causes de cette similitude est l'un des grands problèmes de la science du folk-lore : je n'ai pas besoin de rappeler que la plus célèbre des solutions suggérées jusqu'ici, celle de Benfey, est actuellement généralement adoptée, sans satisfaire cependant tout le monde.

Jusqu'ici on ne s'est guère occupé du classement des thèmes. C'est là cependant un ouvrage préliminaire indispensable, si l'on veut aborder la question des origines et retracer les voies que les sujets ont prises dans leurs pérégrinations. Or, dans l'état toujours embrouillé de la question, il y a avantage à faire ce travail préliminaire. Le meilleur qui ait été fait dans ce sens, est dû au Dr. *Hahn*, l'auteur des *Griechische Märchen*. La *Folklore-Society* de Londres vient, par une traduction anglaise faite par Henderson, de donner une nouvelle importance à ce beau travail. Ajoutons encore les notes du Dr. *R. Koehler* et le commentaire de *Cosquin*.

C'est un ouvrage de ce genre que nous présentons aux lecteurs de cette Revue. Le titre pourrait laisser quelques doutes sur la nature du livre. L'auteur ne traite qu'incidemment la question des origines, ou plutôt, Benfoyiste convaincu, il accorde une origine asiatique à tous les contes qu'il analyse. C'est aussi l'idée qu'il défend dans son introduction, où il nous parle des principales collections de contes du moyen âge, et appelle l'attention sur les recueils de sermons faits par les moines des siècles antérieurs ; ces ouvrages mériteraient d'être dépouillés, comme il faut leur accorder une grande importance au point

de vue de la transmission des sujets. J'objecterai à cette partie que l'auteur ne montre pas assez d'exactitude, chose indispensable dans des recherches d'ordre purement historique. Aussi présente-t-il ses conclusions avec beaucoup de prudence : « il se peut... nous pensons..... etc. »

Je suis convaincu que ce n'est pas là non plus le but du livre ; il est plutôt dans le travail de classement que l'auteur a fait subir à une multitude de contes connus. Or, dans l'étude des contes, l'importance des références ne saurait être trop hautement estimée : nous en arrivons ainsi à des vues d'ensemble sur les éléments qui entrent dans la composition des contes. C'est pour cette raison que l'on doit regretter généralement dans les recueils le manque d'index, et on en comprend toute l'utilité, en présence d'un travail comme celui de *Hahn* déjà cité. Comment, p. ex. voir clair dans le commentaire si savant de *Cosquin*, si le lecteur n'a pas constamment la plume à la main pour prendre des notes ? Ne peut-on pas, après la récolte énorme qui a été effectuée, dire que les arbres empêchent de voir la forêt, et ne serait-il pas temps de commencer un index comparé des thèmes et des traits communs ?

Sous ce rapport, le livre de Clouston a une importance considérable. C'est un pas vers la réalisation du vœu que je viens d'exprimer. Clouston n'a pas donné à son livre la forme d'un dictionnaire ; son ouvrage a une forme littéraire. Il est même fort soigné et d'une lecture agréable. Son plan est d'une simplicité extrême. Dans une série d'essais, il traite un nombre considérable de contes : il part généralement d'un texte connu, le plus souvent au point de vue du lecteur anglais, et démontre l'existence du même sujet ailleurs. Il donne les contes cités dans une analyse succincte, et indique les ouvrages où il a puisé. On désirerait plus d'exactitude dans l'indication des sources. Dans le classement des contes qu'il communique, l'idée préconçue de l'origine asiatique a considérablement influé sur le choix des matériaux qu'il voulait comparer ; de cette façon, au lieu de s'arrêter longtemps aux collections européennes, que le lecteur continental a généralement entre les mains ou qu'il peut consulter facilement, l'auteur aborde aussitôt les recueils asiatiques, qui, cette fois, ne nous sont guère accessibles et nous sont même souvent inconnus. Ce que Clouston a lu en fait de contes orientaux est inoui. Toute la riche littérature, publiée dans l'Inde en traduction anglaise, lui est familière, et à ce point de vue, le lecteur du continent a peut-être lieu de se féliciter de l'oubli, (volontaire, je crois,) où sont laissés la plupart de nos recueils européens. Il est regrettable néanmoins que l'auteur ne les ait pas compris dans son travail et ne nous ait point indiqué les points communs, même sous la forme de simples notes.

Mentionnons quelques-uns des sujets traités pour donner une idée du livre, et de la manière dont l'auteur s'est acquitté de sa tâche.

Le premier essai reprend l'histoire de *Fortunatus, avec sa bourse et son chapeau enseignant comment un jeune homme se doit gouverner*, un livre bleu très populaire dans les pays germaniques et romans (v. Graess : *Lehrbuch*, II, Bd. 3e Abt. I, p. 191-195). Nisard ne le mentionne pas, quoiqu'il existe en France dans une édition imprimée à Rouen, en 1656.

Les objets magiques jouent un rôle très important non seulement dans les contes populaires, mais aussi dans les fictions du moyen âge et de l'antiquité germanique. Le dieu *Loki* a des bottes qui le transportent où il veut être ; *Wieland le Forgeron*, dans l'Edda, possède une épée, *Balmung*, si tranchante que, lorsque Wieland fendit son rival Emilius, la lame parut à celui-ci de l'eau froide découlant de son corps. « Secoue-toi, » dit Wieland ; il le fit, et voilà que les deux moitiés tombèrent des deux côtés. La *Tarnkappe* du Niebelungenlied rentre encore dans cette catégorie d'objets magiques.

Les objets doués de propriétés merveilleuses figurent généralement dans les contes comme étant la cause d'une dispute entre des géants, des nains, etc. Clouston retrouve des incidents similaires dans les contes de nombreux peu-

ples : il résume une version persane, kalmouke, sanscrite, indienne, mongole, hindoue, norwégienne et slave.

Deux contes italiens mentionnent un autre objet magique, notamment un œuf portant l'inscription : « Celui qui mangera ma tête, deviendra empereur ; celui qui mangera mon cœur ne manquera jamais d'argent. »

Un autre conte lui fournit l'occasion, tout en restant dans le même ordre d'idées, de parler de *L'Arbre qui fait pousser des Cornes* ; il fait remarquer à bon droit que dans les contes, le bien est toujours récompensé et le mal puni. Cette conclusion ressort du cycle très répandu du *Tischlein deck'dich*, où, parmi les trois objets obtenus par suite d'une bonne action, il y a toujours un bâton qui châtie le voleur des deux premiers objets ; la même idée se retrouve dans un autre cycle, où figurent souvent des personnages sacrés (Jésus, St-Pierre et d'autres) et où le héros, comme récompense, continue à faire ce qu'il a commencé au matin. Le méchant, avare ou avide, est toujours puni : il continue à verser de l'eau à son cochon, et inonde la maison ; ailleurs la punition est plus comique, et le peuple y ajoute souvent de son gros sel.

La liste des objets magiques est très étendue ; dans ces rapprochements des thèmes, l'auteur cependant ne l'épuise pas. J'ajouterai, comme méritant une mention plus détaillée, la *Flûte magique*, qui force à danser et qui se trouve si fréquemment dans nos contes européens. (1).

Une foule d'autres sujets sont traités avec le même luxe de rapprochements. Le thème d'*Amour et Psyché* est mis en regard de huit contes, empruntés aux collections modernes ainsi qu'à la littérature du moyen âge ; du thème *Les Animaux reconnaissants* ou *Les Animaux qui font connaître des secrets*, nous avons ici une dizaine de versions, depuis le Pantchatantra et l'histoire d'Androclès jusqu'à nous. Le *Lièvre et la Tortue* est cité dans des versions de Fidji, de Madagascar et de Ceylan.

Le genre si curieux des *Randonnées* (*Biquette*), est représenté ici par treize exemples. L'auteur part du conte bien connu de *The House that Jack built* et le rattache à son prototype dans le Talmud, dont il donne l'interprétation. Outre les exemples européens, auxquels on peut ajouter ROLLAND : *Rimes et Jeux de l'Enfance* (chap. IV) il cite une histoire analogue de Cachemire, du Pandjab, de Madagascar et de Ceylan.

Le premier volume de cet ouvrage ne s'occupe que des contes merveilleux ; le deuxième a pour objet les contes basés sur des faits de la vie ordinaire, qui contiennent peu de détails invraisemblables et dont quelques-uns sont indubitablement fondés sur des événements réels.

J'indiquerai quelques chapitres qui méritent être signalés.

Le *Couple silencieux* (p. 15) est le titre du groupe, dont l'histoire fondamentale est à peu près celle-ci : Une femme est occupée à pétrir de la pâte, lorsque la porte s'ouvre ; le mari ni la femme ne veut, la fermer, et ils engagent ce pari que celui qui parlera le premier, aura à la fermer. Arrivent des étrangers, qui voyant ce mutisme obstiné, veulent embrasser la femme : le mari perd son pari.

Clouston a suivi ce conte dans plusieurs variantes, parmi lesquelles deux versions arabes, une version turque et une version indienne. Le premier conte arabe, dont l'âge n'est pas indiqué, est remarquable. Des voleurs arrivent dans la maison, et emportent tout ; le lendemain l'officier de police trouve la porte toujours ouverte, entre et n'obtenant pas de réponse, se met en colère, et veut faire couper la tête aux silencieux personnages. Le bourreau est sur le point d'exécuter l'homme, lorsque la femme s'écrie : « Pitié, c'est mon mari ! — Oh oh ! dit celui-ci en tapant des mains, va fermer la porte ! »

1. L'auteur la rappelle seulement à propos de la légende du *Joueur de Flûte de Hameln* ; encore n'y a-t-elle pas d'action sur les hommes. Elle n'a d'autre pouvoir que de charmer les rats et les souris, que le joueur entraine dans le Weser.

Une histoire, figurant dans divers recueils du moyen-âge, est celle des filous qui font accroire à un paysan que ses moutons sont des cochons. Elle se trouve notamment déjà dans les Gesta Romanorum, Eulenspiegel, le Conde Lucanor, dans Jacques de Vitry (13e siècle) et ailleurs. Clouston la poursuit jusqu'à son prototype (?) dans Bidpaï. Dans cet essai, la théorie d'emprunt serait plus facilement acceptée : l'auteur fait preuve de plus d'exactitude dans la partie historique de ces recherches.

Parmi les histoires universellement répandues, citons encore celle du ***Maître voleur***, de ***Whittington et son Chat***, ainsi que celle de ***Llewyn et son fidèle chien Gellert***; enfin le conte intitulé ***Little Fairly***, où je veux m'arrêter un instant.

Le type de l'histoire est le n° 61 de Grimm : ***das Burle***(1). Ce cycle de contes est traité avec des développements considérables. L'incident du prêtre qui est attrapé par le mari de la femme dont il est l'amant, faisait les délices du moyen-âge. Il forme le sujet d'un fabliau français, intitulé ***Le povre clerc*** (v. MÉON, ***Nouveau Recueil, I***, 104; MONTAIGLON, ***Recueil***, v. 192).

Cette farce se trouve sous deux formes : le héros fait découvrir, au moyen d'un récit arrangé, les mets délicats que la femme a préparés pour le curé, son amant qui s'est caché. Sous cette forme, le conte est encore connu à Venise (BERNONI, ***Fiabe popolari veneziane***, Venezia, 1873, p. 33). On peut comparer encore BASILE (trad. Liebrecht, I, 253), quoique le thème soit déjà fort affaibli dans ce conte. Dans un conte syrien (PRYM et SOCIN, p. 293) la femme est trahie par un renard.

Dans la 2e forme, le héros remplit le rôle de *sorcier*. Ce thème est très populaire au moyen âge, et les versions dans lesquelles il existe, comme ***Schwank*** en Allemagne, sont très nombreuses. Outre les références de Clouston, on peut encore ajouter le ***Blue-book*** du ***Fryer Bacon*** et les ***Contes aux heures perdues*** par le sieur D'OUVILLE (Paris, 1651, II, 182). Il s'introduisit de bonne heure au théâtre et HANS SACHS en fit un jeu de carnaval en 1551, CERVANTES un intermède (***la Cueva de Salamanca***), et RAIMOND POISSON (1658-1735) une comédie française (***Les Fous divertissants***). Inutile d'insister plus longuement sur la grande popularité de ce thème. Les variantes résumées par Clouston sont très nombreuses et font preuve de ses vastes lectures.

Cette analyse étendue peut donner au traditionniste une idée de la grande utilité de cet ouvrage pour l'étude comparée du conte. J'émettrai ici le désir que l'auteur, dans une 2e édition, complète ses indications bibliographiques, ainsi que sa table des matières, surtout au point de vue des éléments contenus dans les contes cités. Une liste des sources ne serait pas non plus sans valeur, surtout pour le lecteur moins familier avec les collections orientales, sur l'âge desquelles on désirerait être renseigné.

L'exécution typographique fait honneur aux éditeurs, qui ont fait de ce livre un véritable joyau.

AUG. GITTÉE.

1. Clouston cite Andersen : *le petit Claus et le grand Claus*. Quoique ce conte ne contienne que les éléments authentiques, je ferai remarquer en passant que le charmant littérateur danois a enjolivé les thèmes populaires et ne peut être cité dans un ouvrage scientifique.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval. Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 7. Prix du Numéro : **Un franc.** Octobre 1887.

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES



REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.
...ation de Sociétaire donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs.

PARIS

A. DUPRET, EDITEUR

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1887

La **Tradition** paraît le 15 de chaque mois. Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour la France (15 fr. pour l'étranger).

La cotisation des Sociétaires est de 15 francs payables dans le courant du premier semestre de l'année, et donnant droit à l'envoi de la Revue.

AVIS.

Afin d'éviter les frais de recouvrement, les sociétaires et les abonnés sont priés d'adresser leur cotisation ou leur abonnement, en un mandat-poste, à l'adresse de M. DUPRET, 3, rue de Médicis. — Le talon servira de reçu.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages adressés à la Revue.

Prière d'adresser les adhésions, la correspondance, les articles, échanges, etc., à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin.

Les manuscrits seront examinés par un Comité de rédaction composé de MM. Emile BLÉMONT, Henry CARNOY, Raoul GINESTE, Ed. GUINAND, Charles LANCELIN, Frédéric ORTOLI, Charles de SIVRY et Gabriel VICAIRE. Les manuscrits non insérés seront rendus.

LA TRADITION

ESSAIS SUR QUELQUES CYCLES LÉGENDAIRES

I

LES GUERRIERS DORMANTS.

La Légende est le commencement de l'Histoire et la première forme qu'elle affecte. A l'origine, chaque peuple a un passé merveilleux qu'il s'attache à faire remonter jusqu'aux siècles les plus reculés. Il semble que plus il se perd dans la nuit des temps, plus ses attaches sont surnaturelles, plus aussi il en tire une plus grande fierté et une plus grande supériorité sur ses voisins. Et c'est là l'idée dominante des premiers historiens, idée qui les porte à rassembler sur les origines les traditions les plus confuses, les événements les plus extraordinaires, sans aucun égard à la simple possibilité des choses qu'ils avancent si hardiment. De là ces merveilleux récits qui ouvrent l'histoire des Hébreux, des Grecs, des Romains, et généralement de tous les peuples de l'antiquité.

Mais ce sont là surtout des conceptions spéciales aux castes élevées. Le peuple proprement dit, tout en restant fidèle à certaines de ces traditions, envisage l'histoire toujours à son point de vue particulier ; à la longue le frottement continu des antiques légendes finit par en user certains angles, certains traits, par détruire ou amalgamer certains détails, tant et si bien que quelques-unes disparaissent presque, tandis que d'autres se transforment jusqu'à en devenir méconnaissables, absolument comme la mer use peu à peu les roches que les fleuves lui apportent, réduisant les moins volumineuses en un sable impalpable, et ne rejetant sur la grève que les fragments les plus grossiers, que les galets qui ont su résister à l'action successive de ses vagues puissantes.

L'histoire populaire, la légende orale ainsi comprise, en arrive à se grouper autour de quelques faits, autour de quelques noms qui, plus que les autres, ont réussi à frapper l'imagination des générations passées. Et chaque peuple aura ainsi son cycle légendaire auquel il restera attaché, que ses poètes chanteront sur la harpe, et dont plus rien désormais ne pourra le faire se départir ; ici, ce sera la légende d'Hercule ou d'Ulysse ; là, celle d'Arthur ou de Roland, ou de Siegfried ; ailleurs celle de Charlemagne ou de Napoléon.

Dans cette période particulière, cette sorte d'état latent qui, dans chaque nation, prépare l'élaboration de l'avenir, les peuples n'ont pas d'his-

toire à proprement parler. Puis soudain, quelque inconnu, quelque obscur de la veille se lève ; à son appel, sous son étendard, les siens semblent sortir de leur torpeur, se réveiller de leur sommeil léthargique : les victoires succèdent aux victoires, les événements se multiplient, et voilà pour un instant le guerrier à la tête des nations. Le conquérant disparu, aura aussitôt son histoire d'autant plus merveilleuse que davantage lui-même en aura su imposer à son temps, et que les conditions dans lesquelles il se trouvait semblaient le moins promettre les grandes actions qu'il aura accomplies. Et de là, deux classes bien tranchées dans ces héros.

Si leur grandeur ne s'appuie que sur les flatteries des courtisans, sur les inscriptions pompeuses gravées sur les murailles des palais et des temples, sur les socles des statues, la face des obélisques ou les stèles funéraires, tandis que le peuple épouvanté seulement de leur apparition n'a vu en eux que des mauvais génies envoyés par les dieux pour les châtier, si enfin ils n'ont pas pris soin de s'appuyer sur la majorité de la nation et d'étonner l'imagination de ceux qui les ont vus passer, leur renommée ne subsistera pas ailleurs que sur les monuments muets que les siècles bientôt détruiront ; comme Attila, ils faucheront l'herbe sur leur passage, et dévasteront les vallées et les montagnes, mais peu après le gazon repoussera dans la prairie, les moissons reverdiront dans la plaine et sur le coteau, le souvenir de l'ouragan dévastateur sera aussi éphémère que sa course aura été rapide.

Que sont devenus ces superbes conquérants égyptiens, assyriens, mèdes ou perses, ces Rhamsès, ces Nabuchodonosor, ces Darius, ces Xerxès qui avaient su enchaîner à leur char des pléiades de rois et de princes, des millions de vaincus ? Quel souvenir les peuples ont conservé de ces empereurs romains qui un instant ont asservi le monde ? ou de ces Attila, de ces Alaric, de ces Gengis-Khan, de ces Tamerlan dont les hordes innombrables ont roulé, vivantes avalanches, d'un bout à l'autre de l'Asie et de la vieille Europe ? Leurs ossements dorment silencieux et oubliés dans des sépulcres inconnus, leur nom seul est connu de quelques érudits !

Heu vanas hominum mentes, heu pectora cæca !

Ils n'avaient pas compris que leur gloire n'était que factice, qu'elle était toute à la surface et que leur renommée passerait aussi vite qu'eux-mêmes. Ils n'avaient songé au peuple que pour l'épouvanter et l'opprimer : le peuple les a méconnus !

Par contre, les héros qui ont su, et par leurs exploits et par leur caractère chevaleresque, entrer dans le fonds populaire, ont vu leur gloire grandir avec les siècles, et d'autant plus que davantage elle s'éloignait de sa source, qu'elle s'enfonçait plus avant dans le cours des âges. Et aujourd'hui encore leur souvenir impérissable se retrouve dans les récits du vieil aïeul, aux longues soirées d'hiver, disant à ses petits-fils les tant

vieilles histoires d'antan, aussi bien que dans la chanson rustique du laboureur traçant son sillon dans la vallée, du pâtre paissant son troupeau au penchant des collines, ou du bûcheron abattant les pins centenaires au fond de l'antique futaie haut perchée sur la montagne.

Et ces récits merveilleux et ces chansons agrestes n'attirent pas que le paysan et le montagnard ; ils fournissent à la poésie ses plus riches envolées d'imagination ; ils sont le délassement préféré du touriste, et à l'homme d'études, au pionnier de la science, au savant dévoré de la soif de défricher le vaste champ des grandes inconnues, ils offrent le sujet des plus profondes méditations. Et bien des fois ce dernier s'arrêtera étonné devant les horizons immenses qui tout à coup s'ouvrent devant ses yeux et qu'à peine il eût osé soupçonner. Qu'importe si le vulgaire, à leur seul nom de légendes, hausse dédaigneusement les épaules, et murmure ce mot : Futilités !

Quant à nous, nous les aimons ces traditions parfois vieilles comme le monde, mais toujours neuves comme lui ; et quand nous les rencontrons sur notre passage, nous nous inclinons respectueusement devant elles, comme devant ces vieillards millénaires dont la barbe blanchie s'est promenée par les vallées et les montagnes, par les torrents et les lacs, par les rivières et par les mers sans limites ; et toujours aussi elles sont les bienvenues à notre foyer rustique.

* *
*

Le peuple a donc ses héros *à lui*, souvent bien différents de ceux que la critique historique a réussi à reconstituer et à nous montrer sous leur véritable aspect. Et ce ne sont pas toujours non plus ceux dont les actions ont été le plus éclatantes, dont les conquêtes se sont le plus étendues, qui ont décimé le plus de nations ou vaincu le plus de rois. Que lui importe au peuple ? D'un simple paladin cité en deux lignes dans les annales du temps, il fera le Roland des *Gestes* du Moyen-Age ; d'un chevalier d'aventure, le non moins célèbre Robert-le-Diable ; il oubliera le vainqueur des Saxons, des Lombards et des Avares pour ne songer qu'au Charles légendaire « à la barbe fleurie. »

Charles-Quint fut plus puissant que Frédéric Barberousse, mais l'empereur mort à la Croisade de 1190 sera préféré au fils de Jeanne-la-Folle et de Philippe-le-Beau. Parfois aussi il s'inclinera devant des renommées historiquement acquises, et le nom de Napoléon circulera d'un bout à l'autre du monde jusqu'au gourbi du Kabyle et la tente du Bédouin, jusqu'au wiggam de l'Indien des montagnes Rocheuses.

Ce serait, répétons-nous, un phénomène curieux à observer et à analyser que celui qui nous est offert par ces renommées populaires, en tant que conditions dans lesquelles elles se développent et se perpétuent, et ce travail, nous espérons quelque jour en dresser le cadre, si nous en trouvons le temps et l'occasion. Mais ce n'est pas ici notre but. Nous ne voudrions que dire quelques mots sur un trait commun à nombre de

légendes de héros, qui les termine presque toutes, et qui est cette croyance à un sommeil particulier, sorte de suspension de la vie, dans lequel sont plongés les guerriers dormants en attendant que l'heure des grandes actions ait de nouveau sonné pour leurs peuples. Et comme ce cycle légendaire a son analogue dans certaines traditions religieuses, nous examinerons, en passant, les récits chrétiens des Sept Dormants d'Ephèse, et quelques autres moins connus qui ont cours en Europe et en Afrique.

***

Ces héros dont les actions merveilleuses avaient ainsi excité à un si haut point l'admiration des hommes de leur temps, ne devaient-ils pas être regardés comme sortant du commun des mortels, comme d'essence supérieure, comme des êtres surnaturels au-dessus des lois qui régissent notre humaine existence? Il est de fait qu'on les a toujours considérés ainsi ; on en fit les fils des dieux ; leur naissance fut accompagnée de circonstances merveilleuses ; leur enfance fut prodigieuse, et généralement l'imagination des peuples les doua d'une invulnérabilité à toute épreuve, et leur mit en main des armes enchantées, forgées par quelque divinité protectrice. Mais ces héros pouvaient-ils mourir ? Les ciseaux d'Atropos pouvaient-ils trancher le fil de leurs jours? Et lorsque ces guerriers disparaissaient subitement de la scène du monde, n'étaient-ils donc passés que comme de vains météores qui, un instant, avaient illuminé l'univers pour, aussitôt après, s'éclipser à tout jamais?

Eux qui avaient accompli les exploits les plus fameux, qui souvent avaient élevé leur nation au premier rang, ou qui l'avaient délivrée de la servitude, abandonnaient-ils à toujours leur peuple préféré, et ne reviendraient-ils pas à l'instant voulu par le Destin, au moment où la patrie dans laquelle ils s'étaient incarnés, aurait une fois encore besoin de leur bras redoutable ? Le soleil vivifiant lui aussi disparaît le soir en son couchant, mais le matin, il se réveille plus radieux ; la nature se couvre en hiver d'un manteau de deuil et semble s'engourdir sous le vent froid du Nord, mais le printemps venu, le gazon reverdit la colline, les feuilles se montrent aux chênes séculaires, bruyères et genêts tapissent la lande, bleuets, coquelicots et marguerites émaillent la prairie ; la nature entière a sa mort apparente et sa genèse nouvelle.

Et quoi de plus merveilleux que cette vie sortie de la mort?

L'homme seul et quelques êtres imparfaits retournaient à l'éternel néant ; mais les héros, en tant que regardés comme au-dessus des vulgaires créatures, ne pouvaient ainsi mourir et disparaître, et ce fut là le privilège qui presque partout leur fut octroyé par l'admiration populaire.

Les anciens avaient cette croyance que les héros et les sages avaient leur séjour dans les îles Fortunées. Dans *Les Travaux et les Jours*, Hésiode raconte que « lorsque l'ombre de la mort enveloppa les guerriers qui avaient été combattre à Troie pour Hélène aux beaux cheveux, Zeus leur donna une nourriture et une demeure ignorées de la terre. »

« Ces héros habitent les îles des Bienheureux, bien au-delà le profond Océan Et là, trois fois par année, la terre féconde leur donne ses fruits aussi doux que le miel. »

Le roi Arthur et l'enchanteur Merlin, dont le souvenir est resté si vivace dans les traditions populaires aussi bien que dans les compositions du Moyen-Age, n'ont pas manqué de jouir de ce même privilège. Les habitants du pays de Galles ont cru pendant longtemps que le héros du *Cycle de la Table-Ronde* s'était retiré, après la funeste journée de Camlan, avec tous ses guerriers dans l'île mythique d'Avalon, en attendant l'heure de reparaître sur la terre. Voici ce que dit Michelet à propos d'Arthur et de Merlin :

« Les *Saosson*, Saxons Anglais dans les langues d'Ecosse et de Walles, croient qu'Arthur est mort ; ils se trompent : Arthur vit et attend. Des pèlerins l'ont trouvé en Sicile, enchanté sous l'Etna. Le Sage des Sages, le druide Myrd'hyn est aussi quelque part ; il dort sous une pierre dans la forêt. C'est la faute de sa Vyvyan ; elle voulut éprouver sa puissance, et demanda au sage le mot fatal qui pouvait l'enchaîner ; lui, qui savait tout, n'ignorait pas non plus l'usage qu'elle en pouvait faire : il le lui dit pourtant, et, pour lui complaire, se coucha de lui-même dans son tombeau. »

D'après des traditions écossaises, le vieux barde Thomas de Erceldoune habita sept ans au pays des Elfs (Elfland), où il faisait les délices de la reine de Féerie. Lorsqu'il revint enfin sur la terre, il ne put croire qu'il était resté si longtemps dans cette délicieuse contrée, tant pour lui les heures s'étaient vite écoulées.

Si nous passons aux traditions carolingiennes, nous arrivons au grand empereur en personne, au puissant monarque dont les actions légendaires ont eu, grâce aux *Gestes*, leur répercussion jusqu'au fond de la Suède et de la Norwége, et même jusqu'en Islande. C'est ainsi que dans le Wunderberg, Charlemagne, la couronne d'or sur la tête, le sceptre royal à la main, dort du sommeil des héros : sa longue barbe blanche lui couvre toute la poitrine ; autour de lui sont rangés ses principaux seigneurs. Ce qu'il attend là, on ne sait ; la tradition dit que c'est le secret de Dieu.

Parmi les pairs de l'empereur, Roland et Ogier le Danois s'attirèrent la plus grande célébrité. Tous deux dorment également ; le premier dans le sud-ouest de la France, à Blaye, s'il nous souvient bien ; le second au Danemark. D'après les vieilles légendes de ce dernier pays, Holger (Ogier), ne serait pas mort, mais seulement endormi, au-dessous du château de Cromberg ; on entendrait parfois sa voix, s'il faut en croire les récits des aïeux. On ajoute même qu'un esclave condamné à mort, pénétra un jour dans les souterrains du château et vit Holger assis près d'une table, les bras croisés ; sa barbe longue de plusieurs pieds, s'était implantée dans la terre.

Des légendes d'Irlande parlent d'un puissant héros, le géant Mac-Mahon, qui serait endormi entre Passage et Cork, aux environs du château de Ro-

nayne, sous un amoncellement de rochers qu'autrefois il aurait empilés les uns sur les autres, au temps de la gloire des Fénians. Un forgeron nommé Robin, s'étant mis un jour à la recherche du jeune châtelain de Ronayne, enlevé depuis sept ans par le géant, pénétra dans la grotte du Carrig-Mahon.

A la lueur d'une lampe, le forgeron distingua quelques figures gigantesques assises autour d'une table de pierre massive, et qui semblaient plongées dans une sérieuse méditation.

« Aucune parole ne troublait le silence de la salle. A l'extrémité de la table était assis Mac-Mahon lui-même, dont la barbe majestueuse avait pris racine dans la pierre, par la suite des siècles. Le premier, il aperçut Robin. Aussitôt, se dressant, il tira sa longue barbe du rocher avec tant de hâte et de force que le rocher éclata en mille morceaux. »

Après la fatale bataille de Gavra, le seul guerrier survivant. Oisein (Ossian), fils de Fion, fut emporté sous les flots de l'Atlantique par la fée Niav à la beauté resplendissante, et pendant cent cinquante ans, il jouit de cette douce société dans la terre de Jeunesse, au-dessous des eaux. Un jour vint où le héros voulut revoir les siens. Il monta le coursier blanc et retourna dans la verte Erin. Mais, hélas ! d'Almuin, il ne restait plus qu'un fossé où poussaient le chardon et la bardane ! la mousse couvrait les ruines du manoir des Finns ! Patrick le missionnaire élevait un temple au dieu des chrétiens ! Peu après Ossian toucha le sol malgré la défense de Niav ; le coursier s'enfuit. Le héros ne fut plus qu'un faible vieillard à la chevelure grise !

Avant de quitter l'Irlande, citons encore la légende du comte Gérald, telle que la donne Kennedy.

« Il y avait jadis en Irlande, un membre de la famille des Fitz-Gérald que les Irlandais nommaient le comte Gérald. Il avait un grand château à Mullaghmast, et quand les Anglais entreprenaient quelque chose contre le pays, ils trouvaient toujours en Gérald un homme prêt à leur tenir tête. En même temps qu'habile au maniement des armes, ce vaillant guerrier était versé dans la magie et savait prendre telle forme qu'il lui plaisait. Sa femme, qui connaissait le pouvoir dont il était doué, lui demanda un jour de se changer devant elle en quelque animal ou quelque oiseau. Le comte devint aussitôt un charmant chardonneret qui vint se poser sur le sein de la femme. Un faucon l'aperçut et fondit sur lui. La comtesse eut peur, poussa un cri et rompit le charme. Et le comte Gérald disparut aux yeux de son épouse éplorée. Tous les sept ans, le comte fait le tour de Kildare sur un coursier dont les sabots d'argent avaient un demi-pouce d'épaisseur au temps de sa disparition : et quand ces sabots seront devenus aussi minces que l'oreille d'un chat, il sera rendu au monde des vivants, livrera bataille aux Anglais, et règnera sur l'Irlande pendant quarante ans. Le comte et ses guerriers dorment maintenant dans une caverne sous le château de Mullaghmast. Au milieu de cette grotte, il y a une table : au haut bout est assis le comte, ses soldats sont des deux côtés, couverts de leur armure, la tête appuyée sur la table. Leurs chevaux attelés et bridés attendent leurs maîtres dans leurs stalles, et quand le jour viendra, le fils du meunier,

qui doit naître avec six doigts à chaque main, sonnera de la trompette et les chevaux piafferont et henniront; alors les chevaliers s'éveilleront, monteront leurs coursiers et voleront au combat. »

Selon d'antiques traditions allemandes, l'empereur Frédéric Barberousse habite dans les souterrains de la montagne du Knyffhaüser. Depuis bien des siècles il y demeure avec toute sa cour. Il doit y vivre jusqu'au Jugement dernier, disent quelques-uns. Assis sur un siège de pierre, près d'une table de pierre, il attend, la tête appuyée dans ses mains, que sonne l'heure de sortir de son palais de pierre. Alors, il se lèvera brusquement, sa longue barbe rousse incrustée dans le rocher le fera soudain éclater, et il reparaîtra dans sa capitale, couronne en tête et sceptre à la main. Puis il partira pour la Terre-Sainte et fera la conquête du Saint-Sépulcre. D'autres disent que Barberousse n'attendra pas pour se réveiller que vienne le Jugement dernier. Lorsque sa barbe rousse aura fait trois fois le tour de la table devant laquelle il est assis, l'heure sera arrivée.

« Un jour, un berger s'égara autour de la montagne et fut conduit par un nain dans la grotte habitée par le vieil empereur.

— Les corbeaux volent-ils au-dessus de la montagne ? lui dit Frédéric.

— Oui, répondit le berger.

— C'est bien : j'ai encore cent ans à dormir. »

Quand Frédéric reparaîtra, il suspendra son bouclier à un arbre desséché. On verra l'arbre reverdir, et ce sera le signe d'une nouvelle ère, d'une époque de vertus et de félicité. En attendant, le bon Frédéric Barberousse aime beaucoup à enrichir le pauvre honnête homme, et à montrer les merveilles de la montagne à ceux qui la visitent.

L'Alsace a également ses héros endormis dans les grottes des montagnes. Au haut de l'Ax, sur le plateau de la Kriegshurst, on verra paraître, leur général en tête, les combattants de la dernière lutte, lorsque le grand réveil aura sonné pour eux. Ces combattants seraient des Suédois (?).

(A suivre) HENRY CARNOY.

LE BEAU LAURIER DE FRANCE

J'ai un beau laurier de France,
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Mademoiselle entrez en danse ;
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Faites-nous trois révérences,
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Maint'nant le tour de la danse,
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Embrassez vot' ressemblance,
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

AH! MON BEAU CHATEAU

Ah! mon beau château,
Ma tant' tire, lire, lire ;
Ah! mon beau château,
Ma tant' tire, lire, lo.

Le nôtre est plus beau,
Ma tant' tire, lire, lire;
Le nôtre est plus beau,
Ma tant' tire, lire, lo.

Nous le détruirons,
Ma tant' tire, lire, lire ;
Nous le détruirons,
Ma tant' tire, lire, lo.

Laquelle prendrez-vous,
Ma tant' tire, lire, lire ;
Laquelle prendrez-vous,
Ma tant' tire lire, lo.

Celle que voici,
Ma tant' tire, lire, lire ;
Celle que voici,
Ma tant' tire, lire, lo.

Que lui donn'rez-vous ?
Ma tant' tire, lire, lire;
Que lui donn'rez-vous,
Ma tant' tire, lire, lo.

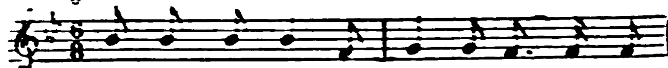
De jolis bijoux,
Ma tant' tire, lire, lire ;
De jolis bijoux,
Ma tant' tire, lire, lo.

Nous en voulons bien,
Ma tant' tire, lire, lire ;
Nous en voulons bien,
Ma tant' tire, lire, lo.

Chansons recueillies à Veurey (Isère), par
Mme Claire Marion.

MON PÈRE A FAIT BATIR MAISON

Allegro risoluto







un peu plus lent



II

Par quatre-vingt-dix-neuf maçons,
Sur le vert vert vert,sur le vert gazon,
Dont le plus jeune est mon mignon,
Sur le vert, etc.

III

Dont le plus jeune est mon mignon.
Sur le vert vert vert,sur le vert gazon.
— « Pour qui sera cette maison ?
Sur le vert, etc.

IV

— « Pour qui sera cette maison ?
Sur le vert vert vert,sur le vert gazon.
— « C'est pour ma fille Jeanneton,
Sur le vert, etc.

V

— « C'est pour ma fille Jeanneton,
Sur le vert vert vert,sur le vert gazon.
« Si jamais ell' n'épous' garçon.
Sur le vert, etc.

VI

« Si jamais ell' n'épous' garçon.
Sur le vert vert vert,sur le vert gazon.
— « J'aimerais mieux que la maison
Sur le vert, etc.

VII

— « J'aimerais mieux que la maison
Sur le vert vert vert,sur le vert gazon.
« Fût toute en cendre et en charbon,
Sur le vert, etc.

VIII

« Fût toute en cendre et en charbon,
Sur le vert vert vert,sur le vert gazon.
« Que d'renoncer à mon mignon. »
Sur le vert vert vert,sur le vert gazon.
Sur la verte fougère,
Voyez,
Sur la verte fougère.

Chanson recueillie par Charles de Sivry.

MŒURS ET SUPERSTITIONS JAPONAISES

II

TOKIO

Tokio (ci-devant Yédo), capitale du Japon, occupe une superficie de 15 kilomètres au milieu d'une plaine fermée au Nord et au Sud par une double chaîne de collines peu élevées, sur la côte orientale de l'île de Nippon, baignée par l'océan Pacifique. La ville est traversée par un large fleuve, l'Okava, qui la divise inégalement en deux parties très distinctes : le Hondjo, sur sa rive orientale, la plus petite des deux, et sur l'autre rive la plus grande, qui constitue la ville proprement dite de Tokio. De beaux ponts en bois, dont l'un mesure plus de 300 mètres, les relient.

Dans le Hondjo, beaucoup de temples et de palais, des chantiers de constructions appartenant à l'État ; mais peu d'activité dans la rue. Aussi est-ce de Tokio que nous nous occuperons exclusivement, faute de sujets d'observation de l'autre côté du fleuve.

Au centre de la ville s'élève le château impérial, appelé Siro, résidence du mikado après avoir été celle des taïkouns jusqu'en 1868. Il est

séparé par deux larges fossés du Soto-Siro, ou quartier autour du Siro, dont la partie orientale constitue la cité bourgeoise, industrielle et marchande. Vient ensuite le Midsi, ou quartier du peuple, très varié d'aspect et abondant surtout en jardins maraîchers et en rizières.

Les rues de Tokio, et en particulier celles de la cité commerçante, sont coupées à angle droit et bordées de maisons basses en bois, d'architecture identique. Cette disposition générale atteint, dans les quartiers peu actifs, un degré de monotonie absolument stupéfiant, que rompt à peine l'apparition de quelque temple élevé çà et là, malgré que ces temples soient nombreux partout. Mais il n'en est pas ainsi dans le quartier commerçant, où les boutiques succèdent aux boutiques, offrant sans doute un cadre pareil répété des milliers de fois, mais entourant des tableaux d'une variété infinie.

Ce sont les boutiques des marchands de sandales de paille, de grainetiers, de barbiers, de marchands d'objets d'art, de traiteurs, de pâtissiers, de marchands de thé et de saki. Voici un marché au poisson, où l'on débite la baleine, le requin, le marsouin, la pieuvre aussi bien que la moule, le poisson d'eau douce, les tortues de toute origine. Pas de boucheries ni de charcuteries, par exemple, sauf les charcuteries de poisson: les Japonais n'admettent pas la viande de boucherie dans leur alimentation, et en fait de lard ne salent que celui de la baleine.

Nous parlions tout à l'heure des maisons de thé. Disons tout de suite qu'il y en a deux variétés : les maisons honnêtes, assimilables, proportions gardées, à nos cafés, que l'on rencontre partout, et les autres, auxquelles, comme chez nous, certains quartiers sont spécialement assignés. Ces dernières ont leurs alphonses, fonctionnaires ou officiers en retrait d'emploi, décavés de toute origine, dont la rencontre était naguère encore assez dangereuse pour l'étranger; c'est tout ce que nous en dirons.

Tokio est, somme toute, une ville active et gaie, souvent en fête et parfois jour et nuit, et ces fêtes sont en outre reliées les unes aux autres par toutes sortes de divertissements dont une calamité publique pourrait seule suspendre le cours. Outre les théâtres et les cirques, ces divertissements permanents ont pour siège soit des baraques spéciales, soit des bâtiments à tout faire, soit l'intérieur des temples, soit enfin le pavé de la rue. Deux quartiers de Tokio, du reste, sont constamment en fête, ce sont Yamasta et Asaksa.

La chaussée principale du champ de foire de Yamasta est bordée de trottoirs plantés d'érables gigantesques à l'ombre desquels une longue file de *camelots* sont accroupis, invitant tous les passants à s'arrêter devant leur étalage et à faire choix parmi les objets ainsi exposés, un peu bas à la vérité. Mais d'autres exposent leurs produits sur des sortes de tables formées d'un paillasson étendu sur des perches de bambou. D'autres encore promènent les leurs à travers la foule, pendus à l'extrémité d'un bambou ou de quelqu'autre façon.

Parmi tous ces petits industriels, il faut faire choix des plus curieux. Nous citerons donc les marchands de thé ambulants, le marchand de pastèques en tranches, le colporteur de pipes, de tabac et... de feu ; celui-ci vend de la mort-aux-rats avec exhibition des rats imprudents qui en ont fait l'expérience à leurs dépens ; celui-là de la graisse d'ours, en montrant la tête et les abatis naturels et authentiques de l'animal qui l'a fournie à son corps défendant ; un autre des peaux de grenouilles dont l'usage est un mystère, pour nous du moins. Voici un astronome en plein vent, avec sa lunette, « à l'instar » de celui du Pont-Neuf ; un diseur de bonne aventure, accompagné d'un Rhotomago japonais, frappant sur un timbre en réponse aux demandes qui lui sont faites, suivant conventions préalables ; un marchand de complaintes nasillant avec conviction les détails des crimes du jour et de l'exécution qui en a été la récompense, conformément au texte de l'imprimé qu'il distribue au public moyennant rétribution. Plus loin c'est un montreur de souris blanches apprivoisées ou d'oiseaux savants puisant de l'eau, traînant une voiture, pilant du riz et même tirant de l'arc ! Ailleurs, un impresario de condition modeste fait sauter des marionnettes costumées, tandis que son voisin avale des lames de sabre comme si elles contribuaient à sa nourriture ordinaire.

On remarquera, dans ces détails incomplets, quelques traits se rapprochant d'assez près de récréations foraines fort connues et appréciées également sous nos climats occidentaux. Ce que nous ne possédons pas au même degré, et surtout dans les mêmes variétés que les Japonais, ce sont les jongleurs, lutteurs, gymnastes, équilibristes, acrobates et prestidigitateurs, qui sont tous, dans leur spécialité, d'une habileté vraiment incomparable et qui semble tenir de la magie. Mais tout a été dit sur cette habileté prodigieuse, et on pourrait sans doute donner carrière à une imagination même opulente avant d'atteindre la limite où elle se trouverait en défaut.

Le champ de foire de Yamasta est entouré de baraques dans lesquelles ces artistes donnent leurs représentations très suivies, sans compter les théâtres où l'on joue le drame, l'opéra, où l'on danse, et ceux où le grand premier rôle est rempli par un personnage rappelant à la fois Guignol et Karagheuz, et évoluant, d'ailleurs, à l'intérieur de kiosques qu'on dirait copiés sur ceux de nos Champs-Elysées, et conçus comme eux pour la joie des enfants et la tranquillité des parents.

Mais n'oublions pas un artiste très populaire à la foire de Yamasta, et partout, du reste, où il daigne se montrer au milieu de son orchestre, aux accents passablement aigres, pourtant. Nous voulons parler du Lion de Corée.

Qu'il passe dans une rue de Tokio, dans la plus active, dans la plus sérieusement occupée, et bientôt on fera cercle autour de lui ; les passants commenceront ce cercle, puis l'artisan abandonnera sa besogne, si pressée qu'elle puisse être, et viendra se joindre aux gens de la rue pour assister à la danse du fameux lion, vieille connaissance, pour la centième fois de sa vie peut être, plutôt plus que moins probablement.

« Que de fois ne l'a-t-on pas vu! et pourtant, dit M. Aimé Humbert, jamais on ne résiste à l'appel discordant du fifre, du timbre et des tambourins qui annoncent son approche.

« Une troupe de quatre histrions débouchent, en effet, d'une rue voisine. Il y en a trois qui forment l'orchestre, le quatrième donne la représentation. Il s'est affublé d'un très ample manteau rayé ou tigré, surmonté d'une énorme tête de lion fantastique. Le monstre s'allonge à volonté et domine soudainement d'un à deux mètres les gens qui l'accompagnent. Les enfants, tout à l'entour, poussent des cris où l'effroi se mêle à la provocation. Quelques petits audacieux s'avancent jusqu'à soulever les pans du manteau et même à pincer les jambes du mystérieux saltimbanque. Tantôt celui-ci les menace et tourne la tête de leur côté, en ouvrant la gueule et en secouant l'épaisse crinière de morceaux de papier blanc qui encadre sa face écarlate; tantôt il se met à sauter en cadence au son des instruments de ses acolytes. Lui-même est, d'ailleurs, muni de son propre tambourin; mais dès qu'il cesse de danser, il le dépose, et s'affaissant tout à coup. il se transforme en quadrupède, exécute quelque grotesque cabriole et finit par se dépouiller de son accoutrement. Alors le monstre s'évanouit, mais le jongleur reste. Il saisit une baguette de tambour et la fait tenir en équilibre sur le pouce de la main gauche, puis il superpose une seconde baguette à la première, et une troisième en croix, au-dessus des deux autres; enfin, il les jette en l'air et les reçoit dans ses mains et les fait circuler toujours plus vite et sans interruption, en ajoutant successivement une, deux, trois boules, sortant l'on ne sait d'où.

« L'admiration des spectateurs est à son comble. L'un des musiciens fait passer l'assiette — c'est-à-dire l'éventail. La représentation est close, et le jongleur. pour se reposer, allume sa pipe à celle de quelque voisin bénévole. Il n'est pas rare de le voir en premier lieu se charger négligemment de sa défroque et ensuite fumer avec bonhomie, la tête couverte jusque sur le nez, de l'énorme et grotesque figure du monstre. Ce dernier tableau n'est pas le moins pittoresque du spectacle. »

Le spectacle de la danse du Lion de Corée n'a en lui-même, à la vérité, rien d'excessivement pittoresque, et il finit comme tout autre spectacle public au Japon par un petit exercice de jongleur qui vaut mieux à lui tout seul que tout le reste; à part cela, je lui préférerais l'exhibition de notre homme-orchestre. Mais c'est un spectacle de la rue, gratis si l'on veut, et qui vient vous trouver à votre porte sans le moindre dérangement pour vous, ce qui est un grand point, fort apprécié dans les villes populeuses de l'Occident comme dans celles de l'Orient.

Tas de badauds de Japonais, va!

Comme Yamasta, Asaksa a son champ de foire permanent; mais, en outre, il y a une grande fête foraine annuelle qui attire du monde de fort loin, et qui dure depuis le dix-huitième jusqu'au dernier jour du douzième mois. Entrer dans les détails des divertissements publics qui signalent ces fêtes serait nous contraindre à des répétitions incessantes. Ce n'est pas la peine; et, d'ailleurs, notre cadre est trop restreint pour supporter cette expansion sans éclater.

Il y a aussi dans les rues des mendiants, surtout des éclopés vrais ou

faux et des lépreux immondes, cherchant à provoquer le dégoût plus volontiers encore que la pitié et faisant d'excellentes affaires, car les Japonais, comme tous les gens d'humeur gaie, sont très charitables. Entre les charlatans et les saltimbanques d'une part, et les mendiants de profession de l'autre, il faut compter aussi avec plusieurs ordres de moines ou bonzes, formant comme un trait d'union naturel, les uns saltimbanques ou charlatans, les autres mendiants éhontés. Qu'il nous soit permis de passer légèrement, ou plutôt brusquement, notre tribut payé, devant ces laideurs, ombres nécessaires peut-être à un tableau sans cela trop éclatant. Ajoutons seulement que chaque foire possède de ce chef tous les éléments d'une cour des Miracles nombreuse et bien conditionnée.

Le Japonais n'est pas seulement ami des fêtes, des jeux, des illuminations et des parades ; il l'est aussi de la belle nature, des parties de campagne et des festins champêtres pris en famille sur « l'herbette » ou la mousse des bois ombreux, et après lesquels on se livre à la danse et aux chansons. Isolé, il prend volontiers l'attitude contemplative, couché sur le gazon, la pipe aux dents, l'œil noyé dans l'immensité, l'oreille tendue au chant des cigales ou des oiseaux, les narines dilatées aux vapeurs parfumées qui s'élèvent des vergers en pleine floraison.

Contemplatif tant que vous voudrez, mais nullement mélancolique : la nature étant, au Japon, d'une gaieté constante, ne saurait « engendrer la mélancolie », comme on dit chez nous ; et c'est à cause de cela sans doute que le Japonais est toujours gai, non de cette gaieté de convention dont les relations du monde exigent l'étalage trop souvent à contretemps, mais d'une bonne et franche gaieté, spontanée, naturelle pour tout dire.

Cela est tellement vrai, que la fête des Morts, célébrée annuellement, est une des plus joyeuses de la collection. Pour qu'elle produise plus d'effet, c'est la nuit qu'on la célèbre. Toute la population s'y rencontre ; et bientôt d'une extrémité à l'autre, le cimetière s'illumine de feux de couleurs variées ; les éclats de la plus franche gaieté sont répercutés par les échos ; on mange, on boit, on chante, on danse pour faire honneur aux ancêtres qui reposent sous l'humble pierre tumulaire, et qui, peut-être, se sont réveillés pour prendre part à la fête que leur donnent les vivants !

Un esprit mal fait pourrait voir une preuve d'indifférence, peut-être même de satisfaction, dans cette manifestation joyeuse. Il n'est pourtant pas bien difficile de reconnaître que fêter ses morts, de quelque manière que ce soit, c'est déjà prouver qu'on ne les oublie pas. Ajoutons à cela que chaque famille possède au cimetière son petit enclos, avec sa pierre commémorative au milieu pour tout décor architectural. Il est fréquemment visité, entretenu avec le plus grand soin et rempli de verdure et de fleurs toujours fraîches. Mais une fête est une fête, et c'est une anomalie que d'y pleurer. Ainsi, du moins, pensent les Japonais.

Nous avons dit que les maisons japonaises sont construites en bois et

fort basses. En effet, elles n'ont guère qu'une dizaine de mètres de hauteur totale, et n'ont généralement qu'un étage qu'on pourrait appeler rez-de-chaussée, s'il n'était élevé à un mètre et demi du sol. Les murs sont faits de planches assemblées et doublées de nattes ; le toit, supporté par quatre piliers, est aussi couvert de simples planches le plus souvent. Les maisons bourgeoises, les palais même ne diffèrent des maisons communes que par leur étendue en surface et leur décoration intérieure. Ce mode élémentaire de construction est imposé par la fréquence des tremblements de terre dans le pays, et grâce à lui, il n'y a presque jamais de catastrophes irrémédiables dues à cette cause.

Seulement, lorsqu'une de ces maisons s'avise de brûler, il n'est pas rare de voir tout un quartier menacé de destruction. Si c'est dans la nuit, l'un des guetteurs enfermés dans les belvédères construits à cet effet au-dessus des temples ou des maisons les plus élevées de la ville, sonne le tocsin, en frappant sur une cloche à coups pressés, répétés aussitôt par tous ses collègues à la ronde. Alors, tout le monde se lève de sa natte et court au danger.

Les secours affluent. On vante l'intelligence avec laquelle ils sont organisés, l'activité, le dévouement des sauveteurs. Mais il n'y a pas autre chose à faire que la part du feu, une part de gourmand capable de le rassasier, et qui brûle comme un paquet d'allumettes de contrebande ; et tout est pour le mieux si on y a réussi.

N'avons-nous rien oublié de ce qui se passe dans les rues d'une grande ville japonaise, comme Tokio ? Nous aurions trop de chance. Mais nous avons rendu pour le mieux le coup d'œil général qu'on en peut saisir, et il n'y a probablement que celui qui ne se rappelle rien qui n'oublie rien.

HECTOR GAMILLY.

LA CLOCHE DE SAINT-SULPICE D'AMIENS

Les géologues vous diront que les sources d'eau ferrugineuse sont dues à de vieilles éruptions volcaniques, à des gisements de fer et autres choses semblables ; ah, bien oui ! allez répéter cela aux bonnes vieilles gens de Saint-Leu, à propos de la source de la rue des Hûchers. Voici ce qu'ils racontent à ce sujet :

Jadis, sur l'emplacement de la citadelle, il existait une paroisse, celle de Saint-Sulpice, sur laquelle on abattit 500 maisons pour construire le fort. L'église remontait aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Elle avait été bâtie par les habitants, de pauvres saitiers, en dehors de leurs heures de travail. Pour l'édifier, ils trouvèrent des pierres dans les carrières de Saint-Maurice, et du bois dans les forêts de Saint-Pierre. Quand le clocher fut terminé, on

pensa à une cloche. On ne s'embarrassa pas pour si peu ; le curé, un saint prêtre, se mit en prières et eut une révélation divine ; c'était en plein été, la neige se mit à tomber et couvrit un espace d'environ vingt pieds carrés. Les fidèles se mirent à le fouiller sur le champ, et découvrirent une colossale statue du dieu Mars, toute en fer, enfouie là depuis des siècles. Ils comprirent que c'était un don du ciel ; ils l'enlevèrent et en firent une cloche qu'ils nommèrent Firmine. Ils la montèrent dans un beau clocher en pierre blanche. Les gens de Saint-Leu les raillaient !

« Peuh ! disaient-ils, leur cloche sera tout au plus bonne à réveiller les chouettes et les hiboux endormis ; mais jamais à appeler d'honnêtes chrétiens aux offices ! »

Ils se trompaient, car la cloche de fer avait une douceur et une puissance extraordinaires ; elle était harmonieuse comme une musique et portait le son comme la trompette du Jugement dernier ; on l'entendait sur tous les monts et dans tous les vaux à une très grande distance.

Les cloches de Saint-Leu qui étaient en airain pur, jalousaient celle de Saint-Sulpice qui les couvrait toujours, quoiqu'elles fussent trois et qu'elles sonnassent la plupart du temps à toute volée. Elles ne pensaient qu'à lui jouer un vilain tour, et comptaient pour cela trouver l'occasion pendant leur voyage à Rome.

Chaque année, le jour du Jeudi-Saint, après le *Gloria* chanté à la messe, les cloches s'envolent vers Rome. Toutes celles de la catholicité se réunissent au-dessus de la ville Eternelle ; et, à trois heures de l'après-midi, à l'heure où le Christ est mort, elles font entendre des gémissements qui jettent quelques fois la terreur parmi les gens de la campagne. Quand les ténèbres couvrent la terre, le dernier pape entré au ciel descend et bénit les cloches. Parfois il arrive que certaines ne sont pas touchées de l'eau Sainte ; malheur à celles-là, car leur retour est plein de périls : le bon Dieu est mort, les anges prient à son tombeau, ils ne peuvent veiller sur elles, et le Diable toujours aux aguets leur joue des tours pendables. Tous ses démons sortent de l'enfer ; ils font monter le brouillard pour que les cloches s'égarent en route ; ils se roulent sur la neige des hautes montagnes : leur corps toujours rouge fait bouillir la glace, et la vapeur qui s'en échappe forme des nuages épais à travers lesquels on ne peut s'orienter.

L'adversité voulut qu'en l'an 1581, le pape chargé de l'aspersion exerçât ses fonctions pour la première fois ; nombre de cloches ne reçurent pas d'eau bénite ; celles de Saint-Sulpice et de Saint-Leu ne furent pas mouillées d'une goutte ! D'affreux projets ruminèrent alors dans le tête de ces dernières. Si, avec l'aide du Diable, elles allaient perdre ou briser Firmine !

Les trois voisines partirent ensemble. Firmine, qui tenait les devants, était la plus exposée au danger. A Turin, elle se fût broyée

contre l'église San-Martino, si elle n'avait été prévenue à temps par les cloches qui réintégraient leur clocher; en traversant le mont Saint-Bernard, elle se perdit dans les nuées pendant une heure; à Troyes, elle n'évita la tour de l'église Saint-Urbain que grâce à des corbeaux qui la prévinrent à temps. Déjà on apercevait Amiens, et les trois cloches d'airain voyaient leur vengeance leur échapper; alors elles se concertèrent et mûrirent un plan diabolique dont l'exécution ne se fit pas attendre. En passant au-dessus de la porte de Noyon, elles s'espacèrent en triangle autour de Firmine, puis, près de la Cathédrale, elles se rapprochèrent soudain. Sous la poussée, la cloche de fer alla donner un coup terrible, épouvantable, sur le clocher qu'elle ébranla. C'est depuis cette époque que la flèche penche vers Saint-Pierre. La pauvre Firmine, fêlée et avariée en mains endroits, tourna sur elle-même et alla tomber dans le jardin de Jacques le Hûcher. Elle fit un trou énorme que les démons qui la suivaient s'empressèrent de combler, pour qu'on ne pût l'en sortir. Les cloches de Saint-Leu rentrèrent dans leur clocher et carillonnèrent à toute volée, pour s'étourdir et oublier leur mauvaise action, sans doute. Les gens de Saint-Sulpice attendirent en vain Firmine; ceux de Saint-Leu, jaloux et méchants, vinrent les houspiller et ravagèrent l'église sous prétexte que c'était la maison du Diable, puisque la cloche s'en était allée avec lui.

La colère de Dieu ne tarda pas à se manifester. Le lendemain, jour de Pâques, un ouragan effondra le clocher qui tua 68 personnes dans sa chute (1). Toutes les familles furent éprouvées; le chagrin rendit les survivants comme des squelettes! Ils firent tant pénitence que le Seigneur fut enfin touché de leurs prières. Un jour qu'ils étaient réunis à l'église dans une demi-obscurité, un vieillard leur apparut et leur dit: « Dieu est touché de votre repentir; allez dans le jardin de Jacques le Hûcher; sous le sycomore, vous creuserez jusqu'à ce que l'eau jaillisse de la terre. »

Ils s'y rendirent et leur surprise fut grande lorsqu'à vingt pieds de profondeur ils reconnurent la cloche de fer de Saint-Sulpice; un liquide s'échappait de son intérieur; les malades en burent et reprirent leurs forces comme par enchantement, mais Dieu pour rappeler leur crime, condamna leurs descendants à être les moins robustes de tous les enfants d'Amiens.

L'eau a encore les propriétés d'il y a trois siècles; et c'est toujours dans le quartier Saint-Leu que le conseil de révision réforme le plus de jeunes gens. On peut donc leur dire, avec le docteur Sangrado: « Croyez-moi et buvez de l'eau. »

C. DE WARLOY.

(1) Voir les Mémoires du temps.

DEUX CHANSONS

I

PETITE SARAH

Petite Sarah,
C'est le mois des roses;
Que de tendres choses
Mon cœur te dira!
Que de tendres choses
Au milieu des roses!

Donne tes yeux bleus,
Pour que je les baise;
Ta bouche de fraise,
Ton corps onduleux;
Donne que je baise
Ta bouche de fraise.

Comme sur un pré
L'alouette folle,
Ta gaîté s'envole
Dans le ciel doré;
Et, comme toi, folle,
Mon âme s'envole.

Ma mie aux doux yeux,
Ne sois plus méchante :
Entends ce que chante
L'arbre merveilleux;
Entends donc, méchante,
L'oiselet qui chante.

II

CHANSON

Belle aux longs cheveux,
Ma tourlourisette,
Belle aux longs cheveux,
C'est vous que je veux.

Belle aux tresses d'or,
Faites-moi risette,
Belle aux tresses d'or,
Souriez encor.

Robe de satin,
Souliers d'écarlate,
Robe de satin,
Couleur du matin.

Sur tous vos atours
Le soleil éclate,
Sur tous vos atours,
Fleur de mes amours.

Gloire à vos vingt ans,
Fleur de primevère ;
Gloire à vos vingt ans,
Fleur de mon printemps.

A votre santé,
Je vide mon verre ;
A votre santé,
Fleur de mon été!

GABRIEL VICAIRE.

TRILBY ET LE DRAC

Un consciencieux écrivain, mort il y a quelques années, Hippolyte Babou, s'était, comme Ch. Nodier et Gérard de Nerval, pris de passion pour les traditions populaires. Sous ce titre : *Les Païens Innocents* (1), il a laissé un volume des plus curieux que nous n'hésitons pas à qualifier de chef-d'œuvre. En attendant de consacrer une étude spéciale à Hippolyte Babou, nous empruntons à ses *Païens Innocents* les pages qui suivent relatives au lutin que les gens du Midi nomment le *Drac*.

*
* *

« Il est à regretter que Charles Nodier, ce voyageur infatigable du monde fantastique, ait toujours dirigé vers le Nord sa précieuse et brillante imagination. Le poétique autour de la *Fée aux Miettes* s'est trompé en disant que nos hameaux étaient trop savants pour qu'il fût possible de profiter de leurs légendes. Si Nodier avait connu le bizarre et hardi lutin que tout le Midi de la France appelle le *Drac*, il en aurait fait certainement le sujet de quelque admirable fantaisie, ne fût-ce que pour doubler, par le contraste, le charme idéal de la vaporeuse figure de Trilby.

« Jamais, en effet, deux lutins ne se ressemblèrent moins que Trilby et le Drac. Trilby est l'expression d'une pensée toute spiritualiste. Aussi est-on étonné de le voir condamné si cruellement par la voix des cloîtres. A quoi bon fulminer l'anathème contre une nature aussi douce, aussi sympathique? L'esprit d'Argaïl est peut-être l'ange gardien qui, par sa naïve passion, préserve Jeannie de tout amour coupable. Jamais désirs furent-ils plus purs, jamais affection plus chaste que la sienne? La fidélité domestiqne n'a pas d'emblême plus touchant et plus complet. Trilby est la voix pieuse du foyer qui, par ses vagues enchantements, berce les rêveries de la femme et l'empêche de prêter l'oreille aux bruits du dehors. Tant que cet hôte mystérieux habite la cabane de Dougal, il est plutôt l'ami que l'amant de Jeannie ; ce n'est pas de sa présence que le mari doit s'inquiéter, car il distrait ou captive par ses jeux inoffensifs les ardentes aspirations d'une âme inquiète : c'est lorsqu'il ne sera plus là que la pensée de Jeannie prendra une forme humaine et que le danger planera sur la cabane de Dougal. Admirable création du mysticisme ! Le spirituel et délicat Nodier avait bien compris la nature intimement chrétienne de l'esprit du Nord, puisqu'il avait fait de son héros fantastique le frère de Saint-Colomban ; si bien qu'on pourrait presque dire Saint-Trilby, lorsqu'on prononce le nom de cette créature aimante et résignée.

« Le Drac, esprit intermédiaire comme Trilby, se rapproche plus de l'enfer que du ciel. Ce n'est pas le lutin d'une cabane ; il déteste les

(1) H. Babou. *Les Païens Innocents*, un vol. in 12. Charpentier, éditeur. Nouvelle édition, Paris, 1878.

vertus domestiques. Tout un village, tout un canton lui appartiennent; il en représente fidèlement tous les vices, tous les ridicules. C'est un être Protée qui reproduit, d'époque en époque, les divers changements de caractère qui surviennent dans l'esprit des masses auxquelles il se mêle. Au temps où Pallas-des-Gendarmes (1) était une commanderie, on l'a vu souvent apparaître avec la croix de Malte sur la poitrine; on l'appelait alors le *Petit Chevalier*. Avant la Révolution, il aimait surtout l'habit enfariné du moulin ; il représentait en ce temps-là le Jacques Bonhomme du Midi, prêt à faire claquer son fouet de meunier contre le seigneur et le prêtre. Sous la République, le bonnet bourgeois se transforme en bonnet phrygien ; le Drac se mêle de propagande révolutionnaire, fait condamner comme suspects les maris des Palladiennes qu'il aime, et il est connu dans le pays sous le nom de *Petit Jacobin*. Sous la Restauration, il traîne le sabre retentissant de l'Empire, et il partage avec Napoléon le glorieux sobriquet de *Petit Caporal*. Enfin, vers 1830, il se montre un moment en garde national pour reprendre presque aussitôt son costume favori, celui de garçon meunier. Ce déguisement ne l'empêche pas d'en revêtir une multitude d'autres, selon ses besoins et ses désirs. Le Drac n'a aucune croyance, aucun respect. Il est tapageur, vantard, paresseux, perfide, cynique; défauts prononcés dont l'ensemble représente le mauvais côté du caractère languedocien. Au lieu d'accepter avec résignation, comme Trilby, une humble place auprès du foyer, il s'introduit bon gré mal gré, dans l'hostal (2), tantôt comme un voleur, en brisant la serrure, tantôt comme un gamin, en cassant les vitres. Dans les maisons amies, il lui arrive souvent de garder l'incognito et de ne se révéler que par un petit bruit de pas ou un rire léger. Méchant par habitude, il est bon par hasard ou par caprice. Ainsi que certains bandits d'Écosse ou d'Italie, il impose des obligations, il lève des dîmes. — Malheur à celui qui se refuse à cet impôt sanctionné par l'usage ! Le lutin se vengera cruellement. Chaque four lui doit un gâteau, qu'on appelle le « gâteau du Drac. » Dans les moulins, le cheval de tournée est forcé de rester un jour par semaine à l'écurie « pour que le Drac s'en serve dans ses courses. »

HIPPOLYTE BABOU.

(1) Pallas-des-Gendarmes, autrefois Pallas-des-Chevaliers, localité située entre Narbonne et Toulouse.

(2) *Hostal*, vieux mot encore usité dans le Midi pour désigner la maison paternelle, autrement dit la maison de l'hôte.

LA MARIA

(*Patois bressan*)

I

La Maria su lou pèri
Quė le si vèrôvè,
Quė le si verôvè de çi,
Quė le si verôvè de là,
Quė le si verôvè.

II

Vint à passô on bochu
Quė la reguétiovè,
Quė la reguétiovè de ci,
Quė la reguétiovè de là,
Quė la reguétiovè.

III

Ne mė reguètia pô tan, bochu,
Te n'en est pô che brauvo;
Te n'est pô che brauvo de ci,
Te n'est pô che brauvo de là,
Te n'est pô che brauvo.

IV

Que z'en sayaî brauvo, que z'en sayaî laido,
T'en serai ma mïa,
T'en serai ma mïa de ci,
T'en serai ma mïa de là,
T'en serai ma mïa.

V

Per que z'en saiyaî ta mïa, bochu'
Faut faur' enlevô ta bossa,
Faut faur' enlevô ta bossa de ci,
Faut faur' enlevô ta bossa de là,
Faut faur' enlevô ta bossa.

VI

Quan lo bochu entendi san,
Y se redressivè,
Y se redressivè de ci,
Y se redressivè de là,
Y se redressivè.

LA MARIE

I

La Marie sur son poirier
Où elle se tournait,
Elle se tournait de ci,
Elle se tournait de là,
Elle se tournait.

II

Vint à passer un bossu
Qui la regardait,
Qui la regardait de ci,
Qui la regardait de là,
Qui la regardait.

III

—Ne me regarde pas tant, bossu,
Tu n'es pas si beau,
Tu n'es pas si beau de ci,
Tu n'es pas si beau de là,
Tu n'es pas si beau.

IV

— Que je sois beau, que je sois laid,
Tu seras ma mie,
Tu seras ma mie de ci,
Tu seras ma mie de là,
Tu seras ma mie.

V

— Pour que je sois ta mie, bossu,
Il faut faire enlever ta bosse,
Il faut faire enlever ta bosse de ci,
Il faut faire enlever ta bosse de là,
Il faut faire enlever ta bosse.

VI

Quand le bossu entendit cela,
Il se redressait,
Il se redressait de ci,
Il se redressait de là,
Il se redressait.

Recueillie à Ceyzénat, près Bourg (Ain).

CHARLES GUILLON.

CONTES DE FÉES

Laissons-nous conter des contes! Non pas que la réalité manque d'éléments romanesques, nous en faisons l'expérience tous les jours! Mais ce qui fait terriblement défaut à notre époque, c'est l'ingénuité, et il est bon — sans que cela engage trop à rien — de se retremper parfois à des sources naïves.

Or, d'un bout à l'autre de la France, on s'est mis, depuis quelque temps, à rechercher passionnément nos vieilles traditions, pour lesquelles des lettrés et des artistes se sont pris d'une véritable piété. Des sociétés se sont formées, faisant appel au concours de tous, et, en écoutant parler de vieux paysans, des marins, des bergers, dépositaires, de génération en génération, de notre fonds légendaire, de très heureuses trouvailles ont été faites. Il y a maintenant une émulation, dans nos provinces, à produire leur trésor d'anciens récits typiques. Des revues se sont fondées, qui les recueillent avec amour, sous leur forme sincère sans arrangement trop littéraire, et on indique, avec un petit orgueil de *folkloriste*, leur origine exacte. De braves gens de campagne, qui concouraient à édifier un monument national, se trouvent ainsi élevés par des écrivains qui ont sollicité leurs souvenirs, au rang d'auteurs malgré eux. La joie, c'est de pouvoir citer le nom de quelque patriarche rural, de quelque bûcheron chargé d'années, de qui on a obtenu une histoire merveilleuse!

Il en est d'adorables, parmi ces contes de notre vieille France; et, pour en citer, on n'a vraiment que l'embarras du choix. L'imagination de nos bons aïeux était riche, et pour avoir passé par beaucoup de bouches, depuis des siècles, ces récits n'ont point trop perdu de leur saveur.

Voici, par exemple, l'aventure de *Papa Grand-Nez*, recueillie par M. Achille Millien, auprès d'un vieux laboureur de la Nièvre, François Briffaut, de Montigny-les-Amognes. Ce « Papa-Grand-Nez » est un sorcier, doué d'un appendice nasal gigantesque qui lui permet de flairer de loin les nouvelles. Il conte un jour à des lutins que deux rois se font la guerre, et que l'un des deux sera toujours battu, parce qu'il ne peut pas traverser une rivière, faute de pont. « Et pourtant, dans cette forêt-ci, pas bien loin de nous, se trouve l'Arbre-Rouge... On n'aurait qu'à en couper une branche et à la poser sur l'eau de la rivière pour voir un beau pont se former immédiatement... » Mais il ne faut pas s'aviser de révéler ce secret, car « qui en parlera, pierre deviendra. »

Un officier d'un des deux monarques en guerre a entendu, caché dans un buisson, parler Papa-Grand-Nez. Il fait son profit de l'avis, et grâce à l'Arbre-Rouge, gagne la bataille. En homme avisé, il revient, quelques jours après, au même endroit, et entend le sorcier donner ainsi d'autres admirables recettes dont il tire profit. Victorieux, il reçoit en récompense la main de la fille du roi; mais les femmes sont curieuses, et comme

l'Elsa de *Lohengrin*, celle-ci veut savoir comment son époux a été invincible. Le bon chevalier ne peut résister au désir de sa femme, et lui dit tout ; mais à peine a-t-il parlé qu'il est changé en statue de pierre. Et il demeure en cet état, gênant pour un jeune mari, jusqu'au moment où son oncle s'avise d'aller, à son tour, écouter Papa-Grand-Nez, et apprend, par lui, qu'il suffit, pour rendre la vie au vaillant officier, de jeter sur le bloc immobile qu'il est devenu, quelques gouttes d'une eau puisée à une source cachée au fond des bois. L'oncle accomplit à la lettre ces prescriptions (un oncle modèle que celui-là !) et son beau neveu peut témoigner à la princesse une tendresse — efficace. Mais c'est ici que le conte devient philosophique ! Le pauvre oncle est sollicité par tout le monde de dire comment il a réussi à délivrer son neveu ; il sent qu'il ne pourra résister longtemps et il s'afflige à l'idée d'être lui-même changé en pierre. Papa-Grand-Nez prend heureusement pitié de lui, et lui donne le moyen de parler sans se compromettre.

Un matelot des douanes de l'Aber Wrac'h, Franck-Menut, a conté à M. Sauvé l'histoire des pierres de la lande de Kerlouan, qui n'étaient que des jeunes gens et des jeunes filles changés en roches pour avoir voulu faire danser avec eux un prêtre qui portait les sacrements à un malade. Un jour, des gens de la ville veulent utiliser ces pierres comme matériaux : ils les arrachent et les chargent sur des voitures, mais les pierres disparaissent soudain. On ne les a plus retrouvées jamais !

On aime à imaginer la conviction du brave conteur, arrivant à cette péripétie suprême, et c'est aussi par le petit tableau familier qu'ils évoquent que ces contes sont charmants à lire.

Jean-Marie Le Maout, de Cramposic, a dit à M. Lionel Bonnemère la plaisante histoire de Trente, le bon valet de ferme. Trente est un grand garçon, doué d'une force terrible, qui n'a que le tort d'être trop zélé. On lui dit d'aller abattre du bois de chauffage ; il abat toute la forêt. Une autre fois, on lui commande d'effrayer des oiseaux qui viennent gâter des arbres à fruits. L'honnête Trente avise le cheval de son maître et le jette dans l'arbre, d'un revers de main. Comment se débarrasser de ce trop parfait serviteur ? Le seigneur du château lui commande, par dérision, d'aller lui chercher le Diable. Le bon Trente incline la tête, et, en sifflotant tranquillement, va surprendre Satan dans sa caverne, et sans lui laisser le temps de revenir de sa surprise, vous le lie, en un instant, comme un paquet; après quoi, toujours de belle humeur, il le charge sur son dos, et l'amène au châtelain stupéfait... Hélas ! la race de ces dociles domestiques est un peu perdue !

Et le conte gaillard, qui se rencontre dans toutes les provinces ! Un certain Chaillou, d'Ercé-en-Lamée, dans l'Ille-et-Vilaine, a joyeusement narré à M. Orain la gauloise aventure du moine de la forêt de Teillay. Ce moine était un grand braconnier, et passait son temps à tendre des collets sur les terres du seigneur de la Roche-Giffart. A la fin, il fut pris et amené devant lui. Le puissant marquis était fort en colère, car il y avait bien longtemps que le moine le bravait. Il saisit un poulet dans la

cour du château : — « Tue ce poulet comme tu voudras être tué, car je te jure que tout ce que tu feras sur lui, je le ferai sur toi ! — Vous le jurez? demanda le moine. — Oui ! je le jure ! » Alors le cordelier enfonça un doigt « jusqu'à la troisième phalange » dans le derrière du coq, le retira, se le mit dans la bouche et regarda bien en face le marquis en disant: « Vous ferez cela seigneur? » Le seigneur de la Roche-Giffart, encore qu'il ne fût pas tendre, ne put s'empêcher de rire, et fit grâce au moine.

Et cent autres histoires, merveilleuses, touchantes ou burlesques, dues à d'ingénus conteurs de village et transcrites fidèlement par les chercheurs de traditions populaires qui, pour garder à ces récits leur valeur rudimentaire, les reproduisent tels quels, sans les fioritures des curieux d'autrefois, et c'est par là que l'école actuelle des fervents du conte ancien se distingue. Le mouvement est intéressant à suivre, et, de tous ces travaux, il sortira assurément quelque jour une publication générale qui formera l'histoire même du Conte en France. Comme cela vaudra bien tant d'inutiles et prétentieux romans (1).

PAUL GINISTY.

ES O CAMBIO QUE T'ESPERO

Conte provençal

Une fois — c'était à la fin de l'été, au moment où les jours diminuent de longueur, et où, cependant, il fait encore chaud, — les poissonnières étaient à la fin de leur vente et cherchaient à se débarrasser à tout prix de leur poisson, qui menaçait d'être avarié avant le lendemain.

Or, un pauvre diable d'étameur napolitain vint à la poissonnerie pour acheter son souper, et il s'approcha humblement d'une revendeuse pour lui marchander du poisson.

Au lieu de lui laisser une modeste petite friture pour quelques sous — ce qui eût été dans les prix ordinaires — la marchande eut la mauvaise pensée d'exploiter l'inexpérience du pauvre diable en matière de fraîcheur du poisson et du prix qu'on peut y mettre raisonnablement ; de sorte qu'elle choisit un lot de pièces avariées et lui en demanda une somme relativement élevée.

L'étameur, très gêné, essaya de marchander ; il comptait et recomptait d'un air indécis les quelques sous de cuivre qu'il avait

(1) *Gil Blas*. — La vie littéraire.

dans les mains. Mais la marchande ne voulut pas démordre de ses prétentions, de sorte qu'elle exigeait la sortie d'une pièce blanche.

Le combat qui se livrait dans l'esprit de l'acheteur était visible, et la marchande le suivait d'un œil d'observation malveillante, lorsqu'enfin l'étameur parut prendre une décision définitive. Après de longues hésitations, il sortit une vieille bourse de cuir, en tira une pièce de cinq francs d'argent, et la tendit à la marchande. Celle-ci, persuadée qu'elle avait réussi à tromper son client, se hâta de la changer et de lui en rendre la monnaie, après s'être payée grassement de son poisson avarié.

Le marché terminé, notre homme s'en alla ; la marchande l'accompagna de mille lardons qu'elle disait à mots couverts, pensant que l'étameur ne comprenait pas la portée de ses paroles. Mais à chaque plaisanterie, qui avait d'ailleurs le don de faire rire aux éclats les voisines, notre homme répondait entre ses dents d'un air sournois : « *Es o cambio que t'espero* ! — C'est au change que je t'attends ! »

En effet, le lendemain matin, notre marchande, qui avait bien ri du bon tour qu'elle croyait avoir joué à un naïf, sortit sa pièce blanche pour la montrer triomphalement à ses voisines et constata avec une douloureuse stupéfaction qu'elle était fausse.

On devine que les rieuses ne furent plus de son côté ; et elle comprit alors, à ses dépens, la portée de ces paroles jusque-là incomprises par elle : « *Es o cambio que t'espero* ! »

BÉRENGER-FÉRAUD.

LE PÉCHEUR REPENTI (1)

Sur la terre vivait un homme de soixante-dix ans ; il avait passé sa vie entière à pécher.

Et cet homme devint malade, et il ne se repentait pas. Et quand sa mort fut proche, pendant sa dernière heure, il se prit à pleurer, et dit :

« Seigneur, comme aux larrons sur la croix, pardonne-moi. »

A peine eût-il parlé, qu'il rendit l'âme. Et l'âme aima Dieu, eut foi dans sa miséricorde et vola au seuil du Paradis.

Et le pécheur se mit à frapper, suppliant qu'on lui ouvrît le royaume du Ciel.

(1) Extrait d'*Ivan l'Imbécile*, par le comte Léon Tolstoï (traduction Halphérine) à la librairie académique Didier ; Pérrin et C[ie], éditeurs.

Et il entendit une voix derrière la porte :

« Qui est cet homme qui frappe à la porte du Paradis? Et comment vivait-il sur la terre ? »

Et la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés de cet homme. Et il ne cita pas une seule action méritoire.

Et la voix reprit, derrière la porte :

« Les pécheurs n'entrent pas au royaume de Dieu. Va-t'en d'ici ! »

Et l'homme dit :

« Seigneur, j'entend ta voix, mais je ne vois pas ta face et je ne sais pas ton nom. »

Et la voix répondit :

« Je suis Pierre l'apôtre. »

Et le pécheur dit :

« Aie pitié de moi, Pierre l'apôtre. Rappelle-toi la faiblesse de l'homme et la miséricorde de Dieu. N'est-ce pas toi qui fus le disciple du Christ? N'est-ce pas toi qui recueillis sa doctrine de ses propres lèvres ? Et tu as eu l'exemple de sa vie. Rappelle-toi ! Il avait l'âme torturée, et il te demanda par trois fois de ne pas dormir et de prier ; et tu t'assoupis, car tes paupières tombaient de sommeil, et par trois fois il te surprit dormant. Ainsi ai-je fait. Et rappelle-toi encore. Tu lui avais promis sur le salut de ton âme, de ne le point renier, et par trois fois tu le renias, lorsqu'on le mena devant Caïphe. Ainsi ai-je fait. Et rappelle-toi encore, quand le coq chanta, et que tu sortis en pleurant amèrement. Ainsi ai-je fait. Tu ne peux pas me laisser dehors. »

Et la voix se tut derrière la porte du Paradis.

Au bout d'un instant, le pécheur se remit à frapper, suppliant qu'on lui ouvrît le royaume du Ciel.

Et une autre voix se fit entendre derrière la porte, disant :

« Quel est cet homme, et comment vivait-il sur la terre ? »

Et de nouveau la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés de cet homme. Et il ne cita pas une seule action méritoire.

Et la voix reprit, derrière la porte :

« Va-t'en ! Un si grand pécheur ne peut vivre avec nous dans le Paradis. »

Et l'homme dit :

« Seigneur, j'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face et je ne sais pas ton nom. »

Et la voix répondit :

« Je suis le roi prophète David. »

Et le pécheur ne désespéra point. Il ne quitta point la porte du Paradis et dit :

« Aie pitié de moi, roi David. Rappelle-toi la faiblesse de

l'homme et la miséricorde de Dieu. Dieu t'aimait; il t'avait placé au-dessus des autres hommes. Tu avais tout, un royaume, la gloire, l'or, des favorites et des enfants! Mais dès que tu eus aperçu, du haut de la terrasse, la femme d'un pauvre homme, le péché t'envahit, et tu pris la femme d'Uri et tu le livras lui-même au glaive des Ammonites..... Toi, le riche, tu pris au pauvre sa dernière brebis, et tu le fis périr lui-même. Ainsi ai-je fait. Et rappelle-toi encore, comment tu te repentis, disant: « Je reconnais ma faute, et me repens de mon péché! » Ainsi ai-je fait. Tu ne peux pas me laisser dehors. »

Et la voix se tut derrière la porte.

Au bout d'un instant, le pécheur se remit à frapper, suppliant qu'on lui ouvrît le royaume du Ciel.

Un troisième voix se fit entendre derrière la porte, disant:

« Qui est cet homme, et comment vivait-il sur la terre? »

Et pour la troisième fois, la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés de cet homme. Et il ne cita pas une seule action méritoire.

Et la voix reprit derrière la porte:

« Va-t'en d'ici. Les pécheurs n'entrent point au royaume du Ciel. »

Et l'homme dit;

« J'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face et je ne sais pas ton nom. »

Et la voix répondit:

« Je suis, moi, Jean l'Évangéliste, le disciple préféré du Christ. »

Et le pécheur s'en réjouit et dit:

« Maintenant on ne peut pas me laisser dehors. Pierre et David me laisseront entrer parce qu'ils savent la faiblesse de l'homme et la miséricorde de Dieu. Et toi, tu me laisseras entrer, parce que tu es plein d'amour. N'est-ce pas toi, Jean l'Évangéliste, qui as écrit dans ton livre: « Dieu, c'est l'amour, et qui n'aime pas ne connaît pas Dieu? » N'est-ce pas toi qui, dans ta vieillesse, allais répétant: « Frères, aimons-nous les uns les autres! » Comment me mépriserais-tu, comment me rebuterais-tu maintenant? Ou renie ce que tu as dit, ou aime-moi et m'ouvre le royaume du Ciel. »

Et la porte s'ouvrit toute grande, et Jean l'Évangéliste serra dans ses bras le pécheur repenti et le laissa entrer au royaume du Ciel.

Comte Léon Tolstoï.

(Traduction de E. Halphérine).

ANTCHAR

(D'APRÈS POUCHKINE)

Un steppe gît, sans fin, sous un ciel implacable,
Un steppe morne, où rien ne bruit,
Et dont le sol pelé se crevasse et se cuit
A la chaleur qui tant l'accable.

En cette solitude âpre et triste, que mord
L'ardeur d'une soif éternelle,
Antchar, tel qu'un guerrier terrible en sentinelle,
Se dresse, et c'est l'Arbre de mort.

Ce géant, dont jamais nulle forêt du monde,
Ne connut le frère fatal,
La terre l'a vomi de son sein génital
En un jour de colère immonde.

Sa sève est un venin qui, du sable brûlant
Où plongent les racines blanches,
Au feuillage immobile, à la pointe des branches,
Roule, visqueux, son flux très lent.

A midi, lorsqu'Antchar sous les rayons torrides
En somnolence s'engourdit,
La liqueur à travers l'écorce du maudit
S'épand, en suintements fétides;

Puis, au souffle du soir, cela vient se figer,
Hideusement, en larmes lourdes :
Au fond de chaque goutte, en les ténèbres sourdes,
Un œil glauque semble songer.

Aucun oiseau ne vole à ce dôme funeste;
Les trombes, seules, contre lui
Heurtent leur rage, mais avant qu'elles aient fui,
Leurs flancs déjà portent la peste.

Et si quelque nuée errante, en l'effleurant
Crève sur sa cime obstinée,

L'eau qui lave le tronc ruisselle empoisonnée
Parmi le sable dévorant.

Pourtant, voici qu'un homme osa jeter cet ordre,
Une fois, d'un simple coup d'œil,
Qu'un autre homme courût prendre à l'arbre de deuil
Sa sève, qui si bien sait mordre.

Lui, docile, vers les lointains épouvantants,
Marcha, seul dans l'énorme steppe,
Jusque sous l'ombre épaisse et triste comme un crêpe,
L'ombre dormeuse aux plis flottants.

Il recueillit un peu de gomme sur l'écorce,
Et des bourgeons jamais fleuris ;
Il ravit une branche aux feuillages pourris,
Une branche gluante et torse.

Il emporta cela. Sur son front blêmissant
Découlait comme d'une source
Une sueur de glace. Or il hâtait sa course
Quand même, vers le roi puissant.

Il entra dans la tente, et sur la natte flave
Et souple, tomba, s'étendit
Tremblant, et puis aux pieds de son maître il rendit
L'âme, sans blasphème, l'esclave.

Le monarque, ayant fait tremper dans le poison
La pointe des longs dards rapides,
Laissa ses regards d'aigle aller, froids et limpides,
Sur les peuples, à l'horizon.

Il lui plut les cribler de ses flèches vibrantes,
Et la Mort, aux ailes de nuit,
Pour boire les humains ouvrit son vol sans bruit,
L'aveugle Mort aux mains errantes.

AUGUSTIN CHABOSEAU.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

I

LES CALENDRIERS AU XVII° SIÈCLE

Quelques notes curieuses du chroniqueur de l'*Estafette :*

« Au dix-septième siècle, les calendriers se faisaient en bois; on les suspendait au montant des cheminées. Il y en avait aussi de tout petits que l'on portait dans la poche. Quelques- uns même servaient de têtes de canne. Ces calendriers de bois étaient ca rrés ; chacune des faces contenait une période de trois mois. Les entailles des jours étaient d'égale grandeur— sauf celles des septièmes jours, qui étaient plus longues.

« Au-dessous de 5, les nombres étaient représentés par des points ; 5 était indiqué par une sorte de crochet au-dessus de la ligne; des points encore jusqu'à 10 désignés par une croix; 15 par une croix et un crochet, 20 par une double croix, etc.

« On avait adopté des signes symboliques pour l'indication des fêtes : une étoile pour l'Épiphanie, 6 janvier ; un nœud d'amour pour la Saint-Valentin 14 février ; un cœur pour les fêtes de la Vierge ; une harpe pour la Saint-David des clefs pour la Saint-Pierre ; un gril pour la Saint-Laurent ; une paire de souliers pour la Saint-Crépin, une roue pour la Sainte-Catherine, etc. »

II

LES ROSATI D'ARRAS

A signaler aux futurs historiens de la Révolution, cette anecdote racontée par Ch. Frémine du *Rappel :*

« On fêtait l'autre jour Rabelais à Meudon; on a fêté, le 20 mai Florian, à Sceaux même ; le poète Mistral a été de la fête.

« Aujourd'hui, les poètes, les écrivains, les artistes se fêtent entre eux. Autrefois, tout simplement, on fêtait la nature. Il y avait la fête des lys, la fête des raisins, la fête des pommes, la fête des roses.

« Les *Rosati* d'Arras étaient célèbres.

« L'an 1787 — voici cent ans — la fête des *Rosati* fut particulièrement brillante.

« Le nouveau président choisi était un poète doux et éloquent.

« Lorsque tous les convives — il n'y a pas de fête sans banquet — eurent le front couronné de roses pourpres — chacun une rose jaune à la boutonnière — lorsque la table fut couverte de pétales de roses roses, le président de la précédente année, qui n'était autre que Carnot, se leva et mit sur la tête du nouve élu une couronne de roses blanches.

« Celui-ci, ému, se leva et comme il allait parler, Carnot s'écria :

Ah ! redoublez d'attention,
J'entends la voix de Robespierre :
Ce jeune émule d'Amphion
Attendrirait une panthère !

« La fête des roses, il y a cent ans, fut donc présidée par Robespierre.

« Il y a des rosières d'un éclat plus modeste. »

III

LE CLUB DES TREIZE

Le « *Club des Treize,* » association américaine, a donné le vendredi 13 mai, son soixante-quatrième banquet mensuel à New-York.

On sait que le club des Treize a pour but de détruire la vieille superstition qui veut que les vendredis et les 13 du mois soient des jours néfastes. Pour cela, il donne le 13 de chaque mois un banquet auquel les convives sont toujours treize par table. Le dernier a été beaucoup plus brillant que d'habitude, parce que le 13 du mois tombait justement un vendredi et surtout parce que les membres du club célébraient les dérogations qui ont été faites récemment à la coutume américaine de fixer au vendredi les exécutions des condamnés à mort. Trois juges, qui ont eu le courage de déroger récemment à cette coutume superstitieuse, avaient été invités et assistaient au banquet. C'étaient le juge Van Brunt, de New-York, le juge Williams, de Schenectady, et le juge Knapp, du New-Jersey.

Il y avait treize tables, à chacune desquelles étaient assis treize convives. Le banquet était présidé par le juge David Mac-Adam. Outre les personnes dont nous venons de parler, il y avait parmi les convives le colonel RobertG. Ingersoll, le juge Hyatt, le juge Winfield, M. Austen, etc. Comme d'habitude, le menu était imprimé sur des cartes ayant la forme de cercueils et chaque table était éclairée par treize lumières.

Détail typique du dernier banquet; l'une des treize tables était réservée à treize entrepreneurs de pompes funèbres. Le banquet n'en a pas été moins gai pour cela et il n'est encore arrivé de malheur à aucun des convives qui y ont pris part.

IV

UN PROVERBE RUSSE

M. Adrien Martin, dans une étude sur les Allemands en Russie qu'il a publiée dans la *Justice*, cite ce vieux proverbe russe :

Passadi sviniou za stol
Anna i lapy na stol.

« Assieds un cochon à ta table, il ne tardera pas à monter dessus »

V

DAME CARCASSE A CARCASSONNE

On sait que Carcassonne se compose de deux villes parfaitement distinctes l'une de l'autre: la vieille ville appelée la « Cité » bâtie sur une colline escarpée, et la nouvelle ville de construction moderne. Eh bien ! en dépit des recherches faites, il a été impossible d'établir l'époque à laquelle Carcassonne a été fondée. Un rédacteur du *Rappel*, qui suivait les manœuvres de la mobilisation, avait espéré découvrir cette origine; il n'a pas été plus heureux que les plus érudits archéologues qui se sont occupés de la question. Il a cependant recueilli une légende assez originale.

« Une bonne grand'mère, dit-il, une *mameta*, comme on dit ici, me l'a contée avec tous ses détails naïfs. *Donc, din l'ancien ten qu'acos tan ion qu'on sou rappela pas*, au temps jadis si lointain que nul n'en a gardé mémoire, les citoyens de Carcassonne furent assiégés. Par qui ? Cherchez. Où ? Dans l'enceinte fortifiée de l'ancienne cité; une noble dame avait le commandement de la place: une sorte de Jeanne Hachette préhistorique et qui répondait au doux nom de *Carcasse*. On crevait de faim et l'ennemi devenait de jour en jour plus pressant.

« Deux porcs restaient; on allait les sacrifier à l'appétit public surexcité, quand une idée lumineuse traversa la cervelle de la dame Carcasse. Sur son ordre les

pauvres gorets sont saisis, ficelés, saucissonnés et jetés vivants et hurlants par dessus les remparts. Les assiégeants pensèrent qu'à moins d'être gras comme moines et sûrs d'un plantureux avenir, les assiégés ne prodigueraient pas ainsi leurs richesses : lassés d'une longue et inutile attente, ils négligèrent l'instant psychologique et levèrent le camp. La dame Carcasse fut portée en triomphe le long des remparts, et la population lui a dès lors voué un culte qui se transmit de génération en génération jusqu'à ce moment où il menace fort de s'éteindre. »

C. de Warloy.

BIBLIOGRAPHIE

Comte Léon Tolstoï. — A la recherche du Bonheur. — Ivan l'Imbécile. — (Librairie académique Didier; Perrin et Cie, éditeurs).

On sait que, depuis quelques années, l'illustre auteur de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine*, s'occupe surtout à propager une religion à lui, issue de l'interprétation nouvelle et assez imprévue de quelques versets de la Bible et qui, à première vue, autant du moins qu'on en peut juger à distance, semble une sorte de christianisme primitif et rudimentaire. Par bonheur, l'apôtre n'a pas tué chez lui l'écrivain, ainsi qu'il était à prévoir, et comme certains critiques en avaient déjà exprimé la crainte. Fort absorbé par la composition des traités arides et passablement singuliers où il expose en détail sa bizarre doctrine, il n'a pas toutefois renoncé aux œuvres d'imagination. Il s'est contenté de modifier la formule de son talent. Sans rien sacrifier de ses qualités de scrupuleuse analyse et de vérité impitoyable, il mêle de plus en plus à ses récits des tendances et des indications morales. D'observateur désintéressé de la nature humaine, il s'est fait éducateur du peuple, et, sous cette forme nouvelle, il nous apparaît plus admirable que jamais.

Sous le titre collectif de: *A la recherche du Bonheur*, M. E. Halphérine nous avait déjà donné quelques-uns de ces contes que Tolstoï consacre à l'enseignement du paysan Russe. Avec l'histoire d'*Ivan l'imbécile* et les courts récits qui suivent, nous avons aujourd'hui la série presque complète.

Avant tout, c'est une mine précieuse de renseignements sur les mœurs, les coutumes, le tempérament du moujik. Contrairement à l'usage des littérateurs qui se proposent un but moral ou tout simplement utile, l'auteur n'a pas cherché à torturer les faits pour les faire entrer de force dans sa thèse. Jamais il n'a serré de plus près la réalité. La morale se déduit d'elle-même et n'a rien de contraint. Ce sont là par excellence des livres de bonne foi.

Quant à la forme, je le répète sans crainte d'être démenti, elle est admirable. Le merveilleux romancier a puisé cette fois à deux sources d'inspiration qui ne sauraient tromper, la Bible et la Tradition populaire. Il n'y a rien de plus simple, de plus naïf dans aucune littérature, rien de plus grand non plus, car le grand est toujours simple.

Quelques histoires, comme celles du *Filleul* et d'*Ivan l'imbécile*, sont de véritables contes populaires, faits pour charmer la veillée dans les isbas, et qu'il serait intéressant de rapprocher de ceux qu'ont traduits MM. Loys Brueyre et Sichler. D'autres ont plus exclusivement le caractère biblique et rappellent les paraboles du Nouveau Testament. Je citerai avant tout : *Les deux Vieillards, Ce qui fait vivre les hommes, Le Cierge, Les trois Staretzi, Le Pêcheur repenti, Là où est l'amour, là est Dieu*. On y trouvera avec des traits de nature d'une précision sans exemple, le mysticisme enfantin, la tendresse de cœur et la force de résignation du peuple russe. L'homme y est tout entier, bon ou mauvais selon l'occasion, non plus tronqué et avili de parti pris, comme chez nos docteurs en naturalisme. L'amour qui transfigure tout a passé dans ces pages et elles vivront.

Gabriel VICAIRE.

NOTES ET ENQUÊTES

Centenaire de Faust. — « Le plus invraisemblable de tous les centenaires est peut-être celui qu'on a organisé dernièrement à Knittlingen, petit village du royaume de Wurtemberg. Ce vieux bourg a voulu fêter, en février dernier, le quatre centième anniversaire de la naissance du plus illustre de ses enfants, d'un homme qui a conquis l'immortalité en se donnant au diable, du docteur Jean Faust, que Gœthe a eu le tort d'appeler Henri.

« Par une coïncidence assez curieuse, ce quadricentenaire de la naissance du sympathique damné était doublé du tricentenaire de la première publication consacrée à sa mémoire.

« Le premier des récits populaires révélant la vie du « fameux sorcier », a paru à Francfort sur-le-Mein, en 1587. Les libraires-éditeurs de l'ancienne ville libre ont célébré cet événement bibliographique par la publication d'une édition de luxe. »

Curiosités du langage — « Le grand nombre d'accessoires est bien voisin de la pauvreté. Cela s'appelle des *bouche-trous*, en peinture, et des *frères-chapeau*, en poésie. » Diderot, *Pensées détachées sur la peinture*. 103.

Le Gayant de Douai. — Voici quelques notes qus nous communique notre collègue, M. A. Desrousseaux.

« En 1861, M. l'abbé Dehaine, archiviste du département du Nord, a trouvé dans les *Comptes de la ville de Douai*, années 1530 à 1531, f. 129, à l'article intitulé : *Dons et courtoisies*, le curieux document dont voici la teneur : « Au maire quattre homes et tout le corps des cayereurs (fabricants de chaines) et mandelliers (manneliers) de ladite ville, et qui leur a été doné en courtoisie sur la somme de XVIII l. XVI s. que leur a cousté ung personnaige construit en forme de gayant, servant aux histoires de la procession, là où les chariotz et autres acoustrements des autres histoires d'icelle procession ont été faites aux despens de la ville ; considérant aussi qu'ilz sont en petit nombre et chergiez de luminaires et plusieurs messes, comme le contient la requette atachée à la cédulle de loy, à la charge de entretenir icelluy doresnavant à leurs despens, la somme de . . . . VIII livres .»

« Il paraît résulter de cette pièce que Gayant n'est autre qu'un géant inventé par la corporation des manneliers et qu'il a paru pour la première fois dans le cortège de la fête de Douai le 18 juin 1531.

« Le même écrivain a en outre établi que ce n'est qu'en 1665 que l'on a donné une femme à Gayant. (*Souvenirs de la Flandre Wollonne*, tome 3, pages 3 et 58).

« Enfin, Plouvain a écrit ceci : « Tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on a propagé sur le géant de Douai, qui, en langage vulgaire, est connu sous la dénomination de *Gayant*, est dénué de vérité et de vraisemblance. (*Souvenirs des habitants de Douai*, page 440).»

Dîner de la Tradition. — Notre prochain dîner mensuel aura lieu le mardi 8 novembre, à sept heures et demie très précises, au restaurant du ROCHER DE CANCALE, 78, rue Montorgueil. Le prix du dîner est fixé à six francs. — Les personnes qui voudraient y assister sont priées de prévenir M. HENRY CARNOY, 33, rue Vavin, avant le 6 novembre.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

Prix du Numéro : **Un franc.** **Novembre 1887.**

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES



REVUE GÉNÉRALE

ntes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.
de Sociétaire donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs.

PARIS
A. DUPRET, EDITEUR
3, rue de Médicis, 3.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

ſo 8. Prix du Numéro : **Un franc.** **Novembre 1887.**

SOCIÉTÉ DES TRADITIONNISTES



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France, **12** francs. — Étranger, **15** francs.

ısation **de** Sociétaire donnant droit au service de la *Revue* : **15** francs.

PARIS

A. DUPRET, EDITEUR

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1887

La **Tradition** paraît le 15 de chaque mois. Le prix de l'abonnement est de 15 fr.

AVIS

Afin d'éviter les frais de recouvrement, les sociétaires et les abonnés sont priés d'adresser leur cotisation ou leur abonnement, en un mandat-poste, à l'adresse de M. DUPRET, 3, rue de Médicis. — Le talon servira de reçu.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages adressés à la Revue.

Prière d'adresser les adhésions, la correspondance, les articles, échanges, etc., à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin.

Les manuscrits seront examinés par un Comité de rédaction composé de MM. Emile BLÉMONT, Henry CARNOY, Raoul GINESTE, Ed. GUINAND, Charles LANCELIN, Frédéric ORTOLI, Charles de SIVRY et Gabriel VICAIRE. Les manuscrits non insérés seront rendus.

LA TRADITION

LES RUSSES CHEZ EUX.

III.

EN OUKRAINE. — MARIAGE PETIT-RUSSIEN. — KOBZARS.

J'avais encore bien des choses à vous dire sur le Raskol, mais outre que le sujet manque de gaieté, nous aurons assez souvent l'occasion de le rencontrer dans le courant de ce voyage à travers l'empire des Tsars pour compléter peu à peu cette étude un peu écourtée des sectes en Russie.

Je veux vous parler aujourd'hui du paysan Petit-Russien.

En effet, quelques jours après mon arrivée à Kiev, j'eus l'occasion de faire un petit voyage aux environs et de visiter un coin de ce beau pays illustré par Mazeppa. Un commerçant français avait quelques affaires à terminer à Miéhouf et il me fit l'offre de l'accompagner. Vous comprenez que j'acceptai avec empressement.

Il nous fallait d'abord rejoindre la voie ferrée à Kazatine ; la *téléga* sur laquelle nous étions juchés, convenablement installés sur deux bottes de foin, se dandinait de droite et de gauche sur la route cahoteuse, tandis que notre cocher d'occasion, un paysan petit-russien, assis les jambes pendantes sur le brancard de droite, chantait une mélancolique *doumka*.

Les petits chevaux rouges trottinaient ; ce sont de maigres coursiers mal peignés qui ne payent pas de mine, mais savent faire beaucoup de chemin en peu de temps sur des routes impossibles dont nos percherons ne voudraient pas.

Nous passâmes le long d'un champ où des paysannes travaillaient. Aussitôt les quolibets de pleuvoir sur les laboureurs, car j'ai oublié de vous dire que Vasilenko, notre cocher, était un loustic.

« Hé ! Katia ! Tu as mis ton bas à l'envers! disait-il à une malheureuse qui avait les pieds nus.

— Oh ! Valodia, les belles filles n'ont donc pas voulu de toi cette année ?

— Allons ! la vieille, chante-nous la *chanson des noces*, vas-y sans rougir, ta fille n'est pas là !

— Hurrah ! Stépan ! tu es heureux en ménage ?

— Malheur ! répondait Stépan, pas encore la plus petite querelle !

— Et toi, Marousia, qu'en dis-tu ? Est-ce un bon mari ?

— Ah ! ouiche ! Il ne m'a pas encore battue !

— Pauvre ménage ! s'exclama Vasilenko. Il est vrai, ajouta-t il en se tournant vers nous, que ce malheureux Stépan n'a pas de chance. Figurez-

vous, Barines, qu'il est de ce village que vous voyez là-bas enfoui dans la verdure ; c'est un des plus propres des environs ; il faut voir comme les haies sont bien entretenues, les maisons blanchies à la chaux tous les mois, les carrés bien réguliers, sans compter que les basses-cours sont partout abondamment fournies; il y a quelques ménages qui ont jusqu'à trois *samovars* et des cuillers d'argent dans l'armoire. L'isba de Stépan était la seule où les cochons trouvaient des ordures à grouin que veux-tu: pas de haie, des légumes plantés de ci de là sans ordre dans une terre à peine retournée. et pas une fleur à mettre le dimanche dans les cheveux d'une jolie fille !

« C'est que Stépan savait mieux tenir en main un verre de *wodka* qu'une bêche, et toutes les jeunes filles de son *kobzars* se détournaient de lui quoiqu'il fût très joli garçon.

« Un jour, cependant, il songea à se marier ; il avait jeté son dévolu sur la Marousia que vous venez de voir. C'est il y a deux ans,à l'époque de la moisson,qu'ils pensèrent l'un à l'autre,et voici comment: chez nous,quand on doit commencer la moisson, les garçons et les filles vont aux champs ; une gerbe de blé est coupée par la plus belle que l'on prend pour reine. La gerbe est apportée solennellement au plus vieux du village ou le plus souvent au père de la reine. Toute la journée on boit de l'eau-de-vie, les sorcières disent la bonne aventure, les garçons et les filles couronnés d'épis de blés dansent sur la place et les *Kobzars* chantent les exploits des ancêtres.

« Le soir, les jeunes s'en vont au bord de la petite rivière qui serpente là-bas à droite du chemin, et jettent dans l'eau leurs couronnes ; tous regardent avec anxiété quelle direction prendront ces bouquets, car ils doivent aller infalliblement du côté où la jeune fille trouvera un mari, le jeune homme une fiancée... Or, voilà que les deux couronnes de Stépan et de Marousia se rencontrèrent. s'accrochèrent et se mirent à voyager de compagnie ! Ah ! cela fit un beau tapage ! un beau garçon comme Stépan n'était pas pour déplaire à Marousia, mais les parents à aucun prix ne voulaient d'un pareil mauvais sujet.

« A partir de ce jour-là,on vit souvent néanmoins les deux amoureux se promener côte à côte, le jeune homme tortillant un brin de paille, elle grignotant des grains de soleil, et tout le monde disait que *ça faisait une belle paire*.

« Stépan pourtant n'osait jamais aller passer la soirée chez les parents de Marousia dont les *noisettes et les pains d'épice* n'étaient pas pour lui, il le savait bien.

« Les deux amoureux en étaient donc réduits à se rencontrer seulement et à chanter leurs amours sur quelques-uns de ces airs petits-russiens dont le charme est si pénétrant.

« Ah ! disait Stépan en s'appliquant une partie des paroles de la Doumka.

« — *Combien je suis malheureux ! — que puis-je faire ! — J'aime une jeune fille — et je ne puis l'avoir ? — Je ne puis l'avoir parce qu'elle est fiancée !*

« — *Elle rit de ma peine, — je l'aime pourtant bien; — mais on ne veut pas de moi — parce que je ne suis pas assez riche; — Son fiancé a des terres: — moi je n'ai rien; — elle rit de ma peine; — je l'aime pourtant bien!*

« — *J'irai près de la fontaine, — où je la vis pour mon malheur; — J'y cueillerai des fleurs — et je les effeuillerai; — je regarderai couler l'eau — qui les emportera vers elle, — et je resterai après là — tant que la mort me prendra!*

« Tandis que Marousia jetait sans doute aux étoiles la doumka du rossignol:

« *Rossignol, mon rossignol, — toi qui chantes si bien, — Ou vas-tu, où voles-tu, — où chanteras-tu toute la nuit?*

« — *Qui pourrait, s'il est malheureux comme moi, — t'entendre chanter la nuit, — sans avoir les yeux gonflés — et tout baignés de larmes!*

« — *Visite toutes les contrées, — les villages et les villes, — tu ne trouveras nulle part — une plus triste que moi.*

« — *C'est que par une froide nuit, — l'anneau que j'avais au doigt — s'est tout à-coup dessoudé, — et mon ami a cessé de m'aimer!*

« Néanmoins Stépan finit par se décider à faire sa demande. Il prit avec lui deux *Svatés*, les deux plus beaux parleurs du pays; munis du pain e du sel, ils s'en allèrent frapper à la porte des parents de Marousia.

« — Ouvrez-nous, cria l'un des Svatés, nous sommes les ambassadeurs d'un grand prince qui vient demander la main de la belle princesse cachée dans l'Isba.

« — Un aigle a traversé l'espace, disait l'autre en frappant un second coup, et il a vu une colombe aux ailes plus blanches que la neige s'abriter sous votre toit: l'aigle veut la colombe aux ailes blanches

« Enfin le premier, frappant un troisième coup, dit:

« — Notre Pan a perdu son ombre; il ne peut vivre sans elle, il sait qu'elle est ici!

« A ce troisième coup, la porte s'ouvrit et les Svatés entrèrent, tandis que la jeune fille s'enfuyait derrière la maison, suivant l'usage.

Malheureusement la conversation ne fut pas longue, car la demande fut formellement refusée et le pain et le sel ne purent être échangés. Stépan vit bien qu'il fallait faire peau neuve; à partir de ce jour-là, on ne le vit plus au cabaret, il se mit à cultiver le jardin, la haie fut relevée et le pays n'eut pas de plus acharné travailleur aux champs.

« Aux arrivées de Noël, il se présenta de nouveau et eut la joie de voir, après quelques pourparlers, les parents rappeler la jeune fille... celle-ci rentra rougissante et se tint debout, les yeux baissés, tortillant d'une main les coins de son tablier et de l'autre grattant le poële avec ses ongles, ainsi que c'est la coutume des filles bien élevées.

« — Allons, Marousia, dit la mère, en veux-tu?

« — Je ne sais pas, comme les parents voudront!

« La réponse était facile à comprendre; Marousia reçut en présent un beau foulard, les Svatés chacun un mouchoir de toile, et Stépan un essuie-

main bordé de rouge et de bleu, un de ces beaux essuie-mains que l'on place dans l'isba au-dessus des *Ikones*.

« Le mariage eut lieu quelques temps après, mais devant le pope seulement ; car, après la cérémonie, chacun dut s'en retourner dans sa demeure respective, attendu que Stépan qui avait beaucoup dépensé pour les cadeaux, n'avait plus de quoi acheter les trois *viadros* d'eau-de-vie réglementaires, et sans eau-de-vie le mariage ne saurait être consommé en Oukraine. Ce ne fut donc qu'un mois après que Marousia put venir habiter avec son mari.

« Les jeunes filles du même *quartal* se réunirent le samedi, s'en allèrent en chantant par les rues, et rentrèrent dans toutes les isbas d'alentour pour prier les anciens du pays à la noce; elles se baissaient jusqu'à terre et leur embrassaient les genoux.

« Le dimanche, on attaqua la pyramide de *Korowaï* (gâteaux en forme de pigeons) dorés ; on but toute la journée et, quand vint le soir, on assit la mariée dans le pétrin sur l'envers d'une peau de mouton, *pour qu'elle devienne riche*.

« Le lundi et le mardi on erra de cabarets en cabarets ; le mercredi toutes les femmes s'habillèrent en bohémiennes ; une douzaine de bœufs furent attelés à la file à un tombereau ; des caisses étaient placées sur les côtés de cette voiture, et, sur les planches posées en travers, les femmes s'assirent.

« Dans cet équipage, elles allèrent mendier de porte en porte ; chacun donnait suivant ses moyens, qui un veau, qui un mouton, d'autres des oies, des canards, du beurre, du millet, du maïs. Au retour, les caisses étaient pleines, et le jeune ménage eut de quoi vivre plusieurs mois.

— Et Stepan, demandai-je, a-t-il continué à bien se conduire ?

— Ah ! oui, Barine ; mais vous voyez qu'il n'y a pas de bonheur complet sur la terre ; il paraît qu'il n'a pas encore battu sa femme, et sans cela, pas de bon ménage en Oukraine !... ah ! mon Dieu, Barine, voilà le train qui passe ! nous arrivons en retard. »

C'était vrai ! aussi grâce au bavardage de Vasilenko, je dus passer la nuit à Kazatine. Nous n'en étions qu'à moitié fâchés cependant, car tout cela m'avait fort intéressé et me rappelait en même temps les cérémonies qui accompagnent encore les mariages dans beaucoup de nos villages français. Chez nos paysans, en effet, les fiançailles et les noces sont toujours réglées comme une véritable représentation dramatique : les paroles que l'on y prononce sont des leçons apprises par cœur et il n'est jamais permis d'y changer quoi que ce soit.

C'est ainsi que, dans les Vosges, un cousin ou quelque garçon de village joue le rôle des Svatès ; il se présente le soir dans la maison de la jeune fille comme un voyageur qui demande l'hospitalité pour la nuit ; dans le Jura, c'est l'époux qui vient frapper à coups redoublés à la porte de sa femme, en criant : « Rendez-moi la *faille* (brebis) qui m'appartient! » Nous pourrions multiplier ces ressemblances et nous reviendrons peut-être

quelque jour sur ces mœurs curieuses de nos provinces, qui commencent à se perdre et dont nous nous sommes donné la mission de conserver au moins le souvenir ; mais ici c'est de la Petite-Russie seulement que nous avons à parler, ne l'oublions pas.

J'avais bien compris tout ce que le bon Vasilenko nous avait raconté, sauf un mot sur lequel je dus demander des éclaircissements à mon compagnon de route.

« Qu'est-ce donc, lui dis-je, que ces Kobzars aveugles qui chantent les exploits des ancêtres ?

— Il me serait difficile de vous donner des renseignements circonstanciés sur ces mendiants, me répondit le marchand avec une sorte de dédain ; je crois qu'à l'Université de Kief on vous mettra mieux que je ne puis le faire au courant de la chose. »

Je n'insistai pas, et voici ce que j'ai recueilli plus tard sur cette race perdue des *Kobzars* petits-russiens.

C'étaient des chantres aveugles, qui, comme les antiques rhapsodes, parcouraient les campagnes en mendiant et chantaient les exploits des aïeux, les faits glorieux de l'histoire de l'Oukraine, les longues luttes des Cosaques contre les *Pans* polonais. Recherchés d'abord et reçus à bras ouverts, comme autrefois les aèdes grecs, et chez nous les troubadours et les trouvères, ils devinrent bientôt suspects aux Seigneurs et tracassés par la police qui les considérait comme de vulgaires vagabonds.

Aujourd'hui on s'occupe d'eux et les archéologues sont heureux de rencontrer un de ces chanteurs dont la vaste mémoire contient les archives de toute une époque de luttes, de succès et de revers. Mais il est trop tard, car on n'en compte plus qu'un en Oukraine, un nommé Ostap Vérézaï, à qui l'Empereur a fait don d'une tabatière enrichie de pierreries ; il a, je crois, quatre-vingts ans, et vit actuellement à Sokolnitsé, propriété des héritiers Galagane. Il est le dernier de ces chantres qui ont relevé si souvent le courage des Cosaques contre les Polonais; ces chants viennent de Dieu, dit-il, et c'est faire œuvre agréable que de les chanter et de les écouter. C'est ainsi que les Kobzars devenaient alors des sortes d'apôtres.

Ces chants ont été réunis par M. Antonovitch et n'ont pas encore été traduits en français, que je sache.

Voici une de ces *doumki* que le Kobzar se contente de déclamer sur un ton mineur en l'accompagnant de quelques accords sur la *bandoura*, sorte de guitare à douze cordes. C'est le chant de Nietschaï.

« Voilà que du haut de la montagne, le long de la noire campagne, les Cosaques jettent un cri : — Sauve-toi, Nietschaï !

— « Ne vous effrayez pas, soyez calmes, mes Attamans ! J'ai là-bas posté une bonne sentinelle, l'arme au poing, là où il faut. Comment voulez-vous que moi, le cosaque Nietschaï, je pense à fuir, et à perdre en même temps mon bon renom de cosaque ?

— « Mon Nietschaï, je ne réponds pas de toi ! Tiens bien ton cheval par la bride et monte dessus comme tu as coutume de le faire.

— « Allons donc ! mon bon Schpak (la sentinelle) est un brave garçon; il m'avertira à temps quand il faudra fuir.

— « Hélas ! mon Nietschaï, je ne réponds pas de toi ! Tiens ferme ton épée sous ta tunique; les Polonais viendront sur toi et tu n'auras pas de quoi te défendre.

— « Enfants, mes camarades, montez à cheval et allez voir dans la plaine s'il y a beaucoup de Polonais.

« Le petit garçon est revenu et dit :

— « Il y a plus de quarante mille Polonais, ni plus ni moins.

« Mais le cosaque Nietschaï n'en a cure ; il boit le kummel avec sa compagne, Chmelnitskaia. Il a mis trois gardes à la porte et mange à lui seul un beau brochet. Le cosaque Nietschaï se fie trop à l'eau qui dort. Quarante mille Polonais d'élite arrivent en effet.

« Le cosaque Nietschaï regarde par la fenêtre ; la rivière bouillonne sur les Polonais en armes.

— « Moi, jeune Cosaque, je n'ai pas peur des Polonais ; je saurai bien me défendre contre eux avec mes compagnons.

« Et voilà que le cosaque Nietschaï crie au jeune écuyer :

— « Selle, mon petit, selle mon bon cheval Moreau : à moi le cheval Moreau, à toi mon coursier Isabelle ! Nous allons exterminer les Polonais jusqu'au dernier.

« Mais le cosaque Nietschaï n'a même pas le temps de monter à cheval... il va de maison en maison, frappant de tous côtés, précipitant de leurs chevaux des milliers de Polonais, comme des fétus de paille.

« Le cosaque Nietschaï se tourne à gauche, et le sang coule comme les flots d'une rivière ;

« Le cosaque Nietschaï se tourne à droite, et son cheval lui-même ne saurait sauter par-dessus les cadavres des Polonais ;

« Il parle à son cheval : — Mon bon cheval, ne touche même pas la terre de tes pieds.

« Nietschaï l'excite de l'éperon, tandis que quarante mille Cosaques le poursuivent l'épée nue.

« Le cheval de Nietschaï a buté contre un tas de morts...

« Un Polonais saisit Nietschaï par la chevelure...

« Le cosaque Nietschaï le coupe en deux d'un revers de main...

« Il va falloir te séparer de ta femme et de tes enfants ! et tes chevaux, Nietschaï, où sont-ils ?

— « Chez le Hetmann, devant la mangeoire...

— « Et tes harnais de fer, où sont-ils, Nietschaï ?...

— « A Bérestof, dans l'écurie...

— « Et tes enfants, et ta femme, Nietschaï, où sont-ils ?

— « A Bérestof, à la maison...

— « Quel est le Cosaque qui ira à la ville saluer ma femme, malheureuse veuve ? Qu'il prenne de l'argent et de l'or, qu'il me rachète et demande ma grâce...

« Les ennemis polonais n'ont voulu ni de l'or ni de l'argent, mais ils ont fait couper Nietschaï en morceaux.

« Holà ! Jeunes Cosaques, qui de vous ira saluer la pauvre veuve, la pauvre mère ? Qu'elle pleure, qu'elle verse toutes ses larmes, et ne cesse de gémir, un noir corbeau croasse déjà sur le corps de Nietschaï.

« Une heure, une minute, un instant a suffi pour que la tête de Nietschaï roule dans la poussière.

« Les Polonais n'ont eu cure de la beauté de son visage, ils ont déchiré son corps et l'ont jeté à l'eau. »

Ce chant a une multitude de variantes (trente-huit !) et cela seul prouve la grande popularité de ce Nietschaï. Sans rapporter ici tous les détails historiques que donne M. Antonovitch, nous rappellerons que ce Nietschaï fut un des plus énergiques révoltés de l'Oukraine au moment du grand effort tenté par Chmelnitski contre les nobles polonais. Après la défaite de Zbaraj, les cosaques durent accepter un traité qui fut signé à Zborof (1649) et n'avantageait que certains districts, ceux de Tchernigof, de Kief et de Bratslau. Les autres revenaient au Royaume et aux Pans. Plusieurs insurrections éclatèrent ; Danilo Nietschaï se mit à la tête des mécontents, mais, après des fortunes diverses, Kalinowski tomba une nuit à l'improviste sur la ville où se trouvait le révolté, et l'annaliste Kohowski rapporte presque textuellement la surprise à laquelle la chanson fait allusion. Nietschaï et son frère, après des prodiges de valeur dans les rues de Krasno, finirent par succomber et la ville entière fut brûlée.

Les chants les plus célèbres, popularisés par les Kobzars sont : *Les trois frères qui s'évadent de chez les Turcs, La mort de Phédor Bezrodué, L'orage sur la Mer Noire*, etc.

Une chose qui m'a toujours frappé, en dehors du merveilleux qui est le caractère commun à tous les chants primitifs, c'est la délicatesse extrême avec laquelle l'amour est traité dans ces poèmes. Que dites-vous de l'énergie de cette chanson, surtout dans les dernières strophes ?

« Le Cosaque est parti de l'autre côté du Don, il a dit à la jeune fille : Adieu, et vous, mes petits chevaux marrons, allons vivement !

— « Attends, attends, cosaque, ta jeune fille pleure ; quoi ! tu me quittes ! Penses-y-bien !

— « Ne tors pas tes mains blanches, ne frottes pas tes yeux bleus ; attends que je revienne de la guerre couvert de gloire.

— Je ne veux rien de plus que toi-même ! Tu es mon bien aimé ! Tout le reste peut périr !

— Le service du Tsar est mon devoir de soldat ; il me faut partir pour défendre la frontière contre les ennemis.

— Sans toi, l'ennemi sera battu et détruit ; ne vas pas à la guerre, ne me quitte pas.

— Que diront les Cosaques quand ils sauront que j'ai tout mis en oubli, le service du Tsar et les ennemis et ma propre gloire ?

— Mon ami, mon cœur, je sacrifie tout pour toi, va donc pour une année à la guerre, et ne m'oublie pas !

— Non, je ne t'oublierai pas, tant que je serai sur terre ; adieu ! adieu ! Je ne t'oublierai pas, tant que j'aurai un souffle de vie ! »

Dans le cycle des chants se rapportant aux combats des Cosaques contre les Orientaux, il est parlé souvent d'un garçon emmené en esclavage chez les Turcs. Eh ! bien, qui se charge d'aller délivrer le jeune homme ? c'est sa fiancée ; c'est elle qu'il appelle de préférence à tout autre.

Il en est de même de la fille qui n'a de confiance qu'en son bien-aimé. L'une de ces chansons montre la captive des Turcs implorant le secours de son père, puis de sa mère ; mais ni l'un ni l'autre ne vient ; elle appelle alors le bien aimé qui accourt et la délivre.

La chanson Serbe qui correspond à celle-ci (car dans les langues slaves, les mêmes poèmes se retrouvent à quelques variantes près), va encore plus loin : la fille est tombée à l'eau, sa mère, son père, ses frères, loin de la secourir, lui jettent des pierres en lui disant : « *Noie-toi, noie-toi, tu n'es pas mienne.* » L'amant arrive et tire la jeune fille de l'eau en lui disant : « *Viens à moi, car tu es mienne.* » Une autre chanson morave nous montre un esclave qui supplie sept de ses parents sans pouvoir les attendrir, jusqu'à ce que sa bien-aimée vienne enfin le racheter.

(*A suivre*). ARMAND SINVAL.

LA BIQUE

CHANSON POPULAIRE DE LA FRANCHE-COMTÉ

I

Y an eune bique en nôte quetchi (*bis*)
Què menge nos chôs et nôte pirchi,
Fesant l'ou saut d'ou cabri !
Y entends l'ou rinsignolet
Fesant l'ou saut d'ou cabriolet ! (1)

II

Què menge nos chôs et nôte pirchi. (*bis*)
Lo loup qu' lè rgaide pè lâs palis,
Fesant l'ou saut d'ou cabri, etc...

III

Lo loup qu' lè rgaide pè lâs palis : (*bis*)
— Bique, y vourô bin te teni,
Fesant l'où saut, etc...

IV

Bique, y vourô bin te teni, (*bis*)
Y ferô mè mâtresse de ti, etc...

V

Y ferô mè mâtresse de ti. (*bis*)
— Y an a in bin pu bé que ti ; etc...

IV

Y an a in bin pu bé que ti ; (*bis*)
Y a l'ou bouquin de Nancy, etc...

VII

Y a l'ou bouquin de Nancy ; (*bis*)
E mè fa'far' troûs p'tets biquis..,

(1) *Traduction.* « Nous avons une bique dans notre jardin — Qui mange nos choux et notre persil ; — Faisant le saut du cabri ! J'entends le rossignolet, — Faisant le saut du cabriolet. — Le Loup qui la regarde par les palis : — « Bique, je voudrais bien te tenir ; — Je ferais de toi ma maîtresse ! » — « J'en ai un bien plus beau que toi, — J'ai le bouc de Nancy. — Il m'a fait trois petits biquets, — L'un à Paris l'autre à Nancy, — Et l'autre qui est au Paradis ; — Les anges en furent tout ébahis, — De voir un bouc au Paradis.... »

VIII

E mè fa far' troûs p'tets biquis. (*bis*)
L'un à Paris, l'autre à Nancy...

IX

L'un à Paris, l'autre à Nancy, (*bis*)
Et l'autre qu'ô au Pérèdis.

X

Et l'autre qu'ô au Pérèdis, (*bis*)
Làs anges en furent tout aboyhi...

XI

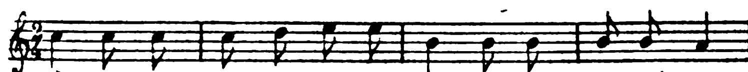
Làs anges en furent tout aboyhy, (*bis*)
D'voir in bouquin au Pérèdis,
Faisant l'ou saut d'ou cabri,
Yentends l'ou rinsignolet
Fesant l'ou saut d'ou cabriolet.

(*Chanté par M. Laurent, à Neurey-en-Vaux (Hte-Saône).*
CHARLES GRANDMOUGIN.

DANS LES PRISONS DE NANTES









II

Que personn' n'y va voire
Que la fill' du geôlier. (*bis*)
Va lui porter à boire,
A boire et à manger.

III

Va lui porter à boire.
A boire et à manger, (*bis*)
Un coup de vin d'la Loire
Et sa main à baiser.

IV

Un coup de vin d'la Loire
Et sa main à baiser, (*bis*)
— « Ah dites-moi, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

V

Ah ! dites-moi, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ? (*bis*)
— « On dit par tout' la ville
Que demain vous mourrez !

VI

On dit par tout' la ville
Que demain vous mourrez ! (*bis*)
— « Las, si demain je meurs,
Déliez-moi les pieds. »

VII

— « Las si demain je meurs,
Déliez-moi les pieds. » (*bis*)
La fillette jeunette
Se reprit à pleurer.

VIII

La fillette jeunette
Se reprit à pleurer. (*bis*)
Le prisonnier alerte,
Dans la Loire a sauté.

IX

Le prisonnier alerte,
Dans la Loire à sauté. (*bis*)
Vivent les filles de Nantes,
Et tous les prisonniers.
Ah ah !

Chanson recueillie par CHARLES DE SIVRY.

LES POÈTES SEMI-POPULAIRES

I

GABRIEL BROTTIER, TAILLEUR BOURGUIGNON.

On voit à Auxerre, à l'angle de la rue Bureteau et de la rue Joubert, une vieille maison de bois qui date du XVI[e] siècle, très vermoulue et très curieuse. Son *poteau cornier* est décoré de deux *écussons* : l'un, celui qui regarde la rue Joubert, se compose de deux *croissants enlacés et accostés de deux H*; l'autre, donnant sur la rue Bureteau, représente un *plat à barbe* suivi de ses quatre satellites réglementaires, le *peigne*, les *ciseaux*, la *lancette* et le *rasoir*. Ce sont les armoiries professionnelles des BROTTIER, barbiers à Auxerre depuis les temps les plus reculés.

Dans cette maison naquit, le 15 novembre 1785, GABRIEL BROTTIER. Ce descendant de l'illustrissime maison des Brottier, se sentant peu de goût pour « la taille et la barbe », lâcha la savonnette de ses aïeux pour le *passe-carreau* du tailleur. Mais, la coupe du *droguet* n'était pas sa seule occupation, pas même la principale. Gabriel avait deux passions, deux folles maîtresses : la Muse et la Bouteille. Il caressait l'une dans son arrière-boutique et il caressait l'autre au cabaret du « *Veau-qui-tète* » ou à celui des « *Vendanges de Bourgogne* », pour ne pas faire de jaloux.

Constamment à l'affût du moindre pichet à boire ou du moindre cancan à trousser en couplets de charivari, Gabriel Brottier, le tailleur-poète, était bien la plus fine langue et le plus sec gosier que oncques on ne vit dans la bonne ville d'Auxerre, où cependant, comme chacun sait, les langues fines et les gosiers secs ne manquent pas plus que la bonne humeur et le petit chablis.

Pour ce qui est du *gargari*, notre homme l'eût dès sa prime jeunesse

parfaitement calibré — ça tenait, paraît-il, de famille ; mais, en tant que poète, il ne se révéla à lui-même et à ses compatriotes qu'à l'âge de 29 ans, ce qui advint à l'occasion d'un évènement mémorable dans les annales de la Haute et Basse-Bourgogne.

L'Auxerrois est, sans conteste, le plus belliqueux, sinon le plus brave des Bourguignons bourguignonnants. Au moindre coup de tambour, il tressaille ; au premier coup de clairon, il sursaute ; et si la grosse caisse retentit, — oh ! alors, si la grosse caisse retentit, ma foi, l'Auxerrois ne se possède plus, il tourbillonne. Quand un régiment doit passer à Auxerre, l'habitant d'Auxerre se campe, non pas seulement sur sa porte, comme en d'autres pays de France, mais bel et bien à une bonne lieue des faubourgs, au loin sur la route de Lyon ou sur la route de Paris, selon que les troupiers viennent de l'Est ou de l'Ouest, du Midi ou du Nord. Là, l'habitant d'Auxerre attend et accueille comme ils le méritent le tambour-major à la canne énorme, et la musique et les cymbales dont il raffole.

Un jour donc, sur la fin de 1815, le *6e lanciers*, dernier de l'arme, était attendu à Auxerre. Il devait, venant de Paris, se rendre à Carcassonne pour y être dissous. Ce jour-là, dès l'aube, il fit une pluie battante, ce qui, comme bien l'on pense, n'empêcha pas tout Auxerre d'être sur le pont, — sans métaphore, — sur le *pont d'Yonne*. Mais, le régiment n'arrivait pas. Une heure... deux heures se passent... rien ! Aussi Auxerre n'était pas content. Auxerre avait la tête dans l'eau et les pieds dans la boue. Auxerre trépignait, réclamait : « *Les lanciers* ! » sur un air qui, pour n'être pas encore celui des « *lampions* », n'en était pas moins expressif. Tant et si bien, qu'à la fin, on vit se dessiner vaguement dans le lointain humide quelque chose comme une masse grise qui s'avançait sur la route. — Ah ! les voilà !... Mais, en y regardant mieux, et la masse se rapprochant, on put bientôt juger qu'au lieu d'un escadron, ce n'était qu'un simple bataillon.

On commençait à se demander comment il se faisait que ces braves lanciers fussent à pied, lorsque tout Auxerre partit d'un colossal éclat de rire....

Ce qu'on avait pris pour l'avant-garde de lanciers n'était autre qu'un fort détachement de vignerons, la hotte au dos d'où émergeaient, comme de fières lances, les manches des pioches, et qui rentraient à la hâte, chassés des vignes par la pluie croissante.

« Tiens, dit un farceur, c'est « *le 7e de lance !* »

Le lendemain, la première chanson de Brottier, « *Le septième de lance* », courait dans Auxerre où elle devint bientôt populaire. La voici :

Air de : *Fanfan la Tulipe.*

I

On dit qu'à la prise d'Auxerre,
A ti-à-taille, à coups d'tis fiens,
Nous grand'pés ont pris l'grand-Caire
Et que j'soummes teurtous Egyptiens.

REFRAIN.

En avant, tous les va-d'la-gueule,
On est mieux farci qu'époiti,
Ouvrez-vous l'sifflet
Pou la soupe au lait!
Pou nous, je r'niflons
La miotte et l'ougnon!
Il est nuit, c'est Pougy que nous épeule,
En avant, tous les va-d'la-gueule,
On est mieux farci qu'époiti!

II

On dit qu'c'est l'cas d'Saint-Antouène
Qu'est l'noyau d'nout' régiment;
Si j'soummes pas si gras qu'des mouènes
J'ons d'meilleurs tempéraments.

III

Pour la r'monte de la lance,
J'avons les quartiers du Pont.
Pas tré ben pus bas qu'la panse,
On r'counais là l'étalon.

IV

J'entendons chanter les fouines
Du côté du trou-Foinchy,
En faisant roûti des couines.
D'avec du bôs d'erràchis.

V

Trois dardennes de panse aux m'lottes
Ont régalé ma Louchon.
Quand j'mangeons dans nout'grelotte
Je n'pensons pus au bourgeon.

Brottier composa encore, sur le même sujet, les *Lanciers Peullons* (les lanciers de la pelle, les vignerons) et successivement plusieurs chansons sur d'autres motifs et évènements locaux.

C'était un frondeur, un malin singe, fort mauvais garde national sous les Bourbons qu'il exécrait cordialement. Le conseil de discipline l'envoya plus d'une fois coucher à la salle de police. Un jour même, il fut condamné à quarante-huit heures de prison ; mais, avant de se laisser prendre, il soutint un véritable siège dans sa maison, d'où l'on ne put le tirer que par la force. Ses amis adressèrent une supplique au préfet, comte de Goyon, pour obtenir sa grâce. Brottier était père de famille, assez misérable et méritait toute indulgence ; mais le préfet, fonctionnaire grave et esprit étroit, ce qui arrive souvent chez les fonctionnaires graves, prenant au sérieux les escapades du chansonnier, refusa net. C'est alors que le prisonnier barbouilla à la craie ce couplet sur la porte de sa cellule :

« Certain marquis, loin du canon,
Dès le berceau, dans sa mollesse,
Va, confiant à l'édredon
Tous les titres de sa noblesse.
Pour ce saltimbanque du jour,
Je lui décerne la girole.
Pour son Maître et lui tour à tour } *bis.*
Tout ça s'écrit avec d'la crôle. » }

Charles X et de Goyon étaient lestement traités, quoique en français d'Auxerre. Ni l'un ni l'autre n'eurent l'esprit de l'oublier et Brottier se vit en butte à tant de vexations mesquines, à tant de tracasseries bureaucratiquement administratives de la part des autorités de son département, que sa nature indépendante ne put s'y faire et qu'il se vit forcé de

quitter Auxerre. Il se rendit à Paris où il mena une vie assez tourmentée. Le temps n'était plus à rire et d'ailleurs le pauvre poète n'était plus dans son élément. Sa lyre était brisée.

Enfin, après la révolution de 1830, le curé de Saint-Roch, son compatriote, le nomma *suisse* de son église. C'est dans ces majestueuses autant que difficiles fonctions que Gabriel Brottier, aux environs de 1840, rendit chrétiennement son âme à Dieu.

Farceur jusqu'au bout, le suisse de Saint-Roch, un instant avant de mourir, fit appeler M. le curé, son ami, et lui remit un pli cacheté, sur lequel était écrit : « *Ceci est mon testament.* » Quand le poète fut mort, et cela ne tarda guère, le bon curé brisa le cachet, déplia le précieux papier avec précaution et lut :

« Mon cher monsieur le curé,
« Voilà mon testament. Je n'ai rien. Je donne tout aux pauvres. Priez « pour moi et faites graver sur ma tombe la devise d'Auxerre, notre bon « pays :

CI-GIT BROTTIER,
Pauvr'chansonnier,
« *Enfant d'Auxerre,*
« *Nourri de vin,*
« *Apre à la gueule,*
« *Léger de la main !* »

Nous ne possédons pas, tant s'en faut, toutes les œuvres poétiques de Gabriel Brottier, car le tailleur bourguignon ne prit jamais soin de les écrire (1). Les chansons qu'il a composées et dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous, sont les œuvres les plus considérables qui aient été conservées en *dialecte auxerrois.* A ce titre, elles offrent un réel intérêt. Quant à leur mérite littéraire, nous ne prétendons pas qu'il soit grand. Peu ou pas de composition ; absence de suite dans les idées ; ce sont des couplets à bâtons rompus, chant spontané d'un homme sans instruction. Elles n'en sont que plus typiques. Elles ont un entrain de bon aloi, un esprit narquois et en un mot le sel bourguignon, fait des grains les plus fins du sel gaulois, ce qui leur donne une saveur de terroir toute particulière.

CH. RÉMOND,

(1) Nous avons recueilli quatre chansons de Brottier, à leur source même, à Auxerre. C'est à peu près tout ce qu'on se rappelle de lui dans son pays natal. Nous les ferons connaître dans un prochain numéro aux lecteurs de *La Tradition.* CH. R.

LA JACOUMINO (1)

A mademoiselle Isabello Arène.

I

Paire, me laissas souleto ?
— Vau querre madestraleto
— Aurai pou dins lou casteù.
— Vau querre moun long coutèu
Deman, dedins la bouscasso,
Te menarai à la casso.
Coucho-te, revendrai tard.
Aco di, lou comte part :
S'en vai veire sa gourrino.
La michanto Jacoumino.

II

— Quau pico à moun fenestroun ?
— Es lou comte d'Anteroun.
— Mostro-me ta fiho morto,
Se vos que duerbe ma porto !.
— Noun ause trempa mi man
Dins lou sang de moun enfant !
— Toun enfant ! crido la drolo,
Que la jalousié rend folo
Vai dire a toun servitour
De la couire dins sou four !
— Noste four vuei noun brulavo.
— Fai l'enterra dins ta cavo !
— Oh ! quente suplice afrous !
— Fai-la traire dins toun pous ! —
Aco di, la Jacoumino,
De durbi noun fai plus mino.

III

Lou comte torno au casteu :
— Moun fournié, levo te leù ;
Bouto au four forço ramado,
Qué faras grosso fournado !
— Mestre, fai lou servitour,
Que fau couire dins lou four ?
— Couseiras dins la brasiero
La persouno la proumiero
Que vuci te demondara
S'as de pan ben fres tira.
O se noun, au plus aut'roule
Aquest vèspre, te pendoule ! —
Piei, lou comte desvaria,
Vai sa fiho reviha.
Ah ! l'afan de Jacoumino
Lou bourroulo e lou carcino !.....
— Ma fiha, levo-te leû
Vès, que vai faire souleù
Sus li mount lou jour s'aubouro,
Per la casso es déja l'ouro...... —

IV

Quand n'en soun dins la fourèst,
Mè lebrié, 'mé chin d'arrêst :
— Oi ! fai lou comte à sa fiho.
Ai oublida la mangiho.
Entorno-te, moun enfant,
Vai au four querre de pan !.... —

V

La chatouno, oubéïssènto,
E douceto e complasènto.
S'adus leù, sus soun destrié
Davans l'oustau doù fournié.
Mai coume n'en duerb la porto,
Deven blavo coume morto !
Se reviro quatecant
E se sauvo à travès champ ;
Car sis iue venon de veire
Causo que noun se pou crèire !
N'en an vist tout en coumbour.
Loû mitroun que dins soun four,
Emé sa longo fourchino
Enfournavo Jacoumino !....

Félix Gras.

(1) Extrait du *Romancero Provençal*, avec traduction française littérale, par Félix Gras. (Savine, éditeur).

LA JACOUMINE

A mademoiselle Isabelle Arène.

I

« Mon père, vous me laissez seulette ?

— Je vais chercher ma hache !

— J'aurai peur dans le château !

— Je vais chercher mon grand couteau. Demain, dans la forêt, je te mènerai à la chasse. Couche-toi, je reviendrai tard. »

Cela dit, le comte s'éloigne. Il va voir sa maîtresse, la méchante Jacoumine.

II

« Qui frappe à ma fenêtre ?

— C'est le comte d'Antheron.

— Montre-moi ta fille morte, sinon je n'ouvre pas ma porte.

— Je n'ose tremper mes mains dans le sang de mon enfant !

— Ton enfant ! s'écrie la drôlesse que la jalousie rend folle. Va dire à ton serviteur de la cuire dans ton four !

— Notre four aujourd'hui n'a pas brûlé.

— Fais-la jeter dans ta cave.

— Oh ! l'affreux supplice !

— Fais-la jeter dans ton puits ! »

Cela dit, la Jacoumine ne fait plus mine d'ouvrir.

III

Le comte retourne au château :

« Mon fournier, levez-vous vite, mettez au four grandes ramées, car vous ferez grosse fournée ?

— Maître, répond le serviteur, que faut-il cuire dans le four ?

— Tu cuiras dans le brasier la première personne qui viendra te demander si tu as du pain frais tiré. Sinon, au plus haut peuplier, ce soir, je te fais pendre ! »

Après, le comte va réveiller sa fille !

Ah ! le désir de la Jacoumine le torture et le dévore !

« Ma fille levez-vous vite ! Voyez, le soleil apparaît, sur la montagne le jour éclaire : pour la chasse voici l'heure... »

IV

Quand ils sont dans la forêt, avec leurs chiens d'arrêt et leurs lévriers :

« Oh ! fait le comte à sa fille, j'ai oublié la mangeaille ! Retourne vite, mon enfant, va au four chercher du pain !... »

V

La fillette, obéissante, et complaisante, et douce, arrive sur son cheval devant la maison du fournier. Mais, comme elle en ouvre la porte, elle pâlit comme une morte ! Elle se retourne soudain et se sauve à travers champs ; car ses yeux viennent de voir chose incroyable : ses yeux ont vu le mitron tout en nage qui, dans son four, avec sa longue fourche, enfournait la Jacoumine !...

Traduction de l'auteur.

LA BARQUE DE SULTAN-MAHOMET II

Dans le voisinage de Constantinople, il y a une barque de quarante mètres de longueur. Cette barque a vingt-cinq rames de chaque côté, et chacune de ces rames doit être maniée par trois rameurs.

Les chrétiens pensent que cette barque fut enlevée aux Génois par l'empereur Constantin, et qu'ensuite les Turcs l'ont conquise sur les Grecs.

Quant aux Turcs, ils disent qu'elle fut construite par les ordres de Sultan-Mahomet II, et que le bois qui fut employé a été emprunté à toutes les espèces d'arbres qui existent de par le monde entier.

Il faut se garder de jeter ou de faire des ordures dans le voisinage de la barque. Le malheureux qui oserait se livrer à cette abomination serait aussitôt atteint de paralysie. On cite nombre de sacrilèges qui moururent misérablement pour avoir jeté des ordures sur la barque de Sultan-Mahomet II.

Voici quelques histoires à ce sujet.

*
* *

Un gardien p.... une nuit à côté de la barque. Le matin il se trouva couché dans son lit comme à l'ordinaire, seulement le lit était au beau milieu de la route. Les passants étonnés s'étaient rassemblés en grand nombre et ils se demandaient si l'homme n'était pas fou. Le gardien ne fut pas moins étonné. Mais, réfléchissant, il comprit d'où venait ce prodige.

Se levant, il eut un profond repentir et il se mit à crier :

« Pardon, grand Dieu ! Pardon ! mille fois pardon d'avoir p...! Je ne suis plus digne de te servir ! Je jure de ne plus jamais remettre les pieds dans la barque ! »

Et ce jour-là il abandonna ses fonctions de gardien.

*
* *

Pendant un violent incendie, un tison enflammé tomba sur le toit qui sert d'abri à la barque de Sultan-Mahomet II.

Le lendemain, les gardiens furent fort étonnés de voir que le toit avait disparu. Ils montèrent sur la barque et ils reconnurent que le toit était brûlé. Mais, par miracle, le tison s'était éteint en tombant sur la barque et celle-ci avait été préservée.

*
* *

L'hiver de 1885-1886, S. M. le Sultan fit réparer le bâtiment où est gardée la barque de Sultan-Mahomet II.

Un des bateliers qui chaque jour sont chargés de porter les légumes au palais impérial, se dit en passant devant la barque :

« Pourquoi dépenser tant d'argent pour un bateau ? Cela n'en vaut pas la peine ! »

La nuit qui vint, le batelier se réveilla en sursaut et se mit à crier :

« Pardon, grand Dieu ! mille fois pardon de t'avoir offensé ! »

Les autres bateliers lui demandèrent ce qui venait d'arriver.

Il leur raconta ce qui suit :

« Dans mon sommeil, je vis que je faisais une visite à la barque de Sultan-Mahomet II. A peine y eus-je mis les pieds, qu'un sauvage lion s'élança pour me déchirer. Je ne sais comment je pus lui échapper. C'est la suite de mon péché, de mon impiété, car j'avais pensé ce matin qu'il était inutile de dépenser une forte somme pour réparer le monument de la barque ! »

*
* *

La barque étant pourrie à la base, S. M. le Sultan y fit faire quelques réparations.

Les morceaux de bois et les copeaux qu'on a retirés pour les travaux passent pour guérir de la fièvre. Les gardiens les ont conservés soigneusement et ils en offraient naguère encore aux visiteurs.

Le Sultan ayant fait défense expresse de donner de ces copeaux, un ouvrier enleva en cachette un petit morceau de la barque. Le lendemain, il accourut rapporter ce copeau en disant au gardien :

« Je voulais m'en servir pour guérir la fièvre, mais j'ai eu des cauchemars affreux qui m'ont épouvanté toute la nuit. Aussi ai-je jugé prudent de rendre le morceau de bois. »

*
* *

Sultan-Mourat voulut faire un voyage aux Indes dans la barque de Sultan-Mahomet II. Il ordonna de mettre le bateau à la mer. Les matelots obéirent.

« Vous êtes las, dit Sultan-Mourat. Couchez-vous et dormez ; nous ne partirons que demain. »

A peine furent-ils couchés, qu'ils se sentirent pris d'une extase. Et ils virent que la barque marchait avec une incroyable vitesse à travers d'immenses forêts ; ils entendaient même le bruit des branches cassées et des arbres entrechoqués.

Quand les matelots s'éveillèrent, ils reconnurent que la barque était toujours au même endroit que la veille.

Le sultan ordonna de retirer la barque sur la plage.

Lorsque ce travail fut achevé, les rameurs trouvèrent entre les planches de la coque des branches de muscadier nouvellement rompues et chargées de fruits verts.

L'un commença à parler à son voisin :

« J'ai vu la barque traverser d'immenses forêts ; j'entendais le craquement de branches cassées.

— J'ai vu pareille chose !

— Et moi aussi !

— Et moi aussi ! »

Tous les matelots furent persuadés qu'ils avaient voyagé à travers les forêts.

Et, de fait, on assure que Sultan-Mourat avait fait le voyage des Indes durant le sommeil des rameurs.

(D'après Cara Hassan-Oglou-Hadji-Moustafa, Turc, gardien de la barque de Sultan-Mahomet II, né à Tache-Quiopru, âgé de 47 ans).

JEAN NICOLAIDES.

LES POIS DANS LES SOULIERS

CONTE DE LA PROVENCE

Un jour, il arriva qu'une tartane reçut sur les côtes de Provence un gros coup de vent. La voile se déchira, l'antenne se rompit, le gouvernail se démonta ; et à un certain moment l'équipage fut sur le point d'être noyé.

Au comble de la terreur, pour sa vie et pour celle de ses matelots, le capitaine pensa que le moment de faire un vœu solennel était venu, et il s'écria : « Bonne Mère, si vous nous tirez de là, je vous promets que dimanche prochain nous ferons l'ascension de la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, tous ensemble, avec une poignée de pois chiches dans les souliers. »

Le vent diminua, on put réparer les avaries, et bientôt le temps fut assez maniable pour que la barque atteignît le port de Marseille.

Le samedi suivant, le capitaine dit à ses matelots : « Mes enfants, vous savez que j'ai fait un vœu au nom de tout l'équipage, aussi il faut que pas un de nous ne manque demain matin. » De plus, comme c'était un homme consciencieux il avait acheté un kilogramme de pois chiches, il en donna une poignée à chaque matelot en lui rappelant qu'il fallait la mettre consciencieusement dans ses souliers, parce que, dans sa pensée, il avait voulu dans son vœu que la difficulté de marcher ajoutât à l'œuvre méritoire du pèlerinage.

Le lendemain matin, à la première heure, chacun fut prêt ; et voilà l'équipage qui se met en marche. Je laisse à penser si l'ascension fut pénible. Ces corps étrangers qui avaient été mis dans les souliers blessaient les pieds, chaque pas apportait une nouvelle souffrance ; aussi chacun trébuchait, tombait à chaque instant et suait sang et eau pour faire l'ascension.

Seul, le loustic de la barque marchait guilleret en tête du cortège, d'un pas assuré et léger, riant des mésaventures de ses camarades, et poussant une exclamation de plaisanterie toutes les fois que quelqu'un tombait par terre.

Enfin on arrive, on entend dévotement la messe ; puis, quand la cérémonie fut finie, chacun tira ses souliers pour se débarrasser des incommodes pois chiches qui avaient rendu l'ascension si difficile ; car le vœu ne portait pas qu'on les garderait dans les souliers une fois la messe entendue.

Mais le loustic ne se déchaussa pas, et lorsqu'on lui en demanda la raison, il répondit : « Je n'en ai vraiment pas besoin, ils ne me gênent pas.

— Comment ! dirent en chœur tous les autres matelots, tu n'as pas été horriblement gêné par eux à la montée ? Nous autres, nous avons souffert mort en passion. — Parbleu, répartit l'autre, si vous aviez eu comme moi la précaution de les faire cuire, au préalable, vous n'auriez pas plus souffert que moi. Le patron avait promis à la Bonne Mère que nous mettrions une poignée de pois chiches dans les souliers, mais il n'avait pas ajouté que nous nous abstiendrions de les faire bouillir auparavant ! »

Bérenger Féraud.

LES JARRETIÈRES

COUTUME PICARDE. — AUCHONVILLERS (SOMME).

C'est aujourd'hui lundi, deuxième jour de la fête communale. Hier, les jeux de ballon et quelques autres divertissements, trop peu variés, hélas ! dans nos pauvres campagnes, ont amusé paysans et enfants ; puis le soir, le bal a attiré la rustique jeunesse du village et des environs, et tous ces gars aux larges épaules, aux jarrets solides, et ces filles rougeaudes, dont la poitrine puissante se trouve mal à l'aise dans le corset des dimanches, ont sauté, tourbillonné, dansé jusqu'aux premières lueurs du jour.

Tout à coup le violon de la veille se fait entendre. C'est la cérémonie des Jarretières qui commence.

Les jeunes gens du village accompagnent le vieux ménétrier et chan-

tent au refrain. L'un d'entre eux, affublé d'une redingote démodée qui lui descend aux talons, et coiffé d'un ancien chapeau haut de forme des plus burlesques, porte une perche ornée d'un cerceau à l'un des bouts; les autres suivent; et toute cette bande joyeuse tombe comme une avalanche dans chaque maison qui possède une jeune fille en âge de danser; pas une n'est oubliée; et c'est alors un mélange de bruyants éclats de rire qui se prolongent comme un écho, et de petits cris d'étonnement ou d'effroi. La jeune fille, surprise dans son négligé du matin, et le regard encore voilé par un sommeil trop tôt interrompu, a l'air embarrassée devant tous ces garçons; elle sent qu'une vive rougeur colore ses joues pâlies par la fatigue du dimanche; elle se retourne vivement pour cacher son trouble, et fait semblant de ne pas trouver dans l'armoire la jarretière qu'elle y a pourtant toute préparée d'avance.

Les parents rient de l'embarras où ils voient leur enfant, pendant qu'au coin de l'âtre l'aïeule repasse en sa mémoire ses souvenirs d'enfance. Elle aussi a donné sa jarretière il y a quelque cinquante ans. Jeune fille alors, forte et droite, elle avait pour amoureux le plus solide gaillard du village. Comme elle était fière, lorsque au bras de son Pierre, elle se promenait dans la salle du bal, et comme elle était heureuse lorsqu'il l'enlaçait de son bras d'hercule aux premières mesures de la valse !... Hélas ! ce temps est loin, et depuis bien des chagrins ont assailli l'aïeule !... Il y a cinq ans déjà que son pauvre Pierret est dans la tombe !... A ce dernier souvenir, une larme glisse, silencieuse, sur son visage ridé; puis son œil humide se lève lentement sur les jeunes gens, et devant toutes ces figures épanouies, la vieille oublie subitement sa tristesse et sourit en voyant sa petite-fille qui apporte enfin le fameux ruban, et timidement le donne au porte-jarretières. Pendant que ce dernier le suspend au cerceau, un autre jeune homme offre à l'ingénue sa rude main de paysan, et sans façon, la prenant par la taille, danse avec elle quelques pas de polka. Puis toute la troupe s'échappe, et toujours précédée du violoneux qui recommence son éternel *del tarte à pimmes,.....* elle va dans une autre maison trouver une autre jeune fille qui ornera le cerceau d'une nouvelle jarretière.

Quand toutes les rues ont été suivies, et que chaque danseuse a livré son ruban, le cortège reprend la route du bal et y rentre. Les jeunes filles arrivent bientôt après; les couples se formeut au fur et à mesure, et quelques quadrilles précèdent la *Vente des Jarretières.*

Plusieurs jeunes gens sont préposés à cette vente. L'un figure le notaire : ample redingote, chapeau noir et cravate noire entourant un gigantesque col de chemise..... en papier, d'où sort un menton qu'il s'efforce de rendre triple; d'ailleurs l'air très grave et très digne, ou du moins s'efforçant d'être tel. Ce pseudo-notaire porte à l'oreille un énorme porteplume et à la main un registre où il doit inscrire l'acte de vente.

Près de lui et juché sur une table boiteuse, apparaît le crieur. Celui-ci veut être amusant autant que le notaire essaie d'être sérieux. Il porte un

accoutrement qu'il a composé le plus bizarrement possible : sur sa tête enfarinée, il a équilibré un vieux chapeau que des coups de poing répétés ont transformé en accordéon ; dans un vêtement hors d'usage, il s'est taillé un habit à queue, une basque dépassant l'autre, et sur les côtés deux énormes poches d'où il n'oublie jamais de laisser pendre la moitié d'un grand mouchoir à carreaux. Un gilet fond vert-pomme avec des fleurs jaunes dissimule mal une paire de bretelles qui tirent de toute leur force sur un pantalon trop court ; un vrai pitre de foire, enfin, avec cette différence qu'aux fêtes foraines c'est un paillasse qui imite les paysans, et qu'ici c'est un paysan qui singe les paillasses des villes.

Enfin un troisième remplit de son mieux les fonctions de garde-champêtre, et répète, en voix de basse, la mise à prix du crieur.

Après maintes simagrées de ce burlesque trio, chacune des jarretières est adjugée à sa propriétaire, comme il est convenu d'avance ; et c'est à chaque vente une explosion de réflexions et de bons mots qui, certes, ne sont pas toujours bien spirituels, mais qui, je vous l'assure, excitent le vrai rire et cette franche gaieté, débarrassée de toute étiquette, que l'on rencontre trop rarement dans les soirées parisiennes.

Quand la dernière jarretière est vendue, l'orchestre soulève toute la jeunesse dans un galop frénétique, puis danseurs et danseuses vont au cabaret dépenser en sirops et en chopes de bière le produit de la vente, et avant de se quitter, tous ces Roméos picards donnent à leurs Juliettes rendez-vous pour le bal du soir.

EDMOND DESOMBRES.

LES TRADITIONNISTES (1)

II

EUGÈNE ROLLAND

Les études de Traditionnisme prennent en France, chaque jour, une importance plus grande. Il y a trente ans, qui se souciait du vieux fonds populaire ? qui songeait à recueillir les antiques légendes, les contes merveilleux, les naïves chansons, les curieux usages, les superstitions bizarres transmis par les aïeux à travers la longue suite des siècles ? Quelques lettrés seuls, Nodier, de Nerval, Souvestre, Babou, Deulin, avaient été frappés du charme exquis, de l'intime poésie de cette littérature traditionnelle, et ils avaient compris le parti qu'en pouvait tirer la littérature savante, je veux dire celle des écrivains de race.

Dans les pays voisins, surtout après la publication des *Kinder*

(1) Cette série sera continuée dans le vol. II de *la Tradition*.

und Hausmaerchen des Frères Jacques et Guillaume Grimm, on s'était mis à recueillir avec une piété filiale les contes, les légendes, les chansons épiques, amoureuses ou satiriques, les usages traditionnels des ancêtres. Et l'on tentait déjà d'élever des théories pour expliquer les rapprochements que l'on pouvait observer entre les traditions de peuples différents de race, de langue et d'habitat.

Deux lettrés français, Luzel et Bladé, commencèrent à collectionner les récits populaires de leurs provinces, la Basse-Bretagne et la Gascogne. et publièrent dans des revues locales de jolis contes empruntés aux paysans, aux vieux conteurs des veillées. Quelques autres chercheurs les suivirent dans cette voie, mais sans parvenir à vaincre l'indifférence du public.

Il fallut toute l'initiative, tous les efforts d'un érudit français, M. Eugène Rolland, pour gagner définitivement les lettrés et les savants à la cause du *Folk-Lore.*

Avant de rappeler les travaux de M. Rolland, quelques détails biographiques sur le célèbre traditionniste ne seront peut-être pas hors de propos.

M. E. Rolland est né en 1846 à Metz. Il appartient à une vieille famille lorraine habitant Rémilly, sur la Nied, à quelques lieues de Metz, dont plusieurs membres se sont distingués dans les lettres, les arts et les sciences ; qu'il nous suffise de citer Adolphe Rolland, le charmant poète des *Souvenirs*, dont naguère encore, une édition nouvelle obtenait un si vif succès, Aguste Rolland, le paysagiste, et l'ingénieur Rolland, de l'Institut, mort récemment.

M. Eugène Rolland se destina d'abord à l'étude de l'économie politique, et suivit les cours de feu Batbie au Collège de France ; mais bientôt il délaissa Turgot, Stuart Mill, Bastiat, Say et F. Passy pour... le sanscrit. La vieille langue des Brâhmes lui donna le goût des recherches philologiques ; les épopées des Aryas, peut-être aussi le nom légendaire de Roland, le héros de Roncevaux, le conduisirent à l'étude des légendes populaires et des contes merveilleux dont sont remplis les livres sacrés de l'Inde.

La première publication, à notre connaissance, de M. Rolland, est le *Vocabulaire du Patois du pays Messin, tel qu'il est actuellement parlé à Rémilly, ancien département de la Moselle, canton de Pange* (*Romania*, t. II), travail qui fut suivi d'un *Supplément* contenant des notes sur le patois de Woippy, près Metz, et de Landroff, près Faulquemont (*Romania*, V, p. 189).

En 1877, avec la collaboration de M. Henri Gaidoz, et l'année même où il éditait ses *Devinettes ou Enigmes populaires de la France* (Paris, 1877, Vieweg), M. Rolland fonda *Mélusine, Recueil de Mythologie, Littérature populaire, Traditions et Usages* (Viaut, libraire, 42, rue St-André-des-Arts).

Le premier numéro de la première revue française de Traditionnisme parut le 25 janvier 1877. *Mélusine* publia d'intéressants articles, de savantes études, des notes curieuses sur les traditions de la France et de l'étranger; elle groupa quelques chercheurs et forma quelques vocations. Nous trouvons dans le premier volume les noms de MM. Gaston Paris, Ernest Renan, Ch. Joret, L. Léger, Ph. Kuhff, Bonnet, Henry Carnoy, Bourgault-Ducoudray, R. Koehler, Bonnardot, Merlet, Fleury, etc. Ce fut en lisant la première livraison de *Mélusine* que je me passionnai pour la littérature populaire, et ce fut dans cette revue que je publiai mes premières recherches sur les traditions de Picardie. Le peintre Paul Sébillot, alors rédacteur au *Bien public*, ayant eu à rendre compte de la nouvelle publication à laquelle personne au journal ne trouvait d'intérêt, songea aux contes populaires de son pays natal, la Haute-Bretagne, et, abandonnant chroniques et paysages, se mit à recueillir le Folk-Lore du pays gallot.

Mélusine cessa de paraître au bout d'un an d'existence, en décembre 1877. Elle n'avait réussi qu'à grouper 17 abonnés en France ! mais bien une centaine à l'étranger. Après cette infructueuse tentative, M. Rolland ne se découragea pas et ne se considéra point comme battu. Cette même année, il commença la publication de sa *Faune populaire de la France* (6 vol. in 8; Paris, 1877-1883, Maisonneuve), immense travail digne d'un dom Grenier ou d'un du Cange, dans lequel sont réunis méthodiquement les noms savants, populaires et dialectaux, les croyances, superstitions, proverbes, chansons, etc., relatifs à chacun des animaux sauvages ou domestiques, oiseaux, reptiles, poissons, insectes de la France. Puis vinrent : le *Recueil des Chansons populaires de la France* (4 vol. grand in-8, Paris, 1884-1887); les *Rimes et jeux de l'Enfance* (Paris, 1883, 1 vol. in-8, Maisonneuve), important recueil de chansons, formulettes et devinettes enfantines; la collection des *Almanachs des Traditions populaires* (Paris, Maisonneuve, 3 vol.), recueil malheureusement interrompu. Bientôt paraîtra la *Flore populaire de la France*, travail pour lequel l'auteur a réuni plus de cent mille notes.

Entre temps, M. Eugène Rolland fondait en 1878, le *Dîner de ma Mère l'Oye*, et organisait des réunions de traditionnistes chaque vendredi soir, d'abord au café Voltaire, puis au café de la Régence et à l'Univers. Nous n'avions plus de recueil périodique, c'était là notre revue parlée avec des collaborateurs comme MM. Ploix, Jean Réville, Gabriel Vicaire, Dr Leclerc, Frédéric Ortoli, Bonnardot, Bogisic, Bianou, Hjalmar Pettersen, Ch. Joret, Bladé, Brueyre, de Charencey, Gilliéron, Vinson, Dr Janvier, de Puymaigre, feu de Ronchaud, de Sivry, etc. Les folk-loristes — on les désignait alors de ce nom barbare — apprirent à se connaître et

purent se communiquer leurs lectures, leurs travaux, leurs idées.

M. Rolland était le président incontesté de notre modeste clan. Un soir, au café Voltaire, le groupe s'augmenta d'une vingtaine de nouveaux venus qui, à la file, étaient venus s'asseoir autour de M. Rolland et lui prodiguaient des : *Cher Maître !* à n'en plus finir. Rolland n'y comprenait rien. Lorsque tout-à-coup, un des survenants lui dit : « *Cher M. Zola* ... ». Les traditionnistes inconnus étaient de jeunes écrivains naturalistes ! et ils avaient cru reconnaître en Eugène Rolland l'auteur des *Rougon-Macquart* !... Et il est de fait qu'un portrait de Zola est à la fois un portrait — physique — réussi de Rolland !

Au mois de mars 1884, *Mélusine* reparaissait. Depuis la fin de 1877, les études de traditionnisme s'étaient multipliées ; la revue pouvait vivre. Et elle vécut. Et maintenant *Mélusine* est une des plus importantes revues de Folk-Lore de l'Europe. L'élan était donné, si bien qu'en 1887, les traditionnistes français se comptent par centaines, et que trois revues, la *Mélusine*, la *Revue des Traditions populaires* et *la Tradition* sont consacrées en France, tant à la recollection qu'à l'étude des traditions populaires.

Telle est l'œuvre — œuvre qui n'en est qu'à ses débuts — de M. Eugène Rolland. On nous permettra de nous arrêter ici ; nous aurons plus d'une fois encore l'occasion de revenir sur le savant directeur de *Mélusine*.

C. DE WARLOY.

LE ROMANCERO PROVENÇAL

Ce n'est certes pas aux lecteurs de cette Revue qu'il est besoin d'expliquer longuement l'importance du mouvement littéraire connu sous le nom de *Félibrige*. Il y a beau jour que les apôtres de la Renaissance méridionale ont parmi nous cause gagnée. Nul ne songe à leur reprocher d'être franchement de leur province, de garder avec soin l'accent du pays natal, pas plus que de préférer à toute autre la langue du crû si piquante, si claire, si savoureuse et si imagée.

Quant aux sottes accusations de séparatisme, elles feraient aujourd'hui hausser les épaules. On comprend fort bien que l'amour passionné de la petite patrie, loin de nuire au culte de la grande, ne peut que l'entretenir et le développer. Comme l'a dit l'auteur des *Charbonniers* :

J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province,
J'aime la France plus que tout !

Il s'est trouvé d'ailleurs que ces *patoisants* étaient tout simplement, pour la plupart, de grands poètes, et ceux-là même qui regrettent qu'ils n'aient pas écrit en français s'inclinent volontiers devant leur talent.

Témoin le succès du nouveau livre de Félix Gras, le *Romancero Provençal.*

Déjà très connu par son beau poème des *Charbonniers* et sa geste de *Toloza*, Gras est de ceux qu'on cite d'ordinaire en compagnie d'Aubanel et de Mistral. Il se distingue par la fougue de l'imagination, la richesse du style, l'éclat des images. Sa poésie a je ne sais quoi d'oriental. On dit qu'il ressemble à un prince maure et que les gens de son pays sont de race sarrasine ; ce serait alors un cas d'atavisme.

Par dessus tout, il a, chose rare aujourd'hui, le tempérament épique. Son *Romancero* est une suite de petites épopées qui, toutes, se rapportent à la Provence et la glorifient. Les papes d'Avignon, les Sarrasins, les vieux barons d'autrefois en font presque tous les frais. Il en est au reste pour tous les goûts, de gracieuses, de tendres, de terribles, voire de simplement pittoresques.

On s'y aime à pleine bouche, on s'y tue sans compter. Un souffle ardent court dans ces pages qui rappellent les plus belles romances mauresques. Elles brûlent, elles étincellent. Chaleur et flamme, tout s'y rencontre.

Dans une note qui a fait le tour des journaux, l'éditeur affirme que l'auteur a tiré tous ses sujets de son propre fond. Peut-être n'est-ce pas absolument exact. Mais qu'importe ? Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, Salomon l'a dit avant nous et tel qui croit inventer ne fait bien souvent que se souvenir. L'essentiel est de refondre et de renouveler à son usage les vieux thèmes, matière essentielle des poètes de tous les temps, de les rendre siens par la forme, de les marquer à son effigie. Félix Gras y a réussi mieux que personne. On ne lui demandera pas compte de ses emprunts, s'il en a fait. Il a créé dans le vrai sens du mot. Ses inventions portent son empreinte, elles sont bien à lui.

En même temps, il a su leur donner une forme populaire qui est à ravir. Il n'y a là ni décalque, ni pastiche, ni imitation. Rien de plus aisé, de plus naturel. Supposez un homme du peuple de quelque culture et de riche imagination, il ne parlera pas autrement. Chaque pièce, admirablement coupée, forme un petit drame où l'énergie n'exclut pas la grâce. Le dialogue abonde, vif, serré, rapide comme dans la vie même. Les répliques se pressent et se heurtent comme deux épées dans une passe d'armes. La phrase vole plutôt qu'elle ne court. Cette fois, la rhétorique, si chère aux populations méridionales, est bien mise en oubli. C'est la nature seule qui parle.

Je voudrais donner au lecteur une idée de cette poésie tout à la fois simple et éclatante. Je n'ai que l'embarras du choix. La *Romance de Mirabelle*, le *Pape d'Avignon*, le *Roi des Sarrasins*, *Jeannette du Cotillon vert*, *Guilhem de Cabestany*, la *Jacoumine*, le *Baron de Maguelonne*, la *Dame Tibor*, la *Romance du Roi don Pierre*, seraient à citer en entier. Je préfère montrer comment le poète a su rajeunir et transformer les antiques légendes de la tradition chrétienne. Je ne garantis pas son orthodoxie,

mais c'est là, me semble-t-il, qu'il a été sinon le plus ingénu, car il y a bien de l'art dans son fait et même de l'artifice, du moins le plus original.

Voici le début de la *Romance de Jésus*. Elle ne perd pas trop à la traduction :

« C'est la blonde Maïa qui s'habille bon matin. Dans le jardin royal, sur le versant des Alpilles, elle va cueillir des lys. Elle en emplit son tablier bleu. Tant elle en emporte dans ses bras qu'elle n'en peut plus !

« Sous l'amandier clair, la chaste fille se repose. Les dards du soleil lui tiennent les cils clos. Lentement une douce vision vient envahir son cœur : elle rêve qu'elle est la plus belle fleur du jardin.

« Elle croit être le lis blanc balancé par la brise : elle croit qu'à ses pieds s'étale un tapis de violettes. Et elle se complaît aux chants des oiseaux et elle tressaille d'aise aux baisers du blanc soleil.

« Étrange est son plaisir quand l'abeille se pose sur son calice blanc que son aile caresse. Son harmonieux bourdonnement lui semble un doux langage. Oh ! plaisir céleste ! Oh ! chastes tressaillements !

« Maintenant l'abeille en ange s'est transformée. Maintenant tout son parfum va dans son haleine. Maintenant l'ange lui dit : — Tu enfanteras un fils, tu l'appelleras Jésus, il sera l'homme Dieu !

« Soudain elle ouvre les yeux et voit, sous l'allée, l'ange éblouissant de perles et d'or, qui regagne là-bas le grand palais d'Arles ! »

N'est-ce pas là une bien jolie transcription du mystère de l'Annonciation ? Et voilà du coup le bon Dieu qui est Provençal. Aussi avec quelle onction il bénit la Provence :

« Belle terre d'amour, parce que tu m'as vu naître, tes champs seront fertiles, drus seront tes pâturages. Les autres nations auront toutes péri que tu seras encore un Paradis en fleur.

« Provence, frais jardin, tu seras toujours féconde ; éternellement les coups de rames argenteront les vagues de tes mers, tes hommes défendront leurs libertés, tes femmes garderont la grâce et la beauté. »

Tout à côté voyez s'éjouir la belle Magdeleine, une Magdeleine avant la pénitence, telle qu'eût pu l'imaginer un maître imagier du XVI[e] siècle, un peu parpaillot :

« Aussitôt qu'à sa vitre le jour brille, la belle Magdeleine entonne un chant d'amour.

« Elle pose ses pieds blancs sur le tapis de soie, et devant son miroir elle crie : J'ai soif d'amour.

« Avec la gerbe de ses cheveux blonds, elle fait deux tresses qui ondulent sur ses hanches et baisent ses talons.

« Elle prend l'ampoule d'or et de senteurs, arrose et ses flancs, et son ventre, et ses mamelles roses.

« Elle met des anneaux éblouissants de diamants aux orteils de ses pieds, aux doigts de ses mains.

« Avec le ruban bleu, elle ceint d'une main leste son front d'ange que vont flétrir toutes les hontes !

« Puis elle appelle ses pages, les grands et les petits, et, superbe, elle monte sur son alferan.

« Suivie de ses gens, elle va en chevauchée. Voici qu'elle rencontre deux chevaliers d'armée.

« Les deux cavalcadours la saluent aussitôt.

— Oh ! galants chevaliers, entrez en mon château !

Ils entrent au château de la gentille pucelle. Dans la vaisselle d'or, un festin leur est servi.

« Magdeleine a quitté son vêtement de soie, et a pris dans ses bras le plus jeune des deux.

« La pucelle n'a plus d'autre vêtement que la gerbe déliée de sa chevelure d'or.

« Puis elle a fait venir l'autre chevalier, et lui a livré sa chair jusqu'à l'aurore !

« Le lendemain il en arrive d'autres, et dans le voisinage on apprend vite qu'au château il y a toujours orgie nouvelle.

« Y accourent affolés les vieillards et les enfants. Là toute chair qui hurle apaise sa faim.

« Et sept années durant, les gens de Galilée ont vu grands scandales par monts et par vallées. »

J'ai tenu à donner en entier cette curieuse page, toute riche et fleurie à la manière de la Renaissance, parce qu'elle montre à merveille les deux qualités maîtresses de Félix Gras, l'ardeur et l'éclat. En regard, il faudrait citer, comme contraste, la naïve histoire de Jeannette au Cotillon vert ou les terribles aventures du baron de Maguelonne et de Jacoumine. Mais on doit se borner.

Je renvoie donc le lecteur curieux d'en apprendre davantage, au *Romancero Provençal*. Il y verra comment il est possible d'être neuf et hardi en remontant aux sources mêmes de la tradition. Les poètes d'aujourd'hui s'ingénient de mille façons à renouveler leur art épuisé. En haine du commun, ils tombent volontiers dans la manière et l'incohérence. C'est chercher midi à quatorze heures. Pourtant la verte fontaine est encore là, sous les chênes, comme au temps des fées, toujours claire et pure, éternellement jaillissante.

Le rossignol y vient boire. Faites-en autant.

GABRIEL VICAIRE.

(1) Le volume se termine par une collection d'airs notés. Ceux des deux romances dont j'ai donné des extraits sont du maëstro Alma Rouch, et remarquables par la fraîcheur du coloris et la justesse de l'accentuation. Les autres airs sont de véritables airs populaires, connus de longue date en Provence.

LA SOCIÉTÉ DE RÉFORME ORTOGRAFIQUE

Neuilli sur Seine, 27. 10. 87.

Cher Monsieur,

Vous me demandez de metre vos lecteurs au courant des travaus de la *Société de Réforme Ortografique* : je le fais d'autant plus volontiers que je suis assuré d'avanse de leur simpatie.

Dabord, il importe de ne pas confondre, come on le fait souvant, la *Société de R. O.* avec l'*Association fonétique des professeurs de langues vivantes.* Cete dernière société, dont j'ai l'honeur d'être prézidant, vize à réformer nos métodes d'enseignemant des langues, qui sont pitoyables come chacun sait. Les membres de l'*Association fonétique*, convaincus que l'étude de la langue parlée doit précéder cele de la langue écrite, enseignent la prononsiation avant l'ortografe, et se servent dans ce but d'une transcripsion fonétique qu'ils ont choizi, de là le nom. Mais l'Association, qui est internationale et conte 115 membres, ne s'ocupe pas de réforme ortografique (1).

La *Société de Réforme Ortografique*, au contraire, a pour but strictemant restrint la simplification de l'ortografe fransaize. C'est une œuvre modeste en aparanse, mais d'une importanse capitale : qui peut dire, en éfet, jusqu'a quel point les « chinoizeries » de notre ortografe retardent l'instrucsion de nos enfans, entravent l'éducation populaire, empêchent notre bele langue de s'etandre et de se développer ? « Simplifier notre notation ortografique, surcharjée de caractères inutiles et d'un emploi embarassant, ce serait suprimer dis pour cent au moins de travail perdu dans la plus générale de nos industries ; conformer cete notation a des prinsipes raizonables et clairs, ce serait suprimer une bien plus forte proporsion de travail perdu dans notre instrucsion nationale, et dispanser les maitres d'enseigner come des dogmes des règles arbitraires et confuzes qui ne peuvent que fausser, après l'avoir torturé, l'esprit des enfans ». Ainsi parle M. Gaston Paris. Et M. L. Havet exprime la même pensée en dizant : « Tel lecteur sérieus demandera peutêtre si l'ortografe vaut qu'on l'améliore : c'est si peu de choze aus yeus de l'home fait, cete étude enfantine ! A ce lecteur de bone foi je répons que come lui je trouve nos règles méprizables, mais que des milions d'enfans peinent a les aprandre, et que l'importanse de ce qui n'en a pas se mezure au tems qu'on y perd ».

Le même auteur, parlant des prétansions étimolojiques de notre ortografe, dit : « Il y a de braves gens qui aimeraient a la voir respecter pour ses velléités etimolojiques. Qu'il leur soit dit, avant qu'ils ouvrent la bouche, que le seul emploi de cet argumant serait un brevet d'ignoranse. » MM. M. Bréal, P. Meyer, A. et J. Darmesteter, en un mot tous les linguistes compétans ont fait des déclarations analogues.

La *Société de Réforme Ortografique*, s'inspirant de ces idées, a déclaré la guerre a notre mode d'écriture traditionel. Acueillie dabord par un immanse eclat de rire, ele a rézisté au rédicule, qui pourtant, dit on, tue en Franse. Aus plaizanteries et aus quolibets, les réformateurs répondaient en *défiant qui que ce soit de traiter sérieuzemant et publiquemant la question de l'ortografe et de conclure contre la réforme* : et ce défi, vint fois répété, *n'a jamais été relevé*. Peu à peu, les adézions sont venues, timidemant dabord, puis plus nombreuzes. Tandis que le grand public restait indiférant, les instituteurs, condânés par leurs foncsions a toucher du doit les vices de notre sistème ortografique, se montraient simpatiques aux idées de réforme. Au Congrès d'Instituteurs du

(1) Dizons, en passant, que la Vile de Paris vient de metre à la dispozition de l'Association fonétique trois de ses cours complémantaires, pour y faire l'expériance de la métode qu'ele préconize.

mois de septambre de cete anée, nous propozions deus rézolutions, qui étaient votées, l'une a une grande majorité, l'autre à l'unanimité des membres prézans. Voici le texte de ces rézolutions.

1° On éviterait le surmenaje en simplifiant l'ortografe.

Le Congrès émet le vœu que l'Académie fransaize et l'Académie des Inscripsions et Bèles Letres s'entandent pour la formation d'une comission mixte, charjée d'étudier les simplifications rationèles a aporter a l'ortografe.

2° La dictée ne sera plus éliminatoire a l'examen du certificat d'études primaires; mais on continura a la noter de 0 à 10, en enlevant deus poins par faute. Au dessous de 5 fautes, on enlevera un point par faute a l'ensamble des notes obtenues, dans les autres matières..

Ces deus rézolutions montrent quel chemin les idées de réforme ont déja fait.

En lizant cete letre, les lecteurs de la *Tradition* ont pu s'apersevoir que l'ortografe simplifiée dont nous nous servons est tres loin d'être « fonétique ». C'est sur l'avis des linguistes dont j'ai cité les noms plus haut que nous nous somes abstenu jusqu'ici d'écrire fonétiquemant, dabord par crainte de trop froisser les habitudes, puis parseque, la fonétique étant une sianse toute nouvèle, il faut aler avec précaution dans les aplications qu'on en fait, de peur d'avoir a revenir sur des décizions précipitées.

Cependant — et c'est peut être ce qui intéressera le plus vos lecteurs — nous avons aussi un alfabet *fonétique*, destiné surtout aux maitres qui voudraient expérimanter la métode fonétique d'enseignemant de la lecture. Deus de nos collègues, MM. Maxton et Roussey, l'ont déja fait avec sucsès. Si notre alfabet continue à doner de bons rézultats, nul doute que nous n'en étandions les aplications, après l'avoir amélioré s'il le faut. En atandant, il peut servir, outre l'enseignemant de la lecture, a des travaus siantifiques, notamant a la notation des prononsiations populaires, et, avec quelques additions faciles, a cele des patois. Ce dernier point ocupe pluzieurs membres de la Société, qui nous ont fait espérer des travaus sur les patois lorain, francontois, niçois, provansal. Il serait a souaiter, en efet, que toutes les persones s'ocupant de dialectolojie fussent tant soit peu fonétistes. Les textes en patois reproduits en ortografe uzuèle sont les trois quarts du tems presque inintellijibles, ou du moins ne donent qu'une idée bien faible de l'orijinal; une notation fonétique, même grossière, serait bien préférable. Peut être la *Tradition* pourait ele tenter quelque choze avec notre alfabet.

En terminant, permétez moi d'adresser un apel a vos lecteurs en faveur de notre Société. La plupart, j'en suis sur, nous aprouvent et voudraient nous voir réussir. Mais il ne sufit pas de former des souaits: il faut un concours actif. La cotization de membre de la Société est trop minime pour éfrayer persone; et ceus qui y entrent sont surs de s'y trouver en bone compagnie. J'espere que nous conterons pluzieurs menbres parmi vos lecteurs.

Croyez à mes sentimans dévoués.

PAUL PASSY.

Adresser les adézions à M. E. Faivre, 33, rue Tournefort, Paris. (Cotizations: Adérants, *2 francs;* membres actifs, *5 francs;* sociétaires, *10 francs*).

LA CHANSON DES HIRONDELLES.

Les hirondelles sont parties !
Hier, lorsque tombait la nuit,
Autour de mes chesneaux blotties,
Elles se rassemblaient sans bruit.
Les hirondelles sont parties !

Elles tenaient un grand conseil :
Vers quel point inconnu du monde,
Vers quel site chaud et vermeil
Irait leur course vagabonde ?...
Elles tenaient un grand conseil.

Elles écoutaient les plus sages
Parlant de vallons innommés,
De blancs et d'odorants rivages
Où leurs vols s'étaient embaumés,
Elles écoutaient les plus sages.

Toutes répondaient à la fois :
« Gagnons l'Afriqne aux lauriers roses,
Ou la Provence aux rouges toits,
Ou l'Espagne aux fenêtres closes. »
Toutes répondaient à la fois.

Enfin la plus vieille hirondelle,
Coutumière des longs parcours,
Franchit l'espace d'un coup d'aile
Et fit taire les vains discours.
C'était la plus vieille hirondelle.

A son appel strident et sûr,
La troupe s'est toute envolée,
Et comme un nuage en l'azur,
A fui dans la nuit étoilée,
A son appel strident et sûr.

Où sont-elles quand l'heure est sombre?
Quand les vents d'hiver embrumés
Tiennent nos champs déserts dans l'om-
Et nos tristes logis fermés ?... [bre
Où sont-elles quand l'heure est sombre?

Elles sont aux pays lointains
Pleins de chaleur et de lumière,
Suspendant leurs nids incertains
A quelque joyeuse chaumière,
Elles sont aux pays lointains.

Elles sont où la brise est douce,
Où, grâce à des climats meilleurs,
Les bois verdissent sur la mousse
Et les mimosas sont en fleurs :
Elles sont où la brise est douce.

ED. GUINAND.

LA PETITE GARDEUSE DE MOUTONS.

Elle s'appelle Madeleine.
Dans sa courte robe de laine,
Sous son bonnet de calicot,
Admirez-vous comme elle est gente,
Avec sa figure engageante
A mine de coquelicot.

Jamais la petite ne chôme ;
Blottie en sa niche de chaume
A côté du vieux chien poilu,
Tous les jours, dimanche et fêtes,
Elle est aux champs gardant les bêtes,
Ainsi le maître l'a voulu.

Certes son père n'est pas riche,
Mais, s'il était un peu moins chiche
Il eut gardé l'enfant chez lui.
Car c'est dur d'aller à cette âge
Mener les bestiaux au pacage
Devant que le soleil ait lui.

Malgré mitaines et capote,
Quand vient le froid elle grelotte
Et son visage devient bleu.
Sa main migonne et potelée
Peut à peine, elle est si gelée !
Aux brindilles mettre le feu.

Lorsque la flamme lente et mince
Paraît enfin, le froid qui pince
L'abandonne pour un moment.
Et Madeleine soupire d'aise,
En passant de la grosse braise
Dans ses sabots, bien vitement.

Quelques noix, un peu de fromage,
Un morceau de pain de ménage,
Voilà chaque jour son repas.
De ce menu, las! bien sommaire,
Plus d'une fillette à sa mère
Dirait : Maman, je n'en veux pas...

Puis, lorsque tombe la vesprée,
Dans sa capote bien serrée
Elle regagne la maison.
Après la soupe, elle se couche
Rêvant de l'été dans sa couche...
L'été, c'est sa bonne saison !...

EMILE FERRÉ

BIBLIOGRAPHIE

F. M. Luzel. — Contes populaires de la Basse-Bretagne. — Trois vol. in-8 écu de XX — 452, 454, 480 pages. Maisonneuve et Ch. Leclerc, éditeurs, 25 quai Voltaire. (22 fr. 50).

Le nom de M. Luzel est connu de tous ceux qui s'occupent de rechercher et d'étudier les traditions populaires et particulièrement les contes et les légendes. Un des premiers en France, avec MM. Bladé et Cerquand, l'érudit breton s'est pris de passion pour la littérature orale. Dès 1844, M. Luzel se fit conter aux veillées les récits merveilleux conservés dans la mémoire des vieux Bretons, car c'est en Bretagne que l'auteur des *Contes populaires* qui viennent de paraître dans la riche collection Maisonneuve et Ch. Leclerc, c'est en Bretagne, disons-nous, qu'il s'est cantonné, de même que M. Bladé a choisi la Gascogne, P. Sébillot, le pays gallot, Frédéric Ortoli, l'île de Corse, Cosquin, la Lorraine, Henry Carnoy, la Picardie, Jean Fleury, la Normandie, etc. En 1865, M. Luzel publiait quelques récits populaires dans le **Conteur breton.** Puis il donna successivement plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *Sainte-Tryphine et le roi Arthur* (mystère breton); *Gwerziou Breiz-Izel* (Poésies populaires de la Basse-Bretagne, en 2 vol.) *Les Veillées bretonnes* (Contes et légendes). *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne* (2 volumes); et enfin ses *Contes populaires de la Basse-Bretagne*.

Ces trois volumes forment un des plus curieux récueils légendaires français que nous possédions. Ils sont divisés en XII livres ou parties : — I. *Voyages vres le soleil*(8 contes) ; — II. *Recherche de la Princesse aux cheveux d'or* (7 contes); — III. *Mythe de Psyché* (6 contes) ; — VI. *Le fidèle serviteur* (3 contes); — V. *Le Corps-sans-Ame* (1 conte) : — VI. *Le Magicien et son Valet* (6 contes); — VII. *Les trois frères* (8 contes) ; — IX. *Contes à talismans* (5 contes) ; — X. *Marâtres et Sorcières* (5 contes); — XI. *Contes divers* (11 contes) ; — XII. *Contes facétieux* (7 contes),

On voit par cette seule énumération tout l'intérêt de l'ouvrage de M. Luzel. L'érudit breton a eu la bonne fortune de rencontrer d'excellents conteurs à la mémoire vraiment prodigieuse. Nous citerons particulièrement Barba Tassel, de Plouaret, et Marguerite Philippe, de Pluzunet, « Ce sont en effet, dit M. Luzel, mes conteurs ordinaires et on peut dire qu'à elles deux, elles possèdent la somme assez complète des vieilles traditions orales du pays, *gwerziou, soniou,*

contes et récits de toute nature. Barba Tassel m'a été d'un secours précieux pour les traditions du canton de Plouaret, qui, dans mon enfance, avaient déjà fait mes délices, au foyer des veillées du manoir paternel de Keranborgne, et que j'ai été heureux de retrouver, pour la plupart, fidèlement conservées dans sa mémoire. Porteuse de dépêches télégraphiques du bureau de Plouaret et des lettres de convocation de la mairie, elle est constamment par les chemins, malgré ses soixante-douze ans, et chante toujours avec plaisir, un vieux *gwerz*, ou récite un conte merveilleux, avec beaucoup de verve, surtout quand elle a bu une goutte d'eau-de-vie, pour lui délier la langue.

« Marguerite Philippe m'a livré tout le trésor de littérature populaire connu entre le bourg de Pluzunet la montagne de Bré, Guingamp, Pontrieux, Tréguier et Lannion. Douée d'une intelligence médiocre, elle possède une excellente mémoire, aime avec passion les vieilles chansons et les contes merveilleux auxquels elle n'est pas éloignée de croire, et conte simplement et avec un grand respect pour la tradition. Fileuse à la quenouille de profession, et pèlerine par procuration, elle est aussi presque constamment sur les routes, se dirigeant vers quelque place dévote des Côtes-du-Nord, du Finisterre ou du Morbihan, pour implorer le saint dont c'est la spécialité de guérir le mal de la personne qui l'envoie, ou de son cheval, ou de sa vache, ou de son porc ; et rapporter une fiole pleine de l'eau de sa fontaine ; car chaque chapelle en Bretagne a sa fontaine dont l'eau est réputée propre à guérir quelque infirmité physique ou morale. Partout où elle passe, elle s'enquiert des traditions courantes de la localité, écoute, apprend, et, deux ou trois fois par an je lui donne un rendez-vous à Plouaret, pour me faire part des acquisitions nouvelles dont s'est enrichi son trésor. C'est vraiment étonnant tout ce qu'elle m'a chanté ou conté, et je lui ai de grandes obligations, tant pour mon recueil de *Gwerziou-Breiz-Izel*, ou *Chants populaire de la Basse-Bretagne*, que pour la présente collection. »

Les trois nouveaux volumes de M. Luzel seront d'excellents matériaux pour *l'Histoire du Conte en France*, M. Luzel est, avec notre excellent ami M. Bladé, un maître conteur. Grâce à ces deux savants, la France n'a rien à envier à l'Allemagne. Les frères Grimm n'ont rien donné de plus parfait.

Revue des patois. —Recueil trimestriel consacré à l'étude des patois et anciens dialectes romans de la France et des régions limitrophes, publiée par **L. Clédat,** professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. — (Abonnement : 15 francs.). Bouillon et E. Vieweg, éditeurs, 67, rue de Richelieu.

Voici une revue bien curieuse et bien intéressante et qui ne tardera pas, nous l'espérons, à prendre une bonne place à côté de ses sœurs aînées *la Romania* et *la Revue des Langues romanes*, et aussi à côté des revues de Traditionisme. *La Revue des patois*, répond à un besoin. Elle groupera les chercheurs et les érudits qui, chacun dans leur province respective, étudient les dialectes français. En même temps, elle nous promet — et nous donne déjà — des contes et des chansons populaires patoises inédits qui viendront s'ajouter à celles déjà recueillies par M. Bugeaud, Weckerbin et Champfleury, Eugène Rolland, Cte de Puymaigre, Frédéric Ortoli, Gabriel Vicaire, Ch. Guillon, Julien Tiersot, P. Sébillot, etc... et à l'importante collection des *M. S. de la Bibliothèque Nationale*. Nous citerons dans le n° 2 d'abord une savante étude de M. L. Clédat, puis un *Conte patois* de M. Nizier du Puitspelu, une *Randonnée* de M. Ch. Joret, des *Légendes et chansons patoises* de MM. F. Brunot, F. Fertiault, Dr Gonnet, Tronchon, Combier, J. Martin. Nous reviendrons plus d'une fois sur les travaux de la *Revue des patois*.

HENRY CARNOY.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 9. — 1re Année. Prix du Numéro : **Un franc.** 15 Décembre 1887.



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France et Étranger : **15** francs.

tes communications doivent être adressées à M. Henry Carnoy, 33, rue Vavin.

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1887

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'i[m]pression, avec musique et dessins.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Pour les *Instituteurs de province pouvant donner des notes ou artic[les à] la Revue*, le prix est réduit à **10 francs** par an.

Sur la demande de quelques abonnés, il sera tiré des exemplaires sur *Jap[on] impérial* au prix de **30 francs** par an (*abonnement compris*), c'est-à-dire au [prix] exact du papier, ce qui donnera à ces exemplaires une grande valeur en libr[airie]. (*Prière de prévenir immédiatement* **M. Carnoy**).

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, pour les nouveaux abonnés, est env[oyé] franco, moyennant **12 francs**.

Adresser les abonnements à **M. Dupret**, 3, rue de Médicis.

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, *[pro]fesseur au Lycée Louis-le-Grand*, 33, rue Vavin, à Paris. (*Les manuscrits [non] insérés seront rendus*).

M. Henry Carnoy se tient à la disposition des lecteurs de **LA TRADITION** le j[eudi] de 2 heures à 4 heures, 33, rue Vavin.

COMITÉ DE RÉDACTION

LA TRADITION

FRÈRE JEAN GALLET

Bien que la dévotion soit décidément en baisse dans nos campagnes, chaque pays de France continue, ce me semble, à avoir ses saints de prédilection, ses patrons qu'il honore de son mieux et dont la protection lui est particulièrement acquise. C'est ainsi que le Bugey a une vénération spéciale pour saint Anthelme, qui fut chartreux et évêque de Belley, pour saint Antoine, pour saint Symphorien, pour saint Blaise, dont la statue de bois, bizarrement coloriée, *guigne*, à Torcieu, le jour de la *Vogue*, les jeunes filles qui doivent se marier dans l'année, etc., etc.

Mais à côté de ces grands saints, universellement reconnus, il en est d'autres, moins favorisés, qui n'ont d'autorité que dans leur *endroit*, et ne sauraient prétendre même au titre de bienheureux. L'église les ignore, mais le peuple les aime d'autant, les sentant plus proches de lui et plus familiers. On peut leur parler sans crainte, à la bonne franquette. Ils n'imposent pas.

A Ambérieu, nous avons frère Jean Gallet. C'était un ermite dont la date de naissance est inconnue, mais qui, après avoir édifié les fidèles de Jasseron, près Bourg, mourut, paraît-il, chez nous en 1626. Bien que non béatifié, il ne laisse pas de faire des miracles. Près de son ermitage, dans la montagne, ermitage aujourd'hui disparu, jaillissait une petite source qu'on voit encore et où les bonnes gens aiment à faire leurs ablutions. L'eau de cette source est souveraine pour les maux d'yeux. Elle guérit aussi les maladies de peau, particulièrement les dartres. Avis aux amateurs.

Quant à la sainteté de frère Jean, la légende en fait foi. Il semble bien que c'était un brave homme, doux aux pauvres et vivant de bonne amitié avec chacun. Les plus indévots n'en disent aucun mal. Plusieurs mêmes ont éprouvé le bon effet de son intercession, et tel qu'on ne voit jamais à l'église, ne manque pas d'aller en dévotion à frère Jean, le jour de la Toussaint. C'est que l'excellent frère l'a guéri de ses rhumatismes.

J'ai recueilli d'une vieille femme du pays de curieux détails sur la fin chrétienne de notre anachorète. Ces détails rappellent ce qu'on sait de la vie de saint François d'Assise et plus encore de celle de Benoît Labre. Quelques-uns choqueront les âmes délicates. Ainsi le frère avait la jambe couverte de vers. Les vers s'en allaient et il s'obstinait à les remettre. Passons bien vite.

Il ne faut pas oublier l'âne de Jean Gallet qui jouit encore parmi nous

d'une popularité légitime. Son maître, malade, ne pouvant aller quêter ce qui était nécessaire à sa subsistance, il partait lui-même aux provisions et remontait à l'ermitage. les côtes bien garnies. Dans les maisons, c'était à qui lui ferait fête ; on le regardait un peu comme l'ami de la famille. Aujourd'hui encore on n'imagine pas frère Jean sans son âne.

Certains traits donneraient, d'ailleurs, à penser que l'Eglise a peut-être eu tort de ne pas admettre Gallet au nombre des bienheureux authentiques. En voici un qui m'a été certifié par un témoin fort digne de foi. Au besoin, la commune entière l'attesterait :

Il y a quelque soixante ans, les enfants du catéchisme allaient volontiers faire l'école buissonnière à frère Jean. Il était de mode d'y manger des œufs durs en buvant l'eau de la source. Le curé, un jour, s'en plaignit vivement en pleine église. Il paraît même qu'il dépassa quelque peu les bornes : « Qu'est-ce après tout que ce frère Jean? s'écria-t-il; personne ne le connaît, ce n'est pas un saint. »

Ici je laisse parler le témoin :

« Monsieur, les chandeliers se mirent à danser sur l'autel ; je l'ai vu de mes yeux. Tout le monde vous le dira comme moi. Nous n'osions pas bouger, et les chandeliers allaient toujours. Il fallut que le curé reconnût sa faute. — Mes enfants,nous dit-il,j'ai eu bien tort. Je ne savais pas ce que je faisais. Nous allons ensemble invoquer frère Jean. »

Alors les chandeliers s'arrêtèrent. Le frère, toujours bonhomme, avait pardonné (1).

Un autre exemple montrera qu'en dépit de sa mansuétude, il ne fait pas bon s'attaquer à lui. Dans une grange située au sommet de la montagne et qui domine l'ermitage, est une sorte de poupée de bois sculpté qu'on donne pour l'image de frère Jean Elle n'a pas de jambes, mais une bonne grosse face béate et de longs cheveux tombant sur les épaules. Tout récemment, on lui a passé, par convenance, une chemise de calicot. Entre nous, bien que le personnage ait la bouche noircie, de façon à imiter la barbe, ce doit être tout simplement un ange enlevé de quelque couvent, vraisemblablement d'une des abbayes voisines, Ambronay ou Saint-Rambert.

Mais, pour les bonnes gens, c'est bien frère Jean.

Or, il n'y a pas fort longtemps, un libre-penseur du pays s'avisa de monter à la grange, demanda à voir la statue et méchamment lui coupa le nez, ainsi qu'on peut le voir encore, car elle n'a pas été réparée.

Mais qui fut bien attrapé ? Ce fut le mècréant. Lorsqu'il voulut s'en retourner, impossible de trouver son chemin. Huit jours pleins, il erra dans

(1) Pour l'intelligence de cette histoire, il faut savoir que frère Jean a été enterré sous le maître-autel de l'église d'Ambérieu. Bien que l'église ait été plusieurs fois reconstruite, il y est encore.

les bois, sans en pouvoir sortir, souffrant le froid et la faim. On le cher chait partout, sa famille le croyait mort.

Enfin, frère Jean se laissa attendrir. Il pensa sans doute qu'il avait assez vengé la perte de son nez, et le parpaillot reparut à Ambérieu, jurant bien qu'on ne l'y prendrait plus.

Voilà pour la tradition. Mais il ne s'agit pas d'un personnage purement égendaire. Frère Jean nous a laissé des traces plus palpables de son passage ici-bas. Lors de la réfection de l'église d'Ambérieu, son cercueil a été ouvert et l'authenticité de son squelette dûment constatée. Plusieurs personnes possèdent de ses reliques. Je sais, par exemple, une bonne femme qui a un fragment de tibia et s'en réjouit fort.

L'abbé Guillot, avant-dernier curé d'Ambérieu, a emporté dans l'autre monde le cilice de frère Jean. Il l'avait revêtu dans sa dernière maladie et ses héritiers n'ont pas jugé à propos de le lui enlever ; mais on peut voir encore les sandales du bon ermite. Elles sont très bien conservées, on m'en a offert un morceau.

J'ai vu aussi une lettre adressée à *dévot frère Jean, à Jasseron*, en 1611, par un conseiller au présidial de Bourg qui le remercie des bons raisins qu'il lui a fait goûter et lui offre en reconnaissance cinquante *crayons* des anachorètes ses prédécesseurs.

Le détenteur de cette lettre montre en même temps plusieurs prières écrites en vieux français, et une curieuse ordonnance médicale où il est surtout question de *bouillon de veau et de chappon*.

C'est tout ce qui reste aujourd'hui de frère Jean Gallet.

Mais non, il reste de lui bien mieux que cela, le souvenir attendri du peuple, une page de Légende Dorée à l'usage des humbles. On peut sourire en l'invoquant, mais on l'invoque. Nul ne songera à parler de lui comme des moines d'Ambronay ou de l'ermite des Conches, un ermite plus moderne, dont les farces sont restées classiques.

D'autre part, ce détail de bons raisins me donne à penser que son austérité n'était point trop farouche et qu'il savait rire à l'occasion. Je ne l'en estime que davantage.

Hier, un rayon du soleil d'automne dorait la montagne.

La joie au cœur, j'ai refait, comme dans mon enfance, le pèlerinage de frère Jean.

Le chemin est raide et terriblement caillouteux, mais quel horizon ! Ici,

(1) Ces moines étaient des Bénédictins, mais bénédictin ne veut pas toujours dire savant. Personne n'a jamais entendu dire qu'ils aient mis au jour le moindre ouvrage. Avant la Révolution, qui mit fin à leur existence, ils menaient joyeuse vie, faisaient plantureuse chère et se permettaient mainte infraction à la règle. Fils de moine, est une locution très répandue à Ambronay. Il y avait, paraît-il, toujours table ouverte à l'abbaye. Y venait qui voulait, pourvu qu'il fût d'un certain rang, et tout était gratuit, mais le soir on jouait aux cartes, et les moines, se faisant des signes,regagnaient et au-delà, l'argent du souper. Ils ont inventé le coup de l'invité.

l'admirable ruine du château de Saint-Germain, démantelé par Biron, lors de la conquête, la roche de Salèze, les hauteurs de Janvier ; là les gorges sauvages du Maupas et ce délicieux coin de verdure qu'on appelle la source de Gardon ; puis, un peu partout à mi-côte, les *grangeons* où se fait le vin, ces grangeons jadis si joyeux, si pleins de chansons, bien mornes aujourd'hui.

C'est qu'elles sont malades, malades, nos pauvres vignes. Qu'en dirait frère Jean?

Voici la grosse pierre sur laquelle il aimait à s'appuyer, lorsqu'il rentrait au logis ; l'empreinte de sa large main s'y voit encore. Voici enfin dans un creux de la roche, au milieu des arbres, l'emplacement du vieil ermitage. C'est un vrai nid, une cachette de feuillage. On n'y voit que du vert et des fleurs, et par ci par là un coin de ciel bleu.

Quel endroit merveilleusement choisi pour la contemplation solitaire! Que le monde à cette hauteur paraît peu de chose ! Qu'il devait faire bon là rêver au royaume des cieux en écoutant le vent souffler! Quel avant-goût du Paradis, et comme cela donne envie, — pour une minute, — de se faire ermite !

La petite fontaine de Jean Gallet coule toujours, claire et limpide. Tout autour de bonnes âmes ont disposé artistement des croix de bois, des images d'un sou. A cette heure où la dévotion se fait rare, où la foi s'en va, le bon frère a encore ses fidèles. De plus huppés que lui n'en sauraient dire autant.

Superstition ? Oui, sans doute. Mais ces superstitions de campagne, naïves et point agressives, ont bien leur mérite. Elles sont poétiques, elles touchent et n'offensent pas. Après tout, c'est de l'idéal à l'usage des pauvres.

GABRIEL VICAIRE

Ambérieu-en-Bugey, octobre 1887.

LA LÉGENDE DU BŒUF DE SAINT-JACQUES. (1)

Bœufs attelés à la charrue, marchez de votre pas cadencé, pesamment, et tirez le soc de fer qui ouvre le sillon dans la terre, notre mère féconde.

Bœufs qui baissez la tête sous le joug, meuglez doucement ; là-bas sur la lisière des champs verdoient les touffes d'herbe grasse que, tout à l'heure, vous porterez.

1. Cette légende se rapporte à St-Jacques l'Assyrien, un des premiers apôtres de la Tarentaise, province des Centrons, chez les Allobroges. *Darantasin* était station romaine.

Cette légende est rapportée, sous une forme plaisante dans les *Traditions de la Savoie*, de Dessai.

Bœufs que les taons dévorent, que l'aiguillon du laboureur blesse et que la soif, sous l'ardent soleil, fait écumer, enviez le sort de ceux-ci.

Le sort de ces bœufs roux, tigrés de blanc, que l'homme de Dieu conduit, sans verge, ni bâton, ni blasphème, qui se désaltèrent au fil du ruisseau limpide et frais, et dont la provende est toujours abondante dans la crèche de l'étable.

Bœufs traînant un chariot chargé de pierres blanches, grises, très grosses et très lourdes. Mais il se reposent d'heure en heure sous l'ombrage des grands vieux chênes, et quand ils rentrent au crépuscule, une épaisse litière de paille, renouvelée chaque jour, les attend.

*
* *

A qui ces bœufs roux, tigrés de blanc, au large poitrail, à l'encolure massive, dont les cornes très longues et contournées jaillissent d'une toison fauve, emmêlée en crinière.

Ces bœufs, couleur de cuivre et d'argent, aux amples fanons, et dont les fins sabots font jaillir des étincelles des cailloux du chemin ?

Le fardier chargé de pierres est grossier, formé de poutres à peine équarries, et les roues cerclées de fer grincent sur l'essieu.

L'homme de Dieu n'a point de gais refrains aux lèvres, pour animer ses bœufs à la besogne. Il ne siffle pas entre ses dents, ni ne tire un son aigu d'un roseau percé de trous.

Il psalmodie une prière, à demi-voix, du même ton monotone et lent, dans une langue barbare, aux sons gutturaux.

Ses mains sont jointes sous les manches vastes de sa tunique de bure ceinte d'une corde à nœuds, et rien ne protège contre les rayons de l'astre sa tête rasée que cercle une couronne de cheveux laineux et noirs, étroite comme une bandelette.

Ses pieds nus frappent le sol rythmiquement ; leurs ongles polis, d'un rose de corail, brillent dans la poussière.

Et ceci a lieu en l'an 425 de l'incarnation du Christ, notre Seigneur.

*
* *

Bœufs attelés à la charrue, et la tête courbée sous le joug, agacés par les mouches, piqués par l'aiguillon du laboureur, enviez le sort des bœufs roux et blancs de l'apôtre Jacques.

*
* *

L'apôtre Jacques est venu d'Assyrie pour évangéliser les peuplades ignorantes de cette vallée sauvage du pays des Allobroges.

Ermite aux riantes îles de la Méditerranée, aux îles plantées d'oliviers et d'arbustes africains, il a quitté le cloître de Saint-Ho-

norat pour ces âpres solitudes, entourées d'Alpes colossales où s'entassent les neiges éternelles, où ne croissent que le chêne robuste, le funèbre sapin, le mélèze au tronc neigeux.

De toutes parts, ce ne sont que forêts sombres, claires cascades s'épanchant des hauteurs, blocs de granit et rochers vêtus de lierre, torrents impétueux coulant des ondes de boue, glaciers chatoyant aux cîmes des montagnes.

De cette région agreste où campent les Centrons, Jacques l'assyrien est évêque.

Il est pêcheur d'âmes, pasteur d'un troupeau humain. Il renverse les idôles, il plante des croix ; et voilà que déjà sortent de terre les fondations de l'église qu'il bâtit, et qui sera quelque jour en ce pays perdu au fond des gorges alpestres, une métropole.

*
* *

Bœufs attelés à la charrue et la tête courbée sous le joug, agacés par les mouches, piqués par l'aiguillon du laboureur, enviez le sort des bœufs roux et blancs de l'apôtre Jacques.

*
* *

De l'apôtre Jacques, le monastère est florissant : de nombreux moines le peuplent, et les pauvres gens viennent mettre à l'abri de ses fortes murailles leurs cabanes couvertes de chaume.

Le hameau deviendra village, le village deviendra ville : partout où sont les moines leurs bienfaits civilisent.

Ils ont la mission de créer le monde nouveau.

Ils protègent les faibles, ils défendent les petits, ils organisent le travail, ils ennoblissent l'aumône, ils prêchent la charité, ils luttent contre la tyrannie des puissants.

Car partout où il y a des hommes réunis, il y a des oppresseurs et des opprimés, puisqu'il y a des riches et des pauvres.

Des riches qui ne sont pas charitables, des pauvres qui ne sont pas résignés.

*
* *

Bœufs attelés à la charrue, et la tête courbée sous le joug, agacés par les mouches, piqués par l'aiguillon du laboureur, enviez le sort des bœufs roux et blancs de l'apôtre Jacques.

*
* *

De l'apôtre Jacques dont le Diable veut se venger, pour servir la cupidité des riches et la haine des pauvres, pour susciter des obstacles à l'incessante activité de l'évêque, pour entraver l'œuvre de miséricorde des moines, pour accomplir le mal, enfin, car il a été dit que Lucifer, le porte-lumière, devenu Satan, l'Ange des Ténèbres, combattrait éternellement les desseins de Dieu.

Le Diable est la grande intelligence créée.

Il domine les rois et les peuples, les orgueilleux de la fortune, les orgueilleux de la pauvreté. Ses moyens, parfois, sont grandio-

ses. Pour tenter Jésus, il l'emportait sur la montagne, et lui offrait le monde.

Il a une légion de démons à ses ordres, des myriades et des myriades encore d'esclaves infernaux, complices de son œuvre de destruction.

Mais le Diable, malicieux, est l'esprit de contradiction. Il est vulgaire, bête, ridicule. Il se plaît aux cruautés inutiles, aux farces grossières, aux mensonges absurdes.

Au lieu d'apparaître à l'apôtre Jacques, dans la splendeur d'une stature gigantesque, le visage nimbé de flammes, revêtu d'une armure de diamants, ses ailes à l'immense envergure développant leurs écailles vertes scintillantes, environné d'éclairs et porté sur les nues...

Au lieu d'épouvanter son ennemi, de le réduire par la terreur, de jeter dans son âme le doute amer, le découragement lâche, l'indifférence du bien....

Au lieu de secouer les montagnes, d'ébouler les rochers, de précipiter les avalanches, de fondre les glaciers, d'enfler les cascades, de grossir les torrents, de rompre la digue des lacs, d'engloutir enfin dans un prodigieux cataclysme le monastère et le village, les barbares convertis et les moines prêcheurs, et le vieil évêque Assyrien qui charrie avec ses bœufs les pierres de son église...

Le Diable, timide ou défiant, pervers sans génie, imagine un stratagème d'imbécile.

*
* *

Bœufs attelés à la charrue, et la tête courbée sous le joug, agacés par les mouches, piqués par l'aiguillon du laboureur, enviez le sort des bœufs roux et blancs de l'apôtre Jacques.

*
* *

De l'apôtre Jacques, dès après matines sorti du monastère conduisant à la carrière son charriot de poutres aux essieux grinçants sur lequel les carriers vont entasser les blocs de pierre grise, et qu'il mènera ensuite aux maçons assemblés sur le chantier.

Paisiblement il suit la route que borde l'Isère, aux flots bleus d'opale, où se mirent de sveltes peupliers, des trembles au feuillage d'argent et des saules.

Une brise fraîche balance les frondaisons des arbres, distille les parfums subtils des fleurs et des herbes.

Et les cloches du monastère sonnent allègrement la prière du matin.

Soudain, au détour du chemin, un ours apparaît. Un ours énorme, aux yeux rutilants dans son épaisse toison noire, aux crocs aigus découverts par un rictus féroce.

Le monstre accourt au galop, furieux... La bave coule de sa

gueule ouverte. Il s'élance, se rue sur les bœufs, qui meuglent lamentablement.

De ses griffes acérées, il ouvre leur poitrail d'où le sang jaillit à flots, il les renverse, il les égorge, il pousse un rugissement de victoire.

Puis, sans même regarder le vieil évêque, dont les yeux se sont remplis de larmes à la vue de cet effroyable massacre, l'ours recule, s'éloigne, disparaît, sans daigner se repaître de la dépouille de ses victimes.

*
* *

Bœufs attelés à la charrue, et la tête courbée sous le joug, agacés par les mouches, piqués par l'aiguillon du laboureur, enviez le sort des bœufs rouges et blancs de l'apôtre Jacques.

*
* *

De l'apôtre Jacques, qui s'en retourne au monastère, la tête basse, pour y chercher une nouvelle paire de bœufs roux tigrés de blanc, car ses ouvriers attendent les pierres pour élever les murs de l'église, et ils ne doivent pas chômer : la femme et les enfants ont besoin du salaire de la journée.

Il choisit dans l'étable deux bœufs vigoureux, à la robe d'un blond fauve, aux cornes transparentes, et il les ramène au chemin où le fardier est arrêté, dans une flaque de sang pourpre et lentement coagulé par le soleil.

L'évêque n'a point voulu répandre l'alarme, il n'a parlé à personne de l'ours et de ses sanglants exploits. Il est seul, confiant en la Providence.

En défaisant les traits il écarte les cadavres de ses bêtes mortes, puis il attelle au chariot les bêtes vivantes.

A cet instant même, l'ours apparaissant tout à coup fond sur les bœufs, les éventre, arrache leurs entrailles, en jonche le sol et s'enfuit, avant que le vieillard ait eu le temps de crier au secours.

*
* *

Bœufs attelés à la charrue, et la tête courbée sous le joug, agacés par les mouches, piqués par l'aiguillon du laboureur, enviez le sort des bœufs roux et blancs de l'apôtre Jacques.

*
* *

De l'apôtre Jacques effaré, éperdu, épouvanté de cette attaque à l'improviste, et qui, revenant une fois encore au monastère pour y prendre deux autres bœufs, se demande quelle chance mauvaise, en ce jour néfaste, l'expose deux fois à la mort la plus atroce.

Et pourquoi le monstre s'attaque à ses bœufs, le laissant lui, comme s'il le méprisait, assister à leur égorgement.

Et il ramène d'autres bœufs qui ont le même sort...

A peine sont-ils attachés au timon, que l'ours bondit sur eux,

horrible de fureur, les étrangle, les étouffe, les déchire, et toujours sans paraître voir l'homme de Dieu debout, dans sa robe de bure, ceinte de la corde à nœuds.

Sept fois le carnage recommence, entre le lever et le coucher du soleil, et lorsque Jacques revient, à la nuit tombante, les ouvriers consternés l'entourent.

La charrette, vide, est au milieu du chemin, et quatorze bœufs, roux, tigrés de blanc, sont amoncelés, pyramide de chair encore palpitante, sur le revers du fossé, dans une mare de sang.

*
* *

Bœufs attelés à la charrue, et la tête courbée sous le joug, agacés par les mouches, piqués par l'aiguillon du laboureur, enviez le sort des bœufs roux et blancs de l'apôtre Jacques.

*
* *

De l'apôtre Jacques désolé d'avoir perdu tous les bœufs de son étable, car il n'en reste pas un seul au monastère, et comment fera-t-on maintenant pour charroyer les matériaux de l'édifice élevé à si grand' peine ?

Faudra-t-il pressurer les vassaux, et leur prendre leurs bêtes de somme ?

Le frère trésorier devra-t-il fouiller dans ses coffres, pour y ramasser les derniers écus, afin d'envoyer le frère procureur acheter dans la vallée d'autres bœufs, de ces bœufs roux, tigrés de blanc, qui travaillent si durement et ne se fatiguent jamais ?

Le frère quêteur sera donc obligé d'aller de porte en porte, implorer la charité des bons chrétiens, le denier de la veuve, l'obole des orphelins ?

Car ce sont toujours les pauvres qui aident les plus pauvres, et Lazare est toujours repoussé du seuil des riches.

Mais pourquoi l'ours a-t-il égorgé les bœufs sans les dévorer ?

Et pourquoi ce carnage, en un seul jour ?

Les bêtes ne tuent point pour le plaisir de tuer, et les plus carnassières ont quelque pitié, leur faim satisfaite !

Voilà à quoi pensait l'apôtre Jacques, en revenant au monastère, à la nuit close.

Et il comprit aisément que c'était un tour du Malin, et que l'ours qu'il avait vu sept fois bondir hors de la forêt, n'était pas une créature de Dieu.

C'est le Diable,— soit-il sept fois maudit ! — qui a pris cette forme pour faire pièce aux humbles moines, prédicateurs du Saint-Evangile.

Et le vieil évêque se couche le sourire aux lèvres, après avoir chanté vêpres, et il s'endort paisiblement car il sait le moyen de prendre sa revanche contre Satan, et de déjouer ses artifices.

*
* *

Bœufs attelés à la charrue, et la tête courbée sous le joug, agacés par les mouches, piqués par l'aiguillon du laboureur, enviez le sort des bœufs roux et blancs de l'apôtre Jacques.

*
* *

De l'apôtre Jacques, éveillé avant l'aube par le dernier rayon d'une étoile fuyant dans l'azur teinté de rose du firmament, et qui fait le signe de la croix dès que ses yeux se sont ouverts à la lumière du nouveau jour.

Deo Gratias !... Il se lève de la planche où son corps a reposé, enveloppé de la bure.

Il se met à genoux et prie.

Puis il va à la fontaine, avec tous ses frères appelés au son de la cloche, et l'eau fraîche coule sur leur visage et sur leurs mains, l'eau claire comme du cristal.

Sur l'autel dressé dans le cloître, orné de chandeliers de fer où brûle, parfumée, la cire des abeilles, couvert de la nappe filée et tissée par les veuves des Centrons, l'évêque célèbre le saint sacrifice : sa mitre est en toile bise, et sa crosse en bois de frêne, et le calice, en étain brillant.

Mais la foule se presse autour de l'autel rustique, et des prières ferventes montent vers le Seigneur, qui préfère les pauvres, les innocents et les simples.

Et la messe achevée, les moines rompent les pains, se partagent les gros pains de seigle savoureux, et chacun à sa besogne, les uns aux chantiers, les autres à l'établi, les vieillards dans la grand' salle où déjà sont rassemblés les gentils petits écoliers.

L'apôtre Jacques, de son pas tranquille et lent, suit la route que borde l'Isère aux flots bleu d'opale où se mirent de sveltes peupliers, des trembles au feuillage d'argent et des saules.

Il écoute le chant des petits oiseaux, il respire l'air embaumé de l'odeur des violettes, il admire les ondes moirées d'or, les prés verts brodés de fleurs, les forêts lointaines, les montagnes couronnées de neige, que le soleil levant diapre de reflets rouges.

En cheminant, il rêve à ses bœufs. Qui donc, aujourd'hui traînera le charriot pesant, chargé de blocs de pierre grise, puisqu'il n'a plus ses bœufs, roux et blancs ?

Les carriers enfoncent le pic dans le rocher. Les plus robustes entassent les blocs sur le fardier, demeuré au milieu du chemin, étayé par des solives.

Et les quatorze bœufs ont disparu, laissant une rivière de sang, fumante et rouge, coulant comme une source, en méandres de pourpre sur les cailloux et sur l'herbe.

L'ours a paru. Il s'avance, en grognant. Il court, son museau noir est frangé d'écume, et ses petits yeux fulgurent dans sa toison crépue.

L'apôtre Jacques, le sourire aux lèvres, l'attend de pied ferme.

Et quand l'ours velu se dresse, menaçant, ses pattes énormes écartées, et ses griffes pareilles à des poignards luisant au soleil, l'évêque saisit le monstre par l'oreille, en proférant ces mots :

— *In nomine Domini !...*

L'ours, dompté, se courbe dans la poussière.

— Lève-toi, dit l'apôtre, et puisque tu as massacré mes bœufs, non pour satisfaire ta faim, mais par esprit de méchanceté, *sois mon bœuf*, et fais leur besogne... Je le veux !

Alors, malgré la résistance de la bête, il lui pose le joug, sur le cou, il la sangle, il l'attelle au timon.

L'ours obéit. Le carnassier ne se révolte point. Et de l'aurore au crépuscule, en cette seule journée, le fardier parcourt cent fois le trajet de la carrière à l'église, accomplissant ainsi le travail de sept journées et de sept fois sept paires de bœufs.

Ainsi Dieu a vaincu le Diable.

Et quand l'apôtre Jacques rentra au monastère, à la nuit close, traînant avec lui l'ours qu'il veut enchaîner dans l'étable, ses frères lui montrent, emplissant le préau, sept paires de bœufs magnifiques, venus on ne sait d'où, qui meuglent doucement à sa vue.

— Va-t'en ! ordonne l'apôtre Jacques, en frappant l'ours du bout de sa crosse en bois de frêne. Va-t'en, et ne reviens jamais !

Puis il rend grâces à Celui qui n'abandonne les siens ni dans le péril ni dans la douleur, et il caresse de sa main les serviteurs fidèles et laborieux qu'un miracle lui a rendus.

Et ceci eut lieu en l'an 425 de l'Incarnation du Christ, notre Sauveur.

* * *

Bœufs attelés à la charrue, et la tête courbée sous le joug, agacés par les mouches, piqués par l'aiguillon du laboureur, enviez le sort des bœufs roux et blancs de l'apôtre Jacques !

CHARLES BUET.

DANS LA POSADA

. . . .

Or, voici la légende de don Alonzo de la Ribera y Almuvedar, plus connu sous le nom de *don Alonzo de la Venganza*, telle que la dit le *romancero* nomade, dans le *corral* de la *posada* :

En ces temps lointains, l'Espagne n'était plus ni à Dieu ni aux Espagnols : elle était au diable, à son faux prophète Mahomet, à ses créatures les Maures. Au nord seulement, la croix dominait, luttait. Partout ailleurs, depuis le passage de Tarik le Maudit jusqu'aux Marches Pyrénéennes, de

Murcie aux rives du Duero, les cités et les plaines obéissaient au Croissant vainqueur.

A cette époque de honte, — que tout bon Espagnol en exècre jusqu'au souvenir! — sur les bords de la Pisuerga, entre Simancas et Tordesillas, s'élevait, sur une colline dominant le fleuve, le château de Ubeda, dont le maître, don Alonzo de la Ribera y Almuvedar, était chrétien. Comme tel, il portait au plus profond de son cœur une haine implacable à tout ce qui était musulman — étranger d'au-delà de la mer.

Placé à l'extrême frontière des croyants et des mécréants, le seigneur don Alonzo passait sa vie à batailler contre les infidèles Souvent, la nuit, il franchissait le fleuve, faisait, avec la troupe d'hommes bien décidés qui l'accompagnait, une incursion sur le territoire ennemi, tuant les hommes, livrant les récoltes au feu, saccageant tout, semant la ruine partout. Jamais l'herbe ne repoussait sous les pas de son cheval, — jamais non plus son cheval ne passait à la même place. — Ah! la bonne guerre que celle-là!

Je vous l'ai dit, c'était un rude soldat que don Alonzo de la Ribera y Almuvedar : — à cette époque il ne s'appelait pas encore don Alonzo *de la Venganza.*

Mais parfois aussi les Maures voulaient venger leurs frères massacrés, leurs femmes violées et leurs enfants écrasés ; alors, ils se réunissaient en grandes troupes, franchissaient à leur tour le fleuve et poursuivaient le seigneur don Alonzo. Plusieurs fois même ils avaient mis le siège devant le château de Ubeda dont, alors, le maître les narguait à l'abri de ses fortes murailles en granit dur. Entre temps, il en sortait avec sa troupe, et c'était un carnage que Dieu bénissait!... et toujours ainsi, jusqu'à ce que les maudits, défaits, se résolussent à repasser le fleuve, à rentrer chez eux. Ubeda, de la sorte, avait supporté plus de vingt assauts, et, de chaque assaut repoussé, il semblait sortir plus fort, plus imprenable qu'avant.

Le seigneur don Alonzo n'avait pas toujours été un tel lutteur pour la bonne cause, non! — Un jour il s'était marié, et sa femme, la très douce señora dona Angelica avait semblé devoir apaiser la soif de combats, qui entraînait toujours l'Homme de fer vers les pays soumis aux mécréants — que le Seigneur Dieu les damne! Mais après peu d'années, la dame était morte, laissant à son époux une petite fille frêle et jolie, qui était comme sa survivance, — la mignonne Carmencita. Don Alonzo, d'abord, avait bien pleuré la compagne de ses joies; mais l'isolement l'avait vite ramené à ses habitudes premières, et les Maures, qui avaient oublié pendant quelques mois le poids de son bras, apprirent bien vite que le seigneur de Ubeda avait repris ses courses de sang sur la rive musulmane du Duero. Et tous ceux que rencontrait le tueur farouche, tous, hommes ou femmes, étaient impitoyablement massacrés. Quant aux enfants, il les emportait, les distribuait entre ses compagnons qui en faisaient les serviteurs de leur logis.

Lui, de tous ceux qu'il avait pris ainsi, n'en avait jamais conservé qu'un, à cause de sa gentillesse et de ses larmes qui l'avaient ému. Il l'avait rapporté dans son château, l'avait fait baptiser au nom du Père, du Fils et de l'Esprit saint, voulant en faire un chrétien. Mais tous ses serviteurs appelaient avec mépris l'étranger *el Moro*, et l'esclave, en grandissant, avait vite compris qu'il était d'une autre race que ses maîtres; il avait su, de plus, que ses parents avaient été tués par l'homme chez lequel il vivait et, plus d'une fois, dans son jeune cœur, il s'était demandé où était le devoir — ici, près du bourreau des siens, — ou bien là-bas, chez les hommes de son sang. A différentes reprises, il avait voulu maintenant qu'il était adolescent, fuir vers les plaines que ses ancêtres avaient conquises et que, journellement, son seigneur ravageait.

Mais toujours deux étoiles l'avaient retenu à Ubeda — deux étoiles brillantes qui étaient les yeux de doña Carmencita. Souvent, quand il errait dans les vastes cours du château, quand il parcourait les sombres corridors ou les séries de salles aux piliers massifs, il avait rencontré la belle créature qui, sans craindre la damnation, lui avait adressé la parole.

Or, elle, la fille du maître, elle l'avait appelé non pas comme les autres qui crachaient leur mépris à la face de *el Moro*, mais elle lui avait dit de ces mots qui chantent, et l'avait nommé du nom qu'il portait: — Abd-Allah!

Et chaque fois que l'esclave, poussé par le désir de fuir loin du château,de revoir les champs que lui montraient ses vagues souvenirs d'enfance, voulait s'éloigner de Ubeda, un autre souvenir, le rappel des deux étoiles vivantes dont le langage muet était si éloquent, arrêtait les pas d'Abd-Allah et faisaient évanouir ses âpres désirs de liberté.

Tous deux avaient ainsi grandi côte-à-côte, — la vierge chrétienne et le fils de la race mauvaise; et don Alonzo faisait toujours de longues expéditions de guerre, et chaque fois qu'il revenait l'armurier du château fourbissait à neuf ses armes d'aciers maculées de taches de sang.

Or, ce qui devait advenir advint. Abd-Allah comprit qu'il aimait au plus profond de lui-même la douce Carmencita à la chevelure d'ébène; et la vierge chrétienne se sentit prise de pitié pour le serviteur que le malheur de ses jeunes ans avait fait esclave. Pourquoi donc, aussi, le señor don Alonzo prolongeait-il ainsi ses expéditions de guerre?

Un jour vint enfin où le secret d'amour fut surpris; le Maître prévenu, pénétra un soir dans l'appartement de sa fille; à la lueur du *candil* fumant, qu'il portait à la main, il vit l'esclave surpris, se sauver comme un voleur d'argent. Et don Alonzo ne put crier sa vengeance: sa voix était étranglée dans sa gorge. Doña Carmencita épouvantée de l'expression sauvage qui crispait les traits de son père, avait joint les mains, défaillante, n'osant ni prier ni s'enfuir; elle restait muette, elle aussi, et secouée par un tremblement.

Le vieillard sembla enfin défaillir ; le *candil* s'échappa de ses doigts, tomba sur le sol dallé. Dans son paroxisme de rage, le vieillard l'écrasa sous son talon. La voix lui revint alors, et il hoqueta :

— Avec un maudit !

. . . .

Depuis cette heure, l'Homme de fer semble être infatigable ; il se vautre dans le carnage ; il se baigne dans le sang avec ses compagnons de danger. Jamais sa bouche ne dit : —C'est assez tué !... Il se venge, il a sacrifié dix mille vies jusqu'à présent : désormais il ne se reposera pas qu'il n'en ait sacrifié cent mille !... c'est besogne bénite que de détruire les chiens infidèles : Bravo, don Alonzo *de la Venganza* !

Et le désert se fait sur la rive mauvaise du Duero ; dès qu'un homme y vit, il est voué à la mort ; dès qu'un toit s'y élève, la flamme vient l'y chercher. Maintenant tout est livré à la destruction, au néant ; les enfants eux-mêmes sont écrasés sous les pieds des chevaux : — tel est l'ordre du seigneur de Ubeda. — Ah ! certes oui ! cela coûte trop cher aux pères d'élever ces serpentaux... A mort !... Tue ! Tue !... Peut-être parmi cet amoncellement de victimes se trouvera l'esclave Abd-Allah, le fugitif maudit qu'il a laissé s'échapper, l'immonde ravisseur des chastetés virginales... Tue !... Tue !... et sans trêve, sans relâche, le bras de l'Homme de fer frappait, impitoyable, irrésistible.

Mais les ans passent, semant chacun un peu de leur neige sur la tête de don Alonzo : son corps se courbe sous le poids de son armure de guerre. Sa haine est toujours vivace, mais ses forces parfois le trahissent... N'importe, il courra toujours au carnage, le vieux tueur d'infidèles, jusqu'à ce qu'il ait tenu son serment, et que la cent-millième vie se soit écoulée d'un corps humain par la cent-millième des blessures saignantes que sa lance sait rendre mortelles.

Oui ! les ans passent, et avec eux peu à peu, la terreur excitée par le ravageur. Par les plaies rouges où la mort n'a pas pénétré jusqu'au cœur, la haine l'a remplacée — une haine intense, une haine qui mord et dont les dents emportent des lambeaux de chairs. Don Alonzo de la Ribera voit contre lui s'élever un rival, dix, vingt, cent rivaux, qui tous ont juré sur les cadavres de ceux qu'a tués le grand faucheur de vie, d'être un jour les exterminateurs de cet exterminateur ; et parmi ces ennemis, un surtout se montre inaccessible à la crainte ; il a offert le sacrifice de ses jours, mais il veut voir en face, au grand soleil de la bataille, le maître de Ubeda, lui trouer la poitrine de son sabre courbe, le piétiner vaincu. Son nom ? il n'en a pas : c'est un esclave des chrétiens, un esclave fugitif qui veut faire payer à ses anciens maîtres, par des larmes de sang, toutes les âpres douleurs de sa captivité... Prends garde, don Alonzo ! Ton bras est-il aussi fort que celui d'un vigoureux esclave ? La haine qui gronde dans un cœur vielli est-elle aussi puissante que celle qui rugit dans un cœur plein de sève ? Prends garde don Alonzo de la Ribera, tu as encore à tuer... Vis pour tuer ! c'est œuvre sainte que de noyer dans son sang l'envahis-

seur de l'Espagne, l'ennemi du Dieu qui vit! Allons, courage, boucher des peuples, arracheur du mauvais grain! Bientôt la cent-millième victime va tomber sous ta lance : tu seras délié de ton serment, et tu te reposeras — aux jours de ton déclin — dans Ubeda où les jeunes gens en foule viendront te demander comment on combat l'infidèle!

Mais non! Le Seigneur d'En Haut ne l'a pas voulu! La grande bataille s'engage. Combien de temps dure-t-elle? Un jour? Non. Deux jours? Plus. Trois jours? Plus encore. — Le soleil s'est levé quatre fois sur cette hécatombe indicible, et quand il est arrivé au sommet de sa course, c'est pour voir la déroute des chrétiens.... N'importe! elle est glorieuse cette mêlée qui a vu tomber le vieux tueur de Maures. Longtemps tous les traits sont venus se briser sur son armure d'acier, teinte du sang rose des jeunes, teinte du sang noir des vieux. Mais enfin il est tombé, entraîné par la chute de son cheval. Aussitôt, cent glaives se sont rencontrés au défaut de son armure, son casque brisé gît près de lui, et la barbe blanche du grand faucheur d'hommes est, cette fois teinte de son propre sang.

Alors, ayant fait son devoir, il se recueille pour mourir...

Une voix l'appelle :

» Don Alonzo de la Ribera!

— Qui donc es-tu, toi qui prononce mon nom? Mes yeux ne voient déjà plus. Qui donc es-tu ?

— Je suis Abd-Allah, celui qu'a aimé ta fille... Où est-elle, l'enfant que j'ai si longtemps pleurée? »

Une crispation de haine tord les traits du vieillard : il se roidit contre la mort.

« Tu es heureux, fait-il enfin. Tu as tué le père, tu vas prendre la fille... c'est dans l'ordre.

— Je l'aime. Dis... où l'as-tu cachée?... Veux-tu que je te sauve?

— Je n'ai jamais donné la vie à personne : je ne l'ai jamais demandée à personne.

— Carmencita!

— Tu l'as aimée?

— Oui... je l'aime encore... parle! je suis grand entre les grands, désormais : Je me taillerai un royaume avec la lame de mon sabre, et j'asseoirai ta fille sur un trône

— Soit! esclave, tu m'as vaincu... c'est le sort de la guerre!... Donc va retrouver ta fiancée : Carmencita la brune fille t'attend dans la chambre nuptiale de Ubeda... Cours la retrouver. »

Et l'Homme de fer, secoué par un spasme suprême se renverse dans la mort, tandis que son rival, remonté à cheval, court à toute bride vers le nord, suivi de ses fidèles.

Longtemps il galopa, le coursier d'Abd-Allah, blanc d'écume, le ventre crevé par les éperons de son cavalier. Il franchit les plaines, il franchit le fleuve, il franchit les collines... Courage! la fiancée du Maure attend son amant.

Voici à l'horizon le château de Ubeda... Au galop! au galop! il se rapproche... Au galop! au galop!

Les portes sont forcées: dans toutes les directions les serviteurs fuient, clamant: — La grande bataille est perdue! Le maître est tombé dans le carnage!..

Et la troupe d'Abd-Allah, abandonnant pour un moment les chevaux qui soufflent bruyamment et tremblent sur leurs jarrets roidis, s'engouffre dans les sombres corridors et dans les salles désertes. Les portes de chêne résistent peu aux masses d'armes maniées avec vigueur.

Il y a des ans que l'esclave s'est enfui, mais il reconnaît la disposition des pièces... là, au fond de cet appartement, c'est la demeure de Carmencita... Courage! il touche au but... Une porte de fer? Qu'on la brise, qu'on l'enfonce!... Enfin, la voilà qui cède...

— Carmencita!... c'est moi. c'est Abd-Allah que tu as aimé...

Une obscurité complète... — De la lumière! des torches! qu'on apporte des torches!

Sur la dalle, là.. qu'est-ce? un *candil* écrasé?...

— Carmencita, c'est moi! .. S'est-elle enfuie, la belle fille dont les yeux sont comme des étoiles vivantes?...

« Soulevez ses draperies... oui les draperies de ce lit... oui...

— Un squelette?... horreur!... un squelette de femme!... Carmencita!... ce sont ses cheveux qui adhèrent à ce front dénudé... Mais les étoiles qui l'éclairaient sont mortes!... Ah! le grand tueur des Maures a tué sa propre fille parce qu'elle aimait un Maure!

. . . .

Et, depuis cette heure, don Alonzo de la Ribera y Almuvedar, le faucheur de vies humaines, a vécu dans la mémoire du peuple qui l'appelle *don Alonzo de la Venganza*.

Lors, le *romancero* se tut.

CHARLES LANCELIN.

LOU COUTILHOUN

Your hestiu... lou sou que brilhe;
Au bourg s'enten lou biuloun :
— « Escoute, may, dits le hilhe,
Prestem lou toun coutilhoun. »

LE COTILLON

Jour de fête... le ciel brille;
Au loin, accords de violon:
— « Maman, dit la jeune fille,
Prête-moi ton cotillon. »

Mes l'estofe que s'estire:
Lou coutilhoun qu'es trop loun...
— « Eh doun, se dits, hem detire
« Un ourlet au coutilhoun. »

L'endouman, le may pressade:
« Lou coutilhoun, mes qu'a doun ?
« L'estofe qu'es estroussade
« E trop court, lou coutilhoun !

« D'eu presta qu'ey heytle faute,
Se dits, mes un cop qu'es boun !
— « Tan de paraules, dits l'aute,
Per un plec au coutilhoun ! »

Les dus, l'arrauye à le clèque,
S'esbatten de tau faysoun
Qu'en trop tirau, s'esperrèque
En dus tros, lou coutilhoun !

Asso proube qu'en familhe
Lou boun accord, court ou loun,
Que despen si may e hilhe
An, cadue, un coutilhoun !

Mais sa jambe s'entortille,
Le cotillon est trop long...
— Et vite, d'un tour d'aiguille,
Un ourlet au cotillon.

Le lendemain, fort pressée,
La mère dit : — Qu'est-ce donc ?
« L'étoffe en est retroussée,
« Et trop court, mon cotillon!

« De le prêter j'étais folle !
« Enfin ! une fois, c'est bon !
— « Quel tracas, quelle parole
« Pour un pli de cotillon ! »

Du mot sec on vient au pire,
De la bise à l'aquilon ;
On fait si bien qu'on déchire
Le malheureux cotillon !

Ceci prouve qu'en famille
L'accord règnera selon
Que la mère et que la fille
Aient, chacune, un cotillon !

Dialecte de Gascogne — ISIDORE SALLES.

MALURETTE

Ah ! c'est une bergerette,
Malurette,
La fille d'un vigneron,
Malurette, maluron.

Franche. vive, guillerette,
Aussi nette qu'un chaudron.

Croix d'or à la gorgerette,
Plume verte au chaperon,

Et dessous sa collerette,
Une fleur de potiron.

Elle rêvait d'amourette,
Le matou faisait ron-ron.

Vint pour lui conter fleurette,
Un chevalier fanfaron.

« Bonjour donc, ma pâquerette,
Mon père est un gros baron.

Je suis gaillard. Es-tu prête ?
Voici trente écus tout rond.

— Nenni, monsieur, turlurette!
J'aime Antoiné le charron.

Portez ailleurs votre aigrette,
Mouche d'or, beau moucheron.

Les bœufs sont à la charrette,
L'ami Toine est un luron.

Demain soir, sous la coudrette,
Demain nous nous marierons. »

GABRIEL VICAIRE

LE TRAIT OU LE TREIZIÈME.

Au siècle dernier, les paysans, au lieu d'acquitter leurs fermages aux mains des bourgeois et leurs impôts aux bureaux des percepteurs, versaient aux mains de leurs seigneurs ou de leurs curés des redevances en nature.

Or, le prieur de Maisoncelles-la-Jourdan, qui percevait le *treizième* ou le *trait* sur quatre fermes, faisait exécuter les conditions de ses baux avec beaucoup de régularité.

L'un de ses tenanciers, d'habitude peu ponctuel à s'acquitter, arriva un jour au prieuré apportant le *treizième* de ses faisances. Lorsque le prieur lui en eut donné recépissé, le paysan lui dit :

« Père Prieur, est-il bien vrai que vous devez percevoir le *treizième* sur tous les produits de ma ferme ?

— Mais certainement, mon ami, par acte seigneurial visé au Contrôle de Vire.

— Puisqu'il en est ainsi, vous avez reçu le treizième mouton, le treizième veau, le treizième porc, la treizième gerbe, etc. Je vais vous donner mon treizième garçon, vous en ferez ce que vous voudrez !

— Minute, mon ami, ce que j'ai pris est indiqué dans des actes authentiques ; je ne puis donc accepter un legs qui n'y est pas mentionné. Va donc en paix et fais ce que tu pourras de ton treizième garçon ! »

Et le prieur de Maisoncelles-la-Jourdan mit poliment son tenancier dehors.

VICTOR BRUNET.

CHARMANTE SYLVIE

CHANSON POPULAIRE DE LA FRANCHE-COMTÉ

I. — Charmante Sylvie, parlant à Monsieur:
Que fais-tu, belle fille, dedans ces beaux lieux ?
— *Y feule mè quenouille pou fare des mitons,*
Et peu quand lè neu vint, y vais è lè maujon.

II. — Charmante Sylvie, si jeune, si jolie,
Si jeune, si jolie, n'as-tu pas d'amant ?
Qu'os-ce que çó que vous me dites, qu'os ce que ço que l'émour ?
Jaima de lè vie maman ne m'en é pala.

III. — Si ta mère, Sylvie, ne t'en parle pas,
L'amour, jeune fille, ne te le dit-il pas ?
Qu'os-ce que ço que vous me dites ? qu'osce -que ço l'émour ?
Jaima de lè vie i n'a oui c'tèmour.

IV. — Charmante Sylvie, tu me fais souffrir,
Tu me fais souffrir, tu me fais languir.

— *Qu'os-ce qui pouyon fare, moncieu pou vouì guérn?*
Faut-y l'apothicaire, y l'on vira queri.
V. — De l'apothicaire, je n'ai pas besoin;
Mon corps et mon âme sont entre tes mains.
— *Qu'os-ce que ço que vous me dites ? moi qui ne teniou ran,*
Y fele mè quenouille de ri et de ran (1).

(Cette chanson m'a été dite à Neurey-en-Vaux (Haute-Saône), par M. Laurent.

CHARLES GRANDMOUGIN.

LE DIABLE ET LE SOLDAT RUSSE

Je n'ai pas à rechercher si le paysan russe est ou non content de son sort. L'envie ne naît, en général, que de la privation des jouissances que l'on a été à même d'apprécier ; or, le paysan russe des provinces éloignées ne connaît rien des plaisirs de la ville, et, par suite, ne désire pas grand' chose.

Dans le gouvernement de Perm, où les *isbas* n'ont pas de poêle, où le feu s'allume au milieu de la chambre ne laissant sortir la fumée que par un trou ménagé dans le toit, on a essayé de faire adopter aux mougiks des demeures plus confortables et mieux bâties... Ils ont démoli les nouvelles cabanes et sont retournés à leurs isbas enfumées.

Il se passera bien des années avant qu'une révolution éclate en Russie ; il faudrait détruire des préjugés trop profondément enracinés, saper une religion qui est la vie même du mougik, et lui persuader que le *Petit-Père*, qui est à Saint-Pétersbourg, n'est qu'un simple mortel qui se moque de lui, chose littéralement impossible.

Que cependant le mougik ne fasse pas, de temps en temps, un retour sur l'humilité de sa condition, il serait téméraire de l'affirmer. Il sait vaguement, lui qui couche par terre dans une peau de mouton, et dort fraternellement à côté de ses poules et de son cochon, qu'il y a des *pans* qui ont de bons lits, des appartements somptueux, des *barines* qui ont des *samovars* en argent et mangeraient du lard et du *borchtch* tous les jours, s'ils le voulaient, ce qui, comme chacun sait, est le comble de la félicité.

Et cette aspiration vers quelque chose de meilleur qu'il a de la peine

(1) *Traduction du patois* : I. — Je file ma quenouille pour faire des mitaitaines, — Et puis, quand la nuit vient, je vais à la maison. II. — Qu'est-ce que vous me dites ? Qu'est-ce que l'amant? —Jamais de la vie maman ne m'en a parlé. III. — Qu'est-ce que vous me dites? Qu'est-ce que l'amour? — Jamais de la vie, je n'ai ouï cet amour ! IV. — Que pourrais-je faire, monsieur pour vous guérir? — Faut-il l'apothicaire ? j'irai le chercher. V. — Qu'est-ce que vous me dites? Je ne tiens rien (dans mes mains), — Je file ma quenouille de ri et de ran.»

lui-même à définir, se traduit par des légendes, des anecdotes qui se racontent le soir à la veillée.

« — Six semaines après la résurrection, chantent les kobzars, aveugles de l'Oukraine, le Christ est monté au ciel. Alors tous les paysans se sont réunis, les mendiants, les aveugles et les boiteux, *tous ceux qui n'ont pas de frère ici-bas*, ceux qui ont des souliers d'écorce aux pieds, des béquilles sous les bras, une besace sur l'épaule ; ils se sont mis à pleurer. « Où vas-tu, Christ? Tu nous abandonnes ! Qui nous nourrira et nous vêtira ? Qui nous garantira du froid de la nuit ? »

« — Ne craignez rien, répondit le Seigneur ; je vous laisse une montagne d'or ; je ferai couler pour vous un fleuve de miel, je vous lègue un jardin plein de raisins et de pommes ; je ferai tomber la manne céleste. A vous de conquérir la montagne et de vous partager ses trésors ! »

« — Oh ! Seigneur ! dit Jean l'évangéliste, laissez-moi vous dire que ces braves gens ne sauront pas conquérir la montagne ; les raisins et la manne céleste ne seront pas pour eux. Il viendra des hommes plus forts, des princes et des boyards qui appelleront des marchands, et s'empareront de la montagne d'or pour en trafiquer. Ils prendront tout, et le fleuve de miel, et les raisins, et la manne céleste !... »

Quelle mélancolie dans ces expressions : *Ceux qui n'ont pas de frère ici-bas... Il viendra des hommes plus forts, des princes et des boyards !...*

C'est principalement sur le soldat que le mougik déverse toute sa pitié sous forme de proverbes, de *skazki* et de mélancoliques *doumki*.

C'est que le soldat russe est un être à part, c'est un *dur-à-cuire*, comme nous disons : la faim, la soif, n'ont pas de prise sur lui, et je l'ai vu se tenir encore droit cumme un I après une marche de 80 kilomètres, à travers fondrières et routes défoncées, à l'époque de la guerre turco-russe. Demandez plutôt au général Gaillard, alors notre attaché militaire en Russie.

« *Le soldat russe a du kachat* (1) : *ça va bien. Il n'a que de l'eau, ça va bien encore.*

« *Le soldat russe n'a rien pris depuis trois jours* ; *le quatrième, il est au port d'armes !* »

Et pourtant, Dieu sait si le service est dur ! Jugez-en un peu.

Un pauvre soldat montait la garde quelque part, en Sibérie.

Il songeait à son beau pays de l'Oukraine, où était sa famille.

« Si je pouvais y passer quelques jours seulement, soupirait-il. Le Diable dut-il m'emporter ensuite ! »

Le Diable ne le fit pas longtemps attendre.

« Va dans ton pays, lui dit-il.

— Et la consigne ? fit le soldat.

— Ne t'inquiète de rien, je mettrai ton uniforme et monterai la garde à ta place.

— Et combien de temps resterai-je au pays ?

(1) Purée de millet ou de maïs, suivant la localité.

— Un an, est-ce assez ?

— Oui, va pour un an. »

Et, en un clin d'œil, le soldat se trouva transporté en Oukraine.

Le Diable avait incontinent endossé l'uniforme ; malheureusement les buffleteries doivent se mettre en croix sur la poitrine et le Diable pour éviter ce signe maudit, ne trouva rien de mieux que de les faire passer sur la même épaule.

« Qu'est-ce qui m'a fichu un accoutrement semblable ? » s'écria l'officier; lequel accompagna sa remarque d'un fort coup de poing sur la figure, d'un coup de pied autre part, et de quatre jours de salle de police.

A peine sorti du cachot, le pauvre diable dut monter de nouveau la garde ; nouvelle infraction au règlement, nouveaux coups de poings, coups de pieds et arrêts ! Et il en fut ainsi toute l'année !

Aussi, quand le brave soldat, fidèle à sa promesse, revint comme il était convenu, le Diable, du plus loin qu'il l'aperçut, jeta un cri de joie, et, lui jetant au nez, sac, tunique, shako et les maudites buffleteries, prit ses jambes à son cou, oubliant même, dans sa précipitation, de réclamer l'âme du soldat, à laquelle il avait droit.

En Russie, conclut le paysan, le service militaire est si dur que le Diable lui-même n'en veut pas.

Armand Sinval.

MONSTRES ET GÉANTS

IV

MARTIN ET MARTINE

M. A. Durieux, archiviste-bibliothécaire de la ville de Cambrai, à qui l'on est redevable d'un grand nombre d'ouvrages sur le Cambrésis, vient de publier chez J. Renaut à Cambrai, un volume portant ce titre : *Histoire de Martin et Martine* racontée par un Cambrésien, et commençant par ces vers servant de Préface :

Prenant l'histoire pour complice
J'eus l'idée, un de ces matins,
De vous raconter sans malice
L'origine des vieux Martins.
On conteste peu qu'il est sage
De tout connaître autour de soi ;
Sur l'un et l'autre personnage
On n'a point — pensai-je à part moi —
Jusqu'à ce jour écrit grand'chose :
En résumant ce qu'on en sait,
Peut-être on goûterait ma glose !
Aussitôt dit, aussitôt fait,
Et soutenu par l'espérance
De vous trouver tous indulgents,
Je viens risquer ma conférence
Sans souci des goûts divergents.
Mais, lorsqu'au cours de mon histoire
De Martin je dirai le nom,
Comme l'on entend, à la foire,
Nommer ainsi plus d'un ânon,
Pas d'équivoque en mon étude,
Car soyez bien persuadés
Que je n'ai pas pour habitude
De jamais rire des baudets.
Enfin, si tantôt l'on m'accuse
D'avoir abusé du tréteau,
Je répondrai, pour mon excuse :
« J'ai reçu le coup du marteau ! »

M. Durieux fait d'abord l'historique de l'*horloge* qui fut rangée, dit-il, avec la cloche — le beffroi — qui l'avait précédée, au nombre des symboles

de la liberté municipale et, chemin faisant, raconte le fait suivant. En 1509, les Cambrésiens firent élever la nouvelle façade de leur maison de paix qu'ils surmontèrent d'un campanile destiné à recevoir une horloge et une cloche pour sonner les heures. Cela déplut à l'autorité supérieure qui ordonna la destruction de l'horloge et de la cloche.

Le lieutenant du gouverneur d'Arras, chargé de mettre la sentence à exécution, fut reçu de la manière suivante :

Des représentants de la cité, escortés des agents de la prévôté, la hallebarde au poing, allèrent le recevoir à l'entrée de la ville, et, sous prétexte de lui faire honneur, le promenèrent par les rues pour le montrer au peuple comme une bête curieuse ; puis ils le menèrent « hors de la ville, par la porte qui mène à Saint-Quentin, et illec le laissèrent, en lui disant qu'il se gardât de retourner audit Cambrai » pour le même motif. L'autorité supérieure se fâcha, les représentants de la cité furent « adjournés à comparoir en personne » devant le procureur de Malines, « à peine de III livres d'or. »

Ils n'obéirent point et l'affaire en resta là.

C'est quelques années après, c'est-à-dire en 1511, que l'on décida « faire à l'orloge de le ville, Martin de Cambray. »

Les deux postures faites, d'abord, en bois de faulx (hêtre), furent ensuite reproduites en métal. On ne songea pas, malheureusement, aux moyens à employer pour les faire mouvoir, lorsqu'on fit construire l'horloge qui ne fonctionna pas, d'ailleurs, suffisamment bien. De sorte qu'on dut en construire une autre, et que ce n'est qu'en 1512, vers la fin d'octobre, qu'eut lieu l'inauguration des sonneurs cambrésiens. « La foule garnissait ce jour là le grand marché. Le cou tendu, la bouche béante, les yeux fixés sur les deux figures aériennes, chacun attendait impatient et anxieux que l'unique aiguille dorée du cadran d'azur marquât midi, pour voir s'ébranler les deux postures. Au premier coup de cloche, une joyeuse clameur domina le bruit du marteau. Tous les spectateurs se sentirent comme touchés par ce choc qui leur octroyait ainsi, disent les étrangers jaloux, une marque de provenance qui ne leur a jamais fait défaut depuis. Le soir on brûla un feu de joie. » On voit par cette citation que M. Durieux, comme tous ses concitoyens d'ailleurs, accepte comme il convient le dicton fameux. « Il a reçu le coup de marteau! » qu'on applique de préférence aux Cambrésiens. L'un d'eux, M. Bouly, n'a-t-il pas dit dans une chanson qui est aux Cambrésiens ce qu'est aux Suisses le célèbre Ranz-des-Vaches :

« Mais aujourd'hui dans notre France.
Qui n'a pas son coup de marteau ! »

M. Durieux raconte, à ce propos, qu'en 1834, un prince reçu à l'hôtel-de-ville de Cambrai, a demandé sans façon à un officier de la garde nationale de le débarrasser de son chapeau. L'officier, un Cambrésien, un peu ému, laissa choir l'auguste coiffure sur le parquet « ce qui fit dire au

prince, en riant, que l'auteur de cette maladresse avait « reçu le coup de marteau ! » Mais l'officier, qui avait retrouvé son sang-froid, répliqua en souriant : « Monseigneur, Martin est bon père, il ménage ses enfants et ne frappe que les étrangers. » Le prince eut le bon esprit de ne pas se fâcher.

M. Durieux suppose que les Martins ont toujours été représentés comme maures ou nègres, mais ne peut rien affirmer à cet égard ; il se demande si, dès leur origine, ils étaient tous deux du *sexe fort*, ce qu'il était permis de supposer en les voyant autrefois armés tous les deux. Il dit que tous les documents qu'il a consultés les nomment invariablement, de 1512 à 1690 : « les Martins, » et que c'est seulement en cette dernière année « qu'on les désigne comme un couple : *Martin et Martine*, après avoir au préalable, soumis le plus petit des deux à un développement pectoral qui enlève au spectateur toute incertitude. »

Martin et Martine, exposés aux intempéries, ont subi bien des réparations et des restaurations, mais n'ont jamais été refaits entièrement. Toutefois, il serait impossible de déterminer exactement ce qui subsiste encore de la partie primitive.

Martin a 2^m50 de hauteur, sur une largeur d'épaules de 0,60.

La taille de Martine est de 2^m sur une carrure de 0,40.

Tous les faits énoncés par M. Durieux sont appuyés de preuves relevées aux archives et qui ne laissent aucun doute sur l'origine des célèbres automates Cambrésiens. Par suite, il ne reste absolument rien de la touchante légende qui a inspiré des littérateurs, des poètes, des chansonniers, et que nous allons rappeler succinctement. Sous Charles-Quint, un prince Maure, exilé à Cambrai, prit un jour la fuite avec une jeune fille qu'il aimait et dont il était aimé. Des cavaliers, mis à leur poursuite, ramenèrent les fugitifs et le tribunal les condamna à sonner l'heure à l'hôtel-de-ville.

Heureusement, un moine, savant en mécanique, eut pitié des deux amants. Il construisit deux automates qu'il appela *Martin* et *Martine* et les substitua aux sonneurs humains qui furent graciés, à la condition que le Maure embrasserait la religion chrétienne, ce qu'il fit.

Voici comment M. Durieux termine son très intéressant travail : « Je vous ai tenus trop, je le sens, à vous parler de nos vieux amis ; en m'attardant à maint détail puéril, bien sûr, j'ai provoqué plus d'un sourire ; mais les fils peuvent-ils jamais trop parler de leur père ! Avec quelle sincère émotion le Cambrésien que les hasards de la vie ont entraîné hors de sa ville natale, n'entend-il pas prononcer le nom qui lui rappelle le pays absent. Martin, c'est le mot de ralliement auquel se reconnaissent les enfants d'un même berceau. C'est le souvenir du clocher, c'est le nom qui fait vibrer au cœur l'amour de la chère cité ; en l'entendant sur la terre lointaine on se surprend à se demander aussi, avec le poète exilé, par quel attrait le sol natal nous captive et ne nous laisse jamais l'oublier ! »

A. Desrousseaux.

LE GLAS

Barenton (Manche), 15 août 1887.

I

La demoiselle est morte,
Elle est en Paradis ;
Trois vieilles du pays
Filent devant la porte.

« Las ! » dit l'une des trois,
Avec sa voix cassée,
« La pauvre est trépassée ;
Je chômerai de bois ! »

« — Je chômerai de laine, »
Dit l'autre mère-grand,
« Et tout l'hiver durant
Je serai dans la peine ! »

« — Je jeûnerai demain, »
Murmure la dernière ;
« Elle était coutumière
De m'apporter du pain ! »

II

La demoiselle est morte,
Elle est en Paradis ;
Trois filles du pays
Cousent devant la porte.

L'une dit tout en pleurs :
« Pendant son long martyre,
Elle m'apprit à lire,
Oubliant ses douleurs ! »

L'autre ajoute : « C'est elle,
— Elle avait tant d'esprit —
C'est elle qui m'apprit
A faire la dentelle ! »

« — Moi je voulais mourir ;
J'étais à moitié folle,
Et sa bonne parole
Sût vite me guérir.

III

La demoiselle est morte,
Elle est en Paradis ;
Trois garçons du pays
Causent devant la porte.

« Jamais on ne trouva
De jeunesse plus sage! »
Dit l'un d'eux, c'est dommage,
La meilleure s'en va ! »

« — C'était la plus jolie,
Et la mort nous la prend ! »
Dit l'autre en soupirant.
« Pourvu que je l'oublie ! »

« — Adieu, mes chers amis, »
Dit le dernier tout pâle ;
« C'est sous la même dalle
Que je veux être mis. »

RAOUL GINESTE

UN VOCERI DE L'ILE DE CORSE (1)

Les *Voceri* s'improvisent ou passent pour s'improviser devant les cadavres des morts. On couche les morts sur un de ces grands canapés en

(1) *En Corse ; l'Esprit de Clan, les Mœurs politiques, les Vendette, le Banditisme,* par Paul Bourde (du *Temps*). — 1 vol. Calmann-Lévy, éditeur (3,50).

planches, comme en possèdent la plupart des maisons, les femmes du village s'assemblent autour, et tout à coup l'une d'elles, comme si elle était prise d'inspiration se met à chanter. Après la première, une seconde reprend et ainsi de suite. Les airs qui ne varient point (il y en a deux ou trois seulement) ressemblent à ces airs arabes qui s'émettent par le nez autant que par la bouche, avec des notes très soutenues suivies de brusques chutes. En les entendant, je revoyais dans mes souvenirs les naïliennes du désert algérien, s'étirant les bras dans leurs danses somnolentes. Il va de soi que la chanteuse a préparé son thème d'avance, elle le choisit à son gré et le développe librement; ce serait une indécence que d'interrompre une vocératrice,et les femmes profitent parfois de ce privilège pour se dégonfler le cœur aux dépens des parents affligés.

Une jeune fille de Sari avait épousé contre le gré de sa famille un homme pauvre nommé Matteo. Elle mourut après quelques années de mariage. Sa sœur vint pleurer sur son corps; et voici les foudroyantes invectives que, dans ce moment solennel, le malheureux veuf et ses parents réunis durent écouter patiemment de sa bouche:

« Je me mets à la fenêtre. — Je vois un pêcher fleuri. »

Ces deux vers sont une sorte de mise en train traditionnelle qui n'a point de sens précis. Puis, regardant tour à tour, avec un visage enflammé de haine, et la morte, et la misérable chambre où se passait la scène, et le mari en larmes, la vocératrice continua :

« Sont-ce là les promesses — que t'avait faites ton mari ? — Tous les commencements du mois — il voulait te faire un vêtement.

« Où sont tes chapeaux ? — Où sont tes velours ? — Qu'en a fait ton mari ? — Les a-t-il engagés ou vendus ?

« Est-ce là ton mari ? — Est-ce là ton beau-frère ? — L'un a une figure de bourreau, — l'autre d'excommunié.

« Sont-ce là les palais ? — sont-ce là les corridors? — Cecca (Françoise), sœur de mon cœur, — ce sont des huttes de berger.

« Où sont tes fils ? — Ils sont enfermés dans la chambre — exténués de faim, — sans chaussures ni vêtements.

« Dans la maison de ton père, — on portait des brodequins. — Dans la maison d'Orsolo Matteo, — il n'y a pas une paire de savates.

« Dans la maison de ton père, — il y avait des lumières de toutes sortes, — dans la maison d'Orsolo Matteo, — à peine y a-t-il un brin de résine.

« Dans la maison de ton père, — il y avait de bons gâteaux, — dans la maison d'Orsolo Matteo, — à peine a-t-on du pain de châtaignes.

« Je ne suis pas venue ici pour manger, — je ne suis pas venue ici pour boire (allusions aux repas de funérailles); — je suis venue ici pour pleurer Cecca — et puis je m'en irai. — Elle a laissé trois œufs (trois enfants) dans son nid, — et je les emporterai. »

Le curé de Lugo, à qui je dois le texte et la traduction de ce virulent *vocero*, m'a raconté qu'à Sari, son pays natal, il avait connu une vieille femme qui avait pris une telle habitude du rythme que, dès que la conversation prenait un ton élevé, elle trouvait plus aisé de parler en vers qu'en prose.

(Extrait du *Temps*). PAUL BOURDE.

LES ANCIENS CONTEURS

III

LES ANCIENNES ÉDITIONS DE BOCCACE

A propos du *Novelliero italiano* (Venise, 1754, 4 vol. in-8°), le critique anonyme de la *Bibliothèque des Romans* (juin 1777 ; T. XV), dit : « Le plus illustre des auteurs cités dans cet ouvrage est Jean Boccace. Son *Décaméron* contenant cent nouvelles, divisées en dix Journées est, en général, comme de tout le monde... Il semble que les François n'aient considéré Boccace que comme un Auteur licentieux, tandis qu'en Italie il est estimé comme un auteur classique, et un modèle de style, dans lequel, d'ailleurs, on trouve les histoires du monde les plus intéressantes et les plus touchantes. Son autorité est aussi respectée pour l'Italien, que celle de Cicéron pour le Latin; et dès qu'un mot a été employé par lui dans un sens, aucun grammairien n'hésite à l'admettre, comme étant du plus pur langage. Le Concile de Trente et les Papes ont eu cette déférence pour l'opinion publique, de ne jamais condamner et défendre l'ouvrage en entier, quoiqu'il contienne des contes et des passages très-licentieux ; mais ils se contente d'adoucir et de rectifier quelques-uns de ces passages ; et il faut bien remarquer que la sévérité de la cour de Rome a plutôt porté sur les histoires où il est question de Prêtres et de Moines, que sur bien d'autres traits licentieux qui se trouvent répandus dans l'ouvrage. »

La première édition du *Décaméron* de Jean Boccace est de Venise, 1471, *in-folio*. Elle est de la plus grande rareté. Il y en a une seconde de Mantoue, 1472, deux autres de Milan et de Bologne, 1476, une de Vicence, 1478, trois de Venise, 1481, 1484, 1492. Toutes ces éditions sont *in-folio*. Le *Décaméron* parut ensuite à Florence et à Venise, en 1516, en formats plus commodes, l'*in-4°* et l'*in-8°*. En 1518, nous retrouvons l'*in-folio* dans une édition nouvelle de Venise. Les Aldes, en 1522, donnent une belle édition grand *in-8°*. Puis vient l'édition de 1525 (Venise, *in-f°*), et celle des Juntes (1527, Florence, *grand in-8°*).

Cette dernière est regardée comme la meilleure et c'est la plus recherchée, parce que c'est sur elle qu'ont été faits les retranchements et les corrections que le concile de Trente et ensuite les papes ont jugé devoir opérer dans le texte de l'œuvre originale de Boccace. Les éditions postérieures sont altérées et corrigées, à l'exception du *Décaméron* des Elzévirs (Amsterdam, 1665), de celui de Paul Rolli (Londres, 1737), de celui de Paris (1757, 5 vol. in-8°, imprimés sous le titre d'Amsterdam, avec les figures dessinées par Gravelot. Si l'on veut bien connaître en quoi consistent les corrections faites dans l'édition dé 1527, il faut lire les *Annotations italiennes sur le Décaméron,* imprimées à Florence (1574, 1 vol. in-4°). Elles indiquent les passages altérés ou supprimés par ordre du concile de Trente, en 1573.

Boccace a écrit plus de cent ans avant l'invention de l'imprimerie, car il

naquit à Certaldo de Toscane en 1313. Il se destina d'abord au commerce, puis à la jurisprudence. Il eut pour maître en cette science un certain Cino de Pistoie plus habile à trousser de jolis vers qu'à interpréter le droit romain. Pétrarque fut longtemps le compagnon du futur auteur du *Décaméron*. L'amant de Laure et Cino de Pistoie engagèrent Boccace à laisser le droit pour la littérature. Les œuvres de Boccace sont des plus variées. Il composa un traité de Physique, un ouvrage de Mythologie assez médiocre, une *Vie du Dante*, puis plusieurs études historiques parmi lesquelles nous citerons l'*Histoire des Hommes malheureux* et celle des *Dames infortunées* ; enfin un grand nombre d'ouvrages d'imagination, tels que *Philocopol* ou *Le Philocolo*, dans lequel il est question des *Amours de Floris et de Blanche-Fleur* ; *Le Labyrinthe d'Amour* ou *Le Corbaccio* ; *Le Nymphale* ou *La Nymphe d'Ameto*, comédie ; *La Teséide*, contenant les *Amours d'Arcite et de Palémon* ; *La Fiametta*, avec les *Amours de Fiametta et de Pamphile* ; *La Vision amoureuse*, songe allégorique ; *L'Urbano* ou *Histoire d'Urbain le Méconnu*, fils de l'empereur Frédéric Barberousse ; enfin le célèbre *Décaméron*, dernier ouvrage de Boccace.

L'illustre Toscan, après avoir quitté Florence agitée de troubles, passa à la cour de Robert, roi de Naples, et il y vécut un assez grand nombre d'années. Il y devint amoureux d'une fille naturelle de Robert, et l'on assure que cet amour fut payé de retour. Dans sa soixantième année, il retourna en Toscane dans son petit bourg de Certaldo, et il y mourut deux ans après, en 1375, ne laissant qu'un fils naturel dont une illustre famille italienne se faisait encore, au siècle dernier, l'honneur de descendre.

Nous avons d'anciennes traductions françaises de presque tous les ouvrages de Boccace. Il y a des traductions françaises du *Décaméron* plus anciennes que l'Imprimerie, par exemple, celle de Laurent de Premierfait, composée dans les premières années du XV[e] siècle, par ordre de Charles V. Elle a été imprimée en 1485. Une autre édition plus commune est celle de Robert le Masson. Cet ouvrage, sans valeur, a été publié pour la première fois en 1545. La dernière édition est celle de 1757 (5 vol. in-8° avec de belles gravures). Une édition parue avec des figures de Romain de Hooge, n'est qu'une traduction libre, ou plutôt un mauvais extrait. On en connaît plusieurs contrefaçons. Citons encore l'édition lyonnaise de Guillaume Roville (1551, in-16) avec des vignettes attribuées à Salomon Bernard, surnommé le *Petit Bernard*, le graveur de la *Bible* dite *de Lyon*. M. Alcide Bonneau, dernièrement, a publié dans les collections Isidore Liseux, l'édition de Le Masson (1545) avec les vignettes de Salomon Bernard (*Le Décaméron de Boccace* ; Paris, Liseux, 1879, 6 vol. in-18). M. Alcide Bonneau donne comme prénom au traducteur *Antoine* au lieu de *Robert*. Il a en grande estime cette traduction qu'il trouve de beaucoup supérieure à celle de Sabatier de Castres « retouchée prétentieusement. »

Vincent Brugiantino, Florentin, a mis le *Décaméron* en vers italiens ; il y a ajouté des morales ou des proverbes. Cet ouvrage imprimé à Venise (1554, in-4°) est rare et recherché, mais sans grand mérite.

Henry Carnoy.

POÈMES DE LA TRADITION

LA LÉGENDE MATERNELLE

Conte pour la veillée de Noël.

I

Il était une fois, aux champs, deux amoureux.
On dit pour eux la messe, et l'on dansa pour eux ;
Puis voilà deux époux. Simple, ignorant l'envie,
Comme dans son sillon marchant droit dans sa vie,
L'homme était fier, au grand soleil qui le hâlait.
La femme avait vingt ans à peine ; fleur de lait,
On eût dit que le mal n'existait pas pour elle.
Aussi fraîche qu'Avril, fine sans être frêle,
Svelte, la main mignonne et les doigts en fuseau,
Blonde comme l'Aurore avec un cœur d'oiseau,
Tout en elle était chant, parfum, rayon, caresse ;
Sentir de son regard la profonde allégresse,
C'était se baigner l'âme en des flots de ciel bleu.
Ils s'adoraient. Bientôt elle eut un doux aveu
Sur les lèvres : l'épouse allait devenir mère.
Auprès de ce mot-là, comme toute chimère
Devient pâle, s'efface ! et quelles profondeurs
D'espérance et de crainte il ouvre dans les cœurs !

Un soir, à l'angélus, par la première étoile,
Elle mit un fichu sur sa robe de toile,
Cueillit un œillet rouge au jardinet fleuri,
Et s'en alla guetter le retour du mari.
Il apparut enfin, là-bas, près du vieux saule,
Sa pierre à la ceinture et sa faux sur l'épaule,
Arrivant, tout poudreux, d'un pied las mais vaillant.
Il leva son chapeau de paille, en la voyant,
Et redoubla le pas pour l'embrasser plus vite,
Il vint ; et se haussant vers lui, toute petite,
Elle lui dit, les yeux baissés, l'air triomphant :
« — Ecoute ! j'ai senti remuer notre enfant. »
Tendrement, longuement, dans une ardente étreinte,
Sur sa bouche il baisa cette parole sainte ;
Ils s'assirent devant la porte, sur le banc,
Et dans la nuit monta le clair de lune blanc.

II

Ils eurent désormais des anxiétés douces.
L'été passa. Les bois jonchés de feuilles rousses
Annoncèrent l'automne. On fit la fenaison,
La vendange ; on rentra les fruits à la maison ;

Puis vint la neige avec l'hiver. La jeune femme
Etait souffrante, mais joyeuse au fond de l'âme ;
Et tous les deux, assis, après souper, devant
L'âtre amical, tandis qu'au loin soufflait le vent,
Ils jasaient, regardant tomber la cendre grise.
Chacun d'eux arrangeait l'avenir à sa guise ;
Ici, c'était plus sûr ; là, c'était plus brillant ;
Et l'on se disputait quelquefois, en riant.
Les fagots pétillaient. Parmi les branches noires
Luisait la flamme ; et sur les murs, sur les armoires,
De grands reflets allaient et venaient. Un grillon
Chantait. Le vieux coucou sonnait son carillon.
Le chat, les yeux mi-clos, ronronnait sur la table.
Une vache, parfois, s'éveillait dans l'étable,
Et mugissait. Parfois, on entendait hennir
Les chevaux piétinant le sol. Le souvenir
Des labeurs coutumiers et des bêtes de somme
Traversait les propos de la femme et de l'homme ;
Et puis les beaux projets reprenaient leur chanson.
Le père disait : « — Moi, je voudrais un garçon. »
Et la mère disait : « — Moi, je veux une fille.
Je la vois déjà là qui rit et qui babille,
Sur une chaise haute, entre nous deux, le soir.
Vite, elle deviendra plus belle que l'espoir ;
Elle aura le regard si pur, l'âme si blanche,
Qu'un seigneur, l'ayant vue à l'église un dimanche,
La fera, devant Dieu, dame et princesse. — Il faut,
Pour atteindre son but, viser un peu moins haut ! »
Répliquait l'homme. Et la petite ménagère
N'en poursuivait pas moins, radieuse et légère,
Son divin rêve d'or : telle, et d'un vol moins sûr,
L'alouette, au matin, va conquérir l'azur.
Ils cherchaient quels seraient le parrain, la marraine ;
Elle aurait bien voulu l'archevêque et la reine ;
Mais il parlait d'un bon parent sur le déclin,
Qui, pour commère, aurait la dame du moulin.
Elle ajoutait : « — Tiens, là, je mettrai sa couchette ;
Et je me lèverai chaque nuit, en cachette,
Pour baiser à loisir ses beaux petits bras ronds. »
Et tous les deux pensaient : « Comme nous l'aimerons ! »

Ainsi passait entre eux le temps de la veillée.
Par ce flottant et doux mirage émerveillée,
La jeune femme avait, au fond de ses yeux bleus,
Un éblouissement de bonheurs fabuleux,
Mais elle travaillait, tout en suivant son rêve ;
Ses doigts actifs allaient, couraient, volaient sans trêve ;
Et tandis que son cœur voyageait loin, bien loin,
Son aiguille perlait l'ouvrage, avec grand soin.
D'une petite fée on eût dit la baguette,
« — Après-demain, j'aurai terminé sa layette ;

Regarde ! disait-elle, en promenant son dé
Sur l'ourlet d'un joli petit bonnet brodé ;
Regarde donc ! c'est ma seule coquetterie,
Maintenant. » Sur la table, en belle symétrie,
Elle étalait alors, dans toute leur blancheur,
Tous ces mignons objets pleins d'aube et de fraîcheur,
Pas plus grands que la main, lumineux et doux langes
Où les mères, encor pâles, mettent leurs anges.
L'homme, sans s'y connaître, admirait le trousseau :
« — Il faudra convier autour de son berceau
Chaque fée, et n'en pas oublier une seule,
Quand on devrait, comme une épingle en une meule,
Chercher le nom de la dernière, n'est-ce pas ? »
Et de rire !... Et le temps s'avançait à grands pas.

III

Les jours fuyaient. Enfin, par la douleur suprême
Elle sentit son sein déchiré. « — Va, je t'aime !
Disait-elle ; et je veux t'aimer, mon cher espoir,
D'autant plus que j'aurai plus souffert pour t'avoir. »
Toute une nuit passa dans les cris, dans les plaintes ;
L'homme, inquiet, hagard, hanté d'obscures craintes,
Se tenait au chevet, et ne savait comment
Lui parler, pour calmer sa souffrance un moment.
L'aube est triste souvent comme le crépuscule ;
On ne sait si le jour avance, ou s'il recule ;
Et là, devant ce trouble affreux, par ces sanglots,
Tandis qu'un reflet faible, au ciel à peine éclos,
Tremblait, mouillé de pleurs, le long de la fenêtre,
On ne savait plus bien si quelqu'un allait naître,
Ou si quelqu'un allait mourir. Hélas ! le sort
Voulait une naissance et voulait une mort.
« — On m'arrache le cœur ! » cria la mère. Et blanche,
Frêle comme une fleur de givre sur la branche,
Elle sut qu'elle avait une fille, et sourit.
Elle voulut la voir de près. Elle la prit,
La baisa, mais ne put la garder. Sa faiblesse
Augmentait. « — Laissez-la ! Je veux qu'on me la laisse.
Mettez-la sur le pied du lit ! Je veux la voir. »
Mais entre elle et l'enfant, voici qu'un voile noir
S'abaissa ; vaguement tâtonnait sa main pâle.
Elle eut peur. Elle dit, en surmontant son râle :
« — J'ai froid. Si tard déjà ! comme les jours sont courts ! »
Elle entendit l'enfant vagir. « — Attends ! j'accours ! »
Fit-elle. Vains efforts ! Alors, morne : « — Il me semble
Que je meurs. Qu'ai-je donc ? Tout mon pauvre corps tremble. »
Puis elle s'écria : « — Mourir ! je ne veux pas !
Ma fille !... » et rendit l'âme en lui tendant les bras.

Dieu juste ! abandonner, quoi qu'on ait de tendresse,
Ce délicat objet d'amour et de caresse !
Penser qu'une étrangère aura ses jeux, ses ris,
Et ne s'éveillera pas toujours à ses cris !
Où donc, loin de ce monde aux rêves éphémères,
Seules, en pleurs, s'envont ainsi les jeunes mères ?
Mort, ô sinistre Mort, pourquoi prendre à l'enfant,
A l'être doux, chétif, nu, que rien ne défend,
Celle qui, de plein cœur, les seins gonflés, l'allaite,
Toi qui n'as ni baisers, ni chants, toi, le squelette,
Toi le sphinx, toi dont l'ombre immense et sans espoir
Plane éternellement sur le grand désert noir ?

IV

Elle mourut. Et l'on porta le corps en terre.
Alors, le veuf resta pensif et solitaire,
Avec le nouveau-né. Le brave homme semblait
Ivre de sa douleur. Cependant, il fallait
S'occuper de l'enfant sans mère. Une voisine,
Femme pauvre, s'offrit pour nourrir l'orpheline,
Vint, et dans la maison aussitôt s'installa.
Mais le malheur était dans cette maison-là.
Le nourrisson, par un désespérant caprice,
Tout le jour refusa le sein de la nourrice,
Et tout le jour gémit, gémit. Le père en deuil
Ecoutait, sombre encore de la nuit du cercueil.
Il restait là, près du berceau, sur une chaise,
Dans ces vêtements noirs où n'est jamais à l'aise
Le travailleur des champs au cou robuste et brun.
L'œil vague, il paraissait attendre là quelqu'un.
Il tressaillait parfois, levait son front livide,
Et ce dur paysan, voyant la maison vide,
Pleurait. Alors l'enfant se lamentait plus fort.
Il l'embrassait, disant : « — Je n'ai jamais fait tort
A personne ; et pourtant sa mère est dans la tombe.
Qu'a le ciel contre nous, ô ma pauvre colombe ?
Ne pleure plus ! Il faut dormir ; les morts sont sourds. »
Et, quoi qu'il fît, l'enfant se lamentait toujours.
La nuit vint. Nul repos. Mais pour l'enfant morose,
Tout d'un coup, sur le tard, il advint quelque chose
De magique. Ce fut comme un enchantement.
Plus de cris. Sous le charme, un bon sommeil calmant
La pénétra ; ses yeux se fermèrent ; à peine
Distinguait-on le bruit léger de son haleine.
La petite dormit jusqu'au soleil levant.

Elle s'éveilla triste, et comme auparavant
Gémit et refusa le sein. « — C'est chose étrange,

Fit la nourrice : hélas ! qu'a donc ce petit ange ?
C'est le plus douloureux enfant des environs.
Je veillerai ce soir près d'elle ; nous verrons. »
Longuement, jusqu'au soir, une plainte incessante
Attrista le logis en deuil ; et l'innocente
Ne voulut rien goûter de ce qu'on lui donna.
Tout s'éteignit. L'enfant pleurait. Minuit sonna.
Sous le ciel ténébreux où s'engouffrait la bise,
Tour à tour, dans les champs, s'éveilla chaque église.
Il faisait noir, très noir. La nourrice veillait,
Pensant : « Pourquoi l'enfant refuse-t-il mon lait ? »
Quand l'heure eut ébranlé douze fois la nuit sombre,
Elle entendit s'ouvrir une porte dans l'ombre
Et quelqu'un lui sembla marcher vers le berceau.
Alors l'enfant devint calme ; tel un oiseau,
Qui vers l'azur ne peut encor lever son aile,
Crie, et soudain se tait sous l'aile maternelle ;
On eût dit qu'une femme était là, qui l'aimait,
Qui lui donnait le sein, la berçait, l'endormait.

La nuit suivante, au même instant, même aventure.
« — Mon doux Jésus ! Cela n'est pas dans la nature ! »
Répétait la nourrice. Elle en eut le frisson.
Et qnand l'aube apparut, qui blanchit la maison,
Elle alla droit au veuf et lui conta bien vite
Ce qui s'était passé chez lui trois nuits de suite.
Le père rassembla ses parents, leur dit tout.
Quand on eut écouté son récit jusqu'au bout
Et tenté sans succès d'apaiser l'orpheline
Au bercement rythmé d'une chanson câline,
On pensa qu'il fallait, dans tous les cas, savoir
Qui venait, chaque nuit, secrètement, la voir.
On fit, pour pénétrer ce singulier mystère,
Un plan complet. En vain, une vieille grand'mère
Marmotait : « — Pensez-y ! l'ange silencieux
Qui vient la nuit, pourrait la remmener aux cieux.
C'est tenter le malheur, qu'en vouloir trop connaître ;
Prenez garde ! — Et si c'est le démon ! » fit un prêtre.

V

On soupa. Les peureux, n'osant s'attarder là,
S'en allèrent après le souper. On souffla
Les flambeaux. On s'assit par terre, près de l'angle
Où la nourrice avait dressé son lit de sangle ;
On cacha la lanterne entre un meuble et le mur,
Et chacun attendit. Le soir devint obscur.
Hors l'enfant, tout se tut. La plaintive fillette
Semblait à l'abandon dans la maison muette.
La flamme du foyer pâlit et frissonna ;
Tout s'éteignit. L'enfant pleurait. Minuit sonna.

Sous le ciel ténébreux où s'engouffrait la bise,
Tour-à-tour, dans les champs, s'éveilla chaque église.
Il faisait noir, très noir. La voix du temps vibrait
Lente et grave comme un soupir, comme un regret.
Quand l'heure eut ébranlé douze fois la nuit sombre,
On entendit s'ouvrir une porte dans l'ombre ;
Une vague blancheur alla vers le berceau,
Et l'enfant qui pleurait, s'apaisa, doux oiseau.
Que faire ? que penser ? La stupeur était grande.
Mais, à la fin, le plus courageux de la bande
Prit la lumière. Alors le berceau s'éclaira.
Enigme du tombeau, quel dieu t'expliquera ?
C'était elle, la mère, elle, l'âme exilée,
Qui revenait calmer sa fille inconsolée,
Et qui, chantant tout bas une vieille chanson,
Se penchait pour donner le sein au nourrisson.
Qui donc serait ainsi venu, sinon la mère ?
Les paysans, sous la vacillante lumière,
N'osaient bouger. La morte était à quatre pas,
Telle que, l'autre jour, au son morne du glas,
Ils l'avaient étendue entre les quatre planches.
C'était bien elle, avec sa robe à ruches blanches,
Son rosaire et sa croix. Triste et pur diamant,
Une larme coula de ses cils. Un moment,
Elle resta songeuse, inquiète, hésitante,
L'œil fixe et dilaté par une étrange attente.
Puis, comme si quelqu'un, qu'elle seule voyait,
Avait dit oui de loin à son fervent souhait,
Son regard rayonna d'une extase subite !
Elle baisa les mains de sa chère petite,
L'enveloppa dans un embrassement étroit,
Et l'emportant, marcha vers la porte tout droit,
Sans que personne osât l'arrêter au passage.
Une lueur divine errait sur son visage,
Une étoile brillait à son front triomphant.
— Personne n'a revu la mère ni l'enfant.

O soleil d'or, ô pourpre inondant nos désastres,
O nuit qui fais surgir le rêve blanc des astres,
O firmaments lointains à nos vœux interdits,
O renaissante aurore, est-il un paradis
Où, pour ne plus jamais se quitter (saint mystère !)
Se retrouvent enfin ceux qui s'aimaient sur terre ?

EMILE BLÉMONT.

DANS LES JARDINS D'MON PÈRE

Chanson de route

Lourdement

Dans les jar-dins d'mon pe-re les li-las

sont fleu-ris Dans les jar-dins d'mon pe-re Les

li-las sont fleu-ris Tous les oi-seaux du mon-

de vienn'nt y fai-re leurs nids Au près de ma

blon-de Qu'il fait bon fait bon fait bon Au

près de ma blon-de Qu'il fait bon dor-mir

II

Tous les oiseaux du monde } *bis.*
Viennent y faire leurs nids }
La caille, la tourterelle,
Et la jolie perdrix.
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir

III

La caille, la tourterelle } *bis.*
Et la jolie perdrix }
Et ma jolie colombe
Qui chante jour et nuit.
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir

IV

Et ma jolie colombe } *bis.*
Qui chante jour et nuit }
Qui chante pour les filles
Qui n'ont pas de mari.
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir.

V

Qui chante pour les filles } *bis.*
Qui n'ont pas de mari }
Pour moi ne chante guère
Car j'en ai un joli.
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir

VI

Pour moi nechante guère, } (*bis*).
Car j'en ai un joli
— Dites-nous donc la belle,
Où donc est vot' mari ?
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir.

VII

« Dites nous donc la belle, } (*bis*).
Où donc est vot' mari ?
— « Il est dansla Hollande.
Les Hollandais l'ont pris
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir.

VIII

Il est dans la Hollande, } (*bis*).
Les Hollandais l'ont pris
Que donneriez-vous belle
Pour avoir votre ami ?
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon dormir.

IX

Que donneriez-vous belle } (*bis*).
Pour avoir votre ami ?
Je donnerais Vervailles,
Paris et Sant-Denys,
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir.

X

Je donnerais Versailles, } (*bis*).
Paiis et Saint-Denys.
Les tours deNotre-Dame,
Et l' clocher d' mon pays,
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir

XI

Les tours de Notre-Dame } (*bis*.)
Et l' clocher d' mon pays
Et ma jolie colombe,
Pour avoir mon ami.
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir.

CHARLES DE SIVRY.

LES MONTS DE LA TSERNOGORA

Dieu venait de créer le soleil, la terre, la lune et les étoiles. D'un regard il embrassa son ouvrage et il trouva que seul notre monde n'était pas parfait. Les astres avaient des plaines et des monts, mais aucune colline ne venait varier les paysages de notre globe. Le Créateur prit un grand sac et il s'en alla planant au-dessus de la terre et semant de ci de là les coteaux, les collines et les montagnes les plus élevées. Tout à coup, le sac de l'Eternel creva, et, avec un bruit épouvantable, le contenu s'échappa et tomba à l'endroit où maintenant se trouve la Tsernagora.

C'est là l'origine du pays montagneux qui abrite le vaillant petit peuple des Monténégrins (1).

CONSTANTIN STRAVELACHI.

---

(1) M. Puiseux, inspecteur général de l'Instruction publique, nous a raconté dernièrement une légende identique qu'il a recueillie dans le sud-ouest de la France, dans la vallée de la Lisonne, ancienne seigneurie de Brantôme (H. C.)

LE CŒUR MANGÉ

LÉGENDE POPULAIRE DE LA GASCOGNE

Un soir de carnaval, un galant dit à sa belle :

« Belle, quand donc m'aimerez-vous ? — Galant, je t'aimerai quand tu m'auras donné la fleur dorée, la fleur qui chante au soleil levant. — Adieu, belle. Attendez-moi le soir de la Saint-Philippe (1er mai), sur le seuil de votre maison. »

Le soir de la Saint-Philippe, la belle attendait son galant sur le seuil de sa maison.

« Bonsoir, belle. Voici la fleur dorée, la fleur qui chante au soleil levant. Belle, dites moi que vous m'aimez. — Galant, je t'aime. Mon Dieu, comme tu es pâle ! — Pâle, j'ai bien raison d'être pâle. Cent loups noirs gardaient la fleur dorée, la fleur qui chante au soleil levant. Ils m'ont tant mordu, que j'ai perdu la moitié de mon sang. Belle, dites moi donc quand nous fiancerons ? — Galant, nous fiancerons quand tu m'auras donné l'Oiseau bleu, l'iOseau bleu qui parle et raisonne comme un chrétien. — Adieu, belle. Attendez-moi le soir de la Saint-Roch (16 août), sur le seuil de votre maison. »

Le soir de la Saint-Roch, la belle attendait son galant sur le seuil de sa maison.

« Bonsoir, belle. Voici l'Oiseau bleu, l'Oiseau bleu qui parle et raisonne comme un chrétien. — Mon Dieu, galant, comme tu es triste ! — Triste, j'ai bien raison d'être triste. L'Oiseau bleu, l'Oiseau bleu qui parle et raisonne comme un chrétien, dit que vous ne m'aimez pas. — Oiseau bleu, tu en as menti. Tout à l'heure, je te plumerai, et je te ferai cuire tout vif. — Belle, dites-moi donc quand nous épouserons. — Galant, nous épouserons quand tu m'auras donné le roi des Aigles, le roi des Aigles, prisonnier dans une cage de fer. — Adieu, belle. Attendez-moi le soir de la Saint-Luc (18 octobre) sur le seuil de votre maison. »

Le soir de la Saint-Luc, la belle attendait son galant sur le seuil de sa maison.

« Mère, mère, mon galant ne revient pas. — Viens à table, ma fille, ton galant arrivera pendant le souper. »

Après souper, la belle attendait son galant sur le seuil de sa maison.

« Mère, mère, mon galant ne revient pas. — Viens te coucher, ma fille. Ton galant arrivera demain matin. »

La belle alla se coucher. Mais à minuit, elle se leva doucement, bien doucement, et attendit son galant sur le seuil de sa maison.

« Bonsoir, belle. Le roi des Aigles est plus fort que moi. Cherchez donc qui vous le donne, qui vous le donne prisonnier dans une cage de fer. — Galant, quel est ce trou rouge à ta poitrine ? — Belle, c'est la place de mon cœur. Le roi des Aigles l'a mangé. Nous n'épouserons jamais, jamais. »

Et le galant s'en alla dans la nuit noire. Le lendemain, la belle se rendit religieuse dans un couvent de carmélites, et porta le voile noir jusqu'à sa mort (1).

(*Dicté par Catherine Sustrac, de Sainte-Eulalie* (*Lot-et-Garonne*) *et par Anna Dumas, du Passage-d'Agen* (*Lot-et-Garonne*).

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ,

UNE LÉGENDE DE L'ASIE MINEURE

LA CHAUVE-SOURIS ET SALOMON

Salomon, fils de David, roi des hommes et des créatures, rassembla un jour tous les oiseaux de la terre.

« Que chacun de vous me donne une de ses plumes, commanda-t-il. Je suis vieux et j'ai besoin d'un doux lit pour reposer mon corps affaibli par les ans ; de vos plumes, je me ferai une molle couche. »

Tous les oiseaux du ciel, l'aigle et le vautour, la tourterelle et le merle, la caille et la perdrix, le moineau et la fauvette se dépouillèrent d'une de leurs plumes et l'offrirent au roi Salomon.

La chauve-souris se dit :

« Qu'est-ce qu'une seule plume pour le lit du fils du David ! »

Et, arrachant tout son brillant plumage, elle le présenta au souverain des êtres.

« Sois bénie entre toutes ! » s'écria Salomon.

Puis songeant que dans les siècles futurs la chauve-souris serait en butte aux moqueries des autres oiseaux, il dit :

« Les heures de la nuit seront celles où tu parcourras les airs; ainsi les oiseaux et les hommes ne t'apercevront point dans les ténèbres extérieures. »

C'est depuis ce temps que la chauve-souris est l'oiseau de la nuit.

(*Conté par Yhia Djiracos, d'Indgé-Sou (Césarée), cultivateur, âgé de 41 ans*).

JEAN NICOLAÏDES.

(1) *Quatorze Superstitions de la Gascogne.* Agen.

CONTES DU VIEUX JAPON

IV

URASHIMA-TARO CHEZ L'ONDINE RIUGU-JÔ.

Les contes populaires sont nombreux au Japon. M. Mitford en a cité quelques-uns dans son ouvrage sur le vieux Japon (A.-B. Mitford, *Tales of old Japan*; London, 1871 : 2 vol. in-8°). On pourrait en recueillir bien d'autres et des plus curieux, car il n'est pas d'ancien monument, de temple, de cloche, etc., qui n'ait sa légende. Nous en avons donné ici quelques-uns traduits du japonais par M. J. Dautremer. Nous aurons l'occasion d'en donner bientôt d'autres que nous avons demandés à Kobunsio, l'éditeur de Tokio. En attendant, voici une légende tirée de l'important ouvrage de J.-J. Rein, *Le Japon vu et étudié* (1 vol. in-8°; Leipzick, 1881), et qui rappelle tout à la fois la fable de Pandore, et la légende d'Oisein (Ossian) et de la fée Niav. Il s'agit d'une sorte de reine, ou plutôt de fée, d'ondine, dont le palais étincelle au fond de la mer.

« Urashima-Taro sauva un jour la vie à une Tortue et la lâcha dans la mer où elle devint une grosse, grande tortue. Quant à lui, ayant fait naufrage, il allait périr, roulé par les vagues, lorsque la Tortue le reconnut, et, le prenant sur son dos en souvenir du service qu'il lui avait rendu, elle le porta chez Riugu-Jô qui s'éprit de lui et lui fit une vie des plus heureuses. Mais l'exilé désirait revenir sur la terre, ne fût ce que pour y faire un court séjour. Riugu-Jô céda enfin à ses prières et le renvoya vers le monde supérieur, en lui donnant une cassette qu'il ne devait ouvrir sous aucun prétexte.

« Urashima-Taro, en abordant sur la terre, se trouva extraordinairement jeune, mais il se trouvait au milieu d'un monde inconnu.

« La curiosité, cependant, ne lui laissant pas un instant de répit, il ouvrit la cassette de Riugu-Jô. Le charme aussitôt fut rompu.

« Après une absence de trois cents ans, Urashima-Taro, devenu un vieillard décrépit, rentra dans son pays natal. Et jamais il ne put revenir auprès de sa chère reine Riugu-Jô. »

J.-J. Rein.

BIBLIOGRAPHIE

L. Quarré-Reybourbon. — Essai bibliographique et Catalogue de Plans et Gravures concernant le Bombardement de Lille, en 1792. — 1 vol. in-8°. Lille. L. Quarré, éditeur. 1887.

M. Quarré-Reybourbon est certainement un des érudits les plus connus de la ville de Lille, ce centre littéraire et scientifique qui mérite bien son nom d'Athènes du Nord. Ses publications sur les Flandres sont déjà nombreuses et témoignent d'une érudition peu commune.

M. Quarré-Reybourbon peut encore faire plus — qu'il nous permette cette simple observation ; — il devrait étudier la Flandre française légendaire comme il a étudié la Flandre historique. Il a toutes les qualités requises : patience dans les recherches, instinct d'amateur sachant trouver ce que d'autres n'ont point vu, et méthode scientifique pour arriver sûrement au but qu'on se propose d'atteindre. Nous espérons que M. Quarré-Reybourbon nous enverra prochainement quelque article sur le passé légendaire de la Flandre.

Son nouveau volume est une œuvre sérieuse qui ne manquera pas d'intéresser la ville de Lille. Au point de vue historique, la valeur n'en est pas moins grande. Il y a là de quoi écrire une longue histoire du siège mémorable de 1792. Trop modeste, M. Quarré-Reybourbon, ne l'a point entreprise. Il eût pleinement réussi dans cette tâche ; son *Essai* en est un sûr garant.

Michel Delines. — La Chasse aux Juifs, roman.— Un vol. in-18 jésus ; Paris, 1887, A. Dupret, éditeur, 3, rue de Médicis (3 fr. 50).

M. Michel Delines s'est fait un nom à part, en France, par ses traductions du comte Tolstoï et de M. Tchédrine, si appréciées des lettrés, et aussi par ses deux ouvrages : *La France jugée par la Russie*, et *l'Allemagne jugée par la Russie*. Le nouveau volume qu'il vient de publier n'obtiendra pas un moindre succès que ses devanciers. Ce roman nous peint la Russie telle qu'elle est, plutôt, peut-être, sous une vue *naturaliste* que sous une vue *naturiste*. L'action se déroule dans une petite ville de province, dans un monde de fonctionnaires cupides, de nobles endettés et de juifs primitifs. M. Michel Delines a su écrire un roman de mœurs des plus captivants, d'allure un peu rapide, sans doute, mais qu'on lira avec le même intérêt que ceux des bons écrivains russes.

Ce qui nous a plu surtout dans ce volume — nous ne nous mettons en ceci qu'au point de vue des études de Traditionnisme — ce sont les curieuses descriptions de scènes de la vie juive, les croyances bizarres et les coutumes particulières des Israélistes disséminés dans l'empire moscovite. Il y a là une étude consciencieuse que tous les amateurs de traditions voudront lire, et qui fait pendant aux *Scènes de la vie juive en Alsace* de Stauben.

Nous aimerions avoir M. Michel Delines dans notre société. Il pourrait, rien qu'en réunissant les croyances et usages disséminés dans son volume, nous écrire une étude fort curieuse sur les Traditions et Coutumes des Juifs de la Russie.

Emile Maison. — Le Sire de Péronville et la Bête d'Orléans. — 1 jolie brochure gr. in-8° ; Paris, 1887. A. Dupret, éd. (1 fr. 50).

Voici une étude que nous recommanderons chaleureusement à nos lecteurs. M. Emile Maison, publiciste bien connu des traditionnistes, a pris pour thème de cette charmante publication l'histoire et la légende de la *Bête d'Orléans*. La Bête d'Orléans appartient à tout un cycle de traditions qui comprend, pour la France, la *Tarasque de Tarascon et Ste-Marthe* (qui, il y a un an, obtint un si grand succès aux fêtes du Soleil du Palais de l'Industrie, grâce à nos amis Paul Arène et Charles de Sivry), le *Dragon de Saint-Romain*, le *Sanglier des Ardennes*, l'*Amphibie de Fécamp*, la *Papoire d'Amiens*, etc., etc., cycle dont *la Tradition* a commencé l'étude dans sa série des *Monstres et Géants*, et qui sera continué dans nos prochaines livraisons.

M. Emile Maison a reconstitué à merveille une légende du Moyen-Age. Style vieux français et gothique naïveté, intérêt : tout est dans son *Sire*

de Péronville. Nos lecteurs liront cette étude avec l'intérêt que nous y avons trouvé. Nous aimerions voir notre collaborateur nous résumer cette légende ; *la Tradition* insérerait ce travail avec le plus grand plaisir.

HENRY CARNOY.

A NOS LECTEURS

Nous accueillerons avec le plus grand plaisir toutes les communications que voudront bien nous faire nos adhérents, lorsque ces communications, bien entendu, rentreront dans le cadre de la *Revue*. Nos abonnés de la Province peuvent recueillir des Contes populaires (Contes merveilleux, Contes d'enfants, Contes facétieux) ; des Légendes relatives aux Ruines, aux Trésors cachés, aux Esprits des landes et des bois, aux Fées, aux Sorcières, au Diable, etc. ; des Chansons (Complaintes, Chansons d'amour, de noces, de fêtes, berceuses, etc.,) en patois ou en français ; des Mélodies populaires (Airs de chansons, de danse, etc.) ; des Coutumes et Usages (de Naissance, de Mariage, de Funérailles, de Fêtes religieuses ou autres, etc.) ; des Croyances et superstitions (et c'est là un des chapitres les plus importants du Folklore de nos provinces) : des Devinettes enfantines, des Proverbes, des Dictons, etc... Nous leur demanderons également de nous signaler ou, si faire se peut, de nous envoyer les extraits des journaux rapportant quelque conte ou quelque usage local. — Nous recevrons également pour *la Tradition* les notes ou études relatives au Traditionnisme étranger, aux croyances et superstitions des sauvages, ainsi que les analyses, extraits, sommaires (en français) des livres et publications des peuples de l'Europe. — *La Tradition* exige l'indication des sources bibliographiques. — Elle demande aussi des textes exacts sans fioritures ni enjolivements. — Pour les chansons patoises, donner en regard le texte français.

Nous demandons à nos lecteurs de faire connaître notre *Revue* à leurs amis et à tous ceux qui s'intéressent aux choses du passé. Plus nos adhérents seront nombreux, plus nous donnerons d'importance à *la Tradition*. Notre dessein est de publier davantage de musique gravée que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Nous espérons également illustrer bientôt la *Revue* de dessins que nous ont promis plusieurs artistes de nos amis. Enfin, aussitôt que le nombre de nos abonnés nous le permettra, nous porterons de 32 à 48 pages chacun de nos numéros mensuels. Le concours que nos lecteurs nous apporteront sera profitable à tous.

Le Dîner de la Tradition. — Le mardi, 8 novembre 1887, a eu lieu au *Rocher de Cancale*, 78, rue Montorgueil, *le Dîner de la Tradition*, sous la présidence de M. Ed. Guinand. Assistaient au dîner : MM. le Dr Constantin Stravelachi, Ed. Guinand, Paul Boulanger, Raoul Gineste, Edmond Desombres, Henry Carnoy, Mme Augustine Labey, etc... Le dîner a été des plus cordiaux. Notre ami Raoul Gineste a dit sa charmante poésie des *Chats* ; M. Constantin Stravelachi a chanté des berceuses grecques de Chio d'une mélodie exquise ; Mme A. Labey a récité des vers qui ont obtenu tous les applaudissements des convives ; M. Henry Carnoy a dit des chansons populaires, une poésie de notre ami Gabriel Vicaire absent de Paris, et *Le Glas* que M. Raoul Gineste publie dans le numéro de décembre de *la Tradition*. En somme excellente soirée et excellent dîner. — Le mardi, 6 décembre 1887, a eu lieu le second dîner de cette année, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro.

Le prochain dîner, à cause des fêtes du nouvel an, aura lieu le mardi 6 février 1888. — Prévenir M. Carnoy avant le 4 février.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME Ier DE « LA TRADITION »

ANNÉE 1887

LA LITTÉRATURE POPULAIRE. — ETUDES CRITIQUES, HISTORIQUES, ETC.

LA TRADITION DANS L'ART

NOUVELLES

POÉSIE

TRADITIONNISME COMPARÉ

CONTES ET LÉGENDES

CHANSONS ET MÉLODIES POPULAIRES

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES, SUPERSTITIONS POPULAIRES

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

LA TRADITION



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages. Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

TOME II. — ANNÉE 1888.

PARIS

33, rue Vavin.

M.D.CCC.LXXXVIII

1. — 2e Année. Prix du Numéro : Un franc. 15 Janvier 1888.



REVUE GÉNÉRALE

s **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France et Étranger : **15** francs.

communications doivent être adressées à M. HENRY CARNOY, 33, rue Vavin.

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1888. — 2e Année.

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages .. pression, avec musique et dessins.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Pour les *Instituteurs de province pouvant donner des notes ou arti·· la Revue*, le prix est réduit à **10 francs** par an.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, pour les nouveaux abonnés, est e·· franco, moyennant **12 francs**.

Adresser les abonnements à **M. Dupret**, 3, rue de Médicis.

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, *fesseur au Lycée Louis-le-Grand*, 33, rue Vavin, à Paris. (*Les manuscrits insérés seront rendus*).

M. Henry Carnoy se tient à la disposition des lecteurs de **LA TRADITION** le de 2 heures à 4 heures, 33, rue Vavin.

COMITÉ DE RÉDACTION

LA TRADITION

ANNÉE 1888

TOME II

[redacted]



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

TOME II. — ANNÉE 1888.

PARIS

33, rue Vavin.

M.D.CCC.LXXXVIII

LA TRADITION

LA LÉGENDE DU MARI AUX DEUX FEMMES

A la séance publique annuelle du vendredi 18 novembre 1887, M. Gaston Paris a lu devant ses collègues de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une belle, amusante et érudite étude sur une légende du moyen-âge que l'on retrouve habillée diversement selon les pays et selon les temps. Cette légende est celle du *Mari aux deux Femmes*. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner les parties les plus intéressantes de ce travail, trop long pour que nous puissions songer à le publier en entier dans *la Tradition*.

« Les voyageurs qui visitent la ville d'Erfurt, en Thuringe, s'arrêtent, dans l'église de Notre-Dame, devant un bas-relief du moyen-âge, d'exécution assez grossière, qui est encastré dans le mur ; il était auparavant dans l'église Saint-Pierre, aujourd'hui démolie, et formait, horizontalement posé, le dessus d'une tombe. On y voit un chevalier de haute taille étendu entre deux femmes. Le sacristain ne manque pas d'expliquer que ce chevalier est un comte de Gleichen, — le château de Gleichen est près de là, la famille n'existe plus, — qui eut une étrange aventure.

« Parti pour Jérusalem, il fut fait prisonnier et employé, chez le Soudan, aux travaux du jardinage. La fille du Soudan le vit, fut frappée de sa bonne mine, puis, quand elle eut lié entretien avec lui, charmée de ses discours, touchée du récit de ses malheurs. L'amour la disposait à se faire chrétienne ; les exhortations du comte l'y décidèrent. Elle proposa au prisonnier de l'épouser devant l'Eglise. Grand fut l'embarras du comte, car il avait laissé en Thuringe une épouse aimée. Mais le désir de la liberté l'emporta sur toutes les autres considérations : il fit à la sultane la promesse qu'elle exigeait.

« Elle sut préparer et exécuter son hardi dessein, et bientôt les fugitifs arrivèrent à Rome. Le comte de Gleichen alla trouver le pape et lui exposa le cas. Le mariage promis n'était-il pas sacré ? La princesse qui avait risqué ses jours sur la foi d'un chevalier chrétien et qui demandait le baptême en même temps que le mariage, pouvait-elle être déçue dans sa confiance ? Le pape fut touché de cette situation. C'était peut-être le même pape qu'un miracle avait si sévèrement réprimandé pour n'avoir pas admis à la pénitence le chevalier Tanhauser, qui, désespéré, était retourné chez dame Vénus et s'était damné pour toujours.

« Le pape montra cette fois plus d'indulgence. Il permit au comte de Gleichen de contracter un nouveau mariage sans rompre le premier, et d'avoir en même temps deux femmes légitimes. Nos vieux conteurs n'auraient pas manqué de se demander si c'était en récompense de ses prouesses ou en expiation de ses péchés. Le baptême et le mariage accomplis, le comte reprit le chemin de la Thuringe, ne sachant trop

V

LA TRADITION



REVUE GÉNÉRALE
des Contes, Légendes, Chants, Usages. Traditions et Arts populaires
PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

TOME II. — ANNÉE 1888.

PARIS
33, rue Vavin.

M.D.CCC.LXXXVIII

1. — 2e Année. Prix du Numéro : Un franc. 15 Janvier 1888.



REVUE GÉNÉRALE

es **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement : France et Étranger : **15** francs.

s communications doivent être adressées à M. HENRY CARNOY, 33, rue Vavin.

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1888. — 2e Année.

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages ... pression, avec musique et dessins.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Pour les *Instituteurs de province pouvant donner des notes ou arti... la Revue*, le prix est réduit à **10 francs** par an.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, pour les nouveaux abonnés, est e... franco, moyennant **12 francs**.

Adresser les abonnements à **M. Dupret**, 3, rue de Médicis.

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, ... *fesseur au Lycée Louis-le-Grand*, 33, rue Vavin, à Paris. (*Les manuscri... **insérés seront rendus***).

M. Henry Carnoy se tient à la disposition des lecteurs de **LA TRADITION** le ... de 2 heures à 4 heures, 33, rue Vavin.

COMITÉ DE RÉDACTION

LA TRADITION

ANNÉE 1888

TOME II



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

TOME II. — ANNÉE 1888.

PARIS

33, rue Vavin.

M.D.CCC.LXXXVIII

LA TRADITION DE L'ANTÉCHRIST EN ALSACE

Jésus-Christ répondit à Saint-Jean qui lui demandait combien de temps le monde existerait encore :

« Un mille, mais pas deux mille ! »

Le monde ne durera donc point plus de deux mille ans.

Quand ces temps seront venus, la France asservie par l'Allemagne, reprendra possession de ce dernier pays, comme au temps de Charlemagne. Neuf papes régneront encore à Rome. La confusion ira croissante dans le monde. Une vieille Juive de 70 ans enfantera l'Antéchrist sur un tas de fumier. L'Antéchrist aura ses disciples comme Jésus qui reviendra sur la terre. Chacun prêchera sa religion et aura ses fidèles. Puis le char de feu d'Elie passera dans le ciel.Des pluies de flammes tomberont sur la terre. Les montagnes s'affaisseront. Tout ce qui vit mourra. Et les trompettes des anges sonneront aux quatre coins du monde pour annoncer la résurrection des défunts. Le Jugement commencera. Les damnés seront marqués d'une croix noire sur le front, et les élus seront appelés par les anges qui liront leurs noms sur le Livre de Vie.

D'après les traditions de Geiwenheim (*Alsace*).

Mme H. Martin.

SAINT NICOLAS ET LES TROIS ENFANTS

DANS LE SALOIR

Il n'est guère d'église ou de chapelle, si humble qu'elle soit, qui ne possède comme pendant à la statue de sainte Catherine, l'image en pierre, plâtre ou bois, du grand Saint-Nicolas, évêque de Myre, patron des jeunes garçons, voire même des vieux célibataires. Cette figure grossièrement sculptée la plupart du temps, et coloriée à la façon d'une image d'Epinal, est toujours accompagnée de trois petits enfants nus qui, à la benédiction du pontife, sortent d'une sorte de baquet à anses que l'on dit être un saloir.

Quelle légende ces attributs rappellent-ils?

On nous répondra : la *Légende des trois petits enfants* rapportée par Gérard de Nerval, dans les *Filles du feu*, et qui est encore populaire dans le nord de la France. Mais cette légende, dans cette forme, est relativement moderne. On peut se demander si dans la vie du saint, il y a traces de cette histoire, ou si les hagiographes en ont fait mention.

Les plus anciennes *Vies* du saint évêque de Myre parlent bien de trois jeunes filles qu'il dota pour éviter leur prostitution, de trois jeunes mariniers qu'il sauva d'un naufrage, mais nulle part on ne trouve la *Légende des trois enfants au Saloir*:

« *Il était trois petits enfants — Qui s'en allaient glaner aux champs.*

S'en vont un soir chez un boucher : —« Boucher, voudrais-tu nous loger ? » — « Entrez, entrez, petits enfants, — Y a d'la place assurément. »

Ils n'étaient pas sitôt entrés, — Que le boucher les a tués, — Les a coupés en p'tits morceaux, — Mis au saloir comme pourceaux.

Saint-Nicolas, au bout d'sept ans, — Saint-Nicolas vint dans le champ. — Il s'en alla chez le boucher : — « Boucher, voudrais-tu me loger ?»

« *— Entrez, entrez, Saint-Nicolas,— Y a d'la place, il n'en manque pas.* » — *Il n'était pas sitôt entré, — Qu'il a demandé à souper.*

« *Voulez-vous un morceau d'jambon ?* » — « *Je n'en veux pas : il n'est pas bon.* » — « *Voulez-vous un morceau de veau ?* » — « *Je n'en veux pas ; il n'est pas beau.* »

« *Du p'tit salé, je veux avoir, — Qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir !* » — *Quand le boucher entendit ça, — Hors de la porte il s'enfuya.*

« *Boucher ! Boucher ! Ne t'enfuis pas, — Repens-toi, Dieu te pardonn'ra !* » — *Saint-Nicolas posa trois doigts — Dessus le bord de ce saloir.*

Le premier dit : « *J'ai bien dormi !* » — *Le second dit :* « *Et moi aussi !* » — *Et le troisième répondit : —* « *Je me croyais en Paradis !* »

Telle est la légende.

Cette tradition existait déjà au XII[e] siècle. On rencontre des tableaux de cette époque avec la légende des trois enfants au saloir et le patronage de Saint-Nicolas envers les écoliers. « Les verreries de Chartres et celle de Bourges montrent qu'ils ne saurait exister de confusion entre la scène des trois matelots sauvés par Saint-Nicolas — scène célèbre dans l'Eglise d'Orient — et celle des *Trois enfants du saloir* (1). » La cathédrale de Manchester possède un bas-relief datant du XI[e] siècle ou du commencement du XII[e], qui représente six sujets de la vie de Saint-Nicolas. Les sujets sont les suivants :

I. *Saint-Nicolas dote les filles de son voisin ;*

II. *Trois chevaliers échappent à la hâche du bourreau ;*

III. *Délivrance des trois princes Népotien, Orsini, Apelin ;*

IV et V. Deux scènes relatives à la *Coupe d'Or ;*

VI. *Trois mariniers*, assis dans une embarcation mâtée et gréée dont la poupe et la proue se terminent par de grosses têtes de monstres.

Sur la légende des trois enfants dans le saloir, voici deux versions qui existent à notre connaissance.

La première est celle des pères jésuites Cahier et Martin, dans leur *Monographie de la cathédrale de Bourges :*

« Trois écoliers de famille noble, riche, porteurs d'une grande somme

(1) *Nouv. Ann. de Philos. cathol.*, Tome VI (1882), p. 75.

d'argent, se rendaient à Athènes pour y étudier la philosophie. Or, comme ils voulaient auparavant voir Saint-Nicolas pour se recommander à ses prières, ils passèrent par la ville de Myre. L'hôte, s'apercevant de leur richesse, se laissa entraîner aux suggestions de l'esprit malin et les tua ; après quoi les mettant en pièces, comme viande de porc, il sala leur chair dans un vase. Instruit de ce méfait par un ange, Saint-Nicolas se rendit avec lui à l'hôtellerie et dit à l'hôte tout ce qui s'était passé. Il le réprimanda sévèrement et rendit la vie aux jeunes gens par la vertu de ses prières. »

La deuxième version nous est fournie par Jameson, dans son ouvrage : *Legendary Art :*

« Ce fut durant une famine que Saint-Nicolas fit l'un de ses plus prodigieux miracles. Il voyageait dans son diocèse pour consoler et encourager son troupeau. Or il logea un soir chez un fils de Satan. Comme les vivres étaient rares et chers, cet aubergiste volait des petits enfants qu'il tuait, faisait cuire et servait à ses hôtes. Il eut l'audace d'offrir un mets pareil à l'Evêque et aux hommes de sa suite ; mais Saint-Nicolas n'eut pas plus tôt jeté les yeux dessus, qu'il eut connaissance de la fraude. Il réprimanda sévèrement le cruel hôtelier ; puis, allant vers le tonneau, où celui-ci avait mis les membres salés de ses victimes, il fit le signe de la croix. Aussitôt les enfants se levèrent sains et saufs. Ce miracle causa une immense sensation dans tout le pays. »

Cette version offre des rapprochements curieux avec celle de Gérard de Nerval. Malheureusement, Jameson n'en indique pas le source.

L'opinion des *Nouv. Ann. de Phil. cathol.* : « Il ne saurait y avoir de confusion entre la légende des mariniers et celle des enfants au saloir ; » est-elle bien fondée ?

Dans les études de traditionnisme, on a noté plus d'une fois des légendes formées d'après une fausse interprétation de monuments, statues, images, etc. L'origine de la légende française de Saint-Nicolas ne serait-elle pas dans un de ces cas de mythologie iconographique ?

En Grèce et en Asie-Mineure, Saint-Nicolas est le patron des marins. Sa statue de bois orne la proue des vaisseaux.

Dans les chansons populaires, il est souvent question d'une barque merveilleuse « *aux mâts de cristal, aux voiles de pourpre, au gouvernail d'or fin, que Saint-Nicolas dirige contre les vents et malgré les écueils.* » Il n'est, par exemple, jamais question des trois enfants du saloir.

La légende française semble nous être venue d'Orient à la fin du XI[e] siècle, c'est-à-dire à l'époque de la première Croisade. Les pèlerins de Terre-Sainte, les Croisés qui avaient traversé l'empire de Byzance, n'avaient-ils pas été vivement frappés par les images du grand saint de Myre, patron des matelots, représenté sauvant du naufrage une barque montée par trois jeunes mariniers (miracle bien connu en Grèce, que nous avons cité plus haut, et qui a fait de Saint-Nicolas le patron des marins) ? Qu'on se figure une barque montée par trois jeunes gens, telle

que la pouvaient peindre les naïfs imagiers byzantins, et il ne sera pas difficile d'y voir — pour un pélerin ou un croisé ignorant la légende — un saloir de bois et trois enfants, bien vivants. Et ce pieux chrétien à défaut de renseignements plus positifs, aura bientôt *imaginé* la légende du saint: Trois enfants mis dans un saloir et ressuscités par l'intervention de l'évêque. Pourquoi étaient-ils dans un saloir? qui les y avait placés? Ici, le récit variera, chacun pouvant expliquer l'histoire suivant sa fantaisie.

Nous avons du reste trois versions: celles de Gérard de Nerval, des jésuites Cahier et Martin, et de Jameson, qui semblent donner raison à notre théorie.

Les *Nouv. Annales* nous opposent la barque gréée et mâtée de la cathédrale de Manchester. L'auteur du bas-relief s'était servi d'une Vie de Saint-Nicolas, comme le prouvent les six scènes reproduites; il ne pouvait exister pour lui de confusion.

Nous aimerions voir nos lecteurs nous communiquer les observations qu'ils ont pu faire et les notes qu'ils ont pu recueillir sur cette légende ou sur d'autres récits relatifs à Saint-Nicolas. Peut-être les documents qu'ils nous enverraient viendraient-ils confirmer ce que nous avons dit plus haut. Peut-être aussi ils nous fourniraient l'histoire du saloir — si elle existait réellement avant le XIe siècle. En tout cas, ce serait une excellente contribution à la légende d'un des saints les plus populaires de la France.

HENRY CARNOY.

LES RUSSES CHEZ EUX

IV

ISBAS. — LES BAINS. — CONTES PETITS RUSSIENS. — SUPERSTITIONS ET LEGENDES.

Les Russes qui couvrent aujourd'hui les vastes plaines de Moscou au Don sont venus du Nord; mais avant eux les peuplades de l'Asie y trafiquaient, et quelques unes finirent par s'y établir.

L'opposition que Pierre Ier trouva chez les Hetmans le décida à prendre sérieusement en mains le gouvernement de ces vastes et fertiles territoires; des serfs furent envoyés pour cultiver le pays et l'esclavage s'établit dans l'Oukraine jusqu'alors indépendante.

A cette époque, le pays était couvert de magnifiques forêts que les guerres détruisirent en partie; nous pouvions encore néanmoins par la portière du wagon, en voir passer devant nos yeux de magnifiques spécimens.

Les cabanes des mougiks ne sont pas aussi bien bâties que les nôtres; les fenêtres ne sont presque jamais d'*équerre* et le banc qui court autour de l'habitation n'est guère tiré au cordeau; mais comme elle est blanche,

l'isba oukrainienne, bien lavée à la chaux une fois par mois! Le petit jardin qui l'entoure et la sépare de sa voisine est bien cultivé ; on a eu soin d'entremêler les légumes de fleurettes qui apportent leur note poétique au milieu de ce prosaïque carré de choux et de navets ; le soleil dresse sa fleur éclatante au milieu d'un plant de carottes, tandis que les œillets poussent de çà de là au pied des rubescentes pivoines.

Après avoir terminé ses affaires à Miéhouf, mon compagnon se mit à ma disposition pour visiter une ou deux de ces cabanes aux environs. La première où nous nous arrêtâmes et dont la description suffit à donner une idée de toutes les autres était bâtie de grosses poutres entrecroisées mastiquées d'argile, de sable et de chaux ; il y avait tout autour un petit jardinet plein de soleils et de salades. C'est que le paysan russe sans grains de soleil, c'est un jour sans pain, une nuit sans sommeil ; que feraient de leurs mains les jeunes filles qui vont se promener le dimanche le long des routes ou causent aux portes des maisons, si elles n'avaient les poches pleines de graines qu'elles mangent du matin au soir pour se donner une contenance? Les paroles de l'amoureux en seraient moins tendres et la blonde paysanne aurait moins de grâce à baisser les yeux et à se balancer naïvement de droite et de gauche en l'écoutant.

La porte était ouverte ; le seuil donnait accès dans un corridor avec une porte de chaque côté ; à droite, se trouvait la chambre principale ; celle de gauche n'est la plupart du temps qu'une pièce à débarras.

De prime abord, je ne vis que des enfants ; il y en avait bien six : le plus jeune criait dans un berceau pendu au plafond par de grosses cordes passées dans un anneau ; ce berceau, très primitif, était fait de quatre bâtons croisés en rectangle ; le fond de la couchette était d'une forte toile clouée à ces bâtons; mais la couverture était savamment piquée, bordée de rouge et faite d'une quantité de carrés d'étoffe rouges, bleus, blancs, verts, cousus l'un à l'autre, en damier ; un rideau descendait de l'anneau et enveloppait le nid, et tout cela était si gai, si resplendissant de couleur que l'on ne faisait aucune attention à la construction rustique du berceau.

Un moutard de deux ans se roulait à terre, en chemise ; un troisième pleurait autout du poêle parce qu'on l'avait apparemment sorti trop tôt du four où gisait encore son aîné, et tout là-haut, dans une soupente, au-dessus de ce poêle tant convoité, un garnement de six ans en chemise rouge, montrait sa tête ébouriffée et ses gros yeux étonnées qu'il fixait sur nous.

Car chez le paysan russe, le poêle est la pièce importante de la maison : on n'y fait pas seulement du feu pour chauffer l'isba, on y fait la cuisine, *on y couche*.

A gauche, en effet, se dressait le poêle russe, forte construction quadrangulaire en briques revêtues de plâtre ; le four est une large cavité où l'on fait le déjeuner et le dîner et où les enfants se pelotonnent en hiver. Au-dessus le père et la mère s'étendent sur leur fourrure de peau de mouton. Ce poêle tient ordinairement tout un côté de l'isba.

Dans le coin opposé, la mère lavait un enfant de trois ans à peine dans un *koryto* : c'est une sorte d'auge creusée dans un tronc d'arbre ; c'est le premier berceau de l'enfant, où on le lave deux ou trois fois par jour.

L'eau est en effet l'élément préféré du mougik ; le paysan russe a toujours été amateur des ablutions fréquentes. Nestor, le plus ancien des chroniqueurs russes, parle avec étonnement des bains à la lessive et des douches froides à la suite de ces bains chauds. Kostomarof, au 16e et au 17e siècle, dit que chaque maison était pourvue d'une salle de bains et que le paysan russe considérait l'hydrothérapie comme une panacée universelle à toutes sortes de maladies. Pierre-le-Grand, interrogé sur les améliorations hygiéniques à introduire dans la condition des paysans, répondit un jour ; « Pour nos mougiks, les bains, et c'est assez ! »

Aujourd'hui encore, il y a des bains de vapeur dans les maisons des villages ; naturellement, l'installation n'est pas brillante ; les portes ferment mal, et bien des affections pulmonaires sont le résultat de cette négligence ; mais le mal est peut-être compensé par la force musculaire que puisent les mougiks dans ces brusques passages du chaud au froid.

Par suite, le bain joue le rôle le plus important dans l'éducation ; à peine l'enfant a-t-il vu le jour qu'on le plonge dans l'eau tiède ; dans le gouvernement de Vladimir on additionne l'eau d'un verre d'eau-de-vie de pommes de terre ; aux environs de Nijni-Novgorod, on emploie l'eau-de-vie de blé ; sur les bords du Don, des herbes adoriférantes sont mêlées à l'eau bouillante et servent d'oreiller à l'enfant au moment du bain.

Cette eau est souvent bien chaude, car les paysans ont l'habitude de l'*essayer* avec la main ; or, cette main est calleuse, insensibilisée par les intempéries et les durs travaux des champs ; la peau n'est pas comparable à celle d'un bébé qui vient de naître.

Aux environs de Viatka, on prend encore moins de précautions ; les femmes vont et viennent pendant le bain sans fermer les portes et l'enfant est lavé à grande eau sur une planche.

Nous reviendrons sur ce sujet quand nous parlerons de la Grande-Russie, néanmoins je ne puis m'empêcher de mentionner ici quelques coutumes bizarres qui sont la conséquence naturelle de cette prédilection du Russe pour le bain. En Sibérie, aux environs de Tobolsk et d'Irkoutsk, on traîne les nouveaux-nés dans la neige. Il arrive souvent que l'enfant vient au monde loin de toute habitation ; la mère le plonge aussitôt dans la neige et le frotte vigoureusement ; dans certaines localités, elle accompagne cette opération de ces mots : — *Supporte le froid, tu l'endureras toujours ; supporte le vent glacial du Nord, tu l'endureras toujours.* Certaines peuplades interdisent formellement aux femmes d'accoucher dans la maison ; on éloigne la mère au moins de cent pas de la cabane, proche d'une rivière ; à peine est-elle délivrée, qu'elle lave l'enfant dans cette rivière, ou dans la neige, si c'est l'hiver.

Les baptêmes donnent lieu aussi à de singuliers préjugés. On sait que le Pope saisit l'enfant par la tête, insérant un doigt dans chaque oreille

pour empêcher l'intrusion de l'eau, et le plonge trois fois dans la *Krestinitza*. En général, cette eau est tiède; cependant, certains prêtres tiennent à ce que l'eau ne soit jamais chauffée ; c'est ainsi qu'aux environs de Nijni-Novgorod, on plonge les nouveaux-nés dans l'eau froide, en hiver, même au milieu des glaçons

Je reviens à mon isba ; les mougiks qui l'habitaient devaient être assez à leur aise, car je remarquai que le plafond était supporté par deux grosses poutres transversales; or, chacun sait que la cabane du pauvre n'a qu'une poutre, celle du riche, trois.

Ces braves gens nous reçurent sans embarras, quoique un peu gênés par notre langage forcément incorrect et où ils ne sentaient pas *l'homme russe* Cette dénomination est en effet le trait d'union de tous les membres de la grande famille slave depuis l'humble mougik de la steppe juspu'au Tzar lui-même.

S'il y a une distance énorme, comme intelligence et instruction entre le paysan et le Barine, il y a à côté de cela une sorte de compatriotisme constant dans toutes les classes quand il s'agit des coutumes et même des mets nationaux Qu'un membre de la famille des Romanof ou un petit paysan d'un bourg ignoré du gouvernement d'Arkhangel, dise: *Ia rouski Tcheloviek*, ce seul mot rapprochera ces deux extrêmes et le Romanof et le Mougik se donneront la main.

Rouski Tcheloviek, l'homme russe, boit le kvass, ne craint pas un verre d'eau-de-vie, mange des blénis à Pâques, vénère les saints de la Lavra, célèbre la *deviatouha* et chante l'hymne au Tsar, en tout quoi tient la nationalité russe, et il n'y a pas un général qui ne sache que rien n'est plus capable d'entraîner le soldat et d'en faire un héros que de lui crier : Nous sommes des hommes russes, par Dieu ! en avant, enfants ! — *Mè rouskie loudii, ei Bogou ! vpèrod Maladsè !* Ils se battent alors comme des lions, oubliant souvent qu'il viennent de faire cinquante ou soixante kilomètres sans manger. Skobélef savait bien, lui, que le soldat russe aime sentir un camarade dans son chef, et pendant la guerre Turque, il coucha presque constamment dans un trou avec un seul matelas ; il partageait souvent ce trou avec un soldat et lui donnait même son matelas, si le malheureux était blessé.

Un jour, il envoya une compagnie abattre quelques arbres qui gênaient une opération; l'endroit était dangereux; les balles pleuvaient de tous côtés, et il s'aperçut bientôt que les soldats allaient lentement, hésitaient et cherchaient à se cacher derrière les arbres. Il se mit au milieu d'eux et prenant une hache se mit crânement à travailler avec eux.

Voici la fin d'un discours d'un commandant à ses troupes après une revue, à l'issue d'un banquet :

« Enfants, demande-t il aux officiers, si le prince vous dit: Jetez-vous à l'eau ?

— Nous nous y jetterons !

— S'il vous ordonne de vous noyer ?

— Nous nous noierons !

— S'il vous ordonne d'entrer dans le feu ?

— Nous irons !

— Et vous vous ferez brûler ?

— Tous !

— Jusqu'au dernier ?

— Jusqu'au dernier !

— Bravo, mes enfants ! hurrah ! pour le Tsar ! »

Le service russe n'est pourtant pas facile ; nous en avons donné une idée dans notre légende : *Le paysan et le diable*. Mais le soldat russe est lourd et puise dans son inertie même une force de résistance que n'ont pas les tempéraments plus sanguins de l'Occident.

Il s'en console aussi par des proverbes et des chansons : — *Le soldat russe ne vole pas, il prend ce qu'il trouve. — La capote lui sert de lit et de chemise. — Qui va là ? un soldat. Que porte-t-il ? un paletot. Où l'a-t il pris ? Il l'a trouvé. Qui le lui a ordonné ? Le caporal. — Le soldat russe n'a rien sous la dent pendant trois jours, le quatrième, il est au port d'armes.*

Surtout si le soldat est petit russien, sa verve ne tarit pas et il se venge par des coups de langue des Pans, de ses supérieurs et du service ; mais cela ne dépasse pas les bornes d'une grosse raillerie ; ses quolibets sont bons enfants et sans grande méchanceté.

Le paysan petit-russien est en effet plus gai, plus adroit, plus fin et plus industrieux que le grand-russe ; il est aussi plus vindicatif ; il se rapproche plus du caractère emporté et de l'intelligence plus vive et plus primesautière du Polonais qui a longtemps dominé le pays.

Ne croyez pas cependant qu'il soit bien reconnaissant à ce dernier de lui avoir, par des croisements multipliés, communiqué un peu de ses facultés ; il ne perd pas au contraire une occasion de se moquer de ces Pans qui l'ont fait tant souffrir. Maints récits que les paysans se racontent en font foi.

Pour eux le Pan est un être incapable, à qui on peut faire avaler les bourdes les plus extraordinaires ; voici un de leurs contes à ce sujet :

« Un paysan avait beaucoup de moutons ; une brebis lui ayant fait un petit, il l'emmena dans sa cabane avec son agneau.

« Le soir, un seigneur vint frapper à sa porte et demanda à passer la nuit.

— Serez-vous tranquille ? demanda le paysan.

— Par Dieu ! Donne-nous à coucher sans crainte ; nous ne demandons qu'un petit coin pour attendre le jour.

« Le paysan ouvre sa porte et le seigneur s'assied sur un banc.

— Eh ! Mougik ! c'est une brebis qui frappe du pied ?

— Elle vous prend pour un loup, répond le paysan (le seigneur avait en effet une fourrure de loup). Elle attrape bien les loups, cette brebis-là ; l'année passée elle m'en a pris plus de dix.

« Le seigneur s'étonne et demande à acheter la brebis. On marchande et on s'arrête à trois cents roubles. La brebis fut mise dans le traîneau et on partit.

« Voilà que trois loups se présentent. Quand la brebis les vit, elle se mit à sauter de frayeur.

— « Laisse-la aller, dit le Barine au cocher ; tu vois comme elle est impatiente.

« Comme les loups entouraient déjà le traîneau, le seigneur jeta la brebis sur la route ; celle-ci prit vivement le chemin du bois, la queue entre les jambes, et les loups coururent après.

« Le seigneur envoya le cocher seul en avant. Celui-ci trouva bientôt la brebis par terre ; il n'en restait plus que la peau. — Ah ! seigneur, s'écria-t-il en revenant, quelle bonne brebis ! elle s'est entièrement dépouillée de sa peau plutôt que de se laisser prendre !

« Le mougik a ses trois cents roubles et raconte l'histoire du seigneur en les faisant danser dans sa poche. »

Et celui-ci :

« Il y avait une fois un jeune Magnat qui avait dépensé follement l'héritage de son père. Il ne lui restait plus que deux propriétés : il en vendit une et en ayant reçu l'argent, se rendit dans l'autre pour tâcher de s'en défaire de même.

« Un soir d'automne, il songeait tristement à l'avenir. — « Allons ! se disait-il, voilà la fin de mon argent ; ceci vendu, je n'en aurai plus que pour une année ou deux... après quoi, un peu de poison ou un poignard... et ce sera fini... car un magnat de cette qualité ne saurait ni travailler ni tendre la main.

« Son intendant qui éternua à côté de lui le tira de sa rêverie.

— « Qu'y-a-t-il ?

— « Un vieux Juif veut absolument vous parler pour affaire grave...

— « Qu'il entre !... que veux-tu, Juif ?

— « Monseigneur, c'est moi, Isaac, honnête vieillard, qui viens vous faire part d'une importante découverte. J'avais reçu de mes aïeux et trisaïeux un vieux, vieux coffre auquel je n'avais fait aucune attention jusqu'alors. Par bonheur, un jour j'y déposai une pièce d'or... le lendemain, j'en trouvai deux ! J'en mis deux, le lendemain il y en avait quatre ! j'en mis successivement quatre, huit, dix, et toujours j'en recueillais le double !

— « Eh bien ! continue à remettre les pièces miraculeuses...

— « Oh ! non, Monseigneur ; j'ai essayé, cela ne m'a pas réussi ; les pièces obtenues par ce moyen ne se reproduisent pas. Il en faut de nouvelles, toujours, et il faut qu'elles soient d'or ; l'argent ne se multiplie pas non plus, J'ai essayé, Monseigneur.

— « Alors tu veux me vendre ton coffre merveilleux... Voyons, combien en demandes-tu ?

— « Monseigneur se trompe !... Le coffre n'a d'effet qu'entre les mains d'Isaac... je l'ai déjà prêté à d'autres... il perdait alors toute sa vertu... peut-être Monseigneur consentira-t-il à croire un peu à la parole d'un honnête vieillard... Isaac ne ment pas... essayez seulement avec une pièce d'or... c'est peu de chose !

— « J'en mettrai dix, plutôt ! Nous verrons bien ! Tiens ! les voilà !

« Le lendemain Isaac rapportait vingt pièces d'or. Le magnat enthousiasmé lui en donna cinquante qui en produisirent cent, naturellement puis deux cents, trois cents, toujours avec le même succès.

— « Écoute, Juif, ton coffre est-il grand ?
— « Oh ! oui, Monseigneur.
— « Tiendrait-il bien dix mille pièces d'or?
— « Et même vingt mille, Monseigneur !

« Et par un beau soir d'automne, l'honnête Isaac vint chercher les sacs pleins d'or du magnat et disparut sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu. »

Ainsi le paysan petit-russien se moque des Pans, mais il est juste de dire que d'un autre côté ce gouailleur prête bien le flanc aux plaisanteries de ceux-là par son excessive crédulité. Il n'y a pas de pays où sorciers et sorcières soient plus recherchés.

Chaque village a sa sibylle que les jeunes gens vont consulter. Si par exemple une fille veut se faire aimer d'un jeune homme qui lui semble indifférent et par contre se débarrasser d'un autre qui lui déplaît, elle va conter sa peine à la *Koldounia.*

« Mon enfant, lui dit celle-ci, tu tâcheras d'attraper une chauve-souris; tu la mettras dans un pot neuf avec un couvercle neuf; tu enterreras le tout dans le jardin et tu l'y laisseras neuf jours et neuf nuits. Après ce temps, tu déterreras le pot et tu verras que la chauve-souris s'est anéantie, et qu'il n'est resté que deux de ses os, l'un en forme de rateau, l'autre en forme de bêche. Alors tu tâcheras de te trouver sur le chemin de celui que tu détestes et tu feras en sorte de le frapper légèrement par derrière avec la bêche, sans qu'il s'en aperçoive ; aussitôt il deviendra un objet de mépris pour tes parents et on ne t'en reparlera plus. Quant à l'autre, tu n'auras qu'à le gratter un peu avec l'os en forme de rateau, aussi sans qu'il s'en aperçoive, et il sera de suite agréé par ta famille. »

La vieille a aussi le moyen de trouver des trésors. Il faut attendre le jour de la résurrection (Pâques) ; on sait que ce jour-là, on va à l'église de neuf heures à minuit. Pendant ce temps, on bâtit un petit autel, dans un endroit désert, assez éloigné de la maison ; on dispose sur l'autel les saintes images; puis avec de la craie, du sel et du charbon on trace devant l'autel trois demi-cercles éloignés de trois pas l'un de l'autre ; le premier, avec le sel ; le second, avec le charbon, et le troisième avec la craie ; vous posez ensuite ces trois morceaux sur l'autel et vous vous mettez à prier. Vers minuit, au moment où on chante l'alleluia, vous verrez paraître des diables, des petits démons, des sorciers, tous armés de pelles et de fourches, qui tâcheront de vous faire sortir de la place. Mais vous devrez ne pas même retourner la tête, rester immobile et continuer de prier; tout dépend de votre persévérance à ce moment-là; quant aux démons, les demi-cercles les empêcheront d'approcher plus près de vous. Lorsque minuit sonnera, heure à laquelle ils doivent tous rentrer, ils disparaîtront et vous laisseront seul ; alors vous verrez à votre droite une sorte de feu-follet, vous jetterez dessus la craie, le sel et le charbon, et le feu s'éteindra. A cet endroit là, vous pouvez creuser et vous trouverez de l'or tant que vous en voudrez.

Il faut reconnaître cependant qu'à l'exception des coutumes traditionnelles des fêtes de l'année et qui se retrouvent partout, aussi bien chez nos paysans soi-disant civilisés que chez d'autres que nous nous permettons d'appeler barbares, la plupart des naïvetés de nos mougiks proviennent beaucoup moins de la faiblesse de leur esprit que de leur prodigieuse ignorance. Quelques exemples pris entre mille suffiront à vous édifier à cet égard.

Rien n'excita plus la colère et aussi l'étonnement des paysans russes que la création des chemins de fer. Incapables de comprendre le mécanisme de cette énorme machine, en apparence vivante, ils donnaient à ce phénomène une foule d'explications plus ou moins saugrenues, et des plus inattendues.

« C'est la puissance du Diable qui est prisonnière dans la chaudière, disaient-ils; et comme elle ne peut sortir, elle est bien obligee de travailler. »

De vieilles femmes se tenaient sur le bord de la route ferrée, et à l'approche du train remuaient les bras, faisaient des grimaces insensées à la locomotive, se livraient à de grotesques contorsions et exécutaient des danses bizarres, tout cela dans le but d'effrayer le Diable et de l'éloigner de leur territoire, plus semblables vraiment à des sorcières de Macbeth qu'à des créatures humaines.

En Bessarabie, un pope portant la croix et suivi d'une foule de paysans, hommes, femmes et enfants, s'avança au devant de la locomotive; heureusement le chauffeur put renverser à temps la vapeur, mais les mougiks n'en restèrent pas moins persuadés que c'était la croix qui avait arrêté le train.

L'annonce de la dernière éclipse causa une véritable panique dans la campagne : on disait que ce serait le signal de grandes catastrophes, qu'il tomberait une pluie de pierres, qu'il y aurait des tremblements de terre, que le lendemain l'atmosphère serait sillonnée d'une multitude de globes de feu, etc.— Un pope du Raskol, propriétaire d'une maison, donna l'ordre à ses locataires de déguerpir au plus vite, sous prétexte qu'ils avaient un piano à queue et que cet *instrument diabolique* serait capable de faire tomber la maison au moment de l'éclipse. D'autre part, comme par suite du mauvais temps on ne put rien voir de cette éclipse, les paysans restèrent convaincus qu'il n'y en avait pas eu, puisqu'aucun malheur n'était arrivé, et il fut impossible de les en faire démordre.

Il est très difficile dans bien des localités, de prendre des mesures contre les maladies contagieuses et les épizooties. S'il éclate quelque part une épidémie de scarlatine, le paysan affirme que l'on ne peut rien faire contre la volonté de Dieu : au lieu d'être isolés, les enfants sont apportés dans les églises pêle-mêle avec ceux qui ne sont pas malades; on n'enterre les morts que trois jours après, et pendant cet intervalle les voisins et les autres enfants viennent rendre visite au cadavre et l'embrasser. — Les vétérinaires sont chassés à coups de bâton par les femmes quand ils veulent prendre des mesures préventives et abattre les bêtes malades.

Le paysan russe croit encore aux femmes à queue ; la première Tzigane venue lui fera déposer ses vêtements neufs, de l'argent même, dans un trou à deux cents mètres de sa demeure, sous prétexte d'y trouver un trésor, avec défense d'en approcher de trois jours; une fois le délai expiré, le pauvre diable ne trouve plus rien naturellement ; vêtements, argent et Tzigane ont disparu.

Et comment voulez-vous que le malheureux mougik qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'a de frottement intellectuel avec personne, pour qui, par suite de son éloignement des villes importantes, les phénomènes les plus simples sont des sujets d'étonnement, ne croie pas aveuglément à ce qui lui paraît sortir de l'ordre naturel des choses, quand des gens plus éclairés et appartenant à une classe plus élevée, montrent tout autant de crédulité?

J'ai eu entre les mains un acte en bonne forme, signé d'un intendant, dans le gouvernement de Kiev, un nommé Lachkievitch, promettant de payer en deux fois, à des termes fixés, la somme de dix-huit roubles à une certaine Alexandra Drobotova, à la charge par elle de détruire dans un délai de... les chenilles qui envahissaient un champ de betteraves, et ce au moyen de divers enchantements, paroles magiques et autres manœuvres surnaturelles. Toute la population de Kazan s'émut, il y a quelque temps, de l'envoi à l'Université, à l'adresse d'un professeur, d'une fiole contenant une certaine quantité de *baciles virgules* ; on craignait qu'une terrible épidémie ne sortît tout-à-coup de cette fiole et n'envahît la ville ; il fallut que le professeur montât en chaire, pour expliquer avec les plus grands détails l'histoire, la préparation et l'utilité de ces baciles et démontrer au public la parfaite inocuité de ces échantillons.

Il y a quelque temps, une demoiselle de Varsovie, fille d'un propriétaire aisé du quartier de Prague, alla demander à une sorcière les moyens de se faire aimer d'un jeune homme du voisinage. La Pythonisse lui conseilla de se lever à minuit, de faire trois fois, *toute nue*, le tour de sa maison, de se plonger ensuite dans un bain d'eau froide additionné de trois morceaux de charbon magique qu'elle lui donna, puis sans s'essuyer, de se coucher et de dormir jusqu'au jour. La jeune fille exécuta la chose de point en point, attrapa une bonne fluxion de poitrine et en mourut !

Enfin tout le monde croit encore en Russie aux étranges prophéties qui précédèrent et annoncèrent la mort d'Alexandre II. On dit que quand l'Empereur naquit en 1818 à Moscou, l'impératrice Alexandra Féodorovna fit venir le prophète Théodore, célèbre alors, mais déjà presque en enfance, pour savoir ce que l'avenir réservait au nouveau-né. — « Il sera grand et glorieux, dit le prophète ; ce sera un des plus puissants souverains du monde et cependant, c'est horrible à dire, *il mourra avec des bottes rouges.* » — Personne ne pouvait comprendre que c'était une allusion au sang qui devait couvrir les jambes du malheureux Empereur ; ce n'est en effet que plus tard qu'on fit ainsi l'application de cette prophétie.

Ce n'est pas tout, au moment de son couronnement, la cloche du tem-

ple se détacha et tomba avec un bruit effroyable, brisant tout sur son passage. On y vit un funeste présage. Alors florissait le prophète Ivan Iakovlévitch Koréïcha ; on alla le consulter. — « Dans un temps éloigné, dit-il, il y aura une explosion de feu. »

On parle encore d'un fou qui brisa d'un coup de hache les jambes à un portrait de l'Empereur. Inutile d'ajouter que tout cela est publié par les journaux pieux et propagé par le clergé; mais on sait aussi que les journaux pieux sont à peu près officiels en Russie, qu'ils sont lus par la haute société, que les formes extérieures du culte sont obligatoires pour tous, et que nul n'oserait se dispenser tout au moins de faire semblant de croire.

ARMAND SINVAL.

(*A suivre*).

LE BOIS CHARMANT

Allegro *très léger*

Il était un p'tit bois charmant Quand on voit ça que l'on est bien aise Il était un p'tit bois charmant Quand on voit ça que l'on est content D C

II

Un' demoisell' s'en va chantant,
Quand on voit çà que l'on est bien aise
Un' demoisell' s'en va chantant,
Quand on voit çà que l'on est content.

III

Un beau monsieur va, la suivant,
Quand on voit çà que l'on est bien aise
Un beau monsieur va, la suivant,
Quand on voit çà que l'on est content.

IV

Le beau monsieur met ses gants blancs,
Quand on voit çà que l'on est bien aise
Le beau monsieur met ses gants blancs
Quand on voit çà que l'on est content.

V

Ils entrèrent au bois charmant,
Quand on voit çà que l'on est bien aise,
Ils entrèrent au bois charmant,
Quand on voit çà que l'on est content.

VI

Ils s'en r'vinr'nt tous deux en chantant,
Quand on çà que l'on est bien aise,
Ils s'en r'vinr'nt tous deux en chantant,
Quand on voit çà que l'on est content.

Chanson recueillie à Paris par CHARLES DE SIVRY.

CHANSON DE GASTON PHŒBUS

I. — *Aqueres montines (bis)*
Qui ta haoüts soun, dondine,
Qui ta hoüts soun, dondon.

II. — *M'empechen de bedé (bis)*
M'as amous oun son, dondine,
M'as amous oun son, dondon.

III. — *Si credi las bede (bis)*
Ou de las rencontra, dondine,
Ou de las rencontra, dondon.

IV. — *Passery l'aïguele*
Chens poü d'em negua, dondine,
Chens poü d'em negua, dondon.

I. — Ces montagnes
Qui sont si hautes, dondine,
Qui sont si hautes, dondon.

II. — M'empêchent de voir
Où sont mes amours, dondine,
Où sont mes amours, dondon.

III. — Si je croyais les voir,
Ou de les rencontrer, dondine,
Ou de les rencontrer, dondon.

IV. — Je passerais l'eau
Sans peur de me noyer, dondine,
Sans peur de me noyer, dondon.

PAUL BOULANGER.

POÈMES DE LA TRADITION

CHRISTINE

Christine, aux doigts fins, coud la toile
Et sert chez le roi libertin ;
Elle est belle comme une étoile,
Comme l'étoile du matin.

« Ecoute, petite Christine !
Lui dit le roi, la flamme aux yeux ;
Donne-moi ta fraîche églantine,
Et prends ce collier précieux !

— Est-il bienséant que je prenne
Un joyau de cette valeur ?
Gardez ce collier pour la reine,
Et laissez moi ma pauvre fleur !

— Ma petite Christine, écoute !
Un seul instant viens dans mes bras,
Et je t'offre, quoiqu'il m'en coûte,
Le château que tu choisiras.

— Un seul instant parfois entraîne
De bien longs regrets, cher seigneur ;
Le plus beau château de la reine
Me rendrait-il jamais l'honneur ?

— Christine, écoute, ma petite !
Et ne dis plus non ! Sois à moi !
Viens, que te faut-il ? Réponds vite,
Veux-tu ma couronne de roi ?

— Non, votre couronne sacrée
Ne saurait me porter bonheur ;
Que la reine en reste parée ;
Ma couronne, à moi, c'est l'honneur.

— Tu périras, si tu résistes,
Dans la tonne aux pointes de fer.
— Vous rendrez les bons anges tristes,
Mais le ciel confondra l'enfer. »

Ils ont mis la blanche victime
Dans la tonne où sont les grands clous ;
Ils l'ont fait rouler à l'abîme,
Sans plus de pitié que des loups.

Mais deux colombes sont venues
Pour mener Christine au ciel d'or.
Il en vint deux ; puis, vers les nues,
On en vit trois prendre l'essor.

EMILE BLÉMONT.

LA NANNA DEL BAMBINO

DIALECTE CORSE

Si spanna l'aria, lu tempu s'assirena ;
Luci la stédda, la luna è già ripiena :
Ninna, nanna, u me figliólu
Addurmentati parpena ;
Ninna, nanna, bīu bīa
Lu mé Re, lu me Missia !

Tu cun tre dita susteni terra e céli ;
E stu li chiami, so pronti e so fidéli,
O spiranza di la mamma,
Dolci dolci come méli,
Sapuritu come manna....
Dormi, dormi e fa la nanna !

Qual vida u sóli, la luna cu li stéddi ?
Qual dà la vita ? Qual pasci ancu l'acéddi ?
Qual dà li frutti e li matura ?
Tu lu fior di li zitéddi ;
Tu lu Re di la natura,
Tu da' i fiora e la virdura.

Tu come un nidu li populi e li regni
Li teni in manu, li limiti e li segni :
Ai tó cenni tuttu piéga,
Or parchi è pó chi tu piegni ?
Ninna, nanna ! bīu bólu !
Addurmentati, figliólu.

Tu conti i stéddi, sa sempri indéddi vani ;
Ad una ad una li chiudi inni tó mani ;
A li porti dill'auróra
Ti rispondini ogni mani ;
La mé stédda mattutina
Dormi, l'alba s'avvicina.

Tu teni in pugnu la terra cu li monti,
Tu da' lu corsu ai fiumi ed a li fonti ;
E la luci e la saetta
Ai tó cenni stani pronti :
Tu li mandi ed eddi vani
E ti vòltani a li mani.

U sóli e la luna ti servinu di mantu,
E lu to regnu, lu mondu ch'è tamantu !
Sopra l'ali di lu ventu
Tu lu jiri tuttu quantu ;
E lu celi starminatu
In in soffiu l'ha' jiratu !

Tu freni u mari, la grandina e i turrenti ;
U soli e la luna, li nivuli e li venti,
E lu fulmini e li stéddi
Ti so tutti ubbidienti,
E ti portani, stu vóli
In un amm'a li dui poli !

Stu sé adiratu, l'accendita è a staffeta
Ch'annunzia pronta, vicina la saetta ;
E lu tonu la tó bóci,
Bóci d'ira e di vindetta,
Chi suttrenna i fundamenti
Scóti i morti e li viventi.

Stu vardi torbu, stu tocchi li muntagni,
Ni vani in fumu cui selvi e li campagni ;
Un ucchiata sóla sóla
Secca i fiumi cu li stagni ;
Unu sguardu spezza i troni
Sciógli i populi e i nazioni.

Ai toni e ai lampi li segni lu camminu ;
Ha' in manu i chiavi di a Morti e di u Distinu ;
T'ubbidisci céli e terra :
Or cos'ha, lu mé carinu ?
Senti in corpu, ha' qualchi pena ?
Or addolcati parpena.

Tu l'ambra fina, la perla, a margarita :
Di li mé affetti tu sé la calamita ;
Tu la vita diu mé córi,
Tu lu cór di la mé vita ;
Ninna ! nanna ! bïu, bólu !
Or appattati, figliólu.

La mé viletta, tu sé l'arcubalenu ;
Chi cumparisci tra nivul'e sirenu,
Lu mé fasciu di la mirra,

Chi lu tengu sempr'in senu ;
Lu mé risu di lu pianu
Tuttu sceltu granu a granu !

Tu sé a liméa cunfetta e sapurita,
La mélarancia sanguigna e culurita,
La mé rosa bianca e rossa,
La mé amandula fiurita,
La mé méla muscatédda
Li mé occhi, la me stédda !

Tu sé a diana chi splendi mani e sera ;
Tu l'alba chiara chi spanna la custéra ;
Tu apri e chiudi li stagioni,
Tu fiurisci a primavéra ;
Lu mé sóli, la mé luna
U me voīu, a mé fortuna !

Tu sé l'aprili chi smalta la natura,
Chi la rivesti di fióra e di virdura ;
La mé méla maschirossa,
La mé fonti cusi pura !
La mé jemma d'lu curaddu
Lu mé spicchiu di cristaddu !

Surridi un pocu, richiara lu tó visu :
E lu tó sguardu ch'alégra u paradisu ;
Un ha maggiu tanti fióra
Quant'ha grazii u tó surrisu :
Or surridi a la to mamma,
Dormi, dormi e fa la nanna !

Tu sé lu spicu, tu sé l'arba barona ;
Chi muscateggia, prufuma li rigiona ;
Tu la menta e luciminu,
La vaniglia cusi bona !
Lu mé balsamu spigatu,
La mé vita, lu mé fiatu !

Lu pianu e i monti riposani in prufondu :
Tu sólu vegghi, or nanna, lu mé biondu ;
Chiudi st'occhi cusi cari,
Só la luci di lu mondu ;
O *bijou* di la tó mamma,
Dormi, dormi e fa la nanna !

S'é m'addurmentu, mi svegghiu a tutti l'ori,
Nun dormi mai, ma vegghia lu mé córi :
Quand'è vegghiu e quand'é dormu
Pensu a te, lu mé Signóri !....

Cos'è st'affannu chi cresci li mé vai !
Ti pigliu in bracciu, t'azzecu, e veni e vai !
U tó viculu, figliólu,
Un s'arreghi maï, maï :
Or cos'hai lu mé bambinu,
Parchi piegni di cuntinu ?

BERCEUSE DE L'ENFANT JÉSUS

(TRADUCTION)

L'air s'éclaircit, le ciel devient serein ;
L'étoile luit, la lune est dans son plein :
Ninna, nanna, ô mon cher fils,
Endors-toi un moment ;
Ninna, nanna, bïu bïa
O mon Roi, ô mon Messie !

Avec trois doigts, tu soutiens ciel et terre ;
Les appelles-tu ? Les voilà obéissants et fidèles,
Espoir de ta mère,
Doux comme le miel,
Savoureux comme la manne !...
Dors, dors et fais la nanna !

Qui conduit le soleil, la lune et les étoiles ?
Qui donne la vie et la pâture aux oiseaux ?
Qui donne les fruits et les fait mûrir !
Toi, fleur des enfants,
Toi, Roi de la nature,
C'est toi qui donnes les fleurs et la verdure !

Comme un nid, les peuples et les royaumes
Sont tenus dans ta main, tu en marques les limites ;
Tout plie à tes commandements ;
Pourquoi pleures-tu donc ?
Ninna, nanna ! bïu bólu !
Endors-toi, mon cher fils !

Tu comptes les étoiles et sais toujours où elles sont ;
Tu les tiens une à une dans ta main ;
Aux portes de l'aurore,
Elles te répondent chaque matin,
O mon Etoile matinière!
Dors, car, vois-tu, l'aube approche !

Tu tiens dans ta main la terre avec les monts ;
Tu donnes leur cours aux fleuves et aux sources ;
La lumière et la foudre
Sont prêtes à tes ordres ;
Tu les envoies, elles vont,
Et te reviennent obéissantes !

Le soleil et la lune te servent de manteau,
Ton royaume est le monde si vaste !
Sur les ailes des vents,
Tu le parcours tout entier,
Et fais en un clin d'œil
Le tour du ciel sans bornes !

Tu mets un frein à la mer, à la grêle, aux torrents ;
Le soleil, la lune, les nuages et les monts,
La foudre et les étoiles
Sont à tes ordres.
Le veux-tu ? En un soupir
Ils se portent dans l'espace d'un ciel à l'autre !

Si tu t'irrites, l'éclair est le messager
Qui annonce promptement la foudre ;
Le tonnerre est ta voix,
Voix de colère et de vengeance
Qui secoue les fondements de la terre,
Et fait trembler les vivants et les morts (1).

Si ton regard est courroucé, si tu touches les montagnes,
Elles s'évaporent en fumée ainsi que les champs et les bois ;
Un seul de tes coups d'œil
Dessèche les fleuves et les lacs ;
Un de tes regards brise les trônes
Et anéantit les peuples et les nations !

(1) Il a déployé les cieux comme une tente ; vient-il à s'irriter ? Il les roule comme un livre et toute la milice du ciel tombe comme la feuille de la vigne et du figuier (Isaïe).

Tu marques le chemin aux éclairs et au tonnerre ;
Tu tiens dans ta main les secrets de la Mort et du Destin ;
Le Ciel et la Terre t'obéissent :
Qu'as-tu donc mon chéri ?
As-tu quelque douleur ?
Je t'en prie, apaise-toi donc un peu !

Tu es l'ambre fine, la perle, la marguerite,
L'aimant de mes affections,
Tu es la vie de mon cœur,
Le cœur de ma vie ;
Ninna, nanna, bïu, bólu !
Or donc apaise-toi, mon fils !

Tu es mon espérance, l'arc-en-ciel
Qui paraît entre le clair et les nuages...
Un vase de myrrhe
Que j'ai dans mon sein,
Le riz de la plaine
Trié grain par grain !

Tu es pour moi le cédrat confit et savoureux,
La grenade colorée,
La rose blanche et rouge,
L'amandier fleuri,
La pomme odorante,
Mes yeux, mon étoile !

Tu es l'étoile du matin et du soir,
L'aube resplendissante au sommet du coteau ;
Tu ouvres et fermes les saisons ;
Tu couvres les champs de fleurs au printemps ;
Tu es ma lune et mon soleil,
Ma joie et mon bonheur !

Tu es avril qui émaille la nature
Et l'habille de fleurs et de verdure,
Ma pomme colorée,
Ma source pure,
Ma branche de corail,
Mon miroir de cristal !

Souris un peu, épanouis ta figure ;
Ton regard réjouit le paradis :
Le mois de mai n'a pas tant de fleurs
Que ton sourire a de grâces :
Souris à ta mère,
Ou dors, dors et fais la nanna !

Tu es la lavande et le thym des monts
Qui parfume et embaume le pays ;
Tu es la menthe et le jasmin,
La vanille si agréable,
Le baume *en épi*
Mon souffle et ma vie !

Les plaines et les monts reposent tranquillement ;
Seul tu veilles, repose-toi, mon chéri,
Ferme tes yeux qui me sont si chers,
Car ils sont la lumière du monde,
O bijou de ta mère !
Dors, dors et fais la nanna !

Si je m'endors, je m'éveille à toute heure ;
Mon cœur ne dort jamais, il veille toujours :
Mais que je dorme ou que je veille,
Je pense à toi, ô mon Seigneur !....

Mais qu'est-ce que ces pleurs qui accroissent ma peine ?
Je te prends dans mes bras, viens,
O mon fils, ton berceau
Ne repose jamais, jamais !
Or qu'as-tu, mon enfant,
Pourquoi pleurer toujours ?

FRÉDÉRIC ORTOLI.

CHRONIQUE MUSICALE

Le goût de la musique et spécialement de la musique symphonique s'est largement répandu, depuis quelques années, en France. Quels progrès, depuis l'époque relativement récente, 1851, où le regretté Pasdeloup, dont ce sera l'éternel honneur, entreprenait de vulgariser les chefs-d'œuvres symphoniques des maîtres tels que Beethoven, Mozart, Haydn, Weber, Mendelssohn, etc... ! On sait le succès de cette tentative, jugée téméraire : elle n'était pourtant que la reprise heureuse d'une idée qu'avait eue, dès 1837, un homme d'une grande valeur artistique : Valentino,

ancien chef d'orchestre de l'Opéra avec Habeneck avait fondé, rue Saint-Honoré, des concerts classiques qui durèrent jusqu'en 1841. Se souvient-on aujourd'hui de cet initiateur des séances populaires, actuellement si fructueuses? Histoire toujours recommencée de ceux qui sèment sans récolter ! C'est du moins justice que, de temps à autre, on crie aux moissonneurs le nom de celui qui a jeté le grain au sillon.

C'est assurément une chose embarrassante pour l'amateur de musique de choisir, chaque dimanche, le concert où il assistera. La variété, l'attrait des programmes, la vogue des œuvres ou des artistes sollicitent en divers sens son intérêt : le Conservatoire de musique, avec sa perfection, les concerts de MM. Colonne et Lamoureux, avec la séduction de leurs ouvrages remarquables, sont parfois également tentateurs. Enfin, ceux qui sont curieux des œuvres encore inconnues, des efforts à encourager, des entreprises élevées et nouvelles sont attirés par les auditions que donne, au théâtre du Château-d'Eau, M. Rémy-Montardon, directeur de l'École française de musique. Nous avons assisté à toutes les séances et nous y avons goûté un double plaisir : de l'une à l'autre, l'orchestre, sous l'énergique direction de son chef, a accompli de constants et rapides progrès ; dans chacune, une ou deux œuvres inédites de quelque compositeur moderne nous ont été présentées ; c'est donc là un théâtre où les jeunes, si peu hospitalièrement accueillis sur les scènes plus en vogue, peuvent se produire et conquérir la renommée. A ce titre, la tentative de M. Rémy-Montardon est à encourager : elle se recommande d'ailleurs par une excellente exécution.

Nous saluons encore avec joie, au début de la nouvelle année et dans notre première chronique, la nomination au théâtre de l'Opéra-Comique d'un homme d'initiative, M. Paravey, qui semble vouloir rompre avec les détestables errements du passé et jouer chaque année un certain nombre d'opéras de jeunes compositeurs. N'est-elle pas en effet remarquable cette école française qui commence à Gounod, à Ambroise Thomas, à Reyer, se continue dans Saint-Saëns,Massenet, Delibes, Joncières, Lalo, Lenepveu, Th. Dubois, Ch. Lefebvre, Benjamin Godard, Guiraud, Salvayre, Paladilhe et se révèle encore dans des élèves tels que Broutin, Marty, Pierné, Hue, Rabuteau, Vidal, etc... Que d'œuvres admirables ont dans leurs cartons ces auteurs cités au hasard et quel riche répertoire y pourrait puiser un directeur avisé ! Nous espérons que M. Paravey sera celui-là : tous ceux qui ont souci de l'art français l'encourageront dans ses efforts, le soutiendront de leur plume et lui concilieront la faveur du public.

L'année 1888 sera donc, nous l'espérons, fructueuse pour l'art musical et nous en suivrons les manifestations au théâtre, dans les concerts et même à travers les divers ouvrages où elles se traduiront.

ED. GUINAND.

Dîner de décembre de la Tradition. — Le mardi, 6 décembre 1887, a eu lieu au *Rocher de Cancale*, 78, rue Montorgueil, le deuxième dîner de la saison. Assistaient au dîner : MM. Emile Blémont, Frédéric Ortoli, Raoul Gineste, Henry Carnoy, Dr Constantin Stravelachi, Dr Michel Hadji-Démétrios, Godefroy Malloizel, Paul Boulanger, le chansonnier J. Colle et son fils Léonce Colle, M. Broussali, etc., etc...

Le dîner a été des plus cordiaux, M. Broussali, dans une petite conférence improvisée, nous a tracé le tableau des traditions arméniennes depuis... l'Arche de Noé jusqu'à nos jours. Cette conférence sera reproduite dans un de nos prochains numéros. MM. Blémont et Raoul Gineste, ont dit des vers très applaudis. M. Henry Carnoy a chanté plusieurs ballades populaires françaises : *Le Roy Loys, la Mort du Roi Renaud, le Matelot de Bordeaux, Dans les jardins d'mon Père*, etc. M. Frédéric Ortoli a dit des berceuses et ballades de l'île de Corse ; puis MM. Constantin Stravelachi et Michel Hadji-Démétrios ont chanté l'hymne national grec et des airs populaires des îles de l'Archipel Ottoman. M. Colle, membre du *Caveau*, a improvisé une chanson de circonstance consacrée à notre revue, *la Tradition* :

Pendant qu'au loin, silencieuse et nue
La plaine doit son long somme hivernal,
Des bras ardents ont repris la charrue
Et mis le soc aux flancs du sol natal.
Puisqu'en ce jour l'amitié nous rassemble,
Pour célébrer leur première moisson,
Levons le verre et buvons tous ensemble,
Aux fondateurs de *la Tradition*.

Elle vivra, triomphez, heureux pères ;
Elle vivra... Dans les roses lointains
Je vois planer l'essaim des jours prospères
Et le succès couronner ses destins.
Que n'ai-je un luth au lieu d'une musette,
Pour saluer un si beau nourrisson ?
En attendant que vienne un vrai poète,
Messieurs, je bois à la Tradition.

Elle vivra... car, des maîtres en elle,
On sent frémir le souffle généreux :
Car, elle boit à la source éternelle
Le lait puissant, la sève des aïeux.
Tu souffres dans ta gloire, ô chère France,
Un deuil cruel courbe ton noble front,
Que le passé te rende l'espérance,
Retrempe-toi dans la Tradition.

Courage donc, achevez votre gerbe,
Allez, vaillants, à vos nobles travaux,
Allez ravir à la Flore superbe
Des temps passés ses bouquets les plus beaux.
Trop vieux, hélas ! pour tenter le voyage,
Je vous suivrai des yeux à l'horizon,
Le cœur en fête et criant du rivage :
Honneur, honneur à la Tradition.

On s'est séparé vers onze heures, en se donnant rendez-vous pour le *mardi 6 février 1888*, à 7 heures et demie, au même restaurant du *Rocher de Cancale*, 78, rue Montorgueil. (*Prière de prévenir M. Henry Carnoy, 33, rue Vavin, avant le 4 février*.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 2. — 2e **Année.** Prix du Numéro : **Un franc.** **15 Février 1888.**



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLEMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1888. — 2e Année.

COMITÉ DE RÉDACTION

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'impression, avec musique et dessins.

Les abonnements sont reçus dès à présent chez M. A. DUPRET, éditeur, rue de Médicis. — Envoyer un mandat sur la poste.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, pour les nouveaux abonnés, est envoyé franco, moyennant **12 francs**.

Adresser les abonnements à **M. Dupret**, 3, rue de Médicis.

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, *professeur au Lycée Louis-le-Grand*, 33, rue Vavin, à Paris. (***Les manuscrits non insérés seront rendus***).

M. Henry Carnoy se tient à la disposition des lecteurs de **LA TRADITION** le jeudi, de 2 heures à 4 heures, 33, rue Vavin.

LA TRADITION

ETUDE SUR LES CHANSONS DU VALOIS

Un des chapitres les plus intéressants des *Filles du Feu* (1) de Gérard de Nerval, est consacré aux chansons et aux légendes du pays de Valois, limitrophe de l'ancien gouvernement de Picardie, et correspondant à l'est de l'Oise et au sud de l'Aisne.

« Chaque fois, dit cet écrivain, chaque fois que ma pensée se reporte aux souvenirs de cette province du Valois, je me rappelle avec ravissement les chants et les récits qui ont bercé mon enfance. La maison de mon oncle était toute pleine de voix mélodieuses, et celles des servantes qui nous avaient suivis à Paris chantaient tout le jour les ballades joyeuses de leur jeunesse, dont malheureusement je ne puis citer les airs. Aujourd'hui, je ne puis arriver à les compléter, car tout cela est profondément oublié ; le secret en est demeuré dans la tombe des aïeules... »

Gérard de Nerval se plaint ensuite de ce qu'on recueille des chansons de Bretagne ou d'Aquitaine alors qu'on dédaigne les chants des vieilles provinces où s'est toujours parlée la vieille langue française.

« C'est qu'on n'a jamais voulu admettre dans les livres des vers composés sans souci de la rime, de la prosodie et de la syntaxe ; la langue du berger, du marinier, du charretier qui passe, est bien la nôtre, à quelques élisions près, avec des tournures douteuses, des mots hasardés, des terminaisons et des liaisons de fantaisie, mais elle porte un cachet d'ignorance qui révolte l'homme du monde, bien plus que ne fait le patois. Pourtant ce langage a ses règles, ou du moins ses habitudes régulières, et il est fâcheux que des couplets tels que ceux de la célèbre romance : *Si j'étais hirondelle*, soient abandonnés, pour deux ou trois consonnes singulièrement placées, au répertoire des concierges et des cuisinières.

« Quoi de plus gracieux et de plus poétique pourtant !

« *Si j'étais hirondelle ! — Que je puisse voler, — Sur votre sein la belle, — J'irais me reposer....* »

« Il faut continuer, il est vrai, par : *J'ai z'un coquin de frère,* » ou risquer un hiatus terrible ; mais pourquoi aussi la langue a-t-elle repoussé ce *z* si commode, si liant, si séduisant, qui faisait tout le charme du langage de l'ancien Arlequin, et que la jeunesse dorée du Directoire a tenté en vain de faire passer dans le langage des salons ?

« Ce ne serait rien encore, et de légères corrections rendraient à notre poésie légère, si pauvre, si peu inspirée, ces charmantes et naïves produc-

(1) Gérard de Nerval, *Les Filles du Feu* ; 1 vol. Paris. Michel Lévy.

tions de poètes modernes ; mais la rime, cette sévère rime française, comment s'arrangerait-elle du couplet suivant :

« *La fleur de l'olivier — Que vous avez aimé, — Charmante beauté! — Et vos beaux yeux charmants, — Que mon cœur aime tant, — Les faudra-t-il quitter ?* »

« La musique de cette chanson se prête admirablement à ces hardiesses ingénues, et trouve dans ces assonances, ménagées suffisamment d'ailleurs, toutes les ressources que la poésie doit lui offrir. »

Ces deux chansons ont comme un parfum de la Bible. Malheureusement la plupart des couplets sont perdus « parce que personne n'a jamais osé les écrire ou les imprimer. »

Bien joli aussi, ce couplet :

« *Enfin vous voilà donc, — Ma belle, mariée, — Enfin vous voilà donc, — A votre époux liée, — Avec un long fil d'or — Qui ne rompt qu'à la mort !* »

Les chansons des soldats et des marins offrent un genre particulier, dit Gérard de Nerval. Il n'y est question que d'amours merveilleuses dont les héroïnes ne sont rien moins que des sultanes, des princesses de renom, des filles de roi, des présidentes, comme dans cette ballade :

« *C'est dans la ville de Bordeaux, — Qu'il est arrivé trois vaisseaux ; — Les matelots qui sont dedans, — Vrai Dieu ! sont de jolis galants.*

« *C'est une dame de Bordeaux — Qu'est amoureuse d'un matelot. — « Va, ma servante, va me chercher — Un matelot pour m'amuser.* »

G. de Nerval ne cite que les deux premiers vers de cette chanson. La suite de l'histoire est plaisante. La servante ramène un matelot, que la dame, la présidente, fait monter dans son salon. Ils y font une *collation* qui *trois jours, trois nuits a bien duré*. Mais au bout de ce temps, le matelot est repris par son amour de la mer et *demande son congé*. La présidente, pour s'assurer son silence, lui donne *cent écus comptés*. Et le matelot joyeux s'en va en *chantant des airs nouvelles*. L'histoire finit par une bonne saillie gauloise :

« *Le matelot en s'en allant, — A fait rencontre du président. — « Beau président, beau président, — Tu es c... j'ai ton argent !* »

« *Le président, il lui répond : — « Ce que tu dis, beau matelot ? — Je dis, Monsieur le président, — Qu'il fait beau sur la mer voguant !* »

Maintenant, voici une autre chanson du Valois, une perle, un bijou exquis, la ballade du *Joli Tambour*, si populaire par toute la France :

« *Un joli tambour s'en allait à la guerre...* »

Quelque tambour des gardes françaises, sans doute, capable de faire vibrer aux roulements sonores de son tambourin, les cœurs des guerriers et les cœurs des belles !

Voici que l'armée défile devant le roi.

« *Fille du roi était à sa fenêtre...* »

Notre joli tambour la demande incontinent en mariage! Au pays des chansons les amoureux ont de ces audaces! Mais le roi, plus pratique :

« *Joli tambour, tu n'es pas assez riche !* »

Et le tambour des gardes françaises de répondre :

« *J'ai trois vaisseaux dessus la mer gentille, — L'un chargé d'or, l'autre de perles fines, — Et le troisième pour promener ma mie!* »

Le roi reste songeur. Puis, au bout d'un instant — Gérard de Nerval n'indique pas ce détail :

« *Joli tambour, dis-moi quel est ton père?* » — « *Mon père, beau sire, est le roi d'Angleterre!* »

Le mariage va se faire sans doute. Non point. Vous ne connaissez pas encore notre joli tambour. Au roi qui lui offre sa fille, il répond par un refus :

« *Dans mon pays, il en est d'plus gentilles! — Sire le roi, gardez donc votre fille.* »

Et il s'en va fièrement, laissant sans doute la princesse se mourir d'amour !... Il est vrai que la version du Valois est différente. Le roi refuse de donner sa fille. Mais le beau tambour répond :

« Tant pis ! j'en trouverai de plus gentilles ! »

Du soldat et du marin, l'auteur des *Filles du Feu* passe aux bergers. Ici — et nous devions nous y attendre — l'inspiration change. Le berger est contemplatif et poète. L'imagination n'a rien à voir dans ses chansons qui sont des rêves mélancoliques.

« *Au jardin de mon père, — Vole, mon cœur vole! — Il y a z'un pommier doux, — Tout doux !*

« *Trois belles princesses, — Vole, mon cœur vole! — Trois belles princesses — Sont couchées dessous.* »

Quel choix dans ces adjectifs épithètes! Ces refains, *Vole, mon cœur, vole,* et *Tout doux* ! nous les retrouvons bien souvent dans les chansons populaires. Il nous souvient surtout d'une chanson, *Le retour du Marin*, que nous avons entendue l'an dernier dans l'un des concerts du cercle Saint-Simon, chanson dans laquelle ce *Tout doux*! avait un charme des plus pénétrants :

« *Beau matelot revient de guerre, — Tout doux* ! »

Surtout au dernier couplet :

« *Beau matelot vida son verre, — Tout doux! — Sans remercier, tout en pleurant, — S'en fut rejoindre son régiment ! — Tout doux !* »

Les poètes capables de donner de si ravissantes chansons, ne pouvaient ils pas aller plus loin ? Voici ce qu'en pense Gérard de Nerval :

« Est-ce donc la vraie poésie, est-ce la soif mélancolique de l'idéal qui manque à ce peuple pour comprendre et produire des chants dignes d'être comparés à ceux de l'Allemagne et de l'Angleterre ? Non, certes ; mais il est arrivé qu'en France la littérature n'est jamais descendue au niveau de la grande foule ; les poètes académiques du XVII[e] et du XVIII[e] siècle n'auraient pas plus compris de telles inspirations, que les paysans n'eussent admiré leurs odes, leurs épitres et leurs poésies fugitives, si incolores, si gourmées. Pourtant comparons encore la chanson que je vais citer à tous ces bouquets à Chloris qui faisaient vers ce temps l'admiration des belles compagnies.

« Quand Jean Renaud de la guerre revint, — Il en revint triste et chagrin. — « Bonjour, ma mère. — Bonjour, mon fils ! — Ta femme est accouchée d'un petit. »

« Allez, ma mère, allez devant ; — Faites-moi dresser un beau lit blanc ; — Mais faites le dresser si bas, — Que ma femme ne l'entende pas ! »

« Et quand ce fut vers le minuit, — Jean Renaud a rendu l'esprit.

« Ah ! dites, ma mère, ma mie, — Ce que j'entends pleurer ici ? — Ma fille, ce sont les enfants, — Qui se plaignent du mal de dents. »

« Ah ! dites, ma mère, ma mie, — Ce que j'entends clouer ici ? — Ma fille, c'est le charpentier, — Qui raccommode le plancher ! »

« Ah ! dites, ma mère, ma mie, — Ce que j'entends chanter ici ? Ma fille, c'est la procession, — Qui fait le tour de la maison ! »

« Mais dites, ma mère, ma mie, — Pourquoi donc pleurez-vous ainsi ? — Hélas ! je ne puis le cacher ; — C'est Jean Renaud qui est décédé. »

« Ma mère ! dites au fossoyeux, — Qu'il fasse la fosse pour deux, — Et que l'espace y soit si grand, — Qu'on y renferme aussi l'enfant ! »

Cette ballade de Jean Renaud ou du roi Renaud est, certainement, une des plus belles du *Romancero français*. Et puisque nous employons ce mot, qu'on nous permette une simple parenthèse. Quand donc un de nos amateurs de poésie populaire, — Gabriel Vicaire, Emile Blémont.... — nous donnera-t-il, avec le concours d'un musicien comme notre ami Charles de Sivry, ce *Romancero français* qui, nous en avons la ferme conviction, ne le cèdera en rien aux autres Romanceros ? Mais, passons.

Cette version de Gérard de Nerval n'est pas la plus jolie que nous connaissions de la ballade du roi Renaud ou Ernaud. Une d'elles surtout, débute d'une façon épique :

« Le grand Renaud, de guerre revient, — Tenant ses tripes entre ses mains. — Sa mère qui est dans sa chambre en haut, — A vu venir son fils Renaud. »

Sa mère lui annonce la naissance de son fils, et Renaud répond :

« *Ni de ma femme, ni de mon fils, — Je ne saurais me réjouir !* »

Renaud meurt.

« *Et quand ce fut vers les minuit, — Le grand Renaud rendit l'esprit.* »

La jeune femme interroge sa mère, comme dans la chanson du Valois, sur les bruits qui frappent son oreille. Puis :

« *Ah ! dites moi, ma mère, ma mie, — Quelle robe mettrai-je aujourd'hui ? — Mettez le blanc, mettez le gris, — Mettez le noir pour mieux choisir !* »

« *Ah ! dites moi, ma mère, ma mie, — Ce que ce noir-là signifie ? — Toute femme qui relève d'un fils, — Du drap de sa mort doit se r'vêtir.* »

« *Quand elle fut dans les champs entrée, — Trois p'tits garçons s'sont écriés :* « *— Voilà la femme de ce grand roi, — Qu'on enterra hier à trois heures.* »

La jeune femme comprend, cette fois, la triste vérité :

Et sur un ton dolent — la mélodie de ces deux derniers couplets change. — « *Renaud, Renaud, mon réconfort, — Te voilà donc au rang des morts !...* »

« *Elle se fit dire trois messes ; — A la première elle se confesse ; — A la seconde elle communia ; — A la troisième elle expira.* »

Cette ballade n'est-elle pas parfaite ? « Cela ne le cède en rien aux plus touchantes ballades allemandes ; il n'y manque qu'une certaine exécution de détail qui manquait aussi à la légende primitive de *Lénore* et à celle du *Roi des Aulnes*, avant Goëthe et Burger. »

Gérard de Nerval cite également la *Complainte de Saint-Nicolas*, populaire encore dans le nord de la France, et dont nous avons donné deux versions dans nos *Légendes de France* (1) et dans *la Tradition*.

« *Il était trois petits enfants, — Qui s'en allaient glaner aux champs.* »

A l'un des dîners de *Ma Mère l'Oye*, nous avons entendu chanter cette complainte sur un air très curieux, par M. Loys Brueyre.

Voici maintenant la ballade : *Le roy Loys est sur son Pont*, connue encore sous le nom de *Ballade du comte Jean*.

La version de Gérard de Nerval nous paraît relativement moderne. Sous ce nom de *La Belle Isambourg*, ce thème était connu au XVI[e] siècle. M. Gabriel Vicaire a publié dernièrement cette version ; *Mélusine* en a donné également plusieurs variantes. La chanson entendue par Gérard de Nerval est certainement la plus curieuse au point de vue musical.

(1) Henry Carnoy, *Les Légendes de France*, Paris, Quantin, 1886.

« C'est comme un chant d'église croisé par un chant de guerre ; on n'a pas conservé la seconde partie de la ballade, dont pourtant nous connaissons vaguement le sujet.. »

Voici le commencement de la chanson, d'après la version de M. Eugène Rolland :

« *Le roi Loys est sur ses ponts, — Tenant sa fille dans son giron — Il lui défend jamais d'aimer, — Le beau Léon, franc cavalier.* »

Défense inutile. La jeune princesse résiste. Et :

« *Le roi appelle son garçon : — « Que l'on mette ma fille en prison!* » *— Elle fut sept ans dans cette tour, — Sans que personne lui dit bonjour.* »

Au bout de sept ans, le roi vient la *visiter*.

« *Bonjour. ma fille, comment vous va ? — « Hélas ! mon père, bien mal il va ? — J'ai les pieds pourris dans les fers, — Et le côté mangé des vers !* »

« *Hélas! mon père, n'auriez-vous pas, — Cinq à six sous à me donner? — Je les donn'rais au géôlier, — Qu'il me desserre un peu les pieds !* »

Le vieux roi, toujours tenant à son idée fixe, reste insensible. Mais voici venir le beau Léon :

« *Le beau Léon, passant par là, — Un mot de lettre il lui jeta. — « Faites-vous morte ensevelie, — Qu'on vous transporte à Saint-Denis!* »

La suite nous sera donnée par la ballade du Valois.

« Le beau Lautrec (le Léon de l'autre chanson), l'amant de cette noble fille, revient de la Palestine au moment où on la portait en terre. Il rencontre l'escorte sur le chemin de Saint-Denis. Sa colère met en fuite prêtres et archers, et le cercueil reste en son pouvoir. « Donnez-moi, dit-il à sa suite, donnez-moi mon couteau d'or fin, *que je découse ce drap de lin*! » Aussitôt délivrée de son linceul, la belle revient à la vie (ce qui ne se comprend guère dans cette version de Gérard de Nerval). Son amant l'enlève et l'emmène dans son château au fond des forêts.

Ici finit la chanson dans les versions connues. Cependant celle du Valois — par adjonction d'une autre chanson probablement — phénomène fort commun en littérature populaire — celle du Valois se continue.

« Une fois plongé dans les douceurs de la vie conjugale, le beau Lautrec n'est plus qu'un mari vulgaire ; il passe tout son temps à pêcher au bord du lac, si bien qu'un jour sa fière épouse vient doucement derrière lui, et le pousse résolument dans l'eau noire, en lui criant :

« *Va-t'en vilain pêche-poissons, — Quand ils seront bons, — Nous en mangerons !* »

« Propos mystérieux digne d'Arcabonne ou de Mélusine !

« En expirant, le pauvre châtelain a la force de détacher ses clefs de sa ceinture et de les jeter à la fille du roi, en lui disant qu'elle est désormais maîtresse et souveraine, et qu'il se trouve heureux de mourir par sa volonté !... Il y a dans cette conclusion bizarre quelque chose qui frappe involontairement l'esprit, et qui laisse douter si le poète a voulu finir par un trait de satire, ou si cette belle morte que Lautrec a tirée du cercueil n'est pas une sorte de femme-vampire, comme les légendes nous en présentent souvent. »

Nous préférons la fin de la version de Rolland :

« *Sonnez, trompettes et violons, — La fille aura le beau Léon ! — Fillettes qu'ont envie d'aimer, — Pères et mères ne peuvent empêcher !* »

Du reste, comme le fait remarquer l'auteur des *Filles du Feu*, les variantes et les interpolations sont fréquentes dans ces chansons.

« On a recueilli comme une légende du Bourbonnais, *La jeune fille de la Garde*, qui commence ainsi :

« *Au château de la Garde, — Il y a trois belles filles; — Il y en a une plus belle que le jour. — Hâte-toi, capitaine, — Le duc va l'épouser !* »

« C'est celle qui commence ainsi :

« *Dessous le rosier blanc, — La belle se promène.* »

« Voilà le début simple et charmant ; où cela se passe-t-il ? Peu importe ! Ce serait, si l'on voulait, la fille d'un sultan rêvant sous les bosquets de Schiraz. Trois cavaliers passent au clair de la lune : — « Montez, dit le plus jeune, sur mon beau cheval gris. » N'est-ce pas là la course de Léonore, et n'y a-t-il pas une attraction fatale dans ces cavaliers inconnus ? Ils arrivent à la ville, s'arrêtent à une hôtellerie éclairée et bruyante. La pauvre fille tremble de tout son corps.

« *Aussitôt arrivée, — L'hôtesse la regarde. — « Êtes-vous ici par force, — Ou pour votre plaisir ? » — « Au jardin de mon père — Trois cavaliers m'ont pris.* »

« Sur ce propos, le souper se prépare : « Soupez, la belle, et soyez heureuse ;

« *Avec trois capitaines, — Vous passerez la nuit.* »

« *Mais le souper fini, — La belle tomba morte. — Elle tomba morte. — Pour ne plus revenir !*

« Hélas ! ma mie est morte ! s'écria le plus jeune cavalier ; qu'en allons-nous faire ?... » Et ils convinrent de la reporter au château de son père, sous le rosier blanc.

« *Et au bout de trois jours, — La belle ressuscite : — « Ouvrez, ouvrez, mon père, — Ouvrez sans plus tarder ! — Trois jours j'ai fait la morte, — Pour mon honneur garder.* »

Gérard de Nerval parle d'une chanson relative à la fille d'un pâtissier

que son père envoie porter des gâteaux chez un galant châtelain. Elle était jolie, la fille, car le châtelain la retient jusqu'à la nuit close, et ne veut plus la laisser partir. Elle feint de céder, et demande au comte un poignard pour couper une agrafe de son corset. Elle se perce le cœur, et les pâtissiers instituent une fête pour « fêter cette martyre boutiquière. »

Voici maintenant les chansons de *Causes célèbres*, les complaintes que l'on chante aux foires et aux marchés, sur l'air de *Fualdès*, la plupart du temps. L'intérêt est moins romanesque, mais plein de terreur et d'énergie. Un homme revient de la chasse et répond à un autre qui l'interroge :

« *J'ai tant tué de petits lapins blancs, — Que mes souliers sont pleins de sang !* » — « *T'en as menti, faux traître! — Je te ferai connaître ; — Je vois à tes pâles couleurs, — Que tu viens de tuer ma sœur !* »

Ces lignes sont à peine des vers.

Voici aussi un déserteur qui rencontre la maréchaussée.

« *On lui a demandé : — « Où est votre congé?* » — « *Le congé que j'ai pris, — Il est sous mes souliers.* »

Il y a toujours une amante éplorée mêlée à ces tristes récits :

« *La belle s'en va trouver son capitaine, — Son colonel et aussi son sergent...* »

« Le refrain est une mauvaise phrase latine, sur un ton de plain-chant, qui prédit suffisamment le sort du malheureux soldat. »

La chanson de Biron est bien connue :

« *Quand Biron voulut danser, — Quand Biron voulut danser, — Ses souliers fit apporter, — Ses souliers fit apporter ; — Sa chemise — De Venise, — Son pourpoint, — Fait au joint, — Son chapeau, — Tout rond ; — Vous danserez Biron !* »

Celle-ci également :

« *La belle était assise, — Près du ruisseau coulant, — Et dans l'eau qui frétille, — Baignait ses beaux pieds blancs.* »

« C'est une jeune fille des champs qu'un seigneur surprend au bain comme Percival surprit Griselidis. Un enfant sera le résultat de leur rencontre. Le seigneur dit :

« *En ferons-nous un prêtre, — Ou bien un président ?* »

— Non, répond la belle, ce ne sera qu'un président :

« — *On lui mettra la hotte, — Et trois oignons dedans... — Il s'en ira criant : — « Qui veut mes oignons blancs ?...* » — *Allons, ma mie, légèrement !...* »

Pour finir, nous donnerons ces quelques réflexions de Gérard de Nerval qui cadrent parfaitement avec les nôtres :

« Nous nous arrêtons dans ces citations si incomplètes, si difficiles à

faire comprendre sans la musique et sans la poésie des lieux et des hasards, qui font que tel ou tel de ces chants populaires se grave ineffaçablement dans l'esprit. Ici ce sont des compagnons qui passent avec leurs longs bâtons ornés de rubans; là des mariniers qui descendent un fleuve; des buveurs d'autrefois (ceux d'aujourd'hui ne chantent plus guère), des lavandières, des faneuses, qui jettent au vent quelques lambeaux des chants de leurs aïeules. Malheureusement on les entend répéter plus souvent aujourd'hui les romances à la mode, platement spirituelles, ou même franchement incolores, variées sur trois ou quatre thèmes éternels. Il serait à désirer que de bons poètes modernes missent à profit l'inspiration naïve de nos pères, et nous rendissent, comme l'ont fait les poètes d'autres pays, une foule de petits chefs-d'œuvre qui se perdent de jour en jour avec la mémoire et la vie des bonnes gens du temps passé. »

HENRY CARNOY.

LES ANCIENS CONTEURS

IV

EMPRUNTS FAITS PAR LA FONTAINE AUX CONTES DE BOCCACE.

On sait que La Fontaine a pris le sujet de ses *Contes* dans les novelliéristes qui l'ont précédé. C'est surtout dans le *Décaméron* de Boccace qu'il a le plus puisé.

Il semble qu'aucune des deux histoires qui composent la première journée du *Décaméron* de Boccace n'ait été imitée par la Fontaine, ni par aucun de nos conteurs en vers. Il était, du reste, difficile de le faire sans introduire d'altération dans le texte du grand novelliériste italien. Les deux premières nouvelles du *Décaméron* ont souffert plusieurs corrections imposées par le concile de Trente. Ces contes sont ceux de *L'Hypocrite Cappellet* et du *Juif qui va à Rome*. La troisième nouvelle (*Les trois anneaux*) a été acceptée facilement, ce conte étant mis dans la bouche d'un Juif. La quatrième nouvelle est plaisante et gaillarde. Il est étonnant qu'on ne s'en soit point encore emparé, à notre connaissance du moins. Les six derniers contes ne sont que des traits et des bons mots, un peu à la façon du Pogge, mais suivant la remarque du crititique anonyme de la *Bibliothèque des Romans* « ces petits contes auroient du sel, s'ils étoient bien tournés en notre langue. »

La deuxième journée a fourni à La Fontaine trois de ses meilleurs contes : *L'Oraison de Saint-Julien* (IIe nouv.), *La Fiancée du roi de Garbe* (VIIe nouv.) ; *Le Calendrier des vieillards* (Xe nouv.) La troisième nouvelle est très agréable ; la quatrième, intéressante ; la cinquième, singulière ; la sixième est touchante, et a paru aux Italiens susceptible d'être mise sur le théâtre, bien qu'il nous semble difficile de l'accommoder au théâtre français. La huitième et la neuvième nouvelle sont également curieuses. A la vérité, il y a dans ces nouvelles, un certain ton tragique qui aura

dû les faire rejeter par nos conteurs badins. La troisième journée est celle où La Fontaine a puisé le plus heureusement et le plus abondamment. Il y a trouvé nombre de contes gaillards : *Mazet de Lemporechio. LeMuletier, Richard Minutelo, Féronde ou le Purgatoire, Les Oies de Frère Philippe, Le Magnifique*, et *Le Diable en Enfer*. Il n'y reste donc que trois contes dont La Fontaine ne soit point servi ; mais Molière s'était emparé de l'un (le troisième) et il en avait tiré parti pour écrire les plus belles scènes de *L'Ecole des Maris* et de *L'Ecole des Femmes*. La quatrième nouvelle (*Frère Félix de St-Brancace et Pucio)* est très curieuse ; La Fontaine n'a pas eu le temps, probablement, d'en profiter. Il reste encore deux nouvelles dans cette journée : *Tédalde Eliséi* et *Gillette de Narbonne*. Cette dernière nouvelle a été, il y a trois ou quatre ans, mise au théâtre, à Paris. Si l'on compte bien ces nouvelles, on en trouvera onze, au lieu de dix. Cela tient aux éditions différentes de Boccace. Dans certaines, les *Oies du Frère Philippe* sont remplacées par *Le Magnifique*.

La quatrième journée renferme peu d'histoires plaisantes, telles du moins que les entendait La Fontaine. Ces nouvelles sont surtout tragiques. Nous citerons *Tancrède, prince de Salerne, la belle Sigismonde, sa fille et Guiscard amant de Sigismonde*. Ce conte a servi de thème à plusieurs poèmes et à de nombreuses tragédies écrites en différentes langues : on y trouve une princesse qui meurt en dévorant le cœur de son amant que son père lui présente dans une coupe.

La troisième nouvelle est celle des *Amours et aventures de trois sœurs* ; la cinquième, l'*Histoire d'Elisabeth* ; la sixième, la septième et la huitième, sont également intéressantes ; enfin, la neuvième est des plus tragiques, et l'on y retrouve encore un cœur dévoré. Seulement, cette fois, c'est un mari jaloux qui présente à la femme le cœur de son amant. Cette nouvelle est la même que celle de la légende bien connue du Sire Raoul de Coucy et de Gabrielle de Vergi.

La cinquième journée a fourni à La Fontaine les contes du *Rossignol* et du *Faucon*. Les plus intéressantes nouvelles sont à notre avis, la première, la seconde, la sixième et surtout la huitième.

La sixième journée n'est plus dans la note des précédentes. Nous n'y rencontrons guère que des bons mots et des traits d'esprit.

La septième journée a fourni à La Fontaine les contes du *Cuvier*, du *Mari cocu, battu et content*, du *Poirier* — seconde partie de la *Gageure des trois compères*. — Molière a pris dans la quatrième nouvelle une des plus jolies scènes de *Perrin-Dandin* et Daucourt le fond de deux de ses comédies, *Le Tuteur* et *La Parisienne*. Parmi les nouvelles auxquels on n'a point fait d'emprunts en France, on peut remarquer la première et la troisième qui sont assez jolies. La dernière nouvelle a été presque entièrement refondue par le Concile de Trente.

La Fontaine a pris dans la huitième journée le conte *A femme avare, galant escroc*. Il eût pu trouver d'autres récits intéressants dans cette journée.

Dans la neuvième, le grand conteur a pris les thèmes du *Psautier*, du *Berceau* et de la *Jument du compère Pierre*. Les autres nouvelles sont médiocres.

Enfin, la dernière journée n'a rien fourni à La Fontaine. Les histoires de cette série sont tristes et touchantes.

Les trois dernières sont les plus jolies. Celle de *Titus et Egésippe* a été écrite à part, et a fourni matière à un poème latin, et à plusieurs pièces de théâtre. La dernière, *Grisélidis, marquise de Saluces*, a été mise sur tous les théâtres et traduite dans toutes les langues.

H. C.

ÉTUDE SUR LE DRAC DU RHONE

III

Non loin des lieux où a cours la légende de l'Ondin de la Saâle, il y a une autre rivière qu'on appelle l'Elster, et qui elle aussi a son ondin un peu différent du précédent, comme on va le voir.

L'Ondin de l'Elster. — Il y avait dans les environs de Leipsick un Ondin qui vivait dans l'Elster, et qu'on voyait quelquefois venir dans les villages riverains. Un jour, cet Ondin rencontra une servante qui était mécontente de la modicité de ses gages, et lui offrit de la prendre à son service.

L'imprudente accepta et le suivit au fond de la rivière ; mais là elle fut soumise à une gêne extrêmement pénible ; en effet, lorsqu'elle voulut prendre du sel pour assaisonner les aliments qu'elle avait à préparer, elle n'en trouva pas.

Elle alla en demander à son nouveau maître qui lui répondit qu'elle eût à s'en passer ; de sorte que la pauvre servante fut condamnée pendant longtemps à tout faire cuire sans sel. Elle trouvait perpétuellement les aliments insipides ; et Dieu sait tout ce qu'elle souffrit ainsi jusqu'au jour où son engagement étant terminé, elle put reconquérir sa liberté et quitter ce service si désagréable pour revenir chez les gens qui assaisonnent leur nourriture avec du sel.

Aussi, désormais, elle ne se plaignit plus de la modicité de ses gages, et ne chercha pas à gagner davantage que ses compagnes en allant servir des maîtres qu'elle ne connaissait pas.

Ces deux contes ont une parenté évidente avec celui du Drac du bas Rhône. En effet, l'Ondin de la Saâle était un être malfaisant, on l'a vu, qui avait certainement l'habitude de manger ou du moins de tuer les malheureux qui tombaient en son pouvoir, puisque après avoir reçu un service si grand de l'accoucheuse, qui avait délivré sa femme, il cherchait à lui nuire.

Le lecteur a été frappé assurément de l'intervention de la sébille pleine de pièces d'or qui joue dans ce conte le rôle de tentateur, pour mener la victime à mal. Cette sébille ressemble étrangement à celle que le Drac

faisait flotter sur le Rhône pour attirer les imprudents, par l'attrait de la cupidité.

Dans les deux contes, la femme du Drac a un meilleur cœur que celui de son mari; elle obéit à un sentiment de sympathie reconnaissante pour la femme qui lui a rendu service, et elle lui sauve la vie, c'est-à-dire lui permet de revenir sur terre, tandis que le Drac malfaisant cherchait dans la Sâale à nuire à l'accoucheuse, et parvenait dans les rues d'Arles, à crever l'œil de la nourrice assez mal inspirée pour lui parler après sa délivrance.

Quant au conte de l'Ondin de l'Elster, c'est bien évidemment une atténuation de l'idée primitive qui a perdu, dirait-on, de son importance et de la gravité des conséquences auxquelles les victimes étaient exposées, puisque l'imprudente domestique qui écoute les propositions de l'être malfaisant, par pure cupidité, n'est condamnée qu'à manger des aliments privés de sel.

Qu'on me laisse arrêter un moment la pensée du lecteur sur ce fait : que dans les superstitions chrétiennes le sel est la chose sacrée, bénie. La privation du sel était, dans l'esprit des populations crédules, l'indice de la puissance de l'esprit malfaisant, tandis, au contraire, que le sel qui entre dans la confection de l'eau bénite, de même que le signe de la croix, la prière, l'invocation du nom de Dieu ou d'un saint, sont des moyens assurés d'échapper aux embûches de cet esprit malfaisant.

IV

Chose extraordinaire, comme on va le voir, la croyance aux Ondins se trouve dans un pays bien éloigné et dont les habitants n'ont guère de rapports soit sociaux, soit ethniques avec ceux de l'Europe. La légende de Penda Balou, que j'ai rapportée en parlant des croyances au surnaturel et des superstitions des peuplades sénégalaises, ne saurait, en effet, être considérée comme étrangère à l'idée des Ondins, car elle en est évidemment une variante peu éloignée, d'ailleurs.

Légende de Penda Balou. — Près du village de Balou se trouvent, sur le cours de la Falemé, assez près de l'endroit où cette rivière se jette dans le Sénégal, des roches qui forment des rapides pendant la saison sèche, et que l'eau de la rivière couvre presque complètement au moment de l'hivernage.

Ces rochers noirs et arrondis constituent, à certaines époques de l'année, un véritable danger nautique pour les pêcheurs dont les barques peuvent être brisées ou endommagées par un choc imprévu ; aussi ont-ils leur légende qui ne manque pas d'une certaine poésie, comme on va le voir.

Le village de Balou était, dans les temps, gouverné par un homme de bien qui n'avait que le défaut d'être faible, et de laisser commander sa femme et sa fille plus qu'il ne fallait.

Par le fait de cette faiblesse, sa femme avait pris une influence consi-

dérable sur la marche des affaires du pays; et sa fille, la jeune Penda, admirable créature, plus belle que toutes les négresses des environs à plus de dix journées de marche, était capricieuse, sans trouver jamais, soit chez son père, soit chez sa mère, un obstacle sérieux à ses volontés.

Grâce à cette indépendance de caractère, Penda, qui était une beauté accomplie, avons nous dit, qui était la seule descendante du chef, et qui, par conséquent, devait conférer à son mari une haute position dès les premiers jours du mariage, et même le commandement du village à la mort de ses parents, Penda, dis-je, sachant que tous, autour d'elle, avaient grand désir de lui voir choisir un époux, s'obstinait à rester fille. C'est en vain que tous les jeunes hommes de Balou lui avaient fait des avances, elle les avait dédaignés tous, sans exception.

Nombre de jeunes gens des environs, beaux, bien faits, guerriers renommés, fils de rois puissants, s'étaient épris d'elle, aucun n'avait obtenu de réponse satisfaisante ; la fière jeune fille éconduisait d'un mot ou d'un regard les plus langoureux prétendants.

Penda jouissait d'une grande liberté dans sa maison, elle allait seule ou avec quelques jeunes amies se promener sur les bords du fleuve, se baigner en eau profonde ; elle faisait, en un mot, ce qu'elle voulait sans contrôle.

Un observateur eût pu remarquer que si, le matin, elle aimait à jouer avec ses compagnes, quand le soleil baissait, elle se dirigeait volontiers seule du côté de la Falemé.

Les pêcheurs la voyaient souvent assise au moment de la nuit tombante, sur les rochers dont nous avons parlé ; et bien que plus d'un lui avait dit en passant: Penda! prends garde à Golok-Salah! l'entêtée jeune fille s'obstinait à rester ainsi jusqu'à une heure avancée de la nuit, regardant couler l'eau dans cet endroit où les génies se montrent quelquefois et où les mortels n'ont rien de bon à gagner.

Que faisait Penda pendant ces longues heures, assise sur les roches de Balou ? Elle écoutait les paroles d'amour d'un admirable jeune homme qui venait tous les soirs, invisible pour les autres, se mettre à ses genoux, et lui parler de ses beaux yeux, de son esprit charmant, en un mot de tout ce dont les amoureux parlent.

Les choses duraient ainsi depuis longtemps, lorsque la mère de Penda prit un jour sa fille à part et lui dit : « Ton père se fait vieux, il faut un chef plus jeune au village; par conséquent, il serait nécessaire de faire sans retard un choix, parmi les nombreux jeunes gens qui recherchent ta main.

La jeune fille essaya, d'abord, de se dégager par des réponses aléatoires, mais sa mère insistant, elle s'émut peu à peu et finit par avouer enfin que son choix était fait.

Seulement, au lieu d'un jeune guerrier du pays ou des environs, il s'agissait d'un admirable prince plus beau, plus galant, plus noble que personne. Penda lui avait donné son cœur sans savoir son nom, sans connaître sa famille, et elle lui avait promis de le suivre dans ses États lointains, renonçant ainsi de la manière la plus légère à ces projets légitimement caressés par sa famille, par le village entier, de lui voir épouser un homme qui viendrait prendre la succession du roi de Balou.

On juge du désespoir de la mère, de ses supplications, de ses colères ; elle voulut reprendre, tout d'un coup, une autorité qu'elle avait laissé échapper, et signifia à sa fille que dès le lendemain elle serait fiancée à un jeune homme qu'elle lui désigna, et qui devait, assurément, faire un mari accompli.

La nuit venue, Penda désolée court aux roches et y trouve son adorateur ordinaire ; elle lui raconte tout. Les deux amants sont aux abois ; les projets les plus insensés sont discutés et enfin la pauvre Penda, dans sa candeur de pure jeune fille, accepte de suivre son beau jeune homme et d'abandonner ainsi pays, famille, amis, tout enfin, ne craignant pas de désobéir aux ordres les plus sacrés.

Elle se jette à l'eau pour traverser la rivière, car les prétendus États du séducteur étaient de l'autre côté de la Falemé. Mais à peine a-t-elle fait ainsi le premier pas dans la voie de la désobéissance et de la faute qu'elle est saisie, sans pouvoir opposer de résistance, entraînée au fond de l'eau et conduite dans un palais sous-marin merveilleux de beauté et de grandeur.

Pleine d'effroi, elle se sent mourir, mais elle est admirablement accueillie par des captives sans nombre, des serviteurs empressés qui exécutent ses moindres volontés, qui lui obéissent comme à une souveraine.

A peine revenue de sa surprise, elle entend la voix de son amoureux qui lui dit : « Ma Penda adorée ! j'accours près de toi ; tu vas être ma femme et nous vivrons éternellement ensemble d'un bonheur sans mélange. »

Elle se retourne pour se jeter dans ses bras. Mais horreur ! au lieu du beau et admirable jeune homme qu'elle était habituée à voir, elle aperçoit un épouvantable caïman, aux yeux glauques, à la gueule dégoûtante, au dos écailleux, aux pattes crochues, à la queue monstrueuse, et au ventre vert,

On devine facilement l'effroi, la répulsion, les regrets de la pauvre enfant ; elle avait imprudemment écouté les suggestions de Golok-Salah, le génie redouté qui s'était couvert des apparences d'un beau jeune homme pour la faire succomber, mais qui reprenait sa forme hideuse de caïman, une fois rentré dans ses États.

Penda, plus morte que vive, résiste à l'horrible animal de toutes ses forces, et, près de succomber, implore le génie protecteur de sa famille, lui demandant la mort plutôt que le déshonneur.

Ce génie, qui avait une puissance assez grande pour lutter à armes égales contre Golok-Salah, mais qui pourtant n'était pas assez fort pour l'emporter sans peine, prit acte de la facilité que lui donnait le désir de mourir exprimé par la jeune fille, et la transforma en une grosse pierre noire, la préservant ainsi des atteintes de son monstrueux amoureux.

C'est donc le corps de Penda que l'on voit aux basses eaux.

Toutes les nuits, Golok-Salah vient la supplier de reprendre sa forme primitive, pour satisfaire son amour. Et ces bruits sinistres que l'on entend parfois dans les environs sont les supplications, les prières, les colères de Golok-Salah, les cris d'effroi et de résistance de Penda.

Malheur à celui qui s'attarde dans les environs, il court grand risque de payer son imprudence de sa vie. Plus d'une fois la colère de Golok-Sa

lah a brisé une pirogue qui avait eu la hardiesse de passer trop près du corps de sa bien-aimée pétrifiée.

Je n'ai pas besoin, je pense, d'insister très longuement pour entrainer le lecteur à penser comme moi. Golok-Salah n'est ni plus ni moins qu'un Ondin malfaisant ayant abusé de la crédulité et de l'amour d'une pauvre jeune fille, qui a perdu la vie, dans l'aventure, pour ne pas perdre quelque chose de plus précieux : l'honneur.

Notons aussi l'intervention d'une puissance surnaturelle, qui est ici le génie protecteur de la famille de Penda, et qui dans notre société européenne est représenté par la fée marraine de celui ou de celle que l'Ondin cherche à tromper.

Je dois ajouter que cette légende s'éloigne tellement de la tournure d'esprit des nègres, — ce fait, par exemple, de préférer la mort à l'ignominie pour une femme, est absolument étranger aux pensées des négresses — s'éloigne, dis-je, tellement de la tournure d'esprit des nègres, que, pour moi, c'est une preuve péremptoire qu'on peut invoquer avec assurance en faveur de l'extranéité du conte qui a cours chez les habitants de la haute Falemé.

Nous sommes assurément là en présence d'un produit d'importation colporté par des *Griots* qui l'avaient puisé au loin. Bien plus, je crois qu'il n'a acquis droit de cité dans le pays, qu'à cause des détails dramatiques qu'il contient, par ailleurs, sans que la question de la vertu de la pauvre Penda ait servi à son implantation.

BÉRENGER-FÉRAUD.

(*A suivre*).

LÉGENDES BOURGUIGNONNES

I

DORS-TU VIRVILLE ?

La maison des Sœurs, à Gémeaux, qui était autrefois une sorte de fief, est restée célèbre par la légendaire existence de l'un de ses propriétaires M. de Virville.

Voici ce qu'on en raconte dans ce beau village des environs de Dijon :

La jeunesse de M. de Virville s'était passée sous les drapeaux. Il fut brave soldat et vaillant capitaine dans les grandes armées de la République et de l'Empire. Mis à la retraite après Waterloo, il était venu se fixer à Gémeaux. Son lieu de naissance ? sa vie privée ? — on les ignorait. Le jour, il ne se montrait non plus que chat-huant; la nuit, il était toujours sur pied.

Quand tout le village reposait, les voisins du capitaine étaient soudain réveillés par une voix caverneuse, terrible — « *Dors-tu*,

Virville? Tarderas-tu toujours? » — Et l'écho répétait ce « *toujours!* » avec des vibrations étranges, et les vitres des croisées en frissonnaient.

La voix était celle d'un homme à cheval, précédée d'un galop formidable et suivie de hennissements terrifiants.

Quand Virville avait répondu — « Général, à vos ordres! » la porte-cochère roulait sur ses gonds et les deux cavaliers partaient tantôt dans une direction, tantôt dans une autre.

Ils allaient... allaient... emportés dans une course vertigineuse, volant avec la rapidité de l'éclair sur leurs coursiers aux jarrets d'acier et aux sabots d'airain. C'était un tourbillon noir qui bientôt disparaissait à l'horizon comme une fumée légère.

Impossible de suivre la piste de Virville et de son mystérieux compagnon. Quelquefois cependant, en entrebaillant prestement la porte ou la fenêtre, les plus hardis avaient vu les deux cavaliers passer dans la rue comme un ouragan, mais sans distinguer autre chose que deux grands manteaux noirs qui recouvraient hommes et chevaux des pieds à la tête.

Chose plus surprenante encore! on avait souvent vu, entre onze heures et minuit, devant la croix des Halles, un cavalier immobile, la tête inclinée sur le cou d'un superbe cheval noir, le corps perdu dans les larges plis de son manteau. C'était évidemment le visiteur de M. de Virville. Mais pourquoi cette halte et ce profond silence devant une croix?

On se le demanda pendant bien des années. A la fin, on crut avoir pénétré ce secret.

Ces mystérieux cavaliers allaient sur les champs de bataille lointains où leurs compagnons d'armes étaient tombés. Et là, les appelant tour à tour par leurs noms, ils les voyaient se lever de leurs tombes les uns après les autres, les généraux et les capitaines, à cheval, casque en tête et sabre en main.

Après les chefs, se levaient, eux aussi, les soldats! Et tous se rangeaient à leur place de bataille, et alors se formaient les noirs bataillons hérissés de baïonnettes, et alors s'alignaient, frémissants, les sombres escadrons.

Puis, une voix surhumaine criait, formidable — « En avant! »....
Et à ce signal, éperdûment, escadrons et bataillons chargeaient un ennemi invisible dans la profondeur des nuits.

On n'entendait plus, au loin, que le bruit des sabots des chevaux, le froissement des sabres et le frémissement des baïonnettes.

Et quand le soleil se levait, rouge, sur la plaine humide, chaque goutte de rosée qui scintillait à la pointe de l'herbe verte était une goutte de sang!

Voilà ce qu'on racontait à Gémeaux sur les courses nocturnes de M. de Virville et de son compagnon. Quant au cheval de bronze et

d'acier qui se trouvait toujours à heure dite pour servir de monture à M. de Virville, il fut vu un soir par Jules Bonnot, un esprit fort qui ne craignait ni dieu ni diable.

On savait que chaque nuit d'expédition, cette bête surnaturelle montait Gemelos et se rendait à l'heure voulue à la porte de son maître.

Jules Bonnot se posta au bon endroit et attendit.

Il n'attendit pas longtemps. Le cheval arriva sur la colline, découpant ses belles formes de coursier enchanté sur le ciel plein d'étoiles. Il se préparait à descendre dans le village, quand, apercevant Jules Bonnot, il poussa un hennissement de colère, et l'imprudent curieux, tremblant de tous ses membres, vit aussitôt le cheval grandir... grandir... démesurément au point de devenir plus gros qu'un éléphant.

Sans doute il grossit encore davantage, mais notre homme n'eût pas le temps d'en voir plus, car la frayeur ayant fini par lui glacer le sang, il tomba la face contre terre et s'évanouit tout net.

C'est dans cette posture que Jean Desprunes et sa femme La Jehannotte, le trouvèrent le lendemain matin en allant sarcler leur champ d'avoine. . . . .

Enfin, une nuit, la voix du cavalier étranger retentit encore devant la porte de M. de Virville.

M. de Virville n'y répondit pas. Il dormait cette fois son dernier sommeil.

La nuit qui précéda ses funérailles, une longue file de chevaliers noirs, aux formes fantastiques, passa près des Halles, chacun d'eux inclinant profondément la tête devant la vieille croix.

L'âme de M. de Virville vint prendre place parmi eux sous la forme d'un chevalier tout bardé de fer à la cuirasse étincelante... et la troupe disparut (1).

(Légende recueillie à Gémeaux (Côte-d'Or).

CHARLES RÉMOND.

---

(1) M. de Virville a vécu longtemps à Gémeaux. Il était affilié à une franc-maçonnerie militaire, comme il y en eut tant sous la Restauration. Ses courses nocturnes étaient fréquentes par cette raison même. De là la légende « Dors-tu Virville ? » qui est une des plus récentes de la Bourgogne et qui, comme presque toutes les légendes, a un fond historique.

GÉDÉON DE TOURNEMINE

CONTE DU BOCAGE NORMAND

Gédéon de Tournemine, seigneur de la Brousse à Ch Boult, était le fils d'un roturier qui avait acheté un vieux nier dont il avait pris le nom. Gédéon de Tournemine s' quand même le pair et le compagnon des conquérants d'I ou de St-Jean-d'Acre ; aussi le seul mot d'égalité prononcé lui par un membre quelconque de la bourgeoisie avait-il le l'exaspérer. Le curé de Champ du Boult qui connaissait vulnérable, se plaisait à provoquer la colère du puissant s Gédéon de Tournemine ; mais celui-ci ne lui gardait pas plus de deux ou trois jours.

Un soir Gédéon de Tournemine arriva au presbytère, d'un énorme diurnal. Il se jeta plutôt qu'il ne s'assit dans teuil, et interpellant le curé d'un ton furieux, lui dit :

« Il est inouï de voir notre Saint-Père le Pape tolérer de agissements ! Je lui écrirai à ce sujet ; car, en vérité, il quant pour des gens comme moi d'être témoins de p infamies ! »

Le curé de Champ du Boult laissa passer l'accès de co seigneur de Tournemine dont la perruque s'en allait de t puis, il lui demanda de quoi il s'agissait :

« Morbleu, répondit Gédéon, n'est-ce pas une honte po d'entendre tous les dimanches nommer mon jardinier dans face de la messe ?

— Votre jardinier, dit le curé ; je ne comprends pas !

— Oui, *Salutare*, mon jardinier dont vous citez le nom dimanche ! »

Et, ouvrant d'un geste furibond, son gros diurnal, Géd Tournemine fit voir au curé le mot *Salutare* dans une s préfaces.

Le curé, d'abord stupéfait, eut le temps de se remettre et gea à tirer parti de cette situation. Il prit donc son ton onctueux pour répondre à son interlocuteur :

« Mon digne seigneur, je dois vous apprendre que les a de *Salutare* furent de riches et puissants barons. Au temps splendeur, ils firent de nombreuses donations à la cure. prédécesseurs reconnaissants placèrent leur nom dans tou préfaces. Aujourd'hui, leur descendant ruiné, est jardini vous ; mais le noble nom qu'il porte figurera quand mêm les préfaces jusqu'à la consommation des siècles !

Puisque *Salutare* n'est point un nom de vilain, il

maintenir dans la préface. Et moi aussi, je ferai une donation à la cure afin que le noble nom de Tournemine se trouve également dans la préface !

— Je suis à votre disposition, mon seigneur, il suffira que la donation soit en bonne et due forme !

— Seulement, comme je suis plus riche que le pauvre *Salutare*, je désire que mon nom soit placé avant le sien !

— Cela dépendra de l'importance de votre don ; il faut qu'il soit supérieur à celui de la famille Salutare. Donnez, par exemple, la vigne de dix arpents et le pré de quarante arpents qui joûtent le jardin de la cure !

— Accordé ! reprit Gédéon de Tournemine, qui s'en alla satisfait. »

Deux jours après, le tabellion royal de St-Sever avait minuté et grossoyé l'acte de cession de la vigne et du pré à la cure de Champ du Boult.

Vint le dimanche, Gédéon de Tournemine trônait dans le banc seigneurial, jouissant d'avance de sa vanité satisfaite.

La messe commença, Gédéon, impatient, attendait la préface. Il arriva enfin ce moment désiré qui devait placer au pinacle le seigneur de la Brousse.

En effet, le curé de Champ du Boult chanta de sa plus belle voix :

« *Vere dignum et justum est*, etc... C'est le noble seigneur de Tournemine, seigneur de la Brousse, qui a donné, par acte authenthique, son pré et sa vigne à la cure de Champ du Boult, pour être placé dans la préface de la messe avant Salutare, son jardinier. *Est-il idiot ?...* »

En entendant ces paroles, Gédéon de Tournemine éprouva un tel saisissement qu'il s'affaissa en poussant un cri. Quand on le releva, il était mort. Dieu fit paix à ce pauvre d'esprit (1).

VICTOR BRUNET.

---

(1) Bon nombre de contes populaires circulent à Champ du Boult et dans les communes voisines sur Gédéon de Tournemine, mort vers 1760. On raconte notamment qu'un dimanche, le curé de la paroisse parla ainsi de ce vieux seigneur, au prône de la messe : « Nous recommanderons, mes frères, à vos prières, Notre Saint-Père le Pape, notre évêque et tous les bienfaiteurs de cette église ; nous demanderons surtout à Notre-Seigneur de maintenir M. de Tournemine dans sa médiocrité, car, si par malheur, il devenait riche, il ne vaudrait pas le Diable ! »

LÉGENDES DE L'ASIE MINEURE

I

JÉSUS ET LE SORCIER

Jésus passant dans une ville, s'arrêta devant la maison de l'un des habitants.

— « Entre dans ma demeure, dit l'homme. »

Et Jésus entra dans la maison pour s'y reposer.

L'homme prit toutes sortes d'instruments magiques et se mit à mélanger des poudres et des [illegible]. Jésus s'étonna.

— « Que fais-tu ? demanda-t-il. — Ne le vois-tu point ? Je m'occupe de préparer des poudres pour faire des enchantements et des sortilèges. — Tu fais des sortilèges ? — Oui, dit l'homme. — Eh bien, que tu réussisses toujours. »

C'est à cause de cette parole de Jésus que la sorcellerie réussira toujours.

II

JÉSUS ET LE SEMEUR

Jésus-Christ accompagné de ses apôtres, allait de Jérusalem à Bethléem. Au bord de la route était un semeur occupé à ensemencer son champ.

— « Que fais-tu là, mon ami ? demanda Jésus. — Je sème des pierres, répondit l'homme. — Que ton champ te donne des pierres, dit Jésus. »

Et il continua sa route.

Le laboureur attendait les pois pour la récolte prochaine, mais le champ resta toujours [illegible] stérile. A la fin, il se rappela du passage de Jésus et il fouilla son champ : il n'y trouva qu'une infinité de petites pierres rondes de la forme d'un pois.

Le champ devint un lieu de pèlerinage. Les chrétiens fouillèrent la *Terre des Pois de Pierre* et [illegible] : c'est à peine si de temps à autre un [illegible] encore quelque [illegible] de Jésus.

D'après M. Théodore [illegible], d'Indgé-Sou.

III

JÉSUS ET LES DEUX FIANCÉS

Accompagné de ses disciples, Jésus passa par des champs fertiles. Sous un palmier, un jeune homme se tenait debout, la bou-

che ouverte, tandis qu'autour de lui étaient des poires mûres tombées de l'arbre.

Jésus se tourna vers ses disciples :

— « Savez-vous, leur dit il, pourquoi cet homme se tient la bouche ouverte sous cet arbre chargé de fruits ? — Non, maître, répondirent-ils. — Ne voulant point se donner le travail de ramasser les fruits tombés, cet homme attend qu'une poire lui tombe dans la bouche. »

Les apôtres se mirent à rire de la paresse du jeune homme et ils continuèrent leur chemin.

Un peu plus loin, Jésus s'arrêta devant une jeune fille merveilleusement belle occupée à moissonner un champ. Cette enfant était accablée de fatigue, mais elle n'en continuait pas moins son travail.

— « Voyez-vous cette jeune fille ? demanda Jésus. — Oui, répondirent les disciples ; elle est excellemment laborieuse. — Eh bien ! elle est destinée à épouser le jeune homme qui se tient la bouche ouverte sous le poirier. — C'est grand dommage ! s'écrièrent les disciples. Pourquoi une jeune fille aussi laborieuse est-elle destinée à pareil paresseux ? — C'est, dit Jésus, pour que cet homme puisse vivre. Comment saurait-il mener sa vie jusqu'au bout s'il ne possédait point une femme courageuse ! »

De nos jours, pareil mariage ne saurait se faire. Aussi les unions sont-elles mal assorties.

(*Conté à Indgé-Sou, en* 1886).

JEAN NICOLAÏDES.

LA FÊTE DE LA TÊTE DE VEAU

La ville de Vernon (Eure) célèbre tous les ans, le jour de l'Ascension, une fête dite de la *Tête de Veau*, dont l'origine, pour parler en style consacré, se perd dans la nuit des temps. Ce jour-là, chaque habitant de Vernon, pauvre ou riche, noble ou roturier, bourgeois ou manant, traite ses proches, ses amis, et doit, selon la tradition, avoir, n'eût il que cela, une tête de veau sur sa table. Aussi, quoique les bouchers de Vernon fassent une véritable hécatombe de ces larmoyants ruminants, l'approvisionnement ferait-il défaut si la plupart des consommateurs ne se pourvoyaient dans les localités voisines. Toutes les boucheries, à plusieurs lieues à la ronde, sont mises en réquisition, et, tel est le besoin général, que n'importe le nombre, tout est retenu huit et même quinze jours à l'avance, et enlevé avec une prestigieuse *furia*. On ne saurait se faire une idée de la quantité de vinaigrette et de petit bleu qui se débitent ce jour-là dans la petite cité vernonnaise.

Autrefois, pour mettre leur conscience en repos avant de se charger

l'estomac, les Vernonnais suivaient processionnellement le clergé par les rues. Celui-ci consacrait ainsi la tête de veau ; puis, après le *gueulton*, rendez-vous sur la place d'Armes, où l'on dansait jusques à la nuit, et quelquefois jusques à l'aurore, au milieu des ceintures détachées, des chignons arrachés et autres menus accidents de toilette. Terpsychore n'a point perdu ses droits ; mais, hélas ! l'Eglise ne bénit plus la tête de veau. Les esprits forts me reprocheront peut-être cet « hélas ! » Mais, que voulez-vous, lecteur ? Je suis déjà un homme du temps passé.

EMILE MAISON.

LA CHANSON DE CARTOUCHE ET SON AUTEUR

On lit ce qui suit dans une brochure intitulée : *Les Poètes de Lille*, qu'un de nos concitoyens, M. Henri Pajot, a publiée en 1854 :

« Lamblin (Antoine-Joseph) dit *Bois-sans-soif*, cité dans le *Bulletin du Bouquiniste* (5e volume, page 84), est auteur d'une complainte sur Cartouche de 110 couplets numérotés, ayant pour titre : *La vie mémorable et tragique du fameux Louis-Dominique Cartouche, exécuté à Paris, le 28 novembre 1721, sur l'air de la Belle Judith.* Elle se termine par cet avis : « *Cette incomparable chanson est vendue et distribuée par Antoine-Joseph Lamblin, dit Bois-sans-soif, chanteur, pèlerin de Saint-Jacques et de St-Salvator, de Rome et de Lorette, etc., demeurant en la cour du Porckelez, au vieux Marché-aux-Moutons, derrière les Augustins. Ledit Lamblin possède un merveilleux secret pour guérir les dents gâtées et non gâtées en trois minutes.* »

« L'article de Ch. Ribault de Laugardière donne une très bonne et très exacte appréciation de cette complainte (*Bull. du Bouquiniste*). »

Ladite complainte, dont voici le premier couplet :

Peuples de France et de Paris,
Venez entendre de ma bouche,
Les cruautés et perfidies,
Commis's par moi, cruel Cartouche.
Je ne crois pas sous le soleil,
Qu'on pourrait trouver mon pareil,

a été très populaire dans la *Flandre française*. On l'a imprimée à Lille chez la veuve Pillot et chez Martin-Muiron. Cela résulte de deux exemplaires qu'un de nos collectionneurs, M. Georges Humbert, a bien voulu nous communiquer. Nous devons faire remarquer, toutefois, que ni l'un ni l'autre ne porte le nom de l'auteur, ni le curieux avis touchant la guérison en trois minutes des dents gâtées ou non gâtées qui accompagne les couplets.

D'ailleurs, dans cet avis, Lamblin est signalé comme *chanteur de Lille vendant et distribuant* la chanson, mais on ne le dit ni *Lillois*, ni l'*auteur* de cette fameuse production, et nous ne savons sur quels renseignements

M Pajot s'est appuyé pour le faire figurer dans sa *Galerie des poètes de Lille*.

C'est un point que nous serions heureux de pouvoir éclaircir.

A. DESROUSSEAUX.

LE MOULIN QUI MOUD DE L'AMOUR

Il n'est pas impossible, peut-être, pour un poète, d'imiter l'inimitable chanson populaire, c'est-à-dire de s'approprier par l'étude cette poétique particulière à laquelle obéissent, sans en avoir conscience, les auteurs anonymes des chansons.

A opposer à l'extrême recherche des Parnassiens et des Symbolistes, également stériles, où s'abolit la clarté et le bon sens, on trouverait dans la simplicité nécessaire à la forme populaire plus d'un effet nouveau.

On dira si cette tentative est originale ou seulement bizarre.

Remarquons que tous les sujets peuvent être traités en vers rythmiques et assonnancés. L'assonnance, avec ou sans refrain, supporte parfaitement le lyrisme; j'essaierai de le prouver un jour. C'est d'ailleurs une théorie sur laquelle je me réserve de revenir tôt ou tard plus au long.

Cette chanson est imitée d'un thème suédois.

LE MOULIN QUI MOUD DE L'AMOUR

Je connais un joli meunier,
O violette,
La violette double, double,
La violette doublera.
Je connais un joli meunier,
Je l'ai choisi pour bien-aimé,
Je l'ai choisi pour bien-aimé.

S'il refuse ma blanche main,
O violette,
La violette double, double,
La violette doublera.
S'il refuse ma blanche main
Je me laisserai mourir de chagrin,
Je me laisserai mourir de chagrin.

— Belle, ma belle, comptez sur moi,
O violette
La violette double, double.
La violette doublera.
Belle, ma belle, comptez sur moi,
Je ne vous délaisserai pas,
Je ne vous délaisserai pas.

Voyez mon beau moulin, là-bas,
O violette,
La violette double, double,
La violette doublera.
Voyez mon beau moulin, là-bas,
Qui tourne, tourne au gré de l'eau,
Qui tourne, tourne au gré de l'eau.

Belle, ma belle, nuit et jour,
O violette,
La violette double, double,
La violette doublera.
Belle, ma belle, nuit et jour,
Mon beau moulin moud de l'amour,
Mon beau moulin moud de l'amour.

REMY DE GOURMONT.

DEUX CHANSONS DU BUGEY

I

J'ai fait une brune;
Elle est bien pour fair' mon bonheur.
Elle est trop jeune,
C'est mon malheur.

— « J'ai sur mon blanc visage
Un petit certain don, je ne sais quoi;
Les amants s'engagent,
Quand ils me voient. »

— Asseyons-nous à table,
Cher ami, cher voisin, cher cousin.
Asseyons-nous à table,
Jusqu'à demain.

Buvons ma chopinette,
Fumons ma pipe et mon tabac,
Tenant ma maîtresse
Entre mes bras.

II

Je mène ma femme vendre,
Je la donne pour cinq sous ;
De cinq sous reviens à quatre,
Et de quatre à rien du tout.

J'en suis saoul
De ma femme,
L'aurai-je toujours?

Je vous la donne à l'épreuve ;
Attachez-la au verrou:
Crainte que le verrou casse,
Boutez-la dedans le four.

J'en suis saoul, etc.

Bouchez le four des épines,
Mettez le feu à l'entour!
Je vais criant par la ville,
Venez voir brûler le loup.

J'en suis saoul
De ma femme,
L'aurai-je toujours ?

Chansons chantées par Jean-Marie Suchet, dit Trois-Vieilles, sacristain de Rossillon (Ain).

GABRIEL VICAIRE.

LA MARION SU ON POMMI

PATOIS DE THÔNES, ARRONDISSEMENT D'ANNECY (HAUTE-SAVOIE)

La Marion su on pommi,
Quë së guinguinâvë,
Quë së guinguinâvë dë cé,
Quë së guinguinâvë dë lé,
Quë së guinguinâvë.

Lo Bossu vin à passâ,
Quë la rëgardâvë...

T' m'arguëtë bin tan, bossu;
'T-ou quë d' sé si drôla...

T'é bin brâva, t'é d' mon gô,
Të saré ma mia...

M'arguëta pâ tan, bossu;
Dë n' sé pâ ta mia...

P'ètrë ta mia, bossu,
Fau t' copâ ta bossa...

Quan la bossa fu copâ,
Lo bossu coinnâvë...

Pleura dan pâ tan, bossu,
On t' rëndrà ta bossa...

Quan la bossa fu rënduà,
Lo bossu çhantâvë.

To l' mand' é cmë lo bossu ;
Tôt nian à lëu bossë...

AIMÉ CONSTANTIN

Traduction.— I. La Marion *était* sur un pommier, — Laquelle se dandinait *avec affectation,* — Laquelle se dandinait de çà, de là etc... II. Le bossu vint à passer, — Lequel la regardait... — III. Tu me regardes bien tant, bossu ; — Est-ce que je suis si jolie ? — IV. Tu es bien jolie, tu es de mon goût ; —Tu seras ma *bonne* amie... — V. Ne me regarde pas tant, bossu ; Je ne suis pas ta *bonne* amie... — VI. Pour être ta bonne amie, — Il faut te couper ta bosse... -VII. Quand la bosse fut coupée, — Le bossu criait *comme un cochon qu'on tue*... VIII. *Ne* pleure donc pas tant, bossu, — On te rendra ta bosse !... IX. Quand la bosse fut rendue, — Le bossu chantait... — X. Tout le monde est comme le bossu ; — Tous tiennent à leur bosse.

Remarques phonétiques. — L'ë représente un son grêle, intermédiaire entre l'*e* muet et l'*è* ouvert. — *Çh*, avec cédille sous le *c* se prononce comme le *th* dur anglais. — *ën* se prononce comme *en* dans les mots latins *mens, gentes*...

CHANSON DES MARIETTINIS

Dans les fleurs à peine écloses,
Dans les lilas et les roses,
Nous ferons nos nids.
Mariettinis !

Des nids près des sources vives,
Pleins de promesses furtives
Et de doux nennis.
Mariettinis !

Marions nous, ma petite
Mariette, et que bien vite
Nos maux soient finis
Mariettinis !

Nous serons, comme en un rêve
Qui plus jamais ne s'achève,
Pour toujours unis.
Mariettinis !

Adieu les souffrances rudes,
Les mornes inquiétudes
Dont je me plaignis.
Mariettinis !

O les heures de tendresse,
Nuits d'une seule caresse,
Et longs jours bénis !
Mariettinis !

Confiances attendries,
Petites coquetteries,
Bonheurs infinis.

Mariettinis!

Mariettinis, mariettinis,
Mariettinis d'amour!

VARIATION SUR UN AIR DE RONDE

Comme j'étais dans mon jardin
Au mois de la saison nouvelle,
Cueillant des roses pour ma belle,
Un rossignol vint sur ma main.

Joyeux, levé de bon matin,
Je cueillais des pivoines blanches,
Des marguerites, des pervenches,
Des roses et du romarin.

Un rossignol vint sur ma main
Il s'y posa, battant de l'aile,
Et, me racontant de ma belle,
Il me dit trois mots en latin.

De ce doux langage incertain
Qu'il ne faut pas que je répète,
J'eus l'âme en fleur, le cœur en fête,
Car il m'en dit beaucoup de bien.

JACQUES MADELEINE.

BALLADE POUR LES PETITS GARÇONS

A Marius.

Aux barrières, aux champs de foire,
Où les familles font gaiement
La promenade obligatoire
Du dimanche; soudainement
Eclate un joyeux tintement
Qui de Montrouge à la Villette
Est un signal de ralliement:
C'est la cloche de la galette!

Au diable soit la balançoire,
Le paillasse et le boniment
Du théâtre de Monsieur Grégoire!
Les gâteaux ont plus d'agrément;
Aussi plus d'un petit gourmand
Qui n'a rien pour sa margoulette,
Songe avec désapointement:
C'est la cloche de la galette!

Les odeurs de la patissoire
Attirent ainsi qu'un aimant
Tous les gamins au réfectoire,
Où roussit le beurre normand.
Ils sont dans l'ébaudissement,
Lorgnant brioche et tartelette...
Le plus doux avertissement,
C'est la cloche de la galette!

ENVOI

Et toi, mon doux Prince Charmant,
Déjà porté pour la gueulette,
Vite, ne perds pas un moment:
C'est la cloche de la galette

RAOUL GINESTE.

L'ARRESTET

L'Arrestet que trubalhabe
Sus lou rébès d'un barat.
Debat terre, en un hourat,
Lou crapaut que s'estuyabe.
De les cinq dens de l'utis,
Ue, à l'esquiau que l'attrape.
Lou praube, chens d'aut abis,
Biste, en un cout que s'escape.
Aute den de l'arrestet
Aqui, qu'ou trauque le pet.
Lou crapaut, pley d'obedience,
Taleu qu'es' boute au mitan ;
Aute den qu'arrecoumence,
Au cap qu'en attrape autan :
— «Ah! se ditz, lous yours de heste
Ne soun pas heyts enta you !»

Qu'a resoun : dap trop de mestes,
Malurous lou serbidou.

(*Dialecte de Gascogne*).

LE RATEAU

Le râteau travaillait
Sur le revers d'un fossé.
Sous la terre, dans un trou,
Se cachait le crapaud.
Des cinq dents de l'outil
Une, dans le dos, l'attrape.
Le pauvre, sans autre avis,
Vite s'échappe dans un coin.
Autre dent du râteau
Là, lui traverse la peau.
Le crapaud, plein de soumission,
Aussitôt se place au milieu.
Autre dent recommence
Et l'atteint à la tête...
— « Ah ! fit-il, les jours de fête
Ne sont pas faits pour moi ! »

Il a raison : avec trop de maîtres,
Malheureux le serviteur.

ISIDORE SALLES

SONNET

A Madame C. G.

Chaque année a passé légère sur ta tête,
Respectant tes cheveux et tes illusions ;
Laissant à ton esprit ses admirations,
Et sur ta lèvre rose un sourire de fête.

Ton cœur n'a pas sombré dans la noire tempête,
Il a gardé la fleur de ses émotions ;
Et tes regards bercés de chastes visions
Ont encore aujourd'hui leur pureté parfaite.

Ainsi tu vieilliras, jeune éternellement,
Aimée, aimante, ayant, comme un rayonnement,
Le bonheur sur le front et dans l'âme la joie :

Et la mort bien longtemps en oubliera sa proie ;
Car elle prend d'abord, ivre de nos douleurs,
L'envie et le remords, les regrets et les pleurs !

ED. GUINAND.

LE MATELOT DE GROIX

Allegretto — très soutenu — Tristement et comme au lointain — PP

Il é-tait trois mat'lots de Groix Il é-tait trois mat'lots de Groix Em-bar-qués sur le *Saint François* tra dé-ri tra la la la tra dé-ri tra la lè - - - re

II

Embarqués sur le *Saint-François* (bis)
Le vent du Nord vint à souffler

Tra dé ri tra, etc.

III

Le vent du Nord vint à souffler (bis)
« Qu'on prenne un ris dans les huniers!

Tra dé ri tra, etc.

IV

Qu'on prenne un ris dans les huniers (bis)
Mon matelot dans l'eau tombé.

Tra dé ri tra.

V

Mon matelot dans l'eau tombé. (bis)
— « Qu'on mette la chaloupe à l'eau ! »

Tra dé ri tra.

VI

« Qu'on mette la chaloupe à l'eau. » (bis)
Quand la chaloupe fut à l'eau

Tra dé ri tra.

VII

Quand la chaloupe fut à l'eau,
On n'retrouva plus qu'son couteau,

Tra dé ri tra

VIII

On n'retrouva plus qu'son couteau
Son garde-pipe et son chapeau.

Tra dé ri tra
La la la
Tra dé ri tra la lère

Chanson recueillie sur les côtes de Bretagne, par CH. DE SIVRY.

BIBLIOGRAPHIE

Contes de Paris et de Provence. — Le beau volume, illustré par Myrbach, que notre ami et collaborateur Paul Arène vient de publier, chez l'éditeur Alph. Lemerre, sous ce titre attrayant : *Poèmes de Paris et de Provence*, se recommande tout particulièrement aux traditionnistes.

Paul Arène, le délicat et pittoresque poète des Alpes provençales, naturalisé prosateur parisien, est, en effet, un des précurseurs du mouvement, si heureusement accentué aujourd'hui, qui ramène notre littérature aux sources vives de l'inspiration nationale. Un des premiers, il a su interpréter l'esprit vraiment français, dans son originalité naturelle et inconsciente, avec son charme sincère et pénétrant.

C'est plus que de la verve et mieux que de l'*humour* : c'est le cœur de la patrie qui, sans y songer, a plus d'esprit que les gens les plus spirituels du monde ; c'est le libre épanouissement, le rayonnement délicieux de tout ce qui est bon et beau sans effort ; c'est la fine et touchante révélation de ce lien mystérieux qui rattache l'existence éphémère de la plus chétive créature aux lois divines et au rythme universel de la souveraine harmonie ; c'est le ciel tout entier qui se reflète et brille dans la fraicheur étincelante d'une goutte de rosée matinale dans la mélancolie souriante d'une larme furtive.

Mais il faut lire tous ces contes, si profondéments naïfs et tendres, pour bien sentir toute la saveur de leur sentiment, toute la puissance de leur style. Il faut suivre sous les châtaigniers des bois de Clamart la Fée-aux-Oublies qui donne pour rien du plaisir couleur de feuilles mortes au pauvre Petit-Aîné. Il faut pêcher la grenouille avec le gentil Fifre rouge, que terrifient les yeux embroussaillés et les longues moustaches du sergent La Ramée. Voici Bénistan, sa femme Tardive, son chat Ganagobi, ses magiques clous d'or, et ses vingt histoires de Jean de l'Ours combattant l'Archidiable.

Et voilà vingt autres histoires non moins véridiques et non moins intéressantes : les Mocassins de Friquet, les propos de la petite vieille qui demande à quoi jouent les enfants au paradis, l'Aventure du lièvre aux louis d'or, celle de la tortue Cendrillon (une tortue-salamandre), l'Année des rossignols, le Nègre qui achète du soleil pour perroquets, l'Apprentissage de Sextius Tastavin, l'admirable « Démon de la nature morte », les sublimes « Haricots de Pitalugue », le dernier Chant des Cigales, la Mort des Hirondelles, etc.

A chaque page, c'est une ravissante évocation des proverbes antiques et nouveaux, des légendes vieilles et jeunes où fleurit et fredonne l'âme du terroir. Entendez-vous, au Mas des Antoine, ces voix musicales qui chantent, autour de la bûche symbolique, la chanson de Noël : « Allègre! allègre! » Et voyez-vous éclater en pleine lumière ce paysage méridional, si complet en deux lignes : « La tartane accosta sous les remparts d'une ville blanche, autour de laquelle il y avait une plaine de sable, un cimetière sans murs et un petit bois de palmiers. »

Entre ces récits divers et ondoyants, les lecteurs de la *Tradition* retrouveront la *Chapelle du Diable*, qui s'appelle dans le volume : *Le bon tour d'un saint*. Par celui-là, ils peuvent juger des autres.

Que le traditionniste Paul Arène continue donc de plus belle à consa-

crer, dans une forme définitive et impérissable, ce qu'il y a de meilleur chez nos braves gens de Provence et de Paris! C'est faire œuvre méritoire, par ce temps de sophistication universelle, de souveraine médiocrité et de vulgarité envahissante.

EMILE BLÉMONT.

Félix Arnaudin. — Contes populaires recueillis dans la Grande-Lande, le Born, les Petites-Landes et le Marensin; traduction française et texte grand-landais. — Un vol. pet. in-8 de 312 p.; Paris, Emile Lechevalier, éditeur, 39, quai des Grands-Augustins (5 fr.).

La région du sud-ouest que M. Félix Arnaudin a entrepris d'explorer, est une contrée neuve et qui se révèle pour la première fois aux traditionnistes. Nombre de provinces françaises n'ont encore rien fourni à nos études, non point parce qu'elles n'offriraient rien aux chercheurs, mais parce que les curieux de traditions populaires n'ont pas dirigé leurs recherches de ce côté. Par contre, il est telle province que nous pourrions citer qui a fourni la matière d'une douzaine de volumes à un collectionneur. Nous n'en demandons pas autant pour chacune de nos provinces. Loin de là! Un bon volume suffirait et amplement, sous cette condition que les récits, chansons, usages, etc., traditionnels donnés dans l'ouvrage, seraient curieux, inédits et n'offriraient point des thèmes cent fois redits, ressassés, sans aucun intérêt, la plupart du temps. Mais passons.

Le volume de M. Arnaudin est le premier d'une collection qui comprendra des contes, des légendes et des chansons populaires. « J'ai tout collectionné, dit l'auteur, avec un soin égal, assistant aux veillées des fileuses, aux noces, aux *batteries*, aux *égrenages*, errant de lande en lande à la poursuite des vieux pâtres, écoutant, questionnant, ajoutant chaque jour quelque épi à la gerbe, au demeurant n'ayant nulle illusion sur le cas que le grand public ferait de mon entreprise — des contes, des chansons en patois, qui pis est, ce n'est pas de ce bois-là que le grand public se chauffe — mais travaillant surtout pour le petit nombre d'érudits et de curieux qui s'intéressent aux recherches dont le folk-lore est devenu aujourd'hui un peu partout l'objet. »

L'ouvrage compte dix numéros : I. *Le Forgeron Misère*; — II. *La Vieille et les trois Voleurs*; — III. *Compère Louison et la Mère du Vent*; — IV. *Le bon Dieu et le Diable*; — V. *La Robe regrettée*; — VI. *Le Joueur de fifre*; — VII. *Le Coq*; — VIII. *Grain-de-Mil*; — IX. *Les Chevreaux et le Loup*; — X. *Le Renard et le Loup*.

Le texte en patois intéressera les linguistes. L'auteur a suivi son texte presque littéralement, conservant dans sa traduction les locutions dialectales les plus curieuses.

Les contes donnés dans le volume sont intéressants, mais on les retrouve dans les autres collections françaises. Nous avons noté cependant quelques détails curieux. Le conte du bonhomme Misère ne se termine point par le voyage de Misère dans l'autre monde, ainsi qu'il arrive dans les versions des autres provinces. Dans le récit de *Compère Louison*, la mère du Vent donne au pauvre diable une serviette, un canard et une béquille; le canard joue le rôle de l'âne aux écus des contes similaires. A noter également la fin plaisante de l'histoire : un juge qui veut voler les objets magiques en est puni par une maîtresse volée de coups de béquille! La légende *Le bon Dieu et le Diable* — que l'on rencontre déjà dans Rabelais — n'offre de particulier que l'épisode du moulin de glace raconté de si jolie façon par Laisnel de la Salle dans ses *Légendes du Centre*. La *Robe regrettée* est plutôt une croyance mise en récit qu'une légende. Le *Joueur de Fifre* se rapporte au cycle des *Animaux*

reconnaissants; le conteur met en scène un brochet, une fourmi et une abeille secourus par le héros et qui plus tard le récompenseront en venant bout de trois tâches extraordinaires : une bague à retrouver dans l'Adour, un plein sac de millet dispersé à rassembler en tas, une jeune princesse à reconnaître parmi ses sœurs. Le *Coq* est le conte bien connu de *Moitié de Coq*. Ici, c'est bien un coq *entier*. Ses compagnons sont : un nid de guêpes, une lagune, un loup et un renard. *Grain de Mil* est une réduction du *Petit-Poucet*. L'histoire commence comme dans la célèbre ballade anglaise de *Thomas du Pouce*. Les épisodes sont nombreux dans le récit grand-landais. Quelques-uns sont très curieux. La partie la plus intéressante du volume est dans les deux contes d'animaux. M. Arnaudin nous paraît les tenir en peu d'estime cependant. Nous y avons noté une foule de traits communs avec les contes russes, kabyles, indiens ou nègres donnés dans les collections de E. Hins, Rivière, Prof. Hartt, et de l'auteur des contes de l'*Oncle Remus*. M. Arnaudin ne devrait pas négliger cette série dans les volumes qu'il a en préparation.

Charles Buet. — Paul Féval. Souvenirs d'un ami. 1 vol. in-12 de 400 pages. Paris, 1888, Letouzey et Ané, éditeurs, 17, rue du Vieux-Colombier (3 fr. 50).

Le livre que M. Charles Buet consacre à Paul Féval sera un nouveau succès pour notre collaborateur. Ce livre, qui débute par une bien curieuse dédicace à Hippolyte Violeau, renferme une quantité de lettres adressées par Paul Féval à Barbey d'Aurevilly, Alphonse Daudet, Albéric Second, Jules Claretie, Léon Bloy, H. de Villemessant, Oscar de Poli, et à l'auteur lui-même. Une critique très analytique des œuvres du grand conteur, les détails les plus imprévus sur sa vie, sur sa famille, sur sa conversion, des anecdotes piquantes, de nombreux portraits de personnalités littéraires les plus en vue, une grande indépendance de jugement, des citations de Louis Veuillot, de M. de Pontmartin, de Brucker, une foule de notes et de notices suivant au jour le jour les menus incidents du journalisme, tout enfin contribue à faire de ce nouvel ouvrage de M. Charles Buet un livre tout particulier destiné à avoir un grand retentissement.

Les traditionnistes trouveront dans ce volume quelques renseignements sur les chansons populaires introduites par Paul Féval dans ses romans. Nous avouerons avoir été trompés plus d'une fois en lisant le grand romancier. Certaines de ses chansons ont une allure et une facture populaires. D'après M. Ch. Buet et Féval lui-même, ces chansons ont été *faites* par l'écrivain breton !

Albert Soubies. — Une première par jour. 1 vol. in-12 charpentier. de 446 pages. Paris, 1888. A. Dupret, éditeur, 3, rue de Médicis.

M. Albert Soubies, le critique dramatique et musical bien connu, vient de publier un curieux volume qui ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui s'occupent de l'art du théâtre. Ce livre n'est « ni un dictionnaire ni une histoire des premières célèbres ; c'est, à propos du théâtre, une suite de causeries de tout genre : renseignements historiques, curiosités dramatiques, jugements, parallèles, rectifications, souvenirs personnels, anecdotes ; de tout un peu, comme disait Henri Heine. » Et, en effet, le volume de M. Albert Soubies se lit avec le même plaisir qu'un recueil d'anecdotes. La plupart des documents que nous y avons rencontrés sont des moins connus. L'auteur a su faire un choix intelligent. Le sujet est aride — une première par jour, du 1er janvier à la saint Sylvestre ! — M. Soubies s'en est tiré à son honneur.

Georges Courteline. — Les Femmes d'Amis, 1 vol. in-12 avec dessins. Marpon et Flammarion (3 fr. 50).

Sous ce joli titre : *Les Femmes d'Amis*, Georges Courteline, dont les *Gaîtés de l'Escadron* avaient obtenu l'an dernier un si franc et si légi-

time succès, a réuni une suite d'études de mœurs d'une observation vigoureuse et d'une gaîté vraiment extrême.

Pris au plus vif de la vie moderne, ces tableaux fourmillant de détails et éclatants de couleur, sont appelés à fixer l'attention du public, que ne peut manquer de séduire la note si originale et si parisienne de l'auteur des *Femmes d'Amis*.

Les éditeurs Marpon et Flammarion ont donné des soins exceptionnels à la publication de cet ouvrage qu'illustrent de nombreux dessins du charmant artiste Steinlen.

F. de Claramond. — Le Neveu de Sadi, conte persan. 1 vol. in-8 de 236 pages illustré par Achille Sirouy. Hennuyer, éditeur, 47, rue Laffite (2 fr. 25).

M. F. de Claramond est un érudit doublé d'un lettré. Voici dans la jolie collection de M. Hennuyer un volume qui se chargerait de le prouver. L'auteur nous reporte à une époque déjà lointaine, au temps du gracieux Sadi, le poète des *Roses*. dont M. de Claramond nous fait ce portrait : « C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ. Sa physionomie noble et spirituelle, son regard limpide et doux, l'élégance de ses manières, tout en lui révélait l'homme supérieur, fait pour commander. Il avait mérité d'être élu par les habitants de Djésabald *ketkoudar* (maire du village). Il rendait la justice à la satisfaction générale, prélevait les impôts avec équité et s'opposait, à l'occasion, aux taxes que les seigneurs de l'Azerbidjan voulaient, contre tout droit, imposer aux paysans. Ses décisions étaient toujours exécutées sans murmures, tant était grande la réputation de sagesse qu'il s'était acquise par ses lumières et sa fermeté. »

L'ouvrage de M. de Claramond renferme plusieurs passages intéressants sur les mœurs persanes, et donne des détails curieux sur le grand poète qui a fourni le titre du volume.

Le *Neveu de Sadi* est publié dans une collection consacrée à la jeunesse. Le style, d'une grande simplicité et le sujet du conte justifient M. de Claramond d'avoir donné un ouvrage des plus littéraires dans cette série des publications de M. Hennuyer. L'éditeur, au reste, s'entend à ces tours de force. Ajoutons que de curieux dessins d'Achille Sirouy encadrent à merveille le texte du *Neveu de Sadi*.

HENRY CARNOY.

DINER DE LA TRADITION

Le mardi, 7 février, a eu lieu au *Rocher de Cancale*, 78, rue Montorgueil, le dîner mensuel de la Tradition. Assistaient au dîner : MM. Jacques Madeleine, Raoul Gineste, Henry Carnoy, Frédéric Ortoli, Dr Constantin Stravelachi, Dr Hadji-Demetrios, Edmond Desombres, Léon Durocher, Mme A. Labey... MM. Madeleine et Raoul Gineste ont dit des vers très applaudis que nous insérons dans ce numéro de la Revue. Mme Labey a récité un monologue fort amusant; M. Léon Durocher nous a donné la primeur d'une des scènes de son *Théâtre fantaisiste* qui va paraître chez Dupret. M H. Carnoy a lu une poésie ravissante de M. Achille Millien. Cette pièce sera reproduite dans notre numéro de mars. Les autres convives ont chanté des mélodies grecques, corses, etc.

Le prochain dîner aura lieu le mardi 6 mars 1888.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

3. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** **15 Mars 1888.**



REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLEMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 MARS 1888. — 2e Année.

COMITÉ DE RÉDACTION

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'impression, avec musique et dessins.

Nous prions nos abonnés [illegible] à M. [illegible] [illegible]. — [illegible]

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la Revue.

Le premier volume de **LA TRADITION** pour les nouveaux abonnés [illegible] **12 francs**.

Adresser les abonnements à **M. [illegible]**, [illegible].

Adresser les manuscrits, lettres, [illegible], à M. **Henry Carnoy** [illegible], à Paris. [illegible]

M. Henry Carnoy se tient à la disposition des [illegible] de **LA TRADITION** [illegible] de 2 heures à [illegible] heures, [illegible].

LA TRADITION

LA CHANSON DES ROIS EN BUGEY

Il y a longtemps que je n'avais passé l'hiver en Bugey. Mais je me rappelais encore avec plaisir la chanson du jour des Rois. A la tombée de la nuit, dans les rues toutes blanches de neige, c'était d'un effet charmant et mélancolique, cet air traînant qui tour à tour s'éloignait ou s'approchait. De nombreuses bandes de gamins, armés de lanternes, envahissaient la maison, bousculaient les servantes, chantaient à tue-tête. Et à toutes il fallait donner une part du gâteau traditionnel, des pommes, de menues friandises. Parfois on ajoutait quelques sous, mais c'était rare. On riait surtout, d'un bon gros rire qui ne faisait de mal à personne. Toutes les classes fraternisaient volontiers ; c'était vraiment jour de fête.

Cette année je m'attendais à quelque chose de semblable. Mais tout est bien changé. La nuit est tombée et je n'entends rien. Pas la moindre lanterne à l'horizon. J'avise pourtant, au coin d'une ruelle déserte, une troupe d'enfants qui s'apprêtent évidemment à manifester.

« Eh bien, leur dis-je ! vous allez chanter les Rois.

— Les Rois, me répond un polisson qui doit être le chef de la bande, ils sont morts ! Nous chantons la *Marseillaise.* » (1)

Effectivement, ils se mettent à brailler l'hymne de Rouget de l'Isle, Dieu sait comme ! C'est très patriotique, mais j'aurais préféré autre chose.

Heureusement, le jeune Quinson Peigne, qui se trouve passer, m'affirme qu'il connaît la chanson des Rois et se charge de recruter quelques camarades qui tout à l'heure viendront nous en donner le régal. Ils arrivent. Ce sont des habitués du catéchisme, des enfants de chœur, rétrogrades et suppôts de l'ancien régime. Mais d'abord première difficulté. Ils ne veulent pas chanter dans la rue. « *Il y a trop du monde !* » me dit Quinson. Ils craignent manifestement d'être traités de cléricaux. On se moquerait d'eux. Ils passent donc au jardin et se mettent en devoir de commencer. Mais,

(1) Historique.

bon Jésus, quelle cacophonie ! Ce n'est plus du tout l'ancien air, ce n'est même plus un air du tout. On leur distribue quelques sous et on les renvoie.

Quant aux paroles, je les ai écrites sous la dictée de l'un d'eux. Les voici. Peut-être trouvera-t-on quelque intérêt à les rapprocher d'autres versions déjà publiées :

Madame de séance [illegible],
Qui êtes à votre aise,
Les deux pieds vers le feu,
Le cul sur une chaise.
Par Dieu,
Pour Dieu,
Donnez-nous un peu
De la part à Dieu.

Si vous voulez pas nous donner
Ne nous faites pas attendre.
Nos souliers sont percés,
Nous avons les pieds tendres.
Par Dieu, etc.

Copa ar pihan (coupez-en un peu),
Rak [illegible] ar chien ([illegible] au chien),
Copa ar gros (coupez-en beaucoup),
Rak [illegible] ([illegible]-nous le).

Ces paroles se chantent lorsque la maîtresse du logis se met en devoir d'entamer le gâteau. On dit aussi :

Le gâteau sur la table,
Le couteau qui le regarde,
Le gâteau en trois morceaux.
Rak ar ar.

Et généralement on ajoute avant de se retirer :

Dieu,
Dieu,
Dieu bénira
Le couteau qui coupe, coupe.
Dieu,
Dieu,
Dieu bénira
Le couteau qui coupera [illegible] la [illegible] pas [illegible]

Avec la musique, la vraie, celle d'autrefois, c'est tout à fait délicieux. Mais qui la sait aujourd'hui ? Personne n'a pu me la noter convenablement.

D'ailleurs, [illegible] ne chante plus la *Part à Dieu*. Il en est

de même du chant des *Brandons*. Toute originalité se perd ; les vieilles coutumes disparaissent, et il est temps d'en recueillir pieusement les derniers vestiges, car bientôt le souvenir même s'en sera effacé.

C'est ainsi que l'an passé, en Auvergne, à la fête de Châtel-Guyon, j'ai eu toutes les peines du monde à voir une vraie bourrée. Sur la place et dans les rues, on dansait la polka, la mazurka, la scottish, le quadrille surtout. Enfin, la musette m'ayant servi de guide, je finis par découvrir, dans une sorte de cabaret borgne, quelques bonnes gens qui se livraient à une bourrée des plus patriarcales. Ils avaient l'air de se cacher ; on aurait dit qu'ils préparaient un mauvais coup.

Dans notre Bugey, également, on ne trouverait plus trace des vieilles danses et il n'y a que de rares anciens pour parler du rigodon et du branle-carré, d'ailleurs plus particuliers à la Bresse.

Dimanche dernier, les conscrits ont fait tapage jusqu'à plus de minuit et il en sera de même jusqu'au jour du tirage au sort. Le mois est à eux, ils en profitent pour s'émanciper de toute façon. La bouteille et la fille vont de concert, et quand on boit bien on chante mieux encore. Quelques-uns ne craignent pas d'entonner la vieille complainte dont il existe d'innombrables variantes :

Adieu, mon papa et ma chère maman,
J'pars pour l'régiment,
Vous m'enverrez beaucoup d'argent (*bis*).

Mais ce que je regrette en partant,
C'est le tendre cœur de ma maîtresse ;
Après l'avoir tant aimée
Et tant considérée,
C'est donc en ce beau jour qu'il nous faut la quitter.

En général, pourtant, on préfère des refrains moins antiques. Cette année la chanson à la mode est : *En revenant de la revue*, et on y va de tout cœur. Mais c'est comme pour l'air des Rois. L'auteur de cette inappréciable mélodie serait bien en peine de reconnaître son œuvre. On la lui a changée au passage.

C'est un commencement de revanche.

GABRIEL VICAIRE.

Ambérieu, jour des Rois.

LE GALANT QUI TUE SA MIE

Toc toc! — Qui est à ma porte,
Qui m'empêche de dormir?
— C'est ton ami Pierr', la belle:
Ouvre, si tu veux ouvrir.

....

L'attacha-z-au tronc d'un arbre
En manièr' de crucifix:
Il tira son épée claire.
Son p'tit cœur il arrachit...

(Vieille complainte.)

Le village dort sur la grève;
Oh! vent d'hiver, vent qui se lève!...
Le froid nocturne l'engourdit;
Oh! vent qui souffle et qui grandit!...

Où s'en va-t-il par la nuit sombre.
Oh! vent qui souffle et geint dans l'ombre!...
Ce jeune homme pressant le pas?
Oh! vent qui souffle avec fracas!...

Où s'en va-t-il?... il va vers celle,
Oh! vent qui souffle! oh! vent qui gèle!...
Qui ne veut pas de son amour;
Oh! vent qui souffle au carrefour!...

Pour elle, il quitte sa maîtresse!
Oh! vent amer! vent de détresse!...
Sa gente mie aux yeux si doux:
Oh! vent qui hurle avec les loups!...

Il roule, en son cœur qui délire.
Oh! vent qui souffle et qui déchire!...
Des pensers d'amour et de mort:
Oh! vent qui souffle! Oh! vent qui mord!...

La passion égare, aveugle
Oh! vent qui souffle! oh! vent qui beugle!...
Son pauvre esprit ensorcelé...
Oh! vent rapide! oh! monstre ailé!...

C'est donc un démon qui s'incarne
Oh! vent qui souffle et qui s'acharne!...
En notre sein, qu'un tel amour?
Oh! vent qui fait trembler la tour!...

Il arrive à l'huis: « Tant chérie,
Oh! vent qui souffle! oh! vent qui crie!...
« Ouvre ta porte, ouvre, c'est moi! »
Oh! vent qui jette au loin l'effroi!...

Il entre. A genoux: « Ah! je t'aime!
Oh! vent qui souffle et qui blasphème!...
« Et je t'aurai, car je l'ai dit!...
Oh! vent qui souffle et qui maudit!...

« Pour prendre un baiser sur ta joue,
Oh! vent qui souffle et qui secoue!...
«Quel prix veux-tu? Que te faut-il?,
Oh! vent qui souffle, aigre et subtil!...

« Veux-tu de l'or à pleine tonne?
Oh! vent qui souffle! oh! vent qui tonne!...
« Des perles et des diamants?
Oh! vent qui sème les tourments!...

« Je te promets, sans être prince,
Oh! vent qui souffle! oh! vent qui grince!..
« Une couronne... et tu l'auras!
Oh! vent qui tinte comme un glas!...

« Quoi! plus encor? veux-tu le monde?
Oh! vent qui souffle! oh! vent qui gronde!...
« Veux-tu le ciel? veux-tu l'Enfer?...
Oh! vent qui cingle et bat la mer!...

« Toi seule es mon âme et ma vie!
Oh! vent qui souffle avec furie!..
« Pour toi je voudrais tout souffrir... »
Oh! vent qui souffle et fait mourir!...

—« Tu dis : moi seule?.. Il en est une
Oh! vent qui souffle au ciel sans lune!...
« Qui garde avant moi ton serment;
Oh! vent qui souffle tristement!...

« Je veux le cœur de ma rivale,
Oh! vent qui souffle par rafale!...
« Va le chercher, je veux son cœur... »
Oh! vent qui souffle et qui fait peur!...

Il sort ; l'enfer hante sa tête ;
Oh! vent qui souffle la tempête!...
Quel feu sinistre en ses regards!
Oh! vent qui fait les cauchemars!..

Il court, il court chez son amante;
Oh! vent qui mène la tourmente!...
Elle veil.e, sa lampe luit;
Oh! vent qni souffle dans la nuit!...

Toc toc! — Qui frappe? — Ouvre, la belle!
Oh! vent qui souffle et qui flagelle!...
Ouvre. — Elle reconnait sa voix.
Oh! vent qui fracasse les bois!...

Elle ouvre vite. — « Ah! quel front pâle!
Oh! vent qui souffle! Oh! vent qui râle!...
« Qu'avez-vous donc, mon tendre amant? »
Oh! vent qui souffle dolemment!...

Lui, sans un mot, lève, sur l'heure,
Oh! vent qui souffle! Oh! vent qui pleure!...
Son poignard qu'il lui plonge au sein.
Oh! vent plus poignant qu'un tocsin!...

Comme un fauve accroupi sur elle,
Oh! vent qui se plaint en crécelle!...
Il prend son cœur qui saigne à flots.
Oh! vent qui roule par sanglots!...

Chez l'autre, en hâte, il court, il vole;
Oh! vent qui souffle et qui s'affole!...
Le sang l'inonde et le rougit;
Oh! vent qui souffle et qui rugit!...

« — Voici le prix que tu demandes;
Oh! vent qui saccage les landes!...
« Ce cœur chaud encore et fumant...»
Oh! vent qui souffle rudement!...

— « Quoi! dit la fille, va-t'en, vite!
Oh! vent qui souffle et qui s'irrite!...
« Emporte cet objet d'horreur!...
Oh! vent qui souffle avec fureur!...

« Le beau cadeau!... Ce fou, je gage,
Oh! vent qui souffle et qui ravage!...
« Au besoin m'en ferait autant...»,
Oh! vent qui souffle et gémit tant!...

Elle le pousse. Porte close.
Oh! vent qui souffle, âpre et sans pause!...
Le galant tombe sur le seuil.
Oh! vent qui souffle! Oh! vent de deuil!...

Il crie, il implore, il conjure;
Oh! vent qui souffle! Oh! vent qui jure!...
La fille est sourde à son appel.
Oh! vent qui souffle! Oh! vent mortel!...

— « Si c'est trop peu d'un cœur de femme,
Oh! vent qui souffle! Oh! vent qui brame!...
« J'ouvre mon sein... vois-tu mon sang?
Oh! vent qui souffle en menaçant!...

« Tiens, prends mon cœur... et sois à l'aise!
Oh! vent qui cède et qui s'apaise!...
« Et moi, mon mal va s'assoupir...»
Oh! vent plus faible qu'un soupir!...

Plus rien. — N'est-ce donc qu'un cadavre?
Oh! vent si plaintif et qui navre!...
Oui, le jeune homme est trépassé!
Oh! vent qui soudain a cessé!...

ACHILLE MILLIEN.

Beaumont-la-Ferrière (Nièvre), 16 Janvier.

CHANSON BRETONNE

Là-bas, sur la mer,
La lune se lève
Dans le lointain clair,
Et va, comme un rêve,

La lune se lève,
La lune s'en va...

Oh! regardons-la!
Vers une autre grève
Emportant mon rêve,
La lune s'en va,

La lune se lève,
La lune s'en va...

Notre vie est brève
Comme ce qui luit;
Dans la mer, la nuit,
S'en va notre rêve...

La lune se lève,
La lune s'en va.

JACQUES MADELEINE.

QUEL TRISTE JOUR

Andantino quasi Allegretto

Quel tris-te jour Quel tris - te
jour Quand on n'a plus ce-lui qu'on ai - me Hier
au soir, j'avais un a-mant Je n'en ai plus pré-sen-te - ment D.C

II

— Mon bel amant, y viendrez vous
A la fenêtre de ma chambre,
A la fenêtre de mon lit,
Lorsque mon père il sera t-endormi.

III

— La nuit, il fait noir à présent,
La lune est dans son esclavage,
Et non, non, non, je n'irai pas,
Car votre père il me grondera.

IV

— Mon bel amant, je t'y f'rai faire
Un flambeau pour servir de lune;
Tant que le flambeau durera,
Mon bel amant, marche à grands pas.

V

La belle enfant l'a attendu
Jusqu'au moment de l'aube blanche,
Mais lui s'est trompé de chemin
Et dans les sabl's a disparu soudain.

VI

— Mon bel amant s'en est allé
Tout le long de la mer profonde;
Mon bel amant s'en est allé
Sans qu'on l'ait jamais pu trouver.

Chanson recueillie par CHARLES DE SIVRY.

ESSAIS SUR QUELQUES CYCLES LÉGENDAIRES

I

LES GUERRIERS DORMANTS (*suite*) (1).

Au Jungholtz, le guerrier dormant est un chevalier du Schauenbourg, armé de pied en cap et assis, la tête appuyée sur les deux coudes, à une table ronde toute couverte de vieux manuscrits.

(1) Voir le N° du 15 octobre de *La Tradition* (1re année).

Pour les habitants du mundat, les héros dormants sont couchés au Bollenberg. Ces guerriers ne sont autres que les quatorze comtes de Stras-bourg, ayant à leur tête quelque vaillant Gérodseck.

Sur l'Ochsenfeld, c'est Barberousse qui dort sous le Bibelstein.

Mais le plus célèbre des guerriers dormants de l'Alsace, est encore le héros Dietrich, dont l'abbé Ch. Braun donne ainsi la légende que nous abrégeons :

« Au château de Salneck, vivait il y a bien longtemps, une jeune princesse belle comme les anges du ciel, qui avait nom Hildegonde. Le vieux seigneur de Salneck était amoureux fou de sa fille. Rien qu'à penser qu'un jour elle pourrait le quitter pour suivre un noble époux en son manoir, il se sentait frissonner et ses yeux lançaient des éclairs. Cette idée le poursuivant sans cesse, il prit le parti d'enfermer sa fille dans la chambre haute d'une tour presque inaccessible. Du moins il serait tranquille, pensait-il, et il serait certain que sa fille n'aimerait jamais que lui. Mais le père avait compté sans Hugdietrich, le jeune héros à l'armure enchantée qui habitait non loin de là un castel menaçant.

« Le jeune chevalier ayant appris le misérable sort de la jeune fille, monta sur son palefroi après s'être convenablement déguisé, et courut au château de Salneck. Bien reçu par le vieux chevalier qui ne put le reconnaître, il fut invité à passer quelque temps au manoir. Hugdietrich en profita si bien, qu'ayant corrompu un des serviteurs du comte, il réussit à s'introduire auprès de la belle Hildegonde.

« Lui avouer son amour ardent et lui raconter comment il avait pu pénétrer auprès d'elle, fut pour le chevalier l'affaire d'un instant. La comtesse, de son côté, trouva le jeune seigneur tel qu'elle l'avait rêvé dans ses longues nuits de réclusion, et se prit à l'aimer follement. Hugdietrich eut plusieurs entrevues secrètes avec la jeune fille jusqu'au jour où, la guerre survenant, il dut la quitter.

« Par une nuit sombre, tandis que tout dormait au château, une louve qui rôdait aux environs, fut attirée par les vagissements d'un tout petit enfant. Elle découvrit le petit être, l'emporta dans la forêt, l'allaita et l'éleva avec ses louveteaux, jusqu'au jour où Hugdietrich, revenu de la guerre et chassant dans la forêt, rencontra l'enfant et le reconnut pour son fils grâce, à un certain collier qu'autrefois Hildegonde lui avait passé au cou. Le seigneur emmena l'enfant en son castel, le nomma Wolfdietrich (Dietrich-le-Loup), et peu après épousa la belle Hildegonde dont il eut plusieurs autres enfants.

« Or, ces enfants devenus grands ne purent supporter le pauvre Wolfdietrich qu'ils tournaient en dérision et n'appelaient plus que le Loup. Un jour vint même où le père prit à part un vieux serviteur, lui donna une épée et lui commanda d'aller dans la forêt y égorger le Loup. L'écuyer obéit en pleurant et emmena l'enfant dans un endroit solitaire. Mais là le courage lui manqua, et il s'assit pour se remettre. Heureusement qu'un charbonnier venant à passer le tira de sa perplexité.

« Le charbonnier venait de perdre son fils ; il consentit à prendre le jeune enfant et à l'élever comme sien.

« Wolfdietrich grandissait à vue d'œil ; sa force s'accrut prodigieusement. Travaillant dans une forge, on le vit briser l'enclume d'un seul coup de marteau. Se jugeant assez robuste pour aller par le monde, il quitta la forêt,

marquant toutes ses étapes par des exploits merveilleux, terrassant les monstres et les dragons, ou abattant les géants qui osaient se mesurer avec lui.

« Un soir d'été, Dietrich était couché près d'un feu dans une magnifique clairière solitaire, lorsqu'une fée se présenta à ses regards et l'invita à la suivre dans sa demeure au sein d'une montagne enchantée, palais merveilleux où les douze sœurs fatidiques éternellement jeunes rivaliseraient de prévenances à son égard. Dietrich suivit la fée, mais les nymphes eurent beau déployer mille séductions et mille charmes, le héros resta insensible à leur amour. La fée l'en récompensa en lui donnant un vêtement d'invulnérabilité, et Dietrich put aller affronter le dragon de la montagne voisine. Le jeune homme trouva le monstre sous un épais tilleul, et bravement il l'attaqua. Terrible fut la lutte. A la fin, le dragon saisit Dietrich et l'engloutit tout vivant. Mais s'ouvrant un passage à coups d'épée, le guerrier sortit du corps du monstre mort et reparut tout couvert de sang et plus invulnérable que jamais, sauf en un endroit du corps où une feuille de tilleul s'était collée.

« La princesse Sidrata, la plus merveilleuse des fées, lui fut donnée pour femme en récompense de cet exploit fameux. Sidrata et Dietrich étaient les plus heureux des époux.

« Un soir que la belle princesse demandait à son époux le secret de son invulnérabilité, Dietrich le lui confia et lui indiqua l'endroit où seul il pouvait être blessé. La princesse marqua d'une croix le même endroit sur le vêtement du héros, puis elle recommanda à l'écuyer, Hagen le Borgne, de veiller à ce que son maître ne reçût aucun coup du côté de la marque. Hagen se hâta de reporter la chose aux ennemis de Dietrich ; ceux-ci lui promirent une forte récompense s'il tuait le héros. Le traître céda à leurs obsessions, et, un jour que Wolfdietrich se baissait pour boire à une source, Hagen le visa à la marque et le tua sur le coup.

« C'était écrit! Dietrich devait descendre au noir séjour des ombres. C'est au haut de l'Ax, au sommet du Kriegshurt, qu'il dort entouré de ses preux et la main toujours sur la garde de son épée, attendant pour se lever que le Turc vienne abreuver ses chevaux sur les bords du Rhin. De cent ans en cent ans, il se réveille, se met sur son séant et regarde du côté du fleuve. Puis, après avoir fait le tour du rocher, il se recouche et s'endort.

« Si, passant à une heure du matin sur la montagne de l'Ax, vous entendez un bruit de chevaux et de combattants, attendez une grande guerre : c'est Dietrich qui s'exerce au combat avec ses compagnons. »

Avant de quitter les pays du nord de l'Europe, nous citerons en passant la secte curieuse des Millénaires qui, s'appuyant sur certains passages du Nouveau-Testament, attendait le Christ au bout de mille ans. On sait qu'au temps de Cromwell, cette secte avait de nombreux adhérents en Angleterre.

Dans le Midi, nous trouvons au Portugal la légende du héros Don Sébastien. Ce prince avait, en 1578, organisé une expédition contre les Maures d'Afrique. Il disparut à la journée d'Albaçar-Kébir où il s'était signalé par des prodiges de valeur. Les Portugais ne purent jamais croire qu'il était mort dans cette bataille; et dans la suite on vit plusieurs imposteurs prétendre qu'ils étaient réellement Don Sébastien et réclamer la couronne. Cette croyance subsiste toujours. On attend Don Sébastien

comme un second Messie dans la secte des « Sebastianitos », répandue au Portugal et surtout au Brésil dans la province de Minas-Geraes. Les uns disent qu'il apparaît sous les traits des hommes célèbres qui illustrent le Portugal; les autres, qu'il vit dans une région inconnue, « songeant sans doute à Don Alphonse l'Africain, ou mieux encore à ce Jean Ier qu'il fit exhumer de sa tombe pour lui offrir son épée de combat; » mais il se réveillera; il paraîtra au milieu d'un orage, et l'ère de la justice reviendra aussitôt avec lui.

Marko, fils de roi, dans les chansons populaires des Serbes, n'est pas mort non plus. Enfermé dans une grotte inconnue, il y déplore la funeste « invention des canons! »

Les Arabes ne pouvaient manquer d'avoir des traditions analogues; nous en parlerons au sujet de la légende des Sept-Dormants.

En Algérie, aux confins du désert, on croit qu'il est un peuple les *Jadjoudja-ou-Madjoudja*, Gog et Magog, que Sidna-Kornin a enfermés entre deux montagnes de pierre, et qu'il a scellés sous un grand couvercle de fer. Ce couvercle, que le temps rouille de plus en plus, finira par céder sous l'effort des captifs qui se répandront par toute l'Afrique jusqu'au jour où Jésus descendant sur la terre, les exterminera jusqu'au dernier.

Les Persans croient que le Mahdi, l'un des descendants d'Ali, ne serait point mort et dormirait dans quelque caverne, en attendant le jour où il se mettra à la tête des croyants contre les schismatiques Turcs.

Ce mahdi toujours vivant nous rappelle que chez les Juifs d'Orient, il est une croyance qui veut que le prophète Elie ne soit pas mort, ce qui s'accorde, du reste, avec le récit de la Bible. A certains jours de l'année le prophète sort de son tombeau et va de ville en ville, de village en village, de hameau en hameau, portant sa bénédiction partout où il passe.

Saint-Jean a joui de ce privilège aux premiers temps de l'Eglise. Saint Augustin dit qu'à Ephèse, où l'apôtre était enterré, on ne croyait pas que ce saint fût mort; on le regardait comme endormi dans le tombeau qu'il s'était lui-même préparé en attendant la seconde apparition du Seigneur. La preuve qu'il n'était pas mort, c'est que l'on voyait la terre qui couvrait sa tombe remuer de temps à autre et suivre le mouvement de sa respiration.

La légende de Bonaparte n'a pas manqué de s'approprier ce trait curieux donné en partage aux héros. En 1848, beaucoup de paysans crurent fermement que Louis-Napoléon n'était autre que le grand empereur sorti de son sommeil pour rendre à la France sa grandeur perdue.

En Russie, la légende de Napoléon est des plus intéressantes. La voici telle que l'a donnée il y a quelques années l'*Europe diplomatique*, d'après le récit débité aux paysans à la veillée par le *Krasnoby* de Bounikovo, près Schoreya, dans le gouvernement de Wladimir:

« Quand les temps furent accomplis, Satan résolut d'envoyer son antéchrist, appelé Bonaparte, afin de lui conquérir le monde. Il le tira d'une île déserte et le fit tzar des Français, un peuple de diables qui habite aux confins du monde, plus loin que Moscow, plus loin que Saint-Pétersbourg, plus loin même que l'Allemagne, tout près de la Bretagne, où l'on voit des géants, des hommes à deux têtes, et le dauphin gigantesque qui porte la terre sur son dos.

« Or, la mission de Bonaparte était presque terminée, quand il vint chez nous. Comme c'était un malin esprit, il avait réservé les Russes pour la fin, parce qu'il en avait peur, Mais son destin le poussait vers le Nord. Ce monstre s'abattit donc sur la sainte Moscowie, ainsi qu'un chasse-neige, avec ses douze satellites, et ne laissa que le désert partout où il passait.

« Notre cher tzar, pour décider du châtiment de ce coupable, dit alors : « Un esprit, c'est bien ; deux, c'est trop. » *(Die gute sind drei).* Il rassembla alors tous les rois, là-bas, dans une grande ville, du côté du Danube, pour aviser. Puis il s'assit à la première place, sous les saintes ikones, après avoir reconduit Bonaparte chez lui. Les princes allemands étaient groupés autour de notre père, comme des mouches le long d'un mur. Près de la porte, se tenait le roux Anglais, épiant tout le monde et prêt à profiter de la moindre discussion pour dévaliser chacun. On décida du sort de Bonaparte. « Il faut le renvoyer dans son île déserte, » dit l'un. « Il faut le brûler, » dit un autre. « Il faut l'écarteler, » ajouta un troisième. « Il faut le tuer d'un coup de canon, » répartit un roi qui avait donné sa fille à Bonaparte.

« Alors notre roi se leva, et dit : « Soyez tous contents, mes petits pères. On l'emprisonnera dans une île déserte, on le tuera d'un coup de canon, on le brûlera, on l'écartèlera, on bourrera ensuite le même canon avec sa cendre pour qu'il ne reste pas trace de son passage sur la terre qu'il a profanée. »

« La sentence fut exécutée point pour point ; mais comme Bonaparte était l'antéchrist, cela ne lui fit aucun mal, et il revint l'année suivante plus féroce que jamais.

« On se mit à sa poursuite, encore qu'il voulût amadouer chacun par ses mensonges et ses artifices, et l'on eut toutes les peines du monde à l'attraper, alors qu'il cherchait à revenir sur la noble Russie. Le conseil se réunit encore, mais personne ne souffla plus mot. Seul notre Père, qui connaissait ce diable (parce que, autrefois, sur un radeau près du Niémen, il avait été en proie pendant dix-sept jours à ses tentations et qu'il y avait résisté), s'écria :

« Il faut l'envoyer aux travaux forcés en Sibérie ; j'aurai soin de sa garde. » Les princes Germains acquiescèrent. — Mais le roux Anglais, qui n'avait pas encore parlé, se leva et dit : « Puissant Tzar ! je connais tout au bout du monde un endroit où il n'y a ni ciel, ni terre, ni soleil, mais seulement un espace libre pour le passage du vent. Il y a là une sentinelle qui bouche à elle seule la porte de l'île dont j'ai la clef. C'est là qu'il faut envoyer Bonaparte. — Soit ! répondit notre Père. »

« On y mit Bonaparte et *il y est encore,* malgré toutes les tentatives qu'il a faites pour en sortir. »

(A suivre) HENRY CARNOY.

LES PROCÈS D'ANIMAUX AU MOYEN AGE

Rien ne fut plus fréquent au moyen âge que les procès intentés aux animaux nuisibles ou homicides, procès dans lesquels on suivait avec soin toutes les formalités des actions intentées en justice. Quelquefois même, les hommes étant impuissants à combattre les délinquants, on en appelait à la justice divine et alors le clergé lançait ses foudres et ses anathèmes contre ces êtres pervers assez abandonnés du ciel pour n'obéir ni aux juges, ni au parlement, ni même au roi.

Si étrange que cela nous paraisse aujourd'hui, la chose n'est cependant pas étonnante en elle-même si l'on songe que nos aïeux les Gaulois donnaient une âme à tout ce qui existe dans la nature, à l'homme, aux animaux, aux plantes, et jusqu'aux minéraux. De là à rendre les animaux responsables de leurs actions il n'y a qu'un pas et ce pas fut franchi facilement par tout le monde

Nous avons un livre où la tradition orale conservée de génération en génération nous reporte jusqu'aux temps lointains de Merlin l'enchanteur des Celtes et des Druides, livre où toute la science et toutes les croyances ont été secrètement fixées par l'écriture et mises en réserve pour la postérité : *Le mystère des Bardes de l'Ile de Bretagne*. Que lisons-nous, en effet, dans ce monument des siècles passés ?

« La mort et la perte de la mémoire sont des maux nécessaires dans *Abred*. Sans la délivrance accomplie par la mort et sans la perte de la mémoire à la mort, le mal serait toujours sur l'être qui s'y est livré. La mort nous délivre du mal même, mais non de l'effet du mal. Le mal est une diminution de l'être. Qui a diminué son être, retombe, après la mort, dans une vie moindre, et renaît homme inférieur ou animal irraisonnable ; il y a même une transgression qui rejette la créature jusqu'au fond de l'abîme, dans le chaos des germes, d'où elle est forcée de recommencer tout le cours de la transmigration ». (Triades 20, 21, 25, 26). (1)

Les alchimistes accordaient aussi la vie à toutes les substances qui avaient la propriété de se développer dans le sein de la terre et qui pouvaient passer d'un état imparfait à un état parfait, de sorte que Nicolas Valois (2) s'écrie :

« Toutes choses sont composées de trois : de terre qui fait le corps, d'eau qui fait l'esprit, de feu qui fait l'âme ».

Ainsi cela est clair, tout vit, tout sent, tout a une âme responsable devant Dieu et devant les hommes, au moyen-âge.

Sans doute le christianisme a passé sur toutes ces croyances et les a à moitié effacées, mais la trace en est toujours restée dans l'esprit du peu-

1. H. Martin, *Hist. de Fr.*, T. I, p. 74.
2. Œuvres de M. Grosparmy et de Nic. Valois, *Ms de la Bibl. de l'Arsenal*, n° 166, in-4.

ple sans qu'il sût s'en rendre compte. Un savant moderne a appelé les animaux « nos frères inférieurs »; au moyen-âge on le croyait fermement aujourd'hui même, dans ce siècle de la vapeur, du télégraphe et du téléphone. ne croit-on pas encore aux loups garous ?

Ceci dit entrons au cœur même de notre sujet.

Le premier auteur, du moins à notre connaissance, qui ait parlé spécialement des procès d'animaux est Barthélémy de Chassanée, jurisconsulte célèbre vivant dans la première moitié du XVI[e] siècle.

Son livre, imprimé à Lyon en 1531, est rempli de faits plus intéressants les uns que les autres. Dans la première partie *de excommunicatione animalium insectorum*, il pose en fait que le territoire de la ville de Beaune est infecté par une quantité prodigieuse d'insectes plus gros que des mouches que le peuple nomme *hurebers* ; ces animaux, dit-il, causent les plus grands dégâts dans les vignes ; pour arrêter ce fléau, les habitants ont, suivant un *ancien usage*, demandé à l'officialité d'Autun, qui ne refuse jamais, un ordre pour que ces insectes aient à cesser leurs ravages ou pour qu'ils s'éloignent des lieux où ils les exercent sous peine de malédiction et d'anathème. Chassanée part de là pour écrire un gros volume où il traite la question de savoir si cette procédure est convenable et conforme aux principes établis du droit. Il divise ensuite son sujet en cinq parties et dans chacune d'elles étale une érudition des plus intempestives. Laissons de côté les deux premières de ces parties et arrêtons-nous un peu à la troisième. Là le jurisconsulte recherche si les insectes doivent être cités personnellement ou s'il suffit qu'ils comparaissent par procureur. Tout délinquant, dit-il, doit être cité personnellement, et c'est bien un véritable délit que le fait imputé aux insectes du pays de Beaune puisque le peuple en reçoit scandale, étant privé de boire le vin « qui, d'après David le prophète, réjouit le cœur de l'homme, et dont l'excellence est démontrée par les dispositions du droit canonique portant défense de promouvoir aux ordres sacrés celui qui n'aime pas le vin. »

Mais voilà qu'une objection de la plus haute importance se présente à l'esprit de l'écrivain,

Les animaux incriminés peuvent-ils déférer à une invitation qu'il n'est pas donné à l'homme de leur faire connaître ? N'y a-t-il pas de sérieux inconvénients à ce que le juge leur donne un procureur à leur insu ? Le jurisconsulte est fort embarrassé, ma foi, mais enfin il prend parti et par déférence pour les usages du siège d'Autun, sa conclusion est qu'un tiers peut se présenter et proposer, au nom des animaux assignés, toutes sortes de moyens en la forme et au fond.

La quatrième partie agite la question de compétence. Plusieurs pages sont consacrées à l'exposition des moyens par lesquels on pourrait soutenir que l'affaire est du ressort des juges laïques, mais l'écrivain réfute ensuite longuement ces moyens et termine en décidant que la connaissance du délit appartient au juge ecclésiastique. Passons maintenant à la cinquième partie où, comme on dit, l'auteur s'embarrasse et ne sait visiblement ce qu'il veut.

Il traite de la malédiction et de l'anathème, mais tantôt il emploie dix ou douze pages à établir que les animaux ne peuvent être excommuniés, ceux-ci étant les instruments des vengeances divines, tantôt il développe de longs et nombreux arguments pour établir qu'on ne doit pas les épargner. Ainsi, dit-il, les anathèmes lancés jusqu'à ce jour contre les animaux dévastateurs des vignobles ont eu pour résultat de les faire périr en grand nombre ou de les éloigner du territoire qu'ils désolaient : on entrevoit tous les troubles, tous les scandales qu'occasionnerait la perte des récoltes, si elle était la suite du refus de fulminer de nouvelles excommunications. Chassanée cite même trois vers des Géorgiques où il est dit que la religion permet de tendre des pièges aux animaux ; or, continue-t-il, le meilleur de tous les pièges est sans contredit la foudre de l'anathème. Ne serait-il pas d'ailleurs contraire au bien de la religion de diminuer la confiance que les pauvres paysans ont dans l'efficacité de cette pratique ? Après tous ces beaux raisonnements, le jurisconsulte bourguignon cite d'autres exemples. Il dit avoir vu plusieurs sentences d'excommunication prononcées par l'officialité de Lyon et par celle de Macon tant contre les insectes dont il s'agit que contre d'autres animaux nuisibles, tels que rats ou limaçons. Il rentre même dans les plus petits détails de cette sorte de procédure, et transcrit une requête adressée par les habitants d'une paroisse ravagée par les rats tout en faisant observer que sur cette plainte on nomma d'office un avocat qui fit valoir, au nom des animaux ses clients, les moyens qu'il croyait les plus convenables à leur défense. Nonobstant ce plaidoyer qui était de pure forme, l'official fit une première adjuration aux animaux malfaisants. Mais cette adjuration dont l'auteur donne aussi la formule, étant restée sans aucun effet, l'official, au nom de Dieu, rendit une solennelle sentence de malédiction et d'anathème.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement en Bourgogne que nous rencontrons de pareils exemples.

En 1221, les habitants de Constance et de Côme dirigèrent des poursuites contre de gros vers qui ravageaient leurs campagnes et en 1229 Guillaume d'Emblens, évêque de Lausanne, excommunia les sangsues qui infectaient de leur venin les poissons du lac Léman et notamment les saumons. Ce n'est cependant qu'après les formalités préalables, telles que la citation, la constitution d'un avocat et d'un procureur, qu'il prononça la terrible sentence (1).

D'un autre côté Félix Malleolus, mort en 1457, rapporte que dans le diocèse de Constance et dans les environs de Coire, on relégua « en une région forestière et sauvage » des larves et des cantharides que l'on avait préalablement citées devant le magistrat provincial, qui, prenant en considération leur jeune âge et l'exiguité de leur corps, leur avait accordé un curateur chargé de les défendre.

En 1543, dit M. Berriat Saint-Prix, (2) une délibération du conseil mu-

1. Delrio. *Disquisitiones magicæ*. Liv. III, part. II, quest. 4, sect. 8.
2. *Thémis*, 1819. T. II, p. 196.

nicipal de Grenoble fit droit à la demande d'un membre de cette assemblée qui, après avoir exposé que les limaces et les chenilles causaient un mal épouvantable, conclut pour qu'on priât monsieur l'official de vouloir bien excommunier les dites bêtes et procéder contre elles, par voie de censure, afin d'obvier aux dommages qu'elles faisaient journellement ou qu'elles feraient à l'avenir.

Deux ans plus tard, en 1545, les insectes ayant fait irruption dans le territoire de Saint-Julien, un commencement d'instruction judiciaire eut lieu et deux plaidoyers furent prononcés devant l'official de Saint-Jean de Maurienne, l'un pour les habitants, l'autre en faveur des insectes auxquels on avait nommé un avocat. Ceux-ci ayant disparu subitement, l'instance fut suspendue et ne fut reprise qu'au bout de quarante-deux ans. en 1587, lorsqu'ils firent de nouveau irruption dans les vignobles de la commune de Saint-Julien. Les syndics adressèrent une plainte au vicaire général de l'évêché de Maurienne qui nomma un procureur et un avocat aux insectes, puis rendit une ordonnance prescrivant des processions, des prières, et recommandant surtout le paiement exact des dîmes. Après avoir ouï plusieurs plaidoiries, les syndics convoquèrent à leur tour les habitants sur la place de la commune et là exposèrent comme quoi « il étoit requis et nécessaire de bailler auxdits animaux place et lieu de suffizante pasture hors les vignobles de Saint-Julien, et de celle qu'ilz en puissent vivre pour éviter de menger ni gaster lesdictes vignes. »

Les habitants furent tous d'avis d'offrir aux insectes une pièce de terre contenant environ cinquante *sétérées*, « et de laquelle les sieurs advocat et procureur d'iceulx animaulx se veuillent comptenter... ; ladite pièce de terre peuplée de plusieurs espèsses boès, plantes et feuillages, comme foulx, allagniers, cyrisiers, chesnes, planes, arbessiers et autres arbres et buissons, oultre l'erbe et pasture qui y est an assez bonne quantité ». Et notez qu'en faisant cette offre les habitants crurent se réserver le droit de passer à travers la localité dont ils faisaient ainsi l'abandon, « sans causer touttefoys aulcung préjudice à la pasture desdicts animaulx. Et parce que ce lieu est une seure retraite en temps de guerre, vu qu'il est garni de fontaynes qui serviront aux animaulx susdicts (1) ».

Cette délibération avait été prise le 29 juin; le 24 juillet le procureur des habitants présenta une requête tendant « à ce qu'à défaut par les défendeurs, d'accepter les offres qui leur avaient été faites, il plût au juge lui adjuger ses conclusions, savoir à ce que lesdits défendeurs soient tenus de déguerpir les vignobles de la commune, avec défense de s'y introduire à l'avenir sous les peines du droit ». Le procureur des insectes demanda un délai pour délibérer, et les débats ayant été repris le 3 septem-

1. *De l'origine, de la forme et de l'esprit des jugements rendus au moyen-âge contre les animaux*, avec des documents inédits, par Léon Menabrea. (Extrait du tome XII des *Mémoires de la Société royale académique de Savoie*), Chambéry, librairie de Puthod, 1846, in-8 de 161 pages.

bre, il déclara ne pouvoir accepter au nom de ses clients, l'offre qui leur avait été faite, parce que la localité en question était stérile et ne produisait absolument rien, ce que niait la partie adverse. Des experts furent nommés. Là s'arrêtent malheureusement les pièces de ce procès si curieux.

Les tribunaux, impuissants à sévir soit contre les insectes, soit contre d'autres bêtes nuisibles à la terre, punissaient en revanche avec la plus grande rigueur les animaux coupables sur lesquels ils pouvaient mettre la main. On procédait alors envers eux absolument comme envers des êtres humains, on allait, jusqu'à leur signifier la sentence avec toutes les formalités usitées en pareil cas. L'exécution était publique et solennelle: quelquefois l'animal était habillé en homme. Voici d'après un compte de 1403, à quoi monta la dépense faite à l'occasion du supplice d'une truie condamnée à Meulan pour avoir dévoré un enfant, accident qui se produit encore si souvent de nos jours.

« Pour dépense faite pour elle, dedans la geôle, six sols parisis.

Idem, au maître des hautes œuvres qui vint de Paris à Meullan faire ladite exécution par le commandement et ordonnance de nostre dit maistre le bailli et du procureur du roi, cinquante-quatre sols parisis.

Idem, pour la voiture qui la mena à la justice, six sols parisis.

Idem, pour cordes à lier et haler, deux sols huit deniers parisis.

Idem, pour *gans*, deux deniers parisis (1) ».

Afin de montrer jusqu'à quel point furent communes les procédures contre les animaux, nous prenons dans un mémoire de M. Berriat Saint-Prix qui s'est occupé spécialement de cette question, une partie de sa liste par ordre chronologique, des arrêts et excommunications prononcés contre divers animaux. On verra par là que dans le siècle de Voltaire ces pratiques n'étaient pas encore abolies.

Années.	Animaux.	Pays.
1120.	Mulots, chenilles.	Laon.
1121.	Mouches.	Foigny, près Laon.
1166.	Porc.	Fontenay, près Paris.
1314.	Taureau.	Comté de Valois.
1403.	Cantharides.	Mayence.
1404.	Porc.	Rouvre.
1405.	Bœuf.	Gisors.
1501.	Sauterelles.	Cotentin.
1501.	Rats.	Autun.
1525.	Chien.	Parlement de Toulouse.
1546.	Vache.	Parlement de Paris.
1600.	Vache.	Thouars.
1600,	Vache.	Abbeville.
1647.	Jument.	Parlement de Paris.
1690.	Chenilles.	Auvergne.
1692.	Jument.	Moulins.
1741.	Vache.	Poitou.

1. *Mémoires de la Société des antiquaires*, 1829. T. VIII, p. 433 et suiv.

Quels [illegible] devant dame Thémis? On [illegible] tourterelles qui, sans [illegible] a la fin du XVII[e] siècle [illegible] ces jolis animaux à [illegible] ces hommes [illegible] vos chastes amours[2]

FRÉDÉRIC ORTOLI.

LES LÉGENDES DES VIERGES NOMADES

En [illegible] pays catholiques, autour des [illegible] pas communes, et [illegible].

« [illegible] Notre-Dame [illegible] elle n'a point [illegible] qu'un beau jour, [illegible] seule, de son plein gré. [illegible] »

Et [illegible] expliquer [illegible] Notre-Dame à [illegible]

La légende a [illegible] d'autrefois entre deux [illegible] même, depuis. Aux [illegible] et [illegible] un peu dans les contrées [illegible] de pèlerinage, [illegible] de la faveur divine. [illegible] à des voisins [illegible] la Vierge à leur [illegible] blâme implique [illegible] qui l'inflige, il [illegible] prétendre s'être, à [illegible] sainte voyageuse.

On [illegible] de leur érection [illegible] les conditions de [illegible] ordinaire, soit au point de vue [illegible].

C'est [illegible] Notre-Dame de Brebières, [illegible] veillant les troupeaux [illegible].

M. Henry [illegible] qu'il l'a relatée quelque part[2]. [illegible] allusion.

1. [illegible]
2. Henry [illegible] Paris, 1883, Maisonneuve.

Un berger, — parbleu! — un berger des environs d'Albert (c'est, dans la Somme, l'ancienne ville d'Ancre), observa que ses moutons, exceptionnellement dodus, se rassemblaient toujours, pour paître, autour de certain tertre, d'où l'herbe jaillissait exceptionellement drue et saine. Ayant en la motte de terre plongé sa houlette, il sent un peu de résistance, retire son bâton, le voit ensanglanté. Terreur, fuite. Les moutons, — *parce que* moutons, — ne laissent de détaler sur ses pas. Le pâtre conte l'aventure à Pierre et à Paul, et ce n'est qu'escorté d'une population qu'il ose revenir au monticule. Des héros se décident à creuser; quelques coups de bêche découvrent une statue de la mère de Jésus-Christ. On la porte triomphalement dans l'église paroissiale, où aussitôt elle prodigue des miracles.

Un matin, les bedeaux constatent que la Vierge a disparu.

Emoi, consternation. Les habitants s'occupent à se soupçonner les uns les autres. On perquisitionne, on explore. Enfin on retrouve la précieuse image à une faible distance de la ville,en plein vent,à cent pas de la rivière d'Ancre. On la ramène à la paroisse, on l'enchaîne, on établit une garde nombreuse, armée jusqu'aux dents, pour empêcher ce que l'on suppose une... fumisterie de quelque parpaillot,

Le lendemain matin, les bedeaux constatent que la Vierge a disparu.

On la retrouve au même endroit que la veille, on la réintègre, on prend les mêmes précautions. En vain, puisque:

Le lendemain matin, les bedeaux... etc.

Idem je ne sais combien de jours de suite.

On en conclut que la Vierge estimait l'église d'Albert indigne de la recevoir, et l'on se mit en devoir de lui édifier une fastueuse basilique au lieu choisi manifestement par elle.

Ce qui fut fait. L'année dernière au Salon, on a pu remarquer une superbe statue de N. D. de Brebières, destinée à une magnifique basilique que l'on vient d'édifier à côté de l'ancienne, de la primitive, mais toujours au même endroit, par respect pour la tradition.

Parmi les autres circonstances qui ont aidé à la formation de cette tradition des statues vagabondes, beaucoup se rattachent plus spécialement à la coutume que l'on a, dans les montagnes et leurs approches, de semer des Madones un peu partout, ici en mémoire d'un désastre, là en gage de divine protection pour le voyageur, plus loin, en témoignage d'un de ces sauvetages si rares,si difficultueux, si invraisemblables en certaines passes, que l'imagination populaire n'y peut voir qu'un miracle.

Or, il arrive que, l'endroit ayant été imprudemment choisi ou aménagé, la statue est entraînée dans un précipice par le pan de rocher qui la supportait, ou que les grandes tourmentes, les neiges, et la vétusté, ont compromis son existence. On achève sa destruction, et on lui crée une remplaçante en un site plus sûr.

L'esprit du montagnard, comme celui du marin et du *sylvain* se plaît à

enjoliver et poétiser tout. Ce qui n'est déjà point une tant déplorable maladie. Il semble que le perpétuel voisinage des trop majestueuses choses, augmente dans l'homme les facultés d'idéalisation, de rêve, au détriment de la puissance de réflexion précise et froide

Un jour qu'il chemine par tel défilé qu'il n'avait pas franchi depuis plusieurs mois, — le montagnard, au contraire de ses Madones, voyage peu, — il s'aperçoit que cette statue visible autrefois sur le flanc droit du ravin, paraît à présent à gauche! La légende naît en son cerveau en même temps que la stupeur.

Si par hasard ce même chrétien a vu les ouvriers travailler à l'installation de l'image, ou s'il n'igore que c'est son cousin Jean-Marie ou son ami Antoine qui a fourni le chariot et les bœufs pour transporter ladite image, — il l'oublie volontiers.

Lorqu'il s'agit d'un monument édifié tout simplement, — comme cela a lieu maintes fois, — dans le but d'orner le paysage, l'indigène n'est pas davantage embarrassé pour octroyer une histoire à ces pierres sculptées qui ont le tort, grave en pays de montagnes, de n'en point avoir.

Du reste, le monument a-t-il déjà sa légende, peu importe: cela fera un chapitre de plus.

Mais j'ouïs un méchant lutin, — ce doit-être, pour le moins, un Drac, me chuchoter :

« Pauvre naïf, ne vois-tu pas que la plupart du temps, les montagnards inventent ces racontars, uniquement pour avoir quelque chose à narrer à ces godiches de touristes ? »

Ce n'est point que je veuille jamais m'abaisser jusqu'à faire au Drac de lâches concessions; pourtant, je crains d'être un peu de son avis.

Dans certains cas, du moins.

Deux exemples en ce moment traînent par ma mémoire,

Je les prends chez les Béarnais, race sceptique et madrée s'il en est.

Non loin du pic du Midi de Pau sourd le gave d'Ossau. Il coule d'abord au fond d'une vallée étroite, sauvage, — et suprêmement belle, — galope au pied du bourg d'Eaux-Chaudes, et bientôt se heurte à un énorme rempart de roches, à travers lequel il est parvenu, après des siècles d'efforts, à s'ouvrir un passage. Là il se rue en un gouffre horrible, le *Hourat* (en béarnais: le *Trou*). La grand'route de Pau, puis Laruns, à Eaux-Chaudes, puis Gabas, — et avant peu d'années, en Espagne, — franchit la gorge sur un viaduc aux longues jambes ; elle est large, soignée, sans cesse horizontale du Hourat à Eaux-Chaudes, et ourlée, du côté du gave, d'un garde-fous assez élevé. On l'a taillée, à peu près toute, à même la montagne, qui la surplombe parfois.

L'ancienne voie gravit le flanc opposé du défilé. Pénible, caillouteuse, presque plus entretenue, — dangereuse, — les Ossalois en usent pourtant volontiers, parce qu'elle raccourcit le trajet de Gabas à Laruns, et aussi, j'imagine, par obtus entêtement. Au sommet de la rampe, cette chaussée s'engouffre en une tranchée glaciale, peu claire, et ensuite se met à dévaler sinueusement devers Laruns.

Du seuil de ce couloir, on domine de très, très haut, — et la pente est presque à pic, — le viaduc et le Hourat.

Voici plusieurs années, du temps que cette passe était l'unique, une diligence bourrée de monde, débouchant de la tranchée, la nuit, au galop, s'en est allée s'engloutir en l'abîme. On n'a pas rétabli le parapet, mais, en mémoire de l'accident et pour sauvegarder les voyageurs à venir, on a bâti au tournant un édicule humble, tout nu: un pauvre petit sépulcre de famille que l'on aurait abandonné, après l'avoir dévalisé. Seule, une statuette de la Vierge veille en une niche grillagée: c'est Notre-Dame du Hourat. Le montagard en passant devant cette chapelle ôte son béret respectueusement, et sa compagne se signe.

Plus tard on a érigé, tout près, sur la plus haute roche, une autre figuration de la Vierge : une grande et blanche statue qui domine le Hourat et les deux routes.

Dans tout cela, vous ne voyez point de légende.

Les indigènes, n'en voyant point non plus, en furent sans doute marris, et comme il est inadmissible qu'un site aussi étonnant, théâtre de tant de désastres, et possesseur d'une statue et d'une chapellette, n'ait point sa légende, on vous contera, ce que j'ai recueilli là-bas de maintes bonnes gens, à savoir que Notre-Dame couronnait jadis la crête adverse, et puis qu'un jour, toute seule, on ne se rappelle *perdìou* plus pourquoi, il lui a pris fantaisie d'enjamber la vallée pour venir s'installer là où vous la contemplez à présent.

Si l'on vous parle ainsi, alors, eu égard au tempérament du Béarnais, que j'ai en partie caractérisé plus haut, et étant donné que la statue est de création relativement récente, je vous prie de méditer ce que chuchotait le Drac.

Le second exemple que je tire du sac, c'est celui de Notre-Dame de Bétharram.

Je l'ai réservé pour la fin, apparemment dans le dessein de terminer mon travail par une petite oraison qui le sanctifiât.

Vers l'an 1470, aux environs du village de Lestelle, riverain du gave de Pau, des pastours virent, plusieurs nuits de suite, une flamme longue, resplendissante, et qui ne brûlait pas, jaillir toute droite, d'un monticule, et y persister jusqu'à l'aube. Ils fouillèrent, découvrirent une statue de la Vierge. (Comparer avec l'histoire de Notre-Dame de Brebières).On lui bâtit une chapelle, où elle mutiplia les miracles.

Ce fut l'un de ces prodiges qui valut au pélérinage sa dénomination actuelle. Vincent de Bataille, poète béarnais célèbre en son pays, a chanté cela en strophes harmonieuses.

Une jeune fille, butinant des fleurs sur les bords du Gave, tomba dans le courant. Elle allait être entraînée, broyée sur les galets, lorsqu'elle avisa, baignant dans l'eau à sa portée, une branche d'arbre (*beth ram, beau rameau*). Elle s'y accrocha et put gagner la rive.

Ce sont là des éventualités qui sortent tellement de l'ordre de choses

auquel la vie nous habitue, et qui passent à tel point la compréhension humaine, que l'on est évidemment obligé d'y confesser une manifestation du surnaturel.

La chapelle fut incendiée, pendant les guerres de religion, qui furent atroces en Béarn, par les troupes du comte de Montgomery. Mais la foi en Notre-Dame de Bétharram était déjà très répandue, ainsi qu'en témoigne le fameux cantique (*Nouste-Dame deü cap deü Poün, etc.*) que la mère de Henry IV (*lou Nouste Henric!*) chantait pendant les douleurs de l'enfantement.

La statue ayant été emmenée *tra los montes*, à Saint-Jacques, où elle gîte encore, l'évêque de Lescar, ou l'archevêque d'Auch, je ne sais plus lequel, en donnèrent une autre, vers 1615, et firent reconstruire la chapelle, cette fois au sommet d'une colline, (un petit Montmartre!) Peu après on établit pour monter à ce calvaire une route le long de laquelle, de distance en distance, on marqua chaque station du chemin de croix par une église.

A l'heure qu'il est le pèlerinage est plus en vogue et plus riche que jamais.

Vous estimez, n'est-ce pas, et moi avec vous, que voilà, pour une statue, une histoire suffisamment accidentée. D'autant plus que, n'ayant point la prétention de... *dictionnariser*, je vous ai fait grâce d'un volume de détails.

Ce qui n'empêche que l'on vous contera, ce que j'ai recueilli là-bas de maintes bonnes gens, à savoir que Notre-Dame résidait jadis sur la rive adverse, et puis qu'un jour, toute seule, on ne se rappelle perdiou plus pourquoi, il lui a pris fantaisie d'enjamber le gave pour venir s'installer là où on la vénère à présent.

Si l'on vous parle ainsi, eh bien, réflexion faite... je vous conseille de dire à Notre-Dame de Bétharram cette prière :

— Voici des hommes que les chuchotements du Drac ne parviennent point à jeter en de douloureuses méditations; en voici qui ne l'entendent même point, ce méchant Drac. Oh! Notre-Dame, si vous saviez combien j'envie leur tant douce quiétude!

AUGUSTIN CHABOSEAU

LES RUSSES CHEZ EUX

V

L'hiver en Russie. — Les Allemands. — La légende d'Oleg. — La Lavra.

Le lendemain de ce petit voyage, nous redescendions le Kreschatik à Kiev et nous voyions avec plaisir que la température, dix-huit degrés audessous de zéro, n'effrayait personne et que l'on paraissait au contraire être heureux de ce beau temps sec.

Parisiens, mes frères, qui avez tant souffert en 1880, parce qu'il faisait

vingt-quatre degrés, je vous assure que même quinze degrés en Russie sont plus faciles à supporter que sept ou huit chez nous, avec nos murailles en papier, nos appartements microscopiques, nos cloisons minces, nos fenêtres et nos portes qui ne ferment pas ; chez nous, le vent passe partout, et les cheminées chauffent d'autant moins qu'elles tirent mieux. Nos vêtements ne nous protègent qu'imparfaitement et nos chaussures sont impuissantes contre les engelures. Là-bas, j'ai vu des murs de cinquante, soixante et quatre-vingts centimètres d'épaisseur; les portes sont capitonnées et doubles ; les fenêtres sont à double châssis et à l'entrée de l'hiver on les calfeutre encore en collant du papier sur les rainures ; les poêles vont jusqu'au plafond ; on les allume le matin et la brique concentre la chaleur pour toute la journée. Pour sortir, vous endossez une ample fourrure de mouton, de renard, ou d'ours suivant votre fortune ; vous chaussez de grandes bottes qui montent jusqu'au dessus du genou et encore des caoutchoucs jusqu'à mi-jambes ; ces derniers vous permettent de marcher sur la neige et la glace sans glisser et, les déposant dans l'anti-chambre, d'entrer partout les pieds propres.

L'hiver est la saison des plaisirs en Russie, non pas seulement à cause des bals et des concerts qui se multiplient à cette époque comme chez nous ; mais aussi à cause de la salubrité de la température. La neige commence à tomber en novembre ; elle couvre la terre et ne fond plus ; en voilà pour jusqu'au milieu ou la fin d'avril. Les chaleurs de l'été sont lourdes ; les débâcles du printemps engendrent des fièvres paludéennes ; l'hiver seul a une atmosphère pure et saine. On patine toute la journée ; les traîneaux sillonnent les promenades, et rien ne vaut une course sur le Dniépr, emporté par trois chevaux attelés en Troïka.

Partout on danse ; il n'y a pas si mince bourgeois qui n'ait sa sauterie deux ou trois fois par mois et qui ne danse lui-même au moins trois fois par semaine chez les autres. Et l'âge ne met pas un terme à ces plaisirs ; ce sont encore les vieux Polonais et les vieux petits russiens qui dansent le plus élégamment la *mazurk* dans les salons de Kiev et de Moscou.

On chante aussi partout ; les salons et les rues retentissent de l'air devenu national du *Frimas russe.*

« O frimas ! frimas ! vrai russe ! Tu ne marches qu'avec des gants et un bonnet de peau de mouton.

O frimas ! frimas ! Tu as les joues fraîches ! Tu t'abrites le corps, mais tu as le cœur chaud.

Frimas, te souviens-tu de ce qui m'est arrivé avec elle ? Nous étions dans un traîneau ailé, qui glissait comme l'éclair à la brune et seuls !

Elle était belle et me dit doucement : — Tu as froid, mon ami ?

Pose ta tête sur mon sein, je t'abriterai.

Sous la fourrure, sur le sein blanc de ma belle, j'avais chaud, et je regardais ses yeux qui brillaient comme des étoiles, et je regardais ses joues, qui étaient en feu... Ainsi mon cœur brûlait à l'unisson.

O frimas ! frimas ! vrai fils russe ! Tu étais bien alors mon pigeon aimé, mon véritable frère ! »

Tout en pensant à ces choses, nous fîmes une remarque qui avait pour nous son côté pénible; un grand nombre de boutiques portaient double enseigne, en russe et en allemand, et aussi bien des conversations tudesques nous écorchaient les oreilles en passant. Nous retrouvions à chaque pas cette absorption lente et sûre de l'élément allemand en Russie.

Il y a des Allemands partout, en haut, en bas et au milieu ; et voici pourquoi : le Russe n'est pas industrieux ; la classe aristocratique (qui se double d'une classe inférieure qui a la prétention de l'être) ne veut entendre parler d'aucun métier ; en Russie, le mot *noble* a encore très bien la signification étrange et naïve que je trouvai un jour dans un dictionnaire polonais : *Schlaktitz, noble, qui ne fait pas usage de ses mains.* — La classe moyenne, je veux dire les marchands, commence à faire son métier en rechignant ; ces gens n'ont qu'un idéal pour leurs enfants, une place d'employé de la couronne, fût-ce de 14ᵉ classe ; — les mougiks sont lourds, ignorants, buveurs, et incapables de progresser seuls.

Vous voyez d'ici quel merveilleux terrain pour l'invasion tudesque et vous savez s'ils sont gens à perdre l'occasion ! Aussi l'armée des émigrants allemands s'est-elle avancée peu à peu jusqu'aux confins extrêmes de l'empire russe, envahissant tout, industries, fabriques, exploitations agricoles, administration même et enseignement.

J'ai été professeur dans une école réale où l'inspecteur était allemand ; il y avait quatre professeurs de français dont deux étaient allemands, plus trois professeurs de langue allemande. Dans l'armée il y a un très grand nombre d'Allemands.

Croiriez-vous qu'à Lodza, toutes les corporations un peu sérieuses et les établissements publics sont allemands des pieds à la tête, par la langue, l'esprit, les habitudes et l'organisation ? Quelques-unes de ces corporations mêmes n'admettent d'autre élément que l'élément allemand. La langue allemande est en usage non seulement dans les conversations, mais aussi dans les établissements de l'Etat, comme les sociétés de crédit, les banques de commerce, le bureau de bienfaisance, etc. Dans tous les cercles, les banquets, les bals publics, on ne parle qu'allemand ; la plupart des enseignes sont en cette langue. Les fabricants et les commerçants font leur factures et tiennent leurs livres en allemand, ce qui ne laisse pas que de créer de grandes difficultés au cas ou ces livres et ces factures doivent être produits en justice.

Les portraits des puissants du jour s'étalent sur tous les murs dans les appartements non seulement des Allemands riches, mais encore des plus anciens sujets de l'empire russe.

— Et dites-moi où se trouve Lodza ?

Aux portes de Varsovie !

On m'objectera, je le sais bien, que la Russie a une arme toute puissante, la naturalisation. Les enfants des étrangers sont de droit sujets russes ; je crois au contraire, la chose de peu d'importance ; les Russes l'ont si bien compris qu'au moment où j'écris, une nouvelle loi vient de régler d'une façon plus efficace la situation des étrangers en Russie.

Ah ! si les Allemands s'assimilaient les mœurs et la langue des peuples au milieu desquels ils vivent, comme malheureusement le font trop facilement nos compatriotes, il n'y aurait pas grand mal au contraire, à ce que les Allemands apportassent à la Russie leur industrie et leur activité, et ajoutassent par là un appoint considérable à la population. Mais il n'en va pas ainsi.

Partout ou il y a dix Allemands, il y a un temple, une école allemande, un piano, et autour de ce piano un embryon d'orphéon. Ce qu'ils chantent n'est pas fort récréatif, mais cela les amuse, et les Allemands n'ont jamais visé qu'à s'amuser tout seuls. Les fabricants allemands suivent partout un système identique : ils visent à envahir la place et à rester les seuls maîtres. Les coins les plus obscurs, les retraites les plus éloignées des regards des autorités leur conviennent le mieux. Ils vont jusqu'à oublier leur antagonisme d'origine ; ils sont tous solidaires ; on constate qu'il n'y a presque jamais entre eux-même de ces querelles peu importantes qui surgissent si souvent entre concurrents. Grâce à cette solidarité et à ce remarquable esprit de corps, ils peuvent agir collectivement ; ils se sont rendus maîtres ainsi de nombreuses exploitations que ne possèdent pas les villes peuplées d'indigènes. Par exemple, dans le gouvernement de Varsovie, nulle part il ne se trouve d'établissements publics qu'à Lodza, sauf à Varsovie naturellement.

L'Allemand ne se sert pas d'industriels étrangers. Il prend un tailleur allemand ; il achète ses chaussures chez un bottier allemand ; il ne va que dans des brasseries allemandes. Il est vrai de dire qu'il n'y a pas beaucoup de banquiers allemands, surtout sur les bords de la Vistule, mais cela vient de ce que les pauvres sont très réglés dans leurs dépenses et n'ont pas besoin d'avoir recours au crédit ; les riches aiment bien mieux se servir des banques étrangères où le taux est moins élevé qu'à Varsovie.

Et comme nos bons voisins savent profiter de l'apathie du paysan russe ! Celui-ci n'aurait jamais pensé que les intestins du mouton dans le Turkestan pouvaient être de quelque utilité... loin de songer à en tirer parti, on les laissait traîner à terre et c'était par la force qu'on devait contraindre les indigènes à les enterrer pour éviter les épidémies. Eh bien ! les Allemands n'ont pas craint de faire cinq à six mille vertes pour aller récolter ces détritus, les acheter à bas prix, de cinq à vingt kopèques le mille !... Ces intestins passent par Moscou et de là vont à Berlin où ils servent à la confection du saucisson ! Bon appétit, messieurs !

Ce sont eux encore qui ont trouvé le moyen d'exploiter sur une grande échelle les corbeaux de Sibérie, dont les plumes travaillées en Allemagne, ornent les chapeaux des dames sous des noms divers.

Enfin, pour en finir avec ces messieurs, vous saurez que sur les cartes de Russie données aux enfants dans les écoles prussiennes, les moindres colonies allemandes, le long des rives du Volga par exemple, ne sont pas indiquées sous ce nom ; il y a simplement en grosses lettres : Deu

Il est grand temps, je crois, de finir ici cette trop longue digression et de revenir à l'étude des antiques souvenirs de la nation slave dont la ville de Kiev est remplie. Parmi eux, c'est la Lavra qui tient le premier rang, et c'est elle que je m'étais proposé de visiter au retour de ma petite excursion aux environs.

La Lavra est le vrai centre des trésors vénérés de l'orthodoxie russe ; tout bon Russe doit avoir vu au moins une fois dans sa vie les célèbres cavernes : c'est le but de pèlerinages incessants d'un bout à l'autre de l'empire.

Au point de vue de l'art, en dehors de toute opinion religieuse, la *Lavra* n'a rien de curieux : cette énorme enceinte renferme plus de douze églises dont le style est celui de toutes les églises russes : c'est toujours à l'extérieur un amas de clochetons et de coupoles vertes, dorées ou argentées.

La première chose que l'on voit en arrivant dans la partie de la ville que l'on nomme *Petcherskaïa*, c'est-à-dire *enceinte des cavernes*, c'est le tombeau d'Askold, le premier roi orthodoxe de Kiev, lequel mourut là assassiné par Oleg, sur les bords du Dnieper.

Les légendes racontent d'étranges choses de cet Oleg.

« C'était, dit-on, un prince brave et sage ; il voulut faire la guerre à la Grèce, rassembla treize tribus, [illegible] deux mille vaisseaux qui contenaient chacun quarante hommes ; sur terre il avait aussi une forte armée. Quand il fut en vue de Tsargrad, c'est ainsi que l'on appelait Constantinople, le Tsar grec fit tendre au travers de la mer une chaîne de fer. Que fit Oleg ? *Il tira ses vaisseaux à terre, leur fit mettre des roues, déploya ses voiles et navigua sur terre comme sur mer.* Pendant ce temps, ses guerriers ravageaient les environs.

« Puis Oleg construisit des bonshommes en papier doré, des serpents, des chevaux, et les envoya sur les ailes du vent à Tsargrad ; lui-même marcha sur la ville. Le Tsar grec, *[illegible] à la vue de ces merveilles [illegible]*, s'empressa de faire la paix.

« Mais quelque sage que fût Oleg, il ne pouvait prévoir sa mort ; il fit venir un jour une devineresse et lui dit : — Peux-tu m'apprendre de quoi je mourrai ? — De ton cheval favori, répondit la sorcière. — Oleg réfléchit, puis ordonna de bien soigner son cheval, de bien le nourrir, mais de ne jamais le lui amener. Bien des années se passèrent, tant est qu'un jour Oleg demanda des nouvelles de son cheval. On lui répondit qu'il était mort depuis longtemps. Le prince se rit alors de la prédiction de la sorcière et voulut voir les restes de son ancien coursier. On le conduisit dans la prairie où gisait encore le squelette du pauvre cheval. — Je te regrette fort, mon bon compagnon, dit-il en poussant la tête du pied.... Mais voilà qu'un serpent qui était caché dans le crâne mordit le prince au talon ; il en mourut au bout de quelques jours » 1.

1. [illegible] Oleg, tuteur d'Igor, fils de Rurik, s'était rendu maître de Kiev [illegible] caché ses soldats au [illegible] ses bateaux et se faisant passer pour un marchand varègue, allant [illegible] Askold [illegible]. Les princes

Pour arriver aux cavernes de la Lavra, il faut descendre une rampe en pente douce entre deux rangées de mendiants plus pittoresques les uns que les autres et qui vous assourdissent de leurs prières psalmodiées sans relâche. Le type le plus curieux du mendiant russe est celui qui, avec une tête de patriarche, se tient du matin au soir à genoux ou assis devant un énorme in-folio posé à terre ; c'est un livre de psaumes imprimé en vieux slave; notre homme ne sait pas lire, ce qui ne l'empêche pas de retourner gravement les pages, de savoir par cœur le livre tout entier et de vous le réciter consciencieusement avec de grandes révérences et des signes de croix multipliés.

(*A suivre*).

ARMAND SINVAL.

LA LÉGENDE DE SAINT NICOLAS EN ALLEMAGNE

M. le Dr Heinrich Kühne, professeur de l'Université de Berlin, nous adresse la lettre suivante à propos de l'étude que nous avons publiée dans le numéro du 15 janvier de *La Tradition* sur la *Légende de Saint-Nicolas* :

Mon cher ami,

L'hypothèse de mythologie iconographique appliquée à la légende de Saint-Nicolas, que vous avez émise dans votre travail, m'a particulièrement frappé. Permettez-moi de vous en donner rapidement les raisons.

Nos enfants connaissent, comme en France, le grand Saint-Nicolas, évêque de Myre. Mais il me paraît, d'après ce que je puis conclure de votre étude, que le rôle du Saint diffère notablement de celui qu'il joue chez vous.

Voyons d'abord l'image de Saint-Nicolas dans l'un de ces livres illustrés qui réjouissent nos enfants en Allemagne. Là, le saint — il se nomme aussi *le grand* Nicolas — est représenté portant sur le dos ou sous le bras une sorte de hotte d'où sortent les têtes de quelques enfants qui geignent et qui se débattent d'un air de déception fort touchant et fort réjouissant.

Voyez le rapport maintenant avec le baquet à anses. Quel est le texte de cette image ?

Le saint est devenu chez nous une sorte de Croquemitaine pour

vinrent sans défiance sur le plateau de la montagne Petcherski. Alors Oleg montrant le vrai successeur de Rurik, Igor, leur dit: *Vous n'êtes pas princes ; vous n'êtes pas de sang noble ; moi seul suis noble et voici le fils de Rurik.* En un instant, Askold et Dir furent massacrés à cette même place où nous voyons aujourd'hui son tombeau.

les enfants qui ne veulent pas être sages. Il les emporte dans sa hotte, tandis que les enfants sages n'ont rien à craindre de lui. Pour ces derniers, il se fait débonnaire. Il les récompense de leur docilité en leur apportant des pâtisseries, des pommes, des noix.

Maintenant, que la hotte se transforme souvent en un grand bissac pour y mettre les méchants enfants aussi bien que les présents destinés aux enfants sages, rien n'est plus naturel ni plus commun.

C'est dans ce sens que se célèbre la fête du saint, le 6 décembre, comme en France. Cette fête est des plus curieuses en Hesse.

La veille, il me souvient que nous recommandions à grand'mère de ne pas oublier d'offrir du café noir *au grand Klaus* (Nicolas) et de mettre des assiettes pour ses présents. Quelquefois les assiettes restaient vides ; mais, tandis que nous prenions le café noir, grand Klaus apparaissait soudain vêtu d'une longue robe, le visage recouvert d'une longue barbe blanche, bienveillant presque toujours, parfois grondeur et roulant furieusement ses gros yeux gris aux sourcils embroussaillés. Il venait aux renseignements le brave homme ! Il nous faisait réciter nos prières, demandait si nous n'avions pas été paresseux en classe, et nous faisait même des questions compliquées sur les quatre règles !...

Le matin, parfois, le soir, le plus souvent, le grand Klaus revenait au logis. J'en ai vu même plusieurs de *grand Klaus*, à la fois. Peut-être l'évêque de Myre jouit-il du pouvoir de se dédoubler, comme Boudha, qui sait !...Les Klaus *véritables* apportaient toujours quelques présents dissimulés dans leur gibecière. Mais tandis que pleuvaient pommes et noix et que nous nous précipitions pour les ramasser, les coups de baguette tombaient en grêle sur nos épaules ! Bah ! après tout !...

Peu à peu, la fête est devenue une occasion de se présenter chez ses amis en costume masqué n'ayant plus aucun rapport avec le grand Klaus. Saint-Nicolas devint un prétexte à Carnaval !

Remarquez maintenant que la fête du saint n'est pas éloignée de Noël. Nous avons chez nous le *Weihnachtsmann* — l'Homme de Noël — appelé aussi *Knecht Ruprecht*, dans le nom duquel, aussi bien que dans ses attributs, on a cru reconnaître les traits de Wotan dont Noël a remplacé le *Julfest* (fête de Yul) (1).

Eh bien ! Knecht Ruprecht apporte les cadeaux de Noël pour les enfants sages, mais il *emporte* les enfants méchants. A-t-il pris ce dernier trait à Saint Nicolas ? Je pense que oui. En tout cas, ces

(1) V. Simrok, *Mythologie*.

deux personnages sont souvent confondus en Allemagne, et d'après ce que je viens de dire, cela se comprend facilement.

Je pense que ces quelques notes intéresseront les lecteurs de *la Tradition* et pourront servir utilement à votre enquête sur la Légende de Saint-Nicolas......

Lichterfelde. b. Berlin, 24 janvier 1888.

Dr Heinrich Kühne.

CHRONIQUE MUSICALE

Doit-on le dire?.. Ou mieux, faut-il en parler?.. Quand une œuvre d'art, opéra, pièce symphonique ou autre n'a obtenu aucun succès, a même manifestement échoué devant un public compétent et impartial, faut-il souligner cette chute, en donner longuement les détails et les causes, ou bien doit-on passer rapidement sur cet incident de la vie d'artiste et n'effleurer que d'une main légère une blessure toujours bien vive?.. C'est à ce dernier parti que nous nous arrêterons en mentionnant l'indifférence avec laquelle a été accueillie, à l'Opéra, la *Dame de Monsoreau*, livret de M. A. Maquet, musique de M. G. Salvayre. L'auteur d'*Egmont* et surtout du *Bravo* est homme à prendre sa revanche; veut-il nous permettre un conseil ? qu'il se garde de chosir un livret tiré d'une pièce de théâtre, tiré d'un roman, tiré de l'histoire plus ou moins travestie. Tous ces soutirages successifs éventent le précieux parfum d'émotion et de création personnelle que doit garder toute œuvre d'art, même un modeste livret d'opéra. Le musicien ne peut produire une œuvre durable, pénétrante qu'à la condition d'avoir vécu avec ses personnages dans le silence fécond de la méditation, de les avoir fait siens par une intime collaboration avec son librettiste, qui n'est souvent que le traducteur de ses pensées indécises et générales, d'avoir en un mot caressé son rêve qui se réalise dans un poème inspiré par lui-même. Celui-là *crée* une œuvre et donne la mesure de son génie propre. Agir autrement, prendre, au hasard, un sujet défloré, fait à toute autre taille, et chercher à l'habiller au mieux de ses formes banales, c'est, comme pour le peintre, faire de la peinture en bâtiment ou mettre de la couleur sur le dessin d'autrui. Prenez, M. Salvayre, un poème à vous, qui vous empoigne comme on dit : vivez avec lui, inspirez-en au besoin les personnages, collaborez à la création des types, des scènes, et alors votre talent, qui est puissant, apparaîtra dans sa forme personnelle, avec son individualité réelle ; vous trouverez le succès parce que l'enfant sera de vous et que vous l'aurez chéri comme un père.

Une musique charmante, poétique et pénétrante comme l'œuvre qu'elle accompagne, est celle que M. Benjamin Godard a faite pour la pièce de Shakespeare *Beaucoup de bruit pour rien*. Oh ! voilà une œuvre dont le parfum s'est conservé tout entier. Le musicien n'a point écrit là une lon-

gue partition : il s'est borné à rendre l'impression générale de certaines scènes plus touchantes dont l'émotion l'avait intimement traversé et qu'il nous communique, grâce à son talent poétique et profond.

Puisque le nom de M. Benjamin Godard est venu sous ma plume, je dois dire un mot de son dernier opéra, *Jocelyn*, représenté ces jours-ci à Bruxelles. N'ayant pas vu l'œuvre à la scène, je ne puis en parler que d'après la partition. D'accord en cela avec quelques-uns de mes amis qui étaient à Bruxelles, j'estime que le livret est de nature à confirmer mes appréciations sur les pièces tirées de romans. L'opéra de M. B. Godard où se rencontrent de réelles beautés musicales restera, par suite de l'insuffisance du poème, ce que le poète appelait : *Infelix operis summâ.*

En terminant signalons une légende dramatique les *Elfes* de M. G. Pierné qui a obtenu aux envois de Rome, au Conservatoire, un très légitime succès : M. G. Pierné est un musicien plein d'habileté, d'esprit et de ressources ; c'est un de ceux qui font le plus d'honneur à la nouvelle génération musicale. Je dois donner à M. G. Marty des éloges identiques pour les morceaux symphoniques qui ont été exécutés dans la même séance : la nature de l'artiste, tendre et poétique, s'y révèle de la manière la plus heureuse et la plus brillante.

Ed. Guinand.

BIBLIOGRAPHIE

Revue des Patois, dirigée par *M. Léon Clédat*, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. N° *de juillet-octobre 1887.*

La *Revue des Patois* nous arrive fort en retard. M. Léon Clédat devrait faire paraître plus régulièrement son excellente revue. C'est un point qui a son importance. Disons tout de suite que le numéro que nous venons de recevoir est encore plus curieux que ceux qui l'ont précédé. La revue intéresse les *traditionnistes* presque autant que les *patoisants*. Les contes et les chansons populaires sont nombreux dans le 3e fascicule. Nous citerons d'abord la *Grammaire et le glossaire du patois de Coligny et de Saint-Amour* par M. Léon Clédat; puis les *Contes en patois de Germolles*, par M. Combier (ces contes sont au nombre de neuf); des *Contes de la Haute-Bretagne* (extraits du *Vieux Corsaire de St-Malo*); un *Conte en patois artésien*, par M. Devanne ; des *Proverbes Limousins* recueillis par M. Blanchet; enfin une *chanson savoisienne*, par M. Possoz.

Volkskunde. — Tijdschrift voor Nederlandsche Folklore, dirigée par *MM. Pol de Mont* et *Auguste Gittée*, (Abonnement : 3 francs).

M. Pol de Mont, professeur à l'Université d'Anvers et M. A. Gittée, professeur à l'Athénée de Charleroy, publient depuis le commencement de l'année une revue de Folk-Lore des Pays-Bas. Nous souhaitons bon succès à nos confrères. Cette revue est utile et servira la cause du traditionnisme. Mais pourquoi avoir choisi la langue flamande pour cette publication ? Le français est connu de tous les lettrés belges et néerlandais. La revue en flamand est pour presque tous les Français indéchiffrable.

Les deux premiers numéros renferment des contes, des chansons, des randonnées, un article de fond de M. Pol de Mont, une étude de M. A. Gittée sur le *Folk-Lore* de M. de Puymaigre, une chronique traditionniste, etc... Mais, encore une fois, pourquoi le flamand? H. C.

La Ferme à Goron, par **Henri Beauclair**. — Tresse et Stock, éditeurs. Prix, 2 fr.

Dans la jolie collection de Tresse et Stock, Henri Beauclair vient de publier une œuvre remarquable qui le place dès aujourd'hui à côté de nos meilleurs romanciers.

La ferme à Goron est une étude de paysans normands exécutée d'une façon singulièrement naïve et vigoureuse.

On dirait un dessin de Millet.

Son réalisme, sans rien dédaigner, n'insiste pas de parti pris sur les cotés répugnants que d'autres affectent de faire ressortir.

En un mot, il voit et décrit ses personnages tels qu'ils sont, avec sa personnalité intense d'artiste normand.

Il est comme quelques autres, Paul Arène, par exemple, de ces traditionnistes par tempéramment dont les œuvres gardent le goût exquis de terroir qui les fait tant apprécier des délicats. RAOUL GINESTE.

J. Mourier. — Contes et légendes du Caucase. — 1 vol. in-8° écu de 112 p. — Paris, 1888. Maisonneuve et Ch. Leclerc, éditeurs, 25, quai Voltaire (3 fr. 50).

M. Ch. Mourier s'est occupé de la région du Caucase dans nombre d'ouvrages curieux parmi lesquels nous citerons: *L'Art au Caucase* (Odessa, 1885); *L'art religieux au Caucase* (Paris, 1887; E. Leroux); Histoire de Géorgie (Tiflis, 1887); etc.

Le volume qu'il vient de publier chez Maisonneuve et Leclerc nous intéresse davantage parce qu'il rentre dans le cadre de nos études. Les *Contes et légendes du Caucase* sont divisés en trois séries: I. *Contes géorgiens;* — II. *Contes mingréliens;* — III. *Contes arméniens.* — Il est à remarquer que ce petit volume est le premier d'une *Collection orientale* qui sera très intéressante, sans doute, pour les traditionnistes. L'Orient est peu connu du public, bien que les publications ne manquent pas sur ce sujet. Les érudits seuls — et ils sont peu nombreux — se sont occupés de l'Asie. Les contes donnés par M. Mourier sont tirés de différentes collections. Les *Contes Géorgiens*, au nombre de IX, sont traduits du russe d'après le texte géorgien du prince Saba Soulkan Orbéliani. Les *Contes Mingréliens* sont traduits du texte russe de M. Tragarelli; ils sont au nombre de VI. Les *Contes Arméniens* semblent avoir été recueillis par M. Mourier. La collection est vraiment originale. Plusieurs contes ne se rencontrent point dans nos collections occidentales. Il est regrettable que l'auteur n'ait point désigné chacun de ces contes par un titre. Un numéro d'ordre n'est point suffisant. Quelques récits ne sont point des contes, mais des anecdotes comme il y en a tant dans les chrestomathies arabes ou persanes. Nous avons noté certains contes d'animaux, curieux. Il y a dans le volume quelques *contes merveilleux*. Nous citerons un conte mingrélien, le n° III, le conte des *Deux Frères* ou de l'*Habile voleur*, un des plus anciens contes connus, cité par Hérodote et retrouvé, dans les papyrus égyptiens par M. Maspéro. A citer

également la version de la *Marâtre* qui porte le n° I de la collection arménienne. Pour résumer : Excellent ouvrage qui sera lu avec profit par les traditionnistes.

H. C.

NOTES ET ENQUÊTES

Les Jeux Floraux du Félibrige parisien, dont les récompenses seront décernées à la fête méridionale de Sceaux, promettent d'être très brillants.

Le programme vient d'en être publié.

Les sujets proposés pour le concours littéraire sont : 1° Pésie française, Dialogue entre Florian et Aubanel dans le jardin de l'église de Sceaux ; 2° Poésie en langue d'oc, *la comtesse de Die*, *Paul Soleillet*, *la mort de Zani*, sonnet sur *l'Aïoli ;* 3° Prose française, étude sur l'œuvre d'Aubanel ; 4° Prose provençale, scène comique à un ou plusieurs personnages.

Des prix seront accordés aux élèves des lycées ou institutions qui auront le mieux traduit en langue d'oc *le Petit Poucet*, de Perrault.

Une *médaille du Félibrige* est proposée pour le concours de sculpture.

Le sujet du concours de dessin est celui-ci : *Type de tambourinaire provençal.* Celui du concours musical est la chanson du Romancero de Félix Gras : Guihèn de Berguedan.

Les envois devront être faits à M. Sextius Michel, président des Félibres, 63, rue Violet, qui adressera à ceux qui le lui demanderont le programme détaillé.

Dîner de la « Tradition ». — Le dîner de mars a eu lieu le mardi 6, au restaurant du Rocher de Cancale, 78, rue Montorgueil. Etaient présents : MM. Godefroy Malloizel, Frédéric Ortoli, Alfred Poupel, Henry Carnoy, Augustin Chaboseau, Mme Augustine Labey, etc... Des poésies et des chansons populaires ont été dites par tous les convives. Notre ami Gabriel Vicaire, qui rentrera cette semaine à Paris, nous avait envoyé une jolie poésie : *Le Page de la Renè*, qui a été lue au dîner par M. H. Carnoy et qui sera reproduite dans un de nos prochains numéros.

A cause des fêtes de Pâques, le premier dîner est remis au mardi 1er mai. Nous espérons que tous nos lecteurs tiendront à se réunir ce jour-là au *Rocher de Cancale* pour ouvrir traditionnellement le mois de *mai joli*, la fête de l'ouverture du printemps. Nous reviendrons dans le numéro d'avril sur ce projet.

A nos lecteurs. — *Nous demandons quelque peu de crédit à nos collaborateurs qui ont bien voulu nous envoyer des études, articles ou notes. Nous avons à publier nombre de travaux intéressants déjà composés. Bientôt nos correspondants recevront des épreuves.*

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

Nº 4. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** 15 Avril 1888.



REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1888. — 2e Année.

COMITÉ DE RÉDACTION

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'im-pression, avec musique et dessins.

AVIS

Nous prions nos abonnés d'adresser leur cotisation à M. A. DUPRET, édit… 3, rue de Médicis. — Envoyer un mandat sur la poste.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, pour les nouveaux abonnés, est env… franco, moyennant **12 francs**.

Adresser les abonnements à **M. Dupret**, 3, rue de Médicis.

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, *pro-fesseur au Lycée Louis-le-Grand*, 33, rue Vavin, à Paris. (*Les manuscrits … insérés seront rendus*).

M. Henry Carnoy se tient à la disposition des lecteurs de **LA TRADITION** le j… de 2 heures à 4 heures, 33, rue Vavin.

LA TRADITION

LA BEAUTÉ DES FEMMES

DANS LES POÈTES PROVENÇAUX ET DANS LA TRADITION POPULAIRE

L'amour est le sujet le plus fréquent des poésies du Midi et particulièrement des chants des Provençaux. Comme les lyriques italiens, les troubadours « *rime d'amor usár dolci e leggiadre* ». La première source de la poésie pouvait-elle être autre chose que l'amour en ce moyen-âge, où ce sentiment avait ses lois, son code, ses jolies cours d'amour surtout? Et l'amour n'est-il pas le premier élément de l'art par excellence: la Poésie?

« Quel amant, s'écrie un troubadour, a souffert autant de malheurs que j'en ai endurés? Je n'ai rien reçu des belles, et je n'ose rien leur demander. Une femme m'empêche de posséder les autres femmes, et cependant elle ne me permet point d'être heureux avec elle; elle ne me donne aucun soulagement. Mais c'est aux doux sentiments qu'elle m'inspire que je dois d'être plus reconnaissant envers le beau sexe et de l'honorer de tous mes hommages. »

Raymond de Miravals chante:

« Tant l'amour est avisé, qu'il sait comment dédommager quiconque se donne à son service; je ne vois point serviteur loyal et dévoué qui n'obtienne enfin juste récompense. Les chevaliers n'acquièrent aucun mérite qu'une digne amie ne les ait disposés à l'art de plaire, et lorsque quelqu'un tombe en faute, chacun dit: C'est clair qu'il n'est pas allé à l'école des dames! »

Et Guillaume de Saint-Didier:

« La femme à qui mes chants sont sacrés, c'est l'archétype de la perfection; mais plus encore que son corps, son nom, ses entretiens, ses actions, ses manières sont une beauté admirable. Puisse donc quelque rayon de sa beauté se glisser dans mes vers! Oh! oui, si mes chants étaient dignes de la femme qu'ils célèbrent, ils l'emporteraient sur ceux des autres troubadours, comme sa beauté l'emporte sur celle des autres dames. »

Inspirés par la beauté et par la courtoisie, les troubadours représentaient l'amour sous les couleurs les plus charmantes. Richard de Barbezieux dit:

« Comme l'année se pare des fleurs du printemps et des fruits de l'automne, ainsi chacun se pare de l'amour. Vous êtes son éclat et sa gloire uniques, vous, très parfaite parmi les dames. Vous en assurez l'empire, parce que tout bien, tout charme en vous trouve une source intarissable;

vous réunissez sagesse, beauté, jugement, mais toutes ces qualités sont rendues plus précieuses et plus éclatantes par l'amour. »

Cadenet s'écrie :

« Amour, amour, je crois qu'un homme peut échapper à tous autres ennemis, mais qu'il ne peut te fuir. Il nous est possible de combattre les uns avec l'épée, de nous défendre de ceux-ci avec le bouclier, de nous gauchir dans leur rencontre, de nous cacher dans un lieu secret; le courage ou la ruse, l'attaque hardie ou le stratagème, un château, une forteresse nous sont utiles, et amis et alliés nous servent utilement; mais pour celui que tu poursuis, plus il essaie de t'opposer d'obstacles, moins il a de succès à te combattre ! »

Arnaud de Marveil — que Pétrarque distingue de Daniel en l'appelant : *Il men famoso Arnaldo* — célèbre sous un autre nom Adélaïde, fille de Raymond de Toulouse, et dit :

« Tout à mes yeux la peint; la fraîcheur du zéphyr, l'émail des prés, la couleur des fleurs, me présentant quelques-uns de ses charmes, m'engagent à la chanter sans cesse. Par les hyperboles des troubadours, puissé-je la louer comme elle en est digne ! puissé-je lui dire que sa beauté incomparable lui donne la prééminence sur toutes les autres dames du monde ! Si les troubadours n'avaient pas abusé cent fois de cette louange pour des femmes sans mérite, je n'oserais lui rendre un tel honneur qui ne saurait que l'amoindrir. »

Gérard Bornel donne cette définition de l'amour :

« Amour est exquise bienveillance, qui naît du cœur sans rien douter : parce que les yeux le font fleurir, et le cœur le fait grener. »

Et il ajoute encore :

« Les yeux vont à voir ce que plaît au cœur de retenir. Et quand sont bien d'accord et tous trois fixement arrêtés dans un visage, alors le véritable amour éclôt de ce que les yeux font au cœur agréer. »

Americ de Peguillan dit :

« Ce qu'aux yeux plaît, et que contente le cœur, il veut exquis amour. »

Bernard de Ventadour exprime ainsi son admiration pour la beauté d'une femme :

« De sa beauté elle éclaire beau jour et rayonne dans la nuit obscure. »

Et Cercamon écrit :

« Quand le monde devient sombre, il brille où elle se trouve. »

Dans le Poème sur Boéce, on lit :

« La maison où elle entre, en reçoit très éclatante lumière. »

Peut-on concevoir une image poétique plus charmante ?

L'essence de toute beauté n'est-elle pas la lumière qui, avec ses ailes

d'or, parcourt l'univers et jette la joie sur le monde ? Quand rayonne la lumière, la nature semble renaître et prendre une vie nouvelle. Et Dante ne nomme-t-il pas *muto* (muet), un lieu privé de lumière ? (1) Avec cette poétique fiction de l'éclat lumineux que répand autour d'elle la femme aimée, le troubadour a réussi à donner un aperçu exquis de la femme aimée et de sa beauté merveilleuse.

Bien souvent les poètes du Midi comparent les charmes de la femme aux charmes de la fleur (2). J.-B. Porta dit que la fleur est à la plante, ce que l'œil est au corps. Dans la fleur se recueillent la lumière, l'éclat, le parfum, l'idéalité de la plante. Les poètes et les femmes le sentent bien ; pour le poète, la fleur est une source constante d'inspirations ; pour la femme, c'est un objet perpétuel d'attention et de soins.

M. de Gubernatis (*Mythol. comp.*) dit que dans l'Inde *Kâma* ou *Kandarpa* (le Dieu de l'amour des *Védas*) fait la guerre avec des traits de fleurs, et que selon l'*Abhidarma* des Boudhistes tous les dieux du monde de Kâma, c'est-à-dire du Paradis de l'amour, portent une fleur à leur couleur. Un auteur a écrit que les oiseaux sont les musiciens des pauvres. On peut dire aussi justement que les fleurs sont la vivante poésie des humbles. N'y a-t-il pas une parenté saisissable entre les oiseaux et les fleurs ? La jolie fable de *Gul et Bulbul* n'est-elle pas un ingénieux emblème de cette affinité ? Comme les oiseaux en tous pays, les fleurs égayent le pâtre dans son isolement, le voyageur dans son chemin, l'ouvrier dans sa mansarde. Les fleurs sont l'image et aussi les messagères des saisons, particulièrement du printemps, la saison de l'amour. C'est le don d'une fleur qui en nos jours de jouvence fait palpiter notre cœur par l'espoir d'un doux amour ; c'est une couronne de blanches fleurs qui ornera le front de la blonde fiancée au jour du mariage. Les Grecs dans toutes leurs fêtes et dans leurs réjouissances publiques, se couronnaient de fleurs. Au fronton de certains édifices, une fleur est l'attribut de Vénus et de l'Espérance. Les fleurs consacrées aux dieux étaient le symbole de leur puissance. Le lys altier appartenait à Junon, le pavot à Cérès, l'asphodèle aux Manes, l'hya-

(1) *Enfer*, V, v. 28 : *Io venni in loco d'ogni luce muto.* — Cf. aussi : I, v. 60 : *Mi ripingeva* (la bestia senza pace) *là, dove il sol tace.*

(2) Les peuples septentrionaux eux-mêmes aiment les fleurs. Combien doivent les chérir les habitants de la ville des Fleurs, cette ville dont Cino de Pistoja exilé, disait, dans une lettre à son ami Boccace : « *Deh ! quando riverdrò il dolce paese — Di Toscana gentile, — Dove il bel fior si vede d'ogni mese?* » Il ne faut pas s'étonner que certains chants populaires amoureux de la Sicile se nomment *ciuri* et *ciuretti* (*fleurs* et *fleurettes*) et que les petits couplets populaires toscans, les *stornelli* commencent toujours par le nom de quelque fleur, de même que les mots *Frundze vierde* sont la formule typique initiale des chants populaires roumains, selon Vasili Alecsandri (*Poesii populare ale Românitor...* Bucuresci, 1866, p. 92) et Cipariu (*Elementa de poetica*, p. 194). En Corse les *Voceri* commencent habituellement par : « *Je me mets à la fenêtre, je vois un pêcher fleuri.* »

cinthe et le lierre à Bacchus. Dans la mythologie védique, la fleur sacrée du lotus naît du nombril de Vishnou, et de cette fleur naît Brahman. Padma (masc. et neut.) est un des nombreux noms du lotus en sanscrit. Padmanâbha (au masc.) est le nom de Vishnou, et Padmà (au fém.) est celui de la déesse Çri, Lakshmî, femme de Vishnou, qui est représentée dans les tableaux indiens avec une fleur de lotus. Le XVIII° *purana* est nommé *Padma* (Lotus) en l'honneur de Vishnou ; il décrit l'âge durant lequel le monde entier était occupé par un immense lotus. Vishnou est encore nommé dans les Vêdas *Pushpahâsa*, c'est-à-dire celui dont le rire est fleuri, dont la bouche en riant laisse tomber des fleurs. Les anciens poètes indiens parlent de fleurs tombant du ciel, à la suite de victoires obtenues sur le génie du mal :

« Au moment où fut tué ce démon, l'ennemi du monde, un immense cri s'éleva du sein même du ciel : *Victoire!* Et le vent chargé de célestes parfums souffla de sa plus caressante haleine. Une pluie de fleurs tomba du firmament sur la terre, et le char de Rama, le vainqueur fut tout inondé de ces fleurs divines aux suaves parfums » (*Ramayana*, vol. IX, p. 278; trad. Fauche).

Dans un conte de Somadeva, on lit que la fille du roi Suçarma, regardant par la fenêtre, remarque le jeune Devadatta et l'attire vers elle à cause de sa beauté. Elle cueille une fleur et en touche les lèvres du héros. Celui-ci s'en va rempli de trouble ; son professeur lui explique que par ce signe la princesse lui a donné rendez-vous au temple *Pushpa* (fleur). — Dans le *Gul ou Sanaubar*, traduit par Garcin de Tassy, la reine laisse tomber des fleurs de sa bouche, chaque fois qu'elle rit; une pareille donnée revient souvent dans les contes populaires. Ainsi l'Etre divin, laisse tomber des fleurs lorsqu'il parle ou rit.

Dans un autre conte de Somadeva, Civa donne à deux époux des fleurs de lotus : si l'une se fane, c'est que l'un des époux est infidèle.

Dans le *Touti Nameh*, une femme dit à son mari soldat :

« Si le bouquet que je te donne se flétrit, c'est que je me serai rendue coupable de quelque faute. »

Dans le vieux roman français de *Perceforêt*, une rose en perdant sa fraîcheur, révèle l'infidélité de l'amante.

Selon M. Schwartz (*Der Ursprung der Mythologie*, Vorrede VIII) le ciel est parfois un jardin fleuri que l'on a cru reconnaître dans la forme changeante des nuages. On a pris aussi les nuages pour des arbres puissants dont les fleurs lumineuses étaient le soleil, la lune et les étoiles.

L'un des épisodes les plus gracieux du *Harivansa* (trad. Langlois) est celui de la fleur de l'arbre Paridjâta, que se disputent Indra et son frère Krishna. Cette fleur conserve sa fraîcheur durant toute l'année ; elle possède toutes les saveurs et toutes les odeurs et fait obtenir tous les souhaits de bonheur que l'on peut former. Bien plus, elle est un gage de vertu, elle perd son éclat avec l'impie, elle le conserve avec l'homme vertueux.

Cette fleur merveilleuse offre la couleur aimée, le parfum recherché ; elle peut servir de flambeau durant la nuit ; elle est un remède à la faim, à la soif, aux maladies, à la vieillesse ; elle donne les chants et les concerts les plus doux et les plus variés.

Cette digression un peu longue peut-être, aura montré que les fleurs sont le symbole de la beauté morale et de la beauté physique. Les troubadours ont été excellemment inspirés en comparant la femme, merveille de l'humanité, et la fleur, merveille du monde végétal.

Voyons maintenant quelques-unes de ces images.

Dans le roman de *Flamenca*, on lit :

« *La cara plena e colrada — Rosa de mai, lo jorn qu'es nada, —Non es tan bela ni tan clara — Que fon li colors de sa cara.* »

Et dans le roman de *Fierabras* :

« *E la cara vermelha cum roza en estat.* »

Ainsi le vieux poète sicilien, Mazzeo Ricco, a dit :

« *Ben passa rosa e fiore — La vostra fresca cera, — Lucente più che spera.* »

Dans le roman de *Jauffré*, on loue ainsi une dame :

« *Plus es fresca, bella e blanca — Que neus gelada sus en branca, — Ni que rosas ab flor de lis — Que sol ren no i a mal assis* ; etc... »

Pierre Vidal dit :

« *Rosa de pascor — Sembra de la color, — E lis de la blancor.* »

Arnaud de Marveil :

« ... *'L vostre fron pus blanc que lis, — Los vostres huelhs vairs e rizens... — La fassa fresca de colors. — Blanca, vermelha pus que flors, — Petita boca, bellas dens, — Pus blanca qu'ermeratz argens, — Mento e gola e poitrina — Blanca com neus e flors d'espina*, etc. »

Et Elie de Barjols :

« ... *Vostra beutat, qu'es aitals — Com belha rosa e belhs cristals.* »

Ce n'est pas seulement en Provence que les fleurs sont regardées comme un symbole de beauté, et comme un objet de culte. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir le premier ouvrage venu de littérature orientale. Voyons, par exemple, le *Choix des Contes et Nouvelles traduits du chinois*, par Th. Pavie (Paris, B. Duprat, 1839). Dans le conte I. *les Pivoines*, il est question d'un certain Tsieu Sien qui prend mille et mille soins pour les fleurs de son jardin. Cette sollicitude lui attire la protection d'un nymphe des jardins. Ses fleurs, deux fois dévastées par un jeune Chinois débauché, reprennent leur première fraîcheur grâce à l'intervention de la nymphe.

Emprisonné comme magicien, Tsieu-Sien est délivré par le génie. La nymphe des fleurs et ses compagnes amènent un orage épouvantable qui tue le jeune Chinois. Sur leur conseil, Tsieu-Sien se nourrit de fleurs, reprend ainsi sa première jeunesse et, obtenant l'immortalité, peut monter au ciel.

Parmi les fleurs les plus jolies, la rose et l'anémone sont dédiées à Vénus, et le lotus est la fleur sacrée de l'Inde. Selon la Fable, l'anémone est née des larmes de Vénus pleurant la mort d'Adonis, ou encore du sang d'Adonis tué par un sanglier (1). Pline (*Hist. nat.* 21.11.38) dit que ce nom d'*anémone* vient du grec ἄνεμος (vent) parce que les fleurs de certaines espèces ne s'ouvrent qu'au souffle du vent. Hésychius donne cette autre explication que les fleurs de l'anémone sont du vent gâté.

La fleur la plus odorante, la rose est consacrée à Vénus. Sa couleur blanche d'abord, fut changée par le sang de la déesse qui s'était fait une piqûre aux épines de rosier. On dit encore que la rose est l'image de la beauté, la beauté du corps, fleur de la jeunesse, passant aussi vite que la fleur de Vénus.

On raconte autrement l'origine de la rose. Voici ce qu'en disent les Musulmans :

« Mahomet, avant de se montrer aux hommes, s'était mis à faire le tour du trône de l'Eternel. Dieu se tourna vers lui et le regarda. Le Prophète rougit et sua. Ayant essuyé son front, six gouttes de sueur tombèrent sur la terre. Une de ces gouttes donna naissance au ris et à la rose. »

On raconte également que l'abeille, ayant offert du miel à Jupiter, lui dit qu'elle l'avait tiré de la rose. Le père des dieux nomma aussitôt l'abeille reine des insectes, et la rose, reine des fleurs. Plus tard, ayant appris que l'escarbot (image de l'envie) allait souiller pendant la nuit les pétales de la rose, Jupiter ordonna que l'escarbot fût condamné à vivre dans l'ordure et que l'odeur de la rose fût désormais mortelle pour cet animal.

Anacréon donne une origine différente à la rose. Voici l'ode qu'il consacra à cette fleur, — d'après la traduction de Poinsinet de Sivry

Célébrons l'honneur des champs.
Rose, c'est toi qui m'inspire ;
Rose, fille du Printemps
Je te consacre ma lyre.

Tu présides aux beaux jours;
Tes trésors parent les Grâces;
Tes parfums suivent les traces
De la mère des Amours.

Des nymphes de nos fontaines
La rose fait les plaisirs :
La rose embaume nos plaines,
Et l'haleine des Zéphyrs.

Les filles de Mnémosyne
Ont pris soin de l'embellir :
On se plaît à la cueillir,
Sans songer à son épine.

(1) Selon une autre version de la Fable, l'anémone changea de couleur grâce à une goutte de sang répandue par Adonis un jour qu'il s'était blessé avec une épine.

Souvent sa beauté l'expose
A l'injure du larcin :
Aurore a les doigts de rose,
Et Vénus en a le teint.

Si la rapide vieillesse
Fane aisément son éclat,
Encore après sa jeunesse
Elle charme l'odorat.

Mais chantons son origine.
Non loin du temps du Chaos,
On vit paraître Cyprine
Sur le vaste sein des flots.

Alors, ô roi du tonnerre!
La rose, trésor nouveau,
Sortit du sein de la terre,
Et Pallas de ton cerveau.

Du milieu de ses épines,
La rose, reine des champs,
S'éleva sur les ruines
Des autres fleurs du printemps.

Pour elle les Dieux osèrent
Préférer la terre aux cieux,
Et les Grâces l'arrosèrent
D'un nectar délicieux.

Dans l'Inde, il y a des lotus qui ne fleurissent que le jour, et d'autres que la nuit. Voici deux couplets sur ces fleurs :

« Quand le disque de la lune (en sansk. le dieu Lunus) s'efface, le lotus de la nuit se clôt tristement, comme l'épouse dont le mari s'éloigne.

« Quand le lotus du jour commence à frémir sous le vent du matin, il écoute avec impatience l'abeille qui vient, jaune de la poussière du lotus de la nuit, voltiger autour de ses feuilles, d'où tombent, comme des larmes, les gouttes pures de la rosée, et d'où les oiseaux chantent au réveil. »

Au Japon, les jeunes gens chantent la chanson : *Fleur ou Pucelle* :

« La nuit dernière, les fleurs du pêcher furent arrosées par la pluie ;

« Dès que le jour vient d'éclore, la vierge se lève et sort de la chambre.

« Elle cueille une fleur et se met au miroir pour voir qui l'emportera en beauté.

« La vierge interroge un jeune homme : « Chez laquelle brille le plus la beauté, dans la fleur ou dans la vierge sage ? »

« Le jeune homme répond : « La beauté de la fleur est incomparable. »

« Elle, dans ses mains, presse la fleur, la chiffonne, la froisse et la jette aux pieds du jeune homme, en disant :

« Je ne crois pas qu'on puisse comparer cette fleur à une personne vivante! (1) »

A Nagasaki, seconde capitale du Japon, tous les habitants se font un plaisir de chanter les vers de l'*Invitation* que je crois bien rapporter ici :

« La première fleur du prunier de l'île de Kiousiou (2),
« Cette nuit pour vous, seigneur, s'ouvrira ;
« Si vous voulez connaître tous les charmes de cette fleur,
« Venez en chantant à la lune, à l'heure de la troisième veille. »

(1) *Si-Ka-Zen-Yo, Anthologie japonaise*, poésies anciennes et modernes des insulaires du Nippon, traduites en français et publiées avec le texte original et une préface de Ed. Laboulaye. Paris, 1870, p. 165-166.

(2) L'île méridionale du Japon, dans laquelle se trouve Nagasaki.

L'ode suivante est fort connue en Perse ; le peuple la chante dans les rues, les pâtres dans la solitude des champs :

« La rose n'est pas mignonne sans les joies — De notre amour et le gai printemps ; — Sans le vin exquis, ce n'est pas chose charmante.

Le coin d'un jardin, le zéphyr parfumé — D'un verger, sans un visage — Vivement coloré comme une tulipe, ce n'est pas chose jolie.

Se tenir auprès de son amour, mignon rosier, — Avec sa lèvre sucrée, sans ses baisers, — Sans ses caresses, ce n'est pas chose jolie.

Balancement du cyprès, sommeil de la rose, — Sans les voix de mille chanteurs, — Ce n'est pas non plus jolie chose.

L'image trompeuse que forge — Notre esprit, dans laquelle s'évanouit l'image — De notre amour, ce n'est pas jolie chose.

Vin, jardin et rose pourprée, — Sont jolies choses ; il n'est pas là, — Notre cher amour : ce ne sont plus jolies choses... (1) »

On comprend fort bien que la rose soit le symbole de tous les âges de la vie. Un bouton de rose blanche peut indiquer un cœur qui ne connait point encore l'amour. Une jeune fille est une rose non épanouie ; un bouton de rose sera une image.

William Jones (*Poes. asiat. comment.* p. 148) rapporte que les Arabes, faisant le portrait de leurs belles, comparent leurs boucles de cheveux à l'hyacinthe, leurs joues à la rose, leurs yeux aux violettes, pour la couleur, et aux narcisses pour la longueur.

Dans la Bible, on fait dire à la vierge représentée sous une image allégorique : « *Quasi palma exaltata sum in Cades et quasi plantatio rosæ in Jerico ; quasi oliva speciosa in campis, et quasi platanus exaltata sum juxta quam in plateis* ».

Les poètes arabes se plaisent à décrire les fleurs et les fruits ; de même qu'ils les emploient dans leurs comparaisons pour servir de parure à la beauté, de même ils se servent de la beauté humaine pour embellir les fleurs et les fruits.

« Ce fruit, dit l'un d'eux, est d'un côté blanc comme le lis ; de l'autre aussi vermeil que la pêche ou que l'anémone, comme si l'amour avait réuni la joue d'une vierge à celle de son amant. (2) »

Un autre compare le narcisse qui vient d'éclore aux dents blanches d'une jeune fille qui mord une pomme d'Arménie (3).

Dans un couplet populaire ombrien, on dit à une jeune fille :

« *Quando nascesti voi in quella valle*
Nacque la rosa de mille colori. »

Dans la revue espagnole : *El Folk-Lore Frexnense* (I, p. 48), on lit

« *El dia que tu naciste*
Nacieron todas las flores. »

(1) Hafiz, est le poète persan, auteur de cette ode.
(2) et (3). W. Jones, *ibid.*, p. 156 et 161.

Th. Braga (*Cantos populares do Arcipelago Açoriano*, Porto, 1869; p. 19) donne ce joli couplet allégorique :

« *Brilha rosa, que nasceste — Na mais linda primavera; — Foste nada entre espinhos — Para mais brilhares na terra.* »

On peut voir également dans Sylvio Roméro (*Cantos. populares do Brazil*, Lisboa, 1883, vol. II, IIIe série, *Silva de quadrinhas*, pages 97, 62, 86) :

« *Sois a flor mais delicada — Que creou a natureza, — Sois mais linda que a rosa, — Que brilha com mais grandeza.* »

« *Minha mãe chama-se Rosa, — Eu sou filho de roseira, — Não posso deixar de amar — Uma flôr que tanto cheira.* »

« *Vinde cá, meu cravo d'ouro, — Minha semente de prata, — A tua vista me alegra, — O teu retiro me mata.* »

On lit les couplets suivants dans Th. Braga (*Cant. pop. do Arc. açor.*, pages 33, 49 et 63) :

« *As rosas não é preciso — Ir colhel as na roseira ; — As rosas são os sorrisos, — D'essa bocca feiticeira.* »

« *Rosa branca, flor de espinhos, — Rigorosa na porfia, — Quem tem ciumes de amores — Ouve falar, desconfia.* »

« *Cravo roxo, ama, ama, — Oh jasmin, adora, adora : — Branca rosa da roseira, — Se tens penas chora, chora.* »

La *Bibliotèca de las Tradiciones populares españolas.* (T. V, pages 86, 87, 90) a publié ces vers populaires amoureux :

« *Las rosas y los claveles — Se dieron una batalla, — Y los claveles ganaron — Porque reinan en tu cara.* »

« *Su color te dio la rosa, — El ciel su azul turqui, — Te dio su talle la palma, — Y su blancura el jazmin.* »

« *Eres la palma gallarda — Y hermosisimo laurel; — Eres azucena blanca — Y bellisimo clavel.* »

« *Eres la flor del romero, — Que me penetras el alma; — Y yo, como bien te quiero, — Voy siguiendo tus pisadas.* »

L'œillet (*o cravo*) signific souvent l'amant dans la poésie populaire portugaise, de même que la rose représente l'amoureuse.

Chacun se rappelle ces vers de Catulle (*Epithal.* N° 62, Vs 39-47) :

« Ut flos in septis secretis nascitur hortis
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,
Multi illum pueri, multæ cupiere puellæ ;
Idem, cum tenui carptus defloruit ungui,
Nulli illum pueri, nullæ cupiere puellæ.
Sic virgo, etc... »

Et ceux-ci de l'Arioste (*Orlando furioso*, I, 43) :

« La verginella è simile alla rosa
Che in bel giardin su la nativa spina.
Mentre sola e sicura si riposa,

Nè gregge, nè pastor se le avvicina ;
L'aura soave e l'alba rugiadosa,
L'acqua e la terra al suo favor s'inchina,
Giovani vaghi, e donne innamorate
Amano averne e seni e tempie ornate.

Ma non si tosto dal materno stelo
Rimossa viene, e dal suo ceppo verde,
Che quanto avea dagli uomini e dal cielo,
Favor, grazia e bellezza tutto perde,
La vergine, etc... »

Le Tasse nous offre la même comparaison (*Gérus. lib.*, ch. XVI, 14) :

« Deh ! mira, egli canto, spuntar la rosa
Dal verde suo modesta e verginella,
Che mezza aperta ancora e mezza ascosa,
Quanto si mostra men, tanto è più bella ;
Ecco poi nudo il sen già baldanzosa
Dispiega, ecco poi langue e non par quella,
Quella non par che desïata avanti
Fu da mille donzelle e mille amanti.

Cosi trapassa al trapassar d'un giorno
Della vita mortale il fiore e il verde, etc... »

Chacun connait aussi l'odelette : *A Cassandre*, de Pierre Ronsard :

« Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avoit déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! Las ! Ses beautés laissé choir !
O vraiment marastre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir ! »

Ange Politien décrit ainsi la violette dans ses *Stances pour la Joute de Julien de Médicis*, liv. I, 78 :

« Trema la mammoletta verginella
Con occhi bassi, onesta e vergognosa,
Ma vieppiù lieta, più ridente e bella
Ardisce aprir il seno al sol la rosa ;
Questa di verde gemma s'incappella ;
Quella si mostra allo sportel vezzosa ;
L'altra che 'n dolce foco ardea pur ora,
Languida cade e il bel pratello infiora. »

Gabriel Chiabrera décrit ainsi la violette dans une ode intitulée : *La beltà presto finisce* :

« La vïoletta
Che in sull'erbetta
S'apre al mattin novella,
Di', non è cosa
Tutta odorosa,
Tutta leggiadra e bella ?

Si certamente,
Che dolcemente
Ella ne spira odori,
E n'empie il petto
Di bel diletto
Col bel dè suoi colori ;

Vaga rosseggia,
Vaga biancheggia,
Tra l'aure mattutine,
Pregio d'Aprile,
Via più gentile
Ma che diviene alfine?

Ahi, che in brev' ora,
Come l'aurora,
Lunge da noi sen vola,
Ecco languire,
Ecco perire
La misera Viola. »

Le Dante dans son *Paradis* (Ch. XXX, Vs 124-26, et Ch. XXXI, Vs 1-12) nous offre sous l'image de la rose tout l'assemblage des esprits bienheureux du paradis :

« Nel giallo della rosa sempiterna,
Che si dilata, rigrada e redole
Odor di lode al Sol che sempre verna,
....
Mi trane Beatrice, etc....

In forma dunque di candida rosa
Mi si mostrava la milizia santa,
Che nel suo sangue Cristo fece sposa.
Ma l'altra che volando vede e canta
La gloria di Colui che la innamora,
E la bontà che la fece cotanta.
Si come schiera d'api che s'infiora
Una fiata ed una si ritorna
Là dove suo lavoro s' insapora,
Nel gran fior discendeva, che s'adorna
Di tante foglie e quindi risaliva
Là dove il suo amor sempre soggiorna. »

Le prof. Theophilo Braga dans ses notes érudites sur les diverses versions de la romance de *Sylvana* (p. 401-5 de ses *Cant. pop. de Arc. açor*) nous dit : « *O povo* (portugais) *descreve o Paraiso do mesmo modo que se acha na* Divina Comedia de Dante *nas 5a e 6a versoes da Sylvana* : « Estava no céo a cantar — 'Numa Rosa encarnada », *e tambem* : « A minha alma està no céo, — Està n'uma Rosa pintada. »

Ozanam dit à ce propos :

« Dans les temples chrétiens, les Martyrs et les Vierges resplendissaient sur les vitraux, attendant presque un rayon de soleil pour descendre dans l'église parmi les fidèles. Au milieu resplendissait la Rose qui figurait les neuf chœurs des Anges autour de l'Eternel; c'est dans cette idée que le Dante puisa la jolie conception du Paradis décrit sous l'image simple et pure de la Rose candide, dont les feuilles sont les sièges des bienheureux. »

STANISLAS PRATO.

BEAU PAGE DE LA REINE

— Qu'avez-vous, dites-moi,
Beau page de la reine?
Qu'avez-vous, dites-moi,
Gentil menin du roi?

Madame a les yeux doux
Et vous portez sa traine,
Madame a les yeux doux :
Pourquoi donc pleurez-vous?

— Hélas! je ne suis rien
Qu'un enfant qui soupire
Hélas! je ne suis rien,
L'amour est tout mon bien.

Si je n'aimais pas tant,
Comme il ferait bon rire!
Si je n'aimais pas tant,
J'aurais le cœur content.

— Madame a dans les yeux
Le bleu de la pervenche,
Madame a dans les yeux
Quelque chose des cieux.

Madame entre ses doigts
Tient une rose blanche,
Madame entre ses doigts
Tient la rose des bois,

Et ses cheveux dorés
Comme la fraîche aurore,
Et ses cheveux dorés
Ont la senteur des prés.

— Ah! plutôt des lilas,
J'en pleurerais encore,
Ah! plutôt des lilas,
Mais ne m'en parlez pas.

— Bah! souriez un peu,
Beau page de la reine,
Bah! souriez un peu,
Beau page rose et bleu.

— Non, j'ai trop écouté
Le chant de la sirène,
Non, j'ai trop écouté
Le rossignol d'été.

Entre les deux sentiers
Qui vont à la rivière,
Entre les deux sentiers
Recouverts d'églantiers,

Du côté du Levant,
Dans une chènevière,
Du côté du Levant,
Est un petit couvent.

C'est là que bien caché
Au fond d'une cellule,
C'est là que bien caché,
J'expierai mon péché.

Mais lorsque tendrement
Viendra le crépuscule,
Mais lorsque tendrement
Luira le firmament,

Du haut de la grand' tour
Qui regarde la Bresse,
Du haut de la grand' tour,
J'épierai ton retour,

O mon royal trésor,
Ma blonde chasseresse,
O mon royal trésor,
Ma reine aux cheveux d'or.

GABRIEL VICAIRE.

ETUDE SUR LE DRAC DU RHONE

V

Laissant de côté ce qui se rattache à Penda Balou, et revenant aux superstitions des habitants de la vieille Europe, nous dirons que l'idée des Ondins se retrouve plus ou moins complète, ou plus ou moins rudimentaire en nombre d'endroits.

Sans avoir la prétention d'en citer toutes les manifestations, ajoutons sommairement que l'Allemagne a ses *Wassermanns* qui sont des esprits méchants habitant les eaux, les lacs, les rivières, et nuisant, quand ils le peuvent aux malheureux riverains. En Norwège, il y a les *Naks* qui sont aussi de malins esprits gardant l'entrée des *fiords*, et prélevant, chaque année, l'impôt d'une victime humaine, quand ce n'est pas davantage.

En Laponie, il y a les *Nikars* qui sont aussi les génies malfaisants des eaux. Ces nikars sont dans chaque étang, dans chaque rivière, ils vivent isolés ou en troupe, et attirent de diverses manières les imprudents qui, pour les voir, les entendre de plus près, — car il faut ajouter que ces nikars jouent de la musique ou chantent, — qui pour les voir, dis-je, ou les entendre de plus près, s'approchent trop du bord, et tombent dans l'eau, où bientôt ils sont noyés.

Nous voyons là poindre un élément nouveau, c'est la musique ou le chant des esprits malfaisants qui servent d'appât pour attirer les malheureuses victimes. Gardons ce point en mémoire, car nous constaterons bientôt qu'il a son importance.

Ces esprits malfaisants que nous avons vus dans les superstitions des Allemands du centre sous la forme d'*Ondins*, existent aussi dans la Germanie septentrionale sous le nom de *Nixes* ; ils habitent au bord de la mer Baltique, ou dans les fleuves, les lacs, et les étangs voisins. Ajoutons un détail nouveau que nous devons souligner : il en est des deux sexes. Ils chantent d'une façon très mélodieuse et attirent les pêcheurs qui ne peuvent échapper à leur charme dès qu'ils ont prêté l'oreille à leurs chansons. En effet, ces nixes chantent successivement onze airs différents, et au douzième ils ont si bien captivé l'auditeur que celui-ci se jette à l'eau et se noie pour approcher davantage du musicien.

Les nixes femelles sont extrêmement jolies et aiment la société.

Une fois, trois d'entre elles, prirent l'habitude de venir passer la veillée chez des paysans qui habitaient auprès de leur lac, et pendant qu'elles filaient, elles racontaient les histoires les plus extraordinaires, ou bien chantaient des airs mélodieux. Elles avaient soin de partir avant la onzième heure du soir, et quelque soin qu'on mît à les retenir, on ne pou-

vait les empêcher de s'en aller à cette heure. Un soir, un jeune homme qui était devenu très-amoureux de l'une d'elles, imagina de retarder l'horloge de sorte qu'elles restèrent plus longtemps que de coutume. Mais le lendemain matin on trouva trois tâches de sang sur l'eau de l'étang, et depuis on ne les a plus revues. »

Ailleurs on raconte l'aventure suivante :

Un jour, une nixe était occupée à peigner ses longs cheveux avec un peigne d'or, quand un chasseur téméraire qui passait près de la roche sur laquelle elle était assise, voulut lui tirer un coup de fusil; elle se mit à rire, et repoussa le projectile avec la main d'un air dédaigneux. Le chasseur effrayé s'en alla en courant. Seulement, trois jours après on le trouva noyé.

La légende de ces habitants des eaux se présente sous bien des formes. Nous retrouverons dans la province de Magdebourg, l'histoire de la *Demoiselle de l'Elbe*, que voici :

La demoiselle de l'Elbe. — Il y avait jadis, dans les environs de la ville de Magdebourg, une Ondine qui habitait le fond du lit de l'Elbe. Cette Ondine était une charmante jeune fille aimant beaucoup la danse, aussi allait-elle souvent danser dans les fêtes publiques et était-elle très-aimable avec les garçons Un jour, un jeune boulanger s'éprit de l'ondine et lui tint de doux propos ; elle les écouta avec plaisir, et bientôt elle accepta la proposition de mariage qu'il lui faisait.

Le crédule jeune homme partit avec elle pour aller demander sa main à l'Ondin son père ; Ils montèrent dans le bateau d'un pêcheur du pays auquel la jeune fille dit : « Lorsque mon père aura consenti à notre union, je vous enverrai par le fil de l'eau une assiette de bois dans laquelle sera une pomme. Vous prendrez cette pomme, et vous la porterez aux parents de mon fiancé qui apprendront ainsi l'heureuse conclusion de notre union. »

Après avoir parlé, la jeune Ondine enlaça son fiancé par la taille et se jeta avec lui dans la rivière, mais au lieu de l'assiette de bois contenant une pomme, le batelier vit un jet de sang sortir de l'eau. C'était la preuve que les parents de l'Ondine avaient tué le jeune homme pour se repaître de sa chair. Et il faut ajouter même que le batelier fut très-favorisé par le sort dans cette circonstance, car s'il avait vu passer l'assiette de bois avec la pomme, et qu'il eût voulu la prendre, il aurait été saisi et entraîné au fond de la rivière par l'Ondin malin.

Nous sommes ramenés, on le voit, à des traits qui rappellent le Drac du bas Rhône ; seulement la sébille flottante est appliquée à une autre idée que celle de la coquetterie ou de l'envie provocatrice de posséder : — C'est un simple signe indicatif qu'elle fournit dans la présente aventure, et comme il fallait compléter la pensée, nous voyons intervenir le jet de sang qui sort de l'eau pour indiquer la mort du jeune homme.

Nous pouvons rapprocher de cette forme de la légende la

croyance aux lavandières bretonnes. On sait que le vulgaire croit que dans certains cours d'eau de la Bretagne il y a des lavandières qui ont l'apparence d'aimables et belles jeunes filles, et qui apparaissent aux imprudents qui viennent à passer pendant la nuit sur les bords de la rivière.

Elles les appellent d'un air engageant, et les prient de les aider à tordre le linge qu'elles viennent de laver; mais malheur au téméraire qui se laisse enjôler, car au moment où il essaye de tordre le linge du bon côté, elles le tordent du mauvais, si bien qu'elles lui tordent le cou sans rémission.

Mary Morgan est une manifestation de la même idée. On sait en effet que les Bretons appellent de ce nom les femmes surnaturelles qui habitent les étangs et les mares; elles viennent souvent la nuit ou le matin avant le lever du soleil peigner leurs longs cheveux verts sur le bord de l'eau.

A l'étang du Duc, près de Vannes, une d'elles fut vue un jour par un soldat qui voulut lui dire des gaudrioles; elle accueillit les plaisanteries en souriant, et le soldat s'enhardissant voulut l'embrasser; mais à ce moment elle lui passa les bras autour du cou en riant d'un rire sardonique, et elle l'entraîna au fond de l'eau où il se noya.

Enfin ajoutons que les êtres surnaturels qu'on appelle les *Mermaïdes* sont de la même catégorie, car les Ecossais appellent de ce nom des Ondines qui habitent les lacs et les torrents et qui attirent par des agaceries les naïfs qui en voulant aller les embrasser se noient.

VI

J'ai parlé précédemment de l'idée de la musique tentatrice qui sert d'arme à ces êtres surnaturels que la crédulité populaire croit habiter le fond des eaux. Le lecteur a songé déjà sans doute que nous trouvons dans l'antiquité la trace de cette idée dans la légende des Sirènes qui faillirent empêcher Ulysse de terminer heureusement le fameux voyage de retour à Ithaque.

Je n'entrerai pas dans les détails de l'aventure d'Ulysse dans le pays des Sirènes, c'est-à-dire de la cire qu'il se fit couler dans les oreilles, et des liens avec lesquels il se fit attacher au mât de son navire ; ils sont trop connus pour être reproduits. Mais le lecteur conviendra avec moi qu'on ne saurait méconnaître les liens de parenté qui existent entre les Sirènes et les Ondines. D'autre part en songeant au pays où la mythologie plaçait leur résidence et qui sont précisément les régions montagneuses des côtes de l'Italie méridionale et de la Sicile, c'est-à-dire les contrées occupées par les peuplades italiques les plus anciennes, rattachées, on le sait, à la grande famille Celtique ou Scythique, qui est considérée comme la

première couche de stratification de la population de la péninsule.

J'aurais bien d'autres variantes à fournir de l'idée qui a présidé à la légende du Drac, mais ce serait une longueur inutile. Il importait à mon plan de montrer que cette idée se rencontre dans un certain nombre de pays plus ou moins éloignés les uns des autres dans l'étendue de la vieille Europe ; et je crois qu'on admettra sans difficulté que j'y suis arrivé.

VII

Etant admis que cette idée du Drac se retrouve plus ou moins modifiée, mais avec des ressemblances suffisantes pour accentuer la communauté d'origine des diverses légendes de cette nature, nous devons rechercher quel peut être le point de départ de la donnée primitive. Or, si je ne me trompe, nous sommes ici en présence d'une importation étrangère comme il arrive quand on entend raconter en Provence les aventures d'Hercule, le mariage de Protis et Gyptis, la mort de Cabestaing, etc...

Seulement, cette fois, ce n'est pas par la voie de mer, et par l'intermédiaire des peuplades littorales du bassin Méditerranéen qu'elle est arrivée chez nous, c'est par voie de terre qu'elle est venue, colportée par des conteurs Celtes, Scythes, Galls, Kymris, Germains, Huns, Burgondes, Goths... etc. Au lieu d'avoir suivi le même parallèle géographique en allant de l'Est à l'Ouest, elle s'est infléchie du N.E. au S.O. pour arriver jusque dans notre contrée de Provence.

Si je ne m'abuse, c'est une légende qui a pris naissance dans ces pays coupés de cours d'eau dangereux par leur profondeur qui font la grande majorité des contrées russes, allemandes, scandinaves ; de là elle est venue, de proche en proche, avec les courants humains qui, — sous la conduite des chefs préhistoriques comme Odin, Hesus, Agmius et tant d'autres de la mythologie finnoise, kymrique, galloise, etc., ou sous les bannières des chefs plus voisins de nous, comme Bellovèse, Teutobok, Attila, etc., — sont venus successivement apporter leur stratification de peuplades pour maintenir dans nos régions le niveau de population qui, sans ces immigrations périodiques, aurait baissé depuis longtemps jusqu'au dessous de zéro.

BÉRENGER-FÉRAUD.

LA MAU-MARIÉE

C'é taient trois frè - res Qu'ont
u - ne sœur à ma-ri - er C'étaient trois frè-res Qu'ont
u-ne sœur à ma-ri - er L'ont ma-ri - é - e au plus mé-
chant de la comté l'ont ma-ri-é-e au plus mé-chant de la comté D.C.

II

L'a tant battue
De son bâton de vert pommier, | *bis*
Le sang lui coule
Depuis la tête jusqu'aux pieds. | *bis*

III

Prend son sang rouge
Dans une tasse d'argent fin : | *bis*
« — Voici la belle,
Le vin que tu boiras demain. » | *bis*

IV

Sa chemisette
Est comme la peau d'un mouton. | *bis*
Vers la rivière,
Sa chemisette va laver. | *bis*

V

Vers la rivière,
Voit venir trois beaux cavaliers. | *bis*
— « Eh ! la servante,
Où est la dame du castel ? | *bis*

VI

— Suis pas servante ;
Je suis la dame du castel. | *bis*
— Oh ! ma sœurette,
Qui donc vous a fait tant de mal ? | *bis*

VII

— C'est, mon cher frère,
Le mari que vous m'avez donné. » | *bis*
Tous trois galopent
Vers la grand' porte du castel. | *bis*

VIII

De chambre en chambre,
L'ont poursuivi jusqu'au grenier ; | *bis*
A coups de sabre,
Ils lui ont la tête coupé. | *bis*

Chanson communiquée à M. CHARLES DE SIVRY *par* Mme MARGUERITE SERTICARI, *qui l'a recueillie dans le Perche.*

L'ARMÉNIE ET SES TRADITIONS

I

S'il y a une patrie des traditions et des légendes, c'est en Arménie qu'il faut la chercher. C'est là, en effet, que se trouverait le berceau de l'humanité et l'origine de tout ce qui flotte sur notre planète. C'est là, sur le sommet du gigantesque mont Ararat, continuellement couvert de glaces éternelles, que se serait arrêtée l'arche de Noé, de ce Juste qui trouva grâce au yeux du Seigneur ; et c'est aussi là qu'on place le Paradis terrestre, l'Éden de nos premiers parents Adam et Ève. C'est là que les Argonautes allèrent chercher la Toison d'Or. C'est là que les botanistes croient avoir retrouvé la patrie d'espèces végétales nombreuses, entre autre la vigne et le poirier. C'est de là que le gourmand Lucullus a rapporté la cerise. C'est de là que vient le faisan. Ce sont les montagnes de ce pays que les Dix Mille ont traversées dans leur fameuse retraite ; et c'est enfin là que les géographes montrent le centre de la terre.

Disons d'abord quelques mots de ce qu'est ce pays pour faciliter l'intelligence de cet article.

L'Arménie, terre originaire de l'homme, d'après la légende, s'étend de la ligne du Caucase à la Méditerranée, et occupe tout ce plateau formidable qui s'élève au milieu de quatre grandes mers : la mer Noire, la mer Caspienne, le golfe Persique et la Méditerranée ; elle commande par terre Constantinople, le canal de Suez et toutes les routes stratégiques qui viennent du Caucase et qui vont en Perse, en Syrie et au golfe Persique. Le point de convergence de toutes ces routes, dit M. le lieutenant-colonel Niox, se trouve à Erzeroum, capitale actuelle de l'Arménie turque.

Ce pays est incontestablement un des plus anciens du monde ; les traditions nationales le font remonter jusqu'au déluge, à 2350 ans avant J.-C. Haïg, le premier père des Arméniens, serait un de ces géants qui avaient tenté d'élever la tour de Babel ; après la dispersion des langues, il serait venu en Arménie dans la région du Lac de Van, où il aurait fondé la nationalité haïgane ou arménienne.

Les Arméniens considèrent leur langue comme antédiluvienne ; ils ne s'appellent pas Arméniens, ce nom leur vient des étrangers ; eux-mêmes se nomment haïganes ou descendants de Haïg. Les savants ne sont pas d'accord sur l'étymologie de ce mot : Arménie. D'après les uns, Arménie viendrait d'un mot araméen qui voudrait dire *haut pays* ; et, en effet, la situation très élevée du pays semblerait donner quelques chances de crédit à cette interprétation. D'après d'autres, et cela me paraît plus vraisemblable, Arménie dériverait d'Aram, un de nos grands conquérants et rois.

Maintenant, pour ne pas m'éloigner de mon sujet, écrivant dans la *Tradition*, j'essaierai de tracer les quelques lignes saillantes des traditions anciennes autant que mes souvenirs me le permetteront, laissant à

de plus compétents et à de plus versés dans la matière la tâche de développer les lacunes de ma mémoire.

II

Dans un village appelé Agori, sur le mont Ararat, plusieurs fois ruiné par des tremblements de terre récents, les Arméniens cultivent encore la vigne, en mémoire de la première vigne plantée par le patriarche Noé. C'est assez dire combien la vigne est abondante et fertile en Arménie. Ses produits pourraient dédommager des ravages du phyloxéra en France, si des chemins de fer traversaient le pays. Malheureusement, le gouvernement turc s'obstine, dans son ignorance, à refuser aux compagnies qui en font la demande, toute concession de construction de voie ferrée, car il croit avoir raison de tenir les Arméniens dans une situation arriérée en les isolant des progrès occidentaux. L'expérience lui démontrera le contraire.

Les Arméniens des environs montrent encore avec autant de précision que de conviction l'endroit précis où s'arrêta l'Arche de Noé. Ils vous montrent même, en Césarée, dans la petite Arménie, sur le sommet du mont Argée, le gouvernail de l'Arche biblique, et ils en célèbrent la fête chaque année en allumant des torches sur la pointe élevée qui termine la montagne. C'est dans une grotte d'accès très difficile et très périlleux, que se trouverait enfoncé parmi les glaces le célèbre gouvernail. Il est bien entendu que je ne me charge pas d'en garantir l'authenticité. Mais il n'y a que la foi qui sauve.

Un éminent anglais, M. J. Bryce, qui a fait le voyage de l'Arménie vers 1876 a exécuté la difficile et périlleuse ascension du mont Ararat. Au sommet il a rencontré un vieux fragment de bois qu'il a ramené précieusement à Londres. Dans une brillante conférence à la Société de Géographie, l'explorateur affirma que ce morceau de bois appartenait à l'Arche de Noé. On peut consulter pour les détails de cette intéressante communication, le Bulletin de cette Société, année 1876.

En face du mont Ararat (qui a 5,000 m. de hauteur absolue), se dresse une autre montagne non moins imposante par l'étendue de sa base, l'Arcadze ou l'Ala-geuze (*mont Bigarré*) des modernes, qui se termine par quatre pointes qui se lèvent comme des vedettes. Comme elles sont recouvertes de matières sulfureuses, elles laissent échapper des lueurs qui brillent pendant la nuit, ce qui prouve combien l'Arménie était travaillée par des forces plutoniques et volcaniques qui ont dû éclater, il y a 2,000 ans, et disperser les mers intérieures qui parcouraient l'Arménie, mers dont nous conservons comme vestiges les trois grands lacs de Van dans l'Arménie turque, de Sévan dans l'Arménie russe, d'Ourmiale dans l'Arménie persane.

On sait que l'Arménie est, comme la Pologne, divisée en trois tronçons que se sont adjugés les Turcs, les Persans et les Russes.

La surface du pays, -- à cause de ces révolutions terribles de la nature,

— nous semble de formation récente, — au point de vue géologique, — car, au point de vue historique, le pays est un des plus anciens, comme l'établissent les inscriptions cunéiformes découvertes sur les immenses rochers de la province de Van.

Les lueurs qu'on aperçoit pendant la nuit sur les quatre vedettes de l'Arcadze, ont fait dire aux habitants, voire même à certains historiens crédules, qu'il y avait au fond de cette montagne une crypte, une caverne dans laquelle saint Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre national de l'Arménie, aurait bâti une chapelle où il aurait suspendu une lampe ardente qui brûle continuellement et qui brûlera toujours. Lorsqu'elle cessera de brûler ce sera, dit-on, le signal de la fin du monde. Alors on entendra les tambours et les trompettes de l'Évangile.

C'est aussi près de cet endroit qu'on a découvert la lance qui perça le sein du Christ, et c'est encore dans ces régions qu'on aurait découvert la vraie croix avant de la transporter à Constantinople.

L'histoire de l'introduction du christianisme en Arménie est accompagnée d'un grand nombre de traditions.

Abgare, roi d'Edesse ou d'Arménie, étant atteint d'une maladie incurable, apprit que le Christ faisait des miracles; il lui enuoya deux ambassadeurs pour l'inviter à venir le guérir, promettant d'introduire le christianisme dans ses États en reconnaissance de son rétablissement. L'Arménie appartenait alors au culte de Zoroastre et adorait le soleil et le feu.

De nos jours encore, on rencontre dans le christianisme arménien de nombreux vestiges de l'ancien culte. C'est ainsi que dans les principaux actes de la vie, les fiancés, les amoureux, les mourants se tournent vers le Levant soit pour prendre le soleil à témoin, soit pour lui demander la force. Dans les églises, les autels sont dressés vers le Levant, les tombeaux sont tournés également dans cette direction.

Le Christ reçut avec sympathie les envoyés du roi d'Arménie, mais il s'excusa de ne pouvoir se rendre à l'invitation qui lui était faite, son heure, dit-il, n'étant pas venue. Il leur promit cependant d'envoyer après sa mort deux apôtres pour convertir les Arméniens, et il leur donna son portrait :

« Remettez ceci à votre roi, et il sera guéri en le touchant! » leur dit il.

En effet, le roi d'Arménie, au reçu du portrait, obtint sa guérison miraculeuse.

L'original de ce portrait passe pour exister encore aujourd'hui à Edesse. Dans la dernière conférence que j'ai faite à Nantes à la Société de Géographie, sur les malheurs immérités de ma pauvre patrie, on m'apprit qu'un certain M. Deville de Sardlys, qui habite cette ville, posséderait ce portrait qui lui serait revenu des anciennes familles des Croisés; je laisse aux hommes compétents le soin de faire cette constatation.

Le christianisme d'Arménie est donc le plus ancien, puisqu'il date du

temps même du Christ. Une curieuse et volumineuse correspondance échangée entre Jésus-Christ, le roi d'Arménie et les principaux monarques de la terre nous a été également conservée. Le roi d'Arménie fut donc le premier monarque du monde qui se convertit au christianisme et notre peuple fut le premier qui accepta en masse la nouvelle civilisation qu'on importait de la Judée.

Quoi qu'il en soit, le christianisme lutta longtemps en Arménie contre la vitalité du paganisme; il ne devint religion d'État que vers le commencement du IVe siècle. Ce fut saint Grégoire l'Illuminateur qui fonda le trône patriarcal d'Arménie, sous le règne de Tiridate, dans la ville sainte d'Etchmiadzin, dont le nom veut dire *Descente du Fils unique*. En effet, saint Grégoire aurait eu une sainte vision dans laquelle le Christ lui serait apparu et aurait tracé de sa main de plan de l'Église patriarcale d'Etchmiadzin, élevée plus tard par l'Illuminateur, comme une sorte de Vatican arménien, et qui, malgré de nombreuses réparations, nous serait conservée aujourd'hui d'après ce plan primitif.

Les descendants de saint Grégoire, ou des papes arméniens, continuent encore maintenant à siéger à Etchmiadzin, enclavé dans le territoire de l'Arménie russe, et portent le titre de *Catholicos*, ou chef suprême universel. L'Eglise arménienne est une Église nationale et indépendante, et elle n'est ni romaine, ni grecque, ni russe ; elle s'est montrée très jalouse de son autonomie, car elle a joué constamment et elle joue encore un grand rôle politique dans le pays.

En effet, l'Arménie, bien que divisée aujourd'hui en trois tronçons : turc, russe et persan, est néanmoins unie par la foi et obéit à un seul chef, celui d'Etchmiadzin, qui a ses prérogatives et qui seul a le droit d'ordonner les évêques et de bénir l'huile sainte envoyée dans toutes les églises d'Arménie.

L'invention de l'alphabet arménien au IVe siècle est accompagnée d'une sainte légende, qui attribue à son auteur, Mesnof, une vision dans laquelle un esprit lui apprit à tracer nos caractères.

III

Je m'arrêterai ici dans cet exposé, qui n'a fait qu'effleurer les traditions arméniennes ; mais j'en demande pardon au lecteur, je n'ai guère le loisir de poursuivre ma tâche que d'autres, certainement, compléteront, surtout par l'étude de très antiques chants nationaux et d'autres récits traditionnels fort curieux.

En parlant de l'Arménie dans la *Tradition*, je n'ai d'autre but que de faire connaître mon pays oublié et d'intéresser le monde civilisé à son sort et à son relèvement. Là, en effet, il n'y a point de justice, point de sécurité, point de chemins de fer ni de routes praticables, mais partout la terreur, la ruine et la désolation semées par le Turc, homme assoupi, démoralisé, qui ne vit que de spoliations légales.

Et, cependant, la terre d'Arménie est une des plus fertiles et des plus

riches du monde, mais que voulez-vous ? On ne peut ni faire le commerce, ni se considérer comme propriétaire. Il n'y a ni lois ni polices. Et cela en plein XIXe siècle, aux portes de cette vieille Europe où fleurissent les idées philantropiques et le progrès.

Pourquoi ne pas traiter les Arméniens comme les Grecs, les Bulgares et même les Maronites du mont Liban? Ne sont-ils pas dignes de la liberté et n'ont-ils pas rendu de grands services à l'humanité en payant de leur existence le salut de l'Europe aux Croisades ?

D'ailleurs, quoi de plus modéré et de plus légitime que les revendications des Arméniens, qui, loin d'aspirer à une indépendance politique, ne cherchent que la prompte réalisation de l'autonomie administrative et locale promise à la région de l'Arménie turque par l'art. 61 du traité de Berlin de 1878, resté lettre morte.

Écoutez, d'ailleurs, ce qu'en dit l'auteur du *Mal d'Orient*, ouvrage récent et fort précieux pour tous ceux qui s'occupent des choses de la Turquie à cause des nombreux renseignements qu'il contient et qui sont exposés avec une compétence rare et une franchise audacieuse :

« L'Arménie est une nation digne de toutes nos sympathies ; on doit « toujours admirer un peuple qui, à travers des siècles d'oppression, a su « conserver intactes sa langue, sa nationalité et ses croyances ; les dé- « fauts qu'on reproche à la classe de ses fonctionnaires serviles au service « de la Turquie, sont les conséquences naturelles d'une longue servitude. « Que l'Arménie retrouve sa liberté d'expansion, elle deviendra une na- « tion florissante grâce à l'intelligence de ses habitants, à leurs aptitudes « pour l'industrie et le commerce, à leur esprit d'ordre et d'économie. « Ajoutons à cela que l'Arménie possède déjà des littérateurs, des pein- « tres, des musiciens qui ont conquis leur célébrité en Europe ; les meil- « leurs acteurs de l'Orient sont des Arméniens.

« Ce peuple est donc appelé à marcher à l'avant-garde de tous les pro- « grès dans ces régions quasi-sauvages, et il pourra, à son tour, jouer le « rôle de nation civilisatrice. »

Je demande donc en terminant à mes honorables lecteurs et lectrices à s'intéresser à mon pays et à participer à le faire connaître par tous les moyens de propagande sainte, humanitaire et patriotique.

JEAN BROUSSALI.

CANTIQUE DE SAINT-HUBERT

(*Air du bon Jésus*).

Ouvrons notre mémoire
Et élevons nos yeux
Jusqu'au centre des Cieux,
Pour publier la gloire

Du grand bien-aimé de Dieu, du grand saint Hubert,
Si réclamé par tout l'univers.
Publions en tous lieux
Le pouvoir de ce saint glorieux.

Parmi la loi païenne,
Saint Hubert fut né
De très noble lignée,
Fils du duc d'Aquitaine.
En France renommé par son premier exploit,
Il fut s'offrir au service du roi,
Où il fut surément
Fait capitaine à son contentement.

Hubert, en son jeune âge,
A eu l'honneur d'avoir
Comme ayant le pouvoir,
Floribane en mariage,
Fille du comte Dagobert demeurant à Louvain.
La chasse était son plus grand entretien.
Le plaisir et la joie,
De saint Hubert étaient parmi les bois.

Le Seigneur par sa grâce,
Changea bien ce païen
Au nombre des chrétiens.
Dans une partie de chasse
Jour du vendredi-saint, chassant dans la forêt
Il guide un cerf et le poursuit de près,
Et comme un chasseur
Il espérait d'en être vainqueur.

Le cerf lui résiste
Et lui disant : — Crois-moi,
Chasseur, arrête-toi !
En vain tu fais ta poursuite
Au divin Roi des rois. Regarde-moi dans ce lieu,
Figure-toi que je suis ton vrai Dieu ;
Je viens te convertir,
Quitte ta chasse et bannis tes plaisirs.

Hubert mit pied à terre
Et fut bien surpris
De voir un crucifix
Entre les bois d'un cerf
Qu'il avait poursuivi. Prosternéà genoux ,
Il dit : — Seigneur, que me demandez-vous?
Dites-moi, dans ce lieu,
Ce qu'il faut faire pour vous plaire, ô mon Dieu!

Sitôt la voix répète,
En lui disant : — Hubert,
Va trouver saint Lambert,
Évêque de Maëstrecht.
Il doit te baptiser. Tu apprendras soudain
De ce saint homme à vivre en chrétien;
Tu seras patron des chasseurs
Et des Ardennes : c'est pour ton bonheur.

Hubert fut à Maëstrecht
Trouver saint Lambert;
Lui dit d'un cœur ouvert :
— Très digne et saint évêque,
Il faut me baptiser; je viens les larmes aux yeux,
Me prosterner de la part de mon Dieu.
Soyez mon protecteur;
Enseignez-moi la vraie loi du Seigneur.

Saint Lambert le baptise,
Charitablement,
Lui apprit à l'instant
A vivre selon l'Église;
Le fit vrai pénitent; après quoi saint Hubert,
Pendant sept ans resta dans le désert,
Se traitant en rigueur,
Se nourrissant de racines et de fleurs.

Après que ce saint homme
Eût assez souffert
Sous l'habit solitaire,
Et pour qu'on le renomme
Un ange du Ciel lui fut envoyé,

Lui donna la sainte étole et la clef
Qui fera préserver
Tous les chrétiens d'animaux enragés.

Sur la place Maubert,
Une vieille harengère
De Monsieur de Saint-Hubert,
Insultit la bannière.
Le saint par un miracle,
Comme il en faisait tant,
A ce démoniacle
Flanquit la rage aux dents (1).

(Bresse.) — Mme Claire Marion.

LES TRADITIONS DE L'ATELIER

Chacun sait qu'une des portes de Notre-Dame de Paris est ornée de ferrures forgées par le diable en personne; que, du temps où Erwin de Steinbach construisait la cathédrale de Strasbourg, sa fille allait la nuit, sans s'éveiller, sculpter au clair de lune les statues des tours et du portail; que Dante Alighieri, montré au doigt par les vieilles femmes de Ravenne, ne devait plus jamais sourire puisqu'il revenait de l'enfer.

Lorsque le peuple, dans la sincérité de l'ignorance, daigne s'occuper d'une création de l'art ou de la personne d'un artiste, la fable qu'il invente, inspirée par une intuition naïve et esthétique, s'harmonise avec le caractère de la chose ou de la figure et attache une poésie de plus à son rayonnement.

Il n'en est pas de même des légendes consacrées par l'érudition : fussent-elles issues de la source populaire la plus pure, elles perdent toute saveur à être transmises par les doctes à titre de faits logiques et de vérités.

C'est pourquoi toute une série d'anecdotes, qui longtemps firent les délices de prétendus archéologues de la peinture, eurent au plus haut point le don de froisser le sentiment des artistes.

Quelle inconscience de la nature intime de l'art et de ses moyens d'action, dans ces histoires !

Par exemple, on écrivait et on réimprimait ceci : la fille d'un potier de Sycione, Dibutade, inventa le dessin, en profilant sur un mur l'ombre

(1) Ces huit derniers vers se retrouvent dans le *Cantique de Saint-Hubert*, de Vadé. (R. G.).

de son amoureux. Parrhasius peignit un rideau si exactement imité que Zeuxis lui-même y fut trompé. Quant au talent de Zeuxis, c'est sur des oiseaux qu'il faisait illusion. Ceux-ci venaient becqueter des raisins exposés par le maître.

Ces échantillons suffisent. Au temps où florissait le rapin chevelu, ces puérilités enfantines devaient l'exaspérer jusqu'au paroxysme. Il lui fallait en faire justice. Entreprendre une polémique en règle contre des gens graves et autorisés, puiser des arguments dans l'esthétique et dans l'archéologie, coordonner les éléments d'une critique rationnelle, aligner les Titans de la controverse pour exterminer les infiniment petits de la négation intellectuelle, faire la guerre à ce qui n'est pas et massacrer ce qui n'a jamais vécu, lui eût semblé d'un don quichottisme oiseux autant que plein de périls. Pourtant, en perpétuant l'erreur pédante, on le saignait au vif, lui le poète de la nature. Il lui fallait se venger. Alors aux doctes niaiseries, il opposa en parodiant des fantaisies bouffonnes qui lui parurent avoir la même valeur — plus le persiflage. Il inventa des légendes burlesques où le grincement de la « scie » vibre haut et clair.

Voici quelques-unes de ces parodies. Quoiqu'elles ne soient guère âgées que de dix ou douze lustres, elles appartiennent à la tradition aussi bien que les contes gaulois qui se narrent encore dans les campagnes et par lesquels les vilains raillaient le seigneur, le curé, les sergents et le bourreau.

I

L'ASCENSION

Fiers de leur nombre, glorieux de la situation que leur cité occupe sous le soleil de la plus Haute-Garonne, les trois cent soixante-seize habitants de Caragoude considéraient avec raison le clocher de leur église comme le pivot de l'univers.

A l'instant où commence ce récit, pour que l'éblouissement fut complet, il ne manquait qu'une étincelle à la splendeur de Caragoude. — Et le flamboiement de cet atôme de lumière était attendu dans les halètements de l'anxiété.

Toutes les gloires une à une s'étaient amoncelées sur la radieuse paroisse. Toutes, sauf une seule : la gloire artistique. Estimant que cette lacune serait comblée dès qu'une merveille picturale ornerait le maître-autel de l'église, un fidèle généreux venait de faire à la fabrique un legs de vingt-sept francs quarante-cinq centimes.

Le chef-d'œuvre devait être mis en place lors de la fête de l'Ascension ; les marguilliers avaient successivement adressé leur commande aux maîtres les plus illustres ; mais les maîtres illustres, bien qu'attachés aux théories les plus opposées et se montrant sans cesse divisés d'opinion, s'étaient cette fois accordés sur un point : avec un ensemble parfait, ils avaient décliné l'honneur de travailler pour la paroisse de Caragoude.

De refus en refus, on était arrivé à l'avant-veille de la fête choisie pour

faire de l'église du lieu l'égale de la chapelle Sixtine. Aucun tableau n'était annoncé. Et les marguilliers de Caragoude n'auraient jamais consenti à s'adresser à un artiste de second ordre qui, même en s'appliquant de son mieux, leur eût fourni une toile comme on en peut voir dans n'importe quelle cathédrale.

La situation devenait désespérée. Un sauveur se présenta.

C'était le peintre de la localité. Il s'exprima en ces termes :

« Monsieur le curé, messieurs de la fabrique,

« La population entière s'irrite de vos lenteurs. Vous êtes perdus si un homme de génie ne vient à votre secours. Me voici. — Doutez vous de ma capacité ? Dût ma modestie en souffrir, vous n'avez qu'à descendre sur la place du marché et à contempler deux de mes créations récentes. La foule enthousiaste acclame ces œuvres que j'ai parachevées ce matin même. Ce sont l'enseigne de Cadillou le chapelier et la boutique de Tribouillac le bottier. J'ai peint ici des bottes, des souliers, des galoches, là des chapeaux, des casquettes, des bérets qui excitent chez les connaisseurs un véritable délire d'émerveillement. Ces productions vous prouveront que si je n'ai point fait de figures humaines, je n'en suis pas moins apte, et au-delà à exécuter le trésor pictural que réclame notre pays. Que vous faut-il ? Une *Ascension*. Rien de plus simple. Confiez-moi la commande et ce sera la gloire éternelle, pour moi, pour vous et pour la contrée qui a l'honneur de m'avoir vu venir au jour. »

L'artiste ne s'illusionnait point sur son talent. Il usa d'un procédé qui rappelle quelque peu l'artifice de Timanthe exprimant la douleur d'Agamemnon — en lui voilant le visage. En moins de deux jours, il termina son *Ascension*. Sur la toile, une couche de bleu le plus fin exprima à s'y méprendre l'immensité du ciel. Puis en bas, rasant le cadre, des coiffures de tous les modèles firent comprendre qu'une foule de peuple se trouvait assemblée, tandis qu'en haut une paire de bottes, à demi engagée dans la bordure, évoquait nettement à l'esprit du spectateur l'image radieuse du fils de Dieu s'élevant vers l'empyrée.

(A suivre). FRÉDÉRIC CHEVALIER.

LES DANSEURS DE JONQUIÈRES

I

En dix-sept-cent et tant, l'an qu'il arbora la robe rouge et le chapeau cramoisi doublé de velours bleu, monsieur de Langaste, nommé Consul, paya de ses sous et deniers une fête aux Jonquiériens. Un beau dimanche, qui tombait le jour des Rois, il fit chanter les cigales (1) en plein hiver et fit perdre haleine aux tambourinaires, tellement, toute la nuit, il se but dans ses salons, et il se dansa dans la grande salle de son château.

(1) *Faire chanter les cigales*, c'est-à-dire trop boire, rendre les gens gais en les enivrant. — ROUMANILLE.

II

Mais bien que ses vingt ans fussent en fleur, et qu'elle fût toute l'année, jours de fête et jours ouvriers, habillée des dimanches, demoiselle Julienne, fille unique du nouveau Consul, à ce bal mémorable, fit tapisserie : il n'y eut pas un jeune, pas même un vieux qui voulût la faire danser !

Allez donc chercher ! elle était un tantinet boîteuse et grelée, avec des yeux louches et bordés d'anchois. En revanche, cependant, sa petite bosse ne se voyait pour ainsi dire pas, et elle la portait avec une galante aisance.

Demoiselle Julienne, quand, à l'aube, le bal fut terminé, sortit de la grande salle au bras de sa mère, et gonflée comme une poire sauvage, elle rafraîchit de ses pleurs les anchois de ses yeux.

III

« — Julienne, ma fille belle, lui dit le lendemain monsieur le Consul, va ! sois tranquille : désormais quand tu voudras danser, va ! tu danseras tant que tu voudras. C'est moi qui t'en réponds ! »

Et ce jour même, le fourrier de ville trompette, trompetа à tous les coins et recoins de Jonquières : « Au nom du Roi et de la part « de monsieur de Langaste, par la grâce de Dieu, noble Consul de « Jonquières, il est fait savoir à notre peuple que toutes les fois qu'il « se donnera un bal, soit de jour, soit de nuit, dans notre cité de « Jonquières, les danseurs prendront leurs danseuses chacune à son « tour. Sept heures de carcan puniront les contrevenants, s'il y en a.

« Ainsi le veut, ainsi l'ordonne monsieur de Langaste, noble « Consul de Jonquières. »

IV

Si elle fut contente, demoiselle Julienne de Langaste ! ça ne se demande pas !

Toutes les fois qu'à Jonquières il se dansa, fût-ce de jour, fût-ce de nuit, elle fit trémousser sa petite bosse tant qu'elle voulut.

« Et de là vient le dicton qui se dit en Provence : Prendre à la file, comme à Jonquières quand on danse. »

Roumanille.

(Traduit du Provençal par Raoul Gineste).

(*Almanach provençal de 1888*).

BELLE ISABEAU

CHANSON POPULAIRE DE LA GASCOGNE

« Adieu, belle Isabeau : } bis
Garde ton cœur volage, }
Garde ton cœur volage,
Garde-le bien pour moi.
Voilà que je m'engage
Au service du roi. » *bis*

Servit sept ans passés.
— « Me voilà capitaine, } bis
Me voilà capitaine,
Dans les dragons dorés.
Allons revoir ma belle:
C'est pour nous marier. bis

Bonjour, belle Isabeau.
— Bonjour beau capitaine, } bis
Bonjour, beau capitaine,
Capitaine étranger;
Faisons l'amour ensemble:
Putain, c'est mon métier. bis

— Putain, c'est ton métier! » } bis
J'ai tiré mon grand sabre,
J'ai tiré mon grand sabre,
Clair et bien affilé.
— « Dieu pardonne à ton âme! »
Le sang a tout payé.

Adieu mes bons amis, } bis
Adieu père et mère.
Adieu père et mère,
Adieu donc pour toujours;
Je vais me rendre moine,
J'ai perdu mes amours. » bis

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

NOTES DE MUSIQUE

Les salons mondains ont aussi leurs *premières*. M. et Mme Fuchs viennent d'offrir à leurs nombreux amis trois représentations d'un charmante Revue : *Cent moins un*, faite par MM Paul Fuchs et Henri Lyon. Cet ouvrage qui ne compte pas moins de 3 actes est une sorte d'opérette, pleine de verve et d'esprit, dont tous les *airs*, *duos*, *ensembles*, ont été écrits pour la circonstance par les meilleurs musiciens modernes. Il faudrait tout citer quand on a affaire à des compositeurs comme Massenet, Delibes, Th. Dubois, Lenepveu, Joncières, Widor, Wormser, Pierné, Vidal, d'Indy, Lecocq, Messager, Guiraud, Pfeiffer, Palicot, Tiersot, Thomé, René, Chausson, de Kervéguen, etc... et Chabrier dont le duo-bouffe a été le *clou* de cette partition aux Cent pères. Quant à l'interprétation, elle a été charmante, confiée à des amateurs dont la plupart sont de véritables artistes, entre autres et au premier rang, la maîtresse de cette maison qui est un temple de la musique.

M. Julien Tiersot, sous-bibliothécaire au Conservatoire, vient de publier chez Heugel un recueil de chansons populaires sous ce titre : *Dix Mélodies populaires des Provinces de France.*

Le choix de ces chansons est excellent. Il faudrait les citer toutes. Nous avons trouvé avec plaisir dans le recueil de M. Tiersot une *Chanson de Mai* champenoise qui se distingue par un rythme piquant et par un curieux mélange de mesure à deux temps et à trois temps. Bien curieuses aussi : *La Pernette* ; la chanson farcie *La Bergère et le Monsieur*; la version d'*Anne de Bretagne ; En passant par la Lorraine*, et la mélodie du *Chant des Livrées*. Ces chansons avaient été exécutées dans l'un des concerts du cercle Saint-Simon. M. Tiersot a été bien inspiré en les publiant.

E. G.

LE HOUN DOU BOEU

Pays de Gosse

Au bord dou cam, debat un cassoura
Doun lou koelhatye a bis mente amourète,
Entre les heus coumence u sente estrète :
Lou soo que hounse et que cau debara.

Com en un putz, le sente que bireye,
L'oumpre ques' hey mé nègue à cade pas ;
L'ouelh abrumat, en arriban au bas,
Mé nes' soubin que, la-haut, tout soureye.

Obre dou diable ou bien obre de Diü,
A qui que bet, — per crede qu'at cau bèyre, —
un cap de boeu, encournat en le peyre,
E tan semblan que disèrèn qu'es biü.

Tout com lous rays, oubrès de plane berte,
Lou trubalh heyt, lou cim arroumgat,
Qu'es'tin pensiü : sus lou mus anegat,
L'ayque que sort per le bouque entrouberte.

D'un grand bouhat, comme le buts de le ma,
Quen de Nadau bin le heste sagrade,
Touts lous cent ans, les yens de le countrade.
Sus lou minoueyt, que l'entènen brama.

De so qui s'dits, aquet boeu qui s'asperye,
Qu'ère à Bethlem, au brès dou saubadou :
Diu qu'a punit lou praube peccadou
D'abé hemast deban le sente Bierye !

(Dialecte de Gascogne) Isidore Salles

LA FONTAINE DU BŒUF

(PAYS DE GOSSE)

Au bord des champs, sous la chênaie
Dont l'ombre a vu bien des amours,
Entre les fougères commence un sentier étroit;

Le sol se creuse, il faut descendre.
Comme en un puits, le chemin tournoie;
A chaque pas l'ombre se fait plus noire
Et l'œil obscurci, en arrivant au fond,
Plus ne se souvient que, là haut, tout rayonne.
Œuvre du diable ou bien œuvre de Dieu,
Il voit-là, — il faut voir, pour croire, —
Une tête de bœuf, encornée dans la pierre,
Et si ressemblante qu'elle semble vivre.
Et comme ses frères de la plaine verte,
Après le travail fait, ruminant le maïs,
Il se tient pensif. Sur son mufle noyé,
L'eau tombe de la bouche entr'ouverte.
D'un grand souffle, comme les voix de la mer,
Quand de Noël vient la fête sacrée,
Tous les cent ans, les gens de la contrée,
Sur les minuit, l'entendent mugir.
D'après la tradition, ce bœuf qui se purifie
Etait à Bethléem, au berceau du Sauveur :
Dieu a puni l'infortuné pécheur
D'avoir fienté devant la Sainte Vierge.

I. S.

BIBLIOGRAPHIE

Maurice Bouchor. — Les Symboles, 1 volume, Charpentier. 3 fr. 50.

Le volume que M. Maurice Bouchor vient de publier chez l'éditeur Charpentier fera la joie de tous les traditionnistes ; je ne parle pas, bien entendu. de ceux sur qui la poésie produit un effet analogue à celui que la musique produit sur les chiens.

Les Symboles en effet sont une remarquable synthèse des traditions religieuses.

« J'ai eu, dit l'auteur dans sa préface, l'idée de suivre la pensée religieuse dans son évolution à travers les âges, depuis l'aurore des temps historiques jusqu'à notre époque ; et surtout j'ai voulu, dans un grand nombre de mes poëmes, résumer l'esprit d'une religion au lieu d'emprunter aux diverses croyances des thèmes poétiques ne portant pas sur ce qui en est la véritable essence. »

Et ce programme, M. Bouchor l'a réalisé de la façon la plus heureuse, Mythes égyptiens, légendes bibliques, épopées babylonniennes et persannes, traditions indoues, mythologie grecque et scandinave lui ont inspiré de superbes poèmes où le côté populaire est merveilleusement compris. Nous citerons au hasard ces quelques vers de *la vie et la mort* :

C'est au bord de la mer durant les nuits d'été,
Que se révèle à nous l'antique Vérité.
Nous écoutons le bruit des vagues : et leur plainte
Est pour nous une voix mystérieuse et sainte.
Nous parlons leur langage aux aigles des rochers.
Qu'une alouette chante et nos cœurs sont touchés.
La pierre, sous nos pieds, parfois crie et s'anime,
La foule peut frémir au rythme des chansons,
Mais non pas nous comprendre, et seuls nous connaissons
Les âges de la lune, et le lieu solitaire
Où le soleil caché rêve loin de la terre.
Dans le trouble avenir, moi je plonge mes yeux.
Je peux, en plein midi, voiler d'ombres les cieux
Par un jour de juillet faire tomber la neige,
Disperser l'ennemi sans bouger de mon siège,
Détruire, par des noirs et soudains tourbillons,
Le fruit dans les vergers, l'orge dans les sillons.
Si notre amour est fort, nos haines sont tenaces.
Malheur à qui nous brave et rit de nos menaces !

Ces vers donneront certainement au lecteur le désir de lire tout ce volume dont on peut résumer ainsi le mérite : Synthèse admirable de la tradition religieuse dans une forme puissante et définitive.

R. GINESTE.

NOTES ET ENQUÊTES

L'Académie française a choisi pour le sujet du concours d'éloquence de 1889, *Les contes de Perrault.*

Notre ami Gabriel VICAIRE, va publier incessamment chez Lemerre son poème du *Miracle de Saint-Nicolas* dont nous publierons un extrait dans notre prochain numéro.

Dîner de la Tradition. — Le prochain dîner aura lieu, ainsi que nous l'avons annoncé déjà, le mardi 1er mai à 7 heures 1/2 au restaurant du Rocher de Cancale, 78, rue Montorgueil. Nous avons l'espoir que tous nos lecteurs de Paris tiendront à assister à ce dîner pour ouvrir traditionnellement le printemps par la fête du *premier de mai*. Dès maintenant, les adhésions seront reçues par M. Henry Carnoy, 33, rue Vavin. Pour la bonne organisation du dîner, il est nécessaire de prévenir à l'avance M. H. Carnoy. Nous rappelons que le prix du dîner est fixé à 6 francs.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 5. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** 15 Mai 1888.



REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 MAI 1888. — 2e Année.

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'impression, avec musique et dessins.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés d'adresser leur cotisation à ***M. A. DUPRET****, éditeur, 3, rue de Médicis. — Envoyer un mandat sur la poste.*

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, pour les nouveaux abonnés, est envoyé franco, moyennant **12 francs**.

Adresser les abonnements à **M. Dupret**, 3, rue de Médicis.

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, *professeur au Lycée Louis-le-Grand*, 33, rue Vavin, à Paris. (*Les manuscrits non insérés seront rendus*).

M. Henry Carnoy se tient à la disposition des lecteurs de **LA TRADITION** le jeudi de 2 heures à 4 heures, 33, rue Vavin.

LA TRADITION

LA LÉGENDE DE JEANNE D'ARC EN ALSACE.

Nous avons donné dans la *Tradition* la légende de Bonaparte racontée par un paysan russe. Il est curieux de voir comment l'histoire se transforme pour devenir légende. Voici, telle qu'on la dit en Alsace, aux environs de Gewenheim, la légende de Jeanne la Lorraine, la Pucelle d'Orléans.

⁂

Jeanne d'Arc était née à Domrémy en Lorraine. Son père s'était remarié à une méchante femme qui accablait la pauvre Jeanne de mauvais traitements. La marâtre ne donnait chaque jour à sa belle-fille qu'un morceau de pain, et encore ce pain était-il quelque croûte sèche dont personne n'eût voulu à la maison. Dès le matin, Jeanne sortait pour aller garder son troupeau ; lorsqu'elle rentrait le soir, elle couchait dans l'escalier sur une vieille couverture grise, usée et trouée. Jeanne était très pieuse. Chaque jour elle laissait son troupeau pour aller à la messe. Elle avait à traverser une rivière qui la séparait de l'église ; à son approche, les eaux s'ouvraient et Jeanne passait à pied sec (1). Pendant son absence, les brebis paissaient tranquillement et aucune ne s'éloignait du pacage.

La petite Lorraine rencontrait parfois de pauvres gens. Elle partageait avec eux sa croûte de pain. Un jour, la marâtre s'aperçut que sa belle-fille mettait un morceau de pain dans son tablier ; elle courut à Jeanne et le lui ouvrit violemment. Il en tomba une jonchée de roses. La femme demeura interdite et comprit que Jeanne était une sainte. (2)

Etant entrée dans sa quinzième année, Jeanne eut des visions. Sainte Catherine et Sainte-Marguerite lui apparurent plusieurs fois tandis qu'elle gardait ses moutons. « Va, Jeanne, lui disaient-elles, va trouver le roi de France, demande-lui des soldats, délivre Orléans et chasse les Anglais du royaume. Pendant deux années, nous serons avec toi ; ta mission achevée, tu reviendras garder ton troupeau. »

Jeanne finit par obéir. Elle se décida à partir et s'en alla trouver le roi, Celui-ci se mit à rire lorsqu'elle se présenta au palais. Jeanne, confuse,

1. Dans la Bible, on trouve deux ou trois miracles analogues.
2. Ce miracle est attribué ordinairement à Sainte-Elisabeth de Hongrie. La vie de Geneviève de Brabant offre aussi cet épisode (Henry Carnoy, *Les Légendes de France*; Paris, A. Quantin, 1885).

retourna dans son village. De nouveau, Sainte-Catherine et Sainte-Marguerite lui apparurent. L'enfant se remit en route et demanda encore à parler au roi. « Fais un miracle, lui dit celui-ci, et te te donnerai une armée. » Jeanne fit un miracle et le roi lui donna des soldats. Elle s'habilla en homme, s'arma d'une lance, monta sur un cheval blanc et se dirigea vers la ville d'Orléans. Les Anglais essayèrent de lutter contre la petite Lorraine, mais ils furent battus, et Jeanne les chassa de presque toutes les villes qu'ils occupaient.

Les deux années accordées par Sainte-Catherine et Sainte-Marguerite étaient écoulées, lorsque la jeune fille fille fut prise par les Anglais. Le roi de France la racheta pour une forte somme. Jeanne voulut retourner dans son village, mais on la retint. Elle gagna encore quelques victoires. Elle fut blessée dans une bataille et les Anglais réussirent à la faire prisonnière pour la seconde fois.

Le roi de France oublia celle qui lui avait rendu son royaume et refusa de payer sa rançon. Les Anglais condamnèrent Jeanne d'Arc à être brûlée vive et ils mirent le jugement à exécution. Jeanne mourut sur un bûcher. L'on vit deux blanches colombes s'élever des flammes : c'était l'âme de Jeanne la Lorraine et l'esprit de son ange gardien.

Mme H. Martin.

MON CŒUR ENTRE DEUX BELLES

RONDE ENFANTINE

Mon cœur entre deux belles, | bis.
Dondé,
Mon cœur entre deux belles,
Mon cœur est partagé :
O gué la rira dondaine,
Mon cœur est partagé, | bis.
O gué la rira dondé.

Il y en a-t-une brune,
L'autre aux cheveux dorés.

Toutes deux sont jalouses.
« Beau galant, choisissez.

— Entre vous, brune et blonde,
Je suis embarassé.

— Entre nous, brune et blonde,
Beau galant, choisissez.

— Si je choisis la brune,
J'aurai le cœur en gai.
Si je choisis la blonde,
Beau temps est arrivé.

— Entre nous, brune et blonde,
Beau galant,choisissez

— Entre vous, brune et blonde,
Je suis embarassé.

Si je vous perds, la brune,
Comment me consoler ?

— Si je vous perds, la blonde, | bis.
Dondé,
Si je vous perds, la blonde,
Je crois que j'en mourrai.
O gué la rira dondaine,
Je crois que j'en mourrai. | bis.
O gué la rira dondé.

J'ai naguère entendu cette ronde, chantée par des enfants à Agen sur la ci-devant Place Saint-Georges, aujourdhui Place Raspail. Notre conseil municipal débaptise les rues à l'instar de **Paris.**

Jean-François Bladé.

LES CROTS DE BERVEILLE

LÉGENDE DU NIVERNAIS.

« — Vous voulez donc, mon cher monsieur, me dit la bonne vieille mère Guite, assise au soleil sur la *chaume* (1) à côté de son faix de bois mort, vous voulez que je vous dise ce que les anciens m'ont raconté touchant les *Crots* (2) *de Berveille*. Mais ce n'est pas un conte, ça, c'est une histoire véritable, et c'est arrivé dans les temps, aussi vrai que Dieu est Dieu !

« Il y a toujours eu des pauvres sous la calotte des cieux et toujours il y en aura ; de même qu'il y aura toujours, *en plus tard comme en ci-devant*, des riches de bon cœur ; mais qu'il y a donc de méchants ! Un jour que je gardais ma vache (*au respect de vous !*) sur la *chaume* où nous voilà séants, je vous ai chanté, mon petit monsieur, *la* (3) cantique du bon Dieu qui s'est habillé en pauvre, c'est *une jolie* cantique qui va sur deux airs. Notre Seigneur Jésus-Christ prenait plaisir comme ça à voyager sur la terre, seul ou en compagnie de ses apôtres, à l'époque où le monde était moins mauvais *qu'au jour d'aujourd'hui*. Il n'avait pas de beaux habits, lui, il n'était pas fier comme les *chetits* païens qu'on voit à cette heure ! Il avait la ressemblance d'un chercheux de pain ; il s'en allait, bonnes gens ! tout minable, à la porte des gros et des petits. De quoi vivait-il ? D'une croûte de pain *channi* (4) qu'il attrapait par ci par là, lui qui aurait pu se faire servir un repas sellébridé sur une belle nappe comme celle du conte que je vous ai conté, vous en souvenez-vous ? Il n'y avait qu'à l'étendre par terre en disant : *Nappe, fais ton devoir !* et, d'un coup, mon doux Sauveur ! voilà un dîner complet, là, sur la nappe, et pas cher ! Mais Notre Seigneur n'en demandait pas tant ; il se contentait de ce qu'on lui donnait. Quelquefois il récompensait les malheureux qui se privaient pour lui faire l'aumône ; quelquefois aussi, il punissait les méchants riches qui le repoussaient tout comme un chien (*au respect de vous*, mon cher monsieur !)

« Un jour qu'il était bien las, bien las, voilà qu'il arrive dans la Champagne (2) d'Ouche. Connaissez-vous ce pays-là ? Il ne ressemble guère au nôtre qui est tout couvert de bois à montées et à devallées, quoiqu'il n'en soit pas éloigné de plus de cinq à six lieues. C'est un grand champ tout plat, tout nu, sans arbres ; pas bien

1. *Chaume*, terrain vague.
2. *Crot*, trou plein d'eau.
3. *Cantique* est féminin, chez les paysans nivernais.
4. *Channi*, moisi.
5. *Champagne*, contrée plate.

loin de la rivière de Loire et de la ville de La Charité. Point de route. Les voyageurs s'y forvoient même de jour, quand il fait des *brouées* (1).... du moins c'était comme ça du temps des anciens ; mais le père Toine Linard, notre voisin, raconte que toute cette Champagne est aujourd'hui dispartie et au quart plantée de vignes. Il y avait là une maison habitée par deux riches, frère et sœur, des gens avaricieux, durs aux pauvres, capables d'écorcher un pou pour en avoir la peau. Vous pensez, mon cher monsieur, que Notre Seigneur ne fut pas bien reçu quand il se présenta dans la cour avec sa besace et son bâton. Le frère, appelé Pierre, qui se chauffait devant les landiers, se mit à jurer comme un païen qu'il était, et la sœur courut jusqu'au milieu de la cour pour enpêcher le pauvre d'avancer ;

« — Qu'est-ce que vous voulez ? lui dit-elle, *fainiant*, ne pouvez-vous pas travailler pour gagner votre vie ? Allez plus loin, vous n'aurez rien ici !

« Notre Seigneur ne desserra pas les lèvres, mais il la regarda si dolemment pendant qu'elle ajoutait :

« — Ensauvez-vous, où je lâche les chiens !

« Au même instant, voilà la terre qui se fend et la maison qui s'enfonce, qui s'enfonce ! Et ma foi, j'en jure, c'était bien fait, n'est-ce pas, mon petit monsieur ?... La mauvaise femme se mit à crier : *Sors vite, Pierre ! — Pierre tu seras !* répond une voix. En une secousse, plus de femme ! rien qu'une grosse pierre à sa place.

« Et la pierre y est encore à cette heure, auprès de deux trous, deux vrais abîmes, qu'on appelle les *Crots de Berveille*. Il y en a qui disent : les *Crots de Merveille*, mais pas moi ; je dis comme mes anciens m'ont appris. Ces grands trous marquent l'emplacement de la maison. Ils sont intarissables. A chaque tour de soleil, l'eau baisse, puis remonte. Ce que je vous dis là, je le tiens de ma mère bisaïeule, et c'est aussi vrai que si je l'avais vu de mes deux yeux. Moi, je ne l'ai pas vu, mais j'irai faire un tour de ce côté-là, à l'époque des vendanges, si j'en suis encore à la peine !

« Dans un des trous, croiriez-vous qu'un chariot s'est perdu, tout chargé, avec les bœufs, qu'on n'en a vu ni vent ni fumée ? Dans l'autre, on a déroulé dix-huit paires de courroies attachées bout à bout et portant un soc de charrue, mais, bast ! on n'a pas trouvé le fond. Quand l'eau est bien claire, je me suis laissé dire par le père Picard, qui est le marguillier de Bulcy, qu'on peut distinguer encore les marches de l'escalier de cette mauvaise maison.

« Et voilà, reprit en se levant la mère Guite, ce qui doit apprendre aux riches, bien vêtus, bien *pansés* (2), bien en repos, à ne pas

1. *Brouée*, brouillard.
2. *Pansés*, nourris.

repousser les malheureux qui viennent demander l'aumône, tout guenilloux, *aquenis* (1) de fièvre, *esrenés* (2) de fatigue. Qui sait si Notre Seigneur ne voudra pas s'habiller en pauvre pour voir de près toute la vilaineté du monde ? Qui sait si ce n'est pas lui que vous renvoyez en le *reboulant* (3), faux chrétiens que vous êtes ?...

« Et à cette heure, s'il plaît à Dieu, je vas m'en aller du côté de chez nous... Si vous vouliez bien m'aider un *p'chon* (4) à charger mon faix, mon cher petit monsieur ? »

ACHILLE MILLIEN.

BRANLE DOUBLE DE NORMANDIE

Le roi Loÿs, pour la saison nouvelle,
(*Que Jeannette est belle !*)
Veut marier sa noble demoiselle ;
(*Que Jeannette est belle, Jean* ;
Jean, que Jeannette est belle!).

Veut marier sa noble demoiselle ;
(*Que Claudine est belle !*)
Mais la princesse à son père est rebelle.
(*Que Claudine est belle, Jean ;*
Jean, que Claudine est belle!)

Mais la princesse à son père est rebelle.
(*Que Suzanne est belle !*)
Elle aime un duc, fier, brave et plein de zèle.
(*Que Suzanne est belle, Jean ;*
Jean, que Suzanne est belle !)

Elle aime un duc, fier, brave et plein de zèle.
(*Que Martine est belle !*)
Le roi la jette au fond d'une tournelle.
(*Que Martine est belle, Jean ;*
Jean, que Martine est belle !)

Le roi la jette au fond d'une tournelle.
(*Que Lucette est belle !*)

1. *Aquenis*, épuisés.
2. *Esrenés*, éreintés.
3. *Rebouler*, repousser rudement.
4. *Un p'chon*, un peu.

« — Quitte, dit-il, une amour criminelle ! »
(*Que Lucette est belle, Jean;*
Jean, que Lucette est belle!)

« — Quitte, dit-il, une amour criminelle !
(*Que Rosine est belle !*)
« Ou tu mourras dans cette citadelle.
(*Que Rosine est belle, Jean ;*
Jean, que Rosine est belle !)

« Ou tu mourras dans cette citadelle.
(*Que Gilberte est belle!*)
« — Changer d'amour ! je ne saurais, dit-elle ;
(*Que Gilberte est belle, Jean ;*
Jean, que Gilberte est belle!)

« — Changer d'amour ! je ne saurais, dit-elle ;
(*Que Justine est belle!*)
« Je puis mourir, mais je mourrai fidèle.
(*Que Justine est belle, Jean*;
Jean, que Justine est belle !)

« Je puis mourir, mais je mourrai fidèle. »
(*Que Cécile est belle !*)
Cierges, brûlez au fond de la chapelle !
(*Que Cécile est belle, Jean*;
Jean, que Cécile est belle !)

Cierges, brûlez au fond de la chapelle !
(*Que Denise est belle !*)
Dans son cercueil elle est là, mort cruelle !
(*Que Denise est belle, Jean*;
Jean, que Denise est belle!)

Dans son cercueil elle est là, mort cruelle !
(*Que Gervaise est belle !*)
Quarante abbés ont prié Dieu pour elle ;
(*Que Gervaise est belle, Jean*;
Jean, que Gervaise est belle !)

Quarante abbés ont prié Dieu pour elle ;
(*Que Sylvie est belle !*)
Mais, à minuit, son amant vient, l'appelle.

(Que Sylvie est bel'e, Jean ;
Jean, que Sylvie est belle !)

Mais, à minuit, son amant vient, l'appelle.
(Que Brigitte est belle !)
Et doucement : « — Je t'attendais ! » dit-elle.
(Que Brigitte est belle, Jean ;
Jean, que Brigitte est belle !)

Et doucement : « — Je t'attendais ! » dit-elle.
(Que Thérèse est belle !)
Deux chevaux blancs hennissent. Vite, en selle !
(Que Thérèse est belle, Jean ;
Jean, que Thérèse est belle !)

Deux chevaux blancs hennissent. Vite, en selle !
(Que Victoire est belle !)
Fuyez, amants ! votre étoile étincelle.
(Que Victoire est belle, Jean ;
Jean, que Victoire est belle !)

Fuyez, amants ! votre étoile étincelle.
(Jeanne est la plus belle !)
Dame bientôt devint la demoiselle ;
(Jeanne est la plus belle, Jean ;
Jean, Jeanne est la plus belle !)

Dame bientôt devint la demoiselle ;
(Baise la plus belle !)
Et le beau duc eut beaucoup d'enfants d'elle.
(Baise la plus belle, Jean ;
Jean, baise la plus belle !)

EMILE BLÉMONT.

ESSAIS SUR QUELQUES CYCLES LÉGENDAIRES

I

LES GUERRIERS DORMANTS (*fin*)(1).

Cette légende slave n'est pas qu'intéressante par ce dernier trait ; elle offre sur le vif la façon dont les évènements historiques se dénaturent pour passer à l'état de légende.

1. Voir les numéros du 15 octobre 1887 et du 15 mars 1888.

Quant au sujet qui nous occupe, nous avons un rameau du cycle légendaire des Dormants dans le récit des sept saints martyrs d'Ephèse endormis dans une caverne du mont Célion.

***

D'après la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, les noms des sept dormants d'Ephèse étaient Maximilien, Malchus, Marcien, Denis, Jean, Sérapion et Constantin, qui auraient été mûrés dans une caverne par l'ordre de l'empereur Décius. La légende raconte que lorsque la religion chrétienne se fut établie définitivement en Grèce, on ouvrit la grotte des Sept-Martyrs et qu'à la stupéfaction générale, on avait retrouvé ces saints personnages dormant du plus doux sommeil depuis 372 ans, d'après les uns ; depuis 196 ans, suivant d'autres. Réveillés et ramenés dans la ville au milieu du plus grand respect, ils communièrent et moururent peu après (A. D. 448).

Grégoire de Tours fut le premier qui introduisit en Gaule l'histoire merveilleuse qui, depuis l'an 500 environ, avait déjà en Orient, et particulièrement en Syrie, une grande notoriété. Aidé d'un Syrien, l'auteur de l'*Histoire des Francs* traduisit la Passion des Sept-Dormants, martyrs d'Ephèse.

Un siècle plus tard, la légende s'introduisait en Bretagne, où l'on peut voir encore de nos jours une chapelle bâtie sur dolmen, et qui leur est dédiée.

Les grottes des Sept-Dormants sont assez nombreuses, surtout dans les pays musulmans. Les Arabes auront dû connaître cette légende au temps de leurs conquêtes. Elle s'est dès lors localisée en quantité d'endroits. Bien entendu que les Saints-Martyrs sont alors des Musulmans.

En Algérie, près du cap Matifou, sont les ruines de la cité romaine de Rusgunia. On y trouve une caverne où furent également mûrés sept frères et leur *chien*. Quand plus tard on démolit l'entrée de la grotte, on retrouva vivants les saints et leur compagnon. Ce dernier animal est depuis vénéré par les Arabes. Ils lui donnent une place dans le Paradis avec l'âne de Jésus-Christ, et l'Alborak, monture fabuleuse sur laquelle, suivant le Qoran, Mahomet fit un voyage nocturne au ciel.

Dans la Tripolitaine, la légende des Sept-Dormants est racontée ainsi qu'il suit :

« Sidi-Kacem, originaire de Hodna, était un homme pieux et très savant, ne s'occupant jamais des choses de ce monde ; il s'en allait de tente en tente, stimulant le zèle des musulmans pour les œuvres pieuses.

« Quelques années avant sa visite à N'gaous, sept jeunes gens de la ville, jouissant d'une réputation parfaite, disparurent tout à coup sans que l'on en eût la moindre nouvelle.

« Un jour, Sidi-Kacem arriva, et après s'être promené dans le village, alla chez un des principaux habitants et l'engagea à le suivre. Après avoir marché quelque temps, il lui montra un petit monticule formé par les décombres, en lui disant :

« — Comment souffrez-vous que l'on jette des immondices en cet endroit? Fouillez et vous verrez ce que cette terre recouvre ». Aussitôt on se mit à déblayer le terrain et on trouva les sept jeunes gens — *Sebaâ Regoud* — dont la disparition avait causé tant d'étonnement, étendus, la face au soleil, et paraissant dormir d'un profond sommeil. Le miracle fit, comme on le pense bien, très grand bruit. Aussi, pour en perpétuer le souvenir, fut-il décidé que l'on bâtirait immédiatement une mosquée sur le lieu même, et qu'elle porterait le nom de *Sebaâ er-Regoud*, des Sept-Dormants. »

Mais il n'y a pas que la légende des Sept-Dormants. La chronique des Dominicains parle de trois frères endormis dans un ermitage au vallon du Storenloch, dans la vallée d'Alsace. A Guebwiller, toujours dans le même pays, il y avait la maison du conseil dormant des *Six*, dans la *Maison des Esprits*.

« Or, dans cette maison, dit l'abbé Ch. Braun, dans ses *Légendes du Florival*, on vous montrait une chambre sombre et vide, à la porte et aux fenêtres toujours fermées. Là, vous disait-on, sont assis autour d'une table les *six (die sechser)*, c'est-à-dire les membres du conseil des six, les yeux ouverts, le regard fixe, et des cartes en main, comme s'ils jouaient, mais tous immobiles et muets, vêtus en arlequins, avec un chapeau pointu sur la tête. Seulement, pour les voir, il fallait être né le dimanche. Tout autre n'y voyait que du noir. »

Une tradition danoise rapporte encore que lors de la construction d'une église du pays, une femme demanda à Dieu de la laisser vivre aussi longtemps que le monument. Sa prière fut exaucée, et la vieille décrépite, plusieurs fois centenaire, dort depuis cette époque dans les caveaux de l'église. Le jour de Noël, à la messe de minuit, elle se réveille et demande si les murs de la basilique sont toujours debout.

« — Toujours ! répond-on.

« — Hélas ! murmure-t-elle. »

Et elle se rendort jusqu'à l'année suivante.

Toujours à propos du sommeil mystérieux qui nous occupe, nous pourrions citer une autre catégorie de légendes dans lesquelles on voit un saint anachorète passer plusieurs siècles dans une immobilité extatique à écouter le chant mélodieux d'un rossignol ou d'un pinson. Mais nous pensons que cette classe de récits populaires appartient à un autre cycle légendaire, et nous ne nous y arrêterons pas.

Nous nous apercevons que nous avons omis de parler du classique sommeil du philosophe Epiménide dans une caverne de Crète. Le lecteur, du reste, s'en sera souvenu déjà.

*
* *

Les mythographes que ces légendes ont frappés depuis longtemps ont été assez partagés quant à la question d'origine. Les uns ont vu dans les guerriers dormants une antique tradition religieuse : « Les noms changent et se succèdent, dit Braun, le mythe reste, et de tous les grands noms de l'histoire, c'est presque toujours le dernier qui efface les autres,

à moins que l'un d'eux, par suite de circonstances locales, ne se soit gravé plus profondément dans la mémoire du peuple. Au dieu primitif a succédé le demi-dieu, puis quelque grand roi, illustre guerrier, lequel s'appellera successivement Théodoric, Charlemagne, Barberousse, Charles-Quint, Napoléon. »

Ou bien on y a trouvé un symbolisme du soleil disparaissant le soir pour reparaître le matin, ou de la nature endormie du long sommeil de l'hiver et se réveillant au printemps. « C'est toujours ce même symbolisme qui, prenant son point de départ dans le spectacle des grands phénomènes de la nature, a produit le mythe que nous avons vu empruntant, pour s'y personnifier, les plus grands noms de l'histoire, symbolisme à la fois historique et prophétique, et qui a trouvé sa réalisation aussi touchante que sublime dans la grande épopée de la Rédemption. » — Abbé Ch. Braun.

Tel n'est pas notre avis. La conception de ces légendes est unique et repose sur cette idée que les héros sont au-dessus de notre humaine nature et ne sont pas assujettis à ses lois, croyance se manifestant de partout identique et créant, à chaque personnage, à chaque héros populaire, sa légende parfaitement distincte. Les foyers sont différents ; de là ces récits sporadiques qu'il nous a été donné de rencontrer sur les héros dormants. Les sept martyrs d'Ephèse, de leur côté, nous semblent être la souche du cycle des saints endormis dans les cavernes. Le foyer serait alors unique ; et ce serait le récit de la *Légende dorée*.

HENRY CARNOY.

LA PRINCESSE AUX TROIS SEINS

L'AVEUGLE ET LE BOSSU

(Conte indou traduit du sanscrit.)

Quand les brâhmanes eurent fini de parler, le roi leur dit : « O brâhmanes, j'ai une fille qui a trois seins. Dites-moi donc s'il existe quelque conjuration à employer contre elle, oui ou non ? » Ils répondirent : « Seigneur, écoutez :

« Une jeune fille qui en ce monde est mutilée d'un membre, ou en a un de trop, cause la perte de son mari et déprave son propre caractère.

« Mais celle qui a trois seins, pour si peu qu'elle se laisse entrevoir, tue sur le coup son propre père ; c'est un fait incontestable.

« Il faut donc que Votre Majesté évite avec soin sa vue. Puis, si quelqu'un consent à l'épouser, donnez-la lui et faites-lui quitter votre royaume. Par ainsi vous vous serez assuré le salut en cette vie et dans l'autre. » Ayant ouï ce conseil, le roi fit publier partout au son du tambour cette proclamation : « Ohé ! quiconque épousera la fille du roi qui

a trois seins recevra cent mille pièces d'or et quittera le royaume ! » Et, tandis qu'on faisait cette proclamation, il se passa bien du temps, sans que personne se présentât pour l'épouser. Déjà elle allait sur ses trente ans, bien tenue en chartre privée à grand renfort de gardiens. Or dans cette ville demeurait un aveugle. qui avait pour conducteur un bossu nommé Mantharaka. Ils entendirent un jour l'annonce et se dirent entre eux : « Qu'on vienne à toucher ce tambour : si la destinée veut qu'on s'arrange de la jeune fille et qu'on obtienne les pièces d'or, on sera riche et l'on se donnera du bon temps ; que si l'on doit mourir victime du maléfice, eh bien, ce sera la fin des souffrances de toutes sortes qu'engendre la misère, car il est dit :

« La pudeur, l'affection, la voix mélodieuse, les pensées d'avenir, la bonne humeur, le souffle spirituel, la régularité dans l'étude et la prière, la délivrance de tous maux, les divertissements, la vertu, la connaissance des préceptes. l'intelligence d'un précepteur des Dieux, la pureté, le sens moral, d'où naissent tous ces biens ? De ce vil pot, le ventre, quand il est rempli de grains. »

Ayant dit, l'aveugle s'en alla toucher le tambour : « Holà ! j'épouse cette jeune fille, si le roi veut me la donner ! » Les gens du roi vinrent lui annoncer cette nouvelle : « Seigneur, un aveugle a touché le tambour : daigne Votre Majesté décider de ce qu'il convient de faire. » Le roi répondit :

« Aveugle ou sourd, lépreux ou paria, qu'il prenne la jeune fille et les millions et quitte le pays ! »

Ayant reçu les ordres du roi, les gens du roi conduisirent l'aveugle au bord d'une rivière, lui remirent les cent mille pièces d'or et lui firent épouser la jeune fille aux trois seins. Puis ils les mirent dans un bateau et dirent à des pêcheurs : « Vous allez conduire hors du pays cet aveugle avec sa femme et ce bossu, et arrivés en un endroit quelconque vous les laisserez aller à leur guise. » Ainsi fait : nos gens quittent le pays, les pêcheurs leur indiquent un endroit où ils prennent terre, achètent une maison et vivent très heureux : l'aveugle ne fait que dormir dans son lit, et Mantharaka fait marcher la maison. Mais, au bout de quelque temps, voilà la femme aux trois seins qui se prend d'affection pour le bossu. Ah ! l'on a bien raison de dire :

« Quand e feu sera froid, que la lune émettra des rayons brûlants, que la mer sera bonne à boire, alors les femmes deviendront fidèles. »

Donc un beau jour la femme aux trois seins dit à Mantharaka : « Mon ami, si nous parvenons à faire mourir cet aveugle, nous pourrons alors nous donner du bon temps. Cherche-moi donc quelque poison que je puisse lui administrer pour vivre heureuse ensuite. » Un autre jour, le bossu en se promenant trouva une charogne de serpent noir. Il la ramassa et rentra fort allègre à la maison, disant à la femme : « Ma chère, j'ai trouvé ce serpent noir : coupe-le en menus morceaux, fourres-y force gingembre et autres épices, et sers-le à ce bonhomme

qui n'y voit goutte, en lui disant que c'est du poisson. Il a toujours aimé le poisson, et nous serons débarrassés de lui incontinent. » Cela dit, Mantharaka s'en alla dehors. La femme coupe le serpent noir en menus morceaux, le met sur le feu dans une sauce au lait ; puis, ayant affaire à son ménage, elle dit respectueusement à l'aveugle : « Mon noble époux, voici du poisson dont vous avez si grande envie et que vous demandez constamment : les poissons sont à cuire sur le feu, et moi j'ai à faire dans la maison : prenez donc une cuiller et me les remuez un moment. » Mon homme, à ces mots, enchanté et se léchant le coin des lèvres, se lève d'un bond, prend une cuiller et se met à tourner la matelote. Il tourne, il tourne, et voici que la vapeur du poison quintessencié atteint la taie qui lui bouchait les yeux et la fait tomber. Reconnaissant les propriétés de cette vapeur, l'aveugle y expose ses yeux autant qu'il peut ; il recouvre la vue, il regarde, et que voit-il nageant dans la sauce ? rien que des tranches de serpent noir ! « Qu'est-ceci ? se dit-il. Elle m'avait parlé de poisson, et ce sont des tranches de serpent noir. Aïe ! aïe ! il faut que je surveille avec attention la conduite de la femme aux trois seins, pour savoir au juste si c'est avec le bossu ou quelqu'autre pour complice qu'elle a tenté de m'empoisonner. » Dans cette pensée, il dissimule ses allures et continue à se démener comme s'il était encore aveugle. Le bossu rentre et sans défiance embrasse la femme, la baise, la cajole. A cette vue, l'aveugle, enflammé de colère et ne voyant autour de lui aucune arme, se dirige comme de coutume vers son lit, empoigne le bossu par les pieds, le fait tourner vigoureusement au-dessus de sa tête comme une massue, et en décharge un coup à sa femme en plein cœur. Et du coup voilà qu'il lui fait rentrer son troisième sein dans la poitrine ; et en même temps ce tournoiement énergique redresse le bossu. C'est pourquoi je dis :

« L'aveugle, le bossu et la princesse aux trois seins, traités tous trois en dépit du bon sens, ont dû leur guérison à la faveur des circonstances. »

VICTOR HENRY.

LA LÉGENDE DE LA SAINTE CHAPELLE. (1)

Tout le monde connaît, ne fût-ce que de nom, ce merveilleux bijou d'art architectural qui, après avoir été construit par Louis IX sur le côté de son propre palais, se trouve aujourd'hui circonscrit par les massifs bâtiments du Palais de Justice, au centre de la Cité, et que l'on nomme la Sainte-Chapelle.

Le moindre dictionnaire d'histoire nous apprendra qu'elle fut édifiée selon les ordres de ce prince vers 1242, par Pierre de Montereau, pour recevoir en dépôt un morceau de la vraie croix, le fer de la lance dont

fut percé le côté de Jésus expirant, une partie de l'éponge, un fragment du roseau, toutes reliques vendues au roi de France par Beaudoin, empereur de Constantinople ; et que, terminée en 1247, elle est restée depuis lors le type le plus achevé des chapelles palatines.

Les guides de toute dimension vous diront la hauteur de la flèche, vous décriront les sculptures délicatement fouillées de la rosace, ou vous dénombreront les colonnes monostyles qui ornent ce monument, les vitraux qui l'éclairent, ou le nombre des visiteurs qui viennent annuellement s'extasier — dans la religion de l'art, ou dans l'art de la religion — devant cette vraie merveille que nous a léguée le Moyen-Age.

Mais ce qu'aucun dictionnaire ne vous dira, ce que nul guide ne vous racontera, c'est la légende fort peu connue qui s'attache à l'édification de cette chapelle et au nom de son architecte, Pierre de Montereau, — légende que je me souviens d'avoir lue jadis — il y a bien longtemps de cela — que je n'ai jamais pu retrouver depuis lors, et qui, néanmoins existe, enfouie dans quelque vieux livre poussiéreux — et peut-être aussi dans le souvenir de quelques vieillards parisiens, de ceux qui ont connu l'époque où les légendes de l'antique cité n'étaient pas encore mortes, frappées au cœur par le pic de l'expropriation, ou noyées sous le flot toujours grandissant de l'immigration des étrangers en quête d'or ou de plaisir.

Permettez-moi de vous la redire, ne fût-ce que pour lui éviter l'éternel oubli qui accompagnerait peut-être la mort de demain... Et les légendes parisiennes sont si rares !

D'abord, que fut Pierre de Montereau ? La plupart des biographies de cet artiste sont bien sèches, bien incomplètes et peuvent tenir dans les quelques lignes que lui consacre Bachelet :

« **Montereau** (Pierre de), architecte français, m. en 1266, construisit la « chapelle de Vincennes, le réfectoire de l'abbaye de Saint-Martin-des-« Champs, à Paris, auj. bibliothèque du Conservatoire des Arts-et-« Métiers, la salle capitulaire et la chapelle de l'abbaye de Saint-Germain-« des-Prés, et la Sainte-Chapelle du Palais à Paris, qui est son chef-« d'œuvre. Tous ces édifices sont dans le style gothique. »

Et c'est tout.

D'où venait ce merveilleux artiste ? où est-il né ? où a-t-il appris les premiers éléments de la science des « maîtres tailleurs de pierres », comme s'intitulaient alors modestement les génies qui ont créé Notre-Dame-de-Paris, Saint-Gatien de Tours et la merveilleuse flèche de Strasbourg ? Qui le dira ?

I

Dans une vallée des Vosges, des Pyrénées, ou des Alpes, une pluie d'hiver tombait, chassée par le vent, fouettant les sapins verts qui gémissaient, tordaient leurs branches dans la tourmente. Les ruisseaux, devenus torrents, se précipitaient de chute en chute, entraînant dans

leur cours les terres des hauts plateaux, des troncs d'arbres entiers, et même des fragments de roches qui, roulant de choc en choc, se pulvérisaient peu à peu.

La nuit tombait rapidement : des nuages de plus en plus nombreux. de plus en plus noirs, escaladaient le ciel, promettant à ce coin de la terre un nouveau déluge.

Renfonçant au dessous de ses oreilles le bonnet de peau qui le coiffait, resserrant autour de lui un vaste manteau de laine tout ruisselant de pluie, et qui enveloppait non seulement sa personne mais encore le mince bagage suspendu à son aisselle, un homme marchait hâtivement, tout en cherchant à éviter les fondrières, les crevasses et les torrents qui, dans la demi-obscurité, semblaient se multiplier sous ses pas.

Il allait franchissant ici un rocher qui lui barrait la route, là un arbre déraciné par quelque trombe et jeté en travers du chemin, plus loin quelque ruisseau grondant, élargi par la pluie et noirci par les détritus de terre qu'y jette l'orage.

Entre temps, le voyageur s'arrêtait, regardait au loin si, dans la nuit qui devenait de plus en plus sombre, quelque indice se révèlerait pour lui dire qu'il approchait d'un lieu habité. Mais toujours le morne rideau de pluie, zébrant l'espace, lui cachait l'horizon ; et le voyageur avec une rapidité fébrile, maintenant, poursuivait sa route, butant aux rochers de son pied mal assuré, ou bien heurtant du front quelque branche d'arbre trop basse.

Depuis près d'une heure, l'ombre s'était faite, épaisse, compacte, striée seulement, au gré des bourrasques qui hurlaient, par la pluie intense qui tombait avec une crépitation bouillonnante, et, presque à chaque pas, le voyageur trébuchait lorsque, levant les yeux, il aperçut à quelque distance une lumière vague piquant l'obscurité.

Aussitôt, comme si cette vue lui eût été un nouvel excitant, il raffermit et accélera sa démarche, se dirigea vers la lumière qui, de quelque nature qu'elle fût, dénotait l'existence d'un être humain dans ce milieu désolé. Quelques instants plus tard, le voyageur heurtait une porte de son bâton.

« Qui frappe ?... que voulez-vous ? interrogea une voix de l'intérieur.

— Un étranger égaré demande à une âme chrétienne la charité d'un couvert pour y attendre le jour... Ouvrez-moi, au nom de notre Seigneur Jésus ! »

On entendit le déclanchement d'une barre, et la porte s'ouvrit, montrant un homme qui, une torche de résine à la main, venait reconnaître l'étranger.

« Entrez, qui que vous soyez, dit l'hôte : vous trouverez du feu pour sécher vos vêtements, un abri pour dormir, mais peu de chose à manger.

— N'importe, reprit l'autre ; j'ai dans mon bissac quelques provisions que je pourrai encore partager avec vous, mon hôte, en échange d'une hospitalité qu'une pareille nuit rend inappréciable. »

L'hôte s'écarta, introduisit l'étranger dans la pièce unique de son logis.

Dans l'âtre, un feu de sapin flambait, léchant de sa flamme les parois de pierre, et jetant partout de joyeux reflets sur les murs et parmi le pauvre mobilier de la masure.

L'hôte, après avoir refermé son huis revint accrocher sa torche a une griffe de fer scellée dans le mur ; et le nouveau venu, se débarassant de son bâton, de son bonnet de peau, de son manteau et de l'espèce de double sac qui constituait tout son attirail de voyageur, parut alors en pleine lumière.

C'était un homme tout jeune encore: peut-être n'avait-il pas vingt ans ; imberbe, blond, aux yeux bleus illuminés d'un mélange saisissant de douceur et d'énergie ; son justaucorps, serré aux reins par une large ceinture de cuir, faisait valoir sa taille souple, bien prise, mais presque enfantine, tant elle était frêle : — l'ensemble d'un homme à peine sorti de la première jeunesse.

« Séchez vos vêtements, étranger ! » lui dit l'hôte en lui approchant du feu un tronc d'arbre dégrossi en forme d'escabeau.

Le nouveau venu, encore tout frissonnant de la pluie qui l'avait traversé, et qui, dans la chaleur lourde de la pièce se résolvait en une buée dont tout son être était entouré, s'avança les mains tendues vers la flamme qui l'éjouissait, lorsque son regard tomba sur un autre personnage que, tout d'abord, il n'avait pas remarqué — peut-être parce que celui-ci, à l'arrivée du jeune homme et pour lui faire meilleure place au foyer, s'était reculé en arrière dans la pénombre de la pièce.

« Ce seigneur est aussi un voyageur égaré, » fit l'hôte en présentant les deux hommes l'un à l'autre.

D'une haute stature, et d'une carrure herculéenne, très-brun de cheveux, l'œil profondément encaissé sous une double arcade embroussaillée de cils grisonnants, les traits en partie cachés par une barbe puissante, l'occupant antérieur offrait avec le nouvel arrivé le contraste le plus complet. Tous deux se regardèrent un instant, puis prirent place autour du foyer, avec leur hôte.

« Ça, mon maître, fit celui-ci, s'adressant au jeune homme, vous ne redoutez donc ni les loups ni les mauvais garçons, pour errer à pareille heure dans les gorges de nos montagnes ?

— Bah ! répliqua le voyageur, non sans une gaie insouciance, que puis-je craindre ? J'ai mon bâton pour me défendre des loups ; quant aux rôdeurs, il m'est avis qu'ils seraient les premiers volés, s'ils m'enlevaient mon bissac.

— Vous n'êtes donc pas un marchand faisant trafic ?

— Non... je ne suis qu'un simple ouvrier... je vais à Paris...

— A Paris ! fit l'hôte, les yeux dilatés de stupéfaction, à Paris ! mais vous y serez dans quinze jours.

— A peu près...,

— Or, qu'allez-vous donc y faire?

— Je meurs de faim; j'ai quelques provisions dans mon sac, si vous, mon hôte, et ce seigneur, voulez bien les partager avec moi, je vous dirai en mangeant le grave motif qui m'entraîne vers Paris. »

Le jeune homme s'était levé, avait pris sa besace et en avait tiré, avec quelques galettes de farine cuites sous la cendre, un humble morceau de venaison et quelques noix qu'il étala sur un large billot équarri en forme de table.

« Mon repas est modeste, dit-il avec gaîté ; mais bah ! il sera encore suffisant pour trois. Qui veut me faire raison ? » ajouta-t-il en promenant ses yeux à la ronde.

Ses deux compagnons se rapprochèrent et prirent un quartier de galette.

« Je pense, poursuivit le jeune homme, que par ce temps de nouveau déluge, ce n'est pas l'eau qui nous fera défaut.

— Permettez, mon jeune maître, dit alors l'homme noir qui jusqu'alors était demeuré muet, le feu vous a séché les vêtements, mais j'ai là du jus de fruits fermenté qui vous réchauffera l'intérieur autrement que de l'eau pure... Prenez : voici ma gourde.

— Pareille invitation ne se refusa jamais, maître. Nous partagerons en frères : j'apporte la nourriture ; vous, la boisson ; et notre hôte nous fournit le feu et le couvert ! voilà qui est parfait.

— Vous venez de loin, jeune homme ?

— Voici bien mon neuvième jour de marche.

— Et vous allez à Paris?

— Je vais à Paris.

— S'il vous convient, nous ferons route ensemble.

— Quoi ! vous même...

— Des affaires m'appellent aussi dans cette ville.

— Je bénis l'ouragan qui m'a procuré un compagnon tel que vous... Mais j'y pense : vous allez comme moi à Paris où nous arriverons à la même époque, peut-être sommes nous rivaux ? »

L'homme au visage sombre eut un soubresaut promptement réprimé; un éclair jaillit de son œil, mais il se contint et dit d'une voix calme :

« Cela dépend du motif qui vous y conduit.

— Oh ! un motif très simple en vérité et que vous devez connaître.

— Quel?

— Voici : Le roi Louis a publié de toutes parts qu'il faisait appel aux tailleurs de pierre de tous les pays... »

Le jeune homme s'interrompit :

« Qu'avez-vous ? demanda-t-il, voyant pâlir le visage bistré de son interlocuteur.

— Rien... continuez.

— Vous n'êtes pas sans savoir que le sire roi a rapporté ou reçu de Terre-Sainte une quantité de reliques des plus précieuses, et qu'il a

convoqué tous les ouvriers de la chrétienté pour ériger un temple où ces trésors seraient exposés à la vénération des fidèles...

— Et... vous voulez concourir ?...

— Je veux concourir. Et vous ?... »

L'autre sembla hésiter.

« Oh ! moi, fit-il enfin, non sans un certain embarras, je n'ai point d'aussi noble but. Je vais à Paris voir un de mes parents, tout simplement, et essayer de faire en même temps quelque commerce.

— Vous êtes marchand ?

— Comme vous le dites, mon jeune maître. Mais puisque vous venez concourir, vous devez apporter vos plans ! Y aurait-il curiosité à vous demander de les voir ?

— Nullement, quoique à vrai dire...

— Eh bien ?

— Eh ! je ne sais si vous, marchand, vous comprendrez... Enfin, je vous expliquerai.

— C'est cela,fit vivement l'autre, vous m'expliquerez en détail, car je suis vivemement curieux de tous ces merveilleux ouvrages de pierre. »

Pendant qu'il parlait, son jeune compagnon avait tiré de sa poitrine un petit sac en peau de vache, qu'il ouvrit, où il prit plusieurs parchemins qu'il déploya sur le billot, à la lueur des flammes de la cheminée et du feu de la torche.

« Tenez, dit-il en étalant avec la main ces parchemins recouverts de lignes multicolores. Voyez. »

L'homme brun s'était penché avidement ; il demeurait perdu dans une contemplation,pendant que le propriétaire des plans lui en donnait une description minutieuse.

« Mais c'est une châsse, s'écria le marchand, une véritable châsse !

— N'est-ce pas ce qu'il faut pour renfermer des reliques ?

— Mes maîtres, dit alors l'hôte qui avait vainement cherché à comprendre la signification des lignes droites et courbes qu'il regardait s'enchevêtrer sur les parchemins, mes hôtes, je ne suis qu'un bûcheron : je ne vois pas grand'chose dans vos grimoires et je sais que mon travail me forcera demain à partir de bonne heure ; je vais donc, avec votre permission, me coucher dans le foin du grenier. Il y a là, continua-t-il en montrant un angle de la pièce, des peaux d'animaux sur lesquelles vous pourrez dormir lorsque l'envie vous en prendra ; que le Seigneur vous ait sous sa garde ! »

Les voyageurs lui souhaitèrent une bonne nuit et se remirent à examiner les parchemins.

« Voyez, disait le jeune homme, tandis que le marchand suivait avidement ses explications, voyez : l'édifice aura deux étages : les saintes reliques ne reposeront pas sur la terre, mais sur une sorte de socle qui sera à lui seul un temple.

— Une crypte, vous voulez dire ?

— Point. Ces arcs sont en ogives, et pour diminuer leur portée dans la chapelle basse, ces voûtes reposent sur des colonnes isolées formant ainsi un bas côté étroit autour du vaisseau, éclairé par des roses-fenêtres. Quant à la chapelle haute, ses parois ne présenteront aux regards que des faisceaux de colonnettes entre lesquelles brilleront de riches verrières.

— Et les reliques ? où placez-vous les reliques ?

— Ici : derrière l'autel unique, sur cette clôture ajourée, surmontée d'une plate-forme.

— Et quel est ce petit édifice adjoint, d'une si gracieuse apparence ?

— Il a pour but de contenir le trésor des Chartes : et, remarquez que, relié à la chapelle par une courte galerie (1), son voisinage fera ressortir la grandeur du vaisseau principal et devra composer avec celui-ci un ensemble de l'effet le plus pittoresque.

— Et cette flèche ?...

— Un modèle de légèreté, n'est-ce pas ?

— Vraiment, mon jeune maître, vous avez produit une pure merveille. Quelle pierre emploierez-vous ?

— Rien que la pierre de liais.

— L'effet, si je ne me trompe, sera superbe !

— N'est-ce pas ? » fit l'artiste enorgueilli.

Puis, se ravisant :

« Mais, vraiment, vous êtes aussi un connaisseur... tout marchand que vous vous dites...

— Eh !... reprit l'autre avec embarras, j'ai beaucoup voyagé, j'ai beaucoup vu d'églises ; mais aucune à mon avis n'est comparable à celle dont vous avez le plan.

— Ainsi donc, vous croyez que j'aurai le prix ? »

L'autre ne répondit pas ; mais, s'asseyant, il regarda longtemps les parchemins, demandant au jeune maître des explications qui lui étaient toujours données avec plaisir. — Un artiste est si heureux lorsqu'il voit admirer son œuvre !

Une partie de la nuit se passa ainsi, en études d'une part, en commentaires détaillés de l'autre. Lorsqu'enfin le jeune maître, sentant ses paupières appesanties de fatigue, dit à son compagnon :

« Ne serait-il pas temps de s'endormir ?

— Faites, lui répondit le marchand. Pour moi, je n'ai pas sommeil : je vais veiller en attendant le jour. »

Le jeune homme replia tous ses parchemins, qu'il replaça dans sa poitrine, et, souhaitant une bonne nuit au veilleur, il se jeta sur la litière de peaux, qu'avait indiquée le bûcheron, où il ne tarda pas à songer, dans un profond sommeil, des rêves de gloire à venir.

1. Cette galerie existe encore ; quant à la construction destinée au Trésor des chartes et au service de la sacristie, qui s'élevait au nord de la Sainte Chapelle, elle a été détruite par l'incendie de 1776.

L'homme brun, cependant, avait repris place au coin de l'âtre. Quand il fut bien sûr, après avoir maintes fois tourné la tête de son côté, que son compagnon reposait, il entr'ouvrit, lui aussi, son pourpoint, et en tira de même plusieurs parchemins qu'il étudia longuement, avec une fiévreuse attention. Et, comme ceux du jeune maître, ces parchemins étaient les plans d'une église...

« Non ! murmura-t-il enfin avec une sorte de découragement, non ! jamais cet édifice que j'ai conçu ne pourra rivaliser avec celui dont je viens de voir les plans... qui est là... sur la poitrine de cet inconnu... »

Un instant, il resta silencieux, puis, à mi-voix :

« Aller à Paris ?... maintenant, à quoi bon ?... Ah ! si j'avais ces parchemins !... mais qui donc, après tout, connaît cet étranger ?... Il vient de neuf journées de marche : qui pourra savoir ?... Moi-même, ne suis-je pas absolument ignoré dans ce pays ?... ah ! ces plans !... ces plans !... cette merveille d'architecture !... »

Il retomba dans une profonde méditation, laissant son regard errer, vague, par la chambre. Au dehors, la pluie avait cessé de crépiter contre le volet qui closait l'unique fenêtre du logis ; sur la litière, le jeune tailleur de pierres reposait, souriant aux fantômes qui venaient visiter ses rêves...

Tout à coup, l'œil du faux marchand étincela : à l'une des murailles, il venait de voir une hache — la hache du bûcheron — dont le fer luisait caressé par la lueur de la torche. L'homme se leva comme mû par un ressort, et, poussé par une force supérieure, il marcha vers la hache dont l'éclat bleuâtre semblait le fasciner.

« Non ! non !... râla sa gorge... Le tuer ?... non !... Et cependant, ce plan, ces parchemins, c'est l'honneur !... la gloire !... la richesse !... mais tuer cet homme !... non !... »

Il hésita, puis, tout à coup, prenant un parti :

« Allons donc !... qui le saura ? »

Alors, saisissant la hache à deux mains, il revint vers le lit de son compagnon, le contempla quelques instants, et, relevant l'arme pesante, de toute sa force il la laissa retomber... le bruit d'un crâne qui se brise... un gémissement étouffé... un flot de sang...

L'homme regarda, pâle comme la cire : la victime avait eu une crispation, mais elle ne bougeait plus. Alors, le meurtrier saisit, sur la poitrine de celui qu'il venait de tuer, le paquet de peau de vache, en retira les parchemins qu'il remplaça par ceux qu'il avait lui-même apportés, revêtit à la hâte son manteau, se coiffa de son chaperon, et, sûr de ne rien oublier, déclancha le battant de la porte.

Une lune pâle éclairait la montagne. L'homme retira la porte derrière lui, fit quelques pas, se retourna comme pour contempler une dernière fois cette demeure où, maintenant il y avait du sang, puis, courant comme un fou, s'enfonça dans les grandes sapinières où plongeait le chemin.

II

Dans une grande salle du palais de la cité (1) il y a cour plénière présidée par le sire roi en personne. Près de lui, ses barons, ses conseillers, ses historiographes, les seigneurs évêques tiennent conseil, devisant sur des chartes qui leur sont soumises.

C'est le jour du concours où sera choisi le maître tailleur de pierre à qui l'on confiera le soin d'élever l'église où seront renfermées les précieuses reliques apportées d'Orient.

Or, l'appel du prince a été publié en tous pays chrétiens, au Septentrion comme au Midi, à l'Orient comme à l'Occident ; et, de tous pays aussi, sont venus des maîtres tailleurs de pierre, experts dans l'art d'édifier les temples ; durant de longs jours, chacun d'eux a créé, combiné, mûri un plan pour l'église que veut faire construire le roi de France ; chacun a tracé la figure du monument qu'il a rêvé ; chacun a réalisé, sur le parchemin, l'aspect de la construction dont il a médité tous les détails : — pour celui qui sera élu, c'est la gloire d'attacher son nom à un impérissable monument ; pour les autres, c'est au moins la satisfaction d'avoir lutté pour donner un corps de pierre à l'idéale conception de leur cerveau.

Les conseillers examinent, l'un après l'autre, les plans qui leur sont soumis ; ils remettent à leur sire roi tous ceux qui leur semblent devoir attirer plus particulièrement son attention. Et les hommes qui ont pensé ces œuvres, dont le prince étudie le projet, sont appelés près de lui pour lui donner toutes les explications sur chaque partie de leur travail.

Et le sire roi songe, anxieux : de tous ces plans multiples qui lui sont proposés, aucun ne le satisfait : — cet édifice est trop vaste, cet autre trop mesquin ; celui-ci est mal proportionné ; celui-là pèche par la masse ; l'un est trop lourd de forme ; un autre d'une légèreté telle que sa solidité pourrait être compromise avant qu'il fût achevé ; tous ont des parties admirables, aucun d'eux n'offre un ensemble satisfaisant, tel que l'a rêvé le souverain. Faudra-t-il donc sinon renoncer à cette construction merveilleuse dont le prince et ses conseillers eussent désiré la réalisation ou faire édifier un ensemble composé de parties disparates empruntées à tous les plans soumis au conseil ? La perplexité est grande...

Tout à coup, la porte s'ouvre, et un étranger de haute stature, mais de modeste apparence, s'avance vers le roi et met un genou en terre pour lui rendre hommage.

« Qui donc es-tu ? lui demanda-t-on.

— Un humble ouvrier tailleur de pierre.

1. Aujourd'hui Palais de Justice, alors résidence des rois de France depuis Eudes jusqu'à François Ier.

— Apportes-tu un plan, toi aussi ?

— Le voici, » dit l'homme en déployant des parchemins qu'il remit au roi.

Des rires courent sur les lèvres des graves conseillers rassemblés en ce lieu.— Qui donc est cet audacieux?...Qui le connait?... Croit-il pouvoir réussir dans une œuvre qui doit être la perfection même, dans une œuvre où ont échoué les premiers maîtres du royaume et des empires voisins ?... Vraiment cet intrus est d'une audace sans pareille !...

Et l'ironie plisse les bouches. Et les maîtres, qui luttent entre eux pour remporter la palme, considèrent avec pitié ce nouveau venu qui ose essayer de la leur disputer. Et toute la cour, resplendissante de richesse, regarde avec dédain cet ouvrier à l'humble costume qui se tient toujours à genoux.

Cependant le regard du prince devient éclatant ; à mesure qu'il examine les plans, son front plissé se rassénère ; un sourire de satisfaction illumine sa face... Il se lève.

« Messires, s'écrie-t-il, notre rêve va s'accomplir ; il va nous être donné de construire une merveille comme jamais il n'en exista. Voyez ces parchemins : le temple que nous avions souhaité d'élever sera réalisé en un miracle de grâce architecturale, en un pur chef-d'œuvre de pierre. »

Puis, abaissant son regard vers l'ouvrier toujours agenouillé :

« Lève-toi, toi qui es un maître entre les maîtres, et dis-nous d'où tu viens ?

— J'arrive de bien loin au delà des monts, prince.

— Quel est ton nom ? »

L'homme garda le silence.

Pendant ce temps, les autres maîtres réunis aux conseillers du roi, avaient regardé les parchemins, et, parmi eux tous, s'élevait un cri d'admiration, disant :

« Oui ! voici bien une œuvre comme jamais l'homme n'en a créée pour la glorification du ciel, et l'auteur de cette conception est certainement animé d'un génie divin.

— Ne nous diras-tu pas comment tu t'appelles? reprit le prince, ou bien as-tu fait vœu, comme il arrive parfois, par humilité, de ne pas accoler le nom d'un homme à un temple élevé à Dieu ? »

Toujours, l''étranger gardait le silence, hésitant, ne sachant que résoudre.

« Par quelle voie es-tu venu à Paris ?

— Par Montereau.

— Eh bien ! puisque tu fais œuvre de pierre, jusqu'au jour où tu nous aura révélé ton nom, on t'appelera Pierre de Montereau. Dès demain tu te mettras à l'œuvre : il faut que, dans cinq ans, le joyau que tu nous promets soit construit contre notre palais de la Cité ».

(A suivre).

CHARLES LANCELIN.

LE MIRACLE DE LA BONNE MÈRE

Allegro assai très mesuré

Il é - tait une his - toi - re de trois pe - tits en - fants Il é - tait une his - toi - re de trois pe - tits en - fants Leur

II

Leur mère y étant morte,
Le père s'est remarié
Avec un' méchant' femme
Qui battait les enfants

III

Le plus petit demande
Un p'tit morceau de pain ;
Un grand coup d' pied dans l' ventre
Le renversa par terre.

IV

Le plus grand le relève,
Et lui dit : « Viens, cher frère »
« Nous irons au cimetière
« Retrouver notre mère. »

V

En leur chemin rencontrent
Not'-Seigneur Jésus-Christ.
« Où allez-vous, trois anges,
« Trois anges si petits ?

VI

« Nous allons au cimetière
Retrouver notre mère. » | bis.

Chanson et mélodie recueillies à Paris par Charles de Sivry.

MŒURS USAGES ET TRADITIONS ARABES

I

LES AISSAOUAS.

La secte des Aissaouasa été fondée, à Méquinez (Maroc) par Mohammed-ben-Aïssa et compte, dit-on, plus de cent mille adhérents, répandus dans

le Maroc, l'Algérie et les États barbaresques. Leur collège principal, ou *zaouïa*, est à Méquinez : la zaouïa de Kaïrwan (Tunisie) est, toutefois, presque aussi importante. Ces fanatiques paraissent dépasser encore, dans leurs exercices, les turpitudes tant de fois décrites des derviches turcs et indous.

« Le 7 novembre 1882, dit un correspondant de Kairwan, à ma requête, le chef de la secte, Si-Hamudi, autorisait le colonel Moulin, plusieurs officiers français et moi-même à assister à leurs exercices. Ces fanatiques s'infligent volontairement d'horribles tortures sous l'excitation du tambourin manœuvré par leurs cheiks. Au bout de quelques minutes, la cadence devient plus rapide : alors les sectaires commencent à imiter les cris des animaux, puis ils se tailladent la peau avec conviction, etc., etc. Dans l'occasion dont je parle, il y avait quelques 700 Arabes présents à la cérémonie, quarante environ devinrent bientôt en proie à une véritable frénésie, couronnement probable de leur vertus. En trois minutes, l'un d'eux avala une vingtaine de clous d'au moins 5 centimètres de long ; un troisième se traversa la joue avec un couteau ; un autre se passa une longue pointe à travers le nez ; un cinquième se transperça les omoplates avec de longues broches ; un autre s'imagina d'appuyer la pointe d'un clou contre son estomac, pendant qu'un des assistants le lui enfonçait complaisamment dans les chairs à coup de maillet ; trois cactus du genre figuier d'Inde furent dévorés, et finalement un mouton vivant mis en pièces et mangé tout cru par les fidèles. Rien ne semblait capable de mettre un terme à cette scène de folie, mais il suffit de l'imposition des mains par le chef Si-Hamudi, accompagnée de quelques paroles mystiques murmurées à l'oreille. »

C. DE WARLOY.

LA LÈGENDE D'HAMMAM-MESKOUTINE

I

Le ciel n'avait jamais été plus admirable :
La nuit, dans sa clarté sereine, incomparable,
Laissait voir, au-delà des étoiles en feu,
Un autre firmament plus immense et plus bleu.
La montagne sévère et droite sous la lune,
Traçait sur le rivage une ombre longue et brune
Qu'on croyait un géant drapé dans son manteau,
Ayant le pied sur terre et le torse dans l'eau ;
Car la mer transparente, immobile, azurée,
Comme un miroir d'acier gardait, transfigurée,
L'image de la rive et des monts et des bois,
Que le flot faisait vivre et respirer parfois.
Sous les chênes touffus et bas, de chauds effluves,
Qui paraissaient sortir de quelques vastes cuves,
Rendaient l'air tiède et plein de parfums pénétrants
Qui coulaient doucement, impalpables torrents.

Au sommet le plus haut, creusant un large gouffre,
Se répandait sans bruit la cascade de soufre ;
Sur la nappe dorée, épaisse, un feu follet,
Tremblant et fugitif, souvent étincelait,
Et les rochers vêtus de cette robe jaune
Semblaient des rois ayant au front une couronne !

Tout se tait au sol africain :
L'Arabe est calme sous sa tente ;
Il ignore encore l'attente
De l'ennemi, le glaive en main,
Qui rendra sa nuit haletante.

Nul visage blanc, des déserts
N'a contemplé la solitude ;
Nulle autre voix que sa voix rude
N'a troublé le calme des airs
Ni sa fière mansuétude.

Il est le maître incontesté
Il est le roi de cette terre
Où seul, nomade volontaire,
Il promène sa liberté
Et son courage héréditaire.

Nul ne partage sa moisson,
Ne lui dispute ses ressources.
Nul ne fait dévier ses courses
Ni taire sa lente chanson ;
Nul ne boit à l'eau de ses sources

Nul.... hormis le grand lion roux,
Comme lui rebelle au servage,
Comme lui guerrier et sauvage
Digne d'affronter son courroux
Quand il descend vers le rivage.

II

Deux formes ont gravi le sentier escarpé
Qui, courant sur le flanc de la montagne noire,
Par la lune estompé,
Semble un ruban de moire
Dans le roc découpé.

Lui, c'était un Arabe à la figure mâle
Noble, grand et nerveux, le regard velouté ;
N'ayant que deux amours ardents sous son front pâle :
Sa rêveuse Fathma, son cheval indompté.
Elle, c'était la femme, étrange, enchanteresse,
A l'œil vague et profond, par l'idéal rempli,
Laissant sur son cou nu flotter sa brune tresse,
Et n'ayant dans son cœur qu'un seul amour, Ali !
L'un à l'autre appuyés ils montaient en silence,
D'un rêve inachevé suivant à deux le cours ;
Et leur âme éprouvait presque avec violence
L'ivresse d'être seuls et de s'aimer toujours.
Quand ils furent au faîte, Ali dit : « Mon idole,
« Vivons dans notre extase et n'en sortons jamais.
« Notre amour s'affaiblit traduit par la parole... »
Fathma dit : « J'ignorais qu'à ce point je t'aimais ! »

III

La lune en sa majesté blanche
Quitte l'azur clair et se penche
Sur l'horizon diamanté :
Les ombres croissent sur les sables,
Plus grandes, plus méconnaissables
Sous l'oblique et froide clarté.

La nuit, comme un fleuve qui coule,
Envahit les cieux et déroule
Sur la terre ses flots épais ;
C'est comme une mer qui submerge
La montagne, le bois, la berge
Dans le silence et dans la paix.

Plus de murmure, de bruits d'aile,
Plus de voix qui chante ou s'appelle,
Plus de bêlement de troupeaux,
Plus de cri rauque en la tanière ;
Sur la nature toute entière
S'étend un bienfaisant repos.

Pourtant la source jaunissante,
Toujours féconde et jaillissante,
Verse ses ondes sans effort :
Et le soufre augmentant sans trêve
Forme au loin un lac qui s'élève
Couvrant tout d'un linceul de mort.

Ali près de Fathma, tandis que l'heure passe,
Est resté. Tous les deux l'œil perdu dans l'espace,
Une main dans la main, le cœur contre le cœur,
Loin de terre emportés dans leur rêve vainqueur,
Ils n'ont plus rien d'humain et semblent des statues,
Du sable du désert par le temps revêtues.
Sur leur corps immobile un vent brûlant et lourd
Dépose lentement, épousant leur contour,
La fatale poussière, impalpable, soufrée,
Dont la vapeur avec la mort est respirée.
Insensibles, ils n'ont aucun tressaillement ;
Et toujours enlacés dans leur embrassement,
Ils n'ont pas su l'instant, minute solennelle,
Où l'extase d'un soir devenait éternelle ?

IV

Six mille ans ont passé sur les monts toujours verts
Où le soufre coulait de leurs flancs entrouverts.
Et quand les voyageurs interrogent leurs guides
Pour connaître le nom de ces deux pyramides
Semblant un couple humain vers la chute du jour,
Ceux-ci disent : « Ce sont les pylônes d'amour ! »

ED. GUINAND.

Dîner de la Tradition. — Le dîner mensuel de la *Tradition*, a eu lieu le mardi 1er mai au restaurant du *Rocher de Cancale*, 78, rue Montorgueil. Le dîner était présidé par M. Isidore Salles. Etaient présents : MM. Isidore Salles, Gabriel Vicaire ; Emile Blémont, Georges Couanon, Raoul Gineste, Dr Tournier, Léon Durocher, Henry Carnoy, Frédéric Ortoli, Augustin Chaboseau, Georges Carnoy, Dr Constantin Stravelachi, Dr Michel Hadji-Démétrios, Paul Boulanger, Armand Sinval, Mme Augustine Labey, etc... Après une chanson du mois de mai dite par M. Henry Carnoy, M. Isidore Salles a dit la traduction d'une charmante poésie gasconne : *Sainte-Catherine* ; M. Gabriel Vicaire nous a donné la primeur d'une pièce toute parisienne qui paraîtra prochainement ; M. Tournier a dit la *Vénus d'Arles* et la cantate de G. Vicaire couronnée pour l'Exposition de 89 ; M. Raoul Gineste a bien voulu nous répéter ses *Chats* du *Rameau d'Or* ; M. Armand Sinval a chanté l'*Hymne au Tzar*, ; M. Aug. Chaboseau, Mme Labey, Léon Durocher ont dit des poésies chaleureusement applaudies. M. Frédéric Ortoli nous a charmés par ses ballades de l'île de Corse : MM. Sravelachi et Hadji-Démétrios nous ont fait connaître quelques chants populaires de l'Archipel. La soirée a été une des plus ravissantes de l'année. — Nous annoncerons dans la *Tradition* la date du prochain dîner, qui n'aura lieu qu'après les vacances.

LE PAIN DU PÉCHÉ

Le vendredi 27 avril dernier, l'école traditionniste a obtenu un véritable triomphe au *Théâtre libre*, avec la représentation du drame provençal de Théodore Aubanel, mis en vers français par Paul Arène, *Le Pain du Péché*. Ces quatre actes, d'une originalité si intense et si saisissante, ont remporté le plus légitime et le plus éclatant succès.

Voici comment, dans la pièce même, la tante Mian raconte la légende qui en a fourni l'idée première :

Riez ! Bon, bon ! riez ! C'est une chose étrange,
Mais très certaine : si, par hasard, quelqu'un mange ;
Sans le savoir, pécaïre ! ou bien par trahison,
De ce pain où l'enfer a mêlé son poison,
Il mourra dans l'année. — Or, la méchante femme
Du vieux seigneur des Baux avait livré son âme
Et son corps aux baisers d'un jeune et beau galant.
Chaque jour elle allait, tremblante et se voilant,
Le rejoindre ; et tous deux, en faisant fine chère,
Sans peur se régalaient du pain de l'adultère.
Un soir pourtant, surpris par le mari jaloux
Dans la salle qui leur servait de rendez-vous,
Ils purent fuir, laissant le repas sur la table.
Alors l'époux, trouvant la vengeance équitable,
Fit asseoir ses enfants devant les mets servis ;
Puis il leur dit : « Mangez, tous six ! mangez, mes fils !
C'est moi qui vous convie. » Et, si l'histoire est vraie,
Trois moururent, le pain ayant un goût d'ivraie ;
Et les autres depuis ne reconnaissaient plus
Leur mère... On avait fait des chansons là-dessus :

Du pain du péché
Le diable moud la farine ;
Puis un bouc sur son échine
Le porte au marché.

O Beauté, pain de la jeunesse,
Pain si savoureux et si blanc,
Pain qu'on ne mange qu'en tremblant,
Pain d'amour et pain de tendresse !...

Le sujet du drame moderne est le même que celui de l'antique tradition. La femme du fermier Malandran, la belle Fanette, comme l'épousée du noble seigneur des Baux, trahit son honnête mari et s'enfuit

avec le jeune et aventureux Véranet, l'homme aux cavales blanches qui vont galopant à travers les jonchées de gerbes. Comme le vieux seigneur, Malandran surprend les deux amants en train de festoyer ; et il rapporte le pain du péché à ses enfants, les petits Gabrielon, Nouvelet et Mius, qu'alors il suppose des bâtards. Mais, cette fois, la mère coupable se sacrifie pour sauver ses fils ; elle se tue, amemant sur elle seule tout le châtiment de sa faute. Et c'est justice !

Il y a une émotion indicible dans cette pièce serrée, forte, saisissante, et d'un réalisme si hautement poétique. Elle est toute imprégnée de lumière provençale, toute ensoleillée de passion brûlante. Tout y est vrai, simple et grand, comme dans un chant de l'Odyssée, comme dans une idylle de la Bible. L'éblouissante folie du désir et la réaction suprême de l'amour maternel y sont exprimées dans une langue sobre et sonore, écho fidèle des beaux vers du regretté Théodore Aubanel. Tandis qu'on applaudissait ces alexandrins si pleins, si fermes, si vibrants, et dont chaque rime éclate comme une rouge fleur de grenade, je pensais au bon félibre d'Avignon ; et je revoyais la tête socratique d'Aubanel ; et je me rappelais ses promenades mélancoliques autour de l'Odéon, où il voulait faire jouer son admirable poème rustique. Seul, il manquait,l'autre jour, à la représentation triomphale. La critique ne peut, pour le félibre disparu, que déposer une couronne sur un tombeau. Hélas ! il ne lui a pas été donné de voir le Tout Paris sceptique des Premières acclamer *Le Pain du Péché* dans cette superbe interprétation de Paul Arène, « belle comme un beau jour de la belle saison ! »

EMILE BLÉMONT.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

AU PAYS DE PROVENCE

Dans sa chroniquedu *Gaulois-Sport* du 2 septembre dernier, Henri Julio cite un joli refrain provençal :

« On se loue chez nous à l'année, du 25 juin au 24 juin de l'année suivante' c'est-à-dire d'une Saint-Jean à l'autre. Quelques jours avant cette époque, les chants sonores se font entendre, suivis bientôt de feux de joie sur toutes nos montagnes.

Bello, Sent-Jean s'opprouotcho,	*Belle, Saint-Jean s'approche,*
Bello, se qual quitta.	*Belle, il faut nous quitter.*

Et comme on n'est pas plus fidèle à sa belle qu'on ne l'est à son roi, c'est-à-dire à son maître, on ne dissimule nullement l'impatience où l'on est de quitter a maison :

Piquo, piquo, relouotcho ;
Biro, biro, soulel,
Bello, Sent-Jean s'approuotcho,
De mestre cambtoren.

Sonnez, sonnez, horloge ;
Tourne, tourne, soleil,
Belle, Saint-Jean s'approche,
De maître nous changerons.

C. DE W.

BIBLIOGRAPHIE

C. Baissac. Le Folk-Lore de l'Ile Maurice, texte créole et traduction ; 1 vol. in-8 de XIX, 466 p. Paris, 1888. Maisonneuve et Ch. Leclerc, éditeurs. 25, quai Voltaire (7 fr. 50).

La *Collection des Littératures populaires de toutes les Nations* vient d'arriver au tome XXVII avec le volume de M. Baissac sur le Folk-Lore de l'Ile Maurice.

L'île Maurice, ancienne Ile de France, fait partie, avec la Réunion, et l'île Rodrigue, du groupe des Mascareignes situées au N. O. de Madagascar. Cette île, colonisée par la France, est maintenant sous la domination de l'Angleterre. Elle a gardé ses coutumes et sa jolie langue créole d'une si exquise naïveté et d'une si parfaite douceur.

A Maurice, comme en France, cependant, les récits populaires s'en vont. Il y a cinquante ans, la population créole noire était nombreuse et bien vivante ; aujourd'hui elle est en train de disparaître, non point comme les Peaux-Rouges aux Etats-Unis, ou les Maoris de la Nouvelle-Zélande, mais par une sorte d'évolution, par les croisements répétés avec les blancs et surtout avec les races indiennes. D'un autre côté, l'abolition de l'esclavage à Maurice a amené de nouveaux besoins, une nouvelle vie pour le nègre. Beaucoup ont été vaincus dans le *struggle for life* ; l'élite seule résiste. La littérature populaire fleurit surtout chez les peuples enfants, les races jeunes. La transformation sociale a tué le conte et la chanson — populaires — chez le créole noir. Le nègre sait lire et lit la gazette ; il chante des airs d'opéra venus de France, quand ce ne sont pas d'ineptes rengaines à la mode auxquelles Lindor a collaboré plus d'une fois.

M. Baissac a eu raison de recueillir les épaves de la naïve littérature des nègres de jadis. Son volume a dû lui coûter bien des recherches ; mais, franchement, il en est bien récompensé, car le *Folk Lore* de l'île Maurice est une des plus jolies perles de la collection Maisonneuve et Leclerc.

M. Baissac est un lettré, un fin lettré ; sa préface se chargerait de le prouver. Il aime son pays de Maurice d'une affection filiale, sentiment auquel nous applaudissons volontiers, mais qui bien souvent lui fait accorder à Lindor un peu plus d'imagination qu'il n'en a réellement. Les notes que nous trouvons à la fin de chaque conte pèchent presque toutes par ce côté. M. Baissac ne voit la plupart du temps que les contes inventés par les créoles dans les récits qu'il nous donne. Il est vrai d'ajouter que M. Baissac est peu au courant des publications faites dons ces dernières années sur les contes et les légendes des cinq parties du monde ; autrement il n'attribuerait pas aux Mauriciens la paternité de récits des plus connus en France et dans le reste de l'Europe.

Une bonne moitié des contes de M. Baissac n'est pas originale. Ceux qui ont le mérite d'une certaine originalité, sont, par contre, d'une excessive pauvreté d'invention. Bien souvent, ils ne finissent point ou finissent en *queue de poisson*.

Nous avons rencontré dans le volume des variantes du *Petit-Poucet*, de *Cendrillon*, de *Peau-d'Ane*, à côté d'autres contes presques identi-

ques à ceux de nos collections françaises modernes. Pour cette partie de l'ouvrage aucun doute n'est possible : ces contes ont été apportés par les planteurs et les colons de France.

Les animaux jouent un grand rôle dans d'autres contes mauriciens ; le fonds et les détails sont les mêmes que dans les autres collections créoles publiées jusqu'ici. Ces récits sont d'origine nègre.

Enfin, les plus pauvres d'invention, ceux que nous ne connaissions point encore, paraissent bien être sortis du cerveau de papa Lindor de Maurice.

Si le nègre mauricien nous semble peu doué sous le rapport de l'imagination, nous ne pouvons lui refuser une naïveté, un choix d'images, un brio, une langue enfin des plus intéressants, des plus amusants. Le texte créole est bien supérieur à la traduction française qui l'accompagne. Le créole mauricien se lit avec la plus grande facilité ; mais essayez de le traduire !

La collection est divisée en trois parties : I. *Contes* ; — II. *Sirandanes* — III. *La Chanson*.

La première partie compte XXVIII numéros. — Les *Sirandanes* ou *Devinettes* sont nombreuses et intéressantes. — Les chansons ne sont que pour mémoire. Il y aurait bien à citer quelques bribes de berceuses ou de ségas. Ce serait tout. A moins de parler des poésies actuelles de la Muse noire ! Grand Dieu ! Voici un couplet d'une Romance à la mode ; et ce sera par là que nous achèverons :

« Ma position et bien triste et cruel — Et pour te quitter pour un simple plaisirs — Si pour toujours je dois vivre avec elle — Je vous le dit je préféréz mourir — Je peu vous dire que ma femme et à craindre — A croyiez, je suis mal mariez — Aux mes amis que mon sort et à plaindre — J'aurai mieux fait de me plaindre au planchez. — *Refrain* : — J'ai donnez mes beaux jours — Dans un moment de folie — Je me mord bien le doit — Mais je suis mariez — A laissez moi pleurez — Le reste et de ma vie. »

HENRY CARNOY.

Jules Tellier. — Nos poètes, 1 vol. in-12, Paris, 1888 ; A. Dupret. (3,50). — La poésie est fille de la tradition. Que les traditionnistes me permettent donc de leur présenter et de leur recommander tout particulièrement le très remarquable livre que Jules Tellier vient de publier chez notre excellent éditeur, A Dupret, sur les poètes français contemporains.

Donner de notre poésie actuelle une vue d'ensemble qui fût nette, juste, complète, harmonieuse, et ce faisant, marquer d'un trait précis et caractéristique chacun de ses représentants, illustres ou non, c'était une tâche ardue, devant laquelle eussent hésité les plus compétents et les plus braves. M. Tellier, sans redouter l'irritabilité légendaire des versificateurs, sans s'effrayer de leur nombre et du nombre de leurs volumes, les a courageusement dénombrés, classés, enrégimentés, passés en revue, et avec la liberté d'un critique qui sait mal farder la vérité, bonnement, franchement, vertement parfois, il leur a dit leur fait, à tous et à chacun. Qu'il ait pu faire ce travail, et le bien faire, en deux cent cinquante pages, c'est ce dont on ne saurait trop le féliciter.

Leconte de Lisle, Banville, Sully-Prudhomme, Coppée, les Rustiques, les Modernistes, les Historiens, les Psychologues, les Lyriques, les Baudelairiens, les Habiles, les Décadents, les Symbolistes sont tour à tour appréciés, dans une langue limpide et expressive, sans effort, avec une science aisée et une conscience sereine, par un esprit d'une singulière acuité, qui sait allier à souhait l'enthousiasme persuasif et l'ironie pénétrante.

L'air raille souvent la chanson, comme dans la fameuse sénérade de Mozart ; mais la vérité n'en souffre pas trop, et on sent l'amour de la muse jusque dans la raillerie. Si M. Tellier a des sévérités, qu'on peut trouver excessives, sa sincérité les justifie relativement. La beauté, et la beauté poétique en particulier, est affaire de sentiment, autant et plus que de raison. Toutefois je proteste amicalement en faveur de deux poètes qui me sont chers, Dorchain et Vicaire. Auguste Dorchain a écrit des pages exquises, qui attendriront notre critique, quand il voudra bien les relire ; et Gabriel Vicaire s'il est un des plus heureux héritiers de Rabelais, n'en a pas moins dans l'âme une musique toute virgilienne,comme les lecteurs de la *Tradition* ont pu s'en convaincre. Je trouve M. Tellier d'autant plus sévère pour eux, qu'il a montré pour moi-même une bienveillance dont je devrais rougir.

Ce que j'aime surtout dans son livre, c'est l'autorité décisive avec laquelle il a mis à leur vraie place, c'est-à-dire au premier rang, des poètes comme Léon Valade, Paul Verlaine, Albert Mérat, toujours sacrifiés jusqu'alors aux gloires absorbantes et aux notoriétés tapageuses. Il a fait preuve à leur endroit d'un grand sens poétique et d'une courageuse initiative. Je suis fort à mon aise pour l'en féliciter, car d'autre part, je n'ai pas tout à fait la même philosophie ni la même poétique que lui. J'avoue mon faible pour Victor Hugo,et pour une conception cosmique qui n'exclue pas de la direction du monde la justice et l'amour.Enfin,je crois, malgré les conclusions si tristes de M. Tellier, qu'on fera encore beaucoup de vers au vingtième siècle, qu'il y aura toujours des auditeurs pour les poètes dignes d'être écoutés, et que les auditeurs fussent-ils réduits à cent, à vingt,à dix, à un seul, les vrais poètes trouveront sans cesse à rimer une volupté sans seconde. La poésie est comme l'amour ; elle n'a cure de la foule et volontiers fuit le vulgaire. Je termine en faisant à M. Tellier personnellement une prédiction plus douce que ses prophéties aux versificateurs de l'avenir. Il va publier un volume de vers : *Les Mirages*. Eh ! bien, il aura très certainement comme poète un très grand nombre de lecteurs ; car il s'est acquis comme critique, quelques adversaires et beaucoup d'amis. *Les Mirages* ne paraîtront pas dans le désert.

EMILE BLÉMONT.

Guy-Valvor. — Une Fille ; 1 vol. ; Savine, 18, rue Drouot (3.50.) L'auteur de *La Chanson du Pauvre homme*, qui semble attiré par la peinture des misères sociales, nous montre dans ce roman la décadence progressive d'une malheureuse que sa faiblesse et la misère entraîne à toutes les dégradations. Par l'observation précise des détails, par l'analyse profonde des sentiments, par l'âpreté de l'ironie, par l'élévation de la pensée et du style, cet ouvrage nous paraît appelé à un brillant succès. Signalons d'une façon toute particulière les scènes qui se passent à Saint-Lazare et qui, à l'heure où cette sombre prison va disparaître, ne sont pas une des moindres curiosités de cette œuvre originale.

Charles Graux. — L'Université de Salamanque. — 1 vol. in-18. — Paris. 1887 A. Dupret éditeur, 3. rue de Médicis. (1 franc).

La librairie Dupret vient de mettre en vente un charmant petit livre : *l'Université de Salamanque*, par *Charles Graux*, le jeune et regretté professeur de la Faculté des Lettres de Paris dont les travaux comme philologue et paléographe faisaient l'admiration du monde savant.

Il est vraiment curieux et instructif de suivre M. Graux dans son voyage en Espagne, pour constater avec lui combien est profonde et semble irrémissible la décadence des hautes études. « Quant à l'Université de Salamanque, écrit-il, elle fut cinq fois l'objet de réformes dans le court espace de temps qui sépare

la retraite des Français, de l'année 1824, et elle est restée close, comme toutes les autres Universités, pendant les années 1831 et 1832. Elle n'a plus compté, depuis lors, même dans les meilleurs années, que quelques centaines d'étudiants. »

Néanmoins, constater avec des dates et des chiffres, ne suffit pas. Rappelons donc, puisque M. Charles Graux n'a pas jugé à propos de mentionner les faits, que, en même temps que les Universités d'Espagne étaient décrétées d'ostracisme, le roi Ferdinand VII fondait une école de tauromachie à Séville, justement fière d'ailleurs de ce privilège royal. C'est de là surtout que date la décadence de Salamanque.

Emile Maison.

NOTES ET ENQUÊTES

Notre ami, Gabriel Vicaire, le poète des *Emaux Bressans* et du *Poème de St-Nicolas*, vient d'obtenir le prix de 3000 fr. institué pour *la cantate de l'Exposition de 1889*.

Nous avons reçu la visite de M. Foster, secrétaire général de la Société des Traditionnistes anglais (*Folk-Lore Society*). M. Foster est venu nous apporter l'expression des sentiments de bonne confraternité des traditionnistes anglais qui, au nombre de plus de 300, composent la *Folk-Lore Society*. M. Foster nous a demandé notre sentiment sur les trois revues traditionnistes qui se publient en France. *Mélusine* est une revue proprement scientifique, la *Revue des Traditions populaires* est une revue documentaire, *La Tradition* est une revue qui veut être scientifique et documentaire sans oublier la littérature. M. Foster, malgré les habitudes anglaises, va établir un dîner des Traditionnistes à Londres. Nos félicitations. M. E. Blémont, de son côté, a soumis à M. Foster l'idée d'un congrès international des traditionnistes. M. Foster a promis, de prendre en main la réalisation de cette idée à l'occasion de 1889. Nous y reviendrons.

M. A. Desrousseaux, notre ami et collaborateur, nous annonce la prochaine publication de ses *Mœurs populaires de la Flandre française*. L'ouvrage est à l'impression. Nous en annoncerons ultérieurement la publication, le prix de souscription et les avantages offerts aux acheteurs par la maison d'édition.

A notre vif regret, il nous est matériellement impossible de rendre compte des nombreux et intéressants volumes adressés à La Tradition. *Nous ne consacrerons désormais une analyse spéciale qu'aux ouvrages rentrant dans le cadre des études traditionnistes. Nous annoncerons les autres livres sur notre couverture.*

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés nous oblige à remettre à de prochains numéros les articles dont nous avons promis l'insertion prochaine.

Le Gérant : Henry Carnoy.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

GABRIEL VICAIRE

LE MIRACLE DE SAINT-NICOLAS

POÈME

1 vol. in-12 ; Prix : 3 fr.

Alphonse LEMERRE, éditeur, Passage Choiseul.

EMILE MAISON

SŒUR EVE

Histoire apocalyptique et funambulesque d'une sainte en partie double. — A Dreux, chez les oiseleurs et les cueilleuses de gui.
1 plaquette in-8° carré — Lechevalier, éditeur, quai des Grands-Augustins.

MAURICE TALMEYR. — LE PAYSAN ET LA PAYSANNE PERVERTIS. 1 vol. in-12; A. Dupret, 3, rue de Médicis. 3 50

PAUL GINISTY. — LE DIEU BIBELOT ; 1 vol. in-24. — (Collection bleue) — A. Dupret, éditeur, 3, rue de Médicis. 1 »

JULES TELLIER. — NOS POÈTES. 1 vol. in-12 ; A. Dupret, éditeur, 3, rue de Médicis. 3 50

VINC. AMICARELLI. — IL PROBLEMA RISOLUTO ; 1 vol. in-8 de 400 p. — V. Vecchi, éditeur ; Trani (Italie). 4 »

MICHELE LONGO. — LUCREZIO, étude philosophique ; 1 vol. in-8 de 15[illegible] p. — J. Morrico, éditeur. Sansevero (Italie). 2 »

Dr G. PITRÉ. — FIABE E LEGGENDE, 1 vol. in-12 ; Librairie Pedone-Lauriel, à Palerme. 5 »

FRÉDÉRIC ORTOLI. — LES VOCERI DE L'ILE DE CORSE. — 1 vol. in-8. Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte. 5 »

ANNONCES

La Page.	**20**	francs.
La 1/2 page	**12**	—
Le 1/4 page	**6**	—

*S'adresser pour les annonces à M. A. DUPRET, **libraire**. 3, rue de Médicis.*

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 6. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** **15 Juin 1888.**



REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 JUIN 1888. — 2e Année.

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'impression, avec musique et dessins.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés d'adresser leur cotisation à ***M. A. DUPRET,*** *éditeur, 3, rue de Médicis. — Envoyer un mandat sur la poste. (L'administration fera toucher par la poste les quittances non recouvrées).*

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, pour les nouveaux abonnés, est envoyé franco, moyennant **12 francs**.

Adresser les abonnements à **M. Dupret**, 3, rue de Médicis.

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, *professeur au Lycée Louis-le-Grand*, 33, rue Vavin, à Paris. (*Les manuscrits non insérés seront rendus*).

M. Henry Carnoy se tient à la disposition des lecteurs de **LA TRADITION** le jeudi de 2 heures à 4 heures, 33, rue Vavin.

LA TRADITION

LA TRADITION FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

PAR LE FAIT DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

Dans un savant et judicieux ouvrage publié il y a plus de trente ans sous le titre de : *Histoire des Protestants du Refuge*, un de mes amis, Ch. Weiss, alors professeur d'histoire au Lycée Bonaparte (*vieux style*), nous a retracé, après quelques pages émues sur le long martyre de nos ancêtres huguenots, le récit très varié de leurs heureuses destinées dans les innombrables établissements qu'ils fondèrent un peu partout, en Europe, notamment en Allemagne, et jusque sur bien des points du nouveau monde. Il l'a accompagné de considérations très frappantes, solidement établies par les faits, sur les conséquences fatales, pour la France, du parjure du grand roi à la parole donnée pour toujours à ses coreligionnaires par un ancêtre qui fut le plus populaire de nos rois et qui, dans tous les cas, dépassa Louis XIV en justice et en bonté, je dirai même en habileté politique.

Au même temps, tout jeune encore, au sortir de mes examens de faculté passés à Strasbourg, j'eus le privilège de faire, avec les meilleures recommandations, un long voyage d'études en Allemagne, m'arrêtant aux principales universités le temps nécessaire pour en connaître les tendances et les professeurs les plus remarquables, et, en particulier, me faisant *immatriculer*, de 1851-52, à l'Université de Berlin toute rayonnante alors de ses célébrités qui, je dois le dire, m'accueillirent fort bien — et mon nom strasbourgeois n'y fut pas étranger : Trendelenburg, pour la philosophie ; Ranke, pour l'histoire ; Lepsius, pour les antiquités égyptiennes ; Bœkh, pour les antiquités grecques ; Ch. Ritter, pour la géographie, Stahl, pour la politique ; Nitzsch, Twesten, etc., pour la théologie ; Muller, Ehrenberg, pour les sciences médicales. Je ne cite que ceux dont je suivis les cours plus ou moins assidûment. Je ne parle pas de Schelling, qui venait de se retirer de la lutte et qui m'honora, chez lui, d'un entretien sur les évolutions de sa pensée ineffaçablement gravée dans mon souvenir ; ni de Michelet, l'ardent propagateur de la doctrine de Hégel, le célèbre philosophe, qui, de disciple qu'il fut d'abord de Schelling, devint plus tard son adversaire très militant.

Michelet ! voilà un nom bien français qui éveilla mon attention, et je fus surpris, à mesure que je me trouvai mêlé à la société la plus cultivée de Berlin, d'y rencontrer tant de noms tout aussi français que celui-là :

Chamisso, le fils de l'illustre poète, qui étudiait avec moi, Therémin, de Savigny, les docteurs en théologie Fournier, Henry, etc. Ce dernier avait, l'année précédente, prononcé, non sans éclat, à l'inauguration du très beau monument, véritable épopée de bronze, élevé à la mémoire de Frédéric II par le génie de Rauch, un discours où il déclarait que si le grand roi philosophe avait eu des torts et des défauts, il les devait tous à son compromettant ami Arouët de Voltaire ! Mais ce qui m'amusa beaucoup plus encore, ce fut lorsque l'air très convaincu avec lequel, parlant notre langue, avec un accent qui sentait la Sprée à plein nez, il me demanda, chez lui, si je venais à Berlin pour y étudier les traditions du grand siècle surtout pour la langue française ! Ah ! j'en ris encore ; cependant, point n'est si parodoxale cette outrecuidance de « gascon du Nord », comme aurait dit Napoléon Ier. A part ce que peut avoir de grave, de triste, de tendu le « style réfugié », il est certain que l'on y retrouve encore aujour d'hui l'allure, les tours, bien des locutions et jusqu'à des idiotismes et surtout des provincialismes du XVIIe siècle.

Qu'on veuille bien se souvenir que les odieuses persécutions des Cévennes en particulier ont peuplé nombre de stations de l'Allemagne, du Sud surtout, de nos héroïques Camisards. Or, ces derniers y ont apporté, non seulement leurs capitaux quand ils purent les réaliser, leurs industries si variées, si prospères, leur ardeur au travail et leur caractère fortement trempé ; mais encore leur langue et leurs mœurs patriarcales, et ils les ont gardées. Leur exode, pour le dire en passant et pour n'y plus revenir, tant le sujet m'attriste et me navre, a été pour la France un appauvrissement, un amoindrissement considérable, et pour l'Allemagne, pour la Prusse avant tout, un agrandissement incalculable à tous les points de vue, dont elle s'est fort habilement servie contre nous. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, mais je reste dans le mien. Eh bien, amis lecteurs, vous serez peut-être plusieurs d'entre vous fort étonnés d'apprendre qu'il y a, sans parler des autres, en Bavière, en Saxe, en Wurtemberg et jusque dans la Prusse du Nord, deux colonies toutes françaises aux portes mêmes de Francfort-sur-Mein : celle de *Hanau*, ville importante de près de 20,000 âmes, où le commerce et l'industrie sont très florissants : et celle de Friedrichsdorf, moins importante, où bon nombre des habitants parlent encore la langue de leurs pères et où le culte est célébré pour eux en français. Ces deux localités s'enrichirent grâce à la généreuse hospitalité du landgrave de Hesse, Frédéric II, des épaves du protestantisme flamand (1593) et du protestantisme français (1685). N'est-il pas curieux de se promener, en l'an de grâce 1888, en une ville du cœur de l'Allemagne, pour y entendre notre belle langue et y rencontrer par groupes d'anciens compatriotes fortement acclimatés et, hélas ! aussi dénationalisés, mais protestant à leur manière, en gardant encore le souvenir et le culte de leur origine, contre ce vieux cliché : « Le Français n'a pas le génie colonisateur. »

J'ai sous les yeux une *Chronique de la colonie réformée française de Fried-*

richsdorf, suivie de documents et pièces justificatives, ornée de 8 illustrations, publiée à Hombourg à l'occasion du bi-centenaire de sa fondation. J'en ai donné verbalement une analyse détaillée à la réunion mensuelle des Félibres, et pour répondre au vœu d'un des collaborateurs zélés de la *Tradition*, j'en extrais ici un curieux passage de linguistique :

« Les premiers habitants de F. étaient venus de plusieurs parties de la France, principalement du Nord (Picardie, Ile-de-France, Champagne) et du Midi (Dauphiné, Provence, Languedoc). Chacun d'eux avait son dialecte particulier, qui, pendant assez longtemps, s'est conservé dans les différentes familles. Peu à peu ces dialectes se mélangèrent pour former le français tel qu'il est parlé aujourd'hui à F. Ce français est loin d'avoir la pureté et la légèreté de la langue parlée aux bords de la Seine. Il est tout naturel que notre petite colonie, enclavée dans l'Allemagne comme un îlot perdu au milieu de l'Océan et sans communication avec sa mère-patrie, n'ait pu marcher de pair avec les progrès que le français a faits depuis deux cents ans et soit restée passablement stationnaire. L'on y retrouve des prononciations tout à fait provinciales, ainsi qu'un assez grand nombre de mots aujourd'hui hors d'usage en France, mais qui ont conservé chez nous droit de cité. La langue allemande, dont les habitants de F. doivent faire un usage journalier dans leurs rapports avec les Allemands de la localité ou des environs, n'a pas contribué à donner à notre français une allure plus dégagée... Cependant, s'il est vrai que le nombre des personnes qui le parlent tend à diminuer parmi nous, au moins celles qui le savent le parlent avec plus de pureté que leurs aïeux. Toujours est-il qu'il y a bon nombre d'expressions, aujourd'hui tombées en désuétude dans les pays de langue française, qui ont encore cours à F., du moins parmi les personnes âgées. En voici quelques exemples :

A st'heure, à présent ; *agace*, pie ; *alumelle*, lame de couteau ; *amendison*, engrais ; *avalon*, gorgée ; *aveindre*, atteindre à un objet ; *aveine*, avoine *blanchard*, cerf-volant ; *bertonner*, murmurer, grogner ; *bouille*, bouleau ; *buquer*, heurter ; *buse*, tuyau de fourneau ; *cachoire* (fém.), fouet ; *cadeau*, fauteuil ; *cafuma*, colin-maillard ; *carrière*, ornière ; *la ceuse*, métairie ; *châlit*, bois de lit ; *la chiffre*, arithmétique ; *cliché*, loquet ; *coutances* (des), frais ; *clavecin*, piano ; *cumerieau*, culbute ; *demeurance*, habitation ; *derechef*, de nouveau ; *douer*, accorder volontiers ; *drôle*, petit garçon ; *douceur*, pour boire ; *échaux*, aqueduc ; *écafillé*, dégourdi ; *enderver*, endèver ; *enchausser*, exciter contre quelqu'un ; *estomaqué*, pris de frayeur ; *émontée*, escalier ; *s'empierger*, s'embarrasser dans quelque chose ; *languison*, langueur ; *lumer*, éclairer ; *mandel*, corbeille ; *mandelier*, vannier ; *moëye*, meule de blé, etc. ; *naveau*, navet ; *narreux*, dégoûté ; *papelotier*, papetier ; *pione*, pivoine ; *poële*, chambre à demeurer ; *purgeron*, verrue ; *rembuster*, brusquer ; *regoûrer*, tricher ; *séhu*, sureau ; *seringue*, pompe à feu ; *sûrir*, aigrir ; *touiller*, mélanger avec une cuiller ; *layon-ne*, aïeul-e ; *ventillon*, contrevent ; *veuille* (*terre*), meuble (terre) ; etc., etc.

. . . .

On remarquera encore un certain nombre de paysanneries, comme *j'ons*, *j'avions*, *donne-mé*, le *oë* pour *oi*, le *iau* pour *eu* ; enfin des locutions familières, comme : *chacun a sa batte* (son fardeau), *quelles courriéries !* (allées et venues), *un raguiseur de couteaux* (remouleur), *le guindre est déhangóné* (le dévidoir est disjoint ; ou des archaïsmes, comme : *maître mulquinier* (fabricant de toiles), etc.

Enfin, ajoutez à ces menus et curieux détails tous les souvenirs accumulés dans les familles échappées aux dragonnades, aux prisons, aux pontons, et jalouses de garder et de transmettre l'honneur et la fermeté des pères ; par exemple, ces onze orphelins d'Abraham Privat, accueillis et implantés à Friederichsdorf peu après la Révocation, dont l'histoire touchante se trouve à la fin de notre mémoire : avouez, ami lecteur, qu'il y a là une tradition vivante, palpitante, bien propre à intéresser les cœurs français.

A. ESCHENAUER (de Cette),
Président de la Société d'études philosophiques et sociales.

LE CORDONNIER QUI VEILLAIT LE MORT

CONTE PROVENÇAL

Dans les villages de Provence, on croit communément que celui qui veille un mort fait une bonne action. Or, il y avait dans un pays un ouvrier cordonnier, assez simple d'esprit, qui toutes les fois que quelqu'un mourait sans avoir assez de parents ou d'amis pour être veillé, acceptait volontiers de lui rendre cet office ; il portait son tire-pied, une forme et du cuir, et passait bravement la nuit à faire des souliers sans dépense de luminaire.

Un jour, ses camarades qui depuis longtemps riaient de cette manière de faire, eurent envie de le dégoûter à jamais de veiller ainsi banalement les morts. Ils lui montèrent un coup qu'ils croyaient charmant. En effet un d'entre eux contrefit le mort, fut couché dans un lit avec tout l'appareil des funérailles, et un autre alla annoncer au cordonnier qu'on manquait d'une bonne âme pour aller veiller un mort la nuit suivante.

« J'y irai ! » dit notre bon garçon.

Dès que la nuit commença, voilà qu'il arriva comme d'habitude dans la chambre du mort, avec son ouvrage sous le bras.

Il s'installe tranquillement, se met à travailler tandis que tout le monde s'en va, et que les amis se cachent dans le voisinage pour jouir de la terreur du pauvre cordonnier lorsqu'il verra le prétendu mort revenir à la vie.

Il s'écoule un moment sans incident ; notre cordonnier tirait le lignol tranquillement, lorsque celui qui contrefaisait le cadavre fait un mouvement. A ce bruit, le veilleur regarde le lit mortuaire avec

stupéfaction, mais le prétendu mort était redevenu immobile. Pensant qu'il s'était trompé, il se remet à travailler.

Au bout d'un instant le même manège se reproduit. Cette fois le cordonnier, bien certain de ne pas avoir été le jouet d'une illusion, s'adresse directement au cadavre simulé :

« Mort, mon ami, reste tranquille et tâche de ne pas remuer ainsi. Fais-y bien attention ! Si tu continues à remuer, je te f... lanquerai un coup de forme sur *leï brigo* (la figure), qui te fera rester tranquille pour de bon. »

Nouveau moment de repos suivi peu de temps après d'un nouveau mouvement du prétendu cadavre. Notre cordonnier s'arme d'une forme de botte, et d'un vigoureux coup brise la tête du mauvais plaisant, en ajoutant ces mots :

« Maintenant, c... tu ne bougeras plus. »

Cette fois, l'autre était bien mort et le veilleur ne fut plus dérangé de la nuit. Le lendemain matin, les amis, déroutés de n'avoir pas entendu le tapage auquel ils s'attendaient dans cette affaire, arrivèrent et constatèrent avec étonnement que celui qui devait jouer le rôle de mort l'était bien réellement : Le cordonnier interrogé, leur répondit :

« Ah ! ne m'en parlez pas ; je n'ai jamais, de ma vie, rencontré un mort aussi remuant. J'ai même été obligé de lui donner ce violent coup de forme dont vous voyez les traces pour le faire rester définivement tranquille. »

(Recueilli à St-Maudrier près Toulon.)

BÉRENGER-FÉRAUD.

LOU GLAND E LOU BOUHOUN

(Pays de Gosse)

En le sasoun printanère,
Lou gland, hounsat debat terre,
Que yermabe chic à chic.
Passe un Bouhoun : « Eh ! l'amic,
Ne t'escauhes pas le bile !
Que heys aqui, com un pec ?
— « Que bos sabe so que hec ?
Un casssou ! dechem tranquille ! »

LE GLAND ET LA TAUPE

Dans la saison printanière,
Le gland, enfoui dans la terre,
Germait petit à petit.
Passe une taupe : « Eh ! l'ami,
Tu ne t'échauffes pas la bile :
Que fais-tu là comme un sot ?
— « Tu veux savoir ce que je fais ?
Un chêne ! ...laisse-moi en repos ! »

ISIDORE SALLES

LE SUICIDE DE GÉRARD DE NERVAL

Gérard de Nerval, l'auteur des *Filles du Feu*, du *Voyage en Orient* et de tant d'autres œuvres si charmantes, fut trouvé pendu certain matin dans la rue des Vieilles-Lanternes. Le pauvre poète, l'aimable traditionniste, passa pour avoir mis fin à ses jours, à une heure désolée, dans un quartier désert. Il y a quelques semaines encore, nous retrouvions ce récit dans un journal quotidien.

Nous avons interrogé à ce sujet quelques personnes qui vivaient dans l'intimité de Gérard de Nerval. Et quel est leur avis ? Gérard de Nerval était un noctambule ; il avait pris à tâche de recueillir les vieilles chansons, de noter les mœurs du Paris nocturne, particulièrement du monde des Halles. Une nuit, il dut être surpris par des rôdeurs qui, sans doute, le prirent pour un agent de la police de sûreté et lui firent le *coup du Père-François*. Pour cacher le crime, on pendit le pauvre écrivain à une porte ; la Justice resta l'aveugle déesse qu'elle est souvent, et Gérard de Nerval passa pour avoir fini ses jours par le suicide.

HENRY CARNOY.

LA LÉGENDE DES SEPT DORMANTS

A propos du sommeil dans lequel sont plongés les Héros en attendant que sonne l'heure des grandes actions, nous avons cité la célèbre légende des Sept-Dormants d'Éphèse et quelques récits analogues, en émettant cette idée que la légende des Dormants d'Éphèse est l'histoire primitive qui a donné naissance à tout un cycle des saints endormis dans une caverne.

Voici quelques notes qui compléteront notre étude :

*
* *

On trouve la légende des Sept-Dormants dans les voyageurs du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, El-Aïachi et Moula Ah'med (*Voyage dans le sud de l'Algérie*, trad. par Berbrugger ; Paris, I. R. 1846, in-4, p. 122, 123, 289). Ils placent la grotte des Sept-Dormants dans le Djerid tunisien, près des villes de Tozer et de Daqieus. M. Berbrugger a établi (*Légendes Algériennes*) qu'il y a eu confusion de nom entre celui de cette dernière ville et celui de l'empereur Décius sous lequel eut lieu la persécution.

*
* *

Mas'oudi (*Prairies d'Or*, édit. Barbier de Meynard, T. III, chap. XXVIII, p. 307) mentionne les traditions qui placent la grotte des Sept-Dormants en Iraq, en Espagne, en Syrie et dans le pays de Roum, en même temps qu'il conte leur aventure. Cf. aussi : Reinaud, *Monuments du duc de Blacas*

(Paris, 1828 ; 2 vol. in-8). T. I, p. 184 et T. II, p. 69 ; — Varnhagen, *La Légende des Sept-Dormants,* et le compte-rendu de M. Koch.

Il est curieux d'en rapprocher une légende citée par El-Bekri (*Description de l'Afrique,* trad. de Slane ; Paris, T. I, 1859 ; in-8, p. 129) relativement au cadavre d'un homme assassiné, conservé intact dans une caverne sur la route de Biskra où il se trouvait déjà lors de la conquête de l'Ifriqyah par les Musulmans. Le même fait est mentionné par Moula Ah'med (*Voyage dans le sud de l'Algérie,* p. 217).

* * *

Le khalife abbaside Ouâthiq-Billah chargea Moh'ammed ben Mousa, l'astronome, d'une mission relative aux Sept-Dormants ; il les vit dans une crypte de l'Asie-Mineure où un gardien et deux eunuques vieillaient sur leurs corps. Moh'ammed faillit être empoisonné, lui et sa suite, par le gardien « qui, dit-il, voulait au moins nous infliger un traitement « honteux afin de perpétuer dans l'esprit de son roi (l'empereur de Cons- « tantinople) la croyance que ces corps étaient bien ceux des Sept-Dor- « mants. » Ces derniers mots semblent faire allusion à une tradition populaire d'après laquelle quiconque, ou peut-être seulement tout infidèle, qui avait vu ces cadavres, mourait subitement ou perdait la raison. (Cf. Ibn Khordadbah, *Le livre des Routes et des Provinces,* édit. Barbier de Maynard, *Journ. Asiat.* 1865, T. I, p. 89, 476).

* * *

Dans les souterrains de Gul-Djamissi, — Mosquée aux Roses, — ci-devant église grecque sous le nom de « Rose qui ne se fane point », à Constantinople, il y a trois personnes endormies depuis la prise de la ville par Sultan-Mahomet.

Si l'on entre dans les souterrains de Gul-Djamissi — ce qui est arrivé à quelques fidèles — on voit ces trois personnages debout, endormis. Quelques-uns disent qu'ils sont assis sur des chaises telles qu'on en voit dans les églises grecques.

Si l'on est chrétien, on entend les Dormants dire :

« Il n'est pas encore temps ; l'heure n'est pas venue ; les péchés ne sont point pardonnés. »

Ces Dormants tiennent des registres sur lesquels sont inscrits les péchés des chrétiens.

La Mosquée aux Roses se trouve dans le quartier Djibali.

JEAN NICOLAÏDES.

(*A suivre*).

LES TRADITIONS DE L'ATELIER

II

LA JEUNESSE DE RAPHAEL

Le nom de Raphaël d'Urbin semble éclore spontanément sur les lèvres de quiconque veut exprimer la perfection dans l'art, des gens même qui n'ont jamais rien vu de sa peinture. Peut-être ceux-ci, superposant deux vagues silhouettes, fusionnent-ils en une seule figure, le peintre des madones et le messager céleste qui un jour apparut à la Madone en extase.

Quoi qu'il en soit, avant d'être célèbre dans l'universalité du public — avant d'être si connu de ceux qui l'ignorent, — Raphaël, l'artiste, eut à passer des moments difficiles. Comme tous ses confrères, au début de la vie, il dut manger de la vache enragée et tirer le diable par la queue. C'est évidemment pour se venger de la résistance que lui offrit parfois ce dernier, que, dans la suite, il le représenta terrassé par Saint-Michel, ainsi qu'on peut le voir au grand salon carré du Louvre, dans le pan coupé à gauche en entrant par la galerie d'Apollon.

A l'époque même où sa bourse était le moins garnie et où son nom n'était connu que de rares amateurs et de très peu de critiques d'art, Raphaël se rendait d'Urbino à Florence, où le père Suisse, que quelques contemporains ont pu connaître très-vieux, venait de fonder une académie. Comme les chemins de fer n'étaient pas inventés, il lui avait fallu prendre l'impériale de la diligence, et il était obligé de coucher chaque nuit dans une auberge. Ses dépenses avaient été plus fortes qu'il ne l'avait prévu, si bien qu'arrivé au dernier relais, il s'aperçut qu'il ne lui restait plus assez d'argent pour payer sa chambre et son café au lait. Implorer la générosité d'un aubergiste, était chose douloureuse : d'autant que les aubergistes ne sont pas tendres, d'ordinaire, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts. Le jeune homme résolut d'acquitter royalement sa note par un chef-d'œuvre. Mais quel chef d'œuvre pouvait séduire un homme grossier? Voici ce qu'imagina Raphaël :

Il ouvrit sa boîte à couleurs, en tira sa palette, ses pinceaux les plus doux, et sur le coin de la table peignit un napoléon de vingt francs, si exactement imité qu'on l'aurait cru frappé de la veille et que son beau jaune d'or semblait reluire au soleil. Le peintre attendit que la diligence fut attelée, que le postillon, faisant claquer son fouet, appelât les derniers voyageurs, puis, du seuil de la chambre, montrant à l'hôtelier le napoléon étincelant, il lui dit : « Vous garderez la monnaie. »

L'aubergiste, le chapeau à la main et se confondant en salutations, reconduisit son client jusqu'à la diligence qui partit à fond de train.

Quelques minutes plus tard des exclamations de désappointement, des cris de colère, des vociférations, des injures mettaient la maison en

alerte. L'aubergiste en voulant mettre le napoléon dans son escarcelle, venait de s'apercevoir que ce n'était même pas une fausse monnaie qu'il aurait eu la ressource de passer à quelque voyageur.

Heureusement pour lui, parmi ses hôtes se trouvait un riche Anglais à qui son médecin avait prescrit les distractions et le laitage, et qui parcourait la Péninsule pour manger du fromage d'Italie d'après nature.

Le lord, appréciant la perfection avec laquelle le napoléon était représenté, constata qu'il n'y avait qu'un peintre encore plus fameux que M. Horace Vernet pour exécuter un tel ouvrage. Il paya la table de plusieurs pièces d'or authentiques et l'emporta pour la mettre dans sa collection dont elle forma la pièce la plus précieuse.

III

LA LÉGENDE DU GRAND FALEMPIN

Le grand Falempin naquit dès l'âge le plus tendre et manifesta aussitôt d'étonnantes dispositions pour la peinture.

Ses parents étaient riches mais honnêtes. Ils l'envoyèrent à Paris pour y faire ses études.

A vingt-deux ans, il remporta le prix de Rome et, à pied, sac au dos, il partit pour la ville Éternelle.

Prêt à enjamber le plus haut sommet des Alpes, il suspendit un instant sa marche. Les vastes et fertiles plaines de la Lombardie s'étendaient à perte de vue. Emu à leur aspect et posant une main sur son cœur, de l'autre il s'écria : « Italia ! Italia ! Italia ! »

Il aperçut au loin une petite maison blanche. Ce n'était pas précisément une petite maison blanche : c'était une auberge. Sur la porte étaient écrits ces mots : « Ici on donne à boire et à manger. »

Il entra et se fit servir une omelette au lard qu'il trouva délicieuse.

Quand l'hôte vint lui en réclamer le prix, il exclama :

« Mais vous ne me connaissez donc pas ! — Je suis le grand Falempin. Je naquis dès l'âge le plus tendre et manifestai... »

(*Da Capo*)

« J'entrai. Je me fis servir une omelette au lard que je trouvai délicieuse.

« Et vous venez m'en réclamer le prix !

« Mais vous ne me connaissez donc pas ! Je suis le grand... »

FRÉDÉRIC CHEVALIER.

SUPERSTITIONS DE L'AUVERGNE

A M. Gabriel Marc, poète d'Auvergne.

Il n'est point de peuple qui n'ait eu ou qui n'ait encore ses superstitions.

Impuissants à expliquer certains phénomènes naturels, dont la cause a été dévoilée de nos jours par les découvertes scientifiques, les Anciens, par reconnaissance ou par crainte, déifiaient tout ce qui leur paraissait ou bienfaisant ou nuisible. La nappe d'eau rafraîchissante où l'on aime à se plonger les soirs d'été, et l'Océan sans limites soulevé par la tempête ; le soleil, source de lumière, et la fleur odorante dont la riche corolle se déploie à ses chauds rayons ; le clair ruisseau qui se déroule paisiblement comme un long ruban jeté sur la prairie, ou le fougueux torrent qui bondit sur les rocs et les blanchit de son écume ; la douce brise du soir ou le violent mistral ; l'immense forêt avec ses habitants féroces ; l'éclair qui éblouit et le tonnerre qui frappe, étaient autant de divinités qu'il fallait invoquer et apaiser par des offrandes.

Les Egyptiens avaient le bœuf Apis, pour lequel ils professaient un culte dont la ferveur peut se mesurer à la magnificence du Sérapéum ; par des sacrifices humains, les Assyriens imploraient Bel et Nebo ; les Perses voyaient dans une lutte continuelle Ormuz et Ahriman ; l'imagination grecque peupla l'Olympe ; Rome écouta ses Flamines, et la Gaule ses Druides.

Enfin le Moyen-Age eut toute une légion de sorciers, de magiciens, de fées, de devins ; et de nos jours même, il n'est point de province qui ne soit encore hantée par des êtres surnaturels : *korrigans*, en Bretagne ; à Toulouse, *la Male Beste* ; au pays de Tartarin, *la Tarasque* ; en Provence, les *Dracs* ; dans l'est, *Hellequin* ; en Franche-Comté, le *Folletot*, et les *Diables* un peu partout.

L'Auvergne, cette vieille terre de France qui, à une époque inconnue, se vit impitoyablement crevassée et boursouflée par les soulèvements volcaniques ; cette patrie des vaillants Arvernes, aux sites imposants, aux mystérieuses forêts de sapins, aux nombreuses ruines féodales, devait, moins qu'aucune autre, échapper à l'influence des lutins et de tous les esprits malins.

Sur sa terre bouleversée, au fond de ses vallées « *opposées et alternées* » qui portent à la rêverie, et où, comme l'a dit le poète :

« *Les rivières s'en vont superbes ; les ruisseaux*
« *Murmurent au milieu des fleurs et des roseaux,* »

le paysan d'Auvergne est resté simple et croyant ; les naïves traditions des siècles passés sont demeurées vivaces dans son esprit, et ont échappé au flot de scepticisme qui envahit nos cités et atteint jusqu'à nos provinces.

Lorsque, le soir, après une journée de rude labeur, quand il a, pendant douze ou quinze heures, joué du marteau à l'atelier, ou dirigé ses bœufs sur la montagne, l'Auvergnat revient s'asseoir à son foyer rustique, il aime conter à ses enfants et à quelques voisines, des histoires de revenants, de démoniaques ou de lutins. Il croit fermement à ce qu'il raconte et sait communiquer son assurance à ses jeunes auditeurs, réunis en rond autour de l'immense cheminée où une épaisse bûche à demi éteinte, achève de se consumer en éclairant la chambre de lueurs blafardes. Et quand la vieille horloge a sonné l'heure du coucher, et que chacun se lève et s'en retourne chez soi, il croit, dans son imagination encore toute troublée, voir quelque blanc fantôme traverser la cour, ou quelque ombre obscure se mouvoir sur le mur. Et n'essayez pas de détromper ces naïves intelligences ! Ne cherchez pas à conduire dans ces sanctuaires de la fiction, la déesse et son miroir ! Quelque moyen que vous employiez, vous perdriez votre temps. Le paysan d'Auvergne est en proie à une sorte de pusillanimité religieuse dont il ne se permet point de contrôler le plus ou moins de raison d'être ; il se complaît dans ses fausses croyances, il aime ses erreurs, et touchât-il la réalité du doigt qu'il se refuserait encore avec entêtement à l'admettre. Les révélations les moins récusables, les faits les plus probants, bien loin de le faire revenir à la saine vision des choses, l'enfoncent quelquefois davantage dans sa superstition. Les récits suivants, qui sont vrais dans tous leurs détails, le prouvent.

I

POULE NOIRE !

Dans la partie départementale du Puy-de-Dôme qui s'étend aux environs d'Issoire, se rencontre Sauxillanges, petite ville très ancienne qu'on dirait semée au milieu des volcans éteints, sur les bords d'une toute petite mais charmante rivière, l'Aumère. Un couvent de bénédictins y fut fondé vers neuf cent seize, par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine ; on en voit encore des vestiges, et les vieillards de l'endroit pourraient vous narrer plus d'un souvenir se rattachant à ces ruines monacales.

Là, le paysan croit encore aux évocations diaboliques. Quand, tourmenté par certain projet ou torturé par quelque remords, il veut consulter le Vilain, il se rend dans la campagne, le soir, et choisit un endroit écarté où deux routes se croisent ; car c'est aux carrefours, dit-on, que l'esprit malin apparaît de préférence ; et c'est pour empêcher ses visites trop fréquentes et les malheurs qui en résulteraient, que le clergé d'Auvergne a transformé en calvaires la plupart des endroits où deux chemins se rencontrent. Une fois arrivé au carrefour choisi, — qui doit être privé de croix — il prononce à trois reprises et d'une voix distincte : « *Poule noire !... poule noire !... poule noire !...* »

Le Diable apparaît aussitôt, et le conciliabule a lieu.

Dès que le paysan désire terminer l'entretien et replonger le Tentateur dans les ténèbres, il dessine sur sa poitrine un grand signe de croix. Mais il faut qu'auparavant il se soit armé d'un chapelet, sans lequel ses signes seraient vains, et le Vilain triomphant l'emporterait malgré lui en enfer.

Pour avoir négligé de prendre cette précaution, un tailleur de Sauxillanges fut ainsi emmené dans l'empire des ténèbres. Longtemps il y souffrit les tortures des damnés, et fut en butte aux mille et une vexations du Démon, qui ne lui accorda le pouvoir de retourner sur la terre que lorsqu'il se fut fabriqué un vêtement avec une foule de minuscules morceaux d'étoffe mis à sa disposition. Il y travailla pendant neuf ans, soutenu dans cette tâche ingrate par un invincible désir de quitter l'infernal séjour et de revoir sa famille et son village.

Il se trouve sans doute encore aujourd'hui certains vieillards de Sauxillanges qui ont, disent-ils, parfaitement connu ce tailleur, et qui, à la veillée, racontent son enlèvement et ses souffrances avec une foi si vive et une telle sincérité qu'ils donnent la chair de poule aux moins crédules.

Je rencontrai dernièrement un de ces vaillants artistes d'Auvergne, cœurs excellents et lutteurs infatigables, sur le front desquels un labeur opiniâtre, constamment avivé par une volonté de fer, finit par planter quelques rayons d'une gloire bien méritée ; et comme j'abordais avec lui ce curieux chapitre des superstitions, il me conta un incident qui lui arriva dans sa jeunesse et qui a justement trait au même sujet.

Les ruines de l'ancien monastère dont j'ai parlé plus haut, avaient été louées à un vieux jardinier, le Père Tournade, qui,à certaines époques de l'année, sous-louait lui-même les greniers à foin aux bouchers de Sauxillanges.

« J'avais entendu plusieurs fois, me disait-il, le père Tournade raconter des scènes épouvantables qui se passaient dans ses greniers ; c'étaient des bruits, des chuchottements, des voix étouffées qui avaient à plusieurs reprises terrifié le pauvre homme, si bien que pour tout au monde, il ne s'y fût jamais hasardé seul le soir. Et il ajoutait que le Diable y apparaîtrait sûrement à quiconque l'invoquerait dans certaines formes qu'il indiquait.

« Bien que jeune, ajouta mon interlocuteur, j'étais déjà passablement sceptique, et je m'étais souvent moqué ouvertement des terreurs du père Tournade. Un soir donc, que je jouais sur la Place avec plusieurs enfants de mon âge, il me poussa tout à coup l'idée de tenter l'entreprise. La porte était ouverte ; j'entrai, et derrière je vis se dresser un large escalier conduisant aux greniers à fourrages. Je gravis les premières marches, puis, pour suivre à la lettre les prescriptions du vieux jardinier, je m'arrêtai à la troisième et prononçai d'une voix claire : « *Poule noire!...* » Mes camarades, inquiets sur le dénouement de ma téméraire ascension, respiraient à peine et me suivaient des yeux, mais sans oser franchir le seuil de la porte. J'escaladai trois autres marches,et je prononçai de nouveau :

« *Poule noire !...* » puis trois autres encore, en répétant la même formule invocatoire. Et j'attendis !...

« Au bas de l'escalier, mes jeunes amis, plus intrigués et plus attentifs que jamais, écarquillaient les yeux et retenaient leur souffle dans l'attente d'un évènement surnaturel. Moi-même je ne bougeais plus ; on n'entendait aucun bruit, et l'on eût pu, je crois, percevoir dans l'air le vol de quelque papillon nocturne........

« Tout à coup, je reçus sur la face le soufflet le plus éclatant et le mieux appliqué dont ma joue gauche ait jamais essuyé le choc ! Il me sembla voir mille petits points rouges danser devant mes yeux comme des gouttes légères de lumière ; et, tout étourdi, avec des tintements dans l'oreille, je dégringolai l'escalier !

« Mes jeunes témoins avaient détalé de toute la vigueur de leurs muscles, frappant le sol de leurs sabots, comme une bande de jeunes poulains effarouchés.

« Le lendemain, tout le village se racontait l'aventure, et chacun ne manquait pas d'y ajouter de nouveaux détails. Beaucoup affirmaient que le diable, voyant qu'il avait affaire à un jeune fanfaron, s'était contenté de le corriger de sa bravade, sans daigner l'emporter en enfer. »

Et comme j'attendais l'explication terre à terre du prétendu miracle, le narrateur ajouta :

« Je connus quelques jours plus tard le simple mot de l'énigme. L'auteur du soufflet était un garçon boucher qui avait pénétré avant moi dans le grenier pour y chercher le souper de ses chevaux. Il avait écouté notre conversation et voulu mettre fin à l'aventure d'une manière qui lui parut plaisante, mais dont je conserverai longtemps le souvenir. Tant il est vrai, ajouta-t-il philosophiquement, qu'une impression morale se grave plus profondément dans notre mémoire, lorsqu'elle est accompagnée à sa naissance d'une sensation physique.

— Et vos compatriotes, lui demandai-je, se sont sans doute rendus à l'évidence quand le mystère fut découvert ?

— Oh ! erreur ; erreur profonde ! me dit-il. J'essayai vainement de leur prouver que j'avais été touché par une vulgaire main humaine, qui n'avait rien de diabolique ; ce furent toujours — pour beaucoup d'entre eux au moins — les cinq doigts crochus du redoutable Diable d'Enfer qui m'avaient si bien cinglé la figure. Et le père Tournade, en particulier, triomphait hautement de ma déconvenue. »

(*A suivre*)

EDMOND DESOMBRES.

LÉGENDES BOURGUIGNONNES

II

Thilda

(LÉGENDE CHAROLLAISE)

Quand on suit la route pittoresque qui va de Clermain à Matour, on aperçoit à mi-chemin environ, sur les collines de droite, un petit bois de sapins.

Là existait, il y a une cinquantaine d'années, au milieu de pans de murs et d'escaliers en ruine, une haute croix de pierre à moitié détruite, et dont le socle seul marque aujourd'hui la place.

Ces ruines et cette croix ont une terrible histoire.

Jadis, il y a bien longtemps, bien longtemps, à la place des sapins aux troncs droits et réguliers comme des fûts de colonnes, s'élevait un vaste château aux tours massives et aux poivrières aiguës, dont la masse imposante dominait la vallée.

Or, à l'époque où se passe cette histoire, le vieux baron de Maslefort, propriétaire de ce manoir, avait chaque jour à sa table, nombre de seigneurs et de preux chevaliers, qui venaient là de tous les pays du monde.

Certes, l'hospitalité du baron était grandiose, et les chasses qu'il donnait étaient émouvantes et magnifiques, mais tout cela ne suffirait pas pour vous expliquer une telle affluence de visiteurs, si je ne vous disais que le château de Maslefort renfermait alors la belle Thilda, fille du baron, la merveille du duché de Bourgogne.

Thilda était brune comme la nuit, et ses grands yeux profonds et changeants, ses lèvres d'un dessin exquis et pur, ses cheveux dont les boucles soyeuses descendaient librement sur ses épaules, tranchant sur la pâleur d'ivoire des joues, en faisaient une créature étrangement belle et désirable.

Cependant, pas un des hôtes de son père ne pouvait se flatter d'avoir obtenu d'elle le moindre mot d'espoir; elle accueillait les madrigaux les plus galamment tournés et les déclarations les plus brûlantes avec un sourire également moqueur.

Mais le soir, quand tout dormait au château, une voix douce et fière montait de la vallée, chantant une romance de ce temps-là :

Dame dont le sourire
Captive pauvre cœur,
Qui souffre et n'ose dire
L'excès de sa douleur;
Ah! laisse-toi fléchir
Ou me faudra mourir!

La brune Thilda sortait alors du château par une issue secrète, et bientôt se trouvait dans les bras du chanteur, qui n'était autre que Francel, le blond ménestrel dont les tensons, les lais et les romances se chantaient dans toute la Bourgogne.

Ils s'aimaient d'un fol amour, et Thilda avait juré à Francel de n'appartenir jamais à un autre homme.

Or, des circonstances impérieuses forcèrent un jour Francel à quitter sa maîtresse pour aller guerroyer au loin.

Deux ans se passèrent sans que Thilda, dont la pâleur avait augmenté encore et dont un cercle de bistre estompait maintenant les yeux, reçût de son bien-aimé la moindre nouvelle.

Cependant son père qui se sentait mourir, la pressait davantage de prendre un mari. Et devant les refus obstinés de la pâle enfant, le vieux seigneur se faisait un chagrin mortel.

Trois ans s'étaient écoulés sans nouvelles. Le baron venait de déclarer à sa fille que si elle n'acceptait pas son cousin Hugues pour mari, elle ferait le désespoir de ses derniers jours, et qu'il mourrait en la maudissant. La pauvre Thilda désespérant de jamais revoir son ami, finit par consentir...

Et le sire Hugues de Combernon, grand chasseur et formidable buveur dont la barbe rouge effrayait les petits enfants, devint l'heureux époux de la merveille du duché de Bourgogne.

Trois années encore s'écoulèrent. Une nuit, sire Hugues, rentré de la chasse, dormait d'un profond sommeil aux côtés de sa jeune épouse, qui, le regard perdu dans la nuit, songeait.

Soudain, une voix vibrante se fit entendre dans la vallée.

Dame dont le sourire
Captive pauvre cœur,
Qui souffre et n'ose dire
L'excès de sa douleur...

C'était Francel, Francel qui revenait chevalier et capitaine demander la main de celle qu'il n'avait jamais oubliée.

Au son de cette voix la pauvre Thilda se mit à trembler si fort qu'elle réveilla son mari.

Francel continua sa chanson :

Ah! laisse-toi fléchir,
Ou me faudra mourir!

« Quel est l'étrange fol qui vient ainsi troubler notre repos? » s'écria sire Hugues se réveillant tout-à-fait.

Ah! laisse-toi fléchir,
Ou me faudra mourir!

répétait le blond ménestrel.

« Oh! oh! qu'est ceci, gronda Hugues. Par ma foi, madame, je veux voir de près quel est l'audacieux qui vient à cette heure de nuit vous dire des chansons d'amour? » Et s'habillant à la hâte il ceignit son épée et sortit par une poterne basse...

Quelques minutes après, Thilda, de plus en plus tremblante, entendit de terribles blasphèmes, puis deux grands cris qui réveillèrent toute la montagne.

Affolée, la pauvre enfant s'élança à demi-nue par le chemin que son mari venait de suivre, en appelant d'une voix déchirante: « Francel, Francel! »

Mais les orfraies seules répondaient à ses appels par des hululements plaintifs.

A cet instant, la lune émergea, sanglante, au-dessus des nuages, et Thilda vit à ses pieds les cadavres de son époux et de son fiancé, enlacés dans une dernière et mortelle étreinte.

La blonde tête de Francel était éclairée en plein par la lune. Ses lèvres crispées, frangées d'une écume de sang, s'entrouvraient comme pour maudire; et son regard fixe semblait reprocher sa trahison à la fiancée parjure.

« Pardon! pardon! » gémit Thilda.

Et s'agenouillant, elle prit dans ses bras la tête pâle du mort, qu'elle couvrit de baisers passionnés.

Mais les lèvres de Francel conservaient leur malédiction muette, et ses yeux leur reproche effrayant.

Alors, Thilda toute blanche, se releva, et tirant le poignard de son amant, se le plongea par deux fois dans la poitrine...

Le lendemain, on releva les trois cadavres. On ne put jamais retirer Francel des bras de Thilda.qui l'étreignait dans un embrassement suprême.

On fit élever, à cet endroit, une haute croix de pierre. C'est celle dont on voit encore aujourd'hui les ruines.

Et dans toutes les fermes de la montagne, on vous racontera que par les nuits d'automne,on entend une voix plaintive sortir du bois de sapins.

Cette voix gémit: Francel! Francel!

« C'est Thilda qui vient chercher le pardon de son fiancé! » murmurent en se signant, les vieux pâtres.

(*Légende recueillie à Charolles (Saône-et-Loire*)

CHARLES RÉMOND.

LE LANGAGE DES OISEAUX

Voici qu'après un long et rigoureux hiver, le printemps arrive tiède et parfumé, les fleurs s'accrochent à toutes les branches et les oiseaux du ciel nous reviennent à tire-d'aile égayant de leurs douces chansons la

profondeur humide des bois. C'est l'instant des amours et des nids, c'est l'instant de la joie,et dans les airs ou sous la feuillée on entend de joyeux concerts.

La nuit comme une mer sombre remplit doucement la vallée. Sur un cerisier, devant ma fenêtre ouverte,un rossignol chante à perdre haleine. Que dis-tu gentil rossignol ? regrettes-tu la splendeur du jour et crains-tu les dangers de la nuit ; ou bien adresses-tu un hymne d'amour à ta compagne fidèle ? Serais-tu une âme chassée du paradis et viendrais-tu nous raconter la joie d'avoir vu Dieu face à face et la douleur que tu éprouves d'en être séparé pour jamais ?

Qui nous dira ce que disent les oiseaux ? Parlent-ils au vrai sens du mot, se comprennent-ils, et leurs roulades sont-elles autant de phrases qui expriment les différentes passions qui les agitent ? Pourquoi pas ? et parce qu'il ne nous est point donné de les comprendre, s'ensuit-il que leurs cris ou leurs chansons ne sont que du bruit ?

Dans son état actuel, voici comment la science explique les rapports de l'esprit avec le langage. Quand l'esprit parvenu à avoir la conscience de lui-même reçoit une impression, une intuition, il naît immédiatement et instinctivement en lui le besoin de se représenter à lui-même cette intuition ; à ce premier acte de l'activité de l'esprit succède aussitôt le besoin du second acte, lequel consiste à exprimer cette idée spontanément produite. Or cet acte se produit par un signe extérieur quelconque, et plus particulièrement par un son s'échappant instinctivement et devenant un son articulé, c'est-à-dire un son limité et un, parce que l'idée est limitée et une. Le langage est par conséquent la conscience instinctive de l'intuition parvenue à s'exprimer par le moyen d'un son limité.

Or, qui pourrait affirmer que l'animal, l'oiseau, ne ressent aucune impression, ne possède aucun sentiment et par là n'a besoin d'aucun langage ? Et si la chose est, pourquoi ce langage ne serait-il point compris d'animaux de même espèce possédant les mêmes organes et par conséquent ayant à un certain degré les mêmes besoins et les mêmes sensations ?

Une observation patiente du chant des oiseaux a établi, d'ailleurs,qu'ils n'emploient pas toujours le même son, et Dupont de Nemours, qui est une autorité dans la matière, a compté jusqu'à vingt-cinq mots dans le croassement des corbeaux qui, on le sait, ne semblent pas au premier abord posséder un vocabulaire très varié.

Voici ces mots :

Cra, cre, cro, cronom.
Grass, gross, gronss, grononess
Crae, crea, crac, crona, groness.
Crao, creo, croe, crone, gronass
Craon, creo, croo, crono, gronos.

Or, si nous pensons, dit-il, qu'avec nos dix chiffres arabes, qui sont dix

lettres, dix mots, on aurait, en les combinant deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, des chiffres diplomatiques de 100, de 1,000 de 10,000 caractères, et que si on les combinait cinq à cinq on en ferait un chiffre de 100,000 caractères ou de plus de mots que n'en a aucune langue connue, on aura moins de peine à comprendre que les corbeaux puissent se communiquer leurs idées. Les vingt-cinq mots suffisent bien, d'ailleurs, pour exprimer : *là, ici, droite, gauche, en avant. en arrière, halte, pâturez, garde à vous, l'homme armé, froid, chaud, partir, je t'aime, moi de même, un nid*, et une dizaine d'autres avis qu'ils ont à se donner suivant leurs besoins.

Si donc maître corbeau a tant de moyens en sa possession, que ne peut-on pas dire sur les autres dont le ramage est infiniment plus varié ? Le plus intéressant à ce point de vue est le rossignol dont le chant a non seulement ensorcelé les rêveurs d'idéal, mais encore des philologues, race beaucoup moins sensible. Le premier auteur connu qui ait essayé de faire passer dans la langue humaine le chant de Philomèle est un savant jésuite italien, Marco Bettini, auteur d'une *H.larotragedia satiropastorale*, intitulée *Ruben* (1) dans laquelle il a ins ré cet essai de traduction bizarre qu'il conviendra, bien entendu, de prononcer à l'italienne:

Tiùu, tiùu, tiùu, tiùu,
Zpe tiù zqua :
Quorror pipi
Tiò tiò tiò tiò tix.
Qutiò, qutiò, qutiò, qutiò ;
Zquo, zquo, zquo, zquo,
Zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi,
Quorror tiù zqua pipiquì !

Ce chant, reproduit en 1787 par le journal *les Affiches de Senlis*, était suivi des réflexions suivantes :

« Si les hommes pénétraient le sens de ces paroles, ils verraient certainement que chacune d'elles est une expression différente des sentiments secrets de cet oiseau si tendre, puisque la fin de ses amours est la fin de ses chants. »

Plus tard, Dupont de Nemours, donna de ces hiéroglyphes la traduction suivante en langage humain qui, bien que de pure fantaisie, n'en offre pas moins une certaine curiosité au point de vue de la recherche physiologique :

CHANT DU ROSSIGNOL PENDANT LA COUVÉE.

Dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Amie, amie,
Si belle et si chérie,
Dors en aimant,
Dors en couvant,
Ma belle amie,
Nos jolis enfants,
Nos jolis, jolis, jolis, jolis, jolis,
Si jolis, si jolis, si jolis,
Petits enfants.
Un petit silence.

(1) Parme 1614, in-4. — Mort à Bologne le 7 novembre 1657.

Mon amie,
Ma belle amie,
A l'amour,
A l'amour ils doivent la vie,
A tes soins ils devront le jour.

Dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Auprès de toi veille l'amour
L'amour,
Auprès de toi veillle l'amour !

Tel est, dit le traducteur, le fond de l'esprit de la chanson qui, selon la sensibilité do l'âme du chanteur, est sujette à beaucoup de variations, car il ne faut pas plus croire que tous les individus chantent exactement les mêmes couplets, qu'il ne faut croire qu'il fassent précisément les mêmes actions. Ils ont le même sentiment et le manifestent d'une manière qui n'est pas sans analogie, voilà tout.

Le rossignol a trouvé encore d'autres interprètes de son chant, entre autres Etienne Pasquier dans une mauvaise pièce de vers en l'honneur d'une demoiselle du]Bois, et Jean-Mathieu Bechstein chasseur naturaliste né en 1757 et mort en 1811, qui en avait fait une étude toute particulière. Rien n'égale, dit Charles Nodier dans sa curieuse édition de *Philomela,* (1) rien n'égale, dans la langue factice de l'imitation, le tour de force extraordinaire du savant ornithologiste allemand Bechstein qui est parvenu à exprimer assez heureusement, avec les signes usuels de notre langue parlée, toutes les modulations de la langue du rossignol. Et nous ajouterons avec lui : « Ce spécimen de l'onomatopée est si curieux qu'il doit trouver place dans cette étude. »

Tiouou, tiouou, tiouou, tiouou,
Shpe tiou tokoua,
Tio, tio, tio, tio,
Kououtio, kououtio, kououtio, kououtio ;
Tskouo, tskouo, tskouo, tskouo,
Tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii,
Kouorror, tiou, tskoua pipits kouisi.
Tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso. tso, tso, tsirrhading !
Tsi, tsi, tsi, tsi, tsi, tosi, si, si, si, si !
Tsorre, tsorre, tsorre, tsorrchi,
Tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsi.
Dlo, dlo, dlo, dlo, dlo, dlo, dlo, dlo, dlo :
Kouioo trrrrrrrritzt.
Lu, lu, lu, ly, ly, ly, li, li, li, li,
Kouioo, didl, li, loulyli.
Ha, guour, guour, koui. kouio !
Kouio, kououi, kououi, kououi, kououi
Koui, koui, koui, koui, koui, ghi, ghi, ghi ;

(1) Poème attribué à Albus Ovidus Juventinus, *Lutetiæ Parisiorum*, 1829. in-8° p. 22, et réimprimé à la suite du *Dictionnaire des Onomatopées.*

Gholl, gholl, gholl, ghia, lududoi.
Koui, koui, horr, ha, dia, dia, dillhi!
Hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets.
Touarrho, trostehvi;
Kouia, kouia, kouia, kouia, kouia, kauia, kouia, kouiati;
Koui, koui, koui, io, io, io, io, io, io, io, koui,
La, lyle, lolo, didi, io, kouia.
Higuai, guai, guay, guai, guai, guai, guai, guai, guai, guai, kouior, tsio, ts'opi.

Ce poème de *Philomela* a 70 vers seulement, mais ces 70 vers sont aussi difficiles à traduire que le chant du Rossignol. Ce poème, cependant, n'a point effrayé le savant et plus que laborieux abbé de Marolles. Il en a fait une traduction (prose et vers) qu'il a publiée dans son *Recueil de diverses pièces d'Ovide et d'autres poètes anciens* (1), et que Charles Nodier a jointe à son commentaire. Ce n'est point nous écarter de notre sujet que d'en citer au moins un curieux échantillon en français (2) :

Le coq a jour et nuit son haut coqueliquais,
Cocodaste a la poule et le paon poupe gais!
L'hirondelle trinsotte, et de l'aigre trompette
Le noir corbeau croasse ; et le geai gris et vert
Frigulose au printemps, en automne, en hiver.
Le passereau pépie en pleurant sa couvée
Du sommet d'une tour la cigogne élevée
Pousse d'un bec fort long sa glottorante voix.

C'est étrange, n'est-ce pas? et faut-il aimer les oiseaux pour commettre de semblables vers en leur honneur? Le doux et charmant poète Gabriel Vicaire doit en frémir d'épouvante si jamais il tombe par hasard sur cet article.

On ne s'est pas seulement contenté de traduire de son mieux le chant des oiseaux, on l'a aussi noté le plus soigneusement possible. Le Père Kircher en donne le premier exemple dans son livre, la *Phonurgie*, publié en 1673. Ce volume, extrêmement rare aujourd'hui, contient une planche assez remarquable où le coq, la poule qui pond, la poule appelant ses poussins, la caille, le coucou et le perroquet sont représentés pêle-mêle chantant à tue-tête leurs refrains. Ces différents personnages se comprennent-ils entre eux? Je ne le pense pas, comme un Français ne comprendrait pas un Allemand ou un Espagnol, s'il n'a point appris leur langage, mais puisque les poussins accourent empressés aux cris de leur mère, c'est qu'ils reconnaissent sa voix entre toutes les autres — ce qui marque déjà de la comparaison et du jugement — et qu'ils ont compris que cette voix les appelait.

Et maintenant, sans aller aussi loin que les indigènes des îles Philip-

(1) Paris, 1661, in-8, p. 29 et suiv.
(2) Cet abbé de Marolles doit être un ancêtre des *Décadents*. — H. C.

pines, qui accordent au *biraki koumbang*, ou l'amant des fleurs, le langage de l'homme (1), est-ce trop s'avancer en disant que les oiseaux de même espèce communiquent entre eux ? Si l'on nie cette hypothèse, comment expliquer une foule d'observations plus étranges les unes que les autres, concernant la vie, les mœurs, les habitudes du peuple ailé ? observations si étonnantes qu'il faut, pour les admettre — et l'on n'a aucune raison de les rejeter, les savants qui les ont faites étant de la plus entière bonne foi — accepter comme un fait irréfutable non seulement le langage, mais encore, à un degré tout à fait inférieur, l'intelligence des oiseaux.

Voici,entre mille, une simple observation qui contribuera, je l'espère, à éclaircir un peu cette question. Je l'emprunte, du moins quant au sens, à M. Victor Meunier qui, le premier, en a parlé dans une de ses causeries si attachantes du *Rappel* :

Une jeune fillette, dont la fenêtre donnait sur un jardin, avait pour habitude de distribuer tous les matins un peu de pain à ses bons amis les oiseaux qui, de leur côté, ne manquaient jamais au rendez-vous. Cela dura quelque six mois. Tout à coup il vint à l'esprit de la mignonne l'idée de s'emparer traîtreusement de trois ou quatre de ces jolis pierrots, si vifs et si gais qu'ils la faisaient réellement mourir d'envie. Ils seraient si bien dans sa cage ! Le guet-apens étant bien décidé, la jeune fille, le lendemain, attira comme d'habitude les pauvres moineaux dans sa chambre, puis, rapide, courut fermer la fenêtre. Qu'on se figure la surprise et les cris des malheureux pierrots dont les ailes effrayées battaient à tout rompre les murs, le plafond, la glace et tous les objets de la chambrette. C'en était fait du chaud soleil, du grand air, des grands arbres !

Cependant la fillette a peur de blesser ses amis, son bon petit cœur s'attendrit et les voilà tous en liberté !

Depuis cette malheureuse journée, pas un pierrot n'est revenu. Sa fenêtre est ouverte tous les matins, ses mains sont toujours pleines, sa voix se fait de plus en plus douce : peines inutiles, elle appelle en vain. Les oiseaux n'ont plus confiance et en bons camarades ils ont averti les autre du danger.

FRÉDÉRIC ORTOLI.

LE MYSTÈRE DE SAINTE TRYPHINE

J'ai oublié, en interwievant les tailleurs, couvreurs, picoteurs, pillaouer-de Pluzunet, — qui, stylés par P. Zaccone, F. M. Luzel et leur juge de paix, nous ont offert à Morlaix une représentation du *Mystère de Sainte Tryphine*, — de leur demander s'ils se décernaient le titre officiel de *traditionnistes*. Mais je ne crois pas porter un jugement trop téméraire en les considérant comme les dépositaires d'une *tradition*. N'ont-ils point

(1) De Rienzi, *Océanie*.

gardé le dépôt d'une littérature populaire qui a disparu dans la plupart de nos provinces et qui a survécu en Bretagne grâce à la ténacité du génie celtique, à la naïveté robuste du caractère breton ?...

Ce n'est pas que Sainte Tryphine et le roi Arthur aient remporté dernièrement à Morlaix un de ces succès qui prennent date dans l'histoire des manifestations dramatiques. J'avoue même que le mystère breton a un peu produit l'effet d'une vieillerie archéologique... Mais la faute en revient moins au mystère lui-même qu'au public gouailleur, sceptique, parisien qui s'était donné rendez-vous dans l'ancien théâtre de Morlaix et qui s'est vengé de son ignorance de la langue bretonne sur le dos et la contexture d'une pièce dont les situations rudimentaires avaient peut-être juré de l'égayer. Je ne veux pas étudier ici au point de vue dramatique une pièce plus curieuse par ses maladresses même que par ses qualités scéniques. Peu nous importent, d'ailleurs, les exploits de Sainte Tryphine, du roi Arthur, et du traître Kervoura ! Peu nous importent les erreurs burlesques du costumier qui avait essaimé des pierrots et des arlequins autour de l'évêque Saint-Malo crossé et mitré, qui avait affublé Kervoura d'un bicorne de croquemitaine, et flanqué Abacarus, le roi d'Angleterre, de soldats du 124e de ligne !... Ce qui nous intéresse dans cette résurrection précieuse d'un art à peu près enseveli, c'est le côté franchement, scientifiquement populaire de cette résurrection.

C'est pourquoi trois choses m'ont surtout frappé dans cette représentation du Mystère de Sainte Tryphine : d'abord les prologues, d'une candeur charmante, par lesquels le chef de la troupe s'efforce, au début de chaque acte, de se concilier la bienveillance du public, tout en résumant les scènes qui vont se dérouler : « Au nom de la Trinité, Père, Fils et Saint Esprit, je vous prie, chrétiens, de nous prêter votre attention. La vie de Sainte Tryphine et celle de son frère Kervoura, voilà ce que pendant deux jours, nous voulons représenter... »

Ce qui m'a frappé en second lieu, ce sont les couplets d'une inspiration si sincèrement populaire chantés par les maçons occupés à construire péniblement un château, et dont je regrette de ne pouvoir fixer l'air en même temps que les paroles :

Premier maçon.

Il n'est personne sur la terre,
La tira la la, la tira lonlaire,
Il n'est personne sur la terre,
Qui ne trouve quelque part son égal.
Aussi, malgré toutes ses finesses,
Aussi, malgré toutes ses finesses,
La tira la la, la tira lonlaire,
Lui faut-il plier parfois.

Second maçon.

Nous autres ouvriers,
La tira la la, la tira lonlaire,
Nous autres ouvriers,
Nous ressemblons aux ménétriers.
Quand nous travaillons, nous sommes blâmés,
Quand nous travaillons, nous sommes blâmés,
La tira la la, la tira lonlaire,
Et blâmés encore quand nous ne travaillons pas.

Premier maçon

Avec des gens endiablés, insolents,
La tira la la, la tira lonlaire,
Avec des gens endiablés, insolents,
Nul ouvrier ne trouve son compte.
Au lieu d'être récompensés,
Au lieu d'être récompensés,
La tira la la, la tira lonlaire,
Ils sont souvent battus.

Deuxième maçon.

Celui qui connaît bien la vérité,
La tira la la, la tira lonlaire,
Celui qui connaît bien la vérité,
Peut bien la révéler aussi ;
Et celui qui a voyagé,
Et celui qui a voyagé,
La tira la la, la tira lonlaire,
N'en est que plus léger pour marcher.

Premier maçon.

Voilà le bâtiment élevé,
La tira la la, la tira lonlaire,
Voilà le bâtiment élevé,
Avec des pierres, de l'argile et du ciment.
Et maintenant qu'il est achevé,
La tira la la, la tira lonlaire,
Et maintenant qu'il est achevé,
Quelle en peut être la destination ?

Second maçon.

Des gens avisés et subtils sont dans le pays,
La tira la la, la tira lonlaire,
Des gens avisés et subtils sont dans le pays,
Aux yeux perçants et au nez fin ;
Et ils prophétisent, je l'assure,

Et ils prophétisent, je l'assure,
La tira la la, la tira lonlaire,
Un grand malheur à un jeune enfant.

Premier maçon.

Maison neuve, puisque te voici achevée,
La tira la la, la tira lonlaire,
Maison neuve, puisque te voici achevée,
Ce n'est pas sans motif que tu ás été construite.
Mais taisons-nous, et laissons chacun,
Mais taisons-nous, et laissons chacun,
La tira la la, la tira lon laire,
Suivre sa fortune dans ce monde.

Je vous fais grâce du texte breton, bien que le charme naïf de ces couplets se perde dans la traduction française, dépouillée surtout de la notation musicale. Car elle est bien jolie, cette mélodie bretonne, que des profanes ont indignement parodiée là-bas en reprenant en chœur : *la tira la la, la tira lon laire!* à tel point qu'un chroniqueur du boulevard s'est figuré sérieurement assister à une première de café-concert... Tant pis pour les profanes !... qui auraient mieux fait de prendre le chemin de l'Eldorado ou de la Scala, et tant pis pour le chroniqueur !... qui me dira dans quel café-concert on a l'habitude de chanter des couplets en mineur, en mineur, s'il vous plaît, d'une résignation aussi convaincue et d'une mélancolie aussi prolongée.

Enfin, ce qui m'a frappé par-dessus tout, c'est le débit particulier à ces acteurs populaires qui ne disent ni ne chantent, mais qui ont adopté un genre de débit intermédiaire entre la diction et le chant, une sorte de débit analogue à celui de certains sermonnaires de campagne qui chantonnent leur pieuse harangue aux oreilles de fidèles religieusement assoupis. Il y avait à côté de moi quelqu'un qui écoutait avec beaucoup d'intérêt ces tragédiens bretons. C'est Mounet-Sully, l'*Œdipe-Roi* et l'*Hamlet* de la Comédie française, venu à Morlaix pour réciter un prologue d'Henri de Bornier à l'inauguration du nouveau théâtre, et qui m'a assuré que le débit des acteurs populaires de Pluzunet le confirmait dans ses idées sur la déclamation antique. Il étudiait surtout le chef de la troupe, le farouche Menguy, le Kervoura du mystère de Sainte Tryphine, un tailleur à la voix tonitruante qui se démenait comme un diable dans un bénitier. Ce Kervoura représente éloquemment le type de l'acteur populaire requis par les mystères bretons, par ces mystères qui doivent se jouer en plein vent, sur des barriques reliées par une planche, à l'ombre des clochers à jour, avec des grappes de spectateurs déguenillés dans les branches des pommiers voisins... Mais ce type d'acteur populaire s'efface de plus en plus. Le farouche Menguy lui-même... Figurez-vous que ce gaillard qu'on m'avait présenté comme réfractaire à toute espèce de civilisation, une fois mis

en verve par quelques généreuses bolées de cidre, a tenu à me chanter *Le beau jardinier de Cythère* et la *Belle Zigue Zon*... Et il voulait qu'on l'emmenât à Paris... Ah! non: gardons-nous de renouveler, au préjudice d'un honnête artisan de la lande bretonne, les mésaventures... provençales du tambourinaire d'Alphonse Daudet.

LÉON DUROCHER.

LE MIRACLE DE SAINT-NICOLAS

Le mois dernier, la représentation du *Pain du péché* était un véritable triomphe pour l'école traditionniste. Ce mois-ci, nouveau succès, très littéraire et très populaire, avec la publication du *Miracle de Saint-Nicolas*, que notre ami et collaborateur Gabriel Vicaire vient de faire paraître chez l'éditeur Alphonse Lemerre.

L'auteur des *Emaux bressans* s'est surpassé dans ce poème dramatique, dans ce *mystère* moderne, d'une saveur si fraîche et d'une si charmante originalité. C'est une féerie religieuse en deux actes avec Prélude, Prologue, Intermède, et « Cantique général » en guise d'Epilogue ou d'Apothéose. Du premier au dernier vers, on est ravi par la fanteisie pittoresque du dialogue, par la variété des situations et des rythmes, par un sentiment profond de la nature et de la légende. Quel délicieux paysage que la forêt mouillée du premier acte; et quel drame hardiment réaliste que le meurtre des trois enfants à l'auberge de Cagnard! Dans ses vers de huit syllabes, si alertes, si francs, et d'une si heureuse force comique, Gabriel Vicaire a retrouvé la verve de nos vieux poètes, le tour libre et le trait familier de la « Farce du Cuvier » et de la « Farce d'un Gentilhomme. » Dans ses alexandrins, chante une plus haute inspiration, qui sait magistralement s'adapter tous les procédés de la prosodie française. Mais le charme le plus pénétrant, l'enchantement le plus miraculeux de notre miracle, ne se trouve-t-il pas dans ses chansons exquises, qui, à chaque instant, jaillissent de l'action comme des sources vives dans les bois? Elles sont fines, fraîches, colorées, parfumées comme des fleurs des champs, comme des fleurs naturelles, et précieuses comme des joyaux ouvrés par l'artiste le plus délicat. Leurs rimes luisent merveilleusement, comme dans une aurore paradisiaque: est-ce des gouttes de rosée, des larmes, ou des pierreries égrénées?

Connaissez-vous ce « Noël d'Andalousie » que Jules Arène faisait récemment illustrer par Santiago Arcos:

La Virgen lavaba,	La Vierge lavait,
San Jose tendia;	Saint-Joseph étendait;
El niño lloraba	Et l'enfant pleurait
Del frio que hacia...	Du froid qu'il faisait...

Voici les délicieuses variations que Gabriel Vicaire a rimées sur ce thème populaire, qu'on retrouve dans tous les pays et dans tous les idiomes de la chrétienté:

La Vierge Marie,
La mère de Dieu,
Sort au matin bleu
De sa métairie.

Et va sous le pont
Pour laver ses langes,
Tandis que les anges
Gardent le poupon.

Quel plaisir d'entendre
Le battoir d'argent !
Joseph, diligent,
Se hâte d'étendre,

Ruisselante encor,
Parmi les prunelles
Et les pimprenelles,
La toile aux coins d'or.

Sur la branche claire,
L'oiseau curieux,
De ses petits yeux,
Le regarde faire.

Sous les ais tremblants,
La rivière chante,
Et sa voix enchante
Les peupliers blancs.

L'aube ensoleillée
Eveille les fleurs,
On dirait des pleurs
Dans l'herbe mouillée...

Saint Pierre des cieux,
Ouvrez votre porte ;
Voici qu'on apporte
L'enfant gracieux ;

Et la vierge blonde
Comme l'Orient
Embrasse en riant
Le maître du monde.

A côté de ce cantique ravissant, voulez-vous entendre la note réaliste ?

Les deux pieds au feu de l'auberge,
Messire Enguerrand se goberge
A voir tourner en chapelets
Lapins, canetons et poulets.
Voici le rôt à la moutarde,
Le cuissot de chevreuil que barde
Un sou de lard, la dinde au riz
Avec épices de Paris,
Miel en rayons, croûtes dorées,
Force tartines bien beurrées,
Et pour faire couler le tout,
Vin d'Argenteuil ou de Saint-Cloud.
Le bon seigneur a panse pleine,
Œil clair, teint fleuri ; son haleine
Fume ainsi que cidre nouveau ;
Et puis il pleure comme un veau,
De ne pouvoir manger encore !...

On voit que Gabriel Vicaire a enrichi d'un nouveau chef-d'œuvre ce théâtre en liberté, que les poètes français, éconduits par les directeurs, édifient pour la joie de tous ceux que les exhibitions contemporaines ne satisfont pas complètement. Il est rustique comme Virgile et mystique comme Dante ; et je préfère son Saint-Joseph, un rossignolet sur l'épaule, à tous les charpentiers qui ont recueilli la riche succession de M. Scribe.

Peut-être trouvera-t-on ses personnages plus subjectifs et plus descriptifs que ceux des féeries du Châtelet ; et peut-être dira-t-on que ses trois écoliers sont des maîtres-clers. Mais un tel poète peut-être descriptif et subjectif à son aise. Nous n'y perdons rien, au contraire. Enfin, si par hasard, on lui reprochait des tendances néo-catholiques, il pourrait répondre par son beau *chant séculaire* pour l'anniversaire de la Révolution française.

EMILE BLÉMONT.

LE JALOUX

La belle, en vous aimant,
Perdrai-je donc ma peine ?
La belle, en vous aimant,
Perdrai-je donc mon temps ?
(Vieille chanson).

En revenant du bois,
J'ai trouvé Madeleine,
En revenant du bois,
Sur la Chaume-à-la-Croix :
J'ai fait cinquante pas
Près d'elle emmi la plaine,
J'ai fait cinquante pas
Dans un grand embarras.

«Vous n'avez plus pour moi,
C'est chose bien certaine,
Vous n'avez plus pour moi
Le même cœur... pourquoi ?
La belle, en vous aimant,
Perdrai-je donc ma peine,
La belle, en vous aimant
Toujours si tendrement ?

Les amoureux, le soir,
Vont chez vous par douzaine ;
Les amoureux le soir,
Il vous plaît de les voir.
Depuis qu'on me l'a dit,
— C'était l'autre semaine —
Depuis qu'on me l'a dit,
Je suis comme un maudit.

Ma sœur, à Saint-Léger,
Va faire une neuvaine;
Ma sœur à Saint-Léger
Va pour me soulager...
La belle, en vous aimant,
Perdrai-je donc ma peine,
La belle, en vous aimant,
Toujours si tendrement ? »

La belle a répondu :
«Tant de crainte est vilaine ! »
La belle a répondu :
«Mon cœur n'est pas perdu.
On m'a bien dit de vous,
Un jour, à la fontaine,
On m'a bien dit de vous
Que vous étiez jaloux.

Venez voir de vos yeux
A la danse prochaine,
Venez voir de vos yeux
Si j'ai des amoureux.
Non, je n'ai qu'un amant
Qui ne perd pas sa peine,
Je n'aurai qu'un amant,
S'il m'aime tendrement.»

ACHILLE MILLIEN.

LES GARÇONS D'A-PRÉSENT

Moderato

Les gar-çons d'à-pré-sent Grand Dieu qu'ils ont de pei-ne Les gar-çons d'à pré-sent grand Dieu qu'ils ont de pei-ne ....

S'é-tait le-vé deux heures a-vant le jour C'é-tait pour al-ler fair' sa cour

DC

II

Moi je m'y suis levé pour aller voir la mienne (*bis*)
Je la croyais au bal ou à danser,
Elle était prête à trépasser.

III

Elle a la mort au cœur, qu'encor ell'me regarde,
Et me tirant sa main blanch'de son lit
En m'y disant : « Mon bel ami! »

IV

J'm'en fus au médecin, au médecin de Nantes
Voir si ma mie si ma mie, en mourrait,
Où bien si elle en reviendrait.

V

J'n'avais pas fait cent pas qu'alors on me rappelle
En m'y disant : « Petit frère joli,
Ta maîtresse vient d'y mourir. »

VI

—« Otez-moi les galons qui sont dessus ma manche
Ma mie est morte, est morte et enterré',
Le deuil alors je vais porter. »

VII

—« N'y pleurez pas mon fils après cett'jeune fille,
Il y en a tant chez nos riches marchands
Qui ont de l'or et de l'argent. »

VIII

—« J'aimerais mieux ma mie avec un'seule chemise
Qu'tout's vos filles de vos riches marchands
Avec leur soie et leurs rubans. »

CHARLES DE SIVRY.

CANTIQUE BÉARNAIS DE NOTRE-DAME

(Cantique de Jeanne d'Albret.)

Nouste-Dame d'oü cap d'oü Poun,
Adyudat-me à daquest'hore,
Pregats à daquet Dioü d'oü Cloü
Qu'em bouille be delioüra leü,
D'u maynat qu'am hassio lou doun:
Touto d'inqu'aü haut d'oüs mounts l'implore.
Nouste-Dame d'oü cap d'oü Poun,
Adyudat-me à daquest'hore !

Notre-Dame du bout du Pont,
Secourez-moi à cette heure,
Priez Dieu qui est au ciel
Qu'il veuille bien me délivrer tôt,
D'un enfant mâle qu'il me fasse le don :
Tout jusqu'au haut des monts l'implore.
Notre-Dame du bout du Pont,
Secourez-moi à cette heure!

GABRIEL BOULANGER

LE CURÉ D'IKARE

Ikare est une île de l'Archipel qui n'est séparée de Samos que par un étroit canal. Cette île tire son nom d'Icare, le légendaire héros aux ailes de cire qui, s'étant approché trop près du soleil, fut précipité dans la mer auprès de l'île de Samos.

L'archevêque de Samos aimait à nous raconter l'histoire suivante :

Le pope d'Ikare ne savait ni lire ni écrire. Comment eût-il pu désigner la date précisé de la fête de Pâques ? Après y avoir longuement réfléchi, il avait trouvé un excellent moyen. Le premier jour du carême il mettait 48 fèves dans sa poche et chaque jour que Dieu faisait il mangeait une des fèves. Pâques arrivait en son temps.

Un certain carême, il manqua quelques fèves à la popesse pour ensemencer un carré de son jardin. Elle trouva des fèves dans la robe du pope, en prit cinq sans en rien dire et les planta. Le curé arriva à sa dernière fève et célébra les fêtes de Pâques à la grande stupéfaction des fidèles, à la sienne aussi, car Pâques se trouvait tomber un mardi !

Le vendredi, le pope traversa le détroit et arriva à Samos.

« Comment, s'écria-t-il, vous crucifiez encore votre Dieu ? Mais il est ressuscité à Ikare depuis trois jours ! »

MICHEL HADJI-DÉMÉTRIUS.

BIBLIOGRAPHIE

Jules Lecœur. — Esquisses du Bocage Normand, tome II, 1 vol. in-8, illustré par l'auteur ; Condé-sur-Noireau, Morel, éditeur ; Paris, Le Chevalier.

Le pseudonyme de Jules Lecœur cache un artiste normand qui a longtemps collaboré du crayon et de la plume à l'*Illustration*, M. Tirard. Comme son compatriote, notre collaborateur V. Brunet, M. Lecœur a pris à tâche de recueillir les vieilles traditions du pays natal, et hâtons nous de le dire, il a pleinement réussi. Comme ouvrage d'ensemble, les *Esquisses du Bocage Normand* rappellent les deux excellents volumes du regretté Laisnel de la Salle, *Croyances et Légendes du Centre*. Les *Esquisses* sont écrites avec autant de goût et autant d'érudition. Ce n'est point à dire que l'auteur — pas plus que Laisnel de la Salle — soit toujours au courant des travaux récents de traditionnisme ; loin de là : mais M. Lecœur a beaucoup lu et beaucoup retenu des *classiques folkloristes*. Ses recherches de ce côté ont une grande valeur documentaire. Il y a maint et maint chapitre dans le tome II des *Esquisses* que nous avons rencontrés avec le plus grand plaisir ; citons ceux qui sont consacrés à certains types villageois, le Berger, le Taupier, etc. M. Lecœur est artiste avant tout. Cette qualité est si rare maintenant !...

Le volume dont nous rendons compte a été précédé d'un tome Ier où se trouvaient nombre de chapitres intéressants ; la seconde série est plus franchement traditionniste. Les fêtes surtout y sont amplement étudiées. Les dessins — un peu mal *venus*, malheureusement — ajoutent encore à l'intérêt du texte. Les traditionnistes liront les *Esquisses* avec fruit.

Emile Maison. — Sœur Eve, *Histoire apocalyptique et funambulesque d'une sainte en partie double. En vente à Dreux chez les oiseleurs et les cueilleuses de gui.* — 1 broch. in-4, 1888. — Le Chevalier, édit., Paris.

Sous ce titre funambulesque, le petit ouvrage dont nous parlons n'en est pas moins un travail fort curieux et très érudit qui fait le pendant du *Sire de Péronville* du même auteur, publié dernièrement. Sœur Eve, pour ceux qui l'ignoreraient, est une « vierge et martyre, patronne de la ville de Dreux. » Née au XIII• siècle, à Liège, d'une mère chrétienne nommée Melchiade et d'un père idolâtre qui avait nom Isabot (au XIII• siècle !!!), elle eut à souffrir les persécutions du bourgmestre Isabot qui l'enferma en une prison d'où elle s'échappa miraculeusement. Après divers voyages qui la menèrent jusqu'à Rome, elle fit décréter la fête du Saint-Sacrement, et s'établit au pays de Dreux où elle reçut les palmes du martyre. Jusqu'ici, rien d'extraordinaire. « Mais le diable, dit M. E. Maison, c'est que sainte Eve passe pour être inhumée tout à la fois à Dreux et à Liège!... C'est là une histoire intéressante qui fera les délices des bons Druides — de Dreux — et celles des fervents de Folklore pour lesquels le livre est écrit.

Victor Brunet. — Blason populaire de Villedieu-les-Poèles (Manche). — *Légendes, Traditions, Dictons, par le compère Jean de la Cloche, batteur sur cuivre. — A l'Enclume, Sourdinopolis, 1888.* — 1 vol, in-8. — Vire, typ. A. Guérin.

Le joyeux compère Jean de la Cloche n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Tradition*. C'est l'un de nos plus dévoués collaborateurs, un de nos adhérents de la première heure. Jules Lecœur et lui ont choisi comme terrain d'investigations le Bocage normand. L'année dernière, M. Victor Brunet a publié une série de *Contes populaires du Bocage* qui, malheureusement, n'avaient pas été mis en vente. Les contes de la nouvelle série appartiennent à un genre de facéties populaires qu'on a nommées *Beotiana*, en souvenir des anciens Béotiens. Les Irlandais en Angleterre, les bourgeois de Dinant en Belgique, les gens de Souabe en Allemagne, les habitants de Saint-Maxent, de Saint-Jacut, de Carpentras, de Pontoise et autres, en France, jouissent de cette réputation de Béotiens.

Toutes les bourdes et calinotades qui circulent un peu de partout se cristallisent autour de ces braves gens privilégiés et peuvent fournir des recueils d'*Ana* très curieux. M. Brunet s'est exercé sur les gens de Villedieu-les-Poéles, bourg important de l'arrondissement d'Avranches. Les histoires des Sourdins sont bien amusantes. Cependant, que les malheureux se consolent ; toutes les facéties dont ils sont les tristes héros leurs sont communes avec les Béotiens de tous les pays. Il n'en est guère de nouvelle. Les Sourdins prendront-ils le volume de M. Brunet avec résignation ? Nous l'espérons pour lui. Il y a deux ou trois ans, à la suite de la publication dans l'*Estafette* de quelques facéties analogues, je faillis être lapidé un jour de fête patronale par les gens d'Harponville, un petit village de Picardie, dans lequel il m'est absolument interdit de me montrer maintenant !... L'entreprise de M. Brunet n'en est que plus méritoire.

Henry Carnoy.

Léon Durocher. — Raisinsec et Strophazur. — *Théâtre lyrico-naturaliste.* Dupret, éditeur (3 fr. 50).

Notre confrère Léon Durocher, excellent poète et traditionniste émérite, dont nos lecteurs ont pu goûter ici même de piquantes études, abandonne cette fois le biniou de ses pères pour gambader en plaine fantaisie. On le suivra avec plaisir sur ce nouveau terrain.

Son théâtre lyrico-naturaliste n'a guère de naturaliste que le nom. En revanche, il est d'un lyrisme échevelé, d'un naturel parfait, d'une cocasserie tout à fait réjouissante. Par ce temps de pleurnicheries décadentes, on aime à entendre rire d'aussi bon cœur. Les derniers fidèles de la gaieté française auront ici de quoi s'ébattre. Et les traditionnistes non plus ne sont pas oubliés. Par exemple, l'auteur excelle à chanter le cocuage. Fût-il jamais tradition mieux établie ?

Nous recommandons en même temps l'étude sur le lyrisme et la fantaisie comique qui sert de préface au volume. Les fantaisistes d'autrefois y sont passés en revue de la façon la plus spirituelle et la plus avenante. C'est de la critique sans prétention, à la bonne franquette, qui, sous ses airs évaporés, ne laisse pas d'être fort judicieuse.

Gabriel Vicaire.

NOTES ET ENQUÊTES

Un grand nombre de journaux de Paris, en rendant compte du concert qui a suivi le septième banquet de la Société des *Enfants du Nord et du Pas-de-Calais* (*La Betterave*), ont constaté le succès obtenu par les chansonniers Gustave Nadaud et Desrousseaux.

Nous lisons, notamment, ce qui suit dans le journal *La Souveraineté* :

« Gustave Nadaud et Desrousseaux — ce dernier venu spécialement de Lille pour assister au banquet des Enfants du Nord — se sont multipliés à la grande satisfaction de leurs compatriotes. Tout éloge de pareils artistes serait banal. Bornons-nous simplement à les remercier du fond du cœur du concours si précieux et si généreux qu'ils ont prêté à notre soirée dont le souvenir restera ineffaçable pour tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'y assister. »

Dans son dernier numéro, le journal musical le *Ménestrel* dit que « les pasquilles du chansonnier lillois ont fait merveille. »

Espérons que notre collègue Desrousseaux voudra bien se faire entendre dans un des banquets de la *Tradition*.

Mouvement traditionniste. — Dernièrement, nous avons applaudi au *Théâtre libre* la jolie pièce d'Aubanel : *Le Pain du Péché*, traduite d'une si magistrale façon par notre ami Paul Arène. Depuis, on a joué à l'Opéra-Comique avec le plus franc succès l'opéra de M. Lalo : *La Ville d'Ys*, dont le livret est tout entier établi sur la célèbre légende de la ville engloutie par les flots de l'Océan. Au Champ-de-Mars, aujourd'hui, c'est la vieille Bastille avec les rues avoisinantes et la vie du XVIIIe siècle que l'on a reconstituées ; ce sont les comédies de l'époque, les chansons populaires du temps que notre camarade Charles de Sivry fait interpréter avec tant de goût. A la Comédie-Française, le maître de Banville fait jouer le *Baiser*, charmante comédie où l'un des rôles principaux est tenu par une fée. On nous annonce une exposition pour 89 des costumes populaires d'avant la Révolution. Gabriel Vicaire, le poète traditionniste, après le succès de sa *Cantate de 89*, publie son poème du *Miracle de Saint-Nicolas*. La librairie Maisonneuve nous annonce de nouveaux volumes dans sa belle collection... Nos études sont en bonne voie. La cause de la Tradition est gagnée.

Le Gérant : Henry Carnoy.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

ı. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** **15 Juillet 1888.**



REVUE GÉNÉRALE

s **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

ıM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

7. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** 15 Juillet 1888.



REVUE GÉNÉRALE

s **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

IM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

Nº 7. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** **15 Juillet 1888.**



REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

LIBRAIRIE A. DUPRET

3, rue de Médicis, 3.

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1888. — 2e Année

COMITÉ DE RÉDACTION

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'impression, avec musique et dessins.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés d'adresser leur cotisation à M. A. DUPRET, éditeur, 3, rue de Médicis. — Envoyer un mandat sur la poste. (L'administration fera toucher par la poste les quittances non recouvrées).

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, pour les nouveaux abonnés, est envoyé franco, moyennant **12 francs**.

Adresser les abonnements à **M. Dupret**, 3, rue de Médicis.

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, *professeur au Lycée Louis-le-Grand*, 33, rue Vavin, à Paris. (*Les manuscrits non insérés seront rendus*).

M. Henry Carnoy se tient à la disposition des lecteurs de **LA TRADITION** le jeudi de 2 heures à 4 heures, 33, rue Vavin.

LA TRADITION

UN PASSAGE DE PÉTRARQUE ET DE MONTI

ET LA TRADITION POPULAIRE

Non come fiamma che per forza è spenta,	*Come face al mancar dell' alimento*
Ma che per sè medesma si consume	*Lambe gli aridi stami e di pallore*
Se n'andò in pace l'anima contenta ;	*Veste il suo lume ognor piu scarso e lento*
A guisa d'un soavee chiaro lume,	*E guizza irresoluta, e par che amore*
Cui nutrimento a poco a poco manca	*Di vita la richiami, infin che scioglie*
Tenendo al fin il suo usato costume...	*L'ultimo volo e sfavillando muore.*
F. PETRARCA, *Trionfo della Morte*, Cap. I, v. 160-65.	V. MONTI, *Mascheroniana*. C. I, v. 1-5 (1).

Les comparaisons dont se servent les poètes sont d'autant plus appropriées qu'elles ont plus de rapports avec les idées qu'elles servent à éclaircir ; c'est pourquoi le mérite de la comparaison est toujours en raison directe du plus grand rapport qu'elle offre avec l'idée propre.

De sorte que, si dans le feu et la lumière ils n'avaient pas, pour ainsi dire, reconnu le principe de la vie, Pétrarque, d'abord, et Monti, ensuite, n'auraient pas comparé la fin de la vie de Laure et de Maschéroni à la flamme d'un flambeau qui s'éteint ; et Dante n'aurait pas dit :

Ce n'est pas une erreur de croire
Qu'une âme s'allume dans notre être (2).

Chacun connaît la relation directe qui existe entre la lumière et la vie. C'est pourquoi l'Alighieri a pu appeler le soleil : *Le Père de toute vie mortelle* (3).

Dans la mythologie sémitique également, le soleil reçoit souvent la

1. Non pas comme une flamme qui par la force est éteinte, mais comme celle qui se consume par elle-même, son âme s'en alla dans la paix et le contentement, à la manière d'une douce et claire lumière qui, manquant peu à peu d'aliment, languit et finit par s'éteindre. — PÉTRARQUE.

Tel qu'un flambeau qui — faute d'aliment — lèche les fils desséchés de la mèche, pâlit, diminue d'intensité et vacille incertain, on dirait que l'amour et le désir de vivre le ranime jusqu'à ce qu'après avoir jeté une dernière étincelle, il pétille et meurt. — MONTI.

2. Questo è contro quell'error che crede
Che un'anima sovr'altra in noi s'accenda (*Purg.*, ch. IV, v. 5-6).

3. Padre d'ogni mortal vita (*Parad.*, XXII, v. 116).

qualification de père, et est considéré comme le *Dieu créateur;* remarquez que Dieu *Auteur de la vie, Créateur,* dans les livres saints, est comparé au *soleil* et représenté sous l'image de la lumière. D'où l'Orient et l'Occident sont comparés à la lumière de la vie humaine que l'on considère comme dépendante de cette lumière ; c'est pourquoi l'Orient et l'Occident sont des symboles indiquant la naissance et la mort de l'homme. Ainsi aussi le soleil a dû été pris de bonne heure pour le symbole de la vie, de l'âme ; comment, sans cela, aurait-on pu expliquer le mythe de Vesta et du feu sacré ? Et Prométhée ravisseur du feu du ciel, ne représente-t-il pas le premier promoteur, l'auteur de la vie intellectuelle et mortelle des hommes primitifs ? Et ce que l'on appelait *Bel-tan*, ou feu du dieu Bel, prenait le nom de *Père-Feu* ou *feu du Père* (1) (que, selon Adolphe Pictet, les Celtes d'Irlande allumaient sur les montagnes en l'honneur du soleil, pendant le mois de mai), n'était pas un symbole de la vie de la nature, qui, pendant ce mois, sous l'action bienfaisante de la grande lumière et de l'ardente chaleur du soleil, acquérait plus d'intensité et de puissance ? C'est ce qui fait comprendre pourquoi, dans leur mythologie sacrée, les différents peuples ont représenté l'âme humaine sous l'aspect de la lumière et du feu (Voir *Afanasieff, Poeticheskija Vozzrienija Slavjan na Prirodu : Imaginations poétiques des Slaves sur la nature*, III, p. 201 et suiv.).

Les feux follets, lumières phosphorescentes qui apparaissent dans les cimetières, sont, selon les superstitions des Slaves, les défunts qui errent dans les champs de repos. Les morts s'y promènent tenant à la main de petites lumières. Et ici rappelons la descente du Saint-Esprit, dans le cénacle, en forme de langues de feu, sur la tête des Apôtres ; ce feu symbolise la sagesse, le principe de la vie et de la grâce qui devait naître dans leurs cœurs, et les rendre capables de répandre la nouvelle religion parmi toutes les nations du monde.

Ici encore, rappelons la parabole évangélique des sept vierges Folles et des sept Sages, attendant l'époux qui devait venir aux noces

1. Chez les Parsis, il y avait trois feux : *Adar Gushaep, Adar Khôrdad, Adar Burzîn mihr*. Le feu de la caste sacerdotale *Khôrdad*, selon quelques-uns, signifiait « celui qui donne l'intelligence » (*Khired* ou *Qareno*) *Khired dâd*. Behram, auteur du *Qareno* (intelligence ou feu), dans sa huitième métamorphose, prend le nom de *Maêsha*. *Ard-Bechecht*, selon les mêmes Parsis, est le génie du feu élémentaire, de la lumière, de la médecine, et le seigneur du quatrième ciel. De même, *Oro* ou *Ur* était le feu pur, le feu principe, lumière increée, sous l'image de laquelle les Chaldéens représentaient Dieu. Dans le *Bhâgavatapurâna*, Krishna dit à son cher Ariuna : « Dieu réside spécialement dans le feu de l'autel, et qui fait des offrandes au Feu, les fait à Dieu. »

et qu'elles devaient recevoir tenant à la main leurs lampes bien remplies d'huile, c'est-à-dire de la grâce du Saint-Esprit, principe essentiel l'un de la vie et de la lumière, l'autre de la vie intérieure de l'âme humaine, d'où le précepte évangélique : *sint lumbi vestri accincti et lucernæ ardentes in manibus vestris.*

La flamme qui par elle-même se consume, l'agréable et claire lumière à laquelle l'aliment manque peu à peu dans Pétrarque, le flambeau qui faute d'aliment lèche les fils desséchés de la mèche, pâlit, diminue peu à peu en brûlant plus lentement, et s'agite incertain, jusqu'à ce qu'après avoir jeté une dernière étincelle il meure, qui ne voit que tout cela figure l'âme sur le point de se séparer du corps? L'action de s'éteindre après avoir jeté une dernière lueur, rappelle *Le monachine quando vanno a letto,* de Lippi (1).

Les moinesses qui vont se coucher sont de petits papiers allumés qui, brûlant peu à peu, se réduisent en cendres et s'éteignent; semblables à des moinesses qui vont, par le dortoir du monastère, une lumière à la main pour aller se coucher, ainsi que le dit très bien Minucci en expliquant ce proverbe dans ses annotations au Malmantile.

De sorte que dans l'Évangile, l'huile dont les lampes des vierges doivent être pourvues indique la vertu, principe de la vie spirituelle dans l'homme; de même, selon saint Grégoire, l'huile est le signe de la charité, principe vital de l'âme ; et quand on veut parler d'une personne près de mourir, on dit : Il n'y a plus que peu d'huile dans sa lampe.

Et ici, il est à propos de rappeler l'épisode spécial et final de la dite tradition qui existe dans le peuple, aussi bien dans notre pays qu'à l'étranger, et que résume l'argument d'un petit opéra semi-sérieux: *Crispin et la Commère* (2). Voici l'épisode du récit (que peut-être Pétrarque de son temps, et Monti après lui eurent présent à la mémoire, quand ils écrivirent les comparaisons sus-mentionnées, puisque, par son caractère traditionnel, rien n'empêche de croire que, dès le temps de Pétrarque, ce récit courait parmi le peuple) : La Mort conduisit le vilain (du fils duquel elle avait été marraine) dans un souterrain qui s'étendait en longues galeries éclairées par un nombre infini de lampes, rangées à la file, de différentes formes et de diverses matières : il y en avait en or, en argent doré, en argent, en laiton, en cuivre, en fer blanc. Elles étaient pendues à la voûte, ou aux murs, ou rangées en ligne sur les gradins de porphyre ; et, chose singulière, leurs lumières ne se confondaient pas entre elles, de manière que l'on distinguait parfaitement la clarté de chaque lampe isolément.

En attendant, la Mort dit à son compagnon, en lui indiquant ces lampes :

1. *Malmantile racquistato,* Cant. I, ott. 4a, v° 8.
2. *Crispino e la Comare.*

« Voici les lampes de tous les hommes, car cela est le lampadaire de la vie humaine ; quand l'une d'elles s'éteint, un homme meurt dans le monde. Les lampes d'or désignent les rois ; celles d'argent doré, les princes ; les lampes d'argent indiquent les ducs ; et finalement les lampes en fer blanc, sont celles du menu peuple. Parmi ces lampes, il y en a une qui est sur le point de s'éteindre, c'est celle du vilain. » Et la Mort lui dit que cela signifie que sa vie aussi est près de s'éteindre.

Dans d'autres variantes, les lampes sont remplacées par des cierges allumés ; ceux-ci sont également les flambeaux de la vie humaine. Ces cierges sont plus ou moins longs, plus ou moins brillants selon qu'ils commencent à brûler ,qu'ils sont dans toute la force de leur éclat, ou sur le point de s'éteindre, telle la vie des hommes, au moment de leur naissance, dans la force de l'âge ou à leur mort.

Dans G. Pitré, *Novelle popolari Toscane* (Florence, G. Barbera), n° XX : *Les âmes du Purgatoire*, est décrite la procession des âmes du Purgatoire, où chaque âme porte sa propre chandelle allumée, procession rencontrée par une vieille femme sur le chemin qui mène au cimetière du village.

De tout ce que l'on vient de dire sur ce sujet, résulte la parfaite convenance des comparaisons de Pétrarque et de Monti, soit sous le rapport allégorique, en ce qu'elles représentent la vie humaine, soit à cause des rapports qu'elles ont avec la tradition populaire.

Dr Stanislas Prato. (*Traduit par* A. L. Ortoli).

SUR LE PONT DU NORD

RONDE POPULAIRE

I. — Su' l'pont du Nord un bal y fut donné. (*bis*)
II. — Adèl' demande à sa mère à y aller.
III. — « Non, non, ma fill', vous n'irez pas danser ! »
IV. — Monte à sa chambre et se met à pleurer.
V. — Son frère arriv' dans un bateau doré.
VI. — « Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer ?
VII. — Maman n'veut pas que j'aille voir danser.
VIII. — Mets ta rob' blanche et ta ceintur' dorée. »
IX. — Les v'là partis au bal sans plus tarder.
X. — La première danse, Adèl' fut admirée.
XI. — A la s'cond' danse, Adèle fut invitée,
XII. — La troisième danse, le pont fut défoncé.
XIII. — (*Lent et triste*). Les cloch's du Nord se mirent à sonner.
XIV. — La mèr' demand' pourquoi les cloch's sonnées.
XV. — Madam', madam', vos enfants sont noyés.
XVI. (*Très vif*). Voilà le sort des enfants *ostinés !*

Ronde recueillie à Versailles par Augustin Chaboseau.

LE MERLE DU MARDI-GRAS.

(CONTE NIVERNAIS).

Un soir du mardi-gras, il y a sept ans de cela, un homme et sa femme étaient assis dans leur maisonnette, devant la cheminée qu'éclairait un bon fagot de bois sec. A côté de la marmite où cuisait la soupe, une ou deux écuelles posées sur les charbons exhalaient une odeur de fricot qui révélait les apprêts du carnaval. Pendant qu'au dehors le vent fouettait la neige et sifflait à la croisée branlante, le bonhomme se chauffait avec un air de bien-être et disait à sa femme :

« — Ta cuisine sent bon. Crois-tu qu'il n'est pas temps d'y goûter ?... Comme nous allons-nous régaler de ce merle que j'ai tué ce matin !

— Un merle ? Tu veux dire une *merlasse* (1)... Je crois qu'elle sera bonne : j'y ai mis beaucoup de lard.

— Tu as bien fait... mais pourquoi veux-tu que ce soit une *merlasse ?*

— Parce que c'en est une.

— Mais non, c'est un merle.

— Pas du tout ! je t'assure que c'est une merlasse.

— Moi, je réponds de ce que je dis.

— Moi aussi.

— Crois-tu que je ne connais pas un merle ?

— Et moi, une merlasse ?

— Alors je ne suis pas capable de distinguer l'un de l'autre ?

— Cela peut être.

— Tu dis ?

— Je dis la vérité.

— Je suis donc un *innocent ?*

— Et moi une *indiote* (1) à ton avis ?

— *Taise-toi.* Je ne me laisserai pas faire la loi par une femme.

— Vas-tu me fermer la bouche ?... Est-ce que je ne suis pas faite pour te répondre ?

— Imbécile !

(1) *Merlasse*, merle femelle (en nivernais).
(2) *Indiot*, idiot (en nivernais).

— Jean Bête! »

L'homme leva la main sur la femme, qui recula vivement, heurta du pied les écuelles et les renversa. Le contenu s'en répandit sur le carreau ; l'oiseau, merle ou *merlasse*, roula dans les cendres. La femme alla se cacher dans la ruelle du lit et l'homme s'assit au coin du feu. Ils n'échangèrent pas une parole de toute la soirée, mangèrent seulement un morceau de pain que chacun, de son côté, coupa au chanteau, et ainsi se passa pour eux le mardi-gras.

L'année suivante, à pareil jour, ils se trouvaient encore côte à côte devant le foyer. La femme retournait du bout de la fourchette un morceau de viande mijotant dans une casserole.

« — Mon homme, dit-elle, voilà notre fricot cuit... Nous ferons mieux le carnaval que l'an dernier.

— Ah ! oui, reprit l'homme, je m'en souviens. Mais pourquoi t'es-tu montrée si têtue à propos de ce merle ?

— Tu soutenais que ce n'était pas une *merlasse*.

— Et j'avais bien raison.

— Non, tu avais tort.

— Ce n'était pas un merle ?

— Tu sais bien que c'était une *merlasse*.

— Je ne serais qu'un enfant si je prenais une *merlasse* pour un merle.

— C'est pourtant ainsi.

— Comment dis-tu ?

— Que c'était une *merlasse*, une fois pour toutes.

— Tu es toujours la même... et tu mériterais !...

— Quoi ?... Je n'ai pas peur !... »

L'homme s'était levé, la femme prit sa quenouille. Les chaises bousculées dans la bagarre tombèrent sur la casserole et la cassèrent : adieu le bon repas !

La soirée se passa comme celle de l'année précédente. Et depuis sept ans, le jour de carnaval, la même discussion s'engage entre les braves gens pour le même motif et avec les mêmes conséquences. J'attends avec impatience le prochain mardi gras pour savoir s'ils souperont enfin cette fois-ci.

(*Conté par* Pierrette Machecourt, Vve Châtillon, *née à Nolay, Nièvre, en 1807*).

ACHILLE MILLIEN.

TENTATION

D'où ve - nez - vous si crot - té, Mon-sieur le cu - ré? D'ou ve - nez-vous si crot- té, mon-sieur le cu - ré? De la foire et du mar- ché, Simo - ne ma Si - mo - ne De la

Poco rall

foire et du mar-ché, ma pe-ti - te mi-gnon - ne

II

« Qu'est-ce que vous m'en rapportez,
Monsieur le curé?
— « Des souliers blancs pour danser,
Simone, ma Simone,
Des souliers blancs pour danser
Ma petite mignonne.

III

Quand est-ce que vous m'les donn'rez,
Monsieur le curé?
— « Quand tu sauras travailler,
Simone, *etc.*

IV

— Je sais bien coudre et filer,
Monsieur le curé.
— Alors je te les donn'rai,
Simone, *etc.*

V

Je voudrais bien me contesser,
Monsieur le curé.
— Dis-moi ton plus gros péché,
Simone, *etc.*

VI

— C'est de trop vous aimer,
Monsieur le curé.
— Faudra donc nous séparer,
Simone, *etc.*

VII

— Oh! alors, j'en mourrai,
Monsieur le curé.
— Alors je t'enterrerai,
Simone, *etc.*

VIII

— Est ce que vous me pleurerez,
Monsieur le curé?
— Non car il faudra chanter,
Simone ma Simone,
Requiescat in pace,
Ma petite mignonne.

Recueilli à Paris, par **Charles de Sivry.**

LA COLOGNETTA

I

Quand la berziré s'en va u san'
Sa colognet-en va felan'
To deucement,
Avcé son biau fuseau d'arzent,
Gaillardament.

II

Son cher ami
Qué l'y vô apri (bis),
Torzo créyant :
Arrilô, bell' arrilô,
On peliouro moment.

III

Mon çer ami
Qué vo m'y laussô (bis).
Dé m'y tant amô ;
Ze ne vo-z-y voueudraî raî
D'on mai ou de n'annô.

IV

Dete balla, la raison pér quai (bis).
Dete mé l'a.
L'anniô que ze vos-ai bailla
Rendi-me lo.

V

Mon çer-ami
Cé z'ai mô parlô (bis),
Ze m'en repentio.
Embrachan-no du fond du cœu,
Centie vaudra bin mieux.

LA QUENOUILLE

I

Quand la bergère s'en va aux champs
Elle s'en va filant sa quenouille
Tout doucement
Avec son beau fuseau d'argent
Gaillardement.

II

Son cher ami
Lui va après
Toujours criant :
« Arrêtez, belle, arrêtez,
Un petit moment ».

III

« — Mon cher ami,
Que vous me lassez
De me tant aimer !
Je voudrais ne plus vous voir
D'un mois ou d'un an.

IV

« —Dites-moi, belle, la raison pourquoi
Dites-la moi.
L'anneau que je vous ai donné,
Rendez-le-moi ».

V

« Mon cher ami.
Si j'ai mal parlé
Je m'en repens.
Embrassons-nous du fond du cœur
Ça vaudra bien mieux. »

Chanson recueillie à Ceyzériat (Ain), par CHARLES GUILLON.

LE CYCLE DES DORMANTS.

(*Suite*).

La caverne au N. de Koriz, près de Tadjious, dans le S. de la Tunisie, où l'on place le siège de cette légende, a été décrite par Tissot (*Itinéraires archéologiques en Tunisie.* — *Revue Afr.*, T. III, p. 17).

* * *

A l'intérieur de la porte-d'Or-aux-Sept-Tours, à Constantinople, repose endormi Jean l'Evangéliste, quelques-uns disent Jean le Paléologue.

C'est un vieillard à la longue barbe blanche, assure-t-on, appuyé au tronc d'un figuier qui a poussé au travers des pierres de la forteresse ; il tient en mains un grand livre sur lequel il inscrit les péchés des Chrétiens et des Turcs.

Si quelqu'un est assez heureux pour arriver auprès de lui, l'entrée de la Porte-d'Or étant sévèrement interdite — il entend le grand apôtre dire :

« Le temps n'est pas encore venu ; l'heure n'est pas sonnée ; la rémission des péchés n'a pas encore eu lieu ! »

On dit que les gardiens turcs lui allument une lampe toutes les nuits, et qu'ils le couvrent d'une couverture que l'on renouvelle une fois l'an.

On assure qu'un jour viendra où Constantinople sera assiégée et conquise par sept nations. On s'entretuera pour le partage de la ville ; le sang coulera comme un fleuve par les rues de la capitale ; il y aura des troubles comme jamais il ne s'en sera vu depuis la création du monde.

Alors Jean l'Evangéliste — ou Jean le Paléologue — se réveillera de son long sommeil ; il se présentera aux sept peuples et, se tenant au milieu de Constantinople, il criera :

« Arrêtez ! Assez de sang a été versé ! »

Les peuples lui obéiront : la grande tuerie cessera. Jean règnera glorieusement durant trois jours et trois nuits. Puis il disparaîtra. Mais la paix sera pour longtemps assurée dans la vieille Byzance.

JEAN NICOLAIDES.

(*A suivre.*)

LES CHANSONS POPULAIRES DANS TOUTE LA LYRE

Les deux nouveaux volumes de Victor Hugo : *Toute la lyre* (Hetzel et Quantin, éditeurs), offrent de curieuses chansons populaires, pour lesquelles le grand poète a trouvé presque toujours des refrains exquis. Voici d'abord *Suzette et Suzon :*

Rimons pour Suzette,
Rimons pour Suzon ;
L'une est ma musette,

L'autre est ma chanson.
Ah ! Suson, Susette !
Susette, Suson !

Puis, c'est *Rosemonde*, cette féerique fantaisie, dont chaque couplet commence par le vers : « Il était une fois... » Autres refrains ; *Chanson du Spectre* : « Cueillez la branche de houx... » *Chanson du Canot* :

Les gueules de loup sont des bêtes,
Les gueules de loup sont des fleurs...

Danse en rond du *Château de l'Arbrelles* :

Cueillez, filles d'Amboise,
La fraise et la framboise !..
Cueillez, jeune Thérèse,
La framboise et la fraise !..

Première *Chanson de Gavroche* :

Ran tan plan !
Tape, tambour, tape encore !
Pan, pan, pan !
Pif, paf, boum, ran plan tan plan !
Gai l'aurore !

Seconde *Chanson de Gavroche* :

Je fais la chansonnette,
Faites le rigodon !
Ramponneau, Ramponnette, don !
Ramponneau, Ramponnette.

Ces fragments montrent que l'inspiration populaire ne semble pas négligeable même aux plus grands génies littéraires. On se rappelle, d'ailleurs, l'inoubliable chanson des *Misérables* :

Les bleuets sont bleus, les roses sont roses ;
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

Emile Blémont.

LE HOELHE E L'ARREDITZ

(Pays de Gosse).

Le Hoelhe, au sou desplegade,
A l'Arreditz aprigade :
— « Damore en lou toun hourat!
A you, l'ert e le luère,
A tu, le noueyt dou segrat! »
— « Ne hesquis pas tan le fière,
Respoun l'aute, s'es là haüt,
Qu'at' deus à le praube oubrère
D'en bas ! »
Dous grans de le terre
Le hoelhe qu'a lou defaüt.

Isidore Salles

LA FEUILLE ET LA RACINE

—

La feuille, au soleil déployée,
A la racine enfouie :
— « Demeure dans ton trou !
A moi, l'air et la lumière!
A toi, la nuit du cimetière! »
— « Ne fais pas tant la superbe,
Répond l'autre, si tu est là haut !
Tu le dois à la pauvre ouvrière
D'en bas! »
Des grands de la terre,
La feuille a le défaut.

I. S.

LIVRES DE COLPORTAGE

I

LE MÉDECIN DES PAUVRES

Notre colloborateur et ami, le paysagiste Armand Beauvais, nous communique une petite brochure de colportage intitulée : *Le Médecin des Pauvres*, recueil de prières populaires efficaces pour la guérison de nombreuses maladies. Cette plaquette est une réimpression ; l'original est fort ancien.

Nous la reproduisons telle quelle. LA RÉD.

*
* *

LAISSEZ DIRE, ET FAITES LE BIEN

(*Ici un dessin sur bois représentant la Vierge et son fils. En dessous*) :

Quiconque me méprisera,
Plus tard s'en repentira.

LE MÉDECIN DES PAUVRES

Christus regnat. Christus imperat. Christus vincit.

J. C. règne. J. C. commande. J. C. est vainqueur.

EN DIEU LA CONFIANCE

PRIÈRE

Pour arrêter le Mal de Dents.

Sainte Apolline, assise sur la pierre de marbre, Notre Seigneur passant là, lui dit : Apolline, que fais-tu là ? Je suis ici pour mon chef, pour mon sang et pour mon mal de dents. Apolline : retourne-toi ; si c'est une goutte de sang, elle tombera, et si c'est un ver, il mourra. Cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* en l'honneur et à l'intention des cinq plaies de notre Seigneur Jésus-Christ. Le signe de la croix sur la joue avec le doigt, en face du mal que l'on ressent, et en très peu de temps vous en serez guéri.

PRIÈRE

Pour arrêter le sang de telle coupure que ce soit, et de toutes sortes de plaies.

Dieu est né la nuit de Noël à minuit ; Dieu est mort ; Dieu est ressuscité ; Dieu a commandé que le sang s'arrête, que la plaie se ferme, que la douleur se passe, et que ça n'entre ni en matière, ni en senteur, ni en chair pourrie, comme on fait les cinq plaies de notre Seigneur Jésus-Christ. *Natus est Christus, mortuus est, et resurrexit Christus.* On répète trois fois ces mots latins, et à chaque fois on souffle en forme de croix sur la plaie, en nommant le nom de la personne disant : Dieu t'a guéri : Ainsi soit-il.

On commencera ensuite la neuvaine à jeun, à l'intention des cinq plaies de N. S. J. C.

ORAISON

Pour les rhumatismes et autres douleurs.

La bienheureuse Sainte Anne, qui enfanta la Vierge Marie ; la vierge Marie qui enfanta Jésus-Christ ; Dieu te guérisse et te bénisse, pauvre créature, *N.* de renouure, blessure, rompure, entraves et de toutes sortes d'infirmités quelconques, en l'honneur de Dieu et la Sainte Vierge Marie, comme Sainte Côme et Saint Damien ont guéri les cinq plaies de N. S.

Dites trois *Pater* et trois *Ave*, pendant neuf jours, tous les matins, à jeun, en l'honneur des angoisses qu'a souffert N. S. J. C. sur le Calvaire.

PRIERES pour la Teigne.

Paul qui est assis sur la pierre de marbre, Notre Seigneur passant par là, lui dit : Paul, que fais-tu là ? Je suis ici pour guérir le mal de mon chef. Paul, lève-toi, et va trouver Sainte Anne, qu'elle te donne telle huile quelconque, tu t'en graisseras légèrement à jeun, une fois le jour, et pendant un an et un jour ; celui qui le fera n'aura ni rogne, ni gale ; ni teigne, ni rage.

Il faut répéter cette oraison pendant un an et un jour sans y manquer, tous les matin, à jeun, et au bout de ce temps, vous serez radicalement guéri, et exempt de tous ces maux pour la vie.

ORAISON

Pour couper et guérir les fièvres.

Quand Jésus porta sa croix, il lui survint un juif nommé Marc-Antoine, qui lui dit : Jésus, tu trembles. Jésus lui dit : Je ne tremble ni ne frissonne ; et celui qui dans son cœur ces paroles prononcera, n'aura jamais ni fièvre, ni frisson. Dieu commande aux fièvres tierces, fièvres quartes, fièvres intermittentes, fièvres purpurines, de se retirer du corps de cette personne. (*nommer la personne*).

JESUS, MARIA, JESUS.

Il faut faire une neuvaine à jeun, à l'intention de la personne, en mémoire des souffrances qu'a endurées notre Seigneur Jésus-Christ sur le Calvaire.

ORAISON

Pour guérir promptement de la colique.

Mettez le grand doigt de la main droite sur la douleur, et dites : Marie qui êtes Marie, ou colique, passion, qui êtes entre mon foie et mon cœur, entre ma rate et mon poumon, arrête, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et dites trois *Pater* et trois *Ave*, et nommez le nom de la personne, disant : Dieu t'a guéri, *Amen.*

ORAISON

Pour guérir toutes sortes de brûlures.

Par trois fois différentes, vous soufflerez dessus en forme de croix, et

direz : Feu de Dieu, perds ta chaleur, comme Judas perdit sa couleur, quand il trahit notre Seigneur au jardin des olives, et nommez le nom de la personne, disant : Dieu t'a guéri par sa puissance. Sans oublier la neuvaine à l'intention des cinq plaies de notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

ORAISON POUR L'EPINE

Pointes sur pointes. Mon Dieu, guérissez cette pointe, comme Saint Côme et Saint Damien ont guéri les cinq plaies de N. S. J. C. au jardin des Olives.

(Dire le nom de la personne.)

Natus est Christus, mortuus est, resurrexit Christus.

Après que vous aurez dit cette oraison,vous prendrez un linge d'homme, blanc de lessive, que vous couperez large et long comme le doigt, puis vous le mettrez en croix sur l'épine, et ensuite vous l'envelopperez du même linge. Vous soufflerez trois fois sur l'épine, en disant l'oraison, et puis vous l'envelopperez comme il est dit; ensuite le souffrant fera une neuvaine, à jeun, à l'intention des souffrances qu'a endurées notre Seigneur Jésus-Christ sur le Calvaire.

ORAISON

A Saint Antoine de Padoue, pour retrouver les pertes et autres besoins que nous avons chaque jour.

Père et Patron, Saint Antoine de Padoue
Qui vous invoque, au besoin vous évade,
Périls de mort et de calamité,
De lèpres, fièvres et autre infirmité,
Remédie à la mort subite et peste.
En terre et mer cesse foudre et tempête.
Pour trouver toutes choses perdues,
Des bonnes causes sont par vous défendues ;
Et bien souvent aux pauvres innocens,
Faites gagner tous procès tous contens.
Jeunes et vieux qui à vous ont recours,
A leurs besoins vous donnez tous secours.
Priez pour nous qu'en sortant de ce monde
Dans le ciel en joie, ayons la paix durable,
Toujours en repos délectable.

Ainsi soit-il.

PRIÈRE

Pour disiper les mauvais Esprits.

Chaque matin, à votre lever, vous direz: O père tout-puissant! ô mère, la plus tendre des mères! ô exemple admirable des sentiments et de la tendresse de toutes les mères! ô fils, la fleur de tous les fils! ô ferme de

toutes les fermes : âme, esprit, harmonie ! ô nombre de toutes choses, conservez-nous, protégez-nous, conduisez-nous, et soyez-nous propices en tous temps et en tous lieux !

Puis vous direz par trois fois : Mon Dieu, j'espère en vous, le Fils, le Saint-Esprit, et en moi.

ORAISON

Pour le mal d'yeux.

Bienheureux Saint Jean, passant par ici, trois vierges dans son chemin, il leur dit : Que faites-vous ici ? Nous guérissons de la maille. Guérissez, Vierges, guérissez l'œil ou les yeux de N., faisant le signe de la croix et soufflant dans l'œil, on dit : Maille, feu, grief ou que ce soit ongle, graine ou araignée, Dieu te commande de n'avoir pas plus de puissance sur cet œil, que les juifs le jour de Pâques sur le corps de notre Seigneur Jésus-Christ : puis on fait encore un signe de croix en soufflant dans les yeux de la personne, en disant Dieu t'a guéri.

Sans oublier la neuvaine à l'intention de la bienheureuse Sainte Claire.

ORAISON PRECIEUSE

Et parfaite guérison du Charbon.

O Jésus, mon Sauveur, vrai Dieu et vrai homme, je crois fermement que vous avez répandu votre sang pour nous, je crois dans l'Eucharistie, que vous avez souffert pour nous, répandu votre sang précieux ne m'oubliez pas dans votre sainte grâce, pour la maladie dont j'implore notre saint patron, intercedez pour nous. Ainsi soit-il.

Au pied de l'autel, il faut intercéder le patron de l'endroit où est le malade, et ensuite vous prendrez du lierre le plus proche de terre, du savon qui n'ait pas servi, vous battrez le tout ensemble avec de la jeune crême, vous appliquerez cela avec l'oraison, et l'on est promptement guéri.

PRIERE

Pour guérir les tranchées.

Cheval noir ou gris, car il faut distinguer la couleur du poil de la bête, appartenant à N., si tu as les avives de quelques couleurs qu'elles soient, ou tranchées rouges, ou de trente-six sortes d'autres maux, en cas qu'ils y soient, Dieu te guérisse et le bienheureux Saint Eloi.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

Et vous direz cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*, pour remercier Dieu de sa grâce.

L'Oraison suivante a été trouvée sur le sépulcre de Notre-Dame, en la vallée de Josaphat, et a tant de vertus et de propriétés, que celui qui la lira ou la fera lire une fois le jour ou qui la portera sur soi en bonne intention et dévotion, ne peut périr ni par le feu, ni par l'eau, ni en bataille, aura honneur et victoire sur ses ennemis ; on ne peut lui faire dommage ni gêne, et

a tant d'avantages que si une personne etait tombée en péché mortel, Dieu lui donnera la grâce de s'en retirer avant sa mort ; elle verra la Vierge Marie à son aide et réconfort.

ORAISON PRECIEUSE

Pour nous préserver des nuées.

En la répétant trois fois, comme ayant trois propriétés différentes.

O glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, Dame des Anges, bénigne et pure espérance et reconfort de toute bonne créature.

Plaise à vous, Dame et mère des Anges, nous garder le corps et l'âme ! Nous prions votre précieux Fils qu'il nous veuille garder de tout péril et danger, de l'ennemi d'enfer et de tentation, par les mérites de son amère passion ; fasse cesser mortalité, guerre, et conservez les fruits de la terre, afin que nous puissions vivre en concorde. O mère de Dieu, pleine de miséricorde, ayez pitié des pauvres pécheurs, et nous gardez de l'infernal tourment, et nous menez au royaume céleste, où nous nous trouverons tous devant Dieu, le père important, à qui nous demandons à genoux pardon, et qu'il lui plaise nous pardonner, comme à Madelaine et au bon laron, lorsqu'il lui demanda pardon sur l'arbre de la croix.

Une femme en travail d'enfant, sur laquelle on mettra ladite oraison, sera d'abord délivrée.

LETTRE MIRACULEUSE,

Trouvée en un lieu nommé Arrois, écrite en lettres d'or par la main de notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ.

JESUS, MARIE.

Les Dimanches vous ne ferez aucune œuvre, ni travail, sous peine d'être maudits de moi : vous irez à l'église et prierez Dieu qu'il pardonne vos péchés. Je vous ai donné six jours pour travailler, et le septième pour vous reposer, ayant entendu le service divin. Vous donnerez de vos biens aux pauvres, vos champs seront fertiles, et vous serez rempli de bénédictions. Mais si au contraire vous ne croyez à la présente lettre, la malédiction tombera sur vous et vos enfans, et vos bestiaux seront maudits. Je vous enverrai guerre, peste et famine, douleur et angoisse de cœur ; pour marque de ma juste colère et dure vengeance, vous verrez des signes prodigieux dans les astres, avec de grands tremblemens de terre. Vous jeûnerez cinq vendredis en l'honneur des cinq plaies que j'ai souffertes, pour vous sauver, sur l'arbre de la croix. Vous donnerez à lire cette lettre, sans aucun intérét que celui de ma gloire, et ceux qui murmurent sur cette lettre, seront maudits et confus. Celui qui la lira et qui publiera que icelle est écrite de ma main sacrée, et dictée de ma bouche sacrée et s'il a commis autant de péchés qu'il y a de jours en l'an, ils lui seront pardonnés, étant véritablement contrit, et se confessant au

prochain, s'il lui a fait tort. Et si vous ne croyez pieusement en cette lettre, je vous enverrai des bêtes monstreuses et farouches, qui dévoreront vous et vos enfants. Il sera heureux, celui qui prendra une copie de cette lettre, et qui la portera sur soi, jamais aucun esprit malin, aucun feu ni foudre ne le touchera. Gardez mes commandemens et ceux de ma Sainte Eglise catholique, en fidélité, et vous serez sauvés.

Ainsi soit-il.

Permis de réimprimer et de distribuer,
Verdun, le 19 juin 1824.

Le Sous-Préfet,
HARMAND.

(Ici un petit bois composé de deux cœurs accolés.)

ORL., IMP. D'ALEX. JACOB.

QUELQUES PROVERBES DU XVIe SIÈCLE

1. Fantastique comme la mule du Pape.
2. Jamais cheval ni bonhomme, n'amende d'aller à Rome.
3. Il est enfant de prestre, il mange son pain blanc le premier.
4. On a plus de mal à se damner qu'à se sauver.
5. Reliques sont perdues entre pieds de porceaux.
6. Si souhaits estoient vrais, les prestres deviendroient Roys.
7. Tant en Brie qu'en Champaigne, il n'a du pain qui ne le gaigne.
8. Vivre des biens du crucifix.
9. La Champagne estoit bien grande et si la mis le Rheistre en lande.
10. Mil cinq cent septante et six le Champenois à fin fut mis.
11. Huguenot pour la vie. — Papiste pour l'argent.
12. Je ne voudrois estre en paradis malgré Dieu.
13. Il se faut garder du devant d'un bœuf, du derrière d'un âne et d'un moyne de tous côtés.
14. La nonnain est la perdrix de la femme.
15. L'evesque compte mieux qu'il ne lit.
16. Meilleur martelleur qu'un cordelier.
17. Mort d'abbé, nopces de moines.
18. Où les Rheistres ont passé on n'y doit point de dixmes.
19. Plus ennemis que cordeliers et huguenots.
20. Surprinse de Château-Villain.
21. Veuves sont plus heureuses en prestres qu'en mari.
22. Une religion peu à peu emporte une autre.
23. Les os des saints Innocents ne rient plus.
24. Les guerres civiles sont les grands jours des cieux.
25. Le teston d'un papau et d'un huguenot ne se battent jamais en l'escarcelle d'un médecin.

26. Pour guérir un gras chanoine le faudroit faire cordelier.
27. Quant l'abbé danse à la Cour, les moines sont en rut aux forets.
28. Qui est à la table d'un cardinal est toujours aux nopces.
29. Quand l'huguenot est usurier, c'est signe qu'il n'a plus de mestier.

(Tiré des *Adages et proverbes de Solin Devoye*, par l'*Hétropolitain* (Lebon) *Paris*, Nic. Bonfons ; petit in-12. S. D. 1576.)

HENRI MENU.

NOTES SUR ROLAND

I

Roland était déjà fameux avant le roman de Turpin, avant la Geste de Théroude. Les preux français, en allant au combat, chantaient sa louange.

En 1066, à la bataille d'Hastings, les soldats de Guillaume le Bâtard se renvoyaient en chœur des strophes grossières qui célébraient la glorieuse défaite de Roncevaux.

***

Taillefer, ki moult bien cantout,
Sor un cheval ki tost alout,
Devant li dus alout cantant,
De Karlemaine et de Rollant,
Et d'Olivier et des vassals,
Ki morurent à Renschevals.

(*La Conquête de Guillaume*, dans le *Roman du Rou*).

***

D'après une croyance populaire, Roland fut enseveli à Blaye dans un tombeau qui n'avait que la longueur de ses jambes.

***

La cathédrale de Pavie se flattait de posséder la lance du héros ; la cathédrale de Vienne, sa statue, et Spelto, son phallus.

***

Les habitants de Lucerne se servaient jadis de cors d'honneur accordés par Charlemagne en récompense de la bravoure qu'ils avaient déployée à Roncevaux avec Roland.

***

Suivant Heerkens (*Vie de Charlemagne par Eginhard* ; Groningue), les Turcs ont la prétention de garder l'épée de Roland.

***

En Allemagne, existe la *Légende des trois Écuyers de Roland* dont Musœus a tiré une jolie nouvelle (*Chron. des bords du Rhin.*)

***

Le *Rolands Steen* figurait à Amsterdam sur le perron d'un ancien édifice du Nieuwezydz Woordburgwal.

HENRY CARNOY.

(*A suivre*).

SUPERSTITIONS DE L'ILE DE CHIO

I

SACRIFICES POUR LA CONSTRUCTION D'UNE MAISON

Quand on commence à bâtir, il faut arroser le sol des quatre coins de la future maison avec quelques gouttes de sang d'animal, mais encore faut-il que ce soit le sang d'un animal servant à la nourriture des hommes, par exemple une poule, un agneau, une chèvre, etc... La bête sacrifiée doit être enterrée dans le terrain même de la construction, car il ne serait pas permis de manger de cette chair offerte au génie du lieu.

En agissant ainsi, on est persuadé que l'esprit est satisfait, et qu'il n'aura nul motif de causer des désagréments aux habitants de la maison.

Autrement, la construction sera une source de malheurs pour ses habitants.

S'il survient des accidents fâcheux dans une maison, on ne manque point de dire qu'on n'a point fait le sacrifice voulu au génie du lieu.

Dans ce cas il faut, le premier jour de chaque mois, faire venir le prêtre, afin qu'il récite une prière spéciale adressée à Dieu, sorte d'incantation, qui, par caractère religieux, est souveraine pour chasser le génie.

Le même sacrifice existe pour le forage d'un puits.

II

LES JOURS FASTES ET NÉFASTES

Les lundi, mercredi, vendredi sont jours fastes.

Les mardi, jeudi, samedi, jours néfastes, pour entreprendre une construction quelconque.

La première fois que j'eus l'occasion de constater cette coutume, j'en demandai l'origine à une bonne vieille.

Elle me répondit :

« Mon fils, au temps passé, à l'époque du siècle d'or, tout était bon et bien dans la nature ; la jalousie, la méchanceté, et tout ce qui est mauvais, étaient inconnus. La pierre n'existait point comme maintenant, mais la pierre était du pain. Et ce temps était avant la faute d'Adam.

« Un roi voulut bâtir. Mais il ignorait qu'on dût faire un sacrifice au génie du lieu ; aussi son palais, à peine achevé, au moment où l'architecte lui en remettait les clefs, les murailles s'écroulèrent avec un bruit terrible. Par trois fois et avec trois architectes différents, pareil événement se produisit. Enfin, pour la quatrième fois, il renouvela l'épreuve et fut plus heureux.

« Or, une nuit, le génie du lieu entra dans le nouveau palais, étrangla la fille unique du roi, et dit qu'il fallait, sous peine de plus grands malheurs,

lui offrir un sacrifice de bœufs. Le roi obéit et ordonna qu'à l'avenir chacun ferait un sacrifice au génie du lieu avant de commencer la construcion d'une maison ».

III

LES TROIS PREMIERS JOURS D'AOUT

Durant les trois premiers jours du mois d'août, il y a un instant préjudiciable à toutes choses humides. Ainsi, les fruits ramassés à cette époque se gâtent aussitôt, et il n'est pas possible d'en faire provision pour l'hiver.

Le linge blanchi durant ces trois jours, même le plus neuf, s'use rapidement; au bout d'un an il n'en reste point le moindre lambeau.

Les arbres, plantes ou fleurs arrosés sèchent sur pied. Or, comme cet instant est inconnu aux mortels, il faut s'abstenir de toutes ces choses pendant ces trois premiers jours d'août.

Dr CONSTANTIN STRAVELAKIS.

(*A suivre*).

LE CHANTRE ET LE CUSTOS

CONTE DU BOCAGE NORMAND

Il y avait une fois, à Mesnil-Benoît, un vieux chantre qui, d'après la croyance publique, était très-fort sur le latin. Le custos croyait être aussi fort que le chantre; aussi ces deux vieux débris, qui auraient mieux fait d'essuyer leurs lunettes et de laisser couler l'eau sous le pont aux ânes, se livraient-ils fréquemment à des discussions des plus bachiques.

Un jour, après boire, la querelle monta de plus belle. Le custos fit une grande découverte. Il s'aperçut, en effet, que la latinité du premier vers de la prose de la messe de la Pentecôte était défectueuse, et il fit part de son appréciation au chantre. Celui-ci prit un diurnal, lut le vers et soutint que tous les mots étaient bons. Une discussion des plus violentes s'en suivit; grande colère du custos; grande colère du chantre.

Le custos prétendait que l'imprimeur était un âne. On ne pouvait, en effet, dire: Vexilla regis *prodeunt*; ce *prodeunt* était absurde; il fallait lire: *pro Deum!*

Le chantre affirmait de son côté que *pro Deum* n'était point latin, et que l'imprimeur était dans le vrai.

Le débat dura plusieurs jours; le custos et le chantre ne voulaient

point s'entendre. Ne pouvant trancher la question, le custos proposa de soumettre le cas à M. le curé.

« Allons donc, dit le chantre, vous savez bien que notre curé ne sait pas un traître mot de latin, il serait plus embarrassé que nous qui avons de l'expérience ! »

La servante du curé, dame Olive, qui entendit la discussion, fut de l'avis du chantre ; elle donna le conseil aux deux adversaires de consulter le grand doyen ; mais le custos et le chantre refusèrent, voulant une décision en dernier ressort.

« Au fait, dit le custos, si nous allions trouver l'Evêque de Bayeux ! Il est savant et nous dira la vérité !

— Parfaitement, opina le chantre. Je tiens cinquante écus pour *prodeunt*.

— Je tiens cinquante écus pour *pro Deum*, dit le custos. »

Les préparatifs du voyage furent de courte durée ; nos deux latinistes partirent à cheval de grand matin et arrivèrent à Bayeux le soir même. Ils demandèrent à voir sur le champ l'Evêque pour une affaire grave.

L'Evêque de Bayeux ordonna de les introduire dans son cabinet.

Le custos porta la parole et promit, tant en son nom qu'au nom de son adversaire, de s'en tenir au jugement de l'Evêque.

L'Evêque de Bayeux, qui n'était pas un sot, demanda quelques détails à ses ouailles sur le voyage. Ceux-ci répondirent qu'ils avaient parié chacun cinquante écus et qu'ils étaient venus à cheval.

« Très bien, mes amis, dit l'Evêque ; asseyez-vous et placez vos enjeux sur la table. »

Les deux badauds s'exécutèrent et attendirent avec une certaine anxiété les paroles du prélat.

Celui-ci leur dit :

« Mes amis, écoutez bien. Voici comment la première strophe du *Vexilla regis* doit se chanter :

Vexilla regis « prodeunt, »
Les cent écus à moi seront,
Les deux chevaux m'appartiendront,
Et les ânes, à pied, s'en iront. »

Ce disant, l'Evêque ramassa les cent écus et montra la porte au custos et au chantre qui s'en allèrent bien penauds.

VICTOR BRUNET.

BELLE AU BOIS DORMANT

Je suis venu vers vous, ô Belle au Bois dormant,
Par les sentiers pierreux et les cruelles ronces!
Maintenant mes appels demeurent sans réponses.
Mais, fier de vous aimer et fort en vous aimant,
Je suis venu vers vous, ô Belle au Bois dormant!

O Belle au Bois dormant, déjà je vous aimais
Avant que d'avoir vu votre château du Rêve.
Comme je suis de ceux qu'un fol espoir soulève,
Sans pouvoir espérer de vous trouver jamais,
O Belle au Bois dormant, déjà je vous aimais.

Vous êtes la clarté, la grâce et la blancheur.
Autour de vous, au fond de la forêt déserte,
Le lierre, épaississant sa lourde masse verte,
Fait à votre sommeil des rideaux de fraîcheur.
Vous êtes la clarté, la grâce et la blancheur.

O Belle au Bois dormant, depuis les temps lointains,
De hardis chevaliers cherchaient votre retraite;
Sans pouvoir découvrir la demeure secrète,
Ils erraient au hasard de leurs pas incertains,
O Belle au Bois dormant, depuis les temps lointains!

Quelqu'un pourtant, un jour, devait vous éveiller.
Les hardis chevaliers ont perdu votre trace,
Je ne suis qu'un poète, et de bien pauvre race,
— Mais, poète timide ou hardi chevalier,
Quelqu'un pourtant, un jour, devait vous éveiller.

Je suis tout près de vous, devant votre maison.
J'ai souffert, à fouiller les broussailles sanglantes.
C'est le soir. Tout se tait dans les feuilles tremblantes,
Et des frissons de peur font frémir le gazon.
Je suis tout près de vous, devant votre maison.

Voyez! l'heure s'envole et le temps est si court!
Dans votre chasteté toujours ensevelie,
Vous n'avez rien connu, tristesse ni folie,

Ni les baisers muets de l'ineffable amour.
Voyez! l'heure s'envole, et le temps est si court!

Vous éveillerez-vous, ô Belle au Bois dormant?
Voyez! la nuit est triste et la forêt profonde.
Pour venir vous aimer j'ai traversé le monde,
Pour venir vous aimer, vous aimer simplement,
Vous éveillerez-vous, ô Belle au Bois dormant!

O Belle au Bois dormant, vous éveillerez-vous?
Le temps fuit, le temps coule, et fuit, et coule encore.
Le soir est revenu qui ramène une aurore.
Le sommeil est si long, et l'amour est si doux!
O Belle au Bois dormant, vous éveillerez-vous?

Si vous ne deviez pas vous éveiller enfin,
O vous qu'on dit si rose, en votre lit couchée,
Que me servirait-il de vous avoir cherchée?
Je me perdrais dans l'ombre, au fond du noir ravin,
Si vous ne deviez pas vous éveiller enfin.

O Belle au Bois dormant, vous vous éveillerez!
J'éloignerai de vous les puissances fatales;
Je chasserai le rêve, — et lorsque, toutes pâles,
Mes lèvres trembleront sur vos cheveux dorés,
O Belle au Bois dormant, vous vous éveillerez!

CHARLES FUSTER.

LES SCIES D'ATELIER

I

L'HISTOIRE DU BANDIT.

C'était en 1827. Dans une sombre forêt de la Calabre, quarante brigands, quarante bandits, étaient réunis dans une grotte autour d'un grand feu qui donnait à leur physionomie un aspect sinistre.

Tout-à-coup, le capitaine, s'adressant à Domenico, l'un des bandits, lui dit :

« Domenico, dis-nous une de ces histoires que tu racontes si bien. »

Et Domenico commença ainsi :

« C'était en 1827. Dans une sombre forêt de la Calabre, quarante brigands.... »

(A suivre) *Da Capo.* C. DE V.

LA LÉGENDE DE LA SAINTE-CHAPELLE

(IIe PARTIE ET FIN).

III

Sous la direction du maître, les ouvriers ont commencé leur travail.

Modelée par le pic et le ciseau, la pierre s'élève en colonnettes gracieuses, se courbe en voussures, s'incline en ogives, se dresse en murs, s'étend en dalles, écrivant en l'espace un merveilleux poème d'art.

Le prince a voulu que la construction de ce temple fût poussée avec une rapidité jusque-là inconnue, et tandis que les autres églises sortent du néant à grand renfort de siècles, la cinquième année voit enfin se terminer l'érection de la Sainte-Chapelle.

Durant tout ce temps, le maître dirige, surveillant à la fois l'ensemble et les détails, toujours au milieu des manœuvres, toujours parmi les fondations ou sur les échafaudages; il préside à tout, s'occupe de tout, est dans toutes les parties de l'édifice à la fois.

Mais les ouvriers le redoutent: ses ordres sont paroles brèves et dures sans un mot d'encouragement; son coup d'œil est génial, mais il terrifie; chaque jour son visage devient plus sombre, sa voix plus cassante, son regard plus aigu; et lorsque les tailleurs de pierre voient cet homme qui s'agite parmi eux, une frénésie de travail s'empare d'eux pour les sauver des reproches mordants qu'exhale sa bouche; on le voit sans cesse circuler, le plus souvent muet et concentré au milieu des travaux: instinctivement chacun se recule devant lui, chacun redoute cet homme qui vient on ne sait d'où, dont le nom même est un mystère, et dont le génie ferait croire qu'il tire son origine des sources mauvaises, s'il ne s'employait pas à faire œuvre divine.

Et plus le temps s'avance, plus la physionomie du maître devient sèche et menaçante, plus ses yeux s'enfoncent dans ses orbites aux cils broussailleux; plus son geste est impérieux, son accent sauvage, son aspect terrifiant: on dirait une ombre maudite construisant un temple où jamais elle ne doit trouver la rédemption désirée.

Un soir d'hiver, plusieurs hommes employés à la construction de la Sainte-Chapelle, passant devant le parvis de Notre-Dame dont une faible partie était alors terminée (1), eurent la curiosité de vouloir comparer ce géant sacré au divin joyau qu'ils édifiaient non loin de là, gravirent les

1. Notre-Dame de Paris a été commencée en 1163; en 1185 le chœur était achevé; les travées de la nef ne furent finies qu'en 1215, ainsi qu'une partie de la façade; en 1260 seulement, l'église était terminée, mais pour être considérablement remaniée aux XVIIe et XVIIIe siècles.

degrés conduisant à la future cathédrale [1], et circulèrent parmi les échafaudages qui garnissaient la plus grande partie de l'espace où devait s'élever le monument. Leur examen les entraîna dans la partie centrale, alors complètement terminée et depuis longtemps déjà ouverte au culte. Comme c'étaient des hommes simples et croyants, ils s'agenouillèrent sur les dalles de la basilique et prièrent.

Soudain leur méditation fut interrompue par un gémissement qui résonna lugubrement sous les grandes voûtes. Un peu effrayés, ils se détournèrent et virent un spectacle qui d'abord les surprit.

A genoux sur les pierres que frappait par instants son front, dissimulé derrière un large pilier, un homme pleurait, dressant ses bras vers le ciel en un paroxysme de supplication, et parfois se portant sur les dalles dans un anéantissement de désespoir. Au milieu des sanglots qui lui tordaient la poitrine, on entendait sa voix haletante jeter à l'espace des appels à la miséricorde d'en haut, des mots de pardon, des demandes ferventes de grâce.

Émus de pitié, les hommes s'approchèrent du désespéré pour lui offrir leur secours. Au bruit qu'ils firent en venant à lui, l'autre se détourna, et, les voyant, se redressa vivement, et s'enfuit comme un larron.

Eux, restèrent pétrifiés de stupeur : — c'était lui, le maître, Pierre de Montereau !

Et les hommes sortirent de l'église, songeurs, se demandant pour quel crime un homme si merveilleux artiste pouvait avoir besoin de pardon.

Une autre fois, durant toute une journée, on vit le maître demeurer assis au sommet du plus haut des échafaudages de la flèche de son œuvre que l'on venait de terminer. Derrière lui, les ouvriers passaient, effrayés et silencieux, se le montrant les uns aux autres d'un geste muet.

Le maître restait penché au-dessus du vide, comme fasciné par l'abîme ; un tremblement convulsif agitait ses épaules, et son visage caché dans ses mains, semblait pleurer. Quelle pensée pouvait ainsi absorber son esprit ?

« Maître, dit enfin un de ses aides, ne va-t-il pas falloir enlever cet échafaudage de bois qui est maintenant inutile ? »

Le maître se détourna vers l'indiscret, le foudroya d'un regard dur, et, sans prononcer un mot, redescendit vers le sol, tandis que, derrière lui, on commençait à enlever les lourdes pièces de la charpente.

Enfin, l'œuvre s'acheva : sa construction n'avait pas duré cinq années.

1. Au moment de sa construction, Notre-Dame était élevée sur une plate-forme à laquelle on accédait par un certain nombre de marches que l'exhaussement du sol fit successivement disparaître. Au commencement du XVIIe siècle, ces marches étaient encore au nombre de treize. A la fin du siècle dernier, l'entrée de la cathédrale était de plain-pied avec le terrain environnant. Aujourd'hui, elle se trouve en contrebas de quelques décimètres.

Le jour même où ce bijou de superbe architecture sortit de son enveloppe de madriers, le chapelain nommé par le prince, après y avoir transporté les reliques saintes, y dit la messe d'inauguration en présence de toute la Cour réunie, et qui ne savait ce qu'elle devait le plus admirer, en ce merveilleux édifice, de l'harmonie délicate de son ensemble, ou de la perfection idéale de ses détails.

Aux côtés du prince se tenait Pierre de Montereau, plus sombre encore, plus accablé que d'habitude.

« Eh bien! maître, lui dit le roi, voici que votre chef-d'œuvre est terminé : aurons-nous maintenant l'heur de connaître le nom de l'artiste qui l'a créé ? »

Les assistants attentifs écoutèrent, attendant la révélation promise : mais le maître tailleur de pierres restait muet.

Le prince continua :

« Avez-vous au moins une grâce à me demander?... quelle qu'elle soit, je vous promets, par Notre-Dame, de l'accorder à l'homme qui a construit le plus magnifique joyau de ma terre de France.

— O roi, dit enfin Pierre de Montereau, bégayant d'une voix presque éteinte, ô roi ! je n'ai qu'une grâce à implorer, mais seul monseigneur le chapelain que vous avez désigné peut faire droit à ma prière : je le supplie humblement de vouloir bien me permettre de me confier à lui...

— Venez, mon fils! dit le chapelain qui s'avança. »

Et, tandis que le prince se retirait avec sa Cour impressionnée péniblement par la pensée d'un mystère qui planait sur tout ceci, Pierre de Montereau, la tête basse, le front blême, suivait le chapelain.

Que se passa-t-il entre ces deux hommes dont l'un avait le cœur ulcéré de remords et dont l'autre était dépositaire du suprême pouvoir de pardonner?... De quelle nature fut leur entretien ? Personne ne l'a jamais su. Quelques pages curieux, prétendirent avoir,durant de longues heures, entendu deux voix, toutes deux tremblantes, l'une de terreur l'autre de pitié...

Mais jamais, depuis lors, nul n'a revu Pierre de Montereau, le génial maître tailleur de pierre qui constrisit la Sainte-Chapelle du Palais.

Et quand, plus tard, quelque seigneur demandait au chapelain.

« Qu'est devenu cet homme ? »

Le ministre d'En-Haut, d'un geste triste, se contentait de montrer silencieusement le ciel.

IV

Au matin qui suivit le crime commis à son insu dans son habitation, le bûcheron descendit du grenier où il avait passé la nuit pour laissser à ses hôtes de passage la libre disposition de sa demeure : c'était l'heure de son travail.

« Allons, mes maîtres, s'écria-t-il d'une voix joyeuse, debout!... Le soleil va bientôt se lever. »

Un morne silence répondit seul à son appel. En même temps, il lui sembla qu'un liquide gluant s'attachait à ses pieds. Il se précipita vers la fenêtre, ouvrit le volet et une lueur rosée du matin pénétra dans son logis... Ah ! qu'était-ce ?... Là, sur la couche de peaux, un être humain gisait, la tête fendue d'un coup de hache ; l'arme abandonnée auprès du corps était rouge de sang ; le sang avait coulé sur les peaux de bête, et formait un ruisseau qui s'étalait sur le sol de terre battue. Quoi donc ?... un meurtre ?...

Oui ! cette porte au battant déclanché, ce désordre... Un des étrangers avait profité de la nuit pour tuer l'autre, et pour s'enfuir après l'accomplissement de son crime.

Que faire ?... le bûcheron vivait seul dans cette partie de la montagne. Nul secours à attendre !... En toute hâte l'homme saisit une sébile de bois et courut au ruisseau voisin dont il rapporta de l'eau avec laquelle il fit disparaître le sang coagulé qui recouvrait la figure de la victime. Il la reconnut, alors : c'était le jeune voyageur ; de son crâne défoncé suintait encore un mince filet rouge qui se perdait dans sa chevelure. Longtemps le bûcheron frictionna le malheureux, épiant un signe de vie, courant maintes fois rechercher de l'eau dont la fraîcheur devait rappeler à lui le jeune homme qui gisait. Mais aucun tressaillement ne se faisait remarquer sur ce corps qui demeurait dans sa rigidité cadavérique.

Sur son sayon, alors, l'homme essuya sa hache, puis quand elle fut suffisamment nette à son gré, il en approcha le fer de la bouche du mort. Après un assez long temps, il la retira, l'examina soigneusement : une légère buée en ternissait le brillant — l'étranger n'était pas mort ! Dans la journée, sous les soins que ne lui ménageait pas son hôte, il reprit ses sens, mais sans pouvoir prononcer un mot.

Durant des semaines, le jeune étranger demeura ainsi, comme hésitant entre l'être et le néant. Un jour enfin, au moment de son travail, le bûcheron l'entendit parler... Hélas ! les mots que prononçait le malheureux n'avaient aucune suite : — sa blessure au crâne l'avait rendu fou.

La force de sa jeunesse l'avait sauvé, mais ce qui subsistait en lui n'était plus que l'ombre de lui-même ; son corps reprenait des forces, mais un nuage épais enveloppait son intelligence ; parfois il semblait comprendre sa situation et faire des efforts pour se souvenir : rien ! Pour lui le passé n'existait plus.

Maintenant, son hôte l'emmenait souvent avec lui : il lui avait confié une hache dont il lui avait enseigné le maniement. En effet, l'homme était bon : il ne voulait pas jeter hors de son logis le pauvre insensé auquel il s'était attaché de tous les soins qu'il lui avait prodigués ; mais il était pauvre aussi, et n'ayant pour gagne-pain que l'abattage des bois, il se faisait aider dans son œuvre misérable par celui qu'il avait sauvé.

Donc, chaque matin ils partaient, la cognée sur l'épaule, s'enfonçaient ensemble dans les mornes sapinières où toute leur journée se passait à

jeter bas, à force de bras, les arbres qu'ils débitaient pour les porter à la bourgade voisine. Et les semaines passaient, et les mois et les années.

Un jour que le bûcheron s'était éloigné de son compagnon de misère, n'entendant plus le son de sa hache sur les troncs d'arbres, il revint vers l'endroit où il l'avait laissé.

Muet en l'obscurité de ses pensées, le jeune homme paraissait abîmé dans une contemplation qui le ravissait. Il s'était avancé jusqu'au bord d'un plateau dominant les crêtes voisines, et de là, debout, il regardait avec une sorte d'extase l'horizon qui se déployait à ses yeux, étalant à ses regards, sous un soleil d'été, une vaste étendue d'espace. Les contreforts de la montagne s'abaissaient progressivement, ouvrant entre leurs cimes des vallées encaissées dont le fond était sillonné par des ruisseaux brillants comme des lames d'argent par un ciel clair ; plus loin, d'immenses plaines découvraient, à perte de vue, la fécondité de leurs moissons jaunissantes, striées par de grandes taches encore verdâtres ; et bien loin, bien loin, dans une brume bleuâtre, on distinguait des bourgs aux murailles grises ou des châteaux au donjon élevé, ou des hameaux aux habitations crépies de blanc.

« Allons, camarade, dit le bûcheron, au travail ! »

L'autre le regarda, faisant effort pour rappeler son intelligence envolée, puis, courbant la tête :

« Paris ! bégaya-t-il dans une vague intuition de souvenir. »

Et, tristement, il reprit la cognée et revint à son labeur où le laissa le bûcheron.

Plusieurs fois, la même scène se renouvela. Un soir, son hôte, en venant le chercher pour le ramener au logis, ne trouva que sa hache à l'endroit où il l'avait quitté. Il l'appela dans les environs : l'écho seul répondit à sa voix, et, tristement, l'homme revint à son toit, songeant :

« Il est parti... mais que va-t-il devenir, le pauvre fou ? »

En effet, l'insensé était parti, abandonnant son abri de chaque jour et le pain que partageait avec lui son hôte de plusieurs années ; il était parti, sollicité par une volonté supérieure qui l'entraînait vers Paris, sans même qu'il se rendît compte, dans la nuit profonde de son cerveau, du motif qui le poussait en avant.

Durant de longs jours il marcha, couchant dans les bois, au risque de se faire dévorer par les loups, vivant des fruits des arbres ou, quand il passait par les cités et les hameaux, du pain dur de la charité. Plus d'une fois ces ressources lui manquèrent ; alors, sans sentir la faim qui lui mordait le ventre et tordait ses entrailles, il allait droit devant lui, jusqu'à épuisement total ; alors il se laissait tomber au bord du chemin, et seul le passage de quelque laboureur le sauvait de la mort.

Quand on l'interrogeait sur son nom, c'est avec étonnement qu'il regardait les gens ; son nom ? est-ce qu'il se le rappelait ? Et alors ses interlo-

cuteurs, surpris, se signaient et s'écartaient de sa route dans une crainte superstitieuse de l'homme que la folie avait fait sien.

Une seule pensée vivait en son cerveau atrophié : il l'exprimait d'un seul mot : — Paris !... On lui montrait de la main la direction, là-bas, bien loin, au-delà des fleuves qui roulent leurs eaux, au-delà des collines qui élèvent leur croupe ; et lui, repartait, marchant toujours, poussé en avant par une force irrésistible.

Un jour, enfin, quelques heures après le lever du soleil, il arriva au sommet d'une hauteur. A ses pieds se déployait un magnifique panorama. Une succession de coteaux chargés de vignes, de blé ou de bouquets d'arbres, allait, s'abaissant vers un fleuve dont les sinuosités multiples formaient des boucles enserrant entre leurs anneaux des plaines débordantes de richesse et de fécondité. Sur le fleuve, une ville était assise, formant demi-cercle vers chaque rive, étreignant dans son enceinte une grande île où se voyaient des toits de palais. De toutes parts des clochers de pierre se dressaient vers le ciel entourés par des maisons basses, comme, dans les champs, le bélier de ses brebis. Au-delà, des monts encerclaient l'horizon, détachant sur le ciel bleu leurs moulins à vent dont les ailes viraient.

« Paris !... Paris !... s'écria le voyageur dans une subite extase. »

Et, oubliant toute fatigue, il précipita son pas.

Franchissant le fossé sur un léger pont de pierre, il passa sous la voûte de la porte défendue par une bastille, et pénétra dans la cité ; il suivit les rues étroites au hasard de sa course, et arriva à un pont dont chaque côté était garni de logettes ; il le franchit, puis marcha vers un vaste bâtiment aux angles garnis de tours ; il allait passer outre, lorsqu'un nouveau pont, semblable au premier, s'offrit à sa vue. Allait-il donc sortir de la ville ? Non... Alors, qu'était-il venu y faire ?

Sous l'oppression de cette question dont il cherchait en vain le pourquoi, l'insensé se laissa tomber près d'une porte, et, prenant son front dans ses deux mains, pétrissant son cerveau pour en faire jaillir la réponse qu'il attendait dans la douleur de son impuissance, il s'abîma dans une intense méditation, comprenant, au milieu des ténèbres de son esprit, qu'une pensée supérieure l'avait guidé jusqu'ici, qu'il ne pouvait définir, et que la force qui l'avait jusqu'alors poussé en avant venait de lui faire défaut.

Donc, il appliquait toute son énergie à songer, à comprendre, se demandant d'où il venait, pourquoi ses pieds étaient las, où il allait désormais diriger sa course... Et son cerveau violenté demeurait muet ; et sa mémoire perdue refusait de venir à son secours ; et il restait plongé dans un abîme moral où se perdait sa propre pensée...

Tout à coup un coup de cloche, éclatant dans les airs juste en face du lieu où la fatigue l'avait jeté, lui fit lever la tête... Quel rêve !

Vis-à-vis de lui se dressait une merveille d'architecture religieuse, un délicat chef-d'œuvre de pierre, une chapelle idéale, découpant sur le ciel la dentelure de ses clochetons, élevant dans les airs une flèche d'une incomparable légèreté, ouvrant à l'espace ses fenêtres artistement ciselées que garnissaient des verrières d'une incomparable beauté, enchassées dans des cadres de plomb. Dans cet ouvrage divin, la pierre était travaillée comme jamais elle ne l'avait été, se déployant ici comme un frêle réseau de dentelle, se croisant là en entrelacs d'une ciselure parfaite, se déployant plus loin en colonnes d'une hardiesse superbe... Quelle apparition !

Mais cette apparition, il l'avait vue, déjà... où donc?... où donc? Ce rêve, il l'avait réalisé... mais quand?... Dans quelle circonstance? A quelle époque de sa vie ?

Et le pauvre fou se torturait le crâne pour savoir, pour comprendre, pour deviner... Toutes ces sculptures, cependant, il les avait *vues* déjà ! Ce porche, il l'avait *contemplé* ailleurs ! Cette rose, ce pignon, ces tourelles, il les *connaissait*, pourtant !... Oh ! qui lui donnerait la solution de ce mystère ?...

Subitement, sous l'énergique effort de sa volonté voulant reprendre possession d'elle-même, un éclair de raison illumina les ténèbres de son cerveau : il poussa un grand cri, s'élança vers l'entrée de la chapelle... mais la révélation était trop forte pour la faiblesse de son intelligence : il tomba sur les degrés du temple, où il s'évanouit, criant :

« Ceci est à moi ! »

L'artiste venait de reconnaître le rêve de son génie, réalisé là, devant ses yeux.

. . . .

Quand il revint à lui, il s'éveilla dans une salle tendue de tapisseries flamandes ; il était étendu dans un lit à courtines, et près de lui veillait un homme à visage austère, vêtu d'une robe monastique.

» Où suis-je ? demanda-t-il comme sortant d'un songe.

— Paix, mon fils, lui dit l'homme qui le veillait ; vous avez été trouvé évanoui sur mon seuil et je vous ai recueilli. Je suis l'abbé de la Sainte-Chapelle du Palais... »

Le malade se redressa.

« La Sainte-Chapelle? s'écria-t-il d'une voix rauque, mais c'est mon œuvre, n'est-ce pas? C'est moi qui l'ai édifiée !... Mais quand?... Comment? Je ne me rappelle plus... De grâce aidez à mon souvenir...

— Vous avez la fièvre, mon fils, calmez-vous. La construction de ce monument a été terminée il y a plusieurs mois, après un travail de cinq années entières, et j'ai connu le maître tailleur de pierre qui a présidé à sa construction...

— Non ! cela n'est pas ! cela ne peut pas être, vous dis-je ! Cette église, c'est moi qui l'ai rêvée, c'est moi qui l'ai créée, c'est moi qui l'ai tirée du néant... Tenez ! je dois avoir les plans sur moi... »

Le jeune homme se fouilla fébrilement, puis, avec une surprise douloureuse :

« Non... rien ! balbutia-t-il. Mais enfin, que s'est-il donc passé ? Je ne sais, moi, je ne me souviens plus... cela est impossible... Aidez-moi !... »

Le prêtre le regardait, méditant, se rappelant les aveux de Pierre de Montereau.

« Racontez-moi votre histoire, fit-il enfin avec bonté. »

L'autre commença le récit de sa vie. Il dit ses premiers essais, ses espérances de jeunesse ; comment il était devenu tailleur de pierre ; comment il avait appris l'appel fait par le roi de France à tous les maîtres de la chrétienté.

« Oui, poursuivit-il, je n'ai pas douté de moi. J'ai fait jaillir de mon cerveau une merveille architecturale ; je l'ai méditée, corrigée jusqu'à la perfection d'elle-même ; je l'ai tracée sur parchemin jusque dans ses plus infimes détails... Enfin, il y a quelques jours, je me suis mis en route pour présenter mon œuvre au concours. Hier, je franchissais les montagnes, lorsqu'une tempête m'a fait réfugier chez un bûcheron dans le logis duquel, déjà, un autre hôte, un marchand, avait trouvé abri. Je m'y suis endormi cette nuit... Comment se fait-il que je me réveille ici, en face de mon œuvre réalisée ?... Dites !... n'y a-t-il pas du maléfice dans tout ceci ? »

Il attendit anxieux la réponse du prêtre.

Longuement, celui-ci le regarda. Enfin, lui prenant la main :

« Mon fils, lui dit-il, il n'y a pas un jour que vous vous êtes arrêté chez ce bûcheron pour y passer la nuit, il y a des années. Votre œuvre a été réalisée sans vous...

— Qui me l'a volée ?... Le nom du larron, que je lui arrache avec la vie l'aveu de son crime !

— Moi seul sais comment il s'appelle. On ne l'a connu ici que sous le nom de Pierre de Montereau.

— Où le retrouverai-je ?...

— Nulle part ici-bas. Ministre du ciel, j'ai entendu l'aveu qu'il m'a fait ; représentant de Dieu sur terre, je l'ai absous à la condition que, mourant au monde, laissant son nom pour jamais ignoré, il passerait le reste de ses jours enseveli dans un cloître, à pleurer son crime, à fléchir la colère du Très-Haut... »

Le jeune homme interrompit le prêtre avec violence.

« Mais moi, s'écria-t-il, moi, enfin ! moi qui ai créé cette œuvre, qui en ai fait une partie de moi-même, moi qui n'ai ni crime à pleurer, ni nom à cacher, dois-je donc être à jamais la victime de cette machination ?

— Vous devez vous incliner devant les décrets du Ciel. Le Ciel a pardonné au coupable ; qui donc êtes-vous, créature qui prétendez réformer les jugements de votre Créateur.

— Ainsi donc, à tout jamais les hommes ignoreront que c'est moi.

humble maître tailleur de pierre, qui suis l'auteur de cette merveille choisie entre toutes ?

— Les hommes l'ignoreront toujours, oui, car vous ne devez plus poursuivre ni vengeance ni gloire... Mais Dieu se souviendra que vous fûtes le principal ouvrier de cet hommage rendu à sa divinité — de cet hommage admiré de tous, mais dont votre soif de vaine renommée et d'inutile vengeance anéantirait à ses yeux tout le prix... Oubliez : à cette condition seule, Dieu se souviendra ! »

Le jeune homme courba la tête devant cette parole : il pleura.

Le soir même, il sortait de Paris, regagnant son pays, le cœur gros de douleurs humaines, mais l'âme pleine d'espérance et de foi dans une vie supérieure où le secret de son être resplendirait à la face des séraphins.

. . . .

Qui donc était Pierre de Montereau ? Qui donc était le mystérieux auteur de ce miracle de pierre qui, sous le nom de *La Sainte-Chapelle du Palais*, a excité l'admiration successive des générations de six siècles ?

Quelle voix autorisée nous l'apprendra jamais ? (1)

CHARLES LANCELIN.

BIBLIOGRAPHIE

Michel Longo. — Lucrèce, essai critique, philosophique et littéraire. — Sansevero, J. Morrico, éditeur, 1887, 1 vol. in-12 de 154 p.

Lorsque je rencontre des études sur les écrivains de la littérature classique, j'en éprouve un vif plaisir, parce que je suis assuré que c'est de l'art classique latin et grec qu'est sorti si brillant l'art moderne. Je m'en réjouis d'autant plus, lorsque ces études sont l'œuvre de compatriotes ; car, malheureusement, je vois bien peu de personnes en Italie se soucier de ces travaux, ou, si l'on s'en occupe, c'est d'une façon si frivole que le travailleur appelé à faire la moindre monographie sur les écrivains romains ou helléniques est obligé d'avoir recours aux publications des étrangers. C'est donc avec une grande satisfaction que je rends compte de l'important et érudit essai critique de l'avocat Michel Longo sur Lucrèce.

La connaissance profonde de la matière, les difficultés du poète épicurien, l'exquise facilité de M. Longo dans la langue latine — nonobstant les soucis de sa profession, dans laquelle il s'est acquis une grande réputation —, l'extension du travail, la manière dont il expose l'argument en toutes ses parties, la nouveauté, l'ingénieuse finesse d'esprit dans les nombreuses considérations scientifiques aussi bien que littéraires auxquelles se livre l'auteur, constituent de précieuses qualités qui font du volume un ouvrage de grande valeur.

1. Une légende similaire, mais d'une réalité plus historique, existe au sujet du magnifique fronton de Sainte-Geneviève, une des principales œuvres et le plus beau succès artistique du sculpteur Guillaume Coustou : cette superbe composition aurait été conçue et exécutée par un certain Dupré, demeuré inconnu.

Cette valeur a été déjà reconnue par les jugements très flatteurs d'écrivains et de critiques dont l'appréciation est pour nous d'un grand poids : MM. Bovio, Giuseppe Pitrè, le savant directeur de l'*Archivio* de Palerme, Rajna, Zuppetta, Mussafia, J.-F. Bladé, H. Cordier, Loys Brueyre, Jules Simon, Henry Carnoy, Baudoin de Courtenay, etc... D'ailleurs l'étude de M. M. Longo ne se pouvait faire avec plus de clairvoyance et avec plus de goût, si l'on songe à l'originalité et à la puissance artistique du poème de Lucrèce, à l'obscurité de son style, à la connaissance insuffisante que nous en avons, aux doctrines philosophiques qui inspirent le poète, au scepticisme systématique qui fait de Lucrèce presque un contemporain.

Cette étude débute par une introduction, dans laquelle M. Longo nous fait le tableau de la situation politique de Rome, lorsque Lucrèce commença à écrire son *De Rerum Natura*, en se faisant le prosélyte audacieux et le défenseur de la philosophie d'Epicure, que le poète célèbre presque au commencement de chaque chant. Les soigneuses recherches de M. Longo lui ont aplani le chemin et l'ont conduit à découvrir toutes les beautés dont est paré ce poétique chef-d'œuvre : l'agréable invocation à Aphrodite au début du poème, la doctrine épicurienne des atomes — dont l'attraction et la disposition donnent à Lucrèce le moyen d'expliquer à sa façon l'origine du monde, des différents corps et de l'âme humaine —, et surtout les deux épisodes les plus jolis, l'un à la fin du Livre IV, et l'autre vers la fin du Livre VI, l'ingénieuse digression sur l'amour et la description de la peste d'Athènes, description que M. Longo compare à celles de Thuycdide, Boccace et Manzoni. Les parties les plus remarquables de l'œuvre de Lucrèce sont traduites par M. Longo en vers italiens très élégants, auxquels M. Guido Mazzoni a donné les plus grands éloges.

Ce court compte-rendu suffira à montrer aux lecteurs de *la Tradition* toute l'importance du travail de M. Longo. Avant de terminer, nous félicitons sincèrement le jeune et vaillant auteur, et nous l'engageons à achever et à publier prochainement son travail critique très considérable et très étendu sur Giordano Bruno qui ne manquera pas d'intéresser les friands de littérature et d'érudition bien comprise.

STANISLAS PRATO.

Aristide et Charles Frémine. — Les Français dans les îles de la Manche (1 vol., Picard, Khan et Dreyfous, éditeurs). — Dans ce livre excellent, écrit par deux poètes originaires de la Normandie qui ont aussi bien le culte de la grande patrie française que de la petite patrie normande, on trouve toutes les légendes de Jersey, Guernesey, Aurigny et Serk, l'île des roses. C'est de l'histoire exacte, complète, hautement scientifique, avec le charme pénétrant d'une poésie vraie et profonde.

Charles Fuster. — Choses de ce temps. — Ces quelques pages, consacrées au bon traditionniste, au regretté Félibre Théodore Aubanel, se recommandent particulièrement à nos lecteurs.

E. BLÉMONT.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

GABRIEL VICAIRE

LE MIRACLE DE SAINT-NICOLAS

POÈME

1 vol. in-12 ; Prix : 3 fr.

Alphonse LEMERRE, éditeur, Passage Choiseul.

EMILE MAISON

SŒUR EVE

Histoire apocalyptique et funambulesque d'une sainte en partie double
— A Dreux, chez les oiseleurs et les cueilleuses de gui.
1 plaquette in-8° carré — Lechevalier, éditeur, quai des Grands-Augustins

---

Cte de PUYMAIGRE. — Les vieux Auteurs castillans. **1 vol.** in-18
A. Savine, rue Drouot, 18. 3 50

PAUL GINISTY. — Le dieu Bibelot : **1** vol. in-24. — **Collection bleue**
— A. Dupret, editeur, 3 rue de Médicis. 1 »

JULES TELLIER. — Nos Poetes. **1** vol. in-12 : **A. Dupret, éditeur, 3, r.**
de Medicis. 3 50

VINC. AMICARELLI. — Il Problema risolcto : **1 vol. in-8 de 400 p.** —
V. Vecchi, éditeur : Trani Italie. 4

MICHELE LONGO. — Lucrezio, etude philosophique ; **1 vol. in-8 de 1..**
p. — J. Morrico, éditeur, Sansevero Italie. 2 »

Dr G. PITRÉ. — Fiabe e Leggende, 1 vol. in-12 ; **Librairie Pedone-Lauriel**, à Palerme. 5 »

FRÉDÉRIC ORTOLI. — Les Voceri de l'Ile de Corse. — **1 vol.** in-8.
Ernest Leroux, editeur, 28, rue Bonaparte. 5 »

ANNONCES

La Page.	**20 francs.**
La 1/2 page	**12** —
Le 1/4 page	**6** —

S'adresser pour les annonces à M. A. ***DUPRET, libraire,***
3, rue de Medicis.

Laval. — Imprimerie et stéréotype E. JAMIN.

N° 8. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** 15 Août 1888.



REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

Provisoirement 23, rue Vavin

Dépôt : **Emile LECHEVALIER, libraire, 39, quai des Grands-Augustins**

LIVRAISON DU 15 AOUT 1888. — 2e Année

COMITÉ DE RÉDACTION

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'impression, avec musique et dessins.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés d'adresser leur cotisation à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin. — Envoyer un mandat sur la poste.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, est envoyé franco, moyennant **12 francs**

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, *professeur au Lycée Louis-le-Grand*, à Warloy-Baillon (Somme). (*Les manuscrits non insérés seront rendus*).

M. Dupret quittant la librairie, M. **LECHEVALIER, 39, quai des Grands-Augustins**, est seul chargé de la vente au numéro.

LA TRADITION



ALEXANDRE DESROUSSEAUX, CHANSONNIER LILLOIS
Dessin de LÉON SICHLER

UN CHANSONNIER POPULAIRE

ALEXANDRE DESROUSSEAUX.

Lille n'est pas seulement une grande cité travailleuse, économe et riche, elle ne se distingue pas seulement par son ardent et courageux patriotisme, par les souvenirs de Jeanne Maillotte et du siège cruel et mémorable de 1792, elle n'a pas seulement le plus beau musée que possède ville de France après Paris ; Lille a encore la chance et la joie d'avoir donné le jour à un poète populaire par excellence, à un poète dont la renommée — j'allais dire la gloire — est toute locale assurément, mais qui mérite cette renommée par un talent très personnel et très original, par l'amour qu'il porte à la contrée qui l'a vu naître, par la façon aimable et pittoresque dont il en retrace les mœurs, les coutumes, les usages et jusqu'aux petits ridicules, enfin par un ensemble de qualités rares dont la réunion remarquable donne à ses chansons, à ses *pasquilles* (1), à ses récits, un caractère curieux, intéressant, *sui generis*, fait pour charmer ses compatriotes immédiats et pour plaire à ceux-là même qui, nés sur un autre point de la France, n'en goûtent pas avec moins de plaisir cette poésie locale, à laquelle sa franchise et son allure familière communiquent une grâce toute spéciale et comme une sorte d'aimable étrangeté.

Je veux parler du chansonnier patois Alexandre Desrousseaux, qui depuis plus de trente ans charme ses compatriotes par ses petits poèmes charmants, et qui jouit auprès d'eux d'un renom égal à celui qu'ont conquis à trois cents lieues de là, dans notre Provence ensoleillée, les Aubanel, les Mistral, les Roumanille et leurs émules.

Mais ici une différence est à faire, différence essentielle. Tandis que nos poètes provençaux ont la prétention d'écrire dans une véritable langue, une langue grammaticale et littéraire, qui a son vocabulaire et ses règles précises, une langue qu'ils voudraient volontiers imposer à la France, mais que la France ne comprend pas, le chansonnier lillois écrit dans un patois qui n'est pas même un dialecte et qui ne se distingue de l'idiome maternel que par quelques tours particuliers de la phrase, par certaines contractions des mots, certains artifices de prononciation, enfin par un petit nombre d'expressions locales, sorties du terroir, et dont il n'est pas difficile, à travers la marche du discours, de démêler la signification. Il en résulte que le patois de Lille, à qui ces particularités donnent une saveur originale, est facilement compréhensible par tous les Français, que les chansons de Desrousseaux, par conséquent, n'ont de mystères ni pour ceux qui les entendent, ni pour ceux qui les lisent, tandis que les poèmes de nos rimeurs provençaux sont pour nous lettre morte et veulent être

1. Les Lillois donnent le joli nom de *pasquilles* à certains petits contes en vers, d'une forme très libre, qui reproduisent des tableaux de mœurs et d'habitudes locales que chaque jour présente à leur esprit.

traduits pour nous apprendre ce qu'ils ont à nous dire. Il en résulte aussi que Desrousseaux est plus vraiment populaire que Mistral, parce que non-seulement il s'occupe du peuple, mais qu'il parle sa langue familière, celle dont celui-ci se sert chaque jour, tandis que Mistral emploie une langue élégante, recherchée, quintessenciée dans l'expression comme dans la forme, et que le vrai peuple ne saurait comprendre. Non-seulement l'ouvrier, mais le paysan de la Flandre française peut lire les *canchons* de Desrousseaux et y trouver du plaisir ; je voudrais bien savoir ce que le pâtre provençal, le berger de la Crau comprendrait à *Calendau* ou à *Mireïo*, si on lui mettait l'un ou l'autre entre les mains. Dieu me garde d'élever ici une critique quelconque ; tels ne sont ni mon intention ni mon but. Je me borne à constater un fait dont aucun, je crois, ne saurait nier l'évidence (1).

*
* *

On a dit de Desrousseaux que, « appartenant à la classe ouvrière, il a composé ses vers pour être chantés par ses compagnons de travail. » Ceci n'est pas exact. Desrousseaux aime le peuple, et ses chansons sont là pour le prouver ; il l'a étudié sous tous ses aspects, et il sait le peindre avec exactitude et finesse ; mais il ne lui appartient pas en propre. Après avoir été d'abord simple employé à la mairie de Lille, il y est devenu chef de bureau, et plus tard il a été appelé à remplir les fonctions de directeur de l'octroi. Voilà pour sa situation sociale. Je ne crois pas qu'il s'en prévaille autrement, mais telle est la vérité.

C'est dès ses plus jeunes années qu'il fut mordu du désir de faire des chansons. Un jour du carnaval de 1837 (ce carnaval flamand si joyeux), il avait à peine dix-sept ans, étant né en 1820, lorsqu'il fit ses premiers pas en public. Ce jour-là, les Lillois virent arriver sur une des places publiques de la ville un groupe de jeunes gens qui, juchés au haut d'une voiture, se mirent à haranguer la foule au milieu de ses ébats. L'un d'eux, à la physionomie ouverte et souriante, tenant à la main une chanson imprimée, *le Spectacle gratis*, l'entonna d'une voix claire et sonore :

Par un biau matin,
M'n amoureux s'in vient m'dire : « Elisse,
Te sais bien qu'ch'est d'main
Qu'on va juer l'*Comédi' Gratisse* !
Pour y aller à deux,
Mi, j'mettrai m'n habit bleu ;
Ti, te mettras tous tes dorlores,
Et t'n écorcheu couleur aurore...
D'après chin qu'on dit,
Qu' nous arons du plaisi ! »

Chanteur et chanson eurent un succès fou. On applaudit l'un, on acheta l'autre, et celle-ci courut bientôt toute la ville. Mais on ignorait qui en était l'auteur, et elle plaisait si bien à tous qu'on la croyait l'œuvre d'un vieux poète oublié, lorsque, un an ou deux après, on la vit paraître, avec quelques autres, dans un premier recueil signé du nom de Desrousseaux.

1. *La Tradition* laisse toute liberté d'appréciation à ses collaborateurs. Nous devons dire que nous ne partageons pas l'opinion de M. Pougin sur l'œuvre de Mistral. LA RÉD.

Il est inutile sans doute d'ajouter que le chanteur et le poète ne faisaient qu'un, et que c'est Desrousseaux lui-même qui, à la faveur du carnaval, avait bravement débité son œuvre sur la place publique. De ce jour, les Lillois virent qu'il leur appartenait en propre, son nom commença à devenir populaire, et on l'appela le *Brûle-Maison moderne* (1).

Depuis lors, jusqu'aujourd'hui, Desrousseaux n'a guère écrit moins de trois cents chansons, dont le succès a toujours été croissant et qui ont joui d'une vogue ininterrompue. Il publiait tout cela petit à petit, soit séparément, soit par recueils fragmentaires, sous diverses formes et divers titres : *Mes Etrennes*, *Mes Passe-temps*, etc., jusqu'au jour où il se décida à donner un recueil complet : *Chansons et Pasquilles Lilloises* de Desrousseaux, qui forme un ensemble de cinq beaux volumes, avec illustrations et musique, et portrait de l'auteur (2).

Cet ensemble est vraiment curieux, intéressant, et l'on peut dire que l'œuvre de Desrousseaux est une œuvre. Pour qui sait se mettre au point où il faut se placer pour apprécier une production d'un caractère essentiellement local et par cela même très savoureux, on ne peut que rendre justice au talent très original et à la fois très honnête du chansonnier, à sa recherche de la couleur, à l'habileté avec laquelle il saisit et reproduit les types, les physionomies de son pays, les mœurs générales, les usages professionnels, à la minutie très fidèle avec laquelle il décrit tantôt les réjouissances populaires, tantôt les misères et les douleurs de la classe pauvre et laborieuse. La clarté, la naïveté, la vérité sont ses qualités maîtresses, et s'il paraît se défendre parfois contre trop d'émotion, il est souvent, d'autre part, d'une gaîté communicative et pleine d'agrément. Puis, le côté moral n'est jamais négligé, et souvent une leçon utile filtre à travers les refrains. C'est ainsi qu'un critique pénétrant, M. Emile Chasles, disait, après avoir analysé une des pièces du recueil de Desrousseaux : — « Si l'on songe que de cette manière une leçon utile pénètre, sous la protection de la gaîté, au milieu de la population ouvrière, on m'accordera que les chansons de Desrousseaux atteignent tout doucement le but que se proposent, souvent en vain, les écrivains moralistes. Parmi ces conseils indirects, il exprime aussi des regrets : les fêtes populaires s'en vont. Pourquoi tombent-elles en désuétude ? Sous ce rapport, les chansons de Desrousseaux retraceront aux Lillois du XX[e] siècle les coutumes et les mœurs de leurs pères plutôt qu'elles ne réussiront à prolonger des usages déjà à moitié oubliés. Mais c'est encore un caractère de ce recueil que cette

1. Brûle-Maison était lui-même un chansonnier patois, très populaire à Lille au dix-huitième siècle, et qui s'appelait de son vrai nom Cotigny ou Cottignies. Son surnom de Brûle-Maison lui vient de ce que, lorsqu'il venait débiter ses chansons sur les places publiques, il commençait, pour attirer la foule, par ficher au bout d'un long bâton, une petite maison de papier à laquelle il mettait le feu.

2. Lille, impr. Danel, 1869-1885.

peinture même de la vie lilloise : physionomies, mœurs, coutumes, langage, état social, vieux souvenirs et anecdotes locales, tout s'y retrouvera un jour. Ainsi, dans une centaine d'années, les chansons de Desrousseaux pourront bien être feuilletées curieusement par l'historien du pays, tandis que les petites filles en répéteront les couplets dans les faubourgs de la ville... » C'est cela, c'est cette préoccupation constante de la couleur, cette recherche de la vérité locale, cette exactitude dans le rendu, c'est ce tableau mouvementé, curieux, pittoresque, animé, parfois saisissant, de la vie d'une grande ville, de son caractère personnel, des coutumes du terroir, qui marque à l'œuvre de Desrousseaux une place spéciale et lui donne sa vraie physionomie littéraire. C'est tout un coin particulier de notre civilisation française du XIX[e] siècle qui surgit dans les vers du chansonnier, et qui les fera survivre à l'heure où ils ont vu le jour.

Un peu pêle-mêle, Desrousseaux a inséré dans son recueil ses chansons et ses pasquilles ; celles-ci, toutefois, sont beaucoup moins nombreuses que celles-là, mais la plupart sont charmantes, et j'avoue que je ressens pour elles une tendresse toute particulière. L'auteur apporte une telle grâce dans ces petits contes en vers, parfois une émotion si douce, par ailleurs un sentiment comique si franc s'échappant en saillies si inattendues, qu'il en est que l'on peut considérer en leur genre comme de petits chefs-d'œuvre. Au point de vue de l'émotion, d'un sentiment profond et plein de mélancolie, il faut citer surtout l'histoire touchante de *Marie-Claire*, qui est un vrai petit drame, et *Casse-Bras*, dont la simplicité pathétique appelle les larmes. Dans le genre comique, on n'a que le choix : *la Rentrée d'un concours*, *les Grillades*, *Ménesse*, *le Nouveau Marié*, *Hercule brisant sa lyre*, *Pyrame et Thisbé*, sont autant de pièces amusantes, parfois pleines d'esprit, qui forcent le rire quoi qu'on en ait. Dans *les Grillades* il est question d'un homme qui, en sortant, recommande à sa femme de lui faire des grillades pour souper ; malheureusement pour lui, il rencontre en route un camarade avec lequel il fait une noce formidable, si bien qu'en rentrant le soir il n'a plus envie de manger — « au contraire. » Sa femme, furieuse, est obligée de le coucher et mange toute seule les grillades, après lui avoir frotté vigoureusement le menton avec une d'icelles. Mais voici la suite :

V'là qu' l'homme,
Bien r'mis, l' lind'main (i n'avot fait qu'un [somme],
Sitôt l'vé, copo un croûton d' pain,
Et di' à s' femm' : — Cristi, qu' j'ai faim !
J'in peux pus, je m' sins v'nir malade ;
Donn' vit', donn' bien vite m' grillade !!!
—Quoi, t' grillad', dit l'femm', mais, maflant!
T' l'as maingée, hier, in rintrant.
Te vos, fieu ! v'là chin qu'ch'est d'trop boire.
Cha t'a fait perde tout l' mémoire.
Pourlèque un peu tes lèv's, qu'ell' dit,
Et vette au miro, comme t' barbe r'luit !...
I se r'vette (1), i s' pourlèque et vot que s' [barbe est grasse.]
Alors, honteux, i dit d'un air cocasse :
— Ch' est l' pur' vérité !... J' le r'connos...
Cré mâtin !... queull' cuit' que j'avos !!

Voilà du vrai comique. En voici d'un autre genre, avec *Hercule brisant*

1. Il se regarde.

sa lyre. L'auteur a vu une statue exposée sous ce titre, et il interprète le sujet à sa manière : la pièce n'est pas longue, et peut être citée dans son entier :

On a parlé d' l'Hercul' du Nord
Avec raison, comm' d'un homm' fort.
Hélas ! tout près d' l'Hercule antique
I' arot passé pour étique.

Hercule, un drôl' de paroissien,
Avot l'avi' d'êt' musicien.
I' a donc pris des l'çons d'un maite,
Bien r'nommé, mertant bien d' l'ête
Et qu'on app'lot, j' crois, Linus.
Malheureus'mint ch' [illegible]
Avot, parait-, l' tét' fort dure.
I n'intindot rien à l' mesure.
I n' compernot point les effets
Des syncop's, ni des triolets,
Ni des croch's, ni des doubles-croches ;
I' [illegible] broch's sur broches.
Si bien qu'eun' fos, sa mait' l'a r'pris
Si tant [illegible] d' voir. Mais l'[illegible] surpris
D'eun' telle [illegible], intre in colère,
Comm' ch'étot dins sin caractère,
Pousse un formidable jur'mint,
Attrape in mêm' temps s'n instrumint
Et, d'un seul cop, rapiat. l' tête
Du pauv' Linus, comme eun' [illegible]

Ch'eull' scène est rendue on n' peut mieux
Hercule a vraimint l'air fameux.
Veyant d' qu'eull' manière i tient s' lyre
On n'a point du tout b'soin de l' lire
On comprind bien qu'i' fracass'ra
N'import' quel sequoi qu'i' tap'ra.

Cela n'est-il pas drôlement dit, et vraiment amusant ? Voyez maintenant ce portrait d'une fille disgraciée de la nature, que l'auteur nous présente dans *Menesse*, et dites s'il n'est pas tracé de main de maître :

J'ai connu dins m' jeunesse
Eun' fill' app'lé' Menesse,
Elle étot d'eun' laideur
  A fair' peur :
Quasimint point pu' haute
  Qu'eun' botte
De cavalier ; bochusse,
  Crocusse,
  Camusse,
Rouss'-carotte et sans dints,
Marchant les pied' in-d'dins ;
Par d'ssus cha, berlouque[1],
Des grouss's lev', eun' grand' bouque,
Des oreill's de baudet,
Et s' voix, d'un flageolet,
Rapp'lot les pu' hautes
  Notes,
Avé l' désagrémint
Des couacs de ch' l'instrumint
Qu'on appell' clarinette.

Mais si les pasquilles de Desrousseaux sont charmantes, ses *chansons* n'ont pas moins de valeur, et elles ont, au point de vue populaire, l'avantage du rythme musical, adjuvant merveilleux pour permettre à la poésie de passer de bouche en bouche. Elles sont nombreuses, d'ailleurs, les chansons de Desrousseaux, je l'ai dit, et si toutes n'atteignent point la même hauteur, toutes du moins, avec leur caractère profondément honnête, souvent moralisateur, sont propres à inspirer de bons sentiments et de nature à réconforter les braves cœurs. D'aucunes sont touchantes, comme *la Vieille Dentelière* ou *l'Habit de mon grand' père* (une des plus célèbres), d'autres sont comiques et même burlesques, comme *les Marieux gourés, les M[illegible]flauts, l' Marquis d' bielle humeur*, d'autres encore tra[illegible]s, comme *le Café, le Marchand de pommes de terre, l' Cabar'tier du petit quartier, Mimi l'Amour, le Cochon malade, le Crieur de la ville*. On trouve des

1. Louche.

portraits curieux dans *Garchon Girotte*, *Marie Gripette*, *Ritin l' tapin*, *Mimi Lamour*, des peintures de la vie populaire extérieure dans *la Retraite en musique*, *le Spectacle gratis*, *le Quartier de la Plachette*, *le Carnaval*, on rencontre la note patriotique et bien française dans *Jeanne Maillotte* (l'héroïne lilloise), *le Petit sergent sans moustaches* et *les Canonniers lillois*, la note familiale et tendre dans *Hue dada!* et surtout dans *le Petit Quinquin*, « canchon dormoire » (berceuse) qui est la plus fameuse de toutes les productions de Desrousseaux.

Puis il y a les types, les portraits absolument spéciaux à Lille et à la Flandre, et où les compatriotes du chansonnier se reconnaissaient avec joie, *les Pinteleux*, *le Nunu*, *l' Graingnard*, *Jacques le balou*, *les Bourleux*, *l' Manoqueux*, *le Pana*, de même que ces fines et curieuses petites études de mœurs : *la Rattacheuse*, *le R'vidiache*, *les Vinaigrettes*, *les Crick-Mouils*, *la Ducasse de Saint-Sauveur*, *la Braderie*, *la Bistocache de Sainte-Catherine*, *le Broquelet d'autrefois*, *le Broquelet d'aujourd'hui*... C'est surtout là ce qui a rendu le nom de Desrousseaux cher aux Lillois, c'est là ce qui a fait sa popularité, parce qu'ils sentaient que le poète était un des leurs, qu'il vivait de leur vie, qu'il riait et pleurait avec eux, qu'il portait ainsi qu'eux un amour profond à la grande et noble ville qui les avait vus naître, qu'il ne cessait de les étudier, eux et elle, avec une joie qu'égalait seule sa sincérité, qu'il les aimait jusque dans leurs faiblesses et dans leurs travers sans jamais manquer de rendre hommage à leurs bonnes et sérieuses qualités, enfin qu'il se mettait à leur portée, qu'il parlait leur langage et savait les comprendre en se faisant comprendre d'eux.

Après avoir essayé d'apprécier Desrousseaux comme poète, il me faut bien parler un peu du musicien — car, comme quelques autres, il a voulu être son propre collaborateur et composer lui-même la musique de ses paroles. C'est là, je ne saurais le dissimuler, c'est là pour moi son côté faible, et je donnerai mes raisons. D'après ce qu'on en sait, le poète avait commencé par écrire ses premières chansons sur des *timbres* connus, c'est-à-dire sur des ponts-neufs et des airs de vaudeville. Mais un jour, ayant conçu sa jolie « canchon dormoire, » *le Petit Quinquin*, sur une coupe pour laquelle il ne trouvait pas de timbre, il se décida à faire lui-même un air pour cette chanson, et depuis lors prit l'habitude d'agir ainsi et de faire à la fois paroles et musique. Cela n'a pas nui à son succès, mais je ne crois pas que ça y ait aidé non plus beaucoup, car, s'il faut juger Desrousseaux à un point de vue vraiment musical, je dois confesser qu'en général ses petites compositions sont d'un caractère enfantin et d'une valeur un peu trop modeste. Leur seul mérite me paraît être de cadrer assez bien avec les paroles.

Je ne sais pas si Desrousseaux est véritablement musicien, mais j'ai de fortes raisons d'en douter, tellement son procédé est à la fois primitif et uniforme. Tout d'abord, ses petits airs sont invariablement syllabiques, et toujours écrits à 2/4 ou à 6/8 ; par exception, deux ou trois seulement sont à trois temps. D'autre part, ils sont toujours conçus dans la tonalité

majeure, avec une modulation unique, toujours la même ; cette modulation élémentaire, dans un ton relatif, bien entendu, est celle qui va de la tonique à la quinte supérieure, c'est-à-dire à la dominante, pour retomber tout naturellement sur la tonique. On voit d'ici la monotonie et la pauvreté du procédé ; jamais une altération d'accord, jamais le sentiment de la tonalité mineure (ou par grande exception, comme dans *Jean Gilles* ou *Si j'étos garchon*), jamais rien de piquant ni d'inattendu. Quant au dessin musical proprement dit, il faut bien avouer qu'il brille rarement par la nouveauté, et que chez Desrousseaux le souvenir a plus de part que l'imagination. Ce qu'on pourrait appeler la qualité maîtresse de ses petits airs, d'ailleurs sans prétention, est une certaine franchise ; encore cette franchise est-elle un peu trop uniforme, car les rythmes manquent essentiellement de mordant et de variété.

On ne saurait donc trouver chez Desrousseaux, considéré au point de vue musical, ni l'étrangeté savoureuse de Pierre Dupont (qui précisément avait des recherches de rythme curieuses), ni la grâce élégante de Frédéric Bérat, ni la familiarité piquante et variée de Gustave Nadaud, trois chansonniers qui, comme lui, ont écrit leur musique. Si j'avais à citer quelques-uns de ses airs, je signalerais ceux de *Colette*, du *Marchand d' faltran*, du *Graingnard*, et surtout celui du *Petit Quinquin*, qui est bien approprié aux paroles et qui a bien l'allure dolente et tranquille d'une berceuse. En résumé pourtant, les airs de Desrousseaux avaient l'avantage de s'imprimer facilement dans la mémoire de ceux qui les voulaient chanter, et si l'on peut leur reprocher une simplicité un peu excessive, cette simplicité — qui n'aurait rien perdu à être au moins un peu variée — ne pouvait faire tort aux jolies paroles qu'ils accompagnaient.

Ceci me ramène au vrai Desrousseaux, à Desrousseaux le chansonnier, en faveur duquel je veux oublier le musicien. Pour donner, en terminant cet article, une idée de la popularité dont il jouit à Lille, je rappellerai qu'on jouait, il y a quelques années, sur le Grand-Théâtre de cette ville, un vaudeville intitulé : *les Chansons de Desrousseaux*, comme on jouait à Paris, il y a quarante ans, un vaudeville intitulé *les Chansons de Béranger*. Dans cette petite pièce, qui, comme on peut le penser, fut très bien accueillie du public et dont le succès fut très vif, on chantait, entre autres couplets, le rondeau que voici, sur l'air *des Comédiens* :

Lisez, mon cher, le poète de Lille,
Le chansonnier au charme merveilleux,
Car Desrousseaux transmet dans notre [ville]
A nos enfants l'esprit de nos aïeux.

C'est grâce à lui que la chanson patoise
A refleuri dans l'arrière-saison ;
Il ralluma cette verve gauloise
Qui semblait morte avec Brûle-Maison.

Son cadre étroit offre une œuvre complète
L'humour et l'art y brillent tout entiers,
Et l'on retrouve aux tons de sa palette
Une couleur d'Ostade et de Téniers.

Peintre flamand, il rend d'après nature,
Ainsi qu'ils sont, les hommes et les lieux ;
A la Kermesse ou dans la filature
Il a trouvé tous ses refrains joyeux.

Refrains chéris, vous avez su distraire
Les longs labeurs dans les noirs ateliers...
O Desrousseaux, ta muse populaire
Vivra toujours au cœur des ouvriers !

Ta folle muse, effrontée et narquoise,
Semble de tout aimer à se moquer ;
Aux fats, aux sots, elle vient chercher [noise.]
Mais sous son rire on sent ses pleurs couler

Ta jeune muse a des grâces d'aïeule
Quand le vieux temps par elle est raconté,
Et sa chanson, qui n'est jamais bégueule,
Brille toujours par son honnêteté !

Sur le Réduit (1) comme sur la Placette (2).
On peut sans peur suivre partout ses pas...,
Sa probité se révèle à *Thrinette*,
Son cœur ému frémit chez *Casse-Bras !*

Lille en est fière, et toujours ta mémoire,
Poète heureux, vivra dans ta cité ;
Ah ! chante encor, chante sa vieille gloire,
Son vieil honneur, sa vieille liberté.

Lisez, mon cher, le poète de Lille,
Le chansonnier au charme merveilleux,
Car Desrousseaux transmet, dans notre [ville,]
A nos enfants l'esprit de nos aïeux.

Et veut-on savoir qui était l'auteur de ce vaudeville et de ce rondeau, destinés à glorifier Desrousseaux et son œuvre ?.... L'auteur était M. Géry-Legrand, alors directeur du journal le plus important de Lille, depuis maire de cette ville, et nommé, il y a quelques semaines à peine, sénateur du département du Nord.

ARTHUR POUGIN.

GOETHE ET LA TRADITION

Goëthe était le plus passionné, comme le plus éclairé, des traditionnistes. Il savait tout l'or pur qu'il y a dans le cœur des humbles et des naïfs. *Vox populi, vox dei.* Voici de très intéressantes notes prises par lui en 1814 dans le pays rhénan :

« Cent propos divers se croisaient. Je notais dans mon album différentes maximes villageoises et des prophéties proverbiales sur la température que nous aurions cette année. Quand on s'aperçut de l'intérêt que j'y mettais, on m'en trouva bien d'autres qui méritent d'être citées, parce qu'elles ont trait aux mœurs du pays et aux affaires qui intéressent le plus les habitants.

« — Sécheresse d'avril chagrine le paysan.

« — Si la fauvette chante avant que la vigne pousse, l'année sera bonne.

« — Plus Noël tombe près de la nouvelle lune, plus l'hiver sera rude ; mais s'il arrive avec la pleine lune ou le décours, l'hiver sera doux.

« — Quand le foie du brochet, disent les pêcheurs, est trop large vers la poche du fiel, et que la partie antérieure est étroite et pointue, cela présage un long et rigoureux hiver.

« — La voie lactée paraît-elle déjà blanche et brillante en décembre, l'année sera bonne.

« — Si le temps est nébuleux et sombre de Noël aux Rois, l'année amènera des maladies.

1 et 2. Quartiers populaires de Lille.

« — Quand les vins s'agitent dans les tonneaux et débordent la nuit de Noël, la vendange sera bonne.

« — Si l'on entend de bonne heure le héron, la moisson sera belle.

« — Si les fèves croissent outre mesure, et si les chênes donnent beaucoup de glands, on aura peu de blé.

« — Si les chouettes et les autres oiseaux quittent les bois contre leur coutume, et volent en troupe vers les villes et les villages, l'année sera stérile.

« — Un frais mois de mai donne de bon vin et beaucoup de foin.

« — Pas trop de froid, pas trop d'eau, remplit granges et tonneaux.

« — Les fraises mûres à la Pentecôte annoncent de bon vin.

« — S'il pleut dans la nuit de Sainte-Vaubourg, on espère une bonne année.

« — Si une oie de la Saint-Martin a la lunette brune, cela présage du froid ; si elle l'a blanche, de la neige.

« Un montagnard avait écouté d'un air jaloux, ou du moins sérieux, tous les proverbes relatifs à la fertilité de la terre ; on lui demanda s'il n'y avait pas chez eux aussi de ces dictons. Il répondit qu'il ne pouvait nous en servir un aussi bel assortiment ; que chez eux on disait simplement cette devinette par forme de bénédiction :

« — Rondes le matin, pilées à midi, en tranches le soir, puissions-nous toujours en avoir. »

(Le mot de la devinette est, paraît-il, *pommes de terre*).

Emile Blémont.

LA LÉGENDE DE SAINT-NICOLAS (1).

Wace, né à Guernesey, vers 1100, écolier à Paris, clerc de Caen, mort vers 1175, a laissé un poème sur *Saint-Nicolas de Myre, patron des Écoliers*. Ce poème de Wace est le plus ancien que nous possédions. Il est donc postérieur à la première Croisade. (Cf. Gaston Paris, *Manuel d'ancien français*, tome I, p. 212 ; Paris, Hachette, 1888).

* * *

« Les saints occidentaux n'offraient pas assez de prise à l'imagination avide de merveilleux : avec le xe siècle arrive de l'Orient, en passant sans doute la plupart du temps par l'Italie, une masse de légendes sur des saints inconnus jusque-là, beaucoup plus romanesques, souvent entièrement fabuleuses, et ayant les origines les plus diverses... » (Paris, *op. cit.*, p. 212).

* * *

Sur la Légende de Saint-Nicolas, cf. *Romania*, VII, 632.

C. de Warloy.

1. Voir *la Tradition*, tome II : *Saint-Nicolas et les trois Enfants dans le Saloir*, p. 10-13 ; *La Légende de St-Nicolas en Allemagne*, p. 91-93. Nous publierons prochainement une étude du Dr Michel Hadji-Démètrius sur *La Vie de St-Nicolas de Myre*, d'après les traditions grecques.

LES ANCIENS CONTEURS.

V

LE PENTAMERON DU CAVALIER BASILE.

Le *Pentaméron* du cavalier Giovan Battista Basile, appartient à cette série d'ouvrages, écrits d'après le procédé naïf du *Décaméron* de Boccace, de l'*Heptaméron* de la reine de Navarre, des *Cent nouvelles Nouvelles* de Louis XI, des *Contes d'une Auberge* de Longfellow, du *Pantchatantra*, des *Mille et une Nuits*, des *Mille et un Jours*, du *Dolopathos*, du *Livre des Sept Sages*, etc., etc., désignés sous le nom de *romans à tiroirs*. Le *Pentaméron* est divisé en cinq journées, renfermant chacune dix nouvelles, soit un total de cinquante histoires ou récits.

L'ouvrage du cavalier Basile obtint un grand succès en Italie, lors de sa publication et dans le siècle qui suivit. En France, il semble être resté inconnu jusqu'au moment où la *Bibliothèque des Romans* (1), s'avisa d'en publier des extraits. Il est même curieux de lire l'examen du *Pentaméron*, donné comme introduction à ces extraits, par le critique de la célèbre Bibliothèque :

Nous avons été conduit à connaître, dit-il, un livre italien formé de Contes de Fées et d'Ogres, et du genre de ceux que nous appelons en France, *Contes de ma Mère l'Oie*, ou *Contes de Peau d'Ane :*

« Il est écrit dans un jargon Provincial, dont le fonds est Italien, mais dans lequel il y a si peu de livres imprimés, que le commun des Italiens a peine à l'entendre, et que ceux qui ont appris la langue italienne dans de bonnes sources, ne peuvent le déchiffrer sans le secours d'un glossaire ou d'un homme du pays, accoutumé à entendre ce patois. A la difficulté d'entendre les mots particuliers au jargon Napolitain, dans lequel ce livre est écrit, se joint celle d'entendre nombre de proverbes et d'expressions populaires, qui se trouvent dans l'ouvrage dont nous parlons, et qui sont aussi étrangers aux gens bien élevés de la capitale de Naples, que le sont les expressions de la Halle aux habitans du fauxbourg S. Germain. Cet ouvrage si singulier, si rare, et en même temps si ridicule, est celui dont nous allons donner le titre... »

Plus loin le critique ajoute :

« Que nous aurions de choses à dire pour faire sentir quel est le mérite de l'impertinent ouvrage dont nous allons parler ! Mais nous ferions une longue dissertation sur un objet qui n'en vaut peut-être pas la peine... Dans toutes les nouvelles de ce beau Recueil-ci, il n'y a pas une Nouvelle raisonnable, tragique, ni intéressante ; et toutes sont de vrais coq-à-l'âne, de vrais *Contes bleus*, propres tout au plus à amuser les petits enfants ; mais ils ont au moins le mérite de faire juger de l'esprit du siècle dans lequel ils ont été écrits, et du goût du peuple pour qui ils ont été faits... »

1. *Bibl. des Romans*, t. XV, 1777.

Ce jugement est outré. Les contes du *Pentaméron* ne sont point toujours ces coq-à-l'âne dont parle notre critique. Ils offrent un grand intérêt pour les recherches de Traditionnisme, car la plupart sont de véritables contes populaires recueillis par l'auteur napolitain. Au XVIIIe siècle, les contes du peuple étaient des *Contes bleus*, des *Contes de Peau d'Ane* ou de *Ma Mère l'Oye*. Perrault n'avait pas osé signer de son nom ses *Contes des Fées* qui sont cependant un chef-d'œuvre! Malgré La Fontaine, malgré Voltaire, malgré les innombrables éditions de la *Bibliothèque bleue* et du *Cabinet des Fées*, malgré sans doute aussi le plaisir qu'ils y trouvaient, les lettrés souriaient, en secouant leur perruque poudrée, à ce seul nom de *Contes de Ma Mère l'Oye!* Il en est encore de ces lettrés. Mais passons.

L'auteur du *Pentaméron* est Giovan-Battista Basile, bien que l'ouvrage soit signé *Gian Alesio Abbatutis*. Le cavalier Basile était noble, comte de Torone, gentilhomme du duc de Mantoue, et membre des deux académies de Naples : l'*Académie des Extravagants* et l'*Académie des Oisifs*. Dans cette dernière, il se faisait nommer *le Paresseux*. Il a bien démenti ce titre par la quantité d'ouvrages qu'il a laissés en divers genres. Il fut l'éditeur des poésies de Galéas de Tarsia, vieil auteur napolitain tombé dans l'oubli. Cette édition parut en 1598. Il publia ensuite des éditions corrigées du Bembo et de Jean de la Casa, avec des commentaires et des notes. Les principales œuvres personnelles du cavalier Basile sont des recueils d'Odes et de Madrigaux, des Epithalames, une traduction italienne du fameux roman grec de *Théagène et Cariclée*, enfin, quatre églogues, imprimées d'abord à part, puis ajoutées au *Pentaméron*. Ces dernières poésies sont en patois napolitain.

La première Journée du *Pentaméron* fut publiée en 1634, par Salvatore Scarano, qui la fit précéder d'une lettre dédicatoire à Galeazzo Franc. Pinello, datée du 3 janvier 1634. L'édition porte ce titre : *Lo Cunto de li Cunti overo lo Trattenemiento de Peccerille, de Gian Alessio Abbatutis in Napoli, appresso Ottavio Beltrano*, 1634. En cette même année, fut publiée la IIe Journée (avec une autre lettre du même Scarano au même Pinello, datée du 20 avril 1634), sous ce titre : *Lo Cunto de li Cunti... etc... Jornata seconna...* 1634. Puis vint la IIIe Journée (1634), par un autre éditeur, Lazzaro Scoriggio. Il en fut de même pour la IVe Journée (1634). La Ve Journée ne parut que deux ans plus tard, en 1636 ; l'éditeur fut Ottavio Beltrano ; nous y trouvons une lettre de Gio. Antonio Farina à D. Félice Di Gennaro, nella Sacra Theologia Maestro, etc., datée du 20 juin 1636. Nous appelons l'attention des bibliographes sur cette édition du *Pentaméron* que l'on ne trouve point notée dans Brunet, ni Graesse, ni Passano. Pour Passano *(Novellieri ital. in prosa*, 2e édit.) et pour Pitrè *(Nov. pop. toscane*, Florence, 1885), l'édition la plus ancienne serait celle de 1637. On trouve une allusion à une édition plus ancienne dans les frères Grimm *(Kinder und Hausmaerchen*, trad. angl. de M. Hunt ; Londres, 1884, T. II

p. 481), qui pensent qu'une édition a pu précéder celle de 1637. L'édition de 1634 existe dans la Bibliothèque royale de Turin (1).

En 1669, parut une nouvelle édition qui fut suivie de celle de 1674 (in-8°), annoncée comme revue et corrigée avec soin. Le critique de la *Bibl. des Romans* était si bien renseigné, qu'il prit l'édition de 1669 comme la plus ancienne !

Nous donnerons dans un des prochains numéros de *la Tradition*, l'analyse du *Pentaméron* de Giovan-Battista Basile.

HENRY CARNOY.

LE MERLE BLANC

CONTE MORVANDIOT

Au temps d'autrefois, il était un roi qui avait trois fils...

L'aîné dit un jour :

« Je vais me mettre en campagne afin de conquérir le Merle Blanc, qui fait revenir son maître à l'âge de quinze ans. »

Quand il eût fait bien du chemin, bien du chemin, à la lisière d'un bois, il aperçut une bonne vieille assise sur une pierre.

Il lui demanda :

« Que faites-vous là, la vieille ?... (2).

Elle répondit : « Je suis ici pour un peu de dettes que je dois. J'implore quelque argent des paysans charitables. En avez-vous à me donner ? »

Le jeune homme, avec dureté, répliqua qu'il n'avait pas d'argent.

« Allez, s'écria la vieille, allez, vous trouverez pis que moi. »

Le fils du roi marcha encore, tant et tant, qu'il arriva au château où était le Merle Blanc.

Là se trouvaient trois demoiselles. En les voyant il pensa : Si mes frères viennent ici, chacun de nous en prendra une pour compagne ; et nous ne retournerons plus chez notre père.

Et il resta dans le château de la forêt.

*
* *

Le fils cadet du roi, voyant que son frère aîné ne revenait pas, décida d'aller le retrouver, et à son tour chercher le Merle Blanc.

Sur sa route, à la lisière du même bois, il rencontra la même vieille et lui demanda ce qu'elle faisait.

1. Giuseppe Rua, *Novelle del Mambriano, del Cieco da Ferrara*, Torino, 1888. Ermanno Loescher.

2. Par la forme suivante, la Tradition exprime à merveille le manque de savoir-vivre du jeune prince : « *Que faites-vous-là, vieille garce ?* »

« Je suis ici, répondit-elle pour un peu de dettes que je dois. J'implore quelque argent des passants charitables. En avez-vous à me donner ? »

Avec la même dureté que son frère aîné, le prince déclara qu'il ne pouvait faire l'aumône.

« Allez, s'écria la vieille, allez, vous trouverez pis que moi. »

Le jeune homme partit et marcha jusqu'au château où était le Merle Blanc.

Il y retrouva son frère en compagnie des trois demoiselles. Il fut convenu que chacun choisirait sa compagne et qu'on ne retournerait plus chez le roi.

* * *

Le plus jeune fils du roi, las d'espérer toujours ses grands frères, résolut à son tour d'aller à leur recherche.

Le roi s'efforça, sans y réussir, de le détourner de son projet.

« Hélas ! disait-il, tu es si jeune. Il t'arrivera malheur ! Dois-je rester seul et abandonné dans ma vieillesse ! »

— Soyez sans crainte, mon père ! Je reviendrai sain et sauf et je vous rapporterai le Merle Blanc. »

Le jeune prince partit, emportant du pain pour se nourrir pendant le voyage et de l'argent pour secourir à l'occasion les malheureux.

A la lisière du bois, il rencontra la même vieille que ses frères avaient déjà rencontrée.

Poliment, il lui demanda.

« Que faites-vous là, ma bonne femme ? »

Elle fit sa réponse :

« Je suis là pour un peu de dettes que je dois. »

Aussitôt, il lui donna de l'argent et du pain. Puis aux questions qu'elle lui adressait à son tour, il répondit qu'il allait chercher le Merle Blanc.

La vieille, qui était fée et qui savait beaucoup de choses, touchée de l'honnêteté du gentil garçon, lui enseigna comment il devait s'y prendre pour obtenir ce qu'il souhaitait.

« S'emparer du Merle Blanc est une entreprise bien difficile ; mais vous pourrez la mener à bonne fin si vous suivez les conseils que je vais vous donner.

« Vous irez sur la montagne. Vous monterez sur le chêne le plus haut ; vous jetterez votre chapeau du côté qu'est le château. Vous le jetterez en le suivant. Vous marcherez, vous passerez, vous remarcherez parmi les arbres de la forêt.

« Vous enfermerez le Merle Blanc dans sa vieille cage ; vous ferez asseoir la princesse dans son vieux fauteuil, et vous mettrez la vieille selle et la vieille bride de la vieille mule. »

Il marcha, il passa, il repassa par la forêt.

Le soir — tard — il parvient au château et frappe à la porte.

« Qui est là ?

— Le fils du roi qui vient chercher le Merle Blanc. »

Il entre et il reconnaît ses deux frères.

Ceux-ci l'engagent à rester, à épouser comme eux l'une des demoiselles et à abandonner leur père.

Le jeune prince ne se laisse pas enjôler. Il déclare qu'il entend retourner chez le vieux roi.

Il s'en va prendre le Merle Blanc, l'enferme dans sa vieille cage, fait asseoir la princesse sur son vieux fauteuil et met la vieille selle et la vieille bride à la vieille mule.

Le Merle Blanc chantait, la princesse chantait, la vieille mule raigeonnait.

*
* *

Quand il eût cheminé quelques lieues, bien qu'il ne fut ni fier ni orgueilleux, le jeune homme pensa que l'équipage dans lequel il se trouvait convenait mal au fils d'un roi puissant, et l'exposait à perdre l'estime des gens qu'il pouvait rencontrer.

Afin de faire dans sa bonne ville une entrée digne de lui-même et de son père, il enferme le Merle Blanc dans une belle cage, fait asseoir la princesse sur un beau fauteuil, et met une belle selle et une belle bride à la vieille mule.

Le Merle Blanc chantait, la princesse chantait, la vieille mule raigeonnait.

Mais au milieu de la forêt les dévorants se jettent sur lui pour le manger et lui font de nombreuses blessures.

A grand'peine il leur échappe, pendant que la princesse, montée sur la vieille mule, ramène au château le Merle Blanc.

Pour son bonheur, le jeune homme rencontre de nouveau la bonne vieille. Elle lui donne un onguent qui guérit en un instant toutes ses plaies, puis elle lui rappelle ses premières recommandations. C'est pour ne les avoir pas suivies qu'il n'a pu mener à bonne fin son entreprise.

Il retourna au château, enferma le Merle Blanc dans la vieille cage, fit asseoir la princesse dans son vieux fauteuil, mit la vieille selle et la vieille bride à la vieille mule et put ainsi revenir sain et sauf chez son père.

*
* *

Il donna le Merle Blanc au roi qui retourna à l'âge de quinze ans et épousa en grande joie la princesse.

Au moment précis où la cérémonie était célébrée, le château de la forêt et les demoiselles qui l'habitaient, disparurent au milieu d'un orage.

Les deux fils aînés du roi revinrent pleins d'ennui au logis paternel.

C'étaient des méchants. Ils furent jaloux de l'amitié que le roi rajeuni et la princesse témoignaient à leur frère et cherchèrent à se venger sur lui de leurs mésaventures.

Mais la bonne fée les empêcha de lui faire aucun mal.

Ils s'en allèrent dans un pays très éloigné. Et l'on n'entendit plus jamais parler d'eux.

Transmis par Elisabeth Geoffroy,
de Brassay, canton de Lormes (Nièvre).

Frédéric Chevalier.

LES AMOUREUX DE PÉRONVILLE [1]

LÉGENDE BEAUCERONNE

Vers la fin du moyen-âge, à l'heure encore brumeuse où florissait chez les Carnutes le culte de la Vierge Noire, fille de l'imagination druidique, et où la Beauce gémissait d'être stérile, en ce temps misérable, disons-nous, déjà pourtant éclairé d'une vague lueur d'aurore, vivait au pays dunois, sur les bords de la capricieuse Conie, un haut et très puissant seigneur, qu'on appelait le sire de Péronville. Le château, d'aspect rébarbatif malgré l'attrait des lieux, commandait le respect aux francs-routiers et autres espèces de la contrée d'Orgères, déjà particulièrement mal famée.

Était-ce un méchant seigneur, ce sire de Péronville ? Non point, à ce qu'il semble de prime abord, nonobstant son humeur guerroyante et parfois mélancolique. Aussi bien, n'avait-il point sujet d'être joyeux et familier, vivant presque toujours en son privé, après avoir perdu une épouse tendrement adorée, morte en donnant le jour à une ravissante créature du bon Dieu, à laquelle une serve prêta le sein. Le mari d'icelle était mort un jour de bataille, aux côtes de son valeureux suzerain, qui allait être pourfendu sans l'aide désespérée du vilain.

Cæcilia, c'est le nom harmonieux de la jeune châtelaine, eut pour compagnon le premier-né de sa mère-nourrice, Alban, un jeune sylvain d'une belle pousse, droit, planté comme un

1. C'est dans une brochure publiée à Chartres, en 1850, par M. Coudray-Maunier, dont le *Folk Lore* français a le droit de s'enorgueillir, que je trouve la première donnée *historique*, au moins par les notes qui l'accompagnent, de cette curieuse légende beauceronne intercalée dans le texte de la *Bête d'Orléans*.

chêne, souple comme un romarin, avec cela doux comme un chevreau et agile comme un écureuil. Et savant, donc ! Il lisait à livre ouvert dans les vieux missels et n'ignorait rien des choses de la chevalerie, sans que l'on pût connaître au juste d'où lui venait si grande science. Mêmement, malgré son jeune âge, il était habile comme un fauconnier de race à tenir au poing le faucon et à diriger son vol.

Les deux enfants grandirent côte à côte, ainsi que frère et sœur, heureux d'être et de s'aimer. Déjà, cependant, la mignonne châtelaine voyait s'épanouir en elle les mystérieuses fleurs de la puberté : déjà, lorsque ses colombes se becquetaient, il lui venait des envies de pleurer que, dans son naïf entendement des causes divines, elle rapportait à mal escient.

Il advint, vers ce temps non fabuleux, que la forêt d'Orléans fut envahie par des bandes de loups-cerviers et autres bêtes féroces, qui se répandirent bientôt par tout le pays dénommé Isle-de-France, où elles firent grands et cruels ravages. Une battue générale fut ordonnée à laquelle furent conviés tous les disciples de saint Hu bert de la contrée, titrés,nobles et barons, que l'on vit accourir de vingt lieues à la ronde, escortés de leurs bannières flamboyantes et précédés par des sonneurs de trompe et de cor; puis, derrière eux, venaient les piqueurs et les meutes, suivis d'une foule de vilains armés de piques, d'épieux et de faulx.

Par orgueil paternel, et aussi dans l'espoir de la distraire, le sire de Péronville avait voulu que sa fille l'accompagnât. Celle-ci suivait donc la chasse et y prenait un plaisir extrême pour sa part, surtout contre le *noir* (1), heureuse d'ailleurs d'être témoin des exploits de son père.

C'était le soir du premier jour, et il y avait eu grand carnage. Soudain, le cheval de la jeune châtelaine, isolée en ce moment, s'arrêta en dressant la tête et se refoula sur l'arrière-train : un énorme sanglier, blessé par les hommes du baron de Poutault, s'élançait d'un épais taillis, et les soies hérissées et la hure sanglante, se ruait sur le coursier de Cœcilia qui, atteint sous le ventre, s'abattait, entraînant son amazone encore seule, mais prompte à se relever sur un genou. Ayant promené un regard d'effroi autour d'elle, la dolente chatelaine rencontra les yeux inhumains de l'animal, et, défaillante, étendit les bras en croix, toute prête au coup mortel.

Déjà le monstre prenait son élan et flairait sa proie, lorsque, arrivant au galop de son vigoureux percheron, Alban poussa droit au sanglier, dont la furie se tourna aussitôt contre cet adversaire

1. Terme de vénerie désignant le sanglier, par opposition au *fauve*.

imprévu et aussi menaçant que lui. Mais le jeune écuyer en eut raison ; il lui enfonça dans la gorge au moins huit pouces de son épieu ; puis, sautant de selle sur la bête, il lui plongea son couteau dans les entrailles.

Quand le sire de Péronville et les autres seigneurs, avertis par les hommes de Poutault, arrivèrent en ce tragique endroit, le sanglier était en train d'exhaler son dernier râle sur la poitrine haletante du jeune écuyer, quelque peu malmené de la sorte, tout souillé de sang et de boue. S'étant dégagé à leur approche, Alban tendit la main à Cœcilia, qui reprenait ses sens, et la conduisit à son père. Le sire de Péronville, devant tous les seigneurs assemblés, proclama que son écuyer méritait l'accolade, sinon l'éperon de chevalier ; ce qu'entendant de ses fines ouïes, Cœcilia voulut aussi parler, afin d'ajouter à ce juste hommage ; mais si tremblantes étaient ses lèvres, si remplis de larmes étaient ses beaux yeux de pervenche, qu'elle ne put que balbutier un merci, tandis que sa main s'appuyait sur l'épaule d'Alban ; et ce simple geste disait bien mieux que toutes les paroles, qu'elle tenait son ami pour plus noble que le premier des barons chrétiens, lui devant deux fois la vie, celle de l'âme et l'autre.

Ainsi louangé, enhardi surtout par le contact de cette main, jaloux de posséder un bien si cher, l'écuyer confessa son amour. Mais, dès les premiers mots de cet aveu, le sire de Péronville entra dans une si foudroyante colère, qu'il en faillit perdre l'arçon. « Si tu sauvas ses jours, malhonnête vassal, proféra-t-il en accentuant ses paroles de gestes furieux, j'ai bien payé ta vaillance en te faisant libre ; et tu viens m'outrager par ton fol espoir, oubliant que je puis encore te châtier. Loin d'ici, manant ! sinon... » Et comme sa fille allait essayer une excuse ou une prière, le regard d'acier du baron la rendit muette ; car il était vraiment humilié dans son orgueil féodal, ce père irrité, pourtant si courtois tout à l'heure. Encore s'il n'eût point subi pareil affront en présence de tant de nobles seigneurs, surtout devant le jeune sire de Boissy et de Brandelon, voisin de Péronville, sur lequel il avait jeté son dévolu pour Cœcilia !...

Là-dessus, toujours de méchante humeur, le sire de Péronville prit congé des hôtes de la forêt d'Orléans pour regagner son fief ; tandis que, chassé comme un félon, Alban revenait seul à travers les landes désertes, vers l'ancienne bauge natale, mais songeant à Elle, la tendre châtelaine aux cheveux d'or, qu'il ne reverrait sans doute jamais plus.

Il faisait grand'nuit lorsque le pont-levis du château s'abaissa pour livrer passage à l'escorte. Quoique dévoré par la faim, ayant fourni une longue chevauchée, le baron commanda simplement qu'on lui apportât à boire dans sa chambre, ce qui était mauvais

signe. De fait, quand sa fille le voulut embrasser, il la repoussa durement, ainsi qu'un père sans entrailles; puis, ayant vidé trois brocs de beaugency, l'irascible baron s'endormit d'un sommeil de plomb jusque au septième chant du coq. Une vague mémoire alors lui revint des choses de la veille, ce pendant que des songes démoniaques jouaient à son chevet, dans la paresseuse lumière du matin.

Quand, sur le coup de l'*Angelus* du midi, sa fille vint prendre son bras pour le conduire à table, en même temps que pénétraient ses lévriers favoris, c'est du pied qu'il repoussa ceux-ci ; c'est d'un regard hautain et farouche qu'il accueillit encore son enfant jusque-là bien-aimée. Vainement la douce châtelaine essaya ses habituelles caresses, vainement elle s'efforça de dissiper cette humeur si peu paternelle ; sans l'écouter davantage, le baron ordonna qu'elle fut enfermée dans la tour du Feu, ainsi nommée à cause du fanal qu'on y voyait briller de nuit.

Sans doute ensuite l'atrabilaire suzerain méditait de faire pendre à la poterne le manant qui lui occasionnait tout ce souci ; or le jeune écuyer, qui prévoyait l'honnête dessein de son maître, après avoir embrassé sa mère et pleuré avec elle, avait jugé sage d'aller prendre gîte en forêt.

Le baron, à cette nouvelle, envoya quérir sa fille pour lui octroyer pardon. Mais, celle-ci, de son côté, était fugitive, errante, vers cette même forêt dont la seule approche donnait le frisson aux passants. Tout y était silence, comme si les fauves eussent craint d'effaroucher cette hermine ; seule la voix de Cœcilia, appelant son doux ami, éveillait les oiseaux mal endormis, sans qu'aucun écho répondit à ses plaintes et répétât le nom du bien-aimé. Oh ! vienne la mort ! disait-elle ; et, couchée sur un lit de mousse, elle attendait son heure dernière, lorsqu'une biche qui allait se désaltérer à la source voisine, la vint frôler de sa tiède haleine.

Cœcilia s'était levée pour suivre le paisible animal ; la vie revenait en elle toute pleine de longs espoirs et de senteurs printanières. Après l'avoir imitée, elle se blottit dans le creux d'une roche, tapissée de fleurs grimpantes, sous laquelle murmurait faiblement cette source miraculeuse. Toutefois, avant d'y pénétrer, elle eut soin de dépouiller un églantier de sa moisson de roses, afin que sa couche fut embaumée quand le cher attendu viendrait la rejoindre ; car quelque chose lui disait à présent qu'il avait découvert sa trace.

Doucement elle s'était endormie ; mais, bientôt réveillée par un bruit de pas, voici qu'elle s'aventure à sortir de la grotte. Ciel. c'est lui !... Elle est dans ses bras, elle lui rend ses caresses ; pendant que les étoiles jalouses ferment les yeux et que les mélodieux zéphirs agitent les rameaux de la forêt.

Depuis deux jours, ils vivaient ainsi, ne songeant pas même au lendemain. Et qu'il était doux leur nid ! Ils ne s'en éloignaient un instant que pour assurer la subsistance du corps et dégourdir leurs jambes. Mais, qu'est-ce donc ? Le soleil disparaît derrière d'épais nuages, le tonnerre gronde avec fureur, l'orage est proche et va fondre, impétueux et terrible : « Il faut rentrer chez nous, » dit Cœcilia en souriant, pour ne pas montrer qu'elle avait grand peur. Déjà ils croient toucher le seuil de leur Thébaïde enchantée, mais ils se sont égarés ; néanmoins, une grotte est là devant eux et ils vont s'y glisser, lorsqu'ils aperçoivent dans un fond ténébreux et aquatique un monstre sans pareil, recouvert d'écailles vertes et jaunes, à la langue rouge pendante sur de longs crocs d'ivoire.

Leur âme, à cette vue, s'emplit d'épouvante ; ils demeurent là, pétrifiés, n'osant même se regarder, n'ayant d'yeux que pour la Bête. Cependant le hideux animal a saisi Cœcilia, qu'il emporte dans sa gueule. Alban, lui, court après et veut arracher son amante à la férocité du monstre ; à son tour il est broyé, déchiré à belles dents par l'horrible bête qui, avec ses griffes acérées, rapproche ensuite ces deux beaux corps et se repaît de leur chair. Tout à l'heure encore, malgré leur infortune, ils souriaient à la vie et se disaient les plus douces choses que la langue humaine puisse proférer ici-bas, que les anges puissent écouter là-haut ; maintenant leurs restes, souillés de bave, de sang et de boue ne font même pas envie aux oiseaux de proie.

Après avoir achevé son carnage, la Bête a fait entendre un ricanement, puis a disparu au milieu des éclairs dans les replis de la sombre forêt. La tempête jusque-là déchaînée, la tempête qui tordait les bouleaux, secouait le tronc puissant du chêne et des hêtres, s'est apaisée soudain ; les senteurs forestières, avivées par l'orage, raniment à leur tour les ramiers engourdis et tremblants. Tout chante sous le ciel bleu, la nature est en fête... Hélas ! le Diable est passé par là.

Mais que devenait donc pendant ce temps le sire de Péronville ? D'après un chroniqueur chartrain, en apprenant la fuite de sa fille, l'orgueilleux baron, encore retenu au lit par une fièvre violente, s'était levé comme un dément, était monté à cheval et, suivi d'un écuyer, avait poussé droit devant lui. La forêt d'Orléans n'était-elle pas là ? Et où pouvait être Cœcilia, sinon cachée avec Alban dans quelque coin impénétrable de cette forêt maudite ? Après avoir longtemps erré, il rencontra des lambeaux de chair et d'habits, gisants çà et là, puis l'anneau d'or que portait Cœcilia ; mais bien loin que la pensée d'une aussi horrible fin amendât son cœur, un énorme juron sortit de sa bouche.

Il venait de maudire les deux amants, lorsque la terre s'entr'ouvrit ; des flammes en jaillirent, et l'âme du vindicatif baron dispa-

rut séant, tandis que messire le Diable lui tendait la fourche du fond des enfers : juste punition de son inhumanité. Vers le même temps, rapporte un autre chroniqueur, le château de Péronville, bâti pour résister à l'action des siècles et aux assauts de l'ennemi, s'effondrait muraille par muraille, comme si un mauvais génie eût soufflé dessus ; seule la tour du Feu émergeait de ses ruines avec son fanal allumé, sans qu'on pût savoir quel en était le veilleur de nuit.

Cependant, là-bas, sur les bords de la capricieuse Conie, quand refleurit l'églantier ; quand les galants vont planter le mai devant la porte de leurs promises; parfois, le long des saules, à l'heure où l'étoile du Berger monte au zénith, plus d'un maraudeur d'amour a cru ouïr le rhythme caressant d'une ballade, auquel succède bientôt comme un bruit de chevauchée. Ce sont les amoureux de Péronville qui passent !

EMILE MAISON.

SUPERSTITIONS DE L'ILE DE CHIO

(Suite)

IV

LES GÉNIES DES FONTAINES

Au village de Kardamyla, dans l'ile de Chio, il y a une source où plus d'une fois j'ai vu des femmes dans une certaine période critique qui n'osaient pas s'en approcher pour remplir leur urne. Ces femmes restent éloignées en attendant la venue de quelque personne complaisante qui leur remplisse le vase.

Si la fontaine reste solitaire, la femme retournera avec son urne vide à la maison. Autrement, le génie du lieu, qui a en horreur les femmes indisposées, ne manquerait pas de la punir cruellement. On assure même que le génie de cette source est une truie dont les douze petits se promènent parfois par les entours de la fontaine, entre l'instant où sonne la onzième heure jusqu'à celui où retentit dans les fermes le premier chant du coq.

Sous l'influence du chant du coq, les esprits sont mis en fuite, et les mortels peuvent sans crainte vaquer à leurs occupations.

V

LES DOUZE NUITS DE NOEL

On assure que depuis le soir de la veille de Noël jusqu'à la fin du douzième jour suivant, le diable stationne auprès de la fontaine; aussi s'empresse-t-on de faire sa provision d'eau avant 7 heures du soir. Si cependant on est en retard et forcé d'aller à la fontaine, on prend toutes les précautions voulues prescrites par la tradition. Autrement le diable saute

sur les épaules du passant, lui passe les mains sur les yeux de façon à l'empêcher de voir, et lui demande :

« Dis-moi, suis-je lourd ou léger ? »

Si le malheureux répond :

« Tu es lourd ! »

Hélas ! le diable pèse aussitôt d'un poids énorme sur les épaules du passant qui ne peut plus faire un pas, et qui reste là anéanti, exténué, jusqu'à ce que le premier chant du coq vienne chasser le Maudit.

Si, au contraire, le mortel lui répond :

« Tu es léger comme une noix gâtée ! » le diable prend aussitôt le poids d'une noix, et la victime, les yeux fermés, arrive avec son compagnon jusqu'à la porte de sa maison, où elle ne peut entrer, car le diable a en horreur les odeurs d'encens et les tableaux religieux qui se trouvent dans les habitations. Dans ces conditions, tous les deux restent dehors, jusqu'au moment où une personne de la famille du malheureux met devant la porte une coquille d'œuf avec une des feuilles effeuillées d'un rameau de genêt et dit à l'esprit invisible : « Voilà ta barque, je te souhaite bon vent à la proue ; va-t'en. » Le diable saisit la coquille et s'en va immédiatemen très satisfait de sa chasse.

D[r] CONSTANTIN STRAVELAKIS.

COMME J'AVAIS DES SABOTS NEUFS

Com - me j'a - vais des sa - bots neufs Comme j'a - vais des sa - bots neufs On m'envoy - ait gar - der nos bœufs Mar - chand d'tout doux ma tra dé - rou let - te Mar - chand d'tout doux ma tra dé - ri - lou

II.

On m'envoyait garder nos bœufs (bis).
J'en avais six, j'en perdis deux.
Marchand d'tout doux, etc.

III.

J'en avais six, j'en perdis deux (bis)
Le lendemain je perdis tout.
Marchand d'tout doux, etc.

IV.

Le lendemain je perdis tout (bis).
Je fus m'asseoir dessous un houx.
Marchand d'tout doux, etc.

V.

Je fus m'asseoir dessous un houx (bis).
Mon ami doux était dessous.
Marchand d'tout doux, etc.

VI.

Mon ami doux était dessous (bis).
Il me dit: « Belle, que faites-vous? »
Marchand d'tout doux, etc.

VII.

Il me dit: «Belle, que faites-vous? (bis).
—« Je garde mon troupeau du loup.»
Marchand d'tout doux, etc.

« Je garde mon troupeau du loup. » (bis)
— « Je veux le garder avec vous. »
Marchand d'tout doux. etc.

Chanson recueillie à Paris, par CHARLES DE SIVRY.

CHANSON DE NOCES DU MORVAND

« Le matin du mariage, dès l'aurore, des cris perçants et des coups de pistolet, sorte de *fantasia* qui accompagne encore toute fête nuptiale, ont réveillé en sursaut les échos des forêts ; le flûteur souffle à pleins poumons dans sa *zuarne* enrubannée, et, bras dessus, bras dessous, les jeunes gens de la noce, l'un portant la galette de fine fleur de froment, l'autre la poule symbolique, se dirigent vers la maison de la future. Arrivés sur le seuil, le musicien joue un prélude, et l'un des invités, le plus souvent le musicien lui-même, frappe à la porte, puis on entonne sur un mode alternatif — *Amant alterna Camœnæ* — la chanson que voici :

« *Ouvrez-moi donc la porte, — Ma mie si vous m'aimez !* »

Derrière la porte, une jeune fille répond :

« *Je n'ouvre pas ma porte, — A l'heure de minuit.* »

Puis elle ajoute, en manière de consolation :

« Frappez à la fenêtre — la plus près de mon lit. »

— *Quand je serai à la fenêtre, — Ma mie, me l'ouvrirez-vous ?* » demande le galant ; puis, sachant fort bien que la fenêtre, quand elle existe, est close comme la porte, il risque, pour attendrir sa belle, une peinture touchante de l'état supposé de l'atmosphère, par la plus radieuse matinée de juin :

« *Nous sommes* dedans *la neige, — Dans l'eau jusqu'aux genoux, — Et la pluie est si grande — Qu'elle nous* tréperce *tous. — Voilà la récompense, — Ma mie, que j'ai de vous !* »

Mais la jeune fille sans s'émouvoir réplique :

« *Montez* vers chez *mon père, — Il y a de beaux manteaux, — Il y en a de toute sorte, — Des petits et des gros.* »

Cette échappatoire est sans succès, le galant tient sa raison toute prête.

« *Les chiens de votre père — M'*avont *bien aboyé : — Ils disent dans leur langage : — Galant ! tu perds ton temps, — Ton temps et ta jeunesse — Et aussi ton argent !* »

Puis il ajoute, en amoureux peu courtois et dont le mécontentement même ne peut justifier l'indiscrétion :

« *Si j'ai perdu ma peine, — J'ai bien passé mon temps ; — Combien de fois, la belle, — Le soir, après souper, — Au beau clair de la lune, — Tous deux avons* jové (joué). »

Alors, la fille, justement indignée :

« *Si j'ons* jové *ensemble, — Pourquoi le dites-vous ?* »

Ce reproche est fondé ; aussi notre amoureux, à bout d'arguments et pour réparer sa faute, se jette-t-il à corps perdu dans le madrigal :

« *Si j'étais hirondelle, — Si je pouvais voler, — Je prendrais mon* envolée *— De sur le bois d'oranger, — Dans le sein de ma belle — J'irais me reposer.* »

A quoi la jeune fille, qui n'a pas désarmé,répond plus logiquement que gracieusement.

« *Mon sein n'est pas un arbre — Capable à vous porter ; — Au jardin de mon père, — Il y a z'un oranger.* »

Ainsi renvoyé de nouveau au père, notre galant, qui n'avait sans doute, pour l'éviter, que la raison donnée plus haut, commence à s'impatienter et maudit de rechef l'inclémence du ciel ; ce que voyant, son interlocutrice s'humanise, et après quelques pourparlers où elle offre malicieusement au prétendant les plus vieilles et les plus laides filles du village, elle finit par entr'ouvrir la porte ; le futur se précipite, et, malgré les efforts combinés des jeunes filles, pénètre dans la maison où s'est cachée la fiancée, un peu, il est vrai, à la façon de la Galathée antique qui *se cupit ante videri* ; après quelques recherches pour la forme, il la trouve, la saisit et scelle d'un baiser sa prise de possession. »

Dr E. Bogros. (*A travers le Morvand*, p. 48-54 ; Château-Chinon, 1873 ; 1 vol. in-8°).

LES PROCÈS D'ANIMAUX

« Si un bœuf heurte de sa corne un homme ou une femme, et que la personne en meure, le bœuf sera lapidé sans aucune rémission, et on ne mangera point de sa chair, et le maître du bœuf sera absous.

« Mais si le bœuf avait auparavant accoutumé de heurter de sa corne, et que son maître en eût été averti avec protestation, et qu'il ne l'eût point renfermé, en sorte qu'il tue un homme ou une femme, le bœuf sera lapidé et même on fera mourir son maître.

« Que si on lui impose un prix pour se racheter, il donnera la rançon de sa vie, selon tout ce qui lui sera imposé.

« Si le bœuf heurte de sa corne un fils ou une fille, on le traitera selon cette même loi.

« Si le bœuf heurte de sa corne un esclave soit homme ou femme, celui à qui est le bœuf donnera trente sicles d'argent à son maître, et le bœuf sera lapidé. »

(*Exode*, XXI, 28-32; version d'Osterwald, Paris, 1876.)

∴

Dans certaines fêtes athéniennes, dit Elien, on amenait des bœufs auprès de l'autel. Là, on en immolait un seul, et on faisait grâce à tous les autres, en prononçant séparément la sentence de chacun d'eux ; ensuite on mettait le glaive en jugement, on le condamnait et l'on déclarait que c'était lui qui avait tué le bœuf.

(Elien, *Hist. var.* L. VIII, Ch. III. — Pausanias, L. I, Ch. XXIV).

∴

Cf. sur les formes employées dans les jugements des animaux, le premier des Conseils (*Consilia*, Lyon, 1531, in-folio) de Chassanée, ou Chasseneux, président au parlement d'Aix.

Il avait dans sa jeunesse rendu une consultation au sujet d'une procédure intentée par les Beaunois contre les hannetons. — Cf. aussi de Thou, ann. 1550. — Ludovic Lalanne (*Curiosités des Traditions, des Mœurs et des Légendes*; Paris 1847, Paulin) donne une série très complète des arrêts rendus contre des animaux) (1).

C. DE WARLOY.

SAINTS ET IDOLES CHATIÉS

Dans la croyance qu'ont les Musulmans que c'est par *la bénédiction de leurs pieds* que les *ouali* font tomber la pluie du ciel, il arrive que, dans les temps de sécheresse, et alors que la pluie est indispensable pour assurer l'avenir des récoltes, le peuple se met en quête de tous les *ouali* ou *marabouts*, comme nous les appelons vulgairement, et oblige ces malheureux à se jeter à l'eau, les noie même quelquefois, pour attirer sur la terre la *Pluie bénite* — En-niçan. — Toutes les personnes qui habitent depuis longtemps l'Algérie, ont pu être témoins de quelqu'une de ces cérémonies d'immersion, qui seraient ridicules, si elles n'étaient barbares (1).

1. Voir *La Tradition*, Tome II, ann. 1888, p. 77, *Les procès d'Animaux au moyen âge*, par Frédéric Ortoli.

On sait que beaucoup de peuples en usent de même à l'égard de leurs divinités et de leurs idoles ; lorsque la pluie n'arrive pas à leur gré, les Chinois, par exemple, maltraitent les statues de leurs génies, les brisent même quelquefois. « Chien d'esprit, lui disent-ils, nous te logeons dans un temple magnifique ; tu es bien doré, bien nourri, bien encensé ; et après tous ces soins, tu nous refuses ce qui nous est nécessaire !... » (2).

Encore de nos jours, à Naples, de vieilles et sordides mendiantes, qui se disent cousines de Saint-Janvier, gourmandent et malmènent leur divin parent, pour peu qu'il soit lent à opérer son miracle annuel. — « Allons, canaille, brigand, vieil édenté, chien pourri, *facia gialluta, fato miracolo !* » lui crient-elles d'une voix menaçante et furibonde. Et cependant le saint napolitain est l'idole de la populace à tel point que l'on est persuadé que par sa permission seule, Dieu peut régner au ciel (3).

Saint-Simon rapporte que lors du siège de Namur, l'eau étant venue à tomber à verse le jour de Saint-Médard, « les soldats, au désespoir de ce déluge, dirent des imprécations contre ce saint, en recherchèrent les images, et les rompirent et brûlèrent tant qu'ils en trouvèrent » (4).

Au moyen-âge, les agriculteurs avaient aussi cette coutume :

« *Sanctorum imagines seu statuas irreverenti ausu tractantes, cum est intemperies aeris, vel tempestatis,... in terra protrahunt, in orticis vel spinis supponunt, verberant, dilaniant, percutiunt et submergunt penitus reprobantes*, etc... (5) »

Laisnel de la Salle (6), M. du Méril (7), Alexis Monteil (8), J. Cauvain (9), etc., rapportent des usages analogues.

Théocrite ne parle-t-il point de chasseurs frappant le dieu Pan qui ne favorise pas leur chasse ? (10) Et dans la *Chanson de Roland*, ne voit-on pas les païens s'en prendre de leur insuccès à leur dieu Tervagant ?

Vers Apollon ils courent en sa grotte,
Tous à l'envi le tancent, l'injurient :
« *Eh ! mauvais dieu, tu nous fis telle honte !*
« *C'est notre roi, tu le laissas confondre !*
« *Qui bien te sert, mal tu le récompenses.* »
Ils ont ôté son sceptre et sa couronne :
Par les deux mains l'ont au pilier pendu,
Puis à leurs pieds par terre ils l'ont foulé,
De leurs bâtons l'ont battu, tout brisé,
De Tervagant ils prennent l'escarboucle,
Et Mahomet jettent dans un fossé,
Où porcs et chiens le mordent et le foulent (11).

On pourrait citer d'autres exemples de ces coutumes curieuses. Ainsi

les Hérules avaient pour habitude de massacrer leur souverain quand des pluies par trop abondantes détruisaient leurs récoltes.

« Sept choses, disent les anciennes lois d'Irlande, témoignent de l'indignité d'un roi : opposition illégale dans le conseil, infraction aux lois, disette, inondation, stérilité des vaches, pourriture des fruits, pourriture des grains mis en terre. Ce sont là sept flambeaux allumés pour faire voir le mauvais gouvernement d'un roi. »

L'historien espagnol Solis raconte que lorsque l'empereur du Mexique montait sur le trône, on lui faisait jurer que pendant son règne les pluies auraient lieu suivant les saisons, qu'il n'y aurait ni débordement des eaux, ni stérilité de la terre, ni maligne influence du soleil.

En Chine, c'est encore une maxime reçue que, si l'année est bonne, c'est que l'empereur est béni du ciel et ses sujets lui en tiennent compte. Survient-il quelque tremblement de terre où une suite d'inondations, comme cette année par exemple, on le lui attribue également et il court le risque d'être détrôné (12).

Seulement — car il y a un seulement — ceux qui l'approchent ont toujours grand soin de lui représenter le Céleste-Empire comme le paradis du globe, et ses armées — battues à plate couture — comme ayant remporté les plus étonnantes victoires. H. C.

1. Cf. Ch. Brosselard, *Les Inscript. arabes de Tlemcen*, no 19 de la *Rev. Afric.*, p. 14.
2. Le P. Le Comte, *cité par* Laisnel de la Salle.
3. Maxime du Camp, *La conquête des Deux-Siciles*.
4. Saint-Simon, *Mémoires*, I, chap. Ier.
5. *Rec. des Statuts synodaux des Eglises de Cahors et de Rhodez*.
6. Laisnel de la Salle, *Croy. et Lég. du Centre*, t. II, p. 124.
7. M. du Méril, *Hist. de la Comédie*, p. 331.
8. Alexis Monteil, *Hist. des Français*, t. II.
9. J. Cauvain, *Dieppe. cit.* par Laisnel de la Salle.
10. Théocrite, *Idylles*, VII, 106.
11. *La Chanson de Roland*, traduite du vieux français, par Adolphe d'Avril, 4e édit., p. 154 (Paris, 1880, 1 vol. elzévir).
12. Le *Rappel* du 29 juin 1888, notes du *Passant* (Charles Frémine).

LA SERVANTE DU CURÉ

PATOIS BRESSAN

I.

De bon matin Piärou se live (bis),
Pér allô u be fagoutô,
La faridondaine,
Per'allô u be fagoutô,
La faridondo.

I.

De bon matin Pierre se lève
Pour aller au bois fagoter,
La faridondaine,
Pour aller au bois fagoter,
La faridondé.

II.

A son cemin, l'a fait rencontre (bis)
De la servanta du curô.
La faridondaine,
De la servanta du curô,
La faridondo.

II.

A son chemin, il fit rencontre
De la servante du curé,
La faridondaine,
De la servante du curé,
La faridondé.

III.

Piârou la prend, Piârou la cuçe, (bis)
La cuçe sur sa fagoutô,
La faridondaine,
La cuço sur sa fagoutô,
La faridondo.

III.

Pierre la prend, Pierre la couche
La couche sur sa fagotée,
La faridondaine,
La couche sur sa fagotée,
La faridondé.

IV.

Y se fazion petô le couesse, (bis).
Queman on polet que va s'invoulô,
La faridondaine,
Queman on polet que va s'invoulô
La faridondo.

IV.

Ils se faisaient péter les cuisses.
Comme un poulet qui va s'envoler
La faridondaine,
Comme un poulet qui va s'envoler,
La faridondé.

V.

Piârou ne t'en va pô se vito (bis).
Incoure na singroutô,
La faridondaine,
Incoure na singroutô,
La faridondo.

V.

« Pierre ne t'en vas pas si vite,
Encore une secouée, »
La faridondaine,
« Encore une secouée, »
La faridondé.

Recueilli à Ceyzériat (Ain), par CHARLES GUILLON

ADAM ET ÈVE DANS LES CROYANCES RABBINIQUES

« Les rabbins font Adam hermaphrodite et le chargent de tous les crimes les plus abominables, avant que de connaître son épouse Ève... Ils comptent les douze heures du jour où il fut créé, et n'en laissent aucune de vuide. « A la première heure, Dieu assembla la poudre dont il devait le composer, et il devint un embrion. A la seconde, il se tint sur ses pieds. A la quatrième, il donna le nom aux animaux. La septième fut employée au mariage d'Ève, que Dieu lui amena comme un paranymphe, après l'avoir *frisée*. A dix heures, Adam pécha ; Dieu le jugea aussitôt, et à douze heures il sentait déjà la peine et les sueurs du travail. » Adam était si grand qu'il touchait le ciel : les anges en murmurèrent et dirent qu'il y avait deux souverains. Dieu reconnut sa faute, posa sa main sur la tête d'Adam, et réduisit sa taille à mille coudées ; il l'avait fait double et il ne fallut qu'un coup de hache pour

détacher le corps d'Ève, qui n'eut point Caïn du premier homme, mais du serpent qui trouva le secret de la séduire.

« Au reste, les rabbins avancent que l'homme fait à l'image de Dieu était circoncis..... A l'égard de la femme... Dieu ne voulut pas la créer d'abord, parce qu'il prévit que l'homme se plaindrait bientôt de sa malice. Le Créateur ne la forma qu'à la demande d'Adam, et il prit, mais inutilement, toutes les précautions nécessaires pour la rendre bonne. Il ne la tira pas de la tête, dans la crainte qu'elle ne fût coquette ; il ne la tira pas des yeux, de peur qu'elle ne jouât de la prunelle ; ni de la bouche, soupçonnant qu'elle parlerait trop ; ni de l'oreille, pour qu'elle ne surprît pas les secrets ; ni du cœur, de crainte qu'elle ne fût jalouse ; ni des pieds, ni de la main, afin qu'elle ne courût ni ne dérobât ; et cependant, ajoutent les rabbins, qui ne croyent pas qu'Adam fût hermaphrodite, la femme a apporté tous ces vices en naissant. »

CONTANT DORVILLE.

(*Hist. des diff. Peupl. du Monde* ; T. III, p. 383-85. Paris, MDCCLXXI).

LOU CANTOUNIÉ

PAYS DE GOSSE

Lou praube que cad malau
E lou medecin qu'arribe;
Lou pous que bat à le dribe:
— « Per gouari, suda que cau,
Suda, camise moulhade,
Com s'ère en l'aigue banhade. »
— « Ay monn Diu, quem'hets trembla !
N'atz doun, au loc de suda,
D'auts remedis am' ha prène ? »
— « Per que doun ? » — « Que bats couprène :
Suda, yames ne pouyrey !
Le pet, dure com un couey,
Per commensa qu'a trop d'atye ! »
— « Bah ! dap tisane d'herbatye ! »
— « Moussu, yames n'ey sudat,
Yames moulhat le Camise. »
— « E qu'etz doun, dou bos estat ? »
— « Cantounié ! »
— « Qua't cau doun dise ! »

ISIDORE SALLES

LE CANTONNIER

Le pauvre homme tombe malade
Et le médecin arrive:
Le pouls bat à la dérive:
— « Pour guérir, il faut suer,
Suer à chemise trempée,
Comme baignée au ruisseau. »
— « Mon Dieu! vous me faites trembler.
N'auriez-vous donc, au lieu de suer,
A m'indiquer d'autre remède?
— « Mais pourquoi? » — « Vous allez comprendre :
Suer, je ne pourrai jamais,
Ma peau, dure comme cuir,
Pour commencer a trop d'âge... »
— « Bah! de bonnes tisanes d'herbage!... »
— « Monsieur, je n'ai jamais sué,
Jamais mouillé de chemise! »
— « Mais qu'êtes vous, de votre état?
— « Cantonnier... »
— « Il fallait donc le dire! »

ISIDORE SALLES.

BIBLIOGRAPHIE

Le Problème résolu, essai de l'avocat **Vincent Amicarelli**; Livre premier, Partie I^e^. — Trani, V. Vecchi, 1887; in-8 de 398 p.

Voici un autre ouvrage différent de celui de M. Longo, quoique aussi philosophique, à cause de la distance qui sépare les doctrines des auteurs Selon notre faible jugement, M. Amicarelli, en publiant ce travail considérable de métaphysique, a accompli une excellente action. La raison humaine, enhardie aujourd'hui par les admirables progrès scientifiques, littéraires, artistiques et politiques, est devenue orgueilleuse, et, se croyant toute puissante, a nié Dieu, la religion, le surnaturel et le surintelligible. Il faut avouer que les jésuites, les cléricaux, excités par l'inextinguible soif du pouvoir temporel, se sont sottement attachés à rendre la religion inconciliable avec la science, et qu'en accroissant le nombre des dogmes, il ont éloigné de la foi les esprits éclairés. Je pense que M. V. Amicarelli, frappé des dissensions qui se sont élevées entre la religion et la philosophie, a cherché à accorder ces éléments. Il a cru que la philosophie sans la religion était loin de satisfaire les désirs de l'homme, qu'elle lui laissait un vide dans l'âme, vide que rien ne pouvait remplacer que la religion ; il s'est probablement rappelé cette sentence de Machiavel qui dit, dans son traité du *Prince*, que la religion et la morale doivent être les bases de tout Etat bien ordonné; peut-être aussi s'est-il souvenu de cette maxime de Robespierre : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait le créer. » Il s'est décidé à écrire son ouvrage, et pour montrer l'harmonie qui existe à son avis entre la foi et la science, la religion et le progrès,

dédié son étude philosophique à S. M. Humbert I, roi d'Italie, et à Léon XIII, souverain pontife, mettant ainsi en pratique la sublime politique et morale du Dante. (*Purgatoire*, ch. XVI, v. 106-108) :

Soleva Roma che il buon mondo feo,
Duo Soli aver, che l'una e l'altra strada
Facén veder e del mondo e di Deo. (1)

ssi de Cavour (qui a pris son idée politique au Dante) : « Libre 'e dans le libre Etat. »

Amicarelli a entamé une analyse très subtile de la religion dans apports avec la philosophie et spécialement avec la psychologie ; j'ai ré la morale élevée prise pour guide par l'auteur, l'étroite et sûre ctique de son raisonnement, la richesse et la vigueur de son argu-ation, l'extrême exactitude et la propriété de son langage scientifi-le courage déployé dans sa défense des vérités de la foi chrétienne. eu d'espace laissé à la bibliographie dans *la Tradition* ne me permet le m'étendre longuement sur cet ouvrage, ni d'en signaler toutes les tés, au moins qu'il me soit permis de féliciter M. Amicarelli, et de ager à achever au plus tôt son étude.

STANISLAS PRATO.

ston Paris. — Manuel d'ancien français. — Tome I. *La Littéra-française au Moyen-âge* ; 1 vol. in-12 : Paris, Hachette, 1888.

us venons de lire avec le plus grand intérêt le volume que M. Gaston s, membre de l'Institut, le savant directeur de *la Romania*, vient ublier sur l'ancien français et qui est le tome Ier d'une collection lument nouvelle et originale. Il n'est aucun de nos lecteurs qui re l'immense érudition du savant critique qui est en même temps le nos plus sagaces traditionnistes et un de nos lettrés les plus mplis. Bien avant nos revues de folklore, *la Romania* s'est occupée raditions populaires. M. G. Paris, par le genre même de ses études, profondi la littérature du moyen-âge, si riche en traditions qu'il ble qu'elle ne se soit édifiée que sur le fonds des vieilles légendes. Le eau volume de M. Paris est rempli de renseignements qu'aucun tra-nniste ne peut ignorer. Clarté, science et érudition, telles sont les tés maîtresses de cet ouvrage. Le moyen-âge est là tout entier. nalons une bibliographie absolument nouvelle qui épargnera bien recherches et bien des erreurs aux travailleurs et aux curieux. aston Paris est un maître incontestable et incontesté. Si ce savant t absolument consacré au traditionnisme, nos études seraient en ce de cinquante ans. Hélas ! nous n'avons eu encore que des *rédeux*, ne on dit en patois picard, ou des savants égarés dans de vagues mes, ingénieux assurément, — mais aussi trop ingénieux, — qui jamais su surprendre l'âme du peuple ni des peuples. Quel sera nme qui mettra en œuvre le travail des collectionneurs de mainte-, qui nous dira l'origine et le pourquoi des choses du passé ?

(1) « Le pape et l'empereur, séjournant dans la même Rome sans opposer aucun obstacle à l'exercice de leur autorité respective, comme deux soleils, menaient le peuple, l'un par le chemin de Dieu, l'autre par le chemin du bonheur temporel. » — Dans le Livre III de la *Monarchie*, Dante nous dit : «Il fallait que l'homme eût deux directions d'après ses deux fins, c'est-à-dire un souverain pontife qui, selon la révélation, conduisît l'humanité au bonheur spirituel, et un empereur qui, selon les enseignements philosophiques, menât les hommes à la félicité temporelle. »

Giuseppe Pitrè. — Fiabe e Leggende; tome XVIII de la *Biblioteca delle Tradizioni popolari siciliane*. 1 vol. in-8° de XIII-482 p. (5 fr.).

Dans l'un des prochains numéros de *La Tradition*, nous nous proposons de consacrer une étude étendue à l'œuvre du célèbre traditionniste sicilien Dr Giuseppe Pitrè, directeur, avec M. Salomone Marino, de l'*Archivio per lo Studio delle Tradizioni popolari*, une revue excessivement intéressante qui, avec *Mélusine* et le *Folk-Lore Journal* a sa place marquée dans la bibliothèque des traditionnistes sérieux. La *Biblioteca* de M. Pitrè, complément de l'*Archivio*, se range à côté de la *Collection des Littératures populaires* de la librairie Maisonneuve et Leclerc, de la *Collection de Contes et Chansons populaires* de la librairie Ernest Leroux, de la *Biblioteca del Folk-Lore espanol* de M. Alejandro Guichot y Sierra, et des publications de l'*Associacion d'Excursions* de Barcelone. La *Bibliothèque* de M. Pitrè est arrivée à son tome XVIII, un des plus intéressants de la collection. Ce volume compte 157 récits, contes ou légendes, embrassant à peu près tous les genres, et formant le complément de quatre autres volumes parus vers 1875. M. le Dr G. Pitrè n'a donné de références que pour les contes italiens analogues à ceux qu'il publie. On eût pu désirer de plus longs développements. Mais les publications de MM. Reinhold Kœhler, Félix Liebrecht, Th. de Puymaigre et Emmanuel Cosquin sont là pour compléter le travail de l'érudit sicilien. L'ouvrage est accompagné d'un glossaire très utile pour ceux qui, comprenant l'italien, sont peu familiarisés avec le dialecte particulier à la Sicile. Il serait vraiment utile qu'un érudit entreprît de résumer en un volume, même écrit en langage télégraphique, chacune des différentes bibliothèques de traditionnisme citées plus haut. Cette publication éviterait bien des recherches aux amateurs de traditions populaires.

Henry Carnoy.

NOTES ET ENQUÊTES

Une tradition astronomique. — Une tradition des Hébreux, consignée dans le *Zohar* et remontant, comme la plupart de leurs traditions, au temps de Moïse, prouve la connaissance qu'ils avaient de l'immobilité du soleil et du double mouvement de la terre. Voici ce curieux passage (*Zohar, IIIe partie, folio 4, section I, Vaijikra*) ; « La terre tourne sur elle-même dans un cercle. Les habitants se trouvent les uns en bas les autres en haut. — « Et tous ces hommes ont des vues différentes à cause des faces diverses du ciel, selon la position de chaque point. « C'est pourquoi quand le point des uns est éclairé celui des autres est dans l'obscurité : ceux-là ont le jour, ceux-ci la nuit. — « Et il y a un point qui est tout jour, où la nuit ne dure qu'un temps très court. — « Ce qui est dit dans les livres des anciens et dans le livre d'Adam, le premier homme, est conforme à cette doctrine ».

Ici le Zohar transcrit divers des psaumes attribués à Adam, dans lesquels le père du genre humain célèbre les merveilles de Dieu et le mouvement harmonieux des globes célestes, les planètes, et il ajoute :

« Ces mystères ont été confiés aux maîtres de la sagesse, parce que c'est un mystère profond de la loi. »

Les Novelliéristes. — Il est étonnant de ne pas voir une de nos grandes librairies rééditer en volumes à bon marché les principaux novelliéristes français et italiens. Ces publications auraient tout le succès des anciennes éditions Jannet, aujourd'hui presque introuvables. Que ne publie-t-on les Contes de Chappuis, Straparole, Arletto, Til Ulenspiegel, Pogge, *Les Merveilles de l'Inde*, l'*Aveugle de Ferrare*, les *Cento Novelle Antiche*, etc.? La librairie Dentu a donné quelques ouvrages en ce genre. Étendra-t-elle son plan ?

Le Gérant : Henry Carnoy.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval. — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 9. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** **15 Septembre 1888.**



LA TRADITION

REVUE GÉNÉRALE

des **Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires**

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

Provisoirement 33, rue Vavin

Dépôt : Emile LECHEVALIER, libraire, 39, quai des Grands-Augustins

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1888. — 2e Année

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'impression, avec musique et dessins.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés d'adresser leur cotisation à M. Henry CARNOY, 33 rue Vavin. — Envoyer un mandat sur la poste.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, est envoyé franco, moyennant **12 francs**

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, *professeur au Lycée Louis-le-Grand*, 33, rue Vavin. (*Les manuscrits non insérés seront rendus*).

M. **LECHEVALIER, 39, quai des des Grands-Augustins**, est seul chargé de la vente au numéro.

LA TRADITION

L'IDÉOGRAMME DE L'AME DANS LE PAPILLON

ET LA TRADITION POPULAIRE.

Une de mes études : *La chanson de Marguerite dans le Faust de Gœthe* (1) contient une note, où j'ai dû parler, par incidence, de la représentation de l'âme dans le papillon ; dans cette note, j'ai rapporté le passage du Dante, qui offre l'image poétique du papillon pour représenter l'âme. Comme le passage est très joli et que je me propose de l'illustrer dans le présent article, je crois convenable de citer de nouveau ces vers, en y ajoutant ceux du tercet suivant, afin de présenter aux lecteurs l'image dantesque plus complète. Voici ces vers (*Purg.*, X, v. 124-29) :

Non v'accorgete voi che noi siam vermi,
Nati a formar l'angelica (2) *farfalla*
Che vola (3) *alla giustizia senza schermi* (4) ?
Di che l'animo vostro in alto galla (5) ?
Voi siete quasi entomata in difetto,
Si come verme, in cui formazion falla.

Ces vers sont habilement expliqués par Andreoli : « Comme le ver-à-soie a pour but de sortir de son cocon en forme de papillon, de même aussi les hommes, qui ne sont autre chose sur la terre que des vers abjects (6), ont pour but de s'envoler des corps (7) dans leur propre forme d'esprits immortels. » Il ajoute ensuite : « Vous êtes *entomata in difetto,* c'est-à-dire des insectes défectueux, imparfaits, parce que vous recevrez votre perfection, vous autres hommes, dans l'autre monde, quand de vers vous serez devenus papillons. » Du grec ἔντομον — ου, le bas latin fit *entoma — atis*, (*Ducange, Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*). Et, pour mieux interpréter le vers précédent, il continue ensuite et dit que « comme le vers est informe, c'est-à-dire *in difetto,* jusqu'à ce qu'il arrive à sa troisième transformation, parce que jusqu'à cette époque, il est hors de sa perfection, de même aussi, vous, ô hommes, vous êtes imparfaits et vous le serez tant que vous n'aurez pas déposé la dépouille mortelle, et que vous n'aurez point atteint votre pleine formation. »

Il est évident que la charmante image dantesque de l'*Angelica farfalla,* dont s'est servi le poète pour représenter l'âme, est un rappel à la

tradition populaire, puisque les anciens comme les modernes, symbolisèrent et symbolisent encore aujourd'hui l'âme dans le papillon, bien que l'esprit humain ait souvent été représenté autrement. Ainsi dans la signification allégorique, l'école védique soutenait que les âmes étaient comme d'innombrables étincelles sortant d'un brasier ardent, et les Égyptiens représentaient l'âme sous la forme d'un brasier, dont la fumée s'élevait vers la Divinité (8). Dans la romance fantastique de Lord Lytton, intitulée : *The Haunted and the Haunters, or the House and the Brain*, traduite en portugais par Gonçalves Vianna (*Diario de Portugal*, nos 775 et suiv.), l'âme du protagoniste du récit apparaît sous la forme de *flamme ondoyante*. Il est bon maintenant de remarquer, et l'auteur lui-même le déclare dans son prologue, que le fond de la narration dont il s'agit est tout à fait populaire, et représente la croyance anglaise actuelle sur la forme de l'apparition de l'âme (9). Quant à la représentation des âmes sous la forme de lumière ou de feu, voyez Afanasieff *Poetitcheskiya Vozzreniya Slavyan na Prirodu*. — Poétiques images des Slaves sur la nature. — Moscou, 1865-69, tome III, p. 201 et suiv.). Les lumières phosphorescentes (feux follets) qui apparaissent dans les cimetières sont, selon la croyance des Slaves et même de beaucoup en Italie, les âmes des défunts qui errent sur la terre des morts (*Afan.*, III, 197-199). Les morts errent çà et là en forme de petites flammes (*Id.*). Chez les Slaves païens, l'âme était représentée par un feu ou une lumière (*Id.*). Chez les Tchèques on croit que sur les tombeaux volent des âmes de feu (*Id.*, III, 198). Dans les feux et les lumières errantes on croit voir les âmes (les petits enfants morts sans baptême, de même que celles des pécheurs et surtout des avares, pour indiquer allégoriquement leur ardente soif d'or et d'argent) (*Id.*). Les damnés, coupables de graves péchés, doivent, après leur mort, entreprendre un voyage perpétuel en ce monde, et ils se présentent aux yeux d'autrui sous l'aspect d'hommes à la langue et aux yeux de feu (*Id.*, 198). Les Lusaces croient encore que les feux errants sont des âmes souffrantes (*Neues Lausitz. Magazin*, 1843, III-IV, 353). En Allemagne, cette même croyance est générale (Grimm, *Deutsche Mythologie*, II, 763 et suiv.) (10). Dante représente aussi dans son Paradis les âmes des héros du Christ, des justes et des contemplants dans les trois cieux de Mars, de Jupiter et de Saturne, dans le premier, sous la forme de brillants flambeaux, qui se disposent sous l'image d'une croix très brillante ; dans le second de ces trois cieux, en forme de trois majuscules D.-I.-L. (pour indiquer le verset bien connu du livre de la sagesse de Salomon : *Diligite justitiam*, qui est terminé ainsi : *qui judicatis terram*, puis de M pour indiquer la monarchie) et de l'aigle (11) dont l'œil est formé par les princes les plus justes du second ciel ; et enfin, dans le troisième ciel de Saturne, ils montent et descendent par une longue échelle. L'âme était encore représentée sous l'image d'un souffle, et les Indiens l'appelaient : le souffle *Atman* (contraction probablement de *Avatman*). Le sens matériel de ce mot s'est conservé dans l'allemand *Athem*, souffle (*in einem Athem*, de suite, dans un instant).

et, dans le grec ἀτμὸς, (d'où atmosphère). Les Grecs appelaient l'âme πνεῦμα (πνέω, je souffle), ψυχή (12) (de ψύχω je souffle), θυμός (du sanscrit *dhuma*, vapeur, odeur (13), âme). Les Latins appelèrent *animus* le principe vital du corps (du grec ἄνεμος, souffle, vent), *spiritus* (du verbe *spiro*, souffle). Les Egyptiens représentaient aussi l'âme sous deux autres formes, c'est-à-dire par un oiseau à la tête humaine, volant sur les momies, et par l'épervier, dont le nom *Baieth* devait leur indiquer directement le siège de l'âme, c'est-à dire le cœur ; en effet, ce mot susdit est composé de deux éléments *Bai*, qui signifie âme, et *Eth* qui indique le cœur ; de manière que *Baieth* veut signifier *âme-cœur*, parce que les Egyptiens et avec eux les *Stoïciens* croyaient que le cœur habitait dans l'âme, de sorte que les deux idées, les deux choses et conséquemment les deux mots respectifs *âme* et *cœur*, étaient selon eux inséparables, et ils se rappelaient très bien cette intime union par le moyen d'un seul mot indiquant l'épervier. Ils ne se trompaient pas ; car le cœur est précisément le siège des affections, des passions, et par conséquent, selon une vraisemblable présupposition, de l'âme aussi.

La représentation de l'âme sous la forme d'oiseau se séparant du corps, apparaît dans une tradition populaire portugaise (Consiglieri-Pedroso, *Op. cit.*, p. XII et suiv.), et se rencontre aussi dans celles des autres peuples (*Id.*, notes à la page resp.). C'est ainsi que les Serbes prétendent que l'âme des sorciers sort de leur corps pendant le sommeil sous la forme d'un oiseau (Af., *Op. cit.*, III, 216). La même superstition existe encore aujourd'hui chez les Bulgares (*Id.*). Les Kachubes croient fermement que l'âme des défunts, aussitôt que le corps est enseveli, va se poser sur le haut des cheminées, sous la forme d'un oiseau (cf. Afanasieff, *Op. cit.*, III, 221 et suiv.) ; voir aussi *Zeitschrift für Deutsche Myth.* IV, 245 ; Grimm, *Deutsche Mythologie*, 4e édit., II, page 689 et suiv., *Id.*, III, 245 et suiv.). La représentation de l'âme sous la forme d'une colombe se rencontre encore chez différents peuples Indo-Européens. Chez les Slaves, l'âme, au contraire, apparaît sous la figure d'un pigeon blanc (Af., *Op. cit.*, III, page 221). Les Malo-Russes croient aussi que l'âme peut revêtir la forme d'une colombe. Dans les contes Moraves on lit que l'âme sort par la bouche des moribonds et prend son vol dans les cieux, sous la forme d'une blanche colombe (*Kulda, Pohadky a povesti narodu moravskeho*, I, 551-53). Chez les Monténégrins, un mot par lequel on dénote l'âme, dérive d'un autre mot, qui signifie *colombe* (Afan., *op. cit.*, III, 222).

On pourrait sans doute reproduire d'innombrables superstitions slaves, que l'on rencontre aussi dans Afan., *op. cit.*, III, 221 et suiv. ; cf. aussi Grimm, *Deutsche Mythologie*, II, 690-91. On peut rapprocher de la croyance, dont nous nous occupons ici, l'épisode reproduit dans la nouvelle du thème : *Le tre melangole d'amore* (les trois pommes d'amour), comme aussi dans d'autres, où l'héroïne se transforme comme par enchantement en une colombe. Enfin il est utile de rappeler le symbole chrétien où la colombe représente le Saint-Esprit. La croyance que l'âme peut aussi prendre la

forme d'un chien noir, est la dernière trace d'un cycle de traditions dans lequel le chien représente une partie très importante, comme symbole de la mort, comme Dieu de la mort, ou simplement comme un animal consacré à cette Divinité. Rappelons-nous la part importante que le chien occupe dans l'*Avesta* (sur ce sujet, il faut lire un mémoire de M. Hovelacque) ; il faut aussi observer ce que le *Rig-Véda* attribue aux [illegible], c'est-à-dire aux chiens *de Sarama*. Si nous étudions la signification du *Kerberos* de la mythologie grecque, nous verrons que toutes les personnifications appartenant au même cycle sont évidentes, et qu'on les rencontre aujourd'hui chez les peuples modernes, par exemple chez les Slaves ; cf. Afan., *op. cit.*, I, 734. Sur ce sujet, il faut lire la belle monographie de *W*[illegible] *Miller, Sur le rôle du chien dans quelques croyances mythologiques*. Dans un savant compte-rendu, écrit en russe par le célèbre professeur A. W[illegible], de l'Université Impériale de Saint-Pétersbourg, dans la revue russe intitulée *Journal* [illegible] Journal du ministère de l'Instruction publique, feuilleton de novembre 1882) sur mon essai critique : *La légende du trésor de R*[illegible] ; on y rencontre une légende et une nouvelle ; la légende tirée de Jacques d'Acqui (1) est la suivante :

Iste imperator [illegible]

[illegible]

[illegible]

bouche en prononçant le mot *scir*, c'est-à-dire *vite* et s'étant envolée sur un sapin sauvage, il la vit entrer dans une cavité de l'arbre, revenir aussitôt en arrière, puis rentrer dans la bouche du dormeur, qui alors s'éveilla. Le dormeur dit à son compagnon : « Je viens de faire un songe. J'ai cru trouver dans la cavité d'un sapin sauvage deux boisseaux d'argent semblables à deux ruches de miel, usés comme deux *gonki* ou vases à eau-de-vie. » Les hommes rentrèrent chez eux ; mais peu après le fumeur retourna au bois et regardant dans la cavité du sapin, il trouva les deux boisseaux et l'argent. »

A propos de l'âme qui sort de la bouche, il faut se rappeler un bas-relief de marbre, qui se trouve à Rome, représentant un jeune homme étendu sur un lit, et un papillon qui semble sortir de la bouche du mort en voltigeant ; les anciens croyaient, comme les hommes du peuple croient encore aujourd'hui, que l'âme sort de la bouche, ce qui fit dire à Homère (*Iliade*, IX) que quand l'âme a dépassé la barrière des dents, elle ne peut plus rentrer dans le corps.

Nous allons parler de nouveau de la plus belle des représentations poétiques de l'âme, c'est-à-dire de l'image du papillon. Une telle image nous semble assez curieuse ; car, comme il est dit plus haut, un seul mot ψυχη suivant la simple transposition de l'accent, signifie papillon, où âme (16). C'est pour cela que le papillon sur les monuments est le symbole de l'âme qu'un dauphin portait jadis vers les Champs-Élysées. C'était dès les temps anciens l'image la plus en usage pour représenter l'âme. La chenille rempant sur le sol ou tournant autour d'une plante, nous représente la vie de l'homme sur la terre ; mais une fois brisés les liens qui le tiennent attaché, l'esprit s'envole dans les régions supérieures, abandonnant le pauvre corps qu'il vivifiait. C'est ainsi que la chenille, dépouillée de sa larve, sort de son cocon transformée en léger papillon, qui ne touche plus à la terre et jouit désormais des demeures éthérées (17). Ces symboles se rencontrent souvent, non seulement dans les sépulcres des chrétiens, mais aussi dans les tombeaux de marbre des Romains, et dans les sépulcres anciens des Etrusques. Les Grecs, le peuple le plus fantaisiste du monde, ornaient de leurs emblèmes si gracieux, le symbole de *Psyché*, de manière à ne pouvoir rencontrer ailleurs une chose plus élégante et plus belle. Les artistes anciens mirent sur le front de Platon les ailes du papillon pour indiquer que parmi les philosophes grecs, il fut le premier et le plus valeureux champion de l'immortalité de l'âme. Une antique pastille du cabinet de *Stosch* représente la méditation d'un philosophe sur cette question, par un papillon, appuyé sur une tête de mort devant laquelle est arrêté le philosophe. Dans la villa Mattei, on trouve dans une urne sépulcrale un *Cupidon*, qui, ayant dans les mains un papillon, en approche un flambeau qu'il tient allumé, pour symboliser la purification de l'âme par le feu. Un papillon qui vole dans la bouche d'un masque comique, nous semble indiquer que celui-ci est vivant et animé. On trouve parfois Cupidon retenant par les ailes un papillon et semblant le déchirer : c'est le sym-

bole des peines que l'amour fait éprouver à l'âme à laquelle il s'est imposé.

Le papillon, selon de Gubernatis, était chez les anciens un symbole phallique (voilà pourquoi Eros en tenait un dans sa main), et en même temps un symbole funèbre, indice de résurrection et de transformation. On mettait aussi l'image du papillon sur les cordes de la lyre, et même sur un flambeau ardent. Le papillon blanc annonce une bonne nouvelle; le papillon noir est de mauvais augure.

Dans la tradition slave, comme chez les Grecs (Afan, *Op. cit.* III), l'âme est représentée par l'image d'un papillon. L'épisode de deux oiseaux, l'un blanc ou aux couleurs brillantes, et l'autre noir, qui vont successivement annoncer des épousailles et des morts dans quelques versions portugaises et étrangères de la nouvelle *La belle et la bête*, a aussi quelque relation avec cette particularité. La tradition romaine conserva la distinction entre les *mânes* et les *lémures*. (*Quant à la tradition germanique, Cfr. Grimm, Deutsche Mythologie*, II, 761-762) (18).

J'ai dit ci-dessus que non seulement dans les sépulcres chrétiens, mais aussi sur les tombes de marbre des Romains et sur les anciens tombeaux des Etrusques, ces symboles, c'est-à-dire les papillons, se rencontrent souvent. C'est pourquoi dans le LVII° des *Contes populaires lorrains* d'Emmanuel Cosquin, sous le titre : *Le papillon blanc*, un blanc papillon, c'est-à-dire une âme sort de la tombe d'un jeune homme. C'est aussi pour cela que les grands hannetons avaient auprès des Egyptiens un caractère funèbre, bien que le hanneton soit le symbole du monde. Sur les papyrus trouvés auprès des momies, on voit la figure de ces grands hannetons parmi les divers objets tracés sur les rituels des morts. Il y en a aussi sur les momies ou dans le centre de leurs colliers, ou collés sur leurs poitrines, ou enfin occupant le milieu des figures hiéroghyphiques formés par deux émaux de couleurs variées sur la partie du drap ou tissu d'émail qui recouvre les plus riches.

Voulant encore maintenant parler du papillon comme symbole de l'âme humaine, il faut nous rappeler l'adage connu de Zoroastre : *L'âme est ailée* (19). Cette idée est amplement développée par Platon, qui croit que l'âme, perdant ses ailes, doit précipitamment tomber dans un corps et y rester prisonnière, et que si les ailes repoussent de nouveau, elle doit encore remonter au ciel. Mais ses disciples ayant demandé au philosophe leur maître, comment avec les ailes bien fournies de plumes, les âmes auraient pu devenir des oiseaux, celui-ci répondit : *Arrosez les ailes avec l'eau de la vie* (20). Ses élèves lui demandèrent de nouveau comment et où ils pourraient trouver ces eaux ; celui-ci leur répliqua, comme de coutume par une parabole. « *Par quatre fleuves est arrosé le Paradis céleste* (21), *c'est là que vous puiserez les eaux salutaires* ». Mais quelqu'un ici pourra demander quels sont ces fleuves, de sorte que si l'âme ailée veut s'y baigner, elle puisse les trouver. Le divin Ambroise entend, par les quatre fleuves, dont parle Zoroastre, les quatre vertus cardinales (qu'on appelle

ainsi, parce qu'elles sont le fondement de toutes les autres), c'est-à-dire la Justice, la Force, la Prudence et la Tempérance (22), et il croit que la source de la science est précisément celle dont ces fleuves dérivent; puisque dans la Sainte Ecriture la science est bien souvent allégoriquement figurée dans cette source, où les sitibonds peuvent à leur aise éteindre leur soif insatiable.

Où Platon vient ensuite à parler des ailes qu'il attribue à l'âme, il reconnaît dans ces ailes l'intelligence naturelle, par laquelle l'homme, semblable à un aigle, vole au-dessus des autres animaux, ce qu'on pourrait affirmer avec Dante. Cependant lorsque l'âme, cédant aux instincts dépravés du corps, se souille de péchés, elle ne peut plus s'élever de la terre, ni prendre son vol avec ses ailes vers le ciel, jusqu'à ce qu'elle ait lavé sa faute malheureuse dans les eaux de ces fleuves: le Tigre, l'Euphrate, le Gange et le Nil, correspondant aux quatre vertus cardinales: la Force, la Justice, la Prudence et la Tempérance; il faut bien remarquer ici par incidence que deux de ces fleuves, le Tigre et l'Euphrate, coulaient dans le Paradis terrestre (comme deux affluents du fleuve principal) ce lieu justement destiné à l'homme qui était alors dans l'état d'innocence, c'est-à-dire de vertu. La rapidité du Tigre indique la Force qui se manifeste par la promptitude et la sûreté dans nos actions. L'Euphrate, symbole de l'abondance des fruits et de la fécondité du sol, eu égard aux belles et fertiles terres qu'il arrose, indique la Justice. Chez les poètes, Cérès, déesse de l'agriculture, est encore dite *légifére*, (elle est souvent prise pour Astrée); l'abondance des fruits représente le bonheur et la Justice, mère de toutes les vertus, et la seule qui donne à l'homme une félicité vraie et perpétuelle; en effet, on dit que la vertu est précieuse à elle-même; la fécondité du sol indique la fécondité et la pleine efficacité du bien, dont la justice est la propagatrice parmi les hommes. Le Gange, qui roule dans ses eaux de l'or et de l'argent, des rubis, des émeraudes et des diamants, selon la croyance populaire, symbolise la prudence; l'or et l'argent qui en indiquent les admirables effets, la splendeur du diamant et de l'émeraude, représentent la vive lumière intellectuelle qui ouvre le voile mystique et ténébreux de l'avenir. Le Nil, fécondateur de l'Egypte, et auteur de la splendide végétation et de la vie vigoureuse des plantes, représente la Tempérance, et par l'idée de l'intense vie végétale, il marque la vigueur vitale de l'homme, dont la tempérance est justement féconde; par l'idée de la santé du corps, il nous conduit insensiblement et par degré à celle de l'âme, si bien exprimée par le dicton connu: *mens sana in corpore sano*. L'importance d'une telle vertu est parfaitement expliqué par l'ἐγκράτεια des Grecs, indiquant que la tempérance est la base de toutes les autres vertus de l'homme.

Lucera, juillet 1888.

Dr Stanislas Prato.

(1) *La Tradition*, fasc. de juillet 1887.
(2) *Angelica* (âme), c'est-à-dire incorporelle comme les anges.

(3) Cf. Petr. *Chans.*, IV Part. Sonnet I, v. 1 : *La gola, il sonno e l'oziose piume*. Le Patrizio dans les *oziose piume*, reconnaît l'oisiveté, l'immobilité de l'intelligence ; si l'idée d'activité et de vie sont convertibles l'une dans l'autre, l'immobilité et l'interruption de la vie seront aussi équivalentes et ici on a voulu peut-être faire allusion à la suspension de la vie de l'intelligence, car l'âme a les ailes liées par le péché.

(4) Sans armes, sans défense, elle vole à la justice (divine), c'est-à-dire, tout à fait inconsidérée et insouciante de l'état où elle se trouve, du jugement qu'elle va subir, c'est ainsi que les papillons matériels sortent de leurs cocons avec les armes nécessaires pour la défense que la nature leur fournit.

(5) Remarquez le sens de : *galla*, qui veut ici signifier : fait le coquet, c'est-à-dire est légèrement orgueilleux (fier de soi-même).

(6) Psaume XXI. *Ego sum vermis et non homo*.

(7) Cf. Saint-Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*.

(8) De la pensée du Dante (*Purg.* IV, vers. 5-6..... L'error che crede
Ch' un' anima sovr' altra in noi s'accenda.

Le feu ou calorique (à qui, selon la cosmogonie égyptienne et grecque d'Orphée, le monde doit son origine) et la lumière, sont toujours considérés comme le symbole de la vie de l'homme et du monde, et c'est pourquoi le nom de lumière est donné à l'Être Suprême, le Créateur, le Donateur de la vie, du monde et de l'homme ; de là l'expression employée dans l'évangile de Saint-Jean pour désigner Dieu, : *Lux, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*.

Voilà pourquoi Dante appelle le Soleil : *Père de toute vie mortelle* (*Paradis*, XXII, vers 116).

(9) Consiglieri-Pedroso, *Tradiçoes populares portuguezas, materiaes para a ethnographia de Portugal, mythologia, cantos, usos, etc., XIV* : *Almas do outro mundo, pag.* 9, *note*.

(10) Consiglieri-Pedroso, *op cit.*, p. 29, note.

(11) L'aigle, l'oiseau de Jupiter, est le symbole de l'empire, et il était au-dessus de l'étendard romain.

(12) L'accent de ce mot ayant été changé, il signifia papillon (ψύχη). En grec (ψυχή signifie aussi âme et sang, parce qu'on croyait que le sang était le siège de l'âme ; car le cœur, dans lequel on voulait que l'âme demeurât, était, selon Aristote, le siège des artères, des veines et pour cela aussi du sang et des sens.

(13) De l'idée générique le mot est passé à l'idée spécifique de fleur odorante ou *thymus, thym*.

(14) Jacques d'Aqui, *Chronicum imaginis mundi*, in *Hist. patr. monumenta edita jussu Regis Caroli Alberti, Scriptorum, t. III, pag. 1382-83*.

(15) L'âme constitue la personnalité humaine, comme le prouvent les expressions philosophiques : Le *ego, doué de la pensée, du sentiment et de l'intelligence,* pour indiquer l'âme, comme aussi les vers. 73-75 du Ve chant du *Purgatoire*, où Dante induit le Fanois Jacques du Cassero à parler ainsi :

................Li profondi fori,
Onde usci il sangue, sul quale io sedea
Fatti mi furo in grembo agli Antinori.

(16) ψύχη, papillon et ψυχή, âme.

(17) *De Gubernatis* dans sa *Mythologie zoologique* (t. II de la trad. franç.

p. 224), remarque que le papillon meurt pour renaître, et que les phases de la lune semblent correspondre dans le ciel à ses transformations zoologiques.

(18) Consiglieri-Pedroso, *op. cit.*, p. 11, in nota.

(19) On peut bien dire que les deux mots sententieux connus, dont l'un de Septime Sévère : *Laboremus*, l'autre du poète américain Longfellow : *Excelsior*, conviennent à l'âme, et en sont conséquemment la note caractéristique, l'un ayant une raison de moyen, conforme à son infatigable opérosité, l'autre ayant une raison de fin, de but, car selon le dicton connu, le travail honore et par conséquent exalte l'esprit humain.

(20) Le Christ, dans l'Evangile, a dit : *Qui biberit ex aqua ista, non sitiet in æternum*. Une telle eau spirituelle allégorique est l'eau de la vie éternelle, c'est-à-dire la grâce du Saint-Esprit. Et remarquons ici par incidence que l'eau du baptême a une vertu vivificatrice, régénératrice pour l'âme, qui sert à la purger des taches du péché original.

(21) Dans la Genèse nous trouvons que le fleuve qui arrosait le Paradis terrestre, se divisait en quatre autres fleuves, ce qui donnait naissance à l'*Euphrate*, au *Tigre*, au *Phison*, au *Gehon*. Dante, dans son *Paradis terrestre*, place deux fleuves le *Léthé* et l'*Eumoè* ; les eaux du premier ont la vertu d'ôter la mémoire du mal, celles du second de renouveler la mémoire du bien.

(22) Dans le premier chant du *Purgatoire* (v. 37-39), Dante représente les quatre vertus cardinales dans les quatre étoiles très brillantes de la *Croix du Sud*, et dit :

Li raggi delle quattro luci sante
Fregiavan si la sua faccia di lume,
Ch'i' 'l vedea, come l' sol fosse davante.

C'est-à-dire, qu'elles illuminaient aussi bien le visage de Caton, qui renfermait en soi de telles vertus, que si elles avaient été le soleil.

St. P.

LA TRADITION AU XVIIIE SIÈCLE

DANS RÉTIF DE LA BRETONNE

L'adaptation en un volume des deux chefs-d'œuvre de Rétif, *Le paysan et la paysanne pervertis*, si heureusement faite par Maurice Talmeyr (A. Dupret, éditeur), est précieuse à plus d'un titre. Elle contient les plus curieux renseignements sur les mœurs et traditions de la France rustique au dernier siècle. Voici d'abord une demi-douzaine de proverbes, que débite d'un seul coup la bonne madame Canon :

« *Quand le chat a méfait, il met de la cendre dessus. — Le moineau fait son nid dans ceux des hirondelles. — Le coucou pond son œuf chez la verdière. — Qui nous flatte, nous gratte ; mais ce qui suit, nous cuit. — La défiance est mère de la sûreté, et de tout vice l'oisiveté.* »

Puis, voilà une lettre bien spirituellement naïve d'une petite Bourguignonne bien mignonne, sur le point de faire l'amour au village :

« Comme vous m'avez demandé une fois la manière de faire ici l'amour, il faut, que je vous conte ça, chère madame, quoi qu'on ne me l'ait guère fait encore pour mon compte, j'ai vu ça aux filles du village.

« Pendant le jour, on ne se dit rien, mais cependant quand on se rencontre, on se regarde avec un rire niais, et on se dit :

« — Bonjour, Glaudine, ou Matron.

« — Bonjour don, Piarrot, ou Toumas, ou Jaquot, répond la fille en rougissant, d'un air gauche, et en marchant de travers, un peu plus vite qu'elle ne faisait auparavant.

« Mais le beau, c'est le soir. A l'heure où sortent les chauves-souris et les chats-huants, les grands garçons, après leur souper, rôdent dans les rues, cherchant les filles.

« Ils se les partagent à l'entrée de l'hiver, soit au sort, soit en se choisissant, et chacun va toute la saison à celle qui lui est échue. Voilà comme les filles sont ici traitées. Elles n'ont seulement pas la satisfaction de recevoir celui qui leur plairait le mieux, et souvent, il faut qu'elles aient tout l'hiver à côté d'elles, à la veillée, ou devant la porte, quand il fait clair de lune, un gros placant qu'elles détestent. Il faut à présent vous dire comment les filles voient leur galant, et ce qu'elles mettent du leur en faisant l'amour. Les garçons vont vers la fille, longtemps avant de parler aux parents, pour voir si elle leur plaira, et si ils lui plairont. Pour cela, ils rôdent quelquefois des mois entiers autour de la maison, avant de lui pouvoir parler. On en cause dans le pays, et la fille apprend que Piarrot ou Jaquot tel rôde autour de la maison pour elle. Un soir, par curiosité pure, elle prend un prétexte pour sortir, comme d'avoir oublié de fermer le poulailler, l'écurie aux vaches, ou de leur avoir donné de la paille pour leur nuit. Les parents n'en sont pas la dupe ; si le garçon leur convient, ils ne disent mot et la fille sort ; si au contraire il ne leur agrée pas, la mère ou le père se lève, repousse la fille sur sa chaise ou sur sa selle en lui disant : « Tins te-là, j'y vas moi-même. » Et alors le garçon, ne voyant pas sortir la fille, prends le parti d'entrer dans la maison, en disant aux parents : « V'lez-vous m'permette d'approcher de vot' fille ? » On ne le refuse jamais net. On lui dit de s'asseoir, il se met à côté d'elle, et on lui fait bonne ou mauvaise mine, jusqu'à ce qu'il s'attire un refus conçu en ces termes : « Tins-te chés vous. »

« Mais si on laisse sortir la fille le soir, alors le garçon l'approche en câlinant.

« — Où qu'vous allez don, Jeanne ?

« — Donner de la paille à nos vaches.

« — J'vas don vous ainder ?

« — Ça n'est pas de refus, Jacquot.

« Et il lui aide. Elle sort ensuite tous les soirs, et elle trouve toujours Jaquot. On s'assied dans un coin obscur. La fille, ou file, ou teille le chanvre, et alors le garçon lui aide, et on cause. Les dimanches, on cause sans rien faire, et c'est le jour où le garçon se hasarde d'embrasser. Quand il

commence à faire froid, elle l'invite à entrer à la maison, et il accepte si elle lui a plu, car c'est un premier amour d'essai, qu'ils ont là fait jusqu'à ce moment. On fait ordinairement l'amour deux ou trois ans, il n'est guère question de mariage le premier hiver, et les parents de la fille ne s'avisent guère de faire au garçon la demande ordinaire : « Qu'é qu'tu viens faire ici, Jaquot ? » que le second hiver de la fréquentation.

« Quant à moi, ma chère dame, je vous dirai, mais en secret, que j'ai ici un amoureux que je ne saurais sentir. Imaginez-vous un demi-monsieur de village, qui n'a des manchettes que pour faire sortir davantage la noirceur de ses mains brûlées par le soleil, qui dit : *Ce n'est pât à moi tant d'honneur... J'ai diz à mon père*, et autres semblables ; qui par la grosseur du corps, ressemble à ces gros tilleuls qui sont devant la porte des églises, et dont l'enveloppe est aussi grossière. Voilà mon amoureux d'avant que je partisse. Et ce qui me met encore plus en colère contre ça, c'est qu'on nomme ça ici un joli garçon... »

EMILE BLÉMONT.

LIVRES DE DIVINATION CHEZ LES ORIENTAUX

« A côté des superstitions orales, mal définies, variables d'un individu ou d'un canton à l'autre, dit le major Vladimir-Andrejevich (Osman-Bey) dans son ouvrage *Les Imans et les Derviches*, il est toute une série de croyances codifiées, chez les Orientaux. Les auteurs, qui ont écrit sur ces matières font foi, chacun pour sa part, et ces jurisconsultes de singulière espèce ont trouvé, à leur tour, des commentateurs et des amplificateurs dont les observations, consignées à la suite de l'œuvre du maître, complètent celle-ci et font corps avec elle. » Les ouvrages les plus curieux des Turcs sont le *Qiafet-Nameh* (Livre de la Physionomie), le *Fal-Nameh* (Livre des Sorts), le *Tabir-Nameh* (Livre des Songes), le *Teufé-el-Moulouk* (Présent des Rois), le *Saati-Nameh* (Livre des Heures), l'*Ikhtiladj-Nameh* (Livre des Atteintes). M. Jean Nicolaïdes a retrouvé à Constantinople un important manuscrit écrit en caractères grecs absolument indéchiffrable pour tous ceux qui l'avaient consulté. Notre savant collaborateur finit par reconnaître qu'il était en présence d'un ouvrage arabe transcrit en caractères grecs. Il put alors le traduire en entier. Cet ouvrage est un livre de divination. Nous le publierons intégralement. Nous donnerons d'abord le traité qui suit :

LA RÉD.

I

LE LIVRE DE L'ARC-EN-CIEL

Sur l'Arc-en-Ciel, et ce que signifie l'Arc-en-Ciel quand il paraît.

D'APRÈS L'EMPEREUR LÉON LE SAGE.

MARS

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, il y aura de la pluie : les produits de la terre seront à bon marché.

AVRIL

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, il y aura des pertes chez les hommes, des maux de tête chez les femmes.

MAI

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, il fera beau, il y aura santé et bonheur.

JUIN

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, il y aura des maladies, des pertes de bœufs et d'autres animaux.

JUILLET

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, il y aura santé en Orient, guerre en Occident. Si une certaine étoile se montre le jour pendant ce mois, il y aura des pertes, des destructions chez les grands.

AOUT

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, il y aura au Nord bien des dissensions, de l'envie et de la jalousie parmi les hommes, des pertes et des carnages.

SEPTEMBRE

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, les hommes s'entre-détruiront.

OCTOBRE

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, durant trois ans il y aura des maladies mortelles chez les petits et chez les grands.

NOVEMBRE

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, il y aura des causes de danger ; un certain roi mourra.

DÉCEMBRE

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, il y aura guerre et beaucoup de sang versé : les hommes s'entre-détruiront.

JANVIER

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois, un certain roi sera trahi par son entourage ; il capitulera et se rendra aux traîtres.

FÉVRIER

Si l'arc-en-ciel paraît pendant ce mois vers l'Orient, il y aura sur la terre une grande abondance, accompagnée de paix, de bénédictions et de richesses.

Traduit par JEAN NICOLAÏDES.

NOTES SUR LES OBITS ET PASTS

I

OBIT

Obit vient du latin *obitus* — mort – employé dans ce sens par Clément Marot (*Edit.* de 1571, p. 594) :

..... *Tel pour sa mère pleure,*
Qui bien voudroit de son père l'obit.

Obit a le sens de service fondé pour le repos de l'âme d'un mort. Le plus ancien *obit* que l'on connaisse en France est celui du roi Childebert, qui a été fondé en l'abbaye de St-Germain-des-Prés à Paris, et qui se disait le 23 décembre. Le second paraît être celui de Narbode, archidiacre d'Angers. En reconnaissance de ce qu'il avait composé la *Vie de Licinius*, évêque de cette ville, les chanoines ses confrères s'engagèrent par un acte public, en 601, à lui accorder la participation à toutes les prières et bonnes œuvres qui se feraient à perpétuité dans leur église, à faire un service lors de son décès, et tous les ans son anniversaire jusqu'à la fin du monde.

Avant la Révolution, on célébrait tous les ans, le 4 janvier, dans l'église Notre-Dame de Paris, un *obit* pour le roi Louis XII, et pour Charles, duc d'Orléans, son père. Cet anniversaire s'appelait l'*Obit de Valois*, ou l'*Obit salé*, parce que Louis XII accorda à MM. du Chapitre de Notre-Dame, pour la fondation de cet *obit*, le droit de prendre deux muids de sel à la gabelle, en ne payant que ce qu'on appelle le prix marchand.

On trouve dans les *Registres* de la cathédrale d'Evreux la fondation d'un *obit* faite par un chanoine de cette église, nommé Jean Bouteille ; cet *obit* était accompagné d'une cérémonie assez singulière. Pendant qu'il se célébrait, on étendait sur le tapis, au milieu du chœur, un drap mor-

tuaire ; aux quatre coins, on mettait quatre bouteilles du meilleur vin, et, au milieu, une cinquième. Le tout au profit des chantres qui assistaient au service. (Noël et Carpentier, *Philol. franç.*, T. II, p. 449).

II

PAST

Past, du latin *pastus* (pâture, nourriture), s'est dit anciennement, comme on le voit dans Laur. Joubert et ailleurs. Il nous reste son composé *repas*. (Noël et Carpentier, *Op. cit.*, T. II, p. 563).

« Il étoit dans la dévotion du temps de laisser aux ecclésiastiques de quoi faire le *past* le jour de l'anniversaire de la mort, usage qui avoit pris son origine des *agapes*, que les premiers fidèles célébroient sur les tombeaux des martyrs ; on étoit persuadé que le repas funéraire servoit infiniment au soulagement des âmes des défunts, surtout si ils étoient faits en commun. On peut conjecturer aussi de la charte que nous analysons, que les chanoines qui vivoient alors en commun comme les religieux, ne mangeoient cependant en commun qu'en certains tems et à certains jours, comme font aujourd'hui les Chartreux. St-Bruno avoit été chanoine ; est-il surprenant qu'il ait calqué le chapitre de sa règle qui traite des repas, sur celui de la règle des anciens chanoines ? » (Dom Grenier, *Notes sur les Us., Cout., etc. de Picardie*, Ms. de la *Bibl. Nat.*)

Dom Grenier (*Op. cit.*) cite nombre de documents relatifs à ces repas funéraires :

1° Biens donnés par le comte Eric, en 877, à Saint-Crespin de Soissons, pour faire le *Past* le jour de la feste de Saint-Crespin et Saint-Crespinien (*Charte*).

2° Fondation du *Past*, le VII des calendes de novembre, jour de Saint-Amand, dans l'abbaye de Sithiu. (*Charte du 28 mars 890*).

3° *Past* dans l'abbaye de Corbie à prendre en Marquentaire, fondé en 896. (*Charte*).

4° *Past* à Clermont le jour de la fête de Saint-Arnoul, pour les prestres et les clercs de N.-D., converti en excès abominables et aboli au mois d'août 1347.

5° « Je laisse une couronne d'or à mes voisins et voisines pour dîner ensemble le jour de mon obsèque de la paroisse de Saint-Pierre. » (*Testam. de Nicolas d'Agencourt, curé de St-Ladre d'Amiens*, de l'an 1430).

6° Le XIII de janvier 1443 (1444), l'échevinage d'Amiens fait un règlement pour diminuer la dépense des repas qui se faisoient aux obsèques des trépassés. (*Portef. aux Délibérat. de la ville d'Amiens*, ann. cit).

7° *Hist. de Valois*, T. I, p. 387 ; T. II, p. 60-61. (Documents curieux sur les anniversaires, Repas et *Pasts*).

8° « Les *pasts* à l'anniversaire des morts, les repas à la fête des saints.

d'où est venu le proverbe : *de quel* saint? furent défendus par les *Capitulaires* et les conciles ; ils tirent leur origine des païens. »

Dom Grenier avait raison de dire que les pasts venaient des païens. Ils se rattachaient directement aux repas funèbres des Anciens, conservés encore de nos jours. A ce titre de survivances traditionnelles, nous ne devions pas les oublier dans la *Revue*.

HENRY CARNOY.

AUX LECTEURS DE LA TRADITION

M. Henry Carnoy vient d'avoir la douleur de perdre son père. Nos lecteurs voudront bien l'excuser pour le retard qu'il a pu mettre soit à leur écrire, soit à leur envoyer des épreuves.

LA RÉD.

SAINT NICOLAS DANS LA TRADITION GRECQUE

Nous nous sommes occupés plusieurs fois déjà dans la ***Tradition*** des ***Miracles de Saint-Nicolas de Myre.*** Notre érudit ami, le Dr Michel Hadji-Démétrius, nous envoie quelques légendes populaires grecques qui serviront utilement à notre enquête. Ces légendes — qui seront suivies de quelques autres et de la vie du saint évêque de Myre — ont été recueillies à Samos (Archipel hellénique.)

I

SAINT-NICOLAS ET LES TROIS CONDAMNÉS

Trois hommes avaient été accusés de malédictions contre le roi. On les mit en prison et on les condamna à être décapités. Après avoir usé inutilement de tous les moyens pour sauver leur vie, il ne leur resta plus qu'à s'adresser aux saints et particulièrement au grand Nicolas, évêque de Myre. Saint-Nicolas se transforma en homme et descendit aussitôt du ciel. Le saint se présenta devant le roi et lui dit : — « Tu veux faire périr trois malheureux ; apprends qu'on les a accusés injustement. Mets-les en liberté.» — Ayant parlé, Saint-Nicolas remonta au ciel, tandis que le roi essayait de le retenir. Inutile d'ajouter que le roi fit mettre aussitôt les trois hommes en liberté.

II

SAINT-NICOLAS ET LES TROIS JEUNES FILLES

Un homme de famille riche et noble avait perdu toute sa fortune. Pou

nourrir convenablement ses enfants, parmi lesquels se trouvaient trois filles, il avait vendu successivement ses meubles et ses bijoux, si bien qu'il finit par être réduit à la plus grande misère. Ses trois filles étaient excessivement jolies.

Trois jeunes gens riches les désirèrent et demandèrent au père de les leur livrer pour une forte somme d'argent. La mort dans l'âme, le père consentit à donner ses filles. St-Nicolas avait pris la famille en affection, à cause des prières continuelles que les jeunes filles lui adressaient. Le pieux évêque de Myre descendit du ciel et, pendant la nuit, cacha un trésor sous le seuil de la maison des malheureux. Il eut soin, avant de partir, d'indiquer dans une lettre qu'il mit dans la poche du père, l'endroit où se trouvait le trésor. Les jeunes filles furent sauvées de la prostitution et elles épousèrent trois jeunes gens honorables qui les rendirent d'heureuses mères de famille.

III

SAINT-NICOLAS ET LE MARIN

Un vaisseau allait partir de Constantinople pour un long voyage. Le capitaine invita ses amis à un repas et s'embarqua. Le temps était beau. Tout annonçait une bonne traversee. Lorsqu'on fut en pleine mer, une tempête epouvantable se dechaîna. Les matelots s'empressèrent de se cacher dans le fond du vaisseau et le capitaine resta seul pour diriger le navire. Une vague survint qui l'arracha du gouvernail et le jeta dans la mer. Dans ce peril, il eut la force de crier par trois fois « Au secours, grand Saint-Nicolas ! » Il resta trente heures sans connaissance. Au bout de ce temps, il se retrouva au milieu de sa famille. Saint-Nicolas l'avait sauve. Le roi et le patriarche apprirent bientôt ce grand miracle. Ils ordonnerent une grande fête dans l'eglise de Saint-Nicolas, et l'on chanta l'hymne : « *Tu es grand, Seigneur, et tes travaux sont admirables ; nulle parole ne sera capable de les célébrer.* »

Dr Michel Hadji-Demetrius

ANNE-MARIE

A Ch. Le Goz.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Du nom, choisi par eux entre les noms d'élus,
Des deux saintes du ciel qu'ils vénéraient le plus.
Car en Basse-Bretagne on prétend que ces saintes,
Quand le terme est venu pour les femmes enceintes,
Se tiennent en prière aux deux côtés du lit.
L'une pose un baiser sur le front qui pâlit,
Ou d'un flocon de pure et fine ouate étanche
Le ruisseau de sueur qui coule sur la hanche ;
L'autre, tout occupée avec l'enfantelet,
Bordant les bons draps blancs sur ses membres de lait,
L'enveloppe, âme et corps, dans un réseau de joie ;
Et toutes deux ainsi, sans qu'un autre œil les voie
Que celui de la mère et celui de l'enfant,
Vont et viennent, du lit au berceau, réchauffant
Les petits pieds, calmant un cri d'une caresse,
Et rien, dégoût, fatigue, amertumes, serait-ce
Au fond d'un taudis sombre et nu, ne les retient,
Si la femme est honnête et si l'homme est chrétien.

CHARLES LE GOFFIC.

DEUX LÉGENDES RABBINIQUES

I

DE TROIS PÉCHÉS LE MOINDRE

« Un roi infidèle pria un jour onze fameux docteurs à souper. Il les traita splendidement et leur proposa de manger de la chair de pourceau, d'avoir commerce avec des femmes payennes, ou de boire du vin consacré aux idoles. Dans la nécessité de choisir entre ces trois partis, également contraires à la Loi, les rabbins prirent le dernier, parce que les deux autres avaient été défendus par la Loi, et que c'étaient les docteurs qui défendaient de boire le vin consacré aux faux dieux. Les onze convives burent donc largement du vin impur qu'on leur versait abondamment ; mais au milieu de leur ivresse, la table placée sur un pivot se retourna, et ils mangèrent indistinctement de toutes les viandes qui se trouvèrent devant eux

et nomément de la chair de pourceau ; ensuite on les mit au lit, et l'on eut soin d'y faire trouver des courtisannes. Alors l'excès de la boisson et la chaleur des viandes, réveillèrent en eux la concupiscence, et ils se rendirent une troisième fois coupables. A leur réveil on leur apprit qu'ils avaient violé la Loi par degré ; ils en furent punis, car ils moururent tous la même année. »

II

LE RABBIN QUI TROMPE DIEU ET LE DIABLE

« On y voit — dans le *Talmud* — qu'un rabbin trompa en même temps Dieu et le diable, en priant ce dernier de le porter à la porte du paradis, afin qu'ayant vu de près le bonheur des saints, il mourût plus tranquillement. Le diable imbécille eut la complaisance de transporter le docteur à la porte du paradis, qui était alors ouverte, et le rabbin se jeta dedans, en jurant Dieu qu'il n'en sortirait pas. Dieu, pour ne pas faire commettre un parjure au rusé Juif, lui permit d'y rester, et le démon se retira honteux d'avoir été pris pour dupe. »

CONTANT DORVILLE.

(*Hist. des diff. Peupl. du Monde*, Tome III, p. 381-83 de l'*édit.* de MDCCLXXI.)

LA SAUTERELLE DANS LA TRADITION MUSULMANE

On sait les ravages que les criquets ont causés à la fin de juin en Algérie. Il nous a paru intéressant de résumer ici quelques croyances arabes qui ont cours dans le nord de l'Afrique, et qui sont relatives à cet insecte.

∴

Dieu avait créé le ciel et la terre, la mer, la lune, le soleil et les étoiles, les anges et les hommes, les animaux, les insectes et les plantes ; les *Djinns* conduits par *Cheïthan* (Satan), avaient été maudits, et le *Lapide* errait sur la terre conduisant vers le mal les créatures de Dieu.

Il regardait le monde et disait :

« Tout est-il donc parfait dans l'univers ? Non, certes. Je pourrais plus que Dieu ! »

L'Eternel l'entendit :

« Eh bien ! lui dit-il. Je te donne le pouvoir d'animer du souffle de vie l'être que tu auras créé. Parcours l'univers et reviens dans un siècle ! »

Le Maudit répondit :

« Soit, Seigneur ! j'accepte le défi. Auprès de ma créature, tu te diras : Satan est plus fort que moi ! »

Et le Lapidé partit.

Dans une prairie verdoyante, il vit un noble animal, à la tête gracieuse et fièrement relevée.

« Je prends la tête du cheval ! dit Satan. »

Et il la donna à l'un de ses serviteurs pour la porter au fond des Enfers.

Un peu plus loin, l'œil doux d'un éléphant l'arrêta.

« Je prends ces yeux ! dit-il »

Et il continua sa route.

Une bande joyeuse d'antilopes courait dans une vallée profondément encaissée. Les animaux portaient si bien leur longues cornes recourbées que Satan s'arrêta frappé d'admiration.

« A moi ces cornes ! dit-il. »

Puis plus loin, ce fut un taureau qui luttait avec un lion féroce.

« Je prends le cou du taureau et la poitrine du roi du Désert ! s'écria Satan. »

Il abattit les deux animaux et prit le cou de l'un et la poitrine de l'autre.

« Que me manque-t-il encore ? se demanda Iblis. »

Et il chercha encore par le monde.

Rencontrant le chameau, il lui prit ses cuisses solides, puis à l'autruche agile, il enleva ses jambes délicates.

« Que me manque-t-il encore ? répéta Satan. — Le ventre du scorpion ! »

Et il chercha le scorpion dans les pierres brûlantes du Désert.

« Ma créature sera-t-elle condamnée à se traîner sur la terre ? Non. Je veux qu'elle ait les ailes de l'aigle ! »

Et ce disant, le Maudit décocha un de ses traits au roi des oiseaux et il lui prit ses ailes.

« Maintenant, à l'œuvre ! dit Satan. »

Il revint dans sa demeure et pendant longtemps il déploya toute sa science à réunir ces tronçons d'animaux.

Les uns étaient trop gros, d'autres trop petits.

Satan lima, coupa, scia, retrancha, ajouta, et fit si bien qu'au bout d'un siècle, il ne lui restait plus qu'un tout petit animal entre les mains. Il souffla dessus et lui donna la vie.

« Eh bien ? lui dit le Seigneur.

— Voici ce que mon art a créé, dit le Maudit. (1)

— C'est donc là l'œuvre de ton génie ? O Satan !... Eh bien ! qu'en témoignage de ta faiblesse et de ton impuissance, cet animal pullule sur la terre ! et qu'il apprenne aux hommes qu'il n'y a de Dieu que Dieu ! »

Satan le Lapidé se retira tout confus.

C'est depuis ce jour que les sauterelles pullulent au pays de l'Arabe!

Telle est la légende populaire qui explique la création de ces insectes dévastateurs. Mais il y a une autre version.

El-Baïha raconte, sur la foi de Abi Mamatou el-Banouli, que Mahomet disait :

« Myriem Bent-Aomram (2) ayant demandé à Dieu la faveur de manger une chair qui n'eût pas de sang, Dieu lui envoya des sauterelles. »

Quelle qu'en soit l'origine et sans nous inquiéter de savoir si réellement, comme l'assure le Prophète, *les sauterelles sont le produit de la fiente des poissons*, nous pouvons assurer que Mahomet en mangeait déjà, (3) car Abdallah Ben-Ali dit :

« Nous avons fait, en compagnie du Prophète, de nombreuses razzias pendant lesquelles nous avons mangé des *sauterelles*, et il en mangeait avec nous. »

Et Ben-Madjat :

« Les femmes du Prophète, lorsqu'on leur envoyait des *sauterelles* en présent, en envoyaient aux autres femmes dans des corbeilles. »

Omar répondit à ceux qui lui demandaient s'il était permis d'en manger :

« J'en voudrais avoir chaque jour le contenu d'une corbeille pour les croquer. »

De tout ceci, il résulte incontestablement que l'homme peut se nourrir de la chair des sauterelles. Les commentateurs du Qoran sont du reste de cet avis.

« La sauterelle est une bonne nourriture pour les hommes et pour les chameaux : fraiches ou conservées, on les mange après leur avoir enlevé les pattes, les ailes et la tête, grillées ou bouillies et préparées sur le kouskoussou.

« Séchées au soleil, on les réduit en poudre que l'on mélange avec du lait, ou que l'on pétrit avec de la farine, et que l'on fait cuire avec de la graisse ou du beurre et du sel.

« Les chameaux en sont très friands : on les leur donne desséchées ou cuites, empilées dans un grand trou, entre deux couches de charbon. » (4)

Le Prophète a dit :

« Ne tuez pas les sauterelles, car ce sont les troupes de Dieu. »

Cette prescription doit être suivie tant que les sauterelles ne dévastent point les champs; autrement il est permis de les tuer et de les manger.

Mais pour s'en servir comme nourriture, encore faut-il que ces insectes aient été pris vivants et tués par des musulmans. (5)

Il est de croyance que les sauterelles choisissent un roi et lui obéissen en toutes circonstances.

El-Asnaï raconte :

« Un Arabe sema du blé ; quand ce blé fut en épis, les sauterelles vinrent, et l'Arabe après être longtemps resté à les regarder manger, improvisa ces vers :

« Les sauterelles s'abattirent sur mon champ de blé, et je leur dis :
Ne mangez pas mon bien et ne le dévastez pas ».
Un de leurs savants, perché sur un épi, me répondit :
— Nous sommes vos hôtes : il faut que vous nous rassasiiez !

« Je me suis rendu dans ce champ ; il était dévasté, et j'ai demandé à l'Arabe s'il était vrai qu'il y eût mis du blé.

« — Oui, me dit-il, mais une nuée de sauterelles est arrivée ; elles étaient armées de faux comme les moissonneurs, et elles m'ont tout fauché. Louanges à Dieu qui permet à un animal aussi faible de tout détruire ! »

Les sauterelles vinrent à disparaître sous le khalifat d'Omar Ben-el-Khottab ; le khalife en conçut un grand chagrin, et il envoya ses serviteurs par tous les pays avec mission de demander s'il restait encore des sauterelles à la surface de la terre. Un d'eux en rapporta une poignée. Le khalife s'écria joyeux :

« *Allah akbar ! Allah akbar !* »

Le Prophète a dit :

« Dieu créa mille mères d'animaux différents, quatre cents sur la terre et six cents dans la mer ; la première de ces mères qui disparaîtra de la terre sera celle des sauterelles, et alors les autres la suivront. »

Voici quelle est l'interprétation de ce passage d'après les commentateurs :

« Si les sauterelles doivent disparaître du monde les premières, c'est qu'elles ont été formées du reste du limon qui a servi à faire l'homme ; après elles il disparaîtra, et après lui toutes les autres espèces d'animaux, car elles n'ont été créées que pour le servir. » (6)

Hassan ben-Ali a raconté :

« Nous étions à table en famille, lorsqu'une sauterelle s'abattit au milieu de nous. Abdallah, mon parent, la prit, et il demanda à l'Envoyé de Dieu ce que l'insecte portait écrit sur ses ailes. Il y lut :

— C'est moi qui suis Dieu ; il n'y a pas d'autre Dieu que moi ; je suis le Dieu des sauterelles et c'est moi qui les nourris. Lorsque je le veux, je les envoie aux peuples pour les enrichir ou pour les punir. »

Une autre fois, l'Envoyé de Dieu lut écrit en caractères hébreux sur les ailes de la sauterelle :

« Nous sommes les troupes de Dieu le plus grand ; nous pondons chacune 99 œufs, et nous sommes si nombreuses que, si nous en pondions cent, nous dévasterions le monde entier. »

Alors le Prophète effrayé, s'écria :

« O mon Dieu ! détruisez leurs petits, tuez leurs chefs, fermez-leur la bouche pour préserver de leurs dents la nourriture des Musulmans, Vous qui écoutez la prière de vos créatures ! »

L'ange Djebraïl (Gabriel) parut alors :

« Dieu, dit-il, t'accorde une partie de tes vœux ! »

Depuis ce moment, ces paroles du Prophète, écrites sur un papier et renfermées dans un roseau que l'on plante au milieu des blés ou des vergers, ont le pouvoir de détourner les sauterelles.

Il est un autre moyen d'arriver à ce résultat :

Prenez quatre sauterelles et sur leurs ailes écrivez l'un de ces versets du Coran :

1° Dieu vous rassasiera ; il entend ; il sait !

2° Mettez une opposition entre eux et ce qu'ils désirent !

3° Partez ! Dieu dégage vos cœurs !

4° Quand l'ordre est donné, elles s'en vont confuses !

C. DE WARLOY.

(1) Dans l'Hedjaz, la sauterelle de la petite espèce est appelée *Jarad Iblis*, sauterelle du diable. Cf. R. Burton, *A Pilgrim to El-Medinah and Meccah*.

(2) *Myriem-Bent-Aomram*, c'est-à-dire Marie, fille d'Aomram. C'est la Vierge mère de Jésus-Christ. Jésus est regardé comme un envoyé de Dieu et sa mère Myriem était, dit le *Qoran*, une vierge craignant Dieu, et qui conçut mystérieusement. « Nous envoyâmes vers elle notre esprit, etc... » *Qoran*, Souraie XIX, intitulée : *Marie*. — C'est là un des lambeaux des différentes religions avec lesquelles s'est constitué l'islamisme.

(3) Bien avant Mahomet, Jean, fils de Zacharie, s'en était nourri au désert. « Les sauterelles et les [illegible] d'arbre étaient la nourriture de Jahia Ben-Zakaria ! » dit [illegible] dans ses *Commentaires*. — Cf. le *Qoran*, Sour. XIX.

(4) Cf. Daumas et Ausone de Chancel, *Le Grand Désert*, p. 256.

(5) *Comment.* [illegible]

(6) Cf. les *Commentaires de Mohammed ben-Aissa*, d'après Ben-Ali et El-[illegible] ; Cf. Daumas, *le Grand Désert*, p. 252.

C. DE W.

LA LÉGENDE DU BLÉ

[illegible]

[illegible]

« Oh ! combien ils me désenchantent
Ceux-là qui marchent à grands pas,
Paysans qui boivent et chantent
Et me frappent à tour de bras !
Lorsqu'au moulin l'on m'achemine
Je quémande au ciel du secours,
Et, broyé, je tombe en farine ... »
Mais Dieu dit : « Profite toujours ! »

« On me mange, ou l'on me gaspille,
Ou l'on me jette aux animaux,
Et même, à la ville, on me grille
Et l'on fait de moi des gâteaux.
Quand le pain devient friandise,
N'est-ce pas, Seigneur, un abus
Et le péché de gourmandise....? »
Lors Dieu dit : « Ne profite plus ! »

GABRIEL ECHAUPRE.

MONSTRES ET GÉANTS

V

LE GÉANT DUNKERQUOIS A DOUAI (1)

En 1848, le géant de Douai, *Gayant*, et sa famille, se rendirent à Dunkerque où, en compagnie de *Reuse*, le géant Dunkerquois, ils assistèrent à des fêtes organisées à l'occasion de l'inauguration d'une nouvelle ligne de chemin de fer.

Cette réunion de géants, marchant en cortège, laissa des souvenirs ineffaçables, et donna le plus vif désir de la voir se renouveler.

Or, le 9 juillet 1888, deuxième jour de la fête communale de Douai, *Reuse*, en grand seigneur qui connaît les convenances, rendit à la famille *Gayant* la visite qu'il en avait reçue il y a quarante ans.

Cette visite annoncée par les affiches et les journaux, avait attiré dans l'Athènes du Nord une foule vraiment extraordinaire venue de vingt lieues à la ronde, et qui n'a pas regretté son voyage, car le spectacle auquel elle assista, méritait bien d'être vu. Il était aussi curieux que rare.

A neuf heures du matin, *Reuse* arriva place Saint-Jacques. Au même moment, *Gayant* y vint aussi et les deux géants se saluèrent... assez froidement. C'est du moins ce que l'assistance remarqua.

Mme Gayant qui suivait son mari, salua fort gracieusement *Reuse*. Celui-ci s'inclina profondément, agita la tête en signe de joie, et roula des yeux qui en disaient long sur la beauté et la grâce de la femme de son ami *Gayant*, laquelle est en effet fort jolie, fort gracieuse, et avait un costume de noble châtelaine du moyen-âge qui lui allait à ravir.

Cette scène ayant été chaleureusement applaudie, les deux géants la

(1) Voir la *Tradition*, année 1887, pages 11 et 38.

renouvelèrent plusieurs fois au grand plaisir de leurs très nombreux spectateurs qui les en remercièrent par des rires de bon aloi, et des acclamations enthousiastes.

Jacquot, fils de *Gayant*, *Fillon*, sa fille et *Binbin*, vinrent à leur tour saluer *Reuse*, et le cortège se mit en marche pour se rendre à l'Hôtel-de-Ville en parcourant un long itinéraire dans l'ordre suivant :

1° Gayant, dont la figure est très belle. Il avait le costume des chevaliers du moyen-âge.

2° Mme Gayant qu'on appelle aussi Marie Cagenon.

3° Jacquot, qui portait le costume des jeunes gentilshommes du XVIe siècle.

4° Binbin, vêtu en bébé avec le bourrelet traditionnel.

Disons en passant que beaucoup de mères le font embrasser par leurs jeunes enfants. On dit que ceux qui ne remplissent pas cette formalité, risquent fort d'être, comme lui, affectés de strabisme et de porter, aussi comme lui, le surnom de *tourni* (qui a les yeux mal tournés.)

5° Des fifres précédés d'un charmant petit tambour-major portant, comme eux, l'uniforme des gardes-françaises. Ces gentils musiciens exécutaient alternativement l'air de *Gayant* et celui de *Reuse-Papa*, autrement dit *Reuzelied* (chant du Reuse.)

6° Le héros du jour, le noble visiteur qui avait attiré tant de monde dans la cité de Gayant, *Reuse-papa*, enfin. Le voilà ! Plus haut de quatre pieds que *Gayant*, il est dans un char romain attelé de quatre chevaux, ce qui le grandit encore. Il conduit lui-même un char à grandes guides, tout en jetant ses regards à droite et à gauche et en agitant la tête, ce que ne peuvent faire ni *Gayant* ni aucun membre de sa famille. Il porte le costume et l'armure d'un hallebardier espagnol. De temps à autre, il s'incline pour saluer la foule.

7° La fanfare des *Enfants de Gayant*, qui exécute des marches populaires y compris, cela va sans dire, celle de *Gayant* et de *Reuse*.

8° *Un fou*, monté sur un cheval d'osier, et enfin *la Roue de fortune*. Après deux heures de marche, le cortège est entré dans la cour de l'Hôtel-de Ville où les vins d'honneur ont été offerts par la municipalité aux organisateurs de la fête pendant que la *Fanfare des enfants de Gayant*, et la *Fanfare douaisienne* exécutaient de brillants morceaux. Pendant l'après-midi, *Reuse* et la famille *Gayant* ont continué leur promenade dans les rues de Douai. Partout ils ont été l'objet de sympathiques manifestations.

Sur la demande d'un grand nombre de visiteurs, les Géants ont consenti à se promener de nouveau dans la bonne ville de Douai pendant une partie de la journée du mardi 10 juillet. Comme la veille, ils ont obtenu le plus grand succès.

A. DESROUSSEAUX.

MADAME VEUT ALLER A LA KERMESSE

CONTE HESSOIS

Quand nous étions enfants, nous écoutions bien souvent grand'mère qui nous racontait l'histoire de la Femme qui voulait aller à la Kermesse. Depuis j'ai trouvé le même conte en Angleterre, mais il y a lieu de croire que cette, histoire appartient à la famille indo-européenne tout entière. La voici :

*
* *

Madame veut aller à la kermesse, mais son petit cochon ne veut pas rester au logis.

Chemin faisant on rencontre le chien.

« Chien, veux-tu bien mordre petit cochon ? Il ne veut pas rester au logis, et je voudrais bien aller à la kermesse.

— Petit cochon, répond le chien, ne m'a fait aucun mal ; pourquoi le mordre ? »

Chemin faisant, on rencontre le bâton :

« Bâton, veux-tu bien battre le chien? Le chien ne veut pas mordre petit cochon, petit cochon ne veut pas rester au logis, et je voudrais bien aller à la kermesse.

— Le chien ne m'a fait aucun mal, répond le bâton, pourquoi le battre ? »

Chemin faisant, on rencontre le feu.

« Feu, veux-tu bien brûler le bâton ? Le bâton ne veut pas battre le chien, le chien ne veut pas mordre petit cochon, petit cochon ne veut pas rester au logis, et je voudrais bien aller à la kermesse.

— Le bâton ne m'a fait aucun mal, répond le feu, pourquoi le brûler ? »

Chemin faisant, on rencontre le ruisseau.

« Ruisseau, veux-tu bien éteindre le feu ? Le feu ne veut pas brûler le bâton, le bâton ne veut pas battre le chien, le chien ne veut pas mordre petit cochon, petit cochon ne veut pas rester au logis. et je voudrais bien aller à la kermesse.

— Le feu ne m'a fait aucun mal, répond le ruisseau, pourquoi l'éteindre ? »

Chemin faisant, on rencontre le bœuf.

« Bœuf, veux-tu bien avaler l'eau ? L'eau ne veut pas éteindre le feu, le feu ne veut pas brûler le bâton, le bâton ne veut pas battre le chien, le chien ne veut pas mordre petit cochon, petit cochon

ne veut pas rester au logis, et je voudrais bien aller à la kermesse.

— Le ruisseau ne m'a fait aucun mal, répond le bœuf, je ne l'avalerai pas. »

Chemin faisant, on rencontre la corde.

« Corde, veux-tu bien lier le bœuf ? Le bœuf ne veut pas avaler le ruisseau, le ruisseau ne veut pas éteindre le feu, le feu ne veut pas brûler le bâton, le bâton ne veut pas battre le chien, le chien ne veut pas mordre petit cochon, petit cochon ne veut pas rester au logis, et je voudrais bien aller à la kermesse.

— Le bœuf ne m'a fait aucun mal, répond la corde, je ne le lierai pas. »

Chemin faisant, on rencontre la souris.

« Souris, veux-tu bien ronger la corde ? La corde ne veut pas lier le bœuf, le bœuf ne veut pas avaler le ruisseau, le ruisseau ne veut pas éteindre le feu, le feu ne veut pas brûler le bâton, le bâton ne veut pas battre le chien, le chien ne veut pas mordre petit cochon, petit cochon ne veut pas rester au logis, et je voudrais bien aller à la kermesse.

— La corde ne m'a fait aucun mal, répond la souris, aussi je ne la rongerai pas. »

Chemin faisant, on rencontre le chat.

« Chat, veux-tu bien manger la souris ? La souris ne veut pas ronger la corde, la corde ne veut pas lier le bœuf, le bœuf ne veut pas avaler le ruisseau, le ruisseau ne veut pas éteindre le feu, le feu ne veut pas brûler le bâton, le bâton ne veut pas battre le chien, le chien ne veut pas mordre petit cochon, petit cochon ne veut pas rester au logis, et je voudrais bien aller à la kermesse.

— Ah ! ça, je le veux bien, répond le chat.

— Avant d'être mangée, j'aimerais mieux ronger la corde, dit la souris.

— Avant d'être rongée, j'aimerais mieux lier le bœuf, dit la corde.

— Avant d'être lié, j'aimerais mieux avaler le ruisseau, dit le bœuf.

— Avant d'être avalé, j'aimerais mieux éteindre le feu, dit le ruisseau.

— Avant d'être éteint, j'aimerais mieux brûler le bâton, dit le feu.

— Avant d'être brûlé, j'aimerais mieux battre le chien, dit le bâton.

— Avant d'être battu, j'aimerais mieux mordre petit cochon, dit le chien.

— Avant d'être mordu, dit petit cochon, j'aimerais mieux rester au logis. »

Ainsi petit cochon resta au logis, et Madame alla à la kermesse.

Dr HEINRICH KUHNE.
Professeur de l'Université de Berlin.

LA BOMBONNAISE

I

La Bombonnaise (1)
A na balla crui d'o, | *bis.*
De poueu qu'elle se rouille,
La Bombonnaise,
La pourt'à tui lou zo
Sa balla crui d'o.

II

La Bombonnaise
A na covô de peillon, | *bis.*
De poueu qui se pérdan,
La Bombonnaise,
Lou manze tui à so yon,
Ceu poulatons.

III

La Bombonnaise
A on biau sa dé froment, | *bis.*
De poueu qui se gautai,
La Bombonnaise,
L'en fa de matafans
A son galant.

IV

La Bombonnaise
A n'ônairon de bon vin, | *bis.*
De poueu qui tournai,
La Bombonnaise,
Lo fa bair'u gaçons,
Cen'ônairon.

LA BOURBONNAISE

I

La Bourbonnaise
A une belle croix d'or,
De peur qu'elle se rouille,
La Bourbonnaise,
Elle porte tous les jours
Sa belle croix d'or.

II

La Bourbonnaise
A une couvée de poussins,
De peur qu'ils se perdent,
La Bourbonnaise,
Les mange tous à chacun,
Ses petits poulets.

III

La Bourbonnaise
A un beau sac de froment,
De peur qu'il se gâte,
La Bourbonnaise,
En fait des matefains,
A son galant.

IV

La Bourbonnaise
A une ânée de bon vin,
De peur qu'il tourne,
La Bourbonnaise,
La fait boire aux garçons,
Son ânée (*ancien fût*).

V

La Bombonnaise
Le s'en va bair'u pouits, } *bis.*
Le s'en va bair'u pouits.
La Bombonnaise.
Le s'en va bair'u pouits.
Pe se rafraissi.

V

La Bourbonnaise
S'en va boire au puits,
Elle s'en va boire au puits,
La Bourbonnaise,
Elle s'en va boire au puits
Pour se rafraîchir.

Chanson recueillie à Ceyzériat (Ain), par

CHARLES GUILLON.

QUELQUES CHANSONS POPULAIRES

I

LE PETIT MARCHAND

I

C'était un p'tit marchand,
Tra lon la, que dit-on de l'amour ?
C'était un petit marchand
Chargé de marchandises. *(bis)*

II

Dans la maison où il logeait,
'L' y avait trois jolies filles.

III

« La plus jeune est la plus jolie,
J'en donnerais bien cent livres. »

IV

Mais le père il lui répond :
« On n'l'aura pas pour mille ! »

V

Mais le marchand le plus fin,
Il la mit dans sa balle.

VI

Il l'avait si mal emballée,
Que l'on voyait sa ch'mise.

VII

« Que portes-tu, petit marchand,
Dedans ta jolie balle ? »

VIII

« Je porte ciseaux et couteaux,
Tra lon la, que dit-on de l'amour ?
« Je porte ciseaux et couteaux,
Des anneaux pour les filles ! »

(Chanté à Paris, par Mme Ph. Card, de Fédry, Haute-Saône)

II

L'Amant trompé

I

Ma mie, ma douce amie. (*bis*)
Prête-moi ton mouchoir,
Pour essuyer mes larmes
Qui coul'nt sur mon visage,
Pour essuyer mes pleurs,
C'est le regret d'mon cœur.

II

Ma mie, ma douce amie, (*bis*)
Prête-moi tes ciseaux,
Pour couper l'alliance
Que nous avons ensemble,
Pour couper nos amours :
Adieu, belle, pour toujours.

III

Ma mie, ma douce amie,
Faites-moi z-un bouquet
Des trois boutons de roses
Qui font l'amour pour d'autres
D'autres la font pour moi :
Adieu, belle, je m'en vas !

(*Chanté à Paris, par Marthe Ladouce, d'Ay-Neuville, Ardennes.*)

III

L'infidèle

I

J'ai fait une maîtresse,
Trois jours, y a pas longtemps ;
Si Dieu me la conserve,
Je serai son amant.

II

Ell' n'fut pas sitôt faite,
Qu'en guerre il faut aller,
Et ma jolie maîtresse
Ne fait que de pleurer.

III

« Ne pleurez pas, la belle,
Dans peu je reviendrai ;
Au bout de la campagne,
Je vous épouserai. »

IV

La campagne étant faite,
L'amant est revenu ;
A la port' de la belle,
Il a passé la nuit.

V

« Belle, ouvrez votre porte
A votre cher amant,
Qui revient de la guerre,
De son beau régiment. »

VI

« Je n'ouvre point ma porte
A l'heure de minuit ;
J'ai l'honneur de vous dire
Que j'ai changé d'ami. »

VII

« Que l'on m'apport' mes flûtes
Et mon tambour joli,
Pour jouer des aubades
A ces fill's sans soucis ! »

VIII

« Ces filles sans soucis,
Elles ne sont point ici,
Ell's sont dans leur chambrette
Auprès d'leurs autr's amis. »

IX

« Que l'on m'apport' bouteilles,
Je tiens le verre en main,
Pour boire et m'enivrer,
Pour passer mon chagrin.

X

« Ces fill's sont comm' la rose :
La fleur s'envole au vent ;
Elles sont comm' la lune,
Sujets au changement. »

(Chanté à Paris par Mme Phil. Card, de Fédry, Haute-Saône).

HENRY CARNOY.

EN REVENANT DE LA VEILLÉE

Fini de filer :
Plus de quenouillée !
Il faut s'en aller
Après la veillée...
Mignonne, viens voir,
La lère, la lère,
Mignonne, viens voir
Si le ciel est noir.

Devers ma maison
Je vais dans la brume ;
Rouge, à l'horizon
La lune s'allume ;
Mais le sentier creux,
La lère, la lère,
Mais le sentier creux
Reste ténébreux.

Sans m'en émouvoir,
Gaiment je chemine :
Ma blonde, ce soir,
M'a fait bonne mine ;
Jamais ses beaux yeux,
La lère, la lère,
Jamais ses beaux yeux
Ne m'ont souri mieux.

Sous la serge à plis,
Ma blonde repose,
Blanche comme lys,
Fraîche comme rose ;
Quel rêve charmant,
La lère, la lère,
Quel rêve charmant
Lui rit doucement ?

Pendant qu'elle dort,
Dans son lit couchée,
Le vent vient du Nord,
La lune est cachée,
Et les givres froids,
La lère, la lère,
Et les givres froids
Me glacent les doigts.

Sur mon front penché
La neige voltige ;
Le rameau séché
Craque sur sa tige
Et l'engoulevent,
La lère, la lère.
Et l'engoulevent
Va me poursuivant.

Crie, oiseau moqueur !
Tombe, feuille morte !
Avril en mon cœur
Rit et me conforte !..
Le soleil y luit,
La lère, la lère,
Le soleil y luit
Même en pleine nuit.

Y fixant son vol,
L'amour jeune et tendre,
Mieux qu'un rossignol,
Et qu'une calandre,
Y chante ce soir,
La lère, la lère,
Y chante ce soir,
La joie et l'espoir!

Veux-tu la savoir,
Sa chanson, ma blonde ?
On n'en pourrait voir,
De plus belle au monde !
Ecoute-la bien,
La lère, la lère,
Ecoute-la bien,
Mais n'y reprends rien !

Il dit qu'avant mai,
Vers Pâque-fleurie,
Je me marierai
Avec toi, chérie !...
Viens vite, ô printemps,
La lère, la lère,
Viens vite, ô printemps,
Ne perds pas de temps !...

Triste est le galant,
Mal vu de sa mie !
Son pas est dolent,
Sa tête endormie...
Mais vive l'amour,
La lère, la lère,
Mais vive l'amour
Payé de retour!

ACHILLE MILLIEN.

LES TRADITIONS DE L'ATELIER

SCIE EN VOGUE PARMI LES ARTISTES

C'était une bien touchante cérémonie. — Tout le monde pleurait. — Le capitaine des pompiers, lui-même, pleurait dans son casque. — Le casque bientôt plein, déborda et une goutte vint à tomber sur un noyau de pêche. — Le noyau de pêche germa, l'arbre poussa et porta des fruits. — Le fils du roi vint à passer; il vit ces fruits, en cueillit, en mangea et en mourut. — Son père, qui l'aimait beaucoup, mais beaucoup, lui fit faire de magnifiques funérailles. — C'était une bien touchante cérémonie.

Da Capo.

Bruxelles.

AUGUSTE GITTÉE.

BIBLIOGRAPHIE

Richard Mentz. — Die Traeume in den altfranzoesischen Karls und Artusepen

Marburg, Elwert, 1888 ; 107 p. (M. 2. 80).

Cette brochure fait partie d'une collection de dissertations dirigée par le romaniste connu E. Stengel, professeur à l'Université de Marburg, qui traitent des points spéciaux se rattachant à la philologie romane en général et à la connaissance du moyen âge français en particulier.

L'auteur y examine les *songes* qui figurent dans les romans du cycle de Charlemagne et du cycle d'Arthur. Le livre s'adresse avant tout à celui qui veut connaître l'ancienne littérature française ; mais il a de l'intérêt pour le folk-loriste également, car il constitue pour nous un chapitre du développement intellectuel populaire, la croyance aux rêves et aux présages, que nous trouvons ici avec la forme qu'elle avait au moyen âge. S'il y a encore aujourd hui beaucoup de gens qui croient aux rêves, il est évident que cette foi devait être générale dans les siècles antérieurs. L'auteur n'est pas trop catégorique dans son affirmation à ce sujet ; cependant la chose n'est pas douteuse. Au reste, les rêves (*visions, avisions* ou *songes*, comme on les appelle dans les chansons de geste) étaient considérés comme étant dus à l'intervention divine ; il fallait donc les écouter, sinon, il vous arrivait malheur. Cette idée est formellement exprimée plus d'une fois. Aussi, les chrétiens ont l'avantage exclusif d'avoir des songes ; pour les païens, c'est l'exception. Ce sont généralement les grands héros et plus spécialement les femmes, lesquelles ont toujours été favorisées dès qu'il s'agissait de connaître l'avenir.

L'auteur analyse beaucoup de songes au point de vue de leur structure : il parle longuement des êtres qui doivent symboliser les événements futurs, par exemple les animaux, parmi lesquels les carnassiers représentent ordinairement des ennemis ; les animaux étrangers, lion, léopard, etc. représentent des Orientaux, tels que les Sarrazins. Le plus souvent le songe se réalise : c'est une preuve de la foi qu'on y accordait. Les songes étaient interprétés au moyen âge par les *clercs*, que nous trouvons désignés souvent sous le nom de *juifs*. A ce propos on mentionne déjà le livre qui devait donner naissance à notre *Clef des Songes* moderne.

AUGUSTE GITTÉE.

Bérenger Féraud. — Les Légendes de la Provence

1 vol. chez Leroux, Paris, (12 fr.)

Tous les lecteurs de la *Tradition* se souviennent des contes charmants qu'y a publiés M. Bérenger-Féraud. L'auteur n'est pas seulement une des illustrations du Corps de santé de la Marine ; il est, de plus, un érudit, un chercheur qui, de ses nombreux voyages autour du monde, a rapporté une ample moisson de documents curieux et nouveaux. *Ses études sur les peuplades de la Sénégambie*, sur les *Ouolofs*, sur les *Peuls*, se complètent aujourd'hui d'un recueil sur les *Légendes de la Provence*. Cet intéressant volume nous offre le récit d'histoires naïves, de superstitions populaires, de croyances bizarres dont on éprouve un plaisir instructif à retrouver les origines, à suivre les transformations à travers les mythologies antiques, les mystères du moyen âge et les religions modernes.

ED. GUINAND.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

Nº 10. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** 15 Octobre 1888.



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

Provisoirement 33, rue Vavin

Dépôt : **Emile LECHEVALIER**, libraire, 39, quai des Grands-Augustins

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1888. — 2e Année

COMITÉ DE RÉDACTION

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'impression, avec musique et dessins.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés d'adresser leur cotisation à M. Henry CARNOY, 33 rue Vavin. — Envoyer un mandat sur la poste.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, est envoyé franco, moyennant **12 francs**

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, *professeur au Lycée Louis-le Grand*, 33, rue Vavin. (*Les manuscrits non insérés seront rendus*).

M. **LECHEVALIER, 39, quai des des Grands-Augustins**, est seul chargé de la vente au numéro.

LA TRADITION

LE ROYAUME ET LES ROIS D'YVETOT (1)

Au noble pays de Caux
Y a quatre abbaïes royaux,
Six prieurés conventaux,
Et six barons de grand arroi,
Quatre comtes, trois ducs, un roy.

I

OU L'AUTEUR, N'AYANT PAS DÎNÉ, A LE MALHEUR DE RENCONTRER UN SAVANT EN COLÈRE.

Il y a quelque temps, je rencontrai un vieux savant, professeur en Sorbonne, s'il vous plaît, long, maigre, les yeux caves, d'immenses lunettes sur le nez et les bras tombant jusqu'à terre. Il était furieux et parlait tout haut en proie à une vive agitation.

« Eh ! monsieur.... (le nom allait m'échapper), qu'avez-vous donc, lui dis-je, et quel démon familier vous possède? Vous voilà dans la rue et, je crois, Dieu me pardonne, que vous pensez encore être dans votre chaire? »

Le vieux savant s'arrêta net.

« Vous avez raison, me dit-il, j'étais préoccupé.

— Serait-ce une indiscrétion, cher maître, de vous demander....

— Ces faiseurs d'articles sont tous insupportables ! ils ne connaissent pas le premier mot de la question qu'ils traitent, mais n'importe, ils écrivent, ils écrivent sans s'arrêter. Ah ! les impertinents, si la plume

(1) Sous une forme humoristique, notre collaborateur, Frédéric Ortoli, nous adresse une étude fort complète sur les *Rois d'Yvetot*. Cette question a été traitée plusieurs fois. Cf. particulièrement, en dehors des sources indiquées par M. Ortoli, un excellent article de M. Félix Frank que nous avons publié dans la *Rev. des Trad. pop.*, Tome I, 1886; et l'*Histoire des Rois d'Yvetot* par M. Laurent Caron, dans un discours prononcé le 26 décembre 1886 à l'Académie d'Amiens, et reproduit dans un supplément du *Journal d'Amiens* (10 avril 1887).

Voir également : le Ms. de la Bibl. Nat. intitulé : *Historia unde processit regnum de Yvetot*; *Dissert. sur l'Origine du Roy. d'Yvetot*, par l'abbé de Vertot, dans les *Mém. de Litt.* tirés des registres de l'Acad. roy. des Inscript. et Belles-Lettres, depuis l'année MDCCXI jusques et compris l'année MDCCXVIII, Tome IV ; *Hist. de la Princip. d'Yvetot, ses rois, ses seigneurs*, par L.-A. Beaucousin. Rouen, chez Méterie, libraire, rue Jeanne d'Arc, 11 ; etc. LA RÉD.

pouvait se briser dans leur main, ils n'imprimeraient point tant de bêtises! »

Et comme je souriais discrètement ;

« C'est vrai, je m'emporte, mais ce n'est pas de ma faute ; je ne puis voir de pareilles erreurs dans une revue qui se respecte ; imaginez-vous qu'un fat, qui se prétend historien peut-être, a osé écrire sans sourciller, imprimer, publier à des milliers d'exemplaires que le royaume d'Yvetôt remontait à 536, au règne de Clotaire et que ce fut le meurtre d'un certain Gautier qui en fut la cause! Cet article n'a pas dix pages, et dans ces dix pages l'auteur, qui, au moins, a eu le bon esprit de garder l'anonyme, (parbleu, il se serait déshonoré!) a trouvé le moyen d'entasser plus d'inexactitudes, de textes faux, d'anachronismes, de contre-vérités qu'il n'y en a dans tous les volumes du père Loriquet! Hé! parbleu, tout le monde n'est pas forcé d'écrire l'histoire, mais quand on s'en mêle, au moins, faut-il le faire comme il faut!

— Est-ce que vraiment, cher maître, le royaume d'Yvetot aurait existé? lui dis-je alors qu'il prenait haleine; je pensais que c'était une légende et qu'il n'avait jamais eu d'autre roi que celui dont parle Béranger, vous savez :

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Janneton
D'un simple bonnet de coton
Dit-on!

Mon savant me regarda d'un air stupéfait. Il hésita un moment pour savoir s'il allait me tourner le dos, puis, réfléchissant, sans doute :

« Venez avec moi, me dit-il, et je vous convaincrai du contraire. J'ai dans ma bibliothèque dix volumes sur la question : un seul suffira, j'espère, pour ouvrir les yeux des plus aveugles. »

Je baissai la tête, humilié de mon ignorance, et me surpris à accompagner mon docteur.

Une fois chez lui il me fit asseoir, chercha dans trente rayons, dérangea mille volumes, et enfin il s'assit à son tour, couvert de poussière, mais glorieux à l'avance de la victoire qu'il était sûr de remporter.

II

COMMENT L'AUTEUR APPREND UNE FOULE DE CHOSES INTÉRESSANTES MAIS QU'IL AURAIT VOLONTIERS REMISES A PLUS TARD.

« Toutes les légendes qui ont cours sur la fondation du royaume d'Yvetot en 536, me dit-il, viennent d'un écrit de Robert Gaguin, général de l'ordre des Mathurins, qui écrivait au xv[e] siècle, et dans lequel il dit ceci : (attendez que je cherche la page du volume!)

« Gaultier, seigneur d'Yvetot et chambellan de Clotaire Ier, ayant perdu les bonnes grâces du roi son maître, s'exila volontairement et passa dans les climats étrangers, où il fit la guerre pendant six ans aux ennemis de la Foi. Au bout de ce temps, s'étant flatté que la colère du roi s'était apaisée, il reprit le chemin de la France, et vint à Rome trouver le pape Agapet, qui lui remit des lettres de recommandation. Le seigneur d'Yvetot se rendit alors auprès du roi qui était à Soissons. C'était le vendredi-saint, le roi était à l'église ; Gaultier fut l'y trouver, se jeta à ses pieds, et le pria de lui accorder sa grâce. Mais Clotaire, sans nul égard pour le jour ni pour le lieu, lui plongea son épée au travers du corps. Agapet, informé d'une action si indigne, menaça le roi des foudres de l'église s'il ne réparait sa faute, et le roi, intimidé, érigea la terre d'Yvetot en royaume, en faveur des héritiers de Gaultier. » (1)

Un autre auteur du même temps, Nicole, Gilles rapporte le même fait ; mais il se contente de dire que le prince, par délibération de son conseil, statua et ordonna que : « Dès lors et ensuite, les seigneurs d'Yvetot et leurs hoirs seroient quittes de hommage, service, servitude qu'ils devoient au roy, comme possesseurs du domaine d'Yvetot, et que de ce furent par ledict roi Clotaire faictes et scellées lettres rendant libre ledict seigneur d'Yvetot et ses successeurs, et que de là cette terre prit le titre de royaume sans aucun empêchement. »

— Eh bien ! m'écriai-je à cette lecture, mais il me semble, cher maître, que cela est assez concluant, qu'en dites-vous ? »

Le savant haussa les épaules.

« Vous ne serez jamais un grand critique, me dit-il. Un peu de réflexion vous aurait pourtant épargné cette interruption. Robert Gaguin, ainsi que la plupart des chroniqueurs des *Gestis Francorum*, n'avait pas plus de méthode que de critique ; comme eux il mêle une foule de fables à ses précieux récits, mais comme eux aussi il est de la meilleure foi du monde : c'est là son excuse.

Bien des savants l'ont cru sur parole, témoin Robert Cinnalès, évêque d'Avranches, Baronius, Sponde, Baptiste Fulgose, Dumoulin, Chassanée et bien d'autres ; mais on oublie toujours que ces braves gens ont été réfutés très victorieusement dans une dissertation du *Journal des Savants* de l'année 1694, n° XI, et par ce bon abbé de Vertot dont la mémoire est aussi impérissable que son siège de Malte.

Tout prouve en effet que le royaume d'Yvetôt ne peut remonter à cette fatale date de 536 que Dieu confonde ! Voyons, est-ce croyable que notre Hérodote, Grégoire de Tours, qui écrivait sous le règne des enfants de Clotaire, n'aurait point parlé de ce meurtre commis par le roi dans une église et le jour de vendredi-saint, meurtre en réparation duquel se serait passé un fait aussi extraordinaire que l'élévation d'une

(1) *Compendium de origine et gestis Francorum.*

seigneurie au rang de royaume ? Il serait tout aussi surprenant qu'Athanase, qui écrivait au IXe siècle l'histoire très détaillée du pape Agapet, lequel joue un rôle si important dans le récit de Gaguin, n'ait pas dit un seul mot des faits qui y sont rapportés. Et puis, comment admettre qu'Agapet, qui avait eu tant de motifs pour menacer de ses foudres ce Clotaire, assassin des enfants de Chlodomir et de son propre fils Chramme, se réveille tout à coup à propos du meurtre d'un Gaultier d'Yvetot ?

— Pardon, cher maître...

— Laissez-moi dire. Comment, les papes ont vu massacrer impunément des rois et des princes, assassiner un évêque au pied des autels ; ils ont vu les débordements honteux de Brunehaut et de Frédegonde, ils ont vu ces crimes, dis-je, et ils se sont tu, et pour un malheureux chatelain sans argent et sans armée, ils auraient agité les foudres de l'Eglise sur un des plus puissants rois de la chrétienté ? Quel intérêt prenait donc Agapet à la personne de Gaultier d'Yvetot, pour vouloir venger sa mort et menacer Clotaire de l'excommunier s'il n'en faisait satisfaction ? D'ailleurs, une impossibilité matérielle se produit ici. Le vendredi-saint de cette année là, suivant un calcul de l'abbé de Vertot, tombait le 21 mars, et Agapet est mort à Constantinople le 22 avril suivant. Cela suffit, j'espère.

— Non, monsieur, cela ne suffit pas. Quoique les communications fussent très difficiles à cette époque, vingt jours et moins, peut-être, suffisaient à un courrier porteur de dépêches. En supposant ce dernier chiffre, c'est faire vingt lieues par jour ou à peu près. Cela n'est point exagéré. Et puis, si les lettres portent le millésime de 536 ne pourrait-on pas supposer qu'elles aient reçu la date de l'année où le meurtre a été commis, tandis que Clotaire ne les aurait délivrées que plus tard, lorsqu'il fut en possession du trône de Neustrie, par la mort de son frère Childebert, l'an 558 ? »

Le docteur se mit à rire.

« Voilà qui est bien joli ! Je ne m'occupe pas de la première observation qui me parait sans valeur, le pape ayant autre chose à faire en ce moment-là que de penser à messire Gautier ; quant à la seconde, vous serez de mon avis que ce n'est pas 22 ans après un meurtre que Clotaire pouvait être pris de remords. Ainsi donc vous pouvez chercher autre chose. »

Ce n'était pas encourageant pour mes débuts, aussi pris-je le parti de me taire. Le savant continua :

« Et d'abord, les seigneurs d'Yvetôt ne commencent à être connus dans l'histoire qu'à partir de 1066, date de la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Bâtard. Alors ils paraissent toujours comme vassaux et feudataires des ducs de Normandie leurs seigneurs et suzerains, ce qui prouve qu'ils n'avaient pas encore le titre pompeux de Roi. D'ailleurs, en 1206, sous le règne de Philippe Auguste, après la

réunion de la Normandie à la France,on voit-figurer un certain *Robert d'Yvetot* parmi ceux des propriétaires de fiefs nobles et militaires de cette province, et à cette date son fief était si peu considérable et si loin d'être affranchi, qu'il est porté sur les catalogues comme étant tenu de fournir au roi *la troisième partie d'un homme d'armes*, c'est-à-dire de contribuer pour un tiers à son équipement.

— Mais à quelle date remonte alors la fondation de ce royaume ?

— Patience, nous y arrivons. Cela n'a lieu ni sous saint Louis, ni sous le règne de Philippe VI, ni sous celui de Jean le Bon, ni dans la première partie de celui de Charles V, puisque dans les archives de la Cour des Comptes de Paris sont conservés plusieurs états des différentes revues de la noblesse normande passées par le connétable Du Guesclin sous le règne de Charles le Sage, entre les années 1360 et 1370, et qu'on y trouve le nom de *Périnet d'Yvetot*, sans aucune attribution de qualité ou de titre particulier (1). C'est une nouvelle preuve qu'en 1370 le seigneur d'Yvetot n'était point encore affranchi des devoirs féodaux qu'il devait au Roi de France comme duc de Normandie, et par conséquent il n'était point encore question de l'érection de cette seigneurie en souveraineté indépendante.

Mais comme il n'est point de tradition, si mêlée de fables qu'elle soit, qui n'ait quelque fondement dans l'histoire, tâchons de découvrir la véritable époque du titre de royaume donné à la seigneurie d'Yvetot.

Vous venez de voir, continua mon savant, que depuis 1206 jusqu'en 1370, les seigneurs d'Yvetot sont compris dans différents rôles des vassaux du duché de Normandie. Nous pouvons encore resserrer la date et aller jusqu'en 1371. En effet, que lisons-nous dans les comptes de Jehan Luissier cité plus haut ?

1° Pour une haquenée que le roy a acheptée et a donnée a Jehan d'Yvetot son maistre d'hostel, qu'il a envoyé ès parties d'Avignon, en la compagnie du comte d'Estampes, VI-XX fr.

2° A messire Jehan d'Yvetot, chevalier maistre d'hostel, pour une croix d'or que le roy a donnée a la chapelle d'Yvetot, et pour autres choses, au profit dudit chevalier, 160 fr. . . . .

6° Au roy, 200 fr. qu'il a donnés a Jehan, sire d'Yvetot, pour l'aider a payer une maison acheptée par lui a Paris, par mandement du 1er mars 1371.

Après cette date, tout est conjecture, on ne trouve plus trace des seigneurs d'Yvetot. Cependant M. de la Roque, auteur de l'histoire de la maison d'Harcourt, affirme que l'on trouve encore dans les registres de l'Echiquier de Normandie, conservés à Rouen, un arrêt de l'an 1392 qui

(1) Les comptes de Jehan Luissier font mention d'une somme de 30 fr. payée à Périnet d'Yvetot, pour *bons et agréables services*. Il s'agit de services rendus à Charles V qui paraît avoir beaucoup aimé ce seigneur.

donne le titre de roi à Jean IV, seigneur d'Yvetot. Ce n'est donc qu'entre 1371 et 1392 que la terre d'Yvetot a pu être honorée du titre de royaume. Vous trouverez sans doute que le nom de roi est bien gros appliqué à un simple *maistre d'hostel* de Charles V ; néanmoins ce nom lui convenait parfaitement. Qu'est-ce qui caractérisait en effet, sous le régime féodal, la plénitude de la suzeraineté, le *franc-fief* en un mot ? C'était pour la terre d'être le siège d'une juridiction avec droits de hauts-jours où les causes prenaient fin ; c'était pour le suzerain, en cas de minorité, de ne point tomber en la garde-noble du roi, de n'être tenu envers lui ni au service militaire, ni à l'hommage, ni à aucun impôt de quelque nature que ce fût, en un mot de ne relever que de *Dieu et de son épée*. Tels ont été en effet, les privilèges attribués à la terre d'Yvetot au plus tard en 1392. A partir de cette époque, les seigneurs de ce petit fief normand n'auraient-ils pas eu le droit de prendre une qualification royale ? Ils avaient dans leur domaine tous les attributs de la royauté, pourquoi leur en chicaner le nom ?

En effet, à l'époque où fut signé l'arrêt de l'Echiquier, la terre d'Yvetot était exempte de toutes tailles et de tous subsides envers le roi de France, comme il résulte de l'enquête faite le 7 février 1575 par les commissaires délégués pour la vérification des abus et malversations commis aux finances du roi en Normandie.

Les seigneurs de la dite terre prélevaient sur leurs sujets le droit de *quatrième*, comme faisaient les fermiers-généraux de la province, droit qui, dans tout fief non pleinement affranchi, appartenait au roi seul. Cela est établi par une foule d'arrêts dont je vais vous faire l'énumération.

— Je vous crois sur parole, monsieur le docteur.

— D'ailleurs, si jamais vous en doutiez, je pourrais vous lire la date de quelque cinquante de ces arrêts.

— Mille grâces, Saint Thomas n'est point mon patron !

— Je continue donc. Ils étaient en pouvoir d'octroyer pleine grâce aux criminels et de battre monnaie (1) ; ils avaient en 1553 la plénitude du pouvoir judiciaire, c'est-à-dire une juridiction de hauts-jours où les causes prenaient fin (2) ; ils ne devaient au roi aucun hommage ni service militaire, comme l'indique le rôle de la vicomte de Caudebec de 1506.

Cela est suffisant, j'espère, et nous pouvons hardiment conclure maintenant, n'est-il pas vrai, que le royaume d'Yvetot ne remonte nullement à 536, mais bien à une date qui flotte entre 1371 et 1392. Il est vrai que nous ne possédons pas la charte qui a érigé en royaume un fief relevant directement de la couronne de France, mais qu'importe ! l'arrêt de l'E-

(1) Chopin, *De regalis juris*, Tom. Ier.
(2) Lettres patentes de Louis XI, de 1461 à 1464.

chiquier n'est-il pas là, et peut-on nier l'effet par cette seule considération qu'on ne peut remonter à la cause? D'ailleurs, l'arrêt de la Haute-Cour de Normandie n'est pas la seule autorité que l'on puisse invoquer en faveur de la royauté de Jean IV et de ses successeurs, une foule de documents viennent encore confirmer mon dire.

Tenez, voici *un estat ou rolle de payement des gages et entretenements des cent gentilshommes du roy* Charles VIII, dans lequel, à la date du 1er janvier 1491, on voit figurer Jean Baucher 1er, *roy d'Yvetot*, lieutenant des cent gentilshommes de l'hôtel du roi. Puis : *A messire Jehan Baucher, chevalier, roy d'Yvetot, lieutenant, la somme de 400 livres...*, puis encore des lettres patentes de François Ier, à la date du 13 août 1543, lesquelles donnent le titre de *reine* à la dame d'Yvetot.

— Je vous avoue, cher maître, que je suis absolument convaincu par votre raisonnement ; cependant une chose me tracasse. Robert Gaguin et Nicole Gilles racontent tous les deux la même histoire d'où découlent toutes les légendes ayant trait à cette fameuse date de 536. Où donc ces honorables chroniqueurs ont-ils puisé leurs documents ? Est-ce la tradition orale qui les leur a fournis, ou bien ont-ils fouillé dans la poussière de quelque vieille bibliothèque aujourd'hui perdue dans la nuit des temps ? J'avoue que ce point me paraît assez intéressant à éclaicir, car, qui nous dit que ces deux respectables Révérends-Pères n'ont pas interprété à leur façon, c'est-à-dire d'une manière absolument défectueuse, le texte primitif? Dans ce cas on pourrait soumettre à la lumière de la critique le texte original et non une interprétation de ce même texte.

— Votre observation me plaît infiniment, me dit aussitôt mon professeur en prenant une prise bruyante ; je n'ai pas honte de l'avouer, car c'est la première que vous m'ayez faite de raisonnable.

— Toujours charmant, cher maître !

— Oh ! ce n'est pas pour vous flatter, mais il faut être juste en toutes choses. Eh bien ! vous avez raison, et beaucoup d'autres ont pensé comme vous sur ce sujet ; mais, voilà la difficulté, Robert Gaguin a négligé de nous dire d'où il avait tiré son récit. A dire vrai, il ajoute bien après sa légende qu'il a trouvé « *par une autorité constante et indubitable que cet événement extraordinaire s'est passé en l'an de grâce* 536, mais quant à dire quelle est cette fameuse autorité il n'en souffle mot ; au contraire,il se réjouit fort d'être le premier des historiens français qui ait fait cette découverte. C'est donc seulement du texte de Gaguin que nous pouvons nous servir et comme vous l'avez vu il est fort sujet à caution.

— Cette fois je n'ai plus rien à dire ; mais avouez-moi que c'est un fait bien extraordinaire que l'établissement de ce petit royaume en plein XVe siècle. Si je n'avais écouté avec la plus grande attention votre savante parole,je crois que la légende reprendrait bien vite ses droits dans mon esprit.

— Heureusement, vous avez fort bien écouté ; mais le royaume d'Yvetot n'a pas été, comme vous semblez le croire, le seul exemple qu'il y ait au Moyen-Age d'une seigneurie érigée en royaume ; au contraire, les exemples fourmillent, et si je ne craignais de faire de l'érudition avec vous....

— Oh ! ne vous gênez pas, cher maître, au point où vous en êtes, vous pouvez continuer.

— Je vois que vous plaisantez, mais n'importe. Le royaume d'Yvetot n'a pas été le seul dans ce genre au Moyen-Age. L'Angleterre nous en fournit un semblable, appelé le royaume de Man, de la petite île de ce nom située dans la mer d'Irlande. On prétend à ce propos que les anciens roi de Man, n'ayant pas le moyen d'avoir des couronnes d'or et d'argent, se servaient de couronnes d'étain, comme les rois d'Yvetot, n'ayant point de métal précieux pour leur monnaie, en fabriquaient, dit-on, au moyen d'un morceau de cuir taillé au milieu duquel se trouvait l'empreinte d'une vieille tête de clou. L'histoire ne dit pas si les faux monnayeurs abondaient dans le royaume, mais cela est assez probable si l'on en juge par les difficultés qu'ils avaient à surmonter. En Flandre, dans le Hainaut, le Brabant et autres provinces, il y avait aussi des principautés souveraines, des royaumes et même des empires, vous voyez que nous montons en grade.

Le chapitre de Tournai avait une seigneurie appelée Melle, qu'il prétendait ne tenir que de Dieu ; les seigneurs de Frasegnies, Fumay et de Ravin se flattaient de posséder leurs terres en toute suzeraineté ; le royaume de Maude, près de Tournai, était si petit au XVIII[e] siècle qu'on avait peine à y trouver le labourage de trois charrues, et l'empire de Blandin, près de Lille, n'était guère plus grand.

— C'est fort bien, cher docteur, vous avez déterminé la date de la fondation du royaume d'Yvetot, mais comment expliquez-vous cette fondation elle-même ?

— Cela est plus difficile à dire, mais enfin on peut y arriver. Ce royaume aurait dû être de la dépendance des ducs de Normandie, comme étant entièrement enclavé dans cette province ; mais les seigneurs de cette terre n'auraient-ils point refusé de rendre à ces ducs, comme d'ailleurs la chose est à peu près certaine, les devoirs de sujétion et de vassalité ? Pour se maintenir dans leurs franchises, n'auraient-ils point eu recours à la protection des rois de France, ce qui aurait fait dire qu'ils n'étaient point du duché, mais du royaume, et par une manière de parler qui autrefois était en usage, n'aurait-on pas dit royaume d'Yvetot, au lieu de dire Yvetot du royaume, comme on disait encore au XVIII[e] siècle Caen en France ?

D'ailleurs cela ne serait pas le seul exemple. Le royaume de Maude dont je vous parlais tout à l'heure, s'est formé de cette manière. Le village de ce nom était composé de deux parties dont l'une était dans la province de Hainaut et l'autre dans le Tournesis qui, de toute antiquité,

appartenait au royaume de France. Pour distinguer les deux parties de ce village, les habitants se sont dits, les uns de Maude-Hainaut, les autres de Maude-Royaume, ce qui a formé le royaume de ce nom, quoiqu'il n'ait pas été plus privilégié pour avoir un si beau titre. Mais vous pensez bien que cela n'est qu'une simple conjecture, quoique, je pense, elle ait encore sa valeur ; cependant le plus sûr est de se rapporter à ce que j'ai dit concernant les pleines franchises que la terre d'Yvetot possédait au plus tard en 1392. En fait d'histoire, il ne faut pas s'aventurer à la légère ; mieux vaut rester un peu en arrière que de manquer de se rompre le cou en voulant aller trop vite dans un chemin rempli de précipices.

— Voilà l'histoire du royaume d'Yvetot bien finie, illustre maître, permettez-moi maintenant de me retirer afin que vous ne puissiez pas dire que j'abuse de vos instants. Je vois d'ailleurs que l'heure de votre dîner approche, et je ne voudrais point faire souffrir les vivants pour les morts.

— Que me parlez-vous d'histoire complète ? Nous avons à peine fixé la date probable de la construction de la maison ; ne faut-il pas maintenant faire connaissance avec tous ceux qui l'ont habitée ? D'ailleurs, je n'ai pas faim.

III

OU L'AUTEUR OUVRE UNE PARENTHÈSE.

(Oh ! ces savants, comme ils sont égoïstes ! Je n'ai pas faim, et les autres ?)

IV

OU LE DÉSESPOIR DE L'AUTEUR N'A PLUS DE BORNES.

— Je vous disais donc, mon brave ami, continua mon bourreau, qu'il ne me restait plus maintenant qu'à vous parler des rois, ou plutôt des roitelets d'Yvetot, car, comme bien vous le pensez, ces illustres seigneurs furent plus que modestes dans leurs entreprises guerrières. Les plus remarquables d'entre eux n'ont guère fait autre chose que de construire une grange ou de creuser un puits, mais comme ces hauts faits ont été conservés à la postérité, ainsi que l'attestent plusieurs inscriptions et médailles commémoratives, il ne faut point que la postérité les laisse périr.

— Pourtant, cher maître, je crois que nos descendants ne perdraient pas grand'chose à ignorer ces grands évènements et, si tel était votre avis...

— C'est ce qui vous trompe ; il n'est si petite pierre qui ne vienne en aide à un habile architecte quand il s'agit de construire un édifice, et les choses les plus insignifiantes en apparence peuvent prendre tout à coup une importance considérable à des yeux plus clairvoyants que les nôtres. Je continue donc et vous prie à l'avenir de ne pas m'interrompre ; d'ailleurs cela vous amusera énormément, je vous citerai une foule de dates et de noms qui vous feront plaisir.

— (Hélas !)

— Comme vous vous en souvenez, sans doute, le premier seigneur d'Yvetot qui prit le titre de roi, est ce maistre d'hôtel de Charles V, qui a nom Jean IV. Ne vous récriez pas à ce chiffre IV ; cela prouve seulement qu'avant 1392 il y avait eu trois autres princes du même nom. Grand ami du roi de France, familier de sa maison, peut-être est-ce à cette amitié que notre officier royal dut de voir accorder à son fief les dernières immunités qui lui valurent sa transformation en royaume. Tous les seigneurs d'Yvetot étaient très bien vus à la Cour où ils occupaient des charges importantes, aussi ne faudrait-il point s'étonner outre mesure que, placés comme ils l'étaient entre les mains du roi, celui ci eût consenti à leur donner un titre auquel ils avaient droit, mais qui, dans l'espèce, était absolument honorifique.

Jean IV eut un fils nommé Martin qui, à ce qu'il parait, aimait la table outre mesure et aussi le luxe. Malheureusement, les impôts qu'il tirait de son royaume ne lui suffirent pas, et un beau jour il se vit obligé de vendre sa royauté pour une somme assez modeste, quatorze mille écus d'or. L'acquéreur fut un lègue, Pierre de Vilaines, comte de Ribedieu et chambellan du roi de France, qui ne fit que passer sur le trône. Il mourut en effet en 1415 en combattant valeureusement les Anglais que l'armée française avait rencontrés au village d'Azincourt.

Pierre II, son fils, lui succéda sans encombre : mais deux ans après, il fut obligé d'abandonner son royaume et de fuir les ennemis de la France qui avaient fait une descente à Touques et s'étaient rendus maîtres de toute la Normandie. Tout le pays fut livré au pillage de l'Anglais : il n'y eut partout qu'incendies, meurtres et carnage : Yvetot fut presque entièrement détruit (1418). Par suite de la prise de possession, le roi d'Angleterre préleva 500 livres de rentes le 22 février 1419 en faveur d'un chevalier nommé Jean Holland, se réservant, toutefois, l'hommage et l'offre chaque année, d'une épée avec son fourreau. Malheureusement le pays avait été si complètement ruiné que le seigneur anglais ne put jamais tirer plus de 500 livres de ses domaines et qu'il fut forcé de porter plainte devant le roi qui y fit droit. On se transporta en effet sur les lieux, on rassembla soixante-dix habitants les plus anciens du petit royaume, et ceux-ci déciderent à l'unanimité (3 février 1429) : « Que cette terre (apprécia avoit été affranchie par le roy de France, qui lors étoit en telle manière que le seigneur à qui elle appartenoit et ses successeurs n'en étoient tenus de faire au roy de France hommage ni autres faisances quelconques : que le seigneur d'Yvetot tenoit sa haulte justice sans ressort, et ses subjects ne payoient aucuns aydes qu'à lui. ...C'est pourquoi, après une exacte perquisition et évaluation par parcelles de la terre et de chaque droit d'icelle, lesdicts témoings et experts n'apprécièrent tout le revenu dont avoit joui et jouissoit ledict Holland qu'à la somme de quatre cens quarante-huit livres, douze sols, quatre deniers, [illegible] à l'écie, et [illegible] de portevine tournois. »

Les Anglais furent chassés, Jean Holland disparut, et sous Louis XI on se trouve en présence de Guill. Chenu, capitaine d'Harfleur et chambellan de ce roi. Le grand évènement de ce règne fut le percement d'un puits dans la cour du château royal, puits qui, paraît-il, existe encore aujourd'hui. D'ailleurs des médailles commémoratives en font foi. Elles sont bien étranges, ces médailles : d'un côté on voit le bienheureux puits avec seau, corde, et manivelle, et de l'autre, cette inscription qui ne fera pas le bonheur de tous les buveurs :

HAURITE AQUAS. C. V. GAUDIO DE PUTEO.

Guillaume Chenu laissa deux enfants dont l'aîné, Jacques, lui succéda; le second avait nom Perrot. Que fit ce Jacques ? On n'en sait rien ; mais il est probable qu'il ne fit creuser aucun autre puits, car, dans ce cas, l'histoire ne serait point muette à son égard.

Mais voici paraître messire Jehan Baucher, conseiller et chambellan du roy de France (tous ces roitelets ont été chambellans) qui, quoique n'étant pas de la famille régnante, s'assied à son tour sur la chaise royale.

Comment ce changement de dynastie a-t-il pu se faire? Eh ! parbleu, par les femmes. Jacques I[er] n'avait qu'une fille qui épousa Jehan Baucher, et celui-ci, à la mort de son beau-père, monta sur le trône le plus naturellement du monde, sans que cette entorse à la loi salique (Jacques I[er] avait un frère encore vivant) eût donné lieu à une autre guerre de Cent-Ans.

Ce Jean Baucher est le grand lion d'Yvetot. Non qu'il fit la guerre pour son compte, le petit royaume étant dans une paix profonde, mais il mit la cuirasse pour le roi de France qui à cette époque avait affaire dans la Bretagne. Il se distingua beaucoup à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier et surtout au siège de Dinan où il commandait 30 hommes d'armes et 80 archers. La ville prise, notre héros en fut récompensé en la gardant contre les rebelles, ce qui est clairement exprimé par d'Argentré lorsqu'il dit : « A Dinan et parce que cette ville estoit fort importante, fut laissé pour chef le sieur de Beaumont de Polignac, et avec luy le roy d'Yvetot. »

Mais pendant ce temps là les affaires du royaume de Jean Baucher allaient mal : le pasteur absent, le troupeau ne faisait rien qui vaille. Notre guerrier jeta un cri de détresse. « Madame, écrit-il à Anne de Beaujeu alors régente,

« Madame, j'envoye ce pourteur en court, devers le roy mon seigneur, et vous prie vous remonstrer les afayres de mon royaume, auquel si vous ne mettez la main, par ma foy ils sont bien au bas.

« Madame, je vous avertis que si vous recommandez à Notre-Dame de Haultefaye. en Agenès, que, au plaisir de Dieu et de Notre-Dame, vous serez bientost grosse, car toutes les faimes qu'ils s'y recommandent ne faulsant point, ainsi que l'on m'a dit.

« Madame, je vous suplie m'avoir à vous pour recommandé comme loyal serviteur.

« Madame je pris à Dieu et à Notre-Dame de Haultefaye que vous doint très bonne vie et longue.

« Escript à Dinan le XVe jour le janvier 1490,

« Votre très humble et obeissant serviteur,

LE ROY D'YVETOT. (1)

La reine d'Yvetot étant morte cependant, et comme le roi Jean Baucher n'avait pas d'enfants, la couronne passa entre les mains de la branche collatérale en la personne de Perrot-Chenu, frère de Jacques Ier. Jean Baucher continua néanmoins à porter le titre de roi, mais cette qualification fut purement honorifique jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1500. « Au dict an, racontent les curieuses chroniques de Monstrelet, le jour de S.-Anne, XXVJ^e^ iour de iuillet trépassa à Lyon le roy d'Yvetot, et fust enterré à Ste-Croix, près St Ien de Lyon. »

C'est M. de Beauregard qui, par ses découvertes, nous a éclairés sur toute cette époque du royaume d'Yvetot. Les documents publiés à cet égard dans le *Nouvelliste de Rouen* du 6 septembre 1859, font entre autres connaître le contrat de mariage qui fut signé entre le fils aîné de Perrot-Chenu et une demoiselle Marie Courault, fille noble du seigneur de Saint-Aubin en Normandie. Voici le texte même de la dotation constituée par les père et mère des deux jeunes conjoints :

« Attendu qu'ils sont enfans de bas âge, pour les ayder à vivre, ledit sieur Chenu et ledit sieur Courault consentent et promettent payer et faire délivrer pour chacun an à son dit fils et à sa dite fille, la somme de 200 liv. tournois, et en outre leur quérir leur bois, maison, feu, lit, et coucher leurs enfans et serviteurs, ainsi qu'il leur appartiendra selon leur estat, et si a promis et promet icelui Perrot-Chenu, vestir et atrousteler Jean Chenu et ladite Marion Courault, de robes, habillements, bagues et joyaux d'or et d'argent. Et s'il étoit ainsi que ledit Chenu, allase de vie à trépas au devant dudit sieur Perrot son père, icelui Perrot consent et accorde que ladite Marion Courault ait pour son douaire la somme de 200 liv. tournois. »

Parvenu à l'âge de quatorze ans, le fiancé de Marion ratifia ce contrat, et loin de passer de vie à trépas comme on l'avait si bien prévu dans l'acte ci-dessus, il survécut à son père et lui succéda sous le nom de Jean V. Malheureusement on ne sait rien sur ce jeune roi qui ne sut rien faire pour atteindre la gloire si ce n'est de laisser une fille, Isabeau, qui à sa majorité apporta sa main et sa couronne à Martin du Bellay, ambassadeur de François Ier et gouverneur à cette époque de la Normandie.

(1) Nous empruntons cette lettre, ainsi qu'une grande partie des documents employés dans cette étude, à la charmante brochure que M. A. Labutte a publiée sur ce sujet à la librairie Willem, en 1871.

— Pardon, cher maître, mais est-ce que ce mariage fut prospère et aurons-nous encore beaucoup de rois ?

— Quelques-uns, mais écoutez. Aussitôt après son mariage, Du Bellay, riche et puissant, obtint en octobre 1553 des lettres de jussion. Le parlement de Rouen ne voulut pas les enregistrer et la cour ordonna « que très humbles remontrances seroient faictes au roy. »

Quelques présidents et conseillers, ayant à leur tête le procureur général, furent députés à Sa Majesté et représentèrent au roi qu'il serait nuisible aux intérêts de l'Etat qu'il y eût dans le royaume des terres décorées des marques de la souveraineté, prérogatives que les lettres-patentes de 1544 et 1553 accordaient à la terre d'Yvetot.

Martin Du Bellay se trouvait à la Cour quand les envoyés s'y présentèrent. Appelé par le roi pour entendre leur déposition, celui-ci, qui était plein d'esprit et d'à propos, comme un véritable ambassadeur qu'il était, plaida chaleureusement sa cause. Il rappela ses droits qu'il fit sans nul doute remonter à Clotaire (il n'était pas forcé d'être historien), s'appuya sur une foule de lettres-patentes, invoqua les sanctions qu'elles avaient reçues et enfin termina de main de maître : « Sire, dit-il, quoi qu'il en soit de ces droits et privilèges qui ont de tout temps appartenu à la maison d'Yvetot, la justice et la haute sagesse de Votre Majesté me sont trop bien connues pour chercher de nouvelles raisons. Je m'en remets donc en entier à la délibération de Sa Majesté, qu'Elle agisse comme Elle avisera pour le bien. »

Martin Du Bellay était fort bien en cour. Le roi fut flatté de ces dernières paroles et ne sut rien refuser à l'ancien ambassadeur ; il lui renouvela tous les privilèges octroyés antérieurement aux seigneurs d'Yvetot, *mais en excepta cependant la souveraineté en dernier ressort.* C'était un grand coup que le roi de France venait de porter au trône d'Yvetot ; la souveraineté en dernier ressort c'est toute la royauté, et les lettres patentes que Henri II fit enregistrer au Parlement, le 12 janvier 1554, furent pour ainsi dire le coup de grâce donné au trône de Jean IV.

Cependant, le titre de roi n'était point contesté aux princes d'Yvetot et ceux-ci continuèrent à le porter. Mais l'édifice était ébranlé et le Parlement de Rouen s'acharna à le démolir plus que jamais.

Le successeur de Martin II fut son fils Martin III. Se trouvant, en vertu de sa charge, au couronnement de la reine Marie de Médicis, Henri IV s'aperçut qu'aucune place n'avait été réservée à *son frère.* Alors le Béarnais vint le trouver, et, le présentant lui-même : « Je veux que l'on donne une place honorable à mon petit roi d'Yvetot, selon la qualité et le rang qu'il doit tenir », dit-il en souriant avec bonhomie. C'est tout ce que nous savons sur lui. Mais, si nous sommes ignorants sur Martin III, Martin IV nous est en revanche plus connu. Ecoutez ce que dit à propos de lui le Brantôme du XVII[e] siècle, Tallemant des Réaux :

« Il est bossu devant et derrière, cela lui est arrivé par accident. Lui

et son frère aîné, qui mourut enfant, étaient nourris à la terre de Mont. près Loudun ; le plancher de leur chambre s'enfonça ; l'aîné demeura boiteux et celui-ci bossu. Il se démit apparemment l'épine du dos, et on n'y prit pas garde.... Cet homme s'est amusé à faire le roi d'Yvetot chez lui, en Anjou, et ne venait à la Cour que pour y perdre son argent ; ce n'est pas qu'il manque d'esprit, mais il aimait tenir son *quant à soi* à la province. Il ne donnait la main chez lui à personne. M. de Rheims, en passant à une lieue de chez lui, envoya un gentilhomme pour lui faire compliment ; il dit à ce gentilhomme : « Pourquoi votre maître n'y est-il pas venu lui-même ? » (1)

« Depuis, il se corrigea un peu ; mais il évitait de faire civilité. La Trezellière, maréchal-de-camp, l'étant allé voir, il le laissa quatre heures sur la pelouze devant sa porte, et y fit même apporter une collation...

— Heureux La Trezellière !

— Ne m'interrompez donc pas ! « ... une collation. de peur d'être obligé de lui donner la main. Par la même raison, il se mit au lit une autre fois, étant obligé de donner à dîner à feu Rasilly le borgne, qui était aussi maréchal-de-camp. Aujourd'hui il est revenu de cette vision, et il m'a donné la main à moi, et me fit toutes les civilités que je pouvais souhaiter. Sa femme, à cette heure que son mari est guéri de cette chimère, commence à en être malade, et traite si mal les gens qu'on ne la va plus guère voir. Vous diriez que sa maison est la maison de Bourbon.

« On dit dans le pays qu'il a donné jusqu'à huit cent mille livres. Il a été un peu de ces gens qui craignent d'aller *al paradiso de' coglioni.* Le premier garçon dont il fut amoureux.... » Mais laissons le reste, cela suffit à nous faire connaître notre roi.

La dynastie des Du Bellay se maintint à Yvetot jusqu'en 1660. A cette époque, par suite d'alliances, le royaume étant devenu seigneurie, passa dans la maison d'Anglure de Savigny. Mais Antoine Saladin d'Anglure, devenu marquis Du Bellay, étant mort sans enfants...

— Quelle chance !

— La terre d'Yvetot passa en 1675 à la maison de Crevant, entre les mains d'une jeune fille encore mineure.

— Hélas !

Pendant la nuit du 20 août 1688, le petit royaume se trouva tout à coup illuminé *a giorno.* La capitale était en feu ; les trois quarts des maisons furent détruites. Pour éteindre ce grand incendie, Mlle de Crevant donna sa main à Camille d'Albon, marquis de Saint-Forgeux, auquel elle apporta en dot sa seigneurerie ; Camille d'Albon reconstruisit la ville, et la sous-préfecture d'aujourd'hui se souvient encore de son nom.

1. *Historiettes de Tallemant des Réaux,* édit. Monmerqué, T. VII-VIII, p. 246.

Cette famille est restée en possession de la terre d'Yvetot jusqu'à la Révolution, toujours luttant avec opiniâtreté contre les gens de loi qui avaient enlevé un à un tous les privilèges du petit royaume. Mais ce fut la lutte du pot de terre et du pot de fer. Les rois d'Yvetot perdirent devant toutes les juridictions, et en 1711 il fut jugé devant le conseil du roi que : « le royaume de France servant de barrière à la principauté d'Yvetot, celle ci devait contribuer au prorata de ses facultés pour la défense du dit royaume puisque les ennemis de la couronne de France ne respecteraient pas la dite principauté d'Yvetot, s'ils venaient à pénétrer dans le pays de Caux. »

Le dernier prince d'Yvetot fut Camille III. Mais, après sa ruine par les gens de loi, le pauvre homme fut obligé d'épouser la fille d'un riche négociant de Lyon. Il ne put se consoler de cette mésalliance ; aussi le faisait-il sentir vivement à sa femme.

Le jour où celle-ci accoucha :

— Pauvre enfant, dit-il, je t'ai fermé la porte de Malte !

— Et moi, monsieur, reprit vivement la jeune mère, je vous ai fermé celle de l'hôpital !

— Bien répondu.

— Oui, mais la Révolution approchait ! »

V

OU L'AUTEUR, AYANT BEAUCOUP ÉCOUTÉ, OSE PRENDRE LA PAROLE A SON TOUR.

Ami lecteur, ne vous récriez pas à ce titre, je ne serai pas long ; mais avant de quitter votre gracieuse compagnie je veux faire un souhait pour votre bonheur.

Que Dieu vous garde, à moins d'un crime à expier, de la rencontre de mon savant si vous êtes à jeun !

Frédéric Ortoli.

LIVRES DE DIVINATION CHEZ LES ORIENTAUX

II

LE LIVRE DE LA LUNE

D'APRÈS L'ASTRONOME NECTANAVOU LE ROI

Septembre.

Si la lune se lève toute droite, il y aura de la joie, de la paix, des fruits en abondance. Si elle se lève inclinée (de côté), il y aura des maladies chez les hommes.

Octobre.

Si la lune se lève toute droite, toutes choses seront en abondance sur la terre. Si elle se lève inclinée, il y aura grande joie sur la terre,

Novembre.

Si la lune se lève droite, il y aura sécheresse et vent. Si elle se lève inclinée, il y aura abondance de neige et de pluie.

Décembre.

Si la lune se lève droite, il y aura de la gelée et de la joie. Si elle se lève inclinée, il y aura troubles et guerre.

Janvier.

Si la lune se lève droite, il y aura gelée et guerre. Si elle se lève inclinée, il y aura des maladies mortelles dans l'endroit vers lequel la pointe du croissant sera tournée.

Février.

Si la lune se lève droite, il y aura pluie et froidure. Si elle se lève inclinée, il y aura neiges, pluies et maladies mortelles chez les hommes.

Mars.

Si la lune se lève droite, il y aura grande abondance de fruits. Si elle se lève inclinée, il y aura aussi beaucoup de fruits.

Avril.

Si la lune se lève droite, il y aura de la grêle et des maladies mortelles. Si elle se lève inclinée, il y aura joie et paix.

Mai.

Si la lune se lève droite, il y aura des maladies dans l'endroit vers lequel sa pointe sera tournée. Si elle se lève inclinée, il y aura santé et bonheur sur la terre.

Juin.

Si la lune se lève droite, il y aura des maladies des yeux et de la misère. Si elle se lève inclinée, quelqu'un amènera des troubles en vue de se faire nommer gouverneur de province ; le blé et les fruits seront en abondance.

Juillet.

Si la lune se lève droite, il y aura sur la terre des maladies mortelles. Si elle se lève inclinée, il y aura des troubles, des discordes, des épidémies meurtrières.

Août.

Si la lune se lève droite, il y aura des troubles et des guerres en certains pays. Si elle se lève inclinée, beaucoup de personnes s'entredévoreront.

(*Tiré d'un Ms turc inédit écrit en caractères grecs*).

JEAN NICOLAIDES.

LES RUSSES CHEZ EUX.

V

(Suite).

Les falaises du Dniépr à Kiev, formées de sable et de glaise durcie, sont particulièrement favorables au percement des cavernes. Celles que les premiers solitaires y ont creusées sont étroites, arrondies par le haut et ne laissant venir l'air que par de petites ouvertures du côté du fleuve, ménagées dans les plus sombres endroits des bois qui surmontaient la colline, le plus possible à l'abri de tout regard humain.

Primitivement, ces cavernes furent pratiquées dans le flanc des escarpements du Dniépr par les Varégues qui y cachaient leur butin. C'est dans l'une de ces retraites que, deux ans environ avant la mort de Vladimir, vint habiter un certain Antipe, né en 983, qui, sous le nom d'Antoine, acquit en peu de temps une grande réputation ; le récit de ses austérités lui attira un nombre considérable de visiteurs et d'imitateurs. A partir de ce moment, en effet, une foule de cellules se construisirent autour de la sienne, des monastères s'élevèrent au-dessus des cavernes, et aujourd'hui c'est toute une ville cléricale qui s'agite sur les retraites sombres des anciens ascètes.

Les moines qui s'enterraient ainsi vivants dans une ombre éternelle, à la seule lueur tremblottante d'une petite lampe suspendue devant les saintes Ikones, vivaient là quelques dizaines d'années sans voir le jour. Ils passaient leur vie à prier, à pleurer sur leurs péchés ; ils mangeaient à peine, se mortifiant la chair et gémissant du matin au soir sur la misérable destinée du genre humain.

Non contents de ces privations de toutes sortes, quelques-uns, jaloux de dépasser encore leurs frères en austérité, se creusaient une étroite cellule, sans porte, avec un simple trou, comme ouverture, par lequel on leur passait de la nourriture deux ou trois fois par semaine, une hostie et un peu d'eau bénite. Si, à la prochaine visite, on retrouvait ces derniers objets intacts, c'est que le reclus avait cessé de vivre.

Cette manie solitaire qui date d'Antipe, eut une recrudescence au XII[e] siècle. Presque tous les moines vivaient seuls dans les cavernes creusées au-dessous des églises, et, quand ils mouraient, on les enterrait dans la cellule même. Une planche portait le nom du saint avec son portrait en pied ; en haut, on ménageait une ouverture par laquelle on pouvait toucher les reliques, et, au dessus, une inscription relatait le nom avec une courte biographie du défunt.

On peut voir encore six de ces planches où les portraits sont encore visibles ainsi que les inscriptions.

Je n'ai pas à critiquer ici les singulières théories de ces ascètes qui certes étaient de bonne foi et croyaient faire œuvre pie en fuyant leurs sem-

[illegible]. Je ne vous détaillerai pas non plus les changements successifs nécessités par les mouvements du sol qui ont modifié l'aspect des cavernes de la Lavra, ni les agrandissements considérables exigés par l'affluence des pèlerins, des visiteurs et des religieux de tous ordres qui viennent s'y réfugier.

Nous nous contenterons de faire une revue rapide des plus curieux souvenirs pieusement conservés par les moines d'aujourd'hui.

Voici d'abord le corps de Denis Chtchepa : en [illegible], il était chargé de l'ordre intérieur des cavernes ; or, le jour de Pâques, il entra dans la crypte commune où reposaient les moines défunts, afin de les encenser suivant l'usage.

« Frères, dit-il en entrant, c'est le grand jour ! *Christos Voskres !* Christ est ressuscité ! »

Et aussitôt tous les morts, d'une seule voix, lui répondirent :

« Oui, en vérité, il est ressuscité ! »

On nous montre ici la cellule où mourut saint Zacharie : deux habitants de Kiev, Serguiei et Jean, ayant aperçu un jour une lueur miraculeuse sur une image de la Vierge, prirent ensemble l'habit monacal. Jean mourut le premier et confia à Serguiei son fils Zacharie ; il lui remit en même temps mille roubles d'argent et cent roubles d'or pour les remettre à l'enfant à sa majorité.

Quand Zacharie fut en âge de réclamer l'héritage, Serguiei prétendit n'avoir rien reçu et affirma que Jean avait tout donné aux pauvres.

« Va donc le jurer aux pieds de l'image de la Vierge de la Lavra ! dit Zacharie. »

Jean y consentit et jura ; mais quand il voulut baiser l'image, il ne put jamais en approcher. Au moment de sortir, il se mit à pleurer.

« Saint Antoine et saint Théodose, cria-t-il, éloignez de moi cet ange qui veut me faire du mal ; chassez tous ces diables qui m'entourent ; qu'ils prennent plutôt l'argent qui est caché chez moi ! »

L'héritage fut en effet trouvé dans un coffre ; Zacharie, reconnaissant, donna tout au monastère et se retira dans une cellule où il ne mangea que de l'herbe jusqu'à la fin de sa vie.

Plus loin, le tombeau de Simon qui, par ses prières, a retenu pendant trois jours des voleurs à la même place et ne les a laissés partir qu'après s'être assuré de leur repentir.

Dans une autre partie de la Lavra nous trouvons les restes des deux frères Jean et Théophile. On raconte que ce dernier avait manifesté le désir d'être enterré à côté de son frère mort avant lui, et, quand on ouvrit le cercueil, que Jean se recula pour lui faire de la place.

Nous ne pouvons nous défendre d'un certain effroi en approchant de ces cercueils ouverts où reposent les dépouilles informes de ces solitaires, depuis plus de mille ans. L'intérêt augmente encore quand, au lieu d'un saint quelconque dont on nous raconte les miracles plus ou moins vraisemblables, nous nous trouvons en présence d'un homme célè-

bre à d'autres titres, comme Nestor, par exemple, le plus ancien des historiens russes. On ne connait pas la date de sa naissance, mais on a ses ouvrages. qui ont tous été réédités par les soins de la Société Archéologique. Son histoire embrasse une période de 250 années. C'est son frère en religion, Jean Vichatitch, qui lui fournit la plus grande partie des documents ; pour le reste, il avait été témoin des faits qu'il rapporte.

C'est aussi une singulière apparition que celle de ce saint Jean qui imagina de se faire enterrer jusqu'à mi-corps et de rester ainsi jusqu'à ce que la mort vint enfin le délivrer de cette torture volontaire. Cette tête émergeant du sol dans l'ombre épaisse d'une cellule, à la lueur douteuse d'une petite lampe, produit un étrange effet. Il parait que le corps de St Jean s'enfonce dans la terre insensiblement, et que, quand il sera au niveau du sol, la fin du monde arrivera... Je soupçonne les bons moines de la Lavra de le remonter un peu tous les ans, pour reculer le plus possible l'instant désagréable où ils rentreront dans le néant et où cesseront les fructueuses visites des milliers de pèlerins qui viennent à Kiev chaque année apporter leurs aumônes.

Voici encore la croix de cuivre de Marc le fossoyeur ; il ne buvait d'eau que ce qu'elle en contenait. On en donne à boire aux paysans qui même en emportent chez eux. J'ai oublié de vous dire aussi que, toujours *moyennant finances*, naturellement, on a le droit de porter jusqu'à la sortie le bonnet de St-Jean le Martyr.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rappeler ici tous les saints, les reliques, les images miraculeuses que l'on montre à la Lavra, aussi bien que tous les miracles que l'on vous raconte et que les bons mougiks écoutent bouche bée. Nous quitterons donc la Lavra après avoir jeté un coup d'œil sur les trente têtes de saints inconnus que l'on conserve dans une vitrine, et nous irons respirer un peu le grand air sur le Kreschtchatik, d'autant plus que l'atmosphère raréfié de ces profondeurs est lourd et corrompu et que pas plus que moi sans doute vous n'avez de goût pour la vie des cavernes.

(A suivre). ARMAND SINVAL.

LES LÉGENDES SICILIENNES

M. Léo Quesnel a publié l'année dernière, dans la *Nouvelle Revue*, une étude intéressante sur les légendes siciliennes.

« Dans la région moyenne de l'Europe, dit M. Quesnel, les imaginations s'adoucissent : les légendes des peuples du Nord sont terribles ou sombres ; en Espagne et en Italie, les contes de fées sont gracieux et tendres ; mais en Sicile, ils sont à la fois imprégnés de la mythologie grecque et de la légende catholique. »

Il est curieux de voir comment l'imagination populaire s'est vengée de l'oppression ecclésiastique en travestissant Saint-Pierre.

Chez presque tous les peuples catholiques, le gardien des clefs du Paradis est représenté dans les légendes sous des traits grotesques et ridicules: mais le peuple sicilien s'est plu à y ajouter l'odieux. Le poursuivant, même jusque dans sa famille, il a peint sa mère ou plutôt sa belle-mère, comme le type de l'avarice et de l'égoïsme. Voici l'anecdote :

« Saint Pierre et sa belle-mère vivaient très bien ensemble sur la terre ; ils s'étaient toujours parfaitement entendus, et ce fut une peine pour lui quand il sut qu'elle était damnée. Cependant, il y avait une petite bonne action dans sa vie : c'était la seule, mais enfin c'était quelque chose : elle avait, un jour, donné une queue d'oignon à un pauvre. A la prière de son fils et par son influence, un ange fut envoyé pour l'arracher aux flammes de l'enfer. A mesure que celui-ci la tirait de la fournaise, les âmes de ses compagnons de tortures s'attachaient à ses pieds, espérant avoir part à sa délivrance. Il faut savoir que l'ange, ne pouvant toucher à une âme encore impure, lui présentait, comme on présente une perche à un noyé, la queue d'oignon qui plaidait en sa faveur. C'était donc à ce frêle appui qu'elle était suspendue. Malheureusement pour elle, dans son égoïsme, elle se débattit pour secouer les âmes qui s'accrochaient à ses chevilles, la queue d'oignon rompit, et elle retomba pour l'éternité dans les flammes, d'où il ne lui restait plus une seule bonne action pour la tirer désormais. »

Pour les Siciliens, le grand et doux poète Virgile est un sorcier.

« Mieux que personne, disent-ils, il entendit l'art diabolique. Mais aussi, il faut dire qu'il avait une bien mauvaise femme. Il l'avait épousée jeune, à l'âge de l'inexpérience, et elle a fait son malheur: une femme vaine, dédaigneuse, aussi désagréable qu'elle était belle. Le *magu* (sorcier) Virgillu la supporta le plus longtemps qu'il put. Mais enfin, il rechercha l'amitié de Malagigi, le grand maître des esprits qui parcourent l'espace sur des manches à balais. Malagigi l'initia aux secrets de la magie, et Virgillu devint si habile dans cet art que tous les diables le craignaient et s'empressaient de lui obéir. Avec leur aide, il ne tarda pas à rendre la vie de sa femme aussi intolérable qu'elle avait rendu la sienne. Cela dura quelque temps, c'est-à-dire jusqu'à ce que la mort emportât Virgillu de ce monde dans les régions inférieures. Quand on sut cela aux Enfers, les diables et les damnés conspirèrent ensemble pour fermer les portes au redouté magicien. « Nous ne voulons pas qu'il entre ici, disaient-

ils, car il trouverait encore moyen de nous tyranniser tous. » Ils mirent donc les verrous et les chaînes et se blottirent derrière la porte. Virgillu arrive : « Toc ! toc! — Qui va là ? — Le Magu Virgillu. — Arrière ! arrière ! il n'y a pas de place ici pour vous. — Mais où faut-il que j'aille, puisque je suis damné ? — Arrière ! arrière ! il n'y a pas de place ici pour vous. » — Et ainsi Virgillu dut rester dehors dans l'état le plus misérable, car la Mort lui avait ôté sa baguette magique. Cela déplut à Malagigi, qui n'aimait pas qu'on fît affront à ses amis. Il ramassa les os et l'âme de Virgillu, et les emporta dans une île lointaine. Là, il les mit dans un sépulcre ouvert, traça autour trois cercles magiques, prononça quatre mots fatidiques et les laissa. Depuis ce temps, les pêcheurs ne peuvent plus se réfugier dans cette île. A peine en approchent-ils, qu'une tempête s'élève et les repousse au large, tempête si violente qu'il semble que le monde soit renversé. »

Enfin, voici l'histoire d'une *fata* (une fée), la *fata* Aretusa ; elle était d'une beauté extraordinaire, et d'une sagesse plus grande encore. Toute son occupation était d'embellir les jeunes filles et de garder leur chasteté. Un jour que la jolie Pipina se baignait dans une rivière, le roi vint à passer, et l'aperçut. « Qu'on l'enlève ! dit-il à ceux de sa suite; qu'on la revête d'un manteau d'or et qu'on la porte dans mon propre palais ! Je veux en faire mon épouse ! »

Mais ces paroles mensongères ne trompèrent point la *fata*. Pippina devint invisible au moment où on allait pour la saisir. On eut beau chercher partout sur le rivage ; personne ne put savoir ce qu'elle était devenue. Alors le roi, furieux, accusa ses gens et voulut les tuer ; mais la *fata*, qui les savait innocents, eut pitié d'eux, les changea en pierres, et les précipita dans la rivière. Là, ils entendirent la voix de Pippina qui leur disait : « A cause des peines que vous souffrez pour moi, je vous baignerai, et vous embellirai, et vous rafraîchirai toujours. Le soleil vous caressera : vous vivrez paisiblement et paresseusement sur mon sein. » Ils entendaient cela et ne voyaient rien. Et la voix murmurait toujours à leurs oreilles, et ils ne pouvaient deviner d'où elle partait ; et jamais ils ne l'ont su, et ils ont vécu ainsi, bercés par ce doux murmure, et ils ont été heureux.

C. DE WARLOY.

LES ANGES ET LES DÉMONS

DANS LA TRADITION RABBINIQUE

« La plupart des docteurs Juifs croyent que le monde a été créé par Dieu, comme le dit Moïse, et tous ceux qui ont voulu soutenir que la matière était co éternelle à l'Etre souverain, ont été excommuniés et mis au rang des hérétiques chassés du sein d'Israël. Beaucoup d'entr'eux sont du sentiment que le ciel et les astres sont animés. Comme Moïse ne s'explique pas sur le temps auquel les anges furent créés, ils abondent en conjectures sur ce sujet, et disent que Dieu créa les anges le second jour de la création, et qu'ils furent appelés à son conseil sur la production de l'homme, mais qu'à cet égard, leur sentiment ne fut pas unanime. « L'un « approuvait sa création et l'autre la rejetait, parce qu'il prévoyait qu'A- « dam pécherait par complaisance pour sa femme ; mais Dieu fit taire ces « anges ennemis de l'homme, et le créa avant qu'ils s'en fussent aperçus : « ce qui rendit leurs murmures inutiles, et il les avertit qu'ils pécheraient « aussi en devenant amoureux des filles des hommes. » Il y a des rabbins qui soutiennent que les anges ne furent créés que le cinquième jour : d'autres veulent que Dieu les produise tous les jours, et qu'ils sortent d'un fleuve appelé *Dinar* ; et enfin quelques-uns donnent aux anges le pouvoir de s'entre-créer les uns les autres, et disent que c'est ainsi que l'ange Gabriel a été créé par l'ange Michel qui est au-dessus de lui.

« Le Juif Philon regarde les anges comme les colonnes sur lesquelles l'univers est appuyé, et presque tous les rabbins ont suivi son sentiment. Ils supposent que chaque nation a son ange particulier, qui veille sur elle, et qu'il y en a qui président sur chaque chose. Azariel préside sur l'eau ; Gazardia sur l'Orient, afin d'avoir soin que le soleil se lève ; et Nékid, sur le pain et les aliments. D'autres anges président sur chaque planète, sur chaque mois de l'année et sur les heures du jour. Chaque homme a deux anges, l'un bon, qui le garde, l'autre mauvais qui examine ses actions. Si le jour du sabbat, au retour de la synagogue, les deux anges trouvent le lit fait, la table dressée, les lampes allumées, le bon ange s'en réjouit et dit : « Dieu veuille qu'au prochain sabbat les choses soient en aussi bon ordre ! » Et le mauvais ange est obligé de répondre : *Amen*. S'il y a du désordre dans la maison, le mauvais ange à son tour souhaite que la même chose arrive au prochain sabbat, et le bon ange répond : *Amen*.

« On trouve dans les ouvrages du Juif Eliézer, que Dieu ouvre à l'homme le chemin de la vie et de la mort, et qu'il lui en donne le choix. Il y a, dit-il, sept anges dans le chemin de la mort, dont quatre pleins de miséricorde, se tiennent dehors à chaque porte, pour empêcher les pécheurs d'y entrer : *Que fais-tu ?* dit le premier ange au pécheur qui veut entrer, *il n'y a point ici de vie : vas-tu te jetter dans le feu ? repens-toi.* S'il passe la

première porte, le second ange l'arrête et lui crie : *Que Dieu le haïra et s'éloignera de lui.* Le troisième lui apprend qu'il sera rayé du livre de vie : le quatrième le conjure d'attendre que Dieu vienne là chercher les pénitents ; et s'il persévère dans le crime, il n'y a plus de retour ; les anges cruels se saisissent de lui.

« Mais tout ceci n'est rien en comparaison de ce que Philon, cité plus haut, et ce que d'autres docteurs Juifs avancent touchant la nature des Anges et des Démons et la création du premier homme. Ils disent donc, ainsi que Moïse, fils de Maïmon, qui vivait dans le XIIe siècle, que les sphères sont mues et gouvernées par des anges, qui ont la connaissance et la volonté nécessaires pour exercer leurs opérations. Ils accordent trois origines différentes aux démons : 1o les uns soutiennent que Dieu les a créés le même jour qu'il créa les enfers pour être leur demeure ; qu'il les forma spirituels, parce qu'il n'avait pas eu le loisir de leur donner des corps, et que la fête du Sabbat commençait au moment de leur création. 2o Les autres disent qu'Adam, ayant été longtems sans connaître sa femme, l'ange Samaël, touché de sa beauté, l'aima, s'unit avec elle, et qu'elle conçut et enfanta des démons. 3o Quelques-uns enfin, qui ne craignent point de faire le portrait le plus affreux de notre premier père, avancent qu'il engendra les esprits malins. Quelques docteurs plus raisonnables pensent que les anges ont été créés dans un état d'innocence, et qu'ils en sont déchus par leur jalousie pour l'homme et par leur révolte contre Dieu.

« Au reste, les rabbins disent que les démons ont été créés mâles et femelles, et que par conséquent ils en ont pu produire d'autres ; que les âmes des damnés se changent en démons et viennent tourmenter les hommes sur la terre et jusque dans leurs tombeaux : que ces démons ont des ailes comme les anges, peuvent voler comme eux d'un bout du monde à l'autre, et ainsi qu'eux connaître l'avenir ; et que de même que les hommes, ils boivent, mangent, engendrent, multiplient et sont sujets à la mort.

« Pour expliquer la cause pour laquelle l'Etre suprême fit périr toutes les créatures par les eaux du déluge, excepté Noé et sa famille, ils supposent que l'an du monde 1170, vingt anges firent complot de se marier avec les filles des hommes, et que de ces mariages naquirent les Géans, qui enseignèrent aux hommes les Arts et les Sciences, aux femmes la coquetterie, et à tous la colère, la violence et les opérations magiques ; en sorte que la paix et l'innocence furent chassées de l'univers. Les anges fidèles se prosternèrent devant le trône de Dieu, et lui dirent : « Les Géans bouleversent la terre, et y font triompher les crimes. Les esprits des âmes des hommes morts crient, et leurs soupirs montent jusqu'à la porte du ciel, sans pouvoir parvenir jusqu'à toi, à cause des injustices qui se font sur la terre : tu vois cela, et tu ne nous apprends point ce qu'il faut faire. » Cette remontrance eut son effet. Dieu ordonna à Uriel « d'aller avertir le fils de Lamech, qui était Noé, qu'il serait garanti de *la mort éternellement*. Il commanda à Raphaël de saisir Exaël, l'un des anges re-

« belles, de le jetter *lié pieds et mains dans les ténèbres*, d'ouvrir le désert « qui est dans un autre désert, et de le jetter là ; de mettre sur lui des « pierres aiguës, et d'empêcher qu'il ne vît la lumière, jusqu'à ce qu'on le « jette dans l'embrasement de feu au jour du Jugement. L'ange Gabriel « fut chargé de mettre aux mains les Géans, afin qu'ils s'entretuassent, et « Michaël devait prendre Sémircas et tous les anges mariés, afin que « quand ils auraient vu périr les Géans et tous leurs enfans, on les liât « pendant LXX générations, dans les cachots de la terre jusqu'au jour de « l'accomplissement de toutes choses, et du jugement où ils devaient être « jettés dans un abîme de feu et de tourmens éternels. » Telles sont en substance les rêveries des rabbins au sujet des anges. »

(Contant Dorville, *Hist. des diff. Peuples du Monde*, T. III, pages 364-69).

LE SORCIER LIMITOU

CONTE PICARD

Il était une fois un homme avec des cheveux rouge cuivre, un nez en bec de hibou et des yeux verts grands comme des écus de six livres, qui marchait en grinçant des dents. Il les avait longues et pointues. Il passait souvent dans le pays d'Hornoy en faisant de grandes enjambées et en regardant les gens en dessous.

D'où venait-il ? où allait-il ? On n'en savait rien. On assurait qu'il était sorcier, on en avait peur et on l'appelait Limitou.

Une fois, Limitou arriva au village de Dromesnil en tenant un épi de blé entre ses doigts crochus. Il frappa à la porte d'une maison.

« Pan, pan. — Qui là ? — C'est Limitou. — Quoi que vous voulez, Limitou ? — Avez vous une petite place pour poser mon épi de blé ? — Posez, posez, Limitou. »

L'épi posé, Limitou partit laissant les gens tout épeutés.

A quinze jours de là, Limitou revint, frappa comme la première fois et réclama son épi de blé.

« Ah, mon Dieu ! s'écria la femme en tremblotant, *no glangne* l'a mangé ?.., Prenez l'glangne en place ! »

Limitou prit la poule, partit et s'arrêta dans une ferme de Selincourt. Il frappa comme à Dromesnil et demanda une petite place encore pour poser sa poule.

« Posez, posez, Limitou, lui dit-on tout de suite. »

A quinze jours de là, Limitou revint chercher sa poule.

« Quel malheur, geignit la fermière, nous l'avons mise dans *no* écurie et le cheval l'a tuée d'un coup de pied. Prenez *no cheval en place*. »

Limitou le voulut bien, et emmena son cheval à Boisrault où il entra dans la cour d'une auberge.

« Avez-vous une petite place pour poser mon cheval ? fit-il à l'aubergiste.

— Posez, posez, Limitou, consentit le brave homme, sans s'inquiéter s'il serait payé. »

Il attacha son cheval et se sauva sans boire ni manger. On ne savait de quoi il vivait.

Quinze jours après, il reparut.

« Seigneur Jésus ! dit l'aubergiste, nous avons mis *vo cheval*, au marais et il·a sa jambe cassée... Vous prendrez *no servante* en place, n'est-ce pas, bon Limitou ? »

Limitou sourit, montra ses dents aiguisées, mit la servante dans sa hotte et s'en alla à Hornoy où il loqueta à la porte du sacristain. La porte ouverte, il quêta encore une petite place pour poser sa hotte

« Posez, posez, Limitou, fit la femme du sacristain qui enfournait du pain et faillit se trouver mal de frayeur. »

Quand le vilain homme fut parti, la femme reprit ses sens et continua à mettre au four. Avec son pain, elle faisait cuire une *flamiche* qui répandait une odeur de beurre frais.

« Marraine, marraine, une *quiote pièce de flamiche* ? pria tout à coup une voix venant d'on ne sait où.

— Où es-tu donc, *ma quiote fille* ? demanda la bonne femme, qui avait reconnu la voix de sa filleule.

— Dans la hotte de Limitou. »

Vite, on sortit la pauvrette de sa prison et on lui donna à manger, car elle avait grand'faim. Quand elle fut rassasiée, on avisa au moyen de la tirer des mains du vieux sorcier.

Le sacristain, qui était rentré de l'église, alla consulter M. le curé. Le saint homme vint et resta pensif.

« Limitou reviendra à la chute du jour, dit-il enfin mystérieusement ; amenez-moi votre chien. »

Un gros chien de garde fut amené ; M. le curé le fit cacher dans la hotte, prononça quelques paroles à voix basse et se retira.

Effectivement, Limitou revint avant le coucher du soleil chercher son dépôt, on le lui rendit, et, au plus vite. Il se perdit dans la campagne en riant d'un rire de sorcier.

Quand il fut dans le bois de Vraignes, en un lieu où se trouvaient par terre des manches à balai, oubliés par des sorciers qui avaient tenu sabbat en cet endroit, il déposa sa hotte par terre et en ouvrit

le couvercle discrètement; au même instant le chien se mit à aboyer et à lui mordre les jambes. Limitou fit une foule de signes cabalistiques; mais le chien qui avait été prémuni contre les sorts par M. le Curé, ne s'en retournait pas du tout et continuait à mordre. Limitou se sauva à grande vitesse jusqu'à ce qu'il disparut dans un grand trou qui, croit-on, le fit retomber en enfer. Toujours est-il qu'on ne l'a jamais revu.

Depuis ce temps, quand une personne habituée à fréquenter le canton d'Hornoy n'y revient plus, on a gardé l'habitude de dire:

« Est-ce qu'elle ressemble à Limitou ? Aurait-elle été mordue par *ch' quien* d'Hornoy ? »

PIERRE D'ISSY.

LE FUMIER AUTOUR D'UN CLOCHER

Un jour, dans le village de... (Le nom est variable suivant la région), les habitants trouvèrent que le clocher de l'église n'était pas suffisamment élevé ; il était bien au sommet du mamelon en pain de sucre sur lequel s'étaient groupées les habitations, mais, néanmoins, il ne paraissait pas de suffisamment loin à leur gré.

Donc, la population s'assemble et délibère sur les moyens d'augmenter la hauteur dudit clocher. Maints avis furent émis, celui par exemple de faire un marché avec un maçon. Mais il faut dire que la caisse municipale n'était pas riche, et que personne n'était disposé à faire le moindre sacrifice pécuniaire individuel pour obtenir un résultat qui ne touchait en somme qu'à la satisfaction de l'amour-propre collectif.

Une des fortes têtes de l'endroit eut à cette occasion une idée lumineuse, comme on va le voir ; il dit à ses concitoyens :

« Mes amis nous ne sommes que des..... ignorants. Ce que nous aurions de mieux à faire pour cela serait d'aller demander conseil à M. X... » (un original misanthrope, mais très instruit, qui habitait dans les environs).

La proposition est agréée avec empressement, et voilà une députation qui s'en va bravement auprès de M. X... et qui lui expose le désidératum de la population.

Celui-ci fut grandement étonné tout d'abord : mais il vit d'un coup d'œil une bonne farce à faire, et au lieu de rire au nez de ses concitoyens, il fit semblant de les prendre au sérieux. Donc il leur dit :

« Il n'est pas étonnant que votre clocher ne soit pas très élevé, c'est qu'en effet il est bâti sur le roc et le peu de terre qui l'entoure est extrêmement maigre, il faudrait lui mettre une bonne couche de fumier tout autour ; et je suis persuadé que l'année prochaine il aurait très sensiblement augmenté en hauteur. »

La députation se retire enchantée et convaincue. Elle revient au village, raconte le résultat de sa démarche à l'autorité qui prescrit à chaque habitant d'apporter au pied du clocher une bonne charge de fumier.

Quand on eut fait ainsi une bonne couche d'engrais, on mesura avec soin la hauteur du clocher et on attendit. Au bout de quelques jours il survint un peu de pluie qui fit tasser la couche de fumier. Les habitants, impatients, mesurent de nouveau le clocher qu'ils trouvent plus haut de quelques travers de doigts.

« Il commence à pousser ! » se disent-ils avec joie.

Depuis lors, de temps en temps ils mesuraient le clocher pour voir s'il continuait à grandir.

Dès que l'espérance de voir le clocher s'élever plus majestueusement au-dessus du village fut née dans l'esprit des habitants de... un des plus ambitieux de la localité dit :

« Il est malheureux qu'il n'y ait pas une belle horloge sur ce clocher. »

Ce propos fut l'objet d'une nouvelle discussion et de l'élection d'une nouvelle députation qui alla à la ville en vue d'acheter une horloge. Cette députation se met en route après avoir reçu la recommandation d'économiser le plus possible les deniers de la commune dans l'achat qu'elle allait faire. Elle arriva chez un horloger de la ville. On débattit le prix longtemps, et comme la députation marchandait beaucoup, le vendeur leur fit remarquer que les rouages de l'horloge étaient très soignés.

« Qu'est-ce que cela nous fait ? répartit la forte tête. Après tout, il ne nous faut que le cadran et les aiguilles, c'est ce qui paraît. Gardez le restant si vous voulez, nous n'en avons pas besoin. »

Les voilà donc partis avec le cadran et les aiguilles seulement. Chacun se félicita du bon marché de l'achat et on se hâta de mettre le cadran en place.

« Tiens, mais les aiguilles ne marchent pas ! dit un des habitants désappointé après quelques jours d'attente.

— Eh ! bien il faut croire qu'elles sont fatiguées du voyage, répartit un voisin. Dans quelques jours elles seront reposées ; et,

au besoin, nous pourrons de temps en temps les aider un peu à la montée. »

Une fois le clocher orné comme nous l'avons dit et bien entouré de fumier dans l'espérance d'une croissance prochaine, les habitants de... voulurent compléter l'embellissement du village et ils eurent l'idée de mettre une belle fontaine devant l'église. Seulement comment faire monter l'eau ? On n'y regarda pas de si près, et ne s'occupant pas du tuyautage, on fit construire par le maçon et le tailleur de pierre une fontaine monumentale. Puis chaque matin, la population venait voir si le robinet coulait.

« L'eau n'est pas encore venue ! se disait-on philosophiquement chaque matin. Attendons les pluies, peut-être elle finira par venir. »

Or, une nuit, un mauvais plaisant ayant un besoin pressant à satisfaire, vint à la fontaine, et au lieu d'y puiser de l'eau, en laissa au contraire tomber une petite quantité dans la vasque. Ajoutons qu'il y laissa tomber quelque chose de plus.

Le lendemain matin, la population émerveillée vint voir le phénomène dont elle ne comprenait pas le mécanisme, et les fortes têtes de l'endroit dirent à leurs concitoyens :

« L'eau est venue enfin, seulement elle n'est pas venue seule. »

Enfin, après tous ces déboires, les habitants de... perdirent l'espoir d'avoir jamais la joie de voir leur village plus joli. Quelqu'un devant qui ils se plaignaient de leurs mécomptes, leur répondit :

« Que voulez-vous ? Le mal vient de ce que votre pays est sur une montagne. S'il était dans la plaine, l'embellissement serait facile. Tant qu'il restera perché là-haut, vous n'obtiendrez rien.

— Tiens, c'est une idée, dirent en chœur tous les habitants, il faut transporter le village tout entier dans la plaine. »

Voilà donc qu'ils achètent de la corde neuve, qu'ils en entourent le village, et qu'ils attellent à cette corde toutes les bêtes de trait qu'ils peuvent trouver.

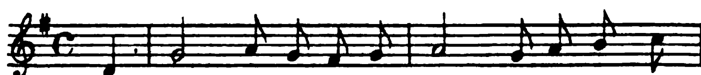
La population toute entière, même, tirait sur la corde pour aider les bêtes. Cette corde si vigoureusement tirée s'allongeait naturellement un peu. Aussi chacun en faisant un pas en avant criait :

« Courage, tirons encore un peu, voilà que nous avançons ; et, par conséquent, le village marche. »

(Littoral de la Provence).

BÉRENGER FÉRAUD.

CHANTONS POUR PASSER LE TEMPS











II

Le capitaine enchanté
De voir la beauté de ce beau jeune homme
Lui dit : « Mon charmant matelot,
Tu seras admis à bord du vaisseau ;
Tes façons et ta bonne grâce
Te feront avoir une place. »
C'était à son cœur désiré
De se voir placer près d' son bien-aimé.

III

Son bel ami la voit
Plus de mille fois sans la reconnaître,
Disant : « Mon charmant Cadet,
Tu ressembles bien à ma bien-aimé'
Tes beaux yeux, ton joli visage,
Tes cheveux, ton joli corsage,
Me font toujours rappeler
Que tu ressembles à ma bien-aimé. »

IV

« Monsieur, vous me plaisantez,
Vous me surprenez, vous me faites rire,
Je n'ai ni amis ni parents,
Je suis éloigné du port d'Lorient,
Je suis un garçon unique,
Je suis né à la Martinique,
Et c'est un vaisseau Hollandais
Qui m'a amené au port de Calais ».

V

Ils sont bien restés trois ans
Sur le bâtiment sans se reconnaître,
Ils sont bien restés trois ans,
N' se sont reconnus qu'au débarquement,
Maintenant que l'amour nous rassemble,
Nous allons nous marier ensemble,
L'argent que nous avons gagné,
Il nous servira pour nous marier.

(Paris)

CHARLES DE SIVRY.

J'AI FAIT MA MORTE.

BALLADE BOURBONNAISE

Sur les ponts d'Avignon, trois filles se promènent,
Blanches comme le lys, belles comme le jour...
Passent trois cavaliers soudains au jeu d'amour.

L'un d'eux prend la plus jeune, et tenant sa main fine :
« Montez, belle, montez sur mon cheval grison
« Qui nous mène à Paris, où je tiens garnison. »

Quand ce fut à Paris, l'hôtesse la regarde :
« Etes-vous là par force ou sur votre désir ?
— Où vont mes cavaliers, je trouve mon plaisir. »

Et voici que l'hôtesse avertit l'innocente :
« Dînez, dînez, la belle, et mangez d'appétit ;
Avec vos cavaliers, vous passerez la nuit. »

La belle, incontinent, très pâle, tomba morte.
« Sonnez, sonnez, clairons, tambours, battez aux champs,
Notre maîtresse est morte à l'âge de quinze ans. »

Ils ont porté le corps de la douce princesse
Au pied d'un chêne vert debout sur le chemin,
Où chante un rossignol du soir jusqu'au matin.

Le père, un vieillard blanc, seul a fleuri la tombe :
« Ouvrez, ouvrez la terre, ouvrez sans plus tarder ;
J'ai fait ma morte, hélas ! pour mon honneur garder. »

GABRIEL ECHAUPRE.

LA CLOCHE

Et la cloche avait peur au faîte du clocher.
Elle m'a dit : « Les temps et les temps vont marcher.
Ecoute, tout là-bas, là-bas, ce bruit qui gronde !

« *On dirait une lame immense, une eau roulant*
Dans le silence lourd de l'infini tremblant,
Tremblant sous la clameur et sous la nuit profonde.

« *Le noir ange frappeur m'est un jour apparu.*
Il m'a touché de l'aile, il parlait, je l'ai cru,
— Depuis, j'appelle en vain sans que nul me réponde.

« *Rien ne peut m'égayer, rien d'heureux ni de beau.*
J'ai des frissons d'horreur quand je vois à nouveau
Sur les horizons bleus monter l'aurore blonde.

« *L'écoutes-tu, ce bruit qui vient, ce bruit affreux?*
On dirait des remords se déchirant entr'eux
Ou le cri de l'espace enseveli sous l'onde.

« *Et j'ai peur... Et sais-tu, passant, pourquoi j'ai peur?*
C'est que, quand reviendra le noir ange frappeur,
Je dois sonner le jour, le dernier jour du monde! »

CHARLES FUSTER

VARIATION SUR UN AIR DE RONDE

Nous n'irons plus au bois et plus ne cueillerons
La grâce des lilas et des blancs liserons;
Les lilas sont coupés et mortes sont les roses,
Et les sous bois d'avril ont pris des airs moroses.
Nous laisserons faner les lauriers vert-feuillus
Et les rires. Voyez comme on ne danse plus!
Nous laisserons danser toutes seules les belles;
Car nous n'entendons plus chanter dans les venelles
Le gentil rossignol perché sur un rosier
Et aussi la cigale avec son doux gosier.

JACQUES MADELEINE

NOTES ET ENQUÊTES

I

UN BROCHET LÉGENDAIRE

Notre collaborateur E. Maison nous communique la note suivante :

« Il est raconté dans nos vieilles chroniques lorraines, qu'au soir de la bataille de Nancy, 5 janvier 1477, un traître italien, nommé Campobasso, vint se camper au pont de Bouxières, pour y massacrer et jeter à l'eau tous les fuyards bourguignons.

« Aujourd'hui le vieux pont de Bouxières n'est plus au même endroit et la rivière a changé son cours ; pourtant, serait-il contemporain de cette effroyable tuerie, cet énorme brochet de treize kil. qu'on vient de capturer après maints efforts dans ces parages de la Basse-Meurthe.

« Toujours est-il que jeudi dernier des amateurs montés sur un carnot, en jetant leurs filets non loin du confluent de la Meurthe et Moselle, près de la pointe Saint-Eucher et en face des ruines féodales de Condé, sentirent soudain un choc sérieux et crurent un instant à un noyé embarrassé dans les mailles.

« Ils tirèrent avec précautions, craignant de chavirer, et après une demi-heure d'efforts ramenèrent une pièce magnifique, assurément rare dans nos contrées.

« Ouvert et dépecé, on trouva avec étonnement dans le corps du brochet, 3 pièces de monnaies antiques, un liard de Lorraine du temps de Léopold, un jeton de cuivre avec la marque : Saladin, moulins de Saint-Nicolas, 1520, et une petite monnaie du Téméraire. Comment ces pièces sont-elles venues là ? Nul ne le saurait dire.

« Ce n'est pas, du reste, la première fois que les pêcheurs de la Meurthe ont fait de telles captures, et notre rivière départementale porte toujours bien son nom de poissonneuse. »

II

LA LITTÉRATURE ET L'ÉCOLE

Les questions scolaires sont, plus que jamais, à l'ordre du jour. Nous tenons donc à signaler, et voudrions commenter longuement, la si intéressante brochure, pleine d'aperçus généraux et d'idées neuves que M. Charles Fuster consacre à *La littérature moderne et l'école*. Cette étude avait d'abord paru dans le *Semeur*, la vaillante publication dont le succès n'est plus à faire. Dans ces quelques pages écrites « à l'emporte pièce », au moyen d'un style énergique et pittoresque, M. Charles Fuster essaie d'ouvrir l'école à l'étude et à l'admiration des chefs-d'œuvres contemporains. Il attaque avec vivacité les préjugés et la routine : c'est une véritable réforme qu'il propose, — une réforme malaisée à accomplir, mais passionnante à discuter. Cette brochure fera son chemin grâce aux discussions qu'elle soulèvera. — On peut la demander aux bureaux du *Semeur*, 188, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

Laval — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

No 11. — 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** 15 Novembre 1888



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

Provisoirement 33. rue Vavin

Dépôt : Emile LECHEVALIER, libraire, 39, quai des Grands-Augustins

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1888. — 2e Année

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages [illegible] pression, avec musique et dessins.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés qui n'ont pas encore réglé leur abonnement pour [illegible] d'adresser leur cotisation à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin. — E[illegible] mandat sur la poste.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue.*

Le premier volume de **LA TRADITION**, est envoyé franco, moyennant 12 [illegible]

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carno[illegible]** *[illegible]fesseur au Lycée Louis-le-Grand* 33, rue Vavin. (*Les manuscrits non [illegible] seront rendus*).

M. **LECHEVALIER, 39, quai des Grands-Augustins,** est seul charg[illegible] vente au numéro.

LA TRADITION

LES ANCIENS CONTEURS (1)

VI

DOM JEAN DE HAUTE-SEILLE, MOINE LORRAIN DU XIIe SIÈCLE.

L'abbaye cistercienne de Haute-Seille (2) fondée en 1140 par Agnès de Langstein, et supprimée en 1791, comptait parmi ses membres vers la fin du XIIe siècle, un religieux spirituel et savant, très curieux de belles aventures et de récits merveilleux, qui mérite une place d'honneur dans l'histoire de la littérature populaire, et qui, loin d'avoir été prophète dans son pays, y est à peine connu. Il s'appelait Jean, il a écrit un petit livre intitulé : *Dolopathos, sive de Rege et septem Sapientibus*, dans l'espérance de transmettre à la postérité des histoires qu'il jugeait avec raison intéressantes; mais il avait eu le tort de les raconter en latin, au moment même où la langue des trouvères prenait son essor. C'était, dès le XIIIe siècle, une erreur d'espérer la gloire pour une œuvre composée dans une langue morte, et d'écrire à la postérité en latin : aucune de ces lettres, suivant un mot connu, n'est arrivée à son adresse. Le livre du bon moine Jean n'est pas sorti du monde des religieux et des clercs, et il a précédé les œuvres latines de Dante, de Pétrarque, de l'Arioste, de la foule des Vida, des Vanière et des Santeuil dans la nécropole que le peuple ne visite jamais, et où ne descendent que les auteurs érudits dont notre éducation contemporaine diminuera de plus en plus le nombre (3).

Néanmoins le *Dolopathos* avait été lu par quelques lettrés. Il fut bientôt traduit en français par le trouvère Herbert, ou Herbers, en un poème de

(1) Sur cette série des *Anciens Conteurs*, voir *La Tradition*, tome Ier : I. *Les Facétieuses Journées* de Gabriel Chappuis de Tours, p. 13; II. *Les Aventures de Til Ulespiègle*, p. 197 ; III. *Les anciennes Éditions du Décaméron de Jean Boccace*, p. 282 ; et tome II : IV. *Emprunts faits par La Fontaine aux Contes de Boccace*, p. 41 ; V. *Le Pentaméron du Cavalier Basile*, p. 235.

(2) Les ruines de cette abbaye se voient encore près de Cirey, à gauche de la voie du chemin de fer d'Avricourt à Cirey.

(3) Abbé Mathieu, *Un Romancier lorrain du XIIe siècle*, p. 4 (Extrait des *Mém. de l'Acad. de Stanislas* pour 1882).

12.901 vers de huit syllabes (1). Herbert rendit justice à frère Jean dès le début de l'œuvre :

Un blancs moines de bonne vie
De Haute-Selve l'abbaye
A cette histoire novellée,
Par biau latin l'a ordenée :
Herbers la velt en romans trère
Et del roman un livre fère.

Et plus loin :

Si com dom Jehans nos devise
Qui en latin l'histoire a mise.

Le trouvère Herbert se rendit célèbre par sa traduction : dom Jehan de Haute-Seille tomba dans l'oubli. Le *Dolopathos* français signalé en 1581 par le président Claude Fauchet, en 1670 par Huet, en 1751 par dom Calmet qui ne fait qu'un seul personnage de Jehan et d'Herbert, analysé inexactement en 1838 par Daunou (2) et plus exactement — la même année — par Leroux de Lincy, fut publié intégralement en 1856 (3).

Qu'était cependant devenu le texte primitif du *Dolopathos* latin de frère Jehan ? On savait que le manuscrit avait été vu au XVII[e] siècle à l'abbaye d'Orval par dom Martène qui, dans son *Amplissima Collectio*, en avait publié la dédicace adressée à Bertrand, évêque de Metz. C'est du côté d'Orval qu'un jeune savant allemand, Hermann Œsterley, dirigea ses investigations. Il retrouva le manuscrit d'Orval dans la bibliothèque de Luxembourg. Ce manuscrit était du XIII[e] siècle : le *Dolopathos* latin en remplissait les feuillet 139-170. Ce texte authentique parut bientôt en une brochure (4). Le livre de frère Jehan s'ouvre par cette dédicace :

« *Au Révérend Père et Seigneur Bertrand,* (5) *évêque de Metz, par la volonté de Dieu, frère Jehan, moine quelconque de la Haute-Seille, souhaite de vivre heureusement et terminer plus heureusement encore le cours de sa vie...* »

Ces souhaits sont suivis d'un éloge pompeux des vertus de Bertrand. Puis le moine de Haute-Seille explique le but de son ouvrage. Tandis qu'il était plongé dans l'étude des Anciens, il s'est rappelé les événements merveilleux arrivés sous un roi oublié par l'histoire. Il a pensé que ce serait grand dommage de laisser perdre le souvenir de si belles aventures, et il entreprend de les raconter à sa manière, *solius exercitii gratia et amore gestorum*, seulement pour s'exercer et par amour des choses extraordinaires.

(1) M. le C[te] de Puymaigre parle d'une édition anonyme en vers antérieure à celle du poète Herbert (*Les vieux Auteurs castillans*, p. 45).
(2) *Hist. litt.*, tome XIX.
(3) *Dolopathos*, publié par Ch. Brunet et Anatole de Montaiglon ; collection Janet. Paris. 1856.
(4) Hermann Œsterley, *Johannis de alta silva Dolopathos, sive de Rege et septem Sapientibus* ; 1 br. in 8 de 100 p. ; Strasbourg, 1873, chez Trubner, libraire de l'Université.
(5) Ce Bertrand occupa le siège de Metz de 1180 à 1212.

Dom Jehan, quoi qu'il en dise à la fin de sa préface, est un esprit très cultivé, nourri de la fleur de l'antiquité ; sa narration est vivante et naturelle, malgré les citations de l'Ecriture, des poètes, des prosateurs et des philosophes classiques qui surgissent à chaque instant dans le texte du *Dolopathos*.

* * *

Dom Jean débute à la façon des conteurs populaires : *Fuit rex quidam...* Il y avait une fois un roi... Le conte de *Psyché* dans l'*Ane d'or* d'Apulée, n'offre-t-il pas, bien antérieurement, cette entrée en matière : *Erant in quadam civitate rex et regina...* Il y avait une fois, dans certain pays, un roi et une reine...? Perrault n'a, lui aussi, eu garde d'oublier ce procédé. Ce roi avait nom *Dolopathos* et régnait en Sicile sous la suzeraineté de l'empereur Auguste qui lui avait donné sa sœur Agrippa en mariage. Dolopathos était juste et bon ; la Sicile florisssait sous son gouvernement. Après une longue attente, la reine enfanta d'un fils que l'on nomma Luscinien. Cet enfant avait vu sa naissance marquée par un miracle : une croix de feu était soudain apparue au peuple ; de là ce nom de Luscinien. De plus les devins avaient prédit qu'il serait un grand philosophe, qu'il règnerait après son père et qu'il adorerait le vrai Dieu.

Luscinien fut élevé par les femmes jusqu'à l'âge de sept ans. Ce fut alors que Dolopathos songea à l'éducation de son fils. Virgile, le fameux poète, vivait à Rome. Or, Virgile *étant né à Mantoue, ville de Sicile*, était bien connu du roi. Dolopathos envoya Luscinien à Rome ; Virgile lui enseigna le grec et le latin, tous les mystères du *trivium* et du *quadrivium*, et particulièrement l'astronomie.

Cette dernière science n'eut bientôt plus de mystères pour le jeune élève qui, à la seule inspection des astres, connaissait les choses les plus cachées de ce monde.

Luscinien échappa aux embûches que lui tendirent ses condisciples jaloux (Virgile semble tenir une sorte de collège, dans l'œuvre de dom Jean), et se trouva au bout de sept ans aussi savant que son précepteur.

Un jour que Virgile était sorti pour une promenade, Luscinien se mit à relire les règles de l'astronomie — plutôt de l'astrologie — dans un manuel écrit pour lui par le poète, manuel où se trouvaient résumés les sept arts libéraux. Soudain, il pousse un grand cri et tombe évanoui. Virgile revient et son élève lui raconte que, par le changement de l'air, il a appris de grandes nouvelles. Sa mère est morte ; Dolopathos s'est remarié, et il envoie une ambassade pour ramener son fils et le faire couronner.

« Je savais toutes ces choses, lui répond Virgile... Jurez qu'à partir du jour où nous nous séparerons, vous ne direz plus un seul mot à personne, ni en route, ni dans votre patrie, ni au roi, ni à la reine, ni à aucun des grands, ni à âme qui vive, jusqu'à ce que vous me revoyiez. »

Luscinien hésite, puis il finit par prêter le serment. Il se met en route. Sur le chemin qui *mène de Palerme à Rome*, le prince rencontre Dolopa-

thos, les rois tributaires, les magistrats, tout le peuple. Il tombe dans les bras de son père, embrasse les rois, les princes, les soldats, les jeunes gens, la reine, même les dames, que *nullam mariti retraxit zelotypia*, les jeunes filles : *nullam pudor virginalis ab osculis quæ caste et judice offerebantur redarguit.*

Ce n'est que le jour suivant que Dolopathos s'aperçut du mutisme de son fils. Luscinien en donna cette raison — par écrit — qu'il avait perdu la parole à la nouvelle de la mort de sa mère.

Le roi fut désolé. On crut guérir le prince en éloignant de lui les tristes pensers, par des fêtes et des distractions. Les filles d'honneur de la reine essaient de corrompre l'élève de Virgile.

Dom Jean entre à ce sujet dans des détails fort scabreux qui étonnent de la part d'un « moine de bonne vie » dans un livre dédié au saint évêque Bertrand. Le laborieux écrivain était *de son temps*; le moyen-âge était fort libre dans son style; le lecteur ne s'effarouchait pas de certains propos que nous nommerions licencieux. Mais passons.

Les filles d'honneur perdent leurs soins et leurs peines, et la reine entre en scène. Parée de pierreries, d'anneaux, de colliers, de vêtements splendides, la figure peinte *avec du lait et des roses*, elle tente de séduire son beau-fils, et finit par concevoir une passion ardente — mais non partagée — pour Luscinien. Furieuse, la reine se déchire le visage et les vêtements dans l'appartement de son beau-fils, crie à ébranler le palais et dit au roi que Luscinien a voulu la déshonorer.

Après un long combat intérieur, Dolopathos condamne son fils à être brûlé vif. Une foule énorme se réunit dans la campagne, entasse un immense bûcher et Luscinien, toujours muet, est conduit au supplice. Le roi met le feu au bûcher et ordonne d'y jeter son fils. Mais personne ne veut servir de bourreau. Le roi insiste, les sujets refusent.

Pendant ce débat, un vieillard aux longs cheveux blancs arrive au trot d'une mule. Il s'enquiert de ce qui se passe.

« Je suis Romain de nation, dit-il, et l'un des sept Sages. »

Dolopathos lui raconte le crime de Luscinien.

« Qu'un père mette son fils à mort, c'est de la cruauté ou de la justice poussée à outrance, réplique le vieillard. Laissez-moi tirer du trésor de ma mémoire un récit qui peut-être vous éclairera. »

Le Sage raconte une histoire destinée à démontrer qu'il est des questions difficiles à résoudre, et qu'il est facile de se tromper en certains jugements. Pour salaire, il demande que le supplice de Luscinien soit différé d'un jour.

Ici se présente le procédé qui a si bien servi aux auteurs des *Mille et une Nuits* et de nombreux recueils d'apologues et de contes. Six autres Sages viennent successivement dire une histoire, ce qui retarde à chaque fois le supplice de Luscinien.

Voici une analyse rapide des récits des sept Sages :

I. — L'*Homme, le Serpent et le Chien.* — Un jeune prodigue, après avoir dissipé sa fortune, se retire à l'étranger avec sa femme, son enfant, son chien, son cheval et son faucon. Pendant une absence, une serpent entre dans la maison et se dirige vers le petit enfant. Le chien s'élance sur lui, le tue, mais renverse le berceau sur l'enfant endormi. L'homme rentre, croit que le chien a dévoré son fils et le tue ainsi que le cheval et le faucon.

II. — *Le Trésorier du Roi.* — Un ancien trésorier et son fils s'introduisent dans la tour où est gardé le trésor du roi. Un vieillard aveugle, consulté par le roi, fait brûler du bois vert dans la tour. Ainsi, par la fumée qui s'échappe au dehors, on découvre l'ouverture par laquelle entrent les voleurs. Une cuve de ciment est placée auprès de ce passage, et, la nuit venue, le vieux trésorier tombe dans le piège. « Coupe-moi la tête, dit il à son fils, et emporte-la. » Le fils obéit, et le roi ne peut reconnaître le corps décapité. Il s'avise cependant d'un expédient. Un cheval traîne le mort par les rues de la ville, et les soldats suivent avec l'ordre d'arrêter tous ceux qui pleureront sur le passage du voleur. Le fils du trésorier n'est pas embarrassé. Le premier jour, il se coupe le pouce gauche, et le second il jette son enfant dans un puits afin de motiver sa douleur et celle des siens sur le passage du corps décapité. Le monarque a pitié de son infortune et le renvoie avec un cadeau de cent marcs d'argent.

III. — *Le meilleur Ami.* — Un roi de Rome, assiégé dans sa capitale, ordonna aux jeunes gens de tuer tous les vieillards, afin de se débarrasser des bouches inutiles. Un seul fils épargna son père en le tenant caché dans une retraite secrète. Plus tard, la guerre achevée, ce jeune homme devint l'un des ministres du roi. Les jaloux soupçonnèrent l'existence du vieillard et poussèrent le roi à donner des fêtes auxquelles chaque invité amènerait son meilleur ami, son pire ennemi, son meilleur serviteur, et le meilleur comédien ou bateleur. Le vieillard engagea son fils à se présenter au palais avec son chien, son âne, sa femme et son tout petit enfant. Cette entrée fit scandale. Mais le jeune homme ne tarda pas à s'expliquer. Le chien était son meilleur ami ; l'âne, son serviteur le plus fidèle, le plus patient et le plus sobre ; l'enfant, le meilleur comédien, puisqu'il imitait tout ce qu'il voyait faire et qu'il passait subitement des larmes au rire ; la femme, enfin, était sa pire ennemie. Furieuse, la femme s'écria : « Monstre de malice et d'ingratitude, voilà comme il me récompense d'avoir soigné son père dans une cave ! » Le jeune homme répliqua : « O roi, tu vois que j'ai raison, puisque, pour un mot, la voilà qui révèle l'existence de mon père et me dévoue à la mort ! » Le roi admira la vérité de ce discours ; il fit grâce au père et au fils et envoya quérir le vieillard qu'il combla d'honneurs.

IV. — *Le Débiteur insolvable.* — Une jolie orpheline était demandée en mariage par de nombreux prétendants. Elle leur réclamait cent marcs, sous promesse de ses faveurs et de sa main, puis les endormait d'un sommeil magique avec une plume de *Stryge* qu'elle plaçait sous leur oreiller. Le lendemain elle les renvoyait penauds. Elle devint ainsi fort riche et finit par épouser un pauvre gentilhomme qui s'était débarrassé de la plume magique. Ce gentilhomme avait dû emprunter les cent marcs à un seigneur, sous la condition que s'il ne les rendait pas à l'échéance, il se laisserait couper sur son corps un poids de chair égal à celui de l'argent. L'heureux époux oublia l'échéance. Son créancier le poursuivit devant le roi et les pairs, et exigea le paiement en nature. La jeune femme, fort habile dans les sciences magiques, se métamorphosa en un chevalier

étranger fort versé dans la jurisprudence et se fit nommer arbitre. Elle ordonna au débiteur de se coucher nu sur un drap et dit au créancier : « Payez-vous sur le corps de cet homme ; mais si vous prenez un scrupule en plus ou en moins, si vous laissez couler une goutte de sang sur ce drap, vous mourrez, votre corps sera jeté aux oiseaux de proie, et vos biens seront confisqués. » Le créancier épouvanté demanda grâce et offrit cent marcs pour se tirer de ce mauvais pas.

V. — *La Poule.* — Un ancien roi romain passa avec son fils auprès d'une chaumière habitée par une pauvre veuve et son unique enfant. La veuve n'avait qu'une poule sur laquelle le jeune prince lança son faucon. Le fils de la veuve accourut et tua le faucon qui venait d'égorger la poule. Le prince, furieux, perça l'enfant de son épée. La veuve alla crier justice auprès du roi qui rendit ce jugement : « La mort du faucon a payé pour celle de la poule. En ce qui est de ton fils, je te donne ce choix : ou bien, je tuerai le mien ; ou bien, je te le donnerai pour qu'il t'honore et te serve comme un fils. » La veuve prit ce dernier parti et finit ses jours à la cour du roi.

VI. — *Le Chef de Brigands et ses Fils.* — Un célèbre chef de brigands se décida un jour à se faire honnête homme. Il offrit à ses enfants de leur distribuer ses biens, mais ils refusèrent, voulant rester voleurs. « A votre aise, leur dit le père, mais vous n'aurez pas une obole de moi ! » La nuit même qui suivit, les trois jeunes gens essayèrent de voler le cheval de la reine. Ce cheval ne mangeait que d'une certaine herbe. Un des voleurs se cacha dans une botte de cette plante que le palefrenier de la reine acheta. Le voleur remplit de cire les grelots de la bête et s'enfuit. Mais il fut reconnu par les soldats, pris avec ses frères et conduit devant la reine qui, charmée de leur joli visage, et apprenant qu'ils étaient les fils du célèbre voleur *son ami* (?), prévint ce dernier. L'ancien brigand ne voulant pas payer rançon pour ses enfants, proposa de raconter trois histoires à la reine. Celle-ci accepta. Les trois récits du voleur se suivent :

1° — Le brigand, dans une expédition malheureuse, est pris lui et sa bande par un géant qui les enferme dans une caverne et se met à les manger successivement. Ce géant a une maladie d'yeux. Le chef propose de le guérir par un collyre souverain. Mais cette préparation achève de l'aveugler. Le voleur s'échappe comme Ulysse, et ne manque pas d'insulter le monstre. Le géant lui jette un anneau. Le brigand le passe à son doigt, mais, poussé par une force invincible, il crie : « Me voici ! Me voici ! » Le monstre le poursuit et va l'atteindre, lorsque le chef prend le sage parti de se couper le doigt.

2° — Délivré du géant, il arrive au sommet d'une montagne. Au fond d'une vallée [illegible] une lumière s'élève. En descendant, il voit trois brigands pendus récemment, et aperçoit une cabane ouverte, dans laquelle une femme et un enfant se chauffent à un brasier. Cette femme lui dit qu'il est à 30 milles de toute terre habitée, que la nuit passée elle a été enlevée par des *Stryges* ou vampires, et qu'elle doit faire cuire son fils pour la nourriture des *Stryges*. Le voleur veut la sauver. Il prend le plus gros des pendus, le fait rôtir et le fait servir aux vampires. Mais les monstres ont des doutes. Ils exigent un morceau de chacun des voleurs. Le brigand s'accroche à la potence et se laisse couper une tranche de la cuisse.

3° — Le chef des vampires veut manger le voleur du milieu. Le brigand se suspend encore à la potence et on l'emporte pour le faire cuire. Heureusement, sous le coup d'une terreur inexplicable, les *Stryges* s'enfuient dans toutes les directions. Le brigand emmène la femme et l'enfant et réussit à rentrer dans son pays.

Pour prix de ces trois récits, le vieux voleur obtient la liberté de ses enfants.

VII. — *Les Cygnes.* — Un jeune prince qui s'était égaré à la chasse rencontra une belle jeune fille qui portait comme talisman une chaîne d'or. Il lui prit son talisman, l'épousa et lui fit concevoir sept enfants dont une fille. La mère du prince, au jour de l'accouchement de sa bru, mit sept chiens à la place des nouveaux-nés, qui avaient au cou une chaîne d'or. Puis elle ordonna à un de ses serviteurs de prendre les enfants et d'aller les étrangler ou les noyer. L'homme n'eut pas le courage de tuer les petits et il les abandonna sous un arbre. Ils furent recueillis par un philosophe et nourris du lait d'une biche.

Pendant ce temps, le prince crédule, sur les conseils de sa mère, faisait noyer les chiens et enfouir toute vive la jeune femme jusqu'au cou au milieu du palais. On ne devait lui donner que la nourriture des chiens, et les serviteurs étaient tenus de s'essuyer les mains à ses cheveux. Ces outrages durèrent huit années.

Les enfants furent rencontrés par le roi qui les poursuivit inutilement dans la forêt. Il raconta l'aventure à sa mère qui comprit la désobéissance de son serviteur. « Va, lui dit-elle, et rapporte les chaînes d'or de ces enfants. » Le domestique les aperçut changés en cygnes et jouant sur un lac, tandis que la sœur sur la rive gardait les anneaux. Il enleva les anneaux des garçons et les rapporta à la maudite vieille, *nefanda anus*. Celle-ci les remit à l'orfèvre et lui ordonna d'en faire une coupe. L'artisan ne put briser ni fondre les anneaux, sauf un, dont il brisa un chaînon. Il fabriqua une coupe avec de l'or pris dans son atelier et la donna à la reine.

Les enfants étaient toujours cygnes et se désolaient. Ils prirent leur vol avec leur sœur et s'abattirent dans l'étang du prince, leur père, qui recommanda de les bien soigner. La sœur venait demander la charité au palais et elle partageait sa nourriture avec la pauvre femme enfouie dans la terre. Le châtelain remarqua la petite étrangère et l'interrogea. « Je n'ai plus de parents, dit-elle ; les cygnes sont mes frères. » Et elle raconta son histoire.

La vieille reine tenta de faire tuer la petite fille. Mais le prince arriva à temps pour empêcher le meurtre. Le serviteur fit les aveux les plus complets. Le jeune roi fit chercher les anneaux ; les six frères reprirent leur forme, à l'exception de celui dont la chaîne avait été brisée. C'est ce dernier qui a immortalisé le nom du *Chevalier au Cygne.* La jeune femme fut tirée de sa fosse où la *nefanda anus* la remplaça.

Tel est le résumé des histoires des Sept Sages.

Il est cependant un huitième récit. La reine, après la septième histoire, éclate en invectives plus furieuses que jamais contre le *vieillard radoteur* et contre Dolopathos.

« Me voici, c'est moi que vous devez jeter aux flammes ! s'écrie-t-elle. »

Dolopathos soulève Luscinien pour le livrer aux flammes, lorsque, monté sur un coursier ailé, survient *notre* Virgile, *Virgilius noster.* (Dom Jean parle de Virgile à la façon du rédacteur du *Poème du Cid :*

« *Aquis conpieza la gesta del mio Cid el de Bivar...* »

et de la Chronique latine sur la prise d'Alméria en 1147 :

« *Ipse Rodericus, mio Cid semper vocatus....* »)

« Arrête, ô roi, s'écrie Virgile. Ne touche point à l'innocent. » Luscinien rompt aussitôt le silence pour saluer son maître. Le roi est stupéfait, les princes et le peuple s'étonnent, tous demeurent stupides comme des ânes, *stupidi ut asini perseverant*. Virgile éclate en reproches contre la reine en particulier, contre la femme en général. « C'est par la femme que sont menés les rois, que les villes sont détruites, les pays saccagés, le sang le plus noble répandu ; c'est une femme qui a perdu le monde ; la femme est un fléau ! »

Après ces imprécations, Virgile raconte une histoire, qui est la VIIIe du roman.

VIII. — *Le Philosophe trompé.* — Un certain philosophe avait fait construire une tour solide qui n'avait qu'une petite fenêtre et une petite porte, et il y enferma sa jeune femme, pensant bien ainsi n'avoir rien à redouter des entreprises des galants, ni des roueries de sa femme. Ils n'étaient mariés que depuis quelques jours, et il montait sa garde avec le plus grand soin, lorsque la femme aperçut un jeune homme par la fenêtre. Elle en devient éprise et lui jette un billet pour lui donner un rendez-vous. Le philosophe rentre ; sa femme l'enivre d'un vin très fort, et, quand il est endormi, elle s'empare de la clef, et court chez le galant. Le mari se réveille enfin ; il comprend ce qui se passe et ferme la porte au nez de la belle. L'infidèle prie, implore ; le philosophe est inflexible et annonce qu'il va la poursuivre comme adultère. « Eh bien ! je me jetterai dans le puits ! » s'écrie-t-elle. Elle court au puits, y jette une pierre et se dissimule derrière une statue. Le philosophe accourt pour sauver sa femme. La coquine est aussitôt dans la tour dont elle barricade la porte. Elle joue le rôle d'accusateur, accuse d'adultère son mari, enfin s'y prend de telle sorte que c'est au tour du philosophe d'implorer la clémence de sa femme ! A peine rentré, le malheureux renverse sa tour, renvoie sa femme et retourne à la philosophie !

Après ce récit, *notre Virgile* poursuit son réquisitoire contre la reine. Un sourd et muet ne peut être jugé que sur un fait évident, et Luscinien n'a point parlé. Qu'il parle !... Et Luscinien raconte ce qui s'est passé entre lui et la reine. Son innocence triomphe. Le jeune prince est couronné, et chacun s'en va, après toutefois qu'on a bel et bien rôti la reine et ses impudiques filles d'honneur.

Dolopathos et Virgile moururent l'année qui suivit. Mais le poète avait enfoui en une cachette sûre son merveilleux manuel qui jamais ne fut retrouvé. Et c'est grand dommage ! Luscinien fut proclamé roi de Sicile. A la fin du règne de Tibère, un apôtre le convertit à la fois du Christ. Le roi prit le bâton de pélerin et s'en fut en Palestine.

C'est ici que finit le *Dolopathos, sire de Rege et septem Sapientibus* du moine dom Jehan de Haute-Seille.

Nous reviendrons prochainement sur l'œuvre de l'érudit Lorrain, et, en même temps, sur l'origine du livre, sur les imitations qui en furent faites dans la suite, et sur le mouvement littéraire dont il fut la première manifestation.

HENRY CARNOY.

LA TOUSSAINT

Eet Miz-Héré en hé hent,	Octobre a fini son chemin,
Antrônôz ma gœl ann Holl-Zent.	Demain fête de la Toussaint.

dit le « Calendrier du Laboureur de Bretagne » pour l'ouverture de novembre, qu'au pays celtique on appelle le « Miz-Du », le mois noir.

Si l'on veut se faire une exacte idée de la façon dont la fête des Morts était célébrée aux époques de foi naïve, il faut aller voir comme les choses se passent dans les pays latins du Midi, qui ont soudé, encore plus ingénument que nous autres, les rites du paganisme avec la tradition chrétienne.

J'ai eu l'occasion d'assister en Italie, tout près du mont Cassin, au village de Picinisco, aux cérémonies religieuses de la Toussaint. Ce jour-là, les cloches de toutes les églises, de toutes les chapelles de la montagne, sonnent à la volée et le peuple entend dans leur carillon la voix des morts :

Padre, Madre,	Mon père, ma mère,
Fratre, Sorelle,	Mon frère, ma sœur,
Apportatemi	Apportez-moi
Qualche cosa!	Quelque chose!

Si vous prononciez ce couplet avec l'accent du terroir, vous y sentiriez le rythme des cloches aussi marqué que dans le vieux refrain de la chanson du roi Charles :

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme, Vendôme....

Et personne ne résiste à cette prière d'outretombe.

En grand costume, de tous les villages, les paysans descendent poussant devant eux leurs mulets. Il y en a des files alignées devant l'église, qui plient sous de grosses charges.

On apporte aux morts des sacs de blé, d'orge, de pois chiches et de maïs. On les vide, par grand tas, sur le pavé de l'église, qui, ce jour-là, ressemble à une halle à blé. Puis, toutes ces céréales sont vendues dans la journée aux enchères et l'argent sert à payer les messes. Il en va de même, ou à peu près, en Espagne.

J'ai eu la curiosité de savoir comment le culte des morts était célé-

bré dans la religion grecque, et j'ai interrogé là-dessus le pope de l'église russe de la rue Daru.

Il m'a dit, comme je m'y attendais, que les défunts étaient, de la part du moujik, l'objet d'un respect et d'une tendresse constants. Tous les samedis, l'office est célébré pour les trépassés. Quatre fois l'an : le dernier samedi avant le Carême, le dernier samedi avant la Pentecôte, en août, à la date de la décapition de saint Jean-Baptiste, le 20 octobre, pour la fête de saint-Dimitri : des services ont lieu dans toutes les églises, et l'on fait pieusement la visite des tombes. Deux de ces cérémonies sont célébrées particulièrement en l'honneur des soldats tués pour la défense du sol : le samedi d'avant la Pentecôte — ceci est tout à fait remarquable — est réservé pour des prières dites à l'intention des suicidés.

L'Eglise romaine est sans pitié pour ces désespérés ; elle les laisse à sa porte, elle les ignore. L'Eglise russe a dû composer avec le caractère de ses croyants. Elle sait que le Slave est ce que les médecins appellent aujourd'hui un « impulsif », c'est-à-dire un nerveux, qui ne place point le temps de la réflexion ni de la reprise de soi entre le désir qui se lève et l'exécution de ce désir : symptôme digne qu'on s'y arrête et qui, malgré de surprenantes affinités, suffirait à distinguer les caractères du Russe et du Français. Ils sentent germer dans leur cerveau des idées identiques, mais tandis que l'un ne sort point du domaine spéculatif, l'autre passe vivement de l'impulsion à l'acte.

Cette disposition a rendu le suicide singulièrement fréquent en Russie, et, comme ce vertige fait autant de victimes dans l'aristocratie que dans le peuple, la religion, dans la crainte du scandale, a dù adoucir ses rigueurs pour les malheureux que leur propre désespoir ou leur ennui a supprimés. En cette occasion, comme dans les trois autres fêtes commémoratives des défunts, les bourgeois et les marchands s'abandonnent à de grandes largesses d'aumônes. Ils dépensent des milliers de roubles à l'intention de leurs morts ; tout cet or est porté dans les prisons où, pour une fois, les détenus font bombance.

Sans sortir de France, le culte des morts a des effets tout à fait surprenants et inattendus, qui valent bien qu'on les mette en lumière.

Je gage que, dans une centaine de mille de ménages parisiens, le dialogue suivant s'est engagé le matin de la Toussaint entre madame et sa cuisinière.

« Eh bien, Marie, avez-vous fait un bon marché ?

— Ah! oui, madame, vous pouvez le dire, un joli marché ! Je ne rapporte pas de poisson.

— Comment ! pas de poisson, un jour de Toussaint ?

— On ne peut pas en approcher. Les poissardes disent que c'est comme ça tous les ans. A cause du « coup de vent des morts. »

— « Le coup de vent des morts... ? »

Parfaitement. madame. Vous pouvez prendre quelqu'un des trains qui vous ont portée cet été, au bain de mer, et vous faire conduire sur une plage de la Manche ou de l'Océan. Du Tréport à l'embouchure de la Loire, vous ne verrez pas une voile de pêcheur sur la mer. Devant l'église, sur les estacades, sous les porches des petits cabarets, les hommes sont assis, la pipe aux dents, leurs bonnets de laine sur l'oreille, les bottes et les vareuses sèches. Ils ne se fient pas à l'accalmie qui suit la tempête. Ils savent à quoi s'en tenir sur ces invites du flot.

Les « terriens » qui, eux, ignorent toutes choses, ne soupçonnent pas que la mer « caveau de Dieu, cimetière des marins », comme disent les litanies bretonnes, abrite tant de morts sous ses vagues, et qu'à la fin du monde, elle devra fournir une âme de plus à Dieu que la terre.

Les bonnes gens de Tréguier croient bien que le fond de la mer est béni et que les corps des marins y reposent en des places aussi saintes que les cimetières. C'est là qu'a été enterré un des trois vêtements de la Véronique, le voile sur lequel s'imprima, pendant la Passion, la face de Notre-Seigneur Jésus. Ces cimetières sous-marins sont confiés à la garde des « évêques de la mer ». Ils officient en l'honneur des trépassés dans des cathédrales admirables, qui apparaissent souvent sur les flots. Vous trouverez partout la légende du pêcheur qui rencontre en mer une grande maison semblable à une église. Elle semble aussi solide que si elle s'appuyait à un rocher. Un escalier mène à son porche. Le pêcheur attache son bateau à la dernière marche, il entre dans la cathédrale silencieuse et obscure.

Il trouve là des marins qui ont fait naufrage, dans les habits qu'ils portaient au moment de leur mort. Le pêcheur a peur et il se hâte de sortir. Il n'est que temps : la maison s'enfonce, l'amarre du canot est déjà au-dessous de l'eau, il faut couper la corde et fuir au plus vite.

Le jour des morts, les cloches de toutes ces églises sous-marines sonnent au fond de la mer. Chaque port a sa légende particulière

pour expliquer l'origine de ces carillons, que l'on entend distinctement sous les vagues.

Or, la nuit de la Toussaint, arrachés à leurs tombes par ces sonneries, les noyés montent à la surface de la mer. Par procession, par théories, ils errent sur la crête des vagues. La légende est vieille comme le sol lui-même : elle remonte aux croyances druidides.

Dans cette nuit du 1er novembre, les Celtes croyaient que le juge des morts, Samhau, venait s'asseoir sur son tribunal pour juger les âmes des trépassés de l'année. Les âmes des noyés devaient aller le trouver au fond de l'Occident. Alourdies par ce qui leur restait de l'enveloppe terrestre, elles ne pouvaient franchir les mers sans le secours de l'ouragan.

Il se levait donc, il les poussait comme des voiles, vers le promontoire de Plagoff, jusqu'à l'île sainte. Le poète Claudien raconte que ces nuits-là les pêcheurs de la côte entendaient frapper à leur porte, qu'ils trouvaient la plage chargée de barques inconnues. Elles gémissaient, chargées jusqu'au bord de passagers invisibles. Toute la flottille faisait voile vers le couchant avec une rapidité surprenante, puis, lorsque les barques touchaient à la côte de Bretagne, subitement elles s'allégeaient ; les âmes étaient débarquées.

Ce « coup de vent des morts » qui fait encore aujourd'hui trembler dans leurs cabanes les pêcheurs de l'Océan et de la Manche, qui dépeuple la mer de voiles, et prive la Halle de poissons, c'est toujours cette même tempête que Claudien a décrite et où les vieux Celtes, dans leur épouvante, croyaient entendre les cris des âmes tourmentées.

Nous avons aujourd'hui, dans le plus petit port de pêche, à la porte du sémaphore, le bulletin affiché des sociétés météorologiques. Les marins le consultent : ils ont vaguement entendu parler de l'équinoxe ; ils ne croient plus à Samhau, juge des âmes. Pourtant, vous les verrez secouer la tête, si vous leur parlez de mettre barque à la mer un jour de Toussaint. Ils laissent causer les savants : ils savent bien à quoi s'en tenir, eux qui passent toutes les nuits de l'année entre la mer et la lune, penchés sur les vagues. Et ils sont sûrs que, le 2 novembre, les noyés, les « crierien », remontent à la surface de la mer, qu'ils courent sur les vagues, les cheveux au vent, les orbites vides, en tordant leurs bras et en demandant la sépulture.

Les pêcheurs restent donc au port à conter des histoires d'impies qui ont tenté la mer, au lieu d'aller prier pour le soulagement des trépassés.

Et dans toutes les langues, dans tous les dialectes, comme morale

de ces aventures tragiques, les marins répètent ce proverbe où ils ont mis toute leur résignation et toute leur foi :

— « On ne peut rien contre la mer ni contre Dieu. »

HUGUES LE ROUX.

L'ORIGINE SOUTERRAINE DE L'HOMME

DANS QUELQUES LÉGENDES INDIENNES.

La Bible donne la terre pour origine commune à l'homme et aux animaux.

« Or, l'Eternel Dieu *avait formé l'homme de la poudre de la terre*, et il avait soufflé dans ses narines une respiration de vie... » *Genèse*, II, 7.

« Car l'Eternel Dieu *avait formé de la terre* toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux des cieux... » *Genèse*, II, 19.

Une foule de légendes sont sorties de ces passages de la Genèse, les unes religieuses, les autres tout simplement facétieuses. Nous ne nous y arrêterons point. Nous montrerons seulement cette même idée de l'origine de l'espèce humaine développée sous une autre forme dans les légendes des naturels des deux Amériques. Ces légendes se rattachent à l'origine souterraine de l'homme (1).Voici d'abord une légende des Indiens Mandanes.

Les Mandanes formaient une grande tribu aujourd'hui à peu près éteinte, dont le dernier établissement était situé sur les bords de la Rivière Jaune. Les derniers survivants de cette nation se considèrent toujours comme le premier des peuples créés par le Grand-Esprit.

Dans le principe, leur nation vivait au centre de la terre ; elle s'occupait de la culture de la vigne.Un des ceps de cette plante ayant grandi, rencontra une ouverture, allongea ses rameaux jusqu'à la surface de la terre. Un des jeunes gens de la tribu monta le long du cep et parvint à l'endroit où se trouve le village actuel. S'étant aperçu de la fertilité du sol et du nombre immense de buffles qui couvraient les plaines voisines, il se mit à chasser, tua plusieurs de ces animaux et redescendit pour avertir ses compagnons. Ceux-ci montèrent à la surface de la terre et se convainquirent de l'exactitude du récit.

Parmi ces jeunes gens, il se trouvait deux jolies filles fort aimées des chefs parce qu'elles étaient vierges. Il y avait également une femme grosse et grasse que l'on avait voulu empêcher de grimper le long du cep de vigne, mais qui, poussée par la curiosité, avait profité d'un

(1) On peut consulter avec fruit sur l'Origine souterraine de l'espèce humaine, une longue étude du savant américaniste H. de Charencey, publiée dans *Mélusine*, T. I, 1877. — LA RÉD.

moment d'inattention, pour monter derrière les autres. Son poids brisa la tige, et elle retomba au centre de la terre en se blessant.

Les Mandanes avaient perdu tout espoir de retour dans leur tribu. Ils se lamentèrent, mais en vain, et ils durent demeurer sur la terre.

Il serait facile de retrouver dans cet épisode de la grosse et grasse femme curieuse causant le malheur des siens, le récit si charmant, si répandu, de la *Curiosité punie* : Eve, l'Amour et Psyché, Lohengrin, Sémélé, Orphée, Pandore.

Une tradition analogue à celle des Mandanes se trouve chez les Minétaries, peuple qui habite sur les rives du Missouri, par le 47° 34 de latitude nord et le 101• de longitude ouest. Cependant, chez cette nation, l'eau remplace la terre dans le récit. Voici ce que racontent ces sauvages :

Leurs ancêtres habitaient au fond d'un grand lac situé au nord-est de leur séjour actuel. Quelques Indiens parvinrent à gagner la surface des eaux, et, ayant découvert un magnifique pays, ils en firent de pompeuses descriptions à leurs compatriotes. Beaucoup de ces derniers se décidèrent à quitter le fond du lac pour aller s'établir dans la terre merveilleuse. Grimpant le long d'un grand arbre, ils mirent leur projet à exécution. Plus tard, l'arbre se brisa. Aussi nombre d'Indiens sont-ils restés enfermés dans leur pays sous les eaux. Alors commença pour les émigrés une longue série de courses et de voyages à travers la Prairie. Des dangers de toutes sortes les assaillirent, mais, préservés de la mort par des circonstances merveilleuses qu'il est inutile de rappeler ici, ils purent enfin s'établir dans leur pays actuel.

Dans l'Amérique du Sud, nous rencontrons cette même légende, légèrement défigurée. Ce sont les Mundurucus, puissante peuplade indienne de la vallée de l'Amazone, qui la racontent.

Les Mundurucus considèrent Karo Sakuibu comme le premier homme et en même temps comme Dieu. Son pouvoir était partagé par son frère et par un être de race inférieure appelé Bairu. Bien que Bairu ne fût que l'exécuteur de ses ordres, Karo Sakuibu le détestait, on ne dit point pour quels motifs. Pour se débarrasser de lui, Karo Sakuibu imagina le stratagème suivant.

Ayant façonné une figure de tatou, il l'enfouit dans le sol, ne laissant passer au dehors que la queue enduite d'une huile résineuse excessivement adhérente à tout ce qui la touche. Ceci fait, Karo Sakuibu ordonna à Bairu de tirer l'animal du trou où il était enfoui, et de le lui apporter [illegible]. Bairu saisit la queue du tatou. Les mains de Bairu s'y collèrent si bien qu'il [illegible] impossible au serviteur de Karo Sakuibu de les retirer. Par [illegible] le tatou s'enfonça soudain et entraina Bairu dans les profondeurs souterraines.

Mais Bairu était fort ingénieux. Par un moyen que la légende ne dit pas, il remonta à la surface du sol. A son retour, il informa Karo Sa-

kuïbu qu'il avait découvert dans la terre une foule d'hommes et de femmes. « Ce serait, ajouta-t-il, une chose excellente que de les retirer du sol et de les amener sur la terre pour cultiver le pays et tirer parti de sa fertilité. »

Cet avis fut goûté de Karo Sakuïbu. Baïru sema une graine d'où sortit le premier cotonnier. Des filaments souples et soyeux qu'il tira du fruit, Karo Sakuïbu fabriqua une longue cordelette à l'extrémité de laquelle il suspendit Baïru qui descendit par le trou du tatou. Une fois arrivé, Baïru fit monter les hommes et les femmes par le moyen de la cordelette. Le premier qui sortit était laid et mal conformé. Peu à peu seulement apparurent des êtres plus beaux. Par malheur, lorsqu'on en arriva aux gens mieux conformés, la corde était déjà fort usée. Elle rompit sous le poids, et les plus beaux hommes, les femmes les plus jolies retombèrent dans les profondeurs souterraines d'où on ne put les retirer.

Karo Sakuïbu tria les hommes et les femmes et les partagea en tribus qu'il distingua par des tatouages et par des peintures qu'elles ont toujours conservés. Il leur assigna aussi leurs occupations diverses.

A la fin, il ne resta plus qu'un lot d'êtres difformes. Karo Sakuïbu leur traca une ligne rouge sur le nez et leur dit :

« Vous n'êtes pas dignes d'être des hommes. Allez et soyez des animaux. »

Ils furent changés en oiseaux que l'on rencontre depuis dans l'Amazonie faisant retentir les forêts de leurs longs gémissements.

ANTONI DELANNOY.

QUELQUES APPARITIONS DE L'AIR

Au commencement d'août, les journaux autrichiens nous apprenaient qu'à Vidorec, près de Warasdin (Hongrie), une sorte de mirage extraordinaire fut observé dans les larges plaines qui entourent cette localité : on voyait distinctement de nombreuses divisions d'infanterie faisant des évolutions sous les ordres d'un chef de haute taille, tenant une épée flamboyante.

Ce phénomène dura plusieurs heures, pendant trois jours consécutifs, puis il disparut.

Les populations environnantes étaient accourues et observaient avec une curiosité mêlée d'effroi ces soldats fantômes.

C'est en vain qu'on essaya d'expliquer cette étrange apparition par le mirage de manœuvres d'infanterie opérées à distance, car ni la publicité donnée à ces faits, ni les émissaires envoyés de tous côtés n'amenèrent de solution dans ce sens.

La Tradition nous offre des exemples nombreux de ces visions que les anciens appelaient l'aéromancie; le spectacle en devient général quand le système nerveux des populations se trouve modifié à la suite d'événements de la nature de ceux qui y avaient préparé les Hongrois. Il en fut de même, lors des guerres de religion, pour les malheureux Albigeois, qui eurent aussi des visions, entendirent des voix, des chants dans les airs. — Jeanne d'Arc, transformée par l'amour de la patrie, devint ainsi l'écho du génie de la France.

On trouve au livre VII, chapitre 12, de la *Guerre des Juifs*, par Josèphe :

« Pendant tout le cours de cette guerre, des armées qui manœuvraient et formaient des sièges apparurent dans l'air. »

Au livre II des *Macchabées*, chapitre 7:

« Avant que Jérusalem fût pillée une seconde fois par Antiochus, tous les habitants de cette ville purent voir dans l'air pendant quarante jours, des chevaliers richement vêtus et des cohortes armées de piques, on voyait leurs mouvements, celui de leurs boucliers et une grêle de traits lancés de part et d'autre. »

Les auteurs romains nous rapportent « qu'avant les guerres civiles qui résultèrent de la faction de Sylla et de Marius, on vit dans l'air, par toute l'Italie, des armées de combattants qui furent comme le présage de ces guerres. »

L'histoire nous apprend qu'au mois d'août 1570, à Blaincourt, près de Beauvais, « des cavaliers armés d'épées et de javelots combattaient vigoureusement dans les airs. »

On lit dans l'Histoire de France de Debonait (1688), page 45 : « Les Huns sortirent de la Pannonie sous le règne de Chérébert huitième roi de France, pour venir tirer raison de l'affront qu'ils avaient reçu sous Mérovée. Les spectres dont ces barbares. avaient rempli l'air par des évocations magiques, *et contre lesquels il fallut combattre*, rendit la victoire aux Français plus illustre. »

Après la campagne de Marathon, après la célèbre bataille de Pharsale, on entendit longtemps un grand bruit d'armes et de combattants dans les champs où eut lieu le choc des armées, d'après les auteurs contemporains.

L'énumération de faits similaires pourrait fournir la matière de plusieurs volumes; cependant la science reste muette sur leur explication, dont les spirites prétendent avoir la clef! Dame ! depuis que Crookes et Gurney, de l'Institut royal d'Angleterre, ont photographié des esprits et leur ont coupé des mèches de cheveux, on n'est plus bien sûr de se moquer des spirites avec le sourire de Voltaire.

(D'après *Le Voltaire*).

LIVRES DE DIVINATION CHEZ LES ORIENTAUX

III

LE LIVRE DU DRAGON.

Sur l'étoile dite Dragon, ses vertus, d'après ARISTOTE.

(Il est recommandé de mettre beaucoup d'attention à l'observation).

L'étoile du Dragon se trouve au neuvième étage du ciel ; elle a quatre vertus :

1° Si cette étoile a la bouche béante, c'est un signe de maladies mortelles par toute la terre ;

2° Si cette étoile agite sa langue, c'est un signe de mauvaises guerres ; du sang sera versé par l'épée ;

3° Si cette étoile secoue ses reins, il y aura de grandes disettes, famines et maladies chez les hommes ;

4° Si elle agite sa queue, il y aura aussi disettes, famines et maladies chez les hommes.

Sur la manière de reconnaître dans quelle vertu se trouve l'Etoile du Dragon.

Il faut savoir qu'il y a quatre constellations de même nature et de même but : l'*Ecrevisse*, le *Lion*, le *Scorpion* et le *Capricorne*.

On regarde sur quelle constellation se trouve la Lune le 14 mars.

1° Si la Lune se trouve sur l'Ecrevisse, le Dragon a la bouche béante ; il y aura des maladies mortelles sur la terre ;

2° Si la Lune se trouve sur le Lion, le Dragon agite sa langue ; il y aura de grandes guerres ; l'épée portera la destruction ;

3° Si la Lune se trouve sur le Scorpion, le Dragon agite sa queue ; il y aura des épidémies et la peste ;

4° Si la Lune se trouve sur le Capricorne, le Dragon agite ses reins ; il y aura des maladies, des famines et disettes.

Sur les huit vents sur lesquels se promène le Dragon.

Il faut savoir que le Dragon se promène sur les huit vents principaux du 1er au 30 du mois lunaire, et que le Dragon dirige ces éléments :

1. — Le premier vent est du Levant (Bagdad) ;
2. — Le second est du Sud-Est (Arabie) ;
3. — Le troisième est du Sud (Antioche) ;
4. — Le quatrième est du Sud-Ouest (Morée) ;
5. — Le cinquième est de l'Ouest (Roumélie) ;
6. — Le sixième est du Nord-Ouest (Bosna) ;
7. — Le septième est du Nord (Valachie) ;
8. — Le huitième est du Nord-Est (Hongrie).

Le Dragon fait trois fois le tour du ciel jusqu'à la fin du mois lunaire ; il commence par le vent du Levant et se repose sur le vent du Nord-Est.

Quand on veut faire un voyage par voie de mer, on doit consulter ce tableau :

Le 1-11-21. Le Dragon se trouve sur la mer au Levant ; on se gardera d'aller à Bagdad.

Le 2-12-22. Le Dragon se trouve au Sud-Est ; on se gardera d'aller en Arabie.

Le 3-13-23. Le Dragon se trouve au Sud ; on se gardera d'aller à Antioche.

Le 4-14-24. Le Dragon se trouve au Sud-Ouest ; on se gardera d'aller en Morée.

Le 5-15-25. Le Dragon se trouve à l'Ouest ; on ira en Roumélie.

Le 6-16-26. Le Dragon se trouve au Nord-Ouest ; on ira à Bosna.

Le 7-17-27. Le Dragon se trouve au Nord ; on ira en Valachie.

Le 8-18-28. Le Dragon se trouve au Nord-Est ; on ira en Hongrie.

Le 9-19-29. Le Dragon se trouve au milieu du ciel ; n'ayez nulle crainte.

Le 10-20-30. Le Dragon se trouve au fond de la terre ; n'ayez nulle crainte.

Cependant, si l'on est obligé de faire un voyage dans une contrée où le vent n'est pas favorable, il faut faire 30 genuflexions, le signe de la croix, et lire la formule qui commence ainsi : « *Que toutes les puissances de l'ennemi soient brisées sous le signe de la croix....* » On aura un vent favorable.

(*Traduit d'un Ms turc inédit écrit en caractères grecs*.)

Jean Nicolaïdès.

LES NOUEURS D'ÉGUILLETTE

« On ne peut douter que l'imagination ne puisse empêcher l'usage du mariage ; sans nous arrêter à rapporter ici des faits pour justifier ce que j'avance, je renvoye les curieux à la réponse aux Questions d'un Provincial, par M. Bayle T. I, p. 2[illegible]. Nous pourrions ajouter ici plusieurs autres exemples.

« On a cru très-anciennement qu'il y avoit des noüeurs d'éguillette ; Hérodote (*Liv. II*) et Tacite (*Ann., Liv. IV*) en parlent, et il y a long-tems que des personnes ont recouru à des secrets soit naturels, soit superstitieux pour s'oposer au mauvais effet des prétendus noüeurs d'éguillette ; c'est pourquoi l'Eglise en a fait mention depuis très-long-tems dans ses Rituels, et a déclaré excommuniés tous ces noüeurs.

« L'abbé Guibert de Nogent, dit (1) que son père et sa mère avoient été arrêtés par un semblable malefice qui dura sept ans, et qu'après cet intervalle, une vieille femme rompit le maléfice qui leur laissa libre l'usage du mariage. Cet Auteur ajoûte que s'il y a plusieurs secrets de magie fort cachés, celui des noüeurs du mariage étoit connu et mis en pratique par les ignorans et le plus bas peuple.

« L'Eglise a toujours supposé qu'outre l'imagination qui peut empêcher l'effet du mariage, il peut y avoir aussi par la permission de Dieu des malefices qui causent cet empêchement pour punir l'infidelité, ou la concupiscence des mariés (on pourroit ajoûter ou pour éprouver leur vertu) ; c'est pourquoi tous les Rituels prescrivent des prières et des bénédictions contre ces sortes de malefices. Le *Rituel d'Evreux*, imprimé par l'autorité de Mr le Cardinal du Perron, en 1606, en parle ainsi (*fol. 34*) : « *Si quando accidat Deo ipso permittente atque infidelitatem seu libidinem hominum vindicante, ut conjugati aliquo maleficio teneantur, adèo ut sibi invicem matrimonii debitum reddere nequeant ad ecclesiastica statim remedia confugient. Ac primo generali totius vitæ examine facto, omnium peccatorum maculas salutari pœnitentiæ lavacro diluere satagent, post ea vero ad ipsum gratiæ fontem videlicet ad Sacro-sanctum Eucharistiæ Sacramentum recurrent. Quod non spiritualiter tantùm in Missâ quàm de Spiritu Sancto celebrare facient ; (si commodè possint), sed et sacramentaliter pecipere studebunt. Missâ autem celebratâ, Sacerdos superpelliceo ac Stola violacei coloris indutus sequentes preces super eos recitabit,* etc...

« Le même *Rituel* condamne deux moyens superstitieux que les Ecclésiastiques même autorisoient mal à propos, le premier étoit que l'Epouse laissât tomber à terre l'Anneau que l'Epoux lui donne dans l'Eglise, ce qui est deffendu sous peine d'excommunication (*Fol. 32*).

« *Ad depellendum perniciosum illum errorem quem pluribus in locis invaluisse audivimus, quò plerique majorem in superstitionè quàm in verâ pietate fiduciam habentes ad arcendum,* (*ut dicunt*), *maleficium hoc vano utuntur remedio, ut sponso annulum sponsæ suæ tradente, sponsa ipsa datâ operâ annulum in terra cadere permittat.* »

Le second moyen superstitieux étoit de faire renoncer au premier mariage ; quoi qu'il fût fait avec toutes les conditions requises pour en contracter un nouveau devant un Prêtre : « *Cavendum maximè est ab illo errore prorsùs impio, quem pluribus in locis teneri etiam à quibusdam Ecclesiæ Ministris audivimus, quo subsidium maleficio vexatis præstæri posse dicunt, si*

1. Guibert, *De vitâ suâ*, Lib. I, Cap. XI, p. 467-68.

vir et mulier priori matrimonio legitimè, alioquin et in facie Ecclesiæ contracto, mutuo consensu renuntient, et aliud de novo coram sacerdote contrahant. »

(R. P. PIERRE LE BRUN, prêtre de l'Oratoire, ***Histoire critique des Pratiques superstitieuses qui ont séduit les Peuples et embarrassé les Sçavans, avec la Méthode et les Principes pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas.*** **Seconde édition augmentée. Tome premier, p. 246-250.— A Paris, chez la Veuve Delaulne, ruë Saint-Jacques à l'Empereur. — In-8. MDCCXXXII).**

LA LUTTE AUX TROIS SAUTS

ENTRE SAINT MARTIN ET LE DIABLE

Dans les gorges d'Ollioules en Provence.

Dans les temps passés, le Diable était le souverain maître du pays qui avoisine les gorges d'Ollioules, en Provence ; et il tenait les habitants de la contrée sous sa détestable domination ; il faisait commettre à ces pauvres gens : hommes, femmes et enfants, les crimes les plus abominables pendant leur vie, et se complaisait ensuite, après leur mort, à les torturer éternellement dans l'enfer, en punition des fautes accomplies par eux à son instigation.

Saint Martin, qui eut connaissance de cette triste situation, forma le projet d'arracher des griffes du démon les pauvres âmes de nos ancêtres. Après avoir jeûné et prié, il vint en Provence, où l'on trouve de nos jours encore tant de traces mémorables de son passage béni.

Donc, un jour, Saint Martin était parti à pied du Beausset dans l'intention de venir à Ollioules ; il arriva à l'entrée des fameuses gorges que tout le monde connaît [illegible] le chemin, qui suit le cours du petit torrent la Rèpe, est encaissé entre deux gigantesques murailles de rochers parsemées de précipices.

Or, au moment où il arriva, tout modestement, à pied et tout couvert de poussière, car la journée était chaude et le voyage fatigant, devant le premier [illegible] des gorges, [illegible] le Diable qui était assis nonchalamment dessus une pierre [illegible] l'autre de là, faisant comme un pont gigantesque au-dessus du chemin, entre les deux [illegible].

Quand saint Martin se [illegible] le Diable lui dit : [illegible]

« Té' ! grand saint Martin ; que venez-vous donc faire dans notre pays, par ce temps où il fait mieux rester couché à l'ombre que marcher au soleil ?

— Hé! répondit saint Martin ; tu sais bien pourquoi je viens. — Je viens pour tirer de tes griffes maudites les âmes de ces pauvres gens que tu tortures pendant la vie, et que tu brûles éternellement après leur mort. »

Le Diable se mit à ricaner, et à répondre par des impertinences, mais saint Martin, sans se laisser émouvoir, continua à manifester sa ferme volonté. — La discussion fut longue ; le saint homme employa en vain toute son éloquence, sans parvenir à convaincre le Diable ; et comme cependant il fallait en finir, cette fois comme dans toutes choses, le Diable, voulant se débarrasser de saint Martin par un tour de sa façon, sauta de son siège improvisé et s'en vint se placer à côté de lui, comme un compagnon de voyage, pour faire route jusqu'à Evenos, que saint Martin voulait atteindre.

Ils arrivèrent par le chemin rapide et rocailleux qui monte en serpentant le long de la montagne sur laquelle est bâtie, comme un nid d'aigle, la vieille ville forte d'Ebro. Saint Martin paraissait harassé par la fatigue et la chaleur, tandis que le Diable était frais et dispos comme de coutume.

Lorsqu'ils eurent atteint le point culminant, le saint s'assit sur le rocher qui surplombe les gorges, et il eut, on le comprend, un moment d'émotion indescriptible, en voyant l'admirable panorama qui se déroulait sous ses yeux.

Il était là, au centre d'un hémicycle merveilleux, avec la mer et les dentelures de la côte depuis les Embiers jusqu'à Bandol comme horizon ; la montagne de Notre-Dame-de-la-Garde, en face ; Six-Fours à mi-chemin ; et, soit du côté de la rade de Toulon, soit du côté du golfe de Saint-Nazaire, des croupes de petites collines couvertes d'oliviers, et des plis d'un riche terrain de culture. Dans ce pays, en effet, la vigne et tous les produits de la terre poussent comme à plaisir, abrités du vend du Nord par le grand rideau de montagnes à travers lequel les gorges d'Ollioules serpentent comme une gigantesque déchirure de rochers.

Que d'âmes humaines à délivrer de la tyrannie du Démon dans cette splendide vallée de Toulon et de Saint-Nazaire ! Saint-Martin, poussé par la charité, résolut de faire tout au monde pour réussir. Quant au Diable, dans sa haine pour le genre humain, il frémit à la pensée qu'une aussi riche possession lui était disputée.

A ce moment, saint Martin regardait à ses pieds les affreux précipices des gorges d'Ollioules, qui sont comme un gouffre béant au-dessous d'Evenos. Le Diable, croyant que cette vue donnait le vertige au saint, et le voyant déprimé par la fatigue, la chaleur et l'émotion, lui dit :

« Tenez, grand saint Martin, vous voudriez régner sur ce pays à ma place ? Eh bien, nous allons jouer sa possession à un jeu du pays : aux trois sauts.

— Zou ! ça va, répartit saint Martin : celui qui sautera le mieux, et sans tomber, restera le maître ici ; l'autre sera obligé de s'incliner désormais devant son autorité. »

Il savait bien, le saint homme, que, tout faible et tout fatigué qu'il fût, il triompherait de l'esprit malin en se recommandant à Dieu.

« Où sauterons-nous ? dit-il au Diable.

— Ma foi, ici même, lui répondit celui-ci. Voyez-vous cette montagne qui est en face, la Ripêlle, de l'autre côté des gorges ?

— Oui.

— Eh ! bien, ce sera le but du premier saut. Une fois à la Ripelle, nous traverserons encore les gorges, car la hauteur d'Espeirégui, où est la tour du vieux télégraphe aérien, sera le but du second saut. Enfin, d'Espeirégui, il faudra encore sauter par dessus les gorges une troisième, fois pour atteindre la hauteur de la Kakoye. »

Le Diable croyait être bien fin en proposant ces buts ; il faisait sauter trois fois saint Martin au-dessus des gorges par des sauts de douze à quinze cents mètres d'envergure ; et il espérait que, le vertige aidant un peu, le pied du saint lui trébucherait, et qu'il s'en irait rouler dans le fond de la vallée. Quant à lui, avec ses pieds de bouc, il avait fait si souvent ces gigantesques sauts que c'était un jeu d'enfant.

Saint-Martin s'essuya le front qui dégouttait encore de sueur, il serra sa ceinture autour des reins, s'assura sur ses jarrets, serra les coudes, ferma les poings, recula un peu pour mieux prendre son élan, et, d'un bond, il partit comme une flèche, d'Evenos à la Ripêlle, à travers les gorges.

De la Ripêlle, il atteignit d'un second saut le quartier d'Espeirégui. Enfin, il franchit une troisième fois la vallée, comme un boulet de canon, pour venir tomber à la Kakoye, au-dessus du cimetière.

Son élan avait été tel cette fois, que son pied, en tombant, s'im-

prima dans le rocher, et y fit une dépression de plus de quinze centimètres de profondeur. On peut voir aujourd'hui encore cette empreinte qui nous donne la mesure précise du pied du grand saint Martin : plus de soixante centimètres de long sur vingt de large !

« Bien sauté! fit le Diable en ricanant. Je ne vous croyais pas si fort, grand saint : mais vous allez voir qu'on peut faire mieux. »

En effet, par la force de sa magie. il se trouva tout-à-coup transporté au château du Broussan, et, de là, bondit jusqu'au sommet du gros Cerveau, par un saut de quatre kilomètres de longueur.

Du grand Cerveau, il sauta au Cap-Gros sur le *baou* de *quatre oure* ; c'est-à-dire, franchit un espace de cinq kilomètres au travers de la coupure des gorges d'Ollioules.

Enfin, reprenant son élan, il part du Cap-Gros par un effort diabolique, ne rêvant pas moins que d'aller sauter jusqu'à Six-Fours, c'est-à-dire quelque chose comme sept kilomètres plus loin.

La partie allait être gagnée par le Démon d'une manière écrasante pour le pauvre grand saint Martin ; mais l'esprit malin avait compté sans son hôte. Le rusé saint, voyant que tout allait être perdu pour lui, fit un signe de croix, et, levant les yeux au ciel, dit à Dieu : « Seigneur, secourez-moi. »

Cette fois, comme toujours, le signe miraculeux atteignit son but admirablement ; le Diable tournoya et tomba lourdement sur le sol la tête la première. Or, comme il était justement au-dessus des gorges d'Ollioules, il se cogna le front, s'arracha les ongles et se meurtrit tout le corps, en dégringolant du haut en bas de la falaise, entraînant dans sa chute d'énormes blocs de rochers qui vinrent retomber sur lui.

Saint Martin avait donc gagné la partie, puisqu'il avait fait ses trois sauts, tout modestes qu'ils fussent comparativement à ceux du Diable, correctement et sans trébucher.

Le Diable se releva fort contusionné, et surtout tout penaud, de sa mésaventure ; il se hâta de se soustraire à la risée de saint Martin et de toute la population accourue pour voir la lutte gigantesque ; il la méritait bien après pareille déconfiture.

Voilà comment les habitants d'Ollioules et de ses environs, depuis Toulon jusqu'à Saint-Nazaire, furent délivrés du joug du Démon par le grand saint Martin.

(*Recueillie à la Bédouide, entre Saint-Nazaire et Ollioules.*)

BÉRENGER FÉRAUD.

PAUVRE LIAUDAINE

RONDE BRESSANE D'APRÈS LA VERSION DE A. CERTEUX (1).

Allegretto

A - mu - sons nous bien pau - vre Li - au -

dai - ne Quand fe - ra beau temps nous tra - vail - le - rons Chassons loin de

nous les maux et la pei - ne et dan - sons en rond fil - les et gar -

Plus vite *Louré*

çons Youp' la la Youp' la la Youp' la la la

lai - ne Youp' la la Youp' la la Youp' la la la la

D.C.

II

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine,
Le printemps viendra pour la fenaison,
Tout le long d'l'hiver t'as filé la laine,
Pour les p'tits marmots de notre maison.
Youp'la, etc.

III

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Youp'la, etc.

IV

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine,
L'automne viendra, nous vendangerons,
Partons pour la danse dessus la plaine,
Nous boirons du vin chez les vignerons,
Youp'la, etc.

V

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine,
Quand fera beau temps nous travaillerons,
Chassons loin de nous les maux et la peine,
Et dansons en rond filles et garçons.
Youp'la, etc.

ALPHONSE CERTEUX ET CHARLES DE SIVRY.

(1) [illegible]

LOU SIMOUN DE HAUTOTOUR [1]

— Simoun ! Simoun de Hautotour !
Bous que droumètz, rebeillatz-bous.

— Qui m'apèro de per moun noum ?
Qui m'apèro ? « Simoun ! Simoun ! »

—Simoun ! Simoun ! Jou soui toun pai.
—Simoun ! Simoun ! Jou soui ta mai.

— Pai, mai soun mortz e enterratz.
Au clot ensemble soun couchatz.

Au clot ensemble soun couchatz.
Lou Diable que me beng tenta.

Mai, praubo mai, respounètz lèu.
— Simoun ! Simoun ! Jou soui au cèu :

Au cèu, dambe Noste Segnet,
La Bierges e sous anjouletz ;

Au cèu, dens un endret plasent,
Dens un castèt d'or e d'argent.

Au cèu, Simoun de Hautotour,
Au cèu, seras pas dambe jou.

SIMON DE HAUTETOUR

— Simon, Simon de Hautetour !
Vous qui dormez, réveillez-vous.

— Qui m'appelle par mon nom ?
Qui m'appelle ? « Simon ! Simon ! »

— Simon ! Simon ! Je suis ton père.
— Simon ! Simon ! Je suis ta mère.

— Père, mère, sont morts et enterrés.
Dans la fosse ensemble ils sont couchés.

Dans la fosse ensemble ils sont couchés.
Le Diable vient me tenter.

Mère, pauvre mère, répondez vite.
— Simon ! Simon ! Je suis au ciel :

Au ciel, avec Notre Seigneur,
La Vierge et ses angelots ;

Au ciel, dans un endroit plaisant,
Dans un château d'or et d'argent.

Au ciel, Simon de Hautetour,
Au ciel, tu ne seras pas avec moi.

(1) Ma pauvre mère, Adèle Liaubon, née à Gontaud, arrondissement de Marmande (Lot-et Garonne), m'a chanté souvent, sur un vieil air d'église, une bonne partie de cette chanson. J'ai pu naguère en rétablir intégralement le texte, grâce aux renseignements fournis par M. le docteur d'Antin, résidant à Laplume (Lot-et-Garonne), et originaire d'Aiguillon (Lot-et-Garonne). — Quel est ce Simon de Hautetour ? Certains érudits agenais, par moi consultés, l'identifient avec Simon de Montfort, qui batailla, comme on sait, contre les hérétiques Albigeois, fort nombreux et fort puissants dans la haute et moyenne vallée de la Garonne. En ce cas, la pièce par moi recueillie aurait donc une origine albigeoise, comme la prière extra-liturgique *La Palanqueto*, que j'ai publiée dans mes *Poésies populaires de la Gascogne*, I, 45-46. On pourrait pourtant objecter que la mention de « Notre Seigneur », de la « Vierge », et des « angelots », témoigne du caractère orthodoxe de la pièce. Mais peut-être a-t-elle été partiellement remaniée. Quoi qu'il en soit, la voici telle que j'ai pu la restituer, en ramenant le texte au dialecte gascon, variété de Lectoure, où *Lou Simoun de Hautotour* est également aussi connue, et notamment de la vieille Françoise Lalanne, mon ancienne servante.

J.-F. B.

— *Pai, praube pai! Biste, parlatz.*
— *Simoun! Simoun! Jou soui dannat.*

En inher, i a un tant bèt llèit.
De her rouge lou boi n'es hèit;

Lous pesouls[1] *soun d'un gros serpent,*
E la courno de hoèc ardent :

Lou couchin d'un gros echarment.
A qui soui jou, praube soufrent.

Simoun! Simoun de Hautotour!
En inher seras dambe jou.

— Père, pauvre père! Vite, parlez.
— Simon! Simon! Je suis damné.

En enfer, il y a un si beau lit.
Le bois est en fer rouge;

Les colonnes d'un gros serpent,
Et la coëtte de feu ardent :

Le coussin d'un gros sarment.
Là je suis, pauvre souffrant.

Simon! Simon de Hautetour!
En enfer tu seras avec moi.

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

1. *Pesouls*, terme languedocien. En gascon : *pouillo*.

LES SCIES D'ATELIER

III

La toile se lève. La scène représente la ville de Venise et ses lagunes. Dans le fond, un pont. Au-dessous, de l'eau. L'acteur entre en scène et dit : « Personne ici ? personne là ? » La toile se baisse. Le public crie : « La toile ! la toile ! » — La toile se lève. La scène représente la ville de Venise et ses lagunes......

(*Paris*) *Da Capo.*

C. DE WARLOY.

AIR DE RONDE

Compagnons de la marjolaine,

Mon âme est de sourires pleine
Même quand le ciel est grognon,
Et, l'hiver, mon rêve mignon
Sent les lilas à pleine haleine,

Compagnons de la marjolaine!

Plus d'une femme, — oh! la vilaine,
Oh! la charmante! — m'a dit : non!
Mais l'idylle aux bords du Lignon
Charme Jeanne à défaut d'Hélène,

Compagnons de la marjolaine!

Fais que la muse, Madeleine,
Pique un bleuet à son chignon.
Il faut rester le compagnon
Des petites fleurs de la plaine,

Compagnon de la marjolaine.

JACQUES MADELEINE.

CONTE FLAMAND

Heureux d'être débarrassé
Des soucis de sa vie errante,
Et d'une femme fort méchante
Dont il était plus que lassé,
Aux portes du ciel se présente
Un brave homme de trépassé.
Craignant qu'on enfonçât la porte,
Saint Pierre accourt tout effaré:
« Qui frappe ainsi ?

— Karle Karré,
Flamand, et, le diable m'emporte!
D'au moins quatre jours enterré.
Autour du ciel, à l'aventure,
Mon âme erre depuis longtemps,
Tout autour du mur de ceinture;
Enfin, j'ai franchi la clôture,
Et vous arrivez bien à temps,
Car j'allais forcer la serrure.
Ouvrez-vite: le temps me dure !
Nous causerons bien mieux dedans

—Mais avant d'entrer dans la gloire,
Dit Pierre, avez vous expié
Vos péchés dans le Purgatoire ?

— Non, grand saint ! mais j'ai tant
Puis je fus quinze ans marié... [prié!

—Quinze ans! c'est un siècle en ména-
Gloire au courage malheureux! [ge!
Entrez, brave homme, entrez aux cieux,
Vous pouvez passer sans péage,
Car purgatoire et mariage
Au paradis mènent tous deux.»

A l'instant, par une autre route,
Arrive un nouveau suppliant
Très-pressé; son pas conquérant
Fait retentir l'auguste voûte

« Où donc courez-vous si gaiment !
Glapit St Pierre; au ciel, sans doute?

— Eh ! mais tout naturellement...,

— Vous oubliez le Purgatoire.
Dedans sa flamme expiatoire,
Mon cher, allez d'abord griller,
Des vieux péchés vous dépouiller,
Puis, au ciel, vous viendrez briller.

— De quoi ? tu veux rire, St Pierre!
Ne viens-tu pas tout à l'instant
De laisser passer un compère,
Karle Karré, fort peu fervent ?
Mon Dieu pour le siècle où nous sommes
C'était bien le meilleur des hommes.
Sur terre, nous étions voisins,
Il me volait toutes mes pommes,
Je lui mangeais tous ses raisins;
Mais il ne fit point pénitence,
Saint Pierre, je puis l'assurer,
Comment donc de pleine advertance
Viens-tu de le laisser entrer?

— Hélas ! cet infortuné Karle
Peina sur terre assez longtemps :
Il resta marié quinze ans !

—Marié ! mais moi qui te parles,
Le fus deux fois en moins de temps!

—Sang-Dieu ... Deux fois s'y laisser
[prendre!
Vraiment, c'est à n'y rien comprendre!
Allez!... allez!..., retirez-vous :
Le ciel n'est pas fait pour les fous.

Marie Talard.

LA BALLADE DES CHEVEUX BLONDS

La belle aux cheveux blonds
Tristement s'éveilla,
O joli rosier blanc,
La belle aux cheveux blonds
Tristement s'éveilla.

« La belle aux blonds cheveux
Voulez-vous bien m'aimer?
O joli rosier blanc,
La belle aux blonds cheveux
Voulez-vous bien m'aimer?

Si bleus sont vos yeux bleus,
Si blonds vos cheveux blonds,
O joli rosier blanc,
Si bleus sont vos yeux bleus,
Si blonds vos cheveux blonds !

La belle aux blonds cheveux
Prenez-moi pour mari,
O joli rosier blanc,
La belle aux blonds cheveux
Prenez-moi pour mari.

— Taisez-vous, je vous prie,
Je ne puis vous entendre,
O joli rosier blanc,
Taisez-vous, je vous prie,
Je ne puis vous entendre.

Je donnerai ma main
A mon ami qui m'aime,
O joli rosier blanc,
Je donnerai ma main
A mon ami qui m'aime.

— Votre ami qui vous aime
Ne reviendra jamais,
O joli rosier blanc,
Votre ami qui vous aime
Ne reviendra jamais.

— S'il ne revient jamais,
Je garderai ma main
O joli rosier blanc,
S'il ne revient jamais,
Je garderai ma main.

— Vous m'aimerez aussi,
Moi je suis bien plus riche,
O joli rosier blanc,
Vous m'aimerez aussi,
Moi je suis bien plus riche.

— Vous êtes bien plus riche,
Il est bien plus joli,
O joli rosier blanc,
Vous êtes bien plus riche,
Il est bien plus joli. »

Arrive un messager
Au galop de son cheval,
O joli rosier blanc,
Arrive un messager
Au galop de son cheval.

« Madame, madame, pleurez
Celui que vous aimez,
O joli rosier blanc,
Madame, madame, pleurez
Celui que vous aimez.

(1) V. *La Tradition* du 15 février. — Le thême de cette ballade est pris du suédois.

« Pleurez, car il est mort,
Est mort et trépassé,
O joli rosier blanc,
Pleurez car il est mort,
Est mort et trépassé. »

La belle aux cheveux blonds
Est sortie en pleurant,
O joli rosier blanc,
La belle aux cheveux blonds
Est sortie en pleurant.

S'en va dans le jardin
Tout fleuri de jasmins,
O joli rosier blanc,
S'en va dans le jardin
Tout fleuri de jasmins.

Tout fleuri de jasmins,
De jasmins et de roses,
O joli rosier blanc,
Tout fleuri de jasmins,
De jasmins et de roses.

Par ses beaux cheveux blonds
Le chevalier l'a prise,
O joli rosier blanc
Par ses beaux cheveux blonds.
Le chevalier l'a prise.

Le chevalier l'a prise
Et avec lui l'emporte,
O joli rosier blanc,
Le chevalier l'a prise
Et avec lui l'emporte.

Par ses cheveux l'attache
Au pommeau de la selle,
O joli rosier blanc,
Par ses cheveux l'attache
Au pommeau de la selle.

Elle a beau se défendre,
L'emporte au grand galop,
O joli rosier blanc,
Elle a beau se défendre,
L'emporte au grand galop.

Mais voilà que ses frères
Se mettent à sa poursuite,
O joli rosier blanc,
Mais voilà que ses frères
Se mettent à sa poursuite.

Tout le long de la forêt
Ont retrouvé ses traces,
O joli rosier blanc,
Tout le long de la forêt
Ont retrouvé ses traces.

Les cailloux du chemin
Sont tout tachés de sang,
O joli rosier blanc,
Les cailloux du chemin
Sont tout tachés de sang.

Les cailloux du chemin,
La mousse et l'herbe aussi,
O joli rosier blanc,
Les cailloux du chemin,
La mousse et l'herbe aussi.

Ils entendent ses plaintes:
« Frères, mon heure est venue !
O joli rosier blanc,
Ils entendent ses plaintes:
Frères, mon heure est venue !

Courez sur vos chevaux,
Faites-moi venir un prêtre,
O joli rosier blanc,
Courez sur vos chevaux
Faites-moi venir un prêtre.

Et quand je serai morte,
Bien morte et trépassée,
O joli rosier blanc,
Et quand je serai morte,
Bien morte et trépassée.

Coupez mes cheveux blonds,
Qu'ils n'aillent pas en terre,
O joli rosier blanc,
Coupez mes cheveux blonds,
Qu'ils n'aillent pas en terre. »

REMY DE GOURMONT.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

I

D'OU VIENT LE MOT AMÉRIQUE

L'un de nos géologues et géographes les plus connus, M. Jules Marcou, vient de faire une découverte aussi singulière qu'inattendue, et qui semble devoir correspondre à un fait absolument vraisemblable.

Cette découverte consiste en ceci que, contrairement à une légende devenue presque de l'histoire, le mot *Amerrique* ou *Amérique* n'est pas le moins du monde un vol fait à la gloire de Christophe Colomb. C'est un mot indien qui veut dire *Pays du Vent* dans les idiomes des peuplades Chontales et Mayas du Centre-Amérique, où il désigne à la fois une chaîne de montagnes riche en mines d'or découverte par Christophe Colomb lors de son dernier voyage, et une tribu de Peaux-Rouges, *los Américas*.

On sait que, jusqu'ici, on croyait que ce nom d'*Amérique* avait été donné au Nouveau-Monde en l'honneur d'un marin italien nommé Amerigo Vespucci (Améric Vespuce), au service du Portugal.

Or, M. Marcou a démontré que le prénom dudit Vespuce était Albert (*Albericus* et *Albérico*), et il n'a été changé en *Americus*, *Americo*, *Améric*, et huit ou dix autres variations, qu'à partir du jour où cette fantaisie, que rien ne justifie, passa malencontreusement par la cervelle d'un chanoine du Gymnase vosgien de Saint-Dié, nommé Jean Basin.

Le chanoine Jean Basin avait pris le Pirée pour un homme. Jamais, en effet, ce prénom d'*Améric*us, *Américo*, *Americ*, n'a figuré sur les calendriers, si féconds cependant en saints multiples et variés, de l'Europe, du Portugal ou de l'Italie. Le mot *Amérique* est, au contraire, un mot du cru, un mot indien.

II

LA SAINT-CORNÉLY EN BRETAGNE

« Voici ce qu'on m'écrit de Carnac, dit Charles Frémine (*Le Passant*, du *Rappel*) :

« Hier, c'était la Saint-Cornély, patron des bestiaux ; dès quatre heures du matin les pèlerins passaient chantant en bas-breton la légende du saint ; ils allaient se laver à la fontaine, derrière l'église. (Et ceci me fait songer que, dans l'après-midi, une vieille Bretonne, ornée d'une tasse, m'a offert de me rafraîchir à cette même fontaine, tant visitée).

» Pendant qu'on officiait à l'église, porte grande ouverte, sur la place, une danseuse de corde officiait aussi, la brave fille, à sa façon. Et alors tu aurais vu, à l'intérieur de la chapelle, toutes les femmes à genoux, et à l'extérieur tous les

hommes, le chapelet aux doigts regardant l'équilibriste avec des yeux écarquillés. C'était un va-et-vient de gens qui entraient prier puis qui sortaient se régaler encore un peu de la vue de la danseuse.

» La fête dure plusieurs jours ; jeudi, bénédictions des cordes qui servent à lier les bestiaux, procession, et enfin foire. »

III

LA LÉGENDE DE BERTRAND DU GUESCLIN

M. Siméon Luce a comumniqué à l'Académie des Inscriptions dans sa dernière séance, un curieux mémoire relatif à l'histoire de Du Guesclin, qu'il appelle le « dixième preux. »

Vers la fin du moyen âge, suivant M. Luce, un dixième personnage est venu s'ajouter aux neuf héros célébrés dans le poème de Jacques de Longuyon, composé vers 1342 et intitulé : les *Vœux du Paon*. Ces neuf héros étaient Hector, Alexandre, Josué, David, Judas Macchabée, César, Arthur de la Table-Ronde, Charlemagne et Godefroy de Bouillon. Un ouvrage, publié à Abbeville en 1847, porte le titre suivant : le *Triomphe des neuf preux... avec l'ystoire de Bertrand de Guesclin* et nous montre que le héros breton avait alors conquis dans la légende la même place que les neuf preux.

C. DE WARLOY.

BIBLIOGRAPHIE

Emile Blémont. — Wattignies, 15 et 16 octobre 1793. — 1 vol. in 4, illustré par Armand Dumaresq, Dunki, H. Dupray, Moreau de Tours, Henri Pille. — Paris, Librairie Illustrée, 7, rue du Croissant.

Bien que le *Wattignies* de M. Émile Blémont ne soit pas un ouvrage se rattachant directement aux études de traditionnisme, mon cher collaborateur voudra bien m'excuser si, pour une fois — en vertu du proverbe : *Une fois n'est pas coutume !* — je passe par dessus la règle que nous nous sommes imposée à la *Tradition*, et si je dis quelques mots de son dernier volume.

Tous nos lecteurs connaissent quel érudit aimable, quel fin lettré, quel remarquable poète est M. Émile Blémont. Ici même, dans cette revue qui est l'objet de sa grande sollicitude, il a publié des études critiques, qui ne sont que les premiers chapitres d'un important ouvrage en préparation, et il a donné des vers inspirés par la saine, franche et naïve tradition populaire. Chacun a lu ses délicieux *Poèmes de Chine* et son *Roger de Naples* parus il n'y a pas un an. *Wattignies* jette un nouveau jour sur le talent du poète, découvre un côté nouveau, puissant, de son art exquis.

Il y a longtemps déjà que M. Blémont fut tenté par cet épisode mémorable de Wattignies, — un épisode, non, mais un évènement décisif qui sauva la France assaillie par l'Europe coalisée, et qui fit de Lazare Carnot le grand Organisateur de la victoire. Avec la patience, la curiosité et la sagacité d'un érudit, M. Blémont interrogea les historiens de la Révolution, les mémoires et les actes du temps; il parcourut les champs de bataille, étudia la stratégie révolutionnaire, et enfin commença son poème de *Wattignies*, dédié *à la mémoire des soldats français morts pour la République dans les batailles des 15 et 16 octobre 1793.*

Au moment où l'œuvre s'achevait, le petit-fils de Lazare Carnot fut élevé à la présidence de la République. M. Blémont, par une susceptilité qui l'honore, ne crut pas pouvoir, dans son independance d'homme et d'écrivain, publier son poème. Il fallut les longues, pressantes et répétées sollicitations de ses amis, pour le décider enfin à livrer *Wattignies* à l'impression.

Et aujourd'hui, le volume vient de paraître, tout plein de beaux vers, vibrant de patriotisme, exultant de poésie. La grande *Tradition révolutionnaire* est là, non point toute entière — M. Blémont se propose de nous la donner plus tard —, mais dans un de ses épisodes les plus grands, à l'heure solennelle où se décide le sort de la patrie, à l'instant où c'en sera peut-être fait pour plusieurs siècles de la Liberté, du monde nouveau. C'est le cri de révolte des Titans, c'est l'ébranlement du vieux monde secoué par la philosophie, c'est la ruine de l'édifice, de la prison dans laquelle les dieux avaient mûré les anges rebelles et l'esprit humain, cloîtré le peuple antique, l'homme du moyen-âge. C'est à un poète qu'il appartiendrait de dire ici le souffle ardent qui passe dans le poème, évoquant la Révolution et ses chefs — des *Géants*, — l'armée de la Republique et ses soldats — des Héros! — Pour nous, nous ne pouvons qu'engager nos amis à lire ces pages ravissantes — régal des yeux et de l'esprit, — ces pages rehaussées comme ces délicieuses légendes du moyen-âge, de riches dessins, chefs d'œuvre des maistres-imaigiers d'aujourd'hui, les Henri Pille, les Armand Dumaresq, les Moreau de Tours, les Dunki, etc. Et de cette lecture, il sortira pour tous la conviction — partagée déjà par tous ceux qui connaissent l'œuvre de Blémont — que l'auteur de *Wattignies* est une des étoiles de première grandeur de la pléiade poétique contemporaine.

HENRY CARNOY.

On trouvera dans **Au Val d'Andorre**, de **M. Sutter-Laumann**, qui parcourut cette contrée lors de la dernière insurrection, une très fidèle description de ses admirables paysages, une étude approfondie des coutumes, des mœurs sociales et politiques de ses habitants.

Cet intéressant volume *(librairie Mourlon)* se termine par une monographie des ECREHOU, ces curieux ilots, perdus entre Jersey et le Cotentin, et que convoitent nos voisins, dans le but de nous fermer complètement le passage de la Déroute et de faire de cette partie de la Manche un lac anglais.

De la terre aux Étoiles, par **G. Hesbert**, 1 vol., chez Ghio, Paris.

Est-ce l'œuvre d'un jeune? On le croirait aux pages tendres et légères. Est-ce le livre d'un homme déjà mûr? On doit l'affirmer après les sonnets dédiés aux enfants, après les souvenirs de la guerre de 1870. Quoi qu'il en soit, l'auteur a fait vibrer bien des cordes, soufflé dans la flute amoureuse ou embouché la trompette guerrière. La facture est bonne, facile; la pensée n'est peut-être pas toujours assez poétique.

Le prochain dîner de LA TRADITION aura lieu le mardi 4 décembre à 7 h. 1/2, au RESTAURANT DU ROCHER DE CANCALE, 78, rue Montorgueil. Nous comptons sur tous nos amis. Prix du dîner : 6 fr. — Prévenir M. HENRY CARNOY, 33, rue Vavin, avant le 2 décembre.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.

ANNONCES

La Page.	**20** francs.
La 1/2 page	**12** —
Le 1/4 page	**6** —

S'adresser pour les annonces à M. Henry CARNOY,
33, *rue Vavin.*

Laval — Imprimerie et stéréotypie E. JAMIN.

N° 12.[redacted] 2e Année. Prix du Numéro : **Un franc.** **15 Décembre 1888**

LA TRADITION



REVUE GÉNÉRALE

des Contes, Légendes, Chants, Usages, Traditions et Arts populaires

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction :

MM. ÉMILE BLÉMONT ET HENRY CARNOY

PARIS

Aux bureaux de la TRADITION

33, RUE VAVIN

Dépôt : Emile LECHEVALIER, libraire, 39, quai des Grands-Augustins

Nº 21. — LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1888. — 2e Année — Nº XII.

COMITÉ DE RÉDACTION

LA TRADITION paraît le 15 de chaque mois par fascicules de 32 à 48 pages d'impression, avec musique et dessins.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés qui n'ont pas encore réglé leur abonnement pour 1888 d'adresser leur cotisation à M. Henry CARNOY, 33, rue Vavin. — Envoyer mandat sur la poste.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et pour l'étranger.

Il est rendu compte des ouvrages adressés à la *Revue*.

Le premier volume de **LA TRADITION**, est envoyé franco, moyennant **12 francs**

Adresser les adhésions, lettres, articles, ouvrages, etc. à M. **Henry Carnoy**, professeur au Lycée Louis-le-Grand 33, rue Vavin. (*Les manuscrits non insérés seront rendus*).

M. **LECHEVALIER, 39, quai des Grands-Augustins,** est seul chargé de la vente au numéro.

LA TRADITION

LES SURVIVANCES POLYTHÉISTES EN GRÈCE

Les religions passent remplacées par d'autres, mais les croyances, les rites, les pratiques, le fonds traditionnel, enfin, subsistent sans se déformer sensiblement. La vieille mythologie grecque, le polythéisme hellénique ont disparu en tant qu'ensemble religieux codifié, mais le dieu Pan, quoi qu'en ait dit Plutarque, n'est pas mort. Le polythéisme est tel encore maintenant qu'aux beaux jours d'Athènes et de Lacédémone, qu'au temps de Platon et de Périclès. Les noms des dieux seuls ont changé, et c'est là sans doute ce qui a fait accepter si facilement aux anciens Grecs la religion du Christ si fortement imprégnée, du reste, de la philosophie et du génie helléniques.

Le Zeus des populations pélasgistes, le Jupiter tonitruant de l'Olympe, le κεραυνοβόλος Ζεὺς d'Homère, est toujours adoré sous le nom de Dieu le Père, l'Eternel à la barbe de fleuve. Apollon, c'est Jésus de Galilée que l'iconographie religieuse nous représente blond et nimbé d'une auréole lumineuse, comme le dieu soleil si souvent identifié avec Hélios ; Minerve Ἀθηνᾶ sortie du cerveau de Zeus, c'est l'intelligence divine, le Saint-Esprit émanant de Dieu le Père. Et, à côté de cette trinité, les dieux, les demi-dieux et les héros du polythéisme, ne sont-ils pas remplacés par les saints et les saintes chrétiennes dans lesquels le pâtre ou le marin grec d'aujourd'hui voit des divinités dont la puissance égale celle de Dieu le Père, puisqu'il les invoque de préférence à l'Eternel lorsqu'il veut en obtenir faveur ou assistance ?

Vénus naissant de l'onde est pure comme la vierge Marie que nos litanies invoquent sous le nom d'Etoile de la Mer. Vulcain, le metteur en œuvre des métaux, s'est incarné dans Joseph le charpentier, artisan comme lui. Poseidon a cédé son trident qui commande à l'Océan en furie, à Saint-Nicolas patron des marins, qui peut à son gré déchaîner ou apaiser la colère des vents. Mars a légué son bouclier à Saint-Georges auquel Héraclès a donné le pouvoir de terrasser les monstres. Le char de Phaéton passe toujours dans la nue ; quand l'éclair brille au ciel, le paysan dit : « Voici le char de Saint-Elie ; voyez les éclairs que lancent les sabots de ses chevaux ! » — Et quand le tonnerre éclate : « Entendez le bruit du char d'Elie ! » — Et Saint-Michel qui emporte les âmes des défunts, n'est-ce pas Hermès, messager de Zeus, conducteur des ombres ?

Les dieux polythéistes, baptisés par le fils de Marie, ont pris rang dans le calendrier chrétien, après simplement avoir changé de nom.

Ainsi ils règnent toujours sur l'Hellade, des rivages de l'Asie Mineure aux bords de la mer Ionienne... si ce n'est sur le monde entier. Et leurs exploits se sont conservés dans la mémoire du peuple et font les délices des auditeurs quand les vieux conteurs les débitent aux veillées auprès du foyer, ou dans les longues courses sur la mer, au balancement calme et régulier de la mer d'Archipel.

Leurs sanctuaires sont toujours vénérés, leurs miracles aussi éclatants, l'Eglise ayant eu dans les premiers siècles la bonne politique de remplacer les autels païens par des autels dédiés à quelque saint chrétien capable d'accomplir les prodiges du dieu détrôné. En longues théories se font les pélerinages si imposants qu'on se croirait aux temps où Athènes envoyait à Thèbes et à Délos ses fidèles que la philosophie de Socrate n'avait point encore séduits.

Les esprits bons ou mauvais, exécuteurs des volontés supérieures, cortège accoutumé des dieux du polythéisme, vivent toujours sur le sol de l'Hellade et des Iles. Divinités champêtres ou sylvestres, nymphes des sources et des fleuves, génies protecteurs des cités, des maisons et des individus, *daimons* familiers ou méchants, entourent l'homme et peuplent la nature. Plus d'un paysan a vu les nymphes danser au bord des rivières en s'accompagnant de musiques harmonieuses. Plus d'un marin a aperçu en tremblant les sirènes, les femmes-poissons, jouant et chantant au milieu de la tempête. Et l'ange gardien protège contre le démon l'âme des chrétiens, comme des nuées d'esprits gardent l'habitation, le jardin, la plaine ou le village.

Il n'est pas jusqu'aux sacrifices, ces rites si chers aux polythéistes, qui n'aient survécu en Grèce. Ils sont d'un usage constant. L'Eglise orthodoxe elle-même n'a jamais osé les supprimer.

A tout instant, on sacrifie des coqs, des moutons, des bœufs même. Tantôt c'est pour la construction d'une maison ou d'un édifice ; tantôt c'est pour détourner les mauvais sorts ; tantôt c'est pour se rendre favorables les génies ou les saints ; ou c'est pour l'accomplissement d'un vœu à Saint-Nicolas, Saint-Georges ou Saint-Ménas.

Chaque année, à Chio, les bergers offrent un sacrifice de deux ou trois moutons à Saint-Dimanche, Saint-Cyriaque, (Κυριακή) dont la fête se célèbre le 27 juillet. Et de tous les villages, on descend à l'église et l'on se livre à un repas homérique offert par le prêtre du sanctuaire avec les moutons du sacrifice. La chair des animaux sacrifiés est, comme jadis, la propriété des prêtres. En effet, les convives donnent au pope une certaine somme en payement du repas.

Voilà d'antiques survivances qui nous reportent bien haut dans le cours des âges. Mais le polythéisme grec ne les avait-il pas empruntés, ces croyances et ces rites, aux primitives civilisations? Comme ces faits approfondissent notre horizon historique !

CONSTANTIN STRAVÉLAKIS.

ROSES DE NOEL

Certaines paroles sont fées; certaines syllabes ont un pouvoir magique. Aucune sorcellerie pour cela ! les plus ingénues sont les plus suggestives. Dans ce simple mot : *Roses de Noël*, ne sentez-vous pas un charme pénétrant, où le surnaturel se mêle à la nature, et la fraîcheur de l'enfance à l'extase de la foi ? C'est, en plein hiver, le sourire du renouveau ; et c'est, dans la plus humble humanité, le sentiment du divin. Frêles corolles, d'où s'exhale ce qu'a de plus doux le réel, avec ce que l'idéal a de plus pur. Floraisons saintes que porte un bambin céleste !

Les Roses de Noël ont leur légende ; elle n'est pas moins naïve que les bonnes vieilles histoires où les cloches de minuit font des miracles, où le vin coule des fontaines, où les bêtes parlent, où les filles à marier voient dans leur miroir celui qui les épousera, à condition d'avoir fendu neuf espèces de bois et d'avoir jeté leur chemise devant la porte.

*
* *

L'enfant Jésus est dans l'étable. Il est couché sur un lit de foin, entre le Bœuf et l'Ane, le petit Jésus, doux comme du miel. Marie veille près de la crèche. Joseph, debout, les mains jointes, admire. Le Bœuf dit : « Meuh ! meuh ! c'est un jour fameux ! » L'Ane ajoute : « Qu'il est beau, le petit enfant, hihan ! hihan ! » La nuit vient. Au dehors, il vente, il gèle, il neige. Au dedans, tout rayonne. Vêtus de brocard, couronnés de pierreries, les trois rois de Saba se prosternent. Balthazar porte l'or, Melchior la myrrhe, Gaspar l'encens. D'autre part, les pasteurs, bouche bée, sont en adoration. Ils offrent tous les biens de la terre ; Pellion présente ses pipeaux ; Ysembert, un calendrier de bois pour savoir les jours et les mois. Aloris hoche une hochette qui fait clic ! clac ! à l'oreille : au moins quand l'enfant pleurera, la hochette l'apaisera. Derrière eux, craintive, curieuse, extasiée, se hausse, sur la pointe de ses pieds nus, une fillette aux yeux bleus, la petite bergère Madelon, Comme elle aime l'enfant Jésus ! Comme elle l'embrasserait volontiers ! Et quel splendide cadeau elle voudrait pouvoir lui faire. Mais elle n'a rien de rien, la pauvresse. Ses mains, gercées par le froid, sont vides. Désolée de sa misère, elle pleure, elle prie. Elle prie, et l'ange Gabriel descend des cieux.

« Petite bergère, que veux-tu ? — Hélas ! je ne sais pas. — Alors, pourquoi prier ? pourquoi pleurer ? — Je voudrais donner

à l'enfant Jésus, et je n'ai rien. — Que voudrais-tu avoir ? — Hélas ! les rois et les pasteurs lui ont tout donné. — N'ont-ils rien oublié ? Cherche ! tu trouveras. — Si je pouvais seulement lui offrir des roses ! Il n'a pas reçu une seule fleur, le mignon. Mais il gèle, et le printemps est loin, bien loin encore ! »

Gabriel prend Madelon par la main. Ils sortent ; autour d'eux flotte une clarté. L'ange frappe le sol de sa baguette ; et la terre se couvre de jolies fleurettes fraîches-écloses.

C'est ainsi que la petite bergère Madeleine put embrasser l'enfant Jésus ; Noël eut désormais des roses.

EMILE BLÉMONT.

MARIE-MADELEINE

(FRAGMENT)

Madeleine était blonde
Comme un champ de froment,
Et jamais rien au monde
Ne fut aussi charmant.

Madeleine était fraîche
Comme une rose en fleurs,
Et d'une belle pêche
Elle avait les couleurs.

Avec son auréole
De longs cheveux dorés,
Madeleine était folle
Comme l'herbe des prés.

Quand elle allait bergère
Filant son blanc fuseau,
Son âme était légère
Comme un petit oiseau.

Et sa voix si touchante
Sous le ciel enchanté,
Que l'amandier qui chante
Pâlissait à côté.

Or, près de la fontaine,
Le soir d'un beau lundi,
Un jeune capitaine,
En passant, l'entendit.

« Qu'avez-vous, bergerette,
A chanter si gaiement ?
— Seigneur une fleurette
S'entr'ouvre en ce moment.

C'est la fleur qui commande
Aux gens de s'embrasser ;
C'est la fleur de la lande
Où vous allez passer.

— Regarde-moi, mignonne,
Je suis le fils du roi.
Le printemps qui fleuronne
Est moins épris que moi.

Écoute ma promesse
Et donne-moi la main,
Le prêtre à la grand'messe,
Nous mariera demain. »

La fontaine était blanche
Et rose tour à tour.
Sur la plus haute branche,
Le rossignol d'amour,

Le rossignol sauvage
Disait l'enchantement
De vivre en esclavage
Aux pieds de son amant.

« Petite Madeleine,
Que mon cœur est joyeux !
J'ai vu la marjolaine
Qui fleurit dans tes yeux !

— Combien je suis heureuse
Mon chevalier si doux !
Voici votre amoureuse
Qui s'abandonne à vous. »

Un mot pour se connaître
Suffit bien à vingt ans ;
Quant à quérir le prêtre,
Ils n'ont pas eu le temps.

Sans remords et sans crainte.
Ils se sont caressés.
Une autre, une autre étreinte ;
Jamais ce n'est assez.

Et sentant même flamme
Prête à les consumer,
Ils ont perdu leur âme
A force de s'aimer ! (1)

GABRIEL VICAIRE.

UNE LÉGENDE CANADIENNE

J'emprunte au Rév. Père Mothon, qui a beaucoup voyagé en Amérique et qui connaît bien ses compatriotes canadiens, la curieuse légende qui suit :

« On a fait bien souvent, dit-il, le parallèle de ces deux grandes races : Anglais et Français ; on a cherché la raison de leur génie national, de leurs qualités et de leurs défauts. Mais il y a une explication que ne connaissent pas, j'en suis sûr, les plus savants anthropologistes, même ceux de l'Institut canadien, c'est l'explication que j'ai recueillie de la bouche d'un vieux nègre, aux bords du Mississipi. » — « Au commencement, dit-il, le bon Dieu, pour peupler le monde, voulut créer un homme de chaque nation. Il prit pour cela une motte de terre, la pétrit et, détachant un morceau, en façonna successivement un Nègre, un Chinois, un Indien, et ainsi de tous les autres peuples. Quand la motte de terre fut épuisée, il manquait encore deux hommes pour arriver au nombre qu'il s'était lui-même fixé. Que faire? Ne trouvant pas de terre à son gré, le bon Dieu étendit le bras et saisit le premier animal qui lui tomba sous la main. C'était un papillon. Il lui rogna les ailes, lui forma des bras et des jambes, souffla sur lui pour lui donner une âme et le mit dans un coin de

1. Ces vers sont extraits du *Poème de Marie-Madeleine* que notre ami, le poète des *Emaux bressans* et du *Miracle de Saint-Nicolas*, va faire paraître au commencement de 1889, chez l'éditeur Lemerre.

la terre. Ce fut le premier Français. D'un second mouvement, semblable au premier, le Créateur étendit encore la main et saisit de nouveau le premier animal qu'il rencontra. Cette fois il se trouva que c'était une fourmi : il lui fit subir les mêmes opérations, lui donna la figure d'un homme, lui insuffla une âme et le plaça dans un autre coin de la terre. Ce fut le premier Anglais. »

« Et voilà pourquoi les Anglais et les Français, sortis d'un animal au lieu d'être sortis d'un morceau de terre, ont toujours mieux fait leur chemin dans ce bas monde, et voilà ce qui nous explique aussi leur caractère : l'Anglais est demeuré toujours quelque peu fourmi, et le Français toujours un peu papillon. »

ANTONI DELANNOY.

LIVRES DE DIVINATION CHEZ LES ORIENTAUX

IV

Le Livre de Noël

Sur les augures à tirer du jour où tombe la fête de Noël

D'APRÈS LÉON LE SAGE.

LE DIMANCHE. — Si l'on célèbre la fête de Noël un jour de dimanche, l'hiver sera supportable, l'été [illegible], il y aura de la richesse, des vents en automne. Les moutons et les animaux domestiques augmenteront en nombre et en beauté.

LE LUNDI. — Si l'on célèbre la fête le lundi, l'hiver sera profitable, l'été [illegible] agréable. A l'époque des vendanges, [illegible]. La pluie sera rare.

LE MARDI. — Si on la célèbre le mardi, l'hiver sera rigoureux, les fruits abondants, l'été [illegible]; il y aura de la richesse à l'époque des moissons. Il y aura de grands vents en automne; craignez l'apoplexie chez les hommes.

LE MERCREDI. — Si on la célèbre le mercredi, l'hiver sera [illegible] de beau temps et de gelées [illegible]; il y aura peu de blé, nombre de maladies, de grandes richesses au temps des moissons, des vents en automne, des maladies [illegible].

LE JEUDI. — Si on célèbre Noël le jeudi, l'hiver sera mauvais. Il y aura de grands vents. La moisson sera bonne. Il surviendra des tremblements de terre. L'automne sera [illegible]; il y aura peu de miel, peu de fruits.

LE VENDREDI. — Si on célèbre Noël le vendredi, le jour sera [illegible] [illegible] marché.

LE SAMEDI. — Si on célèbre Noël le samedi, il y aura des troubles, des guerres, [illegible] sur la terre.

[illegible] par JEAN NICOLAÏDÈS.

OHÉ ! LES GARS !

(CHANSON DE MAI)

Moderato Largement

O - hé O - hé les gars (*)
O - hé O - hé les filles V'nez chan - ter a - vec
nous Le mois de mai si doux
D.C

II

Nous irons dans les champs
Cueillir des roses blanches
Pour orner vos cheveux,
Vos doux et blonds cheveux.

III

Nous irons dans les bois
Cueillir de hautes branches ;
Lour la joi' d'la maison,
Les oiseaux y chant'ront.

IV

Nous irons dessus l'eau
Bercés dans la navière,
Pour qu'on n'entende pas,
Nous parlerons tout bas.

V

Nous irons à Quib'ron
Quérir des rubans roses ;
Seront pour attacher
Mon cœur à vot' côté.

VI

Nous irons à Paris
Quérir un anneau d'noce,
Et pour nous marier,
D'satin blanc vêtirez.

VII

Quand nous serons tout vieux,
Devant nos têtes blanches,
Pass'ront les amoureux
Qui nous rendront joyeux.

VIII

Quand nous serons couchés
Dans la terre profonde,
Les oiseaux dessus nous
Chant'ront l'mois d'mai si doux.

CHARLES DE SIVRY.

* Prononcez gâs.

LE ROYAUME DES ESTIMAUX

Le village de Faches, situé à cinq kilomètres de Lille, a possédé un *Royaume* qui avait quelque analogie avec celui d'Yvetot.

Nombre d'écrits en font foi. Notamment ceux de MM. Le Glay, Th. Leuridan et V. Becquart, où nous puisons les notes que voici. Nous avions, dit le docteur Le Glay, ancien archiviste du département du Nord, aux environs de Lille, une espèce de royaume d'Yvetot, dont il est temps de révéler l'existence. En partant de Lille pour aller à Douai, on aperçoit le village de Faches. Là, était situé le royaume des Estimaux, ou si l'on veut, la première des cinq pairies tenues du chatelain de Lille; c'était un bel et bon fief comprenant 288 bonniers 601 verges de terres. Le gentilhomme qui le possédait se qualifiait *seigneur de Faches, roy des Estimaux et de tous les francs allœux tenus du chastel et de la salle de Lille.*

On appelait *Estimaux, Stimaux*, ou *Thimaux*, les six principaux allœux de la châtellenie de Lille. Par suite, on a donné ce nom aux propriétaires allœux, qui, en cette qualité, avaient droit de recevoir la dessaisine et de donner la saisine de tous les autres allœux en général. Les redevances qui formaient le revenu féodal du royaume des Estimaux, consistaient en trente rasières et deux havots de froment, deux gélines, un coq, neuf sous, etc., etc., et dans l'exercice de la justice vicomtière; liste civile modeste, mais qui suffisait à l'ambition du monarque.

Le roi des Estimaux tenait les plaids, assisté de ses échevins qui devaient toujours être de maison noble et chevaliers, dans un hôtel situé à Lille, place Saint-Martin. Le locataire de cet hôtel était tenu de donner place au roi des Estimaux, à son bailli ou lieutenant, et de leur livrer le service de table, s'ils voulaient y dîner.

Parmi les échevins des Estimaux, on trouve les seigneurs de Comines, de Lannoy, de Roubaix, et quelques autres.

Quand un duel judiciaire devait avoir lieu à Lille, le roi des Estimaux conduisait l'appelant en lice et y portait les armes des deux combattants. Si le duel était effectué, il recevait pour son droit six livres, sinon il était indemnisé de ses dépens et de ceux de sa suite.

Quand le châtelain de Lille marchait en campagne, le roi des Estimaux l'accompagnait, était logé dans son pavillon, et défrayé, lui et ses hommes de fief, jusqu'au retour du châtelain.

Jean de la Haye, dont le fief était situé à Roubaix, figure comme roi des Estimaux dans un titre de l'abbaye de Loos en date du 2 juillet 1338.

Le sceptre des Estimaux était depuis un siècle et demi dans la maison de Vignacourt quand éclata la Révolution française.

Un pigeonnier à pignons dentelés qui existe encore entre Thumesnil, hameau dépendant de Faches, et le Petit-Ronchin, est le dernier vestige du Royaume des Estimaux.

A l'exemple de Béranger qui a célébré le roi d'Yvetot, notre ami Schnei-

der, chansonnier lillois, a consacré la chanson suivante au roi des Estimaux. Elle se chante sur l'air du *Postillon de Longjumeau*.

Mes amis, écoutez l'histoire
D'un roi de modeste renom,
Car au temple de la Victoire
Aucun fait n'a porté son nom.
Pourtant sous le ciel de la Flandre
On parle de sa Majesté :
On peut sans tout réduire en cendre
Passer à la postérité.

Oh ! oh ! oh !
Sans généraux,
Régnait le roi des Estimaux.

Si de ce roi le territoire
Bien étendu ne fut jamais,
Chez lui, nous rapporte l'histoire,
Régnaient le bonheur et la paix.
Comme au berceau de la nature,
L'âge d'or brillait sous ses lois ;
Jamais il ne devint parjure,
De tous il respecta les droits.

Oh ! oh ! oh !
Qu'ils étaient beaux,
Les jours du roi des Estimaux.

C'est lorsqu'il rendait la justice
Qu'on aimait voir sa Majesté.
Toujours résumant sans malice
Et jugeant avec équité,
Il n'avait pas besoin d'entendre
Les longs discours d'un procureur ;
L'accusé pouvait se défendre :
La pitié parlait à son cœur.

Oh ! oh ! oh !
Que de bravos
Reçut le roi des Estimaux.

Sous son règne, je vous assure,
Heureux vivait le métayer ;
Dans cet état sans sinécure,
Point de gros traitans à payer.
L'impôt que prélevait ce prince
(Un bon flamand a tout compté)
Prouve qu'un revenu bien mince
Suffisait à sa Majesté.

Oh ! oh ! oh !
Les lourds impôts
N'allaient au roi des Estimaux.

Mais quand une main sacrilège
De son peuple froissait les droits,
Usant de son beau privilège,
Il faisait entendre sa voix.
Contre l'ardeur des gens d'église
Plus d'une fois il dut lutter,
Et des nobles, caste insoumise,
Il sut se faire respecter.

Oh ! oh ! oh !
Que ses vassaux
Aimaient le roi des Estimaux.

Point n'avait à sa capitale
Ni murs d'enceinte, ni donjons,
Là, point d'émeute, de cabale,
Jamais de révolutions.
Enfin ce roi tout pacifique
Plaisait si bien aux habitants,
Que jamais à la République
Ne songèrent ces bonnes gens.

Oh ! oh ! oh !
Quel doux repos
Goûtait le roi des Estimaux.

Ces couplets sont extraits d'un recueil mensuel que publiait à Lille, en 1841, la société des *Fils de Béranger* dont nous avions l'honneur de faire partie.

A. DESROUSSEAUX.

PROCÈS CONTRE LES ANIMAUX (1)

III

« Des personnes qui auroient dû être instruites, se sont imaginé que les Exorcismes et les Excommunications, que les Ecclésiastiques employent, devoient avoir un effet extérieur, à l'égard des hommes, et des créatures mêmes irraisonnables. On voit par plusieurs auteurs (Malleolus, *De Exorcismis*; Vaïrus, *De Fascin.*), qu'en diverses Provinces où les fruits de la terre étoient gâtés par de petites bêtes, on les conjuroit de sortir du territoire ; et quand elles ne se rendoient point à ces conjurations, on croyoit les faire obéir ou crever, par une Sentence du Juge Ecclesiastique : quelquefois on avoit assez de condescendance pour faire plaider juridiquement la cause des habitans et des bêtes, par des Avocats qui devoient exposer les raisons des deux Parties avant qu'on prononçât la Sentence.

« Le Pere Théophile Raynaud, dans le traité (2) des Monitoires et des Excommunications, cite plusieurs Sentences de cette nature, rendues au XVe siècle par les Officiaux de Lyon, de Mâcon et d'Autun ; et il en rapporte une tout au long prononcée par Jean Milon, Official de Troyes en 1516, qui déclare maudites et anathematisées toutes les petites bêtes qui gâtoient le terroir, si dans six jours elles n'en sortent, ou ne cessent de faire du mal dans tout le Diocèse. Voici un extrait de cette sentence.

« *In nomine Domini. Amen. Visa supplicatione seu requesta pro parte habitantium loci de Villanoxa Trec. Diœcesis nobis officiali Trec. in judicio facta, adversus bruchos seu œrucas, vel alia non dissimilia animalia. Gallice* Hurebets *nuncupata, fructus vinearum ejusdem loci à certis annis, et adhuc hoc profenti anno ut fide dignorum testimonio, et quasi publico rumore asseritur, cum maximo incolarum loci, et vicinorum locorum incommodo depopulantia, ut prædicta animalia per nos moveantur, et remediis Ecclesiasticis mediantibus compellantur, à territorio dicti loci abire,* etc. *visisque* etc. *Nos autoritate qua fungimur in hac parte, prædictos Bruchos et œrucas, et animalia prædicta quocumque nomine censeantur, monemus in his scriptis, sub pœnis maledictionis, et anathematisationis, ut infra sex dies à monitione, in vim Sententiæ hujus à vineis et territoriis dicti loci de Villanoxa discedant, nullum ulteriùs ibidem nec alibi in diœcesi Trecensi nocumentum præstitura. Quod si infra prædictos dies jam dicta animalia huic nostre admonitioni non paruerint cum effectu ipsis sex diebus elapsis, virtute et autoritate præfatis illa in his scriptis anathematisamus, et eisdem maledicimus* ». (C. XII, *de Mon. et Exc.*).

« ... Que des Saints se soient fait obéïr aux bêtes, il n'y a rien là que d'admirable... Un saint Prêtre qui étoit toujours détourné en offrant le Saint Sacrifice, par le bruit des grenoüilles, les rendit muettes, en leur ordonnant de se taire, ainsi que le dit S. Ambroise. (*Lib. III, De Virginit.*)

(1) Voir *La Tradition*, T. II, p. 77 et 248.
(2) *De Monitoriis Ecclesiasticis ex timore excommunicationis.*

« Un noyer, selon le témoignage de S. Oüyn (*S. Audoen., Vita S. Eligii, Lib. II, Cap. 22*), sécha par une parole de S. Eloy, à peu près comme le figuier à qui Jésus-Christ dit: *Nunquam ex te fructus nascatur.*

« S. Bernard fit mourir toutes les mouches qui rendoient insuportable l'Abbaye de Foigni, dans le Diocese de Laon, en disant: je les excommunie. « *Nullo igitur occurente remedio, dixit excommunico eas, et mane omnes pariter mortuas invenerunt.* (Sanctus Guillelm. Abbas, *Vit. S. Bern., Lib. X, Cap. 12*).

« Mais il étoit ridicule que les Officiaux prétendissent que leurs Sentences juridiques devoient avoir le même effet sur les animaux, que les paroles d'un Saint... »

R. P. Le Brun, *Hist. crit. des Prat. Superst.* I, chap. IV, p. 418-30, de l'édit. de 1732.

IV

« Nous trouvons un exemple très curieux de l'égalité entre l'homme et l'animal dans le *Katzenrecht*, qui a existé à Zurich jusqu'en 1780, d'après lequel les méfaits contre les animaux étaient punis; il fut exercé jusqu'en 1764 (Rochholtz, *Alemannisches Kinderlied und Kinderspiel aus der Schweitz*, p. 66).

« Réciproquement, les animaux qui se rendaient coupables de crimes envers les hommes étaient exécutés à leur tour. Les condamnations d'animaux ne sont pas rares du tout. Je n'en citerai qu'un seul exemple, qui est resté célèbre dans les annales de la jurisprudence. En 1474, un coq fut condamné à Bâle pour avoir pondu un œuf. Le 4 août de la même année, il fut décapité sur la place publique, et le procès-verbal rapporte, avec une simplicité éloquente, que le bourreau trouva dans le corps de l'animal encore deux autres œufs semblables, qui furent brûlés publiquement. (Meyer, *Der Aberglaube des Mittelatters*, p. 73. Pour d'autres exemples, voir *Gartenlaube*, 1886, p. 802). Le délit méritait effectivement une répression sévère: le moyen âge était convaincu que l'œuf de coq produisait le basilic ».

Auguste Gittée, *Revue de Belgique*, No du 15 octobre 1888.

V

« *Du jeudi dix-septième jour du mois de septembre 1733, étant au lieu accoutumé à tenir les audiences ordinaires de la justice de Bouranton, par-devant nous Louis Gublin, juge mayeur, en la cause du procureur fiscal en cette justice, tenant en main le fait de police, et demandeur aux fins de l'exploit de Tisserand, sergent, en date du 14 septembre, dûment vu et contrôlé au bureau de Piney, exécuté par Pavie ; comparant ledit procureur-fiscal, en personne et pour sa cause demandeur contre les rats et les souris, appelées les mulettes, qui sont tant dans les granges, maisons et territoire du village et finage de Bouranton, que dans les emblaves, blés, vignes et autres, lesquels font grands dégâts et dommages ; et contre Nicolas Gublin, défendeur, comparant en personne*

pour lesdits animaux, qui a dit et remontré que ce sont des animaux que Dieu a créés; et qu'il est bien juste qu'elles (sic) *vivent; répliqué par ledit sieur demandeur qu'il n'empêche point la nourriture desdits animaux, et qu'il est prêt de leur indiquer leur retraite et place pour les mettre; répliqué par ledit sieur défendeur, qui a dit qu'il demande trois jours pour se retirer. Les parties ouïes, nous leur avons fait acte de leur dire et plaidoyer ci-dessus, et sans avoir égard aux remontrances faites par ledit sieur Gublin, défendeur, attendu les grands dommages et pertes que font lesdits animaux, nous avons toutes lesdites parties du sieur Gublin condamnées à se retirer incessamment dans trois jours, compter de ce jourd'huy, des maisons et granges, emblaves, vignes et terres cultivées, dépendantes des territoire et finage de ce lieu, sauf à eux de se retirer dans les déserts et terres non cultivées, grands chemins, si beau et bon leur semble, pour qu'elles ne puissent point faire de tort ni dommage, tant sur les emblaves qui sont sur les champs, maisons et granges; à peine, dans ledit temps, d'avoir recours à Dieu par les censures de l'Eglise, et voie d'excommunication. Le tout à la volonté de Dieu, dépens compensés.* »

Signé sur la minute : Louis Gublin, avec paraphe.

Augustin Chaboseau.

L'IGNORANT QUI VOULAIT ÊTRE PRÊTRE

CONTE DE L'ILE DE SAMOS

Un ignorant s'avisa un jour de rechercher la prêtrise.

« Je ne suis pas fort instruit, pensa-t-il, mais les curés de Samos n'en savent guère plus que moi. Je demanderai quelques conseils de ci de là, et je me présenterai devant l'archevêque. »

Un de ses amis auquel il communiqua ce beau dessein, lui dit :

« L'archevêque te demandera trois choses : 1° le partage du pain dans la sainte communion ; 2° l'ordre dans lequel se placent les habits sacerdotaux ; 3° ce qu'il faut faire lorsque quelque objet tombe dans le calice. Je t'apprendrai les réponses à donner. »

Les réponses bien préparées, notre ignorant se rend chez le prélat qui se met à l'interroger.

« Cet homme est un ignorant, pense l'archevêque. Il va répéter une leçon apprise par cœur.

« Mon ami, que ferez-vous si un âne tombe dans le calice ? »

— Monseigneur, dit l'ignorant, je le lèverai du calice délicatement avec le petit doigt, puis je le porterai en quelque endroit où il ne puisse toucher le sol. »

Je vous laisse à penser l'éclat de rire qui, à cette réponse, secoua la poitrine de l'archevêque !...

Dr Michel Hadji Démétrius.

LE DIABLE, LE VENT ET LES JÉSUITES

Le collège des Jésuites à Rome, est bâti sur une petite place où souffle toujours un vent très violent. En voici la raison donnée par le peuple :

Le Diable, s'ennuyant en enfer, courut chez Satan et lui dit :

« Mon père, je m'ennuie à mourir. Donnez-moi la permission de m'en aller sur la terre ; je pourrai vous être utile.

— Et à quoi prétends-tu être utile, malheureux ? Songerais-tu à remplacer mes bons amis les Jésuites? Ils font trop bien mes affaires pour que je pense à leur donner un auxiliaire ; tiens-toi donc tranquille !

— Mon père, je m'ennuie ; donnez-moi la permission de m'en aller sur la terre.

— Eh bien ! va ! dit Satan. »

Et le Diable partit. En route, il rencontra le Vent.

« Hé ! Vent, où cours-tu si vite ?

— Je vais à Rome, où j'aurai fort à faire.

— Moi aussi. Je vais chez certains bons pères, non qu'ils aient besoin de mes conseils, mais seulement pour avoir le plaisir de causer un instant avec eux.

— En route, alors ! »

En quelques heures, le Diable et le Vent traversèrent plaines et montagnes, et arrivèrent dans la ville Eternelle.

Une fois devant la maison des Jésuites, le Diable dit au Vent :

« Attends-moi ici ; le temps de serrer la main au supérieur ! »

Mais il faut croire que le Diable est toujours chez les Jésuites et qu'il s'y trouve bien, car le Vent n'est point parti et l'attend toujours à la porte du collège.

FRÉDÉRIC ORTOLI.

UNE PETITE CHANSON DU XVIe SIÈCLE

Une chanson vieille de plus de 370 ans peut, ce me semble, être reçue partout. D'autres circonstances plaident encore en faveur de son admission : d'abord, sa naïveté est pleine de charme, et Michel Montaigne, qui goûtait tant les *Villanelles de Gascoigne*, aurait entendu chanter avec un sourire approbateur ces stances d'une simplicité toute primitive et toute gracieuse. Ensuite, la question d'origine est trop piquante, trop singulière, pour ne pas désarmer les plus rigoristes, car la chanson nous a été conservée dans un des registres de notaire des archives départe-

mentales de la Gironde : elle est inscrite au verso d'un acte passé, le 25 août 1514, devant maître Du Cluseau, lequel instrumentait à Saint-Macaire (chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Réole, à 40 kilomètres de Bordeaux). Faut-il attribuer à l'honorable notaire lui-même cette transcription, qui aurait été le délassement de son aride besogne ? N'est-il pas plus vraisemblable de la porter au compte d'un jeune clerc qui, à l'insu de son patron, aurait profané le papier officiel en lui confiant une chansonnette où il retrouvait sans doute l'écho de ses propres sentiments (1) ?

A l'aproche (2) *du boys*
Le compaignon gentil,
Il a le cueur si guay
Et si ne peult dormir;
C'est pour veoir s'amyette (3)
Il seroit trop heureulx
7 *De la tenir soulette.*
Maugré qui pert son tems
Ne qui jaleulx sera,
Yrons au boys jouant
Pourchasser nos esbas,
Cueillir la violette.
Las ! qu'il seroit heureulx
14 *De vous tenir soulette !*

Mauldits soynt les jaleulx
Les envieulx aussy,
Qui parlent de nous deulx.
Il en sera ainsy :
Ils se rompent la teste.
Las ! qu'il seroit heureulx
21 *De vous tenir soulette !*
Les oisillons du boys.
Chescun chante son chant ;
Le guay roussignolet
Aussi parfaictement,
La petite louette
Qui chante si guayment
28 *Quand elle voyt s'amiette* (4).

(*Revue critique.*)

T. DE L.

1. Je dois communication de cette pièce à l'obligeance de M. A Communay, un zélé chercheur qui, après avoir beaucoup trouvé à Paris, trouve beaucoup à Bordeaux. — 2. A la proche. — 3. Sa myette. — 4. Sa myette.

Dîner de LA TRADITION. — Le dîner de *La Tradition* a eu lieu le mardi 4 décembre 1888, au *Rocher de Cancale*, 78, rue Montorgueil, sous la présidence de M. A. Eschenauer (de Cette). Assistaient au dîner, MM. Emile Blémont, Gabriel Echaupre, de Noz, Dr Michel Hadji-Démétrius, Fernand Lafargue, Frédéric Ortoli, Léon Sichler, Henry Carnoy, Armand Sinval, Mme Labey..... Après une éloquente improvisation de M. Eschenauer, M. Gabriel Echaupre a chanté des chansons siciliennes excessivement intéressantes ; MM. Armand Sinval et Léon Sichler ont chanté l'*Hymne national* russe, des chansons de mariniers du Volga, et M. Carnoy la *Tentation*, de M. de Sivry. MM. de Noz et Sinval ont dit des vers très jolis. On s'est séparé vers onze heures en se donnant rendez-vous pour le mardi 8 janvier 1889, à sept heures et demie, au *Rocher de Cancale*. — *Nous comptons pour ce dîner sur nos amis qui n'ont pu venir à celui de décembre. Prévenir M. Carnoy, 33, rue Vavin avant le 5 janvier. (Prix du dîner : 6 francs).*

LA FÊTE DE NOEL.

I

LES ORIGINES DE LA FÊTE DE NOEL.

L'institution de cette fête est généralement attribuée à l'évêque Télesphore mort en l'an 138, ce qui en ferait remonter l'origine à la moitié du IIe siècle. Cette fête était alors mobile. On la célébrait en janvier ou en mai. Dans le cours du IVe siècle, Cyrille, évêque de Jérusalem, s'adressa au pape Jules Ier (337-352) pour faire ordonner une enquête parmi les docteurs d'Orient et d'Occident sur le véritable jour de la nativité de Jésus-Christ. Les théologiens consultés s'accordèrent pour désigner le 25 décembre. Depuis, c'est à cette date que fut fixée la fête de Noël.

Telle est la tradition reçue dans le monde catholique. Mais est-ce bien là la véritable origine de la fête ?

Les savants qui se sont occupés de cette question ont été frappés tout d'abord par cette date du 25 décembre, puis par les pratiques et cérémonies qui accompagnent dans la chrétienté la célébration de la Nativité. Le 25 décembre se place au solstice d'hiver, époque signalée chez tous les peuples par des fêtes en l'honneur du Feu et du Soleil. Presque partout ces fêtes se sont conservées dans des survivances qui marquent nos cérémonies actuelles : arbres de Noël, réveillons, gâteaux de Noël, etc.

Lorsque la religion chrétienne s'est répandue dans le monde, elle s'est trouvée en face de coutumes païennes dont elle a combattu et détruit quelques-unes, et dont elle s'est assimilé les autres en les modifiant. C'est ainsi qu'à l'époque du *solstice d'hiver*, la fête du Feu et celle de la Germination existaient chez presque tous les peuples bien avant la naissance du Christ. On substitua alors à ces rites païens les cérémonies de la nouvelle religion, et lorsqu'on jugea qu'il n'était point possible de les déraciner, on respecta les vieilles coutumes en les dénaturant (1). C'est ainsi qu'on retrouve encore en Basse-Bretagne les paysans allant à la messe de minuit avec des torches allumées qu'ils font tournoyer autour de leurs têtes, suivant un usage antique. Ce sont les vestiges de l'ancien culte du Feu, auquel la nouvelle religion vint précisément substituer la fête de la naissance du Christ. Au solstice d'été, ces mêmes paysans enveloppent une roue avec de la paille et des étoupes et la font rouler toute embrasée du haut des montagnes. Cette roue est un symbole ; autrefois on célébrait ainsi le culte du Soleil ; il a été remplacé par la fête de Saint-Jean, mais la tradition du culte païen s'est conservée.

Aussi n'est-il pas besoin de longues discussions pour établir que le mot Noël ne dérive point, ainsi que beaucoup d'autres l'ont prétendu, du mot *Natalis dies*, qui signifie : le jour de la naissance, encore moins d'*Emma-*

1. Noël est restée le point de départ de l'année ecclésiastique.

nuel (Dieu est avec nous) ; mais qu'il est la corruption évidente du mot latin *novus*, qui s'est dit en français *novel* d'abord et *nouveau* ensuite. Et pour s'en convaincre, il suffit de constater que Noël se place à la date précise du solstice d'hiver, que c'est l'époque où germent les moissons, et que les pieuses traditions du Noël chrétien ont conservé partout le souvenir de ce renouveau et y font de fréquentes allusions. On voit encore à Noël, dans certaines parties de la Bretagne, les paysans aller de porte en porte en criant suivant un usage antique : *Eguin an eit* ! ce que veut dire : *le blé germe*. C'est la fête de la *Guillanneu*, qui n'est point, comme on l'a prétendu, l'ancienne fête du gui chez les Druides.

En Allemagne, à la fête du *Christ bauer* (la Noël), vous trouvez l'arbre de Noël, un petit sapin autour duquel on attache les cadeaux des enfants. Les sapins verdissent à cette époque, c'est un ressouvenir de l'ancienne fête de la Germination.

En Angleterre, à la fête du *Christmas*, la fête de famille par excellence, l'arbre de Noël est un houx ; et lorsque l'Anglais est en voyage dans les pays lointains, il met sur la table, à Noël, une branche de houx qui lui rappelle la famille absente.

En France, la bûche de Noël n'est-elle pas elle-même une réminiscence de l'ancien culte du Feu ?

A la fête de la Germination, à la fête du Feu, on substitua la fête de la naissance du Christ, en respectant toutefois les vieux usages. C'est ce qui explique comment on retrouve encore aujourd'hui la Guillanneu en Bretagne, la bûche de Noël chez nous, le houx en Angleterre, et le sapin en Allemagne comme arbres de Noël.

Voilà comment on transformait toutes les vieilles coutumes païennes en y greffant quelques cantiques et quelques chants religieux, et en y entremêlant le rite chrétien.

Les Gaulois adorèrent longtemps Bélénus. Diodore de Sicilé nous apprend que d'anciens écrivains, et entre autres Hécatée, parlent d'une île située au N. de la Gaule, dont les habitants avaient pour principale divinité le Soleil. Ils employaient tous leurs moments à chanter les louanges de cet astre et passaient pour ses prêtres. Dans la Gaule même, les bardes de l'Armorique, plus de 300 ans après J.-C., pratiquaient encore le culte solaire. Voici en quels termes le poète Ausone parle de l'un de ces bardes qui fut son ami : « Phœbitius, homme avancé en âge, était prêtre du Soleil ; il célébrait le Dieu Bel dans des hymnes qu'il composait ; d'origine armoricaine, ses parents étaient tous druides. »

Le feu de la *Cosse de Nau* allumé, en Berry, tous les ans par le chef de la famille, dont les fonctions en cette circonstance ont quelque chose de sacerdotal, rappelle ce *Père-Feu* qui, suivant les traditions irlandaises, était renouvelé chaque année par les Druides, dans la nuit du 1er novembre, et où tous les habitants d'une certaine circonscription territoriale venaient puiser pour leurs foyers une nouvelle vie (1). Une vieille coutume

1. H. de la Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, T. I, p. 9, 19. — Henri Martin, *Hist. de Fr.*, T. I, p. 71-72. — d'Eckstein, *Le Catholique*, oct. 1829, p. 156.

à peine altérée par le rit chrétien existait encore vers la fin du *XVIIIe siècle* dans quelques-unes de nos provinces. En Normandie, par exemple, quand venait le soir du 24 décembre, on éteignait le feu de l'âtre, et lorsque la *cosse de Nau* était en place, on y mettait le feu avec un brandon que l'on avait allumé à la lampe de l'église voisine (1). Cette rénovation du *Père-Feu* se retrouve encore dans la cérémonie catholique du Samedi-Saint où l'on fait un feu nouveau pour allumer le cierge pascal.

Les Druides avaient deux fêtes principales en l'honneur du Feu, du Soleil ou du Dieu Bel : l'une d'hiver, le 1er novembre ; l'autre de printemps, le 1er mai. Toutes deux revivent dans nos feux solsticiaux de Noël et de la Saint-Jean ; seulement nous les célébrons 55 jours plus tard.

Dans le Nord, chez les Suédois, les Finlandais, les Irlandais, etc., ce n'est guère qu'au Xe siècle que la fête de Noël remplaça complètement celle du Solstice d'hiver. Ce fut alors la nuit du 21 décembre qui ouvrit cette grande solennité, et cette nuit mémorable portait, en Irlande, le nom de *Nuit suprême*, et chez les Anglo-Saxons, celui de *Nuit-Mère*: « double idée qui se rencontre en effet dans cette nuit, dit M. Léouzon Le Duc (2), puisque, en même temps qu'elle couvre la terre des plus longues ténèbres de l'année, elle fait surgir de son sein le soleil qui reprend, dès lors, sa course ascendante à l'horizon (3) ». Ajouterons-nous que dans les *Védas*, le feu céleste est adoré dans le nom d'Indra et le feu du foyer sous le nom d'Agni ? Agni, en ces temps reculés, était par excellence le protecteur de la maison, le dispensateur de tous les biens, le vainqueur de tous les maux, et notre cérémonie de la *Cosse de Nau* n'est que la reproduction de la fête de l'*Ekiam*, que célébraient les Indous en l'honneur du Soleil. Lors de cette fête on dressait un bûcher où il entrait neuf sortes de bois, puis on l'allumait avec un feu vierge obtenu au moyen de deux morceaux de bois sec que l'on frottait l'un contre l'autre (4). Ces peuples primitifs étaient persuadés que de ce feu nouveau naissait le soleil ; aussi veillaient-ils avec le plus grand soin à ce qu'il ne s'éteignît jamais sur l'autel : « Agni, (le feu) est l'âme du monde, dit le *Rig-Véda* (5) ; de lui naît le soleil qui se lève le matin. »

Le culte du Feu se retrouve donc tout naturellement chez les descendants des Aryas, c'est-à-dire chez toutes les nations indo-européennes. L'*Hestia* des Grecs, la *Vesta* des Latins, notre *Cosse de Nau*, ne sont que des imitations plus ou moins altérées de cette religion primitive. L'usage ou l'on est dans la plupart de nos chaumières d'allumer un cierge bénit, toutes les fois que l'orage gronde, afin de conjurer la foudre ; la défense que beaucoup de villageois font à leurs enfants de ne jamais cracher dan

1. *Mém. de l'Acad. celt.*, T. IV, p. 458. — *Statist. du dép. du Calvados* par Chanlaire, p. 33.
2. Léouzon Le Duc, *La Fête de Noël en Suède*.
3. Laisnel de la Salle, *Croy. et Lég. du Centre*, T. I, p, 3-5.
4. M. Danielo, *Hist. et Tabl. de l'Univers*, T. III, p. 25.
5. *Rig-Véda*, traduct. Langlois ; T. IV, p. 315 et 487.

le foyer (1), n'attestent-ils pas la puissance que l'on suppose au feu, et le respect qu'on lui porte ? (2)

« Actuellement encore, les habitants des campagnes, dans le Dauphiné, célèbrent la fête du Soleil et allument des feux aux solstices. Dans la commune des Andrieux-en-Val-Godmar, tout le village se rend sur le pont, et dès que le soleil y paraît, on lui fait l'offrande d'une omelette. (3) »

D'où vient le nom de Noël ? Les uns ont prétendu, comme nous l'indiquions plus haut, que ce mot correspond au nom propre Emmanuel, qui vient lui-même de l'hébreu *Imnuel*, formé de trois mots : *Im* (avec), *nu* (nous), *el* (Dieu). *Nuel*, abréviation de *Imnuel*, signifierait donc *Dieu avec nous* (4).

D'autres ont affirmé que Noël vient du mot latin *natalis*, qui signifie naissance. D'autres, enfin, pensent que Noël n'est qu'une contraction du mot français *Nouvel* « à cause de la *bonne nouvelle* qui fut annoncée aux bergers et bientôt répandue dans le monde entier. » Ce qui donnerait quelque poids à cette dernière étymologie, c'est qu'autrefois, lorsqu'un événement heureux se produisait, il était salué par le peuple aux cris de Noël ! Noël ! ce qui voulait dire *la bonne nouvelle* (5). Quand Charles VII fit son entrée dans Paris en 1437, le peuple sortit dans les rues, en une telle foule qu'on pouvait à peine passer, criant de toute la force de ses poumons : *Noël ! Noël !* (6).

Cependant, *Sol novus* est le nom que porta longtemps le 25 décembre, parce que cette date indiquait le terme de la révolution solaire et le début d'une *nouvelle* période. De là, dit Laisnel de la Sàlle, le nom de Noël, que l'on prononça d'abord *Novel*, puis *Nouel*, comme cela encore a lieu dans le Berry, et enfin Noël (7). En Picardie Noël se dit *Noal*, *Noui*, *Noué*.

L'Eglise elle-même s'arrête sur le *sol novus*, *sol verus :*

... Lucido surgens thoro,
Sol verus orbem visitas,
(Hymne de Noël).

Sol novus oritur...
(Office de Noël).

Et les vieux noëls comparent souvent la venue du Sauveur à celle du *sol novus :*

Allons sans plus attendre,
Voir le Sauveur dans son berceau ;
Hâtons-nous de nous rendre
Près du soleil nouveau.

1. Les Slaves croyaient commettre un péché s'ils crachaient dans le feu. Cf. Chodsko, *Contes des Paysans et des Pâtres Slaves*, p. 377. — Chez les Perses, c'était un péché de souffler avec la bouche le feu sacré.
2. Laisnel de la Salle, *op. cit.*, T. I, p. 5 et 6.
3. Champollion-Figeac, *Nouv. Recherch. sur les Patois*.
4. A. Lévy, *Les Légend. des Mois*, p. 190.
5. *Id.*, p. 190.
6. *La Chron. bordelaise* du 25 décembre 1887.
7. Laisnel de la Salle, *op. cit.*, t. I, p. 9.

II

LA BUCHE DE NOEL

Avant de parler de Noël au moyen âge, ce qui serait le développement des origines de cette fête, nous mentionnerons avec quelques détails les coutumes qui se rattachent à la Nativité, parce que ces coutumes sont les survivances traditionnelles de la fête primitive du solstice d'hiver et qu'elles sont bien antérieures à l'*adaptation* de la Nativité au 25 décembre. Voici d'abord la bûche de Noël.

Dans le Midi de la France, Noël est l'objet de manifestations toutes spéciales. La veille de Noël, on ouvre la fête par le grand souper. La table est dressée devant le foyer, où pétille, couronnée de lauriers, la *Cariguie*, vieux tronc d'olivier, séché et conservé avec amour pendant toute l'année, pour la triple solennité de la Noël. Avant de s'asseoir à la table, on procède à la bénédiction du feu. Le plus jeune enfant de la famille s'agenouille devant le feu et le supplie, sous la dictée paternelle, de bien réchauffer pendant l'hiver les pieds frileux des petits orphelins et des vieillards infirmes, de répandre sa clarté et sa chaleur dans toutes les mansardes prolétaires, de ne jamais dévorer l'éteule du pauvre laboureur ni le navire qui berce les navigateurs au sein des mers lointaines. Puis il bénit le feu, c'est-àdire qu'il l'arrose d'une libation de vin cuit, à laquelle le *cariguié* répond par des crépitations joyeuses. Puis on se met à table. Après le souper on se réunit en cercle autour du *cariguié*, et on chante des noëls jusqu'à minuit, heure à laquelle on se rend à la première messe.

Dans les campagnes, on ne manque pas de laisser cette nuit-là sur la table *la part des morts*, usage touchant en ce qu'il semble, cette nuit-là, associer les morts au festin des vivants.

On bénissait au XIII° siècle la *bûche de Noël* ou *trefoir*, en versant du vin dessus et en disant : *Au nom du Père*. Dans cette cérémonie, on appelait la bénédiction du ciel sur la famille. La distribution du *pain de Calandre* avait le même but.

Pendant toute cette nuit, les pauvres mendient publiquement, et les enfants jettent, par les fenêtres, des aumônes enveloppées dans de petits cornets de papier, dont on allume l'extrémité — afin que la flamme permette de les ramasser.

La fête dure ainsi trois jours avec les mêmes festins et les mêmes chants. Seulement, le 25, au souper du soir, on mange *la dinde de Noël* (1).

En Corse, le soir de Noël, on allume un grand feu dans toutes les maisons, en mettant la bûche la plus grosse pour le chef de famille, puis autant d'autres moins grandes pour chacun des garçons, afin de réchauffer le petit Jésus qui vient de naître (2).

1. *La Chron. bordelaise*, n° du 25 déc. 1887.
2. Comm. de M. Frédéric Ortoli.

La Bûche de Noël se nomme en Berry : *Cosse de Nau* (1). *Cosse* (codex) = souche. Quant à *Nau*, il signifie Noël :

Au sainct *Nau* chanteray...
Car ce jour est fériau.
Nau ! Nau ! Nau !
Car ce jour est fériau (2).

« *Nau ! Nau ! Nau !* le jour est fériau, dist Epistemon » (3).

En Berry, la *Cosse* est un énorme tronc d'arbre qui doit durer les trois jours de Noël. Elle doit, autant que possible, provenir d'un chêne vierge de tout élagage, et qui ait été abattu à minuit. On la dépose dans l'âtre au moment où sonne l'élévation de la messe nocturne. Le chef de la maison, après l'avoir aspergée d'eau bénite, y met le feu.

C'est aux extrémités de la bûche que sont rangés les gâteaux et les jouets que le *bonhomme Nau* ou le petit *Naulet* (4) a apportés aux enfants.

On conserve les débris de la *cosse de nau* d'une année à l'autre. Recueillis et mis en réserve sous le lit du maître de la maison, toutes les fois que le tonnerre se fait entendre, on en prend un morceau que l'on jette dans la cheminée, et cela est suffisant pour protéger la famille contre le *feu du temps*, c'est-à-dire contre la foudre.

Ailleurs, comme au XIII[e] siècle, on bénissait aussi la bûche de Noël, et on versait du vin dessus, en disant : *Au nom du père* : c'est là l'origine d'un usage généralement répandu dans les pays chrétiens, usage inventé pour les enfants, qui ont fait de Noël leur fête privilégiée.

En Normandie, la bûche de Noël est nommée *Tréfoué ;* en certains endroits du Berry, *Trouffiau, Trufau* (5).

Ajoutons que la bûche de Noël, si connue en France, est aussi en usage en Angleterre, où elle porte le nom de *Yule* du *Christmas.*

III

LES GATEAUX DE NOEL

Dans le Berry, où l'on pratique largement l'aumône le jour de Noël, on donne aux pauvres des *cornabœux* ou *pains aux bœufs*, façonnés en forme de croissants. M. Laisnel de la Salle (6) se demande si ces *cornabœux* (cornes à bœufs) ne seraient pas une allusion au bœuf qui se trouvait près de la crèche de Jésus, et si ce cadeau ne serait pas donné pour obtenir du Ciel la conservation des bêtes à cornes ?

Au XIII[e] siècle on donnait à ses amis pour les fêtes de Noël des gâteaux appelés *Nicules* et un poulet rôti.

1. Laisnel de la Salle, *op. cit.*
2. Bibl. Nat., cot. y, — *Anciens Noëls.*
3. *Pantagruel.*
4. Les Jongleurs au XIII[e] siècle disaient : *Le Sire Noël.*
5. Comte Jaubert, *Glossaire du Centre.*
6. *Op. cit.*, t. I, p. 6-7.

En Lorraine, on s'offre des *ramés*, des *cognés* ou *cogneux*, pâtisseries figurant deux croissants adossés, ou bien plus longues que larges et terminées en croissants.

En Picardie, il y a quelques années encore, les cabaretiers offraient la veille de Noël des *Cuignous* ou *Cuignots*, sorte de tartes aux pommes en forme de croissants allongés et accolés.

A Argentan, les *cornabœux* sont appelés *hôlais*. Les laboureurs donnent aux pauvres à la Noël autant de gâteaux qu'il y a de bœufs ou de chevaux dans leur étable ou leur écurie. Les hôlais pèsent 3 ou 4 livres.

A La Châtre (Indre), on vendait, il y a une cinquantaine d'années, à la même époque, des gâteaux très minces, dans lesquels il n'entrait ni levain ni beurre, et qui figuraient des chevaux et des bœufs, symboles principaux du Soleil chez les Gaulois.

Orléans et Bonneval ont leurs *cochelins* dont les uns sont taillés en losange et les autres figurent des hommes.

Au pays chartrain, ce sont les *cochenilles* et les *coquelins* représentant des hommes, des femmes, des cavaliérs, des bœufs ou des chevaux.

Dans la Flandre française, on donne à la Noël des *coignoles*, gâteaux de forme oblongue dans lesquels sont encadrés des petits Jésus en sucre.

Dans la Flandre flamingante, les gâteaux de Noël se nomment *Kerskœken* et représentent un porc ou un sanglier, comme les *cougnoux* de Namur.

Il en est de même dans certaines parties de l'Allemagne : « *Figurati et melliti panes, qui tempore nativitatis Christi hodieque conficiuntur et figuram plerumque referunt animalium, verris, hirci et similium* (1). »

En Finlande, le gâteau de Noël est de formes variées, souvent c'est la figure d'une charrue, d'un coutre, d'un instrument d'agriculture.

En Suède et en Norwège, le gâteau mythologique représente surtout le porc, attribut du dieu scandinave Frey.

Il est certain que toutes ces petites figures ou effigies ont succédé aux *oscilla*, aux *pilæ*, que les anciens Romains consacraient à plusieurs de leurs dieux et qui n'étaient que la représentation des animaux et même des hommes qu'on leur sacrifiait dans le principe. Cette substitution aimable a eu lieu un peu partout, même dans l'Inde (2). Les sacrifices les plus coûteux, les plus révoltants ne furent plus alors qu'une modeste et innocente offrande. Sous le bénéfice de cette transformation, ils se multiplièrent et entrèrent assez profondément dans les habitudes du monde ancien pour qu'on les retrouve à peine déguisées dans les usages populaires d'aujourd'hui (3).

Ces substitutions de sacrifices se rencontrent fréquemment dans l'antiquité. Les gâteaux ou pâtisseries ont même une grande importance dans les offrandes aux dieux.

1. Westphalius, *Monumenta inedita Mecklemburgensia*, t. I, p. 17.
2. Cf. Campbell, L. I, p. 73 ; — *Edinburgh Review*, T. CXXII, p. 392.
3. M. du Méril, *Hist. de la Comédie*, période primit., p. 432 et suiv.

Les Hébreux idolâtres, captifs en Egypte, offraient au Soleil, la reine des cieux, des gâteaux sur lesquels son image était empreinte. (1).

A Patare, en Lycie, on consacrait a Apollon des gâteaux en forme d'arcs, de flèches et de lyres.

Les Athéniens offraient à Hécate des gâteaux qui portaient la figure d'un bœuf, parce que, dit-on, ils regardaient Hécate comme la protectrice de cet utile animal.

Les Chinois, depuis des milliers d'années, consacrent des pâtisseries à l'astre des nuits.

Quant aux *oscilla*, les textes ne manquent point.

« *In sacellum Ditis aræ Saturni cohærens* oscilla *quædam pro suis capitibus ferre (docuisset).* » (2)

« *Pilæ et viriles et muliebres effigies in compitis suspendebantur compitalibus ex lana, quod esse deorum inferorum hunc diem festum, quos vocant Lares, putarent ; quibus eo die tot pilæ quot capita servorum, tot effigies quot essent liberi, ponebantur : ut vivis (sic enim invocantur) parcerent, et essent his* PILIS *et simulacris contenti.* » (3)

« *Et sciendum in sacris simulata pro veris accipi ; unde quum de animalibus quæ difficile inveniuntur, est sacrificandum, de pane vel cera fiunt.* » (4)

« *Sic pro bove, sic pro equo, si pro ove,* oscilla *templis possimus.* » (5)

« *Sic Romanorum moris fuit, pro bobus, ut valerent vota facere.* » (6)

On sait que le dieu Bel ou Belen était souvent représenté avec des cornes (7), ce qui fait dire à Laisnel de la Salle (8) :

« Il nous paraît impossible de ne pas induire de ces différentes coutumes que nos *cornabœux* ou *pains cornus*, furent dans le principe un hommage adressé à Bel, au dieu-taureau, dont les cornes symbolisaient la toute-puissance. »

Les *cornabœux* ne sont pas les seuls gâteaux de Noël.

A Vierzon, pendant quelques jours des environs de Noël, les pâtissiers vendent un gâteau de forme bizarre qu'on nomme *Aigui-lan.* (9)

Les Limousins et les paysans suédois ont aussi leur gâteau de Noël auquel ils reconnaissent de merveilleuses vertus curatives.

On fabrique encore dans certaines fermes du Berry une autre espèce de pain ou de gâteau auquel on attribue de grandes propriétés médicales. « Ce gâteau se conserve toute l'année, et lorsqu'une personne ou un animal

1. Jérémie, XLIV, 19.
2. Macrobe, *Saturnaliorum*, Lib. I ; cap. XI.
3. Festus, p. 207, édit. de Lindeman.
4. Servius, *ad Æneidos*, L. II, v. 116, et L. IV, v. 512.
5. Cato, *de Re rustica*.
6. Polydore Virgile, *de Inventoribus rerum*, L. V, Cap. I. — Cf. également : Plutarque, *de Iside et Osiride*, C. XXX et L ; Lucullus, Ch. X ; Suidas, Tome I, Part. II, col. 1026. — Voir M. du Méril, *Op. cit.*
7. Désiré Monnier, *Trad. pop. comp.*, p. 216.
8. *Op. cit.*, p. 9-10.
9. Raynal, *Hist. du Berry*, T. I, p. 17.

se trouve atteint de maladie, il n'est besoin pour conjurer le danger, que de lui en faire avaler une bouchée. A cette sorte de gâteau doit se rapporter le petit pain blanc que chez nos voisins les Amognes (Nièvre), les parrains et les marraines offraient, naguère encore, aux approches de Noël, à leurs filleuls, et que l'on connaissait, dans ces contrées, sous le nom d'*apogne cornue*. Alors on sera tenté de dériver le mot *apogne* du grec *aponos* (ἀ privatif ; πονος, maladie), et peut-être lui trouvera-t-on aussi quelque rapport avec l'un des noms du soleil : Apollon (?) (1)

Dans quelques villes du Berry, les boulangers fabriquent à Noël des *Naulets*, espèces de galettes en forme de petits Jésus. *Naulet* ou *Nölet* désignait au moyen-âge l'Enfant-Dieu, *le petit enfant de Noël*. (2).

A Valognes, les *Naulets* se nomment *Bourettes*.

Dans le Midi, le 26 décembre on distribue le *pain de St-Étienne* surmonté du laurier qui couronne son parrain martyr. Ce pain affecte la forme d'une gourde et on lui attribue dans les campagnes une foule de vertus à la fois merveilleuses et burlesques, comme celles par exemple de préserver les ânes de la colique et les chiens de l'hydrophobie, de donner la fécondité aux femmes, de faire les bons ménages et de garantir des maladies contagieuses. C'est aussi le soir du 26 qu'a lieu l'inauguration des crèches, ces petits théâtres d'automates où l'on représente la naissance de Jésus.

Du Cange, au mot *Panis* (3), parle des *pains de Noël*, espèce de redevance payée par les vassaux à leurs seigneurs.

Quand l'année commençait à Noël, les paroissiens offraient à leur curé des *pains d'étrennes*.

En Pologne, les prêtres, aux approches de Noël, bénissent des pains blancs, larges comme une assiette, minces comme une hostie, qu'ils envoient à toutes les familles de leur paroisse. Serf ou seigneur, chacun reçoit le sien, et tout le monde, selon ses facultés, donne en retour une somme d'argent plus ou moins forte.

A Rome, pendant la nuit de Noël, tout le monde échange des gâteaux de maïs, que l'on a eu soin de faire bénir par son curé. Ces gâteaux sont plus ou moins grands, selon le degré de considération que l'on veut témoigner aux personnes à qui on les adresse. Une année, le prince Borghèse en reçut un, blasonné à ses armes, qui mesurait six mètres de largeur, et dont, par ses ordres, vingt-quatre énormes portions furent distribuées à autant de pauvres. (4)

IV

L'ARBRE DE NOEL. — LE SABOT DE NOEL

Chaque peuple a sa manière particulière de fêter Noël. En France, les *sabots* et les *bûches* légendaires. En Angleterre, les *oies* proverbiales, ces oies de Noël que Charles Dickens a illustrées comme Rabelais a célébré

1. Laisnel de la Salle, *Op. cit.*, T. I, p. 10-11.
2. V. la *Bible des Noëls*, par M. R. de Laugardière, p. 15. Bourges ; 1857.
3. *Gloss. méd. et inf. lat.* — 4. Laisnel de la Salle, *Op. cit.*

les rillettes de Tours. En Allemagne, les *arbres* chargés de fruits et de joujous, les sapins verts, les sapins de la Forêt-Noire qui sont aussi les sapins de l'Alsace et des Vosges.

En France *l'arbre de Noël* était presque inconnu avant la guerre de 1870. Ce n'est guère qu'en Berry qu'on trouvait — mais rarement — *l'arbre de Nau*, un fort rameau de genévrier auquel on suspendait les cadeaux.

Depuis 1871, l'Association générale d'Alsace-Lorraine a établi en grand cette fête à Paris. Une des plus jolies fêtes fut celle qui eut lieu à l'Hippodrome, il y a trois ou quatre ans. Quatre sapins brillamment ornés de jouets divers, de globes lumineux surmontés de drapeaux aux couleurs nationales dessinaient une arène réservée aux manœuvres de la Société de gymnastique Alsacienne-Lorraine. — Autour de chaque arbre un comptoir desservi par les dames patronnesses, sous la présidence de Mme Kestner ; — les enfants des familles émigrées, venaient y recevoir, chacun à son tour, un lot de jouets, de vêtements, d'objets utiles.

Plus de 4,000 enfants défilèrent successivement ; et l'on peut évaluer à une somme de 50,000 francs les dons ainsi distribués.

Une pieuse tradition, au souvenir du Christ, qui couvrit de sa robe sainte les petits enfants et qui ne peut les oublier en ce jour, a fait de la fête de Noël la fête des petits enfants.

Aussi, dans le Noël chanté par Hébel, le poète populaire allemand, voit-on la mère préparer, la veille de Noël auprès du berceau de son fils, la branche de sapin transformée en arbre du Christ : *Christbaum*, et la couronner de jouets et de sucreries, sans oublier toutefois la verge qui est le symbole de la loi.

En Angleterre, on donne, le jour de Noël, une grande fête au théâtre pour les petits enfants ; en Italie, c'est la fête des *bambini* et vous voyez les enfants prêchant dans les églises. En France, il n'est point si petite chaumière où l'enfant ne mette le soir, avant de se coucher, son sabot au pied de l'âtre et ne s'endorme joyeux avec cette foi naïve que le petit Jésus va passer. Le sabot et la paille que l'on y met rappellent que l'enfant Jésus est né dans une étable.

Mais Noël n'est pas seulement la fête des enfants, c'était autrefois, comme nous l'avons déjà dit, la *fête du solstice d'hiver*, le nouvel an, et notez, en passant, qu'il est encore aujourd'hui le point de départ de l'année ecclésiastique. La fête de Noël est donc restée, dans beaucoup de pays, la fête du Jour de l'an, et l'on y voit les pauvres aller de porte en porte quémandant des étrennes. En Bretagne on retrouve partout ce viel usage. Les mendiants y chantent sur tous les tons :

Sommes pauvres gens,
    Bonnes gens,
Qui ne sont guère riches,
Avons grand besoin d'argent
    Bonnes gens,
Pour nourrir nos familles.
La part au bon Dieu,
S'il vous plaît, Mesdames,
La part au bon Dieu,
S'il vous plaît, Messieurs.

En Angleterre cette même tradition s'est conservée, et, dans les cam-

pagnes, les pauvres paysans figurent avec des draps un cheval fantastique, et vont ainsi demander l'aumône au château.

V

LE RÉVEILLON DE NOEL

Dans les premiers temps, on faisait simplement une collation pour être mieux en état de supporter les fatigues de la nuit. A partir du moyen âge, la frugale collation s'est transformée en un réveillon plus ou moins copieux et l'habitude de *réveillonner* la nuit de Noël s'est conservée jusqu'à nos jours. Il y a de grandes chances pour qu'elle subsiste encore longtemps.

VI

LA FÊTE DE L'ANE

Le jour de Noël on célébrait autrefois la *fête de l'âne* ainsi nommée parce que, dans les processions qui avaient lieu en ce jour-là, on représentait Balaam monté sur une ânesse ; il était accompagné de prêtres représentant les prophètes qui avaient annoncé la naissance de Jésus-Christ. On souhaitait la bienvenue à l'âne par de joyeux couplets. Une hymne latine avait été composée en son honneur (1), et chaque strophe était suivie d'un refrain en langue vulgaire, que le peuple répétait avec grande liesse :

« *Eh ! sire âne, mais chantez !*
Belle bouche rechignez :
Vous aurez du foin assez,
Et de l'avoine à planté. » (en abondance).

Faut-il attribuer l'idée de cette fête ridicule à ce fait que l'âne eut l'honneur de porter Jésus-Christ, notamment lors de l'entrée solennelle à Jérusalem du fils de Joseph et de Myriam ?

VII

LES KYRIE ET LES ÉPITRES FARCIES

L'Eglise de Laon était autrefois dans l'usage à certains jours de l'année, comme à Noël, à la fête de St Jean l'Evangéliste et à celle de St Etienne, martyr, etc., de chanter des *Epitres farcies*. On nommait ainsi la traduction libre en vieux français des épîtres propres à ces fêtes. Le sous-diacre accompagné de deux élèves en chappe, montait au jubé, lieu où se disait ordinairement l'épître ; là, il la chantait en latin, et à chaque verset, les deux élèves en récitaient au peuple la traduction sur un mode particulier.

On chantait aussi dans l'Eglise de Laon un *kyrie* farci à la fête de Noël. Mais au contraire des épîtres, la farce, c'est-à-dire les paroles ajoutées, se trouvaient en latin. C'était comme on va en juger, une espèce de louange intercalée entre les mots *kyrié* et *éleisón*..

KYRIE
Tu, sancte pater glorie
Qui tue sapientie
Ex gloriosa virgine
Dedisti carnem sumere
ELEISON.

KYRIE
Rex justitie
Qui matrem plenam gratie
Tanto ditasti munere
ELEISON.

KYRIE
Perquem semen Abrahe
Sine virile germine,
Ortum crevit de germine
Monsque de montis vertice.
ELEISON.

CHRISTE
Dei viventis unice
Flos matris primogenite
Redemptor plebis subdite,
ELEISON.

CHRISTE
Formam assumens hominis
Incorrupta ex alvo virginis
Reparator prime originis
ELEISON.

CHRISTE
Verbum de patre prodiens
De matre sol exoriens
Vite fons indeficiens
ELEISON.

KYRIE
Sancte septiformis spiritus
Orphanorum paraclitus
Obumbrans Marie celitus
ELEISON.

KYRIE
De quo in carne Marie
Caro concepta Messie
Facta est dux vite vie
ELEISON.

KYRIE
Spes pia languentis anime
O magistrorum optime!
Requiescent virge
Super florem Jesse
Te poscenti clemens familie
ELEISON (1), (2) et (3).

VIII

LES MYSTÈRES DE NOEL.

Les cantiques de l'Eglise nouvelle ne suffirent bientôt plus en France et en Allemagne au moment de la triste décadence du moyen âge. La belle langue et les sciences furent reléguées dans les cloîtres, les idiomes se corrompirent, le patois roman se glissa partout, et bientôt les fidèles ne comprirent plus les chants sacrés. Au IX[e] siècle, en dehors de la Bretagne qui vivait à part et conservait précieusement ses traditions et sa langue, le latin avait cessé d'être intelligible: et comme le rituel n'était plus à la portée des intelligences du peuple, force fut pour l'instruire des

1. Sur la prose de l'Ane : *Orientibus partibus adventavit asinus* que l'on chantait autrefois à la fête de l'Ane ou des Fous, Voyez : *Annal. archéolog.* de Didron, juill. 1847; — de Busserolles, *Notice sur les Fêtes des Anes et des Fous qui se célébraient au Moyen-Age dans un grand nombre d'églises et notamment à Rouen, Beauvais. Autun,* etc.; in-8°, sans date.

2. Dom Grenier, *Notes découp. sur les Us, Cout.*, etc., *de Picardie,* MS. de la Bibl. Nat.

(3) *Poésies pop. de la France,* T. VI, fol. 26; *MS 3343 de la Bibl. Nat.*; *Nouv. Acq,*

choses de la religion et le maintenir dans le recueillement au pied des autels, de suppléer à son ignorance et de séduire son imagination par des moyens appropriés à ses lumières. On admit donc les idiomes populaires dans les temples, puis une autre innovation fut encore imposée par le malheur des temps. Comme l'intelligence allait s'obscurcissant, il fallut parler aux yeux ; et pour pénétrer les assistants de l'esprit des solennités religieuses, on en fut réduit à chercher à séduire par des démonstrations vivantes, et l'on créa les mystères, ces représentations empreintes de tant d'originalité, qui vinrent, en parlant aux sens, occuper les esprits de pensées pieuses (1).

Le mystère de la *Nativité* se jouait à la Noël en Picardie. « Le 15 may 1445, on trouve une requeste des compaignons pour obtenir X Livres pour ayder aux frais de la Nativité le jour de la Pentecoste à Péronne (2). »

« Par le dénombrement présenté au roy par Messire Jehan de Bar evesque comte de Beauvais en l'an 1465, il est porté que le possesseur du fief de la Jonglerie est tenu de chanter ou de faire chanter les jours de Noel, Pasques, Pentecostes et Toussaincts des gestes ès cloistres de l'Eglise de Beauvais depuis prime lachée jusques a tant qu'on commence la grande messe si on peut trouver jongleur (3). »

« En janvier 1481, statut au chapitre général du chapitre de Beauvais pour régler l'office avec décence, supprimer certaines céremonies la veilles des Innocents, d'empêcher les enfants de chœur de cueillir les aumônes des fidèles dans l'Eglise, aux curés d'assister à l'office de St.-Jean avec des cierges, et de porter des houllettes de Berger à l'Evangile de Noël ou faire aucune représentation (4). »

Dans les églises, lorsqu'arrivait Noël, on représentait des jeux scéniques, des scènes à peu près pareilles à celles de la *Fête des Fous*, si bien décrite dans *Notre-Dame de Paris*. On y dressait des crèches ; des personnages récitaient des compositions religieuses autour de la crèche où reposaient l'enfant Jésus ; Joseph et Marie, assis à ses côtés, jouissaient en silence de la gloire de l'Enfant.

Nous retrouvons dans un MS du siècle dernier une longue description de ces fêtes à Amiens.

« A Noël, dit M. Willemand (5) on faisoit encore plusieurs de ces représentations populaires ; celle de l'étable appelée *præsepe* est encore en usage à Amiens, aux premières vespres de Noël. L'ordinaire de cette église marque qu'à l'hymme *Veni Redemptor* qu'on disoit autrefois, on allume les cierges qui sont autour de la crèche. Cette crèche est faite en forme de lanterne à jour ornée de verdure et de feuilliages autour de laquelle sont douze cierges en forme de lustres suspendu à la voûte entre le sanctuai-

(1) *Rev. ill. des deux Mondes*, T. I, p. 49.
(2) Dom Grenier, *Op. cit.*
(3) *Hist. et antiquit. du Dioc. de Beauvais, p. 298.*
(4) *Regist. capitul.*, fol. 171, rect. et vers.
(5) *MS* de M. Willemand. chanoine de la Cath. d'Amiens ; 1750.

re et le chœur, dans laquelle est couchée sur un peu de foin, la figure d'un petit enfans en maliote qui metoit autrefois en cérémonie par le Sacristain en chappe portant sur leurs épaules et les mains ladite figure qu'il plaçoit dans cette crèche à ces paroles de la première leçon du second nocturne : *Salvator noster dilectissimus hodie natus est, gaudeamus*, et aussitôt tout le peuple se mettoit à crier de toutes ses forces : *Noël !* ce qui s'observe encore dans plusieurs églises de Champagne. *Noël* est un cry de joye, dit M. de Vert, qui se fait entendre dans les réjouissances publiques, comme aux Batemes des princes, aux entres des Roys. Cette crèche s'expose encore tous les ans à Amiens depuis Noël jusqu'à la Purification, ce qui est bien inutile puisqu'étant pendue en forme de lampe, il n'etoit pas possible d'y voir la figure de l'enfans Jesus qui est là pour représenter le mystere de la Nativite de N. S.

• St Gregoire, pape, dans sa letre à Serene, Evêque de Marseille, en 598, dit qu'on « expose des figures, des images et des tableaux dans les eglises afin que ceux qui ne savent pas lire les premiers elemens des lettres puissent lire sur les murailles ce qu'ils ne peuvent apprendre dans des livres et que ces figures sont pour instruire les ignorans ». Il faut [illegible] cette figure en [illegible] pour servir [illegible] cette creche. Dans les Eglises metropolitaines de Reims, Rouen et Tours, la nuit de Noël on [illegible] *[illegible] pastorum* [illegible] une creche preparée derriere l'autel [illegible] images de la sainte Vierge, de l'Enfant Jesus et de St Joseph, [illegible] le Bœuf et l'Ane. Des [illegible] en aubes [illegible] representoient les bergers. Un enfant de chœur representant les anges disoit aux bergers : [illegible] les bergers saluoient la Vierge et adoroient l'Enfant Jesus. [illegible] se tournant vers le chœur [illegible] aux bergers [illegible] *Quem vidistis, Pastores* [illegible] *Natum vidimus*. C'est pour cela que [illegible] sont restées dans le Breviaire d'Amiens pour le premier [illegible] que l'on commençoit [illegible]

• [illegible] de Paris [illegible]

[illegible]

En 1774, on représentait le mystère de la Nativité à l'abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire.

A Valladolid, il y a cent ans à peine, on voyait encore courir par les rues des personnages costumés et portant des masques grotesques ; ils chantaient au bruit des castagnettes, du tambour de basque et de la guitare, des chansons qui rappelaient la naissance du Christ. Hommes et filles dansaient avec des torches à la main, au son des villanelles et des chansons rustiques, la danse des *chacounes*. Encore aujourd'hui on mange, on soupe en pleine église espagnole, et l'on peut, si le jour de Noël tombe un vendredi, manger de la viande impunément en vertu de la fameuse parole : — *Et verbum caro factum est.* — Et le Verbe s'est fait chair. Ces vieilles coutumes sont curieuses, et il est bon que les artistes, les peintres, nous laissent dans leur œuvre la trace de ces images pittoresques qui s'en vont, une à une, au souffle du progrès.

En Espagne et en Italie, on a conservé en certaines villes le mystère de la Passion qui s'y joue encore tous les ans.

En Picardie, dans notre jeunesse, il y a une vingtaine d'années, nous avons vu plusieurs fois des troupes de comédiens ambulants représenter sur la place publique le mystère de la Nativité.

Nous retrouvons en Basse-Bretagne la trace de ces mystères, et l'on célèbre aujourd'hui dans quelques localités avec scènes et costumes, le mystère de la Nativité. Nous en extrayons quelques vers pour donner une idée du genre :

« *On ne voit plus d'armée, on ne voit plus de guerre,*
La paix universelle est partout sur la terre.
Le grand César Auguste a soumis par sa main
Toutes les nations à l'empire romain ;
Il a fait une paix éternelle et durable, etc., etc.

Le mystère respecte au surplus la tradition religieuse.

Voici la comédie de la Nativité de Jésus-Christ telle qu'elle a été composée par Marguerite de Valois, reine de Navarre.

Marie et Joseph vont à Bethléem s'y faire inscrire conformément aux ordres insérés dans l'édit de l'empereur Auguste. C'est en vain qu'ils cherchent un logis pour passer la nuit, les trois hôtes auxquels ils s'adressent le leur refusent sous différents prétextes. Le premier leur déclare qu'il ne veut loger que des gens riches. « Ma maison, répond le second, n'est destinée qu'à recevoir des princes et des rois. » Pour moi, dit le troisième, je voudrais bien vous rendre ce service, mais toutes les chambres sont occupées par de jeunes personnes qui passent la nuit à boire et à danser.

Après quelques réflexions sur l'avarice et l'aveuglement de ses hôtes, Joseph, pressé par la nuit, fait entrer Marie dans une pauvre étable et se dirige vers la ville pour chercher de quoi souper.

Pendant ce temps Dieu ordonne à ses anges d'aller servir Marie et adorer le Sauveur du monde. Joseph en rentrant se prosterne à ses pieds, et les anges ne les quittent que pour aller annoncer l'heureuse nais-

sance aux bergers de la contrée. Ceux-ci accourent sans s'inquiéter du soin de leurs moutons qu'ils laissent à la garde du Seigneur, et viennent adorer le Messie.

En revenant d'adorer le fils de Dieu, nos bergers rencontrent Satan, qui, sous l'apparence d'un grand seigneur, les interroge et paraît incrédule sur tout ce qu'ils lui racontent de la naissance du Messie. Confondu de plus en plus par les discours des bergers, l'esprit malin disparaît et retourne aux enfers. Le mystère finit par les chants des anges qui remercient Dieu de sa bonté envers les hommes.

Peu à peu ces scènes animées dans lesquelles on voyait, comme acteurs principaux l'enfant Jésus à la crèche, la sainte Vierge et saint Joseph, et comme figurants, l'âne et le bœuf, dégénérèrent, et les papes en ordonnèrent la suppression.

IX

LES CRÈCHES

Charles Nodier (1) a donné d'intéressants détails sur ce divertissement qui a joui et jouit encore d'une grande vogue à Besançon et aux environs (2 et 3).

L'origine des crèches remonte jusqu'aux Mystères et aux Confréries de la Passion ; mais la forme actuelle de ce drame populaire ne date guère que du XVII[e] siècle.

Le héros principal de *la Crèche* bisontine était une marionnette connue sous le nom de Barbisier, *Bousbot* ou bourgeois de Battant, qui entreprenait de conduire à la Crèche le peuple, le clergé, les grands de l'époque, et d'exprimer au Dieu nouveau-né les doléances de la province.

Ce vigneron patriote tançait assez vertement les mauvaises doctrines et les mauvaises mœurs, et ses marionnettes, prêtres, religieuses, magistrats, amenées aux pieds du Sauveur, représentaient par leur costume et leur langage toutes les classes de la société avec autant de naïveté que de charmes.

Charles Nodier raconte que le 22 décembre 1793, Charles-Ferréol Landryot eut le courage de rétablir ce divertissement chrétien, et que le représentant du peuple Bassal eut le courage d'y assister et d'en rire. Mais le lendemain Landryot eut la prudence d'emballer dans une caisse de sapin scellée avec soin toute sa bande de marionnettes, les anges avec les hommes, les bourgeois avec les paysans, les rois auprès des bergers et l'Ane de l'étable avec le procureur de la commune. Il partit pour Fri-

1. *Revue de Paris*, 1841.
2. *La Crèche*, drame populaire au patois de Besançon, recueilli d'après les traditions locales par M. A. B. Septième édition; Besançon, Jules Roblot. S. D.
3. M. Charles Roussey nous a communiqué le texte de *la Crèche* que quelque jour nous publierons dans *la Tradition*.

bourg, qui accueillit le spectacle avec grande faveur, et il ne revint plus à Besançon.

La Terreur passée, on essaya de faire revivre la Crèche et Barbisier. Et depuis on montre l'une par tradition et l'on fait parler l'autre par mémoire.

X

LES NOELS

« En ma jeunesse, dit E. Pasquier (1), c'estoit une coustume que l'on avoit tournée en cérémonie, de chanter tous les soirs, presque en chaque famille, des *nouels* qui estoient chansons spirituelles faictes en l'honneur de Nostre-Seigneur, lesquels on chante encore en plusieurs Eglises, pendant que l'on célèbre la grand'messe le jour de Nouel, lorsque le prebstre reçoit les offrandes. »

Ces chants de la veillée, dits et redits en famille, étaient bien antérieurs à la jeunesse d'Etienne Pasquier. Le jour de la naissance du Christ était, surtout pendant les siècles croyants du moyen âge, une date joyeuse à laquelle on se préparait pendant six semaines de réjouissances, comme on faisait précéder de six semaines de deuil et de jeûne le jour anniversaire de la mort du Sauveur (2).

Les complaintes, chansons et cantiques écrits pour célébrer la Nativité de Jésus, et désignés sous le nom de *Noëls* sont une des productions littéraires les plus curieuses — et aussi les plus importantes — du moyen âge et des siècles derniers. Partout le *noël* est essentiellement un produit de la littérature populaire ; il a cette allure simple, franche, primesautière, cette piété touchante qui appartiennent aux époques de foi sincère et de croyances naïves. Une confusion absolue de temps, de lieux, de coutumes, de mœurs, d'usages, de couleur locale substituée toujours à la couleur biblique : c'est ce que nous retrouvons dans tous les noëls connus.

A quelle époque remontent les premiers noëls ?

Il serait assez difficile de préciser. En 1875, furent publiés, à l'occasion du centenaire de Saboly — le barde Montilien, le noëliste provençal — deux travaux fort curieux sur ce genre de littérature (3). L'un des deux auteurs, M. Faury, se prononce pour le IX[e] siècle, à l'époque où le peuple cessa de parler latin.

Mais cette observation ne peut avoir de valeur que pour le noël strictement français, car le peuple qui chante en provençal ou en patois aujourd'hui, chantait autrefois — il n'y a pas à en douter — tout aussi naïve-

1. E. Pasquier, *Recherches de la France.*
2. Livet, *Les Vieux Noëls,* dans la *Rev. polit. et litt.* du 24 décembre 1887.
3. Abbé Paul Terris, *Le Noël, Essai historique et littéraire* ; 1 vol. in-8° de 203 p. — Soc. gén. de Libr. cathol. — Abbé Faury, *Saboly,* étude littéraire et historique ; 1 vol. in-12. Aubanel frères.

ment, tout aussi gaiement dans le langage d'Antonius Aréna, ou dans le rude idiome des Sicambres et des Teutons. Le noël a dû commencer le jour où le peuple chrétien « avec son âme de peuple, c'est-à-dire avec sa foi virile et son charme délicieux, a su aimer son Dieu-Enfant (1). »

C'est vers le XVe siècle que l'on trouve les premiers noëls dans les chroniques et les manuscrits. Le Poitou et l'Angoumois occupent le premier rang chronologique ; la Provence, la place d'honneur qu'elle a su conserver dans les siècles suivants. Raimond Ferrand était le Saboly de cette époque primitive. Sa *Cantinella in natali Domini* à elle seule justifierait ces paroles de l'abbé Terris : « Les noëls ont atteint du premier coup la perfection du genre : ceux des âges suivants ne seront vraiment dignes de leur destination qu'autant qu'ils s'en rapprocheront. »

Au XVIe siècle, les noélistes de l'Ouest se firent principalement remarquer. Lemoigne, Jean-Daniel, Laurent Roix, Samson Bédouin sont les plus célèbres. Clément Marot, à la cour de François Ier, écrivait sa *Ballade* et la chanson vingt-cinquième du jour de Noël.

En ce siècle, la Provence n'a point sa fécondité habituelle. Elle ne figure que par quelques recueils anonymes de valeur médiocre.

Au XVIIe siècle, le pays du soleil prend sa revanche. Nous trouvons, il est vrai, les noélistes du Mans, de Tours, de la Bretagne bretonnante, les noëls du P. Binard, ceux de Françoise Paschal à Lyon, de Noël Cordat dans le Velay, de Chapelon dans le Forez, de Borjon de Pont-des-Vaux ; mais ces pieux écrivains sont laissés fort en arrière par Brunel d'Avignon, Gondouli de Toulouse, Puech d'Aix, et surtout par Saboly.

Gondouli de Toulouse, licencié — peut-être docteur en droit — dédaignait volontiers les Pandectes pour les muses. Il a laissé vingt-huit noëls qui rappellent les plus jolis de l'époque primitive ; quelques-uns même ont des beautés auxquelles Saboly n'atteint point. Où trouver dans ce dernier une pensée comme celle qui résume le mystère de l'Incarnation.

« *Le ros que tombo sus in liri. — La rosée qui tombe sur un lis.* »

Mais Gondouli, à la différence de Saboly, n'est pas toujours égal. Le peuple, qui est le grand juge, a préféré celui-ci.

Puech, chanoine d'Aix, dont les œuvres sont certainement inférieures à celles de Gondouli, est resté plus profondément dans le souvenir populaire, à cause surtout de son célèbre noël : *Dei Boumian*. L'abbé Faury, que nous citions précédemment, reproche fort amèrement au chanoine d'Aix d'avoir écrit ce noël que l'abbé Terris trouve admirable. Il dit que c'est indigne d'un sujet si auguste de livrer cet « Enfant, l'Emmanuel, le Père des siècles futurs, le Saint, entre les mains des donneurs de bonne fortune et des bohémiens .. » Saboly, ajoute-t-il, n'aurait jamais commis une pareille irrévérence.

L'abbé Terris ne parle que brièvement de Saboly. Tout n'est pas rose dans les noëls de Saboly, et les épines n'y manquent pas. Leurs pointes acérées n'épargnèrent ni l'archevêque, ni le vice-légat, gouverneur du

1. Ch. Barneaud, *Nouv. Ann. de Philos. cathol.*, T. II, p. 472.

Comtat, ni le pape lui-même. Saboly, petit bénéficier, tenait à être bientôt compris parmi les gros. Il espérait que les coups d'épingle de ses noëls pourraient y faire quelque chose. Et plus tard, il lançait avec ses rimes ses rancunes de frondeur, de *pévoulin*, contre les riches, les pinceurs, *lei Pessugau*. Cette particularité satirique est, au reste, commune à la plupart des anciens noélistes.

On a fait de Saboly le véritable maître en ce genre littéraire. N'y a-t-il pas lieu de se demander si les noélistes contemporains, comme Aubanel et Roumanille, ne l'ont pas atteint et même dépassé? Saboly est harmonieux, délicat d'expression et plein de naïve bonhomie. Roumanille n'a-t-il pas dans la *Chato avuglo* cette naïve délicatesse tant vantée? Le peuple, aujourd'hui, rirait et hausserait les épaules s'il écoutait les choses de l'ancien temps ; le poète doit tourner avec le peuple. Saboly, vivant de nos jours, écrirait comme Roumanille ; mais il est à penser que ce dernier aurait évité les défauts de Saboly signalés libéralement, du reste, par M. Faury.

Que l'on compare la conclusion de *la Chato avuglo* avec le *Noël V* de Saboly où il est également question d'une guérison. Dans *Lou Bon Rescontre*, Roumanille ne répète-t-il pas avec supériorité les hésitations de l'incrédule que Saboly donne dans son Noël LIII? Le Diable est daubé de main de maître-noéliste par le félibre d'Avignon. On a reproché à Saboly ses anachronismes, sa confusion des temps et des lieux. Mais justement, ce caractère est l'un des plus curieux des noëls. Aussi nous ne partageons point l'avis de M. l'abbé Ch. Barneaud lorsqu'il dit : « L'Enfant Jésus ne naît pas à Avignon *(Noël LV de Saboly)*; il ne vient pas tout exprès pour arrêter les débordements du Rhône, la perte du Comtat, etc. (*Noëls LVI et LVII*). Je ne crois pas qu'il y ait dans cette bouillabaisse de coutumes, de mœurs, de temps et de siècles une grande édification, ni une beauté suprême, notre goût s'est épuré à ce sujet aujourd'hui, et certes il aurait pu faire plus triste besogne. » L'abbé Barneaud n'a pas saisi ce côté naïf et pittoresque des noëls. Nous le regrettons.

Mistral a dit de Saboly : « *Saboly n'a res imita de ges de litteraturo. Sa lengo ei sempre puro, soun idèio claro, si rimo richo, soun vers coulant e lic.* » Cette affirmation n'est-elle pas hasardée? Tant d'idées sont communes aux noélistes! Une étude rapide permet de supposer que Saboly a pris dans le *Recueil de Nantes* (p. 55 et 57) l'idée du contraste entre la crèche et la croix, qui est d'un si saisissant effet dans ses noëls. Le *Noël de la Cour*, le noël sur les *Religieuses* ont des processions de villes et de couvents dont Saboly n'a pas tiré non plus grand effet. Au XVIe siècle, Binard donnait des dialogues entre mondaine et fidèle comme on peut en admirer dans le noéliste de Monteix.

Saboly est plus perfectionneur que créateur. Le noël du XVIe siècle était tombé dans la décadence ; Saboly le reprit et l'éleva à une hauteur prodigieuse. Roumanille pourrait être nommé le Saboly contemporain.

L'abbé Terris a poussé plus loin son étude, avec son chapitre des *Suc-*

cesseurs de Saboly. La plupart de ces derniers sont fort maltraités, particulièrement « ce cynique Bernard de la Monnoye qui n'a touché au noël que pour le déflorer. » On a dit de ce bon viveur bourguignon, plus connu sous le nom de Guy Barozai, qu'il était « le Voltaire du Noël, » et qu'il avait parodié ce genre. Un critique a ajouté que Guy de la Monnoye « avait porté aux noëls le coup de la mort en cachant le serpent sous les fleurs, en déposant son ironie dans leurs rimes naïves comme un germe de destruction et de ruine. » Ces jugements sont exagérés.

Pellegrin, Nalis, Payrol, Domergue (par sa *Marche des Rois*), Pierre Gobain, au siècle dernier, suivirent la tradition des naïfs noélistes d'autrefois.

Les noëls ne se rencontrent pas qu'en France. L'abbé Paul Terris a cité dans son ouvrage quelques noëls polonais, suédois, allemands, italiens, espagnols.

M. Terris a omis de citer les noëls bien connus de l'*Ara Cœli* de Rome. « A Rome, dit l'abbé Ch. Barneaud, dans l'église de l'Ara Cœli qui fut bâtie sur les ruines du temple de Jupiter Capitolin, on vénère *Il Santo Bambino* que, d'après la tradition franciscaine, les anges sont venus sculpter et peindre de leurs propres mains. Pendant la quarantaine de Noël, toute la chapelle est consacrée à la représentation d'un crèche d'une richesse considérable. Devant le *Santo Bambino* tout couvert de diamants et de pierreries, une chaire est dressée, et tous les dimanche, de deux à cinq heures du soir, de jeunes enfants viennent réciter des noëls en son honneur... »

En général, les *noëls* se chantaient sur des airs en vogue, et rien de plus étrange que de voir, en tête de pieux cantiques, les timbres passablement profanes auxquels on doit se référer pour la musique. *La Grand'Bible des Noëls, tant viels que nouveaulx* (1) qui fut si souvent réimprimée (2), a bien soin d'avertir, dès le titre, que les noëls recueillis sont composez à à la louange de Dieu et de la Vierge Marie, sur le chánt de plusieurs hymmes et belles chansons du temps.

Citons quelques couplets d'un des noëls de ce recueil :

Quand m'esveilly et j'eus asses dormy,
Ouvris mes yeux, vis un arbre fleury
Dont il issyt un bouton vermeillet :
Noël nouvelet!
Noël chantons icy!

Quand je le vy, mon cœur fust réjouy,
Car grand'clarté resplendissoit de luy.
Com'le soleil qui luit au matinet :
Noël nouvelet!
Noël chantons icy!

A côté de la note tendre, la foi féroce :

Un prestre vint, dont je fus esbahy...
Et puis me dit ; Frère, crois-tu cecy ?
Si tu y crois, ès cieux seras ravy ;
Si tu n'y crois, d'enfer va au gibet!
Noël nouvelet!
Noël chantons icy!

(1) *La Grand'Bible des Noëls* parut en 1580.
(2) Elle fut réimprimée dans la *Bibliothèque bleue*.

Si, par hasard, des hommes du métier, j'entends des poètes ou des gens lettrés, veulent substituer leurs élucubrations aux savoureux produits de la muse populaire, on les reconnaît vite à leur gêne dans un sujet imposé, et à leur pédantisme :

O heureuse journée,
Jour gracieux,
Que nous est retournée
La paix des cieux !

Voilà paix et justice
Sans nul discord ;
Dieu tout bon et propice
Les met d'accord.

Un brave homme, d'ordinaire plus naïf, le bon Laurens Durand, prêtre du diocèse de Toulon, un des plus intéressants auteurs de cantiques, s'oublie quand il touche à Noël et nous plonge, sans crier gare, dans l'hypostase, l'*union hypostatique* qui l'emporte sur la *béatifique*, etc. Hâtons-nous d'échapper à l'hypostase, et revenons aux vrais noëls des rues, des foyers ou des églises de village : ce sont certainement les plus jolis :

Marie en Béthléem s'en va (*bis*) ;
Le fils de Dieu elle enfanta (*bis*) ;
Ce fut une grand'mélodie,
Marie m'amye,
D'ouïr la douce chalemie
Des bergers et des pastoureaux.
Nau ! Nau !
Marie m'amye,
Vous estes si saincte et jolie
Que chacun pour vous chante Nau.
Nau ! Nau !
Que chacun pour vous chante Nau !

Et nous, pauvres pécheurs humains (*bis*),
Nous vous prions à jointes mains (*bis*).
Pour Dieu, noe nus oublies mye,
Marie m'amye ;
Mettez-nous en la compaignie
De Jésus le vray messiau.
Nau ! Nau !
Marie m'amye,
Vous estes si saincte et jolie
Què pour vous chacun chante Nau,
Nau ! Nau !
Que chacun pour vous chante Nau !

Les recueils les plus récents n'ont garde d'omettre ces vieux chants dont la facture indique suffisamment la date. Parmi les Noëls français et gascons publiés à peu près chaque année à Bayonne chez Lasserre, nous en trouvons quelques-uns dont l'ancienneté n'est pas douteuse :

On entend partout carillon
Sur les monts de Judée,
Annonçant du roi de Sion
En terre l'arrivée.
Que nous a produit, ce dit-on,
La Vierge et mère du poupon,
Environ l'heure de minuit,
Benony ?
Sans lui, le monde était péri
Cher ami !

Attendant qu'il soit éveillé,
La bergère fleurie
Lui prépare du lait caillé,
Margot de la bouillie ;
Puis lui donnera le teton
La Vierge et mère du poupon.
Cet enfant sera bien nourry.
Benony,
Nous voulons avoir soin de luy,
Cher ami !

ous le règne de Louis XIII, on chanta beaucoup *Mon petit doigt me l'a dit*, les *Pont-Bretons*, les *Lanturlu, lure, lure* ; et une chanson satirique del'époque, caractérisant tous ces airs, dit :

Les *lanturlu* sont insolents.

Nous les retrouvons servant de refrain à un cantique de Noël.

L'ANGE

Pasteurs, quittez vos troupeaux ;
Laissez-les à l'aventure
Paître sur ces verts coteaux,
Turelure,
Sans craindre la moindre injure,
Noël, turelure lure !

LES BERGERS

A-t-on jamais vu de nuit
Et moins sombre et moins obscure ?
Cette étoile qui reluit,
Turelure,
Surprend toute la nature,
Noël, turelure lure !

Je lui porte mon capot,
Il est d'une grosse bure,
S'écria d'abord Guillot,
Turelure,
Pour le grand froid qu'il endure,
Noël, turelure lure !

Et moi, répondit Colin,
Une veste sans couture,
Qu'a brodé ma sœur Catin (Catherine),
Turelure,
Et cette large ceinture,
Noël, turelure, lure !

Ces « turelure » n'ont rien de l'insolence des « lanturlu turelure » des chansons profanes. Mais pourquoi ceux-ci ont-ils été traités d'insolents ? — L'érudit La Monnoye va nous l'apprendre : « *Lanturlu lanlure*, dit-il, était le refrain d'un fameux vaudeville qui eut grand cours en 1629. L'air en étant brusque et militaire, les vignerons séditieux attroupés l'année suivante à Dijon, un jeudi au soir, 28 de février et tout le jour du lendemain, premier de mars, furent de là nommés *lanturlus*, parce qu'ils faisaient battre cet air sur le tambour par la ville pendant le marché. Ils pillèrent plusieurs maisons, et cette sédition, quand on en parle, est encore (1701) appelée le *lanturlu* de Dijon ».

La Monnoye, à qui nous devons cette note, a composé lui-même tout un volume de *Noei to novea*, en patois bourguignon. La Monnoye s'est admirablement prêté aux exigences du genre : les airs en vogue dans sa jeunesse, les *lanturlu*, les *laire là laire lanlère*, les *Jean de Vert*, ne sont point oubliés ; mais il y joint, avec une parfaite sérénité, tantôt le rigodon de *Galatée*, tantôt l'air du fameux vielleux, ailleurs l'air du grand Saucourt (M. de Soyecourt, l'original du chasseur, dans l'*Étourdi*, de Molière), ailleurs encore une « brunette », etc. Tous ces airs, chantés à contre sens, puisqu'ils s'appliquent à des sujets religieux, donnent aux noëls du piquant et de la fantaisie.

Voici un couplet de noël bourguignon : il s'agit de la légende bien connue du bœuf et de l'âne :

On dit que ce pauvre bête
N'ure pas vu le [illegible]
Qu'elle se mit à genou
Humbleman, baissan la tête.

Que d'âne et de beu je sai
Qui po to se fan de fete
Que d'âne et de beu je sai
Qui n'en a rian par tan fait (1).

(1) Voici une autre version de ce couplet :

[illegible]
Au monde d'un [illegible] ;
L'âne et le beu l'échauffi
De le soffia, dans l'étaule

Que d'âne et de beu je sai
Dans ce royaume de Gaule,
Que d'âne et de beu je sai
Qui n'en auron pas tant fai

Et un autre du Berry :

J'ai ouï chanter le rossignô
Qui chantoit un chant si nouveau,
Si gai, si beau,
Si résonneau ;
Il m'y rompoit la tête.

Tant il preschoit
Et caquetoit ;
A donc prins ma houlette
Pour aller voir *Naulet*.

Mais parfois le noël est égrillard. Témoin ce fragment que nous tirons des *Cantiques et Noëls bourguignons* :

Joseph est bien marié
A la fille de Jessé.
C'étoit chose bien nouvelle
Que d'estre mère et pucelle ;
Dieu y avoit besogné ;
Joseph est bien marié !

Au consentement qu'elle donna,
Le Saint-Esprit si bien ouvra
Que sans faire brisée,
Conceut puis enfanta
Jésus ceste nuictée.

Dans les Abruzzes, on retrouve les *Noëls*. Tous les ans, vers le jour de Noël, les cornemuseux et les joueurs de vielle, connus sous le nom de Zampognari, descendent des montagnes italiennes et, pendant la nuit de la Nativité, font bourdonner, dans les grandes villes, leurs rustiques oraisons. Voici un de leurs Noëls :

A Bethléem quand l'enfant vint à naître
Quoi qu'il fût nuit le ciel était brillant
Comme en plein jour, et l'on vit apparaître
Un astre éblouissant
Qui conduisait les mages d'Orient.

Il n'était plus d'ennemi sur la terre ;
Le tigre allait au milieu des troupeaux ;
Le chien dormait auprès de la panthère,
L'ours avec les chevreaux ;
Et près des loups passaient les doux agneaux

Lors, les bergers étaient aux pâturages ;
Et l'ange advint, éclatant de blancheur ;
Il apparut au milieu des nuages,
Et dit : Point de frayeur,
Tout l'univers va goûter le bonheur !

(*A suivre*)

HENRY CARNOY.

OUVRAGES REÇUS.

Nous rendrons compte dans les premiers numéros du Tome III de la *Tradition* des ouvrages suivants :

Charles Ploix, La Nature des Dieux ; 1 volume in-8 ; Paris, 1888 ; Bouillon et Vieweg, rue Richelieu, 67 (8 fr.).

Emmanuel Cosquin, Contes populaires de Lorraine ; 2 vol. in-8 ; Paris, 1888. Même librairie (12 fr.).

P. Bertran y Bros, Rondallistica ; 1 vol. in-8 ; Barcelone, 1888 ; imp. de La Renaixensa, Xucla, 13, baixos.

Bérenger-Féraud, Les Légendes de la Provence ; 1 vol. in-8 ; Paris, 1888, Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte.

Henry Carnoy et Jean Nicolaïdes, Traditions populaires de l'Asie Mineure ; 1 vol. in-8 ; Paris, 1888 ; Maisonneuve et Ch. Leclerc, 25, quai Voltaire (7 fr. 50).

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES, SUPERSTITIONS POPULAIRES.

CONTES ET LÉGENDES.

CHANSONS ET MÉLODIES POPULAIRES.

PROVERBES, DEVINETTES, SCIES, ETC.

LA TRADITION DANS L'ART.

NOUVELLES.

VARIÉTÉS.

POÉSIE.

BIBLIOGRAPHIE

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

NOTES ET ENQUÊTES

COLLABORATEURS DE LA REVUE EN 1888

Armand Beauvais. — Dr Bérenger-Féraud. — Jean-François Bladé. — Emile Blémont. — Dr E. Bogros. — Paul Boulanger. — Victor Brunet. — Jean Broussali. — Georges Carnoy. — Henry Carnoy. — A. Certeux. — Aug. Chaboseau. — Fréd. Chevalier.— A. Colle. — Aimé Constantin. — Antoni Delannoy.—Dr M. Hadji-Démétrius.—Edmond Desombres.—Alexandre Desrousseaux. — *Contant Dorville*. — Léon Durocher. — Gabriel Echaupre. — A. Eschenauer. — Charles Fuster. — Raoul Gineste. — Auguste Gittée. — Charles le Goffic. — Remy de Gourmont. — Charles Guillon. — Ed. Guinand. — Victor Henry. — Pierre d'Issy. — Dr Heinrich Kühne. — Charles Lancelin. — *R. P. Pierre Le Brun*. — Hugues Le Roux. — J. M. Luzel. — Jacques Madeleine. — Emile Maison. — Mme Claire Marion. — Mme Marie-Martin. — Henri Menu. — Achille Millien. — Jean Nicolaïdes. — Frédéric Ortoli. — Gaston Paris. — Dr Stanislas Prato. — Arthur Pougin. — *Léo Quesnel*. — Charles Rémond. — Isidore Salles. — Léon Sichler. — Armand Sinval. — Charles de Sivry. — Dr Constantin Stravélakis. — Mme Marie Talard. — Gabriel Vicaire. — C. de Warloy.

Le Gérant : HENRY CARNOY.

Laval, Imp. et stér. E. JAMIN, 41, rue de la Paix.